BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR : *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin international" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des sciences mathématiques et naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Le prix de l'abonnement est de 6 k. = 8 fr.
Les livraisons se vendent séparément à 80 h. = 90 centimes.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem J. Filipowskiego

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1907.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1908.

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier — Février. 1906.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 JANVIER 1906

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: „*Une page de l'histoire littéraire de l'Arianisme en Pologne*". IV-e partie.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1906 [1]).

SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1906

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Materyały i prace Komisyi językowej«. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique)*, 8-o. vol. III, fasc. III, p. 305—487.

1) Voir Résumés p. 3.

St. Dobrzycki: »Nieboska komedya«. *(La Comédie non divine de Sigismond Krasiński)*, 8-o, p. 123.

M. J. Kallenbach présente son travail: *„Les origines du poème »Le Dernier« de Sigismond Krasiński“*.

M. C. Morawski présente le travail de M. T. Sinko: *„De Gregorii Nazianzeni laudibus Macchabaeorum“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 janvier 1907.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 JANVIER 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Lewicki: *„Le droit de dépôt en Pologne“* [1]).

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1906.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Ptaśnik: *„Les collecteurs de la Chambre apostolique en Pologne“* [2]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Ladislas Semkowicz (junior): *„Monographies des familles appartenant à l'ancienne noblesse médiévale de la Pologne. I. La famille de Pałuki“*.

Le Secrétaire présente les comptes rendus des travaux de la Commission pour l'histoire de la Pologne après les partages [3]).

[1]) Voir Résumés p. 5.
[2]) Voir Résumés p. 13
[3]) Voir Résumés p. 18.

Résumés

1. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 24 listopada 1906. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1906*).

Le président expose sommairement le résultat des études entreprises par M. Adolphe Szyszko-Bohusz sur les églises gothiques du royaume de Pologne. Le délégué de l'Académie a visité les églises de Beszowa et de Skalmierz. Il communique en même temps une note sur les ruines du château de Chęcin. L'église de Beszowa fut construite par les soins d'Adalbert Jastrzębiec, évêque de Posen. au commencement du XV-e siècle. Contrairement au type à une nef. adopté généralement pour tous les édifices religieux en province, le sanctuaire de Beszowa est une basilique en appareil de brique et de pierre. Cette construction est d'autant plus intéressante qu'on y a fait usage du système dit cracovien. consistant à faire porter la pression de la voûte sur des contreforts extérieurs appuyés à des piliers. A l'église est attenant le couvent gothique des pères Paulins. La collégiale de Skalmierz en son état actuel date du commencement du XV-e siècle. Là aussi a été appliqué le système cracovien.

Il ne reste plus que des pans des murs du vieux manoir de Chęcin. Ils suffisent pour attester la magnificence et les énormes proportions de ce château qui sans doute fut construit au commencement du XIV-e siécle. Toutefois les ruines encore debout portent l'empreinte évidente de l'époque de Casimir-le-Grand. Le compte rendu de M. Bohusz est illustré par une série de plans architectoniques et d'excellentes vues photographiques.

M. le Président donne ensuite lecture du mémoire de M. Michel

Witanowski sur l'église de Klobuck. Ce monument fondé par Pierre Dunin accuse dans ses murs trois époques différentes. Le choeur présente encore quelques traces de la primitive construction romane. Cette première construction perdit son caractère et fut complètement modifiée à l'époque de Dlugosz, c'est-à dire au XV-e siècle. Au commencement du XVII-e siècle, l'église de Klobuck fut agrandie à deux reprises, et cela dans le style baroque.

Le Secrétaire de la Commission communique deux notes transmises, l'une, par M. Grégoire Worobjew, l'autre, par Madame Constance Stępowska. Celle de M. Worobjew concerne l'église de Szczuczyn en Mazovie, dans le gouvernement de Łomża. Cet édifice de style baroque, date du XVII-e siècle et a été élevé, prétend l'auteur, grâce aux libéralités de Jean III, en mémoire de la victoire de Vienne. Celle de Madame Stępowska a trait à deux images de la Sainte Vierge, conservées au couvent des Dames de St. Norbert à Zwierzyniec, près de Cracovie. La plus ancienne de ces images, peinte sur bois, se trouve dans le choeur du monastère; la seconde, à l'huile sur métal, orne l'autel pseudo-gothique du chapitre. Toutes deux, à en juger d'après leur style, proviennent du XVII-e siècle. Les visages des madones rappellent le type byzantin, et cette particularité résulte jusqu'à un certain point des prescriptions synodales du XVII-e siècle qui recommandent aux peintres de prendre pour modèles les vierges byzantines dans leurs tableaux représentant la Mère du Sauveur. Néanmoins la peinture industrielle prit alors un tel essor qu'il eût été difficile de la renfermer dans les limites étroites d'une routine inflexible; aussi en arriva-t-on à un compromis: Marie dans les tableaux de cette époque prend, il est vrai, certains traits empruntés à la tradition byzantine, mais en outre le visage s'anime, se distingue par un certain réalisme.

M. le comte Georges Mycielski parle des oeuvres d'art qui se trouvent à Czerwony Dwór, résidence des comtes Tyszkiewicz, en Lithuanie. Cette antique résidence a été reconstruite dans le style néo-grec par l'architecte italien Anighini. Il ne reste du château primitif, élevé à l'époque des chevaliers teutoniques qu'une tour avec voûte en étoile. La collection de Czerwony Dwór est fort remarquable. On y voit, entre autres oeuvres de grande valeur, des tableaux de Dossa Dossi, du Dominiquin, de Guido Reni, de Sassoferrato. Il y a aussi quantité de tableaux flamands; mais ceux-ci en comparaison des nombreux et merveilleux ouvrages dus aux

écoles italiennes, n'ont qu'une importance secondaire. Il faut encore citer dans cette belle galerie, un portrait fort intéressant de Stanislas Auguste par Bacciarelli, un portrait du Prince Electeur Frédéric Christian, fils d'Auguste III, dû vraisemblablement au pinceau de Sylvestre, enfin plusieurs portraits de famille, excellents et pleins de caractères, peints par Rustem, au commencement du XIX-e siècle.

Enfin Mr. Fr. Klein soumet à la Commission un carton dit „Portefeuille des arts architectoniques“. C'est un recueil de plans architectoniques et d'ouvrages de maçonnerie datant de 1615. Quelques-unes de ces compositions, signées par l'architecte Le Brun ou par Solari, ont une grande valeur artistique.

---

2. STANISLAUS LEWICKI. **Prawo składu w Polsce.** *(Das Stapelrecht in Polen).*

Vorliegende Arbeit ist, ähnlich wie die vorhergehende des Verfassers über die Handelsstraßen in Polen, eine Folge des Strebens, durch monographische Bearbeitung einzelner wichtiger Fragen den Boden für eine zukünftige synthetische Geschichte des polnischen Handels vorzubereiten.

Wie wichtig die Frage des Stapelrechtes und der Handelsstraßen sei und wie notwendig in dieser Richtung monographische Arbeiten wären, hob mit Nachdruck in seinem Referat auf der zweiten Versammlung der polnischen Historiker Prof. Sokołowski hervor. Die Anregung blieb nicht ohne Widerhall. Denn schon Dr. Kutrzeba legt in seiner Arbeit über den Handel Krakaus auf diese Fragen das größte Gewicht und dringt tief in die Geschichte des Stapelrechtes Krakaus ein. Aber nur Krakaus.

Der Verfasser dagegen hat sich der Aufgabe unterzogen, die Geschichte und Bedeutung des Stapelrechtes in ganz Polen zu umfassen. Außer den im Druck veröffentlichten Quellen beutete er für seinen Zweck teilweise das Thorner und Warschauer, speziell aber das Lemberger Archiv aus. Die Verwendung dieses Quellenmaterials verursachte insofern große Schwierigkeiten, da dasselbe vorwiegend allzu spezielle und wenig bedeutende Erwähnungen über das Stapelrecht selbst in dessen allgemeinen Formen enthält. Es mußte also eine Analyse dieses Rechts mit Berücksichtigung jener

Formen durchgeführt werden. unter denen dasselbe im Westen vor der Zeit auftrat, bevor es nach Polen herüberkam. Und erst auf diesem allgemeinen Hintergrunde erscheint das Stapelrecht in Polen als Institution mit gewissen konkreten Formen.

Da der Verfasser allseitig darstellen will. in welcher Form die Institution des Stapelrechtes. die in der Geschichte des Handels eine so wichtige Rolle gespielt hat. auf polnischem Boden aufgetreten ist. so zerlegt er seine Aufgabe in vier Teile:

1) Er entwickelt den Begriff des Stapelrechtes und stellt dessen Hauptformen dar.

2) er entwirft in Umrissen die historische Entwickelung dieses Rechtes in Polen.

3) er zählt alle polnischen Städte mit Stapelrecht auf und

4) bestimmt die Bedeutung und Wichtigkeit dieses Rechtes vom ökonomischen Standpunkte aus.

In solche vier Abschnitte zerfällt die vorliegende Arbeit

Im ersten entwickelt der Verfasser vor allem den allgemeinen Begriff des Stapelrechtes.

Dieses Recht war eine Vorschrift, die den Kaufleuten, welche Waren mit sich führten. gebot, sich in gewissen Städten aufzuhalten und dort ihre Waren zum Verkauf auszustellen. Es war also eine jener Erscheinungen des mittelalterlichen Prohibitionssystems. ein echtes Kind des mittelalterlichen Geistes.

In der Form von Standesprivilegien. deren Kehrseite die Beschränkungen waren, legte sich dieses System schwer lastend auf das ganze ökonomische und kommerzielle Leben des Mittelalters. und dieser Druck tritt auf dem Gebiete des Handels nirgends so offen hervor wie im Stapelrecht. Dieses hat eine rücksichtsvollere oder rücksichtslosere Gestalt. Im ersten Falle durfte der Kaufmann nach Ablauf der vorgeschriebenen Liegezeit mit seiner Ware weiterziehen. im anderen aber mußte er alle seine Waren an Ort und Stelle verkaufen und die Vermittlung im weiteren Handel den Kaufleuten der Stapelstadt überlassen. Rücksichtsloses Stapelrecht besitzt Krakau auf ungarische Waren. die nach Preußen gehen. es besitzen dasselbe auch andere Städte zur Zeit ihrer glänzendsten Entfaltung. doch gewöhnlich nur Kaufleuten gegenüber. deren Konkurrenz die Handelsstellung der Stadt am meisten bedrohte. Übrigens fehlt es in dieser Hinsicht an feststehenden Regeln. alles hängt von der augenblicklichen Stellung der Stadt ab.

Abhängig von dieser Stellung ändert das Stapelrecht, wenn die Bedingungen wechseln, seine Form und unterliegt verschiedenen Umgestaltungen. Diese Änderungen und Unterschiede existieren auch bei uns, obwohl ihre Heimat der Westen ist. Und so kann das Stapelrecht für immer oder nur für eine bestimmte Zeit verliehen sein. Perpetuelles Stapelrecht besitzen unter anderen Städten Krakau, Posen, Lemberg und Lublin. Vorübergehend ist der Salzstapel in Krasnostaw und Turobin.

Ferner konnte das Stapelrecht alle oder nur gewisse Kaufleute verpflichten. Selbst wenn das Privilegium einen allgemeineren Wortlaut hatte, wurde es gewöhnlich nur gegen gewisse Kaufleute gehandhabt. Prinzipiell unterlag ihm kein inländischer Kaufmann, doch erhielt sich dieser Grundsatz nicht infolge der egoistischen Bestrebungen der Stapelstädte. Der lange Zeit eingehaltene Gebrauch bemächtigte sich schließlich auch des Gesetzes; denn das allgemeine Stapelgesetz in Polen vom Jahre 1564 schließt die Inländer von der Unterwerfung unter dieses Gesetz keineswegs aus.

Mochte man nun nur den ausländischen Kaufmann als „Gast" ansehen oder auch den Inländer, der außerhalb des Bezirkes der Stapelstadt wohnte, so war in jedem Falle die Schneide des Stapelrechtes gegen den „Gast" gerichtet. Denn mit diesem Recht war aufs engste eine Vorschrift verbunden, die den Gästen den Handel unter einander untersagte und ihnen befahl, ihre Waren nur an die Ortskaufleute zu verkaufen und ausschließlich von diesen zu kaufen. Diese Vorschrift nennt der Verfasser das „Marktrecht".

Das Marktrecht ist ein charakterisches Merkmal des Stapelrechtes und unterscheidet das letztgenannte vom Jahrmarktsrecht, das die weitgehendste Handelsfreiheit gestattete.

Mit dem „Marktrecht" war nahe verwandt das „Vorkaufsrecht" oder der Vorrang beim Kauf. Es konnte nur gewissen Ständen zustehen, so bei uns dem Adel, weiter den Kaufmannskongregationen, wofür wir Belege in den Statuten der Lemberger und Posener Gilden haben, schließlich gewissen Persönlichkeiten, vor allem den Regierenden. Bei uns jedoch machten die Könige von dem Vorkaufsrecht keinen Gebrauch, wenigstens fehlen dafür die Beweise.

In Rücksicht auf die aufgestapelten Waren konnte es entweder Hauptstapelplätze geben, d. h. für alle Waren, oder auch partikulare, d. h. nur für gewisse Handelsartikel. Von den polnischen Städten gehörten zu Hauptstapelplätzen Krakau, Lemberg, Posen,

Kalisch. Lublin. In diesen Städten mußten alle Waren niedergelegt werden, was natürlich von der Person des Kaufmanns abhing. Eine Ausnahme bilden nur die inländischen Waren, obwohl auch in dieser Richtung das Interesse der Städte stärker war denn der Grundsatz. So unterlag z. B. Ziegenhaar, obwohl es inländische Ware war, dem Krakauer Stapel. Im XVI. Jahrh. verbot man bei uns die Ausfuhr inländischer Ware ins Ausland, um die fremden Kaufleute zu zwingen, die Stapelstädte Polens aufzusuchen.

Unter den partikularen Stapelplätzen sind bei uns am zahlreichsten die für Salz und Wein, welche, besonders die erstgenannten, ihre spezielle Geschichte und Organisation haben. Daher wendet ihnen der Verfasser größere Aufmerksamkeit zu.

In Rücksicht auf die Dauer des Zwangsaufenthaltes unterscheidet der Verfasser das „gewöhnliche“ Stapelrecht und das „außergewöhnliche“. Das gewöhnliche schrieb einen dreitätigen Aufenthalt und Warenverkauf vor, das außergewöhnliche bestimmte einen längeren oder kürzeren Termin.

Das gewöhnliche Recht ist häufig. Das außergewöhnliche verpflichtete bei uns in Dorpat zu einem viertägigen, in Kalisch zu einem siebentägigen, in Lublin und in Posen (für Tuchwaren) zu einem achttägigen, in Lemberg zu einem vierzehntägigen und zu Anfang des XVIII. Jahrh. für die Kaufleute des Ostens zu einem zweimonatlichen Aufenthalt.

In Hinsicht auf den Gebietsumfang unterscheidet der Verfasser das lokale Stapelrecht, das nur das Weichbild der Stadt selbst umfaßte, und das territoriale Stapelrecht, das sich über ein gewisses Gebiet rings um die Stadt erstreckte. Ein derartiges territoriales Recht besaß Breslau für ganz Schlesien, Lemberg für Rotrußland und Königsberg für das Herzogtum Preußen.

Mit dem Stapelrecht war die überaus wichtige Verordnung des Engrosverkaufes verbunden. Die Gäste durften ihre Waren nicht unter einer vorgeschriebenen Menge verkaufen. Diese Verordnung bezweckte den Schutz der Interessen kleinerer Kaufleute, der Krämer, in deren Händen sie den Kleinhandel beließ.

Dies war der Inhalt und die Form des Stapelrechtes. Darüberhinaus verknüpften sich mit der Ausübung dieses Rechtes verschiedene Nebeneinrichtungen, die den Handel der Gäste zu Gunsten der Ortskaufleute, eventuell der Stadt, einschränkten. An dieser Stelle bespricht der Verfasser in gröberen Umrissen die Taxen, welche

die Kaufleute für den Stapel zahlen mußten, ferner die Institution der Stadtwagen, der Preislisten, die Institution der Zollaufsicht, besonders des Dolmetschers (nach Lemberger Vorbild); schließlich fügt er noch einiges über die Stapelgebäude in Polen hinzu.

Sodann stellt der Verfasser Betrachtungen an über die Ursache und Art der Entstehung des Stapelprivilegs.

Grundlage der Legalität des Stapelrechtes war der langjährige Gebrauch, auf ihn stützen sich vorwiegend die königlichen Verleihungen. Die Ursachen der Umwandlung des Gebrauches in ein formales Recht oder des Rechtserlasses ohne einen vordem existierenden Gebrauch sind verschieden, die Hauptursache jedoch ist das Bestreben der Herrscher, die Städte zu bereichern. Bei diesem Bestreben kann man zwei Rücksichten unterscheiden, die eine auf das unmittelbare Wohl der Stadt selbst, die durch Treue oder durch irgend einen anderen Umstand die Gnade des Königs verdient hatte, die zweite auf das mittelbare Wohl des Staates, der an den Städteeinkünften einen beträchtlichen Anteil hatte. Unter den Tendenzen, welche die polnischen Könige außerdem bei der Einführung des Stapelrechtes gehabt hatten, war die wichtigste die: sie suchten in der Macht der Bürgerschaft ein Gegengewicht gegen die übermäßige Gewalt des Adels.

Nachdem der Verfasser dargestellt, auf welche Weise die Städte dieses höchste Privilegium zu gewinnen suchten, bespricht er in weiterer Folge die Arten und Kunstgriffe, welche die Kaufleute anwandten, um die Stapelstadt zu umgehen, eventuell die Einschränkungen zu vermeiden, die mit dem Stapel verbunden waren. Diese Arten waren entweder mehr legal, wie z. B. die Erwerbung des Bürgerrechts in der Stapelstadt oder indem sie mit inländischen Kaufleuten und den Bürgern der Stapelstadt in Compagnie traten, oder auch weniger legal, indem sie sich Gesandtschaftszügen anschlossen, die überall freie Durchfahrt hatten, oder schließlich, was am häufigsten vorkam — gewöhnliche Schmuggelei.

Am Schluß des ersten Abschnittes führt der Verfasser einige Proben der Stapelrechtsformulierung an, die von deutschen Ökonomisten unternommen wurden, und die Herleitung der verschiedenen Bezeichnungen dieses Rechtes: ius depositionis, ius stapulae, Stapelrecht.

Im zweiten Abschnitt werden wir mit der Entwickelung des Stapelrechtes in Polen bekannt gemacht.

Die Entstehung dieses Rechtes beeinflußten so in Polen wie im Ausland verschiedene Faktoren, in erster Linie jedoch das unter dem Einflusse der Kreuzzüge und der deutschen Kolonisation hervorgerufene Handelsleben.

Die Bedeutung der Kreuzzüge ist bekannt. Sie öffneten dem bis zur Waghalsigkeit unternehmungslustigen europäischen Kaufmann die Pforten des reichen und industriellen Ostens, sie öffneten neue Absatz- und Einkaufsringe. Die Straßen des Welthandels ändern ihre Richtung und Polen wird zu einem der wichtigsten Verbindungsglieder des Ostens mit dem Westen; durch Polen gehen durch Vermittlung neuer Wege die Waren des Ostens „transito" nach den Ringen des Westens. Von einem Stapelrecht hört man damals noch nichts. Nur in den westlichen Grenzländern Polens taucht es, aus Deutschland dorthin verpflanzt, in Breslau und den pommerschen Städten auf.

Es ist dies die Periode der Handelsfreiheit in Polen, die Periode der Handelssuprematie der „Gäste". Diese Suprematie ruht in den Händen preußischer und schlesischer Kaufleute, also Thorns und Breslaus. Ohne Zoll zu erlegen, ohne irgendwelchen Einschränkungen unterworfen zu sein, ohne auf irgend ein Hindernis zu stoßen, durchziehen sie damals ganz Polen und Rußland (Ruś).

Zu Anfang des XIV., ja sogar hie und da in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrh. taucht das Stapelrecht in Kleinpolen auf, in Orten, die in der Nähe der schlesischen Grenze lagen, also in Krakau, Sandomir, Zator, Oswiecim. Doch tritt es zu jener Zeit noch nicht ins Leben, es fehlt ihm noch sowohl die innere Kraft auf fremdem Boden als auch ein Stützpunkt von außen. Erst seit dem J. 1354, ev. seit der Zeit, da Kasimir der Große eine nationale Handelspolitik begann, erwacht in Polen der Widerstand gegen die „Gäste" und es wächst die Selbständigkeit und Unternehmungslust der Städte. Da beginnt auch bei uns sich das Stapelrecht zu entwickeln. Es entwickelt sich äußerlich, indem es in immer neuen Städten auftaucht, zugleich aber schlägt es tiefe Wurzeln in das innere Handelswesen der Städte. Den Vorzug hat das Stapelrecht Krakaus, um das jetzt ein heftiger Streit dieser Stadt mit Thorn entbrennt.

Dieser Handelsstreit wurde gleichzeitig mit dem politischen Kampf Polens mit dem Deutschen Orden geführt, machte verschiedene Phasen durch, schließlich jedoch verliert der preußische Kaufmann das Privilegium des freien Handels in Polen. Die Stapelpolitik der

polnischen Könige feiert ihren Triumph und Krakau vor allem erntet die Früchte des Sieges.

Mit dem Falle des Ordens und der Einverleibung Preußens in Polen bricht auch in der Geschichte des Stapelrechtes eine neue Epoche an. Den Schauplatz betritt das mächtige Danzig, es ändern sich die Handelsstraßen, vor allem aber verwandelt sich der polnische Handel — der bis dahin vorwiegend Transitohandel gewesen war — in Exporthandel. In neuen Distrikten, in Großpolen, Masovien, Kujavien erwacht das Handelsleben. Und das Stapelrecht schlägt dementsprechend immer weitere Kreise.

Zu Anfang des XVI. Jahrh. entsteht ein heftiger Streit um den Breslauer Stapel zwischen Breslau und Polen. Und abermals geht Polen aus diesem Kampfe siegreich hervor. Den fremden Kaufleuten oder „Gästen" gegenüber bewahrte von da an das polnische Stapelrecht seine volle prinzipielle Kraft; dagegen entstanden Streitigkeiten unter den inneren Stapelstädten, von denen jede ihrem Rechte die rücksichtsloseste Form verleihen wollte. In den Dokumenten und Aufzeichnungen der Archive weckte das lauteste Echo der Streit Lembergs mit Krakau.

Durch die Landtagskonstitution v. J. 1565 reformiert, verbreitet sich das Stapelrecht in diesem und im folgenden Jahrhundert über alle Länder Polens, bis es langsam und unmerklich unter dem Einfluß neuer kultureller und ökonomischer Strömungen und neuer politischer Ereignisse des XVIII. Jahrh. verschwindet.

Im dritten Abschnitt liefert der Verfasser einen vollständigen Ausweis der polnischen Stapelstädte, deren Zahl hundert übersteigt, und auch der Stapelstädte jener Länder, die jemals zu Polen gehört hatten, ev. unter dessen Einfluß verblieben waren. Bei jeder Stadt vermerkt der Verfasser das Hauptprivilegium des Stapels neben anderen den Stapel betreffenden Einzelheiten.

Im vierten Abschnitt endlich untersucht der Verfasser den ökonomischen Wert des Stapelrechtes.

Mit Grünhagen polemisierend, der behauptet, daß dieses Recht keineswegs eine Schranke für den allgemeinen Handel war und daß man es in dieser Hinsicht nicht überschätzen dürfe, beweist er, daß das Stapelrecht nur in seiner ursprünglichen, grundsätzlichen Form in der Handelswelt keine nachteiligen Umwälzungen hervorgebracht hatte, daß es aber zweifellos in dem Augenblick zu einer

Schranke im Handelsverkehr wurde, da sich mit ihm verschiedene Verschärfungen als Zusatz verbanden.

Will man den ökonomischen Wert des Stapelrechtes in gebührender Weise abschätzen, so muß man vordem seine Folgen erwägen. Diese Folgen waren natürlich in vollstem Maße für die Stadt vorteilhaft, die aus ihrem Stapel stets bedeutenden materiellen Gewinn zog. Vorteilhaft waren sie auch für die Konsumenten, da infolge der Konkurrenz der Kaufleute, die zum Stapel gefahren kamen, der Preis der Ware ermäßigt war. Die Stapelaufsicht überwachte auch stets die Güte der Ware.

Andererseits war das Stapelrecht auch für die Regierung vorteilhaft, da es die Zollkontrolle unterstützte und der Regierung sichere Geldeinkünfte verschaffte. Für fremde Kaufleute hatte dieses Recht in seiner ursprünglichen Form vorteilhafte Bedeutung nur insofern, daß es ihnen weite und gefährliche Reisen in Feindesland ersparte und ihnen den Verkauf und Ankauf von Waren schon in der Grenzstadt ermöglichte. Später bestand für die Kaufleute der einzige Vorteil in dem königlichen Schutz und in der Sicherheit ihrer Person und Habe auf den „gewöhnlichen“ Straßen.

Sonst hatte das Stapelrecht viele Schattenseiten. Es machte die Entwickelung der umliegenden Städte so auf dem Gebiete des Handels wie des Gewerbes unmöglich, besonders wenn es sich über ein größeres Territorium erstreckte. Vor allem aber hemmte es die freie Entwickelung des Großhandels, indem es die Tätigkeit des Engroßhändlers behinderte. Nach Erlegung verschiedener städtischer Abgaben und Zölle mußte der Kaufmann seine Ware an einem bestimmten Orte, zu einer bestimmten Zeit, bestimmten Menschen, zu einem bestimmten Preise und in einem bestimmten Ausmaß verkaufen! Überdies gebot dieses Recht, trat es in rücksichtsloser Form auf, den Kaufleuten unter vorgeschriebenen Bedingungen alle ihre Waren zu verkaufen, was sie der Ausbeutung von Seite der Ortskaufleute aussetzte.

Das unaufhörliche Umgehen dieses Rechtes trotz Androhung strenger Strafen beweist, wie sehr davon die Kaufleute betroffen waren. Ein Beweis dafür ist der ebenfalls berühmte Protest der Wilnaer Kaufleute v. J. 1621.

Nur inwiefern dieses Recht zuweilen darauf hinzielte, eine gewisse Gegend mit einem unentbehrlichen Konsumartikel (wie z. B. bei uns auf Salz) zu versehen, und inwiefern dabei eine übermäßige

Bedrückung der „Gäste" ausgeschlossen war, nur insofern konnte es einen vorteilhaften ökonomischen Wert haben.

Es ist selbstverständlich, daß man vom heutigen Standpunkt, vom Gesichtspunkt der heutigen Handelsfreiheit aus das Stapelrecht nicht verdammen kann, da es eine natürliche Folge der mittelalterlichen Verhältnisse war. Man kann sich unmöglich im Rahmen der mittelalterlichen Organisation Handelsfreiheit vorstellen.

Sieht man jedoch alle nachteiligen Seiten dieses Rechtes, so kann man es selbst auf dem Hintergrunde mittelalterlicher Verhältnisse für eine so in rechtlicher wie ökonomischer Hinsicht fehlerhafte Institution ansehen.

Indem der Verfasser die Ansicht deutscher Ökonomisten wie Justis, Bergius', Büsch' und Stiedes teilt, erkennt er endgültig das Stapelrecht als ein in der Anwendung schädliches Produkt des mittelalterlichen Prohibitionssystems an und den Augenblick seines Verschwindens als glückliche Wendung im ökonomischen und kommerziellen Leben Europas.

---

3. JOHANN PTAŚNIK. **Kollektorzy kamery apostolskiej w Polsce.** *(Die Kollektoren der apostolischen Kammer in Polen).*

Mit der stets wachsenden Macht des Papsttums wuchs zugleich auch sein unerhörter Fiskalismus, mit dem es den ganzen Westen einschnürte. Die Einnahmen, welche die Kassen der apostolischen Residenz füllten, flossen vorwiegend auf Grund 1) der Gewalt mit weltlichem Charakter, die sie über gewisse Länder ausübte, 2) der Kirchengewalt, die dem Papst über die ihm untertänige Geistlichkeit zustand. Unter dem ersten Vorwand erhielt die Kurie verschiedene Zinse und den Peterspfennig, unter dem zweiten die verschiedenartigsten Einkünfte von der Geistlichkeit. Die Kreuzzüge, die ungemein zur Hebung der Bedeutung des Papsttums beigetragen hatten, waren zugleich Ursache der Entstehung allgemeiner Steuern, die dem Klerus auferlegt wurden. Zu Anfang des XIII Jahrhunderts kamen der sogenannte Zehnte, dann die Annaten auf, die Hauptquellen der Einkünfte der apostolischen Kammer, daneben aber brachten frühere Prokurationen, verschiedene Taxen für Bullen und Privilegien nicht wenig ein, ebenso Geschenke aus Anlaß der Verleihung des erzbischöflichen Mantels und des Besuchs „der

Schwelle der heil. Apostel" und viele andere Prokurationen, die besonders zur Zeit der babylonischen Gefangenschaft der Päpste ganz besonders ausgebildet und zur Vollkommenheit geführt wurden. Den allgemeinsten Charakter jedoch hatten neben dem Peterspfennig die Annaten und der Zehnte, die von den Geistlichen auf Grund jener Haupttheorie eingezogen wurden, daß alle Kirchengüter eigentlich das Eigentum Gottes (patrimonium Christi) sind und der Papst daher als Vertreter Christi auf Erden das Recht hat, eigenmächtig über dieselben zu verfügen. Besonders in den Zeiten Avignons hatte sich ein ganzes Fiskalsystem ausgebildet, an dessen Spitze „camerarii" und „thesaurarii", und neben ihnen verschiedene „notarii, clerici, scriptores camerae" standen, aus deren Mitte sich die apostolischen Kollektoren, die von der Kammer nach verschiedenen Weltrichtungen ausgesandt wurden, rekrutierten.

Anfangs waren die Legaten zugleich die Hauptkollektoren: da sie jedoch nicht ständig in einem gewissen Lande wohnen konnten, so wurde das Amt der Kollektoren den Ortsbischöfen anvertraut. Es scheint jedoch, daß sich diese Prozedur in der Praxis nicht gut bewährt hatte, denn schon zu Anfang des XIII Jahrhunderts sendet die Kurie spezielle Kollektoren aus, welche mit bedeutender Amtsbefugnis ausgerüstet waren, die zum Teil an die Vollmacht der Legaten erinnerte. In Polen finden wir um das Jahr 1230 den ersten Kollektor in der Person eines gewissen Simon und seit dieser Zeit kommen sie zu gewissen Zeiten immer häufiger nach Polen, obwohl auch die Bischöfe hier ebenfalls die frühere Stellung der Kollektoren beibehalten, hauptsächlich in Rücksicht auf die feste alljährliche Steuer, die in Polen zu erlegen war, d. h. den Peterspfennig. Der erste speziell von der Kurie ernannte Kollektor des Peterspfennigs war der seit dem Jahre 1284 bekannte Johann Muskata, damals Archidiakon von Łęczyca, der diesem Umstande seine Erhebung zur Bischofswürde verdankte; zu Anfang des XIV Jahrhunderts ist Kollektor sowohl des Zehnten als auch des Peterspfennigs durch acht Jahre (1301—1308) ein gewisser Bonavitus de Casentino, doch erhalten auch noch später die Bischöfe zuweilen diese Stellung, obwohl seit dem Jahre 1325 die apostolischen Legaten eigentlich ständig in Polen verbleiben, anfangs zu zweien, schließlich von 1344—1371 nur einer, ein gewisser Arnaldus de Caussina. Sie stellen gewissermaßen die Gesandten der apostolischen Residenz vor. Zu Kollektoren wurden Leute ernannt, die sich auf das Inter-

esse der Kammer verstanden, gewöhnlich Notare, die sich zugleich vordem mit den Ortsverhältnissen der Länder, für die man sie bestimmte, bekannt gemacht hatten; man ernannte zuweilen auch Polen, die längere Zeit vorher in der Kurie gewesen waren, wo sie deren Angelegenheiten kennen gelernt hatten. Einem Kollektor, der Generalkollektor oder Superintendent genannt wurde, wies man eine größere Anzahl von Ländern zu, z. B. Polen und Ungarn, oder Polen, Böhmen und Mähren, oder zuweilen alle diese Länder zusammen. Da er auf Widerstand stoßen konnte, so wurde er mit weitgehender Vollmacht versehen, von verschiedenen Kirchenzensuren Gebrauch machen zu können, selbst den höchsten geistlichen Würdenträgern gegenüber. Mit allen Privilegien ausgerüstet, zogen die Kollektoren nach Polen mit zahlreichen Wagen und zahlreicher Dienerschaft, zur Zeit, da die Kurie ihren Sitz in Rom hatte, gewöhnlich über Florenz, Venedig, Villach und Wien; als die Kurie nach Avignon übergesiedelt war, konnte der Weg ein doppelter sein: entweder über Mainz, Würzburg nach Böhmen und Polen, oder auch über Monaco, Nizza, Pisa, Florenz, Venedig und Zeng nach Ungarn und von da aus nach Polen. An ihrem Bestimmungsort angekommen, legten sie den Prälaten die Forderungen der Kurie und ihre Beglaubigungsschreiben vor, ernannten sodann Subkollektoren und begannen ihre Arbeit. Das eingesammelte Geld wurde an sicheren Orten, also in Klöstern oder bei reichen Kaufleuten deponiert und sodann entweder durch die Prälaten oder spezielle Abgesandte der Kurie übermittelt, oder auch bei Banquiers der apostolischen Residenz, so in ihren Faktoreien, zu Zeiten des Aufenthaltes der Päpste in Rom, in Venedig, während ihres Verweilens in Avignon aber, in Brügge; diese wechselten das Geld in die entsprechende Münze um und lieferten es an die Kammer. Als Belohnung erhielten die Kollektoren anfangs sog. Prokurationen, d. h. der Klerus jener Diözese, wohin sie kamen, war verpflichtet, für ihren Unterhalt zu sorgen; dies ward jedoch Ursache ungeheuerer Mißbräuche und daher stellte man im Jahre 1274 eine ständige Bezahlung fest, die jedoch in Polen zu einer solchen eigentlich erst seit dem Jahre 1325 wurde. Anfangs erhalten die Kollektoren zu 3 fl. und vom Jahre 1325 nur zu $1^1/_2$ fl. von dem von ihnen gesammelten Gelde für ihre Bedürfnisse.

Da die Kollektoren sich häufig große Übergriffe zu Schulden kommen ließen, so war eine Kontrolle notwendig, die jedoch ge-

wöhnlich erst in der Kammer durchgeführt wurde und deshalb nicht ausreichen konnte. Sie waren verpflichtet, genaue Rechnungen zu führen und dies in mehreren Exemplaren, von denen sie eines in die Kammer schickten. Solche Rechnungen haben sich aus dem Ende des XIII Jahrh. erhalten, die wichtigsten jedoch, da vollständigsten, stammen aus dem XIV Jahrh. und sind ein höchst wertvolles statistisches Material, um die wirtschaftlichen Verhältnisse jener Zeiten kennen zu lernen. Die Verzeichnisse des Peterspfennigs könnten zur Zählung der Bevölkerung Polens im XIV Jahrh. dienen, wenn man genau wüßte, nach welchem Grundsatz diese Abgabe eingezogen wurde. Allerdings verlangen sie die Kollektoren „de singulis capitibus“, ohne die Fürsten und den Adel noch die weltliche oder Ordensgeistlichkeit davon auszuschließen, und Papst Gregor XI ermahnt um das J. 1375, daß zur Zahlung des Peterspfennigs alle verpflichtet sind, sogar die Frauen, Kinder und die Dienerschaft, für die der Hausherr einzustehen hat. Wie war es aber in der Wirklichkeit? In den ersten Jahren der Regierung Kasimirs des Großen ist die Archidiözese zur Erlegung von ungefähr 72 Mark Silber, die Krakauer Diözese zu 210, die Posener zu 33 Mark à 48 Gr., die von Płock und Włocławek von den polnischen Pfarreien zu 30 und 28 Thorner Mark à 36 Gr. verpflichtet. Hätte man also pro Kopf die Abgabe eingetrieben, so hätte in der Krakauer Diözese die Einwohnerzahl nicht viel mehr als 160.000 Menschen betragen, und man muß wissen, daß die Krakauer Diözese fast die Hälfte des ganzen Peterspfennigs zahlt, mit Einrechnung selbst derjenigen Diözesen, die in politischer Hinsicht anderen Staaten angehören. Wollte man aber annehmen, daß man doch einen Denar „de singulis domiciliis“ zahlte, wie man das verlangte und worauf König Kasimir selbst bestand, so kämen in solchem Falle nach dem in der Statistik angenommenen Grundsatz, daß auf ein „domicilium“ durchschnittlich vier Pesonen gezählt werden können, auf die Krakauer Diözese in diesen Zeiten ungefähr 650.000 Einwohner. Jedenfells bieten die Verzeichnisse des Peterspfennigs die Möglichkeit, die Verteilung der einzelnen Probsteien und Dekanate genau kennen zu lernen, und werfen ein Licht auf die Zeit der Entstehung mancher Kirchen, bei denen man oft die Anmerkung findet „hec ecclesia hoc anno nova“. In dieser Hinsicht sind auch die Verzeichnisse des Zehnten und der Annaten sehr belehrend, obwohl sie in erster Linie Material liefern, die Ein-

künfte der einzelnen Benefizien zu berechnen; die Gesamtziffern geben dann das Bild des Vermögens der ganzen Geistlichkeit. natürlich bei Anwendung eines gewissen kritischen Apparats, da die Schätzung der Pfründen nicht genau war.

Wozu verwendete die Kurie die aus dem Zehnten, den Annaten und dem Peterspfennig fließenden Einkünfte? Über den Peterspfennig und in einem gewissen Grade über die Annaten konnte sie verhältnismäßig eigenmächtig verfügen und sie für weltliche Zwecke verwenden. der Zehnte aber wurde immer auferlegt entweder für einen Kreuzzug nach dem heiligen Lande oder „pro subsidio ecclesiae". Doch schon im XIII Jahrh. verwendet ihn die Kurie für den Kampf mit den Hohenstaufen. dann wieder zu Gunsten Karls von Anjou auf Sizilien gegen Peter von Aragonien, zur Zeit der Verbannung Avignons gegen Ludwig von Bayern oder zur Unterdrükkung der abtrünnigen Gelüste verschiedener Städte im Kirchenstaat. Unter dem Gelde anderer Staaten, das zu solchen Zwecken aufgewandt wurde. sehen wir auch polnisches Geld, ja wir stoßen auf polnische Ritterschaft. die mit dem Schwert das „imperium Romaniae" in Italien verteidigt. Kein Wunder, daß die Verwendung der Kircheneinkünfte aus der ganzen Christenwelt zu Zwecken der weltlichen Politik der Päpste vielen Monarchen nicht gefiel. die das Sammeln von Geld in ihren Ländern nur unter der Bedingung gestatteten, daß dasselbe unter die Kurie und den betreffenden Monarchen geteilt werde. So war es in Frankreich, England, Ungarn und Böhmen. Die polnischen Fürsten waren im XIII Jahrh. zu schwach, als daß die päpstliche Kurie ihnen Zugeständnisse gemacht hätte. Als es aber zur Vereinigung Polens gekommen war, war zu Anfang der Schutz des Papsttums für dasselbe allzu notwendig. als daß man ihm irgend welche Schwierigkeit entgegengestellt hätte. im Gegenteil, man tat alles, um sich die moralische Hilfe Avignons gegen den Deutschen Orden und die Böhmen zu sichern. Als jedoch nach geschlossenem Frieden so mit den Böhmen wie mit dem Orden diese Hilfe entbehrlich wurde und als man im Osten in Kämpfe mit den Tataren und mit Litauen verwickelt wurde. da verlangt Kasimir der Große Teilung der Einkünfte von dem Zehnten. die Kurie aber geht ziemlich willig darauf ein, ja sie predigt einen Kreuzzug, um die russische Politik des polnischen Königs zu unterstützen; auch die Kollektoren sind seinen Bestrebungen geneigt und

dienen ihm oft gegen das Interesse der Kurie mit Barschaft von dem eingenommenen Gelde.

Schließlich sucht der Verfaser die Frage zu beantworten, ob diese finanziellen Verhältnisse Polens mit der apostolischen Kurie irgend einen Einfluß auf die Erhebung der polnischen Kultur gehabt haben. Die Ausführung bedeutender Geldsummen aus einem armen Lande konnte fur die ökonomischen Verhältnisse des Landes nicht vorteilhaft sein; das versteht sich von selbst. Doch muß man jenen starken Verkehr nicht aus dem Auge lassen, der zwischen dem Norden und dem Süden entstand; unaufhörlich ziehen bald Polen mit der Kollekte nach Rom oder Avignon oder es kommt von dort eine größere Anzahl von Italienern oder Franzosen. Oft hören wir von Büchern, die nach Polen eingeführt werden, der Verkehr aber mit den Bewohnern des Südens bestimmt viele Polen, zur weiteren Fortbildung die dortigen Universitäten in Italien aufzusuchen. Ja wer weiß, ob nicht diese finanziellen Verhältnisse vorwiegend dazu beigetragen haben, daß der Papst zur Gründung der Krakauer Universität seine Einwilligung gab. Nicht wenig trug zur Hebung der polnischen Aufklärung auch der Umstand bei, daß die Kollektoren das Recht hatten, eine gewisse Anzahl von Notaren einzusetzen, die Kandidaten für dieses Amt aber sich vorher einer entsprechenden Prüfung unterziehen mußten. Man nimmt an, daß die Kanzlei Kasimirs des Großen nach dem Vorbilde der andegavenischen in Ungarn eingerichtet war. Ob in jeder Beziehung? Janko aus Czarnkow verweilte zu wiederholtenmalen in Avignon, und nicht ohne Bedeutung scheint der Umstand zu sein, daß wir als Notar in der Kanzlei des polnischen Königs einen Italiener finden, einen gewissen Johann von Treviso.

---

4. **Sprawozdanie z czynności Komitetu dla dziejów Polski porozbiorowych.** (***Compte rendu des travaux de la Commission pour l'histoire de la Pologne après les partages***).

La Commission pour l'histoire de la Pologne après les partages composée de MM. Smolka (président), Askenazy, Bobrzyński, Czermak, Korzon, Rostworowski (secrétaire), Aug. Sokolowski et Vinc. Zakrzewski, dans les trois séances du 11 mai, 3 juillet 1906 et 11 janvier 1907, a arrêté le programme d'une série de publications

comprenant les sources de l'histoire de la Pologne au XIX siècle. Cette Commission s'est surtout inspirée du besoin évident et mainte fois manifesté dans la société actuelle, de connaître, et de bien connaître l'histoire moderne et contemporaine; elle a voulu répondre dans la mesure de ses forces aux appels du public. L'Académie des sciences ne saurait rester indifférente à ce mouvement, d'autant plus que depuis peu les archives ont été ouvertes avec libéralité aux savants, et que désormais tout travail historique pourra s'appuyer sur des documents de premier ordre, s'édifier avec des matériaux de valeur incontestable.

Voici le but que s'est assigné la Commission, la charge qu'elle a assumée: Recueillir d'abord des informations précises en ce qui concerne les sources aujourd'hui accessibles à nos historiens, afin de publier ensuite, soit les matériaux qui auront paru en valoir la peine, soit des résumés, ou des études monographiques. La considération que les manuscrits dont nous venons de parler peuvent être consultés, copiés, mis à contribution, pendant un espace de temps d'ailleurs relativement court et par un ou deux savants tout au plus, n'exclut pas le moins du monde la nécessité de mettre ces pièces mêmes sous les yeux du plus grand nombre, et de rendre ainsi possible le contrôle scientifique des recherches entreprises individuellement, des opinions personnelles. D'un autre côté, cependant, les matériaux eux-mêmes peuvent être d'un genre tel que, soit pour des motifs techniques, soit pour des raisons scientifiques, leur analyse détaillée semble tout indiquée plutôt que leur publication intégrale ou par extraits plus ou moins étendus. La Commission devra alors s'efforcer d'appeler sur ces documents l'attention de nos érudits et, le cas échéant, accueillir leurs propositions, les appuyer de toute son influence, de toute son énergie. De plus, la Commission se propose de découvrir de nouvelles sources, où personne jusqu'ici n'ait puisé et qui soient restées inconnues. Dans ce but chacun de ses membres se livrera à des recherches et apportera tous ses soins à parvenir à ces documents inexplorés. Elle s'adressera au public, aux familles qui dans leurs archives possèdent souvent des mémoires et des correspondances du plus haut prix, et les priera de lui confier quelques temps ces papiers qui, sous une forme ou l'autre, pourraient être mis à profit pour les études historiques. Le domaine auquel la Commission étendra ses recherches comprend tous les territoires de l'ancienne Pologne, faisant partie des trois

Etats copartageants: et elle se bornera à l'étude de la période écoulée entre le troisième partage et l'échec de l'insurrection de 1863. Elle n'a voulu s'astreindre à aucun système; elle n'a adopté aucun ordre préalable pour ses publications. Sans perdre de temps elle veut se mettre à l'oeuvre, et va bientôt livrer au public le résultat de ses premiers travaux sur les matériaux les plus importants que jusqu'ici elle est parvenue à recueillir. Elle continuera ses publications, à mesure que les recherches de ses membres ou l'initiative privée lui en fourniront les moyens. Voici ce qu'elle projette de faire imprimer au cours de cette année et des années qui suivront:

1. Matériaux officiels.

En premier lieu s'est imposé à la sollicitude de la Commission le „Journal de la Diète de 1831", dont l'original, conservé à la bibliothèque polonaise à Paris, a été envoyé à Cracovie, grâce à l'Académie des Sciences, et dont la publication in extenso a été confiée à M. Rostworowski.

On s'occupera ensuite des sources abondantes et fort riches qui sont conservées aux archives du Gouverneur-général à Varsovie et qui peuvent être consultées en ce qui concerne l'époque du Grand-Duché de Varsovie et du royaume constitutionnel de Pologne, non moins que des matériaux du Ministère de la Secrétairerie d'Etat pour le royaume de Pologne (jusqu'en 1867) actuellement aux archives du Conseil d'Etat à Petersbourg. Parmi ces documents la Commission a tout particulièrement remarqué les „Procès verbaux des séances du Conseil d'Etat du royaume de Pologne" qui constituent une source de la plus haute importance pour l'histoire du droit du pays, car l'influence du Conseil d'Etat dans les questions législatives fut relativement beaucoup plus efficace que celle de la Diète de Pologne, rarement appelée à siéger et pour des périodes excessivement brèves. Puis les „Procès verbaux des séances du Conseil d'administration du royaume de Pologne", jetant une vive lumière sur le côté politique de l'administration et de son fonctionnement, méritent d'être publiés, tout au moins en extraits copieux, passant sous silence les menues affaires qui ressortissaient à ce Conseil. Ensuite les arrêts du Lieutenant-général et du Conseil d'administration, ayant eu pour la plupart force de lois quoiqu'ils n'aient jamais été insérés dans le Journal des Lois. Enfin les ma-

tériaux concernant les budgets du royaume de Pologne. indispensables pour faire connaître la gestion financière du prince Lubecki et de ses prédécesseurs.

2. Matériaux officiels, confidentiels.

Dans cette catégorie de documents, signalons tout d'abord les inestimables matériaux laissés par le prince Lubecki. ministre du trésor; matériaux mis à la disposition de M. Smolka qui se propose de publier la correspondance du prince avec les ministres secrétaires d'Etat de Pologne et met en même temps la dernière main à une vaste monographie du prince Lubecki. d'après les papiers de ce ministre.

On a le projet de publier ensuite quelques Correspondances et rapports officiels. entre autres les rapports confidentiels du Prince-Lieutenant Zajączek et de Nowosiltzow, enfin les relations des agents étrangers au sujet des affaires de Pologne.

III. Mémoires et correspondances privées.

Parmi les matériaux les plus précieux de cette catégorie. citons en première ligne les „Mémoires et papiers divers laissés par le général Prądzyński" qui. grâce à la complaisance de M. le comte Georges Moszyński pourront être édités par la Commission. C'est M. Moszyński qui avec le concours de M. Gembarzewski dirigera cet ouvrage. Viennent ensuite les „Mémoires de Nicolas Malinowski" dont s'est chargé M. Tretiak. ainsi que des „Mémoires de Domeyko". Ce dernier recueil sera en partie publié textuellement. en partie résumé par M. Tretiak. La Commission désirerait aussi entrer en possession du „Journal du ministre des finances Matuszewicz", journal qui. parait-il. se trouve entre les mains des héritiers de cet homme d'Etat. Elle n'est néanmoins pas parvenue jusqu'ici à avoir à ce sujet des indications précises et ne sait à qui s'adresser pour se procurer ce document important.

Parmi les travaux auxquels ont donné lieu les recherches de documents concernant la période écoulée depuis le troisième partage et leur inventaire, il faut mentionner les voyages effectués par M. Smolka aux archives de Vienne et de Berlin. ainsi que celui qu'il projette de faire à Pétersbourg; la mission scientifique de M. Rostworowski à Posen. à l'effet d'y examiner quels documents peuvent s'y trouver. soit dans les archives de l'Etat. soit dans la col-

lection du „Towarzystwo Przyjaciół Nauk“ (Société des amis de la Science), soit dans des collections particulières. La Commission s'est assurée la bienveillante collaboration de MM. Celichowski et Erzepki.

Au point de vue technique les publications de la Commission paraîtront en tomes numérotés portant sur la première page extérieure du volume le titre „Źródła do dziejów Polski porozbiorowych“ (Matériaux concernant l'histoire de la Pologne depuis les partages), au dessous duquel sera placé le titre même de l'ouvrage faisant l'objet de la publication. Ce dernier titre figurera seul dans l'intérieur des volumes. Chaque ouvrage formera un tout complet et se vendra séparément. A toutes les publications seront joints un index des noms propres et une table détaillée des matières.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30 Marca 1907.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3 et 4. Mars — Avril. 1907.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 MARS 1907

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*, 8-o, ser. II, vol. XXVII, p. 471.

Le Secrétaire présente le travail de M. F. Hoesick: *„Nouvelles hypothèses sur les années les moins connues de la vie de Jean Kochanowski"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 février 1907 [1].

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 8 février 1907.

[1]) Voir Résumés p. 28.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission littéraire du 5 janvier 1907.

SÉANCE DU 15 AVRIL 1907.

Présidence de M. M. SOKOŁOWSKI.

M. W. Bruchnalski présente son travail: „*Evolution de la production littéraire de Nicolas Rey*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Z. Jachimecki: „*Nicolas Gomółka et les compositeurs contemporains de psaumes*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 mars 1907 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 MARS 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Se Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

J. Baranowski: »Komisye porządkowe (1765—1788«. *(Les commissions établies dans les villes du Royaume de Pologne pour réformer l'administration municipale [1765—1787])*. 8-o, p. 46.

M. K. Potkański présente son travail: „*La famille »Nagodzice«*“.

M. A. Prochaska présente son travail: „*La lutte contre les brigands en Ruthénie du XVI-e au XVIII-e siècle*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. E. Majewski: „*Statique et dynamique de la civilisation. Recherche des lois qui président au déplacement des foyers de civilisation et à la maturité des sociétés pour la civilisation*“.

---

[1]) Voir Résumés p. 29.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Scriptores rerum polonicarum«, vol. XIX, 8-o, p. LXXV et 437.

»Scriptores rerum polonicarum«, vol. XX, 8-o, p. XXVIII et 545.

M. W. Kętrzyński présente son travail: *„Les chartes de Mendog, roi de Lithuanie, mort en 1263"* [1]).

M. St. Tomkowicz présente son article: *„Genèse et résumé de la publication du Groupe des conservateurs de la Galicie occindentale sur le château »Wawel«"*.

M. O. Balzer présente son article: *„Corpus iuris polonici"*. Volumen III [2]).

[1]) Voir Résumés p. 46.

[2]) Voir Résumés p. 31.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 25 stycznia 1907 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 janvier 1907***).

Au début de la séance, en une longue allocution, le président rend hommage à la mémoire de MM. Julien Klaczko et François Piekosiński, récemment décédés. Il fait aussi part à ses collègues de la perte douloureuse que la Commission vient d'éprouver, en la personne de M. Joseph Czekierski, jeune et déjà éminent collaborateur qui, avec un talent remarquable, s'occupait de l'Histoire de l'Art.

Le secrétaire de la Commission donne lecture d'une communication de Mme Constance Stępowska, intitulée: „Les tapis d'Orient dans les peintures cracoviennes de la fin du XV-e et du commencement du XVI-e siècle“. La tradition que les tapis d'Orient étaient fort répandus en Pologne est confirmée non seulement par des pièces archivales, mais encore par des tableaux corporatifs, ainsi qu'en font foi ceux qui sont conservés à l'église S. Catherine à Cracovie. Ces peintures datent de la seconde moitié du XV-e siècle. Dans une représentation du Christ devant Pilate et dans une Cène nous voyons les sièges recouverts de tapis d'Orient. Dans le Pontifical d'Erasme Ciołek provenant des premières années du XVI-e siècle, sur la miniature qui orne la première page, les appuis des prie-Dieu sont encore recouverts de tapis de même origine.

Le Président donne connaissance à la Commission d'un travail de M. Alexandre Szyszko Bohusz sur „les églises à trois nefs d'Ol-

kusz. de Kraśnik et de Kleczkowa“, ainsi que „sur les objets d'art qu'elles renferment“. L'église d'Olkusz date vraisemblablement du commencement du XVI-e siècle. Parmi les objets d'industrie artististique qui y sont conservés, il faut citer avant tout un tryptique peint du XV-e siècle, un baptistère en plomb du XVI-e siècle et un beau calice du XVII-e siècle, orné d'émaux transylvaniens. L'église de Kraśnik, en partie du XV-e, en partie du XVI-e siècle, est un des plus beaux édifices en brique de l'époque. Dans les chapelles se trouvent les monuments funéraires de deux membres de la célèbre famille Tenczyński, Jean Gabriel, mort en 1553 et Stanislas Gabriel, mort en 1550. L'église de Kleczkowa, fort différente des précédentes, présente le type des constructions mazoviennes.

M. Julien Pagaczewski donne le résumé d'une monographie fort étendue qu'il consacre à „Balthasar Fontana et ses stucs“. Des recherches archivales et une minutieuse analyse du style ont permis à l'auteur d'attribuer à Fontana ou à son école une quantité de stucs qu'on voit à Cracovie. Citons en premier lieu, sans parler de la magnifique décoration de S. Anne, exécutée entre 1697 et 1703, les stucs de l'église S. André, commandés par l'abbesse Anne Tyrawska en 1701, pour la somme importante de 19000 „timpfs“; ceux de la maison Gralewski, appartenant alors à André Żydowski, ceux de la maison dite „Krzysztofory“, où un plafond représente la mort de Phaëton, ceux de la maison de la place Maryacki (Notre-Dame) numéro 3, enfin ceux de la chapelle de St. Hyacinthe dans l'église des dominicains. Ces derniers comptent assurément au nombre des plus beaux ouvrages de l'artiste. Fontana, prétend M. Pagaczewski, ne se borna pas aux stucs de la coupole; il fit encore un des plus beaux sarcophages en style baroque qu'il y ait en Pologne: celui de St. Hyacinthe. C'est aussi à Fontana que l'auteur attribue la belle statue en stuc de St. Michel dans l'église St. Marc à Cracovie, ainsi que la décoration du choeür de la chapelle au monastère des dames de Ste Claire à Stary Sącz. Tous ces stucs modelés avec une habileté consommée, témoignent du talent décoratif très remarquable de l'artiste qui appartenait à la fameuse école de Côme. C'est de cette contrée, c'est-à-dire de la région des lacs italiens subalpins que sortait la famille Carloni, dont le nom s'est inscrit si honorablement dans l'Histoire de l'Art. De même que des Carloni, des Castelli, des Solari, on peut dire des Fontana qu'ils formèrent une sorte de dynastie artistique. Dès la fin du XIV-e siècle on si-

gnale des artistes de cette famille. Balthasar Fontana vint d'Olmütz à Cracovie en 1695. A Olmütz il avait longtemps travaillé pour le comte Charles de Lichtenstein-Castelkorn, évêque de cette ville et protecteur zélé des beaux-arts. Les résidences épiscopales d'Olmütz et de Kremsier sont dues à cet artiste, ainsi que les stucs de Welehrad, du splendide château de Buchlowitz, de l'église des religieux de S. Norbert à Święta góra (la Sainte Montagne) près d'Olmütz, etc. En Moravie, tout comme à Cracovie, Balthasar avait un grand atelier où il occupait une foule d'artistes italiens. Quelques-uns de ces derniers le suivirent à Cracovie. A propos de la carrière artistique de Fontana, commencée en Moravie et terminée ensuite à Cracovie, M. Pagaczewski fait ressortir les rapports nombreux qui unirent alors, c'est-à-dire à l'époque du baroque, la Pologne avec cette province voisine. Cette fort intéressante monographie est illustrée par une quarantaine de reproductions photographiques.

Il est procédé à l'élection du bureau pour 1907: M. Maryan Sokołowski est réélu président, M. Léonard Lepszy, vice-président, M. Julien Pagaczewski, secrétaire.

---

6. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 14 lutego 1907.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 février 1907*).

M. Fr. Klein donne lecture de son travail sur l'église Ste Anne à Cracovie. Cette église est le troisième sanctuaire édifié sur le même emplacement. Après un incendie qui, en 1409, détruisit le bâtiment primitif, le roi Ladislas Jagellon en construisit un second qu'il attribua à l'université nouvellement créée. L'église de Jagellon subsista jusqu'en 1689. A cette date, par décision du sénat académique, elle fut démolie pour être remplacée par un nouvel édifice sur le modèle de l'église S. Andrea della Valle, à Rome. La construction en fut confiée à un architecte luxembourgeois dont nous ignorons le nom; bientôt celui-ci eut pour successeur François Solari. L'abbé Sébastien Piskorski fut choisi comme directeur des travaux. L'église Ste Anne, malgré le plan adopté, se rapproche, à de menus détails près, de l'église „Il Gesù“ à Rome, beaucoup plus que de S. Andrea della Valle. La façade est une fort originale com-

position de notre architecte: elle appartient à ce type de façades que les Français appellent „portails“; tout le caractère architectonique s'y rapporte à l'axe vertical.

M. Etienne Komornicki fait une communication au sujet de la résidence seigneuriale de Graboszyce, dans le district de Wadowice. Cet édifice en pierre date du XVI-e siècle. Il fut construit vers 1580 par Denis Brandys, courtisan du roi. La distribution générale et quelques détails sont encore dans un état de conservation parfaite. D'après le caractère général des bâtiments, il est permis de supposer que les plans en furent dessinés par un des architectes italiens qui séjournaient alors à Cracovie, car ce château est fort différent des demeures nobles polonaises de la même époque. A l'extérieur il a l'aspect d'une forteresse et un fossé l'entoure; mais à l'intérieur c'est une habitation commode, un palais de la Renaissance plutôt qu'un manoir féodal.

M. Marcel Nałęcz Dobrowolski parle du château de Chocim. Il fait ressortir l'importance de ce superbe édifice au point de vue archéologique; à ce propos, il confirme l'hypothèse de Korzon et de Czołowski d'après laquelle le manoir fut élevé au cours de la campagne de Casimir-le-Grand en Orient. L'appareil des murs semble corroborer cette assertion. Chocim remonte à une haute antiquité: Au XII-e siècle c'était une factorerie génoise. Plus tard sa position sur la frontière lui fit jouer un rôle marquant, non seulement dans l'histoire de la Pologne, mais encore dans celle de l'Europe orientale. Ajoutons que les murs mi-brique et mi-pierre de taille et les „maswerk“ ont le caractère cracovien.

A la fin de la séance, M. Sokołowski soumet à la Commission une série de photographies d'objets d'art arméniens et de monuments de Léopol. Ces photographies sont dues à M. Teodorowicz.

---

7. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 21-go marca 1907 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 mars 1907).*

Le secrétaire donne lecture des procès-verbaux des trois dernières séances de la section de la Commission à Léopol. M. Sokołowski soumet à la compagnie quelques photographies fort intéres-

santes d'une sculpture romane qui se trouve à Goślice, près d'Ossolin, dans la contrée de Sandomir. Cette sculpture, exécutée sur pierre, représente une Madone avec l'Enfant Jésus. M. Sokołowski résume ensuite deux communications faites par M. Adolphe Szyszko Bohusz au sujet de l'église de S. Procope à Krzcięcice, non loin de Jędrzejów, et du château d'Ogrodzieniec. L'église de Krzcięcice est un petit édifice gothique du type mazovien. Elle fut construite au XVI-e siècle, ainsi que l'atteste une plaque commémorative, par un certain Albertus murator qui ne nous est pas autrement connu, et qui, très vraisemblablement, était originaire de Cracovie. La seconde communication de M. A. Szyszko Bohusz concerne, comme nous venons de le dire, le château d'Ogrodzieniec. Ce manoir des Boner, construit pendant la première moitié du XVI-e siècle, n'était pas tant une forteresse, qu'une superbe demeure seigneuriale. Il se composait de trois parties, construites sur trois rochers calcaires distincts, de hauteur variée. De ce magnifique édifice il ne reste plus aujourd'hui que d'immenses ruines monumentales. Ce mémoire est illustré par de nombreuses vues photographiques et des plans architectoniques.

M. Marcel Nałęcz Dobrowolski soumet à la Commission une série de photographies reproduisant des tableaux qui se trouvent au couvent et dans l'église des Récollets à Cracovie. Il s'agit d'un Enfant prodigue et d'une Marie Madeleine de Stachowicz, d'un Miracle de S. Antoine, oeuvre d'un artiste inconnu du XVIII-e siècle, enfin d'un portrait de S. Casimir, peinture de premier ordre du XVII-e siècle, accusant un caractère italien très prononcé. Au sujet de l'époque et de l'attribution de ces deux derniers tableaux s'élève une discussion animée à laquelle prennent part MM. Sokołowski, Léonard Lepszy et Julien Pagaczewski. En dernier lieu, le secrétaire présente le résumé d'un mémoire de M. Joseph Smoleński sur un cliché de gravure sur cuivre du XVII-e siècle, représentant une allégorie à propos de la guerre de la Pologne contre les Turcs.

---

8. OSWALD BALZER. „*Corpus iuris Polonici.* Sectionis primae, privilegia, statuta, constitutiones, edicta, decreta, mandata, regnum Poloniae spectantia comprehendentis, Volumen III, annos 1506—1522 continens, typis mandavit, adnotationibus instruxit Osvaldus Balzer". Cracoviae 1906, 4-o, pag. LXII + 796.

Das vorliegende Volumen bildet den Anfang der von der Akademie der Wissenschaften in großem Maßstabe geplanten Publikation, die in einer stattlichen Reihe von Bänden die Denkmäler des polnischen Gesetzesrechts enthalten soll, von den ältesten Zeiten angefangen bis zum Untergang des polnischen Reiches. Dem Begriff des Gesetzesrechts wurde dabei eine weitgehendere Bedeutung beigelegt: es umfaßt nicht nur die Gesetze im engeren Sinne, d. h. die Statuten und Konstitutionen der Reichstage, sondern auch die königlichen Privilegien, Edikte, Dekrete und Mandate, und zwar nicht nur aus jenen Zeiten, da die Gesetzgebungsgewalt ausschließlich in der Hand der Könige ruhte, sondern auch aus der späteren Zeitperiode, da sich die Reichstage als besonderes gesetzgebendes Organ entwickelt hatten.

Die früheren umfangreichen Sammlungen der Denkmäler des polnischen Gesetzesrechts, vor allem die beiden wichtigsten: das so genannte *Statut Łaskis* vom Jahre 1506 und die *Volumina Legum* v. J. 1732—1784 (8 Bände), können den Anforderungen der Wissenschaft nicht vollkommen gerecht werden. Sie beschränken sich vor allem nur auf die Denkmäler des Gesetzesrechts in der engeren Bedeutung des Wortes, und auch diese sind dort keineswegs erschöpft; ein überaus reicher Vorrat an königlichen Verordnungen, sowohl Edikte als auch Mandate u. ä. enthaltend, sind in ihnen unberücksichtigt geblieben. Die in diesen Publikationen angeführten Texte sind sehr häufig verdorben, nicht authentisch, durch zahlreiche Druckfehler entstellt; oft ist ein einheitliches Gesetz hier in angeblich zwei besondere getrennt, oder umgekehrt sind zwei besondere Gesetze zu einem angeblich einheitlichen Ganzen verbunden. Die Proben neuerer kritischer Ausgaben der Denkmäler des polnischen Gesetzesrechts, vor allem zwei: Bandtkes *Ius Polonicum* (1831) und Helcels *Die ältesten Denkmäler des polnisches Rechts* (B. I., 1856), beschränkten sich ausschließlich auf die Periode des Mittelalters, aber auch diese Proben haben das ganze mittelalterliche Material

nicht erschöpft; was die Denkmäler des neueren Gesetzesrechts (vom XVI. Jahrh. angefangen) anbetrifft, wurde bis jetzt keine Arbeit unternommen, die sich die systematische Veröffentlichung derselben als Ziel gesteckt hätte. Somit war also in Hinsicht auf die mittelalterlichen Denkmäler in gewissem Maße, in Hinsicht auf die Denkmäler der Neuzeit aber in bedeutend höherem Grade das Bedürfnis vorhanden, eine neue, kritische und erschöpfende Publikation vorzunehmen, die das ganze diesbezügliche Material streng wissenschaftlich zu verarbeiten und an den Tag zu fördern hätte, um es den Forschern zugänglich zu machen.

Dieser Aufgabe soll vorliegende Publikation gerecht werden. Sie wird in zwei umfangreiche Teile zerfallen, deren erster die Gesetze von Kron-Polen, der zweite die Gesetze Litauens enthalten soll. Beide Teile werden in eine bestimmte Anzahl besonders numerierter Bände zerfallen, deren jeder eine gewisse, streng abgeschlossene, durch den Umfang des Materials bedingte kleinere oder größere Zeitperiode umfassen wird. Im ersten Teile (den Gesetzen von Kron-Polen) wurden die beiden ersten Bände für die Denkmäler des polnischen Gesetzesrechts im Mittelalter bis zum Jahre 1506 vorbehalten, die später andere Herausgeber edieren sollen; der vorliegende und der Reihe nach dritte, zuerst herausgegebene und von Prof. O. Balzer bearbeitete Band, setzt eben mit dem Jahre 1506 ein und umfaßt die Zeit des Interregnums nach dem Tode des Königs Alexander, ferner die ersten sechzehn Regierungsjahre Sigismunds des Ersten bis zum Schlusse des Jahres 1522. Die weiteren zwei Bände (IV und V) sind im Ganzen bereits vorbereitet und werden die Zeit bis zum Tode Sigismunds des Ersten (1548) umfassen.

Vorliegender Band stützt sich auf eine möglichst erschöpfende Ausbeutung des ganzen handschriftlichen und gedruckten Materials, das sich bis auf unsere Zeiten erhalten hat. Das handschriftliche Material wurde aus 31 Archiven und 28 öffentlichen und Privat-Bibliotheken gesammelt, die über das Territorium der ganzen früheren Republik und teilweise auch außerhalb ihrer Grenzen zerstreut sind; das gedruckte Material strebte man ebenfalls mit möglichster Genauigkeit zu sammeln und mit den handschriftlichen Texten zu vergleichen. Größtenteils gelang es, die ursprünglichen amtlichen Texte aufzufinden, sei es als Expeditionen der königlichen Kanzlei, sei es wenigstens in amtlichen Konzepten, die in besonders großer Anzahl in den Büchern der Kronmatrikel aufbewahrt

sind. Auf dieser Grundlage konnte man die Texte der Denkmäler in dem ursprünglichen authentischen Wortlaut wiedergeben, der, was die vordem im Druck veröffentlichten Denkmäler anbetrifft, sich in vielen Fällen von den bisher bekannten Texten unterscheidet. Wir wollen uns mit einem Beispiel begnügen: man kann konstatieren, daß fast alle Denkmäler des Gesetzesrechts aus der Zeit Sigismunds, wie sie die *Acta Tomiciana* enthalten, daselbst in späteren, oft sehr weitgehenden stilistischen Umarbeitungen Górskis aus der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts angeführt wurden; gegenwärtig ließ sich, fast in allen Fällen, der ursprüngliche Text aller dieser Akten auf Grund neu gefundener amtlicher Quellen wiederherstellen.

Im ganzen umfaßt der vorliegende Band 274 Akten; beinahe die Hälfte dieser Denkmäler war bisher vollständig unbekannt und es befinden sich unter ihnen zahlreiche Akten von erstgradiger Bedeutung. So schon das bisher unbekannte Wahldekret Sigismunds des Ersten v. Jahre 1506, welches hier zum erstenmal im Druck erscheint, auf Grund einer Originalurkunde, die mit vielen Siegeln versehen ist (Nr. 3)[1]; ähnlich verhält es sich mit der ausführlichen Verordnung über das Krönungszeremoniell der Königin v. J. 1512 (Nr. 101). Einige vorwiegend unbekannte Akten vom J. 1507 und 1513 betreffen die Einverleibung Zators zu Polen (Nr. 25, 26, 27, 146); bei dem Jahre 1521 wird die Bestätigung der Einverleibung Preußens v. J. 1454 (Nr. 249) und bei dem Jahre 1518 ein Privilegium angeführt, das den Krakauer Bischöfen den Besitz des Fürstentums Siewierz (Nr. 205) bestätigt; schließlich wird hier auch die Schenkungsurkunde des Landes Wizna zu Gunsten der masovischen Piasten v. J. 1511 (Nr. 64) angeführt. Bedeutend ist die Zahl der königlichen Privilegien, die allgemeine Bestätigungen der Rechte gewähren, vor allem zwei, die 1507 aus Anlaß der Krönung zum König erlassen wurden; die eine für ganz Kron-Polen (Nr. 17), die zweite für die Kronstädte (Nr. 18); überdies finden wir hier die Bestätigung der Rechte der reussischen Länder v. Jahre 1521 (Nr. 260), zwei Bestätigungen der Rechte des Zatorer Landes v. J. 1507 und 1508 (Nr. 28 und 36), drei für das Land Wizna v. J. 1518 und 1519 (Nr. 199, 204 und

[1]) Gegenwärtig ebenfalls aus einer fehlerhaften Kopie veröffentlicht von Dr. Kolankowski im Dezemberheft des „Przewodnik naukowy i literacki" 1906.

216), schließlich eine für den Dąbrownoer Kreis, der sich im Laufe des preußischen Krieges v. J. 1520 Polen ergeben hatte (Nr. 229).

Besondere Beachtung verdienen in dieser Sammlung die Texte der Reichstagsstatuten und -Konstitutionen. Sie sind ausnahmslos um einige, oft um mehr als zehn Artikel umfangreicher als die Texte, die in der amtlichen Ausgabe v. J. 1524 und in allen späteren amtlichen und Privatausgaben, die *Volumina Legum* mit einbegriffen, veröffentlicht wurden; sogar in den gemeinschaftlichen Artikeln kommen oft Redaktionsunterschiede vor. Somit gibt erst die vorliegende Publikation die ursprünglichen, authentischen Texte, die bereits in der Ausgabe v. J. 1524 Umänderungen und Abkürzungen erlitten haben. Diese Bemerkungen beziehen sich auf die bekannten Statuten aus den Jahren 1507, 1510, 1511, 1519, 1520 (Thorn) und 1520 (Bromberg), vgl. Nr. 6, 51 (in Verbindung damit das königliche Mandat, das die Reichstagsbeschlüsse inhaltlich zusammenfaßt Nr. 52, 69, 210, 228, 242). Was das Thorner Statut vom Jahre 1520 anbetrifft, gelang es zu konstatieren, daß der auf dem Reichstag ursprünglich beschlossene Text sich teilweise von dem amtlich kundgemachten unterschied; die Zusammenstellung beider Redaktionen wird in dieser Publikation angegeben. Der Text der Reichstagskonstitutionen vom J. 1522, der den früheren Sammlungen vollständig unbekannt war und vor einigen Jahrzehnten in der wenig beachteten Publikation Huberts veröffentlicht wurde, ist hier nach der Eintragung in die Kronmatrikelbücher angegeben (Nr. 261). Aus diesen rührt auch das bisher unbekannte, aus cca 40 Art. zusammengesetzte königliche im Reichstage 1508 erflossene Responsum her (Nr. 33), das den Charakter einer Reichstagskonstitution darstellt. Außerdem gibt vorliegende Publikation eine ganze Reihe spezieller auf den Reichstagen erlassener und vorwiegend ebenfalls noch nicht veröffentlichter Konstitutionen an, die ihrem Inhalt entsprechend in den weiteren Gruppen angeführt werden sollen. Von großer Tragweite sind auch zwei umfangreiche und spezielle Beschlüsse der Generallandtage in Korczyn und Koło vom J. 1513, die eine prinzipielle Änderung der Kriegspflicht des Adels anordnen und die ebenfalls bis jetzt noch nicht bekannt waren (Nr. 133 und 134). Besonders reich ist die Ausbeute, welche die Publikation in Bezug auf die preußischen Länder bietet. Drei große Sammlungen preußischer Konstitutionen aus den Jahren 1506, 1511 und 1521, jede aus zahlreichen Artikeln be-

stehend, darunter zwei vollständig unbekannte und eine vordem von Maciejowski teilweise fehlerhaft veröffentlichte, sind in dem vorliegenden Bande (Nr. 2, 79 und 247) enthalten. Auf die schon in jener Zeit in Reichstagsversammlungen erörterte Frage der Kodifikation des polnischen Rechtes bezieht sich das Mandat an die Wojewoden vom J. 1513 betreffend die Aufzeichnung des Gewohnheitsrechtes (Nr. 128).

Die Organisation und den Wirkungsbereich der Behörden in Polen betreffen einige Akten, die vorwiegend bis jetzt noch nicht veröffentlicht waren. Interessant ist das Dekret vom J. 1510 über die Amtsbefugnis der Kastellane, das unter ihnen zwei Gruppen unterscheidet: solche, die *curam et administrationem terrestrem* führen, und andere, die sie nicht verrichten (Nr. 58); ebenso das Dekret über die Einkünfte der Landbeamten v. J. 1507 (Nr. 12). Das bekannte Privilegium vom J. 1519, daß preußische Würdenämter nur preußischen Eingeborenen erteilt werden sollen, erscheint hier in einem korrekteren Text, als in den bisherigen Ausgaben (Nr. 220). Die verhältnismäßig zahlreichsten Akten beziehen sich auf die Feststellung der Starostengewalt, so vor allem zwei Mandate vom Jahre 1507 und 1511, die den Starosten zur Pflicht machen, während der Abwesenheit des Königs über den Landfrieden zu wachen (Nr. 24 und 77), und das Dekret über die Jurisdiktion der Starosten Personen gegenüber, welche Steuern verweigern, vom Jahre 1507 (Nr. 22); am wichtigsten in der Reihe dieser Akten ist die ausführliche Reichstagskonstitution v. J. 1512 über die Amtsbefugnis der Grodstarosten (Nr. 125). Unter den das Gerichtswesen betreffenden Akten sind zwei Dekrete vom J. 1509 und 1519 hervorzuheben, welche die Übertragung der Landgerichte von einem Ort an einen anderen verfügen (Nr. 47 und 218), das Mandat vom J. 1519, das die Abhaltung der Gerichte zu einer entsprechenden Zeit empfiehlt (Nr. 219), und das Dekret vom J. 1509, das sich auf die Einziehung des *memoriale* im Lande Rawa bezieht (Nr. 46). Nähere Beachtung verdienen zwei Mandate v. 1507 und 1512, welche die Kompetenz der Gerichte in Sachen der Annahme von Güterauflassungen bestimmen (Nr. 23 und 114). Auf Rittergüter beziehen sich überdies andere Akten: so zwei königliche Mandate vom J. 1514 über die Revision der Güterprivilegien des podolischen Adels (Nr. 147 und 152), die Verbürgung vom J. 1518, daß der König in gewissen Bezirken Podoliens keinen Landbesitz aus den Händen

des Adels abkaufen wird (Nr. 188), schließlich das Dekret vom J. 1510 betreffend die Verjährung des Gutsbesitzes in Podolien und Haliez (Nr. 124).

Mit der Frage der Erhaltung der öffentlichen Sicherheit befaßt sich eine Reihe anderer Akten. Der Bedeutung nach tritt hier in den Vordergrund die bisher unbekannte umfassende Reichstagskonstitution vom J. 1512 *de praedonibus et grassatoribus*, die in Rücksicht auf den Inhalt ihrer Beschlüsse besondere Beachtung verdient (Nr. 124); ihr reihen sich zwei ausführliche Verordnungen von 1519 und 1522 über die Unterdrückung des Raubwesens in Podolien an, die auf Rechtsgrundsätze gestützt sind, welche tief in die Vergangenheit zurückreichen (Nr. 213 und 272); sachlich verbindet sich mit ihnen das königliche Mandat vom Jahre 1522 über die Unterdrückung des Raubwesens in den preußischen Ländern (Nr. 271). Mit Totschlag besonders befaßt sich das Mandat vom J. 1510 (Nr. 60), neben dem noch das interessante Amnestiedekret für Mörder zu erwähnen ist, das aus Anlaß der königlichen Hochzeit im Jahre 1512 erlassen wurde (Nr. 102).

Reichhaltig ist die auf Kriegs- oder Militäreinrichtungen jener Zeit bezugnehmende Aktengruppe. Von angestrengten Bestrebungen nach einer dauernden bzw. zeitweiligen Militärreform zeugen vier umfangreiche Verordnungen über die Reichswehr v. 1511, 1514, 1515 und 1518 (Nr. 76, 149, 170, 194), an die sich eine ebensolche Verordnung betreffend die Landwehr von Reußen v. J. 1520 reiht (Nr. 232). Im Zusammenhang mit diesen Akten steht die Verbürgung, die der König dem Adel im J. 1513 gab, als die neue Reichswehrordnung beschlossen worden war (Nr. 137), und zwei andere v. 1510 und 1511 infolge des walachischen Kriegszugs, zu dem der Adel nicht verpflichtet gewesen war (Nr. 53 und 70). Prinzipielle Bedeutung hat die Konstitution vom J. 1515, welche verfügt, daß eine neue Reichswehrordnung nicht ohne Reichstagsbeschluß erlassen werden darf (Nr. 165); im Zusammenhange damit steht die Verbürgung vom J. 1520 infolge des von dem König ohne Einhaltung dieser Bedingung veranstalteten Kriegszuges nach Preußen (Nr. 240). Den Charakter von Durchführungsverordnungen zu den oben erwähnten Gesetzen über die Reichswehr trägt eine Reihe von Mandaten von 1507 und 1513 über die Konskription und Taxation des Adels (Nr. 14, 15, 135, 136, 143, 145); auf die teilweise Befreiung des Adels von der Beteiligung an dem öffent-

lichen Aufgebot beziehen sich drei Akten von 1509, 1520 und 1522 (Nr. 44. 238. 273). Dagegen droht das bisher unbekannte Statut des Bromberger Reichstages vom Jahre 1520 mit schweren Strafen denjenigen, die das Lager verlassen (Nr. 239). Minder wichtige Fragen aus dem Bereiche der Militäreinrichtungen betrifft die Konstitution vom J. 1519 über das bei der Abschätzung des Schadens, den das Heer während des preußischen Krieges angerichtet hatte, zu beobachtende Verfahren (Nr. 222), wie auch das seinem Inhalte nach interessante Dekret vom J. 1518 über die Art der Auslösung der abgejagten Tartarenbeute (Nr. 195). Von besonderer Wichtigkeit dagegen sind drei umfangreiche und ausführliche, hier zum erstenmale veröffentlichte Akten: die Verordnung über die Machtbefugnis des Hetmans der Mietstruppen, verbunden mit einer Kriegsdisziplinordnung vom J. 1521 (Nr. 245), außerdem zwei *senatus consulta* v. J. 1509, das eine über die bei dem Durchmarsch des Heeres einzuhaltende Ordnung, das andere über die Kriegsdisziplin (Nr. 48 und 49).

Am reichsten in der ganzen Sammlung ist diejenige Aktengruppe vertreten, die das damalige Finanzwesen betrifft. Auf die Verwaltung der königlichen Güter beziehen sich: das Mandat über die Revision derselben in Preußen vom Jahre 1511 (Nr. 86), ergänzt durch das Verbot des Waldfrevels (Nr. 87). Auf die Regulierung der rechtlichen Ansprüche auf die Einkünfte von den Krakauer Salzbergwerken beziehen sich zwei Mandate vom J. 1507 (Nr. 31 und 32). Besondere Aufmerksamkeit wandte die damalige Regierung auf die Burgen und Schlösser, teils in Kron-Polen, so z. B. in dem Mandat vom J. 1512, das den Wiederaufbau der Przemyśler Burg betrifft (Nr. 118), vor allem aber in Preußen, wo zu wiederholtenmalen, besonders in den Jahren 1514 und 1515 eine Revision der Burgen angeordnet und angesichts der drohenden Gefahr von Seite des Deutschen Ordens anempfohlen wurde, dieselben mit Proviant, Waffen und Munition zu versehen (Nr. 154. 160. 163. 174). Zum Gegenstand besonderer Fürsorge wurde vor allem Marienburg; drei aufeinanderfolgende Verordnungen von 1512, 1515 und 1521 regelten genau die dortigen Verhältnisse (Nr. 107. 179. 259); die beiden letztgenannten sind hier zum erstenmale veröffentlicht und verdienen sorgfältige Beachtung sowohl in Hinsicht auf ihren Inhalt, als auch auf die Ausführlichkeit der Satzungen. Im Zusammenhang damit sind hier drei eben-

falls ausführliche Ordnungen des Marienburger Werders aus den Jahren 1514, 1519 und 1522 zu erwähnen, welche die rechtlichen Verhältnisse der dortigen Bevölkerung, besonders aber deren Pflichten der Burg gegenüber, bestimmen (Nr. 162. 221. 262).

In dem Bereich des Münzwesens tritt ihrer Bedeutung nach die umfangreiche Münzordnung vom J. 1507 in den Vordergrund, die bisher aus dem nur unvollständigen Text, den Zagórski veröffentlicht hat, bekannt war (Nr. 21). Zwei Urkunden von 1515 und 1519 stellen den Wert der litauischen Münze in Kronpolen fest (Nr. 171 und 214), vier andere verbieten den Umlauf gewisser fremder Münzen in Polen, und zwar eine vom J. 1522 den Umlauf der preußischen (Nr. 206), die drei übrigen von 1518, 1521 und 1522 den Umlauf der Schweidnitzer Münze (Nr. 200. 246. 274).

Besonders reichhaltig sind Akten, die sich auf die Erhebung von Steuern beziehen. Für den durch den vorliegenden Band erschöpften Zeitraum liegen sämtliche Reichstagsbeschlüsse über die Vierdungsteuer aus den Jahren 1507, 1510, 1511, 1515, 1517, 1518, 1519 und 1522 (Nr. 8. 54. 65. 166. 187. 192. 211. 223 und 264), sowie auch über das Zapfengeld von 1507, 1511, 1513, 1518, 1519 und 1522 (Nr. 11. 66. 138. 193. 212. 265) vollständig vor. Eine andere Art von Steuern betreffen zwei Beschlüsse über die städtische Schoßsteuer von 1507 und 1513 (Nr. 10 und 139), einer über die Erhebung des vierten Teiles des Gutszinses im J. 1507 (Nr. 9) und einer über die sogenannte Kriegssteuer (*bellicalia*) vom J. 1508 (Nr. 34). Besondere Beachtung verdient der große, aus über 200 Artikeln zusammengesetzte Bromberger Reichstagsbeschluß vom J. 1520 über die Erhebung der Kopfsteuer, der bisher nur aus einer bei Przyłuski vorkommenden Umarbeitung bekannt war, eine Quelle von eminenter Wichtigkeit nicht nur für die Geschichte des Finanzwesens, sondern auch für die Erkenntnis der sozialen Gliederung und der wirtschaftlichen Verhältnisse des damaligen Polens (Nr. 241). In engem Zusammenhang mit diesem Rundschreiben stehen die königlichen Mandate aus demselben Jahre, welche die Durchführung einer allgemeinen Volkszählung in ganz Polen anordnen, eine der frühesten Proben nach dieser Richtung im ganzen damaligen Europa (Nr. 243). Außerdem sind in der Publikation einige, die Steuererhebung in Preußen betreffende Gesetze v. 1510, 1519 und 1520 angeführt (Nr. 57. 226. 235). Besonders wichtig sind zwei Verordnungen vom J. 1512, in denen

der König, dem Beschluß der Generallandtage zuwider, eigenmächtig die Einziehung von Steuern nach einem geänderten, für den Staatsschatz vorteilhafteren Steuersatz anbefiehlt (Nr. 110 und 111). Im Zusammenhang mit diesen Steuerbeschlüssen der Reichstage stehen die Verbürgungen, die von dem König infolge der Steuerbewilligung ausgestellt wurden, sei es zu Gunsten der Stände überhaupt wie im J. 1507 (Nr. 13), sei es speziell zu Gunsten des geistlichen Standes, so in den Jahren 1507 und 1514 (Nr. 30. 156). Eine nähere Erklärung der Steuergesetze enthalten entweder die Reichstagsbeschlüsse über die Art der Erhebung der Steuern, vor allem ein ausführlicher Beschluß vom J. 1519 (Nr. 225), oder umfangreichere Instruktionen und Informationen, die an die Steuereinnehmer gerichtet wurden, auf welche Weise sie die Steuern einziehen sollten, so aus den Jahren 1510, 1512, 1513, 1515 und 1520 (Nr. 63. 113. 140. 167. 168. 233). Ein königliches Mandat v. J. 1511 verfügt die Einsetzung besonderer geistlicher Steuereinnehmer für die Eintreibung der Steuern von den Kirchengütern (Nr. 67), zwei andere Mandate von 1514 und 1515 gewähren dem Adel gewisser Länder zeitweilige Entlastung vom Rauchfangsgeld (Nr. 164 und 172). Zu den hierher gehörenden Akten kann schließlich noch die interessante, bisher unbekannte Verordnung über die königliche Fuhrfron vom J. 1508 gezählt werden (Nr. 37).

In einem weiten Rahmen entwickelte sich in dieser Zeit auch die Zollgesetzgebung. Den Hauptantrieb dazu gab die Zollreform, die zu Anfang der Regierungszeit Sigismunds des Ersten durch Einführung des sogenannten neuen Zolles durchgeführt wurde. Deswegen befaßt sich außer der Konstitution vom J. 1509, welche den alten Zoll betrifft (Nr. 45), auch die vorwiegende Mehrzahl der hierher gehörigen Akten vor allem mit dem neuen Zoll, worunter eine ganze Reihe besonderer, bisher unbekannter Reichstagskonstitutionen, so von 1507, 1509, 1512, 1521 (Nr. 7. 20. 40. 41. 120. 255) zu nennen ist. Sehr interessant ist in Hinsicht auf die bedeutende Zahl ausführlicher Positionen der Tarif des neuen und alten Zolles vom J. 1512 (Nr. 126), wie nicht minder einige genaue Zollverordnungen und Zolltarife von 1513, 1518 und 1520 (Nr. 131. 132. 144. 203. 207. 227), die fast alle hier zum erstenmale veröffentlicht sind. Auf besondere Arten der Zölle beziehen sich vier Akten aus dem Jahre 1511 über den Wasserzoll, den Zoll auf litauisches Wachs und auf Salz (Nr. 68. 80. 82. 85). Einen

mehr lokalen Charakter hat die Verordnung über die Zölle in den Gütern des Erzbistums Gnesen vom J. 1519 (Nr. 209), ebenso die Verordnung über die Zölle und das Marktgeld in Podolien vom J. 1518 (Nr. 191).

Bedeutend ist auch die Anzahl der auf die Handelsgesetzgebung bezüglichen Akten. Die Frage der Preisfeststellung der Waren betreffen einige Konstitutionen und Mandate vom J. 1507 (Nr. 7. 16. 19); auf den Schutz der reisenden Kaufleute bezieht sich der Akt vom Jahre 1514 (Nr. 153); nähere Verfügungen über die Salzüberfuhr gibt das Dekret vom J. 1515 (Nr. 180). Das Salz, insofern es aus dem Auslande stammte, gehörte zu denjenigen Waren, deren Einfuhr nach Polen in gewissen Zeitperioden verboten wurde, so in den Jahren 1508. 1514 und 1521 (Nr. 38. 39. 148. 250); selbst das einheimische Salz, das in gewissen Ländern Polens gewonnen wurde, konnte in andere nicht eingeführt werden, so z. B. nach den Verordnungen vom J. 1522 das russische Salz nach Masovien und dem Lubliner Land (Nr. 267. 268). Mit dem Verbot der Salzzufuhr stehen die Edikte über die Amtsbefugnis und den Wirkungskreis der sogenannten *custodes salis* von 1511 und 1521 in Verbindung (Nr. 91 und 257). Das Mandat vom J. 1521 verbietet die Einfuhr mancher Gattungen ausländischen Bieres (Nr. 253), ein anderes hingegen vom Jahre 1514 erlaubt die Einfuhr des Teschner Bieres (Nr. 151). Sehr reichhaltig ist der Vorrat an Akten aus den Jahren 1511—1515, die den bekannten Streit Polens mit Breslau infolge des dort begründeten Stapelrechtes und das dadurch hervorgerufene Verbot, mit dieser Stadt als auch mit ganz Schlesien Handel zu führen, betreffen (Nr. 72. 73. 74. 75. 78. 81. 83. 84. 89. 90. 93. 95. 96. 99. 100. 109. 129. 175. 176. 177); ein ähnliches Handelsverbot dem Deutschen Orden gegenüber betreffen die Akten von 1518. 1520 und 1522 (Nr. 202 230. 266. 269).

In engem Zusammenhang mit der Handelsgesetzgebung steht die Gesetzgebung über Handelsstraßen. Hierher gehört vor allem eine Reihe von Konstitutionen, Dekreten und Mandaten aus den Jahren 1507, 1511, 1512, 1513, 1514 und 1518, die sei es im allgemeinen die polnischen Handelsstraßen, sei es gewisse besondere Straßen, welche die Kaufleute benützen sollten, bestimmen (Nr. 29. 92. 104. 105. 106. 130. 141. 158. 160. 196). Besondere Beachtung verdienen einige Verordnungen von 1514, 1519 und 1520,

die bald im allgemeinen die Instandsetzung der Wege. Brücken und Dämme (Nr. 155), bald auch besonders die Erhaltung der Wege in der vorgeschriebenen Breite verfügen (Nr. 217. 236). Interessant ist auch das Dekret vom J. 1521, das für das Land Zator erlassen wurde und prinzipiell festsetzt, wer verpflichtet ist, die Kosten der Instandsetzung der Wege, die sich durch Privatbesitztum hinziehen, zu tragen (Nr. 254). Diese Aktengruppe schließt mit dem Mandat über die Verkehrsfreiheit auf öffentlichen Flüssen vom Jahre 1510 (Nr. 59).

Unter den Gesetzen, welche die Ausübung gewisser Arten des Gewerbes betreffen. enthält die vorliegende Sammlung die wichtige Bergordnung vom Jahre 1517. die bisher aus dem nicht ganz wortgetreuen Abdruck Łabęckis bekannt war (Nr. 186). außerdem zwei auf die Ausübung des Zeidlergewerbes bezügliche Dekrete vom J. 1507 (Nr. 4. 5).

Eine ganze Reihe von Akten betrifft die Ordnung verschiedener Rechtsverhältnisse des geistlichen Standes. Vor allem ist hier die Bestätigung des Privilegiums vom Jahre 1454, nach dem die Gnesener Erzbischöfe die Recht haben, die polnischen Könige zu krönen. zu erwähnen, das 1512 erlassen wurde (Nr. 121). ferner fünf Akten aus demselben Jahre, die Wahl der Bischöfe von Ermland betreffend, von denen nur ein geringer Teil und noch dazu in fehlerhaften Texten früher veröffentlicht worden ist (Nr. 115. 116. 122. 123. 127). Interessant ist das Privilegium vom J. 1515. kraft dessen der König sich verpflichtet. der polnischen Geistlichkeit nach vollständiger Auszahlung des von derselben bewilligten *subsidium* weitergehende Privilegien zu erteilen (Nr. 181). Auf die Angelegenheit. Plebejer nicht zu Kapitelwürden zuzulassen. beziehen sich zwei Akten vom J. 1516 (Nr. 184. 185). auf die Einhaltung der Klosterdisziplin ein interessantes. bisher nicht veröffentlichtes königliches Mandat vom J. 1510 (Nr. 61). Von dem Anrecht der Lemberger Erzbischöfe auf die Erhebung des Bischofspfennigs in Reußen spricht das Privilegium vom J. 1512 (Nr. 103), von dem Zehnten das Privilegium vom J. 1508 (Nr. 35). Zwei Privilegien entziehen die geistlichen Güter und die zu diesen gehörenden Untertanen der Jurisdiktion der öffentlichen Gerichte, das eine für das Bistum Płock im J. 1515 (Nr. 173). das zweite für das Krakauer Bistum im J. 1521 erflossen (Nr. 256). In ähnlicher Weise erhalten die Starosten in zwei Mandaten von

1511 und 1516 den Auftrag, die Urteile der geistlichen Gerichte gegen von der Kirche Exkommunizierte zu vollstrecken (Nr. 94. 182). Auch ist eine Bestätigung des früheren Privilegiums Jagiełłos zu Gunsten der Lemberger Erzbischöfe in Sache der Bestrafung von Häretikern vorhanden. erlassen im J. 1509 (Nr. 42); drei königliche Mandate von 1520 und 1522, die die Einfuhr lutherischer Schriften verbieten (Nr. 234. 237. 263), kommen hier als erste Versuche einer gegen die Verbreitung des Protestantismus in Polen gerichteten Staatsaktion vor.

Auf das Schulwesen beziehen sich drei Akten; alle betreffen die Krakauer Akademie. Der eine. vom J. 1511, verbietet. widerrechtlich die Benefizien der Akademie in Anspruch zu nehmen (Nr. 97). die beiden anderen von 1512 und 1516 betreffen die genaue Pflichterfüllung der Professoren (Nr. 98. 183).

Verhältnismäßig wenig Akten beziehen sich auf städtische Einrichtungen. Hierher gehören zwei Privilegien für Krakau. das eine vom Jahre 1513 betreffend die Gleichstellung dieser Stadt mit dem Adel (Nr. 142) und das zweite vom J. 1518, das derselben das Recht der Beteiligung an den Reichs- und Landtagen zuspricht (Nr. 189). Ein ähnliches Dekret in Sache der Anteilnahme Danzigs an den preußischen Landtagen rührt schon vom Jahre 1506 her (Nr. 1). Beachtung verdient ein bisher unbekanntes Mandat, das dem Lemberger Stadtgericht verbietet. an Magdeburg zu appellieren (Nr. 112).

Ebenso finden sich nur wenige Akten. die sich auf die Regelung der Bauern-Verhältnisse beziehen. Nicht ohne Belang ist das Mandat vom Jahre 1514. das den königlichen Beamten die Bedrückung der Bauern in den geistlichen Gütern verbietet (Nr. 157); in dem Mandat vom J. 1518 wurde den Bauern des Sandomirer Landes verboten, in Sandomir Handel zu treiben (Nr. 197). Am interessantesten ist in dieser Gruppe das Dekret vom J. 1518, das den Bereich des Frondienstes der Bauern im Lande Wieluń bestimmt (Nr. 190) und das auf dieselben Grundsätze gestützt ist. welche zwei Jahre später das Thorner Statut bezüglich der Bauern für ganz Kronpolen fixiert hat. In Verbindung mit der Bauernfrage stehen einige Akten. welche verbieten. die Untertanen von Polen auf das Territorium eines benachbarten Staates. und umgekehrt. zu locken. Derartige Angelegenheiten mit Ungarn betrifft

ein Akt vom J. 1515 (Nr. 178), mit der Walachei zwei andere von 1510 und 1512 (Nr. 62. 108).

Die Verhältnisse der reußischen Bevölkerung regeln: das Privilegium vom J. 1509, das den Lemberger Erzbischöfen das Recht verleiht, geistliche Statthalter in Reußen zu ernennen (Nr. 43), ferner das Mandat vom J. 1511, das den ruthenischen Popen verbietet, sich behufs Erlangung der Priesterweihe nach der Walachei zu begeben (Nr. 71). Auf die Ausübung der geistlichen Gerichtsbarkeit über die Ruthenen bezieht sich das Privilegium vom J. 1509 (Nr. 50), von dem Erbschaftsverfahren nach dem Tode der Przemyśler Vladiken handelt ein Akt vom J. 1518 (Nr. 201). Nähere Beachtung verdient das Dekret vom J. 1512, das der ruthenischen Geistlichkeit das Recht unbehinderter Ausübung kirchlicher Zeremonien zuspricht (Nr. 117).

Auf armenische Angelegenheiten beziehen sich: zuerst das Mandat vom J. 1512, das den Armeniern gestattet, katholisches Gesinde zu halten (Nr. 119), ferner zwei wichtige königliche Dekrete von 1510 und 1518, die den Wirkungskreis der armenischen Gerichtsbehörden wie auch den Instanzengang in Sachen, die von denselben entschieden wurden, regeln (Nr. 56. 198). Die neue Ausgabe des großen armenischen Statuts vom J. 1519 (Nr. 215) stützte sich auf mehr als zwanzig und etliche, vorwiegend bisher nicht verwertete Handschriften; selbst der Lemberger Text, der vordem von Bischoff auf Grund der im Lemberger Stadtarchiv befindlichen Originalausfertigung veröffentlicht wurde, ist hier zum erstenmal ganz genau nach seinem Wortlaut wiedergegeben: der Text Bischoffs erwies sich an manchen Stellen als fehlerhaft. Dabei ließ sich konstatieren, daß der Lemberger Text, der bisher als der einzige amtliche galt, es nicht eben ausschließlich war. In manchen Einzelheiten bietet er die Umarbeitung eines anderen ursprünglichen authentischen Textes, der in der Kronmatrikel enthalten ist; dieser letztgenannte Text wurde in den armenischen Gemeinden einiger anderen Städte, besonders in der Kamienecer Gemeinde eingeführt. Das Interpretationsdekret zu einem der Artikel des armenischen Statuts ist zum Jahre 1521 angeführt (Nr. 258).

Sehr reich ist der Aktenvorrat, der die Regelung der jüdischen Verhältnisse betrifft. Zunächst kommt hier in Betracht ein Dekret vom J. 1522 über die Gewalt und die Amtsbefugnis jüdischer Älteren (doctores Judaeorum) in den Ländern Lublin, Chelm

und Belz (Nr. 270). Wichtig sind die zum erstenmal veröffentlichten umfangreichen Verordnungen über den Judenzins vom J. 1519 (Nr. 208), über den jüdischen Doppel-Schoß aus demselben Jahre (Nr. 224) und über die Taxation der Juden vom J. 1521 (Nr 251). Die Ergänzung dieser Verorordnungen enthält eine Reihe von Mandaten über die Eintreibung des Judenzinses und anderer jüdischer Abgaben von 1514. 1520 und 1521 (Nr. 161. 244. 248. 252). Beachtenswert ist auch das Mandat vom J. 1518. das die Einziehung der Zölle von den Juden betrifft und gewisse Übergriffe beseitigt. die sich hier die Beamten zuschulden kommen ließen (Nr. 206).

Neben den ursprünglichen authentischen Texten der Gesetze. die in dem Zeitraum von 1506—1522 ausnahmslos noch in lateinischer Sprache verfaßt sind, sind in der Publikation die noch erhaltenen Übersetzungen mancher Denkmäler angeführt. sei es amtliche oder private. insofern sie aus einer mehr entrückten Zeitperiode (d. h. aus dem XVI., am spätesten aber aus der ersten Hälfte des XVII. Jahrh.) stammen. und zwar sowohl polnische Übersetzungen, als auch deutsche in Bezug auf einige preußische Denkmäler. Von den polnischen Übersetzungen wurden aufgenommen: die Übersetzung der Reichstagskonstitutionen vom J. 1507 (Nr. 6). ferner die Übersetzungen beider Verordnungen von 1510 und 1518 über die gerichtlichen Instanzen in Sachen der Armenier (Nr. 56. 198). Von besonderer Bedeutung ist die hier veröffentlichte Übersetzung des armenischen Statuts vom J. 1519 (Nr. 215) in zwei Redaktionen aus den Jahren 1528 und 1601. Von diesen Übersetzungen war bisher nur die zweite Redaktion (v. 1601) in zwei von Wójcicki und Barącz besorgten Ausgaben bekannt. die sich beide auf späte, sehr fehlerhafte handschriftliche Texte gestützt haben: der in der vorliegenden Publikation angeführte Text folgt der ältesten. wahrscheinlich amtlichen Handschrift. Die ältere. bisher vollständig unbekannte Redaktion vom J. 1528. erscheint hier zum erstenmale und verdient die sorgfältigste Beachtung sowohl der Philologen als auch Juristen in Hinsicht auf den kernigen, in vielen Beziehungen archaistischen Charakter der Sprache und auf die zutreffende Rechtsterminologie. Gleichzeitige deutsche Übersetzungen sind den Akten über das Handelsverbot mit dem Orden vom J. 1519 (Nr. 202). über die Verleihung von Würden an preußische Eingeborene vom J. 1519 (Nr. 220) und überdies der im J. 1521 erflossenen Bestätigung des Einverleibungsprivilegiums Preu-

ßens vom J. 1454 (Nr. 249), beigeschlossen. Die Texte der polnischen sowie auch der deutschen Übersetzungen sind, ähnlich wie die lateinischen, in die heutige Rechtsschreibung übertragen, selbstverständlich mit Beibehaltung aller Eigentümlichkeiten der damaligen Sprache.

Jeder der in der Publikation veröffentlichten Akten ist mit einleitenden Erklärungen versehen, welche die genaue Zusammenstellung und Beschreibung des handschriftlichen Materials, auf das sich diese Ausgabe gestützt hat, wie auch der früheren Ausgaben desselben, insoweit sie vorhanden sind, angeben. Je nach Bedürfnis verbinden sich mit ihnen: die Erklärung des gegenseitigen Verhältnisses der einzelnen Texte, die Bestimmung der Zeit, in welcher der Akt erflossen, und des Ortes, wo er ausgestellt ward, die Kritik der Authentizität u. ä. In diesen einleitenden Anmerkungen werden auch häufig manche Akten verwertet, die mit den veröffentlichten Denkmälern in Verbindung stehen, ihres Charakters wegen aber nicht geeignet waren, wortgetreu in die Publikation selbst aufgenommen zu werden. Solcher oft inhaltlich sehr wichtigen und interessanten Akten sind 142 in den einleitenden Anmerkungen einer Prüfung unterzogen worden; vorwiegend waren sie bisher nirgends veröffentlicht worden.

Die Publikation schließt mit einer Reihe von Registern ab. An der Spitze steht ein Personen- und Ortsnamenregister; die Ortschaften sind hier nach der früheren administrativen Einteilung Polens (Wojwodschaften und Bezirke) näher bezeichnet. Eine Ergänzung zu diesem Index bildet ein Register der Würdenträger und Beamten, zuerst je nach den Würden und Ämtern und darauf nach den Örtlichkeiten angeordnet. Sodann folgt ein Sachregister, das möglichst genau bearbeitet und durch ein besonderes Verzeichnis der in der Publikation vorkommenden polnischen Ausdrücke, die sich hauptsächlich auf die damalige Rechtsterminologie beziehen, ergänzt ist.

---

9. W. KĘTRZYŃSKI. **O dokumentach Mendoga, króla litewskiego.** (*Die Urkunden des Königs Mindowe von Litauen.* † 1263).

Wenn man den von König Mindowe für den deutschen Orden in Livland angeblich ausgestellten Urkunden und dem Berichte der livländischen Reimchronik Glauben schenken wollte, müßte man annehmen, daß Mindowe auf Zureden des Landmeisters von Livland Christ geworden, daß die Bemühungen des Ordens den Papst bewogen hätten, Mindowe zum König krönen zu lassen und Litauen als Eigentum des heiligen Petrus in seinen persönlichen Schutz zu nehmen.

Diese Darstellung entspricht durchaus nicht den päpstlichen Bullen, der einzigen gleichzeitigen Quelle, und der Politik des Ordens.

Für letztere ist maßgebend das große Privileg Kaiser Friedrichs II. aus dem Jahre 1245, das, wenn echt, auf Verlangen des Hochmeisters Heinrich von Hohenlohe ausgestellt wurde und das Programm enthält, das der Orden in Betreff Litauens befolgen wollte. Der Orden wollte Litauen für sich erwerben und schloß sich deshalb der Koalition an, die 1249 gegen Mindowe entstanden war. Als infolgedessen Mindowe sich bereit erklärte, das Christentum anzunehmen, war das ein geschickter Schachzug, der die Pläne des Ordens durchkreuzte und ihn nötigte, die Koalition zu verlassen und auf Mindowes Seite überzutreten. Die Annahme des Christentums durch Mindowe und seine Taufe geschahen durchaus nicht auf den Wunsch des Ordens.

Nach seiner Taufe vermied Mindowe alles, was auch nur den Anschein erwecken konnte, als ob er vom deutschen Orden abhängig wäre.

Nicht der Orden, sondern Mindowe sendete 1251 eine Gesandtschaft an den Papst mit der Bitte, welche den Interessen des Ordens durchaus zuwider war, er möchte ihn als Sohn der römischen Kirche und sein Reich als Eigentum des heiligen Petrus anerkennen. Der Papst willfahrte nicht nur diesem, sondern ging noch einen Schritt weiter, indem er Mindowe den Königstitel zuerkannte und dem Kulmer Bischofe den Auftrag erteilte, ihn zum Könige zu krönen und in Litauen einen Bischof einzusetzen, der nur vom päpstlichen Stuhl abhängig sein sollte. Dessenungeachtet erfolgte

die Krönung erst zwei Jahre später, woran die Schuld wohl nicht an Mindowe lag. Auch die Begründung des litauischen Bistums stieß auf Hindernisse; Mindowe mußte sich aufs neue in dieser Angelegenheit an den Papst wenden, der den preußischen Erzbischof beauftragte, die Sache zu erledigen. Der Bischof wurde nun eingesetzt, aber auf den Namen des Erzbischofs vereidigt. Dies wollte jedoch der König nicht; auf seine Bitte wurde der Eid des Bischofs für nichtig erklärt und sein Bistum dem Papste unterstellt.

Wenn nun die für den Orden von Mindowe angeblich ausgestellten Urkunden alle Verdienste in Betreff der Bekehrung und Krönung dem Orden zuschreiben, so folgt daraus, daß sie von Mindowe nicht gegeben worden sind, da ihr Inhalt der Wahrheit nicht entspricht. Das bezieht sich im allgemeinen auf die Urkunden von 1253, 1255, 1259 und 1260.

Die Einzeluntersuchung ergab folgende Resultate:

1) Die Urkunde für Riga aus dem Jahre 1253 ist jedenfalls nur der Entwurf eines Privilegs, das von Mindowe nicht legalisiert worden ist.

2) Die große Schenkungsurkunde für den deutschen Orden vom Juli 1253 wird allgemein für echt gehalten, wobei man jedoch, von Bunge irregeführt, ihr Verhältnis zu der von Raczyński im Cod. Lit. gedruckten Urkunde von 1257 außer Acht gelassen hat, da in letzterer keineswegs, wie Bunge behauptet, ein Irrtum in der Jahreszahl, sondern eine selbständige Ausfertigung vorliegt. Das Transsumpt aus dem Jahre 1352 beschreibt das Original, dem ein Siegel des Königs Mindowe angehängt war. Es bestehen also für die betreffende Länderschenkung zwei Originale. Wenn wir diese miteinander vergleichen, so kann es keinem Zweifel unterliegen, daß der Text von 1257 der ursprüngliche ist, da er weniger gibt; der Text von 1253 ist eine Neubearbeitung, welche man vielleicht mit Recht ins Jahr 1253 zurückverlegte und als Zeugen solche Personen hinzufügte, welche bei der Krönung des Königs anwesend gewesen waren. Den Text erweiterte man durch einen Satz, in welchem der König sich als Vasall des Ordens bekannte, was durchaus nicht nach seinem Sinne gewesen.

In dieser Urkunde verschreibt Mindowe dem Orden zur Hälfte oder ganz Rosienie, Betygola, Laków, Eiragola, Weradów (Niderowe = Uiderowe), Kroże, Korszów (heute Abelin), Kolajne an der Memel bei Jurbork und Kolniany, Poniemoń südlich von Kowno

an der Memel. Wangen daselbst zwischen Preny und Dorsuniszki, Dojnowo zwischen Oletzko und Rajgród, Wizajny (Weyze) und Wiejsieje (aliud Weyze).

Ob dies alles der König dem Orden verliehen hat, ist fraglich; sicher ist nur, daß dieser ganz Wangen und Korszów, zur Hälfte Dojnowo und Rosienie erhielt, wie das aus der Bestätigung des Papstes Innozenz IV. vom 21. August 1253 zu ersehen ist. Auch mit dieser Bulle läßt sich das Datum der Urkunde vom Juli 1253 nicht in Einklang bringen, da die Zwischenzeit zwischen beiden zu kurz ist.

Der Orden legte übrigens dem Papste keine Schenkungsurkunde vor, sondern berichtete ihm nur darüber. Da, wie wir oben schon bemerkt, der erste Text der Urkunde erst aus dem Jahre 1257 stammen kann, der Text von 1253 also noch jünger ist, so folgt wohl daraus, daß der Orden überhaupt keine Urkunde erhielt, sondern daß die erwähnte Schenkung mündlich erfolgte.

Die Urkunde von 1253 ist datiert „in Lettowia", die auf derselben basierende von 1260 „Lettowiae in curia nostra"; da dieselben nur abschriftlich erhalten sind, so ist anzunehmen, daß statt Lettowia „Lecovia" d. h. Laków zu lesen ist; der Hof des Königs befand sich jedoch nicht in Laków selbst, sondern auf dessen Gebiet in Utury, das die russischen Quellen Woruta anstatt Wotura nennen; ein Wall, der von Utury über Laków bis Paszkajcie geht, umgrenzt in Verbindung mit dem vorbeifließenden Flusse Łukna das Territorium der damaligen Hauptstadt des litauischen Königreichs.

3) Am 12 März 1254 verleiht Mindowe dem neubegründeten litauischen Bistum die Hälfte von Rosienie, Betygoła und Laków. Es ist wohl die einzige vom König selbst ausgestellte Urkunde.

4) 1255 schenkt König Mindowe dem deutschen Orden in Livland das Land Selen. Die Schenkung ist im Original erhalten und mit einem Königssiegel versehen. Die Schrift gehört dem XIII. Jahrhundert an. Es fällt auf, daß, obgleich die Urkunde selbst sehr gut und die Oberfläche des Siegels nicht übel erhalten sind, dennoch der ganze Rand des Siegels mit der Umschrift verschwunden ist, so daß oben nur noch das Kreuz und Überreste eines Buchstabens, die ein M oder SI darstellen, sichtbar sind. Nach dem Transsumpt von 1393 soll die Umschrift „Myndouwe dei gra rex Litowie" gelautet haben. Dem Transsumpt aber fehlt das Siegel, also auch die Beglaubigung. Es kann keinem Zweifel unterliegen,

daß der Rand absichtlich abgebrochen worden ist, woraus gefolgert werden muß, daß das Siegel nicht das des Königs Mindowe gewesen, daß also auch die Urkunde nicht von ihm herrührt, sondern eine Fälschung ist.

Der Text ist in seinem Anfange eine freie Bearbeitung der Urkunde von 1253 und hat bereits in der Einleitung seine Würdigung gefunden.

Das Land Selen ist erweislich schon seit 1219 im Besitz des livländischen Bistums und 1254 schon teilweise wenigstens im Besitz des Ordens gewesen, da der Papst demselben Selen und Meddene bestätigt. Der König konnte also dem Orden doch nicht das schenken, was derselbe und der Bischof ohnehin schon seit lange besaßen.

Selen lag zwischen Friedrichsstadt und Jakobsstadt, Meddene am Niemenek und Wesit, in ihrer Nähe auch Malejsine und Towraxe; Pelone ist nicht bekannt.

Welche Grenzen der Orden dieser Schenkung geben wollte, zeigen zwei Texte einer, wie allgemein anerkannt wird, auf den Namen Mindowes gefälschten Urkunde vom Jahre 1261, welche die Grenzen nach Süden und Westen weit ins litauische Gebiet ausdehnt nordwärts aber das erzbischöfliche Gebiet Opemele in sich schließt. Bei Abfassung dieser Urkunden hatte man die Absicht, den Litauern bei Gelegenheit einen großen Landstrich zu entreißen und dem Erzbistum Riga Opemele wegzunehmen.

Wenn nun diese Urkunde unecht ist, dann muß auch das Schreiben des Königs an den Papst, das fast wörtlich den Text der Urkunde wiederholt, sowie die päpstliche Antwort an den Orden, welche den königlichen Brief wiedergibt, unecht sein.

5) Die Schenkung von ganz Samaiten an den Orden 1257. Wie der Verfasser nachweist, war die nördliche Hälfte von Samaiten nicht im Besitze Mindowes; über die südliche hatte er früher bereits verfügt. Mindowe konnte also dem Orden das nicht schenken, was er selbst nicht besaß; eine solche Schenkung, wenn sie ernstlich gemeint wäre, hätte der Orden doch nur als schlechten Scherz auffassen können. Nur als Fälschung, die für eine spätere Zukunft berechnet war, ist die Urkunde verständlich; sie ist die einzige, welche nicht auf Grund der Urkunde von 1253, sondern nach einer anderen Vorlage abgefaßt ist.

6) Die große Schenkung vom Jahre 1259, die im Original, aber

ohne Siegel, sich erhalten hat, erweist sich schon daraus als Fälschung, daß zwei Drittel des Textes der gefälschten Urkunde von 1253 entnommen sind. Die Schrift ist gleichzeitig. Es ist das schon die vierte Schenkung, die der Orden für seine angeblichen Verdienste um die Bekehrung und Krönung des Königs erhalten haben soll. Die Schenkung umfaßt Gebiete, welche der König schon vorher teilweise dem Orden verliehen hatte, wie Denove, oder solche, welche er gar nicht besaß, wie Schalauen und das nördliche Samaiten. Da der Orden damals bereits die Grenzen von Preußen überschritten hatte, so sollte diese Urkunde ihn berechtigen, Schalauen, Samaiten und das Sudauerland in seinen Besitz zu bringen.

7) 1260 verschreibt Mindowe mit Zustimmung seiner Erben sein ganzes Reich dem deutschen Orden in Livland. Auch dieser Text beruht auf der Fälschung von 1253, woher der Anfang und der größte Teil der Zeugen entlehnt sind, was an und für sich schon diese Urkunde als nicht authentisch charakterisiert. Dessenungeachtet beschreibt das Transsumpt von 1392 die Urkunde als echt und mit dem wohl erhaltenen Siegel des Königs versehen. Die Verwahrung desselben, daß er sein Reich dem Orden verleihe, falls er kinderlos sterben würde, ist nur leere Phrase, da er schon im gegenwärtigen (ex nunc) Augenblick demselben dominium und possessio überweist.

Es ist aber auch andrerseits nicht möglich, daß ein Herrscher, welcher drei Söhne besitzt, von welchen der eine schon zu seinem Nachfolger gekrönt war, sein Reich einem dritten vermachen sollte in der Voraussetzung, er werde ohne Erben sterben und daß diese Erben damit einverstanden waren!

Die Urkunde ist jedenfalls noch zu Lebzeiten Mindowes vom Orden gefälscht worden; auf ihn fällt demnach auch der Verdacht, daß die Ermordung Mindowes und seiner Söhne von ihm geplant worden ist, wenn auch ein Litauer die Tat ausführte; es handelte sich daraum, einen sehr gefährlichen Gegner aus der Welt zu schaffen.

Alle diese Fälschungen sind, wie der Verfasser nachweist, gleichzeitig und nicht, wie manche meinen, in späterer Zeit entstanden.

Das Programm des Hochmeisters Hohenlohe aus dem Jahre 1245 war also durchgeführt; der Orden besaß ganz Litauen, aber — auf dem Papier.

Nach Ermordung Mindowes und seiner Söhne nahmen die Verhältnisse in Litauen eine Wendung, auf welche der Orden nicht

gerechnet hatte; mit dem Könige fiel auch das Christentum und die Kreaturen des Ordens, welche geeignet gewesen wären, die Schenkungen Mindowes möglich zu machen, gelangten nicht zur Herrschaft.

Mindowe ist nicht als Apostat gestorben.

Die Politik des Ordens Litauen gegenüber und die zu diesem Zwecke ausgeführten Fälschungen sind ein charakteristisches Seitenstück zu seinem Verhalten Konrad von Masovien gegenüber. Hier und dort dieselbe Methode und dieselben unlauteren Mittel; der Unterschied ist nur der, daß in Litauen die ganze Aktion resultatlos blieb, obgleich der Orden auch später noch seine Fälschungen zu verwerten suchte, während sie ihm an der Weichsel gelungen war.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

6 Czerwca 1907.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. Mai. 1907.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DU 7 MAI 1907.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduc François Ferdinand d'Este, Protecteur de l'Académie.

S. E. M. le Comte Stanislas Tarnowski, Président de l'Académie, prononce ensuite une allocution.

Le Secrétaire général, M. Boleslas Ulanowski, donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée. Il annonce qu'à l'assemblée plénière, tenue le 6 mai, ont été élus:

S. E. M. Casimir Chłędowski, de Vienne, et M. Jean Łoś, professeur à l'Université de Cracovie, membres correspondants de la Classe de philologie; en outre le choix d'un membre étranger pour la même classe sera soumis à la sanction de S. M. l'Empereur. Le nom de ce membre sera publié après que la sanction Impériale aura été obtenue;

M. Jaromir Celakovsky, professeur à l'Université de Prague, membre titulaire étranger; M. Simon Askenazy, professeur à l'Université de Léopol, et M. Frédéric Papée, directeur de la bibliothèque de l'Université de Cracovie, membres correspondants de la Classe d'histoire et de philosophie;

M. Antoine Wierzejski, professeur à l'Université de Cracovie, membre titulaire de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles.

L'élection de M. Ignace Chrzanowski, de Varsovie, à titre de membre correspondant de la Classe de philologie, a été confirmée par S. M. l'Empereur.

M. Léon Marchlewski, chargé de la conférence d'usage, expose ses vues sur: »La Chimie considérée comme un des éléments du développement économique moderne«.

Le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'année 1907:

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes est attribué à Mgr. Ignace Warmiński pour son ouvrage: »André Samuel et Jean Seklucyan«. Le même prix de 2250 couronnes, pour la peinture, est décerné à M. Joseph Chełmoński pour l'ensemble de ses tableaux et tout particulièrement pour le dernier qui représente la bataille de »Racławice«.

Enfin le prix Linde, d'une valeur de 675 roubles, est obtenu par M. Casimir Nitsch pour son mémoire: »Les dialectes polonais de la Prusse occidentale«.

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 6 mai, fut tenue la séance plénière administrative semestrielle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 MAI 1907.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

L. Lepszy: »Indeks osób, miejscowości i rzeczy zawartych w tomie VII Sprawozdań do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Table des matières des Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, vol. VII)*, folio. p. 115.

M. C. Morawski présente le travail de M. T. Sinko: *„Studia Nazianzenica II: 1. De Gregorii Nazianzeni orationibus theologicis“.*

M. J. Tretiak présente son article: *„Le départ de Jules Słowacki de Varsovie en 1831; note biographique du poëte“.*

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 avril 1907 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 MAI 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

W. Sobieski: »Henryk IV, wobec Polski i Szwecyi. 1602—1610«. *(Henry IV, roi de France, arbitre entre la Pologne et la Suède),* 8-o, p. 270.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kutrzeba: *„L'homicide dans le droit polonais au XIV et XV siècle“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Heinrich: *„La psychologie des sentiments“.*

[1]) Voir Résumés p. 56.

Résumés

10. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 25 kwietnia 1907 r.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 avril 1907*).

M. Léonard Lepszy donne lecture d'un mémoire sur: „La corne de Wieliczka". Cette corne magnifique appartenant à la confrérie des mineurs de Wieliczka, rehaussée d'une monture d'argent, est un ouvrage de l'époque de la Renaissance. De même que le coq de la Société de tir de Cracovie, c'était un emblême que portait sur la poitrine le délégué des mineurs de Wieliczka, il servait en outre de hanap qu'on se passait à la ronde dans les repas de corps. On y a gravé la date de 1534, les blasons du roi Sigismond I, du „zupnik" ou directeur des salines, Severin Boner, d'André Kościelecki, qui sauva les salines d'un terrible incendie, et de Bone Sforza. Ces ornementations permettent de supposer que la corne fut exécutée sur la commande des mineurs de Wieliczka, pour célébrer la mémoire des réorganisateurs de l'exploitation du sel, à l'époque à jamais mémorable de Sigismond I. M. Lepszy pense que cette corne est celle d'un taureau sauvage, tué dans les forêts de la Mazovie, et que la monture d'argent où l'on voit l'image d'Hercule est l'oeuvre de l'orfèvre André Dürer qui, à ce moment-là, travaillait pour la cour royale à Cracovie. Il communique à la Commission plusieurs bonnes photographies de ce remarquable objet d'art.

M. Julien Pagaczewski parle de deux reliquaires qu'on vient de découvrir dans le trésor de l'église de S. Etienne, au quartier Piasek de Cracovie. Un de ces reliquaires, travail gothique, remonte

à la fin du XV-e siècle. Il a la forme d'un coffret polygonal, entouré au sommet d'un galerie formée par des feuilles de vigne. Il renferme des reliques de Ste Ursule. Le second reliquaire où est conservée la tête de S. Etienne, patron de l'église, est un précieux spécimen de l'art de la joaillerie cracovienne, précisément à son époque la plus brillante, c'est-à-dire entre 1540 et 1560. Il est également en forme de cassette et les parois en sont couvertes d'écailles en nacre. Sur le bord du couvercle que surmonte un fleuron et qu'ornent aussi des appliques de nacre, court une délicate et jolie bordure en or, formée de feuillages entrelacés. Pour contribuer à rehausser l'effort de cette riche décoration, des pierres en cabochon sont placées çà et là sur le reliquaire. Cette châsse précieuse, d'un travail exquis et d'une forme admirable, est l'oeuvre d'un artiste anonyme, mais sans aucun doute, un des premiers qu'il y eût à Cracovie sous le règne de Sigismond.

M. François Klein expose brièvement le résultat de ses recherches sur l'église de Missionnaires, sise rue Stradom, à Cracovie. Cette église construite de 1718 à 1728 par un architecte dont nous ignorons le nom, est un exemple frappant de l'influence que Bernini exerça à Cracovie, et peut-être même dans toute la Pologne. Malgré que le plan accuse une parenté étroite avec celui de l'église romaine „Gesù e Maria", projetée par Carlo Milanese, il n'en est pas moins évident que par la façade et la disposition de l'intérieur, notre sanctuaire se rattache de près au grand artiste de l'époque du baroque. Le système de répartition des parois à l'intériéur est fidèlement copié sur celui de la Chapelle des Trois Rois, au Collegio di Propaganda Fide, à Rome. Comme nous l'avons dit, l'auteur de cet édifice ne nous est pas connu, mais il appartenait évidemment à l'école de Bernini, dont la forte empreinte marque son ouvrage. La partie centrale de la façade de cette église est la reproduction exacte de la façade de l'église S. André sul Quirinale, à Rome, le dernier monument que nous a laissé Bernini architecte. C'est donc vraisemblablement un Italien qui a élevé l'église cracovienne des Missionnaires et quoiqu'il soit resté anonyme, il n'en était pas moins un artiste de réelle valeur.

M. Jean Ptaśnik soumet deux mémoires à la Commission. L'un concerne les archives des religieux de S. François à Przemyśl, l'autre, le peintre cracovien Simon Chmiel, qui vivait au XVI-e siècle. Les archives des Franciscains de Przemyśl sont loin d'être opulen-

tes; de nombreux incendies les ont ravagées à plusisurs reprises. Elles ne soint point à dédaigner néanmoins. Les manuscrits les plus anciens sont de la fin du XVI-e siècle; mais les plus intéressants proviennent du XVII-e et du XVIII-e siècle, nous y trouvons en effet la relation de plusieurs inspections ou visites, au cours desquelles furent dressés des inventaires de l'église. Les manuscrits VII à XXII. contiennent les comptes du couvent de 1603 à 1864, et parmi ces registres le plus remarquable est le numéro XVI où sont consignées les dépenses effectuées de 1753 à 1782 pour la construction de l'église. Dans les documents et actes détachés figurent de nombreux testaments et inventaires. Les inventaires de la terre de Cieszanowa de 1629 et 1601, fournissent de précieux matériaux pour l'étude des moeurs et de la civilisation de la noblesse, des citadins et de villageois dans ces contrées. au XVII-e et au XVIII-e siècle.

Le peintre Simon Chmiel ne nous était jusqu'ici connu que de nom. d'après les indications de Grabowski et de Rastawiecki. Voici que nous sommes aujourd'hui en possession de l'inventaire qui fut établi après sa mort en 1577, pièce d'autant plus importante qu'elle cite „diverses peintures" et tableaux qui se trouvaient dans l'atelier de l'artiste après son décès.

Pour terminer la séance M. Stanislas Cercha parle des orfèvres de la cour, sous les règnes de Sigismond-le-Vieux. Sigismond-Auguste. Etienne Batory, Anne Jagellon et Sigismond III. Ces orfèvres étaient Hiltenbrand et Mathieu Połtorak, tous les deux originaires de Varsovie, Adalbert Raszkowski, Augustin Moergil, Valentin Rejoch et Georges Berk. tous cracoviens, enfin Jean Boleman. dont on ignore l'origine. De 1571 à 1573, Jérôme Frizer. fut le tailleur de pierres précieuses de la cour. Franz Kaphan Lokai faisait des armures „d'un travail nouveau", qu'il incrustait d'or et d'argent. Cet artiste vécut sous Sigismond-Auguste. M. Cercha donne au sujet de ces artistes et de leurs oeuvres des informations qu'il a puisées aux archives. et communique la liste des objets composant l'argenterie de table et d'église d'Anne Jagellon et de Catherine Jagellon, ainsi que celle des joyaux envoyés de Grodno à Lublin à l'occasion de l'entrevue de Sigismond III avec l'archiduc Maximilien.

11. M. E. MAJEWSKI. **Statyka i dynamika cywilizacyi. Poszukiwanie praw przenoszenia się ognisk cywilizacyi i dojrzewania społeczeństw do cywilizacyi.** *(Statique et dynamique de la civilisation. Recherche des lois qui président au déplacement des foyers de civilisation et à la maturité des sociétés pour la civilisation).*

L'auteur s'est posé la question suivante: quelles sont les causes de la caducité des différentes foyers de civilisation. ou bien de leur déplacement continuel sur la surface de la terre. de ville en ville. de pays en pays. de peuple à peuple.

Pourquoi l'état de civilisation avancée ne s'étend-il pas. à aucun moment de l'histoire. à toute la surface de la terre. mais se manifeste en de certains foyers d'ordinaire circonscrits par d'assez étroites limites, et pourquoi. à aucune époque d'un passé déjà fort long, n'a-t-il pas embrassé tous les hommes; pourquoi même ne s'est-il pas maintenu là où il s'était établi? Pourquoi un foyer de haute civilisation s'allume-t-il ici. brille là d'un vif éclat. s'éteint ailleurs? Quelles causes puissantes, quelles lois régissent ces changements en apparence fortuits et arbitraires qui pourtant s'accomplissent à tout jamais?

En un mot, comment s'enflamment et se consument ces flambeaux des civilisations particulières, comment certains peuples atteignent-ils à ces hauteurs pour en être ensuite renversés?

Ce problème, si on le considère sous ses faces innombrables. si on veut l'envisager dans tous ses détails, présente d'infinies complications. A n'en prendre que les grandes lignes, sans essayer de connaître les hommes qui en ont été les agents, la question paraît assez simple et trouve aisément des explications. On en a donné déjà une foule: elles ont toutes le commun défaut de ne pas pénétrer au coeur même des choses. Les penseurs se sont laissé entraîner dans les fantaisies de la partialité, et se sont efforcés d'éclaicir les multiples phénomènes sociaux. si compliqués, à l'aide d'un principe une fois posé, au détriment de cette vérité que l'ensemble des phénomènes de la vie sociale, et la succession ininterrompue des changements dans la destinée des peuples. des nations. aussi bien que du genre humain tout entier. ne peuvent être expliqués par un facteur unique. fut-il des plus importants. sans tenir compte de la multiplicité prodigieuse de tous les éléments qui concourent à la vie

humaine en générale. On a donc essayé de résoudre le problème, la plupart du temps, au point de vue historique. c'est-à-dire en ne s'occupant que de l'homme et de sa psychique. Alors même qu'on a tenté d'examiner les causes extérieures, on ne l'a fait qu'à moitié, superficiellement. et par conséquent on n'a obtenu que des résultats incomplets et superficiels.

Dans ces études ce qui manquait c'était la méthode naturelle; il manquait aussi la foi en cette méthode. On a trop oublié que l'histoire de la civilisation, lorsqu'il ne s'agit pas des questions intérieures de l'humanité. des actes et du sort des individus, est précisément une science naturelle. Ceux-là mêmes qui se sont occupés de l'Histoire naturelle de la civilisation, ont écrit en réalité une Histoire de la civilisation où le coup d'oeil n'est que légèrement amplifié par la prise en considération des sciences naturelles. Il y avait là une erreur de méthode. L'histoire naturelle de la civilisation doit être distincte de l'histoire de la civilisation proprement dite: ces deux études ont en effet leur domaine propre et particulier. La première commence, ou plutôt se détache de la seconde, juste au moment où celle-ci a terminé sa tâche. La première étudie le phénomène en se plaçant à l'extérieur, avec la nature pour base et en étroite connexion avec elle, tandis que la seconde, l'examine de l'intérieur, c'est-à-dire en prenant l'homme comme point de départ. L'individu est quantité négligeable pour la première: elle ne veut pas voir en lui le ressort des évènements; mais elle s'occupe de la totalité des faits historiques, des rapports attachant les hommes aux hommes et ceux-ci à la nature. elle les étudie en alliance avec la nature, et dans la nature; tandis que la seconde met au premier plan l'âme humaine, la personne humaine, isolée ou en groupe, et s'intéresse aux phénomènes sociaux intérieurs, les suit en leur incessante évolution.

L'auteur n'a donc voulu s'attacher qu'à la biologie des sociétés, à la recherche des causes extérieures, biologiques de l'instabilité des divers foyers de civilisation. Ayant ainsi choisi son champ d'observation, il étudie les rapports mutuels des sociétés et des individus entre eux et avec la nature, de même que le biologiste étudie les types et les groupes biologiques. Il se place en face de son sujet — historique par ailleurs — non en historien, mais seulement en naturaliste. Ici il ne saurait plus être question de l'homme libre. Il ne faut voir en lui que l'atome, obéissant aux forces qui le gou-

vernent, le composé du corps social ayant une forme et des qualités nécessaires à un moment et à un point donnés; il faut oublier toute la dynamique, toute la statique des forces intérieures, psychiques, car elles dépendent du caractère physique, et s'occuper uniquement des phénomènes et des rapports extérieurs, physiques. On s'appuiera tout d'abord sur le principe que l'homme est gouverné par les mêmes lois auxquelles sont soumis tous les êtres vivants sur la terre; que l'homme, la société, l'humanité sont des accidents, des forces générales de la nature; que ce qui est doit être en des circonstances données. La haute civilisation, en tant que phénomène vital et fonction de certaines sociétés, du moment qu'elle existe quelque part, doit exister à titre de phénomène nécessaire. Elle ne peut pas ne pas être, lorsque les conditions générales exigent qu'elle soit; et de même, elle ne peut se manifester à l'époque et au lieu où ces conditions ne se sont pas encore produites, ou ont cessé de se produire.

Afin d'aboutir par une marche sûre à des conclusions logiques, l'auteur s'efforce tout d'abord d'établir les considérations générales qui lui ont servi de point d'appui. Il commence donc à déterminer aussi complètement que possible ce qu'il faut entendre par civilisation, en partant de l'analyse naturelle. Afin d'obtenir une définition aussi exacte, aussi adéquate à la réalité qu'il se peut, il faut se circonscrire, se limiter, placer sur la large base des rapports humains en général, la conception naturaliste de l'homme, de la société et du milieu.

La civilisation est un phénomène sans exemple dans la nature; celle-ci n'a rien qui puisse lui être comparé, rien qui puisse en faire comprendre l'essence, et pourtant on ne saurait se passer de comparaison, d'analogie, si l'on ne veut pas renoncer à comprendre la civilisation. Aussi faut-il tout de suite faire appel au principe de l'unité et de la continuité dans la nature, car alors seulement un phénomène sans équivalent devient compréhensible.

Dans ce but l'auteur appellant à son aide la méthode analytique naturelle, d'après Maxwell, aboutit aux principes fondamentaux sur la matière et l'énergie, aux conceptions récentes de l'atome et des parcelles de matière plus ou moins composées, aux considérations sur la matière animée et les rapports de celle-ci avec la matière dite inerte, à l'idée du mécanisme et de l'organisme: et de cette longue digression, il tire la conclusion que dans la société

nous avons une multitude d'analogies non seulement logiques mais réelles avec un mécanisme spontané très compliqué, dans lequel les individus humains jouent le rôle des molécules composantes. Il y a de même de nombreuses ressemblances avec l'organisme, mais non l'organisme dans son acception métaphorique, à la Spencer. On ne saurait donc identifier les sociétés humaines, ni avec à un mécanisme, ni avec un organisme. Ce sont des créations de la nature tout à fait distinctes, quoique médiates; il n'y a aucune appellation qui leur convienne dans la science, car elles n'ont répondu et ne répondent à aucune conception appuyée sur une analyse réelle. L'homme n'étant qu'un atome d'un tel ensemble supra-mécanique et supra-organique ne peut s'élever à la compréhension claire du tout dont il ne constitue qu'une partie; mais il peut pourtant tenter de s'approcher de la conception de ce tout.

Cette conception, basée sur de réelles analogies, se montre des plus utiles, car elle permet d'envisager les sociétés en qualité d'ensembles individuels qui, dans des conditions qui leur sont propres, naissent, croissent, atteignent à des limites qui leur sont tracées par des conditions extérieures, vieillissent et périclitent, autrement dit meurent. Ces ensembles sont soumis aux lois générales biologiques; ils puisent les ressources qui les font vivre, soit de leur propre fonds, soit de leur entourage, ils luttent entre eux pour l'existence, absorbent les éléments plus faibles où sont absorbés par des organisations plus fortes et plus considérables, agissent l'un sur l'autre et sur ce qui les environne. Les sociétés d'une civilisation appelée inférieure ne diffèrent des „supérieures“ que par leur étendue, le degré de la densité des individus et de la diversité de leurs fonctions. La plus haute expression de l'état culminant de leur maturité est, en même temps qu'une grande densité de population, l'existence de quantité d'énormes agglomérations appelées grandes villes, conjointement avec la plus grande diversité fonctionnelle des individus. Les sociétés à civilisation supérieure ne peuvent exister qu'en ces territoires de la terre, qui, à un moment donné, présentent la somme la plus élevée des conditions nécessaires pour l'accroissement spontané de la densité de la population. Là où ces conditions extérieures n'existent pas au degré indispensable, les sociétés humaines ne parviennent pas à une haute civilisation.

En cherchant les conditions extérieures nécessaires et suffisantes à la manifestation d'une civilisation intensive, et tout en faisant

usage de la méthode exclusive. l'auteur rejette tout d'abord d'immenses contrées qui ne possèdent par les conditions voulues pour que s'y établissent des sociétés compactes à individualités très tranchées. Il faut mettre au nombre de ces contrées: les déserts, les steppes, les régions forestières du nord. les „tundras" ou marécages des pays polaires, enfin les immenses espaces envahis par la végétation tropicale. Sur tous ces terrains l'homme à titre d'élément essentiel et de germe des societés ne se trouve pas chez lui. Il doit y vivre en petits groupes disséminés ou nomades et ne peut constituer des sociétés agglomérées et fixes. Le vrai terrain biologique de l'homme est celui qui s'étend sous la zone tempérée avec une durée prolongée des saisons tempérées. où les pluies sont assez abondantes mais réparties en proportions sensiblement égales dans toutes les époques de l'année. Ces conditions sont vraisemblablement celles au milieu desquelles l'homme a vécu au cours de la longue antiquité.

C'est seulement dans ces contrées moyennes. les plus favorables à son organisation. que l'homme constitue l'élément le meilleur. le plus souple pour former une société. Il s'y multiplie au delà de la commune mesure animale, et les individus s'y différencient de plus en plus dans leurs fonctions, rendant ainsi de plus en plus possible l'existence en agglomérations permanentes. L'énergie des individus est alors mise en usage (avec une diminution toujours croissante du déchet produit par le contact avec l'entourage) dans les branches les plus variées de l'activité purement humaine. renforcée par la spécialisation des capacités et des fonctions.

Les individus s'écartent toujours davantage dans leurs fonctions des fonctions primitives. Les uns tombent fort au-dessous de la norme harmonique des fonctions primitives. initiales des sociétés. d'autres s'élèvent jusqu'à remplir des fonctions complètement ignorées et superflues d'ailleurs dans les sociétés inférieures. De même que les cellules dans un organisme supérieur, les individus humains dans une société agglomérée, semblables primitivement. deviennent de plus en plus différents, tandis que leur dépendance mutuelle s'affirme avec une évidence toujours grandissante.

De ces uniformes molécules morphologiques naît un corps d'une construction fonctionnelle excessivement compliquée. Ce corps a été appelé à l'existence par les conditions extérieures les plus favorables aux atomes du genre „Homo sapiens" dont il est formé.

Mais ces terres élues à l'exclusion de celles qui sont défectueuses pour l'homme, sont loin d'être toutes pour lui d'une égale valeur. Elles se groupent sur une vaste échelle de conditions, partant des contrées à peine supportables, jusqu'à celles qui présentent les plus favorables, les plus harmonieuses circonstances pour la développement de l'être humain. C'est seulement dans ces dernières que peuvent s'établir et prospérer de grandes et compactes sociétés; ce n'est que chez elles que peut se manifester ce phénomène que nous appelons une intense civilisation.

Si tous les milieux terrestres étaient immuables, nous aurions peut-être, comme conséquence de cette stabilité, si ce n'est une durée indéfinie des sociétés et des civilisations dans les endroits qui leur seraient les plus propices, tout au moins une durée prolongée et beaucoup plus considérable que celle dont l'histoire nous a gardé le souvenir. Mais les conditions extérieures ne sont presque jamais constantes sur la terre, si ce n'est peut-être dans les régions tropicales. Sous l'action de divers agents physiques elles sont soumises à de lentes mais continuelles modifications. C'est pour cela que le maximum, l'optimum, si nous pouvons nous exprimer ainsi, des conditions indispensables pour la civilisation d'une population donnée, s'adaptant plus ou moins bien à ces conditions, se transporte sur la surface de la terre d'une manière assez compliquée (et fort irrégulière en apparence) et jamais ne persiste fort longtemps sur le même territoire. La conséquence la plus directe de cette disparition des conditions extérieures est la décadence progressive de la civilisation dans les contrées où elle florissait naguère, tandis qu'en un autre endroit où les conditions favorables pour sa population se réunissent au plus haut degré, commence la consolidation de cette population en société de haute culture. C'est ainsi qu'en un nouveau pays se produit une civilisation nouvelle qui entre en rivalité avec l'ancienne devenue plus faible par la perte de son excellence culminante, ou pour d'autres motifs que nous rangeons dans la catégorie physiologique de la maladie ou de la sénilité. Et tandis que l'ancienne se dissout, s'éteint, la nouvelle prend son essor et fait des progrès.

Si nous analysons les conditions extérieures au milieu desquelles sont nées des sociétés supérieures, aussi bien celles de notre époque que celles du passé historique, nous trouvons que, malgré l'étendue de l'échelle où ces conditions se groupent, elles présentent

une analogie beaucoup plus étroite qu'on ne l'admet en général, surtout si l'on prend en considération la température moyenne des zones ou des régions climatologiques, en même temps que leur flore et leur faune.

L'auteur appelle tout d'abord l'attention sur cette particularité, importante pour comprendre l'unité biologique des sociétés supérieures, que la partie de l'année particulièrement propice à la population hautement socialisée tombe précisément en hiver dans les pays chauds, et que cette même période favorable se retrouve en été dans les pays tempérés: or, ces deux saisons, ici et là sont à peu près identiques. Les conditions climatologiques des hivers sous de basses latitudes géographiques, répondent à celles de l'été des pays à des latitudes plus élevées. Donc dans ces dernières contrées, tout aussi bien que dans les premières, la population pendant les mois les plus importants pour l'existence, est placée dans des conditions semblables, et la différence principale entre la situation des populations des pays chauds (comme l'Egypte) et celle des peuples de régions plus froides (la Suède, par exemple) consiste dans le caractère opposé des saisons hostiles. Pour le méridional, dans notre hémisphère, la saison hostile, c'est l'été, avec ses chaleurs accablantes et parfois sa sécheresse; pendant que l'homme du Nord a surtout à redouter l'hiver. Ces deux catégories d'humains ne sont donc séparées que par les saisons hostiles qui accentuent pour eux et pour toute la nature locale les points d'éloignement, tandis que d'identiques saisons favorables les rapprochent.

Malgré la différence de la faune et de la flore, différence qui résulte des extrêmes des saisons hostiles, la somme principale des conditions biologiques dans les régions favorables à la population est sensiblement la même. Aussi les populations de ces contrées clémentes à l'homme atteignent-elles à un haut degré de sociabilité; et pourvu que pour une fraction quelconque de ces populations se produise à un moment donné l'optimum de conditions dont nous avons parlé, immédiatement se manifeste en cette fraction une civilisation supérieure.

Il n'y a donc rien d'accidentel dans le cours des choses humaines. L'humanité mûrit comme un champ de froment, comme un champignon qui sort de terre alors que se réalise l'accord de la température, de la lumière, de l'humidité nécessaires à son éclosion. Et si les états physiographiques du globe n'étaient pas excessive-

ment multiples et variés à cause des irrégularités de ses formes et des contours tourmentés de ses terres, le déplacement des civilisations, corrélatif au déplacement de l'optimum des conditions, serait aisé à prévoir; mais dans la configuration actuelle des continents, de séculaires modifications climatologiques, entraînant après elles d'innombrables et d'incalculables perturbations des conditions biologiques, produisent des retards et des obstacles à la formation des sociétés agglomérées. Aussi les progrès de la géographie physique, et particulièrement une plus exacte compréhension de certains de ses problèmes obscurs — comme, par exemple, les causes qui font osciller les frontières des glaces éternelles du pôle et des montagnes — nous permettent de comprendre de plus en plus clairement non seulement pourquoi les évènements se sont déroulés dans tel ordre et non dans tel autie, mais encore de prévoir les routes que suivra le grand courant de la civilisation, dans un avenir plus ou moins prochain.

L'énergie de l'humanité civilisée, quoique apte à s'annexer et à mettre à profit des territoires peu favorables, se trouve limitée et s'épuise plus rapidement qu'on ne le croit aujourd'hui, et ne suffit jamais à cette humanité pour qu'elle puisse vaincre longtemps les conditions hostiles.

L'état supérieur d'une société peut persister quelque temps encore, alors même que sa raison d'être a disparu; mais il ne peut se maintenir pour de longues années, ni se transporter là où les conditions nécessaires lui feraient défaut, malgré tous les efforts des monarques, des savants ou des génies. Il est en effet douteux que la volonté d'une petite quantité d'atomes d'un corps puisse jamais prolonger l'existence du corps entier.

Admettre cette hypothèse serait en contradiction avec toutes les lois de la nature.

Dans la seconde partie de son travail, la plus détaillée, l'auteur s'efforce d'expliquer, autant du moins que le permet le niveau actuel des sciences sur lesquelles il base ses études, certains moments du déplacement de la civilisation, en conformité avec le déplacement des conditions physiques.

Cette partie de l'ouvrage, impossible à présenter dans un substantiel et court résumé, n'a pas été communiquée à la séance de l'Académie.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

6 Sierpnia 1907.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 6 et 7. Juin—Juillet. 1907.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 JUIN 1907.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

L. Trzcińska: »Szkolnictwo ludowe w Rzeczypospolitej krakowskiej (1815—1846)«. *(Les ecoles primaires de la République de Cracovie [1815—1846]),* 8-o, p. 111.

M. J. Łoś présente son travail: *„Sur les particules et conjonctions polonaises"*.

M. W. Bruchnalski présente son travail: *„La culture de la Renaissance et la non-reception du droit romain en Pologne"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 mai 1907 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 70.

SÉANCE DU 8 JUILLET 1907

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich. Nr. 54. Rozmyślanie o Żywocie Pana Jezusa«. *(Bibliothèque des écrivains polonais. Nr. 54. „Méditations sur la vie de Notre Seigneur Jésus", ed. Al. Brückner)*, 8-o, p. 484.

W. BRUCHNALSKI: »Rozwój twórczości poetyckiej Mikołaja Reja«. *(Evolution de l'activité litteraire de Nicolas Rej)*, 8-o, p. 85.

O. KOLBERG: »Wołyń. Obrzędy, melodye, pieśni z brulionów pośmiertnych wydał J. Tretiak przy współudziale St. Fischera i F. Szopskiego«. *(La Volhynie. Coûtumes et cérémonies locales, chants; ed. par M. J. Tretiak en collaboration avec MM. St. Fischer et F. Szopski. d'après les manuscrits posthumes de l'auteur)*, 8-o, p. XI et 450.

Le Secrétaire présente le travail de feu Z. KNIAZOŁUCKI: *„Etude sur la genèse du poème de Nicolas Rej: »Image de la vie d'un honnête homme«"*.

Le Secrétaire présente les travails de M. T. GRABOWSKI: 1) *„Quel est l'auteur de Protée (1565)"*; 2) *Pierre Skarga S. J. et les luttes religieuses du XVI-e siècle. I-ère partie. Les prédécesseurs de Skarga"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 juin 1907.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 JUIN 1907.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. PTAŚNIK: *„Comment le denier de S. Pierre a collaboré à l'unité politique et religieuse en Pologne"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. R. TAUBENSCHLAG: *„L'organisation judiciaire de l'Egypte à l'époque romaine et byzantine"* [1]).

[1]) Voir Résumés p. 78.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Schorr: *„Le Code d'Hammurabi et la pratique juridique contemporaine"* [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de M. T. Smoleński: *„Recherches exécutées dans le Haute Egypte par la mission austro-hongroise en 1907"* [2]).

SÉANCE DU 9 JUILLET 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

J. Ptaśnik: »Kollektorzy Kamery Apostolskiej w Polsce piastowskiej«. *(Les collecteurs de la Chambre apostolique en Pologne).* 8-o, p. 80.

M. St. Krzyżanowski présente son article: *„Le dernier règne de Ladislas Laskonogi (jambe de bois) à Cracovie"*; et rend compte de la publication des *„Monumenta Poloniae palaeographica"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Fr. Bujak: *„La construction d'un navire de guerre en Pologne (1570—1572).*

[1]) Voir Résumés p. 87.
[2]) Voir Résumés p. 104.

Résumés

12 **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 25-go maja 1907 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 mai 1907).***

Le président rend hommage à la mémoire de M. Grégoire Worobjew, prématurément enlevé à l'affection des siens et aux travaux de la Commission dont depuis plusieurs années il était un des membres les plus actifs. Grégoire Worobjew malgré les circonstances le plus défavorables s'occupait des choses polonaises, des monuments polonais, les étudiait, les photographiait et publiait ses travaux dans des périodiques russes. Il envoyait aussi de fréquentes et intéressantes communications à la Commission. Il a habité pendant quelque temps Płock, puis, en dernier lieu, Łomża où il occupait un poste élevé.

Le Secrétaire présente à la Commission un mémoire de M. l'abbé Brykczyński, sur l'église de Kleczkow. Le président communique une suite d'excellentes copies à l'aquarelle des peintures ruthènes qui décorent la chapelle de la Sainte Trinité au château de Lublin, copies dues à M. Joseph Smoliński. M. Stanislas Zarewicz parle de deux sculptures gothiques polychromiques, à savoir: une figure du Christ dans la chapelle de la S. Vierge de Częstochowa à l'église de Notre-Dame de Cracovie, et une mort de la Vierge, à l'église S. Florian, à Cracovie. Ces deux ouvrages datent de la fin du XV-e ou des premières années du XVI-e siècle. M. Ladislas Bartynowski présente les photographies de deux portraits, faites par M. le comte Isidore Czosnowski, à Rome. Ces deux portraits étaient jusqu'ici inconnus. L'un est celui du roi Sigismond III; l'autre celui d'un magnat polonais du XVIII-e siècle.

M. Marcel Nałęcz Dobrowolski donne lecture d'un fragment de son travail sur „l'iconographie de la mort dans l'art". fragment concernant l'art polonais. L'auteur s'arrête tout particulièrement aux „Danses des morts". Parmi ces peintures, il y en a deux qui méritent tout spécialement l'attention: la „Danse des Morts" de l'église des Bernardins à Cracovie, et le tableau qui se trouve actuellement dans le Cabinet de l'histoire de l'art de l'université jagellonienne. La première de ces deux compositions, due sans aucun doute à un peintre polonais, est de la plus haute valeur artistique. Elle fut exécutée dans la seconde moitié du XVII-e siècle. On y remarque l'influence des écoles flamande et française. Les personnages qui figurent dans cette danse des morts sont des contemporains, entre autres, le roi Michel Korybut Wiśniowiecki, le pape Clément X, l'évêque André Lipski, Jean Albert Wasa, Stanislas Koniecpolski, etc. Les idées et les tendances de l'époque trouvent un écho évident et fidèle dans les différentes scènes du tableau qui avant tout est une peinture de genre.

Le second tableau peint, d'après le rapporteur, vers la fin du XVI-e ou au commencement du XVII-e siècle, et restauré à l'huile au XVIII-e siècle, est aussi un ouvrage fort caractéristique. Le rapporteur illustre sa communication d'une suite de reproductions photographiques de compositions analogues aux deux qu'il analyse, et notamment les danses des morts du cloître de l'église S. Catherine à Cracovie, celles de Nowy Targ, du couvent des Visitandines, du couvent des Frères mineurs, etc.

Au sujet du mémoire de M. Dobrowolski s'engage une vive discussion à laquelle prennent part MM. Sokołowski, Creizenach, le comte G. Mycielski, Tomkowicz, le chanoine Górzyński et J. Pagaczewski.

---

13. STANISLAUS KUTRZEBA: **Mężobójstwo w prawie polskim XIV i XV wieku.** *(Das Tötungsverbrechen im polnischen Recht im XIV und XV Jahrhundert).*

I. Begriff und Arten des Tötungsverbrechens. Das polnische Recht kennt keinen Unterschied zwischen Mord und Totschlag. Die Tötung (homicidium) ist das Verbrechen desjenigen, der den Tod eines anderen Menschen verursacht. Unter diesen

Begriff fällt auch der Kindermord und die Abtreibung der Leibesfrucht, die keine besonderen Verbrechen bilden. Als besondere Art des Tötungsverbrechens unterscheidet das Recht die Verwandtentötung, das ist die Tötung einer verwandten Person, insofern der Tötende sie beerben würde.

II. Die Schuld. Die Statute Kasimirs des Großen heben die Haftung des Eigentümers einer Sache für den Tod eines Menschen auf, wenn der Tod durch diese Sache unabhängig von der Tat eines Menschen verursacht wurde, so z. B. durch das Herabstürzen von eines anderen Baum (Tötungsverbrechen „ohne Ursache"). Für den Tod, der durch Tiere verursacht ist, haftet ihr Besitzer nur in dem Falle, wenn er sie dazu angereizt hat (z. B. durch Hetzen der Hunde). Der Herr haftet für die Untaten der von ihm abhängigen Leute nur dann, wenn 1) von ihm der Befehl ausgegangen ist, die Tötung zu vollbringen, und 2) wenn er den Schuldigen, der seiner patrimonialen Gerichtsbarkeit unterliegt, auf Verlangen der Geschädigten nicht vor sein Gericht gezogen hat (ius locale, iusticie complementum facere), oder ihn durch eigene Schuld nicht vor das Staatsgericht stellt, wenn der Schuldige seiner Gerichtsbarkeit nicht unterliegt. Doch kann er sich, wenn es sich um die *locatio iuris* handelt, von der Schuld durch Auslieferung des Mörders in die Hände der Geschädigten befreien. Für fremde Untat haftet auch der, der diese Haftung als Bürgschaft auf sich genommen hat. Haftung für Tiere und fremde Untaten ist auf Geldhaftung beschränkt. Das polnische Recht kennt wohl den Unterschied zwischen gewollter und absichtsloser Tötung, straft jedoch beide in gleicher Weise. Die Konstitution vom J. 1496, die sogar ziemlich klar diese Begriffe definiert hat, hat trotzdem die absichtslos Tötenden von der Haftung nicht losgesprochen.

III. Wegfall der Rechtswidrigkeit. Ausgeschlossen ist die Schuld in Rücksicht auf die Person des Getöteten, wenn derselbe friedlos ist. Die Statute Kasimirs des Großen hoben einen zweiten Wegfall auf, die Tötung einer Buhlerin. Solange Privatrache als vom Recht anerkannt besteht, schließt eine Tötung, die aus Privatrache vollzogen ist, die Schuld aus (vide V). Als Überreste dieses Racherechts sind Fälle anzusehen, die ebenfalls die Schuld ausschließen, und zwar: 1) die Tötung eines Felddiebes, der beim Getreidediebstahl von dem Eigentümer, dessen Dienern oder Freunden auf frischer Tat ertappt wird; 2) die Tötung, die aus Anlaß — „ex

initio" — des Getöteten geschehen ist. d. h.. wenn der Getötete den Streit. in dem er getötet wurde. veranlaßt hat. indem er denjenigen, der ihn in dem Streit getötet hat. anreizte (*nagabywać*). Von diesem Standpunkt wich im Jahre 1472 das masovische. und vielleicht auch das Recht in Großpolen zurück. Als spezielle Fälle der Tötung *ex inicio* treten auf die Tötung eines Menschen. der andere auf offener Landstraße. und desjenigen. der gewaltsam ein fremdes Haus überfällt. Die Konstitution vom Jahre 1496 führt den Begriff der Notwehr ein. beseitigt also prinzipiell das *ex inicio* und spricht wohl die Tötenden in Fällen der Notwehr von der Staatsstrafe (dem Turm) los. läßt sie jedoch Wehrgeld zahlen. Die Schuld ist ausgeschlossen. wenn die Tötung auf Befehl der Obrigkeit geschehen ist. insofern es sich um die Staatsgewalt handelt. Ein Todesurteil. das durch ein Stadt- oder Dorfgericht vollzogen worden ist. ist nur in dem Falle schuldfrei. wenn es an einem wirklich Schuldigen vollzogen worden und im Wege des gesetzlichen Gerichtsverfahrens. Ebenso ist die Schuld bei der Tötung eines solchen ausgeschlossen. der sich bei der Schließung eines Kontraktes derselben unterworfen hat. im Falle wenn dieser Kontrakt nicht erfüllt werden sollte.

IV. Die kollektive Schuld. Teilnahme am Verbrechen. Die kollektive Schuld des Geschlechtes wird prinzipiell im XIV. Jahrh. so von dem polnischen wie von dem masovischen Rechte aufgehoben und auf die Haftung des Individuums beschränkt. Ein Überbleibsel der Haftung des Geschlechtes für Tötung ist die kollektive Haftung (nur in Geld) der in Gütergemeinschaft lebenden (indivisi) Verwandten und der Erben. ferner. daß bei Verwandtentötung der Verlust der Erbrechte auf die Güter des Getöteten auch über die Erben des Tötenden verhängt wurde. Die kollektive Schuld der Verbände tritt im XIV. und XV. Jahrhundert als Haftung der Städte und Dörfer auf. innerhalb deren Grenzen die Tötung erfolgt war. während schon im XIV. Jahrh. eine ebensolche Haftung der Mark (vicinia. opole) verschwindet. Strafen erleiden sei es die Stadt. wenn es sich um Geldstrafe handelt, sei es bei anderen Strafen die Ratsherrn. öfters mitsamt den Schöffen oder Zunftältesten. Die Mitschuldigen haften alle in gleichem Maße. Eine der Vorschriften aus den Statuten Kasimirs des Großen. die. falsch verstanden. sich nur auf die Beweisfrage bei der Tötung bezieht (der die Tötung Ahndende soll den Beweis nur in Bezug

auf einen der Täter führen, die anderen Beschuldigten haben hingegen das Vorrecht zum Gegenbeweise), hat die Entstehung der Theorie bewirkt, daß für Tötung als Täter nur einer, die anderen als Gehilfen haften können. Dieser Begriff tritt schon im Mittelalter auf, obwohl er erst später endgültig im polnischen Recht siegte. Auch im masovischen Rechte erscheint er in dem Statut vom Jahre 1453. Die Gehilfen werden zur Rechenschaft gezogen, wenn sie *manibus et consilio* Hilfe leisten; die Anstiftung also allein geht straflos aus. Anders werden die dem Täter gesellschaftlich gleichstehenden Gehilfen gestraft (der Täter wird im Verhältnis zu ihnen *principalis* genannt), anders niedriger gestellte. In der Praxis erleiden die Gehilfen gewöhnlich keine Strafe, sondern der Täter nimmt sie an ihrer Stelle auf sich. Er „vertritt" sie. Von seinem Willen jedoch hängt es ab, ob er sie vertreten will. Die Anteilnahme der Gehilfen findet gewöhnlich in der Form einer Bande statt.

V. Folgen der Tötung. Noch existiert die Blutrache. Sie wird vom Recht anerkannt, so daß sie als Surrogat der Strafe auftritt. Doch sucht der Staat sie einzuschränken. Besonders sehen wir im masovischen Recht in dieser Hinsicht eine Reihe von Bestrebungen, indem gewisse Fälle dem Recht der Blutrache entzogen werden (die Tötung dessen, der ein Weib entführt hat, während der Flucht), dieselbe zeitlich beschränkt (Verjährung nach 20 Jahren), und ein formelles Verfahren vorgeschrieben wird, das der Blutrache voraufgehen soll (Proklamation der Tötung, Eintragung derselben in die Bücher). Die Rache wird durch die Versöhnung beseitigt, die den Geschädigten materielle (Bußgeld) und moralische Genugtuung gibt (Demütigung — venia, pokora, die aber immer seltener wird). Indem der Staat die Blutrache zu beseitigen sucht, sichert er den Geschädigten entsprechende Vorteile, im Falle sie ihn um Hilfe angehen. Vor allem sichert er ein entsprechend hohes Bußgeld. Schon im XIII. Jahrh. wird die Höhe des Wehrgeldes für einen getöteten Bauer normiert, für die Tötung eines Edelmanns aber endgültig erst im XIV. Jahrh. durch eine gesetzliche Bestimmung derselben. Die Höhe des Wehrgeldes hängt vom Stande des Getöteten ab. Für den Kopf eines Edelmanns wird in Kleinpolen, Sieradz, in Rotrussland und in Masovien die Summe von 60 Mark gezahlt; in großpolnischen Provinzen betrug dieses Wehrgeld im XIV. Jahrhundert 30 Mark, doch wurde es in Łęczyca am Ende

des XIV. Jahrhunderts auf 60 Mark erhöht, während dies in anderen Teilen Großpolens erst im Laufe des XV. Jahrhunderts erfolgte. Die Konstitution von 1496 erhob das Wehrgeld für ganz Polen bis zu 120 Mark, mit Ausnahme der Tötung, die auf offener Straße aus Notwehr geschehen, was nur zu einem Wehrgeld von 60 Mark verpflichtete. Ein besonderes Wehrgeld für den niederen Adel (włodyka) kennen: Kleinpolen (30 Mark) und Masovien (20 Schock Groschen). Diese Klasse verschwindet jedoch im Laufe des XV. Jahrhunderts. Das Wehrgeld für die Tötung eines Bauern wurde in Kleinpolen von Kasimir dem Großen bis zu 10 Mark erhöht. In dieser Höhe wird es im XIV. und XV. Jahrhundert in Kleinpolen, im Rotrussland, in Sieradz und auch in Masovien gezahlt. Verschieden jedoch wird es unter die Familie des Getöteten und den Herrn des Bauern verteilt; in Kleinpolen fallen von den 10 Mark 6 auf die Familie, in Sieradz 4, in Masovien und wahrscheinlich auch im Rothrußland 5; in Łęczyca beträgt das Wehrgeld 7 Mark, wovon der Herr 5, die Familie 2 Mark erhält, in Großpolen und sicherlich auch in Kujavien 6, und später, wie es scheint, 9 Mark, wovon für die Familie nur 3 Mark entfallen. Im Rothrußland begegnet man zuweilen einem höheren Wehrgeld für gewisse Schichten der Landbevölkerung (königliche Bauer, Schultheißen in den s. g. walachischen Dörfern). Das Wehrgeld der Bürger war nicht gleich normiert, es hing von der Größe der Stadt und der Stellung des Städters ab; in kleinen Städtchen kommt es dem des Bauern gleich. Für den Kopf eines Juden zahlte man, so wie für den eines Edelmanns, 60 Mark. Mit dem Wehrgeld verbindet sich, doch nur in Masovien, die Demütigung als gesetzlich vorgeschriebene Pflicht. Eine masovische Spezialität ist auch die Strafe der Verbannung auf ein Jahr und 6 Wochen (wrożda). Wrożda ist zur Strafe geworden von der früher herschenden Sitte, daß sich der Tötende freiwillig auf eben die Zeit aus den Grenzen des Landes entfernte.

Die Todesstrafe bleibt neben dem Wehrgeld bestehen, durch welches sie nur ersetzt wird. Die Todesstrafe wird angewandt: 1) auf Verlangen der Geschädigten, jedoch nur, wenn der Getötete dem Adel angehört, der Täter aber ein Plebejer ist, 2) im Falle der Täter, zum Wehrgeld verurteilt, dieses nicht zahlen kann, 3) aber auch rücksichtslos, besonders in Masovien, im Falle einer Verwandten — oder Gattentötung, in den einzelnen Teilen Polens zeitweilig (das großpolnische Statut von Kolo vom J. 1472 mit binden-

der Kraft für drei Jahre) für Tötung verbunden mit Heimsuchung, in ganz Polen aber in diesem Falle ständig seit den Konstitutionen von J. 1493 und 1496. Im Falle der Todesstrafe entfällt das Wehrgeld. Die Todesstrafe absorbiert auch alle andere Strafen.

Der Tötende zahlt in Kleinpolen und in Masovien außer dem Wehrgeld noch in gewissen Fällen das Gewette zu Gunsten des Staates (des Königs, des Gerichtes), besonders im Falle die Tötung mit dem Bruch eines Friedens verbunden ist, der sich über gewisse Ortschaften (Straßen, in Masovien auch den Sitz des Gerichtes) und gewisse Personen erstreckt, die den speziellen Schutz des Gesetzes genießen. Zu solchen Personen sind die Juden (als servi camerae), die Gerichtsdiener — und in Kleinpolen und Masovien auch die Frauen zu zählen. Das Gewette für eine Frau fällt in Kleinpolen der Königin zu, die es durch ihren Hofmeister und später durch ihren Kämmerer erhebt; dieses Gewette heißt *ruszcza* (auch *rucha*, *ruszyca*). Aufgehoben wurde es in Kleinpolen im Jahre 1448.

Das Gewette wird später durch die Strafe des „Turmes" (zeitliche Gefängnishaft) ersetzt. Eingeführt wird sie zuerst durch das Masovische Statut vom J. 1453 als Ersatzstrafe, im Falle die wrozda (freiwillige Entfernung auf ein Jahr) nicht stattfand, in Polen durch das Statut von Kolo vom J. 1472 (vorübergehend) für Tötung, insofern nicht die Todesstrafe darauf stand. Als Prinzip führt die Turmhaft (ein Jahr und 6 Wochen) die Konstitution vom J. 1493 ein, die in der Folge von der Konstitution vom Jahre 1496 weiter entwickelt wurde, so für gewollten wie absichtslosen Totschlag, mit Ausnahme derer, die mit dem Tode bestraft wurden. Entfloh der Täter, so verfiel er nach den Konstitutionen von J. 1493 und 1496 der Strafe der Infamie.

VI. D i e K l a g e a u f T ö t u n g. Prinzipiell bildet die Grundlage der Ahndung die Verwandtschaft, das Gatten- oder Abhängigkeitsverhältnis. Zur Klage im Falle der Tötung sind die Verwandten berechtigt, je nach der Nähe des Verwandtschaftsgrades, also die Kinder, der Vater, die Brüder u. s. w., in gleicher Weise so Männer und Frauen wie die Verwandten beider Linien, die Mutter nur dann, wenn der Vater fehlt, auch steht ihr nur die Nutznießung des Wehrgeldes zu. Unmündige werden in ihren Rechten durch ihre Vormünder vertreten. Wenn mehrere in gleichem Grade berechtigt sind, müssen alle zugleich auf Tötung klagen, wenn sie

von derselben wissen. sonst verlieren sie ihren Teil des Wehrgeldes. Wenn der Klagende nicht der zunächst Berechtigte ist, ist er verpflichtet, den das Wehrgeld Zahlenden durch Leistung von Bürgschaft vor den Angriffen der zunächst Berichtigten sicher zu stellen. In Kleinpolen hat die Gattin prinzipiell kein Anrecht auf das Wehrgeld. also auch nicht das Recht der Ahndung. In Großpolen ist sie neben die Blutsverwandtschaft gestellt. und hat. wie es scheint. nur den Genuß des Wehrgelds. Was die Bauern anbetrifft. so klagen entweder die Verwandten besonders auf ihren Teil und besonders ihr Herr. oder gemeinschaftlich (der Herr neben dem Bauer — dominus stat pro pena sua circa hominem suum). oder der Herr klagt auf das ganze Wehrgeld, indem er zugleich in seinem eigenen Namen und als Mandatar der Verwandten des Bauern auftritt, oder auch nur der Herr auf das ganze Wehrgeld. wenn Verwandte des Bauern fehlen. Im Falle der Tötung anderer abhängiger Personen klagt ihr Vorgesetzter. der Bürgschaft leistet. daß der Tötende später nicht von anderen zunächst Berechtigten behelligt werden wird; so klagt der Wojwode um den Kopf des Juden. der Herr um den seines *familiaris*, der Bischof um den des Priesters, der Pfarrer um den seines Vikars. Fehlt der Kläger. so geht der Tötende grundsätzlich straflos aus. Nur insofern es sich um Frauen handelt. scheint — wenigstens in Kleinpolen und Sieradz — die Königin das Recht gehabt zu haben. das Wehrgeld zu verlangen. Im XV. Jahrhundert jedoch treten Fälle ein. daß in Ermangelung solcher. die das Recht der Klage hätten. der König als Kläger vortritt. Erst im Jahre 1510 wurde der Grundsatz eingeführt. daß alle Tötungen von amtswegen geahndet werden. insofern es sich um die peinliche (Todesstrafe, Strafe des „Turmes“) Strafe handelte. während man die Erhebung des Wehrgeldes den Berechtigten überließ. Später aber kehrte man dennoch wieder zu den mittelalterlichen Grundsätzen zurück.

14. R. TAUBENSCHLAG: **Organizacya sądowa Egiptu w epoce rzymskiej i bizantyńskiej.** (*Die Gerichtsorganisation Ägyptens in römischer und byzantinischer Zeit*).

Erster Teil.

Die Gerichtsorganisation Ägyptens in römischer Zeit.

1. Die Gerichtsorganisation Ägyptens in römischer Zeit ist schon mehrfach zum Gegenstande mehr oder weniger genauer Untersuchung gemacht worden. So haben ihr von den Älteren Marquardt (Staatsverwaltung I² S 448) und Kuhn (Städtische und bürgerliche Verfassung des röm. Reichs Bd. II S. 473—508) ihr Augenmerk zugewendet, von den Neueren dagegen Mitteis (Hermes 30.575; 32,648) dessen Theorie sich dahin zusammenfassen läßt, daß eine selbständige Gerichtsbarkeit in dieser Epoche nur dem Praefecten, nicht aber den anderen Verwaltungsbeamten, zugestanden habe. Mitteis' Lehre hat Wenger einer Revision unterzogen und ist dabei zum Resultate gelangt, daß auch der Juridicus, der Erzrichter, und möglicherweise auch der Epistratege und Stratege mit einer selbständigen Gerichtsbarkeit ausgestattet waren (vgl Rechtshistorische Papyrusstudien S. 105—165). Diese Theorie fand in Bezug auf die beiden erstgenannten Beamten Zustimmung, stieß jedoch hinsichtlich der beiden letztgenannten auf Widerspruch (vgl Gradenwitz: Archiv für Pap. Forsch Bd. II S. 576. Meyer: Berl. Phil. Woch. 1902. S. 818. Boulard: Les instructions écrites S. 16—23). Bei diesem Stande der Lehre darf man daher die Frage nach der Organisation des ägyptischen Gerichtswesens in römischer Zeit noch immer als eine streitige und einer Lösung harrende bezeichnen. Im ersten Teil unserer Arbeit soll nun der Versuch unternommen worden, diese Frage auf Grund des vorhandenen, von der Forschung aber bis jetzt noch nicht ganz verarbeiteten Quellenmaterials, einer neuen Untersuchung zu unterziehen.

1. An der Spitze der ägyptischen Gerichtsorganisation steht *der Praefect*; ihm steht die Jurisdiction, die Civil- und Kriminaljurisdiction zu; er hat nicht bloß jurisdictio sondern auch imperium (mixtum und merum). Auch das jus gladii ist ihm bereits in dieser Epoche übertragen worden. (vgl. Pap. Boiss. v. 11. Archiv für Pap. For. Bd. I S. 169 ferner Mommsen: Strafrecht S. 243. Wenger:

Archiv für Kriminalanthropologie Bd. 16. S. 321. 322. Hirschfeld: Verwaltungsbeamte S. 348). Die ihm zustehenden jurisdictionellen Befugnisse übt der Praefect entweder beim Provinzial-(βῆμα- Strassb. 5. v. 7. Lond. II 358 (S. 171) v. 18 Amh. 81 v. 10), oder beim haupstädtischen Gericht. in Alexandrien aus (δικαστήριον Strassb. 5. v. 19. vgl. Oxy I 59.10. Amh. 82.3 v. 19). Das Verhältnis dieser beiden Gerichte zueinander ist bis nun ziemlich dunkel. Ein gewisses Licht wirft auf diese Frage Strassb. Nr. 5. (v. J. 262 n. Chr.). In diesem Prozesse, der sich auf dem Convent in Hermupolis parva abspielt und in dem privatrechtliche und strafrechtliche Fragen zur Verhandlung kommen, trifft der Praefect die privatrechtliche Entscheidung an Ort und Stelle, während er die strafrechtliche, dem Antrage der Partei gemäß an sein δικαστήριον verweist. (vgl. v. 17—19 und dazu Preisigke: Strassb. Pap. S. 22. 23). Diese Verweisung der Strafsache vor das hauptstädtische Gericht scheint aber dafür zu sprechen, daß das Provinzialgericht zur Erledigung von Strafsachen nicht bestimmt war, daß es nämlich wie das alte Chrematistengericht (vgl. Gradenwitz. Archiv III S. 22—43) als Civilgericht fungierte. (vgl. auch Fir. 61. v. 59—65). Mit dieser Vermuthung stimmt auch die Tatsache überein, daß alle Prozesse, von denen es bezeugt ist, daß sie beim Provinzialgericht zum Austrage gelangten, ausschliesslich Civilprozesse sind (BGU. 970 Fir. 55. Catt IV 16—V. 26. Fir. 61). Bestätigt wird ferner diese Vermuthung, durch den modus, welchen der Praefect bei Erledigung der ihm persönlich d. i. mit Umgehung des Convents eingereichten Civilklagen betätigt. Er beruht darauf, daß der Praefect in das meritum solcher Klagen überhaupt nicht eingeht, sondern sie entweder a limine zurückweist, (BGU. 614) oder auf den Convent bez. an den Strategen verweist. (Lond II. 358 (S. 171) Amh. II 81. Oxyr. 237. VI 15). Dieses Verfahren findet seine rechtliche Begründung in den in Oxyr. II 237. VI, 6. erwähnten Verordnungen der Praefecten. Diese διατάξεις sind dahin aufzufassen, daß der Praefect nur das Einreichen von Civil-Eingaben an ihn selber (περὶ ἰδιωτικῶν ζητήσεων ἐπιστολάς σοι μὴ γράφειν) verbietet, ohne den Parteien die Möglichkeit zu nehmen, sich mit solchen Eingaben, an das Provinzialgericht, als die dafür einzig competente Behörde zu wenden (anders: Wenger: Rht. Pap. St. S. 162. vgl. auch Hirschfeld: Verwaltungsbeamte S. 349 Anm. 1.). Die sachliche Competenz des Provinzialgerichts umfaßt also Civilsachen: was aber seine persönliche Competenz anbelangt, so scheint sich

diese nur auf Griechen und Ägypter, nicht aber auf die in der χώρα ansässigen Römer erstreckt zu haben (vgl. Strassb. Nr. 5 BGU. 970. Fir. 61. Fir. 55. Grenf. II 61. Gen. 28; nicht damit in Widerspruch BGU. 614. Strassb. 22. Catt. III 11—22).

Im Gegensatz zum Provinzialgericht ist das hauptstädtische ein Strafgericht (Strassb. 5. Z. 17. Philo in Flacc. § 1. u. 18), dessen persönliche Competenz sich auf alle Bewohner Ägyptens ohne Ausnahme (BGU. 325. 372 II 5 Fir. 6) erstreckt.

Aus dieser Competenzbestimmung der beiden Gerichte ergibt sich daß der Praefect von der ihm zustehenden Gerichtsgewalt nicht vollen Gebrauch macht: er übt nämlich in Alexandrien keine ständige Civilgerichtsbarkeit über die dortige Bevölkerung, in der χώρα dagegen wie es scheint keine so che über die dort ansässigen Römer aus.

2. Diese Lücke hatte ein Beamte auszufüllen, der in der Beamtenhierarchie Ägyptens die zweite Rolle einnimmt, der *juridicus* Alexandreae. Seine sachliche Competenz erstreckt sich nämlich nur auf Civilsachen (BGU. I 75 II Oxyr. 237 VII 39.—VIII 2. BGU. 245. Lond. II 196 BGU. 1019), seine persönliche dagegen auf alle Bewohner Alexandriens (CVI 8925. 8934 und Ruggiero: Dizionario S. 280) wie auch auf alle in der Provinz ansässigen Römer (BGU. 327. BGU. 378 II Lond. II 198. BGU. 1019. Lond. II 196. (p. 152); das letztere wird hauptsächlich dadurch bestätigt, daß Griechen und Ägypter, die sich dem Gerichte des juridicus unterwerfen wollen, im Gegensatze zu den Römern, besondere Prorogationsverträge eingehen müssen. (BGU. 5 Col. II; dazu Mitteis: Hermes 30. S. 576. Anm. 3). Auf diese Competenz ist auch die Tatsache zurückzuführen, daß der Juridicus in Prozessen zwischen Römern und gegen Römer, an die Verwaltungsbeamten der Provinz entweder Aufträge zur Durchführung des Beweisverfahrens oder zu Vollstreckung der Execution ergehen läßt. (Catt. III 22 verso BGU. 378 v. 22). Zwar kommt in den Papyri auch eine ὑπογραφή des juridicus in einem nichtrömischen Prozeß vor, aber diese enthält keine Verordnung an den Strategen, sondern eine, ohne Eingehen in das meritum der Sache, erlassene Weisung für die Partei (BGU I 5 II 17). Außer der streitigen hat der Juridicus auch freiwillige Gerichtsbarkeit (D 1, 20, 1 1, 20, 2. Catt. II 17. verso Gen. I 14 II 18—19) in Ägypten ausgeübt; wie er dieselbe mit dem Praefecten (Oxy IV. 720. Amh. II 72. Oxy II 273) einteilte, ist uns nicht überliefert; möglich ist es, daß er sie

in Alexandrien, der Praefect sie dagegen in der χώρα ausübte. So haben sich die Competenz des Juridicus mit derjenigen des Praefecten, auf dem Gebiete der jurisdictio contentiosa (und vielleicht auch auf dem Gebiete der jurisdictio voluntaria) gegenseitig ergänzt: beide zusammen erschöpften das volle imperium über Ägypten; ob es bei dieser Sachlage richtig ist, mit der herrschendem Lehre anzunehmen, daß auch dem dritten in Alexandrien residierenden Beamten, dem Erzrichter, eine selbsständige Gerichtsbarkeit zukam, wird sich aus der Besprechung der einschlägigen Urkunden ergeben.

4. Die Urkunden, die die herrschende Lehre zum Beweise ihrer These heranzieht und die sie zum Teil als Prozeßurkunden bezeichnet, lassen sich in drei Gruppen einteilen: die erste enthält. Eingaben, die in eine Bitte um die Registrierung eines dem Erzrichter überreichten Vertrages auslaufen; (BGU. 73. 241. BGU. 455. BGU. 729. 741. Grenf. II 71. Rev. Et. Gr. 1894 VII. p. 301. Nr. 1 304 Nr. 3 Oxyr. 34. verso II 2. 268. Leipz. 10. Oxy. IV. 719. 779); die zweite Eingaben, die mit dem Petite schließen: die Schuldner zur Rückzahlung ihrer Schuld aufzufordern, und auf die Folgen ihrer Versaümnis d. i. die ihnen drohende ἐμβαδεία hinzuweisen (Fir. 86. Oxy. III 485. 592, BGU. 888. BGU. 614. Fir. 68); die dritte hat auf die Einregistrierung der bewilligten ἐμβαδεία Bezug (Fir. 56. vgl. mit Fir. 55. und BGU. 1038). In allen diesen Fällen beschränkt sich die Tätigkeit des Erzrichters auf die Einregistrierung dieser Urkunden bez. der ihnen entsprechenden Beschlüsse; davon daß der Erzrichter auch die Competenz besäße, die auf Grund solcher Urkunden zum Austrag kommenden Prozesse selbständig zu entscheiden, findet sich in denselben keine Spur. Außer diesen von der herrschenden Lehre herangezogenen Urkunden ist uns aber keine einzige bekannt, die direct eine jurisdictio ordinaria des Erzrichters bezeugen würde; sein Name hat mit seiner Gerichtsbarkeit nichts zu schaffen; Strabo 17. p. 797, 12. zählt ihn unter den Honoratioren Alexandriens auf, ohne jedoch eine Erwähnung über seine jurisdictionelle Befugnisse zu tun; Oxy II 281. würde dagegen dafür sprechen, daß der Erzrichter jurisdictionelle Befugnisse nicht als Richter vielmehr als Schiedsrichter oder Friedensrichter ausübte (vgl. meine Abhandlung im Archiv f. Pap. forsch. IV S. 19. 20). Gegen eine selbständige Gerichtsbarkeit des Erzrichters spricht endlich der Umstand, daß der Erzrichter öfters als Delegat des Praefecten fungiert (Catt. recto I 14—III 10 nicht dagegen BGU. 578. 614 und

es läßt sich nachweisen, daß der Praefect seine Delegaten dem Kreis der mit einer selbständigen Gerichtsbarkeit nicht ausgestatteten Verwaltungsbeamten entnimmt. Der Juridicus und der *Idiologos*, der vierte in Alexandrien residierende Beamte, von dem wir wissen, daß er eine selbsständige Gerichtsbarkeit in Fiscalsachen ausübte, (vgl. Wess. Taf. 7—8, und BGU 868 Catt. recto VI BGU 388) sind uns nämlich nie als Delegaten des Praefecten begegnet (gegen BGU 378, vgl. Mitteis: Hermes 30, 577).

5. Außer den vier hauptstädtischen Beamten haben auch Provinzialbeamte gewisse jurisdictionelle Befugnisse ausgeübt. In erster Linie der *Epistratege*. Auf seine jurisdictionelle Stellung wirft ein interessantes Licht Oxy III 486, aus welchem vielleicht der Gedanke herauszulesen sein wird, daß der Epistratege wie in ptolemäischer (vgl. m. cit. Abh. S. 26—28) so auch in römischer Zeit keine selbständige Gerichtsbarkeit besaß und nur als Schiedsrichter im Gaue fungierte. Bestätigt wird diese Vermutung durch die Tatsache, daß dem Epistrategen nur Civilsachen zur Entscheidung unterbreitet werden (Fir. 58. BGU 1060. BGU 291. Oxy 70. BGU I 19. II 2 Oxy II 237 VII. 29—38; dagegen spricht nicht: z. B. BGU I 340). Außerdem fungiert der Epistratege als Delegat des Praefecten bei der Abhaltung des Convents (BGU 168. Gen. 31) und bei der Ausübung der jurisdictio voluntaria (Oxy III 487).

6. Dem Epistrategen untergeordnet ist der *Strateg*. Seine jurisdictionelle Stellung in römischer Zeit läßt sich nur im Zusammenhange mit seiner Stellung in ptol. Zeit erklären; in ptolemäischer Zeit hat der Stratege keine selbständige Gerichtsbarkeit besessen (vgl. m. oben cit. Abh. S. 2—15); dieser Umstand spricht dafür, daß er auch in römischer Zeit kein judex ordinarius sein konnte. Bestätigt wird diese Auffassung einerseits durch Par. 69. (vgl. Wilkken: Philologus Bd. 53 S. 95), wo der Stratege trotz der Abwesenheit des Beklagten, vermutlich wegen mangelnder Competenz kein Contumazurteil erläßt (vgl. einen analogen Prozeß aus ptol. Zeit bei mir S. 13. 14), anderseits durch den Umstand, daß wir in der ganzen Masse der auf den Strategen bezüglichen Urkunden keinem einzigen von ihm entschiedenen Prozeß begegnen. Der Strateg ist wie in ptolemäischer so auch in römischer Zeit Friedensrichter (Oxy I 71 I. Strassb. 20 und dazu Wenger: Gött. Gel. Anz. 1907 S. 320), dem das Recht zusteht, durch einstweilige Verfügungen ins Privatrecht einzugreifen, (BGU II. 388. col. 2. lin. 12) außerdem

Delegat der Praefecten auf dem Gebiete der jurisdictio voluntaria (Oxyr. I 56. Oxyr. 106. Oxyr. II 238. Oxyr. I 76. Lond. II 171 b (S. 175).

7. Einen besonderen Typus von Schiedsrichtern bilden in dieser Epoche die sog. κριταὶ μεσῖται. Es sind dies private, von Beamten mit selbständiger Gerichtsbarkeit zwecks friedlicher Beilegung bez. Entscheidung von Rechtstreitigkeiten eingesetzte Männer (vgl. Lond. II 196. Rein. 44. Goodsp. 29). Mit der Besprechung der auf ihre Tätigkeit bezüglichen Urkunden schließen wir den ersten Teil unserer Arbeit.

8. Aus dieser Inhaltsangabe ergibt sich, daß wir in drei Punkten von der herrschenden Lehre abweichen, in zwei über sie hinausgehen: wir weichen von ihr insofern ab, als wir den Epistrategen, Strategen und Erzrichter nur als Schieds- bez. Friedensrichter auffassen, gehen aber über sie insofern hinaus, als wir die Competenz des Praefecten und des juridicus festzustellen und ihr Verhältnis zu einander zu bestimmen suchen.

Zweiter Teil.

Die Gerichtsorganisation Ägyptens in byzantinischer Zeit.

Im Gegensatz zur römischen, ist die Gerichtsorganisation Ägyptens in byzantinischer Zeit bis nun nicht zum Gegenstande einer zusammenfassenden Untersuchung gemacht worden; wie sehr aber eine solche erwünscht, wie notwendig zur Ergänzung des Bildes, welches wir von der Gerichtsorganisation Ägyptens in den vorhergehenden Epochen, der ptolomäischen und römischen besitzen, darauf hat schon Wilcken im J. 1899. in seinen „Griechischen Ostraka“ (Bd. II S. 435 Anm. 2) hingewiesen; seit der Zeit ist das darauf bezügliche Material beträchtlich angewachsen und haben sich die Aussichten auf eine nicht ergebnislose Untersuchung nicht wenig gesteigert. In diesem d. i. dem zweiten Teil unserer Arbeit soll nun der erste Versuch unternommen werden, das einschlägige Material zusammenzustellen und zu erläutern, wobei wir jedoch ausdrücklich betonen, daß dies nur ein Versuch ist, der keineswegs einen Anspruch darauf, damit etwas Vollständiges oder Abschließendes zu bieten, erhebt.

1. Im Gegensatz zur einheitlichen Organisation in römischer Zeit begegnen wir in dieser Epoche drei Arten von Gerichten in

Ägypten: civilen, militärischen und geistlichen. Die ersten bilden eine Fortsetzung der bereits in der vorhergehenden Epoche bestehenden Institutionen; die zwei letzteren dagegen verdanken erst dieser Epoche ihre Entstehung: jedes von diesen Gerichten weist eine besondere Organisation und Competenz auf; jedes von ihnen erheischt auch eine besondere Darstellung.

1. Wie in römischer, so steht auch in byzantinischer Zeit an der Spitze der Civilgerichte der *Praefect*, dessen Gerichtsgewalt im allgemeinen eine Änderung nicht erfahren hat. Wie früher, vereinigt er auch jetzt die Civil- und Strafgerichtsbarkeit in seiner Hand, wie früher, so steht ihm auch jetzt, das jus gladii zu. (BGU 1024 pag. 3. v. 16. 17. D. 1, 18. 6. 8); eine Änderung hat nur die Competenz seines δικαστήριον erfahren, welches mit der Aufhebung der Convente, (dagegen nicht Lond. III 653 (S. 241) und Leipz. 37) seine Zuständigkeit auch auf Civilsachen erweiterte, und nachdem es noch die ihm früher anhaftenden persönlichen Beschränkungen abstreifte, sich aus einem Strafgericht in ein allgemeines Gericht (Straf- und Civilgericht) für ganz Ägypten umwandelte. (BGU 1024. Grenf II 78. Oxy I 71 II Fir. 36).

Eine wichtige Veränderung hat die Competenz des *juridicus* in dieser Epoche erfahren; wie es scheint, ist ihm jetzt die streitige Gerichtsbarkeit entzogen und seine Competenz auf die freiwillige Gerichtsbarkeit beschränkt worden; bestätigt wird diese Hypothese dadurch, daß die Titel de officio juridici D 1. 20. 1 und D 120, 2, wie auch Cod. Iust. 1. 57 nur die letztere regeln wie auch durch den Umstand, daß die Convente, welche eben die Einführung eines in Alexandrien ständig residierenden Beamten unumgänglich machten, in dieser Epoche zu bestehen aufhörten; Der von Collinet-Jouget im (Archiv I 292 – 312) publicirten Papyrus kann aber gegen diese Hypothese nicht ins Feld geführt werden, da derselbe nicht auf einen Erbschaftsstreit — wie die Herausgeber annehmen — vielmehr auf eine Verlassenschaftsabhandlung Bezug hat.

Ein Novum bilden in dieser Epoche die s. g. *praesides* der Teilprovinzen, in welche Diocletian, bez. Konstantin, Ägypten einteilte. Ihre Competenz weicht in zweifacher Beziehung von der Competenz des Praefecten Ägyptens ab: in sachlicher und in territorialer: in sachlicher insofern, als sie nicht das jus gladii umfaßt, in territorialer, als sie sich nur auf einen Teil Ägyptens erstreckt. Aber auch in dieser Beschränkung ist sie keine ausschließliche, vielmehr eine

mit derjenigen des Praefecten concurrierende. Zu den praesides, über deren Tätigkeit uns Spuren in den Papyri erhalten sind, gehören der Praeses Tebaidos, den wir als Richter in Straf- (Leipz. 34. Leipz. 37. Leipz. 40) und Civilsachen (Wess. Stud. III 1, 2. Leipz. 36. 38) begegnen, der Praeses Augustamnicae, dessen Jurisdiction uns Amh 142. vor Augen führt, und der Praeses Äegypti Herculiae, der in dem von Collinet-Jouguet im Archiv III S. 339—348 publizierten „Papyrus bilingue du Musée du Caire" als Richter auftritt.

Dem *praeses* ist der προπολιτευόμενος, der Vorstand des Gemeinderates (vgl. Mitteis: CPR S. 61) untergeordnet. Die Function, die dieser Beamte in der byzantinischen Epoche ausübt, errinnert lebhaft an diejenige des römischen Strategen. Wie der Strateg ist nämlich der προπολιτευόμενος ein das Gericht des praeses vorbereitendes Organ, der den Parteien die Klagen zustellt (Leipz. 36) und für die Sicherung der Delinquenten bis zum Verhandlungstage zu sorgen hat (Leipz. 37.). Außerdem tritt der προπολιτευόμενος als Delegat des praeses in Civilprozessen auf (Oxy I 37. Leipz. 38. CPR. 19) und, wenn ich nicht irre, in Leipz. 64 v. 58 als selbständiger Schieds- oder Friedensrichter auf.

Als Friedensrichter functioniert auch in dieser Epoche der *riparius* (ein Verwaltungsbeamter, dessen Amtskreis die ganze νομός umfaßt). Dafür spricht Amh II 146, aus dem mit Sicherheit hervorgeht, daß der riparius die nötige Competenz zur Entscheidung von Civilprozessen nicht besitzt, und daß die Tätigkeit, die er entwickelt, nur friedensrichterlicher Natur ist. Dagegen kann weder Cat. Nr. 10474. noch Cat. 10269 noch Goodsp. 15. ins Feld geführt werden, da bei denselben das Petit nicht erhalten ist und es nicht ersichtlich ist, um was für eine Tätigkeit, richterliche oder schiedsrichterliche bez. friedensrichterliche, sich dort den Parteien handelt.

Eine niedrigere Stufe als der riparius nimmt in der Beamtenhierarchie Ägyptens dieser Epoche *der praepositus pagi,* der Vorstand des pagus, einer Unterabteilung des νομός ein. Was seine jurisdictionelle Stellung anbelangt, so begegnen wir ihm in erster Linie als Delegaten des Praefecten (CPR 233); außerdem wird er aber auch um eine selbständige jurisdictionelle Tätigkeit angegangen; (Amh. II 141 Fir. 36). Welchen Charakter die letztere trägt, ist aus den Quellen nicht ersichtlich.

Die niedrigste Stelle in der Beamtenhierarchie Ägyptens kommt

dem Κωμάρχης, dem Vorstand der κώμη zu. Die Tätigkeit die dieser Beamte in der κώμη entwickelt, errinnert an diejenige des princeps curiae einerseits, an die des riparius andererseits. Mit dem princeps curiae hat er gemein, daß er wie dieser eine den ordentlichen Gerichten vorbereitende Tätigkeit entwickelt (Oxyr. 64. 65), mit dem riparius, daß er ebenfalls als Friedensrichter fungiret (Rein. 58). Eine selbständige Gerichtsbarkeit hat er nicht besessen.

Eine besondere Erwähnung verdienen: der λογιστής = curator rei publicae, der in dieser Epoche ebenfalls eine den ordentlichen Gerichten vorbereitende Tätigkeit entfaltet (Oxy 52. BGU 928), die σχολαστικοὶ φόρου Θηβαΐδος, denen wir als διαιτηταὶ in Lond. 992 (S. 253) (a. 507) begegnen, und die μεσῖται (Fir. 36), die wir bereits aus der vorigen Epoche kennen.

3. Was nun die militärischen Gerichte anbelangt, so sind dieselben durch den dux vertreten. Demselben steht Gerichtsbarkeit in Civil und Strafsachen zu, insofern als Beklagter bez. Angeklagter ein Soldat auftritt; (vgl. z. B. Lond. II. 242. S. 273; außerdem wird er jedoch auch in Civilprozessen gegen Civilpersonen wenn auch ind rect angerufen (vgl. zb. Lond. II. 240. (S. 277/8); ob er aber auch solchem Ansuchen Folge gab, wissen wir nicht.

Als sein Hilfsorgan fungiert der *praefectus alae* (vgl. zb. Lond II. 407. (S. 273) Gen. 47. Gen. 49), der nebenbei auch selbständig um Rechtshilfe angegangen wird; (vgl. z. B. Lond. 406 (S. 281) welcher Art von Tätigkeit er in solchen Fällen entwickelte, ist uns nicht überliefert; manches scheint jedoch dafür zu sprechen, daß er gegebenenfalls kraft ständiger Delegation Prozesse entscheiden konnte; sicher ist das nicht.

4. Die geistlichen Schiedsgerichte werden endlich durch den Bischof in den s. g. episcopales audientiae ausgeübt. (Leipz. 43. Grenf. II 93. BGU 103 und möglicherweise auch Lond. III 1075 (S. 281). Mit der Darstellung ihres Verhältnisses zu den ordentlichen Gerichten schließen wir den zweiten Teil unserer Arbeit.

---

15. MOSES SCHORR. **Kodeks Ḫammurabiego a ówczesna praktyka prawna.** *(Das Gesetzbuch Ḫammurabis und die zeitgenössische Rechtspraxis)* [1].

Die vorliegende Abhandlung nimmt auf Grund aller bisher veröffentlichten Rechtsurkunden aus der Zeit der I. babylonischen Dynastie wieder das Problem auf, welches bereits Meissner in seiner vortrefflichen Arbeit „Theorie und Praxis im altbabylonischen Recht" [2]) einer Untersuchung unterzogen hat. Der Verfasser vorliegender Abhandlung hat auch bereits in seinen „Altbabylonischen Rechtsurkunden" [3]) gelegentlich die Berührungen zwischen den theoretischen Rechtsnormen und den Rechtsurkunden erörtert, hier aber wird eine systematische Darstellung dieses Verhältnisses geboten, wobei natürlich öfter auf Meissners Ausführungen sei es zustimmend sei es berichtigend verwiesen wird. Es werden aber auch Fragen erörtert, welche von Meissner ganz unbeachtet blieben, wie weiter zu ersehen sein wird.

Nach einer kurzen Einleitung, welche eine Übersicht über die bisher bekannten babylonischen Urkundensammlungen juristischen Inhaltes und eine skizzenhafte Würdigung ihrer Bedeutung für die Erkenntnis der Entwicklung verschiedener Rechtsinstitutionen enthält, wird das eigentliche Problem in vier Hauptabschnitten behandelt, resp. werden vier Hauptfragen erörtert:

1) Repräsentiert der CH die erste schriftliche Bearbeitung des babylonischen Rechtes oder bildet er bloß eine Kompilation früherer Rechtsverordnungen?

[1]) Abkürzungen:

A S III = B. Meissner: Assyriologische Studien III (MVAG X IV).

C H = Codex Hammurabi.

C F = Cuneiform Texts... of the British Museum.

O L Z = Orientalische Literaturzeitung.

R = H. Ranke: Legal and Business Documents...from Sippar (The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania. Series A. Vol. VI, Part I). Die Ziffer bezieht sich auf die laufende Numerierung der Urkunden.

W Z K M = Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes

[2]) MVAG X IV. Heft S. 25—81.

[3]) Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-hist. Klasse B. 155, Abh. 2.

Auf Grund der Serie *ana ittišu,* ferner des von D. H. Müller mit hoher Wahrscheinlichkeit rekonstruierten „Urgesetzes“, und auf Grund einiger Proceßurkunden aus der Zeit vor Ḫammurabi, wo ausdrücklich „gemäß (den Gesetzen) des Königs“ Recht gesprochen wird, gelangt der Verfasser zum Resultat, das bereits vor Ḫammurabi schriftlich fixierte Gesetzesverordnungen existiert haben müssen, die er seinem Kodex zugrunde gelegt haben dürfte.

2) Welche Rechtsnormen werden in den Urkunden illustriert und inwiefern stimmt in den einzelnen Fällen die Praxis mit der Theorie überein, resp. inwieweit divergiert sie von derselben?

Nach der Reihenfolge der Paragraphen im CH wird diese Frage mit Hinweis auf die betreffenden Urkunden im Einzelnen beantwortet, wobei aber nur diejenigen Rechtsnormen und deren Illustrationen in der Praxis erörtert werden, welche von Meissner irrtümlich oder gar nicht [1]) erörtert wurden.

Aus diesem Abschnitte seien schon hier einige besonders lehrreiche Beispiele [2]), die obige Frage in einigen Punkten beleuchten, vorweggenommen.

[§ 98—99].

Diese zwei Paragraphen, welche zur Lücke zwischen §§ 65—100 gehören, hat D. H. Müller glücklich als Pendant zu den §§ 104—105 rekonstruiert [3]). Sie besagen:

Über das Geld, welches ein Kaufmann seinem Agenten zum Einkauf von allerlei Waren übergibt, muß eine schriftliche Bescheinigung zu Händen des Ersteren ausgestellt werden (198) [4]). — Hat der Kaufmann einen solchen Schein aus Nachlässigkeit nicht abverlangt, kann er auch keine Ersatzansprüche erheben (199).

Eine schöne und seltene Illustration zu diesen zwei Normen, zugleich auch eine Bestätigung für Müllers treffliche Rekonstruktion bietet R 115. Die Urkunde lautet:

[1]) Letzteres zumeist, weil ihm die von Friedrich und Ranke edierten Urkunden noch nicht vorlagen.

[2]) Die Beispiele, resp. die Urkunden sind Ranke's „Legal and Business Documents“ entnommen. Sie sind von Ranke nicht behandelt worden.

[3]) Vgl. D. H. Müller: Die Gesetze Ḫammurabis S. 105—106.

[4]) Es ist dies dasselbe Prinzip, welches das Gesetzbuch auch für andere Rechtshandlungen, wie Kauf, Deposit, Ehevertrag feststellt, nämlich: Nur ein schriftlich fixierter Vertrag ist rechtsgiltig. Vgl. meinen Aufsatz in WZKM XX 314 ff.

R. 115. *Samsu-ditana.* Jahr? (18. XII).

Geldempfangsschein.

1 1/3 *manê 6 šiḳil kaspim* 2 *šîm(?) 8 ŠE. GUR* 3 *4 šiḳil kaspim a-na šîm šamaššammim*[a] 4 *šá I-bi-*[il] *Bêl dupšarrum* 5 *a-na Varad-*[il] *Marduk mâr Ne-ba-áš-ḫi* 6 *id-di-nu*

1 Ein Drittel Mine, sechs Sekel Silber, zum Ankauf von 8 GUR Getreide, 4 Sekel Silber zum Ankauf von Sesam, welche Ibi-Bêl, der Schreiber 5 dem Varad-Marduk, Sohn des Nebašḫum gegeben hat.

7 *i-na sa-na-ak ḫar-ra-ni-šú* 8 *8 ŠE. GUR i-na kâr Sippar-*[ki] *ia-aḫ(?)-ru-[rum]* 9 *ù šá 4 šiḳil kaspim šamaššammam* 10 *ki (?)-* zerstört 11 *i-na-ad-di-in-[na]* 12 *ka-ni-ik-šu i-ḫi-ib-bi*

Wenn er beim Abschluß seiner Handelsreise acht GUR Getreide an der Mauer von Sippar-iaḫrurum und für 4 Sekel Silber Sesam 10 gemäß..... übergibt, wird seine urkundliche Bescheinigung vernichtet werden.

13 *pân Ib-ni-*[il] *Marduk akil*[b] *aššat(?)*[il] *Šamaš* 14 *pân E-til-pî-*[il] *Marduk ṣadimmim*[c]

2 Zeugen.

15 *varaḫ Addarum*[d] *ûmum 18*[kan] 16 *šattum Sa-am-su-di-ta-na LUGAL. E.* 17......

Am 18. Addarum, im Jahre, in welchem König Samsu-ditana...

[a] *ŠE. GIŠ. NI.* [b] *PA.* [c] *ZA. DÍM.* [d] *ŠE. KIN. KUD.*

Der Kaufmann gibt hier seinem šamallû (Agenten) Geld zum Ankauf von Getreide und Sesam. „Beim Abschluß der Handelsreise" — so oder ähnlich lautet das Schema — wird er die Ware abliefern, worauf dann die Bescheinigungsurkunde vernichtet wird.

§§ 162—164.

Diese drei Bestimmungen erfahren eine erwünschte Beleuchtung und auch Ergänzung in der folgenden Urkunde:

R. 101. *Ammî-zaduga.* Jahr? (15. XI).

Mitgiftsvertrag.

1 *1*[SAG] *amtum Ta-ra-am-A-ga-de*[ki] 2 *[2 ṣubâte?]*[SUN] *e-zu-ub šá*

1 Eine Sklavin Tarâm-Agade, [zwei Gewänder?] außer denen,

la-ab-ša-at 3 *2(?) parsigum*[a] *pl. e-zu-ub šá ap-ra-at* 4 *1*[aban] *ḪAR. ŠÚ. GA* 5 *1*[aban] *ḪAR. ŠÚ. ŠE.* 6 [aban] *NA. GAN. ḪI. LI. A.* 7 *2* [karpat]*šikkatum*[b] *šá šamnam ma-li-a-at* 8 *2*[iṣ] *iršum* 9 *2*[iṣ] *kussê* 10 *1* [iṣ]*ri-kis kakkadim* 11 *2*[iṣ] *itgurtum(?) rabûm*[c] 12 *5 itgurtum ṣiḫrum*[d] [SIN]

die sie trägt, 3 Binden außer, womit sie bedeckt ist, 1 ... — Stein 5 1 ... — Stein, 1 ... — Stein, 2 Gefäße, welche mit Öl gefüllt sind, 2 Betten, 2 Stühle, 10 1 Binde für den Kopf, 2 große *itgurtum(?)*, 5 kleine *itgurtum(?)*.

13 *mi-im-ma an-ni-i-im* 14 *nu-du-un-né-e Da-mi-iḳ-tum ŠÚ. GI.* 15 *mârat Ilí-ma-a-ḫi* 16 *šá Ilí-ma-a-ḫi a-bu-ša* 17 *ù* [SAL] *Be-li-tum um-ma-ša id-di-nu-ši-im-**ma*** 18 *a-na bît* [il] *Sín-iš-me-a-ni mâr Ta-ri-bu* 19 *ú-še-ri-bu-ši*

all das ist das Geschenk[f] der Damiḳtum, der ŠÚ. GI., 15 der Tochter des Ilî-ma-aḫî, welche ihr Vater, Ilî-ma-aḫî und Bêlitum, ihre Mutter, n a c h d e m sie [es] ihr geschenkt haben, in das Haus des Sin-išmeani, Sohnes des Taribu haben eintreten lassen.

20 *iš-tu* $^1/_3$ *manê kaspim tir-ḫa-az-za* 21 *i-na ga-an-ni-šá ra-ak-su-**ma*** 22 *a-na* [il] *Sín-iš-me-a-ni mu-ti-šá* 23 *tu-ur-ru* 24 *ana matêma*[e] *mârû-šá ap-lu-ša*

20 N a c h d e m $^1/_3$ Mine Silber, ihr Brautpreis — g e m ä ß der Verabredung bei ihrer Verlobung — dem Sin-išmeani, ihrem Manne rückerstattet wurde, werden in Zukunft ihre Kinder ihre Erben sein.

25 *a-di Be-li-tum um-ma-ša ba-al-ṭa-at* 26 [SAG] *amtum Ta-ra-am-A-ga-de*[ki] 27 *it-ta-na-áš-ši-i-ši* 28 *ù-ar-ki Be-li-tum um-ma-šá* 29 *i-lu-šá ik-te-ru-ú-ši* 30 *šá Da-mi-iḳ-tum ma-ar-ti-šá ši-i*

25 Solange ihre Mutter Bêlitum leben wird, wird sie die Sklavin Tarâm-Agade pflegen. Sobald ihre Mutter Bêlitum stirbt[g], gehört sie[h] ihrer Tochter Damiḳtum.

31 *ana matêma*[e] *ma-am-ma-an ú-ul i-ra-gu-um-ši*

In Zukunft wird niemand gegen sie klagen.

32 *nîš* [il] *Šamaš* [il] *Marduk ù Am-mi-zu-du-ga šarrim* 33 *itmû*

Bei Šamaš, Marduk und Ammîzaduga, dem König haben sie geschworen.

[a] *[KU]. BAR. SI.* [b] [DUK]*ŠAGAN.* [c] *GIŠ. LIŠ. GAL.*
[d] *GIŠ. LIŠ. TUR.* [e] *UKUR. ŠÚ.*
[f] Oder: Die Mitgift.
[g] wörtl. ihr Gott sie einsammelt.
[h] scil. die Sklavin.

34 *pân Varad-^{il}Sin mâr ^{il}Sin-i-din-nam* 35 *pân Ilu-šú-ba-ni mar ^{il}Sin-ma-gir* 36 *pân A-bu-và-ḳar mâr^{il}...-i-din-nam* 37 *pân Ib-ni-^{il}UR.R[A] mâr^{il}.....-mu-šá-lim* 38 *pân I-ku-un-pî-[^{il}Sin?...]* 39 *pân Šú-mu-li-ib-ši [mâr...]* 40 *pân ^{il}Sin-mu-šá-lim...* 41 *pân Ḳi-iš-ti-^{il}E-a...*

8 Zeugen.

42 *^{varaḫ}Šabâṭum ûmum 15$^{[kam]}$* 43 *šattum-Am-mi-za-du-ga LUGAL. E* 44 *ṣalam-A.NI ŠU. KUL. TA (?) DI. DI. NE. A. RUM.* 45 *^{il}Za. MÀ. MÀ ^{il}Ištar BI. DA. RUM* 46 *È. ME. TE. UR. SAG. KU. IN. NE. EN. TU. RA.*

Am 15. Šabâtum, im Jahre, in welchem König Ammî-zaduga...

Das genaue Verständnis dieser Urkunde, die jedenfalls sich als ein Vertrag über die Mitgift darstellt, welche die Braut von ihren Eltern geschenkt bekommt, ist von der richtigen Interpretation der Z. 20—24 abhängig.

Zunächst ist festzustellen, daß dieselbe Klausel auch in den analogen Schenkungsverträgen R. 84 [1]), Z. 40—43, und CT VIII 2^{a}, Z. 29—32 [2]) vorkommt. S. weiter.

Alle drei Urkunden sind Mitgiftsverträge, weisen dasselbe Schema auf und beleuchten auch einander in schönster Weise. Es kann keinem Zweifel unterliegen, daß sie alle drei eine erwünschte Illustration resp. Ergänzung bieten zu den §§ 162—164 des CH. Diese drei Bestimmungen regeln die Erbschaft nach dem Tode der Frau, und zwar werden die eventuellen Rechtsansprüche der Eltern der Frau resp. ihres Mannes an die nach ihr zurückgebliebene Mitgift erörtert. Stirbt die Frau und hinterläßt Kinder, erben diese die Mitgift ihrer Mutter, die Eltern haben keinen Anspruch (162). Stirbt die Frau kinderlos, dann werden zwei Fälle unterschieden: *a)* Der „Kaufpreis" ist vom Schwiegervater dem Schwiegersohne rückerstattet worden. Die Mitgift kehrt dann ganz an das Vaterhaus zurück (163). *b)* Der Kaufpreis ist nicht rückerstattet worden. Dann

[1]) In der Umschrift ibid. Nr. 11.

[2]) Umschrieben grossenteils bei Meissner AS III 66.

hat der Mann das Recht, den Kaufpreis von der Mitgift abzuziehen, der Rest kehrt an das Vaterhaus zurück (164).

Unerörtert bleibt aber im Gesetzbuch der Anspruch des Mannes an den „Kaufpreis“, im Falle selbst. wenn Kinder geblieben sind. Denn der § 162 normiert in diesem Falle nur den Anspruch des Vaters, nicht des Mannes. Hier ergänzen die oben erwähnten drei Urkunden die Lücke im Gesetzbuch. Es geht aus ihnen deutlich hervor, daß der Mann auch in diesem Falle das Recht hatte, die *tirḫatu* (den „Kaufpreis“) abzuziehen, es sei denn daß er dieselbe vorher zurückbekommen hat. In unseren Urkunden, wo dies der Fall ist, wird deshalb ausdrücklich die Klausel aufgenommen, daß im Falle die Frau stirbt, nur die Kinder ihre Mitgift erben, nachdem (ištu) der Kaufpreis an ihren Mann, resp. dessen Vater noch vor der Verheiratung rückerstattet wurde.

Nun zur Erklärung der schwierigen Z. 20—24, von denen das Verständnis des ganzen Inhaltes abhängt. Daß die Klausel in engster Beziehung zu dem § 163 steht, beweisen Z. 14—18 in diesem Paragraphen: *šum-ma tir-ḫa-tum šá a-vi-lum šú-ú a na bît e-mi-šú ub-lu e-mu-šu ut-te-ir-šum.* Es ist ganz die Sachlage unserer Urkunde.

Z. 20. *ištu* „nachdem“ kausal, oder besser „entsprechend dem, daß“. Es ist die analoge konjunktionelle Bedeutungsnuance, wie sie in der Präposition *ištu* „entsprechend, gemäß“ in den Urkunden dieser Zeit zweimal vorkommt. Vgl. meine Altbab. Rechtsurkunden Nr. 1, 46; 72^a. 13.

Z. 21. Meissner[1]) hat mit Recht für das Schwierige *gannu* an dieser Stelle in Anlehnung an Jensen KB VI 379 die Bedeutung „Verlobung“ postuliert, hat aber trotzdem für die ganze Zeile die richtige Deutung nicht zu geben vermocht.

Die Zeile bildet einen Satz für sich und ist als Parenthese zu fassen; das *ma* gibt dem Satze einen subordinierten Sinn, der hier am besten durch eine Verbalbestimmung wiedergegeben werden kann: „laut Abmachung bei ihrer Verlobung“ (scil. wurde $^1/_3$ Mine als Kaufpreis vereinbart, oder wurde die Rückgabe des Kaufpreises vereinbart).

Zu *rakâsu* „binden“ im juristischen Sinne, d. h. verabreden, abmachen vgl. *riksâti* „Vertrag“, öfter im CH.

[1]) AS III 67 Anm. 5.

Z. 24. Dieser Satz ist logisch der Folgesatz zur vorangehenden Begründung. *aplum* „erblicher Sohn, Erbe“. So richtig Ungnad OLZ, Jg. 1906 S. 462 ff. Ganz besonders spricht für die Richtigkeit dieser Fassung CT II 24, Z. 27—29: [27] *iš-tu [i?]-lu-šá ik-te-ru-ši* [28] *...-šá-lim-ra-bi a-ḫu-ša a-pil*[a]*-šá* [29] *r[i-di]*[b] *và-ar-ka-ti-šá.* „Wenn ihr Gott sie einsammelt[c], ist ...-*šâlim-rabi*, ihr Bruder ihr Erbe, der Nachfolger ihrer Hinterlassenschaft“.

Zur leichteren Vergleichung seien hier die betreffenden Stellen aus den zwei anderen, oben erwähnten Urkunden wörtlich genannt:

R. 84, Z. 40—43:

[40] *iš-tu mišil manê kaspim te-ir-ḫa-az-za* [41] *i-na ga-an-ni-šá ra-ak-su-**ma*** [42] *a-na Ú-tul-Ištar e-mi-šá tu-ur-ru* [43] *ana matêma*[d] *mâ-rû pl.-šá ap-lu-šá.*

„Nachdem ½ Mine Silber, ihr Kaufpreis — laut Abmachung bei ihrer Verlobung — an Utul-Ištar, ihren Schwiegervater rückerstattet wurde, sind, wann nur immer, ihre Kinder ihre Erben“.

CT VIII 2[a]. Z. 29—32:

[29] *iš-tu* ⅓ *manê kaspim te-ir-ḫa-az-za* [30] *i-na ga-an-ni-šá ra-ak-su-**ma*** [31] *a-na Ilu-šú-ba-ni mu-ti-šá tu-ur-ru* [32] *ana matêma ma-ru-šá ap-lu-šá.*

Übersetzung, wie oben.

Schließlich sei noch auf den juridisch wichtigen Terminus *nudunnû* in unserer Urkunde Z. 14 hingewiesen, ebenso R. 84, Z 33, an beiden Stellen in der Bedeutung „Mitgift“, während im CH. für diesen Begriff ausschließlich *šeriḳtum* gebraucht wird, *nudunnû* aber nur in der Bedeutung „Geschenk des Mannes an die Frau“.

In den neubabylonischen Urkunden bedeutet *nudunnû* bekanntlich „Mitgift“.

Möglich daß auch in unserer Urkunde *nudunnû* als Mitgift im engeren Sinne d. h. „Aussteuer“ zu fassen ist, die als Teil der allgemeinen Mitgift rechtlich gleich dieser behandelt wurde.

§ 171.

Den Schlußpassus dieser Bestimmung illustriert folgender Vertrag:

[a] So ist sicher das Zeichen zu lesen. Unrichtig Meissner A S III 58, weshalb auch Anm. 4 ibid. wegfallen muss.

[b] So richtig von Meissner ergänzt.

[c] d. h. wenn sie stirbt.

[d] *UKUR. ŠÚ.*

R. 95. *Ammî-zaduga.* Jahr? (20. X).

Schenkung des Mannes an die Frau.

1 *2 SAR bîtum ŠI. IN. NI. GIŠ. AL.* 2 *i-na Sippar^{ki}-ia-aḫ-ru-rum* 3 *ita bît Varad-^{il}ÙR. RA* 4 *ù ita bît I-din^{il}Da-gan mâr Mâr-ir-ṣi-tim* 5 *[pû]zu*[a] *1^{kam}-ma rêbit*[b] *^{il}Bu-ne-ne* 6 *[pû]zu*[a] *2^{kam}-ma bît Ni-ši-i-ni-šú aššat^{il}Šamaš* 7 *mârát A-na-tum* 8 *ša Amat-^{il}Ma-mu aššat(?) ^{il}Šamaš marat^{il}Sín-šá-mu-uḫ* 9 *[itti?] Ib-ni^{il}-Šamaš ba-rîm mâr A bu-um-và-ḳar* 10 *[ap-lu]-uz(?)-za il-ku-u* 11 *[1^{SAG}] am-tum^{il} Ul-maš-ši-tum-tukultî^{ti}*[c] 12 *[1^{SAG}] amtum Ilí-ba-áš-ti* 13 *...-ra šuḳultišu*[d] *5 manê* 14 *[1^{aban}]ḪAR. ŠÛ. GU. 1^{abnu} ḪAR(?) ŠÛ. ŠE.* 15 *...-na GAN. ḪI. LI. A* 16 *^{iṣ} iršum KA. ṢIR 2^{iṣ} GA. ZA. KA. ṢIR*

17 *mi-im-ma an-ni-i-im* 18 *šá Ib-ni^{il}-Šamaš barûm mâr A-bu-um-và-ḳar* 19 *a-na ^{SAL}Ḫu-gu-ul-tum ŠÚ. GI áš-šá-ti-šú* 20 *id-di-nu*

21 *a-di ^{SAL} Ḫu-gu-ul-tum áš-šá-az-zu ba-al-ṭa-a[t]* 22 *mi-im-mu-šá ga-az-za-ma ú-ka-al*

23 *ana matêma*[e] *^{il}Marduk-mu-ba-li-iṭ ù Ib-ni-^{il}Še-[rum?]* 24 *ma-ru-šá ap-lu-ša* 25 *simmiš-as-su GA-mil-ki(?)* 26 *...[i]-ka-al* 27 *...[Ib]-ni-^{il}Šamaš barûm* 28 *...ib-ba-áš-šu-ú*

1 Zwei SAR Haus... in Sippar-Iaḫrurum, neben dem Hause des Varad-ÙR. RA und neben dem Hause des Idin-Dagan, Sohnes des Mâr-irṣitim. 5 dessen eine Front die Hauptstrasse des Gottes Bunene, dessen zweite Front das Haus der Nîši-inišu, der Šamaš-priesterin, Tochter des Anatum [bildet], welches[f] Amat-Mamu, die Šamašpriesterin, Tochter des Sin-šamuḫ [von ?] Ibni-Šamaš, dem Wahrsager, dem Sohne des Abum-vakar als ihren 10 Kindesanteil erhalten hatte; eine Sklavin Ul-maššitum-tukultî; eine Sklavin Ilî-baštî, ein ..., dessen Gewicht 5 Minen. 1... — Stein, 1... – Stein 15 ...... 1 Bett,......

All das ist es, was Ibni-Šamaš, der Wahrsager, Sohn des Abum-vakar, der Ḫugultum der ŠÚ. GI[g], seiner Frau 20 gegeben hat.

Solange Ḫugultum, seine Frau lebt, wird ihre Habe sie selbst benützen[h].

Irgendwann immer (in Zukunft) sind Marduk-mubâlit und Ibni-Šerum (?), ihre Kinder, ihre Erben. 25–31 (*Nur einzelne Worte sind erhalten*). Bei [Šamaš......]

[a] *[SAG]. BI.* [b] *ŠIL. DAMAL. LA.* [c] *KU^{ti}* [d] *KI. LAL. BI.* [e] *UKUR. ŠÛ.*

[f] scil. Haus (Z. 1).

[g] Irgend eine priesterliche Berufsbezeichnung.

[h] Wörtl. „ihre eigene Hand halten“.

[29] ... *Ib-ni-[il] Šamaš barûm* [30] ... *ú* [31] ... *i-ra-ag-gu-mu-ši* [32] *[nîš [il]...] ù Am-mi-za-du-ga šarrim* [33] *[it]mû.*	und Ammî-zaduga, dem König haben sie geschworen.
	9 Zeugen[b]
[43] *[varaḫ] Ṭêbîtum[a] ûmum 20[kan]* [44] *šattum Am-mi-za-du-ga LUGAL E.* [45] ...	[43] Am 20. Têbîtum, im Jahre, in welchem König Ammî-zaduga...

[a] *AB. È.* [b] Die Namen werden hier übergangen.

Das Gesetzbuch unterscheidet zweierlei Geschenke des Mannes an die Frau, welche auch in verschiedener Weise normiert werden, worauf zuerst Müller mit Recht hingewiesen hat[1]).

1) Die „Morgengabe" *(nudunnû)*. Über dieses Geschenk verfügt die Frau nicht; sie hat bei Lebzeiten das Nutznießungsrecht, nach dem Tode gehört es ausschließlich ihren Kindern, gemeinsam. (§ 171 Ende).

2) Eine Schenkung an „Feld, Garten, Haus und [anderer] Habe", welche der Gatte seiner Frau irgendwann während ihres gemeinsamen Ehelebens macht und schriftlich beurkundet. Über eine solche Schenkung darf die Frau insoferne verfügen, daß sie dieselbe einem bevorzugten Kinde frei zuwenden darf; ihrem Bruder aber darf sie ein solches Geschenk nicht überlassen (§ 150).

Die Urkunden bestätigen durch ihr Schema diese Scheidung, und es ist daher stets darauf zu achten, von welcher Art Schenkung die Rede ist, mit anderen Worten, unter welchen der zwei erwähnten Paragraphen die betreffende Urkunde zu subsumieren ist.

Meissner[2]) hat mit Recht die Urkunden CT VIII 33[b] und CT VI 38[a] als Illustration für den § 150 angeführt. Die Klausel, daß die Frau das empfangene Geschenk unter ihren Kindern demjenigen, „das sie verehrt und ihr Herz befriedigt" oder „demjenigen, das sie liebt" vermachen darf, weist auf die Norm des § 150 hin.

Dagegen ist unsere Urkunde sicher als ein Fall aus der Praxis für den § 171 (Ende) anzusehen, und von jenen zwei zu trennen.

Darauf weisen die Z. 21—24 hin. Sie besagen: Zu Lebzeiten hat die Frau das Nutznießungsrecht an der Schenkung, nach ihrem Tode sind ihre Kinder die Erben, nicht aber irgend ein von der Mutter erwähltes Lieblingskind.

[1]) D. H. Müller: Die Gesetze Ḫammurabis S. 126. 142.

[2]) Assyriol. Miscellen III S. 48.

Im Einzelnen ist zu bemerken:

Z. 8—10. Diese drei Zeilen sind wegen der Lücke schwierig, und die Übersetzung nur erraten. Der Hauptinhalt des Vertrages wird aber dadurch nicht alteriert.

Z. 22. *ga-az-za-ma u-ka-al.* Dieselbe Phrase kommt auch in der erwähnten Schenkungsurkunde CT II 24, Z. 26 vor: *a-di ba-al-ṭa-at ga-az-za-ma ú-ka-al* (?)[1]) vor. Ferner ebenfalls in einer Schenkungsurkunde CT VIII 5ᵃ, Z. 15—16: [15] *a-di Mu-na-ví-ir-[tum] ba-al-ṭi-[at]* [16] *e[ḳlam] bîtam amtam ga-za-ma (?) ú-ka-[al].* Was bedeutet sie aber? Schon der Zusammenhang sowohl hier wie dort erfordert den Sinn, „nutznießen[2]), das Genußrecht haben". Doch philologisch ist die Redensart schwierig. *ú-ka-al* von *akâlu* abzuleiten geht aus drei Gründen nicht: Erstens müßte Praes. *ukkal* heißen, zweitens ist die Form II¹ von diesem Verbum meines Wissens, gar im Sinne von „genießen", nicht belegt, drittens paßt die Verbindung „ihre Hand[3]) ausschließlich (ma!) wird es genießen" logisch nicht.

Ich glaube daher *ú-ka-al* am besten von כול „tragen, halten, fassen", das nur in der Form II¹ vorkommt[4]), ableiten zu dürfen. Die Redensart ist metaphorisch, bedeutet wörtlich „ihre Hand wird es (das Vermögen) halten, umfassen", im Sinne: sie darf es benützen.

Z. 23—24. Ist unsere Urkunde eine Illustration zum § 171, dann muß man annehmen, dass außer den hier genannten zwei Söhnen sonst keine Kinder vorhanden waren.

§ 173—174.

Diese zwei Normen werden in besonders interessanter Weise durch folgende Urkunde illustriert resp. ergänzt, welche zugleich auch den § 148 beleuchtet:

1) So ist das Zeichen sicher zu lesen. Vergleicht man dasselbe mit dem vierten Zeichen derselben Zeile *(al)*, wird man leicht ersehen, daß *Pinches* dasselbe verlesen haben muß.

2) So übersetzt auch richtig Meissner, wenn er auch unrichtig transskribiert. Es steht deutlich *ú*, nicht ta (?).

3) Möglich wäre allerdings auch zu übersetzen: „Solange Ḫugultum lebt, ist ihre Habe *in* ihrer Hand ausschließlich, sie darf sie genießen. Ähnlich an den zwei anderen Stellen. Allein das Fehlen der Präposition *ina* wäre doch auffällig.

4) Zu der bei Delitzsch HWB s. v. notierten Form li-kul-ka NE XI 225, angeblich I¹ von *kâlu* vgl. Jensen KB VI 248, Z. 228 (oben) und Anm. 1 ibid.

R. 59. *Samsuiluna.* XVI. Jahr (1. XI).

Deklaration in Erbsachen.

1 *Ibik-^{il} Nu-ni-tum m[âr Pu-zu-lim]* 2 *šá itti Ta-ak-ku-[bi]*[a] *um[mišu]*[b] 3 *a-na bît ^{il}Marduk-na-ṣir mâr...* 4 *i-ru-bu-ú*

1 Ibik-Nunitum, S[ohn des Puzzulum], welcher mit seiner Mutter Takkubî in das Haus des Marduk-nâṣir, Sohnes des... eingetreten war

Ta-ak-ku-bi 5 *ki-ši-it-ti i-lim ik-šú-uz-zi-**ma*** 6 *a-na daianim*[c] *is-ni-ku-**ma*** 7 *daianû*[c] *e-zi-ib-ša ik-bu.*

— nachdem die Takkubî 5 ein Schlag Gottes[g] betroffen hatte; sie[h] zu den Richtern gekommen waren, haben die Richter ihre Scheidung ausgesprochen —

8 *Ibik-^{il} Nu-ni-tum a-na-^{il}Marduk-na-ṣi-ir* 9 *ki-a-am ik-bi um-ma šú-ma*

Ibik-Nunitum hat gegenüber Marduk-nâṣir also ausgesagt, er selbst:

10 *ma-ri Pu-uz-zu-lim-ma* 11 *a-na-ku u-ul a-bi at-ta*

10 der Sohn des Puzzulum ausschließlich bin ich; du bist nicht mein Vater.

12 *ana ma-têma*[d] *Ibik-^{il}Nu-ni-tum mâr Pu-zu-lim* 13 *a-na I-din-^{il}NIN. ŠAḪ mâr ^{il}Marduk-na-ṣir* 14 *a-na eklim bîtim ù mu-za-az* 15 *abullê*[e] 16 *ul iragam*[f].

Niemals wird Ibik-Nunitum, Sohn des Puzulum gegen Idin-NIN. ŠAḪ, Sohn des Marduk-nâṣir wegen des Feldes, des Hauses und des 15 Haupttor-Wächteramtes Klage erheben

Rev.[i] 1 *nîš ^{il} Šamaš ^{il}Marduk Sa-am-su-i-[lu-na]* 2 *ù al Sippar^{ki} it-mu-[ú].*

Bei Šamaš, Marduk, *Samsu-iluna* und der Stadt Sippar haben sie geschworen.

12 Zeugen.

Tabl. Ob. Rand: 1 ^{arah} *Šabaṭum*[k] *ûmum 1^{kan}* 2 *šattum Sa-am-su-i-lu-na LUGAL. E* 3 *BÁD ^{AN}DA. DI.*

Am ersten Šabâṭum des Jahres, in welchem der König Samsu-iluna die Mauer des Gottes DA. DI [errichtet hatte].

[a] Vom Schreiber augelassen. [b] *DA[MAL. A. NI].* [c] *DI. TAR.*
[d] *UKUR. ŠÚ.* [e] *KÁ. GAL pl.* [f] *INIM. NU. MAL. MAL. A*

[g] D. h. eine unheilbare Krankheit.
[h] Scil. Mann und Frau.
[i] Im Case. [k] *AŠ. A.*

Rev. [3] *pân* [il] *Sin-ri-me-ni šakkanakkim* [a] [4] *pân* [il] *Sin-ri-me-ni ḫa-za-nu-um* [5] *pân Ibiḳ-*[il] *A-ra-aḫ-tum mâr E-til-pu* [6] *pân Nu-úr-*[il] *Kab-ta mâr Ilu-šu-ba-ni* [7] *p[ân] Ibiḳ-ilí-na mâr GAB(?) DINGIR. RA.* [8] *pân E-te-[i]-a-tum mâr* [il] *Sín-na-ṣi-ir* [9] *pân A-na-*[il] *Šamaš-li-ṣi* [amêl] *EGIR. ŠAB.* [10] *pân* [il] *Ramman-[ša]r-rum mâr Na-ra-am-ilí-šu* [11] *pân Ib-b[a-tu]m mâr Ilu-šu-a-bu-šú* [12] *pân Ni-id-nu-š[a] mâr* [il] *Sín-i[lum]* [13] *pân* [il] *Sín-na-di-šú-mi mâr Ri-ib-*[il] *ÙR.RA* [14] *pân Ni-id-nu-ša mâr* [il] *Sín-i-din-nam* [15]......

[a] *NER. NITAḪ.*

Diese Urkunde ist als Illustration der Gesetzestheorie von hohem Interesse, und steht auch mit ihrem eigentümlichen Rechtsfall unter den familienrechtlichen Urkunden dieser Zeit einzig da. Der komplizierte Rechtsfall ist folgender:

Die Frau Takkubî heiratet als zweiten Ehemann den Marduk-nâsir, dem sie von der ersten [1]) Ehe einen Sohn Ibik-Nunitum mitbringt. Nun wird Takkubî von ihrem Gemahl wegen (unheilbarer?) Krankheit gerichtlich geschieden. Die Folge dieser Scheidung ist nun, daß ihr Sohn aus erster Ehe auf jeden Erbschaftsanspruch väterlicherseits verzichtet, indem er vor Gericht ausdrücklich erklärt, er sei nicht der Sohn des Marduk-nâṣir, sondern der des ersten Ehemannes Puzzulum.

Der ungewöhnliche Fall beleuchtet gleichzeitig zwei Bestimmungen im Ḫammurabigesetze.

Die §§ 148—149 normieren den Fall einer unheilbaren Krankheit (laḫbum) [2]). Dem Manne steht das Recht zu, eine zweite Frau zu nehmen; dann muß er aber die kranke lebenslänglich versorgen. Der Frau steht aber auch das Recht zu, Scheidung zu verlangen, unter Rücknahme ihrer Mitgift. Es wird in unserem Fall auch anzunehmen sein, daß die Richter die Scheidung auf Wunsch der Frau aussprechen, und dann stimmt die Theorie mit der Praxis vollkommen überein.

Doch bilden in unserer Urkunde die eigentlichen Rechtsparteien nicht Mann und Frau, sondern Stiefvater und — Sohn, und die Rechtsfrage betrifft die Erbschaft.

Der Fall, wie er in unserer Urkunde vorliegt, wird im Gesetze

[1]) Es wird nicht gesagt, ob die erste Ehe durch den Tod des Mannes oder durch Scheidung aufgelöst wurde. Letzteres dünkt mir wahrscheinlicher, dem Kontext nach zu urteilen.

[2]) Nach D. H. Müller „Abzehrung, Schwindsucht“, nach Oefele-Winckler „climacterium“.

direkt nicht normiert, allein er kann aus einer analogen Bestimmung des Gesetzes deduziert werden. Die §§ 172—174 behandeln den Fall der Wiederverheiratung der Frau und die Erbansprüche der Kinder an das Vermögen der Mutter d. h. an ihre Mitgift (šeriktum) im Falle ihres Todes. Gebiert sie auch dem zweiten Manne Kinder, dann teilen sie den Nachlaß der Mutter zusammen mit den Kindern vom ersten Mann. Bleibt sie in der zweiten Ehe kinderlos, dann sind ihre einzigen Erben ihre Kinder aus der ersten Ehe, die Stiefkinder aus der zweiten haben keinen Anspruch. Daraus folgt logischerweise, daß auch ihre Kinder aus der ersten Ehe keinen Anspruch erheben können an das Vermögen ihres Stiefvaters (des zweiten Ehemannes der Mutter), im Falle ihr Stiefvater stirbt oder wie in unserem Falle die Ehe wegen Krankheit der Frau aufgelöst wird.

Somit bildet unsere Urkunde mit der Verzichtleistung des Stiefsohnes auf das Erbe des Stiefvaters eine willkommene Ergänzung aus der Rechtspraxis, ein Pendant gewissermassen zu den §§ 173—174 des Gesetzbuches.

Im Einzelnen ist in der Urkunde noch folgendes zu bemerken:

Z. 3—4. a-na bît... i-ru-bu-u. Der Plural bezieht sich auf Mutter und Sohn. Die Redensart *ana bîtim erêbu* im Sinne „heiraten“, von der Frau ausgesagt, kommt in CH. einigemal vor, so Kol. XIII[a], 41—42, 74—79; IX[a], 52—55; XIV[a], 22—33.

Z. 5. *kišitti ilim ikšuzzi* „ein Schlag (wörtlich: ein Packen) von Gott hat sie betroffen“. Die Phrase kann nur im Sinne einer plötzlichen (epileptischen?) Krankheit aufgefaßt werden.

Im CH. kommt im ähnlichen Sinne *li-bi-it ilim* vor „ein Schlag von Gott, ein Unfall“ Kol. XXII 77; es handelt sich dort wohl um eine plötzlich ausgebrochene Tierseuche. Hebräisch wäre dem Sinne nach: הנה יד ה׳ הויה במקנך Ex. III 9 heranzuziehen. Vgl. auch וגם יד ה׳ היתה בם Deut. II 15.

Z. 14—15. *mu-za-az abullê* „Torwächter“ vielleicht im königlichen Palaste. Es ist jedenfalls eine staatliche Amtsstellung, die erblich ist, weshalb der Stiefsohn auf dieselbe verzichtet. Im CH Kol. XVI[a], 51 (§ 187) wird ein *mûzaz êkallim* genannt.

Im dritten Abschnitte der Abhandlung erörtert der Verfasser die Frage:

3) Welche Rechtsverhältnisse resp. Rechtsinstitutionen weisen die Urkunden auf, die im Gesetzbuch gar nicht behandelt werden?

Folgende, im CH nicht normierte Rechtsinstitute werden aus den Urkunden nachgewiesen:

a) Societät *(tappûtum)*. *b)* Rückkauf *(paṭâru)*, *c)* Tausch *(pûḫum)*. *d)* Vollmacht *(ana ḳabî)*, d. h. Stellvertretung (bei Kauf, Darlehen, Pacht, Ehe). *e)* Schuldassignation *(zâzu)*.

Der Verfasser vermutet, daß diese Rechtsverhältnisse wenigstens teilweise in der Lücke des CH zwischen den §§ 65—98 behandelt waren. In diese Lücke gehört auch das seinerzeit von Meissner[1]) publizierte Fragment *Dt. 81*, das schon Scheil und nach ihm die anderen Erklärer des CH mit Recht dieser Lücke zugewiesen haben. Das Fragment enthält den einzig erhaltenen Paragraphen aus der Gruppe über Hausmiete. Glücklicherweise können wir aus den Urkunden drei weitere Normen über Hausmiete entnehmen:

1) Der Mieter trägt die Kosten etwaiger Reparaturen. Das geht aus CT VIII 23[b] (AS III 36) hervor, und stimmt auch mit der Bestimmung in der Serie *ana ittišu* überein.

2) Kündigt der Vermieter dem Mieter die Wohnung[2]), darf Letzterer die Auslagen für die Reparaturen in Abschlag bringen.

3) Zieht der Mieter aber freiwillig aus, kann er der gemachten Auslagen wegen keine Ersatzansprüche erheben.

Letztere zwei Bestimmungen figurieren mit kleinen Varianten als Klausel in den Hausmietsverträgen **R. 35, 36,** die aber von Ranke nicht ganz verstanden wurde. **R. 36** bildet — wie schon Ranke in der Erklärung von Nr. 35 (Umschrift Nr. 7) l. c. S. 24 richtig bemerkt hat — ein Duplikat zu R 35, doch ist es der obigen Klausel wegen wichtig auch **R. 36** in Umschrift und Übersetzung hier folgen zu lassen.

R. 36[3]). *Ḫammurabi.* Jahr? (1. VIII).

1 *Bît Ri-ba-t[im]* 2 *itti Ri-ba-t[im] aššat* *il* *Šamaš*[4]) 3 *il* *XIN.*	1 Das Haus der Ribatum hat von Ribatum der Šamašpriesterin

[1]) Beiträge zur Assyriologie III 501—504.

[2]) Doch wohl vor Ablauf des vorabredeten Termins.

[3]) Der Umschrift ist das Case zugrunde gelegt, die Ergänzungen in [sind nach dem Tablet.

[4]) Tablet Z. 1—2: 1 Bît Ib-ga-tim 2 itti Ib-ga-tim. Nach R 35, 3 ist es der Vater der Ribatum, der hier also statt der Tochter auftritt.

ŠAḪ-na-[sir] [4] *mâr Nu-úr-a-li-[šú]* [5] *a-na ki-iṣ-ri šattim [1*^{kam}*-šú]* [6] *ú-še-ṣi*

NIN. ŠAḪ-nâṣir Sohn des Nûr-ališu [5] gegen Mietzins für 1 Jahr gemietet.

[7] *ki-iṣ-ri šattim 1*^{kam}*-[šú]* [8] *3 šiḳil kaspim* [9] *išaḳal*

Als Mietzins für ein Jahr wird er drei Sekel Silber zahlen.

[10] *ri-eš-ti ki-iṣ-r[i šattim]* [11] *1½ šiḳil kaspim* [12] *ma-ḫi-ir*

[10] Als Anzahlung des Mietzinses für ein Jahr ist 1½ Sekel Silber empfangen worden.

[13] ^{varah} *Ti-ri ûm 1*$^{[kam]}$ [14] *i-na ri-eš-ti-š[u]* [15] *i-ru-ub*

Am 1. des Monats Tîru, in dessen Anfange [15] ist er eingezogen.

[16] *3 isinni* [1]) ^{il} *Šamaš 1 šîrum(?) [10 ḲA šikarum* [2]) [17] *i-pa-ḳi-id*

Drei Festgaben für Šamaš, ein Stück Fleisch, 10 ḲA Wein wird er liefern.

[18] *pân Avîl-*^{il}*R[ammân]* [19] *mâr Sin-e-ri-[ba-am]* [20] *pân* ^{il} *Rammanba-ni* [21] *mâr Ma-ri-im*

Zwei Zeugen.

[22] ^{varah} *Ti-ri ûm 1*^{kam} [23] *šattum* ^{il} *Taš-me-[tum]*

Am 1. Tîru, im Jahre der Göttin Tašmetum.

Rand links [3]): [24] *a-na ma-na-aḫ-ti bîtim šum-ma be-el bîtim* [25 b] [4]) *a-na và-ša-bi-im* [26 b] *ta-ṣi iḳ-[ta]-bi* [27 b] *ma-na-aḫ-tam i-na-di-in* [25 a] *šá* ^{il} *NIN. ŠAḪ-na-ṣir* [26 a] *a-na be-el bîtim šarram(!)* [27 a] *ú-ul i-šá-si (!)* [6]).

[24] Wegen der Auslagen für das Haus [geschieht also]: Wenn der Hausherr zum Inwohner „du sollst ausziehen" spricht, wird er [5]) die Kosten (Auslagen) rückerstatten, damit (?) NIN. ŠAḪ-nâṣir nicht gegen den Hausherrn den König (d. h. das Gericht) anrufe.

Das Verständnis der Klausel Z. 24 ff. hängt natürlich von der Fassung des Begriffes *mânaḫtum* ab.

In seinen „Altbabylonischen Rechtsurkunden" S. 152—154 hat der Verfasser ausführlich über diesen Begriff in den Urkunden gehandelt. Es hat sich gezeigt, daß *mânaḫtum* nichts Anderes als „Kosten, Auslagen" bedeuten kann.

Diese Bedeutung ergibt sich auch mit voller Evidenz aus obiger Urkunde, und aus den betreffenden Klauseln in einigen anderen

[1]) *EZEN.* [2]) *BI.* [3]) Nur im Case.

[4]) So sind sinngemäss die eng an einander geratenen Zeilen zu trennen.

[5]) Scil. der Hausherr.

[6]) So ist wohl nach brieflicher Mitteilung Rankes zu lesen.

Verträgen bei Ranke, die hier im Zusammenhange zur gegenseitigen Beleuchtung angeführt werden sollen.

R. 23[1]), Z. 14—16 Tablet: *mâ-na-aḫ-ti* ᵍᶦˢ *kirîm i-ma-ru-ma i-pa-al-šu* „nachdem er[2]) die Auslagen für den Garten geprüft haben wird, wird er sie ihm[3]) ersetzen".

R. 35[4]), Z. 18—25 Case: *a-na ma-na-aḫ-ti bîtim šá và-[ša]-bu-um i-šá-ka-nu ûm*ᵘᵐ *be-el bîtim a-na và-šá-bi-im ta-zi iḳ-ta-bu-ú ma-na-aḫ-ta-šú i-na-ga*[5])*-ar ûm*ᵘᵐ *và-šá-bu-um li-ba-šú-ú*[6]) *it-ta-zu-ú i-na ma-na-aḫ-ti-šú i-t[e-el]-li*[7]).

„Wegen der Auslagen für das Haus, welche der Inwohner machen wird, [geschieht also]: Am Tage da[8]) der Hausherr zum Inwohner „du sollst ausziehen" spricht, darf er[9]) seine Auslagen in Abzug bringen[10]); am Tage da der Inwohner aus freiem Willen auszieht, geht er seiner Auslagen verlustig[11])".

R. 83[12]), Z. 25: *ma-na-aḫ-ti iš-ku-nu šá um-mi-a-nim-[m]a* „die Auslagen, welche sie (die Pächter) gemacht haben, gehören ausschließlich zum Grundkapital".

Wie man sieht, ergeben alle obigen Stellen, wenn für *mânaḫtum* der Begriff „Auslagen" statuiert wird, einen vorzüglichen Sinn und bestätigen also über allen Zweifel die Richtigkeit der Ausführungen des Verfassers über diesen Punkt in der vorher genannten Abhandlung.

Betont sei noch endlich, daß dieses Wort „mânaḫtum" bis jetzt sich ausschließlich fast nur in Hausmiets- und Feldpachtverträgen hat konstatieren lassen, wo eine Klausel über etwaige Auslagen eben ganz natürlich ist.

Im CH kommt das Wort nur zweimal (§ 47, Z. 61; § 49, Z. 42) vor; beidemal in Normen, die über Feldbebauung handeln, und an beiden Stellen paßt die Bedeutung „Auslagen" einzig und allein in den Kontext, während alle übrigen Übersetzungen[13]) dieser Paragraphen unrichtig sind.

[1]) Inhalt der Urkunde: *A* pachtet von *B* einen Garten zur Bebauung.

[2]) Scil. der Eigentümer des Gartens.

[3]) Scil. dem Pächter. [4]) Es ist dies das Duplikat von R 36.

[5]) Tabl. *ka*. [6]) Tabl. *i-na li-[bi-š]ú*.

[7]) Tabl. *ma-na-aḫ (?)-tam ú-ul i-na-ka-[ar]*. [8]) Oder: sobald.

[9]) Der Inwohner. [10]) Wörtl. „abbrechen".

[11]) Tabl. „darf er die Auslagen nicht in Abzug bringen".

[12]) Inhalt: Zwei Leute pachten gemeinsam einige Felder zur Bebauung.

[13]) Scheil: „ferme"; Müller: „Wohnhaus" (§ 47); „Unterhalt" (§ 49); Peiser: „Auskommen"; Winckler: „Unterhalt"; Harper: „maintenance".

Es sei deshalb gestattet, hier eine revidierte Übersetzung des vielleicht im ganzen Gesetzbuch schwierigsten § 47 vorzubringen:

„Wenn der Pächter, weil im ersten Jahr seine Auslagen nicht aufgegangen sind [1], das Feld zu bebauen [einen Anderen] bevollmächtigt [2], wird der Eigentümer des Feldes die Vollmacht nicht erteilen [3] (?). Nachdem sein Pächter selbst [4]) sein Feld bebaut [5]) haben wird, wird er zur Zeit der Ernte gemäß seinem Vertrage das Getreide erhalten“.

Nur in dieser Fassung gibt die Norm philologisch und sachlich einen klaren, verständlichen Sinn:

Der Pächter darf nicht wegen etwaiger im ersten Jahr erlittener Verluste die Bebauung des Feldes einem Anderen durch Vollmacht überweisen. Der Eigentümer des Feldes darf auf persönliche Fortsetzung der Pacht bestehen. Der einmal geschlossene Vertrag bindet den Pächter ohne Rücksicht auf die Ertragsergiebigkeit des Bodens und die daraus für ihn entspringenden Folgen.

Ein Vergleich obiger Übersetzung des § 47 mit allen übrigen, die auch unter einander stark variieren, wird die Richtigkeit der ersteren umso überzeugender hervortreten lassen.

Im IV. Abschnitt der vorliegenden Abhandlung wird eine systematische Zusammenstellung all jener Einzelheiten geboten, welche sich aus den Urkunden für das Proceßverfahren in der Ḫammurabizeit ergeben. Hiebei wird besonders die Frage nach der Existenz einer Appelation vom Urteile eines Richterkollegiums an eine höhere Instanz erörtert. Verfasser gelangt zu dem schon in seinen „Altbabyl. Rechtsurkunden (S. 26)“, teilweise ausgesprochenen Resultat, daß keine Appellhöfe vorhanden waren, sondern daß eine Wiederaufnahme der Klage in derselben Sache in gewissen näher uns nicht bekannten Fällen zulässig war.

[1]) Scil in den Ernteeinkünften, so daß der Pächter Verlust erleidet.

[2]) *iḳtabi!* Das Wort hat hier einen juristisch prägnanten Sinn „bevollmächtigen“. Vgl. die Urkunden, die Feldpacht durch Vollmacht behandeln (*ana ḳabî*). Schorr: Altbab. Rechtsurkunden S. 158.

[3]) Ich möchte das schwierige *uppaṣ* von *vapâṣu* | ופץ (als I[1]) ableiten, und bei Annahme einer Metathesis mit arab. פוץ (d-o mit Punkt) zusammenstellen, das ebenfalls in Piel „ein Geschäft übertragen, Vollmacht erteilen“ bedeutet.

[4]) ma! der Betonung.

[5]) Z. 67 ist *ı-ir-ri-iš* zu lesen, wie schon richtig bei Winckler.

16. M. THADÉE SMOLEŃSKI. **Austro-węgierskie wykopaliska w Górnym Egipcie, 1907 roku.** ***(Recherches exécutées dans la Haute Egypte par la mission austro-hongroise en 1907).***

Les premières fouilles austro-hongroises en Egypte ont pu être entreprises grâce aux libéralités de M. Philippe Back, Hongrois, résidant au Caire, et ce sont les collections du Musée national de Budapest qui en ont recueilli les fruits. Sur la recommandation de M. Gaston Maspero, directeur du Service des Antiquités en Egypte, j'ai été placé à la tête de cette campagne scientifique et, au mois de janvier de l'année courante, j'ai entrepris des recherches un peu au sud de Charouna, village situé sur la rive droite du Nil, dans la région du désert arabe, entre la petite ville de Magaga et la raffinerie de sucre de Cheikh-Fadl, à l'antique nome d'Oxyrhynchus. Je me proposais d'étudier minutieusement la vaste nécropole de diverses époques où à plusieurs reprises on avait autrefois fait des fouilles, mais qui n'avait jamais été soigneusement explorée.

Je commençai tout d'abord par copier les inscriptions qui couvrent un immense tombeau rocheux de la VI-e dynastie, dans lequel reposent le dignitaire Pepi-Anth-Choua et son épouse Mérout. Ce tombeau taillé dans le calcaire, comprend quatre salles supérieures et des corridors souterrains. Sur les parois se sont en partie conservés des bas-reliefs, représentant des scènes de la vie posthume des défunts; ces bas-reliefs accusent encore des traces de polychromie. Les inscriptions hiéroglyphiques nous rapportent les titres nombreux du prince qui fut l'ami personnel de son souverain, son lecteur et secrétaire, puis gouverneur des provinces méridionales, grand-maître du palais des Pharaons, trésorier, etc. Le cimetière qui s'étend au nord et à l'ouest du tombeau de Choua, n'a donné lieu à aucune découverte importante. En vain l'on a pris la peine de vider quelques dizaines de puits sépulcraux, taillés dans le roc à une profondeur de plusieurs mètres, de fouiller avec soins les salles funéraires; les résultats ont été insignifiants et ont démontré que la nécropole de Charouna avait été antérieurement dépouillée de ce qu'elle contenait. On n'a recueilli que quelques masques coloriés en bois et en argile, quelques statuettes d'Osiris, des tables d'offrandes et quantité d'ustensiles de formes très variées. Beaucoup plus intéressantes en revanche ont été les fouilles opé-

rées au pied du cimetière, sur un plateau appelé Kom-el-Ahmar, où j'ai découvert toute une série des blocs calcaires, chargés de bas-reliefs et d'inscriptions hiéroglyphiques, provenant d'un ancien temple qui vraisemblablement s'élevait jadis dans le voisinage. Ces pierres n'ayant pas été trouvées in situ, il n'est pas possible de déterminer exactement la position du temple; mais les cartouches que nous lisons sur les blocs, permettent de connaître le nom du fondateur de l'édifice sans aucun doute d'imposantes proportions: c'est Ptolémée Soter, général d'Alexandre-le-Grand, mort en 287, avant J. C. Ce même plateau a fourni aussi quelques curieux fragments de l'art copte, restes d'une église aujourd'hui détruite. On voit dans les maisons du village de Charouna de nombreux débris de ce temple ptoléméen et de cette église copte qui ornent l'extérieur des murs des habitations arabes.

Au commencement de mars je me suis transporté sur la rive gauche du Nil et j'ai choisi comme champ de mes travaux les environs de la petite ville de Fechu, dans le désert libyque non loin du village de El-Gamhoud. Au début même de mes recherches j'ai découvert une nécropole gréco-romaine, jusqu'ici complètement ignorée des archéologues. Près de soixante-dix sarcophages en bois contenant des momies ont été retirés de leurs sépultures en terre; presque tous étaient dans un bon état de conservation et portaient une ornementation picturale et des inscriptions. Les scènes religieuses représentées sur ces cercueils sont d'une haute valeur pour l'histoire des croyances de l'antique Egypte: une de ces images est même unique en son genre: c'est celle du poisson sacré Oxyrhyncus, placé sur la dépouille mortelle d'un défunt couché; cette scène a des attaches avec le mythe d'Osiris. Une foule de masques funéraires, souvent ornés de magnifiques dorures, des sandales, des statuettes, des canopes, etc., ont encore pu être recueillis et forment un riche butin pour les musées. En outre, j'ai aussi mis au jour deux stèles démotiques qui ont été soumises à l'examen de M. Spiegelberg à Strasbourg, et une multitude de cartonnages avec des textes hiératiques, démotiques et grecs.

L'état de ma santé et les grandes chaleurs survenues en avril m'ont forcé de remettre la direction des recherches entre les mains d'Ahmed-Bey-Kamal, conservateur du musée du Caire, qui, pendant quelques semaines encore a continué — et avec un succès tout aussi constant — à tirer des sarcophages du sol d'El Gamhoud. La né-

cropole est loin d'être épuisée; mais il faudra s'enfoncer plus avant dans le désert libyque pour y découvrir un cimetière du Moyen-Empire qui s'y trouve. Les résultats de la campagne scientifique de Charouna et d'El Gamhoud seront publiés dans les périodiques spéciaux, et notamment dans „les Annales du Service des Antiquités“ du Caire. Les objets découverts dans les deux localités précitées ont été expédiés par le Nil au Caire où l'on a procédé au partage avec le gouvernement égyptien. Vingt-deux sarcophages et quelques objets de moindre dimension ont été attribués au musée du Caire; le reste est devenu la propriété du musée national de Budapest et des collections impériales de Vienne. De plus, M. Philippe Back a bien voulu offrir trois sarcophages à l'Académie des sciences de Cracovie, grâce à la chaleureuse entremise de M. le comte Thadée Bolesta-Koziebrodzki, ministre plénipotentiaire d'Autriche-Hongrie en Egypte, qui a généreusement cédé à la même institution un quatrième sarcophage dont M. Back lui avait fait présent. Les fouilles de 1907 sont les premières qui aient été exécutées sous les auspices de la Monarchie Austro-Hongroise dans la vallée du Nil; elles ne sont, espérons-le, que le point de départ d'une suite ininterrompue de recherches qui placeront l'Autriche-Hongrie à un rang honorable parmi les nations qui protègent et subventionnent les études sur le lointain passé de l'Egypte aux lieux mêmes où se déroula l'histoire des Pharaons.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

26 Października 1907.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8 et 9. Octobre—Novembre. 1907.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1907.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Materyały i prace Komisyi językowej«. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique)*, 8-o, vol. II, fasc. III, p. 341—478.

J. Karłowicz: »Słownik gwar polskich. Litery R, S, Ś, T«. — wydał J. Łoś. *(Vocabulaire des dialectes polonais — R, S, Ś, T — ed. J. Łoś)*. 8-o, vol. V, p. 462.

J. Łoś: »Jakóba syna Parkoszowego Traktat o ortografii polskiej«. *(Traité de l'orthographe polonaise par Jacques, fils de Parkosz)*. 8-o, p. 49.

M. C Morawski présente le travail de M. W. Klinger: *„L'oeuf dans les superstitions populaires en Pologne et dans l'antiquité"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. Wojciechowski: *„La première imitation de la Nouvelle Héloïse dans le roman polonais („La femme du Grand Échanson" par l'abbé Krajewski. 1786)"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 11 juillet 1907 [1]).

SÉANCE DU 11 NOVEMBRE 1907

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Sprawozdanie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce«. *(Compte-rendu de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, folio, vol. VIII. fasc. 1 et 2, avec 3 tables et 396 gravures, p. 228 et CCLXVIII.

M. J. Kallenbach présente son travail: *„Les premières oeuvres d'Adam Mickiewicz. I-re partie. Influence de Voltaire“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. F. Hoesik: *„Jean Kochanowski et la Réforme“.*

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

St. Kutrzeba: »Mężobójstwo w prawie polskiem XIV i XV w.«. *(L'homicide dans le droit polonais au XIV et XV siècle).* 8-o, p. 99.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Szelągowski: *„Histoire de la Compagnie orientale (eastland-company) en Pologne, sous le règne d'Élisabeth“* [2]).

Le Secrétaire présente le travail de M. Fr. Fierich: *„La législation polonaise sur la lettre de change, d'après les constitutions des diètes de 1775, 1776, 1778, 1780“.*

[1]) Voir Résumés p. 112.

[2]) Voir Résumés p. 113.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 12 NOVEMBRE 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stefan Waszyński: „*Les Laocrites et τὸ κοινὸ(ν) δι(καστή)ριον*“ [1]).

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1907.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie)*. 8-o, ser. II. vol. XXIV, avec 4 planches, p. 236.

W. Kętrzyński: »O dokumentach Mendoga, króla litewskiego«. *(Les chartes de Mendog, roi de Lithuanie, mort en 1263)*. 8-o, avec 4 planches, p. 43.

A. Prochaska: »Samorząd województwa ruskiego w walce z opryszkami«. *(La lutte contre le brigandage en Ruthénie du XVI-e au XVIII-e siècle)*, 8-o, p. 68.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. Sobieski: „*Démétrius I (Dimitr I) candidat à la couronne polonaise*“.

M. St. Smolka présente son article: „*Quelques détails nouveaux sur l'histoire de l'année 1813*“.

M. St. Pawlicki présente le travail de M. W. Rubczynski: „*Etudes pour servir à l'histoire de l'aristotélisme et specialement de sa réception en Pologne. 1-ere partie. Les idées philosophiques de Sébastien Petricius (Petricy) de Pilzno*“.

[1]) Voir Résumés p. 119.

Résumés

17. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 20 czerwca 1907 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 juin 1907*).

Il est donné d'abord lecture du procès-verbal de la dernière séance.

M. le comte Georges Mycielski parle ensuite longuement des „Rapports de la Pologne avec quelques peintres anglais à la fin du XVIII-e et au commencement du XIX-e siècle". Le premier témoignage de ces rapports est un portrait au pastel du prince Adam Czartoryski, Général de la Podolie. Ce portrait exécuté entre 1750 et 1760, est sans aucun doute l'oeuvre d'un artiste anglais. Toutefois nous ignorons le nom de cet artiste. Ces rapports ne tardèrent pas à devenir fréquents et étendus, grâce surtout à la princesse Czartoryska, dont nous possédons un beau portrait gravé par Joseph Marchi en 1770, d'après un dessin du même artiste, et un second portrait, en costume de villageoise, dessiné par Richard Cosway et gravé par Testolini. Nous connaissons encore un portrait de Sophie Zamoyska, fille de la princesse, portrait dessiné par Isabey et gravé en Angleterre. En outre, nous est aussi parvenue une gravure due au burin de Schiavonetti, d'après un dessin de Cosway, et représentant le prince Michel Ogiński, avec sa femme Isabelle, née Lasocka. Nous retrouvons encore Cosway avec un portrait de Kościuszko, gravé par Cardon en 1798, d'après le dessin de Cosway, et offert au héros polonais par le club des Wighs, en 1798. Henry Lingelton, dans son tableau: „Paul premier visite Kościuszko en prison", tableau que reproduit Daniel par la gravure en 1797, se conforme aux indications que lui fournit le généralissime. On constate aussi l'influence anglaise, et notamment celle de Gainsborough, dans l'oeuvre de Joseph Grassi

dont le portrait du prince Joseph Poniatowski, représenté appuyé sur son cheval, est, comme composition, une copie fidèle du portrait du prince Georges de Galles, peint par Gainsborough; ce dernier fut gravé par Smith en 1783. Nous possédons deux exemplaires de ce portrait du prince Joseph: l'un est conservé au Musée des princes Czartoryski; le second fait partie des collections du château de Bursztyn, appartenant au prince Jabłonowski. M. Mycielski à une prochaine séance continuera la lecture de son mémoire.

M. le Président soumet à la Commission des photographies de portraits polonais, communiquées par M. Georges Kieszkowski. Ces portraits se trouvent à l'étranger; ils ont tous une réelle valeur artistique. Ce sont: le portrait d'Henry de Valois, de la collection d'Ambras, celui de Sigismond III, de la galerie de Schönbrunn, deux portraits de Ladislas IV, actuellement à la Burg de Vienne, celui de sa femme Marie de Gonzague, de la collection d'Ambras, ceux de Frédéric Auguste II et de sa femme Marie-Joséphine, au palais archiducal de Salzbourg.

M. le Président fait encore passer sous les yeux des membres de la Commission une photographie de la petite église en bois de Boguszyce près de Rawa de Mazovie, document transmis par M. Etienne Zaborowski.

Mme Constance Stępowska lit son mémoire concernant: „Les influences tchèques sur la peinture industrielle polonaise du XV-e et du commencement du XVI-e siècle". Après avoir étudié et analysé un grand nombre de compositions picturales du XV-e et des premières années du XVI-e siècle, Mme Stępowska conclut que l'art polonais a subi dans la première moitié du XV-e siècle, l'influence directe et profonde de l'art tchèque et des écoles tchèques Cette influence, écartée peu à peu par des courants venant de la Souabe et surtout de la Franconie, courants qui prennent définitivement le dessus dans la seconde moitié du XV-e siècle, se fait encore sentir en quelques points jusque dans le XVI-e siècle.

Dans la séance privée qui suit la séance publique, est confirmée l'élection de M l'abbé Thadée Trzciński de Gniezno, à titre de colloborateur de la Commission.

---

18. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 11-go lipca 1907 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 11 juillet 1907).*

M. le comte G. Mycielski continue la lecture de son travail sur: „Les rapports de la Pologne avec quelques peintres anglais. à la fin du XVIII-e et au commencement du XIX-e siècle". Il est question dans cette seconde partie du mémoire de M. le comte G. Mycielski des relations qu'entretint la princesse Isabelle Lubomirska avec l'artiste célèbre Anne Cosway, femme de Richard. C'est par l'intermédiaire de Mme Vigée Lebrun que la grande dame polonaise connut Anne Cosway. Celle-ci fait en 1782—83 le portrait à l'huile du prince Henry Lubomirski (ce tableau décore aujourd'hui un des plafonds du château de Łańcut). Puis M. Mycielski parle du dessin représentant Rosalie Rzewuska. née princesse Lubomirska. dessin exécuté à Vienne en 1819—20 par Thomas Lawrence et conservé au British Museum de Londres. Presque en même temps (1820—22) Henry Füger fait aussi à Vienne un portrait de Rosalie Rzewuska. Parmi les peintres anglais plus récents qui ont été en contact avec la Pologne, M. Mycielski cite Georges Hayter. peintre d'histoire. dont on voit à Krzeszowice un beau portrait à l'huile de la comtesse Arthur Potocka. de grandeur naturelle. fait en 1832.

M. le Président soumet ensuite à la Commission des plans et des photographies, communiqués par M. Szyszko-Bohusz. représentant les églises catholiques et grecques-unies fortifiées de Brochów. Małomożejków, Synkowicze. Supraśle et Wilno. Ces édifices sont des spécimens monumentaux de l'architecture militaire ecclésiastique en Pologne et en Lithuanie.

M. Pajzderski résume un mémoire de M. Georges Kieszkowski intitulé: „L'église d'Uchanie et ses objets d'art". Cet édifice en brique. construit dans le style renaissance par la famille Uchański, a été restauré dans le style baroque. On y voit les beaux tombeaux polychromiques de Paul et Etienne Uchański. de Paul Uchański et de sa femme Anne. née Herburt, que l'auteur attribue à des sculpteurs de Léopol de l'époque de la Renaissance.

M. Casimir Wyczyński parle de l'hôtel de ville de Szydlowiec, construction datant du milieu du XVI-e siècle. avec la belle attique si caractéristique des édifices polonais de cette époque, et une fort curieuse construction des toits. Il illustre son exposé d'excellents dessins.

M. Jean Ptaśnik lit une note sur le tombeau de Jean Giolenus à l'église S. Maria del Popolo à Rome. Cet artiste qui mourut à Rome en 1672, fut peintre et architecte des rois de Pologne. M. Etienne Komornicki présente la photographie d'un autel en pierre, sculpté, élevé par Pierre et Jacques Videlicius en 1521, et provenant sans aucun doute de l'atelier des sculpteurs occupés à la décoration de la chapelle des Sigismonds au Wawel. Cet autel, assez détérioré, est aujourd'hui encastré dans le mur extérieur de l'église de Zator, où très probablement il a été transporté d'ailleurs.

---

19. A. SZELĄGOWSKI. **Dzieje kompanii wschodniej (eastland-company) w Polsce za Elżbiety.** *(Die Geschichte der Ostkompagnie [eastland-company] in Polen zur Regierungszeit Elisabeth).*

Die Geschichte der Ostkompagnie zur Zeit Elisabeths ist eine Episode aus der Geschichte des Handelskampfes Deutschlands und Englands im XVI Jhrhdt., genauer genommen, des Anteils Polens in diesem teils ökonomischen, teils politischen Kampfe.

Dieser Anteil hing vor allem von der Stellung ab, welche Polen in dem damaligen Handels- und Geld-Verkehr annahm, zweitens von den Konjunkturen des Welthandels, der damals noch vorwiegend ein europäischer Binnenhandel war.

Die erste Frage hat der Verfasser vorliegender Arbeit bereits in dem Werke: „Das Geld und der Umsturz der Preise in Polen im XVI und XVII Jhrhdt." berührt. Dort handelte es sich jedoch hauptsächlich darum, den Einfluß des Geldumlaufs auf die Geschichte zu erweisen. Hier handelt es sich nur um den Abfluß und Zufluß des Geldes ins Ausland, also um Aufstellung der Frage der Handelsbilanz des polnischen Freistaates.

Es ist unmöglich, die Lösung dieser Frage in ihrer ganzen Ausdehnung anzustreben. Für uns genügt nur die Bilanz des überseeischen Handels auf Grund der Konsignationen des Pfahlgeldes in Danzig. Denn nach gewissen gegebenen Daten aus dem Ende des XVI Jhrhdt. betrug die Ausfuhr über andere Häfen Polens, Königsberg mit eingerechnet, nur den fünften, ja sogar sechsten Teil der Ausfuhr Danzigs.

Das Resultat dieser Berechnungen ist, daß zum mindesten die

ganze Getreideschiffahrt einen Überschuß der passiven Bilanz über die aktive bildete, was in runden Ziffern ausgedrückt, fünf bis sechs Millionen oder sogar 8 bis 10 Millionen fl. betrug, je nachdem der Getreidehandel zu- oder abnahm.

Dieser ausgezeichnete Stand der Handelsbilanz Polens, der mindestens von der Hälfte des XVI bis zur Mitte des XVII Jahrh. dauerte, erklärt sich durch den ökonomischen Zustand des Reiches. Polen war keineswegs ein ökonomisch passives Land im Verhältnis zu den Ländern im Westen. Vor allem stützte sich sein Handelsverhältnis zu den westeuropäischen Ländern vorwiegend auf der Ausfuhr, während seine Einfuhr, wenn auch nicht ausschließlich so doch in bedeutendem Maße von dem Handel mit dem Orient bestimmt wurde. Dies wirft auch ein Licht auf die Frage, wo jenes Geld hinkam, das aus dem Westen zufloß.

Die zweite Frage nach dem Anteil Polens am internationalen Handel betrifft die allgemeine Gestaltung des europäischen Handels jener Zeit. Zwischen dem Levantehandel seit der Mitte des XV Jahrh. und dem Ozeanhandel (der Holländer, später der Franzosen und Engländer) wird dieser ganze Zeitraum (anderthalb bis zwei Jahrhunderte) von dem nördlichen Seehandel vom Kanal bis zum Weißen und Baltischen Meer ausgefüllt. Hier stand die Wiege der zukünftigen Handelsmacht der Holländer und auch Englands.

Im Mittelalter lag dieser ganze Handel ungeteilt in den Händen der Hansa, die ökonomisch auch das an das Deutsche Meer grenzende Land unterjochte, nämlich England (Utrechter Traktat, 1474). Der erste Schritt zur Befreiung des nördliches Handels von der Übermacht der Hansa war die Öffnung des Sundes für die Niederländer (1544). Der Traktat „Magnus intercursus“ (1496) zwischen England und den Niederlanden gab auch den Engländern dieselben Rechte. Gleichzeitig beginnt in England seit Eduard VI der Kampf zwischen den englischen Kaufleuten und der Hansa um Gleichberechtigung, was den Handel — so den inneren wie auch den ausländischen — im Bereich der Hansastädte anbetraf.

In Wahrheit entbrannte dieser Kampf erst zur Zeit Elisabeths. In die Jahre von 1560—1570 fallen die ersten Erschwerungen im Handel der Engländer mit den Niederlanden (1564 wird die Grenze geschlossen, 1567 Unruhen in Antwerpen, 1568 Aufhebung der englischen Stapelplätze in den spanischen Besitzungen in den Niederlanden), gleichzeitig der siebenjährige Krieg und die Erschwe-

rungen im Handel mit Moskau (das Schließen des Sundes 1566 und das Verbot der Schiffahrt auf der Narwa).

Die ganze ökonomische Existenz Englands — die Produktion der Wolle und die Tuchausfuhr — sind erschüttert. Da schließen die Engländer im Westen einen Handelsvertrag mit Hamburg, das mit den Rechten und Vorschriften der Hansa bricht (am 19 Juli 1567). Gleichzeitig legt Elisabeth im Osten, in Danzig, eine neue Ostkompagnie (eastland-company) an, die nach denselben Grundlagen organisiert war wie die westlichen Merchant Adventurers, als trade of staple (am 17 August 1568).

Das Privileg Elisabeths für diese Kompagnie (die Kopie in den Handschriften des Harlem. Brit. Museum. 4125) bestimmt und begrenzt genau das Operationsterrain des Handels für jede dieser Kompagnien. Grenzlinie war der Sund und die Oder. Alles, was nach dem Osten von dieser Linie lag, also Schweden, Livland, Preußen, Pommern, Polen und Litauen (mit Ausschluß Narwas und der Inseln im Baltischen Meer), gehörte zu den Kaufleuten des Ostens. Das Land wieder längs der Elbe und nach Westen zu gehörte dem Handelsbereich der Merchant Adventurers an. Zwischen diesen beiden Operationssphären lag ein neutrales Terrain für den gemeinsamen Handel wie Dänemark, Mecklenburg, Schlesien, Mähren — wobei manche Punkte wie Kopenhagen, Elsenör ausschließlich für die Kaufleute des Ostens reserviert waren, andere wieder, wie Holstein „für die Merchant Adventurers“.

Das Jahrzehnt des Kampfes (1568—1578) zwischen den Merchant Adventurers und der Hansa im Westen hat für Hamburg R. Ehrenberg in seinem Werke: „Hamburg und England zur Zeit Elisabeths“ beschrieben.

Für unsere Kompagnie ist dies wichtig in Rücksicht auf den Kampf Siegmund Augusts, später Stephan Batorys mit Danzig. Diesem Umstand verdankt die Ostkompagnie ihre Übersiedlung nach Elbing und eine Garantierung derselben Privilegien, welche die Merchant Adventurers in Hamburg hatten. Das Hauptprivileg darunter war die Handelsfreiheit nach dem Prinzip — der Gast mit dem Gast — und nicht wie bisher nach dem Grundsatz, daß der Handel der Engländer mit fremden Kaufleuten nur durch Vermittlung der Hansakaufleute stattfinden dürfte. Dieses Recht entriß der Hansa die bisherige Handelshegemonie sogar im Bereich ihrer eigenen

Sitze — also vor allem in Deutschland und legte dieselbe in die Hände der Engländer.

Seit dem Jahre 1578 beginnt die letzte Phase des Krieges der Hansa sowohl im Westen mit den Merchant Adventurers als auch im Osten mit der Ostkompagnie. Die beiden Repräsentanten dieses Kampfes waren Heinrich Sudermann, der Syndikus der Hansa, und Georg Liesemann, der Sekretär des Londoner Stylyard — jener stammte aus Niederdeutschland, dieser war in Danzig geboren.

Da dieses Moment in dem Werke Ehrenbergs hervorgehoben und beschrieben ist, so muß hier nur erwähnt werden, worin der Verfasser dieser Arbeit mit ihm nicht übereinstimmt.

Im Jahre 1579 hatte — nach Ehrenberg — die Hansa auf der Versammlung in Lübeck beschlossen, weitere Schritte zur Wiedererlangung der ihnen von der Königin Elisabeth entzogenen Privilegien zu tun und schickt zu diesem Zwecke eine Gesandtschaft nach England

Ehrenberg kennt nicht den grundsätzlichen Beschluß, den man bereits auf dieser Versammlung gefaßt, nämlich die Engländer aus Deutschland und Preußen zu vertreiben, wenn die Privilegien der Hanseaten nicht erneuert würden.

Weiter lokalisiert Ehrenberg den Kampf nicht nur auf Hamburg, sondern auch auf Deutschland. Daher überging er auch den Umstand, daß zum Kampf mit England der Hansa sowohl die Hilfe des Kaisers und des Deutschen Reiches als auch des Königs von Polen notwendig war.

Daher wenden sich zuerst Lübeck selbst, später Lübeck, Hamburg und Bremen an den Kaiser (nach Ehrenberg aus eigener Initiative). Indessen geschah dies im Sinne des auf der Versammlung bereits gefaßten Beschlusses. Dieselbe Aktion sollte beim polnischen König Danzig, nicht nur im Namen der Städte des preußischen Bereiches, sondern auch der Hansa beginnen.

Danzig schickt als Gesandte an Stephan Batory Daniel Herrmann und Georg Liesemann nach Litauen (1580). Es besticht und bittet Liesemann setzt durch seinen Einfluß auf der vorherigen Zusammenkunft der Hansa das Verbot der Schiffahrt auf der Narwa im Sinne der Forderungen Stephan Batorys durch.

Der König erläßt ein Mandat an die Elbinger (Wilno, am 8 Mai 1580) gegen die Monopole und die Usurpierung höherer Rechte durch die Ausländer, als sie bisher besessen. Den Abgeordneten

Danzigs ist dies zu wenig — sie wollen den Rivalen verdrängen, der sie auf dem Handelsgebiete stört. Stephan Batory weist die Danziger an den Kanzler. Zamoyski konferiert, geht ein, verspricht fast alles, bittet nur, daß sie die Mandate nicht eher veröffentlichten und in die Matrikel eintrügen, als bis neue erweiterte herausgegeben sein würden.

Endgiltig gewannen die Danziger nichts, weder durch diese Gesandtschaft noch auch durch eine spätere nach der Lüneburger Versammlung der Hansa. Zwei königliche Kommissionen, die Elbinger einerseits und die Lubartower im J. 1584 andererseits, liefern ungemein interessante Beiträge so zur ökonomischen Politik unter Batory als auch zu der Stufe der ökonomischen Ausgestaltung in Polen im XVI Jahrh. — sowie zu den sich kreuzenden Strömungen — des Monopols und des freien Austausches.

Die endgiltige Dezision des Königs erfolgte auf dem Landtag v. J. 1583, die von den Danziger Gesandten dramatisch geschildert wird. Es entschied dabei der zwischen dem König und Danzig geschlossene Hafenzolltraktat (tractatus portorii). Stephan Batory verlieh der Ostkompagnie weder ein spezielles Privilegium, noch schloß er einen Handelstraktat mit England, wie dies Elisabeth verlangt hatte. Er gestattete nur im geheimen den Elbingern, mit der Ostkompagnie nach hamburgischem Muster einen Vergleich zu schließen. Die rechtliche Stellung der englischen Kaufleute in Polen aber wurde auch fernerhin von dem königlichen Privilegium bestimmt, das den Engländern freien Handel in ganz Polen gestattete.

Die auf diesen Grundsätzen gekräftigte „Ostkompagnie" in Elbing entwickelt sich so vorteilhaft, daß zwanzig Jahre später Siegmund I in einem Brief an Jakob I sie gewissermaßen „die Herrin und Vermittlerin des ganzen Handels in Polen" nennt. Beweise dafür liefern die Konsignationen des Hafenzolls, der in Elbing in derselben Höhe wie in Danzig erhoben wurde.

Im Westen nahm der Kampf eine andere Wendung an als in Polen, da Hamburg den mit den Engländern geschlossenen Handelsvertrag gekündigt und auf dem Reichstag in Augsburg (1582) der Kaiser auf Fürbitten der Stände den Operationsplan der Hansa approbiert (während Ehrenberg behauptet, daß er ihn auf Drängen des englischen Botschafters verworfen), in Wahrheit aber nur für eine gewisse Zeit die Ausübung der die englischen Kompagnien und Monopole betreffenden Beschlüsse aufgeschoben hatte. Diese

Handlungsweise steht mit der allgemeinen damaligen Politik der Habsburger in Verbindung, wie auch damit, daß die spanischen Habsburger den Kampf mit England und den aufrührerischen Ständen im Westen nach Norden zu verlegen suchten, namentlich um die Hauptquelle des Reichstums dieser Länder zu untergraben — d. i. ihren Handel auf dem Baltischen Meer und der Nordsee.

Von da an geht die Hansa im Kampf mit Elisabeth Hand in Hand mit dem kaiserlichen Hof, Filipp II und dem Statthalter der Niederlande, dem Herzog Alexander von Parma (Anknüpfung von Handelsverträgen 1583). In erster Linie sucht sie die Engländer aus Emden zu verdrängen, wohin sie nach ihrer Vertreibung aus Hamburg übergesiedelt waren, und aus Elbing, wo sie einen neuen Vertrag geschlossen hatten. Aber Stephan Batory nimmt die Ostkompagnie in Preußen in seinen Schutz. Aus Hamburg werden die englischen Kaufleute im J. 1586 endgiltig vertrieben. Von Seite der Hansa wird ein ebensolcher Schlag gegen den Handel und die ökonomische Entwickelung Englands vorbereitet, wie von Seite Filipps II die Ausrüstung der „Unüberwindlichen Armada" gegen die nationale Selbständigkeit Englands sein sollte. Die Katastrophe v. J. 1588 machte sowohl der Herrschaft Spaniens im Westen, wie auch der Herrchaft der Hansa im Norden ein Ende. England ruft die Blockade Spaniens, was Waffen- und Proviantzufuhr anbetrifft, aus. In den Jahren 1587—1594 fallen nur von Danziger Schiffen 26 in die Hände der Engländer, und zwar 22, die mit Ladung nach Spanien fuhren, und 4, die von da zurückkehrten.

In Polen folgte die Politik in den ersten Jahren der Regierung Siegmunds III den von Batory vorgezeichneten Bahnen, aber schon seit der Zusammenkunft in Reval beginnt die habsburgisch-wasasche „entente". Es entstehen im Keim zwei Figuren unter Beteiligung Polens im Bündnis mit den Habsburgern: eine im Osten gegen die Türken, die andere im Westen gegen England und Frankreich, beide in engem Zusammenhang miteinander. Spanien sendet seinen Botschafter Don Fernando de Mendoza, den Admiral Arragons, nach Polen an den Hof Siegmunds III und nach Prag an den Hof des Kaisers. Rudolf II erläßt ein Patent, das die Engländer aus dem Deutschen Reiche vertreibt (am 1 August 1597). Siegmund III schickt als Gesandten nach England Paul Działyński mit der Forderung, die Blockade aufzuheben und die Privilegien der Hansa zu erneuern.

Unmittelbar nach Veröffentlichung des kaiserlichen Patents antwortet Elisabeth mit der Schließung des Stylyard in London und dem Handelsbruch mit Deutschland (am 13 Januar 1598), beläßt jedoch den Untertanen des polnischen Königs ihre früheren Freiheiten (pristinam... Poloniae subditis libertatem). Auch Danzig verändert sofort seine Stellung in dem Kampfe — es will die Engländer nicht vertreiben, sondern bestrebt sich nur um Übersiedlung ihrer Kompagnie von Elbing nach Danzig, was also bereits zwischen Elisabeth und der Hansa zwecks Wiedergewinnung ihrer verlorenen Freiheiten vermittelt.

Endgiltig drangen die Engländer abermals in Deutschland ein, kehrten nach Emden, Stade, sogar nach Hamburg (1611) zurück, während indessen die Ostkompagnie einige Jahrzehnte später nach Danzig zurückkehrte.

---

20. M. STEFAN WASZYŃSKI. **Laokryci i τὸ κοινὸ(ν) δικαστήριον.** [*Les laocrites et* τὸ κοινὸ(ν) δικαστήριον].

Dans cette étude l'auteur se propose de déterminer la signification qu'avait dans l'Egypte ptolémaïque l'institution judiciaire dont l'existence nous fut révélée pour la première fois en 1903, d'après des papyrus trouvés par deux savants français, MM. Jouguet et Lefebvre, au village de Magdôla dans le Fayoum, et publiés par eux dans le Bull. de Corr. Hell. T. 26 et 27. Ces éditeurs français parvinrent les premiers à lire le nom de cette institution et proposèrent de le compléter en τὸ κοινοδί(κιον); ce furent aussi eux qui, les premiers, se demandèrent quelle était la nature de l'institution que ce nom désignait, et émirent l'hypothèse qu'il signifie, soit le tribunal des laocrites, soit celui des chrématistes, depuis longtemps connus. On s'est occupé plusieurs fois de cette question, sans en donner jusqu'ici une solution satisfaisante. L'auteur s'est assigné: d'abord de contrôler le nom de l'institution; puis d'en définir le rôle propre non moins que celui qu'elle a joué dans l'organisation judiciaire de l'Egypte, et par cela même d'en déterminer les rapports avec les laocrites et les chrématistes. Il a exposé son argumentation dans l'ordre suivant:

Dans la première partie il passe en revue les sources que nous possédons en général sur l'organisation judiciaire de l'antique Egypte

(antérieurement à l'époque romaine), et il observe dans cette revue l'ordre chronologique dans lequel ces sources ont été établies.

1) Diodore de Sicile I, 75 nous parle de la chambre composée de trente membres élus par les trois principales villes, Héliopolis, Thèbes et Memphis, en qualité de juges communs δικαστὰς κοινοὺς de l'Egypte entière. Ce passage de Diodore avec une courte note de Claudius Aelien (Var. Hist. XIV, 34), a été pendant de long siècles la seule source qu'on ait eue sur les collèges judiciaires en Egypte.

2) En 1826, la publication des papyrus du musée royal de Turin nous apprend qu'à l'époque ptolémaïque il y avait en Egypte les collèges judiciaires grecs des chrématistes, suivant les lois grecques, et les collèges égyptiens des laocrites, suivant la loi égyptienne.

3) En 1902, les papyrus découverts à Tebtynis nous apportent un décret du roi Evergète II, de l'année 118 avant J.-C., qui nous donne des informations sur la rivalité qui régnait entre les deux tribunaux susdits des laocrites et des chrématistes, et sur les limites que le roi Evergète II assigna à la compétence de ces deux juridictions.

4) Depuis 1903 sont venus s'ajouter à ces documents les papyrus de Magdôla; une de ces pièces publiée dans les Mélanges Nicole (1905) cite le tribunal des laocrites; deux autres, Magd. 21 et 23, publiées dans le Bull de Corresp. Hell., T. 26 et 27 (1903 et 1904) nous révèlent l'existence d'un tribunal de la fin du troisième siècle avant J. C., dont les éditeurs ont lu la dénomination qu'ils ont complétée sous les plus expresses réserves, comme suit: κοινοδί[κ]κιον). On doit donc se demander si ce complétif est justifié, ou s'il est possible d'en trouver un autre plus plausible.

Les éditeurs motivent leur version sur un passage de Polybe (XXIII, 15, edidit Schweighäuser) où il est fait mention d'un κοινοδίκκιον existant en Crète au commencement du deuxième siècle avant J. C. — M. Waszyński conserve cette leçon de Polybe, car il ne pense pas qu'en vertu de l'inscription relevée en Crète (dont il sera parlé plus loin) on ait le droit de modifier le texte de Polybe, comme le voulait Boeckh, et comme le font à sa suite les récents éditeurs de Polybe, puisque les meilleurs manuscrits de cet écrivain portent κοινοδίκκιον. Toutefois M. Waszyński reconnaît qu'en cet endroit de Polybe κοινοδίκκιον peut simplement signifier „droit com-

mun", *commune jus;* on ne saurait par conséquent admettre le complétif proposé par les éditeurs des textes de Magdôla, car il ne s'agit pas ici de tel ou tel droit, mais d'un tribunal judiciaire. Il faut donc compléter autrement ce terme. L'auteur appelle ici à son aide des matériaux épigraphiques, trois inscriptions provenant de la fin du troisième et du commencement du second siècle avant J. C., c'est-à-dire contemporaines des textes de Magdôla. Ce sont: 1) C. I. G. 2556 (Michel Nr. 16, Hicks[1] 172), 2) Inschriften von Pergamon I, 163, et 3) Inscr. Ins. Mar.-Aeg. III, 254 (Michel Nr. 439). La première de ces inscriptions établit une différence expresse entre τὸ κοινὸν δικαστήριον „tribunal commun" et τὸ κοινοδίκιον, „droit commun"; la seconde porte κοινοδίκιον avec la signification évidente de „droit commun". Donc, alors même que nous n'aurions que ces deux inscriptions, il faudrait compléter les textes de Magdola exclusivement d'après τὸ κοινὸν δικαστήριον de C. I. G. 2556. Néanmoins dans la troisième inscription τὸ κοινοδίκιον signifie sans aucun doute „tribunal judiciaire commun", et c'est pourquoi tant que les savants explorateurs français ne tireront pas de Magdôla des textes mieux conservés, il est permis d'hésiter entre le complétif ἐπὶ τοῦ κοινοδι(κίου) ou bien ἐπὶ τοῦ κοινοδι(καστηρίου), ou bien enfin ἐπὶ τοῦ κοινο(ῦ) δι(καστηρίου).

Voilà tout ce que nous avons à dire au sujet des matériaux fournis par les sources.

Dans la II-ème partie l'auteur essaye: 1° de préciser les rapports existant entre τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) — et dorénavant il emploie cette forme, avec toutefois cette réserve qu'il ne la considère pas comme la meilleure, ni comme la plus possible — et les trente δικασταὶ κοινοὶ de Diodore; 2° de préciser les rapports de τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) avec le tribunal des laocrites; 3° de préciser les rapports du tribunal des laocrites avec les δικασταὶ κοινοί de Diodore.

Ad 1. — D'un côté, τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) constaté à la fin du troisième siècle avant J. C., — de l'autre, les trente δικασταὶ κοινοί de Diodore, paraissent être identiques au premier coup d'oeil. Mais ce que Diodore raconte au sujet des trente juges que possédait la population τὸ παλαιόν fixée en Egypte, peut-il être encore rapporté à l'époque des Lagides? Nous avons une multitude de documents hiéroglyphiques attestant l'existence de „la chambre des trente", et confirmant bien des détails relatés par Diodore; mais cette attestation concerne l'époque de l'Empire moyen, environ 2000,

ou tout au moins 1500 ans avant J. C. Rien *a priori* ne nous autorise à conclure que ce que Diodore écrit à propos de ces „trente“ peut s'appliquer encore à „son époque“, ou même à celle des Lagides. Un point de haute importance apparente c'est l'appellation soi-disant semblable de ces deux institutions. M. Waszyński affirme que c'est là une illusion. Diodore n'a pas du tout appelé ces trente juges δικασταὶ κοινοί, comme on l'a cru jusqu'ici (et dans ces derniers temps Gradenwitz: Diodore nennt diese Richter δικασταὶ κοινοί. Archiv f. P. III, 36); il dit uniquement qu'ils étaient élus et nommés juges communs par les trois villes (ἀποδεικνύντες δικαστὰς κοινούς), et tout de suite après il les désigne comme οἱ τριάκοντα, et c'est là une traduction du nom spécial que ce collège avait parmi la population égyptienne. Donc ce point de similitude apparente disparaît. Y a-t-il encore quelques connexités? Il y en a une, et assez importante, c'est la même compétence juridique; et la chambre des trente à laquelle plus d'une fois on a attribué à tort une compétence criminelle (p. ex. Gradenwitz, l. c. la prend pour un „peinliches Gericht“) et τὸ κοινὸ(ν) δι(κα)στήριον) n'avaient que la compétence civile, comme le démontre M. Waszyński d'après les études effectuées principalement par M. Eug. Révillout (Le tribunal égyptien de Thèbes. Rev. Eg. III) sur les documents hiéroglyphiques, et d'après sa propre interprétation minutieuse des Magd. 21 et 23. Mais cette connexité unique, reste unique. Car nous connaissons par Diodore le cérémonial des séances de ces trente juges, la marche des affaires jugées, le mode d'organisation — mais quant à τὸ κοινὸ(ν) δι(κα)στήριον) nous ne savons rien sur les particularités précédentes. Au sujet de „la chambre des trente“ nous savons qu'elle existait à l'époque du Moyen Empire, ou tout au moins du Nouvel Empire; quant à τὸ κοινὸ(ν) δι(κα)στήριον), nous savons qu'il existait en 221 avant J. C.; mais en aucun cas nous ne pouvons trouver un rapport chronologique ininterrompu entre l'une et l'autre institution. C'est pourquoi M. Waszyński termine ici l'examen de cette question par un résigné „non liquet“.

Ad. 2. — Quels furent les rapports entre τὸ κοινὸ(ν) δι(κα)στήριον) et οἱ λαοκρίται? Etaient-ce deux institutions différentes ou bien n'en formaient-ils qu'une seule? La dissemblance des dénominations porterait à croire que les choses aussi étaient essentiellement dissemblables, d'autant plus que λαός a dans ce grec des papyrus et des Septante, précisément en ce qui concerne les questions d'Egypte,

une signification fort précise. Les deux dénominations d'origine grecque sembleraient aussi témoigner en faveur de cette opinion que c'étaient là des institutions seulement grecques, c'est-à-dire ptolémaïques, d'autant plus que dans les documents hiéroglyphiques elles n'ont point de correspondants comme en a „la chambre des Trente" de Diodore, dans les „Trente suteni" des documents de l'époque du Moyen Empire (voir Révillout, Le Tribunal égyptien de Thèbes. Rev. Eg. III, p. 12). Quant à l'époque de l'existence des deux institutions, nous pouvons affirmer, d'après les sources citées dans la première partie, que οἱ λαοκρίται existèrent de 221 à 118 avant J. C.; le κοινὸ(ν) δι(καστήριον) existait sans doute en 221. Quant à leur compétence, l'auteur démontre, d'après Tor. I, Teb. V. Mél. Nic. Magd. 21, 23 que les laocrites et le κοινὸ(ν) δι(καστήριον) avaient la compétence matérielle uniquement dans les affaires civiles. Reste à éclaircir un point encore: la compétence personnelle. Les laocrites étaient en principe un tribunal égyptien, destiné aux Egyptiens; quant à τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον), nous ne savons pour qui il avait été institué. Un détail insignifiant en apparence, et pour ce motif passé jusqu'ici inaperçu, semble pourtant permettre à l'auteur de résoudre le problème d'une manière décisive et peut-être convainquante. Comparons les Mél. Nic. et les Magd. 23. Matérialement les affaires sont semblables: des contestations au sujet de 20 et de 24 drachmes. Dans les Mél. Nic. les deux parties sont égyptiennes — le stratège cite l'affaire devant les laocrites; dans les Magd. 23 une des parties est grecque, l'autre est égyptienne — le stratège ordonne de porter l'affaire devant τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον). Sans compter qu'il est difficile d'apercevoir les raisons pour lesquelles le stratège Diophanes, le même jour et la même année, à la fin des pétitions concernant deux affaires égales aurait écrit tantôt „à envoyer aux laocrites", tantôt „à envoyer à τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον)", si ces deux institutions avaient été identiques, il faut faire ressortir vivement que la dénomination τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) ne prend sa véritable acception que si nous la traduisons mot à mot par: „tribunal commun", pour les parties de nationalités différentes. De même dans les inscriptions citées plus haut, C. I. G. 2556 et Incr. Ins M. Aeg. III, 254, τὸ κοινὸν δικαστήριον, ou bien τὸ κοινοδίκιον était toujours un tribunal commun pour des éléments différents. L'auteur parvient donc à conclure que: τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) était différent du tri-

bunal des laocrites, que c'était une institution judiciaire destinée aux parties privées de nationalités différentes, et prononçant d'après les règles d'une sorte de droit international privé. Evidemment les premiers Ptolémées créèrent trois espèces de tribunaux: les laocrites pour les Egyptiens, les chrématistes pour les Grecs, τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) pour les parties de différentes nationalités. Ce dernier par la suite, peut être au commencement du deuxième siècle, cessa d'exister; ses attributions passèrent, en partie aux laocrites, en partie aux chrématistes.

Ad 3. — Rapports entre les laocrites et les „Trente“ de Diodore.

En présence de la pénurie des informations touchant les laocrites et en particulier leur création, il n'est pas du tout exclu que les laocrites n'aient été une institution fort ancienne, adoptée par les Ptolémées. Toutefois tout ce que l'on sait jusqu'ici semble s'opposer à l'identification de ces deux institutions et non la confirmer (par contre voir Mitteis, Reichsrecht u. Volksrecht. p. 47). En terminant M. Waszyński revient à la première question, et mettant à profit la situation conquise, déclare maintenant que τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) et les Trente δικασταὶ κοινοί de Diodore n'ont entre eux absolument rien de commun.

Dans la III-ème Partie l'auteur étudie la compétence des laocrites et du κοινὸ(ν) δι(καστήριον), et en particulier formule ses hypothèses au sujet des motifs pour lesquels dans le décret connu Tebt V, 207—220, une première fois il est question de ὑπέχειν καὶ λαμβάνειν, et une seconde fois seulement de ὑπέχειν τὸ δίκαιον.

Nakładem Akademii Umiejętności

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1907. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

14 Grudnia 1907.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 10. Décembre. 1907.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1907.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

M. KAWCZYŃSKI: »Amor i Psyche w baśniach«. *(Amour et Psyché dans les légendes),* 8-o. p. 161.

M. M. ZDZIECHOWSKI présente son travail: *„Le »Pater Noster« de Cieszkowski"*.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„André Towiański d'après ses Ecrits posthumes"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1907.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie),* 8-o. ser. II, vol. XXV, avec 4 planches p. 334.

»Archiwum Komisyi prawniczej«. *(Collectanea ex archivo Collegii iuridici)*, 8-o, tomus VIII, pars I, p. XI et 270.

M. Schorr: »Kodeks Hammurabiego a ówczesna praktyka prawna«. *(Le Code d'Hammurabi et la pratique juridique contemporaine)*, 8-o, p. 31.

R. Taubenschlag: »Organizacya sądowa Egiptu w epoce rzymskiej i bizantyńskiej». *(L'organisation judiciaire de l'Egypte à l'époque romaine et byzantine)*, 8-o, p. 81,

M. Sz. Askenazy presente son travail: „*La mission de François Rzewuski à Petersbourg en 1764. Contribution à l'histoire des débuts du règne de Stanislas Auguste*".

Résumés

21. W. KLINGER. **Jajko w zabobonie ludowym u nas i w starożytności.** (***Das Ei im antiken und modernen Aberglauben***).

Der Verfasser stellt sich die Aufgabe, alle abergläubischen Verwendungen des Eies in der antiken und modernen Volksüberlieferung zu untersuchen. Indem er eine möglichst vollständige Übersicht der betreffenden Sitten, Bräuche und Zeremonien gibt, versucht er ihre ursprüngliche Bedeutung zu finden, d. h. den ihnen zu Grunde liegenden Gedanken ans Licht zu ziehen. Er verkennt natürlich nicht, daß mehrere Versuche, diese Frage zu lösen, schon gemacht worden sind; die bisherigen Deutungen scheinen ihm aber gleicherweise unbefriedigend und mißlungen. Den Grund solchen Mißerfolges sieht er in dem Umstand, daß die Forscher, die sich mit der Frage beschäftigten, sich auf die modernen, d. h. die spätesten, vielfach entstellten und verdorbenen Formen des zu untersuchenden Rituals beschränkten, ohne auf die antiken, d. h. die älteren, der Zeit ihrer Entstehung näheren Formen desselben irgend Rücksicht zu nehmen. Nach dem Verfasser sind die modernen Volkszeremonien, wo das Ei die Hauptrolle spielt, weder eine besondere Art Opfer, womit man die Gunst der Geister und Dämonen sich erkauft, noch spätere Erweiterungen der abergläubischen Verwendung des Ostereis, das, wie bekannt, kraft seines geheiligten Charakters ein mächtiges Amulet und apotropäisches Mittel ist, — Ansichten, die man öfters ausgesprochen hat. Gegen die erste Möglichkeit spricht die Tatsache, daß die Opferbedeutung dem größten Teil dieser Bräuche ganz und gar fremd ist und nur künstlich in sie hineingedeutet werden kann; gegen die zweite — der Umstand, daß die hier zu besprechenden Bräuche viel älter sind,

als die christliche Feier der Auferstehung. Um dem hervorgehobenen Fehler früherer Forscher zu entgehen, knüpft der Verfasser an das klassische Altertum an und von diesem Standpunkte aus versucht er die Frage zu betrachten. — Es ist allgemein bekannt, daß das Ei im Altertum eine ausgesprochene kathartische Bedeutung hatte und neben Schwefel und Salz, Dorn und Eisen, Knoblauch und Weihrauch etc., zu den Sühn- und Reinigungsmitteln gehörte, zu denen man Zuflucht nahm, sobald es darauf ankam, jemanden von der schädlichen Verunreinigung durch Dämonen (ἄγος, μίασμα) zu befreien. Es ist nun ohne weiteres klar, daß wir das Ei überall dort antreffen müssen, wo die Gefahr, zu den Geistern in nähere Beziehung zu treten, vorzuliegen schien. In der Tat begegnet uns das Ei in der antiken Volksmedizin (Ovid. Ars. am. II. 229—230; Juvenal VI. 510—18; Pers. V. 185 sqq.; Lucian. Dial. Mort. I. 1); es erscheint vielfach im Totenkult und Begräbnisritual (Juvenal. V, 85), um Menschen gegen umgehende Seelen zu schützen; es kommt endlich auch in anderen Zeremonien lustralen Charakters vor. So entsühnte man sich mit dem Ei nach einem unglückverheißenden Traum (Martial. VI. 54. cf. XI. 50. 9), den der antike Glaube den nächtlichen Dämonen, bisweilen auch den Seelen der Verstorbenen zuschrieb; so reinigte man damit die heiligen Kultusgefäße (Apul. Met. XI. 16), welche die Berührung des Menschen entweiht hatte.

Wenn also die kathartische Bedeutung des Eies bei den Alten außer jedem Zweifel steht, so sind doch die Motive derselben nicht so durchsichtig und augenfällig, und der Verfasser will zeigen, wo sie zu suchen sind. Seiner Meinung nach bieten die oben angedeuteten Bräuche der antiken Volksmedizin den Schlüssel zum richtigen Verständnis des ganzen Eirituals. Aus der Zusammenstellung der zitierten Zeugnisse stellt sich heraus, daß man den Kranken mit einem Ei bestrich, um das böse, die Krankheit bewirkende Wesen aus ihm herauszulocken und in das Ei zu bannen; daß man es dann auf den Kreuzweg trug und dort liegen ließ, und daß es strengstens verboten war, solche Eier aufzuheben oder auf sie zu treten. Die hier dargestellte Zeremonie erklärt der Verfasser als die einfachste und billigste Form der s. g. „transplantatio morbi s. mali“, eines weitverbreiteten Brauches, vermöge dessen das Volk die Krankheiten von Menschen und Haustieren auf ein minderwertiges lebendiges Wesen übertragen will. Einen schlagenden Beweis für diese

Auffassung bietet nach dem Verfasser der antike Glaube, daß die zu solchem Zwecke verwendeten Eier die Fähigkeit zur weiteren Entwickelung zu verlieren pflegten (Clem. Alexandr. Stromat. VII. 713. B. c. 26). Es ist leicht einzusehen, daß diese naive Form des Glaubens früh verbleichen und daß der einmal entstandene und verbreitete Brauch durch eine neue Begründung gerechtfertigt werden mußte. So wird das am Kreuzwege hingeworfene Ei bald als Opfer für die Totenkönigin Hekate, die man daselbst verehrte, aufgefaßt (Schol. Arist. Plut. 596. cf. Lucian l. c.), bald gewinnt es allmählich die Bedeutung eines universellen ἀποτρόπαιον, das dem Menschen gegen dämonische Anfechtung Hilfe zu leisten vermag. Sogar die Eierschalen bekommen bald eine abwehrende Kraft und die Anwendung derselben in der Viehzucht gegen Schlangenbiß und drgl. wird ausdrücklich durch antike Veterinäre angeraten (Veget. Ars Veter. III. 77. 3). Hier bekommt das Ei Beziehung zum Ritual, das Ackerbau und Viehzucht betrifft, ein Zug, der in moderner Überlieferung stärker hervortritt. — In solchem apotropäischen Sinn ist die Verwendung des Eies schon im Altertum weit über die Grenzen der eigentlichen klassischen Welt gegangen; es zeigt sich das in der „Tosephta" (Zeitschr. d. Ver. für Volkskunde III. 23), dem interessanten Verzeichnisse jüdischen Aberglaubens, das im III. Jh. n. Chr. in Kleinasien entstanden ist. Danach pflegten die Juden ihre Wohnungen mit Eiern oder Eierschalen gegen Unheil zu schützen. Der Verfasser hält sich für umsomehr berechtigt, diesen Brauch dem antiken Einfluß zuzuschreiben, als das alte Testament ihn überhaupt nicht kennt und der Hellenismus in den jüdischen Gemeinden Kleinasiens immer zahlreiche Anhänger besaß.

Nachdem der Verfasser alle ihm bekannten antiken Zeugnisse erschöpft hat, geht er zur modernen Tradition über. Die analoge Anordnung des gesammelten Materials läßt den vollständigen Parallelismus der alten und neuen Volksüberlieferung umso drastischer hervortreten. Es fehlen freilich in der letzten gewisse Bräuche und Ritus, die in der ersten vorhanden sind (Abwendung der Folgen des bösen Traumes, Reinigung der entweihten Kultusgefäße mit Eiern), und es kommen sogar andere vor, die früher, so viel der Verfasser weiß, unbekannt waren, (Verwendung des Eies in Bräuchen, die sich um Hochzeit und Geburt gruppieren). Die Zahl der Analogien ist trotzdem so groß, ihre Ähnlichkeit so auffallend, daß sie teilweise ohne direkte Beeinflussung durch die Alten kaum

zu erklären sind. Besonders schlagende Beispiele solcher bis auf die kleinsten Details sich erstreckenden Analogie enthält die Volksmedizin der Slaven, — eine neue Bestätigung der längst anerkannten Tatsache, daß die slavische Volkstradition vielfach konservativer und an antiken Reminiszenzen reicher ist, als die des europäischen Westens. Hier (nämlich bei Klein-, Weiß- und Großrussen) lebt in primitiver Einfalt und Naivität die Reinigung der Kranken mit Eiern fort, die um den Patienten und auf ihm herumgerollt und dann, samt der dadurch herausgelockten Krankheit, an Kreuzwegen weggeworfen werden; wie bei den Alten, so darf auch hier niemand sie aufnehmen, sonst zieht er sich den Dämon zu. Wenn hier der hellenische Ursprung des Brauches auf der Hand liegt, so ist die Frage in anderen Fällen nicht so klar. Es ist unmöglich, in dem Rahmen einer kurzen Notiz alle betreffenden Zeremonien zu beschreiben, und deshalb sollen nur typische Formen derselben hier genannt werden. Auch hier also, wie im Altertum, erscheint das Ei vielfach in Begräbnisritus und im Totenkult, es bekommt einen Platz im Kreise der mit Viehzucht und Ackerbau verbundenen Bräuche und spielt überhaupt eine ganz hervorragende Rolle als Amulett und ἀποτρόπαιον. Bei solchem Parallelismus der verglichenen Gebiete hält es der Verfasser für erlaubt, schon „a priori" dem modernen Eiaberglauben die lustrale, abwehrende Bedeutung zuzuschreiben, und die nähere Betrachtung des Tatbestandes bestätigt diese Voraussetzung. In der Tat tritt die lustrale Bedeutung des Eies meistenteils von selbst zu Tage, dort aber, wo sie durch spätere Umdeutungen verdunkelt ist, läßt sie sich teils durch Zuziehung der reineren Formen des betreffenden Brauches, teils durch andere Indizien leicht herstellen. Nachdem der Verfasser in der Feststellung der kathartischen Bedeutung des Eirituals eine Unterlage für weitere Schlüsse gewonnen hat, macht er noch einen Schritt weiter und versucht auch das Osterei in demselben Sinne zu erklären. Seiner Ansicht nach war dieses Ei ursprünglich kein Symbol der Wiedergeburt, wie man es in Beziehung, sei es auf Christi Auferstehung, sei es auf die Neubelebung der Natur im Frühling, öfters behauptet hat, sondern nur ein Element der zahlreichen Lustrationszeremonien, die zu dieser Jahreszeit fast allgemein verbreitet waren und mit dem Glauben an die Rückkehr der Seelen im nächsten Zusammenhang stehen. In dieser Hinsicht scheinen dem Verfasser folgende Umstände maßgebend zu sein: 1-o die Farbe der Ostereier, 2-o die Zeit der

Färbung und 3-o die Art der Verwendung derselben. Die rote Farbe, die man vorwiegend zu diesem Zwecke gebraucht, ist, wie man weiß, ein mächtiges ἀποτρόπαιον und scheint schon an und für sich den wahren Sinn des Brauches anzudeuten: sie soll die abwehrende Macht des Eies verstärken. Das steht in vollkommenster Harmonie mit der allgemeinen Richtung der Bräuche und Zeremonien, die in ihrer Gesamtheit das Frühlingsritual bilden. Die christlichen Ostern haben, wie bekannt, heidnische Frühlingsfestlichkeiten verdrängt, die weit in die graue Vorzeit zurückgehen und, durch einen düsteren Charakter gekennzeichnet, mit dem Totenkult in engster Verbindung stehen, ein Zug, den man freilich öfters zu übersehen pflegt. Das neue, frische Leben, die rege, intensive Bewegung, die zu dieser Zeit die ganze Natur durchdringt, ergreift sympathetisch und reißt auch die armen Seelen der Verstorbenen hin: „mundus patet“, d. h., es verschwindet die Scheidewand, die unsere Welt vom Jenseits abgrenzt, es öffnet sich das Seelenreich, und in dichten Reihen ziehen die Geister nach oben zum hellen Sonnenlicht. Um diese unheimlichen Gäste vom Menschen fern zu halten, sein Leben, Haus und seine Habe gegen ihren Groll und Neid zu schützen, hat der Volksglaube zahlreiche Vorsichtsmaßregeln erfunden, zu welchen das Anzünden von Holzstößen, Beräuchern mit wohl- und starkriechenden Substanzen, Besprengen mit Wasser, Umherstreuen von Dorngesträuch, neben vielen anderen, gehören. Während solche „Allerseelentage“ der Alten (wir erinnern an die attischen „Ἀνθεστήρια“ und römischen „Parentalia“, die im Frühling gefeiert wurden) weit bekannt sind, ist die Existenz ihrer modernen Korrelate seltsamerweise noch nicht festgestellt. Diese Lücke der modernen Volkskunde will der Verfasser durch seine Schrift gewissermaßen füllen und führt aus dem Dorfkalender der süd- und osteuropäischen Völker (Neugriechen, Südslaven, Polen, Klein-, Weiß- und Großrussen, Völker des Kaukasus) zahlreiche Tatsachen an, die auf die Feier der „Totentage“ im Frühling unzweideutig hinweisen. In diesem Gebiet erhält sich bis jetzt in ganz primitiver Roheit der Glaube, daß die Charwoche die Zeit der Wiederkunft und der zügellosen Freiheit unheimlicher Mächte ist, und die Rudimente derselben Vorstellung, die in der Überlieferung Mittel- und Westeuropas hie und da auftauchen, fordern den Schluß, daß dieser Glaube einst allgemein war. Die Beziehung der Ostereier zum Totenkult ist endlich aus folgenden mit ihm verbundenen Ze-

remonien zu ersehen. Bei den genannten Völkern trägt man am Ostertag die roten, in der Kirche gesegneten Eier auf den Friedhof, legt sie auf die Gräber nieder, oder wälzt sie vom Grabhügel herab und begräbt sie dann. Nach dem Gesagten kann es kaum bezweifelt werden, daß das rote Osterei nur ein Mittel gegen den Zorn der Seelen ist und in den Kreis kathartischer Ritus gehört. Als man aber den ursprünglichen Sinn des Brauches allmählich vergessen hatte, gewannen sekundäre Deutungen und Erklärungen die Oberhand. Der frohe Tag der Auferstehung ließ alle Furcht und Angst der vorhergehenden Tage aus dem Bewußtsein schwinden und im Einklang mit der freudigen Stimmung des Augenblickes bekommt das Osterei eine neue, allegorische Bedeutung, wird zum Symbol des neuen Lebens, der Wiedergeburt, der Auferstehung. Durch ihren poetischen Reiz bekommt die allegorische Bedeutung allgemeine Anerkennung und bewirkt ein so vollständiges Vergessen des eigentlichen Sinnes dieses Brauches, daß er sich jetzt nur mit Hilfe komplizierter Untersuchungen wiedergewinnen läßt.

---

22 FRANZ XAVER v. FIERICH: **Prawo wekslowe w Polsce na podstawie konstytucyi sejmowych (1775, 1776, 1778, 1780).** ***(Das Wechselrecht in Polen auf Grund der Landtagskonstitutionen [1775, 1776, 1778, 1780]).***

I. Das polnische Wechselrecht war vor dem J. 1775 ausschließlich Gewohnheitsrecht. In diesem Jahre wurde eine Konstitution erlassen, die das Wechselgesetz in Polen einführte (Vol. leg. VIII, p. 192). Zur Zeit der Einführung der Konstitution vom J. 1775 kannte das polnische Gewohnheitsrecht trassierte Wechsel, persönliche Wechsel und die Institution des Indossaments. In diesen Zeiten waren in Polen die Inhaberwechsel bekannt. Vor dem J. 1775 haben in den polnischen Ländern die deutschen Wechselgesetze, für Danzig (1701, 1747, 1766) und für Elbing (1758) bindende Kraft gehabt. Ebenso bestanden besondere Wechselbestimmungen für die Stadt Thorn. Zur gleichen Zeit hat in den Nachbarstaaten, und besonders in Deutschland, eine ganze Reihe von Wechselordnungen Geltung gehabt, die in einzelnen Bestimmungen häufig miteinander nicht übereinstimmten. Dies veranlaßte eine ungewöhnliche, besonders monographische literarische Bewegung. Unter

den. das Gesamtbild des Wechselrechtes umfassenden Werken. zeichnete sich das Werk des Heineccius: „Elementa iuris cambialis“ aus (8 Aufl. v. 1742—1779). Dieses Werk ist im § 8 der oberwähnten Konstitution. als „ius subsidiarium“ für das Wechselrecht in Polen berufen. Die siebente Auflage ist als Hilfsquelle anzusehen, da sie zur Zeit der Veröffentlichung der Konstitution vom J. 1775 die letzte gewesen war. Im Sinne der Grundsätze. die das Werk des Heineccius enthält. in Verbindung mit der Konstitution v. J. 1775 — mußten vor allem in Wechselsachen die von der Wechselkonstitution v. J. 1775 umfaßten Vorschriften Anwendung finden, samt ihren Zusätzen: ferner die Vorschriften und Grundsätze nach Heineccius, insoweit sie mit obigen Konstitutionen nicht im Widerspruch standen; ferner das Gewohnheitsrecht und die Wechselgebräuche, die sich in gewissen Gegenden Polens eingebürgert hatten oder in Polen allgemein anerkannt waren; schließlich sollte noch das partikuläre (ordentliche) Recht und in Ermangelung desselben das allgemeine (ordentliche) Recht Anwendung finden. Trotzdem trat das Gewohnheitsrecht in den Vordergrund. obwohl es mit den Ansichten des Heineccius im Widerspruch stand. Ein Beispiel dafür bieten die Grundsätze des Gewohnheitsrechts über die Inhaberwechsel und domizilierte Wechsel.

In den Jahren 1776 (Vol. leg. VIII. p. 886). 1778 (Vol. leg. VIII. p. 956) und 1780 (Vol. leg. VIII. p. 979) wurden Konstitutionen herausgegeben, welche die Konstitution v. J. 1775 teilweise änderten. Die erste von ihnen (1776) beschränkte die Zulässigkeit der Wechselausstellung durch minderjährige Edelleute; in der zweiten bestimmte man das 24. Lebensjahr als die Zeit der Wechselfähigkeit. außerdem verbot man den Landesbürgern adeligen Standes. die Erbgüter besaßen. Inhaberwechsel auszustellen; in der dritten (1780) wurde den Edelleuten überhaupt verboten, Wechsel auszustellen.

Die sehr lebhaft geführten Landtagsberatungen v. J. 1778 und 1780 malen in grellen Farben die fatalen Folgen. welche die Ausstellung der Wechsel durch den Adel, namentlich aber durch die minderjährigen Edelleute. nach sich zog. Diese Beratungen haben eine weitgehende Bedeutung für die Erforschung der ökonomischen Verhältnisse des Adels in Polen; sie konstatieren eine ungewöhnliche wucherische Ausbeutung und erweisen deutlich, daß die Institution des Wechsels. die ursprünglich dem Handel dienen sollte. auf

völlig falsche Wege geraten war. Zu erwähnen sind zwei Bestrebungen einer Reform des Wechselrechtes. So widmet Andreas Zamojski in seiner „Gerichtsgesetzsammlung“ vom J. 1778 dem Wechselrecht den 9 Titel des 3. Buches. Diese Vorschriften, die den Charakter einer Novelle zu den Wechselkonstitutionen tragen, zeugen von einem guten Verständnis der Grundsätze des gleichzeitigen Wechselrechtes, überdies überragen sie die Konstitution v. J. 1775 bedeutend an Klarheit. Die zweite Bestrebung ist das Projekt des Zivilrechtes, von Josef Januszowicz (1791—1792) gesammelt; Paragraph 15 dieses Projektes betrifft die Wechsel. Dieses Projekt ist als Programm eines Gesetzprojektes aufzufassen, das erst ausgearbeitet werden soll. Die Wechselkonstitutionen von 1776, 1778 und 1780, die das eigentliche Wechselrecht bilden, wurden zwischen der ersten und zweiten Teilung Polens erlassen. Daher können wir sie alle für eine Sammlung von Vorschriften halten, die nach der ersten Teilung — über das ganze Gebiet Polens bindende Kraft hatten. Diese Konstitutionen verloren zu verschiedenen Zeiten auf verschiedenen Gebieten des früheren Polens ihre bindende Kraft; besonders im Herzogtum Warschau unterlag das polnische Wechselrecht in kurzer Zeit vielfacher Wandlung.

II. Die polnische Wechselordnung unterschied drei Arten des Wechsels: trassierte Wechsel, persönliche oder eigene Wechsel und den Schuldschein mit Wechselkraft (der wechselmäßige Schein § 1. pto 6. Konst. vom J. 1775). Die Form der trassierten und eigenen Wechsel unterschied sich grundsätzlich nicht von der Form der Wechsel in Deutschland. In unseren Archiven besitzen wir Hunderte von Abschriften eigener Wechsel; zur Seltenheit dagegen gehören polnische, d. h. in Polen ausgestellte trassierte Wechsel. Die Ursache liegt hauptsächlich darin, daß die polnischen gezogegen Wechsel in ihrer Mehrzahl im Ausland zahlbar waren. Gezogene Wechsel, die im Ausland (Amsterdam, Paris, Hamburg, Frankfurt, Wien u. s. w.) ausgestellt und in Polen zahlbar waren, sind in den polnischen Archiven zahlreich vertreten. Als Akzeptanten treten polnische Kaufleute auf, wie Nowicki, Tretter, Bartsch, Florkowski, Goy, Haller und viele andere. Die Archivmaterialien beweisen, daß in Polen domizilierte Wechsel mit und ohne Angabe des Domiziliaten bekannt waren und zwar so gezogene Wechsel wie persönliche. Auf Grund der besprochenen Konstitution nimmt auch derjenige eine Wechselverpflichtung auf sich, der in einer handschrift-

lichen Verschreibung, ohne sich an die Form des persönlichen Wechsels zu halten, doch will, „daß diese Verschreibung ein Wechsel sein soll“, oder auch nur sich „dem Wechselrecht unterwirft, im Fall er seiner Verpflichtung nicht nachkommt“. Unter diesen Bedingungen haftet der Schuldner, der eine solche Handschrift ausgestellt hat, nach den Vorschriften des materiellen und formellen Wechselrechtes. Scheine dieser Art waren einigen deutschen Wechselordnungen bekannt. In der Wissenschaft des Wechselrechtes kannte man solche Scheine unter dem Namen „Bastardwechsel“. Die Materialien in den Archiven bestätigen, daß derart Schuldscheine in Polen im Gebrauch waren. Ein solcher Schein war kein Wechsel, sondern gab nur die Grundlage zu einer Wechselverpflichtung; auf ihn hatten die Vorschriften von der Wechselstrenge Anwendung, doch nicht von dem Wechsel als solchem. Infolge dessen konnten auf ihn z. B. die Bestimmungen vom Indossament nicht angewendet werden. Außer den erwähnten Scheinen existierten in Polen gleichzeitig noch jüdische Schuldscheine unter dem Namen „Mamre“, eigentlich „Mamran“. Es war dies ein Schuldschein, der unter Juden ausgestellt wurde; er bestätigte den Empfang des Geldes, doch waren auf ihm fast nie der Name des Leihenden noch der Ort, wo das Geld zurückerstattet werden sollte, angegeben. Dieselben waren also regelmäßig Inhaberpapiere.

Die Wechselfähigkeit war in den weitesten Grenzen anerkannt (§ 4 der Konst. v. 1775, Konst. vom J. 1776, 1778 und eine Reihe Beschlüsse des Permanenten Rates). Die Annahme des Wechsels erfolgte unter Bedingungen oder bedingungslos. Die erfolgte Annahme konnte nicht zurückgenommen werden (§ 2, 8-vo Konst.). Zur Geltendmachung der Wechselrechte gegen die Regreßverpflichteten war ein Protest notwendig, doch nur bei trassierten Wechseln. Wenn der, auf den der Wechsel gezogen war, diesen nicht annahm, war es notwendig, einen Protest zu erheben, um die Wechselrechte gegen die Vormänner zu wahren. Im letzteren Falle war der Protest infolge der Nichannahme eine genügende Grundlage, von den Regreßverpflichteten am Tage der Fälligkeit des Wechsels Zahlung zu verlangen. Ein Regreß, wenn die Zahlung nicht eintrat, war gegen die Regreßverpflichteten in beliebiger Ordnung möglich. Der Wechselprotest mußte in irgendwelche authentische Bücher eingetragen werden. Weder die Konstitution vom J. 1775, noch Heineccius erwähnen von einem Regreß wegen Unsicherheit des

Hauptschuldners. In der Überzeugung, daß die erwähnte Institution in Polen unbekannt war, bekräftigt uns der Umstand, daß man vor der Verfallszeit keine Bezahlung, was aus § 5. 8-o lit. b ersichtlich ist, verlangen, noch auch Sicherstellung begehren konnte, da in den Vorschriften über die Wechselexekution von einer Sicherstellung im Wege der Exekution keine Rede ist.

Die Institution des Indossaments war der Konstitution vom J. 1775 als vollständiges eigentliches Indossament bekannt. Die Archivmaterialien bestätigen die Existenz des Indossaments „per procura", ebenso des Indossaments „in bianco". Nach dem Wortlaut des § 5. 8-vo zu urteilen, tritt der Indossatar in ein unmittelbares Rechtsverhältnis zu den anderen Wechselverpflichteten. Die Bezahlung des Wechsels erfolgte unter Aushändigung des Wechsels und Ausstellung einer Quittung durch den Gläubiger des Wechsels. Die Quittung konnte besonders oder auf dem Wechsel ausgestellt werden. Die Prolongation des Wechsels war zulässig. Diese Grundsätze sind in den Vorschriften der Konstitution nicht miteinbegriffen doch sind sie von den Archivmaterialien bestätigt. Die Institution der Wechselintervention war nicht bekannt; das beweist der Schluß „a contrario" aus § 6. 7-mo der Konstitution v. J. 1775.

Der Wechselanspruch bezog sich auf die Wechselsumme, die Provision, Schadenersatz und Auslagen, nach den Vorschriften des Wechselrechts. Wir begegnen in unseren Archiven Wechseln, in denen die Provision 7% von 100 festgestellt ist. Die Provision bei Wechseln betrug, falls der Termin nicht eingehalten wurde, 5% von 100 (§ 5. 3-tio). Aus dieser Vorschrift ist eine Änderung der Konstitution v. J. 1775 (Vol. leg. VIII. p. 181) zu ersehen. Nur dingliche Exceptionen waren zulässig, alle anderen waren ausgeschlossen. Die Konstitution führt ihrer vier an, und zwar: 1) inhabilitatis personae, 2) temporis anticipationis, 3) falsi und 4) praescriptionis.

Wenn der Wechselinhaber des gezogenen Wechsels keinen Protest erhob, oder die Wechselverpflichtung verjährte — so wurde der Wechsel als gemeine Handschrift angesehen, und die Schuld konnte nur nach dem ordentlichen Rechte geltend gemacht werden. Bei der Institution der Verjährung macht das Gesetz einen Unterschied zwischen persönlichen und trassierten Wechseln. Die Vorschriften von der Verjährung sind unklar und lassen infolge dessen

gewisse Zweifel aufkommen, die teilweise bei Anwendung der Lehre von der Wechselverjährung beseitigt werden können.

III. Indem wir die Konstitution vom J. 1775 kritisch beurteilen, können wir deren äußere Seite von der inneren unterscheiden. Bei Prüfung der Außenseite ist zu konstatieren, daß sie das materielle Recht und den Wechselprozeß umfaßt. Das materielle Recht ist nur ein Bruchstück des Wechselrechts. Eine Reihe von Vorschriften der Konstitution gehört eher der Lehre vom Wechselrechte als der Gesetzgebung an. Die Stilisierung der Konstitution ist unklar. Untersucht man das Wesen des polnischen Wechselrechts, so ist die Stellung zu unterscheiden, die Heineccius, abweichend zu dem, von der Konstitution v. J. 1775 eingenommenen Standpunkt, gefaßt hat. Heineccius huldigt der Literalvertragstheorie (Cap. III. §§ 7 u. 8), trotzdem aber begeht er eine Reihe von Inkonsequenzen, indem er in gewissen Fällen die Konsensualvertragstheorie anwendet. Anders verhält es sich mit der Konstitution von J. 1775. Diese Konstitution enthält keine Bestimmungen, die Verträge „de contrahendo cambio" betreffen würden. Sie ist ein Wechselrecht im wahren Sinne des Wortes. Sie führt diesen Grundsatz konsequent durch, was besonders aus der Vorschrift von den Exzeptionen (§ 6, 7-mo) hervorgeht. Die Wechselkonstitution stellt sich, ohne irgendwelche Rücksichten auf die Verträge „de cambio contrahendo" zu nehmen, auf den Standpunkt der Literaltheorie; sie unterscheidet im vollsten Maße das „cambium" von den „pacta de contrahendo cambio". Auf diese Weise steigt die Konstitution v. J. 1775 um eine Reihe von Stufen in der Evolution des Wechselrechtes aufwärts, im Verhältnis zu jenem Rechtsgebilde, das sie sich zum Vorbild und zur Hilfsquelle nimmt (Heineccius). Das von den erwähnten Konstitutionen normierte Wechselrecht war durchaus rigoristisch, besonders infolge der Unzulässigkeit der relativen Exzeptionen. Diese Umstände begründen die Behauptung, daß das von den Landtagskonstitutionen umfaßte polnische Wechselrecht — obwohl es nur ein Bruchstück des Wechselrechtes und obwohl es unklar und stilistisch schwach ist — trotzdem als eine ungewöhnlich wichtige Erscheinung des Rechtslebens auf dem Gebiete des Wechselrechts im XVIII. Jahrh. anzusehen ist.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego

28 Stycznia 1908

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER

DER

AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN

IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1908.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1909.

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1. **Janvier.** **1908.**

Sommaire. Séances du 17 et du 20 janvier 1908.
Résumés: 1. W. HEINRICH. La psychologie des sentiments.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 17 JANVIER 1908.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. W. Bruchnalski présente son travail: „*La genèse des »Aïeux« d'Adam Mickiewicz. Première partie*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 11 décembre 1907.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 20 décembre 1907.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Wadowski J. A., l'abbé: »Kościoły lubelskie na podstawie źródeł archiwalnych«. *(Les Églises de la ville de Lublin)*, 8-o, p. 598.

Smolka St.: »Polityka Lubeckiego przed powstaniem listopadowem«. *(La politique du ministre Lubecki avant l'insurrection de 1831),* vol. II, p. VIII et 624.

M. St. Smolka présente son article: „*Alexandre I et le Prince Metternich à la veille du congrès de Troppau*".

Résumés

1. W. HEINRICH. **Psychologia uczucia.** *(La psychologie des sentiments)* [1].

La subjectivité des sentiments.

La psychologie oppose les sentiments ou, plus exactement parlant, un de leurs éléments constitutifs — la disposition de sentiment [2], aux impressions, en disant que les dispositions des entiment sont subjectives, tandis que les impressions indiquent des changements qui se passent dans le monde ambiant. Comme exemple de cette opinion nous pouvons citer l'expression de Lehmann — expression que l'on peut regarder comme typique — lorsqu'il dit: „L'antagonisme entre le plaisir et la peine, d'un côté, et un contenu quelconque de l'idée, de l'autre, peut être caractérisé par le fait que les idées nous indiquent toujours le monde extérieur, indépendant de celui qui se le représente, tandis que les sentiments de plaisir ou de peine ne se rapportent qu'au sujet lui-même [3]".

Cette expression de la relation entre la disposition de sentiment et le contenu de l'idée implique incontestablement la constatation d'un fait juste et demande une analyse détaillée.

Oublions, à ces fins, les conséquences philosophiques qui nous font opposer le monde mécanique, sans qualité, monde de l'espace géométrique, à tous les phénomènes qualitatifs et plaçons-nous à ce point de vue où l'homme se trouvait avant qu'il eût commencé à

[1]) Resumé du livre: „Psychologia uczuć" edié par l'Académie des sciences. Cracovie 1907. p. V, 257.

[2]) Nous nous servons des mots „disposition de sentiment" pour désigner les états „agréable", „désagréable" etc. L'expression „disposition de sentiment" correspond à ce qu'on appelle en allemand „Stimmung".

[3]) Lehmann. Die Hauptgesetze des menschlichen Gefühlslebens. Leipzig 1892, p. 13.

philosopher, où la philosophie se trouvait jusqu'à l'époque de la Renaissance et où se place chacun de nous dans sa vie de tous les jours.

La réponse alors à notre question sera la suivante: chaque homme trouve, comme données, le monde extérieur d'objets multicolores qui occupent de l'espace et au nombre desquels, comme un d'eux, est son propre corps; ensuite, — les sons, les contacts, les saveurs, les odeurs, les dispositions de sentiment, les douleurs etc., et tout cela est combiné de la manière la plus variée.

Cet ensemble est ce que nous proposons d'appeler „ensemble du monde immédiatement donné". Il comprend tout ce que chacun de nous éprouve individuellement dans sa vie. Il comprend tout ce que l'on appelle „monde extérieur", de même que tout ce que l'on considère comme „les faits subjectifs de la vie". Cet ensemble existe immédiatement pour nous. Nous ne le créons point, mais c'est lui qui est cet état premier que nous pouvons analyser et dont nous pouvons isoler intellectuellement les éléments constitutifs pour étudier leur rapport réciproque. C'est lui qui est cet état premier dont, par la voie de modifications, les opinions philosophiques se forment.

Laissons de côté les diverses opinions philosophiques et analysons cet ensemble immédiatement donné.

Le monde d'espace qui nous environne s'y différencie comme groupe fondamental. Nous constatons donc comme fait vécu [1]), comme expérience immédiate [2]), l'existence des objets multicolores situés dans l'espace, auxquels appartiennent les personnes de notre entourage et notre propre corps comme un de ces objets.

Dans cette expérience, chaque objet a la grandeur et la position données dans l'impression immédiate; de la continuité successive de ces impressions prend naissance le concept de l'espace géométrique et avec lui la proposition fondamentale: „Notre monde est un monde de l'espace géométrique à trois dimensions".

Parmi celles de nos expériences qui comprennent les propriétés

[1]) L'expression „fait vecu" est employée par nous dans le sens du terme allemand „Erlebniß".

[2]) Les concepts „expérience" et „fait vécu" sont employés ici dans le même sens. Lorsque j'ai fait l'expérience d'une chose, je l'ai vécue. Un objet perçu est une expérience, une idée pensée, comme fait vécu, est une expérience, une joie vécue est une expérience.

spatiales des corps. je voudrais attirer l'attention particulière sur un groupe. L'espace géométrique, et tout particulièrement une de ses dimensions. la longueur, est divisible. C'est ce qui veut dire que nous pouvons créer des multiples de longueur, que nous pouvons diviser la longueur en parties, que nous pouvons enfin aller d'une manière continue d'un point de l'espace à un autre. J'appelle l'attention spéciale sur cette circonstance, parce que la longueur est la seule grandeur immédiatement continue et immédiatement divisible. Cette propriété de l'unité de mesure lui confère. par conséquent. une importance particulière dans notre connaissance du monde. Toutes les fois qu'il s'agit de mesurer les phénomènes d'une manière continue nous sommes forcés toujours à nous servir de la dimension de longueur. Nous nous en servons médiatement, si nous ne pouvons nous en servir d'une manière immédiate.

La deuxième unité fondamentale de la physique. le temps. est formée de la manière suivante:

Dans l'expérience immédiate nous observons une succession de phénomènes. D'entre les phénomènes qui se produisent simultanément nous choisissons celui qui peut se répéter d'une façon périodique et nous mesurons avec la quantité de ses périodes la durée d'un autre phénomène. La période la plus courte qui puisse être choisie pour la base des mesures doit s'écouler si lentement qu'il nous soit possible de compter les successions des périodes isolées. C'est ce qui fait limiter le domaine de la mesure immédiate du temps, car il ne nous permet pas de mesurer immédiatement les temps trop petits. Pour nous rendre possible la mesure des temps petits à volonté ou pour obtenir des subdivisions quelconques de la période prise pour unité. nous sommes obligés de nous aider du lien qui existe entre le mouvement d'un corps, c'est-à-dire son déplacement dans l'espace, et le temps. En admettant alors que le corps se meut d'une façon uniforme, nous obtenons des subdivisions quelconques du temps, parce que nous divisons en parties les chemins parcourus par ce corps dans les limites d'une période comptée et, conformément à ces subdivisions des chemins parcourus, nous déterminons les subdivisions du temps.

Parmi les généralisations qui comprennent des séries entières de faits vécus ou, si nous les appelons expériences, des séries entières d'expériences, il faut prendre en considération toute spéciale

la généralisation qui concerne la matérialité des objets du monde ambiant. La définition primitive de la matérialité s'appuie sur la sensation de résistance. Cela cependant ne suffit pas. Si la notion de matérialité ne pouvait se former que dans cette voie, il nous serait impossible de dire grande chose de la matérialité des corps célestes. Nous nous appuyons donc sur certains changements de mouvement, sur des changements d'accélération, dont nous disons qu'ils sont une manifestation de „l'attraction" des corps matériels.

La matérialité du monde ambiant est la deuxième notion fondamentale de notre conception du monde ambiant.

Nous disons que nous sommes entourés par un monde d'objets matériels qui se trouvent dans l'espace géométrique. Cette proposition — comme il résulte des conditions mêmes de sa formation — ne nous transporte pas au-delà des phénomènes immédiatement donnés, ne nous transporte pas dans le monde „en lui-même".

Ce sont les sciences physiques qui s'occupent de l'étude du monde ambiant. Or, tout ce que les sciences physiques donnent ou peuvent donner a deux caractères essentiels: 1) les phénomènes physiques obéissent à la causalité physique, et 2) toute grandeur physique se laisse exprimer à l'aide de trois unités fondamentales: de la longueur, du temps et de la masse.

La dernière proposition demande à être expliquée.

Pour avoir l'explication de sa signification, il faut mettre de côté ces images que la physique crée au sujet du phénomène du monde ambiant et se demander quels sont les changements qui constituent l'objet d'étude physique.

Nous constaterons alors que, dans la diversité des manifestations du monde ambiant, la physique choisit les changements qui, en effet, sont ceux que l'on peut mesurer à l'aide de ces trois unités fondamentales, qui sont donc, en effet, des changements de longueur, de temps et de masse.

En isolant de l'ensemble immédiatement donné les phénomènes qui sont sans qualité, nous ne les faisons pas par cela même plus réels que ne l'est le reste des éléments constitutifs du même ensemble.

Le monde physique n'est pas devenu un monde en dehors des faits vécus par nous, mais il est une généralisation de quelques manifestations de ces faits. Mais de quelques-unes seulement. A côté de celles-ci cependant il y a d'autres encore: il y a des couleurs,

des bruits, des sons, des qualités de sentiment, etc. Nous pouvons donc nous demander, dans quel rapport se trouvent-ils ces éléments de notre expérience avec les éléments dont le monde physique est formé?

Examinons tout d'abord le rapport de ces éléments qualitatifs que l'on appelle impressions, c'est-à-dire des sons, des couleurs, des saveurs, etc.

Quand nous constatons la couleur, le son, la saveur, etc., comme fait vécu ou — comme dit la forme populaire d'expression — quand nous recevons une impression de couleur, de son, etc., nous pouvons toujours indiquer certains changements dans le monde physique lesquels sont liés d'une façon permanente et uniforme à la couleur, au son, etc. que nous percevons. Ainsi, à chaque couleur correspondra soit une certaine longueur d'onde et une certaine intensité de mouvement ondulatoire de l'éther, soit certaines combinaisons de mouvements ondulatoires. A chaque son correspond toujours la vibration d'une certaine forme, à chaque saveur, à chaque odeur — un certain corps, — et nous disons alors que ce sont l'odeur ou la saveur de ce corps; à chaque contact correspond le corps que nous touchons, etc. Cette liaison ne veut pas dire que la couleur, l'odeur, la saveur, le son, etc. soient „causés" par des changements physiques. Nous entendons un son et nous pouvons observer simultanément des vibrations de l'air. L'un de ces phénomènes n'est pas un phénomène en lui-même, et l'autre n'est pas la forme subjective de sa manifestation. Ils sont, tous les deux, des faits vécus de même ordre lesquels se montrent toujours liés l'un à l'autre d'une façon si permanente et si caractéristique que l'un peut servir d'indice de l'autre.

A l'aide de vibrations, par ex., nous définissons le son, c'est-à-dire que nous indiquons quel est le son perçu; à l'aide de son nous pouvons indiquer les vibrations. Les qualités n'appartiennent donc pas au monde physique, car le monde physique n'est constitué que par des éléments sans qualité. Chaque qualité cependant indique une manifestation du monde physique, de même qu'une manifestation du monde physique peut indiquer une qualité [1], car les deux sortes d'éléments sont liées l'une à l'autre d'une façon permanente.

[1]) A l'analyse de la relation de la qualité aux changements physiques l'auteur a consacré tout un livre: „Théories et résultats des études psychologiques".

Nous comprenons donc à présent la signification de la proposition que les impressions indiquent le monde physique. Cette proposition caractérise le lien qui existe, dans l'expérience immédiate, entre les qualités et ces éléments qui constituent notre monde physique.

D'une façon indirecte, par analogie avec les impressions, nous pouvons déterminer les idées à l'aide des mêmes éléments du monde physique. Si je constate l'existence de la représentation d'une couleur ou d'une odeur, je ne peux indiquer des changements simultanés dans cette catégorie des faits vécus que je nomme monde physique; je peux cependant en appeler à ceux-ci par analogie entre eux et les impressions de la couleur et de l'odeur. Si donc auparavant une certaine impression était indice d'un changement dans le monde physique, nous pouvons considérer l'idée comme représentation de cet indice. Les idées donc, elles aussi, vont demeurer dans un certain rapport avec le monde des changements physiques.

Il en est tout autrement des dispositions de sentiment. Ici, nous ne trouvons pas de liaison semblable avec les éléments constitutifs du monde physique. Tout au contraire. La même disposition de sentiment peut apparaître en face des changements les plus divers du monde physique, et, réciproquement, les mêmes manifestations du monde physique peuvent être accompagnées des dispositions de sentiment toujours nouvelles et différentes. C'est cette relation des dispositions de sentiment à d'autres faits vécus qui constitue ce dont est formée la subjectivité de la disposition de sentiment.

Les éléments constitutifs des sentiments.

En ce qui concerne le rapport des dispositions de sentiment avec les impressions et les idées représentatives, on peut émettre *a priori* quatre hypothèses:

Varsovie, 1902 (en polonais). C'est à ce livre qu'il faut renvoyer tous ceux qui s'intéressent à ce problème. L'auteur pense que la relation de la qualité au monde physique deviendra claire pour quiconque voudra oublier les idées philosophiques courantes et s'adressera à l'expérience immédiate, comme à ce qui est la base de toutes nos conceptions, en se demandant quels sont les éléments des faits vécus qui constituent la notion du monde physique, et en quel rapport le reste des éléments de ces faits est avec les éléments constitutifs du monde physique.

I. Les impressions et les idées n'ont que les caractères de qualité et d'intensité.

Ce que nous appelons disposition de sentiment apparaîtrait comme résultat de la réaction réciproque des impressions. C'est la théorie de Herbart. Elle est intimement liée à sa conception métaphysique, et c'est pourquoi elle n'a plus aujourd'hui d'importance sérieuse.

II. Chaque impression et chaque idée ont, comme caractère particulier, une certaine disposition de sentiment.

On peut regarder Wundt, entre autres, comme un représentant de cette opinion. D'après lui, chaque sensation, à côté des caractères de qualité et d'intensité, aurait encore un certain caractère de sentiment particulier. Dans le cas où les sensations se réunissent en un tout complexe, la disposition de sentiment correspondante serait la résultante de la combinaison des disposition de sentiment qui correspondent aux sensations constitutives isolées.

Voici les moments qui parlent contre cette opinion.

Les expériences sur les neurasthéniques démontrent que la disposition de sentiment de ces malades est indépendante des éléments impressionnels. Les expériences concernant les songes nous donnent des exemples où certains contenus impressionnels et représentatifs sont liés à des dispositions de sentiment absolument opposées à celles que l'on observe à l'état de veille.

Les exemples des peuples divers et des civilisations diverses nous démontrent que les mêmes contenus impressionnels et représentatifs s'associent à des dispositions de sentiment différentes.

Si les vues de cette théorie étaient justes, l'artiste pour évoquer le sentiment désiré n'aurait qu'à tenir tout prêt un registre des impressions isolées et à les grouper conformément au but qu'il voudrait atteindre. Nous savons cependant que la disposition de sentiment provoquée par un tableau ne dépend point des couleurs employées.

III. D'après la troisième opinion, la disposition de sentiment appartiendrait au groupe des impressions ou, comme la théorie même s'exprime, serait „une sensation spécifique". Cette opinion était défendue par Nicols, entre autres. On peut en dire que tous les arguments dont se sert Nicols nous apprennent seulement que la douleur est une impression. Il est impossible cependant de les appliquer au sentiment de plaisir.

Cette argumentation implique une erreur en considérant la dou-

leur, comme une disposition de sentiment désagréable. La douleur pourtant doit être considérée comme différente des dispositions de sentiment. La douleur est d'habitude désagréable. Il y a cependant des cas où elle devient agréable, et même on parle de la volupté de la douleur. Il faut classer la douleur parmi les impressions. Il est impossible de la considérer comme un degré de l'échelle des dispositions de sentiment. L'abattement, comme qualité de sentiment péniblement négative, est une chose absolument différente du sentiment de douleur physique.

IV. Il nous reste donc la dernière possibilité: les dispositions de sentiment sont des éléments distincts et particuliers des faits vécus.

Pour élucider cette définition, il faut tout d'abord expliquer la signification du concept élément.

En analysant les faits vécus au point de vue de la psychologie, nous constatons qu'ils forment un continu où nous pouvons isoler intellectuellement certaines parties constitutives, certains éléments. Un élément est ce qui dans l'expérience immédiate peut être isolé mentalement des combinaisons diverses[1]). Ainsi, par ex., dans l'expérience immédiate, le monde ambiant est coloré et spatial, chaque corps a simultanément une étendue et une couleur. Malgré cela, nous séparons la couleur de l'espace. L'étendue donc et la coloration sont deux groupes distincts d'éléments. De cette manière nous pouvons isoler séparément chaque couleur, chaque saveur, etc. Chaque couleur pourtant — qu'elle soit composée ou simple de l'avis des physiologistes et des physiciens — est un élément qui ne se laisse pas diviser davantage, car l'analyse immédiate ne nous permet pas dans une couleur donnée d'isoler d'autres couleurs. De même, chaque son entendu est simple, car nous ne le pouvons décomposer en ses éléments constitutifs. Nous pouvons, il est vrai, „percevoir les tons" composant le son, mais cela veut dire seulement que nous pouvons entendre des sons toujours nouveaux et différents, quoique la vibration reste sans changement.

[1]) Supposons que nous avons des combinaisons *ABC*—*ABD*—*BCD* *BEF*, etc. Dans ce cas, nous considérons *B* comme élément dans ces groupes, car, à cause de ce qu'il se trouve dans des combinaisons différentes, nous pouvons l'isoler intellectuellement, quoiqu'il n'apparaisse nulle part séparément. Nous voyons la couleur quelque part dans l'espace. Pourtant, comme la même couleur peut se trouver dans de différents endroits de l'espace, elle est distinguée alors en tant qu'élément.

Chaque élément est simple. Nous ne pouvons jamais dire non plus que les éléments forment des synthèses, car chaque élément est pareillement distinct. Nous pouvons dire seulement qu'il est des éléments qui se laissent définir à l'aide de déterminants physiques simples, tandis que d'autres doivent être définis à l'aide d'une combinaison de ces déterminants. Nous pouvons donc parler seulement de la synthèse des déterminants physiques, mais non pas de celle des éléments.

La disposition de sentiment est un phénomène psychique distinct, de même ordre que ceux dont nous venons de parler dans les exemples cités ci-dessus. Elle apparaît dans notre expérience comme un élément distinct, quoiqu'elle ne se montre jamais seule.

La disposition de sentiment apparaît toujours liée aux éléments impressionnels et représentatifs. Elle peut cependant entrer en relations les plus diverses avec ceux-ci. Tout d'abord, la même disposition de sentiment peut s'associer aux impressions et aux représentations différentes, et, réciproquement, les mêmes impressions et les mêmes représentations peuvent s'associer aux dispositions de sentiment différentes.

Nous connaissons des faits vécus où les dispositions de sentiment sont presque impercebtibles. Nous en avons d'autres où la disposition de sentiment est si forte qu'elle domine le reste des éléments. Nous ne connaissons pas cependants de faits psychiques où il n'y ait point d'éléments représentatifs, ni de faits psychiques non plus où il n'y ait point de disposition de sentiment.

En généralisant, nous pouvons donc distinguer au point de vue de la psychologie:

1) Impressions et idées représentatives, d'après le critérium cidessus donné;

2) Dispositions de sentiment qui sont positives-joyeuses ou négatives-tristes avec l'échelle complète d'états intermédiaires.

Les sentiments résultent de la combinaison des dispositions de sentiment avec les éléments impressionnels et représentatifs. L'amour, par ex., est tout un système complexe d'impressions et de représentations hétérogènes associées à des dispositions de sentiment.

Bien que l'échelle des dispositions de sentiment soit très limitée, car elle oscille entre la disposition positive et la disposition négative, la richesse des sentiments humains est cependant infiniment grande, parce que les mêmes dispositions de sentiment se montrent associées

aux impressions toujours nouvelles. Les dispositions de sentiment de l'homme, de même que ses éléments impressionnels et représentatifs, demeurent toujours les mêmes dans l'histoire de l'humanité.

Et pourtant, dans l'histoire de l'évolution de l'humanité, ces éléments se montrent dans des combinaisons toujours nouvelles. Par conséquent, la vie sentimentale de l'homme apparaît aussi dans des formes toujours nouvelles.

Les méthodes objectives en psychologie.

L'analyse subjective qui nous permet de connaître les éléments constitutifs du sentiment et leurs relations réciproques n'épuise pas les problèmes de la psychologie. Elle est complétée par des études objectives, c'est-à-dire des études faites sur d'autres hommes. Il faut donc examiner ce que nous donnent ces études objectives, et quel est le rapport entre le résultats de ces études et les résultats des réflexions subjectives.

Si nous oublions qu'un homme étudié par nous est un être qui partage nos pensées, nos douleurs et nos joies, et si nous le regardons seulement et exclusivement d'une manière objective, l'homme étudié ne sera alors pour nous qu'un organisme biologique dont tous les changements que nous pouvons observer doivent se laisser expliquer d'une manière biologique. Toutes les modifications donc, depuis l'excitation venant du dehors jusqu'à toute réaction extérieure de l'organisme sous forme de mouvement, de son ou de changements organiques internes, doivent former une série causale fermée des changements physiologiques [1]). Mais alors toutes les expressions de l'homme étudié ont seulement la valeur des réactions physiques. Les mots qu'il prononce ne sont que des sons vides de sens, le jeu de sa mimique n'est qu'une réaction musculaire de l'organisme, etc.

Imaginons que nous avons réussi à connaître tous les changements qui se passent dans l'homme ainsi objectivement étudié. Nous connaîtrions alors chacun de ces changements comme un anneau de la chaîne des changements physiques (physiologiques) qui se suivent liés d'une manière causale. Et tous ensemble il nous don-

[1]) Voy. W. Heinrich: (1) Die moderne physiologische Psychologie in Deutschland. Zürich, 1899. — (2) Zur Prinzipienfrage der Psychologie. Zürich, 1899. — (3) Théories et résultats des études psychologiques. Varsovie, 1902 (en polonais).

neraient la connaissance biologique du fonctionnement de l'organisme humain.

Nous ne regardons pas cependant l'homme exclusivement en tant qu'organisme biologique. Ses réactions ne sont pas pour nous des mouvements musculaires seulement. Ce qu'il prononce n'est pas considéré par nous comme des sons vides de sens. et rien de plus. A ses mouvements nous attribuons la valeur de faits et d'actions; ce qu'il dit, ce sont des mots au sens défini lesquels nous parlent de ses pensées, de ses intentions. de ses sentiments. Nous envisageons donc de deux manières le même contenu objectif de l'étude des hommes qui nous entourent: tantôt. d'une manière objective. en tant que manifestations physiques (physiologiques), tantôt, en attribuant à ce contenu une tout autre signification que la signification physiologique. Il nous faut donc examiner d'une façon plus détaillée les conditions de ces deux manières de voir.

Si c'est moi qui vois une couleur. qui entends un son, etc., et si je désigne par un nom quelconque le contenu de cette expérience. le nom employé à ces fins sert de signe qui indique le contenu désigné par le mot. Tout contenu de l'expérience, chacun donc de ses éléments, ainsi que leurs caractères ou leurs combinaisons peuvent être désignés par un certain nom. De cette manière. un symbolisme de désignations se forme qui permet indiquer tout contenu de ce que l'on a vécu. Le langage est surtout un système de symboles de cette sorte. Plus précise sera la liaison entre les mots et les éléments qui sont désignés par ceux-ci. plus grande la possibilité d'indiquer les nuances de notre vie psychique. et plus riche. plus plastique sera le langage. Celui-ci cependant ne suffit pas toujours. Là où il s'agit d'études exactes. dans le domaine des impressions de sens en particulier, nous cherchons d'autres formes de désignation. forme plus subtiles. Nous nous servons alors de lien entre les changements physiques de la forme des vibrations et le son pour désigner le son à l'aide de vibrations. Dans cette application, les vibrations sont un symbole pour désigner le son. Comme la diversité des vibrations est incomparablement plus grande que la diversité des mots, la désignation des sons à l'aide de vibrations peut être faite d'une manière plus précise et plus uniforme [1]. A côté

[1] Pour l'analyse détaillée de ces relations voyez: W. Heinrich. Théories et résultats des études psychologiques. Varsovie 1902 (en polonais).

des mots qui peuvent indiquer tout contenu de ce que l'on a vécu et à côté des déterminants physiques qui indiquent les impressions, les signes mimiques de toute sorte, en y comprenant toute mimique, les jeux de visage, etc., peuvent devenir aussi des symboles du même genre. A l'aide de mimique je peux désigner les éléments de ma vie psychique de la même façon qu'à l'aide de mots; il est nécessaire seulement que la signification symbolique des signes mimiques soit fixée, comme l'est déjà la signification des mots. Si je définis tout symbole, soit en forme de mot, soit en une autre forme quelconque, comme expression[1], je peux dire que la signification symbolique des expressions consiste en ce qu'à l'aide de celles-ci j'indique les éléments de ce que j'ai vécu ou leurs relations réciproques. La précision d'une expression est déterminée par l'uniformité avec laquelle l'expression donnée peut indiquer ces éléments.

Passons aux hommes qui m'entourent. Tout homme, en tant qu'objet de mon entourage, peut être étudié objectivement. Je ne peux donc trouver, dans cette étude objective, des couleurs, des saveurs, des qualités de sentiment, etc. qui seraient des réactions de la conscience de l'homme étudié. Je ne peux connaître d'une manière immédiate que ce que j'ai vécu moi-même et je ne peux étudier immédiatement aucun des hommes qui m'entourent que de cette manière dont j'étudie tout autre objet de mon entourage, c'est-à-dire d'une manière objective seulement.

Les hommes qui m'entourent cependant se servent du même symbolisme dont je me sers moi-même pour indiquer les éléments de mes expériences ou leur relation réciproque. Ce symbolisme commun à nous tous est ce qui m'unit aux autres hommes.

De cette communauté du symbolisme en usage résulte la possibilité de parler de la vie psychique des autres hommes. C'est sur elle que je me base en disant que les hommes qui m'entourent ont la vie psychique pareille à la mienne.

Un certain symbole n'a pour moi de signification que lorsqu'il indique un certain contenu de ce que j'ai vécu. Ce contenu constitue la signification du symbole. Si le même symbole, un mot par

[1]) Expression correspond au terme allemand „Aussage".

exemple ou un groupe de mots en forme de proposition. est employé par un des hommes qui m'entourent. cette expression venant d'un seul côté ne sera qu'un son qui fait partie de la série causale de mon étude objective. Cette expression cependant. comme symbole. indiquera aussi un certain contenu qui m'est déjà connu de mon expérience. elle sera, par conséquent compréhensible pour moi. Elle n'est compréhensible cependant qu'autant qu'elle peut indiquer le contenu de mon expérience. Un réflexe vu chez les autres ne sera signe de douleur. ne sera expression de douleur qu'alors qu'il est symbole de douleur dans mon expérience.

Un homme qui fait des mouvements qui n'ont aucune signification symbolique relativement à mon expérience fera, pour moi. des mouvements qui n'ont que la signification objective. c'est-à-dire qui ne sont que des réactions biologiques. Les grimaces d'un sauvage peuvent indiquer la joie. de même que la tristesse. Elles ne me diront rien, tant qu'elles n'auront reçu une signification symbolique.

Les expressions donc des autres hommes. à côté de leur caractère objectif, ont aussi ce rôle qu'elles indiquent les éléments que je connais en tant que faits que j'ai vécus: d'une manière correspondante. mes expressions rappellent aux autres les faits qu'ils ont vécus eux-mêmes. De cette façon. le symbolisme se forme qui sert à ce que les uns s'entendent avec les autres.

Nous envisageons l'expression de deux manières. Cette signification double de l'expression est la base qui nous permet de considérer les hommes à deux points de vue: ils ne sont que des organismes. si nous considérons leurs expressions comme réactions biologiques; ils sont des hommes pareils à nous, si nous regardons leurs expressions comme symboles employés d'une manière commune à tous. dont la signification est compréhensible pour chacun, parce qu'ils indiquent les éléments de sa vie psychique

Examinons toutes les expressions d'une personne donnée dans toute leur diversité.

Lorsque je réunis tous les éléments qu'indique l'homme que j'étudie, j'aurai un tout autre assemblage que ne l'est celui qui est formé par mes expressions.

Or, celles-ci parleront de ma vie psychique, le système donc des expressions de la personne étudiée, lequel indique aussi les expériences que je connais. parlera de sa vie psychique. J'aurai alors le système que j'appelle vie psychique de l'homme étudié.

Les expressions de chaque homme indiquent un autre système d'expériences: chaque homme a une autre vie psychique.

La signification propre des expressions de l'homme étudié une fois comprise, nous pouvons comprendre maintenant la valeur des études psychologiques.

Si nous étudions les changements physiologiques, nous devons obtenir une chaîne fermée de causes et d'effets. L'homme étudié est alors un des objets du monde extérieur, et tous les changements qui se passent en lui font partie des changements de l'ensemble du monde extérieur immédiatement donné. Si nous imaginions que nous eussions réussi à connaître toutes les relations et tous les changements qui se passent dans le monde qui nous entoure, nous connaîtrions chaque forme de réaction de l'homme étudié comme succession d'une série de changements qui se trouvent en relation de cause à effet. La chaîne des changements qui se succèdent serait fermée et définie uniformément. Dans une conception pareille, toutes les réactions de l'homme ne seraient que des réactions biologiques, et chacune d'elles causerait des changements ultérieurs dans le monde, conformément à sa place dans l'ensemble des phénomènes du monde. Dans cette conception, toutes les réactions de l'homme seraient interprétées d'une manière biologique.

Je dois pourtant regarder les expressions de l'homme non seulement comme réactions biologiques, mais aussi comme symboles qui indiquent les faits que j'ai vécus. Ces deux manières de voir sont la base de l'étude que nous pouvons définir comme étude psychologique objective.

Dans cette étude, l'expression est envisagée simultanément à deux points de vue: en tant que réaction biologique et en tant que symbole.

Nous demandons alors, quels sont les changements objectifs qui correspondent à une réaction donnée qui a une signification symbolique? Dans le problème donc qui fait l'objet de nos considérations présentes, dans le problème de la psychologie des dispositions de sentiment, une expression donnée indique une disposition de sentiment et, par conséquent, elle est compréhensible. Lorsqu'une personne de mon entourage dit: je suis triste, la signification symbolique de cette expression est compréhensible pour moi, parce qu'elle indique le fait de mon expérience que je désigne aussi par le nom de tristesse. Lorsque la personne étudiée dit: je suis triste, je peux

alors, de mon côté, étudier d'une manière objective toutes les manifestations biologiques qui se passent en elle, et je parviendrai ainsi à la connaissance de celles qui se passent toujours, quand nous recevons l'expression susmentionnée. Après avoir reconnu le genre de ces manifestations et leur place dans la série des manifestations biologiques précédentes et suivantes, nous épuisons la sphère d'études psycho-physiologiques.

La disposition de sentiment et la circulation du sang (les faits).

Appliquons à présent les principes développés ci-dessus à l'étude des sentiments. Nous considérons le sentiment comme un fait vécu constitué par les impressions, les représentations et les dispositions de sentiment. La tâche de l'étude subjective consiste à analyser chaque sentiment vécu, à déterminer quels sont les éléments qui composent le contenu d'un sentiment donné, et quelle est leur relation réciproque.

L'étude objective des hommes ne nous donne que la connaissance des manifestations physiologiques. La tâche de la psychologie cependant ne se borne pas à la connaissance de ces manifestations. Conformément aux conclusions concernant la signification symbolique des expressions, l'étude psychologique des autres hommes peut être formulée de la façon suivante. Nous connaissons les manifestations physiologiques de l'homme étudié. En même temps, celui-ci fait des expressions dont la signification symbolique est compréhensible pour moi, parce qu'elles indiquent les contenus de mon expérience qui me sont bien connus. Je me demande alors si l'on peut trouver une correspondance constante et uniforme entre certaines catégories d'expressions et les changements physiologiques qui me sont connus par l'étude objective. Nous nous demandons donc, entre autres, est-ce qu'il existe une correspondance constante entre les expressions de l'homme étudié qui concernent les dispositions de sentiment, c'est-à-dire entre les expressions dans le genre: „je suis triste“, „je suis gai“, etc., et les changements physiologiques qui peuvent être observés chez l'homme étudié? Les expériences démontrent qu'aux expressions concernant les dispositions de sentiment correspondent certains changements dans la circulation du sang. Nous nous demandons donc quelles sont les manifestations de la circulation du sang qui correspondent aux expressions concernant les dispositions de sentiment.

A ces fins, examinons les résultats qui ont été obtenus jusqu'à présent par différents savants.

G. Dumas a consacré un ouvrage précieux à l'étude des sentiments dans la folie circulaire[1]. Il résume les manifestations de la circulation du sang, dans la tristesse passive et dans la joie, de la façon suivante:

„On trouve:

„Dans la tristesse passive:

1) anémie périphérique;
2) ralentissement du coeur;
3) ralentissement de la respiration.

„Dans la joie:

1) hyperhémie périphérique;
2) accélération du coeur;
3) accélération de la respiration".

Il dit d'une manière plus détaillée: „Marie présente dans les premiers jours de sa tristesse des symptômes très nets de vaso-constriction périphérique et une hypertension artérielle notable avec ralentissement du coeur"[2]. Sa respiration tombe également et diminue dans son ampleur. Plus tard, dès le second ou le troisième jour de la tristesse, la tension artérielle descend et le pouls est à peine marqué. La respiration est légèrement diminuée dans son ampleur. Dans les premiers jours de sa joie et dans le courant même de sa joie, Marie présente souvent une vaso-dilatation périphérique très notable avec hypotension artérielle et accélération du coeur. C'est un pouls ample et dicrote. La tension artérielle reste basse et ne dépasse guère 10 ou 12 centimètres. „Ses joies les plus fréquentes sont cependant les joies avec une hypertension artérielle. Les mains, les pieds, les joues sont colorés et chauds, l'activité mentale et physique est extrême. Le pouls très marqué perd un peu de son dicrotisme à cause de la tension. La tension artérielle oscille entre 14 et 20 cent.".

M. de Fleury[3] a étudié la pression sanguine chez les neurasthéniques. Il a trouvé qu'à l'état de dépression correspond tou-

[1] G. Dumas. La tristesse et la joie. Paris, 1900.

[2] l. c. p. 238.

[3] Maurice de Fleury. Les grandes symptômes neurasthéniques. Paris, 1902.

jours une hypotension artérielle, et que la tension dans les artères augmente parallèlement au changement de la qualité de sentiment de négative en positive.

Lorsqu'enfin nous passons aux résultats des études sur la circulation du sang chez des personnes normales, nous en obtenons les suivants.

I. C'est Meuman et Zoneff[1]) qui se sont occupés de l'étude du pouls et de la respiration. Ils ont étudié la respiration thoracique, de même que l'abdominale, et ont trouvé:

A. Pour la disposition de sentiment agréable. Respiration accélérée dans la plupart des cas: en même temps, la respiration thoracique devient un peu plus superficielle, et la respiration abdominale plus profonde. L'accélération de la respiration a été observée immédiatement après l'excitation, de même que quelque temps après celle-ci. Pouls un peu ralenti, particulièrement vers la fin de l'action de l'excitation.

B. Pour la disposition de sentiment désagréable, ce sont les manifestations inverses qui ont été observées, c'est-à-dire la respiration ralentie et plus profonde, ce qui se rapporte plutôt à la respiration thoracique qu'à l'abdominale; le pouls a été trouvé accéléré. Dans une moitié du nombre total des expériences on a constaté le pouls accéléré au début, tandis que dans l'autre moitié, vers la fin de l'action de l'excitation.

C. La fatigue intellectuelle. La disposition de sentiment désagréable se manifeste de la même manière que la disposition de sentiment désagréable qui accompagne les impressions. Le repos amène les manifestations du plaisir.

II. Le pouls a été étudié aussi par Brahn[2]). Voici quelques résultats qu'il a obtenus: le pouls élevé et ralenti correspond à la disposition de sentiment positive, le pouls bas et accéléré correspond à la disposition de sentiment négative. Le pouls n'a pas changé de fréquence seulement dans des cas très peu nombreux où la personne étudiée désignait la disposition positive comme étant très faible. Excepté ces cas, le ralentissement du pouls correspond constamment

[1]) Zoneff et Meuman. Über Begleiterscheinungen psychischer Vorgänge in Atem und Puls. Philosophische Studien, t. XVIII, 1901.

[2]) Brahn. Experimentelle Beiträge zur Gefühlslehre. Philosophische Studien, t. XVIII, p. 179.

à la disposition de sentiment positive. Ce ralentissement était de 1 à 2·5 mm. pour 7·95 mm. de longueur du tracé d'un battement. La hauteur du tracé changeait de 1 à 1·5 mm., sur 7·8 mm. de hauteur normale.

III. Lehman a exécuté [1]) une série d'études tres importantes à l'aide du pléthysmographe. Les résultats qu'il a obtenus peuvent être résumés de la façon suivante.

Aux dispositions de sentiment désagréables correspond au début l'arrêt de la respiration, puis la respiration irrégulière. Le volume de la main diminue, parfois même très fortement. Le pouls devient faible, la hauteur de son tracé s'abaisse. Lorsque le volume de la main commence à augmenter, la hauteur du tracé du pouls augmente aussi. Elle monte parfois au-dessus de la normale, lorsque la courbe revient au niveau normal. Pendant la durée d'une disposition de sentiment désagréable faible, la longueur des battements du pouls commence à augmenter avec l'augmentation du volume de la main. Si cependant le sentiment est très désagréable, la longueur des battements du pouls diminue encore pendant la première élévation de la courbe du pléthysmographe. Son accroissement commence avant que la courbe de volume atteigne son niveau primitif. Même alors, pourtant, la longueur du tracé du pouls est plus petite que la normale.

Aux impressions agréables correspond le pouls plus élevé et plus lent; le volume diminue au premier moment, ensuite cependant il augmente et dépasse le niveau primitif. Il est rare pourtant de rencontrer toutes les trois manifestations ensemble en même temps. Quand le pouls se ralentit et devient plus élevé, le volume n'augmente pas. Quand la hauteur du pouls et le volume augmentent, la fréquence du pouls ne change pas, etc.

Lehman a étudié les changements pléthysmographiques à l'état d'hypnose et a constaté qu'aux dispositions de sentiment suggérées dans l'hypnose correspondent les mêmes manifestations qu'aux dispositions de sentiment à l'état normal. Ces manifestations apparaissent même alors que l'homme étudié est sous l'action d'un tel excitant extérieur qui produise, dans les conditions normales, tout autres réactions de l'organisme. En d'autres termes, les réactions organiques correspondent exactement aux expressions de l'homme étudié et non pas aux excitants qui agissent sur lui.

[1]) Lehman. Die körperlichen Äußerungen psychischer Zustände. Leipzig 1899.

IV. Gent[1]) a étudié les changements pléthysmographiques qui correspondent aux dispositions de sentiment qui accompagnent les souvenirs.

Voici ce que disent les résultats les plus importants de ses expériences.

Pendant la durée d'une disposition de sentiment agréable, la respiration devient plus fréquente et plus superficielle Le volume de la main ne subit ni augmentation constante ni diminution constante; on peut observer l'une et l'autre. La diminution de volume cependant n'est pas accompagnée d'une diminution de hauteur du tracé du pouls, ce qui arrive dans les cas où il n'y a pas de disposition de sentiment joyeuse. Le pouls est d'abord plus fréquent, mais pas beaucoup. Bientôt une tendance se manifeste vers le retour à l'ancienne fréquence: un ralentissement du pouls peut alors se produire. Pendant toute la durée du sentiment, le pouls sera toujours ralenti.

Pendant la durée d'une disposition de sentiment triste, la respiration n'est pas toujours égale, le plus souvent cependant elle est ralentie et plus superficielle. Le volume de la main indique toujours une tendance vers la diminution, et il diminue fortement d'habitude, en même temps que la hauteur du tracé du pouls s'abaisse. Il n'est point nécessaire que ce changement de volume demeure constant jusqu'à la fin de la durée de la disposition de sentiment. Quand une disposition de sentiment est fortement accentuée, des oscillations qui dépendent de la respiration apparaissent sur la courbe du pléthysmographe; le pouls est toujours plus lent.

V. Binet[2]) dans la série de ses études sur la relation des manifestations psychiques aux phénomènes de la circulation du sang donne aussi des exemples qui démontrent qu'à la joie correspond l'hypertension artérielle.

VI. Pour finir, nous donnons les résultats des études pléthysmographiques de la main et de la pression sanguine dans le cerveau. C'est Berger[3]) qui les a obtenus.

Aux impressions désagréables correspond une augmentation de la pression dans le cerveau et un ralentissement du pouls. A l'abat-

[1]) W. Gent. Volumpulskurven bei Gefühlen und Affekten. Philosophische Studien, t. XVIII.

[2]) Année psychologique, III.

[3]) H. Berger. Über die körperlichen Äußerungen psychischer Zustände. Leipzig, 1904.

tement correspond une augmentation de la pression dans le cerveau, le pouls petit, et des changements notables du niveau de la courbe de cerveau lesquels dépendent de la respiration.

Aux impressions et aux idées représentatives agréables correspond une diminution de la pression dans le cerveau et une augmentation de la hauteur du tracé du pouls.

La disposition de sentiment et la circulation du sang (la théorie).

Pour rendre homogènes les résultats hétérogènes que nous avons obtenus, nous devons nous rappeler le principe suivant: le problème de l'étude psychologique des hommes qui nous entourent a été formulé par nous de la sorte que nous cherchons une corrélation entre les expressions, conçues dans leur signification symbolique, et les manifestations objectives que nous pouvons observer chez les hommes qui produisent ces expressions.

La proposition ainsi formulée doit être un peu resserrée: il faut dire que le problème de l'étude doit consister à rechercher une corrélation entre les expressions et les changements qui se produisent dans le système nerveux. Tous les autres changements observés ne peuvent avoir d'importance qu'autant qu'ils influent sur les changements dans le système nerveux. C'est ce qui, appliqué à l'étude de la circulation du sang, veut dire que les changements dans la circulation du sang n'ont d'importance qu'autant qu'ils exercent une influence sur les changements dans le système nerveux.

Il s'ensuit qu'en étudiant la circulation sanguine nous ne pouvons nous borner à une manifestation unique, mais qu'il faut nécessairement considérer tout le mécanisme de la circulation et son influence sur le système nerveux.

Pour nous représenter le mécanisme général de la circulation du sang dans le cas des manifestations considérées, nous allons rappeler les principes généraux de la circulation du sang dans le cerveau, en nous appuyant sur le travail de Hill[1]).

[1]) Léonard Hill. The physiology and pathology of the cerebral circulation. An experimental research. Londres, 1896.

Les opinions concernant la circulation du sang dans le cerveau ne sont pas encore fixées d'une manière uniforme. Beaucoup d'auteurs, surtout ceux qui ont étudié les changements de tension et le pouls chez des personnes vivantes, sont d'avis que les vaisseaux sanguins du cerveau peuvent spontanément changer leur volume. L'auteur ne considère pas ces preuves comme convaincantes à cause de

Les vaisseaux sanguins du cerveau n'ont pas des nerfs vaso-moteurs qui puissent régler le changement de leur capacité. Si l'on tient compte de ce que le crâne est une boîte fermée et pleine, il résulte de la structure des vaisseaux cérébraux un mécanisme passif qui règle la circulation dans le cerveau et dont les caractères principaux ont été décrits déjà en 1783 par Alexandre Monro de la façon suivante: „Le sang enfermé dans le vase osseux doit s'écouler continuellement des veines du crâne pour céder la place au sang qui y arrive par les artères. Comme la substance cérébrale, pareillement aux autres substances solides de notre corps, est presque incompressible, la quantité du sang dans le crâne doit être par conséquent toujours et à chaque moment la même ou presque la même, à l'état de santé donc ainsi qu'à l'état de maladie, pendant la vie ainsi qu'après la mort, excepté les cas où l'eau ou d'autres substances y pénètrent ou y passent des vaisseaux sanguins. Alors la quantité du sang, égale à la quantité de la substance qui a pénétré dans le crâne, est repoussée du crâne".

Plus tard, Abercombie et Kellie ont soutenu la même doctrine. Hill confirme l'opinion fondamentale de ces auteurs, et, en étudiant les changements de pression dans les vaisseaux sanguins du cerveau, il a trouvé que la pression dans les veines change d'une manière passive, conformément aux moindres changements de pression générale dans les artères et les veines.

La pression dans les veines céphalo-rachidiennes change dans la même relation que la pression générale dans les veines. De l'autre côté, la pression dans les sinus et dans le crâne change dans le même sens que la pression générale dans les artères, mais elle ne change pas au même degré.

Tandis que les changements de pression dans les artères sont mesurés à l'aide des millimètres de mercure, les changements de pression dans les veines cérébrales sont lus en millimètres d'eau.

Hill généralise ses conclusions dans les propositions suivantes [1]:

1. Il a été impossible de trouver de preuves de l'existence des nerfs vaso-moteurs pour les vaisseaux sanguins du cerveau.

contradictions qui y sont inhérentes; il accepte donc, comme juste, l'opinion de Hill. Elle est encore confirmée d'une manière convaincante par le fait que les études histologiques le plus minutieuses n'ont pas démontré l'existence des nerfs qui puissent causer d'une manière active le changement de volume des vaisseaux cérébraux.

[1]) l. c. p. 76, et suiv.

2. On n'a rien trouvé qui indiquât l'existence d'un mécanisme vaso-moteur local.

3. Dans chaque expérience. la circulation cérébrale changeait d'une manière passive. conformément aux changements de pression générale dans les artères et les veines. La pression intracrânienne dans les veines change dans le même rapport et au même degré que la pression générale dans les veines; elle change seulement proportionnellement à la pression générale dans les artères.

4. La pression intracrânienne est. dans toutes les conditions physiologiques, la même que la pression veineuse intracérébrale.

5. Le volume du sang dans le cerveau ne change. dans des différentes conditions physiologiques. que d'une manière imperceptible.

6. Il n'y a pas de mécanisme compensateur qui maintienne la pression constante dans le crâne. La pression intracrânienne ou la pression intracérébrale qui, dans toutes les conditions physiologiques, provient de la circulation, varie. de même que la pression de la circulation. de 0 jusqu'à 50 mm. de mercure. La matière cérébrale ne cesse de fonctionner dans ces limites des changements de pression.

7. Dans toutes les conditions physiologiques. l'augmentation de la pression dans les artères accélère le passage du sang à travers le cerveau, la diminution de la pression ralentit ce passage du sang. La circulation dans le cerveau est réglée par le centre vaso-moteur de la zone cérébrale qui correspond aux viscères.

8. Il n'est pas prouvé que l'anémie cérébrale apparaisse à la suite d'une contraction des artérioles cérébrales.

9. L'hyperhémie artérielle de cerveau ne produit pas expérimentalement d'effets visibles. L'oblitération des veines dans le cerveau a une grande importance pathologique.

Appliquons les propositions ci-dessus à l'explication des exemples cités. Commençons par l'observation de Dumas.

Au moment même où la dépression apparaît. la pression dans les artères s'élève à cause d'une forte constriction des vaisseaux capillaires. Le coeur fonctionne alors faiblement. la respiration aussi devient plus faible. Dans ces conditions, la pression dans les artères s'est élevée à cause de ce que l'écoulement du sang, donc la circulation. était rendu plus difficile; la circulation du sang dans le cerveau a dû alors devenir aussi

moins vive, et un état de vitalité amoindrie du système nerveux a apparu. Dumas dit que la vaso-constriction capillaire, qui se traduit dans les organes périphériques par la cyanose et l'abaissement de la température, cause en même temps l'anémie de cerveau. Cette explication est exacte, si le concept anémie est employé en tant que circulation affaiblie du sang et non pas en tant qu'absence du sang.

Dans la marche ultérieure de l'état de dépression et de la disposition de sentiment triste, le coeur fonctionne faiblement, la pression dans les artères tombe fortement, le nombre des globules sanguins diminue. Conformément à ces faits, la circulation du sang dans le crâne demeure faible, ce dont la conséquence est un affaiblissement durable du système nerveux central.

Dans la disposition d'esprit joyeuse nous observons des manifestations absolument inverses. Alors, la pression dans les artères s'élève, le coeur fonctionne d'une manière plus vive. Dans le cerveau donc le sang circulera aussi plus énergiquement. D'où vient une meilleure nutrition et un meilleur fonctionnement du système nerveux central.

Nous pouvons résumer les résultats de ces observations dans la proposition qu'aux expressions des dispositions de sentiment négatives correspond l'affaiblissement de la nutrition du système nerveux central, et qu'aux expressions des dispositions de sentiment positives correspond la nutrition plus énergique du système nerveux central.

La même chose résulte des expériences de M. de Fleury sur les neurasthéniques. L'élévation de la pression artérielle, si elle n'est pas accompagnée de vaso-constriction capillaire, est une manifestation de la circulation plus énergique du sang dans le cerveau.

Passons aux expériences sur des sujets normaux. Je laisse de côté l'analyse des phénomènes respiratoires, car la respiration n'a ici d'importance qu'autant qu'elle exerce une influence régulatrice sur la circulation du sang [1]). Si donc nous étudions en même temps la circulation du sang, les manifestations observées doivent contenir aussi l'influence de la respiration. Laissons donc de côté la respiration et passons aux résultats des études sur les propriétés de la circulations du sang. Nous y trouvons les résultats suivants.

[1]) L'influence régulatrice de la respiration, dans les états qui nous occupent ici, est démontrée par l'expérience de Sherrington décrite dans Proc. Roy. Soc. London, 1900, t. 66.

Tous les auteurs sont d'accord en constatant la correspondance de l'expression concernant la disposition de sentiment positive et du pouls haut, de l'expression de la disposition de sentiment négative et du pouls bas.

Tous les auteurs ont constaté qu'à la disposition de sentiment positive correspond le ralentissement du pouls; à la disposition de sentiment négative correspond, selon tous les auteurs, sauf Gent le pouls accéléré. Celui-ci le décrit comme ralenti. Quant au cerveau, Berger y a constaté les mêmes propriétés de la hauteur du pouls que pour le pouls de la main. Binet enfin a constaté que la pression artérielle s'élève pendant la durée du sentiment positif.

Si nous prenons en considération les lois générales de la circulation du sang, nous devons en tirer les conclusions suivantes: le pouls élevé est la manifestation d'un fonctionnement énergique du coeur qui fait passer chaque fois dans les artères des quantités notables de sang. Lorsque le coeur agit d'une manière énergique, ses contractions sont rares. Le pouls élevé et les battements cardiaques rares disent que le coeur travaille d'une manière plus énergique, en faisant passer, à chaque contraction, dans les artères des grandes quantités de sang, causant donc un écoulement plus abondant du sang. Binet a trouvé la pression plus élevée dans les artères. D'après Hill, la pression plus élevée dans les artères est la cause du passage d'une plus grande quantité de sang à travers le cerveau. L'ensemble donc des phénomènes nous dit qu'à la qualité de sentiment positive corrrespond un passage plus vif du sang à travers le cerveau.

Ce sont les phénomènes inverses qui correspondent aux expressions concernant les dispositions de sentiment négatives. L'abaissement du pouls nous parle de la faiblessse des battements cardiaques, dont la conséquence seront la pression faible dans les artères et la diminution de la circulation du sang dans le cerveau.

Pendant la disposition de sentiment positive, la courbe pléthysmographique s'élève, d'après Lehman et Berger, — reste sans changement, selon Gent. Pendant la disposition de sentiment négative, la courbe pléthysmographique s'abaisse, d'après tous ces trois auteurs. Si nous prenons en considération que la courbe tombe toujours parallèle- ment à l'abaissement du pouls et qu'elle s'élève

parallèlement à l'élévation du pouls, la conclusion sera justifiée que l'élévation de la courbe pléthysmographique est l'indice de pression artérielle qui s'élève, d'une manière indirecte donc l'indice de circulation plus rapide du sang dans le cerveau.

Si nous passons aux courbes de pression intracérébrale, nous voyons que, d'après Berger, l'abaissement de la pression correspond à la disposition de sentiment positive et l'élévation de la pression dans le cerveau — à la disposition négative.

Ces phénomènes se laissent facilement comprendre, si nous nous rappelons que la pression tracée sur la courbe est la somme des pressions dans les artères et les veines du cerveau.

Simultanément avec l'existance du sentiment positif, la pression artérielle s'accroît. Si donc la pression générale dans le cerveau diminue, cela veut dire que la diminution de la pression dans les veines doit être plus considérable que l'augmentation de la pression dans les artères, de manière que nous obtenons définitivement, comme total, l'abaissement de la pression générale.

Comme la vitesse du courant sanguin des artères vers les veines dépend toujours de l'excès de la pression dans les artères sur la pression dans les veines, l'abaissement général de la pression sanguine avec l'élévation simultanée de la pression artérielle témoigne d'une élévation très forte de l'excès de la pression dans les artères sur celle dans les veines. L'augmentation donc de la vitesse du courant sanguin dans le cerveau est le résultat de l'abaissement de la pression générale dans le cerveau avec l'élévation simultanée de la pression dans les artères.

Pendant la durée d'une de disposition de sentiment négative, Berger a observé l'augmentation de la pression générale dans le cerveau. Toutes les autres données parlent de l'abaissement de la pression artérielle. Cette élévation générale doit donc provenir de l'élévation de la pression dans les veines. Dans ces conditions, l'excès de la pression dans les artères sur celle dans les veines diminue fortement, la vitesse donc du courant sanguin, laquelle dépend de cette différence, doit aussi diminuer.

La diminution donc de la vitesse du courant sanguin dans le cerveau est le résultat de l'élévation de la pression générale dans le cerveau avec l'abaissement simultané de la pression dans les artères.

En généralisant tous les résultats des études qui ont été faites jusqu'à présent sur les dispositions de sentiment chez des personnes tant normales qu'anormales, nous pouvons dire qu'à toute expression concernant la disposition de sentiment positive correspond la vitesse plus grande du courant sanguin dans le cerveau, dont le résultat doit être une nutrition meilleure du cerveau. Les symptômes de cette vitesse plus grande se manifestent comme hauteur plus grande du pouls, augmentation de la pression artérielle, élévation du niveau de la courbe pléthysmographique des extrémités, diminution de la pression générale dans le cerveau.

A toute expression concernant la disposition de sentiment négative correspond la vitesse diminuée du courant sanguin dans le cerveau, dont le résultat doit être une nutrition plus mauvaise du cerveau.

Les symptômes de ce ralentissement du courant sanguin se manifestent comme diminution de la hauteur du pouls, diminution de la pression dans les artères, abaissement du niveau de la courbe pléthysmographique des extrémités, augmentation de la pression générale dans le cerveau.

Les émotions.

Jusqu'à présent on comprenait sous le nom d'émotions — surtout dans la psychologie anglaise et française — toutes les manifestations de la vie sentimentale, entre autres donc et les qualités de sentiment. Nous avons cependant reconnu celles-ci pour des éléments psychiques distincts. Par conséquent, nous ne pouvons les mettre au même niveau que ces éléments que nous considérons comme essentiels pour les émotions proprement dites, comme peur, colère, etc.

Il faut donc se demander si ce qui constitue la qualité caractéristique de la colère, de la peur, etc., est un élément doué d'existence propre ou non.

La réponse à cette question a été donnée en son temps par Lange et James qui affirmaient que „les changements corporels suivent immédiatement la perception du fait excitant, et que le sentiment que nous avons de ces changements, à mesure qu'ils se produisent, est l'émotion“ [1]).

[1]) James, La théorie de l'émotion. Paris, 1903, p. 60.

Cette théorie dit que les éléments essentiels de l'émotion appartiennent à la catégorie des impressions: ce sont les impressions somatiques.

Nous donnons ici le contenu exact de l'opinion des deux auteurs, sans rechercher s'ils ont bien défini quel genre d'impressions forme des émotions isolées.

Cette théorie a été le sujet des controverses les plus différentes. Sans entrer dans leur examen détaillé. nous notons les remarques fondamentales suivantes.

Quoique l'on ait discuté longtemps s'il faut considérer l'émotion comme effet d'une frayeur, ou bien si elle est le sentiment que nous avons des changements corporels qui suivent immédiatement la perception du fait excitant, cette discussion doit être cependant regardée comme consacrée à une question posée d'une façon erronée. Car il faut distinguer entre les conditions dans lesquelles l'émotion apparaît et la forme sous laquelle elle se manifeste. La tâche de la psychologie consiste surtout à analyser l'émotion. c'est-à-dire à déterminer de quels éléments et de quelle leur combinaison elle est formée. Le résultat de cette analyse est tout à fait indépendant de la manière dont l'émotion s'est produite. La question étant ainsi posée. la discussion peut avoir pour sujet le problème: si les émotions sont formées de la réunion des impressions somatiques. ou bien si. comme Irons l'a soutenu. l'essentiel de l'émotion est un processus mental. différent des impressions somatiques. Les questions donc surgissent: comment les émotions apparaissent? doivent-elles être précédées de quelque chose qui les „provoque" ou peuvent-elles apparaître spontanément par elles-mêmes? Toutes ces questions sont sans doute très importantes. surtout pour le médecin qui a affaire avec des émotions pathologiques et qui. des conditions mêmes de l'apparition d'une émotion. peut conclure quant aux conditions de son existence. Ce sont pourtant des questions indépendantes de la qualité du contenu psychique de l'émotion.

A côté du problème du contenu des émotions apparaît encore un autre, celui notamment: „les phénomènes physiologiques sontils provoqués par l'émotion, ou les phénomènes physiologiques accompagnent-ils l'émotion? [1])"

Il est superflu de prouver au long que cette question est pure-

[1]) Lange. Les émotions. Trad. par G. Dumas. Paris, 1902, p. 95.

ment philosophique et qu'elle n'est qu'une partie du problème général si les phénomènes psychiques agissent sur les phénomènes physiologiques. et comment. Conformément aux conclusions que nous avons placées au début de ce résumé, il ne peut avoir ici de place pour la question ainsi posée. Nous ne pouvons parler que de deux formes d'interprétation des expressions. jamais cependant nous ne pouvons nous demander si les phénomènes psychiques agissent sur les phénomènes physiologiques ou inversement. L'étude objective d'une personne de mon entourage peut me donner, comme résultat, seulement les manifestations objectives. dans leur dépendance réciproque, et rien de plus. Il ne peut donc aucunement s'agir „d'une influence des phénomènes psychiques" sur les phénomènes objectifs. Relativement aux émotions, reviennent par conséquent les mêmes questions que nous avons posées quand il s'agissait des dispositions de sentiment. L'homme étudié indique, à l'aide de ses expressions, certains contenus que je connais déjà de ce que j'ai vécu moi-même, tandis que, moi, j'observe chez lui certains changements objectifs. Je me demande alors, s'il existe une corrélation quelconque entre les expressions qui indiquent les émotions, respectivement leur éléments constitutifs, et les changements objectifs que j'observe dans elles d'une manière objective, et si oui, quelle est-elle?

Le problème étant fixé de cette manière, il faut nous arrêter encore à la question, de quelle manière peut-on cependant au moyen des expressions de l'homme étudié compléter les résultats de l'analyse subjective.

Voyons quelle est la signification de cette question.

Comme je ne peux connaître d'une manière immédiate que les faits de mon expérience et comme je ne peux parler des faits vécus par les autres hommes qu'autant qu'ils les indiquent à l'aide de leurs expressions, il en résulte que des expressions et des manifestations objectives nous ne pouvons tirer les conclusions concernant les éléments constitutifs des faits vécus par les autres qu'autant qu'auparavant déjà sera fixée la relation entre chaque expression isolée, chaque manifestation objective, et les éléments isolés de ce que l'on a vécu.

Supposons que je sais qu'aux palpitations cardiaques correspond un sentiment d'inquiétude, au fonctionnement affaibli de l'innervation musculaire, un sentiment d'incertitude, etc. Dans ces

cas. si j'étudie l'émotion qui se manifeste subjectivement comme palpitations cardiaques ou affaiblissement du fonctionnement de l'innervation. je peux dire que cette émotion se manifeste subjectivement comme sentiment d'inquiétude ou celui d'incertitude. Avec une réserve cependant. S'il est connu que la manifestation objective A correspond à l'expression concernant un certain élément psychique. et la manifestation objective B correspond à l'expression concernant un autre élément psychique. il n'en résulte pas *a priori* et sans vérification qu'à la coexistence des manifestations A et B corresponde la coexistence des expressions concernant les deux éléments psychiques. Au contraire. nous pouvons arriver à la conclusion. qui serait aussi correcte. qu'à la combinaison $A + B$ correspond une nouvelle expression qui indique un nouvel élément psychique.

Après avoir définitivement fixé le problème et le caractère de la réponse que nous pouvons obtenir. et. en particulier. l'importance que peuvent avoir les études objectives pour l'analyse subjective. passons maintenant à la question. peut-on considérer les impressions somatiques comme éléments essentiels de l'émotion?

Tout d'abord. il faut faire ici la distinction entre les impressions musculaires et les impressions viscérales. Aux expressions concernant les premières correspondra dans l'étude objective le jeu des muscles qui forme la mimique de l'homme étudié. Les études des faits vécus. de même que certains exemples dans le travail de Sollier[1]. nous autorisent à admettre les propositions suivantes:

1) Les impressions musculaires ne sont pas des composants essentiels des émotions. Par conséquent donc. le jeu mimique n'est qu'une des formes des expressions. forme qui peut nous informer de l'émotion. dans le même sens que nous informent les expressions verbales.

2) Les impressions viscérales sont des éléments constitutifs essentiels des émotions Les changements dans l'innervation viscérale seront leur corrélatif objectif.

3) Comme les émotions appartiennent au groupe des impressions. elles peuvent s'unir aux dispositions de sentiment. elles peuvent avoir le caractère des émotions agréables ou pénibles.

4) Ce qui. dans la vie de tous les jours. porte le nom d'émotion est à proprement parler un phénomène complexe qui est com-

[1]) Revue philosophique. Mars, 1894. Revue philosophique. Décembre. 1905.

posé d'impressions et de représentations différentes, à côté des impressions viscérales qui donnent à ce complexe un caractère émotionnel, et des dispositions de sentiment qui les accompagnent [1]).

Le fait que les éléments essentiels de l'émotion appartiennent à la catégorie des impressions viscérales nous permet de comprendre le rôle important qui doit être attribué aux émotions dans la vie de l'homme. Pour bien saisir ce rôle, représentons-nous le tableau du mécanisme des émotions.

Pour principe conducteur dans toutes les études psychologiques nous avons choisi la proposition que chaque expression doit être liée aux changements du système nerveux de la personne qui fait des expressions, et que tous les autres changements observés dans l'organisme n'ont d'importance qu'autant qu'ils peuvent amener des changements dans le système nerveux.

Adaptons le même principe à l'explication du mécanisme des émotions.

Au point de vue psychologique, les expressions peuvent indiquer tantôt les éléments des faits vécus, tantôt les combinaisons de ces éléments en groupes complexes. Les processus donc qui se passent dans le système nerveux seront des processus qui correspondent tantôt aux éléments, tantôt aux combinaisons des éléments.

A la question générale quels sont les centres dont l'activité correspond aux expressions on peut répondre en montrant quels sont les grandes divisions du système nerveux qui sont actives, lorsque l'homme étudié fait des expressions.

Une réponse plus détaillée exige une liaison plus précise entre les groupes isolés des expressions, par ex. celui des expressions concernant les impressions des sens isolés, et les parties séparées de ce centre du système nerveux dont l'activité est liée aux expressions. Ces questions étaient jadis formulées de cette manière qu'on se demandait dans quel centre du système nerveux doit être cherchée la conscience, et comment les manifestations conscientes isolées sont localisées dans les parties séparées de ce centre. C'étaient les questions concernant la localisation des manifestations conscientes dans le cerveau [2]).

[1]) Dans le travail original l'auteur analyse les formes particulières des emotions.

[2]) Une critique excellente de toutes les questions liées à la localisation dans

L'expérience la plus superficielle nous apprend que l'activité des centres inférieurs n'est aucunement liée aux expressions. Je ne voudrais pas à ce moment répondre à la question si les expressions ne sont liées qu'au fonctionnement de l'écorce cérébrale, ou bien si les centres un peu plus inférieurs sont aussi liés d'une manière immédiate aux expressions; je ne m'arrêterai pas non plus à la question, en quelle mesure on peut trouver la liaison entre les groupes isolés des expressions et le fonctionnement des parties séparées de l'écorce cérébrale Je voudrais établir seulement la corrélation fondamentale entre les expressions concernant trois catégories d'éléments: impressions, représentations et dispositions de sentiment, et les phénomènes dans le système nerveux qui leur correspondent.

J'ai expliqué précédemment le genre de corrélation entre les expressions concernant les dispositions de sentiment et les changements dans le système nerveux central. J'ai tâché de prouver que tous les changements observés dans la circulation du sang sont tels qu'ils influent sur la nutrition du système nerveux central.

En ce qui concerne la relation des impressions au fonctionnement du système nerveux, la liaison suivante est essentielle pour les buts présents: à chaque expression d'impression correspond le fonctionnement du système nerveux qui commence par les nerfs qui reçoivent les excitations du monde extérieur: il commence par le fonctionnement des nerfs impressionnés.

Par rapport au système nerveux le reste de l'organisme est à l'extérieur, de même que le reste du monde matériel est extérieur par rapport à l'organisme. Le muscle est aussi quelque chose d'extérieur par rapport au nerf excité qui s'y termine, ainsi que les excitations qui agissent sur le nerf optique sont extérieures par rapport à l'oeil. Si donc nous disons qu'aux impressions correspondent les changements dans le système nerveux qui ont leur origine dans l'excitation extérieure des nerfs excités, aux expressions concernant les impressions organiques, en particulier, correspondront les changements qui ont leur source dans les nerfs qui partent des muscles de divers organes.

On considère comme le caractère essentiel de ces changements

le cerveau a été donnée par Hartmann dans son livre: „Die Metaphysik in der modernen Physiologie". Leipzig. 1894.

qui correspondent aux expressions concernant les représentations, qu'ils commencent dans les centres: ils sont d'origine centrale.

En nous appuyant sur les propositions ci-dessus mentionnées nous pouvons nous représenter le mécanisme des changements qui correspondent aux émotions de la façon suivante:

Tous les changements que nous observons dans la respiration, les mouvements des intestins, etc. causent des excitations des terminaisons des nerfs sensitifs dans les muscles correspondants; or, à ces excitations et au processus central qui y est lié correspondent les expressions concernant des impressions diverses qui forment le type d'émotion donné. Les changements donc de la respiration etc. n'ont pas d'importance ici par eux-mêmes, mais seulement en tant que manifestations qui indiquent qu'une forme d'innervation est apparue aux muscles lesquels règlent ces changements et, par leur intermédiaire, l'excitation des nerfs sensitifs: et c'est à ceux-ci seulement que correspond l'expression concernant les impressions respectives. Si donc, pour des raisons quelconques, apparaît l'anesthésie des nerfs sensitifs lesquels se terminent dans certains groupes de muscles, les expressions correspondantes doivent disparaître.

Le mécanisme des émotions explique le rôle important joué par les émotions dans la vie de l'homme. Chaque expression concernant les émotions est l'indice des changements qui se sont passés dans l'innervation des muscles liés aux fonctions les plus essentielles de l'organisme, indice donc des troubles de ces fonctions. Si ces troubles sont de longue durée, ils doivent retentir sur la vitalité de l'organisme.

Les troubles émotionnels peuvent apparaître de deux manières. Des fortes excitations nerveuses venant du dehors de l'organisme peuvent amener, comme symptôme secondaire, des troubles des fonctions organiques et causer, dans la suite, les manifestations qui correspondent aux expressions concernant les émotions. Nous parlons alors des émotions de cause extérieure. Si nous éloignons ces causes, la source des troubles disparaît, et l'organisme peut revenir à l'état normal.

Les troubles organiques peuvent cependant provenir des changements du système nerveux central. Nous avons alors affaire à des émotions qui entrent dans le domaine de la psychiatrie.

La classification des sentiments et leur pathologie.

Plusieurs fois déjà on a essayé, dans la psychologie, de réduire la diversité des sentiments en un système en établissant une classification des sentiments. En général, chaque système de classification consiste à disposer la diversité des manifestations du groupe classifié des phénomènes selon certain exposant. Le genre de l'exposant caractérise le système de classification.

Si nous prenons pour point de départ le fait que les sentiments se composent de la combinaison des impressions et des idées représentatives avec les dispositions de sentiment, nous pouvons classer les sentiments selon le caractère des éléments qui les constituent.

La disposition de sentiment a deux formes principales: disposition positive et disposition négative, conformément à quoi les sentiments se diviseront en: 1) sentiments agréables et 2) sentiments pénibles. Chaque sentiment, indépendamment de son contenu impressionnel, appartiendra à l'un de ces groupes des sentiments. Et il faut se rappeler que le même contenu impressionnel peut faire partie tantôt d'un sentiment agréable, tantôt d'un sentiment pénible.

En même temps, on peut diviser les sentiments selon les contenus impressionnels. Nous y distinguerons:

a) Sentiments constitués d'impressions des sens et de disposition de sentiment: s e n t i m e n t s s e n s o r i e l s.

b) Sentiments formés d'impressions viscérales (qui forment les émotions) et de dispositions de sentiment: s e n t i m e n t s é m o t i o n n e l s. La peur, la frayeur, la colère, etc. vécues dans leurs formes pures, sans mélange d'autres impressions, seront des sentiments émotionnels [1]).

c) Sentiments formés de représentations et de dispositions de sentiment: s e n t i m e n t s i n t e l l e c t u e l s.

d) Sentiments formés de dispositions de sentiment et d'impressions, tant sensorielles que viscérales: s e n t i m e n t s s e n s o - é m o t i o n n e l s.

[1]) L'auteur remarque qu'on a appelé émotions les combinaisons des impressions viscérales sans mélange de disposition de sentiment. Les émotions donc ne sont que les éléments des sentiments émotionnels et, comme tels, elles ne constituent pas des faits vécus isolement, car elles sont toujours associées aux dispositions de sentiment et ce n'est que dans cette union qu'elles apparaissent comme sentiments.

e) Sentiments formés de dispositions de sentiment, d'impressions des sens et de représentations: sentiments senso-intellectuels.

f) Sentiments formés de dispositions de sentiment, de représentations et d'impressions viscérales: sentiments intellecto-émotionnels.

g) Enfin, sentiments formés de dispositions de sentiment, d'impressions sensorielles et viscérales et d'idées représentatives: sentiments senso-intellecto-émotionnels.

Dans les conditions normales, les sentiments sensoriels purs, émotionnels purs et intellectuels purs sont rares, car les impressions et les représentations s'unissent constamment les unes aux autres. Dans la vie de tous les jours, en classifiant les sentiments, nous nous laissons conduire aussi par la considération quel groupe d'éléments y domine. Nous parlons donc des sentiments intellectuels, lorsque les idées représentatives y dominent, des sentiments sensoriels, lorsque les impressions des sens y dominent, et des sentiments émotionnels, lorsque les impressions émotionnelles y dominent.

Pour répondre à la question si les sentiments peuvent être objet de notre souvenir, c'est-à-dire si l'on peut éprouver un sentiment comme quelque chose qui ne serait qu'un souvenir, il faut distinguer le rôle des éléments constitutifs du sentiment.

Le souvenir des différentes impressions sensorielles et des représentations ne peut être mis en doute. Il est plus difficile de trouver d'exemples où les impressions viscérales, qui sont la base des émotions, auraient le caractère de souvenir. Dans la règle, les souvenirs des émotions sont rares, bien qu'ils se rencontrent. Quant aux dispositions de sentiment, la chose est tout autre. Chaque disposition de sentiment est seulement la disposition du moment actuel, elle est la disposition de l'instant vécu, mais elle n'a pas de caractères qui soient analogues à ceux qui nous permettent de définir le souvenir d'une manière immédiate. Si l'on parle alors du souvenir des sentiments, il ne faut pas perdre de vue les propriétés différentes des dispositions de sentiment d'un côté et des impressions et des représentations de l'autre.

Si je me souviens d'un sentiment, il n'y a que ses éléments impressionnels et représentatifs qui peuvent avoir des caractères du passé, tandis que la disposition de sentiment sera toujours la disposition du moment présent, simultané avec le souvenir. La disposi-

tion de sentiment joyeuse qui accompagne le souvenir d'un moment agréable. la disposition triste qui accompagne le souvenir d'un cas triste sont toujours les dispositions de sentiment ayant le caractère d'actualité. Je me souviens de quelque chose et je suis triste. je me souviens de quelque chose et je suis gai. Cette tristesse et cette gaieté sont les dispositions de sentiment du moment actuel. quoiqu'elles accompagnent les sentiments ayant le caractère du passé.

Pour pouvoir parler de la pathologie des sentiments il faut tout d'abord fixer définitivement la signification de ce terme. Nous prenons pour exposant, qui va nous servir à distinguer les cas pathologiques. le principe suivant: chaque individu. en réagissant sur le monde, agit de la sorte que le résultat de sa réaction soit la conservation de l'individu ou celle de l'espèce. Toute réaction qui soit en désaccord avec l'un au moins de ces postulats. indique l'état pathologique.

Cette proposition. adaptée à la vie psychique. veut dire que l'homme. placé au milieu du monde matériel et des hommes qui coexistent avec lui. subit constamment l'action du milieu ambiant. et que toute forme de sa réaction est la réaction contre ces influences. Les actions et les faits. les idées et les opinions philosophiques, tout cela n'est que la réaction individuelle de l'homme sur le monde.

De toutes les formes de réaction. ce sont des formes actives de la réaction de l'homme qui ont l'importance immédiate la plus grande. et ce sont elles qui doivent avant tout être prises en considération. Aussi doivent-elles être de telle sorte que l'individu ne mette pas en péril son existence biologique. qu'il manifeste, comme on dit. une tendance à la conservation.

La tendance absolue à la conservation pourrait cependant être souvent nuisible. lorsqu'il s'agit de la conservation de la société humaine. La vie sociale oblige donc de modifier la tendance à la conservation autant qu'elle ordonne à l'individu de se sacrifier pour le bien public. Toutes les nécessités morales qui obligent l'individu de sacrifier sa vie pour sauver soit la famille. soit la société. sont une manifestation de la tendance à la conservation de la société en sacrifiant l'individu.

Cet exposant étant expliqué. il nous permet de distinguer les cas pathologiques. Nous parlerons d'une vie psychique pathologique toutes les fois que. dans la suite plus ou moins éloignée, le

résultat de la réaction de l'individu sur le monde ambiant aurait été sa perte et non pas sa conservation.

Les autres formes de réaction qui restent exigent cependant à être divisées encore. Si nous laissons de côté les cas pathologiques et si nous examinons la manière d'être des différents individus, nous pourrons, en dernier lieu, obtenir pour toutes les conditions de la vie civilisée une médiocrité moyenne: ce sera le type normal. Tout ce qui oscille autour du type médiocre sera l'individualité normale; tout ce qui s'écarte plus fortement du type normal sera anormal. Il faut donc distinguer l'anormal d'avec le pathologique.

Chaque individualité forte sera anormale, s'écartant donc beaucoup du type médiocre normal. Elle sera cependant anormale et non pathologique.

La forme normale de la réaction individuelle n'est pas quelque chose de constant, d'indépendant des conditions de la vie. Au contraire, en tant que réaction de l'individu contre le monde qui agit sur lui, elle dépend de l'ensemble des conditions de l'entourage physique et social. Chaque forme de civilisation exige de nouvelles formes de réaction qui correspondent aux conditions de ses influences. L'homme civilisé d'aujourd'hui transporté au milieu des hommes demi-sauvages y serait anormal jusqu'à ce qu'il ne s'adaptât aux conditions d'existence dans ce milieu. De même, l'homme sauvage est anormal dans les conditions d'existence de notre civilisation contemporaine, etc.

Appliquons les principes ci-dessus développés à la vie sentimentale de l'homme. Nous avons vu que, dans le sentiment, chaque disposition de sentiment qui s'unit aux impressions et aux représentations est un élément variable dans ce sens que la même disposition de sentiment peut s'unir à des impressions et à des représentations différentes, et que, réciproquement, les dispositions de sentiments différentes peuvent s'unir à une même impression. Cependant, dans un milieu donné, il se forme un certain type normal de combinaisons, se forment certaines normes de la vie sentimentale. Ce n'est que l'existence de ces normes qui nous permet de dire qu'un certain milieu social a ses types sentimentaux. Grâce à l'existence de ces normes, nous pouvons supposer que dans un milieu social donné l'individu va réagir, en ce qui concerne les sentiments, d'une manière qui peut être prévue d'avance.

Comme le sentiment se compose d'impressions, de représenta-

tions et de dispositions de sentiment, et comme les éléments isolés ne peuvent être pathologiques, leur état pathologique doit donc être cherché dans leurs combinaisons morbides. Diverses possibilités peuvent être admises ici. La première possibilité consistera en telles combinaisons pathologiques dans la sphère d'impressions et de représentations que les dispositions de sentiment et les éléments émotionnels, qui avec celles-ci constituent le sentiment, restent normaux. L'exemple de cette forme peut nous être donné par les symptômes du délire de persécution. Les dispositions de sentiment et les émotions du malade y correspondent au cours de ses idées qui est pathologique, en lui représentant des embûches et des périls imaginaires.

La combinaison de la disposition de sentiment avec le reste des éléments est pathologique, lorsque les impressions nuisibles deviennent agréables et vice versa. La volupté de la douleur, l'aversion constante pour les aliments malgré la faim, etc., sont des symptômes de ce genre. Il est aussi pathologique lorsque une certaine disposition de sentiment persiste constamment, quoique les impressions et les représentations varient.

La diversité la plus riche de symptômes pathologiques est formée par les dissociations des combinaisons des émotions avec le reste des éléments psychiques. La pathologie des émotions est un domaine d'importance capitale dans la science des psychoses. On y a consacré déjà des volumes d'études, et, malgré cela, elle exigera encore beaucoup de travail systématique.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Lutego 1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 2. **Février.** **1908.**

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 FÉRVIER 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente les travaux de M. T. GRABOWSKI: a) *„Pierre Skarga S. J. et les luttes religieuses du XVI-e siècle“*. II-partie b) *„Quel est l'auteur de l'opuscule »Actio in Jesuitas prima«“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art du 18 janvier 1908.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

SOBIESKI W.: »Zabiegi Dymitra Samozwańca o koronę polską« *(Démétrius I (Dimitr I) candidat à la couronne polonaise)*, 8-o, p. 60

WASZYŃSKI STEFAN: »Laokryci i τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον) czyli „Sędziowie ludu“ i „Wspólny sąd“«. *(Les Laocrites et τὸ κοινὸ(ν) δι(καστήριον))*. 8-o, p. 21.

M. L. ABRAHAM présente son travail: *„Jacques, archevêque de Halicz, 1391—1409“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. WIZE: *„Essai d'une nouvelle classification des sciences philosophiques, basée sur la classification d'Aristote“*.

Résumés

2. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 14 listopada 1907 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 14 novembre 1907***).

Au début de la séance le Président consacre quelques paroles à la mémoire de feu Charles Potkański, décédé au mois d'août, qui pendant de longues années a été un des membres les plus actifs de la Commission.

Il présente ensuite les fascicules I et II du tome VIII des Comptes-rendus de la Commission, qui viennent de paraître. A ce propos, il expose en ses grandes lignes le programme des travaux à exécuter.

D'après les photographies communiquées par M. Etienne Zaborowski, et que décrit M. Maryan Sokołowski, la modeste église en bois de Boguszyce, dans le royaume de Pologne, est riche en sculptures, en peintures et en objets d'art. Le plafond polychromique du XVI-e siècle est une oeuvre de haute valeur; il en est de même d'un tryptique peint *alla tempera* au commencement du XVI-e siècle, et représentant des scènes de la vie du Sauveur. A signaler encore: un autre tryptique sculpté de la même époque, avec des scènes de la Passion; un crucifix du moyen âge, sur le transept; un second crucifix, sur un autel latéral; enfin un portail de chêne avec des peintures gothiques très caractéristiques et une serrure d'une construction fort ingénieuse.

M. le comte Georges Mycielski donne un résumé assez étendu de son travail sur: „Les premiers rapports de la Pologne avec la peinture flamande du XVII-e siècle, et notamment du prince héri-

tier Ladislas Wasa avec Rubens". C'est en 1624 que commencèrent à se nouer des relations artistiques entre la Pologne et la Flandre, et le voyage du prince héritier en Flandre, au cours de l'automne de cette même année, en donna le signal. Il séjourne alors quelque temps à Bruxelles, chez l'infante Isabelle Claire Eugénie, puis, en se rendant au siège de Bréda, visite l'atelier de Rubens à Anvers et entre en relations avec cet artiste. En septembre et octobre le maître peint à Bruxelles le portrait de Ladislas, qui se trouve aujourd'hui sous une fausse dénomination au palais Durazzo-Pallavicini à Gênes. Le rapporteur soumet à la Commission la photographie de ce portrait et appuie ses conclusions sur le Journal de voyage du prince, écrit par Etienne Pac, sur les récentes publications de Max Rooses concernant Rubens, et sur ses propres études. C'est de cette même année 1624 que provient également la fameuse gravure de Paul de Pont, d'après un autre dessin de Rubens, fort rapproché du portrait en question, sans lui être toutefois identique. Le prince héritier ne fut pas seulement en contact avec Rubens, mais encore avec presque tous les autres peintres flamands contemporains, ainsi qu'en fait foi une autre peinture. Cette toile exécutée en 1628 par Guillaume van Haecht, et actuellement en la possession de lord Huntingfield à Birmingham, fit partie de l'exposition de la „Toison d'or" à Bruxelles, où M. Mycielski put l'étudier et en prendre la photographie qu'il présente à la Commission. Le tableau reproduit la visite de l'infante, de son mari, l'archiduc Albert, et du prince Ladislas à la galerie du célèbre collectionneur bruxellois, Cornelius van der Geest; les portraits de ces illustres personnages s'y trouvent, en même temps que celui de Ladislas, lequel est exécuté d'après le portrait peint par Rubens; en outre presque tous les artistes flamands de l'époque figurent sur cette composition. Elle est donc de la plus haute importance pour l'histoire des relations de ce prince avec les maîtres flamands de la première moitié du XVII-e siècle. M. Mycielski cite, comme conséquence de ces relations, le fait suivant qu'il est parvenu à établir: Rubens peignit pour le château du Wawel un portrait fantastique de Casimir le Grand, portrait aujourd'hui égaré. Ces relations se prolongent et se marquent jusqu'en 1680, plus ou moins, par les portraits de Sigismond III, de la reine Constance, du prince héritier Ladislas, de Marie de Gonzague, par Justus van Egmont; par la gravure de Christophe Radziwill due à Mireweldt, enfin par

le voyage et le séjour d'études que firent en Flandre les peintres polonais Jean Tricius et Daniel Freher.

---

3. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 20-go grudnia 1907.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 20 décembre 1907).*

Le président rend hommage à la mémoire de Stanislas Wyspiański, décédé le 28 novembre. Le défunt pendant plusieurs années a fait partie de la Commission et a pris une part active à ses travaux.

M. M. Sokołowski communique une photographie, prise et adressée à la Commission par M. St. Zaborowski. Elle représente un autel de l'église de Bodzentyn, ouvrage remarquable dû sans doute aux mêmes artistes italiens qui ont décoré la chapelle Sigismond au Wawel vraie perle de la Renaissance. Les mêmes motifs décoratifs, les mêmes ornements, exécutés avec le même soin, la même précision, se font admirer dans celle-ci et dans celui-là.

M. Sokołowski présente ensuite un moulage en plâtre d'une plaquette de Caraglia, appartenant au musée de Berlin. Il donne à ce propos quelques explications.

M. François Klein parle des églises de style baroque de Varsovie. Il y en a seize que l'on peut diviser en deux groupes. Dans le premier nous rangerons les édifices de forme allongée, parmi lesquels on distingue trois types. Le premier comprend les églises à une seule nef, avec chapelles sur les côtés; le spécimen le plus accusé est la chapelle des soeurs Visitandines dont le plan se rapproche beaucoup de celui de l'église dei Santi Apostoli à Rome. Appartiennent encore à ce type l'église de S. Martin (Pères Augustins), celle du Saint-Esprit (Pères Paulins), et deux autres églises plus récentes, celles des Frères Mineurs et des Capucins. Le second type présente des édifices à une seule nef, sans chapelles proprement dites, c'est-à-dire que leur ensemble forme un tout architecturel avec des arcades sans grande profondeur où sont placés les autels latéraux. Dans cette catégorie on compte l'église des Bernardins et celle des Carmélites au faubourg de Leszno, et, jusqu'à un certain point, celle des Pères Piaristes. Comme plan ces

monuments ont une proche parenté avec l'église romaine des S. Domenico et Sisto, construite en 1630. Le troisième type des églises varsoviennes a été conçu selon le modèle de la célèbre église „Il Gesù" à Rome. L'église S. Joseph (Pères Carmes), édifiée en 1643 par Bellotti, est le spécimen le plus marquant de ce type. On ne saurait toutefois la comparer, au point de vue de la valeur artistique, avec le sanctuaire romain dont elle est l'imitation. Nous retrouvons le même type, mais avec des variantes, dans les églises de S. François et de la Sainte-Croix.

Le second groupe des églises de Varsovie de style baroque est formé par des édifices centraux. Il ne compte que trois petites églises, mais elles méritent d'être mises au premier rang dans l'histoire du baroque. On y distingue deux types. Au premier appartiennent l'église des Soeurs du S. Sacrement et celle de Czerniaków. Le principe du plan est une croix à branches égales. L'église des Soeurs du S. Sacrement est la plus belle, aussi bien dans la conception du plan que dans son exécution. C'est une oeuvre d'art pleine de cette grâce et de cette élégance qu'introduisit en Pologne la fondatrice de cette chapelle, la reine Marysieńka (Marie-Casimire d'Arquien, femme du roi Sobieski). C'est encore à Rome qu'il faut aller chercher le modèle de ces constructions: on l'y trouve dans les chapelles papales à l'église S. M. Maggiore, chapelles des souverains pontifes Sixte et Paul V. Le second type des édifices centraux se résume en l'église des Camaldules à Bielany, près de Varsovie. C'est un beau spécimen du baroque allemand et, en particulier, viennois. Ce sont en effet les églises de S. Pierre et de S. Charles Borromée à Vienne qui en ont été les modèles.

Le secrétaire de la Commission, M. Julien Pagaczewski résume la communication de M. Michel Witanowski, au sujet d'un tableau de Borzymowski. Ce tableau, représentant l'Annonciation, se trouve à Kozłów près de Malagoszcza. C'est une peinture sur bois de tilleul, signée par l'auteur, et datant, ainsi que le démontre M. Pagaczewski, des dernières années du XVI-e siècle. C'est un curieux témoignage de la manière de Borzymowski que nous ne connaissions jusqu'ici que d'après des pièces archivales.

M. Julien Pagaczewski donne lecture d'une note concernant le séjour de Balthazar Fontana en Pologne. On croyait généralement que cet artiste n'était arrivé à Cracovie qu'en 1695, c'est-à-dire au moment où l'on commença à décorer de stucs l'église S. Anne; or

un contrat passé entre Fontana et Barbe de Moskorzew Morsztyn, au sujet des stucs qui devaient servir à décorer la chapelle des Morsztyn à Wieliczka, prouve que Fontana passa quelque temps en Pologne, dès 1693.

Enfin M. Pagaczewski soumet à la Commission une photographie du portrait du bienheureux Kadlubek, conservé dans une chapelle de l'église S. Adalbert à Cracovie. Une analyse comparative permet d'attribuer cette peinture, où se fait vivement sentir l'influence de Carlo Mazatta, au peintre Simon Czechowicz (1689—1775).

---

4. W. RUBCZYŃSKI: **O poglądach filozoficznych Sebastyana Petrycego** *(Über die philosophischen Anschauungen Sebastian Petrycys).*

Zweck vorliegender Studie ist eine möglichst harmonische Vereinigung zu einem Ganzen und eine die Grundlagen und das verwandtschaftliche Abhängigkeitsverhältnis betreffende Erforschung der in Kommentaren und Abhandlungen zerstreuten Gedanken Petrycys, mit welchen Kommentaren er seine Übersetzungen der Werke des Aristoteles, besonders aber die Übersetzung der Ethik versehen hat, die ihm am meisten Gelegenheit bot, seine philosophischen Anschauungen zum Ausdruck zu bringen. Die Ordnung bei Darstellung der Resultate ist in Rücksicht auf die vorwiegend empirische Richtung der Untersuchungen Petrycys derartig gewählt, daß der Verfasser der Abhandlung einer biographischen Einleitung zuerst die ästhetischen, dann die ethischen Anschauungen folgen läßt und erst dann aus diesen allgemeinere Thesen psychologischen, erkenntnis-theoretisch und metaphysischen Inhaltes zieht; aus einer kurzen Rekapitulation besteht der Schluß.

Als Basis zur Schilderung der Einzelheiten aus Petrycys Leben und Studien dienten außer seinen eigenen Andeutungen und den Quellenpublikationen Muczkowskis, Windakiewicz's und Chmiels noch das aus jener Zeit stammende, bisher noch nicht veröffentlichte „liber diligentiarum“ und die Akten der Krakauer Expositur der Finanz-Prokuratur, überdies die Universitätsakten, die sich auf die Stiftung für den Historiographen der Jagellonischen Universität beziehen.

Aus den Titeln und den auf der „Facultas Artium“ angekündigten Vorträgen erhellt, daß Petrycy noch in der ersten Hälfte

des J. 1591 sich in Krakau aufhielt, während die von Prof. Windakiewicz veröffentlichten Auszüge aus den Akten der Universität Padua erwähnen, daß ihm daselbst auf der medizinischen Fakultät bereits im J. 1590 die Hälfte der Promotionstaxe erlassen worden. Aus den Titeln der Vorträge, die in jenem siebenjährigen Zeitabschnitt angekündigt worden, ersieht man die Vorliebe Petrycys für Vergil und ein bereits damals schon reges Interesse für die Politik des Aristoteles.

Die ästhetischen Untersuchungen und Bemerkungen Petrycys heben sich, wenn auch nur in wenigen kleinen Abhandlungen, aus dem Faden der moral-philosophischen Traktate hervor, legen bereits ein augenscheinliches Streben nach Erklärung diesbezüglicher Fragen an den Tag, und es ist darunter keineswegs nur ein gelegentliches oder zufälliges Berühren durch hingeworfene Urteile zu verstehen. Die Terminologie der zur Bezeichnung verschiedener ästhetischer Werte dienenden Ausdrücke ist bei Petrycy ziemlich entwickelt und nüanciert. Es läuft in ihr die Steigerung höherer und niederer Schönheitstypen parallel den Unterscheidungen des Schönen im Handeln und in den Charakteren von dem Schönen der Kunst und in der Natur, schließlich in der menschlischen Gestalt der Frauen- und Mannesschönheit, die höher als jene gehalten wurde. Es tritt bereits sogar das Verständnis für die Relativität der ästhetischen Kritik hinzu, d. h. das Verständnis für deren faktische Abhängigkeit von dem subjektiven Gemütszustand, im Gegensatz zur objektiven Anerkennung des Guten oder Wahren. Doch begnügt sich Petrycy mit dieser schwankenden Stimme des Gefühls nicht und empfiehlt zum Schiedsrichter den Verstand, der unseren Geschmack belehrt und ihn durch das Fällen von Urteilen leitet, ob kein Zuviel oder Zuwenig im Verhältnis der Teile zum Ganzen und untereinander vorhanden ist.

Besondere Aufmerksamkeit wurde in dieser Arbeit den Abhandlungen unter dem Titel: Über das Schöne nach Plato und Aristoteles und seiner Probe einer Definition der Anmut gewidmet.

Die Kenntnis der Platonischen Ästhetik erweist sich bei ihm als unzulänglich und, obwohl er einige Dialoge zitiert und Plato augenscheinlich aus erster Hand kannte, so schaut er doch durch das neoplatonische Prisma, wahrscheinlich des Dionysios, des sog. Areopagiten. Das Übergewicht der Form über die Materie und der

Abglanz der Gottheit im Schönen. von Seite des empfindenden Subjekts aber die Sehnsucht der Seele nach Gott — das sind seinem Begriff nach die wesentlichen Merkmale des platonischen Schönheitsbegriffs. Er polemisiert mit ihm. indem er darauf hinweist. daß *nicht alle Dinge, die gut sind. zugleich auch schön sind.* Er ist der Ansicht. daß die Aristotelische Definition der Schönheit mehr der Natur der materiellen Existenzen entspricht. und hebt in ihr hauptsächlich die *Merkmale der Ordnung* (Plan) *und der Größe* (Dimension) hervor. während er die beiden anderen: Symmetrie und Bestimmtheit. die er frei als Ausdehnung und Grenze erklärt. als Bestandteile des Größebegriffs zu behandeln scheint. Geistigen Wesen spricht er die Schönheit nur in einem ausgedehnteren *analogischen Sinne* zu. deren Übereinstimmungen nur noch durch die Vernunft zu fassen sind; diese aufzufinden. drängt die Tatsache. daß auch im materiellen schönen Gegenstand dessen vielfältige Eigenschaften wie Farbe. Gestalt, Ausdehnung miteinander auf eine mehr versteckte Art übereinstimmen müssen. Eine der Analogien. die zur Empfindung der Schönheit der Seele führen, sieht er darin. daß *wie die Tugend die Gesundheit der Seele. so deren Schönheit Wissen und Weisheit ist.* Er nimmt also hier das Resultat gewisser Assoziationen nach dem Prinzip der Ähnlichkeit an. In der *Abhandlung über die Anmut* bekämpft er die Platonische Anschauung, daß Anmut und Schönheit unzertrennlich wären. und hebt hervor. daß auch viele häßliche Wesen sich mit Anmut benehmen und daß wir diese seelenlosen Wesen. sollten sie auch als schön bewertet werden. nicht zuerkennen.

Endgültig gelangt er zu dem Ergebnis. daß *die Anmut auf dem Sich-Offenbaren einer gewissen psychischen,* mit der vernünftigen Seele viel Gemeinsames *besitzenden Energie* beruht, die wohlanständig ist oder aus ethischen Rücksichten gefällt und zugleich anzieht und lockt. die mit der Seele verwandt ist. wovon das Hervorrufen des sympathischen Zuges zeugt. Demgemäß umfaßt diese ästhetische Kategorie seiner Ansicht nach Erscheinungen. die von der eigentlichen Schönheit abgesondert sind. und zwar aus dem Grunde. weil diese etwas in dem Wesen des Dinges unveränderlich Liegendes sein soll. während die Anmut etwas Lebendiges und Bewegliches ist — und ferner auch darum, daß das Schöne unwiderruflich eine gewisse Größe fordert, die für

die Anmut ohne Bedeutung ist. In diesem Punkte weist die Ästhetik Petrycys wichtige Abweichungen von den Anschauungen Leo Battista Albertis auf, dessen Einfluß im übrigen ersichtlich ist.

In der weiteren Fortsetzung dieses Abschnittes folgt die Analyse der Anschauungen Petrycys über die Aufgaben der Kunst. In den früheren Werken besonders werden sie durch eine moralisatorische Tendenz eingeschränkt: es ist die Scheu vor gewissen Themen, die seiner Ansicht nach die Jugend verderben können, ohne Rücksicht auf die Art ihrer Behandlung und auf die künstlerische Form.

In den der Politik angefügten Abhandlungen emanzipiert er sich bereits ein wenig von diesem fanatischen Rigorismus. In den Werken der Malerei besonders erscheinen ihm besonders schätzenswert einerseits die naturalistische Treue, anderseits die Überwindung der Schwierigkeiten der Perspektive und des Lichtschattens, wie auch anderer, die er als mathematische bezeichnet, und die ebenfalls eine große Kenntnis der Anatomie und der Physiognomik erheischen.

Bei Besprechung der dem Maler notwendigen Gelehrsamkeit und Erfindungsgabe scheint er unter dem Zauber der Bologneser Schule zu verweilen. In der Architektur imponiert ihm das Monumentale und Dauerhafte. Er sucht seine Landsleute für freigebigen Aufwand behufs Erbauung prächtiger Gebäude zu erwärmen, indem er ihnen außer den berühmteren römischen Denkmälern die Bautätigkeit Kasimirs des Großen, ja sogar die Moskauer Kirchen als Vorbild vor die Augen stellt.

Im dritten Abschnitt der Arbeit, welcher der Ethik Petrycys geweiht ist, stellt der Verfasser drei Hauptfragen: 1) inwiefern der polnische Moralist schon durch das kräftigere Hervorheben gewisser Grundsätze der praktischen Philosophie des Aristoteles die Struktur derselben und deren Schwerpunkt unbewußt verschob; 2) von welchen Lehren er mehr oder minder bewußt und deutlich abwich, beziehungsweise etwas Neues hinzufügte; 3) welche Faktoren hier einwirkten.

Zu diesem Zwecke ordnete der Verfasser diesen Abschnitt derart an: in den drei ersten Teilen prüft er die Basis Petrycys gegenüber den drei prinzipiellen Fragen der Aristotelischen Ethik: der Glückseligkeit, der vernünftigen Begründung der ethischen Vorschriften und des moralischen Wertes der tätigen Energie — im

vierten dagegen untersucht er die teilweise Abweichung vom Meister in den Modifikationen, die in die Begriffe: 1) des glücklichen Mittelweges; 2) des Tadelhaften der Vernachlässigungen; 3) der Grundlage und des Wertes der Ehre; 4) der Begründung des Verhältnisses der Gerechtigkeit zu anderen Tugenden hineingetragen wurden.

Indem Petrycy die Aristotelische Eudaimonie mit dem polnischen Ausdruck „błogosławieństwo" (Segen) übersetzt, verleiht er dem Begriff der Glückseligkeit ein theologisches Moment, das nach seinen Erklärungen auf der Annäherung zu Gott und dem Liebgewonnenwerden durch Gott, als den Geber des Guten, beruht. Dies alles gibt in Verbindung mit der Negation jeglichen Mangels, die ebenfalls in den Begriff des glückseligen Zustands miteinbezogen ist, der Art, die Glückseligkeit zu verstehen, ein besonderes Gepräge. Petrycy verbindet damit zwei andere Begriffe, die ethische Anwendung haben: den Begriff der Vollkommenheit, d. h. der Erfüllung der wesentlichen Aufgaben — und den der Pflicht, d. h. eben des Inbegriffs der Aufgaben, auf deren Erfüllung die Vollkommenheit und die aus ihr fließende Glückseligkeit beruhen. Diese Aufgaben sind ihm Postulate der Vernunft und er sucht sie aus einem gewissen allgemeinen Grundsatz zu entwickeln, einem ursprünglichen Handlungs-prinzip, einer Maxime, die unmittelbar erkennbar und den ersten Grundsätzen des theoretischen Denkens analog wäre. Daß dies irgend ein rationeller Grundsatz sein muß, folgert er daraus, daß nur unter vernünftigen Menschen eine beständige Eintracht möglich ist.

Auf dieser intellektualistischen Grundlage, die übrigens eingeschränkt wird durch Zweifel, ob ein „gottseliges" Leben das höchste Glück geben kann, sogar mit Verdammung derjenigen, die in dieses Leben vollständig versenkt sind und das bedrohte Vaterland nicht verteidigen, entwickelt er die in seinen Augen allgemeinste Vorschrift der Moral. Diese ist: wahrheitsgemäß handeln und sprechen. In dieser Norm, welche an manche Wendungen des Johannis-Evangeliums und an die einige Jahrzehnte spätere Anschauung des englischen Moralisten Wollaston erinnert, sieht der Verfasser der Arbeit über Petrycy das formulierte allgemeine Postulat, daß jede vernünftige Einzelperson sich dem allgemeinen Gesetz, welches aus den Bedingungen der günstigen sozialen und individuellen Entwickelung hervorgeht, unterordnen soll.

Unter dem Einfluß trüber Reflexionen über die Fehler der polnischen Gesellschaft hebt Petrycy den Wert der Tat, die Ausdauer der Bestrebungen und deren Anspannung im Kampf mit Widerwärtigkeiten hervor, während er den Müßiggang fast mit der Niederträchtigkeit identifiziert. Diese Glorifikation der positiven Tat tritt am stärksten in seiner ausführlichen Polemik gegen die Anschauungen der Stoiker hervor, die er so begreift, als wenn nach ihnen das höchste Gut für den Menschen nicht im Handeln sondern in der tugendhaften Disposition selbst, in der Gewohnheit, bestände. Daran knüpft sich die Erhöhung eines den öffentlichen Angelegenheiten gewidmeten Lebens vor einem solchen, das sich lediglich in privaten Bestrebungen konzentriert. Jene Tat aber wird im weitesten Sinne aufgefaßt, also auch als Energie des Gedankens, die uns dem Wesen Gottes an meisten nähert.

Während man aus obigen Grundzügen der ethischen Anschauungen sieht, daß Petrycy eher die letzten Konsequenzen zieht als von den Grundsätzen des Meisters abweicht, so läßt sich doch schon in der Art, wie er das Einhalten des glücklichen Mittelweges zwischen den Extremen des Übermaßes und der Unzulänglichkeit begreift, eine gewisse Abweichung erkennen. Derselbe hat hier nicht wie bei dem griechischen Denker jene positive Bedeutung, daß man zwischen dem allzu schwachen oder allzu starken Sichleitenlassen von den natürlichen Trieben nach Harmonie und Gleichgewicht streben solle, sondern eher eine negative Bedeutung, daß man sich vor irrationellen Extremen schützen und sie bekämpfen müsse.

Diesem Grundzug widerspricht scheinbar ein anderer, der jedoch jenen faktisch ergänzt, namentlich der, daß in den ethischen Anschauungen Petrycys gewisse Unterlassungen, besonders aber die von Handlungen mit altruistischen Antrieben, einer schärferen Verurteilung unterliegen und die ihnen entsprechenden Postulate kategorischer lauten als bei Aristoteles — originell ist insbesondere die Forderung, sich derjenigen, die Unrecht erlitten, anzunehmen, oder dem physisch oder auch ökonomisch Schwächeren beizustehen, eine Forderung, die augenscheinlich unter dem Einfluß eines richtigen und starken Empfindens der Anomalie der damaligen sozialen Verhältnisse Polens und der damit für die allgemein-nationalen Interessen verbundenen Gefahr veranlaßt wurde. Auch in seinen Anschauungen über Wesen und Wert der Ehre entfernt sich der

polnische Moralist bedeutend von seinem Meister. Die Ehre in der Bedeutung des guten Rufes, dessen sich jemand bei anderen erfreut, und noch mehr in der Bedeutung äußerer Kundgebungen derselben, hat in seinen Augen verhältnismäßig einen nur geringen Wert. Unbedingt wertvoll ist ihm nur die Ehre, die als reale und rationale Grundlage der guten Meinung über jemanden, als Güte und „der aus dieser fließende Nutzen" begriffen wird. Für eine der Hauptbedingungen derselben hält er die Wahrung der Würde des Nächsten. Es verliert sie seiner Überzeugung nach besonders derjenige, der dem Nächsten irgendein Unrecht zufügt. An diese Beweisführungen reiht sich eine sehr interessante Polemik gegen den Zweikampf, eine Verteidigung derer, die auf gerichtlichem Wege Rechenschaft für erlittenes Unrecht suchen und eine Kritik der Hoffart des Adels im Verkehr mit Menschen niedrigerer Stände und dessen allzu zuvorkommenden, vom Interesse diktierten Benehmens anderen gegenüber.

In seinen Anschauungen über den Wert des Adels legt der bürgerliche Petrycy eine seltene Objektivität an den Tag. Allerdings hält er den Adel der Tugend und Wissenschaft immer für den höchsten, doch hat er sich — sei es unter dem Einfluß der Überzeugung von der Erblichkeit der Triebe, die er infolge seiner ärztlichen Beschäftigungen gewonnen, sei es unter der Einwirkung der Vorurteile über den schädlichen Einfluß gewisser Berufe (besonders des kaufmännischen) auf den Charakter, die Ansicht gebildet, daß der Adel (in engerer Bedeutung) die wenigstens durch drei Geschlechter begründete Kraft der Erzeugung zu Tugenden geneigter Kinder ist, welche Kraft nicht einmal ein Entarteter verliert, so daß ihre Folgen im Enkel wiederaufleben. Die dem verarmten Adel erteilten Ratschläge beziehen sich auf diese Vorurteile, übrigens sind nicht alle einwandfrei, wenn er z. B. von groben und unanständigen Beschäftigungen (Handwerke, Handel) spricht, die sich für den Edelmann nicht ziemen, oder wenn er die Auswanderung des Adels aus einem Staate, in dem eine despotische Regierung die Herrschaft ergriffen, empfiehlt. Im allgemeinen jedoch atmen seine Erwägungen Humanität und streben nach Erweckung edlen Ehrgeizes in den Mitgliedern aller Gesellschaftsschichten.

Petrycys Anschauungen über die Ehre, die seiner Überzeugung nach nicht gewahrt werden kann, wenn man sie im Nächsten nicht in dem Maße schätzt, wie es dieser verdient, verbinden sich mit

dem Begriff der Gerechtigkeit und werden demselben untergeordnet. Das Naturrecht, über dessen Unumstößlichkeit er sich ähnlich wie Albericus Gentilis von Ankona, der bekannte Vorgänger des Grotius, ausdrückt, verbietet, irgend jemandem Unrecht zu tun. Während nun Aristoteles in seiner Definition der Gerechtigkeit bei der Verteilung der Güter kein objektives Maß, nach dem die Güter gerecht verteilt werden sollen, sondern nur ein subjektives: die Schätzung der Würde der Teilnehmer, angibt, das Wesen der ausgleichenden Gerechtigkeit aber lediglich auf der Wiederherstellung des gestörten Gleichgewichts begründet, sucht Petrycy eine allgemeine Grundlage für jene Schätzung und, da er die Absicht, Unrecht zu verhüten, als von ihr unzertrennlich ansieht, so erblickt er die entscheidende Bedingung bei Schätzung der relativen Würde der menschlichen Individuen und somit für die gerechte Verteilung der Güter in dem bezweckten und erreichten allgemeinen Nutzen, d. h. in dem Maße der absichtlichen Betätigung an dem allgemeinen Wohl. Es ist dies ein durchaus moderner Utilitarismus, der die unbedingte Würde eines jeden vernünftigen Individuums und dessen Anrecht auf eine entsprechende Existenz in den Hintergrund stellt. Und das geht so weit, daß auch unter den sozialen Klassen, deren Petrycy zehn (vom König an bis zum Juden) unterscheidet, die gerechte Verteilung der Güter nach dem der Gesamtheit gebrachten Nutzen stattfinden soll. Das Weltlichwerden dieses Teiles der Ethik findet in zwei Einzelheiten ihren Ausdruck, namentlich darin, daß die Gerechtigkeit nicht nur verlangen soll, daß wir uns fremdes Gut nicht aneignen, sondern auch das uns zugehörige Gut uns nicht entreißen lassen sollen, ferner in der naturalistischen, angesichts des aufrichtigen Katholizismus Petrycys wunderlichen Anschauung, daß, da Gott weder Mangel noch Bedürfnisse hat, man Ihm daher auch keine Gerechtigkeit zuschreiben kann. In ihrer Gesamtheit ist diese Ethik nicht konsequent. Sie enthält sehr berücksichtigenswerte Erwägungen und selbständige Bestrebungen, die Verstöße des Aristotelismus zu berichtigen, ohne entscheidend mit dem Ansehen des Meisters zu brechen. Das Suchen nach einer allgemeinen rationellen Maxime findet hier ohne endgültiges befriedigendes Resultat einen fortwährenden Widerstand an den praktischen Beweggründen eines durch traurige Erfahrungen und die Bedingungen des sozialpolitischen Zentrums, in dem unser Moralist lebte, genährten Utilitarismus.

Was die psychologischen Anschauungen Petrycys anbetrifft, so untersucht der Verfasser vorwiegend seine Klassifikation der Seelenkräfte und deren gegenseitiges Verhältnis zu einander, die Verteidigung der Freiheit des Willens und seine Ansichten über die Abhängigkeit der psychischen Zustände und Bewegungen von dem physischen Organismus. Die Unterscheidungen der Seelenkräfte, die hauptsächlich für die Geschichte der poln. philosophischen Terminologie wichtig sind, bewegen sich im Rahmen des mittelalterlichen Scholastizismus. Der Pflanzenseele, oder besser deren „mästender“ Hauptkraft weist Petrycy bei Menschen und Tieren, der Autorität des Aristoteles zuwider, ihren Sitz in der Leber an.

Eine gewisse Art von Vermittlung zwischen dem Pflanzen- und Tierleben scheint er Lebensgeistern zuzuschreiben, die an die Theorie des Paracelsus erinnern. Das Verhältnis des Willens zur Vernunft wird tomistisch aufgefaßt: als Bewegung auf der Spur des Erkennens, d. h. der Motive intellektueller Herkunft („Nachspürung“), andererseits im Geiste des Skotismus als reale Identität des Wesens Petrycy legt sich sehr wohl Rechenschaft ab von den Schwierigkeiten, die sich gegen die Annahme der Freiheit der Wahl erheben, er führt eine ganze Reihe deterministischer Argumente an und unterläßt bei ihrer Bekämpfung allerdings nicht die traditionellen Arten der Beweisführung aus metaphysischen Thesen, doch nimmt er mit besonderer Vorliebe und nicht ohne einen gewissen selbständigen persönlichen Anlauf zum empirischen Wege seine Zuflucht, zur Benützung der Tatsachen unseres Bewußtseins, die unverständlich wären, wenn die Entschlüsse aus Notwendigkeit gefaßt werden müßten, wie diese, daß wir gute Bestrebungen ehren und daß unsere Vernunft zwischen entgegengesetzten Alternativen als natürliche „zur Herrschaft geborene“ Schiedsrichterin entscheidet, worin der Verfasser dieser Arbeit einen nicht genug deutlich bewußten Strahl der Wahrheit erblickt, daß diese schiedsrichterliche Tätigkeit der Vernunft sich im Namen irgend eines allgemeinen unbedingten Prinzips vollzieht.

Dagegen konstatiert Petrycy in seinen Erwägungen über die Affekte, Leidenschaften und Temperamente eine strenge Abhängigkeit der psychischen Seite der Individuen von der organischen, welche mit umgekehrten Wirkungen und Äußerungen verbunden ist. Aus dem traditionellen Gefolge der sechs Hauptaffekte schließt er die Freude und den Schmerz aus als Zustände, welche

die Bestrebungen und Hindernisse in deren Endstadium begleiten. Seine kleine Abhandlung über die Melancholie und deren Einfluß auf die Schärfe des Geistes („doweip“) und die Sitten ist ein überaus interessantes Erzeugnis des naiven Materialismus, nach dem Kälte und Hitze die Sitten bilden, das glückliche Gleichgewicht dieser und anderer Eigenschaften hingegen ausgezeichneten Vorzügen des Geistes und des Charakters ihren Anfang geben sollen. Neben sehr wunderlichen Behauptungen und gekünstelten willkürlichen Analogien finden wir hier die Keime moderner Hypothesen, so von der Verwandtschaft des Genies mit dem Irrsinn, und von Forschungen über die gegenseitige Abhängigkeit der psychischen und physiologischen Erscheinungen.

In den Anschauungen Petrycys über die Grundlagen und Wege der Erkenntnis überwiegt die empirische Richtung, und wenn er auch den aus den ersten Gründen abgeleiteten Beweisen eine größere Sicherheit zuerkennt, so warnt er jedoch zugleich, daß sie unserem Wissen verborgen sind. Die bekannte scholastische Einteilung der „Allgemeinheit“, d. i. der Universalia in solche, die vor den Dingen, in den Dingen und nach den Dingen existieren, tritt bei ihm in der allgemein unter den sog. gemäßigten Realisten seit Albert angenommenen Form auf. Obwohl Petrycy sich mit dem Kardinalproblem der modernen Philosophie, welches das Verhältnis des Subjekts der Erkenntnis zu dessen Objekt ist, nicht befaßt hat, so gewinnt man doch stellenweise den Eindruck, daß er die Wichtigkeit dieser Frage ahnte. Sein Dualismus beruht hauptsächlich darauf, daß er die Vernunft den sinnlichen Trieben und der Materie gegenüberstellt, während darin, daß er häufig die menschliche Vernunft als einen Teil der Gottheit, die Gottheit aber als die höchste Natur bezeichnet, die Keime von Strömungen durchblicken, die einige Jahrzehnte später im Westen allgemein verbreitet waren. Seine Inkonsequenzen scheinen ihre Quelle in dem bedeutenden Übergewicht der praktischen Richtung seines Interesses über die theoretische zu haben, wovon die Bezeichnung „Weisheit“ (NB. Lebensweisheit) zeugt, die der Philosophie in erster Linie gegeben wird. Trotz aller dieser Unzulänglichkeiten, die der Einheitlichkeit und Methodik der Weltanschauung Petrycys Abbruch tun, muß ihm doch eine unverkennbar wichtige Stellung in der Geschichte der polnischen Philosophie wie auch in der allgemeinen Entwickelung der ethischen Begriffe unserer Gesellschaft zuerkannt werden.

Seine Gedankenarbeit hat allerdings nicht den glänzenden Anschein selbständiger umwälzender Kritik, doch ist sie faktisch eine Analyse der Grundpfeiler des Aristotelismus, welche besonders in dessen praktischer Philosophie und Ästhetik das Bedürfnis gründlicher Änderungen und Ergänzungen nachweist und auch Vorahnungen neuerer Richtungen des sozialen Utilitarismus und des Strebens nach einer allgemeinen Lebensmaxime in sich birgt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

14 Marca 1908

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3 et 4. Mars—Avril. 1908.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 MARS 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

KLINGER W.: »Jajko w zabobonie ludowym u nas i w starożytności«. *(L'oeuf dans les superstitions populaires en Pologne et dans l'antiquité)*, 8-o, p. 30.

WOJCIECHOWSKI K.: »Pierwsze naśladownictwo „Nowej Heloizy" w romansie polskim (ks. Krajewskiego „Pani Podczaszyna" 1786)«. *(La première imitation de la Nouvelle Héloïse dans le roman polonais [„La femme du Grand Échanson" par l'abbé Krajewski, 1786])*, 8-o, p. 14.

M. J. ROZWADOWSKI présente son travail: „*Remarques sur le traitement phonétique des proclitiques et en particulier des prépositions dans les langues slaves*".

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: „*Nouveaux détails concernant le production littéraire de Venceslas Potocki*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de linguistique du 27 février et du 10 mars 1908.

SÉANCE DU 10 AVRIL 1908

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Kniaziołucki Zb.: »Do genezy poematu Mikołaja Reja „Wizerunk żywota poczciwego człowieka"«. *(Étude sur la genèse du poème de Nicolas Rej: „Image de la vie d'un honnête homme"),* 8-o, p. 117.

M. J. Łoś présente son travail: *„De quelques fonctions du nominatif et du vocatif"* [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 MARS 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Fierich Ks. Fr.: »Prawo wekslowe w Polsce na podstawie konstytucyi sejmowej z lat 1775, 1776, 1776, 1780«. *(La législation polonaise sur la lettre de change, d'après les constitutions des diètes de 1775, 1776, 1778, 1780),* 8-o, p. 113.

Rubczynski W.: »O filozoficznych poglądach Sebastyana Petrycego z Pilzna«. *(Les idées philosophiques de Sébastien Petricius (Petricy) de Pilzno),* 8-o, p. 180.

M. J. Rostafiński présente son travail: *„Les demeures primitives et l'organisation économique des Slaves dans les temps préhistoriques".*

1) Voir Résumés p. 64.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 23 MARS 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Wł. Heinrich: „*Johannes Scotus Erigena et sa théorie de cognition*“.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Estreicher: „*Un recueil inconnu de chartes et autres monuments juridiques concernant la ville de Cracovie*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kutrzeba: „*Catalogue des registres et manuscrits conservés aux Archives nationales de Cracovie*“ [1]).

[1]) Voir Résumés p. 68.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 18 stycznia 1908 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 18 janvier 1908***).

Au début de la séance M. Joseph Muczkowski expose un projet touchant l'inventaire des maisons urbaines en Pologne. Les villes, dit-il, changent très rapidement d'aspect, de sorte qu'une multitude de spécimens de l'architecture locale disparaissent à tout jamais, sans laisser de traces. Il propose donc que la Commission prenne l'initiative d'une mesure propre à remédier à cet état de choses, et fasse recueillir des plans, des dessins, des reproductions photographiques des vieilles maisons caractéristiques de nos villes. La proposition est soumise à une Commission composée de MM. Léonard Lepszy, Wyczyński, architecte, et de l'auteur du projet.

Madame Constance Stempowska a fait parvenir quatre notes à la Commission. L'une concerne une statuette de la Vierge, sculptée, en bois de tilleul, et, sans aucun doute, ornée jadis de polychromies. Le type de la Madone rappelle ceux des Madones françaises; il est plein de grâce. Les draperies sont traitées largement et habilement. Cette sculpture, actuellement propriété privée, fut exécutée vraisemblablement en Pologne à la fin du XIV-e, ou au commencement du XV-e siècle. La seconde note a trait à une autre statue de la Sainte Vierge qui se trouve à Lipnica. Le type en est polonais. Au moyen d'une minutieuse analyse, Madame Stempowska attribue cette belle oeuvre d'art à un atelier inconnu de Cracovie de la moitié du XV-e siècle. C'est aussi de la fin de ce même XV-e siècle, ou des premières années du XVI-e que date, prétend le rapporteur, une sculpture représentant la Sainte-Trinité et qu'on voit actuellement dans l'église paroissiale de Krosno. Comme composi-

tion cet ouvrage rappelle la Sainte Trinité de la chapelle des Jagellons à la cathédrale de Cracovie. La quatrième communication de Madame Stempowska se rapporte à un petit tableau faisant partie des collections du cabinet archéologique de l'université jagellonienne à Cracovie. C'est la copie, de la fin du XVI-e ou du commencement du XVII-e siècle, d'un original italien représentant l'Annonciation de la Vierge Marie, qui provient de l'époque du quatrocento et qui se trouve à l'église S. Annunziata à Florence. Ce tableau a son importance pour l'histoire de l'art en Pologne, parce qu'il y en eut de nombreuses copies répandues dans ce pays, probablement pour des motifs pieux. Il s'en trouve un exemplaire en grand format à la cathédrale du Gniezno. A ce propos s'élève une discussion à laquelle prennent part MM. le comte Georges Mycielski, Stanislas Cercha, M. Sokołowski. De cet échange de vues on apprend que l'église de Zamość possède aussi une copie du même tableau.

M. François Klein parle d'un tableau représentant l'Annonciation et qui se trouve au presbytère de l'église de Notre-Dame à Cracovie. Ce tableau, peint sur bois, d'une technique intermédiaire entre la peinture à l'huile et alla tempera, a une incontestable valeur au point de vue artistique; de plus, il est signé d'un artiste dont il est fait mention dans les pièces archivales, mais dont on ne connaissait jusqu'ici aucune oeuvre: c'est Jacques Mertens d'Anvers. Dans ce tableau qui date de la fin du XVI-e siècle, ce qui frappe tout d'abord c'est l'emploi de teintes claires et fraîches sur un fond sombre.

Enfin M. Louis Rudnicki lit un mémoire sur un fort précieux ouvrage d'orfèvrerie du commencement du XVII-e siècle. C'est un reliquaire pour une des épines de la couronne du Sauveur. Ce reliquaire est conservé dans le trésor de l'église Sainte-Barbe à Cracovie. Il a la forme d'une pyramide de cristal sur socle hexagonal, recouvert de lames d'argent. Sur les faces du socle sont encadrées quatre petites peintures sur verre, à la manière „églomisé". Elles représentent: le Jardin des olives, la Flagellation, Jésus tombant sous le poids de sa Croix, et le Crucifiement. La valeur artistique de ces peintures — sans aucun doute italiennes — est de tout premier ordre. Le reliquaire dont nous ignorons l'auteur, fut exécuté de 1603 à 1633.

---

6. J. ŁOŚ: O niektórych, funkcyach mianownika i wołacza. *(Über gewisse Funktionen des Nominativus und Vokativus).*

Der Nominativus und Vokativus werden allgemein und seit jeher im Gegensatz zu allen übrigen abhängigen Fällen für unabhängige Fälle angesehen: der Nominativ, als Subjekt im Satze, richtet sich formell nach keinem anderen Gliede des Satzes, sondern es richtet sich im Gegenteil das Zeitwort der Person nach dem Subjekt. Diese Anschauung eben scheint mir ungerecht zu sein, denn wenn schon in der bloßen Personalform des Zeitworts der Begriff des Subjekts implicite enthalten ist, wenn die Verbalformen: γράφω, legis, piszę, czytasz (ich schreibe, du liesest) u. ä. an und für sich Sätze bilden, so haben wir in den Ausdrücken: ἐγὼ γράφω, tu legis, ja piszę, ty czytasz u. ä. das Subjekt augenscheinlich zweimal vertreten, oder es ist in diesen Fällen, d. h. beim Zeitwort in der ersten oder zweiten Person, dieses Subjekt allerdings nicht formell aber der Bedeutung nach redupliziert. Seit den ältesten Zeiten bedeutete die Reduplikation entweder eine Iterativität oder Intensivität des ausgedrückten Begriffes. Hier kann von einer Iterativität keine Rede sein; dagegen tritt die Intensivität auch heute in jenen Sprachen deutlich hervor, die hinsichtlich des Gebrauchs der Personalpronomina auf einer älteren Stufe der Entwickelung stehen: auch heute unterscheidet sich in der polnischen Sprache der Ausdruck: ja piszę ein wenig von dem minder starken piszę.

Gegenwärtig ist in dieser Hinsicht auch die dritte Person den beiden ersten gefolgt; namentlich kann sie in allen neueren Sprachen in Verbindung mit einem Pronomen, das die Bedeutung des Personalpronomens hat, gebraucht werden. Doch ist die Funktion dieses Pronomens, obwohl sie sich der Funktion der eigentlichen Personalpronomina nähert, mit dieser nicht identisch: sie k a n n, m u ß aber nicht das Subjekt intensiver bestimmen. Diese Funktion ist, da sie schwankend ist, als sekundär, als unter dem Einfluß der Analogie zu der Funktion der Personalpronomina stehend anzusehen. Übrigens ist es bekannt, daß alle Pronomina, die heute die Funktion des Pronomens der dritten Person erfüllen, einst Demonstrativpronomina waren. Andererseits wieder verbindet sich das Demonstrativpronomen nicht mit dem Zeitwort in der ersten oder zweiten Person, ja es tritt nicht einmal als Bestimmung des Pronomens in der ersten

oder zweiten Person auf. Es kann sein, daß seine Anwendung in dieser zweiten Funktion nur aufgehört hat, da im Sanskrit das Pronomen: ta, soviel wie: „dieser bekannte", in dieser Funktion gebraucht werden konnte (Delbrück: Altindische Syntax § 137). Ursache des Unterschieds im Gebrauche der Personalpronomina und des Demonstrativpronomens, oder besser Ursache dessen, daß es kein Personalpronomen der dritten Person gab, ist dies, daß die sogenannte dritte Person eigentlich gar keine Person ist, sondern nur der Begriff eines Gegenstandes, der außerhalb der faktischen Personen: der sprechenden und der zuhörenden, steht. In der urindogermanischen Sprache drückte die Endung der Verbalform, die die dritte Person genannt wurde, einen substanziellen Begriff aus, welcher einen ungeheuren Umfang, aber einen sehr geringen Inhalt hatte, der nur das Merkmal der Existenz in sich barg. Ähnlich drücken auch manche Nominalsuffixe, z. B. *o*- oder *u*-, einen ebensolchen Begriff von großem Umfang aber kleinem Inhalt aus.

Solche Formen wie: γράφει, legunt, pisze, czytają (er schreibt, sie lesen) bilden ebenfalls an und für sich Sätze, die sich von den Sätzen: γράφω, legis, piszę, czytasz nur dadurch unterscheiden, daß ihr Subjekt unbestimmt ist, insofern es nicht durch die Situation selbst (z. B. durch Angabe desselben im vorhergehenden Satze) angeführt oder durch ein Hauptwort näher bezeichnet ist. Daraus also folgt, daß der Substantivnominativ, beim Zeitwort in der dritten Person stehend, nicht Subjekt, sondern nur Bestimmung des Subjekts oder eigentlich Apposition ist. Es ist erklärlich, daß eine solche Apposition weder zur ersten noch zur zweiten Person gesetzt wird: die Verbalendungen dieser Personen drückten durchaus nicht das, was die Endung der dritten Person, aus: in ihnen spiegelte sich nicht das Merkmal eines Gegenstandes, sondern nur das Verhältnis wieder, das zwischen dem Redner und Zuhörer besteht; dieses Verhältnis aber brauchte keine nähere Bestimmung, da es einfach und immer durch die Situation näher angegeben war. Dem scheint der Gebrauch des sanskr. „bhávān" mit der zweiten Person des Zeitworts zu widersprechen, doch geschieht dies nur ausnahmsweise, normal dagegen ist der Gebrauch dieser Form mit der dritten Person; da die Wendung mit „bhávān" gewisse Stufen der Höflichkeit bezeichnet: eine niedrigere mit der zweiten Person der Einzahl, eine höhere mit der zweiten Person der Mehrzal, so muß diese Konstruktion als spät und durch das altindische Zeremoniell entstanden

angesehen werden. Wenn wir von diesem Gesichtspunkte aus die Funktion des substantivischen, beim Zeitwort stehenden Nominativs betrachten werden, so wird sich ergeben, daß er ein unterscheidendes Glied hinsichtlich des identifizierenden, durch die Endung ausgedrückten Zeitworts sein wird; seine Funktion ist eine ebensolche, als wenn er mit jener Endung einen Ausdruck bildete, da er aber mit ihr einen Ausdruck nicht bildet, so kann er als besonderes Satzglied nur als Apposition aufgefaßt werden.

Von diesem Gesichtspunkte aus werden die syntaktischen Verhältnisse, die zwischen dem substantivischen Nominativ und dem beim Zeitwort stehenden Pronomen vorkommen, vollständig erklärt Also kann der substantivische Nominativ Apposition des Nominativs des persönlichen Fürworts sein, z. B. „Ja, grzeszny człowiek, spowiadam się“ (Ich sündiger Mensch, beichte); in ähnlicher Funktion tritt er auch in Verbindung mit dem Demonstrativpronomen auf, das heute in der Bedeutung des Fürworts der dritten Person gebraucht wird, z. B. „On, Mickiewicz, powiedzial to“ (Er, Mickiewicz, hat es gesagt). Besonders in der älteren Periode der polnischen Sprache tritt beim Demonstrativpronomen der substantivische Nominativ in einer etwas abweichenden Funktion auf und steht dann an erster Stelle: „Cirzpiący Gospodna, ci przebywać będą na ziemi“. Fl. 36, 9. „Kaźń twoja, ta mnie nauczy“. Fl. 17, 39. „Pręt twój i dąbiec twój, ta jesta mie ucieszyła“. Fl. 22, 5. was ebensolchen lateinischen Wendungen: Sustinentes Dominum ipsi haeriditabunt terram; disciplina tua ipsa me docebit; virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt“. entspricht. Während in den vorhergehenden Ausdrücken der substantivische Nominativ die Apposition des Fürworts ist und mit diesem eine engere Gruppe bildet: „ja, grzeszny człowiek...“; „on, Mickiewicz...“ — so bildet hier eben dieser Nominativ nicht mit dem Fürwort sondern mit dem Begriff des in dem Zeitwort selbst enthaltenen Subjekts jene engere Gruppe, ist die nähere Bestimmung dieses Subjekts, das auch noch eine andere sich ebenfalls unmittelbar mit ihm verbindende Bestimmung im hinzeigenden Fürwort hat.

Bei einer derartigen Auffassung der Funktion des substantivischen Nominativs erklärt sich auch das Verhältnis der subjektlosen Sätze zu den Subjektsätzen. Trotz allen philosophischen und historischen von Wundt (Völkerpsychologie I, 2. 220—221) angeführten Beweisen, bin ich nicht der Ansicht, daß die subjektlosen

Ausdrücke erst in einer späteren Periode der Sprachentwickelung entstanden wären. Allerdings weist schon die Form des Zeitworts darauf hin, daß sich zugleich mit dem Begriff des Zustandes oder der Tätigkeit der Begriff des Trägers dieser Tätigkeit verbindet und verbunden hat, aber nichts zwingt uns zu der Annahme, daß dieser zweite Begriff durchaus als bekannt, bestimmt hätte auftreten müssen. Im Gegenteil, eben diese Form des Zeitwortes beweist uns, daß derselbe in der Regel im weitesten Umfang, also als sehr unbestimmt, angewandt wurde und man bestimmte ihn erst näher durch ein Substantiv oder Fürwort. Selbst die formale Hinzufügung des Pronomens oder eines anderen Ausdrucks von allgemeiner Bedeutung, z. B. „es regnet", „il pleut", „man sagt", „on dit" — ändert die Sachlage nicht, ähnlich wie in der polnischen Sprache die Ausdrücke „mówią" (man sagt) und „ludzie mówią" (die Leute sagen) dieselbe Bedeutung haben. Also haben sich die sogenannten subjektlosen Ausdrücke nicht aus den subjektiven entwickelt, sondern ein und dieselbe Form des Zeitworts ist und war immer, so wie man diese Worte heute versteht, subjektiv od subjektlos, je nachdem sie von einer substantivischen Apposition begleitet wurde oder nicht.

Schließlich folgt als Konsequenz der Anschauung über die Rolle des substantivischen Nominativs im Satze als einer Apposition des Subjekts der Schluß, daß die Definition der sogenannten Personalform des Zeitworts mit der Definition des prädikativen Satzes selbst identisch sein muß. Ebenso kann auch die Definition des reinen, einst vermutlich existierenden attributiven Satzes nicht von der Definition des einfachen zweigliedrigen Substantivs verschieden sein. Heute haben wir keine reinen attributiven Sätze, denn immer perzipieren wir in ihnen einen gemischten: attributiv-prädikativen Typus; daher müssen wir auch anders einen solchen Satz und anders ein zweigliederiges Substantiv oder einen zweigliederigen Ausdruck definieren, der aus einem Substantiv und dessen adjektivischen oder anderen Bestimmung besteht.

Was die besonderen Verbindungen des substantivischen Nominativs mit dem Zeitwort anbetrifft, so erwähne ich nur das eine, das an die altindische Konstruktion mit bhávān erinnert, d. h. wenn der Nominativ des Substantivs „pan" (Herr) sich mit der zweiten Person des Zeitworts verbindet. Höchstwahrscheinlich wurde diese Wendung auf den Indikativus von dem Imperativus übertragen, wo

die dritte Person mit der zweiten formell identisch war und wo überdies noch als Faktor der Gebrauch des Nominativs in der Funktion des Vokativus mitwirkte.

Was den Vokativ anbelangt, so hat er zwei Hauptfunktionen: entweder steht er außerhalb des Satzes, der eine Frage, einen Ausruf, eine Klage ausdrückt und bezeichnet dann eine Person, an die sich der Sprechende wendet, z. B. „Gospodnie, przecz są sie rozpłodzili, jiż to mie mącą?“ Fl. 3, 1. oder er verbindet sich auch enger mit dem Satz, z. B. „Boże mój, w tobie jeśm imiał nadzieję“. Fl. 7, 1. Im letztgenannten Falle wird vom Vokativus ein Begriff näher bestimmt, auf den das Pronomen der zweiten Person oder das Demonstrativpronomen „twój“ (dein) hinweist. Kurz, hier ist der substantivische Vokativ Apposition zum Pronomen der zweiten Person, ähnlich wie der substantivische Nominativ in der Funktion einer Apposition zum Begriff des Subjekts auftritt. Da man auch nach dem Vokativ, der außerhalb des Satzes steht, immer irgend ein Zeitwort im Imperativ setzen kann, z. B. „słuchaj“ (höre), „wiedz“ (wisse) u. ä., also in diesem Falle die Annahme einer Ellipse zulässig ist, so könnte man die Funktion des Vokativs aus der vorhergehenden ableiten. Ich bin jedoch der Ansicht, daß, wenn wir die Personalform des Zeitworts als Satz mit unbestimmtem Subjekt auffassen, dann auch der Vokativ als Satz mit unbestimmtem Prädikat anzusehen ist. Der Unterschied beruht auf dem Grade der Unbestimmtheit, der im zweiten Falle größer ist als im ersten.

---

7. DR. STANISŁAW KUTRZEBA: **Katalog krajowego archiwum aktów grodzkich i ziemskich w Krakowie.** ***(Katalog des Landesarchivs der Grod- und Landgerichstakten in Krakau).***

Seit dem Ausgang des XIV. Jahrhunderts werden in der Wojwodschaft Krakau überaus sorgfältig die Bücher der Landgerichte durch die Landgerichte und die Grodbücher in den Burgen aufbewahrt. Im Jahre 1792 wurde für die Bücher ein gemeinsames Archiv eingerichtet, also bereits ein Archiv der Grod- und Landgerichtsakten — doch nur insofern es sich um jene Bücher handelte, die sich damals in Krakau befanden (also die Krakauer Landgerichtsbücher, die dahin im XVIII. Jahrhundert übergeführten Landgerichtsbücher von Proszowice, Książ und Lelow und die Krakauer

Grodbücher). Die Bücher anderer Land- und Grodgerichte der Wojwodschaft Krakau, somit jener Gerichte, die sich auf dem bei der ersten Teilung Polens von Osterreich okkupierten Gebiet befanden, wurden nach endgültiger Aufhebung dieser Gerichte im Jahre 1784 nach Lemberg in das sog. Bernhardinerarchiv geschafft (die Landgerichtsbücher von Biecz, Czchów, Zator — die Grodbücher von Biecz, Sącz und Oświęcim). Das Archiv der Grod- und Landgerichtsakten in Krakau, das zur Zeit der Herrschaft Österreichs (1796—1809) erhalten wurde, geht im Jahre 1810 als Eigentum des Herzogtums Warschau unter die Verwaltung des Konservators der Hypotheken der Krakauer Wojwodschaft über. Im Jahre 1818 übernehmen die Verwaltung dieser Akten — den Bestimmungen des Wiener Kongresses vom J. 1815 gemäß — die Behörden Kongreßpolens, die dieselben jedoch in Krakau belassen, wo ein eigens für sie bestimmter Archivist wohnt. Im Jahre 1852 tritt die russiche Regierung als Nachfolgerin der Regierung Kongreßpolens das Archiv der österreichischen Regierung ab und diese schließlich überläßt im J. 1878 diese Akten dem Königreich Galizien und Lodomerien als Eigentum. Seit dieser Zeit also existiert dieses Archiv als Landesarchiv. Es enthält gegenwärtig etwas über 4000 Bände und Faszikel (außer den Indexen). Den Bestand des Archivs bilden außer den Landgerichts- und Grodbüchern der Krakauer Wojwodschaft (die im Jahre 1784 nach Lemberg gebrachten Bücher wurden dem Archiv teilweise im J. 1882, zum größten Teil im Jahre 1897 verabfolgt) auch die Bücher anderer Gerichte, die bereits in polnischer Zeit dahin geraten waren (die der Kolloquiengerichte und der königlichen Gerichte, welche in genauem Zusammenhang standen mit den Landgerichtsbüchern, der Kommissärgerichte, der Gerichte ultimae instantiae, der Interregnums- und Konföderationsgerichte und des Wojwodengerichtes in Judensachen), weiter die Bücher der Gerichte aus den Jahren 1792—1810 (des reorganisierten Landesgerichtes, des kais. königl. Landgerichtes, der Land- und Grodkanzlei, des Gerichtes der Targowica'er Konföderation und teilweise des kais. königl. Appellationstribunals) schließlich — schon nach Errichtung des Landesarchivs in dasselbe einverleibt — die Bücher des Land- und Grodgerichts in Pilzno (von Lemberg herübergebracht) und nachstehender Gerichte: des deutschen Obergerichts auf der Krakauer Burg, des Gerichts der sechs Städte, des Krakauer Appellations- und Kriminalgerichts aus den Jahren 1791—1792, 1794 und

der Starostengerichte in städtischen Appellationssachen (von der österreichischen Regierung dem Landesarchiv übermittelt). Gegenwärtig vermehrt es sich durch Depositen, die von Städten, der k. k. Regierung (aus den Gerichten) und von Privatpersonen niedergelegt werden. — Der Katalog des Archivs zerfällt in zwei Teile. Im ersten stellt der Verfasser dar: 1) in kurzem Umriß die Geschichte eines jeden Gerichts, besonders in Hinsicht auf den Zeit- und Territorialrahmen seiner Wirksamkeit; 2) die Geschichte der Archive der einzelnen Gerichte und sodann die Geschichte des Archivs der Grod- und Landgerichtsakten (seit dem J. 1792); 3) die Entwickelung der Bücher und besonders wann und wie sie in verschiedene Abteilungen zerfielen (zur Erleichterung der Übersicht dienen Tafeln, die dies Zerfallen graphisch veranschaulichen); 4) den Bücherstand, dessen Darstellung auf den Vergleich des gegenwärtigen Standes mit den alten Inventarien (die Inventare der Krakauer Grodakten z. B. kommen schon in der ersten Hälfte des XVI Jahrh. vor) gestützt ist. Es ergänzen diesen Teil: die Darstellung der Siegel dieser Gerichte, der Einbände der Bücher (reproduzierte Typen und schönere Exemplare) und die Darbietung von Schriftarten. Der zweite Teil enthält ein systematisches Aktenverzeichnis nach Abteilungen, das der leichteren Übersicht wegen tabellarisch geordnet ist.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

4 Czerwca 1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5. Mai. 1908.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DU 16 MAI 1908.

Au nom de son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduc François Ferdinand d'Este, auguste protecteur de l'Académie, la séance fut ouverte par S. E. M. le comte Stanislas Tarnowski, Président de l'Académie.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire général, rendit compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonça que, dans la séance administrative du 15 mai, furent élus:

I. Dans la Classe de Philologie:

a) Membres titulaires:

S. E. Mgr. Joseph Bilczewski, archevêque de Léopol.

M. Léonard Lepszy, conseiller des mines et directeur du contrôle des monnaies à Cracovie.

M. Jean Rozwadowski, professeur à l'Université Jagellonienne.

M. Stanislas Tomkowicz, conservateur des beaux-arts.

II. Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie:

a) Membre titulaire étranger:

M. Louis Pastor, Directeur de l'Institut historique autrichien à Rome et professeur à l'Université d'Innsbruck.

b) Membres correspondants:

M. François-Xavier Fierich, professeur à l'Université Jagellonienne.

Mgr. Ladislas Chotkowski, professeur à l'Université Jagellonienne.

III. Dans la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles:

a) Membre correspondant:

M. Marie Smoluchowski, professeur à l'Université de Léopol.

Ensuite M. Bronislas Dembiński donna lecture de son mémoire sur: *Szujski et sa synthèse historique*[1]).

Enfin M. le Secrétaire général proclama les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, à attribuer au meilleur ouvrage d'histoire est décerné à M. le Comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, pour son grand ouvrage: „*Histoire de la littérature polonaise*", dont le dernier volume a paru au cours de l'année dernière. En même temps, le livre de M. Stanislas Smolka: „*La politique de Lubecki avant l'insurrection de Novembre*" (2 vol.) est admis au concours pour le même prix l'année prochaine. M. le comte Tarnowski s'en référant à la tradition d'après laquelle ni le Président, ni le Secrétaire Général de l'Académie ne prennent part à aucun des concours organisés par cette institution, décline l'houneur qui lui est fait et refuse d'accepter le prix Barczewski. Par conséquent ce prix est attribué à l'étude historique de M. Stanislas Smolka, dont nom avons cité le titre plus haut.

Le même prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, destiné à récompenser la peinture, est accordé à Mlle Olga Boznańska pour l'ensemble de sa production artistique et en particulier pour les tableaux qu'elle a exposés l'année dernière.

La veille, c'est-à-dire le 15 mai, s'était tenue la séance plénière semestrielle administrative de l'Académie.

[1]) Voir Résumés p. 79.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 MAI 1908.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie),* 8-o, ser. II, vol. XXIX, p. 396.

M. J. Tretiak présente son travail: „*Un poëme inconnu de Bohdan Zaleski*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mars 1908 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 MAI 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Akta historyczne do objaśnienia rzeczy polskich służące od roku 1508 do roku 1795«. *(Acta historica res gestas Poloniae illustrantia ab anno 1508 usque ad annum 1795),* 8-o, vol. XIII, p. 360.
Res.: Acta capitulorum saeculi XVI selecta. vol. I. pars I, ed. B. Ulanowski.

[1]) Voir Résumés p. 75.

»Pomniki dziejowe wieków średnich do objaśnienia rzeczy polskich służące«. *(Monumenta medii aevi res gestas Poloniae illustrantia),* 8-o, vol. XVIII, p. 388.

Res.: Acta capitulorum nec non iudiciorum ecclęsiasticorm selecta, vol. III, pars 1, ed. B. Ulanowski.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Boratyński: *Contribution à l'histoire des premières relations commerciales de Gdańsk (Dantzig) avec l'Italie, et en particulier avec Venise".*

Résumés

8. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 27 marca 1908 r.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 mars 1908*).

M. Jean Ptaśnik, au cours de ses recherches sur l'histoire de la civilisation de Cracovie au moyen âge, a trouvé dans les livres des tribunaux consulaires les principaux inventaires des bourgeois de cette cité au XV-e siècle. Ces documents méritent d'être étudiés avec attention, d'abord parce qu'ils sont presque les plus anciennes pièces de ce genre que nous possédions, ensuite parce que ce sont de véritables mines de renseignements précieux sur la manière de vivre, non de nos grands seigneurs, mais des simples bourgeois de Cracovie, sur leurs vêtements, leurs livres, les tableaux qu'ils avaient chez eux, les ustensiles et instruments dont ils faisaient usage. Les inventaires sont en latin ou en allemand; mais à côté de beaucoup de dénominations se trouvent des explications en polonais, ce qui en fait encore des matériaux de premier ordre pour l'histoire de la langue polonaise.

M. le secrétaire de la Commission donne lecture d'une note de M. Gumowski sur une médaille d'Alexandre Pesenti, courtisan de la suite de la reine Bone, et musicien distingué. Le fameux humaniste Pierre l'Arétin fait mention de cette médaille dans ses lettres et l'attribue à Jacques Caraglio. M. Léonard Lepszy a déjà parlé de cette médaille, il y a quelques années, et en a même soumis une reproduction à la Commission. L'original appartient au musée de Berlin.

M. Gumowski envoie une deuxième note au sujet d'une médaille de Dante. Le moule qui a servi à l'exécution de cette médaille est conservé actuellement au musée de Berlin.

En dernier lieu M. Julien Pagaczewski, secrétaire de la Commission, communique un mémoire de M. l'abbé A. Brykczyński, sur les chasubles en tapisseries des Gobelins, qui se trouvent à la cathédrale de Plock. Ces magnifiques ornements furent exécutés de 1743 à 1746 par Glaize à Varsovie, et offerts à la cathédrale par l'évêque André Zaluski. L'auteur a joint à son travail d'excellentes reproductions photographiques.

---

9. LUDWIK BORATYŃSKI. **Przyczynek do dziejów pierwszych stosunków handlowych Gdańska z Włochami, a w szczególności z Wenecyą.** *(Contribution à l'histoire des premières relations commerciales de Gdańsk (Dantzig) avec l'Italie, et en particulier avec Venise.*

En novembre 1590, par suite de la disette et du renchérissement des denrées qui en avait éte la conséquence et qui régnait depuis cinq années dans l'Europe méridionale, le „Collegio alle Biave" venitien envoya le secrétaire Marco Ottoboni en Pologne, à l'effet d'y négocier l'acquisition d'une certaine quantité de blé pour Venise. Les documents concernant cette mission commerciale qui se prolongea de novembre 1590 jusqu'à la mi-octobre 1591, se sont conservés à l'Archivio di Stato de Venise où ils figurent dans la collection des Miscellanea, Kod. 60. Ils comprennent le registre des dépêches d'Ottoboni du 15 novembre 1590 au 14 octobre 1591, une relation finale (Scrittura presentata alli Illmi Signori alle Biave), la description de Gdańsk. son organisation et ses rapports avec la Pologne (Scrittura data al Clarmo Sign. Pietro Duodo) adressée à Pietro Duodo, envoyé vénitien en Pologne en 1592, auprès de qui Ottoboni remplit alors les fonctions de secrétaire, enfin le registre des ordres du Collegio lui-même, du 24 novembre 1590 au 6 septembre 1591. Ces actes jettent une vive lumière sur le commerce des grains dont Gdańsk était alors l'entrepôt, et nous apprennent à quelle époque s'effectuèrent les premiers transports de blé de cette ville à Venise. Ce sont ces pièces authentiques que l'auteur prend pour base de son travail.

Chemin faisant, n'étant encore parvenu qu'à Vienne, Ottoboni

calcule minutieusement le prix de transport du blé par la voie de terre de Cracovie à Venise, et trouve qu'il serait beaucoup trop élevé. Aussi prend-il immédiatement la résolution de gagner Gdańsk par Breslau. Toutefois avant de se remettre en route il apprend de la bouche de Neri Giraldi, envoyé toscan avec lequel il s'était rencontré à Vienne, que celui-ci a fait partir de Gdańsk pour Livourne huit navires chargés de blé, et il en obtient de précieux renseignements au sujet de cet envoi. Arrivé à Gdańsk, il complète ses informations, entre dans les moindres détails, recueille tout ce qui concerne le prix du blé et des transports, et grâce aux notes consciencieuses de l'émissaire de la République, nous possédons un tableau complet et exact du marché de Gdańsk à cette époque et des diverses conditions dans lesquelles eut lieu cette première expédition d'une flotille polonaise en Italie. Une partie des vaisseaux leva l'ancre le 29 octobre, l'autre, le 3 novembre 1590. Ce premier trafic dut sans doute servir plus tard de modèle à Ottoboni pour ses transactions ultérieures.

Le „Collegio“ lui ayant prescrit de faire expédier les blés aux risques et périls des acheteurs et par les soins de ces derniers (avec extrême délai jusqu'en mai 1591), Ottoboni se vit dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre de la République. Aussi après avoir remis au sénat de Gdańsk la lettre de créance du doge, et en attendant les décisions des Vénitiens à qui il avait fait part des difficultés insurmontables qu'il rencontraient, profita-t-il de ses loisirs pour étudier plus à fond les prix des blés et les conditions de leur transport.

D'après les informations recueillis par Ottoboni sur le marché des grains à Gdańsk, Królewiec (Koenigsberg) et Elblong (Elbing) où il se rendit en personne, de même que dans beaucoup d'autres localités, l'auteur nous présente un tableau où sont enregistrés les cours du froment et du seigle avec leurs variations, ainsi que les causes de ces dernières, du 13 décembre 1590 au 24 septembre 1591. Nous y voyons une trentaine de positions. L'affluence des marchands étrangers (hollandais surtout) faisant d'énormes achats de grains pour l'Italie, amène une hausse constante dans les prix des grains. Cette hausse subit aussi à un moment (pendant certains mois de l'année) le contre-coup de la diminution des transports venant de Pologne.

La question du transport était des plus difficiles à résoudre,

tant à cause du manque de vaisseaux propres à une cargaison de ce genre, que des périls de la navigation, périls que les armateurs faisaient énergiquement ressortir du fait que des huits navires partis pour Livourne, trois seulement étaient parvenus à bon port. Et puis, disaient-ils, il n'y avait pas d'exemple qu'un navire de Gdańsk eût jamais tenté précédemment un voyage jusqu'à Venise. Aussi les conditions que ces armateurs posèrent tout d'abord étaient-elles tellement onéreuses qu'Ottoboni les rejeta, les jugeant inadmissibles. Celles que lui firent les frères von der Linde qui s'engageaient à fournir à leurs propres risques cinq cents lastes de froment à Venise, ne furent pas non plus prises en considération, faute de garanties suffisantes de la part de ces entrepreneurs.

Enfin dans les derniers jours de mai 1591, le Collegio donne l'ordre à Ottoboni d'acheter 50.000 boisseaux vénitiens de grains, au compte du gouvernement et de les expédier à Venise. Après bien des marchandages, Ottoboni loue cinq navires: trois de Gdańsk, un de Królewiec (Koenigsberg), un danois, d'une capacité nominale de 650 lastes. Il les charge de 270 lastes de froment et de 334 lastes (un peu davantage même) de seigle. Le laste de froment chargé sur le navire revenait en moyenne à 70 florins, et celui de seigle à 40 florins (sans compter les frais de transport). Ce grain n'était pas en sac, mais tout simplement répandu sur le plancher du navire. Ottoboni donna par écrit les instructions les plus précises au surveillant (sopracarico) qu'il chargea de contrôler la cargaison et la conduite de l'équipage. Au cas où le grain, par suite des grandes chaleurs, commencerait à se gâter, ou si les autorités espagnoles retenaient les navires, il devait immédiatement faire appel à l'intervention du plus proche consul vénition. Aussi dans cette prévision il écrit aux consuls de Londres, Lisbonne, Cadix, Alicante, Carthagène, Gênes, Livourne et Messine. Le 15 octobre 1591, cette flottille mit à la voile et quitta le port de Gdańsk. Un des navires fit naufrage dans la mer du Nord; sur un second le blé menace de se corrompre: on aborde á Lisbonne, on le débarque et on le vend. Trois navires, avec leur cargaison de 380 lastes arrivent heureusement à Venise. Le boisseau de froment de Gdańsk rendu à Venise revenait à 23 lires et demie, et celui de seigle à 18 lires.

L'auteur consacre un chapitre spécial au côté financier de la mission d'Ottoboni. Celui-ci, il est vrai, avait été accrédité auprès de la maison Torrigiani, à Nuremberg, et par celle-ci auprès des

marchands de Gdańsk; mais pour éviter au Collegio un surcroît de dépenses, il n'eut point recours à ces banquiers, et se contenta de profiter du crédit que lui offraient Viatis et Fiester de Breslau qui lui fournirent tous les fonds nécessaires pour ses transactions. Le Collegio les couvrit par des remises sur Nuremberg.

En dernier lieu l'auteur s'occupe longuement d'un projet d'établissement de relations suivies entre Gdańsk et les Etats de l'Eglise. A la même époque qu'Ottoboni, Pietro Maria Volcanio (Vulcanius), au nom de la ville de Rome, traitait à Gdańsk un achat de grains. Après entente avec le sénat de Gdańsk, il prépara un plan de contrat (Ottoboni en cite 23 articles) en vertu duquel, pendant l'espace de neuf ans, les manchands de cette ville étaient tenus, sous la garantie du sénat, de remettre annuellement à Civita Vecchia 1000 lastes de froment et 500 de seigle à 100 écus le laste, et les Romains verseraient au sénat de Gdańsk la somme de 100.000 florins à titre de cautionnement. Toutes les conditions arrêtées étaient des plus avantageuses pour le grand port de la Baltique, mais, semble-t-il, elles ne furent jamais ratifiées.

---

10. BRONISLAS DEMBIŃSKI. **Szujski i jego synteza dziejów.** *(Szujski et sa synthèse historique).*

Szujski eut toujours du penchant, et spécialement dans les dernières années de sa vie, pour les problèmes historiques universels et pour la philosophie de l'histoire. L'auteur de l'„Histoire de la Pologne“ se proposait d'écrire une histoire universelle et une étude sur les systèmes de la philosophie de l'histoire. Mais il n'a laissé qu'un fragment de ces ouvrages projetés, fragment qu'il appelle „sa confession philosophique et religieuse“ et qu'on ne saurait considérer comme un véritable travail méthodique. Sur le tard s'ouvre devant l'éminent historien une nouvelle période de création, période prématurément close par la mort. Nous n'avons que quelques écrits de cette dernière phase de son existence (comme par exemple l'étude sur Marc-Aurèle et celle sur Lucien de Samosate). Ces compositions toutefois nous permettront de recueillir l'ensemble de ses idées sur la nature humaine et sur les conditions du développement de la société.

La puissante individualité de Szujski s'accuse énergiquement dans sa conception de l'histoire; c'est une individualité complète en soi, personnelle, d'un large essor intellectuel et avec de vastes horizons. Loin de rompre avec ce que la pensée humaine avait conquis chez les autres nations, il connaissait toutes les routes qu'elle avait suivies, mais il ne s'aventurait dans aucune, cherchant la sienne propre, celle que lui imposaient sa propre individualité et les besoins de son pays. Il sut conserver son indépendance en face des constructions positivistes de Comte, des abstractions logiques de Hégel, de la sociologie de Spencer, en face des hardies et trop aisées synthèses historiques où plus tard se firent si tyranniquement sentir l'influence des sciences naturelles et de la théorie de l'évolution. Szujski fut un défenseur ardent des limites trop fréquemment franchies qui séparent la science pure et l'histoire. Il avait comme principe que le monde spirituel ne saurait être soumis à des lois absolues, que le microcosme de la vie de l'homme, vie individuelle et sociale, ne peut se plier au macrocosme de l'univers. Szujski affirmait que „la science d'une grande inconnue, telle que le passé, et celle d'une autre non moins grande inconnue, telle que le commencement de l'histoire ne reconnaît aucun catégorique non plus ultra, que vient démentir chaque jour qui s'écoule".

Szujski fait découler ses vues de la constatation du côté moral de la nature humaine. L'essence de cette nature est la cause, prétend-il, pour laquelle l'histoire ne se déroule pas comme une ligne mathématique indéfiniment droite, mais subit au contraire des ruptures et des détours d'après des règles mystérieuses et imprescriptibles. L'auteur présente deux théories essentielles du progrès: l'une de ces théories préconise une ligne droite de développement, l'autre un grand cercle de travail intérieur; l'une, l'évolution; l'autre, l'oscillation des forces. Szujski, adversaire convaincu des „naturalistes et des statisticiens" en histoire, n'admettait ni les lois catégoriques, ni l'évolution appliquée sans réserve à l'histoire. Pour lui il y a des faits totalement inopinés et extraordinaires sur lesquels plane un génie dominant „le chaos de la multitude". Reconnaissant que seule la création du milieu dépend de nous, Szujski était persuadé que l'apparition des génies „s'accomplissait d'après des décrets impénétrables". Il tombe cependant en une certaine contradiction lorsqu'il essaye de déterminer les rapports entre une grande individualité et la société. En somme une idée prépondérante se fait jour

dans ses jugements: celle d'une Force qui dirige les événements, force qu'on ne peut ni mesurer ni définir, conséquence de l'indépendance des faits historiques, de l'impossibilité de les soumettre à des lois fixes.

Szujski insistait tout particulièrement sur „l'infinité“ des manifestations de la vie, et c'est là-dessus qu'il déterminait le domaine propre et l'étendue de la science historique elle-même. „L'Histoire considérée comme science, disait-il, doit embrasser tous les phénomènes de la vie des hommes et des nations dans le passé, c'est-à-dire tous les événements politiques et sociaux, religieux, scientifiques et artistiques, tous les faits de l'existence matérielle, tous ceux de l'existence morale“. Plus cet ensemble sera envisagé dans tous ses détails, dans toute sa complexité, plus la conception historique sera précise et complète. L'histoire ainsi comprise porte la visible empreinte de l'influence de Guizot et de „son histoire de la civilisation“. Tenant le plus grand compte de l'importance et de la nécessité de l'organisation de l'Etat, Szujski s'opposait toutefois à l'omnipotence de cet Etat. Après avoir étudié à fond les annales de la Pologne, il était parvenu à cette certitude qu'il y a des manifestations de vie qui, couronnées ou non de succès, n'en constituent pas moins des conquêtes acquises à cette nation et des conquêtes méritoires. Pour Szujski l'Etat était un moyen pour atteindre aux grands buts de la civilisation; aussi protestait-il contre ceux qui prétendent que l'Etat n'existe que pour lui-même, est à lui-même le seul et le suprême but. Cette doctrine lui semblait imbue de paganisme, il y voyait un legs de l'impérialisme romain.

Aux yeux de Szujski toutes les manifestations de la vie constituaient d'indispensables harmonies, et dans leur ensemble, donnaient le ton de la culture d'une époque. Chaque époque possède son caractère particulier, à compter des plus hautes découvertes de l'intelligence jusqu'aux choses extérieures de la vie quotidienne. Chaque transformation a été le résultat de conditions et de facteurs réels, agissant sur la totalité de la vie. Chaque grand courant intellectuel agit sur l'homme tout entier. N'est-ce pas déjà l'annonce de la grande méthode historique de Lamprecht. Szujski fut l'héritier de Guizot, de Burchardt et de Ranke, mais un héritier plein d'indépendance et d'originalité; il fut en quelque mesure le précurseur de Lamprecht.

Irreductible adversaire des lois absolues, Szujski n'en fait pas

moins ressortir l'inflexible régularité dans la vie des sociétés. Dans ses conceptions sur la liaison causative des phénomènes se fait sentir l'influence de quelques grands penseurs, entre autres de Montesquieu. Tocqueville et Taine.

Appuyé sur les assises solides de la science moderne, il aborda en frémissant le problème à la solution duquel il s'attacha de toute son âme: „Qu'est-ce que l'histoire de la Pologne". La méthode comparative, découvrant les phases et degrés divers de la civilisation, le conduisit au coeur même de la question et lui montra la jeunesse civilisée de la Pologne. La lutte contre l'étendue fit obstacle à la cristallisation, pour ainsi dire, de l'individualité polonaise. Cette jeune société, à peine dotée de l'organisation de Casimir-le-Grand se trouve en face de la grande question de la colonisation des régions orientales. Szujski dit magnifiquement que la Pologne adonnée à cette colonisation, brille parfois de l'éclair du soc de la charrue, et parfois de celui du sabre, foudre éphémère. La jeune nation fut renversée au moment où elle allait briser les entraves d'une forme politique surannée, avant d'avoir pu mener à bonne fin et consolider cette réforme.

Szujski a su montrer avec force les germes originaux de l'individualité polonaise. Il voyait en elle „l'évangélique grain de senevé, d'où naîtra parmi les cataclysmes, la vigoureuse plante de l'avenir". Ce qui, chez Mickiewicz et Krasiński, n'était que vision poétique, était une réalité certaine dans l'esprit et la conscience de l'historien. La foi en l'avenir de son pays trouvait chez lui d'inébranlables fondements dans la conviction scientifique et dans des raisons philosophiques. Après mûre réflexion, après une critique consciencieuse, Szujski en était arrivé à une synthèse sereine. Sa critique, inspirée par l'amour, ne se laissa jamais envahir par le pessimisme. Le lien qui rattache un peuple à l'histoire ne doit être formé qu'avec vérité et sincérité. Szujski est une colonne milliaire entre deux époques. Les dures épreuves que traversa la nation en 1863 se répercutèrent profondément dans son âme; toutes les luttes du passé, toutes les angoisses du présent devinrent ses propres douleurs, ses propres angoisses.

A mesure que son esprit mûrissait et se fortifiait, il s'élançait de plus en plus vers la sphère des problèmes universels, curieux surtout des époques de transition, comme la chute du monde antique et la Renaissance. Dans sa subtile intuition il voyait par-

faitement les lacunes de la culture moderne et contemporaine et recommandait d'aller puiser dans le christianisme l'harmonie qui nous fait défaut. Le positiviste Taine ne parvint pas à sortir de l'analyse et de la critique et aboutit au scepticisme. Szujski d'un oeil confiant regardait l'avenir, „l'avenir tout pénétré de civilisation chrétienne".

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

20 Lipca 1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 6 et 7. Juin—Juillet. 1908.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 22 JUIN 1908

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. Rozwadowski présente son travail: „*Les parallèles semantiques*".

M. C. Morawski présente le travail de M. T. Sinko: „*Un propagateur de l'état de la nature au commencement du XVIII siècle en Pologne*" [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commisison de l'histoire de l'art en Pologne du 21 mai 1908.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. St. Tomkowicz présente son travail: „*Maître Benoit de Sandomir, architecte en chef du palais royal de Cracovie en 1523- 1529*".

[1]) Voir Résumés p. 88.

M. le Comte J. Mycielski présente son travail: *„Le premier tableau de Rubens en Pologne“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: *„Pierre Skarga S. J. et les luttes religieuses du XVI-e siècle“*. III-partie.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 juin 1908.

II. CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

SÉANCE DU 9 JUIN 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernières publications de la Classe:

Boratyński L.: »Przyczynek do dziejów pierwszych stosunków handlowych Gdańska z Włochami, a w szczególności z Wenecyą«. *(Contribution à l'histoire des premières relations commerciales de Gdańsk (Dantzig) avec l'Italie, et en particulier avec Venise)*, 8-o, p. 59.

Ptaśnik J.: »Denar św. Piotra obrońcą jedności politycznej i kościelnej w. Polsce«. *(Comment le denier de S. Pierre a collaboré à l'unité politique et religieuse en Pologne)*, 8-o, p. 87.

M. J. Rostafiński présente son travail: *„Les traditions préhistoriques polonaises“*.

M. W. Zakrzewski présente son article: *„Une lettre inconnue de Pierre Skarga au général des Jésuites, au sujet du second mariage de Sigismond III“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Gumowski: *„La marque et la monnaie en Pologne au temps de la dynastie des Piasts“*.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. A Szelągowski: *„Les plus anciennes routes de Pologne en Orient“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. M. Morawski: „*L'opposition de l'aristocratie Polonaise entre le premier partage de la République et la Diète de quatre ans*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. F. Bujak: „*Quelques détails historiques touchant l'organisation agraire du territoire d'Oświecim-Zator*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 10 JUILLET 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. Tokarz: „*La Galicie au début de règne de Joseph II, d'après une enquête officielle (1783)*“.

Résumés

11. THADDÄUS SINKO: **Polski głosiciel stanu natury z początku XVIII w.** *(Ein polnischer Verkünder der Naturlehre aus dem Anfang des XVIII Jahrhunderts).*

Dieser Apostel der Natur ist der Hofdichter August des Starken, Anton Łodzia Poniński, durch gewisse Teile seiner *Sarmatides seu Satyrae*, die er im Jahre 1741, unter dem Pseudonym *Equitis cuiusdam Poloni* erscheinen liess. Vier Bücher dieser Satiren (I—III u. IX) bilden ein philosophisch-satyrisches Gedicht in der Art von Palingenius' „Zodiacus vitae" oder Pope's „Essay on man". Die beiden genannten Dichter und dabei Lukrez und Lukian haben den Poniński zu seinen sehr radikalen Ideen angeregt. In einer durchsichtigen Allegorie erzählt er, wie er sich im Haine der Wollust verirrte und unter die wilden Satyre kam, die ihn zum Verkünder der Ideen des durch keine Kultur verdorbenen Naturstandes und des Bespötter des von der Natur abgewendeten Zeitalters geweiht haben. Als Vorbereitung für seinen Beruf muß der Dichter die Frage beantvorten: *Quae sit causa mali? vitiorum quae sit origo?* und nach langer Diskussion mit den Satyren kommt er zu der Ansicht, daß die Nichtbefolgung der Stimme der Natur alles Böse unter die Menschen bringt. Während einer Wanderung in Begleitung von zwei Satyren philosophiert der Dichter in Angesicht eines Galgens, auf dem eben acht Diebe des öffentlichen Geldes gehängt werden, über den Besitz und das Stehlen und muß von einem der Satyre hören, daß eigentlich der Besitz Diebstahl ist und die Diebe durch Stehlen nur ihr Recht proklamieren. Alle drei Wanderer nehmen Erzieherposten bei polnichen Familien an, was dem Dichter die Gelegenheit gibt die landesübliche Erziehung zu bekritteln und das Ideal einer neuen (in der Art von Rousseau's „Emil") aufzustellen.

Bei der Erziehung muß er auch die Stellung zur Religion streifen, derer Behandlung er die zweite Satire widmet. Hier hält er für die Hauptstärke des katolischen Glaubens seine Blindheit und ereifert sich gegen die Religion der *homines honesti*, der Deisten, die er zu Bekennern des grobsten Materialismus und Atheismus macht. Nach der Rückkehr zu den Satyren tritt er in einem Todtengespräche gegen die Verminderer der antiken Größe in den französischen heroischen Romanen auf und folgt dabei dem Boileau in seinem *Dialogue des héros du roman* und zugleich gegen Vergleichungen der Moderne mit der Antike zu Gunsten der ersteren. Am Ende der neunten Satyre verkündet er seine Absicht die dichterische Schriftstellerei aufzugeben. Was da zwischen der dritten und neunten Satire nach steht, sind unausgeführte satirische Entwürfe aus früherer Zeit, die er bei der Herausgabe mit dem Gesammtplane nicht verbunden hat. Als Hintergrund zu den radikalen Ideen der Satiren sollen die langatmigen Lobgedichte dienen, die der Verfasser zu verschiedenen Zeiten (1719—1738) zu Ehren August II. und seiner Angehörigen dichtete und im Jahre 1739 als *Opera heroica* herausgegeben hat. Der Apostel der Natur erscheint hier als Anbeter der schlimmsten Unnatur und des abgeschmackten Bysantinismus.

---

12. J. ROSTAFIŃSKI. **O pierwotnych siedzibach i gospodarstwie Słowian w przedhistorycznych czasach.** *(Les demeures primitives des Slaves et leur économie rurale dans les temps préhistoriques).*

(Avec une carte).

1. Aryens et Slaves.

Le berceau de la race caucasique, dans l'ancienne acception de ce terme, se trouve en Asie. C'est de là que cette race se répand dans l'Afrique septentrionale et, probablement presque en même temps, dans l'Europe méridionale. C'est là, en Asie, que ses rameaux sémitiques et aryens créent des états puissants qui vont agir d'une manière civilisatrice sur les habitants que nous trouvons plus tard en Europe. C'est de là que viennent en Europe les animaux et les plantes domestiques. Aussi rien ne nous oblige à transporter le berceau des Indo-européens sur la petite et stérile péninsule asiatique qu'est l'Europe Et pourtant c'est une opinion très à la mode aujourd'hui.

Mais presque tous les auteurs qui occupent du berceau européen des Indo-européens lui assignent une place toujours nouvelle sur la carte de cette partie du monde. Cette discordance est bien frappante. La réaction va commencer bientôt. Déjà M. O. Schrader, dans son dernier livre (Sprachvergleichung und Urgeschichte. Jena, 1907), fait de nouveau reculer la patrie primitive des peuples de l'Europe tout au moins jusqu'à la frontière de l'Asie, sur le Volga. Nous allons donc rentrer en Asie. Là. quelque part entre le Baïkal et le Volga [1]), des peuples de chasseurs purent devenir pasteurs et agriculteurs. C'est là aussi que les Indo-européens ont pu entrer en contact avec les Finnois qui probablement ont pénétré de l'Asie septentrionale par le pont de Constantin (Konstantynowski Most) — au nord des monts Ourals — dans la Russie septentrionale; les Baltes aussi ont peut être pris cette même route. Par ce fait, et les Finnois et les Baltes ont pu rester plus longtemps en contact avec les Aryas asiatiques que les peuples indo-européens qui entrèrent en Europe au sud des monts Ourals.

Une voie plus commode d'Asie en Europe passe, au sud des monts Ourals, par la porte de l'Asie. C'est par là que, dans les

[1]) Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de raison de considérer les steppes du Volga comme la patrie primitive des peuples indo-européens. Les Aryens, d'après le Rig-Véda, arrivèrent du nord-ouest dans l'Hindoustan; c'est un fait snr lequel il est impossible de bâtir quelque chose de plus. De ce que les Slaves de la Galicie méridionale envahirent la Péninsule des Balkans, on a conclu qu'ils n'avaient pas habité primitivement le sud de la Russie. Cela s'est montré faux. Il en est peut être de même, sans doute, dans le cas précédent. Les Aryens peuvent des bords du Volga, s'être transportés vers l'Hindoustan, mais cela ne prouve aucunement qu'ils aient dû les habiter primitivement.

Je considère comme tout à fait contraire à l'esprit scientifique de tirer des conclusions des noms de plantes et d'animaux, communs aux langues européennes et au sanscrit, quant à la patrie primitive des Aryens. „Bhûoïa" peut être un arbre quelconque — à l'écorce claire, admettons-le — mais non pas le bouleau. „Mádhu" est quelque chose de doux dont on peut préparer une liqueur enivrante. Le suc de plusieurs arbres (bouleau, érable, palmes) est un liquide doux; le grain de froment, avant sa maturité, est doux; et on en peut préparer des liqueurs enivrantes. Si quelqu'un, en s'appuyant sur cette base qui ne dit rien, voulait affirmer: „mádhu" est le miel, la patrie primitive des Indo-européens serait donc à chercher dans les limites de la distribution géographique de l'abeille, cette opinion ne serait pas sérieuse. M. Victor Hehn a eu raison en disant que si l'on substitue aux mots dont la signification nous est inconnue nos conceptions actuelles, on peut prouver tout ce qu'on veut.

temps historiques, les hordes asiatiques, avides de butin, faisaient des irruptions en Europe. C'est pourquoi on a pensé depuis longtemps que c'était par cette voie que les peuples indo-européens s'étaient introduits en Europe. Ainsi donc, ce furent tout d'abord les peuples helléno-italiques qui conquirent le sud; ensuite les Celtes qui subjuguèrent des peuples plus anciens établis sur la ligne Pannonie-Pyrénées; puis les Germains. Ceux-ci ne purent occuper que les territoires situées au-dessus de la sphère de domination des Celtes, depuis le cours moyen de l'Elbe jusqu'au delà du Niémen (?), d'où, déjà assez tôt, une certaine partie de ces Germains avait pu aller s'établir en Scandinavie. Ils avaient la voie ouverte du sud au nord. De l'atlas géologique de la Galicie, publié par l'Académie des Sciences de Cracovie, il ressort que le loess se prolonge des steppes podoliennes à l'ouest en deux zones dont l'une, occidentale, se dirige par Léopol vers Lublin et l'autre, orientale, s'étend le long des Carpathes. Le loess sur lequel on ne rencontre jamais de forêt formait ainsi, dans le pays situé au pied des Carpathes, une voie ouverte du sud au nord et réciproquement [1]).

Après le passage des Slaves qui se sont établis — comme les autres peuples — tout d'abord dans les steppes de la Russie méridionale, arrivent les Scythes qui réfoulent les Slaves des bords de la mer dans l'intérieur des steppes. Quelque cinq siècles avant J.-C., le nord de la Russie est habité par les Finnois, au-dessous desquels se sont établis les Baltes; les Slaves occupent la Russie centrale, et, dans les steppes attenantes à la mer, demeurent les peuples iraniens (les Scythes). Partout sur la mer Noire les colonies grecques fleurissent. A l'est de la Russie, il n'y a pas encore de Finnois.

2. Patrie primitive des Slaves.

La flore de la Russie fait suite à celle de l'Europe; elle est seulement relativement plus pauvre en espèces. Parmi les conifères, le pin (*Pinus silvestris*) et l'épicéa (*Picea excelsa*) sont très communs, surtout au nord de la steppe. Les sapins (*Abies*) d'Europe et de Sibérie (v. la carte **J, J**), ne se rencontrent qu'aux bords extrêmes

[1]) La publication d'une carte de l'Europe montrant la distribution du loess serait à désirer; cette carte pourrait, peut-être, élucider plus d'une énigme des migrations des peuples.

du pays (d'un côté, dans une partie du Royaume de Pologne, de l'autre, au nord du cours supérieur du Volga. Les mélèzes (*Larix*) d'Europe et de Sibérie (carte **M, M**) se comportent d'une manière analogue. Les limites orientales de l'if (*Taxus baccata*) et du hêtre (*Fagus silvatica*) passent l'une à côté de l'autre (carte **C, C** et **B, B**) à l'ouest de la Russie, tandis que la limite orientale du charme (*Carpinus betulus*) forme une anse caractéristique (carte **G, G**) qui entoure largement la Polésie, c'est-à-dire les marais de Pinsk.

De cette répartition des arbres sur l'étendue de la Russie il résulte que si l'on place dans ce pays le berceau des Slaves, ces peuples ne devaient connaître ni le sapin, ni le mélèze, ni l'if, ni le hêtre, c'est-à-dire ne devraient pas leur donner un nom particulier à chacun, commun à toutes les langues slaves. Il s'en suit que le même phénomène devrait se répèter chez les Baltes, si leur patrie primitive doit être renfermée dans des limites pareilles.

Il y a même trois noms, chez les Slaves, pour désigner le pin: *bor*, *sosna* et *chvoïna*. Qu'il y en ait deux: *sosna* et *chvoïna*, c'est bien facile à comprendre. *Sosna*, primitivement *sopsna*, comme en latin *sapinus* (*sapo* = savon), signifie, dans son sens primitif, un arbre dont le bois est imprégné de quelque chose de gluant (résine). Le pin s'appelle encore *chvoïna* parce que l'arbre jeune a un aspect tout autre que l'arbre vieux, car il porte des branches depuis le pied (*chvoïa* = branche). Mais d'où provient le troisième nom — *bor* — qui désigne chez les Yougo-slaves l'épicéa ou le sapin? Nous l'expliquerons plus loin; ici notons seulement que ce fait dirige notre attention vers la Polésie.

Pour l'épicéa, les Baltes et les Slaves ont un nom indo-européen commun: *egle*, *jedle*. Mais les Slaves surnomment à leur manière beaucoup de choses et entre autres les arbres. Il appellent par ex. l'orme (*Ulmus*) *wiąz* (de *wiązać* = lier), car il en font des liens (*więzy*); ils appellent le charme (*Carpinus*) *grab*, parce qu'ils en font des râteaux (*grabie*)[1]; aussi surnomment-ils bientôt l'épicéa *smerk*. Ils aperçoivent notamment que la résine, qui dans le pin reste cachée principalement dans le bois, sort dans l'épicéa à la surface de l'écorce et découle en grosses roupies. Le tronc de l'épicéa a ainsi, déjà de loin, l'aspect morveux (*zasmarkany*), à cause de quoi l'arbre même

[1]) Cf. J. Rostafiński, Symbola ad historiam naturalem Medii Aevi, Cracoviae 1900, p. 148, 143.

a été surnommé *smrek*. Les Polonais de la Lithuanie appellent l'épicéa *jodła*, tandis que dans le Royaume de Pologne on lui donne le nom de *świerk*. Ces deux noms: *jedl* et *smrek* désignent aujourd'hui chez divers peuples slaves tantôt l'épicéa, tantôt le sapin, tantôt le genévrier.

Le mélèze est inconnu aux Baltes et aux Slaves. Les Tchèques l'appellent *modrzew*, les autres Slaves, *bor*, *cis* ou *macésen*.

Il existe une série de noms indo-européens, par ex. if, Eibe, pour désigner l'arbre que les Polonais appellent aujourd'hui *cis* (*Taxus baccata*). C'est à cette série qu'appartient le nom polonais (et slave en général) *iwa*, ainsi que le lithuanien *ïëwā*. *Iwa*, le marsault, (*Salix caprea*) est le seul saule dont le bois est rouge au centre, et le lithuanien *ïëwā* désigne la bourdaine (*Rhamnus frangula*) dont le bois montre le même caractère qui, parmi tous les conifères, n'apparaît nettement que dans l'if. Donc cette série des noms désigne primitivement un arbre à bois rouge. Les Baltes et les Slaves qui n'ont pas trouvé d'ifs dans leur patrie primitive, appliquent ce nom à d'autres arbres qui ont le même caractère.

On peut cependant donner un nom aux arbres que l'on n'a jamais vus et dont on ne connaît que le bois, par ex. ébène, acajou, etc. Or l'if, à cause de son bois, dur et de belle couleur, était employé d'une manière si générale pour emmancher les outils, que des manches ainsi que des arcs faits de ce bois ont été retrouvés jusque dans les palafittes de la Suisse et de l'Autriche. Le bois d'if est la meilleure matière pour les arcs de sorte que, par ex. au moyen âge, il est souvent exporté, de Salzbourg en Irlande. C'est ce qui nous explique pourquoi les Slaves qui ne connaissaient pas l'if comme arbre, ont employé son bois dès les temps les plus reculés, et l'ont reçu probablement avec sa dénomination des Thraces, leurs voisins, chez lesquels l'if croissait. On peut remarquer qu'en latin l'if s'appelle *taxus*, et l'arc, en grec — τόξον.

Pour le hêtre, les Baltes n'ont pas de nom, les Slaves l'empruntent aux Germains. C'est le seul parmi les grands arbres à feuilles caduques que les Slaves ne connaissent pas primitivement. Le hêtre n'est pas le premier venu parmi les arbres: ainsi que le chêne il joue un grand rôle dans l'économie d'un peuple primitif. Les cochons se nourrissent des fruits du hêtre (faînes). Même encore au XVII s. les forêts de hêtres au pied des Carpathes étaient affermées aux Valaques qui y conduisaient leurs troupeaux de cochons

et, aux approches de l'hiver, revenaient dans leurs résidences. En cas de faim, l'homme peut se nourrir de faînes plutôt que de glands, car celles-là sont assez agréables au goût. Les Slaves auraient dû connaître un tel arbre et lui donner un nom en leur langue, s'ils avaient habité dans le voisinage des forêts de hêtres.

Les Baltes ne connaissent ni le hêtre, ni le mélèze, ni le sapin, ils ne connaissent pas non plus l'if, puisqu'ils donnent son nom à la bourdaine.

Les Slaves appliquent le nom indo-européen commun de l'if au saule marsault; ils ne connaissent non plus ni le mélèze, ni le sapin, ni le hêtre.

Ainsi l'analyse des noms d'arbres nous indique la zone centrale de la Russie comme le berceau de la famille des peuples balto-slaves. Les Baltes ont dû être en contact avec les Slaves sur la partie septentrionale de l'anse du charme qu'ils connaissent (carte G, G. G).

Passons aux noms d'oiseaux. Le vautour est généralement connu chez les Slaves. Les vautours sont des oiseaux africains qui arrivent jusque dans la Russie méridionale, tout en ne dépassant pas les limites de la steppe; d'ailleurs, ils ne font leurs nids en Europe que sur les plus hauts sommets des Alpes. Parmi les grands oiseaux, les Slaves connaissent le héron et la grue; le groupe septentrional des Slaves connaît aussi la cigogne noire qui est un oiseau qui habite les forêts. La cigogne blanche ne niche pas dans les forêts et ne vit pas sur la steppe. Dans les langues slaves on l'appelle de diverses manières: *aist, roda. lelek* (du latin *ulula,* primitivement aussi le hibou)[1]) et *bocian*, en diverses variétés (lat. *buteo*, germ. *buse* et *busart*). De cet aperçu on peut conclure aussi que la Russie devrait être considérée comme la patrie primitive des Slaves, car le vautour descend sur la plaine, et la cigogne blanche y est un oiseau plus rare que le héron ou la grue.

Pour désigner les serpents, nous avons trois noms, communs à toutes les langues slaves: *wąż*, *gad* et *zmija*. *Wąż* est le nom du serpent aquatique (*Tropidonotus natrix*). *Gad* désignait primitivement différentes vipères. Nous faisons dériver le troisième nom, *zmija* de la racine *zem*, c'est-à-dire de la même racine dont vient le mot *ziemia (terre)*. *Zmija* désigne le plus grand serpent d'Europe (*Zamenis*

[1]) J. Rostafiński, l. c. p. 417.

trabalis) qui peut atteindre jusqu'à 2 mètres de longueur et qui est terrestre, par opposition à *wąż*, serpent aquatique. Sa patrie est en Russie et sur la Péninsule des Balkans. Que c'est à celui-ci que s'est rapporté primitivement le nom *zmija*, cela est démontré par le mot *zmij*. Lorsque l'Église orientale eut besoin d'un mot pour désigner le dragon, elle prit, au masculin, le nom de ce serpent, le plus grand: *zmija* — *zmij*. L'Église occidentale ne put faire de même, car chez les Slaves occidentaux le mot *żmija* avait changé de sens et désignait la vipère. Donc pour désigner le dragon, l'Église occidentale dut introduire le mot moy. bas allemand *snake* (pol. *smok*). Ainsi donc l'analyse des noms des serpents nous indique aussi la Russie, et notamment sa région méridionale, comme la patrie primitive des Slaves.

Plus loin nous allons trouver toute une série d'autres faits qui permettent d'affirmer que la zone centrale de la Russie était la demeure primitive des Slaves.

3. Scythes et Slaves.

Le voisinage des Scythes était pour les Slaves d'importance capitale. Leur influence fut non seulement considérable, comme en peut témoigner l'abondance des emprunts faits à l'iranien, mais aussi d'une portée énorme au point de vue des rapports économiques. Ce sont les Scythes — comme M. Hehn l'a démontré — qui donnent aux Slaves la poule — *kura*, le premier oiseau domestique, animal et nom; c'est des Scythes que les Slaves apprennent probablement — tout comme les Grecs — l'art de châtrer les animaux domestiques. Mais, ce qui est le plus important, les Scythes leur enseignent à travailler le fer.

Le mode primitif de travailler le fer martelé, non pas de la fonte, mais directement du minerai, se rencontre encore aujourd'hui aux Indes, à Bornéo et à Madagascar. Il consiste en ce que le minerai de fer est mélangé au charbon de bois et fondu ensemble dans un foyer à soufflet jusqu'à ce que l'on obtienne une masse pâteuse. Celle-ci est immédiatement martelée en barre de fer. Ce traitement réussit surtout avec le minerai des marais (limonite) dont des gisements très étendus se trouvent en Polésie (carte **Ż**). Les Scythes avaient du minerai de fer dans un autre endroit, dans la steppe voisine du Don, où se trouvait la colonie grecque, Tanaïs (carte **Ż**). C'est par les Scythes que les Grecs ont eu à leur dis-

position un fer de qualité supérieure Strabon écrit d'après la tradition qu'Anacharsis le Scythe, qui visita la Grèce au VI-e siècle av. J.-C., aurait été l'inventeur du soufflet, ce qui veut dire que les Grecs connurent cette invention par les Scythes. On peut en conclure que les Scythes n'étaient pas exclusivement des intermédiaires qui fournissaient le fer, mais qu'ils l'obtenaient eux-mêmes, ayant tous les instruments nécessaires à son traitement.

Si les Grecs recevaient le fer des Scythes, pourquoi n'en aurait-il pas été de même des Slaves. C'est du mot *rudy* (roux) que vient la dénomination slave (*ruda*) de ce minerai des marais dont on obtient le fer le plus facilement. Ce minerai ne gît pas à la surface du sol; il se trouve au-dessous du gazon des prairies, et ses gisements sont parfois si épais qu'ils sont exploités même aujourd'hui pour en tirer le fer par la fonte. Dans le seul Royaume de Pologne il y a plus de 200 localités qui sont nommées d'après le mot *ruda* (Ruda, Rudawa, Rudki, etc., et dans cette série Rudniki comme lieu d'extraction du fer).

Les Slaves ayant tout d'abord connu le minerai de fer, appelèrent ensuite *ruda* chaque minerai de métal.

Le nom de *ruda* passe des Slaves aux Baltes, comme l'a démontré M. A. Brückner[1]) et même encore plus loin au nord aux Scandinaves et aux Finnois, et sert exclusivement pour désigner ce minerai de fer et pas autre chose[2]). S'il ne s'agissait que d'un sable roux enfoui sous le gazon, il n'y aurait aucune raison pour que ce nom eût passé du sud au nord jusqu'à la Scandinavie, et cela dans sa signification générale — minerai, Erz. Avec le nom se transmit aussi l'art de travailler le fer.

De grands gisements de ce minerai se trouvent, comme je l'ai déjà dit, en Polésie. Par les Scythes donc, au sud de la Russie, les Slaves connurent le traitement du fer. La période du fer ouvre une civilisation toute nouvelle, c'est le passage à un âge nouveau qui rend les hommes capables de faucher et de moissonner; *sierp* (faucille) et *kosa* (faux) sont des noms qui datent des temps où les Slaves n'étaient pas encore dispersés.

On sait que dans les derniers siècles avant notre ère le fer se répandit en Europe, du sud au centre. (Sophus Müller, Urgeschichte

[1]) A. Brückner, Die slav. Lehnwörter in Litauischen, p. 128.

[2]) O. Schrader, l. c., II. p. 87.

Europas). Mais la *ruda* passe des Slaves aux Scandinaves. par conséquent là aussi on dut travailler le fer — à la même époque — et ce fut un second centre d'où le fer se répandit vers l'Europe centrale.

4. Grecs et Slaves.

Tant que les Scythes ne se furent pas établis sur la mer Noire, les Slaves pouvaient être en relations directes avec les Grecs. C'est des Grecs que les Slaves reçurent le pavot (= *mak*) et adoptèrent le nom grec de cette plante (μακον); il en fut de même pour la gourde (*Lagenaria vulgaris*), en pol. *tykwa*. Les Grecs appelaient la figue σῦκον, συκεη, τῦκον, et ayant reçu de l'Egypte des gourdes dont le fruit était rétréci en haut semblablement au fruit de la figue, ils les appelèrent σῦκυς[1], d'où dérive le nom slave de la gourde (*tyky*). Les fruits de la gourde, vidés et séchés, fournissent des vases excellents pour conserver même des liquides, qualité d'une grande importance pour l'homme primitif.

Les Slaves appelèrent ensuite la gourde *bania*, ce qui veut dire courge (*dynia* — potiron — est autre chose). Les gourdes furent cultivées communément non seulement en Pologne, mais aussi en Europe pendant de longs siècles. Ce n'est que l'extension de l'usage des bouteilles en verre qui les a fait abandonner peu à peu, surtout dans le Nord; dans le Sud on les emploie jusqu'à présent.

Les Slaves prirent des Grecs le pavot et la gourde, les Grecs en revanche reçurent des Slaves la rave, nom et chose. La première mention de la rave en Grèce date de la première moitié du V s. av. J.-C. La rave croît à l'état sauvage dans la Russie méridionale. Son nom slave — *rzepa* —, comme celui de toute une quantité d'autres plantes par ex. *rzep*, *rzepik*, *rzepicha*[2], vient de *rèpii* — épine, à cause des feuilles rugueuses de la rave et de la *rzepicha* et des fruits épineux dans d'autres cas. Il paraît bizarre qu'un peuple primitif se soit occupé de la culture d'une telle plante, mais il faut savoir que même les Romains mangeaient les feuilles de la

[1]) Toute interprétation appliquée jusqu'à nos jours aux noms qui se rapportent aux Cucurbitacées est pour la plupart erronée. Comp. J. Rostafiński, De plantis quae in Capitulari de villis et curtis imperialibus Caroli Magni commemorantur. Cracoviae, 1885 (Pamiętnik Akad. Umiej. Wydz. mat.-przyrodn. T. XI).

[2]) N. Annienkow. Botaniczeskij Słowar'. St. Pétersbourg, 1878.

rave. On cueillit donc primitivement ces feuilles pour s'en nourrir. Ensuite, on commença à cultiver la plante pour l'avoir toujours sous la main; et nous savons que chez les plantes qui sont cultivées dans un sol fertile la racine grossit facilement. Ainsi, dans l'humus noirâtre du sud de la Russie se forma la rave à racine charnue. En Pologne même à la fin du XIX s. on faisait encore universellement sécher les feuilles et les racines de la rave. La rave sèche est une plante rituelle: elle est au nombre des mets que le peuple doit avoir au repas de la veille de Noël, ce qui indique les temps païens. De la Grèce, le nom et la plante ont été mis en circulation par les Romains à travers l'Europe.

Les relations si étendues avec les Scythes et les Grecs, la connaissance précoce du fer firent des Slaves, dès le V s. av. J.-C., un peuple relativement civilisé, sans comparaison, au-dessus par ex. des Germains tels que Tacite les décrit au I siècle de notre ère.

5. Les céréales dans l'époque préhistorique et chez les Slaves.

En passant aux céréales, nous devons noter que jusqu'à présent elles ont été traitées dans la préhistoire, comme autrefois les métaux [1], sans que l'on se soit rendu compte que les céréales forment des catégories diverses qui marquent la culture du peuple qui fait emploi de l'une ou de l'autre. Mais il est absolument impossible de faire un résumé complet de cette question. Nous nous bornerons ici à une simple esquisse permettant de comprendre ce dont il s'agit.

Il faut diviser les Céréales en grenues et en farineuses. Nous appelons farineuses celles dont le grain mûr n'est pas comestible, car il est désagréable au goût, à moins qu'on ne le moule et qu'on ne fasse de sa farine de la galette ou du pain: c'est-à-dire le seigle et diverses espèces de blé.

Parmi les Céréales grenues nous rangeons celles dont le grain mondé fournit immédiatement des gruaux savoureux, d'un côté du gruau doux, comme le millet et le panic d'Italie, de l'autre — du gruau mucilagineux, comme l'orge et l'avoine.

L'orge, trempée dans l'eau, peut être mondé avec les pieds, l'avoine probablement aussi. Le millet et le panic ne se laissent monder

[1]) Ainsi par ex. dans le dernier livre de I. Hoops: Waldbäume und Kulturpflanzen. Strassburg 1905.

que dans un mortier en bois (*piasta*); ils exigent donc un outillage avant qu'on puisse les employer comme aliment.

Eh bien, comment tout cela peut-il être concilié avec le fait que diverses espèces de blé se rencontrent dans des monuments préhistoriques sans qu'on y trouve trace de l'outillage qui aurait pu servir à les traiter? On peut l'expliquer en admettant qu'on les récoltaient avant la maturité, quand la farine ne s'était pas encore formée dans leurs grains qui sont alors pleins de suc doux. A cette période de développement les épis étaient séchés au soleil (ensuite au four). Les grains se contractaient, se desséchaient, mais mis dans l'eau ou bouillis ils donnaient une bouillie douce (sorte de semoule), plus douce que la bouillie de mil. et qu'on nomme *prażmo* (grain rôti). L'emploi de ce grain séché au four est mentionné dans la Bible. Probablement les *fornicalia* romains et la prescription de n'employer dans les cérémonies rituelles à Rome que le grain grillé sont des traces de cet usage primitif du blé.

Les Slaves connaissent le mortier à monder (*piasta*) dont le nom persiste encore aujourd'hui chez nous aux environs de Cracovie. Ils peuvent donc monder le millet, le panic et l'orge et en faire du gruau. Ils connaissent la meule (*żarna*): ce sont deux pierres dont l'une est grande et concave, l'autre petite qu'on peut tenir avec la main. On trempait les grains de seigle (*reż*, *żyto*), (car secs ils se seraient dispersés) et une fois gonflés on les triturait en farine entre ces deux pierres. Cette meule était le moulin primitif des Slaves.

Les Slaves, outre le millet (qui est une plante rituelle) et le panic d'Italie, connaissent aussi l'orge. Avec l'orge ils préparent la bière (*piwo*); ils savent aussi houblonner la bière et l'hydromel, comme nous l'avons démontré il y a 20 ans. C'est pourquoi le houblon est une de leurs plantes rituelles, et on le chante dans les chants de noce. Ils ne connaissent l'avoine, ainsi que les Romains, que comme une mauvaise herbe.

Ils ne connaissent primitivement ni le seigle, ni le blé. Ils reçurent le seigle (*reż*), de même que l'if, des Thraces (βρίζα), et ce nom, avec la connaissance de la céréale, se répandit en Europe par leur intermédiaire. Le blé, qu'ils surnommèrent à leur manière (*pszenica*), leur vint probablement des Grecs. Le fait est que l'espèce de blé qui est commune aujourd'hui en Serbie est celle qu'on a trouvée à Mycènes en quantité la plus grande. Les Slaves ne culti-

vaient ni le blé, ni le froment pour eux-mêmes, car la Russie et la Pologne préfèrent, jusqu'aujourd'hui, le pain de seigle à celui de froment. Si cependant les Slaves fournissaient aux Grecs des fourrures, du miel, de la cire, des poissons, ils pouvaient aussi dans les temps préhistoriques produire du blé pour l'exportation en Grèce. Nous savons que les Celtes, habitant les bords du Po se nourrissaient eux-mêmes de millet, et cultivaient le blé pour le vendre aux Romains.

Il serait impossible de présenter en un bref exposé tout ce qui concerne les autres plantes cultivées par les Slaves, tout ce qui a trait à l'alimentation par les plantes sauvages, aux provisions pour l'hiver, etc.

6. Slaves dans la steppe.

En plusieurs endroits en Europe on peut se trouver en présence de deux contrastes aussi différents que la steppe, la toundra ou le marais d'un côté et la forêt vierge de l'autre, mais ce n'est qu'en Russie que l'on rencontre trois contrastes aussi grands que la steppe, les forêts marécageuses de la Polésie (marais de Pinsk) et, à l'est de celles-ci, de hautes forêts, privées de lacs.

Les Slaves, déjà dans la préhistoire, sont sans doute un peuple agricole. Au début, ils cultivent la steppe; mais ensuite leur accroissement en nombre, joint à l'impossibilité de s'avancer au Sud occupé par les Scythes, les oblige à s'établir tour à tour en Polésie et dans la forêt vierge.

La steppe, la Polésie et la forêt vierge constituent non seulement des contrastes physiographiques, mais leur nature respective obligeait l'homme à se servir de procédés différents de culture, le contraignait à des occupations toutes différentes

La vie dans la steppe, dans les premiers temps des Slaves ou même au début de l'état russe, ne ressemblait en rien à la vie des Cosaques, comme on se l'est figuré mainte fois par erreur. Le Cosaque est primitivement nomade; le cheval est tout pour lui. La vie des Cosaques ne peut ressembler aucunement à la vie des habitants de la steppe dans les temps primitifs des Slaves. Le Slave, dans les temps primitifs, était un agriculteur laborieux, sédentaire, qui élevait surtout du bétail. Il possédait un sol fertile, friable, qui se laissait facilement labourer et ne demandait aucun engrais.

L'économie rurale distingue d'habitude trois formes principales de culture: la culture que nous appellons métastatique (par déplacements), le système de jachères et celui d'assolement. Le système de déplacements consiste en ce que, le sol une fois épuisé, l'homme le quitte et cherche un nouveau terrain dans le voisinage. Le système de jachères est une forme plus élevée d'agriculture. Dans ce cas, une partie des champs, de temps en temps, est laissée en friche et ensuite cultivée de nouveau. Le système à trois champs (assolement triennal avec jachères) est une forme du système de jachères. Nous savons tous en quoi consiste l'assolement, qui permet d'abandonner les jachères. L'humus noirâtre de la steppe ne demandait même pas de l'agriculteur primitif qu'il passât par de telles phases. Dans le même sol on pouvait semer tout ce qu'on voulait: pendant toute une série d'années la même espèce de céréales. C'était donc une culture plutôt proche de l'assolement: nous l'appellerons immuable.

Les Slaves qui habitaient la steppe, nommaient *rola* la terre qui était en culture. Le *Żyto* (nom primitif collectif des céréales, aujourd'hui du seigle, n'était ni coupé ni fauché, et non seulement avant l'introduction du fer, mais plutôt avant qu'on n'en sentît la nécessité, car personne ne se donne une peine inutile. On n'avait alors besoin de la paille que pour en faire des chapeaux *(kłobuk)* et des ruches; ce qui en fallait dans ce but était arraché avec les racines à pleines mains On ne cueillait que les épis et on brûlait la paille laissée sur pied — *ściernisko* primitif — comme l'indique le nom *ugor* (friche). *Grabić* (= râteler) signifie piller, dépouiller. Le râteau — *grabie* — est aujourd'hui un outil qui sert à râteler, mais qui primitivement devait avoir une autre forme. Pour cueillir les épis dans les champs, les Celtes se servaient de paniers à dents de fer. Aujourd'hui encore on appelle *grab* cette partie du râteau *(grabie)* où les dents sont montées. Imaginons que les dents soient très près l'une de l'autre, et nous aurions alors une sorte de peigne qui pourrait très bien servir à cueillir les épis dans les champs. Telle était la forme du *grab* primitif dont on se servait pour dépouiller *(grabić)* d'épis les champs de blé.

La steppe n'est pas privée de forêts. Au contraire, les arbres y croissent aux bords des fleuves et des ruisseaux. Ces arbres pouvaient être plus abondants dans le climat primitif, plus humide, mais ramasser le bois de chauffage en cassant des branches aurait été un travail inutile. C'est la bouse séchée qui convenait le mieux

au chauffage[1]) (compar. *govendo* et *govьno*). Le bétail, qui donne les peaux pour les tentes, le lait et la bouse, était élevé principalement par le peuple de la steppe.

Pour préserver leur bétail des attaques des bêtes sauvages ou du vol de la part des tribus voisines, les peuples pasteurs ont recours au procédé suivant: ils dressent les tentes en cercle et, au milieu, ils rassemblent pour la nuit tous les animaux qu'ils élèvent C'est ce que devaient faire les Slaves. En dehors du cercle des tentes se trouvait une pallissade-clôture de saule qui était fermée d'un côté par une porte *(wrota)*; et le milieu entouré *(zawarty)* par la haie et par les tentes en cercle s'appelait pour cette raison *ob(w)ora*. C'est pourquoi chez les Slaves l'étable *(obora)* est plus tard un bâtiment séparé, tandis que chez les Germains, qui étaient primitivement pasteurs, elle se trouve sous le même toit que les hommes.

Que tel en effet était le rapport entre les tentes et l'*obora*, c'est ce que démontre la construction spéciale, bien connue, des villages de la Pologne et des rives de l'Elbe que l'on appelle *wągroda:* seulement à la place des tentes il y a des chaumières bâties en cercle ou en fer à cheval.

Pour désigner le village, nous avons en polonais deux noms: *wieś* et *sioło* qui plus tard semblent être synonymes. Si cependant *wieś* est *vicus,* et *sioło* est *solum*[2]), nous pouvons déterminer avec précision leur signification primitive. Nous avons déjà dit que, chez les peuples pasteurs, chaque famille dressait ses tentes en cercle: là où étaient des tribus entières, on voyait des cercles énormes composés des cercles plus petits qui appartenaient à une seule famille. La même chose a pu exister chez les Slaves dans la steppe. La *wieś* est l'endroit où la famille s'est établie et habite, le *sioło* est la terre labourable appartenant à cette famille (au *wieś*) et une partie de la steppe pâturable: les parties du *sioło* en culture seront les *niwy*, ce qu'on appelle chez nous à certains endroits *pole* (champs). Mais *niwa* est un nom plus primitif en ce sens, puisque *pole* ne désigne au

[1]) Le feu de bouse devait être considéré naturellement comme impur. Nous pensons que c'est pourquoi, pendant la fête du feu (Krěs, Kupało, Sobótka) célébrée au moment de l'apogée du soleil (aux environs du 21 juin), on allumait le feu sacré à l'ancienne manière, c'est-à-dire par le frottement de deux morceaux de bois.

[2]) Voy. J. Rozwadowski, Materyały język., t. II, p. 348. Cracovie, 1907.

début que la plaine. Car nous avons des Polaniens dans la steppe près de Kiev et des Polaniens qui habitaient les marais sur la Warta.

Les détails de la culture et de la vie dans la steppe dans les temps préhistoriques ne peuvent être brièvement exposés.

7. Slaves de la Polésie.

La steppe littorale dans la Russie méridionale est herbeuse, couverte de graminées seulement (carte **S—S**), et se transforme vers le nord en cette prairie luxuriante (carte **S′—S′**) que chantait Bohdan Zaleski et que d'une manière si colorée Henryk Sienkiewicz a décrite dans son roman „Par le feu et par le glaive". Il n'y a pas de limites précises entre cette steppe et sa région septentrionale, c'est-à-dire la Polésie, à l'ouest, et la forêt vierge qui s'étend à l'est jusqu'aux monts Ourals. Ce sont des choses bien connues. Que cette forêt vierge se soit appelée *las*, c'est bien naturel, car c'est le mot commun à toutes les langues slaves; mais comment appelait-on primitivement la Polésie? Nous allons voir que toute cette contrée s'appelait *bor*.

La Polésie occupe une étendue deux fois plus grande que la Belgique. Il est probable qu'elle était jadis un lac; mais ce sont là des conditions géologiques primitives qui n'appartiennent pas à l'histoire. Dans les temps historiques, lorsque les eaux se furent en partie écoulées, il y eut sans doute une période où les eaux montèrent. Les castors en furent la cause primitive. Le castor construit des digues qui on jusqu'à 200 m. de longueur sur 3 à 5 m. de hauteur. De cette façon, des ruisseaux même tout petits forment de grands étangs. Les bords de ces étangs se couvrent de tourbe. Agassiz, d'après l'épaisseur des couches des tourbières du Canada, a évalué leur âge à neuf siècles. De cette particularité on peut se faire une idée du nombre des colonies de castors qui empêchaient que les eaux ne s'écoulassent et qui dans les temps historiques rendaient les contrées marécageuses. En Polésie, les tourbières — par rapport à l'étendue de la contrée — ne sont pas abondantes et sont liées probablement à la répartition primitive du castor dans cette contrée. Mais c'est l'homme qui dans la suite contribua le plus largement à rendre cette terre marécageuse. Se nourrissant surtout de poissons — comme nous allons le voir — il établissait des parcs presque dans chaque ruisseau pour arrêter en certains endroits son aliment principal. Les feuilles emportées par le vent, les rameaux et

la bourbe se déposaient dans ces parcs, les envasaient et arrêtaient l'écoulement de l'eau. Quoi qu'il en soit, quelques siècles avant notre ère on ne saurait soutenir qu'il y ait eu dans ces contrées des marais. Il y régnait au contraire des conditions semblables à celles que nous avons connues avant le dessèchement partiel de la Polésie.

Cette plaine colossale est en partie marécageuse, en partie couverte par des pins qui croissent dans le sable. Là où le sol est un peu argileux, il devient fertile; le nombre des pins alors diminue, et leur place est occupée par d'autres arbres à feuilles caduques, dont le nombre devient prépondérant. L'habitant actuel de la Polésie distingue dans son pays *bor-lado* de *bor-bagno*[1]). *Bor-lado* c'est chaque forêt, de n'importe quels arbres. *Bor-bagno* c'est le reste du pays, sans forêt, qui est constitué par les eaux, les marais, les marécages et les tourbières. Dans ce pays, on appelle *hali* les prairies marécageuses pâturables. Si nous allons à Zakopane, situé au pied du Tatra, nous voyons que les montagnards y ont conservé une terminologie toute pareille. Chaque forêt s'appelle *las*. La prairie marécageuse, sans trace d'arbrisseau, se nomme *bór*, tandis que les *hale* sont des prairies pâturables dans les montagnes.

Toute la Polésie s'appelle *bor*. Comme la plus grande partie de cette contrée est marécageuse, *bor* signifie donc aujourd'hui chez les Slaves: 1) lieu désert et marécageux, sans forêt, ou bien tourbière; 2) comme en Polésie il n'y a pas seulement des forêts mêlées, mais que le pin y domine, le *bor* désigne aussi une forêt de pins ou 3) une forêt de conifères en général; 4) toute forêt épaisse et obscure; 5) enfin, cette dénomination s'emploie pour désigner certains conifères (le plus souvent le pin, parfois le sapin ou l'épicéa).

Nous voyons ainsi pourquoi le pin est appelé non seulement *sosna* et *chvoïna*, mais — ce qui est bizarre pour un arbre si grand et si commun — porte encore, chez les peuples slaves, une troisième dénomination — *bor*.

Nous supposons que la Polésie fut habitée plus tôt que la forêt à l'est de celle-ci. La forêt a toujours épouvanté l'homme, et non seulement l'homme primitif, mais même celui du XII s, comme nous l'apprend la biographie de l'apôtre de la Poméranie.. Le travail agricole est le plus pénible dans la forêt.

Les habitants de la steppe durent descendre de bonne heure

[1]) J. Paczowski, Pamiętnik Fizyograficzny, v. XVI, sect. 3, p. 56. Varsovie, 1900.

en Polésie où il y avait de grands gisements de fer. Ils pouvaient y trouver la loutre et le castor avec sa fourrure magnifique, ils y chassaient l'élan, ils y connurent la glycérie *(Glycéria fluitans)*, herbe qui est une céréale sauvage, et qui couvrait sur des étendues sans bornes les eaux stagnantes et peu profondes ainsi que les prairies marécageuses. Ses grains pilés dans la *piasta* donnaient un gruau plus doux que le millet. Nous aurons une idée de l'importance de cette plante, non seulement pour l'homme primitif, par ce fait que même au milieu du XIX-e siècle cette *manne* était encore exportée aux ports de la Baltique d'où elle passait à l'étranger.

Peu à peu les Slaves firent connaissance avec cette nouvelle contrée inhabitée, et une famille après l'autre, ils y transporterent leurs nouvelles demeures en quittant la steppe. La vie en Polésie était bien plus dure que dans la steppe. L'élevage du bétail y était difficile, ce qui obligea les habitants de la Polésie de limiter cette branche de production. Un peu de millet cultivé sur des marais desséchés, le seigle de mars et la glycérie ne suffisaient pas à l'homme. Il s'était établi dans un pays où le poisson abondait; le poisson devint alors sa principale nourriture quotidienne.

La Podlachie (auj. gouvernement de Siedlce) a le sol plus fertile que la Polésie, et pourtant un proverbe polonais dit:

Forêt, sables et carassins
Tel est le lot du gentilhomme de la Podlachie

D'autant plus donc en Polésie l'homme, et encore l'homme primitif, fut obligé de chercher une semblable nourriture. Et non seulement pendant le jour il pêchait du poisson avec le filet, et posait des nasses, mais, même la nuit, il pourchassait les poissons et les écrevisses, en s'éclairant peut-être avec une loche (=*piskorz*) séchée que plus tard les habitants du territoire de Łęczyca employèrent aussi pour éclairer leurs chaumières.

Il est difficile de pêcher du poisson pendant l'hiver. C'est pourquoi une des occupations principales des habitants de ces étendues aquatiques était probablement, comme nous le savons par l'ethnographie comparée, de sécher au vent *(wędzić)* en été des poissons pour l'hiver.

Ainsi, avec le temps, dès que toute la Polésie fourmilla de Slaves, s'accusèrent des différences dans la manière de vivre entre les hommes qui habitaient la steppe et ceux qui s'étaient établis dans le *bor*.

8. Slaves dans la forêt.

Si la vie en Polésie était difficile, de combien plus difficile elle était dans la forêt. La vie dans la forêt est dure, accablante, pleine de terreur. Les bêtes sauvages menacent à chaque instant de dévorer les animaux qu'on élève, il faut y veiller et il faut en limiter l'élevage, car la prairie pâturable ne s'y trouve qu'à l'état de clairière. Celle-ci donc doit être ménagée et ne peut être labourée. D'ailleurs la terre y est encore impropre au labour; il faut la conquérir sur la forêt. Ce n'est que par la destruction de la forêt qu'il est possible d'obtenir de la terre labourable.

Les historiens étrangers et polonais parlent généralement encore aujourd'hui de l'essartement des forêts au moyen âge. Ces forêts par conséquent devaient être préalablement abattues, or nous avons démontré, il y a 20 ans déjà [1], qu'aux époques primitives c'eût été prendre une peine inutile et déraisonnable.

On n'abat la forêt que lorsque le bois a de la valeur, soit pour le chauffage, soit pour les constructions. Auparavant on emploie un autre procédé, très simple, pour dérober à la forêt de la terre labourable. C'est le feu. Si l'on enlève l'écorce d'un arbre tout autour sur une certaine étendue, l'arbre devient sec. Ainsi donc, si dans une certaine partie de la forêt, on dénude les arbres de cette manière en été, les arbres se dessèchent, et toute la partie desséchée de la forêt peut être brûlée au printemps suivant. Sur une forêt ainsi réduite en cendres la terre peut être labourée. Elle donnera une récolte, car le cendre de bois brûlé est comme un engrais qui fertilise le sol.

Chez les peuples germains et slaves, dans le mot *lendha* est contenue l'idée de lieu désert; le mot celto-slave *lendina* désigne, à proprement parler, une contrée déserte, inculte. Les Slaves appelaient *lenda* cette partie de la forêt qui avait été transformée ainsi en un lieu désert. Le fait que le peuple russe en Polésie jusqu'à ce jour appelle *bor-lado* justement la partie boisée du pays, par antithèse à l'autre partie de la plaine de la Polésie qui est appelée *bor-bagno,* confirme tout cela d'une manière péremptoire.

De la même manière que la forêt, on peut traiter les broussail-

[1] Dans un discours prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences de Cracovie (le 21 mai 1887): „Polska z czasów przedhistorycznych pod względem fizyograficznym i gospodarskim".

les. les casser et, une fois seches. les brûler. C'est le seul procédé de préparer la *ledina* qui fut en usage. dès que le bois ent acquis de la valeur. Mathieu Stryjkowski. dans sa chronique (1582). parle de la coupe de la *lada*. par antithèse à l'essartement de la forêt. On abattait les *lada* et on brûlait les broussailles en Lithuanie encore au siècle dernier. La même chose a été pratiquée dans la forêt d'Ostrolenka jusqu'au milieu du siècle dernier; jusqu'aujourd'hui les montagnards du Tatra. agissent de même: cela s'appelle „culture sur *łazy*". *Łazy* c'est la couche de cendres formées par le bois brûlé.

C'est de cette manière que les Slaves devaient amender le sol car ils employaient le fumier pour le chauffage et ne connaissaient pas l'art de fumer le sol arable. Cet art était inconnu aussi aux Germains dans les temps romains. Les Celtes marnaient le sol arable. La fertilisation du sol avec du fumier (le fumage) est une invention romaine et put apparaître chez les peuples primitifs qui élevaient des moutons. Les moutons s'effarouchent facilement et fuient chacun de son côté. c'est pourquoi il faut les rassembler pour la nuit en un lieu clos dans la prairie. C'est l'expérience qui a montré probablement que la partie de la prairie fumée de cette façon naturelle se couvre l'année suivante d'une herbe plus luxuriante; et elle a pu suggérer aux peuples pasteurs-agriculteurs l'idée de répandre le fumier sur le sol arable pour le fertiliser.

Est-ce que l'invention de brûler les forêts appartient exclusivement aux Slaves? Les Romains. certainement. ne connaissaient pas ce procédé de rendre la terre labourable, car ils reculèrent devant les forêts de la Corse. Pline écrit seulement qu'on peut se défaire le plus facilement des broussailles en les brûlant, et il dit que les Germains du Nord (Chauques) se chauffaient en brûlant de la tourbe. On brûlait les forêts en Europe au moyen âge. C'était le système de culture employé aux environs de Paris (à St.-Denis) encore au XII s. Nous savons que les Germains ne connaissaient pas ce procédé. Il a pénétré jusqu'à eux par l'intermédiaire des Slaves de l'Elbe et s'est répandu probablement plus loin à l'ouest de l'Europe. La question doit être étudiée aux sources mêmes.

Non seulement il était difficile de préparer le sol arable dans la forêt, mais il était encore plus difficile de le labourer. Ce n'était plus l'humus friable de la steppe. Ici. il y a des pierres, et le labourage est rendu plus pénible encore par les racines des arbres brû-

lés. Ici [1]) la charrue se casserait, il y faut un autre outil qui convienne mieux à ces fins. C'est la *socha* qui sera justement cet outil. C'est ce qui nous explique pourquoi les Slaves qui habitaient primitivement la steppe et la forêt connaissaient simultanément l'usage de la charrue et celui de la *socha*.

Mais l'invention de la *socha* ne suffi pas pour cultiver le sol plein de pierres et de racines. La charrue fendait la terre en mottes égales, l'une à côté de l'autre. Sur la *lęda*, à cause de l'inégalité du sol, l'eau stagnait; l'expérience montra que là où le sol était affaissé le blé pourrissait. On y remédia en labourant le sol profondément en et formant de hauts billons (*lecha*). On n'avait pas besoin de *lecha* dans la steppe.

Nous avons vu que dans la steppe la culture était immuable, tandis qu'en Polésie et dans la forêt les *łazy* ne pouvaient fertiliser le sol que temporairement; après quelques années il fallait préparer du nouveau sol arable. C'est de là que vient l'idée de l'*odłóg* (friche, jachère). Et la culture devient métastatique. Ainsi donc, le même peuple passe d'une forme supérieure de culture à la plus médiocre.

9. Explication du nom »Lachy«.

Comme nous le savons, l'adjectif formé de *liach* est *lendzki*, et M le prof. Jagić a constaté depuis longtemps que le nom de *Lachy* dérive de *lęda*. Notre collègue, M. le prof. J. Rozwadowski, a attiré notre attention sur le fait que la racine *liad* — anciennement *lend* — s'est maintenue non seulement dans l'adjectif *liadьskъ*, mais aussi dans le verbe ruthène *poliaduwaty*, c'est-à-dire se poloniser. M. le prof. Jagić est aussi d'avis que le mot *lecha* possède la même racine, et tout dernièrement on a exprimé une opinion pareille quant au mot *łazy* [2]).

Le nom *Lachy* ne tire pas son origine de ce qu'ils habitaient la forêt, *las*, car, comme nous le savons, les tribus ou les peuplades slaves qui habitaient les forêts s'appelaient *lasowiacy*, *borowiacy* ou *puszczaki*. Les *Lachy* s'appellent ainsi de leur occupation principale, de la préparation de la *lenda*.

[1]) Une partie de la steppe a aussi la glèbe pierreuse, car la limite méridionale des glaciers s'avance partiellement sur la steppe.

[2]) Cf. Jöckl dans Archiv für slav. Philol.

L'ethnographie comparée abonde en phénomènes de ce genre. Il arrive chez les peuples primitifs que si les tribus, même d'origine différente, se livrent à une certaine occupation, par ex. à la pêche, à la chasse, etc., elles prennent un nom commun tiré de cette occupation et adoptent elles-mêmes cette dénomination. Si donc un groupe du peuple slave tira son nom „*Lachy*" de ses occupations, il du y avoir aussi d'autres groupes ainsi nommés.

Les habitants de la steppe qui n'étaient pas obligés de se limiter à l'élevage du bétail, comme les habitants des forêts et de la Polésie, purent être des pasteurs pour les *Lachy* et les habitants de la Polésie, et s'appeler eux-mêmes et être appelés *skotaki* (*skot* = bétail) ou *pastuchy* (bergers).

L'occupation principale des habitants de la Polésie consistait à pêcher du poisson ou plutôt — puisque les *Lachy* et les habitants de la steppe pouvaient pêcher aussi dans les rivières — à sécher ou fumer des poissons (*wędzenie*). La rave séchée (c'est-à-dire *wędzona*), s'appelle *wędka*, *wędzka* ou *więdłocha*, de la racine *vend* (d'où *więdnąć* et *wędzić*, c'est-à-dire sécher en perdant l'eau, se flétrir), et l'homme qui *wędzi* („fume", car à présent cette opération se fait à l'aide de la fumée) s'appelle maintenant *wędzarz*. Ce groupe devait porter un nom quelconque dérivé de cette racine *vend*.

En réalité, non seulement les Germains appellent les Slaves „Wenden", mais nous lisons déjà sur des monnaies byzantines de l'empereur Valérien (253 après J. C.): Imperatori Caes(ari) Va(ndalico F(innico), Gal(indico), *Ven*(*dico*). A notre avis ce nom n'a rien de commun avec le celtique Venethae.

Nous voulons encore appeler l'attention sur ce que par ex. aux *Lachy*, comme à chacun des deux autres groupes qui se livraient à une certaine occupation, appartenaient des fractions différentes du peuple slave, différentes au point de vue de leur origine et de leur dialecte. Car cette circonstance élucide la question: quelles étaient-elles les races ultérieures qui habitaient primitivement trois contrées, différentes au point de vue physiographique, de leur patrie primitive?

„La nature attire le loup vers la forêt" dit un proverbe polonais. Il est donc probable que les pêcheurs recherchèrent des lieux ouverts et marécageux. C'est donc parmi ceux-ci que se recrutèrent les Slaves de l'Elbe, ainsi que les Polonais du cours inférieur de la Vistule. Les Tchèques, peut-être aussi les Lusaciens ainsi que les Polonais du cours supérieur de la Vistule (Małopolska) auront été

des *Lachy*. Cela est d'accord avec les hypothèses de M. le prof. Malecki: d'après lui ce sont justement ces Polonais qui d'abord furent appelés *Lachy* par les peuplades russes; et ce n'est que plus tard que cette dénomination passa à tous les autres Polonais. Le chroniqueur Nestor en effet énumère plusieurs tribus dans la Grande-Pologne (Pomorzanie, Polanie, Mazury), il n'en distingue pas une seule sur toute l'étendue, beaucoup plus considérable, de la Petite-Pologne: là, pour lui tous les habitants sont des *Lachy*.

Une partie des habitants de la steppe, se transportérent dans la Podolie galicienne, d'où, plus tard, comme l'enseigne l'histoire, ils gagnèrent la Péninsule des Balkans. Les peuplades russes, après que la multitude des Slaves se fut répandue dans les vastes étendues de l'Europe occidentale et méridionale, occupèrent toute l'étendue de la communauté primitive et toutes les terres primitives des Baltes.

Notre collègue de l'Académie, M. le prof. Demetrykiewicz, a attiré notre attention sur le fait que l'on peut distinguer deux groupes dans les documents archéologiques trouvés sur les terres slaves et provenant de la fin de l'époque préhistorique. De ces groupes, l'un oriental, est beaucoup plus riche; ses monuments démontrent une civilisation supérieure à celle qu'accusent ceux du groupe occidental. Ce fait est bien facile à comprendre, si la Russie est la patrie primitive du peuple slave. Celui qui reste dans sa patrie ne perd rien de sa civilisation, tandis que l'émigrant qui quitte le pays natal, n'emporte avec lui, outre les caractères da la tribu, que les croyances, les moeurs et les coutumes de ses ancêtres. Il en est ainsi aujourd'hui, — il en a toujours été ainsi, — même dans les temps préhistoriques. Les Slaves, en partant de leur noyau vers l'Occident, arrivèrent en d'autres contrées où ils entrèrent tard en contact avec la civilisation romaine, nouvelle pour eux. Ils ne l'adoptèrent tout à fait qu'avec le christianisme. Auparavant, la Scandinavie seule avait agi d'une manière civilisatrice sur le groupe occidental des Slaves. Cette influence est surtout évidente dans l'architecture. Par l'intermédiaire des peuplades polonaises cet art passa au Sud et s'y développa brillamment, même en comparaison avec l'Occident, car lors du siège d'Olmutz par l'armée de Charlemagne, les Francs admirèrent la charpente que les Slaves avaient établies pour défendre cette ville.

Le nom de *Lachy* apparaît, dans les sources historiques, pour la première fois chez le chroniqueur nommé „Nestor“, dans les chroniques russes du XI s.

Nestor dit tout d'abord que les *Lachy* ainsi que les Borusses et les Tchèques touchent à la mer des Varègues. Il affirme ensuite que ces *Lachy* sont venus sur les rives de la Vistule des rives du Danube et que ce nom est porté par les Polaniens, les Luticzi, les Mazures et les Poméraniens. Puis, il classe les Polaniens russes et les Drewlaniens dans la tribu slave, et les Radimiczi et les Wiaticzi dans la tribu des *Lachy*. „Car il y avait deux frères chez les *Liachy* — dit Nestor — l'un, Radim, et l'autre, Wiatko; et ils s'établirent: Radim avec les siens sur la Soja, et ils prirent le nom de Radimiczi, et Wiatko avec sa tribu s'établit sur l'Oka, et ils prirent le nom de Wiaticzi“ (carte R et W).

On peut voir aujourd'hui, combien est inexact tout ce que Nestor dit des *Lachy* et des Slaves. Personne ne considère plus la Pannonie danubienne comme le berceau des peuples slaves. Les Polonais n'en émigrèrent jamais pour s'établir sur les rives de la Vistule. Nestor n'appelle pas *Lachy* les habitants de la Petite-Pologne, quoique justement ceux-ci surtout aient pu être appelés ainsi par les Drewlaniens, et transfère le nom de *Lachy* aux tribus de Polaniens qui étaient établies sur la Vistule et sur la Wartha. En réalité il savait que les peuplades russes, voisines quelque part des Polonais, les appelaient *Lachy*; il nomma donc *Lachy* tous les Polonais. Il savait que les Russes appelaient *Lachy* aussi ces peuplades russes qui étaient établies sur la Soja et sur l'Oka, et il crut enfin que les noms de Wiaticzi et de Radimiczi étaient patronymiques. Tout le reste est de sa combinaison.

Nestor vivait à une époque où l'état chrétien russe existait déjà; il savait que les Radimiczi et les Wiaticzi qui avaient été réunis les derniers à cette nouvelle Russie étaient appelés *Lachy* et il pensait avec erreur que les Polonais sur le cours inférieur de la Vistule étaient des *Lachy*. En combinant donc ainsi: il y a des *Lachy* sur la Vistule, de même qu'il y en a sur la Soja et l'Oka, il a forgé tout simplement la fable qu'une partie des Polonais des rives de la Vistule étaient allés jusqu'aux limites orientales de la Russie. Mais les choses se passèrent plutôt à l'inverse: les Radimiczi et les Wiaticzi étaient des *Lachy* russes; ils habitaient quelque part la forêt depuis les temps préhistoriques; c'est d'eux que se séparèrent

un jour les *Lachy* polonais qui passèrent dans la Małopolska (la Petite-Pologne) et y établirent leur nouvelle patrie. Puissent-ils de nouveau se tendre des mains fraternelles! Mais ce n'est pas de nous que cela dépend.

10. Conclusions.

Les Baltes habitent à l'est de la limite occidentale de l'if, du hêtre et du mélèze et ils doivent toucher à la limite septentrionale du charme. La partie, située le plus à l'est de leur patrie primitive est sur la Dvina, mais ils doivent habiter beaucoup plus loin vers l'ouest, au-dessus des *Lachy*, puisqu'ils séparent les Finnois des Slaves. Il doit en être ainsi, car, dans la langue finnoise, il n'y a pas d'emprunts à l'ancien slave. Par conséquent, il n'y a pas de Finnois à l'est de la Russie (vers le V-e siècle av. J. C.), mais la forêt vierge y murmure, ou bien il y a des *Lachy*.

Les Slaves, au-dessous des Baltes, occupent toute l'étendue de la Russie centrale, ne touchant pas à la limite du hêtre et de l'if à l'ouest. Avant que les Scythes arrivent, ils sont en contact immédiat avec les Grecs; ensuite les fleuves qui se jettent dans la mer Noire sont les voies par où les Grecs peuvent pénétrer jusqu'aux Slaves.

Par l'intermédiaire des Thraces, les Slaves prennent connaissance de l'if, d'eux aussi ils reçoivent le seigle.

Des Grecs ils acquièrent le pavot et la gourde et donnent à ceux-ci la rave dont l'usage se répand de la Grèce dans toute l'Europe.

Les influences scythiques furent les plus fortes; elles ont laissé dans le langage de nombreuses empreintes. C'est des Scythes que les Slaves reçurent la poule et apprirent à travailler le fer.

Les Slaves, qui sont des agriculteurs, occupent, dans les temps préhistoriques, trois contrées différentes au point de vue physiographique, et à cause de cela ils s'adonnent à des occupations hétérogènes, différentes. C'est ce qui nous a permis d'expliquer d'une façon compréhensible le troisième nom du pin, c'est-à-dire *bor*, d'interpréter le nom *Lachy* et *Wendy* comme provenant de leurs occupations, d'examiner en quoi consistent les différences des conditions économiques dans ces trois contrées, comment change la forme d'agriculture en passant de la steppe à la forêt, comment apparaissent alors une nouvelle organisation et un nouveau procédé de culture de la

terre, d'où vient-il que les Slaves qui n'habitent pas les bords de la mer ont une connaissance si remarquable de la pêche.

Par les Slaves, l'art de travailler le fer pénètre, avant notre ère, en Scandinavie; et, après la dispersion des Slaves, l'art de brûler les forêts se répand dans le nord-ouest de l'Europe.

Du moment que nous avons démontré qu'il n'y a pas de Baltes primitivement sur le Niémen, qu'il n'y pas de Slaves sur le cours inférieur du Niémen, il faut rechercher qui occupe la région depuis la Vistule jusqu'à la Dvina. Est-ce qu'ici les peuplades germaniques se rencontrent avec les Finnois, les Baltes et les Slaves?

Comme il n'y a pas de Slaves entre les Carpathes et le Dniester, il faudra déterminer qui habitait cette contrée avant que les Slaves y arrivassent.

Par leur contact précoce avec les Grecs et les Scythes les Slaves furent un peuple relativement civilisé. Nous sommes pourtant trop ennemi du chauvinisme — que nous avons en horreur quel qu'il soit, indoeuropéen ou national quelconque — pour que nous nous représentions les Slaves, dans les temps préhistoriques, comme un peuple élu, angélique, ne connaissant que les luths et les chants. Les Slaves connaissaient les armes; plus tard ils furent célèbres par leur courage; mais c'était un peuple violent, toujours porté aux querelles; dans ces temps préhistoriques, il y avait donc des luttes entre les tribus ou les peuplades. Mais, n'ont-ils pas été pareils pendant les longs siècles de notre ère? Lisons la chronique polonaise de Baszko du XIII s.: villages brûlés, villes détruites, propriétés pillées, populations emmenées en captivité, voilà une page de ces gestes dans l'ancienne acception de l'histoire. Est-ce que les choses se passaient autrement dans les temps préhistoriques? Et qu'est-ce que les Grecs avaient à écrire des Slaves? Les peuples ne s'intéressent à leurs voisins, non seulement aux éloignés, mais aux plus proches, que lorsqu'ils entrent avec ceux-ci en relations commerciales importantes, et surtout en conflit. C'est alors seulement qu'apparaît l'occasion d'écrire des *De bello Gallico*. Les premières mentions des Polonais sont d'abord scandinaves, du IX s., et ensuite allemandes, du X s. Est-ce que nous devons en conclure que ce ne fut qu'au IX s. que les Polonais s'établirent sur la Wartha et la Vistule? Les anciens recevaient l'ambre du Nord; c'était la seule chose qui les in-

téressât. et nous la trouvons mentionnée dans leur littérature. Si nos ancêtres s'étaient établis au pied des Carpathes et s'ils s'étaient fait sentir aux Romains, on en aurait parlé certainement dans leur histoire. Nous aurions eu peut-être même un Tacite pour nous décrire.

Ce que nous avons démontré n'est pas une hypothèse: ce sont des faits appuyés sur la connaissance ou l'interprétation de choses auxquelles se rapportent des noms connus depuis longtemps. Lier ces faits à l'histoire et à la géographie que nous a transmises la littérature gréco-latine, ne sera plus notre tâche. Ce que nous avons établi doit être le point de départ et la critique de ces sources, et non inversement. Combien de fables et d'inexactitudes doivent se trouver dans cette littérature. si Nestor, en parlant de temps assez rapprochés de lui, a combiné les faits d'une manière si erronée. Encore une remarque concernant cette question. Sous quel nom apparaissent les Slaves? Les Hellènes étaient appelés en Asie non pas Hellènes. mais Yannas. Yavana. Yona, de la tribu ionienne seule; les Grecs donc aussi pouvaient appeler les Slaves du nom d'une tribu avec laquelle tout d'abord ils étaient entrés en relation. A partir du moment de l'établissement des Scythes dans la steppe, les relations des Grecs avec les Slaves ne purent être que commerciales. soit par l'intermédiaire des Scythes, soit par l'intermédiaire des fleuves. Dans les deux cas cependant il n'y eut pas de luttes. et par conséquent furent écartées d'un côté la pénétration des Slaves. comme captifs, en Grèce. de l'autre. l'occasion d'en faire des mentions historiques dans la littérature grecque.

Telle est la brève analyse du travail qui va paraître dans les publications de l'Académie des Sciences de Cracovie.

Demeures primitives des Baltes et des Slaves.

A gauche de la carte: J_{++++} limite orientale du sapin de l'Europe (*Abies pectinata*); B, B~~~~~~ limite orientale du hêtre (*Fagus silvatica*); M, M——— limite orientale du mélèze d'Europe (*Larix europea*) d'après les traces des débris retrouvés, car aujourd'hui il ne croît nulle part en Lithuanie; G, G, G - - - - limite orientale du charme (*Carpinus betulus*); C, C..... limite orientale de l'if

J. Rostafiński.

C
G
M
B
M
J
Ż
R
W
G
J
M

(*Taxus baccata*). — Au centre de la carte: *S*—*S* limite de la steppe herbeuse; S^1—S^1 limite de la prairie luxuriante; Ż, Ż gisements de minérai de fer en Polésie et sur le Don; R et W (en cercles) demeures des Radimiczi et des Wiaticzi d'après Nestor. — En haut et à droite de la carte: J++++ limite occidentale du sapin de Sibérie (*Abies sibirica*), M ——— limite occidentale du mélèze de Sibérie (*Larix sibirica*).

---

13. J. ROSTAFIŃSKI. **O podaniach przedhistorycznych polskich.** ***(Les traditions préhistoriques polonaises).***

L'auteur analyse trois de ces légendes ou traditions: celle de Krak et de Wanda, celles de Leszek et de Piast.

A propos de Krak, l'auteur pense que dans cette tradition il y a deux choses absolument distinctes et indépendantes. L'histoire de Krak se résume en le fait qu'ayant construit un castel sur le mont Wawel, on y mura des gens selon l'usage indo-européen, jadis universellement adopté. De là naquit la légende sur les combats fratricides entre les fils de Krak.

Dans la légende de Wanda l'auteur retrouve un antique mythe slave sur le soleil, représenté sous les traits d'une belle jeune fille, luttant contre les ténèbres. Cette légende ne nous est parvenue qu'après avoir subi de grandes transformations: le mythe primitif en a disparu et la tradition a pris un caractère historique: elle célèbre les luttes des tribus du pays contre les Allemands, luttes dans lesquelles la personnification du soleil — la vierge Wanda — est devenue le chef des guerriers slaves. D'après l'auteur il n'y a aucun rapport entre Wanda et la Vistule. Les tumulus qui aujourd'hui portent le nom de Krak et de Wanda, étaient des pionts culminants où on allumait des feux pour signaler l'invasion des ennemis, on en voit beaucoup d'ailleurs dans la petite Pologne.

Leszek est complètement fabuleux et la légende concernant les pointes de fer semées sur les routes où devaient avoir lieu des courses n'est qu'un écho de l'admiration qui fit naître dans le nord de l'Europe la découverte de la ferrure de la cavalerie à Byzance, au IX-e siècle. Cette habitude fut adopté par les Francs en même temps que tout le harnachement du cheval, et de ceux-ci passa à toute l'Europe septentrionale.

La légende de Piast n'est pas une fable, pense l'auteur. Sous cette tradition on retrouve ce fait: la famille du Piast s'empare de la terre *Zbarska*, après en avoir chassé ses premiers possesseurs, appelés Popiel par le chroniqueur Gallus.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1908. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

3 Listopada 1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8 et 9. Octobre—Novembre. 1908.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. MAŃKOWSKI: „*Les résultats les plus récents des recherches relatives au Pañcatantra* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: „*Un dialogue polonais inconnu du XVI siècle*".

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: „*La critique littéraire en Pologne au temps du romantisme (1818 — 1848)*". Première partie.

[1]) Voir Résumés p. 123.

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne wyd. staraniem Komisyi antropologicznej Akad. Umiej.«. *(Matériaux de la Commission antropologique de l'Académie des Sciences)*, 8-o, vol. X, 35 planches et 13 gravures, p. 535.

M. J. ROZWADOWSKI présente son travail: *„Sur le nom de la chaîne du Tatra"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. REINHOLD: *„Berte aus grans pies dans les littératures germaniques, romanes et Berthe dans la mythologie"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 octobre 1908.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 OCTOBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente un article de M. A. SKAŁKOWSKI: *„Les Polonais en Egypte"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁ. SEMKOWICZ: *„Une catégorie spéciale de la noblesse polonaise les »włodycy«, comparée aux institutions analogues des autres peuples slaves"* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. ZACHOROWSKI: *„La colonisation hongroise et polonaise du territoire „Spiż" (Zips) jusqu'à la moitié du XIV siècle"* [2]).

[1]) Voir Résumés p. 129.
[2]) Voir Résumés p. 132.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie),* 8 o, ser. II, vol. XXVI, p. 371.

M. Gumowski: »O grzywnie i monecie piastowskiej«. *(La marque et la monnaie en Pologne au temps de la dynastie des Piasts),* 8-o, p. 96.

M. W. Zakrzewski présente son article: „*Stanislas Górski et ses oeuvres historiques*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanislas Zakrzewski: „*Recherches archivales sur la nonciature de Caligari, 1578—1581*“.

Résumés

14. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 21 maja 1908 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 mai 1908*).

Le président, au début de la séance, rend hommage à la mémoire de Ladislas Przybysławski, collaborateur zélé de la Commission pendant de longues années. Feu Ladislas Przybysławski s'occupa surtout d'archéologie préhistorique; mais il ne borna pas son activité à ce domaine, et en mainte circonstance il apporta aux travaux de la Commission un concours éclairé et dévoué.

M. Sokołowski, président, présente à l'assemblée une antique bible, ornée de miniatures, découverte à la vieille synagogue de Cracovie et communiquée par M. Tilles, président de la communauté israélite de la ville. Ce précieux manuscrit est des plus intéressants: il date, pense M. Sokołowski, de la fin du XIV-e ou du commencement du XV-e siècle. Il est écrit sur parchemin fort mince, et provient vraisemblablement de l'Espagne.

M. Léonard Lepszy soumet à ses collègues les photographies de fresques dont des fragments subsistent encore aujourd'hui au sommet de la façade de l'église du couvent des Clarisses de Stary Sącz.

M. Tarczelowicz parle des églises ruthènes de Buczacz, Husiatyn, Gródek et Nowosiółka. L'église de Buczacz fut fondée par Marie Mohylanka, femme d'Etienne Potocki. Elle date du commencement du XVII-e siècle. Sur le portail on voit les blasons des familles Mohyła et Potocki. L'église de Gródek a beaucoup des caractères propres à l'architecture de Léopol. Très remarquable en est le portail renaissance. L'église à une seule nef de Nowosiółka fut construite vers la fin du XVI-e siècle. Le rapport est illustré par de nombreux plans architectoniques, dressés par M. Tarczelowicz.

Madame Constance Stępowska présente la seconde partie de son mémoire: „Contribution à l'histoire des relations de Kulmbach avec la Pologne et de son activité artistique à Cracovie“. Elle étudie le tryptique très curieux de Saint Nicolas qui se trouve dans la petite église de St. Léonard à Lipnica Murowana, et conclut que cet ouvrage fut exécuté par un membre de la corporation des peintres de Cracovie, qui sans doute avait travaillé quelque temps dans l'atelier de Kulmbach. Un beau reliquaire, avec une statuette de S. Jean l'Evangeliste, fut fait à Nuremberg, pour la chapelle des Boner, d'après un dessin de Kulmbach.

---

15. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 28 czerwca 1908 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 juin 1908).***

Au commencement de la séance M. Sokołowski, président, rend compte de la suite de l'impression des volumes des comptes-rendus et soumet à la Commission les bonnes feuilles du travail de feu Joseph Czekierski sur les monuments et objets d'art de Kazimierz Dolny. A propos des excursions annuelles de vacances dont les résultats forment l'un des objets des comptes-rendus, le président appelle l'attention de ses collègues sur les monuments de Zamość qui, à tous les points de vue, devraient provoquer des sérieuses recherches scientifiques. Zamość, fondée par Jean Zamoyski, dans les dernières années du XVI-e et dans les premières du XVII-e siècle, est une ville tout-à-fait exceptionnelle en ce qui concerne l'unité du caractère architectonique; elle possède un hôtel-de-ville de cette époque, plusieurs églises, entre autres la Collégiale, une citadelle avec tous ses caractères primitifs, etc. En dehors de ces monuments on en voit encore plusieurs autres, très intéressants comme architecture, disséminés dans les villages et les villes appartenant au majorat. Il y a là une telle abondance de matériaux qu'il ne faudra pas moins de deux ans pour les recueillir. La Commission, désireuse d'en faire une publication spéciale, se propose de les comprendre en totalité dans une monographie étendue.

M. François Klein rend compte du voyage qu'il a entrepris àl'effet d'étudier le baroque en Pologne, grâce aux subsides de la

Commission de l'Histoire de l'Art. Il a successivement visité Przemyśl, Léopol, Złoczów, Tarnopol et Mikulińce. Les églises qui existent dans ces diverses localités peuvent être divisées en deux groupes principaux, à savoir: en édifices allongés et en édifices concentriques. Le premier de ces groupes, de beaucoup le plus nombreux, avec, à sa tête, l'église des Jésuites à Léopol, comprend des sanctuaires à trois nefs, dont les nefs latérales sont transformées en une série de chapelles. Toutefois le second groupe éveille un intérêt beaucoup plus vif; à ce dernier appartiennent: les églises des Dominicains à Léopol et à Tarnopol, la cathédrale de S. Georges à Léopol, et l'église de Mikulińce. Les deux églises des dominicains, fondées par Joseph Potocki, au milieu du XVIII-e siècle, sont des oeuvres architecturales de premier ordre, inspirées par les églises viennoises de S. Pierre et de S. Charles Borromée. La cathédrale de S. Georges est un des plus beaux édifices que nous ait laissés le XVIII-e siècle. L'église de Mikulińce, élevée grâce aux libéralités de Louise Potocka, née Mniszech, vers le milieu du XVIII-e siècle, affecte la forme d'une ellipse allongée. Sous ce rapport elle rappelle beaucoup l'église de Dresde connue sous le nom de „Hofkirche", construite d'après les plans de Gaëtan Chiaveri, architecte de la cour, au milieu du XVIII e siècle. L'influence de l'architecte de Dresde qu'accuse encore la belle composition de la façade, s'explique par les relations de famille des fondateurs, ou plutôt de la fondatrice. Celle-ci en effet, Louise Potocka, née Mniszech, était la soeur de Georges Auguste Mniszech, marié à la fille du comte Brühl, grand maître de la cour de Saxe. M.r Klein joint à son compte-rendu des relevés architectoniques dus à MM. Sylvestre Hawryszkiewicz, Sadławski et Doliński.

M. Sokołowski, président, rend compte de son voyage en Italie. Il a découvert à l'Ambroisienne de Milan un beau camée de Bone Sforza, par Jacques Caraglia. La reine y est représentée de profil, couronnée, décolletée, avec un magnifique collier sur le fermoir duquel on lit l'inscription en lettres d'or: „Bona Sforza, regina Poloniae". Elle était encore dans tout l'éclat de la jeunesse.

Le Missel fameux de Christophe Szydłowiecki dont une partie se trouve à l'Ambroisienne, et une autre au Palazzo Trivulzio à Milan, a tout particulièrement été l'objet des recherches de M. Sokołowski qui est parvenu à en déterminer l'origine. Les Missels de Sigismond I à Londres, de Bone Sforza à Oxford, celui de l'évêque

de Cracovie. Choiński. à Munich. semblent être de la même époque et furent composés dans le même atelier. Il y avait alors à la cour royale un certain Stanislaus Capellanus ex Mogila qui orna aussi le codex de l'évêque Tomicki. La vie des évêques de Cracovie. conservée actuellement à la bibliothèque des comtes Krasiński. de même que tous les ouvrages cités plus haut, portent l'empreinte de la main de ce Stanislas.

M. Sokołowski s'est surtout attaché à l'étude des sculptures de Padovani. celui-là même que nous connaissons par une quantite d'oeuvres restées en Pologne, et de Barthélémy Ridolfi. célèbre stucateur. fameux dans toute l'Italie. qui séjourna à la cour de Sigismond-Auguste.

En finissant. M. Sokołowski cite quelques particularités curieuses concernant les sources italiennes du tombeau de Casimir-le-Grand. les rapports de Ladislas Jagellon avec Philippe Marie Visconti. d'un condottieri polonais au service de François Sforza. enfin les relations de Boleslas, duc de Mazovie, avec les Sforza. par l'entremise d'un italien qui passa quelque temps à la cour du prince polonais. à Zakroczym.

---

16. PROF. DR. L. v. MAŃKOWSKI. **O najnowszych wynikach studyów nad Pańczatantrą.** *(Über die neuesten Ergebnisse der Pañcatantra-Forschung).*

Zunächst bespricht Referent das Werk Benfeys, des ersten Pañcatantra-Forschers, betitelt „Pantschatantra“ (Leipzig, 1859). die von ihm benutzten Quellen, das später neu hinzugekommene Material und seine eigene Abhandlung „Der Auszug aus dem Pañcatantra in Kshemendras Brihatkathâmañjarî“ (Leipzig. 1892). Erst zehn Jahre später wurde die Pañcatantra-Forschung wieder aufgenommen von Dr. Johannes Hertel, der, wie er dem Referenten am 14. Juli 1902 schrieb. „den kühnen Plan“ faßte. „mit Schmidt zusammen das gesamte Material zu verarbeiten“, und an der Ausführung dieses Planes unausgesetzt arbeitet. Von seinen früheren Arbeiten (Übersetzung des Hitopadeśa 1894. Über Text und Verfasser des Hitopadeśa 1897) abgesehen, hat Hertel seit 1902 einige dreißig Arbeiten. vorwiegend über das Pañcatantra, veröffentlicht. darunter eine ganze Reihe größerer Abhandlungen und stattlicher

Bücher, die nicht nur von seiner großen Gewissenhaftigkeit und seinem unermüdlichen Fleiße, sondern auch von seiner hervorragenden philologischen Begabung zeugen. Hertel verfügte über ein so reiches handschriftliches Material, wie kein einziger seiner Vorgänger (Ref. hat über sechzig von ihm angeführte Handschriften gezählt); dieses Material hat er genau erforscht und gesichtet, und seine mühsame Arbeit hat bereits in kurzer Zeit zu sehr wichtigen Ergebnissen geführt, die hier kurz zusammengefaßt sind.

Das Pañcatantra ist nicht, wie Benfey und nach ihm andere annahmen, buddhistischen Ursprungs, sondern war von Anfang an ein brahmanisches u. zw. vishṇuitisches Werk. Buddhistische Quellen verraten weder Somadeva noch Kshemendra, und die einzige buddhistische Rezension des Pañcatantra ist das sehr späte Tantrâkhyâna aus dem 15. Jahrhundert; übrigens galt den Buddhisten das *nîtiśâstra* als sündhaft (9. 10. 11. 12) Für den brahmanischen Ursprung dagegen spricht der Name des angeblichen Verfassers Vishṇuśarman und der Name des Königs in der syrischen Übersetzung Debascherim = skr. Devaśarman (2. 6). Hätte Benfey das gegenwärtige Material gekannt, so hätte er nicht behauptet, daß die griechischen Fabeln die Quellen der alten Pañcatantrafabeln sind (10); so ist z. B. die indische Fabel von dem Esel ohne Herz und Ohren das Original zu einer ähnlichen Fabel bei Babrius, nicht umgekehrt. Sehr richtig ist die Bemerkung Hertels, daß das von Benfey befolgte Prinzip, wonach die unvollkommene Form ursprünglicher ist, nur insofern Geltung habe, als „unvollkommen" nicht mit „unlogisch" identisch sei; denn das Unlogische stamme nicht vom Erfinder, sondern sei durch Mißverständnisse späterer Überarbeiter bedingt (11). Benfey hat die Schicksale des Pañcatantra außerhalb Indiens erforscht, hat die semitischen Rezensionen genau verglichen und die Treue der syrischen Übersetzung bewiesen, er hat endlich auf die südliche Rezension aufmerksam gemacht. Dagegen entging ihm die Wichtigkeit der Pañcatantrabearbeitung Somadevas, und die von ihm nicht berücksichtigten Schicksale des Werkes in Indien selbst sind noch immer dunkel (6), obgleich Hertel bereits zu deren Beleuchtung viel beigetragen hat.

Das ursprüngliche Pañcatantra war nach Hertel das Werk eines hochgebildeten Brahmanen und in korrektem Sanskrit geschrieben (16). Schon die ältesten Sanskrittexte haben sehr kunstvolle Strophen, so daß die Annahme, es sei ursprünglich in der Pâlisprache

abgefaßt, ganz ausgeschlossen ist (12). Was dessen ursprünglichen Bestand anlangt, so weicht Hertel nicht beträchtlich ab von den Ergebnissen, zu denen Ref. in seiner genannten Abhandlung gelangte; insbesondere nimmt jetzt Hertel die Echtheit der Einleitung (6. 12. 13. 15. 16) und die ursprüngliche Fünfzahl der Bücher (11, 14) an. Wie der ursprüngliche Titel des Werkes gelautet habe, (Pañcatantra, Pañcâkhyâna, Tantrâkhyâna, Tantrâkhyâyika u. s. w.), ist weniger wichtig; Hertel erklärt sich für den Titel Tantrâkhyâyika (16). Wichtig dagegen ist die Erklärung des Wortes *tantra*, welches nicht „Buch" bedeutet, sondern nach Hertel gleichbedeutend mit *nîti* ist, was jetzt auch Prof. Jacobi zugibt (12, 13). Die Heimat des Pañcatantra ist weder in Bengalen (wo noch heutzutage das Pañcatantra unbekannt und durch den Hitopadeśa vertreten ist), noch im Dekhan (wo nur der südliche Auszug verbreitet ist), sondern in Kaschmir zu suchen; auf Kaschmir weisen nämlich zoologische Angaben in den Fabeln des Pañcatantra hin sowie auch der Umstand, daß der älteste Sanskrittext desselben dort entdeckt wurde (17). Was die Enstehungszeit des Werkes anlangt, so nimmt Hertel das Jahr 200 v. Chr. an, weil im Pañcatantra der Minister Candraguptas Câṇakya *mahat* „groß" genannt wird, seine politische Tätigkeit also noch frisch im Gedächtnis lebte, und weil in einer Fabel von einem Tempelbau aus Holz die Rede ist. Hertel nimmt an, daß das Pañcatantra in Guṇâḍhyas Bṛihatkathâ nicht enthalten war, wie es denn auch in einer neu entdeckten dritten Übersetzung dieses Werkes, dem Bṛihatkathâślokasaṃgraha des Budhasvâmin, fehlt; für die Datierung des Pañcatantra kann somit Guṇâḍhya nicht mehr verwertet werden (16).

Die bisher bekannten Rezensionen des Pañcatantra hat Hertel gründlich untersucht und beleuchtet. Der Text Kosegartens (Bonn, 1848) ist, wie er gezeigt hat, eine Mischung der Rezensionen *simplicior* und *ornatior* (1). Somadevas Auszug, obgleich eine sehr alte Rezension widerspiegelnd, enthält schon Änderungen des ursprünglichen Textes, Mißverständnisse und Interpolationen (2, 6. 14. 16). Was Kshemendra anlangt, so weist Hertel u. a. auf die Quelle hin, der er seine überschüssigen neun Fabeln entlehnt hat, nämlich die zweite Rezension des Tantrâkhyâyika (6. 7). Bezüglich der semitischen Rezensionen hebt Hertel hervor, daß schon der Pehlewiübersetzer manches in seiner Sanskritvorlage falsch verstanden hatte, namentlich das, was sich auf indisches Recht, Religion, Sitte und

nîti bezog (6); seine Vorlage war ein Sammelkodex verschiedener Autoren und enthielt außer dem Pañcatantra noch andere Fabeln (14). Der *textus simplicior* ist eine nördliche jinistische Rezension, entstanden 850—1200, deren Redakteur aus der zweiten Rezension des Tantrâkhyâyika, aus volkstümlichen Quellen und aus einer unbekannten nordwestlichen Rezension schöpfte (2. 6, 7, 11, 16, 17). Der sog. *textus ornatior*, richtiger *amplior*, ist ebenfals eine nördliche jinistische Rezension des Jainalehrers Pûrṇabhadra, der um 1200 lebte. Seine Quellen waren die zweite Rezension des Tantrâkhyâyika, der *textus simplicior*, der Auszug Kshemendras und andere Rezensionen, darunter Prâkritquellen. Die beiden jinistischen Rezensionen haben keine gemeinsame Quelle, sondern die erstere ist eine von den Quellen der zweiten. In beiden überwuchert das lehrhafte Element das erzählende; beide, in Nordwest- und Zentralindien verbreitet, verdrängten das ursprüngliche Werk (2, 4, 6, 7, 11, 16, 17). Was endlich das südliche Pañcatantra anlangt, so hat Hertel eine neue Ausgabe des von Haberlandt (Wien, 1884) nach zwei Handschriften herausgegebenen, von Fehlern wimmelnden Textes veröffentlicht (16). Hertel verfügte über 16 Handschriften (darunter drei Handschriften des Ref. A, B und C), die er in vier Gruppen α, β, γ, δ einteilt; da der ursprünglichste Text der Gruppe α sehr verdorben ist, so hat er den der Subrezension β herausgegeben und seiner Ausgabe eine ausführliche Einleitung vorausgeschickt, in der er, was sehr wichtig ist, einen Stammbaum der ältesten Rezensionen des Pañcatantra aufstellt. Diese südliche Rezension ist nach Hertel in Nordwestindien entstanden und gelangte bereits als Auszug nach dem Süden (5, 16).

Aber außer diesen Arbeiten über die bereits früher bekannten Rezensionen hat Hertel noch eine ganze Reihe von bisher unbekannten Rezensionen bekannt gemacht, die er fast alle selbst entdeckt hat. Ref. übergeht hier spätere Rezensionen, wie die vishṇuitische des Anantabhaṭṭa (1), den jinistischen Pañcâkhyânoddhâra des Meghavijaya aus der Mitte des 17. Jahrhunderts (3, 10), ferner die von Hertel entdeckten Spuren einer ebenfalls jinistischen metrischen Rezension (3, 6, 10), und erwähnt nur die beiden wichtigsten. Die eine ist eine erweiterte südliche Rezension, enthalten in der früher dem Ref. gehörenden Handschrift X, deren Text so verdorben ist, daß weder Ref. noch auch Hertel daran denken konnten, denselben zu veröffentlichen. Eine genaue Inhaltsangabe der Fabeln

dieser von ihm ξ benannten, von allen Rezensionen ausführlichsten und mit der des Abbé Dubois verwandten Fassung hat Hertel in Band 60 und 61 der ZDMG gegeben. Dieselbe ist nach ihm eine Erweiterung der kürzeren südlichen Rezension und, wie diese, vishnuitisch. Wie die Sprache, ein wahres Kuriosum, die grammatischen Fehler u. s. w. beweisen, sind die hinzugefügten Fabeln volkstümlichen Rezensionen entnommen; dies aber beweist wiederum, daß ein vollständiger Sanskrittext des Pañcatantra im südlichen Indien fehlte (17).

Wohl das größte Verdienst Hertels ist seine Entdeckung des ältesten bisher bekannten authentischen Textes des Pañcatantra, der, in vier Handschriften enthalten, zwei Subrezensionen Śâradâ α und Śâradâ β aufweist. Da Śâr. α unvollständig, Śâr. β aber fast vollständig ist, so ergänzt letztere Rezension die erstere. Als *terminus ad quem* von Śâr. β statuiert Hertel das Jahr 1000, da Kshemendra nachweislich daraus geschöpft hat. Älter ist Śâr. α, und noch bedeutend älter der gemeinsame Archetypus Ś, der bereits sehr fehlerhaft war und einige Interpolationen enthielt. Der Titel dieser kaschmirischen und brahmanischen (vishnuitischen) Rezension lautet in α Tantrâkhyâyika, in β Tantrâkhyâyikâ und Pañcatantra. Der Text dieser Rezension ist ein etwas späterer als derjenige, der durch Guṇâḍhya, die syrische Übersetzung und das südliche Pañcatantra widergespiegelt wird, aber doch viel ursprünglicher als die beiden älteren jinistischen Rezensionen. Seine Prosa stimmt mit wenigstens einer der älteren Quellen überein, mitunter ist dieselbe sogar ursprünglicher; daß er sehr alt ist, beweisen Stil und Wortschatz. Die Herausgabe dieses Textes durch Hertel ist nur eine Frage der Zeit; einstweilen hat er darüber eine Abhandlung (6) samt dem Texte einer Handschrift, die die Rezension α enthält, veröffentlicht (6, 7, 8, 11, 14, 16).

Dies sind in Kürze die Ergebnisse, zu denen Hertel in seiner Pañcatantraforschung bisher gelangt ist. Es ist möglich, daß von seinen Behauptungen und Vermutungen die eine oder die andere sich mit der Zeit als nicht stichhaltig erweist. So neigt sich z. B. Prof. Kirste zu der Annahme, daß das Urpañcatantra in einem Volksdialekte geschrieben war (WZKM Band 21, S. 403); andererseits erscheint dem Ref. die Datierung des Pañcatantra nach den im Texte desselben enthaltenen Angaben etwas gewagt, während

er das Fehlen des Pañcatantra in Guṇâḍhyas Werk zwar für möglich. aber nicht für sehr wahrscheinlich hält. Trotzdem läßt sich nicht leugnen, daß Hertel „den kühnen Plan", den er vor sechs Jahren gefaßt. bisher in ausgezeichneter Weise und mit sehr reicher Ausbeute für die Wissenschaft ausgeführt hat. Man darf daher auf seine weiteren Arbeiten auf diesem seit Benfey sehr vernachlässigten Gebiete mit Recht gespannt sein. In nächster Zukunft soll eine kritische Ausgabe des Textes Pûrṇabhadras in der Harvard Oriental Series erscheinen. bearbeitet von Hertel und Richard Schmidt, dem wir bereits eine deutsche Übersetzung dieser Rezension verdanken (Das Pañcatantram — *textus ornatior*. — Eine altindische Märchensammlung. zum ersten Male übersetzt. Leipzig. o. J.). Die Einleitung Hertels soll eine Geschichte der Tierfabel in Indien und eine Zusammenfassung der Ergebnisse seiner Forschungen enthalten, die heute noch in seinen zahlreichen Schriften zerstreut sind. Die wichtigsten dieser Schriften werden hier vom Ref. verzeichnet.

Verzeichnis der zu obigem Berichte benutzten Schriften Hertels.

1. Kritische Bemerkungen zu Kosegartens Pañcatantra. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft (ZDMG), Bd. 56 (Leipzig, 1902), S. 293—326.

2. Über die Jaina-Rezensionen des Pañcatantra. Abdruck aus den Berichten der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Leipzig, 1902.

3. Eine vierte Jaina-Rezension des Pañcatantra. ZDMG, Bd. 57 (1903), S. 639—704.

4. Eine Fabel Kṣemendras. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes (WZKM), Bd. 17 (1903), S. 343—350.

5. Das südliche Pañcatantra. Übersicht über den Inhalt der älteren „Pañcatantra"-Rezensionen bis auf Pūrṇabhadra. Sonderabdruck aus Band LVIII der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 1904.

6. Über das Tantrākhyāyika, die kaśmīrische Rezension des Pañcatantra. Mit dem Texte der Handschrift Decc. Coll. VIII, 145. Des XXII. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften No V. Leipzig, 1904.

7. Eine zweite Rezension des Tantrākhyāyika. ZDMG, Bd. 59 (1905), S. 1—30.

8. Eine indische Quelle zu La Fontaines Contes et Nouvelles I, 11. Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte. Herausgegeben von Dr. Max Koch. 5 Band, Heft 1. Berlin, 1905.

9. Jāt. 59. 60 und Pariśiṣṭaparvan II, 694 ff ZDMG, Bd. 60 (1906), S. 399—401.

10. Meghavijayas Auszug aus dem Pañcatantra. Aus der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin. Heft 3. 1906. S. 249—278.

11. Eine alte Pañcatantra-Erzählung bei Babrius. Aus der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin. Heft 2. 1906. S. 149--156.

12. Was bedeuten die Titel Tantrākhyāyika und Pañcatantra? WZKM, Bd. 20 (1906), S. 81—89.

13. Tantra = nīti. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 306—308.

14. Zu Kalīla waDimna. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 184--207.

15. Aus einem Briefe Nöldekes. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 308—310.

16. Das südliche Pañcatantra. Sanskrittext der Rezension β mit den Lesarten der besten Hss. der Rezension α. Des XXIV. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften No V. Leipzig, 1906.

17. Über einen südlichen *textus amplior* des Pañcatantra. ZDMG, Bd. 60 (1906), S. 769—801, und Bd. 61 (1907), S. 18—72.

---

17. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: „Włodycy w Polsce na tle porównawczem słowiańskiem". (*Die polnischen Wladiken im Vergleich mit den slavischen*).

In der Einleitung begründet der Verfasser die Notwendigkeit einer Revision des Quellenmaterials, das die Wladiken in Polen betrifft, nicht minder aber auch das Bedürfnis, den Hintergrund der Forschungen zu erweitern und auch auf andere slavische Länder zu übertragen, wo im Mittelalter überall eine analoge Schicht des niederen Adels auftritt. Um die Parallele durchzuführen, sucht der Verfasser ein vergleichendes Kriterium und findet es in der Rechtssphäre; dieses Kriterium ist namentlich das Bußgeld für Totschlag und Verwundung, das fast überall für die Wladiken die Hälfte des Bußgeldes beträgt, daß dem Adel gazahlt werden mußte.

Was die Pflicht der Erlegung der Zehnten betrifft, so gab es keinen Unterschied zwischen den Wladiken und dem Kleinadel; die Ansicht, daß die Wladiken einen unfreiwilligen Zehnten gezahlt hätten im Gegensatz zum Adel, der das Privileg des freiwilligen Zehnten besaß, wurde durch unzutreffende Verallgemeinerung eines einzigen Erkenntnisses hervorgerufen, das in Sachen der Wladiken von Miroszow gefällt worden.

Zur Frage der Wappen übergehend, konstatiert der Verfasser, daß die Gesamtheit der Wladiken in der Tat keine Wappen und Beinamen besaß. Doch existieren unumstößliche Beweise, daß manche Wladiken Wappen hatten und mit Adelsfamilien gleichen Wappens zu gemeinschaftlichen Geschlechtern gehörten. Eine Reihe

analoger Beispiele in Böhmen beweist, daß auch in dieser Hinsicht Polen keine Ausnahme machte. Daraus folgt, daß bereits nach Annahme der Wappen einzelne Familien gewisser Rittergeschlechter sich in der Lage fanden, daß, als sie von der Tatsache der endgültigen Ausbildung und Exklusivität der Stände überrascht wurden, die einen von ihnen sich als dem Stande der Wladiken, die anderen als dem Adelsstande zugehörig sahen Daher die Schlußfolgerung, daß die Frage über die Genesis der Wladiken im Anschluß an die Genesisfrage des Adels zu untersuchen sei. Vordem versucht jedoch der Verfasser die Lösung dieses Rätsels auf einem anderen Wege. Der Umstand, daß diese Schicht des niederen Rittertums den Namen „Wladiken" trägt, in welchem Ausdruck, wie die etymologische Analyse beweist, der Begriff des Herrschens, des Besitzes enthalten ist, bringt ihn auf folgenden Gedanken über die Anfänge dieser sozialen Gruppe: die slavischen Gesellschaften brachten vor Jahrhunderten aus sich eine Klasse freier Landeigentümer hervor, die daher, daß sie über das Land und die dasselbe bebauenden Leibeigenen walteten (władali), Wladiken hießen. In dieser Klasse, die anfangs gesellschaftlich gleichstand, ökonomisch jedoch schon früh Differenzen aufwies, traten mit der Zeit die durch ihr Vermögen stärkeren Geschlechter in den Vordergrund und erwarben sich, nach Einführung staatlicher Einrichtungen, dank diesem Vermögensübergewicht eben das *„ius honorum"*. Das Streben, das Recht der Bekleidung von Ämtern und Würden in ihren Geschlechtern zu erhalten, bringt den Wunsch hervor, die Geschlechtsbande in dieser Schicht enger zu knüpfen, ebenso auch das Trachten, sich von dem Rest der Wladiken abzugrenzen, die eine solche Stellung nicht zu erreichen vermocht hatten. Diese Abgrenzung zeigt sich nach außen in der Annahme neuer Titel (Adel, Herren), die den Kennzeichen des sich bildenden Standes entsprachen, in der Rechtssphäre hinwieder in der Differenzierung des Kopf- und Schmerzensgeldes. Die Zeit, in der der Prozeß der Ausbildung dieser beiden sozialen Gruppen sich vollzog, setzt der Verfasser für Polen in die zweite Hälfte des XIII und in den Anfang des XIV. Jahrh.; Böhmen und die südlichen Slavenländer haben in dieser Hinsicht Polen um mehr als ein halbes Jahrhundert überholt, in Ungarn dagegen zog sich dieser Prozeß am meisten in die Länge (bis Anfang des XVII. Jahrh.). Die Tatsache, daß die Wladiken in Polen keine solche numerische und

ökonomische Kraft erreicht haben, wie bei anderen slawischen Völkern, erklärt der Verfasser hauptsächlich durch die Zersplitterung des Landes in einzelne Fürstentümer zur Zeit der Ständebildung, da die Vermehrung der Ämter und Würden einer großen Menge sogar ärmerer Wladiken den Übergang in den Adelstand ermöglichte, so daß im Wladikenstande nur wenige, und dies die ärmsten, verblieben.

In weiterer Folge bespricht der Verfasser die Stellung der Wladiken in der Heeresorganisation. Daß die Rolle des Wladikenrittertums im polnischen Militarismus hervorragend sein mußte, davon zeugt die Tatsache, daß nach dem Verschwinden dieser sozialen Schicht im Laufe des XV. Jahrh., die Bezeichnung „Wladika" als Synonym des Soldaten weiterlebte. Andere Benennungen wie *squirio* (daher skwirczalka, ścierczalka) und *panosza* weisen auf einen niedrigen Grad des Ritterdienstes hin. Nähere Untersuchungen über die Ansiedlung der Wladiken erwiesen ihre Bedeutung in der Grodorganisation und im System der Verteidigung des Grenzlandes. In den Ansiedlungen, in denen wir Wladiken finden, wohnt überall auch niedrigeres Rittertum, das aus verschiedenen Geschlechtern stammt, was sich durch die Analogie ihrer Agrarverhältnisse erklären läßt, auf die sich die Heeresdienstpflicht im Mittelalter stützte. Im Krakauer Land umgeben diese Ansiedlungen gleich einem Kranze die Burgen (im Krakauer Land: Krakau, Włodzisław, Czchów und Ogrodzieniec), überdies ziehen sie sich längs der Grenze des Sandomirer Landes hin, von Kaschau bis nach Lelów. Das Übergewicht der masovischen und schlesischen Geschlechter (der Boleścice, Gozdawa, Ostoja, Przeginia, Pilawa und anderer) scheint auf eine planmäßige Ansiedlung des niederen Rittertums hinzuweisen, die behufs Verteidigung der Burgen und Grenzen durchgeführt wurde, vielleicht zur Zeit des Kampfes Konrads von Masovien mit Heinrich dem Bärtigen und Boleslaus dem Keuschen um den Krakauer Thron (1228—1245).

Trotz vieler auffallender Analogien sieht der Verfasser keinen Zusammenhang zwischen den Wladiken des XIV. und XV. Jahrh. und jenen *milites gregarii, secundi ordinis* etc. aus den Zeiten Galls und Kosmas', wie auch den *milites* des böhmischen Hroznata oder des polnischen Jakob Raciborowic, Ostasz und anderer und dies vorwiegend aus dem Grunde, da diese zweifellos zum Ritterdienst verpflichtete Knechte *(ministeriales)* waren, während das grundsätzliche

Kennzeichen der sozialen Stellung der Wladiken persönliche und wirtschaftliche Freiheit war. Dadurch wird jedoch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, daß diese Ministerialen in den Stand der Wladiken eindrangen, wofür sich übrigens genaue Spuren finden.

Schließlich erwägt der Verfasser die Frage, auf welche Weise die Schicht der Wladiken in Polen verschwunden und wo sie in der Folge untergetaucht ist. Denn die bisherige Anschauung, daß die Wladiken in die Städte und nach dem Ruthenenland übergesiedelt sind, erklärt dieses elementare Verschwinden einer ganzen sozialen Gruppe noch keineswegs. Eine Reihe angeführter Beispiele beweist, daß sich die Wladiken fälschlich auf ein Adelswappen beriefen, im Falle einer Rüge aber Zeugen (am häufigsten dieselben) stellten, die, der Prozeßformalistik Genüge tuend, falsches Zeugnis ablegten und auf diese Weise die Wladiken in den Adelstand eindringen ließen. Die ungleich große Anzahl von Rügen, besonders in der ersten Hälfte des XV. Jahrh., wie nicht minder die Übergriffe, die zu entdecken dem Verfasser gelungen ist, werfen auf diesen Prozeß ein grelles Licht.

Zu schwach, um sich als besonderer Stand zu erhalten und sich wie die böhmischen Wladiken tätige Anteilnahme am politischen Leben zu sichern, fanden sie keinen anderen Ausweg, als die kaum bemerkbare Grenze zu überschreiten, die sie von dem kleinen Bauernadel trennte. Den Ansporn dazu bildete die mächtige politische Bewegung, die im XV. Jahrh. die weiten Massen des Adels ergriffen hatte. Zu diesen Massen hin drängte sie die Kraft der sozialen Gravitation und in ihnen tauchten sie auch, gering an Zahl und schwach, spurlos unter.

18\. ST. ZACHOROWSKI: **Węgierskie i polskie osadnictwo Spiżu do połowy XIV. w.** ***(Die ungarische und polnische Besiedelung der Zips bis zur Mitte des XIV. Jahrh.).***

Eine Stelle in der Chronik des Notarius Anonymus über die „silva Zepus“, die sich auf die älteste Geschichte der Zips bezieht, bildet, einer eingehenden Interpretation unterzogen, die Grundlage zu dem Schlusse, daß dieses Land in früher Vergangenheit mit Wäldern bedeckt war, was auch in manchen späteren beglaubigten Quellen eine weitere Bestätigung findet. Die Zips stellt sich

somit als zwischenstaatliches Land vor, das in Besitz genommen und kolonisiert werden konnte, je nachdem sich die Ansiedlungselemente der angrenzenden Staaten erweiterten.

Die kolonisierende Wirksamkeit Ungarns läßt sich durch Zusammenstellung einiger der Reihe nach aufeinanderfolgender Belehnungen seitens der ungarischen Könige feststellen, namentlich in den Jahren 1209, 1256, 1293 und schließlich 1323: die Ausmessung der in den Dokumenten angegebenen Grenzen auf der Karte weist darauf hin, daß die Ungarn immer tiefer in die uralten Forste eindrangen und sie stufenweise kolonisierten.

Zu diesem Zwecke schuf König Geza II. in der Zips die sog. „sächsiche Provinz“ und stattete sie mit einer ausgedehnten Autonomie aus, welche von späteren Königen wie z. B. von Stephan V. im J. 1271 oder Karl Robert im J. 1312 erweitert und garantiert wurde. Die Deutschen übersäten mit ihren Kolonien das rechte Uferland des Poprad und ihre im XII. Jahrh. begonnene Tätigkeit entwickelte sich hauptsächlich im XIII. und zog sich sogar noch gut bis ins XIV. Jahrh. hinein. Das verhältnismäßig nicht sehr umfangreiche Gebiet der „sächsischen Provinz“ bildete gewissermaßen den Kern, um den sich die ganze kolonisierende Wirksamkeit gruppiert. Die Forschungen beweisen, daß diese Besiedlung nicht vom Könige selbst sondern von ritterlichen Geschlechtern, besonders von zweien, namentlich den Berzevic und Görg, auf Grund königlicher Belehnungen durchgeführt wurde. Beide stammten aus Deutschland, beide begründeten ihr Vermögen auf königlichen Lehen, die nur aus Wäldern und Unland bestanden, in der Tätigkeit beider treten dieselben Erscheinungen auf: zu Anfang die Bestrebungen, in früher bevölkerten und gut bewirtschafteten Gegenden Großgrundbesitz zu bilden, um durch enge Vereinigung reicher Dörfer mit wilden Forsten in einer Hand eine um so größere Kraft zu gewinnen, weiteres Unland wirtschaftlich zu bewältigen, ferner die Bestrebung, diesen neuen aus Ausrodungen gewonnenen Besitz nicht zu zersplittern, was auf dem Wege gewisser Teilungen des Vermögens durchgeführt wird. Eine solche Organisation des Großbesitzes ermöglichte der ungarischen Kolonisation, auf die nördlichen Abhänge der Zipser Magura in einer Zeit überzuspringen, da sie bereits in stetem Fortschritt im Tale des Poprad bis zu den Grenzen polnischer Dörfer vorgedrungen war.

Auf Seite der polnischen Grenze lehnten sich an die

Zips zwei Gebiete polnischer Kolonisationsarbeit, besonders die Gebiete von Nowy Targ und Sącz. Das wirtschaftliche Leben auf dem Boden von Nowy Targ, das in den Anfängen des XIII. Jahrh. durch Einwirkung des Wojewoden Theodor und die Zisterzienserstiftung in Ludźmierz erwacht war, erstarb im XIII. Jahrh., entwickelte sich aber von neuem erst im XIV. Jahrh. Ähnlich verhielt es sich auf dem Gebiete von Sącz, wo, so weit sich das beurteilen läßt, die königlichen Güter in der ersten Hälfte des XIII. Jahrh. Gegenstand sorgfältigen wirtschaftlichen Strebens waren, was jedoch in Kürze vollständig aufhörte. Die aus den königlichen Gütern gebildete Stiftung der Klarissinnen in Sącz zeigte das ganze XIII. Jahrh. hindurch weder Verständnis noch Interesse für eine wirtschaftliche Tätigkeit, welche die Kolonisierung der an die Dörfer grenzenden Wälder angestrebt hätte; die Arbeit nach dieser Richtung hin gehört abermals erst zur Geschichte des XIV. Jahrh. Abgesehen von dem Mangel an Orientierungssinn bei den Besitzern, lag die Ursache der oben hervorgehobenen Tatsache überdies noch in der ungünstigen Gestaltung der Vermögensverhältnisse in diesem Grenzland. Denn in dem Gebiete von Nowy Targ befanden sich gleichzeitig Kron-Zisterzienser- und Rittergüter (das Geschlecht der Drużyna), im Lande Sącz wieder Güter der Klarissinnen, der Janina und Polukozy, regellos zerstreut, gewöhnlich auf diese Weise, daß die Edelhöfe zwischen den größeren Komplexen der Klostergüter und der Wildnis, die eben hätte kolonisiert werden sollen, lagen und somit jede weitergreifende Aktion der Besitzer hinderten. Eine ähnliche Zersplitterung fand auch auf dem Gebiete der heutigen Zips statt, wo ein Dorf fürstlich (dann der Klarissinnen) war, zwei andere dagegen (Lubowla und Gniazdo) Rittern (dem Geschlecht der Lubowlita) gehörten.

Die Forschung erweist also eine Antithese zwischen der polnischen und ungarischen Kolonisation, die ungemein wichtig war für die weitere Geschichte, besonders aber für einen Konflikt, der unter solchen Verhältnissen unvermeidlich drohte. Die ganze Kolonisation der Zips gipfelte in der Frage der Organisation und dies sowohl der Organisation der Grenzen selbst, was Sache des Staates war, als auch einer Organisation im Bereich der Güter und Faktoren, die der Staat zur wirtschaftlichen Tätigkeit herangezogen hatte. Ungarischerseits hatte der Staat durch Belehnungen den Großbesitz ins Leben gerufen und ihn mit dem Monopol, zu kolonisieren, aus-

gestattet. Die innere Organisation dieser Großbesitze dagegen überwand nicht nur gewaltige Naturhindernisse. wie Wälder und Berge. sondern noch wichtigere Hindernisse als diese. wie den Mangel an Ansiedelungsmaterial. Dank dieser Organisation und dank der Übereinstimmung der Interessen des Staates mit dem Interesse der hier tätigen fremden. fast vorwiegend deutschen Elemente waren die Ungarn imstande. die Zips ihrem Staate einzuverleiben. Polnischerseits springt das auffallende Gegenteil dieser Verhältnisse in die Augen. Längs der Grenze zieht sich ein langer Streifen von Ansiedlungen und Land hin. unter kleine Besitzer verteilt. die unfähig. irgend eine wirtschaftliche Rolle zu spielen. ökonomisch schwach. kolonisatorisch untätig waren. In Folge dessen blieb auch die Ansiedlungsgrenze aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrh. unangetastet dieselbe bis zum XIV. Jahrh., und die in diesem Jahrhundert sich kundgebende Kolonisationsbewegung ging. obwohl sie ziemlich lebhaft war. doch nicht über den Dunajec hinaus. Zu Grunde liegen der vollständige Mangel einer Organisation in den Grenzländern. Mangel an wirtschaftlichem Plan und wirtschaftlicher Idee. eine fehlerhafte. für ihre Aufgaben und Bedürfnisse verständnislose Politik von Anfang bis zu Ende.

Als unvermeidliche Folge dieser Verhältnisse sind folgende zwei Tatsachen anzusehen: polnischerseits der Verlust des Gebietes. das heute den nördlichen Teil der Zips bildet. früher (jedoch noch zu Anfang des XIV. Jahrh.) zu Sącz gerechnet wurde. also der Verlust von Podolin. Gniazdo und Lubowla — ungarischerseits hinwieder die Inbesitznahme des Keiles zwischen Nowy Targ und Sącz. Auf Grund der elenden Vegetation der polnischen Ansiedlungen auf dem Territorium der heutigen nördlichen Zips vollzieht sich langsam die ökonomische Eroberung derselben durch die Zipser Deutschen. die sich in den polnischen Grenzdörfern sei es als Schultheißen sei es als Ansiedler niederließen und auf diese Weise die Gravitation dieser Ansiedlungspunkte nach der reichen Zips veranlaßten. Überdies übten auch gewisse lokale Verhältnisse in dieser Richtung einen bedeutenden Druck aus. so z. B. die verwandtschaftlichen Verbindungen und die damit verknüpften Vermögensbeziehungen der Podoliner Schultheißen zu dem Geschlechte der Görg. Verbindungen. die um so gefährlicher waren. da diese Schultheißen auf Grund einer Belehnung Kingas aus dem J. 1288 die Wälder im Bereich der polnischen Grenzen auf eigene Rechnung kolonisierten. Schließ-

ich gab auch die Belehnung Wenzels (1301), welche die drei wichtigsten polnischen Ansiedlungen als Eigentum auf Johann Görg übertrug. diesem mächtigen Geschlecht weiteren Anlaß zu Ansprüchen. Endgültig jedoch riß der ungarische König die Zips an sich, denn ein solcher Schluß ist aus den Dokumenten zu ziehen. die bezeugen. daß in den früher polnischen Dörfern eine gewisse Zeit hindurch die Autonomie aufgehoben war. daß sie der Jurisdiktion der königlichen Burg in Lubowla unterlagen und zusammen eine Art von Güterkomplex der königlichen Besitztümer bildeten. Es ist selbstverständlich. daß dies durch gewaltsame Aneignung dieser Ansiedlung von Seite des Königs geschehen mußte. es geschah aber höchstwahrscheinlich zwischen 1315 und 1320.

Den Keil zwischen dem Dunajec. der Białka und der Zipser Magura wieder besetzten die Berzevic. hauptsächlich der damals unter ihnen tätigste Meister Kokosz. Es ist auffallend, daß eben in diesen Gegenden polnische Bevölkerung wohnt. die. wie die Forscher slovenischer Dialekte behaupten. niemals mit slovenischer Bevölkerung in Berührung getreten ist. Da aber auch eine spätere Masseneinwanderung ausgeschlossen ist. da dieser Keil niemals zu Polen gehört hat. so läßt sich aus diesen Momenten schließen. daß die Berzevic polnische Bevölkerung angesiedelt haben, die sich in jenen Zeiten entweder aus entlaufenen Bauern oder aus an der Grenze hausenden Räubern rekrutieren konnte. Dieser Schluß bildet den grellsten Beweis, wie sehr es der polnischen Kolonisation an den Grenzen an Organisationssinn fehlte. da sie Land und Arbeiter besaß und sich diese beiden Faktoren trotzdem aus den Händen reißen ließ.

Nakładem Akademii Umiejętności

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków 1909 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego. pod zarządem J. Filipowskiego.

2 Stycznia 1909.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 10. Décembre. 1908.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. ST. TOMKOWICZ.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

T. SINKO: »Polski głosiciel stanu natury z początku XVIII w.«. *(Un propagateur de l'état de nature au commencement du XVIII siècle en Pologne)*, 8-o, p. 70.

M. J. TRETIAK présente son travail: „*Séverin Goszczyński comme conspirateur*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 30 novembre 1908.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1908.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. St. Tomkowicz présente son article: *„Genèse et résumé de la publication du Groupe des conservateurs de la Galicie occidentale sur le château »Wawel«"*. II partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Grabski: *„Sur la classification des phénomènes sociaux et économiques"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Fr. Duda: *„Le développement territorial de la Poméranie polonaise (s. XI—XIII)"*.

Résumés

19. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 24 października 1908 r. *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 24 octobre 1908).*

M. Sokołowski rend compte de l'excursion qu'il fit cet été à Zamość, afin de préparer le terrain aux futures recherches à exécuter dans cette localité. Les monuments et objets d'art de Zamość se rapportent en général à la fin du XVI-e et au commencement du XVII-e siècle. M. Sokołowski soumet à la Commission une série de photographies prises par M. Etienne Zaborowski. Ce sont des vues de la collégiale, de l'hôtel de ville, de quelques maisons arméniennes richement décorées, de l'église des Franciscains, fort dégradée aujourd'hui, mais dont l'ancienne splendeur nous est attestée par de vieux dessins. Au-dessus d'un des autels de la collégiale on voit un magnifique tableau de Carlo Dolce, représentant l'Annonciation. Il faut aussi citer parmi les objets qui font partie du trésor de ce sanctuaire un grand ciboire en argent, de style „baroque", un des plus superbes spécimens de ce genre.

M. Sokołowski présente ensuite la photographie d'une gemme taillée dans du cristal, et représentant la reine Bone. Ce précieux bijou, conservé à l'Ambroisienne de Milan, est dû sans doute, pense le rapporteur, à l'orfèvre sculpteur de pierres fines, Jacobo Caraglio qui travailla à la cour de Sigismond I.

M. Tarczałowicz parle du beffroi en bois de l'église paroissiale de Bochnia. Les principales parties de cette tour sont en chêne, mais les assemblages de bois du toit sont en sapin. Sur une poutre on lit: Andréas Policz. 1609. M. Tarczałowicz explique en détail la construction de ce beffroi et illustre sa communication par de nombreuses photographies.

M. Papée expose à la Commission qu'un certain Bróg, scribe de manuscrits, travaillait en 1502 pour Erasme Ciołek. C'est à cette époque que fut exécuté le fameux codex d'Erasme Ciolek que l'on admire aujourd'hui au musée des princes Czartoryski à Cracovie.

M. Nicodème Pajzderski donne lecture de sa notice sur le château de Tenczyn, non loin de Krzeszowice, à 25 km. de Cracovie. Du château gothique primitif, construit vraisemblablement par André de Tenczyn, palatin de Cracovie, au temps de Casimir-le-Grand, il ne reste que des traces indistinctes dans le plan de la chapelle et de quelques donjons circulaires. Ce n'est qu'en 1570 que le château de Tenczyn atteignit les proportions que nous lui voyons de nos jours, par les soins de Jean de Tenczyn. Au point culminant du plateau qui forme la cour actuelle, dont l'accès était défendu par une tour imposante munie d'artillerie, s'élevaient sur trois côtés les bâtiments d'habitation. Plus tard, les murs du côté méridional furent augmentés et complétés par des fortifications d'après le système de Vauban. Le château de Tenczyn, résidence seigneuriale dans le style et le goût de la Renaissance, alors que s'alliait chez nous dans les châteaux-forts la conception de la défense avec celle de la beauté et du luxe d'un palais de la Renaissance, ne présente plus aujourd'hui que des vestiges de son ancienne splendeur. Des chapiteaux ioniens, quelques restes des galeries de la cour, le couronnement en attique des murs, sont à peu près les seuls débris remarquables de la princière demeure. Ravagé par les Suédois en 1655, restauré par les princes Lubomirski à qui il appartenait alors, Tenczyn était encore habité en 1703. Le roi Stanislas-Auguste qui le visita en 1787 ne put qu'en admirer les ruines imposantes. Le rapporteur fait passer sous les yeux de la Commission des plans dessinés par feu W. Łuszczkiewicz et un beau dessin de M. Sigismond Hendel restituant la cour du château et donnant une idée de sa primitive magnificence.

20. Dr. J. REINHOLD. **Studya porównawcze nad średniowieczną epiką. I. Berte aus grans pies w germańskich i romańskich literaturach a Berta w mitologii.** (*Vergleichende Studien über die mittelalterliche epische Poesie. I. Berte aus grans pies, in den germanischen und romanischen Literaturen und Berthe in der Mythologie*).

Diese Arbeit enthält den ersten Teil einer Abhandlung, deren zweiter die Mainetsage besprechen wird, da die beiden Erzählungen innigst mit einander verbunden sind. Die Sage von Bertha bildet den Gegenstand zahlreicher Forschungen. Ihren Ursprung suchte man in der Mythologie (Grimm, Simrock), in den isländischen Sagen (Feist), in den historischen Liedern (Rajna), in den Volksmärchen (Arfert, Potanin). Sollte eine von diesen Hypothesen die richtige sein, dann wären die drei übrigen eo ipso falsch. Möglich jedoch ist es, daß alle vier gleich weit von der Wahrheit entfernt sind.

Mit dem gegenseitigen Verhältnis der einzelnen Gedichte, die diese Sage enthalten, befaßten sich einige von den oben genannten Forschern. Die Zahl der von ihnen rekonstruierten, verloren gegangenen Versionen wuchs mit jeder folgenden Arbeit. Bei Ferd. Wolf betrug sie drei, Miláy Fontanals fügte eine hinzu, P. Rajna eine zweite. Bei Feist schließlich, welcher die Resultate ihrer Forschungen zusammenzufassen suchte, finden wir bereits sieben Urversionen. Und doch hat dieser Forscher kaum die Hälfte der die Sage von Bertha enthaltenden Gedichte in sein Diagramm aufgenommen (es sind Nr. 1—10), bei fünf Gedichten wußte er nichts Näheres darüber anzugegen, welche Stelle ihnen im genealogischen Stammbaume gehöre (Nr. 11—15), fünf andere dagegen übersah er in seiner Abhandlung vollständig (Nr. 16—20), trotzdem alle viele Jahre vor dem Erscheinen seiner Arbeit teils gedruckt, teils von anderen Forschern besprochen worden. An Geläufigkeit dagegen, mit der er verloren gegangene Urversionen aufstellt, übertrifft er alle seine Vorgänger.

Die Übertreibung, welche man in fast allen Arbeiten, die sich auf die Entwickelung der mittelalterlichen Sagen beziehen, finden kann, muß man in den meisten Fällen der unrichtig angewendeten Vergleichungsmethode zuschreiben, welche größtenteils darin besteht, daß man aus der Ähnlichkeit einiger Motive, die aus dem Zusam-

menhang auf gut Glück herausgerissen wurden, auf die gemeinsame Quelle zweier Gedichte und auf die verloren gegangenen Versionen schließt. Man muß aber genau zu unterscheiden verstehen zwischen allgemein bekannten und häufig vorkommenden Motiven wie z. B. Beschreibungen von Turnieren, Zweikämpfen, Schlachten u. s. w., die so häufig in der altfranzösischen Epik begegnen, zwischen Situationen, welche nur zwei Lösungen zulassen und endlich zwischen Ähnlichkeiten, welche infolge von Gedankenassoziationen bei zwei von einander unabhängigen Dichtern entstehen können. Nur dann, wenn nach Eliminierung dieser so zusagen banalen Elemente ähnliche, zwei Bearbeitungen einer Sage gemeinsame Motive zurückbleiben, darf man mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit von einer verloren gegangenen Quelle sprechen, aus der diese beiden Überarbeitungen geflossen wären. Dabei ist es notwendig, daß alle Änderungen, die solche Überarbeitungen aufweisen, mit Rücksicht auf die Tendenz des ganzen Werkes (Gedichtes) und nicht ohne Zusammenhang mit dem Ganzen besprochen werden. Diese in der Einleitung entwickelten Bemerkungen geben über das Verhältnis des Verfassers zu seinen Vorgängern Aufschluß, wie auch über die Methode, deren er sich in seiner Abhandlung über die Berthasage bedient hat.

Der Verfasser besprach, folgende zwanzig Versionen, die die Berthasage enthalten:

1. Die *Chronique saintongeaise* gen. *Tote histoire de France* . [S¹]
2. *Berte aus grans pies* von Adenet le Roi . . . . . . [A]
3. *Berta de li gran pie* . . . . [V]
4. *La Gran Conquista de Ultramar* . . . . [C]
5. *Li Reali di Francia* . . . . [R]
6. *Die Weihenstephaner Chronik* . . . . [W¹]
7. Henrici Wolteri *Chronica Bremensis* . . . . [W²]
8. Ulrich *Fürtrer's Chronik* . . . . [F]
9. *Histoire de la royne Berte et du Roy Pepin* (Hs. Berlin) . [B]
10. *Miracle de Berthe* . . . . [M²]
11. *Karl der Grosse* von dem Stricker . . . . [S²]
12. *Chronique rimée* des Philippe Mousquet . . . . [M¹]
13. *Charlemagne* des Girard d'Amiens . . . . [G]
14. *Chroniques de France* (Hs. in Paris) . . . . [P]
15. *Valentin et Orson* . . . . [O]
16. *Aquilon de Bavière* des Marmora *(Romania XI)* . . . . [M³]

17. Die *Chronik Heinrich's von München* (Hs. in Wien) . . [H]
18. *Beerte metten breeden voeten* . . . . [N¹]
19. *Bertha Large-Foot* . . . . [A²]
20. *Noches de invierno* des Antonio de Eslava . . . . . . [N²]

Von diesen 20 Versionen sind nur sechs unabhängig von einander entstanden und alle sechs stammen von einem einzigen verloren gegangenen Gedichte ab. Dies sind Nr. 1, 2, 3. 4, 11, 12. Durch vorsichtige Zusammenstellung der einzelnen charakteristischen Merkmale dieser sechs Versionen kann man sich ungefähr die ursprüngliche Version rekonstruieren.

Vergleicht man nun die Berthasage mit der Sage von Mainet, so stellt sich heraus, daß der Verfasser des Mainet die Sage von Bertha gekannt hat; ebenso kannte wiederum der Bearbeiter der Berthasage die Sage von Mainet. Die Namen der Hauptpersonen. welche in beiden Gedichten auftreten, wie Pepin, Berthe, Rainfroi, Heldri entsprechen den wirklichen historischen Gestalten. Bédiers Forschungen erwiesen die vollständige Haltlosigkeit der Theorie von den historischen Liedern, die mündlich von Geschlecht zu Geschlecht vom Todestage des Helden bis zur schriftlichen Fixierung im XII. Jahrh. überliefert würden. Woher kannte also der Mainet-Dichter des XII. Jahrhunderts den Namen Berte, Pepins Frau und die Namen Rainfroi und Heldri, Karl Martels Gegner. Er konnte sie nur einer lateinischen Chronik entnehmen, welche die beiden Karls, den Großvater und den Enkel mit einander verwechselt hat und welche aus Rainfroi und Heldri Gegner Karls des Großen machte. Und tatsächlich findet sich eine solche Chronik, auf welche schon G. Paris verwiesen hat, ohne dabei irgend welchen Schluß zu ziehen.

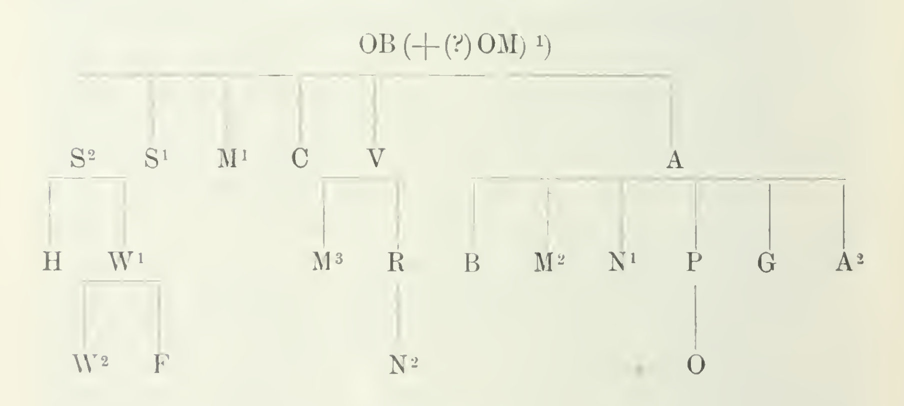
Aus diesen zwei Feinden Karls machte der Dichter zwei Stiefbrüder und ihre Feindschaft gegen Karl erklärt er daraus, daß Pepin ihre Mutter verstoßen hat, da sie eine Sklavin war. Das ist die Vorfabel des Mainet aber zugleich ein Abriß der Berthasage. Daraus scheint zu folgen, daß der Verfasser oder der Überarbeiter der einen und der anderen Sage eine und dieselbe Person gewesen sei [1]). Möglich ist es, daß das ursprüngliche Gedicht von *Bertha* mit

[1]) Den innigen Zusammenhang der Mainet- und Bertasage betonte schon richtig Prof. Becker in seinem Aufsatze *Berta aus grans pies von Adenet le roi und der Berliner Prosaroman. Zeitschrift. f. rom Phil. XVI. S. 216.*

dem Gedichte von Mainet eine Einheit gebildet und ihm gleichsam als Einleitung gedient habe. In dieser Form mit einander verknüpft finden wir diese beiden Sagen in den drei ältesten Gedichten, die die Berthasage enthalten. bei dem Stricker (1230), in der frankoitalienischen Handschrift (St. Marc. XIII.), in der spanischen Kompilation. *La Gran Conquista.*

Das ursprüngliche Gedicht von Bertha wird nach 1150 und spätenstens vor 1170 enstanden sein. Den Kern des Gedichtes bildet das Unterschieben einer fremden Person an Stelle der Verlobten. Dieses Thema findet sich bereits in der *Vulgata* (Genesis cap. 29). Die Gestalt der Sklavin dagegen, welche ihre Herrin in der ersten Brautnacht vertritt. sehen wir in *Tristan und Isolde.* Der Dichter der Berthasage hat den Typus der guten Dienerin, die sich für ihre Herrin opfert, in den der verräterischen verwandelt, welche auf verbrecherische Weise ihre Herrin los werden will, um an deren Stelle zu treten.

Das Resultat zu welchem der Verfasser in seiner Abhandlung über Ursprung, Verbreitung und Verhältnis der einzelnen Versionen zu einander und zu dem ursprünglichen Gedichte gekommen ist, kann folgendermaßen veranschaulicht werden:



[1]) OB = Orig. Bertha, OM = Orig. Mainet.

21. ADAM SZELĄGOWSKI: **Najstarsze drogi z Polski na wschód.** *(Die ältesten Straßen von Polen nach dem Osten).*

Von den Kommunikationsverhältnissen zwischen dem Mündungsgebiet des Baltischen Meeres und dem Osten in den frühesten Zeiten zeugen die Ausgrabungen arabischer Münzen, angefangen vom Ende des VII. bis zur Hälfte des XI. Jhd., die über das ganze baltische Gestade verstreut sind. Solche Münzen wurden auch auf dem Ländergebiet des alten Polens gefunden, in welchem Umfange jedoch, ist bis jetzt noch nicht erforscht worden. Bekannt ist, daß arabische Münzen im Westen weder den Rhein noch die Elbe aufwärts vorkommen, dagegen finden sie sich längs der Oder und reichen bis nach Oberschlesien. Also wäre am wichtigsten die Frage, wie weit sie in das Innere des Landes längs der Weichsel reichen.

Das bereits wohlbekannte Terrain, wie Pommern, Ost- und Westpreußen übergehend, habe ich die Ausgrabungen orientalischer Münzen aus dem X. und XI. Jahrh. betreffenden Daten zusammengestellt, wo diese Münzen bereits in Verbindung mit anderen, besonders polnischen Münzen, sich vorfinden. Bei einer Zahl von fast 150 Ausgrabungen enthält beinahe der dritte Teil derselben arabische Diremen. Ihre topographische Verteilung beginnt im Süden von Nimptsch an in Oberschlesien, geht nach Norden gegen Breslau hin und verändert von dort aus jenseits der Oder ihre Richtung in zwei Linien: die eine kreuzt den Barycz bei Wąsosz und läuft über Schrimm der Warthe zu, die andere umgeht die Quellen des Barycz und eilt über Koło ebendieser Warthe zu (die verhältnismäßig ungeheuere Zahl von Ausgrabungen an der Prosna in der Umgegend von Kalisch). Der Weg, der bis dahin in Ästen auslief, zerteilt sich in weiterer Folge in immer zahlreichere Zweige. Eine Verlängerung der ersten Linie gegen Norden bilden die Ausgrabungen im mittleren Laufe der Warthe (eine Menge bei Posen) beim Eintritt in Pommern (die Ausgrabungen bei Santok und die bei Ujście und Czarnkow). Verlängerung der zweiten Linie ist der Goplosee und die von da aus bekannten Übergänge nach Preußen bei Bromberg und Thorn. Diese Linien der Ausgrabungen stimmen vollständig mit der Kommunikationslinie, zwischen der oberen Oder und der unteren Weichsel, überein, die von Sadowski auf Grund gegebener topographischer Daten deduziert wurde. Wich-

tig ist dies, daß der Weg, den Sadowski auf Grund archeologischen — heute gewiß bereits veralteten — Materials für den altertümlichen griechischen und etrurischen Handelsweg vom Süden (von Kładzko) nach dem Norden (zur Mündung der Weichsel) halten will, dieselbe Kommunikationsarterie in der Zeit vom VIII. bis zum Ende des XI. Jahrh. bildet. Aber die faktischen Ausgrabungen, wenigstens bis zu jenen Zeiten, weisen noch auf eine dritte Verzweigung dieser Hauptlinie mehr gegen den Osten hin, von der Sadowski noch nicht gewußt hat. Es ist dies die Verbindung von der Warthe aus mit der mittleren Weichsel. Dieser Weg geht von der Prosna (bei Kalisch) längs der Linie zwischen der Nera und Bzura (Łęczyca und Sieradz) in der Richtung über Płock nach Ciechanow. Er begreift also in die Sphäre der Kommunikation zwischen dem Süden und Norden auch das Land Łęczyca, Sieradz, sowie auch Masovien ein, denn die Verlängerung dieser Linie am rechten Ufer der Weichsel ist die Skrwa (Übergang über die Drwęca nach Preußen) oder Wkra (Ausgrabungen bei Ciechanów).

Weiter, über diese Linie in der Richtung gegen den Osten hinaus, lassen sich diese Ausgrabungen arabischer Münzen auf dem Gebiet der polnischen Länder nicht mehr verfolgen. Wir treffen sie erst auf dem Gebiet der russinischen Länder (im Mündungsgebiet des Dniepr) an, aber auch die Ausgrabungen sogar früher polnischer Münzen aus dem X. und XI. Jahrh. mitsamt westeuropäischen sind hier noch so selten, daß von allen auf die allgemeine Zahl von 150 ihrer nur 5 fallen.

Charakteristisch ist, sei es wie es wolle, die Tatsache, daß der ganze obere wie auch der mittlere Lauf der Weichsel bis zur Mündung des Bug und Narew von der Sphäre dieser Ausgrabungen ausgeschlossen ist, somit hier kein Weg nach dem Osten führen konnte.

Indessen besitzen wir grade aus der Hälfte des X. Jahrh. das arabische Zeugnis des Juden Ibrahim ibn Jakob, der sagt, daß von Krakau nach Prag russinische und slavische Kaufleute kommen und daß Krakau in dieser Zeit zum Reiche Bûjslaws (wahrscheinlich Boleslaus I., des böhmischen Fürsten) gehörte. Von Frâga (Prag) nach Krâkwa (Krakau) dauerte nach Ibrahims Ansicht der Weg drei Wochen lang. Schon Potkański machte darauf aufmerksam, daß diese lange Reisezeit sich höchstens dadurch erklären lasse,

daß die Kaufleute von Prag längs der südlichen Abhänge der Karpaten und der nördlichen Slowakei und sodann längs des Dunajec bis Stary-Sącz (Alt-Sandec) und von dort aus bis nach Krakau zogen, und diese Vermutung wird durch die einzige arabische numismatische Ausgrabung bestätigt, die im Gebiet der oberen Weichsel bei Bochnia, also wahrscheinlich auf dem Wege von Stary-Sącz nach Krakau, gefunden wurde. In diesem Falle könnte man annehmen, daß auch die Kommunikation Krakaus mit dem Russinenland ein kleiner Teil dieses Weges war. Somit hätte die nördliche Słovakei „provincia Vaag“ vermittelt, die bei Belehnung der Prager Kathedrale mit derselben als zu Krakau zugehörig bezeichnet wird. Der Weg aus Ungarn nach dem Russinenland ist wohl bekannt; er geht über den Duklapaß in der Richtung nach Sanok und Przemyśl und weiter nach Lemberg oder Bełz. Doch ist nicht ausgeschlossen, daß in derselben Weise von Stary-Sącz dem Gebirge entlang auf engem Bergzug eine Kommunikation nach dem San zu (nach Sanok) und weiter zu den alten Salzburgen im Russinenland führte. Jedenfalls ist mit Ausnahme Krakaus in diesen Zeiten eine Kommunikation mit den Russinen über Polen nicht nachweisbar.

So also liefen die ältesten Wege aus Polen vom Norden nach dem Süden der Donau zu, sogar der Weg nach dem Osten war ein Teilchen dieses Weges. Ein gewisses Licht auf diese Tatsache werfen auch spärliche geographische Daten aus dieser Zeit. So erfahren wir aus der Geographie Alfreds des Großen, die eine so vortreffliche Beschreibung der Weichselmündung mitsamt dem *emporium Truso* enthält, wie kaum eine sogar aus späteren historischen Zeiten — daß vom Weichselland (Wislaland) sich nach Osten Gothland erstreckt, und spätere skandinavische Geographen des XII. Jahrh. (das Buch Hauk Erlensons und Skalholts) kennen das Russienland (Gardariki) nur im Osten von Schweden; im Osten von Polen dagegen erstreckt sich das Hunland (das heutige Ungarn am linken Ufer der Donau und an der Theiß) und das Reidgothialand oder *Gotia campestris*, die Sitze der alten Gothen bis zur Mündung der Donau. Dieselben nordischen Schriftsteller, die bis zu Adam dem Bremer einzig gegen Osten nach Kijow und Konstantinopel (Miklogardus) den Seeweg (über Russienland, die Warägerstraße) kannten, sprechen auch von einem Landweg von Deutschland (Germaniariki) aus, das damals schon Saxaland genannt wird,

über Ungarn längs der Donau, wobei man ihrer Ansicht nach aus Ungarn sowohl südlich nach Konstantinopel wie auch östlich nach Kijow gelangen kann.

Nun ist die Frage, in welchem Zusammenhang mit diesem Resultat die ältesten polnischen Daten über Kommunikations- und Handelsverhältnisse zwischen Polen und dem Russinenland stehen. So finden wir eine Erwähnung bei Gallus in seiner Beschreibung der allgemeinen Grenzen Polens, daß die „regio Polanorum ab itineribus *peregrinorum* est remota et nisi *transeuntibus* in Russiam pro mercimonio paucis nota." Obwohl dieser Abschnitt für sich selber spricht, so ist doch hervorzuheben, daß Gallus nicht lokale Verhältnisse zwischen Polen und Russien, sondern weltverbindende im Sinne hat. Indem er von Fremden (peregrini) spricht, will er zu verstehen geben, welche Rolle Polen in der internationalen Kommunikation gespielt hat, was dagegen den Handel anbetrifft, so bezieht sich dieser Ausdruck hier auf Transito-Durchfuhr—nicht aber auf einen lokalen Handel.

Gleichzeitig mit Gallus und ebenso wertvoll ist der älteste russinische Chronist, der allerdings nichts von den Handelsverhältnissen zwischen Polen und Russien erwähnt, dagegen eine ganze Reihe historischer Aufzeichnungen enthält, aus denen man topographische Schlüsse von erstrangiger Bedeutung ziehen kann. Zuerst unter dem J. 981 der Abschnitt von dem Kriegszuge Wladimirs gegen Polen: „idě Władimir na Lachy i zajął grody ich Przemyśl, Czerwień i inne grody, iże są za Rusią" (es zieht Wladimir gegen Polen und nahm deren Burgen Przemyśl, Czerwień und andere Burgen ein, die im Bereiche Russiens liegen). Von diesen ist Czerwień nicht festgestellt; die einen ersehen darin Czermno bei Hrubieszow, andere Czerwonogród am oberen Dniester. Czermno ist eine Bezeichnung, die man sehr häufig in Masovien antrifft, aber auch Czerwień wie Czerwin im Bezirk Ostrołęka, Czerwińsk im Bezirk Płońsk an der Weichsel. Jedenfalls ist daraus der Zusammenhang mit den topographischen Daten Masoviens und dessen weiterer Verlängerung ersichtlich. Aber auch die Position „Czerwień" läßt sich auf Grund der Aufzeichnung des Chronisten vom J. 1205 bestimmen: „Litwa i Jatwiazi powojowasze Turysk i okola Komowa oli i do Czerwienia i biszasia u worot czerwienskich i zastawa z bje Uchaniech". Kumow, Turowiec, Uchania liegen südlich von Chełm am linken hohen Ufer des Bug. Wenn mit einem historischen Faktum sich

vier topographische Daten verbinden und drei von ihnen sich auf einem Platz im Umkreis von zwei Meilen finden, so muß auch der vierte Ort sich dort sicherlich irgendwo befunden haben. Also lag auch Czerwień irgendwo in der Nähe des Bug zwischen Chełm und Horodlo.

In diesem Vermerk vom J. 981 war auch dies unverständlich, wie Przemyśl und Czerwień vor dem Jahre 981 zu Polen gehören konnten, wenn Krakau in jenen Zeiten noch zu Böhmen gehörte. So sehr war die Idee der Verhältnisse Russiens zu Polen mit der Idee der Kommunikation über die obere Weichsel und den San verknüpft. Auf dieser Grundlage zieht letzthin der historiker Russiens Prof. Hruszewski die Authentizität des Vermerkes selbst in Zweifel. Indessen lenken alle topographischen Daten aus dem Bereich der polnisch-russinischen Verhältnisse unsere Aufmerksamkeit nicht nach dem mittleren und oberen Lauf der Weichsel hin, sondern nach Masovien. So der so häufig erwähnte Bug als Grenzfluß, an dem Boleslaus der Tapfere mit Jaroslaw (1018) kämpfte, so Brześć als Ort, von wo aus Świętopełk, durch das ganze Lechenland ziehend, die Grenzen Böhmens überschritt, wo er fiel — das Datum von diesem Zug nach Böhmen über Glogau nach den „Pouczenje“ des Wladimir Monomachos.

Nur ein einziges Mal wird in der Geschichte Tatisczews der Zug Wladimirs und seine Schlacht mit Mieszko jenseits der „Wisa“ erwähnt, wonach Mieszko nach Krakau entfloh. Doch die Rätselhaftigkeit der chronistischen Zeugnisse über diese Geschichte und die Unsicherheit in Bezug auf die Bezeichnung Wisa, ob damit die Weichsel (auch Wisa im Lande Szczuczyn) gemeint ist, übergehend, läßt sich die Quelle dieses Abschnittes (nach Linniczenko) im Joachimer Verzeichnis finden, ohne Erwähnung Krakaus; in der Tat gehörte Krakau damals noch nicht zu Mieszko.

Somit also lenken auch die historischen Daten über die polnisch-russinischen Verhältnisse unsere Aufmerksamkeit nach Masovien hin. Der rechte Lauf der oberen Weichsel ist noch in historischen Zeiten schwach bevölkert und zwischen dem San und der Wisloka — nach Potkański auch am linken Ufer — erstreckt sich eine Wildnis, die eine weitere Kolonisation aus den Gegenden an der Nida hindert, und kaum in späteren Zeiten reichte die Kolonisation von Kleinpolen aus bis zum mittleren Lauf der Weichsel (oberhalb der Choteza); ob sie das rechte Ufer überschritten und bis zum Wieprz,

ohne vom Bug zu sprechen, vorgedrungen ist, ist sehr zweifelhaft. Es scheint, daß ihr die masovische Kolonisation zuvorgekommen ist.

Dieser topographischen Abgrenzung Kleinpolens von Russien stellt sich die Verkehrsverbindung mit Masovien, vor allem auf dem Wasserwege, gegenüber. So spricht auch um das Jahr 1041 der Chronist von dem Zuge Jaroslaws gegen die Masovier auf Booten. Als Ausgangspunkt dieses Zuges kann man Brześć annehmen, wollte man aber sogar auch Kijów für den Ausfahrtspunkt halten, so wäre dies durchaus nicht unmöglich angesichts der in jenen Zeiten wahrscheinlichen Wasserverbindung zwischen dem Dniepr und der Weichsel.

Die frühen politischen Nachrichten über Masovien sind keinesweg so genau, wie die aus anderen Teilen Polens. Dagegen besitzen wir über die Ansiedlungsverhältnisse bessere Nachrichten dank der Urkunde für Mogilno vom J. 1065, seitdem die Authentizität des ältesten Abschnittes desselben revindiziert (Potkański), ja sogar dieses älteste Privilegium rekonstruiert wurde (Wojciechowski). Nur an masovischen Burgen zählt die Urkunde zwanzig auf. Es sind dies bis auf den heutigen Tag bekannte Ortschaften. Von diesen kann man am linken Ufer Graudenz — früher Grodec, heute Grojec und wahrscheinlich Osiek (im Dokument Osielsk) wiederfinden. Übrigens gruppieren sich diese Ortschaften nach den Flußlinien 1) der mittleren Weichsel von Zakroczym über Wyszogród, Dobrzyn, Inowłodz (Włocławek) und Przypust, bei Nieszawa, 2) der Linie Skrwa — Sierpc und Rypin, 3) der Linie Wkra — Płońsk, Raciąż, Suchocin, Ciechanów, Sreńsk, Grzebsk beim Übergang zum Narew — Nasielsk. In der Verleihung sind bei diesen Burgen Neunte erwähnt, und darunter auch Marktneunte. Aber die Hauptbedeutung dieser Urkunde beruht für uns auf der Verleihung von Pässen und Zöllen durch Boleslaus den Kühnen, was eins mit dem anderen verbunden ist. Denn wo die Rede von einer Durchfahrt ist, dort ist auch ein Zoll zu vermuten und umgekehrt. So ist in dem Privilegium ausdrücklich gesagt, daß wir „transitus omnes per Wyslam de Kamień usque ad mare, transitus in Narew in Mizna et in Maków“ gestatten, dabei wird bei Serock hinzugefügt „cum medio teloneo per fluvium Bug.“ Was Kamień anbetrifft, so ist dieses ein Dorf am linken Ufer der Weichsel gegenüber Wyszogrod. Ob die zweite Benennung sich auf die Wkra oder den Narew bezieht, ist von untergeordneter Bedeutung, da die Durchfahrten

an der Wkra erwähnt sind. Der Narew dagegen muß in der Kommunikationslinie in Betracht gezogen werden, da Maków an einem seiner linken Nebenflüsse liegt. Wizna aber ist bestimmt das Masovische Wisna bei der Mündung der Biebrza in den Narew, denn es wird von dem Chronisten um das J. 1145 erwähnt, da es von Boleslaus Schiefmund den russinischen Fürsten abgetreten wurde So also greifen auch die Linien des Narew und Bug deutlich ein in die Sphäre der Berührung Russiens mit Polen über Masovien. Serock wird hier als Durchfahrt über den Bug östlich gegen Russien bezeichnet.

Eine Bestätigung dafür ist übrigens auch das Resultat einer retrospektiven Forschung, wenn wir die bekannten Hansastraßen über Polen nach Russien bereits im XIV. Jahrh. (um 1359—1360) berücksichtigen wollten. Der Reihe nach werden alle uns bekannten Städte aufgezählt, von Nieszawa angefangen, nur an Stelle von Przypust finden wir Bobrowniki; am linken hohen Weichselufer sich dahin ziehend läuft die Straße bis nach Serock, von wo aus sie nach Süden, über den Wieprz, abbiegt. Miteinbegriffen ist auch das linke Weichselufer—Sieciechowo (castrum Sethei in Masovien bei Gallus). In der Mitte des XIV. Jahrh. kommen nur zwei neue Punkte hinzu und von Sieciechow aus zieht sich die Straße nach Kazimierz und von dort nach Lublin. Von nun an betritt sie bereits den im X. und XI. Jahrh. gebahnten Weg von Chelm nach Horodło, wo wir unterwegs sowohl Kumów als auch Turowiec und Uchania antreffen, bei Horodło aber erreicht sie schon die Grenze von Wolhynien und Rotrußland. Nur im XIV. Jahrh. haben wir außer dieser Straße auch noch andere, zwei am linken Ufer der Weichsel, die beide über Opatow der Stadt Sandomir zueilen und sich in Radom vereinigen. Aber sogar damals heißt die eine von ihnen „neue“ Straße. Als ein Zweig dieser masovitischen Hauptstraße ist dieser Landweg schon gegen Ende des XII. Jahrh. in dem Privileg von Sulejow (1176) erwähnt, woher sich eine Kommunikationsverbindung zwischen Russien und Krakau (über Sandomierz—Wiślica) deduzieren läßt. Ob er im frühen Zeiten einen internationalen oder nur lokalen Charakter trägt, ist nach den angegebenen Quellen nicht zu ermitteln. Übrigens steht im XIV. Jahrh. die politische, kulturelle und merkatorische Verbindung Kleinpolens mit Russien bereits in voller Blüte — und diese Verbindung eben verdunkelte jenen Zusammenhang der russinischen Länder mit Masovien.

der bis Ende des XI. Jahrh. ausdrücklich hervortritt; bei Gallus kennzeichnet er sich durch den bereits auf diesem Wege erwachenden Handelsverkehr über Polen zwischen den westlichen, deutschen und böhmischen Ländern nach Russien hin, während vordem nicht einmal dieser Kommunikationsweg bekannt war; es führte nur eine Straße aus dem Westen Böhmens über die nördliche Slovakei bei einer nicht ausgeschlossenen Verzweigung von Stary Sącz nach Sanok oder über Ungarn an Sanok und Przemyśl vorüber nach Russien.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15 Lutego 1909.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:
S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:
- *a*) Classe de Philologie,
- *b*) Classe d'Histoire et de Philosophie,
- *c*) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.
Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1909.

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1910

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1. Janvier—Février. 1909.

Sommaire. Séances du 11 et du 18 janvier, du 8 et du 15 février 1909.
Résumés: 1. ST. TOMKOWICZ: Genèse et résumé de la publication „Le Wawel" par le Corps des conservateurs des monuments d'art de la Galicie occidentale.
2. Msgr. L. CHOTKOWSKI: Histoire politique de l'Eglise en Galicie sous le gouvernement de Marie Thérèse (1772—1780).

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 JANVIER 1909.

Présidence de M. ST. TOMKOWICZ.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe de philologie)*, 8-o, ser. II, vol. XXX, p. 358.

R. Lilientalowa: »Święta żydowskie w przeszłości i teraźniejszości«. *(Les fêtes juives dans le temps passé et le présent)*, 8-o, 20 planches, p. 98.

M. W. Creizenach présente son article: „*Recherches sur la comédie de Shakespeare: »The Taming of the Shrew«*".

La Secrétaire présente le travail de M. T. Grabowski: „*Pierre Skarga et la révolte de Zebrzydowski*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 novembre 1908.

SÉANCE DU 8 FÉVRIER 1909

PRÉSIDENCE DE M. ST. PAWLICKI.

M. L. STERNBACH présente son travail: a) „*Glossarium Parisinum in Gregorii Nazianzeni carmina*", — b) „*Studia Hesychiana*".

M. J. ŁOŚ présente son article sur la collection de manuscrits de feu M. Jérôme Łopaciński.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 janvier 1909.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 JANVIER 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

A. SZELĄGOWSKI: »Najstarsze drogi z Polski na Wschód w okresie bizantyjsko-arabskim«. *(Les plus anciennes routes menant de Pologne en Orient),* 8-o, 1 planche, p. IX et 147.

Msgr. L. CHOTKOWSKI présente son travail: „*Histoire politique de l'Eglise en Galicie sous le gouvernement de Marie Thérèse (1772—1780)*" [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. ADAM KRZYŻANOWSKI: „*La loi de Gresham*".

[1]) Voir Résumés p. 25.

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

St. Zachorowski: »Węgierskie i polskie osadnictwo Spiżu do połowy XIV wieku«. *(La colonisation hongroise et polonaise du territoire „Spiż“ (Zips) jusqu'à la moitié du XIV siècle)*, 8-o, p. 93.

L'abbé St. Pawlicki présente son article: „*Les recherches les plus récentes sur Vitelo, philosophe du XIII siècle*“.

Le Secrétaire presente le travail de M. J. Kindelski: „*La Pologne après la paix d'Hubertsbourg*“.

Résumés

1. M. STANISLAS TOMKOWICZ. **Geneza i treść wydawnictwa Grona konserwatorów Gal. Zach. o Wawelu.** ***(Genèse et résumé de la publication „Le Wawel“ par le Corps des conservateurs des monuments d'art de la Galicie occid.).***

Jusqu'ici il n'y a aucune monographie sérieuse du château royal de Cracovie. dit „Le Wawel“. Il en est question dans beaucoup d'ouvrages historiques ou descriptifs. surtout dans les livres de Grabowski; on peut rencontrer quelques documents dans les Comptes-rendus de la Commission de l'Histoire de l'Art en Pologne que fait paraître l'Académie des Sciences, dans les codices diplomatiques polonais; mais tout cela n'est que fragmentaire. et d'ailleurs jamais on n'a essayé de rassembler. de coordonner les divers opuscules ayant trait à ce monument. En 1902, le Corps des Conservateurs des monuments d'art de la Galicie occidentale résolut de combler cette lacune et d'entreprendre la publication d'une monographie spéciale qu'on s'efforcerait de rendre aussi complète que possible. Cette année-là précisément le voeu — si cher à la nation polonaise — d'arracher ce château de ses rois à l'abaissement et au délabrement où sa transformation en casernes l'avait réduit, allait être réalisé. L'action venait de prendre une forme légale. de faire un pas décisif par la signature d'un contrat entre la Commission permanente provinciale (Landesausschuß) et les autorités militaires. contrat en vertu duquel le prix de rachat des bâtiments occupés par les troupes était stipulé. et fixé le terme de l'évacuation progressive du château et de ses dépendances.

Très naturellement l'idée de restaurer le Wawel. surtout la partie qui avait servi de résidence royale. se posa comme une conséquence nécessaire l'évacuation du château étant décidée. Le moment était donc on ne peut plus opportun pour rechercher et publier les

matériaux concernant l'histoire de ces bâtiments, pour retracer le tableau de leur splendide passé, pour montrer ce qu'ils étaient avant les désastres de la fin du XVIII-e siècle, avant d'être abandonnés à l'incurie et aux funestes adaptations qu'on leur fit subir après le partage de la Pologne. Les plans architectoniques du palais, exécutés il y a plus de vingt ans par feu Pryliński, étaient sous ce rapport insuffisants. Il restait encore à étudier une quantité de matériaux conservés dans les archives, ainsi que beaucoup de dessins provenant des temps écoulés, matériaux dispersés au sujet desquels on ne possédait que de vagues informations. Dès lors, les recueillir c'était non seulement faire oeuvre de savant, mais encore avoir un but pratique. On ne saurait en effet concevoir la restauration du château que comme une restitution historique, et pour y parvenir, on ne peut s'appuyer que sur une connaissance historique approfondie du sujet.

Sur la motion de M. Lepszy, le Corps des Conservateurs décida de prendre en mains cette tâche, de rassembler et de publier ces documents en un recueil sinon définitif tout au moins très étendu. C'était assumer — il était aisé de le prévoir — un travail des plus ingrats et des plus ardus: voyages, copies de nombreux manuscrits, relevés de dessins. En outre tous ces préparatifs et la publication elle-même devaient entraîner des frais énormes. Tout cela dépassait les forces et les ressources d'un seul homme, d'autant plus qu'il n'était pas indifférent de procéder avec plus ou moins de hâte: il fallait aboutir rapidement; le château devant être remis au pays en 1905, il était probable que bientôt après on se mettrait à l'oeuvre, il était donc important, de ne pas être pris à l'improviste et au dépourvu. Dans l'espoir que les fonds nécessaires se trouveraient, on établit le programme de la publication. Elle se composerait de deux parties. Dans la première figureraient: un exposé général des phases de la construction et tous les dessins la concernant, tels que les anciens plans du château, les anciennes vues, les relevés architectoniques de Pryliński, les plans les plus récents et des reproductions photographiques des bâtiments du château de nos jours. La seconde contiendrait les anciens inventaires, tous les documents d'archives qu'on pourrait découvrir, enfin une revue de la littérature touchant le château.

La préparation et la rédaction de la première partie fut confiée à M. St. Tomkowicz; celle de la seconde à M. Adam Chmiel.

En même temps on s'adressait à la Diète de Galicie pour obtenir les subsides, indispensables á l'éntreprise. Ce n'est que longtemps après que ces démarches furent couronnées de succès. Sans doute on ne s'était pas rendu compte d'abord de l'importance de l'entreprise. A la pétition adressée à cette assemblée en mai 1902 il ne fut répondu qu'en 1905 par le vote d'un crédit de 16000 couronnes, payables en quatre annuités. Le payement de la première de ces annuités fut même retardé jusqu'en 1906.

Dans le devis de la publication on en avait évalué les frais à une somme supérieure aux 16000 couronnes demandées. Il est probable même que l'on dépassera les dépenses prévues.

Recherches et voyages.

Les fonds votés par la Diète permirent de se livrer aux recherches préparatives et de recueillir les documents disséminés dans les archives. Il y en avait une partie à Cracovie, dans les collections des princes Czartoryski et de M. Paul Popiel, à savoir les comptes de la construction du palais renaissance des années 1524, 1525, 1527 à 1531, 1533, 1544, 1549, 1560, 1564/5, 1579, 1583/5, 1602/3, insérés dans les comptes de l'intendance des domaines de la cour de Cracovie. Dans notre ville aussi et faisant partie de différentes collections publiques ou privées, se trouvaient des inventaires et rapports d'inspections du château de la fin du XVII-e siècle et du XVIII-e. Ces pièces avaient été en partie publiées. Aux „Archives municipales de Cracovie“ et aux „Archives provinciales“, il y avait encore certains autres documents et papiers. Pour compléter cette premiére récolte il fallait entrer en campagne et sortir de Cracovie, aller à la découverte.

A Léopol, les manuscrits de l'Ossolineum et de la bibliothèque des comtes Baworowski fournirent quelques contributions. Mais à Varsovie la moisson fut beaucoup plus abondante. Aux „Archives générales“ dites „Archives de la couronne“, on a pu étudier, pour le seul XVI-e siècle, plus de vingt registres de comptes spéciaux concernant la construction du palais de Sigismond, ou des registres de comptes de l'intendance des domaines de la couronne ou figurent les dépenses affectées à la construction et aux réparations de ce palais. Ces registres se rapportent à différentes années du XVI-e siècle, de sorte qu'en y ajoutant les comptes conservés à Cracovie, ils présentent un tableau assez complet des phases successives de

la construction renaissance. et. en plus des artistes dont nous savions déjà les noms. en font connaître beaucoup d'autres, ainsi que des nombreux ouvriers qui avaient travaillé à ce palais pendant le règne des deux derniers Jagellons. Dans les Archives de la Commission des Finances et à la bibliothèque de l'université on a trouvé un exemplaire du plus ancien rapport d'inspection — tout à fait inédit — de l'année 1615, avec une brève description du château de Cracovie, ainsi qu'un autre rapport d'inspection. le plus ancien que l'on connût jusqu'ici. et encore n'était-ce que par une mention qu'en avait faite Sobieszczański: il date de 1665 et contient beaucoup de détails. Dans quelques autres collections varsoviennes on a aussi recueilli plusieurs documents.

Evidemment Pétersbourg ne pouvait être oublié dans ces recherches: cependant contre toute attente on n'y a été guère heureux. Là même où on était en droit de compter sur des pièces qui avaient été signalées et citées à plusieurs reprises. on a été déçu. Ce mécompte est en partie dû à l'état peu satisfaisant des collections de cette capitale, collections dont le contenu ne peut être apprécié à sa juste valeur faute d'inventaires vraiment scientifiques. Il est probable que certains amateurs et antiquaires d'autrefois étaient mieux renseignés. puisqu'ils y ont fouillé à pleines mains et se sont permis de s'approprier des papiers fort précieux. D'autres documents ont été détériorés ou détruits.

Il en est de même pour les plans et dessins à St. Pétersbourg. A en juger par Berlin et Vienne, il était légitime d'espérer qu'on en rencontrerait un certain nombre dans les archives militaires. Les armées russes au XVIII-e siècle n'avaient-elles pas occupé plusieurs fois Cracovie et pris leurs quartiers au château. Dans les Archives de l'état major, en dehors de deux petits plans fort défectueux de Cracovie. rien n'a pu être decouvert. A la Bibliothèque impériale on voit bien quelques gravures représentant Cracovie au XVII-e et XVIII-e siècle, mais ces gravures sont loin d'être inconnues. La Bibliothèque de l'Académie des beaux-arts, fort bien tenue, en ordre parfait. sous l'oeil vigilant d'un directeur éclairé, possède la vaste collection graphique de Stanislas Auguste. Quelques centaines d'énormes cartons renferment d'innombrables gravures, esquisses. dessins. aquarelles et plans de genres et de sujets divers. Les vues et plans embrassent, à peu de chose près. les édifices et les villes de toute l'ancienne Pologne. Un carton tout en-

tier est reservé à Cracovie. On y remarque la couverture d'un fascicule sur laquelle on avait écrit au XVIII-e siècle: Château de Cracovie, plans du rez-de-chaussée, du I étage, du II étage. L'intérieur manque. Ces plans depuis longtemps déjà ont été soustraits. En 1873 on en notait l'absence.

Dans les autres collections (même dans l'immense section graphique de l'Ermitage) on n'est parvenu à rien découvrir, si ce n'est, à l'Académie des sciences, un petit dessin d'amateur représentant la porte principale du château en 1815.

En revanche on a été plus heureux ailleurs, et surtout à Léopol où la belle collection de la famille Pawlikowski possède une quinzaine de vues du château prises de divers côtés, et des reproductions de certains détails, exécutées de 1787 à 1846. Ces dessins sont dus à Glogowski, à Głowacki, à Kielisiński et à plusieurs autres artistes polonais. A l'Ossolineum on conserve une ancienne aquarelle, relative au château, fort intéressante.

Mais c'est dans les archives militaires autrichiennes que l'on a fait la plus riche récolte. Sous ce rapport les collections de plans de Cracovie (Direction du génie et Bauleitung) complètent celles de Vienne (Ministère de la guerre, Bautechnisches Militärkomité). Il y a là abondance de plans et de relevés architectoniques des divers bâtiments du château de Cracovie, de 1803 à 1875 (palais royal, attenances et fortifications), des plans d'ensemble du Wawel, de grands plans de Cracovie avec le Wawel, de la fin du XVIII-e siècle et du commencement du XIX-e. Les plus curieux et les plus importants sont certainement les coupes horizontales du palais royal et des cuisines royales, dressées en 1803, à une échelle assez large et très fidèles, tant en ce qui concerne les mesures qu'en ce qui a trait aux modifications projetées à cette époque. Parmi ces dernières citons le murage de la colonnade et des arcades des galeries de la cour. Ces travaux commencés alors sous la direction de l'auteur des plans, l'architecte de l'Etat Markl qui fit aussi poser des toits sur les ailes du palais, durèrent jusqu'en 1807. Dans les procès-verbaux de la Chancellerie de la cour de ces années-là, procès-verbaux recueillis aux Archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne, on rencontre des témoignages des négociations qui eurent lieu à ce sujet et du payement des frais qui excédèrent le devis. Le murage ne fut achevé qu'après que Cracovie fût devenue ville libre, à la suite des stipulations du congrès de Vienne. Dans les

collections des anciens plans du génie à Cracovie, où ces plans ont été découverts, il n'y a actuellement que deux projections horizontales du premier et du second étage. Celles du troisième et du rez-de-chaussée ont disparu. Par un heureux hasard un calque fort exact des originaux égarés a été communiqué par un des architectes de notre ville qui, il y a de longues années, avait eu l'occasion de copier les plans. Ces relevés architectoniques de l'époque précédant la reconstruction de 1854—1856, et même celle de 1803—1807, sont d'une importance capitale pour la connaissance du plan primitif de l'édifice et contiennent une multitude de détails que l'on ne remarque dans aucun autre plan du château.

Dans les collections viennoises ont a mis la main sur quelques documents manuscrits concernant le château à la fin du XVIII-e siècle, entre autres deux mémoires descriptifs relatant les débuts de l'occupation autrichienne, en 1796 et 1798. Ce dernier surtout est de valeur: il y est noté avec beaucoup de précision le genre des constructions, le nombre des étages, l'état de presque tous les bâtiments d'habitation qui existaient alors au Wawel. A l'Albertina et à la petite Bibliothèque impériale (Fideikomisbibliothek) il y a de curieux plans de Cracovie du XVIII-e siècle.

Malgré toutes les facilités accordées et l'obligeance des autorités civiles et militaires, les archives de Berlin n'ont pas répondu à l'attente des chercheurs qui ont fouillé la Bibliothèque royale, les archives du ministère de la guerre, le recueil de cartes du grand état-major. Dans les archives militaires on n'a rencontré que deux petits plans du Wawel, tracés par le génie prussien après l'occupation de Cracovie en 1794, et dans les Archives secrètes de l'Etat, des rapports touchant cette occupation de la ville et du château, avec quelques renseignements sommaires sur l'état de ce dernier. En revanche on a été agréablement surpris de trouver un grand plan polonais de Cracovie de 1785, excellent, et comme précision, et comme dessin, et comme minutie des détails. Ce plan ignoré de tous ceux qui jusqu'à nos jours ont écrit sur Cracovie, et le meilleur des anciens plans connus de cette ville, a été en partie reproduit et décrit par M. St. Tomkowicz dans le neuvième volume des Annales des „Amis de l'histoire et des monuments de Cracovie“ (1907). On y distingue une vue du Wawel, à une échelle assez large, prise d'après nature et fort bien dessinée, et le plan géométral, quoique réduit, a fourni de précieuses indications sur la position et la destination de divers bâ-

timents disparus depuis, bâtiments qui couvraient encore en ce temps-là le plateau du Wawel. De plus, il y a encore dans ces archives quelques plans de Cracovie, fort intéressants, dus aux officiers du génie prussiens.

Le temps a manqué pour étudier la collection de gravures du Musée de Berlin. Mais, autant qu'il est permis d'en juger d'après certaines informations, on ne doit pas s'attendre à y trouver des matériaux concernant le Wawel.

Les riches collections de Dresde sont une véritable mine de matériaux se rapportant aux choses polonaises à l'époque où les princes de Saxe y régnaient. Mais alors Varsovie était la capitale. Aussi en voit-on une foule de plans et de vues, tant dans la collection de gravures de Frédéric-Auguste II. (Secundogenitur-Bibliothek) à la terrasse Brühl, que dans les collections du k. Hofmarschallamt (près du Johanneum), du Hausmarschallamt (au palais royal) et dans les Archives de la guerre, au siège de l'état-major. Quant à ce qui touche Cracovie, rien. Rien non plus au cabinet de gravures, au rez-de-chaussée de l'édifice qui abrite la célèbre Galerie de tableaux, ni à la Politechnique. La bibliothèque royale au palais japonais (öffentliche Bibliothek), tout comme celles de Pétersbourg et de Berlin, possède quelques gravures — connues d'ailleurs — représentant Cracovie. Par contre, aux archives principales du royaume de Saxe on a trouvé deux pièces de premier ordre. L'une est un plan géométral du Wawel, sur une grande feuille, (elle a presque un mètre carré de superficie) avec la projection horizontale de presque tous les bâtiments: palais royal, attenances, églises, résidences du clergé desservant et autres habitations. Dressés à une assez grande échelle, ces relevés architectoniques nous donnent une juste idée de la forme générale des dispositions intérieures, souvent même du style et de quelques menus details des bâtiments dont plusieurs aujourd'hui n'existent plus. Malheureusement ce plan laisse à désirer au point de vue de la précision. Il est facile de constater plus d'une inexactitude dans le dessin des bâtiments qui subsistent encore. Ce document n'est ni signé, ni daté. Il remonte vraisemblablement aux premières années du XVIII-e siècle, de 1702 à 1707, alors qu'Auguste II avait entrepris certains travaux de fortification autour du Wawel. En ce cas ce serait par ancienneté le second des plans de ce genre connus. D'antérieur à celui-ci il n'y a que le plan publié avec quelques additions par Łuszczkiewicz, d'après un original qui

existait autrefois dans les cartons de la Société des sciences de Cracovie et qui a disparu plus tard. En outre, il y a encore dans les Archives de Dresde des projections horizontales du palais royal seul, à savoir du premier (2 exemplaires) et du second étages, inscrits dans le catalogue avec quelques autres sous la désignation: „9 Blatt-Risse des Generalmajors von Pöppelmann, Crakau u. die Krönung August II daselbst betreffend“. Les plans du palais, dessinés à la main, en croquis et avec une précision de mesures moins qu'approximative ont pourtant du prix, car ils proviennent du grand architecte allemand de la période du rococo, du constructeur du Zwinger de Dresde, ainsi que d'autres édifices célèbres, et parce qu'on y a inscrit la destination de chaque chambre du palais royal, au moment des solennités du couronnement en 1697.

Trois autres petits croquis du Wawel, assez mauvais, peut-être du temps d'Auguste II, peuvent cependant donner de vagues notions sur la situation générale des fortifications du château et des glacis sur les flancs du monticule couronné par ce château. Les plans de la cathédrale et de la chapelle de Sigismond, qui sont conservés à ces mêmes archives, ont été déjà publiés. Notons toutefois que dans la section dite „Polnische Sachen“ de cette collection de Dresde, il y a toute une série de fascicules d'actes et de registres ayant trait aux domaines royaux polonais, aux salines polonaises et particulièrement à celles de Wieliczka, au XVIII-e siècle.

C'est M. Tomkowicz qui seul a effectué les recherches à Vienne, à Dresde et à Berlin. Celles de Léopol, de Varsovie et de Pétersbourg, il les a faites avec la collaboration de M. Chmiel.

Il faut encore mentionner les matériaux rassemblés par feu Pryliński à Cracovie et mis à la disposition des Conservateurs par la veuve de cet architecte. Les plus importants sont deux plans originaux du Wawel du XVIII-e siècle. L'un d'eux assez grand et assez détaillé, présente les projections horizontales du palais royal et de quelques autres bâtiments; l'autre, de moindre dimension, est presque insignifiant. Les archives de la ville de Cracovie contiennent une collection fort complète de vieilles gravures représentant des vues de Cracovie et du Wawel, ainsi que quelques dessins et aquarelles d'artistes polonais reproduisant le Wawel ou quelques-uns des vieux bâtiments qui y ont été démolis au cours du XIX-e siècle. Le Musée national possède aussi plusieurs vues; M. Friedlein, ancien bourgmestre de la ville en a quelques-unes dans ses collec-

tions. Chez M. Fedorowicz, préfet du district de Cracovie, on voit trois gouaches de Lanci, représentant les élévations de la construction de la façade dans le style pseudogothique, projetée par cet artiste et par bonheur restée à l'état de projet.

Enfin la Commission permanente provinciale de la Galicie, à laquelle la chancellerie de la cour impériale a confié les relevés architectoniques du château par Pryliński, a bien voulu en permettre la reproduction. La quantité considérable des dessins exécutés par cet architecte donne une idée du plan et des détails du palais royal au Wawel, dans l'état où il se trouvait avant qu'on en commençât la restauration.

L'ouvrage.

Le premier volume du livre qui vient de paraître contient, conformément au programme de la publication, l'histoire concise des bâtiments du Wawel; les documents qui doivent être publiés à la suite formeront le complément et faciliteront le contrôle des détails Comme l'histoire des monuments d'architecture ne serait pas compréhensible sans plans et dessins, il a fallu y joindre les matériaux graphiques dont on pouvait disposer.

Ce tome I est divisé en deux parties, et cela uniquement pour des motifs d'opportunité. Il comprend l'histoire de tous les bâtiments qui se trouvent sur le Wawel, à l'exception de la cathédrale qui seule forme un tout, tant sous le rapport historique qu'architectonique, et qui d'ailleurs a donné lieu à quelques publications et monographies excellentes.

Mais parmi tous les autres bâtiments du Wawel, le palais royal renaissance est tellement au premier plan, il joue un rôle si prépondérant qu'il fallait le traiter à part, y consacrer la plus intéressante et la plus importante partie de l'ouvrage. Impossible pourtant de passer le reste sous silence. L'auteur s'est donc décidé à en tracer le tableau dans la première partie du premier volume, et d'y joindre une histoire abrégée des diverses institutions auxquelles ces bâtiments ont été consacrés, afin d'établir ainsi une sorte de fond pour l'objet principal du livre, l'histoire du palais de Sigismond à laquelle toute la seconde partie est réservée. La première partie du I volume, présentant en quelque sorte l'histoire générale du Wawel, n'est pas, comme la seconde, basée sur des documents nouveaux. On peut en trouver les éléments dans des oeuvres imprimées depuis

longtemps. Toutefois l'auteur a jugé nécessaire d'entreprendre cet ouvrage et de l'incorporer à la monographie présente; il croit pouvoir affirmer que son récit n'est nullement une simple accumulation de notions accessibles à tout le monde. Les informations historiques et descriptives qui s'y rapportent sont disséminées dans une foule d'ouvrages, souvent fort rares, et que ne possèdent même pas les grandes bibliothèques européennes. Pour les réunir, il a fallu de persévérants et laborieux efforts. En les rapprochant, en les étudiant d'une manière critique, l'auteur est parvenu à en tirer d'intéressantes conclusions et à présenter une quantité de détails sous une lumière toute nouvelle. L'examen attentif des sources connues et citées contribue sans doute à expliquer plus d'une légende, à rectifier plus d'une affirmation répétée aveuglément par des écrivains et des savants fort sérieux.

Cette première partie du premier volume contient trois livres. Le premier, „Château du moyen âge au Wawel". est divisé en quatres chapitres précédés d'une introduction. Dans le premier chapitre il est question de l'histoire du Wawel, de l'origine au temps de Łokietek. L'analyse des plus anciens textes des chroniqueurs: Gallus, Kadłubek, les Annales de Trzaska, permet de tirer de quelques incertaines et vagues mentions du Wawel, des indications qu'on peut considérer comme historiques concernant le château primitif de Boleslas-le-Hardi, de Mieszko-le-Vieux qui, à côté du vieux château, en construisit un nouveau sur le Wawel, de Boleslas-le-Pudique qui après les invasions mongoles fit édifier, en 1265, un nouveau château couvrant tout le plateau du mont. Toutes ces constructions étaient, paraît-il, en bois, de même qu'un château provisoire que Conrad de Mazovie (1241) éleva aussi sur le Wawel. Dans le second chapitre, d'après la topographie du Wawel et par analogie avec les châteaux de la même époque, l'auteur essaye de restituer l'aspect de cette forteresse de bois, à l'aide des sources fort avares d'informations. Dans le chapitre III est exposée l'histoire du château en maçonnerie. C'est Łokietek (commencement du XIV-e siècle) qui fit établir les murailles des fortifications et peut-être même commença à bâtir les habitations. Le château en maçonnerie proprement dit fut l'oeuvre de Casimir-le-Grand (1332—1370), complétée par Ladislas Jagellon (fin du XIV-e siècle), qui exhaussa les murs d'enceinte, augmenta et orna les bâtiments. Les tours, dont quelques-unes subsistent encore, datent de Casimir Jagiellończyk (seconde moitié du

XV-e siècle). Le chapitre IV analyse minutieusement les débris de la résidence royale du Wawel provenant du moyen âge, notamment la Patte de coq („kurza Stopa“) et les parties gothiques contiguës.

Le livre II, divisé en cinq chapitres, s'occupe des constructions qui jadis s'élevaient dans le voisinage du château royal proprement dit. L'auteur a fait usage, et assez largement, d'indications fournies par les comptes de la cour royale et les inventaires encore inédits.

Dans le chapitre I il est question des églises. A ce propos l'auteur ne parle de la cathédrale qu'en passant, puisqu'on en connaît bien l'histoire. Quant aux autres églises ayant jadis existé au Wawel, l'auteur est en désaccord avec les écrivains qui s'en sont occupés (Wojciechowski, Kopera); il met en doute qu'il y ait jamais eu une église de St. Géréon, une église de S. Marie, et ne pense pas que l'hypothèse de Wojciechowski — devenue certitude chez d'autres auteurs — soi-disant appuyée sur un texte de Dlugosz, puisse être suffisamment soutenue. D'après cette hypothèse l'église de S. Michel (son autorité hiérarchique était exceptionnelle) était située sur l'emplacement d'un autel païen. M. Kopera se trompe aussi en affirmant que d'après Dlugosz l'église de S. Georges occupait la place d'un temple païen, et, en parlant de la fondation de cette église sous Mieszko I, il invoque peut-être un peu trop hardiment un texte de Dlugosz et en tire des conclusions trop hasardées sur la configuration des constructions du château primitif de Cracovie. A propos de cette église, Dlugosz ne souffle mot ni du temple païen, ni de l'époque de Mieszko I. Il parle dans un passage d'une fondation d'un certain Mieczyslas, non certes de Mieczyslas I (ou Mieszko I), puisque celui-ci ne régna pas à Cracovie, et, dans un autre, d'une fondation de l'époque de Boleslas-le-Vaillant. D'après Dlugosz l'église des SS. Félix et Adaucte s'élevait sur l'emplacement d'un sanatuaire païen; même cet édifice avait été autrefois consacré au culte des faux dieux. Dans le chapitre II touchant les maisons du Wawel appartenant au clergé, l'auteur donne quelques renseignements historiques sur la plus ancienne résidence épiscopale de Cracovie. Cette demeure fut bâtie par Casimir-le-Grand sur un terrain appartenant á l'évêché, en face de la cathédrale, en qualité de maison royale; Louis de Hongrie en fit don à l'évêque, auquel on la reprit en 1381, en échange d'une maison en bois à tour de maçonnerie; sur l'emplacement de cette dernière curie épiscopale fut peut-être construit plus tard le séminaire ecclésiastique dit des

Radziwiłł. Il y est ensuite question des maisons des vicaires sur l'emplacement des maisons de chanoines, abandonnées au XV-e siècle et situées sur le bord occidental du plateau du Wawel, de différents collèges de prêtres attachés à la cathédrale ou aux autres églises du château, tels que Missionnaires, Rorantistes, Psalmistes, Vicecustodes, prêtres de la mense de S. Michel, prébendiers de la chapelle de la Sainte-Trinité, du collège fondé par Hincza et d'autres fondations où logeait le clergé. L'auteur a déterminé l'emplacement de ces bâtiments qui aujourd'hui n'existent plus, en a raconté l'histoire et les a décrits. Il parle du Séminaire ecclésiastique et de l'école de la cathédrale et s'occupe en passant de la question d'un monastère qui, croit-on, se trouvait sur le Wawel en 1290.

Dans le chapitre III il est question des maisons privées qui de tout temps furent très nombreuses sur le Wawel. On y parle d'une maison du XV-e siècle appartenant à la princesse de Ziembice (Münsterberg en Silésie), transformée plus tard et affectée au chapitre de la cathédrale qui l'occupe encore aujourd'hui; de la maison du roi Ladislas Warnenczyk, qui devint plus tard la propriété des Koniecpolski et qui fut maison capitulaire du temps de Długosz: c'est sans doute celle où logent aujourd'hui les vicaires de la cathédrale; de la maison de Lanckoroński (XV-e siècle); de la résidence de Tęczyński, appelée Rapsztyn et occupée par le roi dans la première moitié du XVI-e siècle; de différentes autres résidences seigneuriales.

Chapitre IV. Possessions royales au Wawel, en dehors de la résidence proprement dite: attenances du palais, tribunal, intendance des domaines de la cour royale, supprimée au XIX-e siècle, écuries que l'on voit encore sous un autre aspect, bourgraviats démolis au XIX-e siècle, maisons temporairement acquises par la cour, et servant d'habitation à quelques personnes de la famille royale, grenier de la cour royale, Rapsztyn (il y avait même deux maisons de ce nom), vice-chancellerie, maison du trésorier, maisons dont il est fait mention à diverses époques et dont on n'a pu bien déterminer l'emplacement, bâtiments ménagers, tels que le moulin et la brasserie de la couronne, demeures des employés subalternes et du service, ménagerie, chenil, machine hydraulique, arsenal, fonderie, jardins, puits, pièces d'eau, canaux et „caverne du dragon“.

Le chapitre V présente l'histoire des remparts et enceintes fortifiées du château, à partir de la fin du moyen âge, c'est-à-dire de

l'époque où ils commencent à nous être connus (principalement depuis Ladislas Jagellon), jusqu'au milieu du XIX-e siècle où l'on a fait disparaître presque sans laisser de traces les murs du moyen âge et où l'on a modernisé les terre-pleins et les enveloppes du XVII-e et du XVIII-e siècle. Dans des paragraphes séparés on traite des tours et bastions fortifiés. des portes et poternes, des couloirs de dégagement. En ce qui regarde les tours, l'auteur s'est efforcé de leur assigner leur ancienne dénomination. ce qui d'ailleurs n'a pas été possible pour toutes.

L'auteur parle aussi de quelques tours et donjons aujourd'hui détruits qui s'élevaient non seulement sur le mur d'enceinte, mais encore au milieu des constructions qui couvraient le Wawel. Dans le paragraphe final touchant l'ensemble des fortifications, il a tâché de réunir les informations les plus complètes sur les murs d'enceinte du moyen âge, les terre-pleins et les bastions construits selon des systèmes plus modernes, depuis la fin du XVI-e siècle jusqu'aux cavaliers rayonnants. aux enveloppes du côté de la Vistule, de l'époque de Kościuszko, et aux plus récents ouvrages ou transformations dus au corps du génie autrichien.

Le livre III et dernier de la première partie du tome I traite brièvement des institutions qui se rattachaient au château royal du Wawel. institutions qu'il importe de connaître pour bien comprendre le développement et le caractère que prirent les constructions au cours des siècles. Des chapitres spéciaux sont consacrés au trésor. aux archives, aux tribunaux de diverses catégories installés au Wawel. aux prisons. au lieu des exécutions, à l'administration. à la surveillance. au service. aux ressources défensives. A ce propos il n'est pas sans intérêt d'apprendre que dès le règne de Sigismond-Auguste (XVI-e siècle) il est fait mention d'un inspecteur des bâtiments du château „aedificiorum castrensium praefectus“, qui était architecte, et que Jean Sobieski (fin du XVII-e siècle) créa une charge de conservateur des beaux-arts, en nommant le peintre Trycyusz huissier „des seules chambres les mieux ornées“, lui assignant un logement dans le voisinage de ces pièces, „à l'effet de restaurer les oeuvres de peintures détériorées par le temps“. Enfin on a rapporté ce que l'on sait de l'obligation existant au moyen âge de fournir des corvées pour la construction et la réparation du château royal, et ce qui concerne les fonds assignés plus tard aux réparations et aux moyens défensifs du château.

Dans tout ce livre III l'auteur a mis grandement à profit le mémoire de M. S. Kutrzeba sur l'ancienne administration du château, qui a été publié en 1906. Il y a ajouté cependant un certain nombre de détails fournis par les matériaux recueillis pour préparer la présente publication.

La première partie du tome I est illustrée de 32 gravures. Ce sont des plans du Wawel de 1785, 1794, 1798 et 1800 (environ), des vues fantastiques du XV-e et du commencement du XVI-e siècle, d'après de vieux bois et des sculptures de triptyques, des vues générales du Wawel, plus récentes mais plus exactes, de 1617, 1787, 1809, 1820 et 1840, des vues de certaines parties, de certains bâtiments aujourd'hui disparus, des détails des fortifications du vieux château (portes, tours, murs du moyen âge). Du XIX-e siècle, il y a une photographie fort curieuse qui date des premières années de la vulgarisation de cet art, de 1858. Enfin on y voit plusieurs reproductions photographiques, prises dans ces derniers temps.

La deuxième partie du tome I est tout entière consacrée à l'histoire et à la description du palais royal lui-même, à partir des premières années du XVI-e siècle, où on en posa les premières pierres, jusqu'au moment où (il y a 3 ans) on en entrepit la restauration.

En dehors de ce que l'on savait par les ouvrages déjà publiés sur le Wawel, l'auteur est parvenu à établir plusieurs nouveaux faits historiques sur lesquels il prend la liberté d'appeler l'attention.

Les travaux du palais renaissance furent, comme on le sait, commencés en 1502. Ce ne fut pas le roi Alexandre, alors régnant en Pologne, qui les commanda, mais bien son frère Sigismond, prince royal. Ce dernier qui, pendant son séjour prolongé en Hongrie et en Silésie, avait été en rapport avec des artistes italiens, engagea un certain François, Italien, sculpteur de l'école lombarde, pour décorer le palais de sa mère, la reine douairière Elisabeth d'Autriche. C'est à cette circonstance que nous devons les premiers spécimens de sculpture de la Renaissance italienne à Cracovie, certainement les plus anciens dans cette partie de l'Europe. Ils subsistent encore aujourd'hui, par bonheur bien conservés, dans l'aile occidentale du palais royal. C'est une belle et fort noble ornementation extérieure des murs, qui toutefois ne fit pas perdre au vieil édifice son caractère gothique. D'après les sources connues, on avait cru jusqu'ici que Sigismond I, plusieurs années après son avènement au trône, en 1510—1511, avait fait exécuter de vastes travaux au château

du Wawel. Les comptes de la cour que l'on a découverts permettent de reculer cette date. C'est bien en 1507, pendant la première année de son règne, que ce souverain entreprend des travaux considérables et coûteux auxquels il s'intéresse vivement. François l'Italien en est le directeur, celui-là même que nous connaissons depuis 1502, avec quelques-uns de ses compatriotes à titre de collaborateurs. On reconstruit alors on ne sait quelle résidence ou maison royale, jusqu'aux toitures et aux faîtes, avec des boules dorées et des „girouettes". C'est probablement l'édifice qu'on avait commencé de décorer en 1502, l'aile du futur palais, dans laquelle est le grand portail, près de la cathédrale.

Toutefois le véritable créateur artistique du palais, celui qui imagina et dressa les plans pour réunir les diverses maisons dispersés sur le Wawel, les modifier et les compléter pour en faire un tout harmonieux, ce palais renaissance dont les constructions sont reliées entre elles par les galeries originales qui encadrent si merveilleusement la grande cour quadrilatère, fut un second François, Italien, appelé Lori, ou bien della Lora, architecte dans toute l'acception du mot, venu de Florence en Pologne vers 1509: c'est lui qui, semble-t-il, prit la direction des travaux en 1510, et son oeuvre, non moins que ce que nous savons de ses relations de famille, montre qu'il avait été l'élève des maîtres toscans et par conséquent qu'il avait pu subir l'influence du grand Bramante qui passa sa jeunesse à Milan, mais dont l'activité artistique se rapproche plus tard à Rome des maîtres toscans.

Lori commença l'édifice royal, mais ne l'acheva pas. Il mourut en 1516, après avoir terminé l'aile septentrionale et une partie de l'aile orientale. Il a eu le mérite et la gloire de composer les galeries qui entourent la cour. Après sa mort on continua de suivre ses plans, en élargissant peut-être vers le sud le rectangle du palais par lui projeté.

Quel fut le successeur de Lori? Les recherches de nos historiens n'ont guère pu parvenir à le désigner. Ils parlent élogieusement des services de Barthélemy Berrecci (originaire de Val de Sieve, près de Vallombrosa, et neveu du grand peintre Antoine Sogliani), artiste toscan d'un talent remarquable, auteur de la célèbre chapelle du roi Sigismond. Les uns supposent qu'après avoir fini cette chapelle, il fut appelé par le roi à la direction des travaux du palais jusqu'après 1520; d'autres que cela n'eut lieu que beau-

coup plus tard et que, de 1521 à 1530, l'architecte principal fut sans doute Nicolas Castillione.

A la lumière des documents que l'on possède maintenant la question se présente sous une toute autre face. De 1520 à 1530 Berrecci, il est vrai, est à la tête des maçons italiens qui taillent et sculptent des pierres pour l'édifice royal; il est aussi entrepreneur de fournitures de divers matériaux, propriétaire de carrières — mais qu'il y ait dirigé lui-même la construction du palais avant 1530, on n'en trouve nulle part de traces, non plus que de la direction de Castillione. On apprend au contraire qu'à partir de 1524, de 1523 même, maître Benoît de Sandomir — un Polonais sans doute — conduit les travaux, et reste jusqu'en 1529 l'architecte général, l'homme de confiance du roi, ayant la haute main sur les constructions royales, partout présent lorsqu'il y avait une opinion importante à donner, un ouvrage considérable à faire exécuter. C'est sous ses ordres que fut achevée l'aile orientale du palais, prolongée vers le sud en 1521, dans des proportions correspondant à ce qui devait être plus tard la chambre des députés.

C'est seulement après lui que Berrecci prit la direction, à partir de 1530, alors qu'on commença à élever l'aile sud, c'est-à-dire le côté de galeries libres, près de la tour Senatorska (des Sénateurs). Bientôt pourtant son rôle est amoindri, pour devenir prépondérant de nouveau en 1534 où il bâtit le portail extérieur de la grande porte cochère, près du flanc méridional de la cathédrale. Enfin il apparaît expressément en 1537 dans les fonctions de chef des travaux, car l'on traite avec lui de la construction des galeries à arcades de l'aile orientale du palais qui, l'année précédente, avaient été détruites par un incendie. Il meurt en juin de la même année.

Nicolas Castillione, Florentin, a dès 1524 une situation subalterne dans la construction de la chapelle de Sigismond, et, à partir de 1529, dans celle du château. Devenu chef après la mort de Berrecci, il occupe ce poste jusqu'en 1545. Sous ses ordres on termine l'architecture du château, qui, par conséquent, fut tout entière l'oeuvre du règne de Sigismond I.

Sous Sigismond-Auguste on se borna à quelques travaux de détails, de sorte que les successeurs de Castillione n'eurent guère l'occasion de se distinguer. Pour être complet citons les noms des Italiens qui alors travaillèrent au château. Ce sont les architectes Mathieu, Thomas (appelé aussi le Léopolien), Alexandre; les tailleurs

de pierre Félix, Jean de Senis et Pierre del Mezzo. Cependant, en 1565, on se met à un ouvrage architectonique qui devait modifier l'aspect de la cour à arcades et de la façade méridionale du palais: on surélève le mur qui s'étend entre la chambre des députés et la tour des Sénateurs, on le couronne d'une attique de pierre sculptée, et l'on couvre la galerie du second étage touchant à ce mur d'un comble à potence. Les toits du palais tout entier étaient alors de tuile polie, de teintes diverses, cuite dans le pays. Au-dessus du pinacle et de la crête s'élevaient des poinçons ou tiges de bois, couronnées de boules dorées, des girouettes métalliques et de hautes cheminées sculptées.

Tout ce dont nous venons de parler fait l'objet des cinq premiers chapitres, et s'appuie en majeure partie sur les Comptes de la construction du château (ou encore les Comptes de la Cour royale) que l'on a réunis pour la première fois et que l'on a maintenant sous les yeux au complet, année par année, jusqu'au XVII-e siècle, avec quelques lacunes seulement.

Ces comptes — à défaut d'inventaires, de rapports d'inspections, de descriptions détaillées du château au XVI-e siècle dans les ouvrages de géographie ou les récits de voyages — nous donneront aussi les plus précises informations sur les travaux effectués pour l'arrangement intérieur du palais, qui fut grandiose et artistique.

Dans le chapitre VI nous lisons nombre de particularités — inconnues jusqu'ici pour la plupart — touchant une foule d'artistes qui travaillèrent à la décoration des salles et pièces du château. Nous apprenons par exemple que les portes de bois, incrustées de bois de diverse couleur, de nacre et d'ivoire, sont faites par les menuisiers Simon (1529), Sébastien (1530—1534) et Georges de Neisse, en Silésie (1532, 1540, 1563—1564); ce dernier est chargé des plus riches: il y en avait en effet de fort précieuses pour lesquelles on paya jusqu'à 50 marcs (ou demi-livres d'argent) la pièce. Ce sont les mêmes qui font des tables incrustées, „veinées“, marbrées, des chaises, des lits, des armoires, des bancs, des liteaux pour suspendre les draperies, les tapisseries sur les murs. Les caissons des plafonds sont l'oeuvre de Sébastien (1531) et Joachim (1536—1541); les rosettes sculptées de ces caissons sont dues à Hans, autrement dit Jean Schnyczer, (Jean le Sculpteur) (1529—1543) dans lequel M. Sokołowski croit reconnaître Hans Czimmermann de Berlin, ori-

ginaire peut-être de Breslau et établi à Cracovie, — à Jean, fils du menuisier Joachim (1542) et à Sébastien (1542—1543).

Comme peintre décorateur des salles paraît en 1529 Hans Dürer, frère du grand Nurembergeois. Albert Dürer. Il travaille au château jusqu'en 1534, coloriant, dorant les plafonds à caissons. peignant sur les murs les frises qui courent sous les plafonds autour de beaucoup de pièces. Parmi les motifs décoratifs il met des portraits. il fait, comme il l'est spécifié quelquefois, des frises „cum faciebus". Simultanément avec lui ou à part, à diverses époques, on trouve plusieurs autres peintres décorateurs: Michel (1508), Blaise (1525—1536). Stanislas Sebald (1525—1536). Stanislas Szczerba (1529—1536). Benoît (1536). Denis Stuba (1536—1544), Pierre (1530—1545). Jean (1545—1546). Quelques-uns exécutent des peintures fort délicates. Denis Stuba décore d'une frise peinte, pour laquelle on lui achète des couleurs très chères, les deux corridors de la galerie du second étage. C'est peut-être donc à son pinceau qu'est due la peinture qui sous la couche de chaux dont on l'avait recouverte s'est conservée jusqu'à nos jours, à l'aile orientale et méridionale des galeries. sur la paroi intérieure. Pierre peignit la voûte de la chambre des demoiselles de la cour et restaura les tableaux muraux du cabinet de bain royal (ils représentaient, paraît-il. les trois Grâces). Mais ces artistes, avec tous les autres. peignirent et dorèrent aussi les caissons et les rosettes des plafonds, les meubles, les portes et grilles de fer, ils colorièrent même les toits de bardeaux, et passèrent au noir les balcons de bois sur les murs.

En 1548, il est fait mention pour la première fois de la „stuba ubi capita" (chambre aux têtes) appelée plus tard chambre des députés et célèbre par sa magnifique décoration. Les restes des 192 ou 196 têtes humaines placées jadis dans les caissons du plafond, conservées aujourd'hui dans quelques collections publiques et privées, attestent qu'un certain nombre au moins de ces ouvrages sortirent de la main de brillants sculpteurs du XVI-e siècle. Plusieurs de ces têtes étaient des portraits de membres de la famille royale.

Conjointement avec les peintres et les sculpteurs, travaillèrent à l'ornementation du château des brodeurs (par exemple Zybalth acupictor. 1543) et des tailleurs (Pierre l'Italien. 1543) qui en réunissant leurs efforts remplaçaient les tapissiers inconnus à cette époque.

Le tableau est complété par des renseignements sur les acquisitions de tentures précieuses et de tapisseries de Flandre destinées

à couvrir les murs. (il n'est parlé nulle part dans les comptes du célèbre cycle „Le Déluge"), sur les vitraux coloriés qu'on fait venir de Venise. sur des tableaux de chevalet. sur des meubles et des ustensiles divers. On achète non seulement des meubles de bois, parfois fort coûteux. mais encore des tables de marbre; d'immenses armoires et dressoirs pour l'argenterie entouraient les salles à manger jusqu'au plafond. d'où pendaient des lustres sculptés de bois. de métal. de corne. des écussons, des aigles ciselés de vermeil. Çà et là étaient disposés des torchères de cuivre ou de bronze et suspendues des lanternes de fer ou d'airain. A plusieurs reprises on fait faire un trône pour le roi et la reine, et en 1530. on fait encore un trône à part pour le „jeune roi" Sigismond-Auguste. couronné du vivant de son père. alors qu'il n'avait pas plus de dix ans.

Les comptes nous donnent de curieuses informations, très importantes d'ailleurs, sur la provenance des matières employées à la décoration de la demeure royale et importées à grands frais de l'étranger. souvent même de fort loin; sur les espèces de bois choisis pour les plafonds. les portes, les meubles; sur les noms. les ingrédients et les prix des couleurs; sur les carreaux à poële ornés, fabriqués le plus souvent dans le pays; sur les vitres de formes et désignations variées employées pour les fenêtres; sur les ouvrages de serrurerie et de chaudronnerie, etc.

Les historiens nous disent qu'après le grand incendie de 1595. Sigismond III entreprit la restauration du palais, et donna à la somptueuse demeure un lustre qu'elle n'avait même pas auparavant, s'il faut en croire les contemporains et le témoignage d'une foule d'écrivains et même de voyageurs étrangers du XVII-e siècle. On fit entrer dans sa décoration des marbres quelquefois tirés de lointains pays. des stucs et toute une série de lourds plafonds en bois, style baroque. recouverts de peintures à l'huile, sur toile, entourées de magnifiques encadrements dorés. A l'extérieur, on bâtit deux tours-pavillons flanquant la façade nord. Les comptes abondent en détails inédits à ce sujet. En 1601, les Italiens Jean Baptiste Petrino et Gaspard Arconi commencent à construire la tour avoisinant la „Patte de coq". De 1604 à 1636. c'est l'architecte Jean Trevano de Lugano qui dirige les travaux. Les marbres ouvrés sortent de l'atelier du Milanais Ambroise Meazzi; Jean l'Italien (peut-être ce même Petrino) exécute les stucs. Avec eux travaillent: Jacques le Bolognais. Etienne Brzeski, Albert Głazik. André Gawronck. etc. Jean

Klug, sculpteur, fait les cadres pour les tableaux et sans doute aussi pour les plafonds; on fait venir de Venise pour les peintures décoratives Thomas Dolabella qui avait participé à la décoration des plafonds du Palais des Doges, et qui, au Wawel, peint une multitude de tableaux à figure pour les plafonds et les murs. Ajoutons à tout cela les parquets de marbre des appartements et des galeries, les revêtements de marbre de certaines chambres, les statues placées (comme certaines indications portent à le croire) dans les galeries découvertes à arcades du XVI-e siècle, et nous pourrons affirmer qu'en réalité le palais royal regorgeait de richesses et de magnificences.

Les comptes des années suivantes ne nous sont parvenus que fragmentairement. En revanche ils sont remplacés par les inventaires et les rapports d'inspections qu'on a pu découvrir en assez grand nombre, et, entre autres, deux de ces documents du XVII-e siècle, complètement inconnus jusqu'ici. D'après ces sources et quelques autres encore nous savons que la tour, faussement dite de Sobieski, fut élevée sur les murs d'enceinte dès 1620, qu'elle avait en 1665 (donc neuf ans avant l'avénement de Jean Sobieski au trône) au second étage une chambre faisant partie des appartements royaux, et qu'elle était couronnée d'une flèche de la hauteur de plusieurs étages.

Dans les chapitres suivants est exposée la décadence du Wawel qui, à partir du transfert de la capitale à Varsovie, au commencement du XVII-e siècle, fut négligé et délabré peu à peu, jusqu'en 1702 où un incendie allumé par les Suédois en réduisit l'intérieur presque tout entier en ruines. Les réparations effectuées plus tard, et au point de vue uniquement administratif, par le gouvernement autrichien, sauvèrent, il est vrai, de la destruction les murs et en particulier les belles galeries à arcades, mais en même temps contribuèrent à détériorer, à anéantir même nombre de précieux détails qui avaient subsisté malgré toutes les catastrophes qu'ils avaient éprouvées.

Comme témoignages de l'ancienne splendeur on voit encore de nos jours, sans parler de l'ensemble des murs du magnifique palais italien d'une imposante grandeur, les galeries à arcades conservées pour ainsi dire comme dans un étui sous les murages et les crépissages d'il y a cent ans, quelques plafonds en bois, de nombreuses portes, de beaux chambranles de fenêtres renaissance, des frag-

ments de peintures décoratives du XVI-e siècle, et des restes de marbres et de stucs „baroque“ du XVII-e siècle.

Les études et les découvertes effectuées au cours des travaux préparatoires de la restauration du palais, entrepris il y a trois ans, et le projet lui-même de cette restauration ne pouvaient pour divers motifs prendre place dans le présent ouvrage.

Aux gravures de la première partie sont venues se joindre les 68 de la deuxième. Celles-ci pour la plupart représentent des détails d'architecture et des ornementations du palais de l'époque de la renaissance et du baroque, photographies ou dessins d'après nature, des vues de l'intérieur, enfin des reconstructions de l'état primitif et des photographies des monuments analogues de l'architecture italienne. Elles ont pour but de faire ressortir les qualités de style du château, ses côtés artistiques et techniques, de faciliter les comparaisons permettant de jeter quelque lumière sur la genèse et les parentés de cet édifice, sur le rang qu'il occupe dans l'architecture civile, parmi les palais italiens de l'époque de la renaissance florissante.

Un album de 74 planches forme un supplément utile et nécessaire à l'ouvrage. On y a inséré tout ce qui dans le format du livre aurait dû être réduit, entres autres les vues et plans anciens les plus remarquables. Il y en a un grand nombre que l'on ne connaissait pas du tout. Leur étude comparative nous renseigne sur l'ancien état du palais et les modifications qu'il a subies au cours des années; elle nous fait aussi connaître les diverses phases qu'a traversées l'ensemble des bâtiments du Wawel. Dans une planche on a réuni 24 des têtes du fameux plafond de la Chambre des députés; c'est tout ce dont on a pu obtenir la photographie. En dehors de celles-là nous savons seulement qu'il en subsiste encore quelques-unes des 200 ou à peu près qui ornaient cette salle. Cependant plus de la moitié des planches sont consacrées aux reproductions des relevés architectoniques de 1882, faisant partie de l'immense carton de Pryliński, dont le contenu est ainsi livré pour la première fois aux regards du public.

Sous peu paraîtra un fort volume de pièces archivales — comptes de constructions du XV-e au XVIII-e siècle, inventaires, rapports d'inspections et autres descriptions détaillées restées jusqu'ici manuscrites — dont M. Adam Chmiel a assumé la publication. Il est déjà sous presse. On y trouvera quantité de faits et de dates

dont il n'était pas possible de tenir compte dans une esquisse historique du Wawel et de ses bâtiments, et qui permettent en même temps de contrôler les assertions de cette esquisse.

---

2. P. WŁADYSŁAW CHOTKOWSKI. **Historya polityczna kościoła w Galicyi za rządów Maryi Teresy (1772—1780).** *(Politische Kirchen-Geschichte Galiziens unter der Regierung Maria Theresias) [1772—1780].*

Das Schicksal Polens war durch die Petersburger Konvention (19. Februar 1772) entschieden, als es Friedrich II. gelungen war, Kaunitz und Josef II. für die Teilung zu gewinnen — gegen die Absichten Rußlands, welches das ganze Land bereits beherrschte. Im Mai 1772 begann der Einmarsch der k. k. Truppen, in fünf Kolonnen, auf separaten Wegen. Die im Juni publizierten Aufrufe erklärten die Pazifikation des Landes als Grund und Zweck der Besetzung. Erst das Besitzungs-Patent (11. September) Maria Theresias sprach offen von der Revindikation und Rekuperation der Königreiche Galizien und Lodomerien auf Grund der Erbrechte der ungarischen Krone. Der erste Gouverneur Galiziens, Graf Pergen, begann seine Amtswaltung (29. September) mit einem feierlichen Gottesdienste in der Domkirche zu Lemberg. Das Besitzungs-Patent gab auch die Grenzen der neuen Königreiche an, sie wurden aber bedeutend hinausgeschoben und wurden erst nach vierjährigen Verhandlungen (1776), zum großen Verdruß M. Theresias zurückgezogen. Trotz der verlorenen 120 blieben noch 1280 Quadrat-Meilen neu erworben.

Das revindizierte Land sollte „mit den wenigsten Unkosten und auf die vorteilhafteste Art als möglich“ — in Besitz genommen werden, war aber vollständig unbekannt. Die Militär-Kommendanten, die Kreishauptleute und das Gubernium hatten vor allem die Aufgabe, über alle Landesverhältnisse zu berichten. Wegen der Handelsverträge mit der Republik wurde Kommerzial-Rat Degelmann nach Warschau abgeschickt. Seine sachverständigen Vorschläge auf industrielle Hebung des Landes hin blieben unbeachtet, der erhoffte kommerzielle Gewinn blieb aus. Die Teilung Polens hat den deutschen Binnen-Handel brachgelegt.

Die kirchlichen Zustände Galiziens schilderte Graf Pergen so

schlecht als nur möglich. Alles sollte reformiert und nach dem neuen kirchen-politischen Systeme zurechtgelegt werden. Vor allem sollten alle, oder doch die meisten Klöster aufgehoben, der Aufsicht der Bischöfe unterstellt, ihr Zusammenhang mit Rom und Polen abgeschnitten, die Ausübung der Seelsorge verboten werden. Die bischöfliche Gerichtsbarkeit riet er aufzuheben und den Bischöfen bei ihren Visitations-Reisen k. k. Beamte als *missi regii* beizugeben. Nach einer Instruktion des Fürsten Kaunitz (1773) sollten die Kreishauptleute für Heranbildung eines tüchtigen Klerus und Verbesserung des Nationalgeistes unter dem Volke Sorge tragen.

Kaunitz besorgte anfangs selbst alle Angelegenheiten Galiziens. Auf Drängen Josef II. wurde eine Galizische Hof-Deputation, später Galizische Hof-Kanzlei errichtet, aber 1776 aufgehoben — und die vereinigte Böhmisch-Österreichische Hof-Kanzlei besorgte alle galizischen Aktenstücke. Die geistlichen Angelegenheiten befinden sich im Archiv des k. k. Kultus- und Unterrichts-Ministeriums und dienten dem Verfasser als Quelle für sein Werk.

M. Theresia erklärte dem Nuntius Garampi, daß sie die neuen Königreiche nach dem neuen Zivil-Systeme regieren werde. Dieses System hatte sie unter dem Einflusse ihrer Ratgeber sich angeeignet. Außer den längst bekannten: Kaunitz, Swieten, Sonnenfels hat Heinke sehr viel zur Ausbildung dieser Regierungsweise beigetragen.

Der Anfang mit dem Klostertum ward in der Lombardei gemacht. Den Plan der Aufhebung der Klöster des Landes hat der Erzbischof von Mailand, Kardinal Pozzobonelli, ausgearbeitet (1771). Die Teilung Polens hat aber die Päpste in eine Zwangslage versetzt. Unter den Teilungs-Mächten war Österreich allein katholisch, somit durften die Päpste nur von M. Theresia Hilfe und Rettung für die bedrängte kath. Kirche in Polen hoffen, waren also gezwungen nachzugeben, um mit ihr nicht zu brechen. Übrigens konnten sie von dem damaligen Episkopat gar keine Unterstützung erwarten.

Die Nuntiatur-Berichte Viscontis und Garampis im Vatikanischen Archiv und die Korrespondenz Maria Th. mit Klemens XIII., Klemens XIV. und Pius VI. im k. k. Haus- Hof- und Staats- Archiv werfen ein neues Licht auf die Stellung M. Theresias zum hl. Stuhle seit der Teilung Polens bis zu ihrem Tode. Klemens der

XIV. mußte, mit schwerem Herzen in die sog. *Epoche* der Ordensprofession und die Aufhebung einer großen Zahl der Feiertage einwilligen. Die Staatsräte erklärten dem Nuntius gegenüber, der Papst sollte dankbar sein dafür, daß man ihm überhaupt gewähre, die Einwilligung zu geben. Dafür erlangte der Papst seitens der Kaiserin eine Gegenwirkung gegen die Politik Preußens, welches *motor segreto* war der schreklichen Verfolgung der unierten Kirche in der Ukraine (1772—1774). Der preußische Minister in Warschau bekam eine *somma considerabile*, ein eigenhändiges Schreiben der Kaiserin an Katharina erwirkte die Freiheit der eingekerkerten gr. kath. Pfarrer.

Nach dem definitiven Abschlusse der Teilung Polens durch die Grenztraktate (1776) ward der Bruch mit Rom vollständig. Garampi wurde auf jedem Schritte spioniert, Privatbriefe verschwanden aus dem Schreibtische der Kaiserin. Dem Episkopate und dem Klerus wurde jede Korrespondenz mit Rom ohne kaiserliche Bewilligung verboten. Ohne das *placetum* durfte kein päpstliches Schreiben verkündigt werden. Diese Hofdekrete (1776) waren so pünktlich ausgeführt, daß der Beichtvater M. Theresias ein eigenhändiges Schreiben Pius VI. sich gar nicht zu lesen getraute. Kurz vor ihrem Tode bat die Kaiserin den Papst um einen Bischofsstuhl für ihren Sohn Maximilian.

Die Laizisierung des Schulwesens in Österreich ließ sich mit einem Schlage, nach dem Plane des Grafen Pergen, nicht durchführen, das langsame Vorgehen hatte noch die erwünschte Folge, daß es kein Aufsehen erregte. Auch konnte der Kampf gegen die humanistische Erziehung nicht gänzlich durchgeführt werden. Die Reform des Volksschulwesens von Messner und Felbiger (1773) lieferten den Beweis, daß die Kritik immer leichter ist, als das Kunstwerk selbst. Der Sagansche Katechismus und dessen polnische Übersetzung von Felbiger waren miserabel. Die Reform der theologischen Studien von Rautenstrauch und die neuen Grundsätze des Kirchenrechts von Rieger riefen Proteste des Nuntius Garampi und des Erzbischofs Migazzi hervor. Das Handbuch der Kirchengeschichte von Stöger war im protestantischen Geiste verfaßt.

Die Aufhebung des Jesuiten-Ordens in Galizien, wo er 5 Kollegien und 6 Residenzen hatte, brachte dem Ärar 8.290.400 fl. reinen Einkommens. Das konfiszierte Vermögen der Krakauer Kollegien, welches sich in Galizien befand, war auf 861.557 fl. 29 kr.

geschätzt. Der Jesuiten-Fond war besonders administriert. Aus demselben wurde später der Studien-Fond und Akademie-Fond gebildet. In keinem Erblande hatte die Aufhebung der Jesuiten so viel Geld eingebracht.

Die Reduktion der Feiertage wurde in Galizien ohne jede Schwierigkeit durchgeführt, als Landespatron der Erzengel Michael durch die Kaiserin verkündigt. Ein Hofdekret führte die Wochenmärkte und das Verbot jeden Handels an den Feiertagen ein.

Während Rußland und Preußen von ihren neuen Untertanen den Huldigungsakt sofort verlangten, wartete M. Theresia, bis der König und der polnische Reichstag den Teilungsakt unterschrieben hatten (1773). Sie nahm auch ihrem Sohne Josef II. die Reise nach Galizien sehr übel. Der Huldigungsakt war am 29. Dezember 1773 abgenommen. Befreit davon waren die polnischen Bischöfe, welche nur kleinere Teile ihrer Diözesen in Galizien hatten. Eine Ausnahme machte der Fürstbischof von Krakau, weil ein großer Teil seiner Diözese und Güter in Galizien *(cis Vistulam)* lagen.

Die Geschichte der römisch-kath. Diözesen Galiziens bildet den Inhalt des II. Buches.

Die Grenzdemarkation (1776) ermöglichte erst der galizischen Landesstelle eine genaue Grenzbeschreibung und Statistik der Kirchensprengel, Dekanate und Pfarreien, der Einkünfte der Bischöfe, Domherrn und Pfarrer. Genaue Berechnungen wurden gemacht, ob die Separation der Diözesen einen materiellen Gewinn oder Verlust bringen würde. Die ganze Angelegenheit mußte aber bis zum Tode M. Theresias auf sich beruhen.

Bereits Graf Pergen verlangte von dem Lemberger Erzbischof, daß er seine bischöflichen Visitations-Reisen in Begleitung von k. k. Beamten vornehme. Der greise Kirchenfürst lehnte das Ansinnen ab und blieb standhaft. M. Theresia entschied schließlich zu Gunsten des Erzbischofs (1774). Dagegen wurde seine Eingabe, in welcher er zwölf Anliegen vorlegte, in allen Punkten, gemäß dem Referate des Gubernial-Rates Knop — abschlägig beantwortet. Eine Reise, welche der Erzbischof nach Wien unternahm, brachte ihm den Grafentitel und den Stephans-Orden ein, aber seine Gesuche wurden abgelehnt. Der greise Oberhirt konnte sich dem neuen Regierungssystem nicht gänzlich fügen und so wurde ihm deshalb ein Koadjutor *cum jure succedendi* aufgedrängt. Weil er über die hohe Besteuerung seiner Tafelgüter klagte, wurden ihm von M. Theresia

die Einkünfte der Benediktiner-Abtei in Tyniec gewährt Dagegen bat der Bischof von Przemyśl selbst um einen Koadjutor. Dafür war der böhmische Kanonikus Betansky ausersehen — ein Individuum, welches M. Theresia nur nach längerem Widerstreben anernannte.

Der zweite Band beginnt mit der Geschichte der *cisvistulana Dioecesis*, dh. jenes Teils des Krakauer Sprengels, welcher in Galizien lag.

Der Krakauer Fürstbischof Soltyk verblieb fünf Jahre in Verbannung, in welche er mit Gewalt nach Rußland abgeführt worden war. Nach der Teilung Polens gab ihm Katharina die Freiheit wieder. Er erfüllte zwar genau und pünktlich alle Gubernial-Dekrete, welche ihm aus Lemberg zugeschickt wurden, aber trotzdem suchte M. Theresia unaufhörlich die Separation der Diözese durchzuführen. Drei Kanditaten: Chorinsky, Schubirz und Schafgotsch, der Reihe nach — waren für den Bischofsstuhl in Tarnów ausgesucht, die Vorstellungen Garampis wurden nicht beachtet, dennoch unterblieb die Separation. Ein Privatschreiben des polnischen Königs bewog die Kaiserin, von dem Vorhaben abzugehen. Kaunitz riet auch, die Polen nicht zu reizen. M. Theresia gab dem Krakauer Fürstbischof und dessen Koadjutor Poniatowski, dem Bruder des Königs, das Versprechen, den galizischen Teil der Diözese nicht zu entziehen. Sołtyk mußte aber ein galizisches Konsistorium in der Nähe von Krakau — später in Tarnów errichten. Ebenso wurde die Separation des Zipzer-Kreises unterlassen.

Das neue Zivil-System wurde in Galizien streng durchgeführt. Die Bischöfe bekamen vom Gubernium ein Dekret nach dem anderen und mußten sie dem Klerus bekannt geben. Außer den bereits bekannten erließ M. Theresia ein Dekret, in welchem sie die Formel vorschrieb, wie das apost. Glaubensbekenntnis hergesagt werden solle. Alle kirchlichen Strafen, öffentliche Bußwerke, Pilgerfahrten, Dekanat-Kongregationen wurden verboten. Die bischöfliche Gerichtsbarkeit wurde zwar noch anerkannt, aber ganz illusorisch gemacht, indem bei jedem Strafverfahren eine *Commissio mixta* ausgesetzt werden mußte, und das Gubernium Apellationen von den Geistlichen annahm. In einem Falle verlor Sołtyk den Proceß und wurde vom Gubernium zu einer Geldstrafe unter Androhung des Sequesters seiner Güter verdammt.

Alle Benefizien des königlichen Patronates waren

als eine ausschließlich der Regierung gehörende Domäne angesehen. Für die Kandidaten mußten besondere Examinatoren eingesetzt, die Zensuren dem Gubernator zugeschickt werden. Die Ernennung geschah durch die Kaiserin. Im Todesfalle wurde die Pfarre durch einen Beamten besetzt und das Vermögen administriert. Der geistliche Administrator bekam nichts. Der Krakauer Universität wurde das Patronatsrecht in Galizien genommen. Alle Gesuche in Rom wegen der Provision und Konfirmation der Pfründen wurde verboten.

Der Pfarrklerus war verpflichtet, alle Dekrete und Patente von der Kanzel zu verkünden, erklären und genau zu protokollieren. Sie waren gedruckt und mit einer erbärmlichen polnischen Übersetzung versehen. Sie betrafen die Maut und die Zoll-Gebühren und die Konskriptionen von Vieh und Menschen, Asyle, Juden-Taufen, Begräbnis, Trauer- und Gottesdienstordnung, Stol-Taxen, Kauf und Intabulation der geistlichen Güter, Klöster-Fundationen. Das Tabaks-Monopol-Patent verkündete Prügel und Zwangsarbeiten für größere Kontravetationen. Dem Klerus wurden Fassionen abgefordert und Steuern auferlegt. Eine Kriegssteuer mußten auch solche Geistliche zahlen, welche keine Congrua hatten. Unzählige Denuntiationen plagten den Klerus.

Über das Schulwesen in Galizien und die Unwissenheit der Geistlichkeit wird in den Gubernialberichten viel geklagt, doch gebessert wurde nichts. Die Zahl der Diözesan-Bildungs-Anstalten blieb dieselbe. Die von den Jesuiten geleitete Universität in Lemberg wurde auf stürmisches Verlangen des Erzbischofs *de nomine* eröffnet, aber nur zwei Professoren der Theologie angestellt. Diese sollten die ganze theologische Bildung in Galizien leiten und reformieren. In dem Barbareum in Wien fanden 14 ruthenische Kleriker Bildung. Die Kosten wurden aus dem galizischen Jesuitenfond bestritten.

Laut den Gubernial-Berichten befanden sich in Galizien lateinische Schulen in Überzahl. Sechs derselben wurden nach Aufhebung der Jesuiten aus dem Jesuitenfond erhalten, überall der deutsche Unterricht eingeführt. Für die adelige Jugend wurde die Standes-Akademie (Theresianum) in Lemberg errichtet. Auch im Volks-Schulwesen wurde nichts gebessert. Nur eine Normal-Schule in Lemberg wurde eröffnet. Die Lehramts-Kandidaten wurden in Kaplitz durch Kindermann herangebildet. Die Schulbü-

cher und der Katechismus mußten ins Polnische übersetzt werden; die Übersetzung war fast ebenso unverständlich wie das Deutsche. Die Zahl der Schulkinder wollte nicht wachsen. Von einem Schulgelde konnte keine Rede sein. Zur Ausbildung des Pfarrklerus in der neuen Schulmethode wurde Hoffmann nach Lemberg abgeschickt.

Die Zahl der lateinischen Klöster in Galizien belief sich auf 188 (darunter 23 Nonnenklöster). Vor allem wurde ihnen jeder Zusammenhang mit Ordens-Oberen in Polen und den Ordensgeneralen in Rom, die Provinz-Kassen und jede Geldausfuhr (unter körperlichen Strafen), jede neue Fundation verboten, der dritte Orden, die Klöstergefängnisse und die Exemption aufgehoben. Den Bischöfen war aufgetragen, die Klöster zu visitieren, dieses Recht wurde (1777) auch den Gubernial-Beamten erteilt. Die theologischen Studien wurden, nach der neuen Reform, auch den Klöstern aufgedrungen.

Eine speziell eingesetzte Fundations-Kommission untersuchte alle Stiftungs-Dokumente der galizischen Klöster und kam zu dem Schlusse, daß die polnischen Könige kein Recht hatten, durch Schenkungen ihre Nachfolgerin — M. Theresia — zu schädigen. So wurden die Dominikaner aus Bochnia entfernt und nach Jaroslau versetzt, ihr Vermögen versteigert. Den Bernhardinern in Sokal wurden Grundstücke, welche sie angekauft hatten, konfisziert und verkauft.

Bereits im J. 1774 erließ M. Theresia ein Dekret, in welchem sie die Klöster in Galizien nach und nach aufzuheben befahl. Der Gubernialrat Knop hat verschiedene Tabellen zusammengestellt, nach welchen 72 Klöster aufgehoben, der Rest den Provinzialen in den Erbländern unterstellt werden sollten. Der bayrische Erbfolge-Krieg erweckte neue Besorgnisse und M. Theresia befahl, mit der Aufhebung abzuwarten.

Ebenso war der größere Teil der 67 Basilianer-Klöster zur Aufhebung bestimmt. Der Orden war eben in einen langwierigen Streit mit den gr.-kath. Bischöfen um seine Exemption verwickelt — er wandte sich an die Kaiserin um Schutz und wurde der Jurisdiktion der Bischöfe unterstellt. Drei kleinere Klöster wurden, auf Verlangen des Provinzialen, aufgehoben.

Die Kirche des armenischen und des griechischen Ritus bildet den Inhalt des vierten Buches.

Den armenischen Erzbischof lobte Graf Pergen als den

geschätztesten aller galizischen Bischöfe und erwirkte ihm, sowie dem Kathedralklerus, eine Gehaltzulage, welche aus dem Jesuitenfond gezahlt wurde. Die Diözese bildete kein abgesondertes Ganze; die wenigen Pfarreien befanden sich in einzelnen Städten.

Die gr.-kath. Kirche zählte 2 Bistümer, zu Lemberg und Przemyśl. Zwei Brüder Szeptycki waren ihnen als Bischöfe vorgesetzt. Der ältere, Leo Szeptycki, Bischof von Lemberg, war zugleich *coadjutor cum jure succedendi* des Metropoliten von ganz Rutenien Wolodkowicz und führte mit demselben einen langjährigen Streit in Geldsachen. Die apost. Nuntien Visconti und Garampi taten ihr Mögliches, um den Zwist zu schlichten. Inzwischen entbrannte in der Ukraine die schrecklichste Verfolgung der gr.-kath. Kirche seitens der Russen. Mit Gewalt wurden unierte Pfarrkinder für die orthodoxe Staatskirche bekehrt. Die Gefängnisse in Berdyczow waren mit unierten Pfarrern überfüllt. Die bereits erwähnte Intervention M. Theresias verhalf ihnen zur Freiheit. Als Koadjutor hatte Szeptycki die Pflicht, sich nach der Ukraine zu begeben, um so mehr, als er dem Garampi das Recht, einen apost. Delegierten dorthin abzuschicken, absprach. Er besuchte den Gouverneur in Lemberg und gab ihm eine lateinische Denkschrift, bat aber um Verschwiegenheit. Die Denkschrift enthielt einen politischen Plan, nach welchem M. Theresia die gr.-kath. Kirche in der Ukraine in Schutz nehmen und auf Grund dessen sich später ihrer aneignen könnte. Kaunitz merkte die Absicht, ging aber nicht auf den Leim. Doch erhielt Szeptycki die Erlaubnis, seinen Bischofssitz in Lemberg mit der Metropoliten — Würde von ganz Rutenien zu vereinigen, nachdem der Metropolit gestorben war (1777). M. Theresia beabsichtigte zwar die gr.-kath. Bistümer in Ungarn und Siebenbürgen mit der Metropole in Lemberg zu vereinigen, diese Absicht scheiterte aber am Widerstande der ungarischen Hof-Kanzlei Die Separation der gr.-kath. Kirche in Galizien wurde erst (1808) durch die Ernennung eines Metropoliten in Lemberg vollzogen.

Leo Szeptycki führte durch 30 Jahre einen Prozeß mit dem Basilianer-Orden wegen der Kirche und des Klosters zu St. Georg in Lemberg, weil er die Kirche zur Kathedrale und das Kloster zur Unterbringung eines Kapitels brauchte. Der Prozeß war in Rom anhängig, aber beide Parteien wandten sich nach Wien, nach der Teilung Polens. M. Theresia ließ ein *judicium delegatum mixtum* in Lemberg einsetzen. Die Basilianer verloren den Prozeß,

hielten sich aber in ihrem Besitz bis 1817. Der Prozeß brachte dem Fiskus den Nutzen, daß das Vermögen der Basilianer taxiert und verkauft wurde. Bei der Schätzung des Kirchenschatzes war ein Ring mit Diamanten auf 30 x. geschätzt.

Als die Nachricht von dem plötzlichen Ableben Szeptyckis (1779) nach Lemberg kam, wählte das von ihm ernannte Domkapitel einen Administrator. Die Wahl war von der Wiener Nuntiatur für ungültig erklärt, dessen ungeachtet waltete der Administrator seines Amtes. Auf ein Bittgesuch dieses Kapitels erließ M. Theresia ein Dekret, durch welches auch Weltpriester zur Bischofswürde zugelassen wurden. Da der Bischof zu Przemyśl auch gestorben war, wurden von der Hofkanzlei zwei Kandidaten vorgeschlagen: Bielanski für Lemberg und Szumlanski für Przemyśl. M. Theresia akzeptierte den ersten, statt des zweiten ernannte sie den Chelmer Bischof Ryllo.

Der erste benötigte einer Dispens von den Ordensgelübden nach dem Brauch der orientalischen Kirche. Da er um dieselbe nicht ankommen wollte, wurde sie ihm von Rom erteilt, nur sollte er sich bedanken. Auch das wollte er nicht tun. Der Metropolit Śmogorzewski war derselben Ansicht und konsekrierte ihn (1781) ohne Dispens von Rom. Auch der Chelmer Bischof Ryllo übernahm die Verwaltung der Przemysler Diözese und behielt seinen bisherigen Sprengel. Erst 1783 wurde er von Josef II. aufgefordert, sich auf eines von beiden Bistümern zu beschränken Er wählte Przemyśl. Erst jetzt gab ihm der Metropolit die nötige Translation, obgleich er dazu kein Recht hatte. Die Propaganda hat sie aber dennoch bestätigt, nur sollte sich Ryllo dafür bedanken. Sowohl Ryllo als der Metropolit nahmen Stellung dagegen. Ein diesbezügliches Dekret der Propaganda wurde von dem Metropoliten der Lemberger Landesstelle, unter Androhung weiterer Schritte, übermittelt.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

2 Marca 1909.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 3. Mars. 1909.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 23 MARS 1909.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. W. Bruchnalski présente son travail: „*Notes sur l'origine des Ayeux d'Adam Mickiewicz (»Le Vampire« et »Les Ayeux P. II«)*".

M. le Comte Georges Mycielski présente son travail: „*Un tableau inconnu de Van Dyck en Pologne*").

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 8 MARS 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, 8-o, ser. II, vol. XXVII, 1 planche, p. 311.

W. Zakrzewski: »Stanisław Górski i jego prace historyczne. Propozycya i zarys programu konkursu«. *(Stanislas Górski et ses oeuvres historiques)*, 8-o, p. 28.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Skibiński: „*La Pologne pendant la guerre de Silésie (1740—1745)*.

Résumés

3. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 21 stycznia 1909 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 21 janvier 1909).*

M. Sokołowski, président, rend hommage à la mémoire du comte Adam Krasiński, décédé le 17 janvier. La mort prématurée du comte Krasiński cause une perte douloureuse à toute la Pologne. On sait avec quelle ardeur le défunt prodiguait ses efforts et son zèle pour le bien du pays, et étendait de tous côtés sa généreuse activité, malgré les conditions ingrates qui souvent lui étaient un obstacle. Le suprême mobile de ses actions fut toujours et partout un inlassable dévouement à tout ce qui est grand, noble et beau. Le comte Adam Krasiński ne faisait pas partie, il est vrai, de la Commission de l'Histoire de l'Art; mais en qualité de Président de la société des protecteurs des arts et des lettres à Varsovie (Warszawskie Towarzystwo Opieki Zabytków sztuki i kultury), il a rendu à notre commission des services qu'elle ne saurait oublier.

M. le comte Georges Mycielski donne lecture d'une note touchant un peintre polonais, inconnu jusqu'ici, étudiant en Hollande dans la première moitié du XVII-e siècle. Il lui a été signalé par M. A. Bredius qui a découvert sa trace dans les archives notariales d'Amsterdam. On sait que ce savant se livre depuis quelques années à des recherches archivales, recherches dont les résultats sont des plus précieux pour l'histoire de l'art hollandais. Cet artiste s'appelle Christophe Tretkowski. Né en 1622, il réside en 1642 à Amsterdam où il fait des études à l'atelier du célèbre peintre de nature morte Elie Vonck (1605—1652). On voit Tretkowski en juin et août 1642, chez le maître hollandais à titre de „compagnon peintre". M. le comte Mycielski pense que ce Tretkowski

doit être un parent du peintre cracovien Jean Tricius qui, d'après les dernières études du rapporteur, s'appelait sans aucun doute Trethko, et qui précisément en 1642, se trouvait à Anvers, tout près de la frontière de la Hollande, chez Jacques Jordaens dont il prenait des leçons; ces deux artistes vraisemblablement appartenaient à la même famille et certainement étaient ensemble partis pour la Hollande afin d'y étudier la peinture.

M. Mathieu Szukiewicz parle de la bibliothèque du séminaire ecclésiastique de Żytomierz. Il y a découvert trois ouvrages qui présentent un intérêt tout particulier. C'est d'abord un graduel sur parchemin, ouvrage exécuté à Cracovie en 1642, par le frère Blaise *cognomento* Deray, pour le couvent des Dominicains de Łuck. Puis un manuscrit latin d'un trinitaire polonais, Alexandre, écrit à Rome en 1758. Ce manuscrit, dont la valeur principale consiste en plans et dessins, traite de la géographie astronomique, de l'acoustique, de l'optique et surtout de l'architecture. On y admire les reproductions de diverses églises et palais romains, ainsi que des relevés détaillés de portails, fenêtres, colonnes, etc. En outre M. Szukiewicz a trouvé dans cette bibliothèque une pièce unique (du moins à sa connaissance). C'est un livre de cantiques dissidents, qui, malgré qu'il soit endommagé (il y manque les premiers et les derniers feuillets), n'en constitue pas moins un monument de premier ordre et peut servir à combler, ne serait-ce qu'en partie, une lacune regrettable dans la littérature arienne, lacune qui s'est si souvent fait sentir aux historiens de notre culture nationale.

M. Jean Ptaśnik soumet à la Commission des matériaux ayant trait à la construction de l'église collégiale de Pultusk, matériaux recueillis dans les archives de cette ville et dans celles de Płock. Les plus complets de ces documents ne datent que du commencement du XVII-e siècle. Il communique encore une quantité de pièces archivales touchant les vases et objets d'église, pièces d'autant plus curieuses que quelques-uns de ces accessoires du culte avaient été commandés chez des maîtres cracoviens, ou encore avaient été offerts à la collégiale par les évêques Erasme Ciołek, Dunin, Wolski, Baranowski, Szyszkowski et quelques autres. M. Ptaśnik présente aussi le testament de l'évêque de Płock, St. Łubieński, historien connu qui vivait au commencement du XVII-e siècle. Ce document, assez étendu, est des plus intéressants. Il donne enfin lecture d'un mémoire touchant certains points de l'histoire de Cracovie, entre

autres l'inspection de la tour de Sigismond en 1655. A cette époque cette tour menaçant ruine fut soigneusement étudiée, et on vit que les fondements en étaient insuffisants, ce qui fut alors considéré comme la cause principale des fissures et des lézardes des murs. Actuellement encore, ainsi que les dernières investigations l'ont démontré, cette cause subsiste toujours.

M. Stanislas Turczyński lit une notice sur la fabrique de porcelaine et de faïence de Baranówka en Volhynie. Elle fut fondée, puis dirigée par un des chefs de la fabrique de Korzec, Michel de Mezer. C'est aussi de Korzec principalement qu'on y amena des ouvriers; aussi voit-on sur les produits de Baranówka l'influence évidente, quelquefois même l'imitation des modèles de Vienne et de Saxe, via Korzec. Les porcelaines et faïences, à peu d'exceptions près, portent des marques dont la plus fréquente est trois étoiles bleues avec le mot „Baranówka", ou même sans ce mot; on y voit encore le seul mot Baranówka, ou même simplement la lettre B; après 1829 y figure le blason impérial russe et le mot Baranówka (le plus souvent en russe, beaucoup plus rarement en polonais). En 1829 meurent Michel de Mezer, propriétaire de la fabrique, et son frère François. L'établissement passe aux mains de leurs fils. C'est de cette époque que date la décadence progressive de la fabrique sous le rapport de la finesse et de la beauté des produits.

En 1865—68, les co-associés actionnaires se retirent, et la maison reste jusqu'en 1890 sous la direction de Joseph de Mezer. Elle devient aloss en partie la propriété de la comtesse K. Grocholska; enfin en 1896 elle passe à M. Gripari, le propriétaire actuel.

M. Maryan Sokołowski présente une série de photographies de l'église collégiale de Łasko et des objets d'art qui s'y trouvent Cette église gothique, reconstruite en partie à l'époque du baroque, est un des monuments les plus remarquables de la Pologne. Au maître-autel on voit un admirable médaillon de marbre, représentant la Sainte-Vierge avec l'Enfant Jésus. Il est dû au fameux André della Robbia. Parmi les ouvrages d'industrie artistique, il faut citer en premier lieu une belle et précieuse chape du XVI-e siècle. Les broderies de cette chape d'un rare magnificence sont très probablement un ouvrage italien.

4. GEORGES MYCIELSKI. **Pierwszy obraz Rubensa w Polsce.** *(Le premier tableau de Rubens en Pologne).*

Dans l'église de S. Nicolas à Kalisz, fondée au XIII-e siècle par le duc Boleslas-le-Pieux et sa femme Yolande, reconstruite ultérieurement dans le style gothique, sous Casimir-le-Grand, et assignée aux Chanoines Réguliers, se trouve, depuis la fin du premier quart du XVII-e siècle, au-dessus du maître-autel d'un superbe baroque, un tableau à l'huile d'imposantes dimensions. Pendant tout le XIX-e siècle les habitants de Kalisz et des environs le considéraient comme une oeuvre de Rubens; mais en dehors de ce cercle local fort étroit, il était à peu près inconnu. Ce n'est qu'après 1850 et à l'occasion d'une restauration — assez mauvaise d'ailleurs — de cette peinture, qu'on commence à en parler dans le Royaume de Pologne. Dans le „Kaliszanin" (journal de Kalisz), les „Kłosy" (les Epis, journal illustré), le „Kuryer Warszawski" (Courrier de Varsovie) on lui consacre des articles pour la plupart insignifiants, parmi lesquels toutefois se distingue par un réel mérite de méthode le travail de M. Alphonse Parczewski de Kalisz. Néanmoins le tableau n'a jusqu'ici été étudié sérieusement, ni sous le rapport historique, ni sous le rapport artistique. M. le comte Mycielski a voulu combler cette lacune et voici le résultat des recherches qu'il a faites, avec le concours de M. le chanoine Jean Sobczyński, curé actuel de l'église S. Nicolas à Kalisz.

Le tableau représente „La Descente de la Croix" et il est sans aucun doute une oeuvre authentique de Pierre-Paul Rubens, peinte en 1620—1621. En même temps que le magnifique maître-autel baroque doré, il fut offert cette année-là par Pierre Żeromski, secrétaire royal, plus tard maître-queux de la couronne et staroste de Bydgoszcz, décédé à Cracovie en 1633. Żeromski, natif de Kalisz, soigneusement élevé à Rome, parlant plusieurs langues, était un des courtisans favoris de Sigismond III, et ce prince lui confia plusieurs missions à l'étranger. Après la diète de novembre 1620, Żeromski, à l'effet d'y obtenir des subsides pour la guerre contre les Turcs, est envoyé en Flandre, où est alors lieutenant-gouverneur l'Archiduc Albert d'Autriche. Les subsides lui furent refusés, mais il acheta à l'atelier de Rubens à Anvers une superbe „Descente de la Croix", que dès 1621 sans aucun doute il fit transporter à Kalisz. Ce fait, ainsi que l'authenticité du tableau, sont confirmés par un

document presque contemporain. La visite de l'église de S. Nicolas à Kalisz, effectuée le 26 novembre 1639 par Stanislas Żychowicz, archidiacre de Kalisz, au nom de l'archevêque de Gniezno, visite relatée dans un document manuscrit de l'époque, conservé dans les archives de l'église, corrobore incontestablement notre assertion. Ce document fut établi du vivant même de Rubens, qui ne mourut qu'en 1640, et il est aussi contemporain de Żeromski, ou tout au moins du clergé qui avait été en relations avec ce dernier.

Le tableau, peint sur toile, mesure 3 m. 20 cm. de hauteur, sur 2 m. 12 cm. de largeur. Le groupe, supérieurement ordonné, est composé de cinq personnes: Joseph d'Arimathie et S. Jean détachent de la Croix le corps admirable du Christ, à droite la Sainte-Vierge, de toute beauté, est debout, tandis qu'au pied de la Croix, Sainte Marie Madeleine à genoux tend ses mains vers le Christ. Cette composition fait partie du second groupe des „Descentes de la Croix" de Rubens. Au premier, d'une composition avant tout dramatique, où figurent neuf personnes, appartiennent, à côté du chef d'oeuvre capital de 1612 qui se trouve à la cathédrale d'Anvers, les tableaux de S. Omer, de Lille et de Valenciennes, peints jusqu'en 1615 et même un peu plus tard. Le second groupe, plutôt lyrique, avec une grande tristesse et beaucoup de sérénité, était jusqu'ici représenté par les tableaux qui se trouvent à Arras: l'un, à la cathédrale, l'autre à l'église de S. Jean Baptiste. M. Max Rooses, le plus éminent critique et connaisseur de Rubens de notre temps, considère le second de ces tableaux comme une oeuvre d'élèves de Rubens, exécutée vers 1625 et retouchée en quelques endroits seulement par le maître lui-même; le premier, comme un ouvrage tout-à-fait détérioré et non original. La „Descente de la Croix" de Kalisz doit donc certainement prendre place parmi les productions authentiques de ce second groupe. Ce tableau, quant à la composition, est identique à celui d'Arras, qu'il surpasse toutefois en longueur de 40 cm. et en largeur de 7 cm. Les couleurs des vêtements de la Vierge et de Joseph d'Arimathie sont aussi différentes dans le tableau de Kalisz, et beaucoup mieux que celles de la peinture d'Arras, présentent un caractère qui parle en faveur de l'authenticité de la toile. Toute la technique enfin, large et aisée au-delà de toute expression, le coloris brillant, le ton général du chef-d'oeuvre, tout en un mot atteste que le tableau de Kalisz est bien un ouvrage original du maître d'Anvers, le premier sans doute qui

ait été apporté en Pologne. Les relations qui plus tard s'établiront entre les Polonais et Rubens et les artistes flamands, ne commencent qu'en 1624, c'est-à-dire lors du voyage de Ladislas Wasa, prince royal de Pologne, à Bruxelles et à Anvers.

---

5. Dr. A. KRZYŻANOWSKI. Prawo Greshama. (*Das s. g. Greshamsche Gesetz*).

I.

Die früheren Geldtheoretiker, welche die Wechselwirkungen zwischen guter u. schlechter Münze zum Gegenstande ihrer Untersuchungen gemacht haben, erörterten hauptsächlich den Fall des Bestandes der guten u. schlechten Münze aus verschiedenen Quantitäten desselben Metalls. Im Laufe der Zeit hat man das Greshamsche Gesetz erweitert. Es wird jetzt auch auf die Fälle der Herstellung beider Geldarten, welchen der Gesetzgeber dieselbe gesetzliche Zahlungskraft in einem von ihm bestimmten Verhältnisse verliehen hat, aus verschiedenem Metall (Bimetallismus) oder Material (Papiergeld) bezogen. Die Formulierung des Gesetzes hat sich ebenfalls im Laufe der Zeit geändert. Jevons begnügt sich nicht mit der Feststellung, daß gutes Geld von dem schlechten verdrängt wird, er setzt hinzu: „gutes Geld ist nicht im Stande, das schlechte zu verdrängen".

Das Greshamsche Gesetz (ein empirisches, nicht ein theoretisches Gesetz) gehört zu den wenigen Grundsätzen der Volkswirtschaftslehre, welche nicht angefochten worden sind. Vielleicht eben deshalb läßt die Erkenntnis der Grenzen seiner Wirksamkeit manches zu wünschen übrig. Das Verschwinden des guten Geldes im Umlaufe ist unumgänglich bedingt durch die Zuerkennung derselben gesetzlichen Zahlungskraft dem schlechten Gelde, hängt auch im hohen Grade von der freien Prägbarkeit des schlechten Geldes ab — die Berücksichtigung der Wirkungen dieser zweiten Ursachenreihe ist öfters mangelhaft.

Das Verschwinden des guten Geldes beruht auf einer richtigen Einschätzung der verschiedenen Materialwerte, aus welchen die durchs Gesetz gleichgestellten Geldarten hergestellt worden sind.

Wer bares Geld sparen will, wird dazu gutes Geld verwenden,

mit dem schlechten wird er den Staat und die Gläubiger bezahlen. was natürlich unmöglich wäre, wenn nicht der Staat die Gläubiger auch das schlechte Geld anzunehmen gesetzlich nötigen würde. Das bessere Geld wird auch zur industriellen Verwendung bevorzugt und bei internationalen Zahlungen fast ausschließlich gebraucht. Das Greshamsche Gesetz tritt in Wirksamkeit nur in den territorialen Grenzen des Staates. dessen Gesetzgebung die Grundlage seiner Existenz bildet. Der Umlauf des schlechten Geldes im Inneren des Staates ist durch die gesetzliche Zahlungskraft und weiter dadurch. daß die Staatskassen damit zahlen, zu erklären. Mit diesen Mitteln kann man den ausländischen Zahlungsverkehr nicht beeinflussen. Die internationalen Verpflichtungen bilden daher den dritten Fall des Verschwindens des Geldes. welcher aber von den zwei ersten Fällen grundsätzlich verschieden ist.

Die Verdrängungsmodalitäten des guten Geldes weisen deutlich auf das Bedingtsein dieses Vorganges durch eine entsprechende staatliche Gesetzgebung hin. Dieselbe Beobachtung drängt sich auf, wenn man die Mittel der Erhaltung im Umlaufe. beziehungsweise der Wiederherstellung des Umlaufes des guten Geldes in Erwägung zieht. Von durchschlagender Wirkung ist nur die Entziehung der gesetzlichen Zahlungskraft dem schlechten Gelde und Verweigerung der Annahme desselben bei den an den Staat zu entrichtenden Zahlungen. Noch in der ersten Hälfte des XVII-ten Jahrh. bedrohte das englische Gesetz mit dem Tode die „Kipper & Wipper“. Trotz der strengen Durchführung dieses Gesetzes verschwand fortwährend das neue gute Geld aus dem Verkehre. Es wurde eingeschmolzen oder exportiert. Erst die u. A. von Locke u. Dudley North befürwortete Entziehung der gesetzlichen Zahlungskraft und die Annahme desselben bei den Staatskassen nur nach dem Materialwert sicherte endlich den Umlauf des guten Geldes.

Daß die gesetzliche Zahlungskraft die unentbehrliche Voraussetzung für die Wirksamkeit des Greshamschen Gesetzes bildet, ist auch aus dem Verhältnisse zwischen Währungs- und Scheidemünze zu ersehen. Die minderwertige Scheidemünze bewirkt keine Verdrängung des vollwertigen Kurantgeldes aus dem Verkehre einfach deshalb, weil die gesetzliche Zahlungskraft der Scheidemünze eng begrenzt ist.

Mit einer vollständigen und raschen Wirksamkeit des Gresham-

schen Gesetzes haben wir nur dann zu tun, wenn die freie Prägbarkeit für private Rechnung ermöglicht ist. Würde der Staat jedwedem das Emissionsrecht von Papiergeld einräumen, so würden sicherlich viele dieses bequeme Bereicherungsmittel anwenden, natürlich solange die Kaufskraft des Papiergeldes sich über dem Niveau des papierenen Materialwertes (plus Fabrikationskosten des Papiergeldes) halten würde. In der Praxis haben wir es mit ganz ähnlichen Verhältnissen zu tun in den Fällen des wirklichen, vollständigen Bimetallismus. Der Eigentümer von Gold- oder Silberbarren will dieselben möglichst vorteilhaft veräußern. Solange ihm die Wahl zwischen der Münze, welche die von Privaten eingelieferten Barren in gesetzlich festgestelltem Verhältnisse ohne weiteres ausprägt, und den anderen Verkaufsmöglichkeiten auf dem Markte freisteht, wird er selbstverständlich seine Barren dort veräußern, wo dieselben besser zu verwerten sind. In Frankreich und in den Vereinigten Staaten ist während des XIX-ten Jahrh. zu beobachten, daß, solange die Münze der privaten Benützung offenstand, die privaten Ausmünzungen hauptsächlich aus dem augenblicklich unterwertigen Metall bestanden haben. Der Preisfall eines der Bestandteile des gegebenen bimetallistischen monetären Systems bewirkt einen ununterbrochenen Zufluß zur Münze des im Preise gesunkenen Metalls. Von dort aus gelangt das schlechte Geld in den Verkehr und bildet eine ständig wirkende Ursache des Verschwindens des guten Geldes. Dieser Vorgang ist bedingt nicht nur durch das Vorhandensein an sich des unterwertigen, mit unbeschränkter Zahlungskraft ausgestatteten Geldes, aber auch durch das Vorhandensein einer entsprechenden Quantität des schlechten und ihres Verhältnisses zur Quantität des guten Geldes. Eine definitive Verdrängung des guten kann nur dann stattfinden, wenn die Möglichkeit besteht, eine den Erfordernissen des Verkehrs gewissermaßen genügende Quantität der schlechten Geldart in Umlauf zu setzen. Die freie Prägbarkeit der schlechten Geldart bildet eine Garantie dafür, daß dieselbe in einer zur Verdrängung der guten genügenden Quantität im Verkehr vorhanden sein wird. Die Schließung der Münze für das von Privaten beigestellte unterwertige Metall kann die Wirksamkeit des Greshamschen Gesetzes aufheben, weil auf diese Weise eine Beschränkung der Quantität der schlechten Geldart zu erzielen ist, insoferne der Staat sein Prägungsrecht nicht mißbraucht. Die Entziehung der gesetzlichen Zahlungskraft ist gleichbedeutend mit einer vollständigen,

durchschlagenden Außerwirksamkeitssetzung des Greshamschen Gesetzes. Durch die Aufhebung der freien Prägbarkeit kann dasselbe Ziel erreicht werden, wenn eine Reihe günstiger Umstände zusammenwirkt.

In den neueren Zeiten kann man eine Begrenzung der Wirksamkeit des Greshamschen Gesetzes in den Fällen feststellen, in welchen die freie Prägbarkeit für private Rechnung aufgehoben ist: man kann nämlich feststellen, daß heute sich verhältnismäßig große Quantitäten schlechten Geldes im Verkehr befinden, ohne das bessere zu verdrängen, während früher Fälle dieser Art seltener zu verzeichnen waren und nur dann, wenn die im Verkehre befindlichen Quantitäten der schlechten Geldart gering waren.

Es handelt sich weder um Scheidemünze noch um Papiergeld, beziehungsweise Banknoten, solange dieselben in vollwertigem Gelde jederzeit einlösbar sind. Das Greshamsche Gesetz bezieht sich nicht auf Scheidemünzen; auch in diesem Falle nicht, wenn der Staat ihre Einwechselung im Kurantgeld nicht vorgesehen hat, umsoweniger im entgegensetzten Falle Banknoten und einlösbares Papiergeld sind keine schlechtere Geldesart, sie bezwecken Vereinfachung der Zahlungen und bewirken eine Verminderung der beim Umlaufe des Metallgeldes entstehenden Verluste. Es handelt sich um minderwertiges Kurantgeld, dessen Prägbarkeit gänzlich oder wenigstens auf Rechnung der Privaten aufgehoben ist, welches neben dem vollwertigen Gelde mit derselben gesetzlichen Zahlungskraft im Umlaufe sich befindet, ohne dasselbe zu verdrängen, e. g. der Silberdollar der Vereinigten Staaten, das französische Fünffrankstück, der holländische Florin, die indische Rupie, die österreichischen Gulden und das österreichische Papiergeld. Der Wert dieser Geldarten, dank dem dieselben als vollwertig angenommen werden, beruht in erster Reihe auf der erwähnten, gänzlich oder teilweise beschränkten Prägbarkeit, auf Grund welcher im Laufe der Zeit, wenn der durch gutes Geld nicht vollständig befriedigte Geldbedarf größer wird, eine Wertsteigerung (Seltenheitswert) entstehen kann. Ihr Wert beruht weiter auf der Möglichkeit, dieselben gegebenen Falls an die Staatskassen abzustoßen, endlich auf der vielfach vorhandenen faktischen Möglichkeit ihrer Einwechslung in vollwertiges Geld, besonders, wenn es sich um internationale Zahlungen handelt, welche dank derartiger Einrichtung auch der Besitzer schlechten Geldes in gutem leisten kann. Im

entgegengesetzten Falle würde die Befürchtung eventueller Verluste bei ausländischen Zahlungen ihren Wert ungünstig beeinflußen. Inbetreff des Auslandes kann daher das Greshamsche Gesetz nicht in Wirksamkeit treten. m. a. W. sind diese Geldarten bloß als ein Innen-Geld, im Gegensatz zur besseren Geldart, welche gleichzeitig auch als Außengeld Verwendug findet, aufzufassen.

Im allgemeinen haben wir es mit Kreditwert im weitesten Sinne des Wortes zu tun, insofern der Überschuß über den Materialwert zu erklären ist. Es mangelt zwar an Rechtstiteln zur Begründung der betreffenden Forderungen, aber man glaubt fest an den guten Willen des Staates, eventuell durch entsprechende Verfügungen, die Besitzer des unterwertigen Geldes vor Schaden zu bewahren, man glaubt daran, daß der Staat die Beseitigung des unterwertigen Geldes in Angriff nehmen wird. (Die österreichischen Banknoten und die im Gesetze versprochene Aufnahme der Barzahlungen).

Die Voraussetzungen der Wirksamkeit des Greshamschen Gesetzes fallen weg, wenn der Staat das unterwertige Geld einzieht, um es in der Gestalt von Scheidemünzen dem Verkehr wieder zuzuführen. Die diesbezüglich eingeleitete Aktion (der österreichische Gulden, das französische Fünffrankstück) beeinflußt auch den Wert des noch nicht einbezogenen, unterwertigen Geldes, indem dadurch die begründete Aussicht einer definitiven Ausscheidung des unterwertigen Geldes aus dem monetären System des Staates geschaffen wird.

Die frühere Theorie behauptete, daß das gute Geld im Wege der Thesaurierung, des Einschmelzens für industrielle Zwecke und der auswärtigen Zahlungen aus dem Verkehre herausgedrängt wird, ohne zwischen diesen drei Möglichkeiten zu unterscheiden. Die Erfahrungen der Neuzeit weisen auf die Notwendigkeit hin, die verschiedene Bedeutung der genannten drei Möglichkeiten zu berücksichtigen. Wenn nur der Besitzer des schlechten Geldes im Stande ist, seine auswärtigen Schulden mit gutem ohne Kursverlust zu bezahlen, kann man erfolgreich der Gefahr des Verschwindens der guten Geldart im inneren Verkehre entgegenarbeiten, umsomehr, da die Thesaurierung heute infolge der Fortschritte der Kreditorganisation in bedeutend geringerem Maße ausgeübt wird.

Im Falle der Unterlassung der unentbehrlichen Vorsichtsmaßregeln z. B. unter dem Einfluß eines unglücklichen Krieges, würde

sicherlich das Greshamsche Gesetz in Wirksamkeit treten, das gute Geld würde verdrängt werden. Stockungen im Außenhandel, wirtschaftlich unbegründete Teuerung, mit einem Worte Schädigung des nationalen Wohlstandes wären die unausbleiblichen Folgen. Es fehlt in der Geschichte nicht an zahlreichen Beispielen verheerender Wirkungen derartiger monetärer Zustände. Kopernikus Ansicht, daß monetae vilitas eine der vier Hauptursachen des Verfalles der Staaten bildet, ist auf das ihm vor Gresham wohlbekannte Verschwinden des guten Geldes zurückzuführen. Die Geschichte lehrt uns aber weiter, daß der Sieg des schlechten Geldes kein endgiltiger war.

Bisher hat man das Verhältnis des guten und schlechten Geldes nur, insoferne es sich um mit gleicher gesetzlicher Zahlungskraft bedachte, aber im Materialwerte verschiedene Geldarten handelte, untersucht. Man hat aber das bedeutend umfangreichere Gebiet der Konkurrenz anders qualifizierter guter und schlechter Geldarten vernachlässigt. Die Unterwertigkeit ist an sich nicht ausschlaggebend für den Begriff des guten und schlechten Geldes: das rationell organisierte Scheidemünzwesen bedeutet einen großen Fortschritt gegenüber der Vergangenheit, welche keine Scheidemünze oder nur schlechte gekannt hat. Das unterwertige Geld ist schlecht in allen den im Greshamschen Gesetze vorgesehenen Fällen, weil es weniger geeignet ist, die dem Gelde eigentümlichen Funktionen entsprechend zu erfüllen. In diesem Sinne haben wir fortwährend mit schlechtem und gutem Gelde zu tun, nicht nur in den Fällen der gesetzlichen Gleichsetzung beider Geldarten. Das Greshamsche Gesetz gilt nicht für die zeitliche Folge der monetären Ereignisse, denn es hat zur Voraussetzung die Gleichzeitigkeit des Umlaufes schlechter und guter Geldarten, es gilt aber auch nicht für das gleichzeitige Nebeneinander schlechter und guter Münzen, welche den Erfordernissen desselben nicht entsprechen, e. g. der von verschiedenen Staaten geschlagenen Münzen. Es bezieht sich nur indirekt auf internationale Verhältnisse, insofern nämlich der Abfluß des guten Geldes ins Ausland stattfindet. Die Geschichte beweist deutlich, daß das Greshamsche Gesetz nur als eine Ausnahme zu betrachten ist. In der Regel siegt das bessere Geld. Dieser Grundsatz ist in höherem Grade spezifisch volkswirtschaftlicher Natur, während das Greshamsche Gesetz mit der iuristischen Regelung des Münzwesens unzertrennlich verbunden ist. Es besteht die Tendenz, schlechtere Münz-

systeme durch bessere zu ersetzen. die Verwirklichung dieser Tendenz ist bedingt durch günstige politische und volkswirtschaftliche Entwickelung.

II.

Der Übergang vom Naturaltausche zur Benutzung irgendwelcher Umlaufsmittel entsteht und verbreitet sich nur deshalb, weil damit ein volkswirtschaftlicher Fortschritt. eine Steigerung der Produktivität der menschlichen Arbeit verbunden ist. Dieser Fortschritt gestaltet sich im Laufe der Zeit immer gewinnreicher in dem Maße, in welchem bessere Umlaufsmittel verwendet werden. Anfangs werden die Geldfunktionen gleichzeitig von verschiedenen Waren verrichtet. Ihre Umlaufsfähigkeit ist verschieden. die einen sind schwer transportabel. die anderen wenig haltbar, die einen unteilbar. die anderen zu wertvoll oder nicht wertvoll genug. oder ihr Wert ist häufigen Schwankungen unterworfen. Die verschiedenen Umlaufsmittel eignen sich daher ungleichartig zu Geldzwecken. die einen mehr. die anderen weniger. Je mehr man sich von der traditionellen Naturalwirtschaft entfernt, desto fühlbarer wird die mangelnde Umlaufsfähigkeit der ungeeigneten Geldarten. Die zunehmende wirtschaftliche Einsicht immer weiterer Bevölkerungsschichten drängt zur Vornahme einer empirischen Selektion der verschiededenen Umlaufsmittel, infolge welcher die minder geeigneten Umlaufsmittel ihrer Geldfunktion enthoben werden. mit anderen Worten: der Kreis der als Umlaufsmittel gebrauchten Waren engt sich immer mehr ein. Die Entwickelung in dieser Richtung wird auch durch eine andere Ursachenreihe bekräftigt.

Die Mißstände des Naturaltausches sind nur dann gründlich zu beseitigen. wenn ein einziges Gut mit Geldfunktionen betraut wird. Das Austauschverhältnis verschiedenartiger Umlaufsmittel wird natürlich verschieden sein, es unterliegt räumlichen und zeitlichen Abweichungen. Man wird die Preise aller Waren in beiden. beziehungsweise in mehreren Umlaufsmitteln. festsetzen müssen. Dieser Zustand schließt die Benutzung einer und derselben Werteinheit bei Schätzungen und Berechnungen, bei Eintragungen in Handelsbücher aus (Parallelwährung). Es entstehen Schwierigkeiten in der Wertbestimmung der Ware. der ganze Verkehr überhaupt wird dadurch in hohem Grade belästigt. Es ist nicht selten. daß die Ver-

käufer als Gegenleistung bestimmte Umlaufsmittel mit Ausschluß der anderen fordern, wodurch der Käufer genötigt wird, vorerst das von ihnen begehrte Umlaufsmittel anzuschaffen, oder vom Kaufe zurückzutreten. „Pecuniam habens, habet omnem rem, quem habere vult" — diese Hauptaufgabe des Geldes ist in diesem Falle nicht erfüllt. Der Unterschied zwischen Waren- und Geldleihe ist verwischt, wodurch das Kreditwesen ungünstig beeinflußt wird.

Anders gestalten sich die Verhältnisse, wenn der Staat einschreitet und das Wertverhältnis der verschiedenen Umlaufsmittel gesetzlich fixiert: ein gewisses Quantum des einen tilgt die Verpflichtung, ein gewisses Quantum des anderen zu liefern (Bimetallismus). Hier sind die Vorbedingungen der Wirksamkeit des Greshamschen Gesetzes, der schädlichen Verdrängung der besseren Umlaufsmittel aus dem Verkehre, gegeben.

Die Tendenz der Benutzung einer einzigen Ware und zwar derjenigen, welcher die höchste Umlaufsfähigkeit eigen ist, zu Geldzwecken, ist seit den ältesten Zeiten zu bemerken. Ridgeway behauptet, daß schon tausende Jahre vor Christi Geburt Vieh allgemein zu Geldzwecken verwendet wurde in Ägypten, in den assyrisch-babylonischen Staaten, in Griechenland noch zu Homers Zeiten, im königlichen Rom. Der Wert der ersten, aus Metall geformten monetären Einheiten entsprach genau dem Werte des Ochsen oder der Kuh, der die Grundlage der früheren Tauschverhältnisse gebildet hat. Dem Metall als Umlaufsmittel begegnen wir zuvörderst in Gestalt von Gefäßen oder spiralen Drähten, welche, wenn nötig, stückweise auf Grund des Augenmaßes abgebrochen wurden. Später wird das Metall dem Verkäufer oder dem Berechtigten zugewogen, wie heute noch in China und im internationalen Verkehr. Erst im VII-ten Jahrh. v. Ch. hat man die Münze erfunden. Jede dieser drei Perioden bedeutet einen Fortschritt in der allmählichen Entwickelung der Umlaufsmittel zu zweckentsprechenderen Formen.

Mit der Erfindung und allgemeinen Rezeption der Metallmünzen — ein eklatantes Beispiel des Verdrängens schlechter Geldarten durch bessere — gelangte die Entwickelung keineswegs zum Stillstand. Die ersten Münzen waren in hohem Grade verbesserungsbedürftig und verbesserungsfähig. Ihre heute allgemein übliche, handliche Form hat sich erst allmählich entwickelt. Sie entspricht den Bedürfnissen des Verkehres und schützt vor übermäßiger Abnutzung. Die Mängel des früheren Geldwesens sind teilweise durch den un-

befriedigenden Zustand des technischen Wissens zu erklären. Der Fortschritt in dieser Richtung bildet eine der wichtigsten Voraussetzungen der Verbesserung des Geldwesens. Die Möglichkeit, die früher gebrauchten, unvollkommenen Münzen zu beschneiden und nachzubilden, war in größerem Maße gegeben. Die mittelalterliche Gewohnheit, Münzen al marco zu wiegen, hat bewirkt, daß Münzstätten im Gewichte äußerst verschiedene Münzen derselben Art dem Verkehre zuführten. Hiedurch entsteht ein klaffender Widerspruch zwischen den Funktionen des Geldes und der Unvertretbarkeit der einzelnen Geldstücke untereinander. Auch die Feinheit wurde nur al marco bestimmt, die Geldstücke waren daher nicht nur dem Gewichte, aber auch der Feinheit nach verschieden. Es gab Zeiten, denen der Begriff Remedium unbekannt war. Später bestimmte man zwar gewisse Fehlergrenzen für Gewicht und Feinheit, aber außerordentlich weite, weil die Kunst eines genaueren Prägens unbekannt war. Es existierten zahlreiche kleine, nicht von Fachleuten geleitete Münzstätten, welche mit hohen Kosten arbeiteten, als dessen Folge sich ein bedeutender Preisunterschied zwischen dem Werte der ungemünzten Barren und der daraus geprägten Geldstücke herausstellte. Die großen Produktionskosten belasten in viel höherem Maße die Prägung der kleinen Geldstücke — ein Tatbestand doppelt schädlich in Zeiten, denen der heutige Begriff der Scheidemünze fremd war.

Seit den ältesten Zeiten wurden Geldstücke aus minderwertigem Metall geprägt, um kleine Zahlungen zu erleichtern, aber die Beschränkung der Zahlungskraft war unbekannt. Im Mittelalter geschah es des öfteren, daß die oberste Staatsgewalt das Prägungsrecht, besonders der minderwertigen Münzen, den weltlichen und geistlichen Großen des Reiches verlieh, ungeachtet des Grundsatzes „ius monetandi principum ossibus inhaeret“, dessen endgiltige Verallgemeinerung mit der Erfindung der Münze zusammenfällt. Dieser Grundsatz erleichtert die einheitliche Gestaltung des Münzwesens. Durch die wiederaufgenommene Befolgung des schon dem Altertume wohlbekannten Grundsatzes wurde eine der wichtigsten Voraussetzungen der Reform der mittelalterlichen monetären Verfassung geschaffen. Das staatliche Prägungsmonopol der Neuzeit ist nicht identisch mit der früheren Praxis, es schließt die Mitwirkung der gesellschaftlichen, frei wirkenden volkswirtschaftlichen Kräfte an der weiteren Verbesserung des Münzwesens nicht aus, wodurch es sich

vorteilhaft von den ehemaligen Systemen unterscheidet. Es ist jetzt jedem erlaubt, die Ausprägung des Kurantgeldes aus den von ihm an die Münze eingelieferten Barren zu fordern, wodurch die Anpassung des Geldquantums an den wirklichen Geldbedarf günstig beeinflußt wird.

Die Einheitlichkeit des Münzwesens war ehemals durchbrochen nicht nur durch die Benutzung verschiedener Metalle zur Ausprägung des Kurantgeldes, sondern auch durch Prägung verschiedener Münzsorten, welche keine gemeinsame Münzeinheit bildeten; daneben befanden sich noch im Verkehre von Untertanen geprägte, ausländische, abgenutzte, gefälschte, schon in der Münzstätte minderwertig ausgeprägte Geldstücke. Heute sind in Staaten mit geordnetem Münzwesen alle Geldstücke Teile eines größeren Ganzen, der bestehenden monetären Verfassung, sie bilden Bruchteile oder das Vielfache einer und derselben Münzeinheit. Die Abstufungen der gegebenen Münzeinheit sind heute zahlreicher, was die Zahlung der größten und kleinsten Beträge erleichtert. Die stetige, aber noch nicht beendete Verallgemeinerung des Dezimalsystems bei der Bestimmung des Gewichtes, der Feinheit und der Abstufungen der Münzeinheit bildet ebenfalls einen Fortschritt, insbesondere auch eine internationale Annäherung der Geldsysteme der verschiedenen Staaten. Eine der Ursachen des erwähnten und heute noch vielfach in außereuropäischen Staaten zu beobachtenden Umlaufes der auswärtigen Münzen bildet ihre Überlegenheit über die einheimischen.

Die Passiergrenze und das Einziehen der abgenutzten Geldstükke auf Staatskosten war früher unbekannt, was natürlich die Spekulation mit abgenutzten Münzen im Sinne des Greshamschen Gesetzes begünstigte. Die Münze wurde als Quelle regelmäßiger Staatseinnahmen verwaltet.

Mit einem Worte: Ziele und Aufgaben des Staates auf dem Gebiete des Münzwesens wurden äußerst unklar aufgefaßt, es fehlte auch an geeigneten Mitteln zu ihrer Verwirklichung. Eine Hauptursache der Mangelhaftigkeit der mittelalterlichen Geldverfassung ist sicherlich in der ungenügenden Metallproduktion zu suchen. Die geographische Erforschung der Erdoberfläche, die technischen und wirtschaftlichen Fortschritte auf dem Gebiete des Bergbaues (der Übergang zum Großbetriebe) haben darin Wandel geschaffen.

Die Benutzung der Metalle als Umlaufsmittel hat noch nicht die vollständige Einheitlichkeit des Münzwesens verwirklicht, weil meh-

rere Metalle nebeneinander benutzt wurden. Daher sind auch jetzt noch die mit der gleichzeitigen Benutzung mehrerer Geldarten als Kurantgeld verknüpften Mißstände zu beobachten. Im Laufe der Zeit näherte sich die Tendenz zur Einheitlichkeit ihrer endgiltigen Verwirklichung durch Beschränkung der monetären Kupferbenutzung ausschließlich zur Ausprägung von Scheidemünzen. Von demselben Schicksale wurde in dem letzten Viertel des XIX-ten Jahrh. in einem verhältnismäßig außerordentlich kurzen Zeitraume das Silber ereilt. Die Entwickelung der Volkswirtschaft führt zum Umsatze und zum Messen immer größerer Werte, deshalb steigt die monetäre Verwendung des wertvollen Goldes, in dessen kleinen Quantitäten große Werte sich ausdrücken lassen.

Der Gebrauch verschiedener Waren als Umlaufsmittel ist nachteilig nicht nur insofern es sich um den Gebrauch zu Geldzwecken in einem und demselben Gebiete handelt, sondern auch in den Fällen, in welchen Länder mit mehr oder weniger verschieden gestaltetem Münzwesen in wirtschaftliche Beziehungen zueinander treten.

Die Folge davon ist eine Entwickelung im Sinne einer internationalen monetären Annäherung, deren letztes Ziel ein überall vollständig gleichartiges Münzwesen bilden würde. Die Entwickelung in dieser Richtung knüpft an die Entstehung großer territorialer Staatengebilde an, greift aber schon jetzt über die Staatsgrenzen hinaus (Lateinischer und Skandinavischer Münzbund). Bemerkenswert ist die Verdrängung der schlechteren, lokalen Geldart durch die bessere, ausländische sogar in entlegenen Ländern (Sovereign) und die gesetzliche Annahme fremder Münzeinheiten (Franc). Die schnelle Verbreitung der Goldvaluta und des Dezimalsystems wirken in demselben Sinne. Früher war nicht nur die Feinheitsbestimmung verschiedenartiger wie heute (900 ‰ mit Ausnahme Englands), aber auch der Kupferzusatz war nicht überall üblich.

Der schnelle Wechsel der Umlaufsmittel ist nicht erwünscht. Im Gegenteil, wenn in kurzen Zeitabständen ältere Umlaufsmittel durch neue ersetzt werden, sind folgenschwere Erschütterungen des ganzen Wirtschaftslebens zu befürchten, besonders in Fällen einer gesetzlichen, willkürlichen, mit der Wirklichkeit nicht übereinstimmenden Regelung des Austauschverhältnisses zwischen alten und neuen Umlaufsmitteln.

Derartige Verfügungen schädigen in hohem Grade das Kreditwesen, verschieben das Verhältnis des Schuldners zum Gläubiger.

Im allgemeinen hat sich die Wandelbarkeit der monetären Verfassungen eher gemindert. Im Mittelalter fanden Veränderungen öfter statt, es genügt, an die berüchtigten Münzverrufungen zu erinnern. Derartige Einnahmequellen sind heute überflüssig geworden. Die Veränderungen sind seltener und, was die Hauptsache ist, sie werden besser und mit größerer Sachkenntnis durchgeführt.

Die Entwickelung des Geldwesens kann man auch als eine stufenförmige Differenzierung der Begriffe Geld und Ware auffassen. Anfangs werden mehr oder weniger umlaufsfähige Waren sozusagen im Nebenberufe als Umlaufsmittel verwendet, sie sind gleichzeitig Geld und Ware. Die Ausprägung von Münzen schließt die gleichzeitige Benutzung als Geld und Ware aus. Die endgiltige Differenzierung ist erst mit der Herstellung von Papiergeld und Banknoten gegeben. Das Symbolische und Quantitative im Wesen des Geldes tritt besonders stark hervor bei der Verwendung von Papier als Umlaufsmittels. Hiemit ist auch ein weiterer Fortschritt in der Übertragung großer Werte unter Benutzung möglichst kleiner materieller Mittel verbunden. Die Entwickelung der Kreditorganisation ermöglicht eine relative Verminderung des monetären Metallquantums, dessen die Volkswirtschaft zur Erreichung ihrer Zwecke benötigt, was eine weitere Verbesserung der Geldverfassung bedeutet.

Differenzierung von Geld und Ware ist Arbeitsteilung. Arbeitsteilung besteht einerseits in der ausschließlichen Produktion gewisser Waren, beziehungsweise ihrer Teilstücke, anderseits in der ausschließlichen Benutzung gegebener Güterarten zu gewissen, fest bestimmten Zwecken, wobei das Eine durch das Andere beeinflußt und bedingt ist. Die Differenzierung von Geld und Ware ist gleichbedeutend mit der Benutzung zu Geldzwecken spezieller, ausschließlich dazu verwendeter Güter. Die Entwickelung des Geldwesens ist auch durch die berufliche Aussonderung eines gewissen Personenkreises bedingt. Es wäre merkwürdig, wenn die fortschreitende Arbeitsteilung, welche auf allen anderen Gebieten des volkswirtschaftlichen Lebens eine Wendung zum Besseren erzeugt, auf die monetären Zustände anders einwirken sollte.

Anfänglich bestand die Menschheit aus zahlreichen, kleinen, miteinander nichtverkehrenden Gruppen. Jede von ihnen besaß mehrere eigene Umlaufsmittel, deren Wert auf lokalen Überlieferungen und Satzungen, welche außerhalb der Gruppe keine Geltung hatten, be-

ruhte. Dieser Zustand behinderte die Entwickelung der Handelsbeziehungen, woraus sich die Notwendigkeit einer Reform ergab, welche als Ausdruck des Bestrebens, das Ideal der perfekten Geldverfassung zu verwirklichen, aufzufassen ist. Dieselbe beruhte auf einer Eliminierung der schlechteren Umlaufsmittel, auf der allmählichen Vereinheitlichung des Münzwesens und einer internationalen Annäherung auf diesem Gebiete. Die rasche Ausbreitung der Goldwährung bedeutet eine besonders intensive Entwickelung in dieser Richtung.

Die Evolution des Geldwesens hat sicherlich viel zur wirtschaftlichen und sozialen Annäherung innerhalb des Menschengeschlechtes beigetragen. In dieser Hinsicht besteht eine Analogie zwischen der Evolution des Geldwesens und vieler anderer menschlicher Institutionen z. B. der Sprache.

Das Chaosartige und unfertige der ursprünglichen monetären Verfassungen entspricht den damaligen wirtschaftlichen und sozialen Zuständen, es ist eng verknüpft mit der langsamen Entstehung der modernen Verkehrsinstitutionen im Kampfe mit der naturalwirtschaftlichen Grundlage. Die Erkenntnis der Ziele, zu deren Erreichung das Geld benutzt wird, war anfänglich äußerst unklar. Es darf also nicht Wunder nehmen, daß die zur Erreichung dieser mehr geahnten als klar erkannten Ziele angewendeten Mittel denselben wenig angepaßt waren. Im Laufe der Zeit mußte eine Wendung zum Besseren eintreten. Die Entwickelung der Tauschfunktion war notwendigerweise durch eine entsprechende möglichst vollkommene Entwickelung der diesbezüglichen Organe bedingt, im entgegengesetzten Falle wäre eine immer weitere Verdrängung der Natural- und Ausbreitung der Verkehrswirtschaft undenkbar.

Die Verbesserung des Geldwesens war nicht ununterbrochen. Ein zeitweiliger Rückschlag ist oft im Laufe der Geschichte zu beobachten, wobei nicht selten eine Verdrängung der besseren Geldart im Sinne des Greshamschen Gesetzes stattgefunden hat. Verlorene Schlachten bilden vielleicht die Hauptursache der Münzverschlechterung. Die Zunahme des allgemeinen Wohlstandes und Verkehres, eine aktive Zahlungsbilanz, die vorteilhafte Gestaltung der politischen Verhältnisse ermöglichen die Verwirklichung der angestrebten Verbesserung des Geldwesens.

Der Verfasser ist der Meinung, daß die von ihm entwickelten Ansichten die Lehre vom Ursprunge des Geldes ergänzen, eine bis

jetzt fehlende Entwickelungstheorie des Geldes enthalten und dadurch das Verständnis für die gegenwärtige Geldverfassung fördern.

---

6. Ks. Prof. Dr. STEPHAN PAWLICKI: **O najnowszych badaniach nad Witelonem, który u nas także Ciołkiem się zowie, z powodu książki prof. Klemensa Baeumkera: Witelo. Ein Philosoph und Naturforscher des XIII. Jahrhunderts.** ***(Über das neueste Werk von Prof. Klemens Baeumker: Witelo. Ein Philosoph und Naturforscher des XIII. Jahrhunderts, Münster 1908).***

Obwohl das umfangreiche Werk erst gegen Ende des vorigen Jahres erschienen ist. wurde mit seinem Drucke schon vor neun Jahren begonnen. Aber vielfacher Hindernisse halber wurde der Druck mehrmals unterbrochen. Deshalb darf es nicht Wunder nehmen, daß der Verfasser während einer so langen Frist manchen Abschnitt viel ausführlicher behandelt hat, als er dies anfangs beabsichtigt hatte, und auch gewisse Meinungen und Ansichten in einzelnen Punkten abänderte. wie aus den „Beiträgen und Berichtigungen“ hervorzugehen scheint (p. 640 – 644). Der große Wert des ausgezeichneten Werkes hat jedoch darunter keineswegs gelitten. im Gegenteil, die Wahrheit des horazianischen Spruches: nonum prematur in annum. hat sich auch diesmal glänzend bewährt. Es unterliegt keinem Zweifel. daß die Bedeutung des Buches sowohl für die Geschichte der polnischen Literatur als auch für die der scholastischen Philosophie nicht hoch genug angeschlagen werden kann.

Was nämlich die polnische Literaturgeschichte anbelangt, so enthielten ihre Handbücher über Witelo — zum Teil auch jetzt noch — viele falsche Nachrichten. viele unwissenschaftliche Behauptungen. Es wird demnach ein dauerndes Verdienst Baeumkers bleiben. daß er mit ungewöhnlichem Fleiß und bewundernswerter Sympathie kritisch und unparteiisch alles gesammelt hat. was über den berühmten Schlesier sowohl in Polen als auch im Auslande geschrieben worden ist. Es gibt in der Tat in polnischer Sprache kein Buch, aus dem man mit derselben Zuverlässigkeit die ganze Bibliographie des Gegenstandes nebst kritischen Bemerkungen über ihren Wert kennen lernen dürfte. Und so können wir uns mit vollem Rechte der Hoffnung hingeben. daß von jetzt an jede neue

Geschichte der polnischen Literatur wie jede neue Ausgabe älterer Handbücher diesen reinen Quell historischer Gelehrsamkeit benützen werden, um manches eingewurzelte Vorurteil, manche unhaltbaren Vermutungen aufzugeben und durch bessere zu ersetzen.

In ähnlicher Weise kann und wird die Geschichtsforschung der mittelalterlichen Philosophie aus dem Baeumkerschen Buche Nutzen ziehen. Sogar der treffliche „Grundriß der Geschichte der Philosophie“ von Ueberweg-Heinze wird in seinem zweiten Bande etliche neue Resultate der Baeumkerschen Forschungen berücksichtigen und verwerten müssen. Um sich davon zu überzeugen, genügt eine kurze Umschau in dem über 700 Seiten dicken Bande (pp. XXII. 686 in 8-vo). Er beginnt mit scholastischen Texten (pp. 1 — 180), worauf die „Untersuchungen“ folgen (pp. 183—640); dann kommen „Nachträge und Berichtigungen“ (pp. 641 — 644), endlich ein vollständiges Literaturverzeichnis der benützten Bücher und Abhandlungen, ein sehr vollständiges Personen- und Ortsverzeichnis und zuletzt ein nicht minder ausführliches Sachregister (pp. 645—686).

Die Reihenfolge der Texte eröffnet der vom Verfasser zum ersten Male veröffentlichte Traktat *de intelligentiis*, den schon Rubczyński in einer Florentiner Handschrift gelesen und dem Witelo zugeschrieben hat. Baeumker hält diese Vermutung für höchst wahrscheinlich und unterstützt sie mit einigen neuen Beweisen. Zu seiner Herausgabe des Traktates benützte er sechs Handschriften und legte die Ergebnisse ihrer Vergleichung in einem reichen kritischen Kommentar nieder, welcher als sehr gründlich und sehr gelungen bezeichnet werden kann. Auf diese schöne *editio princeps* der Schrift über die Intelligenzen folgen aus Witelos *Perspectiva* der Prolog und alle die Abschnitte aus dem III. und IV. Buche, welche für philosophische oder speziell psychologische Fragen von besonderem Interesse sind (pp. 127—179). Auch hierfür müssen wir dem Verfasser unseren Dank aussprechen, da die letzte Ausgabe der *Perspectiva* (1572) doch nicht jedermann zugänglich ist und außerdem manche Stellen auf Grund neuer Kollationierung von vier Handschriften gründlich verbessert worden sind. Der Verfasser hat auch diese Nebenarbeit nicht gescheut, so mühevoll sie auch war.

Zum zweiten, größeren Teile des Werkes, zu den schon erwähnten Untersuchungen (pp. 183—640) übergehend, erkläre ich offen, daß sie einerseits mit großer Kenntnis des Gegenstandes und ganz un-

gewöhnlicher Belesenheit durchgeführt, andererseits aber manchmal zu eingehend sind, indem sie alle, auch die geringfügigsten Hypothesen, die unbedeutendsten Irrtümer genau erörtern und wiederlegen, wiewohl sie diesen Aufwand von Fleiß und Gelehrsamkeit nicht immer verdienen. Der Teil der Untersuchungen, welcher sich mit dem Namen, der Heimat und dem Leben Witelos beschäftigt, hat natürlich für die polnischen Literaturhistoriker eine nicht geringe Bedeutung, da bis jetzt unter ihnen noch viele ungenaue Nachrichten und abenteuerliche Hypothesen verbreitet waren. So ergeben z. B. die paläographischen Nachforschungen Baeumkers zweifellos, daß nur die Namensform Witelo authentisch sein kann, was übrigens schon früher in Deutschland Curtze und Cantor, in Polen Birkenmajer und Fijałek behauptet haben. Witelo ist übrigens ein Deminutivum von Wito oder Wido (ital. Guido) und findet sich in thüringischen und schlesischen Urkunden sehr häufig, die doch ohne Zweifel den Ausschlag geben müssen, da Witelo sich selbst *Thuringorum et Polonorum filius* nennt und unter *Polonia* gewöhnlich Schlesien versteht.

Daß polnische Gelehrte der Form Vitellio oder Vitello den Vorzug gaben, erklärt sich einfach daraus, daß sie vom lateinischen *vitellus* abzustammen oder auch mit dem römischen Namen *Vitellio* zusammenzuhängen schien. Und weiter ergab sich sehr leicht, obwohl ganz unbegründet, eine zweite Mutmaßung, daß dieser Vitello oder Vitellio eigentlich Ciołek, d. h. Kälbchen hieß. Mit Recht bedauert der Verfasser (p. 184 sq), daß diese von Sołtykowicz vor hundert Jahren ausgesprochene Vermutung heute noch in vielen Handbüchern der poln. Literaturgeschichte, auch in der illustrierten von Biegeleisen sich vorfindet, obwohl im XIII. Jahrhundert keine Familiennamen weder in Deutschland noch in Polen im Gebrauch waren. Man fügte dem Taufnamen einer Persönlichkeit einfach den Taufnamen des Vaters, oder noch häufiger den Namen der Heimat oder des Amtes oder auch den der Beschäftigung, auch den einer körperlichen oder geistigen Eigenschaft als unterscheidendes Merkmal hinzu. Nun meint wohl der Verfasser (p. 196), daß auch unser Witelo einen Spitznamen gehabt haben könne, und stellt ähnliche drastische Beinamen zusammen, wie Dickkopf, Schreier, Schläfer, Pferdekopf u. s. w., die ebenfalls sowohl in polnischer wie deutscher Form in schlesischen Urkunden aus dem XIII. Jahrh. sich vorfinden. Indessen wäre das immer eine leere Vermutung und hätte nur

dann Berechtigung, wenn die alte Namensform Vitellio oder Vitello, nicht aber Witelo wäre. Und wir müssen dem Verfasser hierin vollständig Recht geben, wie auch seinen Wunsch ganz erklärlich finden, daß der Name Ciołek definitiv aus der polnischen Literaturgeschichte verschwinden möge. Das einzige Dokument, das wir zur Beglaubigung der Namensform besitzen, nämlich der Prolog zur *Perspectiva*, hat ja in den besten Handschriften stets Witelo. Ich habe mich bei dieser Frage etwas länger aufgehalten, um an einem klaren Beispiele zu zeigen, wie viel Berichtigungen aus den gelehrten Forschungen des Verfassers für die polnische Literaturgeschichte gewonnen werden könnten.

Was das Leben Witelos anbelangt, so haben wir außer den Notizen in der *Perspectiva* übrigens gar keine Dokumente und was aus dieser durch verschiedene Kombinationen und Mutmaßungen sich herauslesen ließ, hatte schon Risner in seiner Baseler Ausgabe (1572) zusammengestellt. Auf Risner stützen sich Baldi, Montucla, Delambre u. s. w., in den Hauptfragen auch Sołtykowicz, aus dem wieder Bentkowski, Wiszniewski u. a. geschöpft haben. Der Verf. bemerkt jedoch mit Anerkennung, daß später Wituski, Żebrawski, Curtze und Rubczyński einige neue Details hinzugefügt haben, und ihm selbst ist es nach sorgfältiger Vergleichung der Perspektiva-Handschriften gelungen, einige Stellen des Textes zu verbessern, welche ein gewisses Licht über die Jugenderinnerungen Witelos verbreiten. Dieser nämlich hat, wie allgemein bekannt ist, die Optik Alhazens nach einer lateinischen Übersetzung in ein faßlicheres, den damaligen Anforderungen mehr entsprechendes Handbuch umgearbeitet, indem er nicht nur das erste Buch mit den erforderlichen mathematischen Vorkenntnissen als Einleitung hinzufügte, sondern auch in den folgenden neun Büchern viele neue Abschnitte hineinarbeitete, nebst eigenen Beobachtungen und Beispielen, die alle im arabischen Original nicht existierten. Es ist nun höchst interessant, daß einige von diesen Beispielen den Erinnerungen seiner Heimat entlehnt sind. Er erwähnt z. B. eine optische Erscheinung, welche man *juxta lignum et castrum Poloniae* gesehen haben sollte. So lauten die Worte in der letzten Ausgabe der *Perspectiva* aus dem J. 1572. Eine spätere Ausgabe gibt es nicht. Aber diese Worte sind doch ganz unverständlich. Erst Baeumker hat sich überzeugt, daß die besseren Handschriften dafür *juxta Lignitz, castellum Poloniae* haben. Daraus folgt natürlich, daß die besprochene Tatsache

sich in der Umgegend von Liegnitz ereignet hat und daß Schlesien zur Zeit Witelos Polen hieß Hieraus folgert Baeumker. daß höchstwahrscheinlich Witelo seine Jugend in der Gegend zwischen Liegnitz und Breslau verlebt habe. Denn ein zweites Ereignis, von dem er spricht. soll beobachtet worden sein *juxta civitatem Vratislaviensem, apud nemus villae Borek.* vor einem Walde beim Dorfe Borek. Da nun dieser Ort bis nach Galizien verlegt worden ist und man Witelo optische Beobachtungen sogar neben dem Grabhügel des Krakus machen ließ, seinen Eltern aber als Wohnsitz sei es Krakau sei es Wieliczka ohne jeglichen Grund anwies, so lohnt es sich sehr, alles nachzulesen, was Baeumker über diese Hypothesen gesagt hat und wie gründlich er seine Meinung von der Herkunft Witelos und dessen näherer Heimat auseinandersetzt (p. 207 sq). Baeumker glaubt. daß er höchst wahrscheinlich gegen 1220 in der Nähe von Liegnitz oder auch Breslau geboren wurde, als Sohn eines Thüringer Kolonisten und einer Polin. zur Zeit Heinrichs I. von Liegnitz. des Gemahls der heil. Hedwig. Wie lange er in seinem Vaterlande, nämlich Schlesien, das er stets Polen nennt. zugebracht hat. wissen wir nicht Schon im gereiften Alter treffen wir ihn in Viterbo. wo damals der päpstliche Hof sich aufhielt und er auf Wunsch des Dominikanerpaters Wilhelms von Moerbeke seine *Perspectiva* verfaßte. Aber vorher war er in Padua. Dahin führen uns nämlich mehrere Erwähnungen von optischen Beobachtungen, die wohl in der Nähe des Dorfes Bagni, am östlichen Abhange der euganeischen Hügel gemacht wurden. wo heute noch starke schwefelhaltige Thermen von Kranken besucht werden. Dort beobachtete Witelo mit großem Interesse die scheinbare Vergrößerung von Gegenständen, welche in diese *aquae grossiores, sulphureae, calidae* eingetaucht wurden (vgl. Baeumker p. 216 sq). Ähnliche Beobachtungen, aber in sehr klarem, unterirdischem Wasser, machte er zwischen Padua und Vicenza. in der Höhlung eines Berges. noch andere bei Padua. wo er farbige Höfe um die Sonne anschaute. Nach Viterbo und Mittelitalien führen uns dagegen seine Studien über den Regenbogen, den er in einer Schlucht bei Bagnorea betrachtete, wie er von der gegenüberstehenden Sonne in der herabstürzenden Flut eines Wasserfalls gebildet wurde. Hierzu macht Baeumker (p. 218) die feine und zutreffende Bemerkung, daß Witelo sich in seinen Berichten anders ausdrückt über die in Schlesien vorgekommenen Naturereignisse. anders über die bei Padua und

Viterbo gemachten Beobachtungen. Dort lesen wir in unbestimmter Ausdrucksweise: es wurde gesehen z. B. ein Wolf oder Leute; hier heißt es dagegen — wir fanden, wir sahen u. s. w. Oder der Verfasser der *Perspectiva* erklärt, durch den Anblick der Naturerscheinung sei er zum Studium derselben angetrieben worden. Mit Recht sagt Baeumker: „Selbständiger Beobachter ist Witelo erst in Italien, während er in Schlesien sich noch von anderen belehren läßt" (p. 219). Und das darf uns nicht verwundern, da er erst in Italien sich eine höhere wissenschaftliche Bildung aneignete, wozu es im XIII. Jahrh. weder in Polen noch in Deutschland Gelegenheit gab. Wollte ein Pole oder ein Deutscher in der ersten Hälfte des XIII. Jahrh. überhaupt studieren, so mußte er über den Rhein nach Paris sich aufmachen oder nach Orléans oder Montpellier. Noch häufiger zog man nach Italien, wo Bologna und Padua von deutschen Scholaren stark besucht wurden.

Daß Witelo sich in Padua aufgehalten hat, unterliegt keinem Zweifel; die Zeit jedoch, wann er dort studierte, läßt sich nur angehend bestimmen. Baeumker selbst bleibt im Zweifel. Denn einerseits möchte er die Geburt seines Helden nicht vor 1230 ansetzen (p. 220), andererseits erklärt er in den „Nachträgen und Berichtigungen" (p. 643), das Geburtsjahr müsse auf 1220 heraufgerückt werden, da die Schrift *de intelligentiis*, welche unsern Witelo höchst wahrscheinlich zum Verfasser habe, von S. Thomas in den Quodlibeten zitiert werde, folglich ungefähr vor 1256 dem Aquinaten schon bekannt gewesen sein müsse (p. 421). Wenn wir nun annehmen, Witelo sei etwa als Dreißigjähriger nach Italien zur weiteren Ausbildung gegangen, so würde er, gemäß der ersten Hypothese in Padua um 1260, oder nicht lange nachher eingetroffen sein. Dies Datum gefällt unserem Verfasser hauptsächlich deshalb, weil im Jahre 1260, in Folge einer gründlichen Reorganisation, die dortige Hochschule zu neuer Blüte gelangte (p. 220). Wenn wir dagegen das zweite Datum, nämlich 1220, als Geburtsjahr Witelos annehmen, was auch Herrn Baeumker mehr zusagt, so konnte Witelo schon zehn Jahre früher, also um 1250, seine Studien in Padua begonnen haben, wo doch auch vor der Reorganisation, bemerkt Baeumker (p. 643), die Hochschule nicht ganz ruhte. Ich finde ebenfalls darin keine Schwierigkeit und glaube, daß auch nach Absolvierung seiner Studien Witelo dort längere Zeit als Lehrer tätig sein konnte. Bekanntlich hatte jeder Magister, nach Erlangung des Titels, das Recht

zu dozieren, wenn er überhaupt Zuhörer fand, und diese fanden sich wohl immer, wenn er beredt war und die akademische Jugend an sich zu fesseln vermochte.

Ich gestehe jedoch ein, daß diese ganze Chronologie bei völligem Mangel an Dokumenten ziemlich unsicher ist. Man könnte z. B. mit gleicher Berechtigung annehmen, daß der Vater oder auch der Großvater Witelos weit früher nach Schlesien sich begeben und dort eine Polin geheiratet habe. Im Jahre 1163 hatten doch schon deutsche Zisterzienser aus dem Kloster Pforte in Thüringen sich in Leubus, nicht weit von Liegnitz, angesiedelt und ihnen war bald 1180 der volle Konvent gefolgt, mit dem ersten Abte Florentius. Um dieselbe Zeit war der Sohn des vertriebenen Ladislaus II., Herzog Boleslaus der Lange, Freund und Vasall der Hohenstaufen, in Liegnitz zur Herrschaft gelangt (1165—1201). Nun hat Baeumker allerdings Recht (p. 214), daß weder jene Zisterzienser noch der Herzog Boleslaus sich mit einer wirklich deutschen Kolonisation befaßten, daß der Herzog vielmehr eine innere polnische Kolonisation anstrebte und für die Weiterbildung der alten polnischen Kastellaneiverfassung sich interessierte (Vgl. Schulte, Beiträge zur Geschichte der ältesten deutschen Besiedlung in Schlesien). Aber trotzdem ist es doch sehr wahrscheinlich, daß Herzog Boleslaus, seit seiner Jugend in Deutschland erzogen, später im Gefolge des Kaisers Barbarossa in Italien glorreich kämpfend, doch manchen Deutschen in seiner Hofhaltung nach Schlesien mitgebracht haben wird. Ebenso konnten und mußten wohl auch die Zisterziensermönche wenn nicht Kolonisten, so doch manchen Handwerker, Verwaltungsbeamte, Künstler und überhaupt weltliche Verwandte kommen lassen, um ihnen bei ihrer Klostereinrichtung und Güteradministration behilflich zu sein.

Von der Chronologie Witelos wissen wir also, beim Mangel an Dokumeuten, eigentlich gar nichts, da weder das Jahr seiner Geburt noch seines Todes noch seiner italienischen Reise sich mit irgend einer annähernd richtigen Gewißheit bestimmen läßt. Man darf es also den früheren polnischen Literarhistorikern nicht sehr verübeln, wenn sie allerlei phantastische und grundlose Mutmaßungen sich erlaubten, da sie doch in der Scholastik nicht sehr bewandert waren und von Moerbeke auch nicht viel wußten. Denn beim vollständigen Mangel an Dokumenten ist nur eine Tatsache sicher, daß nämlich Witelo seine Perspektive auf Verlangen Wil-

helms von Moerbeke verfaßte, mit dem er in Viterbo zu gleicher Zeit verweilte und innig befreundet war. Er versichert auch, daß er, um seinem Freunde zu willfahren, eine Abhandlung von größerer Mühe (*majoris negotii capitulum*), die er über die Ordnung des Seienden (*de ordine entium*), schon früher zu schreiben angefangen hatte, jetzt bei Seite gelegt habe. Wann nun dieses geschah, will Baeumker in der Weise bestimmen, daß er die Hauptereignisse aus dem Leben Moerbekes zusammenstellt, um so für den Prolog der Perspektive einen chronologischen Hintergrund zu gewinnen. Witelo nennt seinen Freund Pönitentiar der römischen Kirche. Nun bekleidete er dieses Amt schon im J. 1268, also noch unter Klemens IV. Dieser starb in Viterbo am 29 Nov. 1268. Vorher, am 17 Mai desselben Jahres, hatte Wilhelm seine Übersetzung der „Elementatio theologica" des Proclus beendet. Während der langen Sedisvakanz verbleibt die römische Kurie und mit ihr auch Wilhelm in Viterbo bis zur Wahl Gregors X. im J. 1271. In demselben Jahre vollendet Wilhelm, ebenfalls in Viterbo, seine lateinische Übersetzung des Kommentars zu *Aristoteles de coelo* von Simplicius. Vom Nov. 1273 bis April 1275 befindet er sich mit der päpstlichen Kurie in Lyon auf dem ökumenischen Konzil. Im J. 1277 finden wir ihn wieder in Viterbo, wo er im Oktober desselben Jahres seine Übersetzung des Galenus *de virtute alimentorum* beendigt und zum Erzbischof von Korinth ernannt wird. Aus diesen Daten schließt Baeumker, daß Witelo seine Perspektive um 1270 oder einige Jahre später geschrieben haben müsse (p. 202). In jedem Falle hat er sie seinem Freunde vor dem J. 1277 übergeben, da im Prolog die erzbischöfliche Würde Wihelms nicht erwähnt wird. Wilhelm, der fast jedes Jahr etwas aus dem Griechischen übersetzte, lebte noch bis 1286. Witelo dagegen scheint bald nach Abfassung seiner Perspektive, also ein paar Jahre nach 1270 gestorben zu sein (p. 222). Doch kennen wir weder das Jahr noch den Ort, wo er das Zeitliche segnete. Auf Grund der Notiz: *explicit perspectiva magistri Witelonis de Viconia*, die in einer Berner Handschrift der Perspektive zu lesen ist, haben Sinner, Rose, Curtze, Cantor u. a. geschlossen, Witelo sei Praemonstratenser-Mönch in der Abtei Vicoigne bei Valenciennes im nördlichen Frankreich gewesen. Sollte dies jedoch besagen, Witelo habe schon vor Abfassung der Perspektive dem Kloster in Vicoigne stabil angehört und sei deshalb einfach Witelo de Viconia genannt worden, so müssen wir natürlich diese Folge-

rung zurückweisen, da in der *Perspectiva*, wie Baeumker bemerkt, keine Spur nach jenen Gegenden hinweise. Übrigens steht die Notiz der Berner Handschrift ganz vereinzelt da und könnte auch ursprünglich Witelo de Polonia gelautet haben. Baeumker will höchstens zugeben, daß Witelo, nachdem er Viterbo definitiv verlassen hatte, in Vicoigne gestorben sei, ohne dem dortigen Orden anzugehören. Andererseits ist die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, daß Witelo sein Leben in Italien beendigt habe, wie schon Wituski annahm. Die Behauptung dagegen von Chodyniecki (Wörterbuch der gelehrten Polen Bd. III), daß Witelo im J. 1273 nach Polen zurückgekehrt sei und seine Manuskripte dem Freunde Wilhelm von Moerbeke vermacht habe, nennt Baeumker „in der Luft schwebend" und gibt Wituski, der sie energisch zurückweist, recht. Obwohl wir demnach, wie aus meiner kurzen Besprechung hervorgeht, vom Leben des Witelo herzlich wenig wissen, hat Baeumker sich das große, dauernde Verdienst erworben, viele unsichere und phantastische Hypothesen, die über Witelo immer noch in Umlauf gebracht werden, ins Reich der Träume verwiesen zu haben. In dieser Hinsicht kann sein Buch, besonders für das Studium der polnischen Literaturgeschichte sehr nutzbar sein.

Aber das schöne Werk enthält viele andere, höchst interessante und wichtige Abhandlungen. So erhalten wir z. B. bei Besprechung der Perspektive als schöne Zugabe eine ausführliche Charakteristik des arabischen Physikers Alhazen und seiner wissenschaftlichen Arbeiten, auf Grund der neuesten Resultate historischer Forschung (p. 225—239). Hierbei fällt natürlich viel Licht auf die geistige Entwicklung Witelos und seiner wissenschaftlichen Bildung. Manches wurde hierbei, wie gewöhnlich, von Baeumker berichtigt oder besser erklärt. Einen ganz ungewöhnlichen Wert hat jedoch der letzte oder sechste Abschnitt des Baeumkerschen Buches über die philosophiegeschichtliche Bedeutung von Witelos Perspektive. Ihr innerer Wert und gleichsam ihr Lebensatem wurden nämlich sehr oft verkannt, indem man bloß ihren praktischen Zweck berücksichtigte. Äußerlich genommen will sie in der Tat bloß ein brauchbares Handbuch sein, eine ziemlich selbständige Bearbeitung der Optik (de aspectibus) des Alhazen. Und sie ist es auch. Denn ihr Inhalt, obwohl umgearbeitet und bereichert, ist dem Buche Alhazens, eines großen Physikers und Mathematikers, entnommen, der zu Anfang des XI. Jahrh. in Kairo lebte und dort gegen 1038 starb. Alhazen,

der über hundert Schriften verfaßt hat. war hauptsächlich Naturforscher und konnte als gläubiger Monotheist mit den antimonotheistischen Spekulationen der Neuplatoniker nicht sehr sympathisieren. Ganz anders ist die Stellung Witelos. Als er sich an die Bearbeitung der Optik Alhazens machte, war er schon Neuplatoniker, wie aus dem Prolog hervorgeht. Die Optik war für ihn eine praktische Wissenschaft, deren letzter Forschungszweck in der Erkennung der allgemeinen. alles Seiende beherrschenden Gesetzlichkeit liege. Daß die Lichtstrahlen. welche durch die Luft ins Wasser gelangen. dort gebrochen oder unter verschiedenen Winkeln von Spiegeln reflektiert werden, sind ja ohne Zweifel höchst interessante. sogar wichtige Naturerscheinungen und müssen gründlich erforscht und berechnet werden, aber das Licht, welches von den himmlischen Körpern sich über die irdischen Dinge ergießt und von diesen mehr oder weniger vollkommen aufgenommen wird, ist doch nur ein sinnfälliges Abbild des höheren, göttlichen Lichtes (*divinum lumen*). Wie in der materiellen Welt Einflüsse und Wirkungen von den Himmelskörpern bis zu den irdischen Bildungen reichen, ebenso herrschen in der geistigen Welt intelligibele Einflüsse und Erleuchtungen, die aus dem Quell der göttlichen Güte durch die höheren Ordnungen der geistigen Substanzen hindurch den niederen Ordnungen zu Teil werden. Beide Welten des Seienden, die körperliche und die geistige, bilden ein einziges Reich von Existenzen, in welchem die geistige Welt die schöpferische Ursache der sinnlichen Vorgänge ist, indem die himmlischen Sphären, als unveränderliche Substanzen, den geistigen Wesen am nächsten stehen. Das von jenen ausstrahlende Licht ist Träger der Formen, durch welche die göttlichen Vorbilder aller Dinge in den räumlichen Gestalten ihre Nachbildung finden. Auf den Flügeln des Lichtes, welches die Einflüsse der himmlischen Sphären vermittelt, dringt eine göttliche Kraft (*divina virtus*) in die niedere Welt und verwirklicht sich. je nach ihrem Fassungsvermögen, auf verschiedene Weisen in den besonderen, zeitlichen Existenzen. So befinden wir uns mitten in der großartigen Emanationstheorie, welche von Plotin geschaffen, von Proklus systematisch vorgetragen, später im Auszuge als *Liber de causis* dem arabischen Publikum zugänglich gemacht wurde. Baeumker hat vollständig Recht, daß der Prolog zu Witelos Perspektive. ebenso wie seine bei Seite gelegte Schrift *de intelligentiis* von dieser pseudoaristotelischen Kompilation inspiriert wurden.

Hierbei ist es jedoch auffallend, daß Witelo die Übersetzung der *Elementatio theologica* des Proklus nicht zu kennen scheint, obwohl sein Freund Wilhelm von Moerbeke sie 1268 vollendet hatte. Vielleicht hat Witelo seine Perspektive schon früher verfaßt und nicht erst nach 1270, wie Baeumker (p. 202) annehmen möchte. Unmöglich ist es jedenfalls nicht.

Die neuplatonische Weltanschauung, welcher Witelo huldigt, ist jedoch nur im Prolog erhalten, was dagegen im III. und IV. Buch der Perspektive als Psychologie vorgetragen wird, ist, wie Baeumker mit Recht hervorhebt, Alhazens, und nicht Witelos Lehre. Letzterer hat das mittelbare Verdienst, sich diese Psychologie zu eigen gemacht und in seinem viel gelesenen Buch verbreitet zu haben. Dieses Verdienst ist jedenfalls kein geringes, da bei den großen Scholastikern viele hier einschlagende Fragen mehr oder weniger vernachlässigt oder auch ganz bei Seite gelassen wurden. Allerdings werden in der Perspektive, ihrer besonderen Aufgabe entsprechend, nur solche psychologische Probleme erörtert, welche mehr oder weniger mit der Theorie des Sehens zusammenhängen. Auf Einzelfragen vermag ich hier nicht einzugehen und muß es deshalb bei der kurzen Versicherung bewenden lassen, daß der gelehrte Verfasser sehr wohl getan hat, dem Leser die Anatomie und Physiologie des menschlichen Auges gemäß der Lehre Alhazens und Witelos und ebenso ihre speziellen Ansichten über das Objekt der Gesichtswahrnehmung und über die unmittelbare Gesichtsempfindung klar auseinanderzusetzen (p. 610—622). Noch interessanter für den Psychologen sind die Ausführungen Baeumkers über das Urteil in der Wahrnehmung bei Alhazen und Witelo, über ihre Theorie von den Gemeinbildern, vom Erkennen in der Wahrnehmung und besonders vom assoziativen Element in der Raumanschauung, endlich über ihre Ansichten von dem Schönen und Häßlichen. Hierbei werden gewisse Abweichungen Witelos von der Lehre Alhazens immer kritisch beleuchtet und erörtert. Das Schlußergebnis dieser Untersuchungen über den Wert der Perspektive kann kurz etwa so zusammengefaßt werden: Witelo ist, trotz seiner Begeisterung für die neuplatonische Philosophie, ein ganz respektabler Naturforscher und seine Zergliederung der Wahrnehmung in ein unmittelbares Empfindungselement und einen assoziativen Bestandteil, ferner seine Theorie der unbewußten Schlüsse, seine Hervorhebung der Tiefendimension in der Raumanschauung und seine Analyse des Schön-

heitsbegriffes sind trotz ihrer Mängel ganz treffliche Beiträge zur Psychologie. Andererseits bildet dieselbe Perspektive eine wahre Fundgrube von guten mathematischen und optischen Bemerkungen, und wenn auch ein großer Teil der Gelehrsamkeit auf den Vorgänger Witelos, den großen Araber, zurückzuführen ist, so bleiben doch immer genug Verdienste unserem schlesischen Landsmann zu eigen, um ihm einen dauernden Platz in der Geschichte der mittelalterlichen Wissenschaft, speziell der Psychologie und Optik, zu sichern.

Mit der Besprechung des sechsten Abschnittes der Untersuchungen Baeumkers wären wir am Ende seines gelehrten Werkes angelangt, ohne je Witelo, sein Leben und seine berühmte Perspektive aus den Augen verloren zu haben. Daß meine Berichterstattung sich unter diesem Gesichtspunkte vollzog, darf nicht Wunder nehmen, wenn man bedenkt, wie lebhaft die polnischen Gelehrten sich für Witelo interessieren und mit wie warmem Danke sie alles annehmen, was über ihn Neues zu Tage gefördert wird. Es könnte jedoch sonderbar scheinen, wenn ich schon jetzt von dem gelehrten Buche und seinem verehrten Autor Abschied nehmen wollte, ohne irgend eine Erwähnung über den fünften Abschnitt der „Untersuchungen" getan zu haben, einen Abschnitt, der doch beinahe die Hälfte (p. 281—603) des ganzen Werkes ausmacht. Wovon handelt also dieser ungeheure Abschnitt? Warum ist er so kolossal geworden? So fragt der Leser mit Erstaunen, denn sein Umfang stört die harmonische Disposition des Buches. Er enthält ja dreihundert und einige zwanzig Seiten, während die fünf übrigen Abschnitte der Untersuchungen zusammen nur hundert und einige zwanzig Seiten zählen (I–IV = 88 pp. VI = 34 pp.). Und wenn wir sogar noch die Texte (1–180) hinzuzählen, erhalten wir immer noch ein Übergewicht von zwanzig Seiten zu Gunsten des vorletzten oder fünften Abschnittes. Vielleicht wäre es besser gewesen, ihn als ein besonderes Buch von dreihundert und zwanzig Seiten erscheinen zu lassen, um die architektonische Einheit das Ganzen nicht zu stören, oder er hätte vielleicht zu einem kurzen Kapitel von einigen zwanzig Seiten reduziert werden sollen. Es kam jedoch anders.

Baeumker hatte schon im vierten Abschnitt nachgewiesen, daß der von ihm herausgegebene anonyme Traktat *de intelligentiis* höchst wahrscheinlich Witelo zum Verfasser habe. Dieser spricht nämlich in seiner Vorrede zur Perspektive von einer schon begonnenen

Abhandlung *de ordine entium*, die er jedoch bei Seite gelegt habe, um auf Wunsch seines Freundes sich an die Ausarbeitung der Perspektive zu machen. Bis in die letzte Zeit galt nun diese unvollendete Schrift als verschollen, wie ja mehrere andere Traktate desselben Autors, z. B. seine *philosophia naturalis*, seine *scientia motuum coelestium* u. a., die ebenfalls in der Perspektive erwähnt werden, spurlos zu Grunde gegangen, oder wenigstens bis heute nicht aufgefunden worden sind. Dagegen hat uns ein glücklicher Zufall mehrere Exemplare einer Schrift *de intelligentiis* erhalten, von denen zwei den Namen des berühmten *Alanus ab insulis* führen, die übrigen dagegen ohne Namen des Verfassers auf uns gekommen sind. Das beste Exemplar befindet sich in der Florentiner Bibliothek, und als Dr. Rubczyński es dort las, stellte er die sehr wahrscheinliche Mutmaßung auf, es könnte vielleicht diese anonyme Schrift mit dem Traktat *de ordine entium* identisch sein, von dem Witelo in seiner Vorrede spricht. Seine Vermutung hat er später in einer der Krakauer Akademie im J. 1891 vorgelegten Abhandlung ausführlich unter dem Titel: Die Schrift von den Stufen des Seins und des Erkennens und ihr vermutlicher Verfasser Vitellio, begründet. Prof. Baeumker hat noch mannigfache neue Gründe für diese Meinung angeführt und, da er mit Recht glaubte, daß die polnisch geschriebene Abhandlung nicht allen deutschen Lesern zugänglich sein könnte, auch noch die Güte gehabt, ihre wichtigeren Momente anzugeben und beistimmend zu erörtern (p. 247 fg.). Das Ergebnis der Baeumkerschen Untersuchung, wie sie auf Grund der Vermutung Rubczyńskis, jedoch mit Hilfe vieler neuer Bemerkungen, streng durchgeführt wurde, kann man etwa kurz so zusammenfassen, daß die Übereinstimmung des Traktats *de intelligentiis* mit den philosophischen Anschauungen Witelos, wie er sie in der Vorrede zur Perspektive darlegt, wirklich sehr groß ist, daß ferner der Titel *de intelligentiis* gemäß der neuplatonischen Terminologie ebenso gut *de ordine entium* heißen könnte, und daß folglich die anonyme Schrift *de intelligentiis* höchst wahrscheinlich dieselbe sei, welche in der Vorrede zur Perspektive *de ordine entium* genannt und von Witelo als von ihm begonnen erwähnt wird (p. 270 — 271). Es unterliegt keinem Zweifel, daß dieses Ergebnis für eine gründlichere Kenntnis der so wenig bekannten Persönlichkeit Witelos von großer Wichtigkeit ist. Eine Schwierigkeit bliebe jedoch bestehen. Wie konnte nämlich der heil.

Thomas um 1256 (vgl. Baeumker p. 422) in seinem sechsten Quodlibetum eine Schrift zitieren, von der es in der Vorrede zur Perspektive (also um 1268) ausdrücklich heißt, sie sei vorläufig bei Seite gelegt worden. Ist es da nun recht glaublich, daß schon um 1256 der heil. Thomas von diesem unvollendeten Werke Einsicht nehmen konnte? Andererseits erklärt Baeumker selbst mit gewohnter Freimütigkeit, daß er Witelos Autorschaft dieser Schrift nur für höchst wahrscheinlich, nicht für völlig sicher halte. In der Tat kam es dem gelehrten Verfasser hauptsächlich darauf an, die philosophiegeschichtliche Bedeutung der Schrift gründlich zu erörtern. Und so entstand der ungeheuer lange fünfte Abschnitt.

Die Leser werden ihn, trotz seiner Länge, mit wahrem Danke aufnehmen. Ob Witelo wirklich die Schrift verfaßt hat, ist eine Nebenfrage; das Hauptinteresse ist doch die Existenz eines neuplatonischen Handbuches der Erkenntnistheorie, wie wir etwa uns heute ausdrücken würden. Obwohl unvollendet, läßt es uns doch eine klare Einsicht in die Disposition des ganzen Werkes gewinnen. Es sollte die erste Ursache behandelt werden, in ihrer inneren Natur und in ihrem Erkennen; im zweiten Teil folgen dann Erörterungen über die Intelligenzen (Geister und Seelen), ihre Erkennungsweise, ihre bewegende Kraft, ihr Verhältnis zu Raum und Zeit. Alle diese großartigen Probleme werden von Witelo nicht in streng aristotelischem Sinne, wie der heil. Thomas es tut, behandelt, sondern unter dem Einfluß des *liber de causis* und ähnlicher neuplatonischer Produkte, insoweit sie ihm damals zu Gebote standen. Und da fühlte sich Baeumker veranlaßt, den Inhalt der Schrift ausführlich zu prüfen und zwar in der Weise, daß jedes philosophische Problem im Zusammenhange mit seiner historischen Entwickelung betrachtet wurde. Da die Schrift mit der ersten Ursache beginnt und den für ihre Existenz sprechenden Argumenten, gibt uns Baeumker—und darüber dürfen wir uns nicht wundern, er ist ja ein vortrefflicher Kenner der Scholastik — eine Geschichte der Gottesbeweise vom Dämmern der Frühscholastik angefangen bis auf Thomas von Aquino (p. 284—338). Erst nach diesem sehr gründlichen historischen Überblick, den zu lesen wir nicht nur allen Freunden der Scholastik, sondern auch ganz besonders den Neukantianern dringendst raten, bespricht Baeumker die Stellung der Schrift *de intelligentiis* zu den verschiedenen Gottesbeweisen (p. 339—342), worauf er in ähnlicher Weise die „Einheit der ersten

Ursache" sowohl historisch erörtert, als auch vom Standpunkte Witelos. oder wer sonst der Verfasser des Traktates war, kritisch prüft (p. 343–356). Hierauf wird in sehr anziehender Weise die Lehre von Gott als Licht, im Anschluß an den Traktat, vorgetragen und erklärt. wobei unser Erstaunen beständig wächst, je mehr wir uns in die Ausführungen des gelehrten Professors versenken. Die ganze Geschichte der Lichtmetaphysik wird vor unserem geistigen Blicke aufgerollt. von Heraklit bis auf Plato, von den Gnostikern bis auf Plotin und Proklus (p. 357—370). Dann folgt die Lichtmetaphysik in der Patristik und älteren Scholastik (p. 371—381), woran sich sehr gründliche Bemerkungen über die Lichtmetaphysik in der orientalischen Philosophie und der späteren Scholastik anschließen bis auf Bonaventura. Albert d. Gr. und Thomas von Aquino (p. 382—421). Nach diesen langen Vorbereitungen geht der Verfasser an eine historisch-kritische Beurteilung derselben Lehre im Traktat *de intelligentiis* (p. 422—432). die in dem Satze gipfelt, daß jedes Geschöpf so viel am göttlichen Sein teilnehme, als es in sich Licht habe. da ja Gott wesentlich Licht sei (p. 431). Dem größeren Publikum, welches wohl gehört hat, der Sohn Gottes heiße *lumen de lumine* oder auch *lux mundi* u. s. w., aber selten dem Sinne dieser Worte nachgeht, seien alle diese gelehrten Ausführungen des berühmten Professors auf das beste empfohlen, aber der Inhalt dieses großen Kapitels ist damit noch nicht erschöpft. In einem langen Exkurse werden die Wirkungen des Lichtes in der raumanfüllenden Körperwelt besprochen, seine Bedeutung als Lebenskraft und als Prinzip des Erkennens (p. 433—467). Hieran schließen sich gewichtige Bemerkungen über die Theorie des Erkennens (p. 467—503), da ja Witelo einer Übergangszeit angehört von der platonischen zur aristotelischen Weltanschauung. Und dasselbe gibt von der Theorie des Lebens (p. 503—514). Wir müßten nun ebenfalls die Erklärungen Baeumkers zum zweiten Teile der Schrift. der von den Intelligenzen handelt und der damit verknüpfte Lehre von Ewigkeit und Zeit, auseinandersetzen (p. 523—599). Es möge uns jedoch gestattet sein, hier nur das Hauptresultat der langen, schwierigen Untersuchung anzudeuten, daß nämlich die zum ersten Male herausgegebene Schrift Witelos uns denselben nicht nur als Naturforscher, sondern auch als philosophischen Denker zeigt. der nicht ohne eigene Bedeutung ist, da er besonders auf zwei Denksphären. die der Lichtmetaphysik und eine zweite, die der Selbst-

vervielfältigung des Geistes, sein Nachdenken richtete, und, wiewohl von Neuplatonikern abhängig und auch an S. Bonaventura sich öfters anschließend, in diesen beiden Denkrichtungen seine Ansichten folgerecht und geschlossen durchgeführt hat. Seine kleine und nicht vollendete Schrift *de intelligentiis* ist, wie Baeumker treffend sich ausdrückt, gleichsam ein interessanter Spiegel, in dem sich viele von verschiedenen Seiten kommende Strahlen vereinigen und ein für uns geschichtlich wichtiges Bild hervorrufen. Ich füge hinzu, daß es Baeumkers Verdienst ist, uns in diesem Spiegel die mittelalterliche Gestalt des großen Schlesiers gezeigt und der Vergessenheit entrissen zu haben. Es sei ihm öffentlich Dank abgestattet, daß er dem gemeinsamen Sohne Thüringens und Polens, Thuringorum et Polonorum filio, ein so schönes Denkmal errichtet hat.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

14 Kwietnia 1909

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4. **Avril.** **1909.**

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 26 AVRIL 1909.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

J. Reinhold: »Berte aus grans pies w literaturach germańskich i romańskich«. *(Berte aus grans pies dans les littératures germaniques et romanes)*. 8-o, p. 194.

Le Secrétaire présente le travail de M. Pierre Kopko: „*L'analyse critique de la Grammaire de la langue polonaise par O. Kopczyński*“.

M. Jean Łoś présente son travail: „*La phrase et les autres types morphologiques*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1909.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Fr. Duda: »Rozwój terytoryalny Pomorza polskiego (w. XI—XIII)«. *(Le développement territorial de la Poméranie polonaise [s. XI—XIII])*, 8-o, p. 170.

W. Tokarz: »Galicya w początkach ery Józefińskiej w świetle ankiety urzędowej z roku 1783«. *(La Galicia au début de règne de Joseph II, d'après une enquête officielle [1783])*. 8-o, p. 300.

J. U. Niemcewicz: »Pamiętniki z roku 1830—1831«. *(Mémoires, 1830—1831)*, ed. M. A. Kurpiel, 8-o, p. V et 161.

M. W. Kętrzynski présente son travail: *„Quelques remarques sur l'auteur et le texte de la Chronique la plus ancienne de Pologne"* [1]).

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Zakrzewski: *„Remarques sur l'union politique du Grand Duché de Lithuanie avec le royaume de Pologne à Horodło"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Berger: *„La »dotis dicto« dans le droit romain"* [2]).

Le Secrétaire présente le travail de feu M. St. Waszyński: *„Le fermage et le louage dans les sociétés antiques. — I-ère partie. — Orient"*.

[1]) Voir Résumés p. 73.
[2]) Voir Résumés p. 75.

Résumés

7. W. KĘTRZYŃSKI. **Niektóre uwagi o autorze i tekscie najdawniejszej kroniki polskiej.** *(Einige Bemerkungen über den Verfasser und den Text der ältesten polnischen Chronik).*

Im ersten Abschnitt der Abhandlung wird die Frage besprochen, woher die Nachricht kommt, daß ein Gallus der Verfasser der ältesten polnischen Chronik gewesen. Die Warschauer Handschrift, von der alle heut bekannten Texte abstammen, gibt darüber keine Auskunft; auch die Handschrift, welche Paprocki besaß, wußte nichts von einem Gallus. Der erste, welcher von ihm spricht, ist 1555 Martin Cromer, der spätere Bischof von Ermeland. Er besaß eine Handschrift der Chronik; es ist unzweifelhaft dieselbe, welche heute als Codex Heilsbergensis bekannt ist; sie kam wahrscheinlich nach dem Tode Cromers 1589 in den Besitz der Bibliothek des Domkapitels von Heilsberg. Diese Handschrift, welche eine Umarbeitung des Warschauer Textes ist, enthüllt folgenden Vormerk: „Gallus hanc historiam scripsit, monachus ut opinor aliquis, ut ex prooemiis coniicere licet, qui Boleslai III tempore vixit". Diese Notiz stammt nicht vom Schreiber der Handschrift, sondern ist spätere Zutat; es ist dies, wie der Inhalt des Satzes erweist, nicht alte Überlieferung, sondern die Anmerkung eines Gelehrten und stützt sich auf jene Abschnitte der Chronik, welche von der polnischen Gesandtschaft nach St. Gilles in Südfrankreich handeln, mit welchen man auch heute noch die Hypothese vom Gallus begründet. Jener Vermerk der Handschrift ist wohl aus der Feder Cromers geflossen, was sich wird feststellen lassen, wenn die Handschrift wieder zum Vorschein kommen wird. Die Nachricht also, daß ein Gallus der Verfasser der Chronik gewesen, ist Gelehrten-Hypothese, welcher ebensoviel Beachtung gebührt, wie der ähnliche vom Martinus Gallus, Balduinus Gallus, Gawel etc.

Im zweiten Abschnitt wird die Frage erörtert, woher der Verfasser eigentlich stammt; daß er kein Pole war, sagt er selbst.

Er war jedenfalls ein Slave, wie das seine Beschreibung des Slavenlandes erraten läßt und stammte aus Ungarn, mit dessen Geschichte er wohl vertraut ist. Daß Ungarn seine Heimat gewesen, folgt meiner Ansicht nach unzweifelhaft aus einer an sich geringfügigen Notiz, welche mit der polnischen Geschichte in gar keinem Zusammenhange steht, daß König Peter (1038—1041 und 1044—1046) in Bazoarium eine Kirche, welche dem heiligen Petrus geweiht war, zu bauen begonnen hatte, welche „usque hodie“ noch nicht vollendet war. Diese so ganz lokale Nachricht kann wohl als Beweis gelten, daß in Bazoarium — der Name ist jedenfalls verderbt, es ist wohl an Vasvar an der Raab im Komitat Eisenburg zu denken — die Heimat des Verfassers zu suchen ist.

Er war auch mit dem ungarischen Hofe nicht unbekannt, wie man das aus seinen Bemerkungen über Ladislaus und Koloman schließen kann.

Wenn man Cap. I, 29 liest, in welchem die Tugenden des jugendlichen Königssohnes Mieszko gepriesen und sein frühzeitiger Tod so tief und innig beklagt wird, kann man nicht umhin anzunehmen, daß der Verfasser dem Königssohne persönlich nahe gestanden, daß er bei seiner Beerdigung gegenwärtig gewesen ist. Wie ist das alles nun zu erklären:

Nach des Königs Boleslaus II in der Verbannung erfolgtem Tode nahm König Ladislaus sich seines Sohnes an und ließ ihn erziehen. Zu seinen Lehrern gehörte gewiß der Verfasser. Als Mieszko nach Polen heimkehrte, begleitete ihn derselbe. Als der junge Königssohn kaum 20 Jahr alt starb — er soll vergiftet worden sein aus Furcht, „ne patris iniurium vindicaret“ — waren seine Freunde und Anhänger am Hofe des Herzogs Wladislaw Hermann nicht gern gesehen. Auch der Verfasser hatte darunter zu leiden; ohne Stellung und Versorgung lebte er von der Gnade geistlicher Würdenträger — der Kanzler Michael war ihm „modici dispensator obsonii —“. Erst mehrere Jahre nach dem Tode Wladislaw Hermanns beschloß er sich die Gunst des jungen Herzogs Boleslaus III, dem er zugetan war, zu erwerben, und deshalb begann er dessen Heldentaten zu beschreiben, welchen er als Einleitung eine kurze Geschichte der vor ihm lebenden Herrscher voranstellte. Sein Ziel, eine

Versorgung zu erhalten. scheint er nicht erreicht zu haben; sein Werk blieb jedenfalls unvollendet.

Man behauptet auf Grund des Unterschiedes. der in Betreff einer Rede. welche Boleslaus I auf dem Sterbebette gehalten haben soll. zwischen dem Warschauer Text und Paprocki. resp. Dlugosz obwaltet. daß letztere einen umfangsreicheren Text. eine zweite Redaktion besessen hätten.

Wäre das der Fall. dann müßte jedenfalls das dritte Buch wenigstens eine Fortsetzung und einen Abschluß erhalten haben. Da sich jedoch nur nachweisen läßt. daß alle, welche die Chronik benutzt haben. nicht mehr Nachrichten besitzen als die Warschauer Handschrift, so kann von einer Fortsetzung. resp. von einer zweiten Redaktion nicht die Rede sein. Dlugosz hat für sein Geschichtswerk die Rede Boleslaws nach seinem Geschmack erweitert und Paprocki hat seinen von ihm gedruckten Text der Rede nach Dlugosz ergänzt.

Im vierten Abschnitte wird der Text der Chronik besprochen. Die einzige zur Verfügung stehende Handschrift der Zamoyskischen Bibliothek in Warschau aus dem XIV. Jahrhundert ist überaus fehlerhaft; der Abschreiber verstand zu wenig Latein. um einen irgendwie lesbaren Text wiederzugeben. Die bisherigen Herausgeber (zuletzt L. Finkel und St. Kętrzyński. Lemberg 1899) haben ihr Möglichstes getan. um einen benutzbaren Text zu liefern; daß ist ihnen auch vielfach gelungen. Dessenungeachtet verblieben noch viele dunkle und fehlerhafte Stellen. zu welchen Verbesserungen vorgeschlagen werden.

---

8. Dr. ADOLF BERGER. **Dotis dictio w prawie rzymskiem.** *(Dotis Dictio im römischen Recht).*

In der Lehre von der Dotis Dictio wird vieles sowohl in Bezug auf Hauptfragen wie auch auf Einzelheiten bestritten; Zweck obiger Studie. deren Inhalt in knapp zusammengefaßter Form hier wiedergegeben wird. ist unter Zugrundelegung einer streng sachlichen Untersuchung des Quellenmaterials die nach dem heutigen Stand stark verworrene Lehre einer Revision zu unterziehen und in die Streitfragen neues Licht zu werfen. — zugleich aber auch eine neue Hypothese über die Herkunft der Dictio aufzustellen. die vielleicht

imstande sein wird, die interressanten Merkmale der Dictio auf plausiblere Weise aufzuklären, als das, was darüber bis jetzt gesagt worden ist.

Als Ausgangspunkt seiner Untersuchungen gibt Verfasser eine Übersicht des Quellenmaterials, die ihm umso notwendiger erschien, als vieles über die Dictio in nicht juristischen Quellen zerstreut ist und die einzelnen Äußerungen der nicht juristischen römischen Schriftsteller auf ihren Wert für die juristische Ausbeute zu prüfen waren. Zugleich galt es auch, aus den Untersuchungen dasjenige auszuschalten, was zur Dictio nicht gehört und trotzdem von manchen bei Erörterung dieses Instituts hereingezogen wurde.

Die Dictio erscheint schon gegen den Anfang des II. Jahrh. vor Chr. bezeugt: als älteste Quellenerwähnung ist Plaut. Aul. II, 2. 78 zu nennen. Daneben auch Plaut. Amph. II, 2, 209. (Nicht gehören hierher Plaut. Trin. III. 3, 26; V, 2, 33, wie Bechmann: Dotalr. II. 99 u. a. annehmen). Obige Stellen bilden nur eine Erwähnung der Dictio, wichtiger dagegen ist Terenz's Andria V, 4, 47/48. in der unbestreitbar — trotz mancher Opposition (Voigt: XII Taf., II § 123[7] und Cuq: Instit. I. 233[1]) ein praktisches, aus dem Leben gegriffenes Beispiel einer Dictio zu sehen ist. Weitere Andeutungen über die D. finden sich bei Terenz in dessen Heaut. V. 1, 69; V. 5, 3/4. — doch sind dieselben durchaus nicht als praktische Beispiele aufzufassen (so Meykow: Diction der röm. Brautgabe 16; Arnim, Diss. 16; Bechmann a. a. 0. II. 102); — Afranius, Varro (Stellenangabe bei Nonius Marcellus: de compend. doctr. s. v. dicere); Cicero: Or. pro Caec. 25, 73; Pro Flac. 35, 86 (wichtig in Bezug auf die Frauentutel); M. Ann. Seneca: Controv. I, 6, 5; Plinius der Jüngere: Epist. II. 3, 2; Martialis: Epigr. XII, 42, 5; L. Apuleius. de magia 102; Maur. Servius Hon., Comm. in Verg. Georg. I. 31; Mart. Cappella: de nuptiis phil. et Merc. § 898 und endlich die Scholie eines unbekannten Verfassers (sog. Cornuti commentum) zu Pers. Sat. II, 14. Nicht heranzuziehen dagegen ist Ovids Fast. VI. 594. So viel in der nicht juristischen Literatur.

Als erste gesetzliche Feststellung der Existenz der D. ist die Lex Julia de marit. ordin. zu betrachten, nach Ulp. XI, 20, genauer als Gai I. 178. Weitere nicht interpolierte juristische Quellen sind: Ulp. VI, 1, 2; Paul. Fr. Vat, 99. 100; c. 3 Th. 3, 12 u. c. 4 Th. 3. 13 (= c. 6 C. 5, 11) a. 428, die den Schlußpunkt in

der Entwicklung der D. bildet, indem sie jede formelle Bestellung der Dos durch Versprechen entbehrlich macht, durch die Bestimmung, daß von nun an jedes Dotalversprechen gültig ist, mag es auch nicht in die Wortformeln der Dictio oder Stipulatio gekleidet sein. Dieser Konstitution verdanken wir, daß das auf die D. bezügliche Material in das Corpus iuris nur in spärlichem Umfang überging und dieses auch noch durch Interpolationen verstümmelt wurde, um jede Erwähnung der veralteten Dictio in der justinianischen Gesetzgebung fernzuhalten. So wurde daher nichts über das Wesen, die Formerfordernisse der D., die dictionsfähigen Personen usw. aufgenommen, nur jene Fragmente fanden Aufnahme, die auch später aktuelle Fragen behandelten, insbesondere aber schwierige Rechtsfragen der Wirkungen des Dotalversprechens bei gewissen komplizierten Tatbeständen, die schwierig blieben trotz Abschaffung der Dictio. Diesem Umstande verdanken wir nun eine Reihe von Interpolationen; diese interpolierten Dictionsfragmente müssen also herausgefischt werden, wenn es sich um eine erschöpfende Darstellung der D. handelt. Um sich auf festem Boden zu bewegen und sich nicht zu einer „Jagd nach Interpolationen" hinreissen zu lassen, stellt Verfasser vier Kriterien auf, die auf die Dictiointerpolationen hinweisen. 1) Von D. handeln zunächst jene Fragmente, in denen ihre Wortformel wiedergegeben wird. Hierher gehören: Proc. 125 D 50, 16; Jav. 57 D 23, 3; Iul. 44 § 1, 46 § 1 eod.; Marcel. 59 pr. D eod.; Paul. 25 D eod. In allen diesen Fragmenten, mit Ausnahme des letztgenannten, ist „promittere" für „dicere" interpoliert: es konnte eben „promittere" früher nicht heißen, da ja die wiedergegebenen Formeln keine Stipulationsformeln sind, die unter das promittere dotem fallen. Nur in der l. 25 D 23, 3 findet man vor der Dictionsformel eine Redensart „cum eo pacta est". Dem Verfasser scheinen diese Worte interpoliert zu sein und zwar aus folgenden Gründen: schon bei der ersten Lesung dieses Fragments stolpert man über das „cum eo" (si ei... cum eo); es fehlt an einer technischen Bezeichnung dafür, daß es sich um eine Dosbestellung handelt; ferner war zur Zeit des Paulus (vgl. Ulp. VI, 1) ein reines Pactum keine Dosbestellungsart. — 2) Dann sind jene Fragmente als interpoliert zu betrachten, wo die Ausdrucksweise „doti promittere" vorkommt, auf die schon Cujaz als auf eine inusitata loquendi forma hingewiesen hatte. Zu dieser Gruppe sind zu nennen: Lab. 20 pr. D 28, 7; 79 § 1 D 23, 3;

Pomp. 47 pr. D 17. 1; Afr. 9 pr. §§ 2. 3 D 23. 5; Ter. Cl. 61 pr. D 23. 3; Venul. 31 § 1 D 46. 2; Marcel. 59 § 1 D h. t.; Paul. 44 § 1 D 24. 3. — 3) In diese Gruppe fallen jene Fragmente, die vom Dosbesteller sagen „promittit, quod sibi debetur". Da es sich in diesen Fällen um einen Schulderlaß dotis causa handelt, für den ganz andere Ausdrücke in Betracht kommen (vgl. l. 10 D 12. 4, l. 41 § 2. 43 § 1 D 23. 3. l. 10 § 14 D 42, 8; - l. 12 § 2 D 23. 3), so ist diese Redensart anstößig; andererseits auch — wie des Näheren noch an anderer Stelle ausgeführt sein wird — bildet dieses Rechtsgeschäft kein Versprechen, keine Promissio, somit ist es unzutreffend, an diesen Stellen vom Promittieren zu reden. Hierher gehören, außer einigen Fragmenten, die bereits in den vorigen Gruppen genannt wurden, Tryph. l. 77 D 23. 3 und Paul. 14 § 2 D 23, 5. Die Kompilatoren fügten eben durchweg „promittere" für „dicere" ein, ohne darauf zu achten, ob es sich im gegebenen Falle um ein obligatorisches Versprechen oder um einen Erlaß handelt. — 4) Zu den interpolierten Fragmenten sind noch jene zu zählen, wo vor dem J. 428 n. Chr. von einer pollicitatio dotis die Rede ist, da erst die c. 4 Th. 3. 13 ex professo die pollicitatio dotis einführte. Diese Fragmente sind c. 1 pr. § 1 C. 5. 12 (a. 201); Ulp. 1 § 8 D 37. 7; c. 13 C. eod. (a. 293). Dies sind die spezifisch bei der Dictio in Betracht kommenden Interpolationsmerkmale. — Auf Grund allgemeiner Regeln, die zur Entdeckung von Interpolationen führen (z. B. Ort, woher die betreffende Entscheidung entnommen ist, Inhalt usw.), lassen sich noch folgende Fragmente als interpoliert bezeichnen: Cels. 58 § 1 D 23, 3; Jul. 44 pr., 46 pr. § 2 D eod.; Tryph. 45 D eod. Daß durch die oben festgesetzten Kriterien ein zuverlässiges Quellenmaterial zugeführt wird, beweist einerseits der Umstand, daß auf einige von diesen Fragmenten mehrere Kriterien fallen, anderseits, daß in allen Tatbestände erörtert werden, von denen kein einziger gegen die in anderen nicht interpolierten Quellen (Ulp. VI, 2; Paul. Fr. Vat. 99, 100; Gai Epit. II, 9 § 3) aufgestellten Erfordernisse verstößt.

Es erübrigt noch, von der zuletzt genannten, für die Lehre von der Dictio sehr wichtigen Quelle zu sprechen, u. z. von Gai Epit. II, 9 § 3, die den gerade an dieser Stelle lückenhaften Codex Veronensis der Gaianischen Institutionen ersetzt, und dies in zuverlässigster Weise. Das letztere beweisen vor allem die einzelnen Worte, die sich aus dem Cod. Ver. entziffern lassen und die zur Annahme

berechtigen, daß Gaius an dieser Stelle Ähnliches über die Dictio schrieb, was die Epitome mitteilt, — wenn auch der Wortlaut nicht identisch gewesen sein mag — ferner, daß sich der ganze Inhalt der genannten Stelle der Epitome durch anderes Quellenmaterial nachprüfen läßt. Verfasser befaßt sich eingehend mit der Hypothese Conrats über „die Entstehung des westgothischen Gaius“ (Amsterd. 1905), deren Begründung wohl manches Zutreffende bringt, die jedoch gerade durch den Abschnitt von der Dictio ein wichtiges Gegenargument erhält und dies zu entkräften gelingt Conrat nicht. C. vermag nicht den Epitomator vom Vorwurfe eines Anachronismus zu retten. Seine Ausführungen diesen Punkt betreffend (a. a. O. 71 fg.), sowie seine Erklärung der sog. Interpretatio zu c. 4 Th. 3. 23 und zu Paul. Sent. II, 22, 1 im Brev. Alar. (vgl. desselben: der westgotische Paulus, 1907, S. 12, 114 fg. 116) sind abzulehnen; die umfassende Polemik des Verfassers muß hier wegen Raummangels unterbleiben.

Der Verfasser gibt auch eine Übersicht jener Fragmente, die in der Lehre von der Dictio nicht in Betracht zu ziehen sind und an verschiedenen Orten als sich auf Dictio beziehend genannt wurden, z. B. l. 12 § 2 D 23. 3 (Huschke: Ztschr. f. Civilr. und Pr. N. F. II, 159); l. 10 D 23. 4. l. 31 § 1 D 24, 3 (Cujaz); l. 2 § 3 D 12. 1 (Cujaz, Meykow a. a. O. 52); ll. 80. 83 D 23. 3 (Galvanus: de usufructu, Cap. XV). Bertolini: Appunti didattici I 34[1] l. 50 D eod. (Rudorff in Puchta's Instit.[9] II § 292 i.); l. 55 D eod. (Accarias: Précis, II[3] 354, Maynz: Cours III § 310[18], Pellat: Textes sur la dot 252); l. 76 D eod. (Pellat a. a. O. 389); l 36 D eod. (Arnim. a. a. O. 29); l. 32 § 1 D 23. 4 (Lenel, Pal.?, Bertolini a. a. O.) u. a.

Zu den bestrittensten Fragen in der Lehre von der Dictio gehören vor allem die Fragen über Form und rechtliche Natur der D. Was die Form der D. anbelangt, so behaupten viele, die D. sei ein Formalakt gewesen, von mehreren wird dies verneint. Der Verfasser pflichtet der ersten Meinung u. z. aus folgenden Gründen bei: 1) Einen wichtigen Wink bildet die Stelle, wo Gaius die D. bespricht. Sie rangiert unter den Verbalkontrakten: das Wesen derselben liegt eben in bestimmten (nicht beliebigen) verba. Allerdings sprechen die Quellen (G. III. 92; Mod. 52 § 2 D 44. 7) von Frage und Antwort, doch kennt Gaius (III, 96; ebenso Gai Epit. II, 9 § 3. 4) auch Verbalobligationen, die uno loquente zu-

stande kommen, und zu dieser Kategorie gehört auch die D. — 2) In den Stellen, wo in den Digesten die Formel der D. wiedergegeben wird (s. oben S. 77), herrscht eine auffallende Übereinstimmung der dazu gebrauchten Worte. Es wäre naiv zu behaupten, daß dies in den juristischen Werken zweier Jahrhunderte bloßer Zufall ist oder, daß dies nur die Bedeutung habe, daß man sich gewöhnlich dieser Worte bediente, ohne daran gebunden zu sein (So Danz, Gesch. des r. R. I², 165). — 3) Die Ausdrucksweise in c. 4 Th. 3, 13 „qualiacumque verba", die jeder Opposition (Meykow a. a. O. 22, Arnim a. a. O. 14, 28, Bechmann a. a. O. II, 99) Stand hält. Die Neuerung, die die genannte Konstitution einführte, lag eben darin, daß an Stelle der certa verba die „qualiacumque" traten. Auf Grund obiger Angaben läßt sich auch die Formel der Dictio festsetzen. „Centum (fundus) tibi doti erunt (erit)". In dieser kernigen Formfassung findet sich alles, was zu einem Dosbestellungsversprechen nötig ist: a) der Gegenstand, b) die Causa des Rechtsgeschäfts („doti"), c) der Berechtigte („tibi"), d) das Zeitwort deutet auf ein in der Zukunft zu erfüllendes Versprechen. Die nicht persönliche Fassung der Formel ist hervorzuheben. Kleine Abweichungen von diesem Grundschema werden wohl gestattet gewesen sein (Beispiel l. 125 D 50. 16, wo das Verhältnis des Dizenten zur Braut hervorgehoben wird). Diesem Schema entspricht auch das bei Terenz erhaltene Beispiel, wenn auch nicht ganz buchstabengetreu, was uns aber bei einem Komödiendichter, der doch kein Institutionenlehrbuch schreibt, nicht auffallend erscheinen kann. Die Argumente von Anhängern der Gegenansicht (Rein, Danz, Meykow, Arnim, Bechmann u. A.) lassen sich leicht beseitigen; zu warnen ist aber vor Heranziehung in die Lehre von der Dictio des von Ulp. in l. 19 § 2 D 21, 1 festgesetzten Unterschiedes zwischen dictum und promissum (so z. B. Meykow a. a. O. 20, Danz a. a. O. 163, Rein: Privatrecht 425; Bernstein in der Festgabe für Beseler 1885. S. 81¹). Ulpians Fragment ist nur als Kommentar zu den Ediktsworten „dictum promissumve (l. 1 § 1 eod) und nicht als Lexikon aufzufassen. Eine andere Formel, die Voigt (XII Taf. II § 123) und nach ihm Cuq (a. a. O. I. 232⁶) konstruieren („dotem tibi dico") ist zu verwerfen, weil sie gar keine Begründung in den Quellen findet, ebenso die von Voigt (a. a. O. und in Jus nat. III 331; IV 409, 425, 446) lediglich auf Grund des Dictiofragments 125 D 50. 16 aufgestellte Behauptung „mihi erunt? tibi

erunt" sei eine Stipulationsformel (Unzutreffendes auch bei Gneist: Formelle Verträge, 252, 514).

Auch über die Frage, ob die D. ein einseitiges Rechtsgeschäft oder ein Vertrag war, gehen die Ansichten der Romanisten auseinander, — es ist auch nach dem Stande der bisherigen Literatur nicht einmal möglich festzustellen, was herrschende Meinung ist. Und doch deuten in diesem Punkte die Quellen — die man fast ganz unberücksichtigt ließ — so wichtiges an, daß nach Ansicht des Verfassers kein Zweifel darüber bestehen kann, daß der Dictio Vertragsnatur zuzusprechen ist. 1) Man betrachte vor allem, wie sich bei Terenz, wo doch das praktische Leben wiedergegeben wird, der Dictiovorgang abspielt; gewiß hat beim Verständnis dieser Stelle die unglücklich formulierte Scholie Donats Unheil angerichtet, aber man sollte doch der Worte des Kommentators wegen die Worte des kommentierten Dichters nicht außer acht lassen. 2) Es ist ferner ein wichtiges Argument aus Gaius zu entnehmen, welcher die Dictio unter den obligationes behandelt (III, 95a), „quae ex contractu nascuntur" (vgl. III. 88, 89). Derselbe Gedankengang ist auch in Gai Epit. beibehalten. 3) Der Ausdruck „placuit" in c. 4 Th. 3, 13 ist zu beachten. Er bedeutet im Zusammenhange: „zur Eintreibung einer Dos, bezüglich deren einmal beschlossen wurde, daß die geleistet werde" usw.; aus dem weiteren ergibt sich, daß dieses „Beschließen" früher in Form einer Dictio oder Stipulatio stattfand. Nun bedeutet aber „placere" bei Schuldverhältnissen immer Willenserklärung zweier Kontrahenten. 4) Der Verfasser verweist ferner auf drei Quellenfälle der D., wo — zweimal sogar in der Dictionsformel selbst — solche Nebenbestimmungen getroffen werden, die sich ohne Vertragsnatur durchaus nicht erklären lassen. Vgl. l. 59 pr. D 23, 3; l. 25 D eod. und l. 44 § 1 D 24, 3. 5) Schließlich noch eine Erwägung: Die Dosbestellung legt dem Berechtigten Pflichten auf, es ist kaum denkbar, sie mit einer einseitigen Erklärung des Dizenten zu vereinigen. Dagegen sträubten sich immer die röm. Juristen. Vgl. l. 20 D 5, 1. — Verfassers Meinung geht also dahin, daß der Erklärung — certa verba — des Dizenten eine Zustimmung seitens des zukünftig Berechtigten folgen mußte, die jedoch an keine Form gebunden war und durch facta concludentia oder selbst durch Schweigen erfolgen konnte. In diesem Sinne wäre auch das „uno loquente" bei Gaius III, 96 und in Gai Epit. II, 9 § 4 zu erklären, daß nur eine Partei zum Reden in

bestimmten Worten (in diesem Sinne „loqui“ von beiden Parteien cf. l. 1 pr. D 45. 1) verpflichtet ist. Dieser Quellenstand ist ausschlaggebend und vermag durch Argumente theoretischer Natur nicht erschüttert werden (Vgl. z. B. Karlowa: Rechtsgeschäft 272; Rgeschichte II 201. Analogie mit dem Vermächtnis ist unzutreffend). Man ist eben darauf angewiesen. den Standpunkt des römischen Rechts kennen zu lernen. und dieser ist in den Quellen genügend klargelegt. — Bei manchen Schriftstellern (Brinz: Pand. II § 248; Löhr: Ztschr. f. Civilr. u. Pr. I, 229; Fadda: Arch. giur. 31. 379) ist die Theorie von der einseitigen Natur der D. aus der Tendenz hervorgegangen. im älteren Recht eine Vorgängerin der späteren. angeblich einseitigen dotis pollicitatio zu finden. Diese Ansicht ist absolut unrichtig. Die pollicitatio dotis kann nicht als einseitiges Rechtsgeschäft betrachtet werden; die Pollicitationsdefinition Ulpians hat damit nichts zu tun. Ferner ist der erwähnte Entwicklungsgang aus den Quellen nicht zu entnehmen: die oftgenannte c. 4 Th. 3. 13. die für diese Frage allein ausschlaggebend ist. machte sowohl die D. als auch die Stipulatio dotis entbehrlich. indem sie die formlose pollicitatio einführte. Es kann also nicht behauptet werden. daß die pollicitatio dotis an Stelle der D. trat. — (Es sei bemerkt. daß die l. 46 pr. D 23, 3 von Bernstein a. a. O. 81[1] als Argument für die Einseitigkeit der D. angeführt wird. von Beringer: Diss. 1891 S. 13 dagegen für die Vertragsnatur; beides mit Unrecht. Zum Fragmente selbst ist aber zu sagen: Um die Begründung der Dictiointerpolation hat sich bis jetzt nur Cujaz bemüht; vgl. dessen Comm. ad Dig. Juliani zu dieser Stelle. Nicht alle aber von ihm angeführten Argumente sind zu akzeptieren; das Richtigste ist die Auslegung des Wortes „patiatur“. Das Hauptargument ist jedoch die Stelle — das XVI Buch der Dig. Jul. — woraus das pr. entnommen ist. Die ganze lex 44 und l. 46 §§ 1. 2 — beide Leges bildeten wohl früher ein Ganzes — handeln von Dictio. Das pr. der l. 46 cit. wurde in der Condictioliteratur erschöpfend besprochen. Zu der von Pernice, Labeo III 206[1] angegebenen Interpolation — die auch von Pflüger: Sav. Ztschr. R. A. 18, 102 u. von v. Koschembahr-Łyskowski: Conditio II 104 fg. akzeptiert wurde — bemerkt Verfasser. daß notwendigerweise noch auch die Worte „vel pater“ im vorletzten Satze als interp. auszuschalten sind. da vom Vater erst im interpolierten Satze „traditione...“ usw. zum ersten Male die Rede ist).

Über die Herkunft der D. wurden mehrere Theorien aufgestellt, doch sind sie alle kaum haltbar. Der Verfasser tritt daher mit einer neuen Hypothese auf, zu deren Begründung er Quellenbelege anführt, die bisher in der Lehre von der D. unbenutzt blieben. — Czyhlarz (Instit. § 109, B) hat von einem Herübernehmen der D. aus dem griechischen Recht gesprochen; daran ist kaum zu denken, weil in diesen Zeiten, wo man der D. zuerst begegnet, von einem Einfluß des griechischen Rechts auf dem Gebiete des Dotalrechts keine Spur vorhanden ist und ferner, weil im griechischen, Recht das Dotalversprechen gerade ganz formlos war. Als Vorbemerkung zu seinen Untersuchungen stellt Verfasser fest, daß die Dictio seitens des väterlichen Gewalthabers die älteste Form der Dictio war. Die Dictio nämlich seitens des Schuldners der Frau ist die jüngste Form der D., weil sie der D. seitens der Braut selbst nachgebildet ist. Die D. aber seitens der Braut war nur bei einer Ehe sine manu — darüber des Näheren unten — möglich, und daher auch jüngeren Ursprungs.

In dem, was bis jetzt über die Anfänge der D. gesagt worden ist, ist nur ein Gedanke richtig: die D. mußte sich in ihrem Anfangsstadium an ein anderes Institut angelehnt und von jenem ihre rechtliche Wirkung und Kraft geschöpft haben, da man kaum annehmen kann, daß in den ältesten Zeiten des römischen Rechts ein vom sozialen und wirtschaftlichen Standpunkte so wichtiger Akt sich in knappen Worten des Dizenten einschloß. Dieses ist möglich für das spätere Entwicklungsstadium, wo die Dictio ein autonomer, selbständiger Akt wurde, für ihre Anfänge dünkt es unwahrscheinlich. Nun kann man die D. sicherlich nur mit einem solchen Akt in Verbindung bringen, wo die interessierten Parteien zusammen sind, und da kommen nur Verlobung und Eheschließung in Betracht. Daß die Dictio eine lex sponsalibus dicta war, wurde bereits von einigen behauptet. Die Hauptverfechter dieser Ansicht haben sie jedoch bald zurückgezogen (vgl. Czyhlarz: Jahrb. f. Dogm. 13, 22 fg.; Bechmann: Kauf I. 252[1]); von den Eheschließungsarten ist natürlich der Usus sofort auszuschalten; an die coëmtio dachte Bernstein in der bereits genannten Abhandlung (lex coëmtioni dicta), doch ist seine Ansicht aus mehreren Gründen, deren Wiedergabe wegen Raummangels hier unterbleiben muß, kaum haltbar. Es bleibt somit nur die Confarreatio übrig. Hier setzt die Begründung der Hypothese des Verfassers ein, nachdem eine Über-

sicht sämtlicher Hypothesen und Widerlegung derselben gegeben worden ist. Die Hypothese des Verfassers gipfelt darin, daß die dotis dictio in ihren Anfängen mit der Confarreatio und dadurch mit dem Sakralrecht in Verbindung zu bringen sei, daß sie erst in weiterer Entwicklung sich von jener losgelöst habe und dadurch ein selbständiger, ziviler Rechtsakt wurde, dem statt des früheren sakralen Schutzes nun ein gewöhnlicher Rechtschutz zuteil wurde. Die Ausführungen des Verfassers, in Kürze zusammengefaßt, stellen sich folgendermaßen vor: Schon der oben angedeutete Gedankengang führte zur Confarreatio; dasselbe Resultat aber erheischte eine andere, einfache Erwägung, daß die D. als ein sehr altes Institut an die älteste Form der Eheschließung anzulehnen ist. Es galt also Untersuchungen in den Quellen über die röm. Ehe, Confarreatio und ihre Gebrauche anzustellen und dieselben ergaben: 1) daß sich mehrmals Erwähnungen über die Dos unter den Confarreationsgebraüchen vorfinden, hauptsächlich in jenem Augenblicke, wo das Opfer, die sog. auspicia nuptialia, im Hause des Brautvaters dargebracht wurde, also in einem der wichtigsten Momente der Conf., da der Ausgang des Opfers darüber entschied, ob die Ehe geschlossen sein wird oder nicht. Eine solche Notiz für den Fall der Ehe des Silius und der Messalina ist bei Juvenal 10, 336, Tacit. Ann. XI, 26, 27 und Suet.: Claud. 26, 2 („dote inter auspices consignata") zu finden; dann für die „Ehen" Neros mit seinen Buhljungen (Tacit. Ann. XV, 37; Suet.: Nero 28), bei denen alle Gebraüche der alten Confarreatio mit vollster Genauigkeit beobachtet wurden, wie obige Stellen zweifellos bezeugen. Daß es sich im letzten Falle um eine Scheinehe handelte, kann den Wert dieser letzteren zwei Stellen für die in Betracht kommende Frage nicht beeinträchtigen, da die antiken Zeremonien mit peinlicher Exaktheit nachgeahmt wurden, als ob es eine richtige Ehe zu schließen gegolten hätte. Wenn also in jenem Augenblicke die Frage der Dos zur Sprache kam und entweder die Dos gegeben wurde oder auch nur entsprechende Bestimmungen über sie in die tabulae nuptiales aufgenommen wurden (vgl. zü Tac. Ann. XI, 26, 27 ibid. 30), so ist es sehr wahrscheinlich, daß es nur zu einem Dotalversprechen kommen könnte. 2) Diese Vermutung findet vollste Unterstützung in einem Epigramm Martials XII, 42, wo nach dem „praeluxere faces, velarunt flammea (vgl. über den Zusammenhang der-

selben mit der confar. Serv. in Aeneiden IV. 374) vultus". nach dem Ausruf „Thalasse" gesagt wird: „Dos etiam dicta est".

Zur einer quellenmäßigen Unterstützung der neuen Hypothese reichen obige Andeutungen gewiß aus; sie gewinnt aber noch mehr an Wahrscheinlichkeit, wenn man auf Grund ihrer die interessanten Merkmale der Dictio zu erklären versucht, was der Verfasser ausführlich unternimmt. Sie stimmt vor allem mit jenem Ergebnis überein, daß die Art der Dictio seitens des Gewalthabers (des Vaters oder des väterlichen Ascendenten) der Braut die älteste ist. War er doch in jenem Augenblicke der ausp. nupt., die in seinem Hause stattfanden, eine der Hauptpersonen. Auch die eigentümliche Form der Dictio läßt sich auf Grund obiger Hypothese sehr plausibel erklären: nur der Dizent spricht die hergebrachten Worte, der Dictionsempfänger verhält sich ruhig; eine ausdrückliche Annahme seinerseits in diesem feierlichen dem Schutz der Götter empfohlenen Augenblicke ist zumindest entbehrlich; seine Zustimmung, wenn er nur nicht opponiert, versteht sich von selbst. Nach dieser Auffassung war die D. in ihrem Anfangsstadium ein nur den Patriziern zugängliches Institut; dieser Umstand erklärt sehr einfach die bis jetzt als rätselhaft betrachtete Erscheinung, um deren Lösung man sich vergeblich bemühte, daß die Römer zwei dem Dotalversprechen dienende Institute kannten. Unter Zugrundelegung obiger Hypothese ist die Sache so aufzuklären: Es ist unzweifelhaft, daß die Sponsio-Stipulatio ein jüngeres Institut ist. Man beachte nur, daß in den Quellen, wo beide, Dictio und Stipulatio dotis, genannt werden, immer die D. der Stipulatio (Promissio) vorangeht. Vgl. lex Julia de marit ord. (Ulp. XI. 20). Ulp. VI. 1, c. 3 Th. 3. 12, c. 4 Th. 3, 13, ebenso die interpolierten Stellen c. 1 pr. § 1 C. 5. 12 u. c. 13 eod. Die Promissio dotis war eben das Dotalversprechen der nicht patrizischen Ehe. So bestanden nun zwei Formen des Dotalversprechens nebeneinander; die D. wurde trotz der Konkurrenz der Stipulation beibehalten, ja sie entwickelte sich sogar weiter, indem sie sich von der Confarreatio loslöste und auch Nichtpatriziern zugänglich wurde. Dieser Entwicklungsgang der D. ist nach Ansicht des Verfassers darauf zurückzuführen, daß die D. eine sehr bequeme und feine Form des Dotalversprechens war: der Braütigam war der ihm in der betreffenden Situation gewiß unliebsamen Fragestellung, die ihm die Promissio dotis auferlegte, enthoben. Diese Seite der D.

entging nicht der Aufmerksamkeit mancher älteren Schriftsteller. Trefflich charakterisiert die D. in dieser Richtung der alte Galvanus (a. a. O.): honestius erat dotem ultro a sponsa vel eius patre promitti, ne sponsus quasi de dote magis quam de sponsa sollicitus videtur interrogationibus suis dotem extorquere. Diese Formfeinheit der D. war gewiß die Ursache, daß das Anwendungsgebiet der D. immer mehr erweitert wurde und daß die D. einige Jahrhunderte hindurch als ein lebenskräftiges und populäres Institut in Anwendung war. Der weitere Entwicklungsgang der D., dessen einzelne Phasen natürlich mit mathematischer Genauigkeit nicht festzustellen sind und sich nur nach dem Alter jener Quellen, die sie zuerst andeuten, bezeichnen lassen, ging dahin, daß man sie immer der Stipulatio dotis näher rücken wollte. So wurde zuerst die Braut zur D. zugelassen und somit die D. auch bei Ehe ohne manus möglich. Man erweiterte den Kreis der dictionsfähigen Dotalgegenstände, an Stelle des früheren certum drang allmählich das incertum durch; auch wurde der Vater einer emanzipierten Tochter als dictionsfähig anerkannt; man ließ die D. auch nach Eheschließung zu. Nur der Kreis der dictionsfähigen Personen, da die D. schon ihrer Form wegen sich als Akt großen Vertrauens darstellte, blieb immer eingeschränkt. Außer der Braut wurde nur noch ihr Schuldner zugelassen. Warum gerade er? Die Beantwortung dieser Frage stößt wegen Spärlichkeit der Quellen auf erhebliche Schwierigkeiten. Ein zwingender Grund wird sich kaum finden lassen. Auf einen Umstand nur macht der Verfasser aufmerksam, der wohl auch den römischen Juristen nicht entgangen sein mag. Durch die Zulassung des Schuldners der Frau zur D. wurde in einer Richtung Einheitlichkeit geschaffen: es war nun möglich geworden, daß die Frau ihr ganzes Vermögen durch dictio zur Dos bestellt. (Daß dieser Fall praktisch war, beweist Cic. pro Flacc. 35, 86). Früher konnte sie es durch Datio dotis, durch Promissio ebenfalls, nur durch Dictio konnte sie es nicht: hatte sie Forderungen, so konnte bezüglich deren keine Dictio platzgreifen, die Braut konnte sich höchstens verpflichten, die eingelöste Forderung ihrem Gatten später herauszugeben, doch dies geschah wohl nicht in der Form einer D. Erst durch die unmittelbare Verpflichtung des Schuldners dem Manne gegenüber durch Dictio wurde die Sache vereinfacht und durch ein einheitliches Institut bewerkstelligt. Beim Schuldner des väterlichen Gewalthabers spielen diese Gründe nicht mit, weil

dieser wohl nie sein ganzes Vermögen seiner Tochter zur Dos bestellte, und daher wurde auch sein Schuldner zur D. nicht zugelassen.

So hatte die Dictio sich schon früh — seit Zulassung der Braut zur D., weil dies nur bei einer Ehe sine manu (Näheres unten) möglich war — vom Sakralrecht losgelöst. Der sakrale Schutz, den sie früher als Bestandteil jenes Aktes, von dem gesagt wurde: „in sacris nihil religiosius confarreationis vinculo erat" (Plin. Hist. nat. XVIII, 3) genoß, machte dem ordentlichen, zivilen Rechtsschutz Platz. Durch eine actio ausgestattet kam natürlich die D. der Stip. näher und, wie bereits erwähnt wurde, gab es eine Tendenz, die Unterschiede auszugleichen. Doch eine ganze Reihe von Unterschieden blieb noch immer: man beachte nur die Form, die unpersönliche Fassung der D., die Beschränkung auf jene drei dictionsfähigen Personen, die Hervorhebung der causa („doti", dagegen bei der Stip. vgl. l. 23 D 23, 3) und andere Einzelheiten, auf die im Weiteren (S. 88 u. 90) hingewiesen sein wird. So kam es, daß die sehr beliebte Dictio, — für ihre Popularität und Lebenskraft sprechen die zahlreichen Erwähnungen bei nicht juristischen Schriftstellern — durch Jahrhunderte in Gebrauch war. Das Zeitalter der klassischen Jurisprudenz bildet den Höhepunkt ihrer Entwickelung. Jedoch die immer mehr hervortretende Tendenz, die Formalakte aus dem Wege zu schaffen, machte auch der D. ein Ende: die Konst. aus dem J. 428 schaffte sie glatt ab. Der Todesstoß kam ganz unverhofft, noch im J. 396 wird sie in einer kais. Konstitution erwähnt (c. 3 Th. 3, 12); nach 428 ist es mit ihr aus. Durch dieselbe Konstitution wurde die Dotalstipulation gerade so wie die D. überflüssig gemacht, doch die Stipulation war mit dem röm. Rechtsleben zu stark verwachsen, um ohneweiters außer Gebrauch zu kommen.

Es wäre noch die interessante Erscheinung hervorzuheben, daß durch obige Hypothese des Verfassers alle Verbalobligationen des röm. Rechts denselben Hintergrund gewinnen: das Sakralrecht. Von der operarum iurata promissio wird dies ohne Opposition angenommen: für die Sponsio-Stipulatio nimmt dies die herrschende Lehre an. (Dagegen in letzter Zeit Mitteis: Festgabe für Bekker, 1907, S. 107—152; Karlowa Röm. Rgesch. II, 699 fg.; Costa: Corso II, 219 fg.)

Der Verfasser wendet sich nun der d o g m a t i s c h e n Untersuchung der D. zu, wie sie sich als e n t w i c k e l t e s Institut in der Zeit der klassischen Jurisprudenz darstellte. Da ist zunächst die

Frage der bei der Dictio auftretenden Personen zu erörtern A.) Dictionsfähig — als Dizenten — sind nach Ulp. VI, 2 und Gai Epit. II. 9 § 3 a) der Vater ev. der väterliche Aszendent der Braut, b) die Braut selbst, c) ihr Schuldner. Ad a): Auch der Vater einer emanzipierten Tochter. Dafür spricht Ulp. VI, 2 („cognatione"), Jul. l. 46 § 2 D 23, 3 (kann sich nur auf eine emanzipierte Tochter beziehen), arg. auch Jul. l. 44 pr. D eod. Die Mutter der Braut ist aber zur Dictio unfähig. Paul. Fr. Vat. 100. Ad b): Für diese Art der D. bestehen folgende Beschränkungen: nur eine Frau sui iuris ist dictionsfähig, nur bei einer Ehe ohne Manus kann sie als Dizentin auftreten, weil bei einer Manusehe der Zweck der Dosbestellung vollendeter noch durch die Manus allein erreicht wird, indem das Vermögen der Frau ipso iure Eigentum des Mannes wird. Diese Dictio erfordert die Auctoritas des Vormundes, vgl. Cic. pro Caec. 25, 73 und pro Flac. 35, 86; Ulp. XI, 20, 27; ein praktischer Fall einer solchen auctoritas tutoris bei der D. ist in der stark interpolierten l. 61 pr. D 23, 3 notiert. Auch nach geschlossener Ehe kann die dictio vorgenommen werden; dies ist bestritten, doch nach Ansicht des Verfassers für das spätere Entwicklungsstadium der D. absolut zu bejahen. Quellenbeweise: Gai Ep. II, 9 § 3, durchaus zuverlässig („sive iam marito"), ferner l. 44 § 1 D 23, 3 („utique si post nuptias promissa [Marcellus: dicta] est dos) und schließlich l. 9 D 23, 5 („marito"). Ad c): Auf die Dictio seitens des Schuldners der Braut beziehen sich folgende Quellen: l. 46 pr. § 2 D 23, 3; Gai J. III, 95 a; 31 § 1 D 46, 2; 59 § 1 D 23, 3; 45 § 1 D eod.; Ulp. VI, 2; Gai Epit. II, 9 § 3. Der Schuldner erhält von seiner Glaübigerin ein spezielles iussum doti dicere (vgl. l. 31 § 1 D cit., 45 § 1 cit.). Hervorzuheben ist, daß der Schuldner, der dizieren will, in der Tat Schuldner der Frau sein muß, weil nur durch das Obligationsband die Dictionsfähigkeit von der Frau auf ihn hinüber fließt. Ist er kein Schuldner, betrachtet er sich nur als einen solchen irrtümlicherweise, so ist er nicht dictionsfähig und seine D. ist nichtig. Anders bei der Stipulatio dotis, wo die Delegation volle Wirksamkeit hat und dem Schuldner nur eine condictio gegen den Deleganten gegeben wird, vgl. l. 78 § 5 D 23, 3 u. 9 § 1 D 12, 4. Diese strengere Behandlung der Dictio erklärt Verfasser dadurch, daß sonst auch nicht dictionsfähige Personen zur D. zugelassen sein würden. Ist aber der vermeintliche Schuldner, — ohne Rück-

sicht auf seine Qualität als Schuldner — dictionsfähig, z. B. er ist Vater der Braut, so ist die D., die er im irrtümlichen Glauben Schuldner zu sein unternahm, gültig, weil sie von einer dazu fähigen Person ausging. Dies bezeugt die l. 46 § 2 D 23. 3, deren Inhalt nur so zu verstehen ist und sich daher nur auf die D. beziehen kann (bei der Promissio dotis wäre die Hervorhebung des Umstandes, daß es sich um einen „Pater" handelt, ganz überflüssig und belanglos); dafür spricht aber auch die Stelle, woher dieses Fragment entnommen ist. B) Als Dictionsempfänger tritt in der Regel der Bräutigam selbst auf, event. wenn er nicht sui iuris ist, sein Gewalthaber. Ein klassisches Beispiel einer solchen Dictio dem Gewalthaber gegenüber, wo die Ehe mit dem Haussohn geschlossen wird, gibt Javol. in l. 57 D 23. 3. Der Versprechensempfänger konnte sich auch durch einen anderen vertreten lassen, beispielweise durch einen Sklaven, vgl. l. 46 pr. D 23. 3 (auf Seite des Dizenten war dies unmöglich!). An diesem Beispiel sieht man ganz genau die Tendenz, die D. der Dotalstipulation näher zu bringen (vgl. l. 8 D 45. 3), und wie zur Zeit Julians die glänzenden Anfänge der Dictio ins Vergessen gerieten.

Was den Gegenstand der Dictio anbelangt, so konnte nicht nur Geld (so unzutreffend Costa, Corso I. 212) sondern auch andere Sachen, bewegliche und unbewegliche (Gai Ep. II. 9 § 3; l. 46 § 1 D 23. 3), körperliche und nicht körperliche (Rechte) dictionsweise zur Dos bestellt werden. (Arg. dictio des ganzen Vermögens vgl. Terent. Heant. V. 1. 69 und Cic. pro Flac. 35. 86). Häufig ist in den Digesten die Forderung des Dizenten an den Braütigam Gegenstand der Dictio. Dieser Fall war eben auch für die Zeit Iustinians praktisch und daher wurden gerade mehrere Fragmente, die diesen Fall betreffen, nach entsprechender Verstümmelung in die Digesten aufgenommen. Bei alternativer Formulierung des Dictionsgegenstandes hat der Dizent die Wahl (l. 46 § 1 D 23. 3). Es wird allgemein behauptet, daß der Gegenstand der D. certum sein müsse; dies ist nur zum Teil richtig, der Grundsatz ist nur für die ältere Zeit zu bejahen. Für die klassische Zeit sind in den Quellen Andeutungen zu finden, daß man es mit dem certum nicht so streng nahm. Der Verfasser führt einige Quellenbeispiele an, die dies bezeugen. Wenn beispielsweise die Haftung de peculio des Hausvaters demselben durch Dictio erlassen wurde, so war die Höhe der Dos zur Zeit der D. unbestimmt, weil sie in

diesem Falle von dem Umfang des Peculiums zur Zeit der Eheschließung abhing (vgl. darüber des Näheren unten S. 96) und dieser ja noch nicht bekannt war. (Vgl. l. 44 § 1. 57 D 23, 3). Ebenso ist die alternative Bezeichnung des Dotalgegenstandes in der Dictionsformel, wenn dem Berechtigten die Wahl nicht zuerkannt wurde, nach Anal. l. 75 § 8 D 45. 1 als incertum zu betrachten. Der Verfasser pflichtet aber der Meinung Czyhlarz' (Dotalrecht 116) nicht bei, daß im Falle, wenn in der Dictionsformel der Gegenstand gar nicht bezeichnet wurde, derselbe durch ein arbitrium boni viri festgesetzt wurde. Dieser Grundsatz ist schon in Bezug auf die Promissio dotis zweifelhaft; die Dictio wäre in diesem Falle eine lakonische Versicherung „dos tibi erit", und es dünkt kaum annehmbar, diesen Worten ohneweiters die Wirkungen einer Dosbestellung zuzuschreiben.

In die Dictionsformel konnten auch nähere Bestimmungen über den Termin der Auszahlung der Dos aufgenommen werden. Beispiele solcher findet man im ältesten Digestenfragment über die Dictio, l. 79 § 1 D 23. 3 und in der l. 125 D 50. 16, wo wichtige Interpretationsregeln sich befinden; ferner auch in l. 44 § 1 D 24. 3. Dagegen war die Aufnahme der Bedingung „si nuptiae fuerint secutae" im Falle einer Dictio vor Eheschließung, was übrigens Regel war, nicht notwendig, sie verstand sich eben von selbst. Darauf ist durch Analogie aus den auf die Promissio dotis bezüglichen Fragmenten zu schließen (vgl. l. 68 D 23, 3; l. 21, 41 § 1 eod.; 4 § 2 D 2, 14). Ein wichtiger Unterschied zwischen der D. und der Stipulatio dotis, auf den man bis jetzt gar nicht aufmerksam machte, ist noch hervorzuheben. In der l. 108 pr. D 45, 1 ist ein Fall einer Stipulatio dotis mitgeteilt, die folgenden Inhalt hat: „si qua mihi nupserit, decem dotis eius nomine dare spondes?" Eine Dictio mit ähnlichem Inhalt ist ausgeschlossen, weil die Person der Braut schon im Moment der Dictio definitiv bekannt sein muß, hängt doch die Dictionsfähigkeit anderer Personen von einem bestimmten Verhältnis zu ihr (Aszendenz oder Schuldverhältnis) ab.

Die Wirkungen der D. sind sehr mannigfaltig. Der Verfasser bespricht dieselben in drei Abschnitten (Wirkungen der Dictio seitens der Braut oder ihres väterlichen Aszendenten, Wirkungen der Dictio seitens des Schuldners der Braut, Wirkungen der Dictio, deren Inhalt die Forderung des Dizenten zum Dictionsempfänger bildet), in denen sich Gelegenheit bietet, alle einschlägigen Fra-

gen zu erledigen. Als Vorbemerkung ist zu sagen, daß die Wirksamkeit einer Dictio, die vor der Eheschließung zustande kam, selbstverständlich davon abhängt, daß in der Tat eine gültige Ehe geschlossen werde. Eine spezielle kaiserliche Bestimmung über die Dictio bei nuptiae incestae findet sich in c. 3 Th. 3, 12.

a) Wirkungen der D. seitens der Braut oder ihres väterlichen Aszendenten. Das ist der gewöhnlichste Anwendungsfall der D. Wirkung ist Entstehung einer Obligation, was mehrfach in den Quellen bezeugt wird. Die Obligation aus der D. ist passiv vererblich, vgl. 44 pr. D 23, 3; c. 1 C. 5. 12 („seu heredes eorum"); l. 1 § 8 D 37, 7 (zum Verständnis dieser letzteren Stelle vgl. Analoge Bestimmung für die Stipulatio dotis in c. 2 C. 6, 20). Die auf die Verbalkontrakte sich beziehenden Eigentümlichkeiten sind natürlich auch auf die D. zu erstrecken, so die Anwendung der Bürgschaftsformen sponsio und fidepromissio (Gai J. III, 119), auch Tilgung der Dictionsobligation durch Acceptilatio. Dies letztere wird zwar von manchen angenommen. doch wird konsequent, behauptet, daß ein Beleg in den Quellen nicht zu finden ist. (Vgl. Erman: Röm. Quittungen 51; Girard: Manuel [4]710[4]; Cuq: Instit. II [1908] 527[4]). Und doch bezeugt dies unzweifelhaft die l. 20 D 28, 7 („quominus acceptum faceret id quod ex dote sibi deberetur"). Es ist auch nicht unmöglich, daß in l. 13 pr. D 46, 4 ex professo davon die Rede war, der betreffende Satz aber von den Kompilatoren gestrichen wurde (vgl. das seltsam klingende „et" am Anfang dieses Fragments).

b) Wirkungen der D. seitens des Schuldners der Braut. Diese D. hat gewöhnliche Delegationswirkungen. Der Schuldner wird infolge der Dictio seiner Glaübigerin gegenüber frei, verpflichtet sich aber dem Dictionsempfänger gegenüber. Es ist zu bemerken, daß dies, wenn die D. vor der Eheschließung stattfand. unter der Bedingung geschieht „si nuptiae fuerint secutae" (anal. l. 36 D 23, 3). Diese Art der Dictio ist nur eine Anwendungsform der Delegation: sie erfolgt nur zum Zwecke solvendi animo. Eine Dictio zum Zwecke donandi animo oder credendi animo ist nich möglich, weil — wie oben bereits hervorgehoben wurde — die Existenz des Schuldverhältnisses der Frau gegenüber dem Schuldner dictionsfähig macht. Einen Wink über die Gefahr bei einer solchen Dictio, wenn z. B. der dizierende Schuldner zahlungsunfähig wird. gibt die stark interpolierte l. 46 pr. D 23, 3, der übrigens mit den allgemeinen bei der Delegation geltenden Regeln im Einklang ist.

c) Wirkungen einer Dictio, die zum Gegenstand die Forderung des Dizenten zum Dictionsempfänger hat. Schon die ad b) dargestellten Wirkungen der D. wiesen die Besonderheit auf, daß neben der obligatorischen Wirkung auch eine liberatorische auftrat, das war jedoch nur Resultat der Delegationsnatur dieses Rechtgeschäftes. Ganz sonderbar sind aber die Wirkungen dieser D., die hier besprochen werden soll. Das in Betracht kommende Material ist in folgenden Stellen zu finden: Javol. 57 D 23. 3; Cels. 58 § 1 D 23. 3; Jul. 44 § 1. 46 § 1 eod.; Jul. Pomp. 47 pr. D 17. 1; Afr. 9 D 23. 5; Venul. 31 § 1 D 46, 2; Tryph. 45 pr. 77 D 23. 3; Paul. 25 D eod., 14 § 2 D 23. 5. Es ist auffallend, daß in allen diesen Fällen die Frau Dizentin ist. Verfasser nimmt aber an, daß auch eine D. seitens des Vaters oder väterlichen Aszendenten diesen besonderen Inhalt haben konnte, da es sich hier nicht um die Frage einer persönlichen Fähigkeit zur D. handelt, sondern nur um einen speziellen Gegenstand der Dictio, in den Quellen aber nirgends eine Erwähnung zu finden ist, daß der väterliche Aszendent in dieser Beziehung beschränkt wäre.

Eine wichtige Richtschnur zur Behandlug solcher Fälle gibt Tryph. in l. 77 cit.: „quia illa obligatio tota tolleretur, perinde ac si solutum debitum mulieri in dotem ab ea d a t u m esset". Es wird also fingiert, daß der Schuldner (Dictionsempfänger) der Frau seine Schuld bezahlt und jene sofort den gezahlten Schuldgegenstand als Dos hingibt. Daturch hört diese Dictio auf ein Dotalversprechen zu sein, sie wird direkt zur Datio dotis (Tryph. l. c. „datum"!), also zu einer Dosbestellung durch Hingabe. Nach diesem Gesichtspunkt sind die Einzelheiten zu behandeln. Durch eine solche D. entsteht vor allem für den Dizenten keine Verpflichtung (Jul. 44 § 1 D 23. 3 „non obligatur"): dadurch ist das durch die Kompilatoren in diese Stellen hineininterpolierte „promittere" nicht zutreffend. Vom „dicere" kann dies nicht gesagt werden, weil dieses Wort an sich nur ein mündliches Erklären bedeutet, ohne das Versprechensmoment hervorzuheben. Hingegen wird der Dictionsempfänger von seiner bisherigen Schuld frei u. z. nach herrschender Meinung der römischen Juristen ipso iure. Dies bestätigt ll. 25, 77 D 23. 3; l. 31 § 1 D 46. 2. Auch spricht dafür der interessante Fall der l. 47 pr. D 17. 1, wo ebenso sofortige Tilgung angenommen wird, wenn entschieden wird, daß der Bürge, dem durch Dictio die Haftung erlassen wird, sofort nach Schließung der Ehe die actio man-

dati gegen den Hauptschuldner anstrengen kann. Diesen Standpunkt von der Ipso-iure Wirkung vertritt auch Jul. in l. 46 § 1 D 23, 3, wo die Schlußworte „pecuniam marito condicet" so zu deuten sind, daß in der Zwischenzeit, d. h. bis die Frau die Wahl zwischen den alternativ dizierten („quod mihi debes auf fundus Sempronianus doti tibi erit") Gegenständen getroffen hat, die Sache so betrachtet wird, als ob die Frau die Forderung zur Dos diziert hatte. Sonst könnte der Jurist ihr die condictio nicht zuerkennen, sondern nur jene Klage, die mit der Forderung anfänglich verknüpft war. Der Grund dieser höchst beachtenswerten Entscheidung ist wohl darin zu suchen, daß die Frau bis zur Ausübung der Wahl, die sie in die Länge hinausschieben könnte, nicht indotata sei, ein Grund, der nicht selten von den röm. Juristen hervorgehoben wird. Gegen die ipso-iure Wirkung der Liberation spricht die vereinzelt dastehende Ansicht Marcells in l. 44 § 1 D 23, 3. Diesem Fragmente müssen nähere Erörterungen gewidmet werden, weil dasselbe in der Literatur, obwohl auf verschiedene Weise gedeutet, stets mißverstanden wurde. Unheil haben die im Marcellschen Kommentar enthaltenen Worte „exceptione pacti conventi summovebitur" angerichtet. Doch ist auch der der Entscheidung zugrunde liegender Tatbestand bestritten, vor allem die Frage, mit wem die Dizentin die Ehe eingehen will. Aus der im Fragmente angegebenen Formel („quod mihi debes vel quod mihi filius tuus debet, doti tibi erunt") ist dies nicht zu entnehmen, doch gibt nach Ansicht des Verfassers die Entscheidung eine feste Stütze dafür, daß der paterfamilias Bräutigam war (A. M. Karlowa, Rgeschichte II, 204). Est ist nämlich auffallend, daß Julian in diesem Falle trotz alternativer Fassung der D. der Dizentin kein Wahlrecht gibt, sondern nur einfach dasjenige, was durch a⁰ de peculio zu erlangen ist, als Gegenstand der Dos bezeichnet. Hat doch Julian selbt einige Zeilen nachher in seinem XVI Buche der Dig. den Grundsatz aufgestellt (l. 46 § 1 D 23, 3), daß bei alternativer Fassung der Dictionsformel der Dizent die Wahl hat. Julians Entscheidung hat eben ihren Grund darin, daß der Hausvater Bräutigam ist und bei dieser Ehe nur die a⁰ de peculio Gegenstand der Dos sein kann. Wäre der filius familias Bräutigam, so könnte durch Dictio entweder die Hauptschuld des Sohnes oder die Haftung de peculio des Vaters zur Dos bestellt werden können (ein solcher Fall ist in l. 57 D eod. notiert) und die Dizentin hätte die Wahl, nach der Regel der l. 46 § 1 D

eod. Ist aber der Hausvater derjenige, der die Ehe eingeht, so hat die zweite Alternative der Dictionsformel („quod mihi filius tuus debet") keine Wirkung, weil hier die Schuldforderung eines Dritten diziert wird und eine solche nur durch Dictio seitens des Schuldners zum Dosgegenstand gemacht werden kann. (Daß der Haussohn als Schuldner dictionsfähig ist, bezeugt ausdrücklich l. 45 § 1 D eod.) Eine solche hat aber in diesem Falle nicht stattgefunden [1]. Dadurch kommt die zweite Alternative außer Betracht und die Entscheidung Julians erscheint durchaus richtig. Was aber die Marcellsche Nota anbelangt, so ist zu bemerken, daß dieselbe stark interpoliert ist (promissio für dictio, a⁰ de dote für rei uxoriae), außerdem erläutert ihr Inhalt mehr, als es Julians Text erforderte. Es ist sehr wahrscheinlich, daß hier etwas gestrichen wurde, was den Kompilatoren nicht paßte. Daß Julian aber die ipso-iure Liberationswirkung anerkannte, ist aus diesem Fragmente aus den Worten „efficit, ut..." usw. zu entnehmen und übrigens ist sein Standpunkt zu dieser Frage in l. 46 § 1 D eod. (s. oben) ganz unzweideutig klargelegt. Die exceptio ist also eine Sonderansicht Marcells, der nicht selten in seinen Notae zu Julian eine von demselben abweichende Ansicht ausspricht. Zur Verteidigung Marcells sei aber gesagt, daß seine Ansicht nur zum Teil vereinzelt dasteht, zum Teil ist sie aber ganz richtig. Marcell gibt nämlich die exceptio für die Fälle „sive cum filio sive cum patre agere instituerit (sc. mulier)". In Bezug auf den Filius läßt sich die Exceptio ganz gut erklären: erstens wurde die D. mit ihm nicht abgeschlossen, ferner konnte er sich nur deshalb auf die zugunsten seines Vaters vorgenommene dictio berufen, weil widrigenfalls die Frau in die Lage kommen könnte, ihre Forderung zweimal einzutreiben, einmal beim Sohne mit der Hauptklage, zweitens beim Vater bei Rückforderung der Dos nach Auflösung der Ehe. Eine Exceptio war hier also ganz am Platze, doch nur als eine Exceptio doli (generalis). Nie konnte aber ein Jurist klassischer Zeit von einer exceptio „pacti conventi" sprechen, weil es der klassischen Jurisprudenz nie einfiel, die Dictio als Pactum aufzufassen. Daher kann die Charakterisierung dieser

[1]) Übrigens hätte eine solche D. höchstens die Wirkung, daß der Sohn seinem Vater gegenüber eine Naturalschuld eingeht, die der Vater nur durch Abzug aus dem Peculium realisieren könnte; er würde also im besten Falle auch nur die Höhe des Peculium erlangen.

Exceptio als einer exc. „pacti conventi“ nur aus der Hand der Kompilatoren stammen, eine Interpolation, die jener der l. 25 D 23, 3 (s. oben S. 77) sehr ähnlich sieht und gewiß eine Erwähnuug der D. zu unterdrücken bestimmt war. Diese Gesichtspunkte (gegen jene Bechmans a. a. O. II, 116 fg.; Czyhlarz' Dotalr. 130, dem Bernstein a. a. O. 83[1] zustimmt; Karlowas a. a. O. II, 204 fg.; Scheurls: Krit. Vjahreschr. XI, 126, um nur die wichtigsten zu nennen) sind bei Interpretation dieses Fragments festzuhalten.

Aufklärung verlangt auch die Frage, was bei einer solchen D. Gegenstand der Dos wird. Die Quellen bezeichnen als denselben den Gegenstand der früheren, nunmehr erlassenen Verpflichtung des Dictionsempfängers. Das ist aus fast allen obengenannten Stellen zu entnehmen. So ist es aber nur, wenn der Gegenstand in Geld oder anderen Fungibilien besteht. Ist aber der Gegenstand eine Spezies, so ist folgender Unterschied zu machen: befindet sie sich zur Zeit der Perfektion der D. (d. i. zur Zeit der Eheschließung, wenn die D. vorher stattfand, — zur Zeit der D. selbst, wenn dieselbe nach der Eheschließung vorgenommen wurde) in der Hand des Mannes, so wird sie sofort dotal; ist dies aber nicht der Fall, so ist die Liberation als solche Gegenstand der Dos (solange der Mann die Sache nicht erwirbt, vgl. l. 14 § 2 D 23, 5). Dies ist wichtig mit Rücksicht auf den Umfang der Restitution der Dos: im ersten Fall werden später Akzessionen, auch der partus ancillae, restituiert werden, in zweiten lebt die alte Obligation auf und nur ihr Gegenstand wird bei Restitution der Dos geleistet. Diese Grundsätze illustriert trefflich l. 58 § 1 D 23, 3. Daß dieses Fragment sich auf die D. bezieht, dafür spricht die Ausdrucksweise „doti habere permisit“, die obwohl an sich selbst nicht anstößig, doch durch den bei der D. typischen Dativ „doti“ auffällt. Es könnte ferner sich in diesem Falle sonst nur um eine acceptilatio dotis causa handeln (vgl. si mulier ancillam stipulata...), für welche jedoch die röm. Juristen andere technische Ausdrücke hatten (vgl. oben S. 78). Schließlich spricht aber auch der Inhalt dieser lex für die D., da bei der acceptilatio, wie längst angenommen wird (cf. l. 43 § 2 D 23, 3), stets die Liberation als solche Gegenstand der Dos bildet. Zur Erläuterung der oben gebrauchten Worte „wenn die Spezies in der Hand des Mannes sich befindet“, sei gesagt, daß diese Worte mit Absicht angewendet wurden, um nicht von einem Eigentumsrechte des Mannes zu sprechen, wie dies Karlowa (a. a. O.

II. 204). Czyhlarz (Dotalr. 131), Bechmann (a. a. O. II. 115) u. A. unzutreffend tun. Wenn z. B. der Bräutigam Depositar oder Kommodatar einer Sache des Dizenten war und die Rückerstattung derselben ihm dictionsweise erlassen wurde, wird die Sache sofort dotal, ohne daß der Braütigam früher Eigentümer der Sache wäre. Es reicht also Besitz und sogar bloße Detention auf Seiten des Dictionsempfängers aus, wenn es sich um eine Sache, die im Eigentum des Dizenten steht, handelt. Interessante Fragen, die dadurch entstehen, daß der Dictionsempfänger alternativ mehrere Sachen schuldete, von denen ihm eine dictionsweise zur Dos bestellt wurde, erörtert Afric. in l. 9 §§ 1—3 D 23, 5; ebenso ist auf einen hübschen Dictionsfall („pro Sticho, quem mihi debes, decem tibi doti erunt") in der schon mehrmals erwähnten l. 25 D 23, 3 aufmerksam zu machen.

Komplikationen entstehen, wenn eine solche D. sich auf die Schuld eines Haussohnes bezieht, dadurch, daß die Ehe entweder mit dem Sohne oder mit dem Hausvater geschlossen werden kann; daß ferner entweder die Hauptschuld des Sohnes oder die pekuliäre Haftung des Vaters Gegenstand der Dictio bilden kann, wobei noch die Frage, nach welchem Zeitpunkte der immer schwankende Umfang des Peculiums zu beurteilen ist, mitspielt. Auf diese Fälle beziehen sich drei Fragmente: Javol. 57 D 23, 3; Jul.-Marcel. 44 § 1 D eod. und Tryph. 45 pr. D eod. Auf Grund dieser drei Stellen gibt Verfasser eine kurze systematische Übersicht der Wirkungen der D. in allen möglichen Fällen, die hier vorkommen können. Die Dictionsformel, die immer an den Hausvater gerichtet ist, lautet: „quod mihi debes (d. i. die Pekuliarhaftung) — oder — quod filius tuus mihi debet (d. i. die Hauptverbindlichkeit des Sohnes) id doti tibi erit". A) Bei der Ehe der Dizentin mit dem Haussohn α) Dictio vor Eheschließung. Gegenstand kann entweder filii obligatio oder Pekuliarhaftung des Vaters sein, entsprechend dem Inhalt der Dictionsformel; im Zweifel wird die Schuld des Sohnes angenommen (l. 57 cit.; der nisi-Satz am Schlusse ist interpoliert). Was den Zeitpunkt anbelangt, nach dem die Pekuliarhaftung des Vaters zu bestimmen ist, ist in den Quellen eine Antinomie festzustellen. Javolen spricht vom Augenblick, in dem diziert wurde; Tryphoninus (dasselbe läßt sich per anal. von Marcell behaupten) vom Augenblick der Eheschließung. Diese letztere Ansicht ist zu billigen, weil erst in diesem Augenblicke die D. perfekt wird (s.

oben S. 95). B. β) Dictio nach der Eheschließung. Hier sind dieselben Grundsatze anzuwenden, wie oben sub α) mit der Beschränkung, daß im Falle, wo die Pekuliarhaftung des Vaters Gegenstand der D. bildet, dieselbe nach dem Umfang des Peculiums zur Zeit der Dictio zu beurteilen ist. B) Bei der Ehe der Dizentin mit dem Hausvater. Hier kann nur die Pekuliarhaftung desselben Gegenstand der D. sein. (Vgl. oben die Ausführungen zu l. 44 § 1 D 23, 3. S. 93 fg.). Der Umfang des Peculiums wird α) bei einer D. vor Eheschließung nach dem Zeitpunkte, wo die Ehe geschlossen wird (l. 44 § 1 i. f. cit.) bestimmt, dagegen β) bei einer Dictio nach der Eheschließung nach dem Augenblicke, in dem die Dos diziert wurde (ibid.). C) Ehe der Frau mit einem Dritten, wobei ein Haussohn, welcher Schuldner der Braut ist, seine Schuld dem Bräutigam diziert. Die subsidiäre Haftung des Vaters de peculio ist immer bei α und β nach dem Umfange des Peculiums zur Zeit, wann die D. stattgefunden hatte, zu beurteilen (vgl. l. 45 § 1 D. eod.). Diese Normierung ist sehr richtig, weil sonst, wenn der Umfang des Peculiums nach einem späteren Zeitpunkt maßgebend wäre, der Dritte durch Zurückziehung des Peculiums seitens des Vaters um die Dos gebracht werden könnte.

Die Dictio hatte also mannigfaltige Wirkungen; in der Regel bewirkte sie ein Obligationsverhältnis zwischen dem Dizenten und dem Dictionsempfänger; oft griff sie in das Gebiet der acceptilatio dotis causa hinüber, unter gewissen Umständen konnte sie auch sachenrechtliche Wirkungen hervorufen, da sie imstande war Eigentumsübertragungsakte zu ersetzen. Es ist also sehr leicht verständlich, daß die Dictio ein populäres und beliebtes Institut war, wie dies die zahlreichen Andeutungen bei den nichtjuristischen Schriftstellern beweisen.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Lipca 1909

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 5 et 6. Mai — Juin. 1909.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DU 22 MAI 1909.

Au nom de Son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduc François Ferdinand d'Este, auguste protecteur de l'Académie, la séance fut ouverte par S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, Président de l'Académie.

M. Boleslas Ulanowski, Secrétaire général, rendit compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonça que dans la séance administrative du 21 mai, furent élus:

I. Dans la Classe de Philologie:

a) Membres correspondants:

M. Pierre Bieńkowski, professeur d'archéologie classique à l'Université Jagellonienne.

M. Thadée Grabowski, agrégé d'histoire de la littérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

M. Charles Hadaczek. professeur d'archéologie classique et préhistorique à l'Université de Léopol.

III. Dans la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles:

a) Membre titulaire étranger:

M. Bohuslav Brauner, professeur de chimie à l'Université Tchèque, à Prague.

b) Membre correspondant:

M. Stanislas Bądzyński, professeur de chimie médicale à l'Université de Léopol.

Ensuite, M. Auguste Witkowski donna lecture de son mémoire: „*Le principe de relativité*".

Enfin M. le Secrétaire général proclama les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, à attribuer au meilleur ouvrage d'histoire, est décerné à M. Stanislas Tomkowicz pour son ouvrage: „*Le Wawel*".

Le même prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, pour la peinture, est accordé à M. Hyacinthe Malczewski pour son tableau: „*Le denier du cens*".

Le prix Adam Jakubowski de 1400 couronnes est décerné à M. Adam Wrzosek de Cracovie pour sa biographie: „*André Śniadecki*".

A la suite d'un concours sur le sujet suivant: »A l'aide de la méthode de M. A. Schuster, examiner la question si les périodes des variations des latitudes, indiquées par MM. Chandler, Kimura etc., sont réelles ou non«, le prix dit de „*Nicolas Copernic*", s'élévant à 1000 couronnes, est attribué à M. Jean Krassowski de Cracovie.

Le prix Constantin Simon pour »un travail en langue polonaise sur les mathématiques ou la physique«, de 900 couronnes, est accordé à M. Stanislas Zaremba pour son livre: „*Exposé des premiers principes de la théorie des nombres entiers*".

La veille, c'est-à-dire le 21 mai, s'était tenue la séance plénière semestrielle administrative de l'Académie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 10 MAI 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. J. TRETIAK présente son travail: *„Quelques questions concernant la biographie et l'ouevre de Jules Słowacki"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. B. KIELSKI: *Quelques remarques sur l'influence de W. Hugo dans les drames du Jules Słowacki"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. JANOWSKI: *„Jules Słowacki à l'Université de Vilna"*.

SÉANCE DU 14 JUIN 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. C. MORAWSKI présente son travail: *„Jules César et la religion romaine"*.

M. C. MORAWSKI présente le travail de M. T. SINKO: *„Jules Słowacki et le monde antique"* [1]).

M. ST. SCHNEIDER présente son travail: *„Quelques remarques sur les oeuvres de Jules Słowacki"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 14 MAI 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. V. SOBIESKI: *„La Pologne et les huguenots au lendemain de la Saint-Barthélemy"*.

[1]) Voir Résumés p. 120.

SÉANCE DU 17 MAI 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

M. St. Krzyżanowski présente son travail: „*Regnum Poloniae*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 8 JUIN 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ladislas Heinrich: „*Deux formes du dualisme philosophique*".

SÉANCE DU 21 JUIN 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. Zengteller: „*Théorie du parallelisme psycho-physique*".

Résumés

9 **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 marca 1909 r.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1909*).

Le président rend hommage à la mémoire de Constantin Górski, et du comte Albert Dzieduszycki collaborateurs de la Commission. M. J. Korzeniowski parle de quelques manuscrits de la Bibliothèque de S. Pétersbourg, concernant Marcel Bacciarelli, et donnant de précieux et abondants renseignements, non seulement sur les relations de ce peintre avec les plus fameux artistes de son temps et avec le roi Stanislas Auguste, mais encore sur l'activité artistique de ce dernier. L'un de ces manuscrits contient les matériaux et les études préliminaires pour la création d'une École des Beaux-Arts à Varsovie — études basées sur une minutieuse revue comparative des principales institutions de ce genre en Europe. Dans un autre de ces manuscrits nous trouvons d'intéressants détails sur la décoration intérieure du Château royal, des plans, des devis, des correspondances et des comptes. Quatre manuscrits forment un recueil de lettres écrites à Bacciarelli, contenant une ample correspondance de Kamsetzer pendant son voyage en Italie. On voit figurer dans ce recueil des lettres d'une multitude d'artistes contemporains italiens, français ou allemands qui témoignent éloquemment des rapports étendus qu'avait Bacciarelli. Enfin d'après la correspondance de Małachowski, staroste d'Opoczyn, M. Korzeniowski nous apprend que le roi avait commandé à Graff une copie de la Madone Sixtine, et à Dietrich, celle de la Madeleine du Corrège.

Dans la discussion qui suit cette communication, M. Sokolowski fait remarquer que l'on trouve sur l'époque de Stanislas-Auguste d'abondants matériaux dans les cartons de l'Académie des Beaux-Arts à S. Pétersbourg, aux Archives générales à Varsovie, et à la Bibliothèque nationale à Paris; on y conserve le catalogue des ventes publiques où le souverain faisait acheter des tableaux pour ses collections.

M. le comte Georges Mycielski parle d'un tableau de la Vierge au couvent des cisterciens de Szczyrzyc. Ce tableau, de 125 cm de hauteur sur 81 cm de largeur, représente la Madone avec l'Enfant Jésus entouré d'anges. La Vierge placée dans une prairie émaillée de fleurs, et vêtue d'une robe blanche et d'un manteau d'azur à bordure d'or, est peinte avec beaucoup de finesse. L'Enfant tient une rose en sa main gauche. Le fond est en or. Cette madone à chevelure d'un blond clair est d'un type délicieux et délicat. Le tableau date de 1510 à 1515 et fut vraisemblablement, pense M. Mycielski, exécuté dans un des ateliers corporatifs de Cracovie. Il appartient au même groupe que ceux de Przeworsk, Nowosielce et Dębno. Mais il est le meilleur de ce groupe.

M. Maryan Sokołowski soumet à la Commission d'excellents plans de la Collégiale renaissance de Zamość, plans dus à M. Bogdan Krause, et toute une série de photographies de cette même collégiale, ainsi que de quelques maisons de Zamość, se distinguant par une curieuse ornementation arménienne. En outre M. Sokołowski communique de bonnes photographies des lions de Sulejów que l'on considérait jusqu'ici comme des sculptures de la renaissance, tandis que ce sont des ouvrages beaucoup plus récents; des photographies du chapitre, du transept et de l'image de la Madone à Sulejów, prises par M. Etienne Zaborowski; enfin la photographie d'un ostensoir, transmise par M. Henri Mańkowski de Winnogóra. Cet ostensoir, superbe pièce d'orfèvrerie du commencement du XVI-e siècle, dans le style gothique finissant, est l'oeuvre d'un artisan de Posen dont nous ignorons le nom. Il se trouve à l'église de Winnogóra.

M. Kolankowski appelle l'attention de la Commission sur les Comptes de Kościelecki, touchant les salines de Wieliczka. Dans ces comptes, à la date de 1510, sont stipulées des donations pécuniaires pour un certain Swosz, absent de Cracovie. S'agit-il ici du célèbre Guy (Wit) Stwosz, ou d'un homonyme?

M. Sokołowski donne lecture d'une communication de M. Lad. Hickl, capitaine à Bochnia, au sujet d'une sculpture de Bystrzyce, dans la Hongrie septentrionale, sculpture représentant le Jardin des Olives. L'auteur voit en cet ouvrage beaucoup de ressemblance avec celui de Wit Stwosz, près de l'église St. Barbe à Cracovie, et suppose que si le groupe de Bystrzyce n'est pas l'oeuvre de Stwosz lui-même, il est tout au moins sorti de l'entourage artistique de ce maître, de l'atelier d'un excellent sculpteur cracovien de la même époque.

M. Julien Pagaczewski parle d'une belle tapisserie du XVIII-e siècle, brodée de soie de diverses couleurs. La broderie est si parfaite qu'à un examen superficiel on croirait qu'elle fait partie du tissu même. Cet intéressant ouvrage de broderie polonaise est un spécimen très caractéristique du mélange des motifs occidentaux et orientaux avec ceux du pays. Le fond est brodé d'argent. Au centre on voit une corbeille avec un bouquet de tulipes et d'oeillets, corbeille que l'on rencontre si souvent dans les broderies polonaises et qui rappelle par son style les motifs de même genre que l'on voit sur les coffres de nos chaumières de paysans. Des animaux, des oiseaux, des insectes brodés à point plat parsèment abondamment la tapisserie.

Enfin M. Maryan Gumowski présente la reproduction d'nn antepodium du XVIII-e s. avec des personnages vêtus à la cosaque. Cette broderie vient du château de Wiśniowiec qui appartenait à la famille Wiśniowiecki et passa ensuite aux Mniszech.

---

10. JAN ŁOŚ: **Stosunek zdania do innych typów morfologicznych.** *(Das Verhältnis des Satzes zu den übrigen morphologischen Typen).*

Gegenwärtig werden die Sätze gewöhnlich in ein- und zweigliedrige geteilt; zu den ersteren zählt man: Interjektionen, Vokative, imperative Impersonalia und subjektlose Sätze, zu den letzteren Subjektsätze. Indessen werden bei dieser Einteilung historisch und psychologisch wesentlich verschiedene Erscheinungen zusammengeworfen, dagegen historisch und psychologisch gleichartige getrennt. Ferner weichen die Anschauungen der Sprachforscher in dem Punkte voneinander ab, ob jede Äußerung, die den Charakter einer geschlossenen Einheit besitzt, als Satz betrachtet werden kann, oder

ob hier eine Scheidung in Äußerungen und Sätze angezeigt erscheint. Auch wird bei der Klassifikation der Sätze ihrer grammatischen Eigenart viel zu wenig Rechnung getragen.

Jene Kategorie, welche alle Arten des Ausdrucks der Gefühle und der Reflexionen umfaßt, ist die Äußerung, denn darin sind alle Sprachgebilde enthalten, sowohl der Ausruf, welcher keine Nominal- oder Verbalbedeutung besitzt, sowie das jedes Gefühlswertes bare Urteil. Zwischen diesen extremen Gliedern einer langen Reihe sind zahlreiche andere Äußerungen enthalten, in denen sich Gefühlselemente mit Reflexionselementen vereinigen. Diese beiden Faktoren: Affekt und Reflexion stehen zueinander in umgekehrt proportionalem Verhältnis; wo das eine dominiert, muß das andere zurücktreten.

Die unmittelbarste sprachliche Äußerung des Gefühls ist unwillkürlicher Schrei, Lachen, Schluchzen u. drgl., Äußerungen, welche streng genommen noch außerhalb der Sprache stehen. Der Reihe nach folgen Ausrufe mit minimaler Dosis von Reflexion, welche hervorgestoßen werden, um die Aufmerksamkeit einer anderen Person auf den Gefühlszustand der rufenden, auf den Anlaß oder den Zweck des Rufes zu lenken. Die den Ruf hörende Person nimmt dies alles zur Kenntnis und unternimmt oft den durch den Ruf beabsichtigten Schritt. Hier haben wir also eine sprachliche, sowohl Menschen wie auch Tieren eigene Äußerung.

Ist nun der Affekt etwas schwächer, so gestattet er die Empfindung und Wahrnehmung und Vorstellung eines Gegenstandes oder eines Merkmales oder Geschehens und führt zur Bildung einer für diese Vorstellungen geeigneten sprachlichen Bezeichnung, z. B. eines Substantivs im Ton eines Ausrufs z. B. „Feuer!" An die Stelle des Substantivs kann eine andere Bezeichnung treten, je nachdem, welche Vorstellung sich uns ohne unser Zutun aufdrängt, z. B.: „Schrecklich!" oder „es brennt!" In einem solchen Fall könnten wir schon vom Satz sprechen, besonders wenn wir eine Verbalform verwenden. Wollte man jedoch in dem Ausdruck „es brennt" die Funktion des Satzes erblicken, so hieße es, daß wir mit dem Ruf „Feuer!" oder „es brennt!" wirklich einen Satz aussprechen: „es gibt Feuer" oder: „es ist schrecklich". Indessen fehlt es in allen diesen Fällen zur Bildung eines wirklichen Satzes sowohl an Zeit, da die Wahrnehmung wirklich momentan ausgesprochen wird, wie auch an Freiheit, da die Vorstellung ohne unser Zutun entsteht,

es fehlt endlich jede Absicht zur Feststellung der Tatsache. Der Ruf „es brennt“ hat nur deshalb die Form eines Satzes, weil wir einfach außerstande sind, unsere Wahrnehmung anders als in der Personalform eines Zeitwortes auszusprechen. Ebensowenig können Imperativformen ohne Bezeichnung der Person, ferner außerhalb des Satzes oder im Satze als Apposition der zweiten Person stehende Vokative als Sätze gelten. Alle derartigen Äußerungen, ob sie nun reflexiv sind, oder nebst Affekt einfach nur eine Wahrnehmung, ein Merkmal oder eine Tatsache bezeichnen, kann man nur als Ausrufsäußerungen betrachten. Selbstverständlich können sie auch ganz absichtlich mit Überlegung gebraucht werden, um im Zuhörer oder Leser genau den gleichen Eindruck hervorzurufen, welchen er hätte empfangen müssen, wenn er eine ähnliche, unmittelbar durch diese Äußerung ausgelöste Empfindung vernommen hätte. Mit dieser Absicht sagt auch Mickiewicz in „Pan Tadeusz“: „Diese Feuerwaffe... ein Druck am Schloß... ein Augenblick... ein kleiner Funke...“ Es handelt sich um Darstellung der Gefühle der sprechenden Person und nicht um deren Ansicht über die Feuerwaffe.

Erst dann, wenn die Reflexion Oberhand über das Gefühl gewinnt, kommt es zur Bildung des Urteils, dessen einzige sprachliche Form nur der Satz ist.

Als Gefühlsausdruck sind die Ausrufsäußerungen immer nur eingliedrig, denn der Tonwert bildet ihren wesentlichen Inhalt; alle Worte mit realer Bedeutung kommen in dem Ausdruck nur insofern in Betracht, als es die Gefühlsspannung gestattet. Man kann sie ebensowenig als Satzglieder betrachten, da wir oft nicht im stande sind zu entscheiden, was für ein Satzglied das betreffende Wort sein soll. Wenn z. B. Mickiewicz in „Pan Tadeusz“ sagt: „Wir beide sind verloren... er selbst... und diese Mordtat“, so wissen wir es nicht bestimmt, ob „diese Mordtat“ Akkusativ oder Nominativ ist, also ob Subjekt oder Objekt. Dagegen besitzt jede Form im Satze ihre eigene, den übrigen Satzgliedern entsprechend angepaßte Funktion. Jeder sprachliche Ausdruck, welcher die Mitteilung von Begriffsverbindungen bezweckt, ist ein Satz. Zur Kategorie des Satzes gehören also sowohl Sätze mit Subjekt und Prädikat, wie auch Impersonalia, und überhaupt kann hieher jedes Wort gerechnet werden, sowenig es auch zu bezeichnen scheint, wie z. B.: „Ja“, „Nein“, wenn es nur zur Verständigung ausreicht, d. h. sofern es eine geschlossene Einheit für sich bildet. Das gegenseitige Ver-

hältnis dieser drei Typen, die wir der Kategorie der Sätze zuweisen, wird sofort klar werden, sobald es uns gelingt, das Wesen des Satzes auf Grund seiner formalen Eigenschaften, die als sprachlicher Ausdruck seiner psychologischen Fundamente erscheinen, zu bestimmen.

Am leichtesten und am sichersten kann man das Wesen des Satzes auf Grund von Analyse seiner typischesten Form bestimmen, und diese besteht — wenigstens heute — aus Nominalsubjekt und Verbalprädikat. Das Subjekt, als welches ein Nomen fungiert, strenger genommen ein Substantiv oder ein anderer in substantivischer Funktion verwendeter Redeteil, bezeichnet ein im Raum wahrgenommenes Ding. Das Prädikat, dessen Funktion ein Verbum oder ein Verbum mit Nomen, strenger genommen mit Adjektiv oder mit einem anderen in adjektivischer Funktion verwendeten Redeteil, erfüllt, bezeichnet eine in der Zeit wahrgenommene Handlung (einen Zustand) oder Eigenschaft.

Abstrakte Sachbegriffe können nur als eine Modifikation konkreter Begriffe gelten und gehören gerade wie Abstracta verbalia zur Kategorie der Raumbegriffe. Es wird mithin durch diesen Grundtypus des Satzes der Bereich des menschlichen Denkens in den beiden Grundkategorieen unseres Bewußtseins erschöpft, mit anderen Worten gesagt: Der Satz ist ein Sprachausdruck der zweigliedrigen Apperzeption einer Gesamtvorstellung hinsichtlich dieser beiden Beziehungen.

Die Apperzeption der in Raum und Zeit in zwei Begriffe gegliederten Gesamtvorstellung besteht in der Bestimmung des Verhältnisses jener zwei Begriffe, und dazu sind in den beiden Kategorien zwei Punkte nötig. Der eine von ihnen ist das im Raum wahrgenommene und als Subjekt auftretende Ding und die in der Zeit bemerkte, die Funktion des Prädikats übernehmende Tatsache (Handlung, Zustand, Merkmal); der andere Punkt, den wir auf jenen beziehen, ist im Raum unser „Ich“, in der Zeit dagegen unsere eigene Sprechtätigkeit. Nur auf diese Weise erhalten wir die Grundlage zur vollständigen Orientation in der umgebenden Welt.

Der Satz ist daher der sprachliche Ausdruck für die willkürliche Gliederung einer Gesamtvorstellung in zwei Bestandteile, von denen der eine der Begriff des eingenommenen Raumes (Dingbegriff), der andere der Begriff der in Anspruch genommenen

Zeit (Begriff der Handlung, des Zustandes, des Merkmals) ist. Ich bemerke hier gleich, das erste und wesentliche Merkmal des Satzes ist die Fähigkeit der Bestimmung nur eines Verhältnisses — des Verhältnisses im Raume. Das Zeitverhältnis konnte erst dann bezeichnet werden, nachdem das Verbum die Fähigkeit der formalen Bezeichnung der Zeitstufen erhalten hatte.

Dieses doppelte Verhältnis kann heute nur durch einen solchen Satz ausgedrückt werden, in dem ein Verbum enthalten ist, denn dieses allein besitzt Zeitstufen und kann das Verhältnis der Handlung zum Augenblick des Sprechens bezeichnen, ferner in ihm allein kommt auch jenes Element zum Ausdruck, welches heute mit der sprechenden Person zusammengestellt werden kann. d. h. in ihm ist das Personalpronomen enthalten.

Daraus ergibt sich klar, daß das Verbum finitum schon an und für sich ein Satz ist und ferner daß das Nominalsubjekt ursprünglich nur als Apposition des eigentlichen, in der Form des Verbum finitum enthaltenen und in demselben durch ein Pronominalsuffix angedeuteten Subjektes aufgefaßt werden kann.

Die weitere Analyse des zwischen den verschiedenen Satztypen sowie zwischen dem Satz und den übrigen morphologischen Typen bestehenden Verhältnisses will ich in Form eines hypothetischen Bildes der genetischen Entwickelung der Sprachformen darlegen, da sich dieses allgemein angewandte Verfahren im gegebenen Fall als sehr bequem erweist.

Man unterscheidet zweierlei Formen von Attributsätzen: rein attributive, nur manchen Sprachen eigene, und attributiv-prädikative mit Kopula, allgemein gebräuchliche. Die letztere Form ist aus der reinprädikativen entstanden, denn nirgends anders konnte das aus der Wurzel *es* oder *bhu* gebildete Verbum zum Verbalsubstantiv werden wie gerade in diesem Satztypus. Es handelt sich nun darum, ob der reine Attributsatz seine ursprüngliche Form besitzt oder durch Ellipse des Substantivverbums entstanden ist. Ich neige zu der letzteren Ansicht aus folgenden Gründen: 1) Nehmen wir an, daß der Attributsatz zum attributiven Prädikatsatz geworden ist. Der Grund dafür ist in dem Umstand zu suchen, daß das in der Funktion des Prädikats stehende Nomen die Zeitstufe nicht bezeichnen konnte, weil heute diese Funktion von der Kopula erfüllt wird. Dieser Mißstand wurde gewiß damals empfunden, wo das Verbum auch Formen für in verschiedenen Zeiten geschehende Handlungen gewann; warum

wurden denn solche Formen nicht auch für Nomina gebildet, wenn diese schon damals die Funktion des Prädikats übernehmen konnten? Darauf gibt es wohl nur diese einzige Antwort, daß damals das Nomen Prädikat nicht sein konnte, denn es wäre doch recht auffallend, daß man in Attributsätzen auf Zeitwandlung solange verzichtete, als bis aus dem konkreten Verbum das Verbalsubstantiv gebildet wurde, wozu doch ein recht langer Zeitraum erforderlich war.

2) In diesem früheren Zeitraume konnte das Nomen unmöglich die Rolle des Prädikats übernehmen. Wenn nun auch schon damals das Zeitwort das Verhältnis in der Zeitkategorie gewiß nicht bezeichnete, so wurde allenfalls das Verhältnis der Raumkategorie infolge des im Suffix enthaltenen Begriffes des Personalpronomens, d. h. infolge des Begriffes der Identifizierung oder der Entgegensetzung zu dem „Ich“ der sprechenden Person angedeutet. Dadurch eben unterscheidet sich das Nomen vom Verbum, und dieser Unterschied allein bestand schon seit allem Anfang, daß das Verbalsuffix den Begriff der Person andeutet, während das Nominalsuffix dieser Funktion entbehrt. Selbstverständlich wurden Personalsuffixe nicht etwa speziell ad hoc erfunden, sondern ihre Funktion hat sich langsam auf Grund der allen anderen Funktionen gemeinsamen Funktion wahrscheinlich durch Spezialisation der Bedeutungen entwickelt, wobei nach Ginneckens Meinung von allen diesen Suffixen zuerst nur einer oder einige die spezielle Bedeutung von „Ich“, andere schon dadurch die Bedeutung von „Nicht-Ich“ erhielten.

3) Aber auch in jener in der Vergangenheit so weit zurückliegenden Zeit der Sprachentwicklung, wo alle Suffixe, mit Ausnahme der mit der Bedeutung von „Ich“ behafteten, die Bedeutung von „Nicht-Ich“ besaßen, konnte es Attributsätze in heutigem Sinne noch nicht geben, da vor allem eine Einteilung in Verbum und Nomen noch fehlte: Wurzel und Suffix bildeten zusammen einen Satz, da das Suffix im Bewußtsein des Sprechenden außer dem Substanzbegriff auch den Begriff von „Nicht-Ich“ ausdrückte; wenn es dagegen den letzteren nicht hatte, so bildete es in Verbindung mit der Wurzel ein Wort. Infolgedessen unterschied sich der damalige Satz in nichts von der heutigen Form des Verbum finitum, das Wort hatte dagegen die Form und die Funktion des heutigen Nomens. Als nun nach Absonderung der den Ichbegriff

bezeichnenden Suffixe sich auch noch allmählich Suffixe mit der Bedeutung von „Du“ abgesondert hatten, mußte es selbstverständlich auch zur Absonderung der „Er“-Suffixe, d. h. der Suffixe der dritten, nur die Begriffe von „Nicht-Ich“ und „Nicht-Du“ bezeichnenden Person kommen. War nun dies einmal geschehen, so bildeten sich in der Sprache zwei große, feste Kategorieen von Wörtern: Verba und Nomina. Die ersteren blieben fortan Sätze, die letzteren waren es nie gewesen. Wenn nun das Nomen an und für sich der den Satz charakterisierenden Eigenschaft entbehrte, so konnte es auch in Verbindung mit einem anderen Nomen des Satzes noch keinen Satz bilden.

4) In Attributsätzen soll das Prädikat bloß Nomen sein, welches ein Merkmal des Subjektes bezeichnet, also entweder ein Substantiv oder ein Adjektiv. Weil nun jedes Nomen (mit Ausnahme der sehr spärlichen ursprünglichen, eingliedrigen) aus zwei Gliedern, aus dem unterscheidenden, den Begriff des Merkmals bezeichnenden und dem identifizierenden, zur Bezeichnung des Substanzbegriffes dienenden besteht, so konnte die Sonderung in Substantive und Adjektive auf diese Weise stattfinden, daß infolge der in der Sprachentwickelung so gewöhnlichen Evolution, welche von zweigliedriger zu eingliedriger Apperzeption führt, im Nomen entweder besonders das zweite, identifizierende Glied apperzipiert wurde und das Nomen sich zum Substantiv ausbildete, oder daß die Apperzeption sich auf das erste Element beschränkte und sich in dem Falle die Bildung des Adjektivs vollzog. So eignete sich das Adjektiv, in welchem das den Nicht-Ich-Begriff bezeichnende Suffix nicht apperzipiert wurde, umsoweniger zur Bildung eines Satzes. Sätze mit Substantiv im Prädikat sind also Klassifikationsurteile, welche hinsichtlich ihres Begriffsinhaltes jünger sind als Wahrnehmungssätze, die durch verbale und adjektivische Prädikatsätze repräsentiert werden. In jenen ist die Folge und Funktion der Glieder eine andere als in diesen: an erster Stelle steht das unterscheidende Glied und dieses ist Subjekt, an zweiter Stelle folgt das identifizierende Glied und dieses bildet das Prädikat Es ist also unstatthaft, diesen Satztypus vom Typus des adjektivischen Prädikatsatzes oder umgekehrt abzuleiten, sondern beide müssen nur eine Modifikation eines dritten Typus sein, des verbalen Prädikatsatzes.

Dieses auf Grund theoretischer Erwägungen erhaltene Resultat darf mit historischen Tatsachen der Sprache nicht im Widerspruch

stehen. Wir haben auch wirklich attributive Sätze: Ausrufungssätze z. B. „Prachtvolles Wetter!“, welche eben deshalb nicht unbedingt formelle Sätze sein mußten, weil sie eben nur Ausrufe sind, und welche erst dann zu Sätzen wurden, als sich schon der Typus der Attributsätze mit Weglassung der Kopula gebildet hatte, z. B. Sentenzen wie: „Omnia praeclara rara“, deren Inhalt ein durch lange Beobachtung gewonnener Erfahrungssatz bildet. Ist nun der Inhalt das Ergebnis einer langen Entwicklung, so ist kaum ohne weiteres anzunehmen, daß diese Form ursprünglich sein sollte. Sätze, wo das Prädikat ein Infinitiv oder ein Verbaladjektiv war, also zur attributiven Bestimmung anderer Nomina nicht verwendbare Formen, konnten sehr wohl der Kopula ohne die Gefahr eines Mißverständnisses entbehren. So hat sich auch in der russischen Sprache ein Typus von Attributsätzen mit der ihnen allein eigenen Form des Adjektivs nach der nicht zusammengesetzten Deklination gebildet. In anderen slavischen Sprachen oder in der deutschen hat sich trotz der Existenz derartiger Adjektivformen der Typus der attributiven Prädikatsätze, d. h. mit Kopula erhalten. Endlich kann es auch Attributsätze mit Personalpronomen an Stelle des Subjektes geben, z. B. „*tvą́ váruṇah*“, wo eben im Pronomen das Verhältnis des Subjektes zu der sprechenden Person zum Ausdruck gelangt und die allein ursprünglich attributiv sein konnten, oder einige andere nicht als Bestimmung des Substantivs verwendete Pronomina, bei welchen also die Kopula weggelassen werden kann. Rein attributiv konnten auch solche Ausrufe sein, wie z. B. „Prachtvolles Wetter!“, sie waren aber ursprünglich keine Sätze, sondern erhielten die Bedeutung von solchen erst dann, nachdem der prädikative Attributsatz durch Weglassung der Kopula ebenfalls rein nominal-prädikative Form erhalten hatte. Infolge der Identität der Form wurde die Funktion des Satzes auch auf solche Ausrufe übertragen.

So wird wohl die Folgerung begründet erscheinen, daß nicht nur die Form der Attributsätze eine bloße Modifikation der Form von attributiven Prädikatsätzen ist, sondern daß ihre Funktion sich aus derjenigen der Prädikatsätze entwickelt hat.

Das Verhältnis des Verbums zum Satze ist sehr einfach: der Satz ist nämlich nur gleichsam eine Entwickelung des Verbums durch deutliche Bezeichnung des Subjektes. Das Verbum selbst ist ein Satz, in dem das Prädikat in der Form der Wurzel, d. h. des un-

terscheidenden Gliedes und das Subjekt in der Form des Suffixes. d. h. des identifizierenden Gliedes enthalten ist. Dieses eben Glied bezeichnet in Form der dritten Person des Zeitwortes ein unbestimmtes Ding, sofern es durch die Situation (Autopsie, im vorhergehenden Satz enthaltene Andeutung) nicht näher bestimmt wird. In diesem Fall muß es als Nomen betrachtet werden. Es ist mithin das Nomen eigentlich nichts anderes als Apposition des Subjektes und erscheint vor dem Substantiv also in der dem unterscheidenden Glied zukommenden Stellung, denn ein solches ist auch die Apposition tatsächlich. Die Form des Verbums wird hiedurch eingliedrig, die Funktion des Subjektes geht auf das Nomen über, und wir erhalten auf diese Weise eine zweigliedrige Gruppe mit umgekehrter Gliederfolge, dem identifizierenden Glied an erster und dem unterscheidenden an zweiter Stelle.

Aber auch die Verbalwurzel kann in Wahrnehmungssätzen eine sehr verblaßte, einer Ergänzung bedürfende Bedeutung haben. Diese nähere Bestimmung wird in Gestalt des ein Merkmal bezeichnenden Nomens, also des Adjektivs oder des in adjektivischer Funktion verwendeten Substantivs hinzugefügt. Es wird dem Prädikat und dem darin enthaltenen Subjekte (Suffix) nachgestellt, befindet sich also an Stelle des identifizierenden Gliedes. so daß wir es als identifizierendes Glied betrachten können. Da nun dieses selbstverständlich einen größeren Umfang und einen kleineren Inhalt besitzt als das identifizierende Glied, so kann es dem im Suffix enthaltenen Subjekte gegenüber nicht als solches Glied gelten. Aus diesem Grunde ergibt sich daraus die notwendige Folgerung. daß dieser Satztypus sich schon nach der Entstehung der speziellen Form des Prädikatsatzes mit deutlich genanntem Subjekte entwickelt hat, denn nur für ein solches Subjekt, welches sogar Individualbegriffe bezeichnen konnte, konnte das prädikative Subjekt wirklich als identifizierendes Glied gelten.

Indessen kommt es in diesen beiden Fällen zu einem Konflikt: das Subjekt ist zugleich unterscheidendes und identifizierendes Glied, aber die letztere, vom Suffix übernommene Funktion ist jünger und dominierend. so daß auch in solchen Fällen, wo das Adjektiv Subjekt ist, dieses die Funktion des Substantivs übernimmt. Aus gleichen Gründen besteht ein ähnlicher Konflikt zwischen den Funktionen des Nominalprädikats. und dadurch erklärt sich auch das Übergewicht einer der beiden Funktionen, der adjektivi-

schen in Wahrnehmungssätzen, der substantivischen in Klassifikations- und Identifikationssätzen.

Wenn also nominal bezeichnetes Subjekt erscheint, zeigt sich sofort die Tendenz zu eingliedriger Apperzeption der Verbalform; dieser Prozeß erreicht in den verschiedenen Sprachen eine ungleiche Kraft: eingliedrige Apperzeption findet nur im Satz mit benanntem Subjekt, z. B. in den klassischen und heute noch in den slavischen Sprachen statt; andere Sprachen sind jedoch in dieser Hinsicht weiter gegangen, denn eingliedrig wurde die Form der dritten Person überhaupt, was selbstverständlich auch eingliedrige Apperzeption der übrigen Personalformen bewirken mußte; da nun aber der Subjektsatz immer zweigliedrig ist, so mußte das in 1. und 2. Person bezeichnete Subjekt durch ein Personalpronomen ausgedrückt werden, wie wir es z. B. in der deutschen und der französischen Sprache sehen. Eine analoge Rückwirkung übte nun die Bezeichnung der beiden ersten Personen auf die dritte, so daß auch das in dritter Person stehende, wenn auch nominal nicht bezeichnete Subjekt durch ein Pronomen ersetzt wurde.

Wir sind an der Grenze der subjektlosen Sätze angelangt, d. h. solcher Verbaläußerungen, die als subjektlos gedacht werden. Seit urindogermanischer Zeit kamen so namentlich Ausdrücke für Naturerscheinungen vor (Brugmann Kr. Gr. 625). Aber gerade die Urheber solcher Erscheinungen waren unseren Vorfahren sehr wohl bekannt. Auch weiß noch heute der polnische Bauer genau, wer in der Wolke donnert, er nennt ihn „płanetnik". Ethnographische Forschungen kommen zu dem nämlichen Ergebnis wie die Sprachgeschichte, daß ursprünglich Jupiter oder eine andere Gottheit donnerte oder Regen sandte. Erst allmählich trat an die Stelle der Gewißheit Zweifel und Unkenntnis, aber auch noch damals war die Personalform des Verbums zweigliedrig und konnte sehr wohl zur Bezeichnung von durch einen unbekannten Faktor bewirkten Handlungen dienen; überflüssig erschien es noch, dieses unbekannte Element durch ein besonderes Wort zu bezeichnen. Mit der Zeit wurde jedoch die Verbalform der dritten Person geradeso beim unbestimmten wie beim nominal bezeichneten Subjekte eingliedrig. Auf diese Weise erhielt man tatsächlich den Typus des eingliedrigen Satzes ohne Apperzeption des Subjektes, das aber dennoch eine geschlossene Einheit bildete, da die Funktion des Subjektes mit derjenigen des Prädikats zusammenfiel. Es kam zur Kumulation der

Funktionen. d. h. wir sind endlich zur Bildung des Begriffes einer von selbst geschehenden Handlung vorgedrungen. Dieser Begriff ist nun durchaus nicht ursprünglich, sondern im Gegenteil durch eine lange Denkarbeit der Generationen gewonnen. Sprachen, in denen sämtliche Personalformen eingliedrig sind, bedienen sich zur Bezeichnung von Impersonalien des Verbums mit Pronomen, aber gerade hier sind die Beweise noch deutlicher als sonst irgendwo, daß die Impersonalia einst wirkliche Personalia waren. Es wird nämlich ein anderes Pronomen bei Verben verwendet, welche eine von Menschen vollzogene Handlung bezeichnen (deutsch *man*, franz. *on*), ein anderes wiederum bei den übrigen Verben (deutsch *es*, franz. *il*). Der Prozeß der Eingliederung ist hier nur noch weiter fortgeschritten, denn solche Ausdrücke wie „es regnet". „il pleut" sind trotz scheinbarer Zweigliederung hinsichtlich ihrer Bedeutung eingliedrig geworden. Unvermeidlich mußten eingliedrige Sätze, sobald sie z. B. im Bereich meteorologischer Tatsachen gebildet worden waren, auch auf andere Erscheinungen Anwendung finden.

Eingliedrig konnte ursprünglich nur eine Morpheme sein, die wir heute Stamm oder Suffix nennen. Zwischen letzteren bestand kein wesentlicher Bedeutungsunterschied, sondern der Unterschied bestand nur in der Größe ihres Umfanges und Inhalts. Ihre Beziehungen zu den durch sie bezeichneten Begriffen beruhte auf Assoziation je nach Berührung. Sie konnten entweder Worte oder Sätze sein und im letzteren Fall waren sie nur der Form nach eingliedrig, bezüglich ihres Inhalts aber zweigliedrig, da das andere Glied durch die Situation bezeichnet wurde. Die heutige Eingliederung ist also der früheren nur scheinbar ähnlich, sie ist nur eine relative Eingliederung, denn sie ist durch Zusammenfallen zweier Glieder und durch Kumulation der Funktionen derselben entstanden. Dieser Prozeß hat sich vollzogen in Substantiven (Schwund der Funktion des unterscheidenden Gliedes und Übertragung seines Inhalts auf das identifizierende Glied), in Adjektiven (Zusammenfall der Funktion des unterscheidenden Gliedes) in Impersonalien nnd vielen anderen von Wundt als Satzäquivalente benannten Ausdrücken, in denen auch die Spuren der früheren Ellipse geschwunden sind. Zur Kumulation von verschiedenen Funktionen kam es z. B. in Ausdrücken, welche der Form nach eingliedrig sind, welche aber dennoch unter Umständen auch eine

geschlossene Einheit bilden können, z. B. in Antworten auf Fragen und vielen anderen.

So wurde hier das Verhältnis des Satzes zum Verbum und Nomen, als zu morphologischen Haupttypen, die sich in der Sprache früher als alle anderen gebildet haben, geschildert. Dem Pronomen kommen ebenfalls die Funktionen des Nomens zu und diese sind, sofern sie sich von nominalen Funktionen unterscheiden, oben besprochen worden. Partizipien und Infinitive sind ebenfalls Nomina, denn zwar konnten sie auch Zeitstufen bezeichnen, bildeten jedoch nie Sätze eben wegen ihres nominalen Charakters.

Von den übrigen Redeteilen handle ich ausführlich in meiner polnisch abgefaßten Arbeit, welche schon in den Verhandlungen der Krakauer Akademie der Wissenschaften erschienen ist und in welcher die ganze Theorie ausführlicher begründet und eingehend dargelegt ist. Hier will ich mich nur auf kurze Zusammenfassung meiner Resultate beschränken.

Die sämtlichen sprachlichen Erscheinungen haben wir in zwei Gruppen geteilt: in Äußerungen des Affektes und des Denkens; der Übergang von der einen Gruppe zur anderen ist ein ganz allmählicher, aber es besteht zwischen ihnen doch eine ganz deutlich wahrnehmbare Grenze: auf der einen Seite gibt es noch keinen Satz, sondern dieser erscheint erst auf der anderen.

Diese beiden Gruppen mit ihren Hauptübergangsstufen kann man folgenderweise darstellen:

A) Gefühlsäußerungen.
  1) Interjektionen.
  2) Nominaler Ausruf.
  3) Satzausruf, Gebrochene Rede.
B) Reflexionsäußerungen.
  1) Zweigliedriger Satz.
  2) Impersonalia.
  3) Satzäquivalent.

Der vermutliche Gang der historischen Entwickelung der Haupttypen von Reflexionsäußerungen kann ungefähr der folgende gewesen sein:

1) Wurzel mit weitem oder engem Bedeutungsumfang. Der Form nach eingliedriger, der Bedeutung nach zweigliedriger Satz: das zweite Glied in der Situation enthalten; Orientation im Raume.

2) Zweigliedrige Gruppe: Wurzel+Suffix, d. h. Begriffssymbol

des Merkmals + Begriffssymbol der im Gegensatz zu dem Ichbegriff betrachteten Sache. Orientation im Raume.

3 a) Wurzel + Personalsuffix; Verbum = Satz; Orientation im Raume. dann auch in der Zeit.

b) Wurzel + impersonales Suffix; Wort; zweigliedriges Nomen: darin dominiert bald das identifizierende, bald das unterscheidende Merkmal.

4) Eingliederung des Nomens; Kumulation der Funktionen.

a) Substantiv.

b) Adjektiv.

5) Absonderung des Verbums und des Satzes.

a) Zeitwort der 1. und der 2. Person = Satz.

b) Apposition des in 3. Person stehenden Subjekts = zweigliedriger Satz: mit Nominalsubjekt und Verbalprädikat.

6) Ergänzung des Begriffsmerkmals = attributiv-prädikativer Satz mit nominalem Subjekt.

7) Impersonale.

8) Satzäquivalent.

---

11. Dr. P. KOPKA. **Rozbiór krytyczny gramatyki ks. O. Kopczyńskiego.** *(Kritische Würdigung der nationalen Grammatik O. Kopczyńskis). [Ein Beitrag zur Geschichte der polnischen Grammatik].*

Untersucht wird die polnische Grammatik des P. Onufry Kopczyński aus dem Piaristenorden, und ihre Quellen. Der Einteilung des Stoffes gemäß bezieht sich die Untersuchung auf alle vier Teile der Grammatik: Lautlehre, Formenlehre, Wortbildungslehre und Syntax, wobei auch die Exkursionen des Verfassers, die sich infolge der engen Verbindung seiner polnischen Grammatik mit der lateinischen, die gleichzeitig den Gegenstand seines Lehrbuches bildete, — für ihn als notwendig erwiesen, — mit in Betracht gezogen werden. Er hatte seinen Stoff in 3 Klassen geteilt in der Weise, daß die Schüler durch die erworbene Kenntnis der einheimischen Sprache desto leichter die lateinische Sprache erlernen sollten. Infolge dieser engen Verbindung der beiden Sprachen ließ sich selbstverständlich die Einteilung des Stoffes, da ja die Schwerpunkte der verschiedenen Sprachen nicht in gleichen Teilen bestehen, nicht leicht durchführen, vielmehr mußte die eine Sprache in den Vordergrund treten.

Was die Grammatik der polnischen Sprache anbelangt, so lassen sich mit Bestimmtheit vor allem 3 Werke als unmittelbare Quellen Kopczyńskis erkennen: das Peter Stojeńskis, das Franz Mesgniens und das Joh. Karl Wojnas, wozu noch das Wörterbuch des Jesuiten Cnapius (1621) als vierte Quelle hinzutritt. Die beiden zuerst genannten Grammatiker waren ihrer Abstammung nach Fremde, Franzosen, die ganz unabhängig voneinander bloß aus Vorliebe für die polnische Sprache, der erste in Krakau im J. 1568, der andere in Danzig im J. 1649, ihre Grammatiken, natürlich in lateinischer Sprache, verfaßt haben. Die beiden Werke erscheinen ihrer möglichst treuen, wenn auch nicht immer fehlerfreien Ausführung wegen, jedenfalls als gelungen. In der Lautlehre suchten sie möglichst genau zu sein, und Stojeński unterschied sogar die Sprache des Pöbels von der der gebildeten Kreise. Der dritte, dem Kopczyński vielfach treu folgte, war der erste Pole, J. K. Wojna, der nicht ohne Geringschätzung seiner Vorgänger auf diesem Gebiete, die Grammatik seiner Muttersprache schrieb. Sie ist mehr übersichtlich und in der Anführung der Beispiele sicherer, reichhaltiger Eine vierte Quelle für das Werk Kopczyńskis bildet eben das erwähnte Wörterbuch des P. Cnapius, das in 3 Teilen in Krakau u. d. T. „Thesaurus polono-latino-graecus“ erschienen ist.

Man muß feststellen, daß Kopczyński seinen Vorgängern vielleicht zu sklavisch gefolgt ist. Dort, wo man ihm Originalität nicht absprechen darf, erscheinen seine Ausführungen mehrfach mißlungen.

Was man ihm vor allem vorwerfen muß, ist die Geringschätzung der alten polnischen Sprache, der Volkssprache und der übrigen slavischen Sprachen, die ihm doch nicht so fern waren! Wenn man auch vor Kopczyński eine polnisch geschriebene Grammatik und zwar von W. Szylarski, die im J. 1770 in Lemberg gedruckt wurde, — besitzt, — so muß man nur dem Kopczyvski allein die Bildung und Einführung der polnischen grammatischen Terminologie, die bis auf den heutigen Tag fast unverändert geblieben ist, zusprechen, und darin, wie in dem Schaffen eines methodischen ausführlichen Lehrganges überhaupt, besteht sein großes Verdienst. Aus dem Lehrbuche für die III. Klaße und aus der Beilage zu demselben für die Lehrer ergibt sich zugleich etwas mehr noch, daß nämlich Kopczyński mit der damaligen französischen philosophischen Grammatik, vor allem mit den Werken eines Condillac, Marsais und Beauzée vertraut war; auch den Fr. Bacon, und zwar

Grundsätze aus seinem Werke „De dignitate et augmentis scientiarum“ führt er mehrmals an. Fleiß, Kenntnisse und Begabung des Mannes waren somit groß, nur die Wahl des Stoffes, den er verwendete, war nicht immer glücklich.

Das für die erste Klasse bestimmte Lehrbuch enthält die Einführung in alle Teile der Grammatik. In der Grammatik selbst werden nur die verschiedenen Paradigmen und Beispiele genannt, dagegen bietet die „Beilage“ für die Lehrer einige allgemeine Erklärungen und Bemerkungen mehr methodischer als wissenschaftlicher Art. Die große Verehrung des Quintilian seitens des Verfassers tritt mehrfach in den Vordergrund, indem er die Lehrer auf die Lektüre dieses Schriftstellers öfters hinweist und ihn selbst vielfach zitiert. Die Erklärungen der grammatischen Formen sind sehr spärlich, dagegen sind wichtig die von ihm gebildeten verschiedenen „termini grammatici“, bei deren Erklärung der Verfasser länger verweilt. Es ist nicht zu verwundern, daß der Inhalt dieser Grammatik vom J. 1778 in den folgenden Bänden derselben für die zweite Klasse (1780) und für die dritte Klasse (1783) einer ziemlich starken Veränderung unterzogen wurde. Dieser Umstand kann dem Verfasser nur zu großem Lob gereichen, da er den besten Beweis liefert, wie viel ihm an der Vervollkommnung seines Werkes gelegen war.

Was die Grammatik als solche anbelangt, so ist ihr vor allem der Stoff des Lehrbuches für die 2. Klasse gewidmet. Nach dem Muster der lateinischen Grammatik verweilt Kopczyński sehr lange bei der Bestimmung des genus der Substantiva im Polnischen, doch gehört infolge eines schlecht aufgestellten Prinzips dieser Teil seiner Grammatik zu den mißlungenen. Hierauf bespricht er die Steigerung der Adjektiva, die Deklination der Substantiva, die er ebenfalls dem genus nach in 3 Deklinationen teilt, und darauf erst die Flexion der Adjektiva. Die lautlichen Prozesse bestehen bei ihm in der äußeren Beschreibung der eingetretenen Veränderungen, wobei er nicht immer an einer einheitlichen Grundlage der Veränderungsform festhält. Seinem Inhalt nach ist dieser Teil der Grammatik eine Entlehnung aus Wojna (Auffassung der Lautlehre) und Mesgnien, in manchen Punkten auch aus Szylarski, den Kopczyński wahrscheinlich absichtlich nicht genannt hat.

Zur Aufstellung der Regeln vor allem für die verengten Vokale hat ihm eine große Hilfe das Wörterbuch des Cnapius geleistet, und zwar in der Weise. daß er bei jeder Regel eine Anzahl Beispiele aus ihm gesammelt hat. ohne aber mit Cnapius genau übereinzustimmen. Offenbar aber hat Cnapius sein eigenes Prinzip befolgt. das dem Kopczyński fremd war.

Sehr oft. vielleicht zu oft beruft sich Kopczyński in jeder schweren Lage auf die Hilfeleistung des nationalen Wörterbuches, das ebenfalls von der „Komisya Edukacyjna" herausgegeben werden sollte. Vor allem bezieht sich dies auf die Disziplinen. die er für die dritte Klasse bestimmt hat, d. h. für: Syntax und Wortbildungslehre (źródłosłów-słoworód). Sonst enthält das Lehrbuch für diese III. Klasse philosophische Untersuchungen oder Ausführungen über die Entstehungsgeschichte der Namenbezeichnung der verschiedenen Dinge, der Erfindung der Schrift. so wie überhaupt eine Propädeutik im einfachsten Sinne zur Logik, was alles aber nicht Eigentum Kopczyńskis ist.

---

12. THADDÄUS SINKO. **Hellenizm Juliusza Słowackiego** *(Julius Słowacki und die Antike).*

Dem griechischen Parnaß hat Słowacki von seinem schon verstorbenen Vater. Eusebius. stille Grüße überbracht. Dadurch wollte er bekennen. daß er ihm oder vielmehr seinen Werken die Einführung in die klassische Welt verdankte. Eusebius, ein tüchtiger Kenner der lateinischen Literatur. kannte aus der griechischen nur die Ilias in der Übersetzung von F. Dmochowski. Aus der Einleitung zu dieser Übersetzung. sowie aus Barthélemy's Anacharsis schöpfte er seine Bewunderung für das idealisierte Griechenland. Solchen in Wilna herrschenden Auschauungen trat energisch der vom deutschen Neuhumanismus angehauchte Hellenist. G. E. Groddeck, entgegen und bekämpfte auch den geistreichelnden Dilettantismus des Eusebius Słowacki. Durch diese. auch dem Toten nachgetragene Feindschaft entzog er seinem persönlichen Einfluß den pietätsvollen Sohn, Julius. Dennoch wirkte er auf ihn durch seine Schüler, die als Gymnasiallehrer durch sechs Jahre dem Julius Unterricht erteilten. Nur der Lehrer der knapp bemessenen griechischen Sprache (Jacobs Elementarbuch I und ein Buch der

Ilias als vierjähriges Pensum). Pater Czerski. war kein Schüler Groddecks. Von größerer Bedeutung als dieser Gymnasialunterricht war für den künftigen Dichter die Lektüre der Ilias von Dmochowski, die er schon als achtjähriger Knabe gierig verschlang. Die Universitätsstudien vertieften seine Kenntnis der römischen Welt, die Begeisterung für den griechischen Aufstand belebte auch die Liebe zu dem alten Griechenland. der Besuch in Żofiówka und Mizikowice brachte dem Dichter den französichen Klassizismus in Kunst und Leben näher. So schrieb er seine „Ode an die Freiheit" in dieser französisch-klassizistischen Manier. Aber schon „Hugo" und „Der Mönch" weisen Spuren der echten Antike (Vergil und Tibull) auf, und in den ersten Tragödien, wie „Mindowe" und „Maria Stuart" begegnen wir Motiven aus den Choephoren, dem Oedipus in Kolonos und dem Orestes. Neue Kunsteindrücke hat der Dichter in Paris erhalten. Sein „Lambro" wimmelt schon von klassischen Bildern, sein Philon aus der „Balladina" bedient sich einer klassizistisch-idyllischen Ausdrucksweise. In „Kordyan" und in „Horsztyński" sehen wir die ersten Spuren der Lektüre der drei platonischen Dialoge: Phaidros, Phaidon und Symposion.

Der Aufenthalt in Italien, besonders in Rom, bereichert den Dichter um neue Eindrücke der klassischen Natur und Kunst. Die Reminiszenzen aus Vergil. Ovid. Horaz. sogar Lukrez tauchen immer zahlreicher in seinen Gedichten auf. Auch Apuleius und Petron sind dem Dichter nicht unbekannt. — Słowacki's Eindrücke aus der Reise in Griechenland sind stark durch Byron's Child-Harolde und Don-Juan beeinflußt. Dennoch liefern sie neue Farben zu seiner Dichterpalette. Von nun an sind seine Werke voll von Musen, Auroren, Phoebus, Diana, Iris, Äol, Nymphen, Amphitryten, Okeaniden, von Pluto und seinen Gesellen. Meistenteils ist es äußerer Schmuck und Zierat. Aber Diana und Amphitrite sind dem Dichter mehr als leere Namen. Homers Einfluß, der seit Anfang in allen Werken sichtbar war, wird nun noch stärker. Außer dem höchsten Künstler entdeckt der vom Mystizismus angehauchte Dichter in ihm die Quelle tiefer Weisheit. Natürlich muß dabei die Allegorie tüchtig herhalten. Sie beeinflußt auch die Übersetzung mehrerer Abschnitte der Ilias, die Słowacki nach der englischen Paraphrase A. Pope verfaßte.

Auch der Einfluß der attischen Tragödie auf unseren Dramatiker macht sich nach der griechischen Reise immer stärker be-

merkbar. Er findet seinen Ausdruck in der Einführung des tragischen Chors. Dieser Chor ist in „Lilla Weneda“ nur der ideelle Zuschauer, dessen Aufenthaltsort außerhalb der Bühne zu denken ist. In „Agesilaus“ kombiniert sich der tragische Chor mit dem Prolog der römischen Komödie und der Parabase des Aristophanes und erscheint in einer Funktion, die wir nicht leicht aus einem anderen Dichter belegen könnten. Solcher wundersamer Chorus tritt noch in „Zawisza“, dem „Fürsten Twerski“ und in „Samuel Zborowski“ auf. Auch Stichomythien führt Słowacki nach antiken Mustern ein.

Schon im Jahre 1842 weist Słowacki die heidnische, formelle Schönheit von sich ab. Sie saß ihn aber zu tief im Herzen, als daß sie gleich hätte verschwinden können, besonders da sie neue Nahrung in der Lektüre Platons (Republik, Timaios) fand, dessen Dogmen (Präexistenz der Seelen, ihre Einkerkerung im Körper, die Anamnese, die Metampsychose) zu des Dichters Glaubensbekenntnis schon längst geworden sind.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

27 Września 1909

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 7 et 8. Juillet — Octobre. 1909.

Sommaire. Séances du 5 et du 12 juillet, du 18 et du 25 octobre 1909.
Résumés: 13. W. SOBIESKI: La Pologne et les huguenots au lendemain de la St. Barthélémy.
14. J. RUTKOWSKI: Le domaine „Brzozów", propriété des évêques de Przemyśl, pendant le XVIII-e siècle.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 5 JUILLET 1909.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. M. Zdziechowski présente son travail: „*Genèse du pessimisme*".

M. W. Bruchnalski présente son travail: „*Nouvelles sources de l'oeuvre de Jean Kochanowski. I. Le renvoi des délégués grecs*".

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Szyjkowski: „*Les exclamations et apostrophes réthoriques dans les poésies juvéniles de Jules Słowacki*".

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Łucki: „*La jeunesse de Casimir Brodziński*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 25 juin 1909.

SÉANCE DU 15 OCTOBRE 1909.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. Nitsch: „*Essai de classification des dialectes polonais*".

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Janowski: *„Historiographie de l'Université de Vilna"*.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 JUILLET 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente l'article de M. Wł. Czerkawski: *„Études sur les Mémoires du Général Prądzyński"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Lad. Heinrich: *Le problème de l'espace au point de vue philosophique et psychologique"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Rutkowski: *„Le domaine »Brzozów«, propriété des évêques de Przemyśl, pendant le XVIII e siècle"* [1]).

SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Korespondencya Lubeckiego z ministrami sekretarzami stanu Ignacym Sobolewskim i Stefanem Grabowskim« wydał Stanisław Smolka. (*Correspondance du prince Lubecki avec les ministres secrétaires d'Etat Ignace Sobolewski et Etienne Grabowski*... ed. St. Smolka), 8-o, vol. I. p. CVII et 408, vol. II. p. 500, vol. III. p. 407, vol. IV. p. 533, 6 planches.

Heinrich W.: »Johannes Scotus Eriugena i Spinoza«. *(Johannes Scotus Eriugena et Spinoza)*, 8-o, p. 53.

M. L. Finkel présente son travail: *„Élection de Sigismond I"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Wrzosek: *„André Śniadecki. Sa vie et ses oeuvres"*.

[1]) Voir Résumés p. 134.

Résumés

13. WACŁAW SOBIESKI. **Polska a hugonoci po Nocy św. Bartłomieja.** *(La Pologne et les huguenots au lendemain de la St. Barthélémy).*

Sous ce titre l'auteur s'occupe des relations qui s'établirent entre les huguenots français et les calvinistes polonais au lendemain de la St. Barthélémy, c'est-à-dire à l'époque où, comme on le sait, eut lieu en Pologne l'élection au trône d'Henry de Valois. Il a pour sources les mémoires fournis aux Polonais par les huguenots et qu'il a découverts au British Museum, le journal du protestant Górka, où est raconté le voyage des envoyés polonais à Paris (Manuscrit de la Bibliothéque des comtes Zamoyski — Bibl. de Dzików), enfin la correspondance des calvinistes polonais avec leurs coreligionaires suisses et français, qu'il a étudiée, soit à la Bibl. des princes Czartoryski, soit dans la publication toute récente de Wotschke: *Der Briefwechsel der Schweizer mit den Polen* (1908).

I. Rapports entre la St. Barthélémy et la confédération de Varsovie. — La St. Barthélémy fit naître un vif mouvement d'opinion publique dans toute l'Europe en général, et tout particulièrement en Pologne. De nombreuses publications et une quantité d'écrits de circonstance en témoignent. En Pologne ces écrits politiques se multiplièrent d'autant plus que les agents autrichiens mirent à profit la profonde impression causée par la St. Barthélémy pour battre en brèche la candidature d'Henry, et firent valoir que c'était lui précisément qui avait été l'instigateur principal, le héros du massacre de la nuit du 24 août.

Les chances de succès d'Henry ne laissaient pas néanmoins d'être très considérables; aussi dans la diète de convocation les dissidents appartenant aux confessions non catholiques, par appré-

hension du gouvernement futur d'Henry et de son intolérance. décidèrent-ils de s'assurer la liberté de conscience par la confédération de Varsovie. A vrai dire, du vivant même du défunt roi. les réformés polonais en avaient déjà conçu et mis en avant le projet, afin de sauvegarder leur liberté de conscience; mais cette tentative avait rencontré une vive opposition de la part des catholiques. et ce n'est que la St. Barthélémy qui imposa silence à ces derniers et brisa leur résistance.

Piliński. Liubowic et surtout le marquis de Noailles[1]) avaient déjà fait entendre que cette confédération avait été formée sous le coup de la St. Barthélémy; mais ils n'avaient pas fourni de preuves de leur assertion. Une de ces preuves nous est donnée par le témoignage de Christophe Warszewicki qui, à deux reprises, affirme (Rerum polonicarum) que l'on fut poussé à créer la confédération de Varsovie à cause des „gallicae crudelitatis exempla", et de crainte que ne devînt roi un prince qui „ut nuper in Gallis caede et cruore evangelicorum pasceretur". Parmi les cinq sénateurs qui, prétend Warszewicki, pronaient la confédération. un tout au moins le faisait sous l'impression de la terreur que lui avait inspirée la St. Barthélémy: c'était Krotoski. palatin d'Inowroclaw. Son fils en effet faisait alors ses études à Paris, en compagnie du ministre calviniste Łasicki. et avait à grande peine échappé à la mort pendant la nuit sanglante dont il fit parvenir à son père un récit qui remplit ce dernier d'horreur pour ces luttes fratricides.

D'ailleurs Gratiani lui aussi (De Vita Commendoni) rapporte que les dissidents poussèrent à la confédération surtout pour ne pas périr „eadem fraude, qua nuper in Gallia Gaspar Colinius totque cum eo praestantes viri caesi essent".

II. L'activité des huguenots contre la candidature d'Henry ne se déploya largement qu'après la St. Barthélémy; avant cette date l'amiral de Coligny lui-même la soutenait. Ce n'est qu'à partir du massacre que les huguenots commencent à agir. C'est de Genève et de Zurich que part le mot d'ordre, et cette violente opposition trouve à Cracovie deux protagonistes enflammés en Thénaudus. Français. traducteur de la Bible dite des Radziwiłł, un des professeurs de l'école calviniste. et en Christophe Thretius, recteur de la même école. Celui-ci avait fait des séjours répétés à Zurich, Ge-

[1]) Henry de Valois et la Pologne — 1867.

nève. Heidelberg, en France (il assistait au colloque de Poissy en 1561). Une correspondance animée dans laquelle on combat énergiquement Henry s'engage entre Thretius et les deux successeurs de Calvin et de Zwingle: Théodore de Bèze et Bullinger.

Bullinger et Simmler de Zurich envoient en Pologne des livres et des écrits contre la St. Barthélémy, et Théodore de Bèze lui-même est sollicité par Thretius de chercher quelque moyen efficace pour renverser la candidature de „ce tyran" d'Henry. A cet effet Bèze envoie en Pologne le huguenot de Rémon, baron de Thyo, ancien familier de Coligny. Ce Rémon, témoin de l'attentat de Maurevel contre Coligny et du sinistre carnage, doit apporter tous ses efforts à faire échouer l'élection d'Henry, et en même temps recueillir en Pologne des fonds pour fournir des subsides à l'émigration des huguenots. Quand il arriva à Cracovie, il était trop tard, l'élection avait déjà eu lieu.

III. Mission de Schomberg en Allemagne. — Pour obvier à cette agitation des huguenots et apaiser les protestants polonais indignés après la St. Barthélémy, la cour de France voulut faire usage de l'entremise des princes protestants allemands, et leur envoya le diplomate Schomberg. Celui-ci fit tous ses efforts pour décider ces princes à adresser aux protestants polonais des recommandations en faveur d'Henry. Il s'agissait en tout premier lieu de gagner à la cause des Valois l'électeur palatin du Rhin, Frédéric III, puissant protecteur du calvinisme, et son fils, Jean Casimir dont les avis seraient tout particulièrement bien accueillis en Pologne, et ne contribueraient pas peu à réhabiliter la St. Barthélémy. Toutefois toutes les instances de Schomberg échouèrent à la cour de Heidelberg, et nous savons même que, au moment de l'élection, le théologien Ursinus, professeur dans cette ville, envoya à Thretius en Pologne des diatribes contre Henry. Schomberg fut plus heureux avec Louis de Nassau, fidèle compagnon et partisan décidé de la politique de Coligny, avant la St. Barthélémy. Ce prince pousse le zèle jusqu'à envoyer un émissaire spécial en Pologne pour y soutenir Henry. Mais c'est auprès du landgrave Guillaume de Hesse que Schomberg obtient relativement le plus de succès. Celui-ci (en échange de la promesse de restituer les biens confisqués à la veuve et aux enfants de Coligny) dépêche son conseiller, le docteur Crispingen, à Anne Jagellon, veuve du duc de Brunswick, pour la prier de faire parvenir aux seigneurs protestants polonais une missive

recommandant Henry. C'est encore à la sollicitation de Schomberg que le fameux calviniste. Jean Sturm, recteur à l'université de Strasbourg, écrit à plusieurs protestants polonais pour les engager à se ranger du côté d'Henry.

IV. Les huguenots au service de la cour de France. — Pour donner plus de poids à ses apologies de la St. Barthélémy, Montluc, ambassadeur de France en Pologne, résolut d'amèner en Pologne même des huguenots qui y défendraient le prétendant français, et par leur témoignage fermeraient la bouche à ses adversaires. Il projette donc pendant un certain temps de faire venir Charpentier, huguenot qui, soudoyé par le gouvernement français, avait publié une défense de la St. Barthélémy. Montluc ne s'en tient pas là. Il tente d'attirer en Pologne François de La Noue, un des plus éminents chefs des huguenots, qui malgré la St. Barthélémy n'avait pas rompu avec la cour. Mais le gouvernement avait besoin de ce fameux capitaine pour traiter avec les Rochellois qui alors soutenaient un siège contre les troupes royales. La Noue ne put pas quitter la France. On dut donc se contenter de le mettre en communication avec un gentilhomme polonais Leśniowolski qui à l'instigation du parti Zborowski était venu en France pour se rendre compte „de visu" de la situation des huguenots et auquel de la Noue fournit des explications verbales justifiant la St. Barthélémy. Ces explications redigées sans nul doute par Montluc lui-même trouvèrent en Pologne un retentissant écho, venant du héros qui pour la cause huguenote avait perdu le bras gauche dans une bataille et portait le surnom de „Bras-de-Fer". Enfin pour seconder Montluc, on lui adjoint le huguenot Jean de Poix, sieur de Séchelles, qui rencontre les trois jeunes Radziwiłł, revenant précisément de l'université de Leipzig en Pologne, et avec ces jeunes gens, alors encore calvinistes (c'étaient les fils de Radziwiłł-le-Noir, „éditeur de la Bible") va jusqu'en Lithuanie où il s'efforce d'atténuer, de détruire l'impression de la St. Barthélémy, et de les gagner à la cause d'Henry. Peu après on adresse à ce même de Séchelles un document capable d'avoir une grande influence sur les protestants. C'était un mémoire que François de Personne, huguenot, ancien commandant de l'artillerie de Coligny, également au service de la cour de France et agent pour cette cour en Allemagne, avait adressé au comte palatin rhénan, et dans lequel il démontrait que la situation des huguenots en France était aussi bonne qu'ils pouvaient le souhaiter. De Séchelles reçut ce mémoire, auquel on avait ajouté des déve-

loppements supplémentaires touchant les dispositions tout particulièrement tolérantes d'Henry. De Personne obtint plus tard une magnifique récompense du gouvernement français, son intervention n'ayant pas peu contribué à l'élection d'Henry.

V. „Postulata polonica". — Pour achever de séduire les protestants polonais et d'en faire des partisans d'Henry, Montluc imagine de rattacher l'élection de ce prince au sort des réformés de France. Il insinue aux calvinistes polonais qu'ils doivent, eux surtout, pousser à l'élection d'Henry, car, en échange de leur concours, il leur sera aisé d'obtenir du gouvernement français des concessions et des adoucissements pour leurs coreligionnaires, en sorte que l'élection tournerait „summo commodo ecclesiarum gallicarum". Dans ce but, Pierre Zborowski, palatin de Sandomir et l'un des seigneurs les plus marquants du parti calviniste en Pologne, entre en rapports avec Montluc et stipule avec lui, certaines „conditiones" en faveur des huguenots. L'eglise réformée de Cracovie demande des conseils touchant ces conditions aux églises suisses de Zurich et de Genève et les prie, au commencement de 1573, de l'informer si elles seront avantageuses aux huguenots, s'il vaut la peine de les accepter et de s'engager à faire aboutir la candidature d'Henry. Les communautés suisses ne manquèrent pas de mettre en garde leurs frères de Cracovie contre ces fallacieuses promesses, et se déclarèrent franchement hostiles à l'élection d'Henry. Cette réprobation catégorique et sans restriction dut sans doute, par l'entremise de Thretius, déterminer à faire obstacle à Henry un des plus grands seigneurs protestants de la Pologne, Firlej, palatin de Cracovie. Ce magnat était en effet en relations amicales avec Thretius qui, plus tard anobli, fut autorisé à prendre le blason de la puissante famille des Firlej.

Cependant un autre seigneur calviniste de la Petite Pologne, antagoniste de Firlej, Pierre Zborowski dont nous avons parlé, continuant à marcher dans la voie tracée par Montluc, persiste à faire nommer Henry roi, malgré les avertissements des Suisses, afin d'obtenir pour les huguenots les concessions et privilèges promis.

C'est pourquoi le 4 mai 1573, à la veille même de l'élection, fut signée à Płock par les plénipotentiaires français une convention en neuf articles, au profit de la confession helvétique. Cet acte fut plus tard connu sous le nom de „Postulata polonica". Il accorde aux huguenots amnistie plénière, libre exercice du culte privé,

restitution des biens confisqués, certaines libertés pour les villes huguenotes, etc. etc. Il n'aurait toutefois plein effet que s'il était approuvé par la cour de France à laquelle des envoyés polonais devaient aller le soumettre à Paris.

VI. Influence de l'élection d'Henry sur la paix de La Rochelle. — Montluc comprenait que le plus sûr moyen de capter pour Henry les calvinistes polonais et les protestants en général était de montrer en France même, et cela sans hésitation, un réel bon vouloir aux huguenots. Aussi prie-t-il Charles IX de promulguer, en considération de la prochaine élection d'Henry, un nouvel édit de pacification en faveur des huguenots, alors même que ce souverain au fond du coeur ne pensât pas le mettre en vigueur dans la suite (22 janvier 1573). Les menées de Montluc étaient tout particulièrement entravées par le fait que, tandis qu'il déployait en Pologne la plus grande activité, Henry en personne faisait le siège de la principale place forte du protestantisme français, La Rochelle.

A ce sujet, Montluc ne néglige rien pour apaiser les calvinistes; il leur représente qu'il ne s'agit ici que d'une lutte politique contre les Rochellois révoltés, et non d'une question religieuse. Toutefois il mande au gouvernement français que toute nouvelle persécution des huguenots, non moins que la continuation du siège de La Rochelle, aura une répercussion funeste sur l'élection d'Henry.

C'est pourquoi l'on se met à penser sérieusement en France à promulguer un édit de pacification et à mettre fin au siège de La Rochelle.

Sur ces entrefaites, Krupka-Przecławski, émissaire de Zborowski, arrive sous les murs de la Rochelle et annonce à Henry son élection au trône de Pologne. Il obtient de ce prince pour Zborowski une lettre dans laquelle Henry s'engage à observer la tolérance religieuse en Pologne, et en même temps, en exécution des „postulats", le même Przecławski „juvare conabatur miseros illos, qui in Gallis sub cruce gemunt".

Le départ imminent d'Henry pour la Pologne, et la nécessité d'acquérir les sympathies des princes allemands par les territoires desquels il devait passer pour aller prendre possession de son trône, amenèrent la levée du siège de la Rochelle et la promulgation d'un édit pour les villes protestantes, la Rochelle, Nîmes et Montauban. Cet acte qui porte le nom d'édit de la Rochelle et qui fut signé à

Boulogne, en juillet 1573, avait été en quelque sorte promis par le § 7 des „postulats polonais“.

VII. Mémoire des huguenots remis aux envoyés polonais en Allemagne. — Les huguenots ayant eu connaissance de la teneur des „postulats polonais“, n'en furent pas très satisfaits: les concessions accordées ne leur semblaient pas suffisantes. C'est ce que l'électeur palatin du Rhin et son entourage huguenot avaient déjà déclaré à Krupka-Przecławski, lorsque celui-ci courant à La Rochelle pour porter à Henry la première nouvelle de son élection s'était arrêté chez ce prince allemand.

Au moment où les envoyés polonais, chargés de notifier officiellement à Henry le choix dont il avait été l'objet, traversèrent l'Allemagne pour se rendre en France, les huguenots émigrés en Suisse et en Allemagne déléguèrent quelques-uns des leurs vers Górka, Tomicki et Jean Zborowski, leurs coreligionnaires Ces délégués rejoignent la mission polonaise à Francfort-sur le-Mein et peignent aux trois seigneurs protestants, „avec des larmes presque sanglantes dans les yeux“, la persécution qui accable les huguenots en France, et implorent à cet égard certaines modifications dans le texte des „postulats“. A cet effet ils leur remettent un écrit „pro instructione“, dans lequel ils prient d'introduire dans les „postulats“ des changements et des additions, entre autres et surtout d'y exiger l'autorisation du libre exercice du culte non seulement privé mais public dans toute la France (Manusc. du British Museum) En outre l'électeur palatin du Rhin fait tenir à Mayence aux envoyés polonais, par l'intermédiaire d'un de ses courtisans, le Polonais Maximilien Słomowski, un long mémoire écrit par les huguenots mêmes (Man. du British Museum), auquel il joint une lettre personnelle où il intercède pour les fils de Coligny et demande la réhabilitation de la mémoire de leur père.

VIII. Délivrance de Sancerre. — Dans le traité de paix conclu à La Rochelle on avait oublié une ville huguenote, Sancerre, qui alors était assiégée par les troupes royales et réduite à de telles extrémités que la famine y régnant avait pris des proportions absolument légendaires. La population de cette malheureuse cité semblait devoir succomber tout entière, lorsque, ainsi que l'écrit le ministre de Lézy, se portèrent à son secours les envoyés polonais qui venaient de franchir les frontières de la France. Charles IX en effet, en considération des „postulata“ et dans la crainte que

l'extermination de ces courageux défenseurs ne fît une pénible impression sur ces envoyés, ordonna de lever le siège et d'accorder le libre exercice du culte aux habitants de Sancerre.

IX. Requête des envoyés polonais en faveur des huguenots. — Les envoyés polonais allaient-ils maintenant soutenir à Paris la cause huguenote? Parmi eux en effet il y avait non seulement des indifférents à cette cause, mais elle y avait des adversaires décidés, tels que l'évêque de Posen, Konarski, et le palatin Łaski (ancien calviniste) qui par opposition aux Zborowski, accentuait son zèle catholique et reprochait ouvertement aux huguenots de nuire à Henry en Pologne. Jean Zborowski, tout au contraire, avait adopté une ligne de conduite fort différente; en arrivant à Paris il refusa tout net, avec son beau-frère Proński, „de présenter ses hommages au cardinal de Lorraine". De cette façon la cause huguenote ne pouvait réellement compter que sur les envoyés protestants.

Aussi un anonyme (Manusc. Czartoryski) mande-t-il aussitôt de Paris que, conjointement avec Przecławski et les envoyés polonais protestants, ils s'efforcent d'obtenir du gouvernement français „plus quam postulata contineant", mais qu'il redoute „ne frustra laborent". Le gouvernement français en effet, en réponse à des questions privées à ce sujet, déclare tout de suite aux envoyés que Montluc n'avait aucun droit de prendre des engagements quelconques touchant les affaires intérieures de la France et n'était nullement autorisé à accepter les „postulata". Montluc lui-même avoue alors avoir dépassé ses instructions. Malgré cela les huguenots proposent aux envoyés polonais d'élargir, de corriger et de compléter les „postulata" et élaborent pour eux le texte d'une pétition au roi de France. Les envoyés acceptent le texte de cette pétition à laquelle ils ajoutent une introduction très curieuse, où ils exposent que le sort des huguenots les intéresse à un haut degré, car il peut avoir indirectement un contre-coup sur la situation des protestants en Pologne, et où ils conseillent de prendre l'égalité des croyances comme base d'entente entre les religions en France.

Cette requête adressée à Charles IX lui-même, fut remise en audience à Henry par les cinq envoyés protestants polonais qui en même temps prièrent ce prince de la transmettre à son frère et de vouloir bien y prêter son appui. Charles IX leur fit porter de „belles promesses" provisoires, et leur fit dire qu'il leur donnerait une réponse détaillée à Metz, lorsqu'ils quitteraient la France.

X. Amère déception des huguenots. — Les vastes espérances que la mission polonaise avaient fait naître chez les huguenots ne se réalisèrent qu'en partie, et quoique le gouvernement français eût promis de donner à Metz une réponse satisfaisante aux protestants polonais, il s'abstint de le faire. Górka avait d'avance compris qu'on les avait leurrés; aussi quitta-t-il avec fracas et à l'improviste la cour, et, abandonnant ses compagnons, prit-il immédiatement la route de Metz. Przeclawski, lui aussi, qui avait précédé ses compatriotes en France, revint en Pologne, tout rempli d'une amertume qu'il fit éclater dans une conversation avec le philosophe Simon Simonius. C'est aussi pour la même cause qu'Henry fut froidement reçu à la cour de Heidelberg, où le palatin ne lui ménagea pas des cruelles allusions au massacre de la St. Barthélémy. L'attentat contre la vie d'Henry, que les émigrés protestants essayèrent de mettre à exécution à Francfort sur le Mein, n'est sans doute pas non plus sans rapports avec cette déception des huguenots.

Dans le Midi de la France les huguenots indignés après le départ d'Henry, font sans cesse mention de cette „requête" des envoyés polonais dans leurs manifestes appelant à une nouvelle guerre de religion, et même proposent en exemple la tolérance religieuse qui règne à Cracovie: „car en Cracovie principale ville de Pologne, plusieurs religions sont tolérées sans troubles" (Déclaration, 1574).

Après la mort de Charles IX les huguenots se souviennent toujours des promesses faites aux Polonais par le gouvernement français, et en apprenant que Charles IX n'est plus, Théodore de Bèze (avec la connivence de Bullinger) envoie un émissaire à Cracovie avec la mission d'empêcher Henry de quitter la Pologne pour venir en France, tant qu'il n'aura pas garanti d'avance aux huguenots les mêmes droits que leur assigne maintenant Condé lui-même.

IX. Conclusion. — Tous les faits que nous venons d'exposer démontrent clairement qu'au lendemain de la St. Barthélémy il y eut d'étroits rapports politiques entre le monde protestant polonais et les huguenots de France. De même que la St Barthélémy eut une influence décisive sur la formation de la Confédération de Varsovie en Pologne, l'intervention des calvinistes polonais ne fut pas étrangère à l'adoucissement des rigueurs contre les huguenots en France et à l'amélioration de leur sort. De plus, les „postulata" polonais contribuèrent à leur faire octroyer l'édit de La Rochelle.

On voit qu'il y eut échange d'influences et de bons procédés mutuels. L'élection d'Henry fait lever le siège de La Rochelle et de Sancerre; elle est en même un événement de premier ordre dans l'histoire du calvinisme européen.

Nous sommes ici en présence d'un très intéressant phénomène historique: l'alliance politique internationale de deux minorités confessionnelles. Ces deux minorités appartenant à deux pays fort différents, fort éloignés même l'un de l'autre, correspondent, s'entendent pour présenter solidairement leur revendications à une seule et même dynastie, à deux rois, frères. Et en ces conjonctures la minorité française ne met pas son espérance en la supériorité des forces du calvinisme polonais. mais elle compte seulement que, eu égard au régime fort différent, c'est-à-dire grâce à l'élection au trône, la minorité polonaise peut obtenir pour elle-même et pour les autres beaucoup plus d'avantages que dans une monarchie héréditaire, comme en France. Aussi mettant à profit cette électivité du trône, le protestantisme polonais pousse-t-il jusqu'à l'absurde „les articles Henryciens", en voulant y joindre des exigences (postulata) concernant non seulement la Pologne elle-même, mais encore les affaires intérieures d'un Etat tout étranger.

---

14. Dr JOHANN RUTKOWSKI. **Klucz Brzozowski biskupstwa przemyskiego w wieku XVIII.** *(Die Großgrundherrschaft „Brzozow" des Bischofstums von Przemyśl im XVIII. Jahrhundert).*

I. Die Großgrundherrschaft „Brzozów", die in dem heutigen Kreis „Brzozów" in Galizien und in dem einstigen Gebiete „Sanok" an der Grenze der Wojewodschaft „Sandomierz" liegt, gehört vom XIV. Jahrhundert an bis auf den heutigen Tag dem Bistum von Przemyśl an.

Die wichtigste Quelle zur Geschichte dieses Güterkreises im XVIII. Jahrhundert ist das Protokollon der Lustration, die im J. 1748 auf Befehl Sierakowski's, des damaligen Bischofs von Przemyśl durchgeführt wurde. Die genannte „Lustration" ist bei der Untersuchung der Wirtschaftsverhältnisse der Bauern besonders wertvoll, denn in keiner anderen Quelle findet sich eine so genaue

Schilderung der wirtschaftlichen Lage der Bauern. Das Lustrationsbuch ist Eigentum des Ossolineum's zu Lemberg; diese Bibliothek besitzt auch die Inventarien der Stadt und der Dörfer des Güterbezirks aus dem J. 1749.

Ein wertvolles Material zur Kenntnis der Geschichte der Landgüter bieten uns auch die im Bischofspalast zu Przemyśl befindlichen Archivalien der Verwaltung der bischoflichen Landbesitztümer. Ebendaselbst befindet sich eine ansehnliche Anzahl von Registerbüchern, Verträgen, Rechnungsauszügen u. a. Materialien, die vorwiegend aus der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. stammen.

Für die Geschichte der Stadt Brzozów haben eine gleiche Bedeutung die dortigen Archiva, und zwar die Akten der Stadtbehörden und der Zünfte. Die Schultheißakten aus dem XVIII. Jh. sind uns fast unversehrt erhalten, die Ratsarchive dagegen nur teilweise. Besonders ist auch das Marktbuch (v. J. 1774—1811) zu nennen, in welches die Getreidepreise aller Wochen- und Monatsmärkte eingetragen wurden. In den Schreinen der Bäcker und der sogenannten zusammengesetzten Zunft sind Zunftarchive, u. z. Schüler-, Gesellen und Meisterbücher, Sitzungsberichte und Rechnungen erhalten; manche von ihnen reichen bis in die Mitte des XVIII. Jhs. zurück.

Eine geringere Bedeutung besitzt das Josephinische Kataster (1786) und die Visitationsakten der Kollegiatkirche zu Brzozów, die aus der Zeit um die Mitte des XVIII. Jhs. stammen und die sich in dem Konsistorialarchiv zu Przemyśl befinden; hieher gehören auch die „bischöflichen Akten".

II. Die Großgrundherrschaft Brzozów lag auf dem waldigen Grenzgebiete zwischen Klein-Polen und Rot-Rußland. Die ersten Ansiedlungen (Brzozów, Domaradz, Blizne) wurden von Kasimir dem Großen gegründet. Teils durch Schenkungen, teils durch Kauf gelangten sie im letzten Viertel des XIV. und im ersten Viertel des XV. Jahrhunderts in den Besitz des Bistums von Przemyśl. Zu dieser Zeit wurde auch das Dorf Brzozów zum Städtchen erhoben, dessen Vorstadt sich zum Dorfe Starawieś entwickelte. Im XV. Jh. haben die Bischöfe auf dem Gebiete dieses Güterkreises neue Ansiedlungen: Przysietnica, Golcowa, Płusina Wola und Nowy Domaradz gegründet; die beiden letzteren Dörfer haben sich im Laufe der Zeit mit Domaradz vereinigt, sodaß im XVI. Jh. die Großgrundherrschaft Brzozów aus der gleichnamigen Stadt und aus fünf Dörfen: Starawieś, Blizne, Domaradz, Golcowa und Przysiet-

nica bestand. Im XVIII. Jh. haben wir mit denselben Ansiedlungen zu tun.

III. Die Stadtbewohner waren teils der Gewalt des Bischofs, teils derjenigen verschiedener Kircheninstitutionen, z. B. der Kollegiatkirche, untergestellt; im ganzen zählte man sie auf über 700 Köpfe. Die Stadtverwaltung und die richterliche Gewalt ruhten in den Händen des Bürgermeisters, dreier Ratsherren, des Vogtes und sechs Schöppen, die von der Gemeinde gewählt und von dem Gutsherrn bestätigt wurden. Von den Urteilen dieser Behörden konnte man an den Bischof appellieren. Die Einnahmen der Stadtverwaltung bestanden aus Gebühren für Wiegen, Messen des Getreides, aus Zollabgaben und dem Erlös beim Verkauf herrenlosen Bodens, sowie aus Steuern.

Im XVIII. Jh. gab es in Brzozów sieben Zünfte: die Schneider-, Weber-, Kürschner-, Bäcker-, Fleischer-, Schuster- und die große oder zusammengesetzte Zunft, welche die übrigen Handwerksarten umfaßte. Diese Zünfte waren um die Mitte des XVIII. Jhs. im Absterben begriffen, bis sie erst von dem Bischof Sierakowski reorganisiert wurden. Die Bürger besaßen das Recht des Weinfreihandels, der Metbereitung und des Bierbrauens und auch des Ausschankes dieser Getränke. Dagegen gelang es den Bürgern nicht, das Recht des Brennens und des Ausschanks von Branntwein zu erhalten.

Im XVIII. Jh. fanden in Brzozów Wochen- und Monatsmärkte statt; die Gutsherrschaft bezog dafür das Marktgeld, die Bewohner von Brzozów waren aber von dieser Gebühr frei. Aus dem zitierten „Marktbuch" lernen wir die Getreidepreise kennen; anfangs wurden nur die Preise für Weizen, Roggen, Gerste und Hafer, vom Oktober 1792 an auch für Erbsen, Bohnen, Buchweizen, Lein und Hanfsamen, Getreidespreu, Spelz und Hirsegrütze für ein Scheffel, notiert; im J. 1807 erscheint auch eine Rubrik für Kartoffelpreise. Das Steigen und Sinken der Preise wird in der Monographie mittels statistischer Tabellen nach ihrem höchsten und niedrigsten Stand in jedem Monate, sowie auch mittels graphischer Tabellen, die das Schwanken der durchschnittlichen Monatspreise zeigen, verdeutlicht.

Fast jeder Bürger hatte unbeweglichen Besitz, wenigstens ein Grundstück mit dem darauf befindlichen Gebäude; es gab auch solche, die sogar drei Grundstücke besaßen; die Zahl derjenigen, die kein unbewegliches Gut besaßen, war verhältnismäßig sehr

gering. In bezug auf Ackerland besaß dagegen der größte Teil der Bürger davon nichts; diejenigen, die im Besitze davon waren, begnügten sich mit wenigem; nur ein ganz kleiner Teil der Bürger (3%) besaß über 15 Morgen Ackerfeld.

Die Häuser bestanden gewöhnlich aus einer Stube, einer Kammer und dem Hausflur; sehr oft besaßen sie auch Vorhallen; die Reicheren bewohnten zwei Stuben; die Beschreibungen der Häuser erwähnen außerden noch Nebenzimmer, Keller, Kuchen, Ställe, Scheunen, Kramläden und Schmieden.

Der Ackerbau spielte eine verhältnismäßig geringe Rolle im Wirtschaftsleben der Bürger; die Grundlage des Wohlstandes bildete dagegen Handel und Gewerbe. Von Handwerksleuten finden wir Schuster, Schneider, Weber, Kürschner, Bäcker, Fleischhauer, Töpfer, Schlosser, Riemer, Tischler, Böttcher, Kammacher, Glaser, Keßler, Schmiede und Stellmacher. Hinsichtlich des Handels wissen wir, daß ein Teil der Stadtbewohner sich mit Wein- und Schweinehandel, die ärmeren mit Krämerei befaßten.

In der ersten Hälfte des XVIII. Jhs. waren die Bürger zur Abgabe von Zinsen von ihrem Besitz verpflichtet. Um die Mitte desselben Jhs. wurden sie davon befreit. Dagegen waren sie verpflichtet, in dringender Not bei der Ausbesserung der Mauern und der Befestigung der Stadt mitzuhelfen. An die Kirche hatten sie bestimmte Zehntabgaben zu leisten.

Über den Wohlstand der Bürger geben ihre Testamente und die Verzeichnisaufnahmen des Besitzstandes bei Todesfällen Aufschluß. Von Gold, Silber und Edelsteinen ist zwar darin nur ausnahmsweise die Rede; dagegen wird fast immer ein großer Vorrat an Hausrat und Kleidern erwähnt.

IV. Die Landbevölkerung des Güterkreises Brzozów zählte über 3000 Köpfe. Die größte Gruppe der Landwirtschaften bildeten die Bauernwirtschaften: die Wirtschaften der „Kmeten", der Hintersassen und der Häusler. In ihrem Besitze waren, abgesehen von Wäldern $^4/_5$ des Gebietes des Güterkreises; der Feldacker bildete über $^3/_4$ des Bauernlandes. Die Häusler besaßen je 2—3 Morgen, die Hintersassen dagegen bis $^1/_4$ Hufe. Unter den Kmetenwirtschaften überwogen bis über die Mitte des XVIII. Jhs. hinaus die 1—2 Viertelwirtschaften; gegen das Ende des Jhs. vermehrte sich die Zahl der Wirtschaften von weniger als $^1/_4$ Hufe; in Golcowa bildeten sie sogar die zahlreichste Gruppe der Bauernwirtschaften.

Die Bauernhäuser bestanden aus dem Hausflur, einer Kammer und einer Stube; größtenteils gehörten dazu auch Ställe, Scheunen und Schober. Von Wirtschaftsgeräten nennen die Quellen nur die wichtigsten: Pflüge, Eggen und Wagen. Je größer eine Wirtschaft war, desto besser war sie mit Ackergeräten versehen. Als Zugtiere wurden Pferde und Ochsen verwendet. Die Bauernwirtschaften bestanden hauptsächlich aus je einer Familie; diejenigen, die mehrere Familien umfaßten, bildeten weniger als 8% der Gesamtzahl. Die Kinderzahl stand in richtigem Verhältnis zum Umfange der Wirtschaft.

Die Grundlage der Bauernwirtschaft bildete der Ackerbau; die Viehzucht und das Gewerbe spielten eine unbedeutende Rolle. Auf einem Teil der Felder wurde Dreifelderwirtschaft getrieben; der übrige Ackerboden wurde nur mit Hafer besät; so wurde in zwei Dörfern mehr als die Hälfte des Bodens mit Hafer bebaut.

Nur die Hälfte Häusler und Hintersassen besaß Vieh; dagegen hatte nur ein kleiner Teil der „Kmeten" kein Vieh. Besonders überwog die Zahl der Kühe, vor allem in kleineren Wirtschaften. Bezüglich des Gewerbes war nur die Weberkunst hoch entwickelt, die auch einen Nebenerwerb der Bauern bildete; zünftige Weber gab es nur wenige in den Dörfern.

Die Hauptpflicht der Bauern war der Frohndienst; er betrug für die „Kmeten" sechs Gespanntage für die Hufe, für die Hintersassen und Häusler 1—3 Tage Arbeit zu Fuß in der Woche. Statt den Frohndienst abzuarbeiten, leisteten die Bauern von einem kleinen Teile ihres Besitzes Zinse. Aber die Zinse und die Abgaben spielten in dem Pflichtensystem der Bauern eine verhältnismäßig unbedeutende Rolle. Die Zehntabgaben, die an die Pfarrkirchen von den Bauern abgeführt wurden, u. z. teils in Geld, teils in Korn, wurden 1745 in die sg. Garbenzehnt verwandelt.

Neben den bischöflichen Bauern begegnen wir in den Dörfern des Güterkreises Brzozów auch Bauern, die sich unter der Gewalt verschiedener Kirchen befanden. Es waren größtenteils Kleinbauern.

In der Herrschaft befanden sich 10 Mühlen. An den Gutshern lieferten die Müller ein gewisses Mehlquantum, oder es wurde dafür ein Jahreszins bestimmt. Um die Mitte des XVIII. Jhs. bestand der Hofverschleiß der Getränke aus neun Schenken und fünf Brauereien. Die Schenken wurden einzeln oder mehrere zugleich, mit oder ohne Brauereien verpachtet. Die Schultheißwirtschaft in

Blizno, die um die Mitte des XVII. Jhs. noch ein Vorwerk war, unterschied sich im XVIII. Jh. sehr wenig von einer gewöhnlichen Bauernwirtschaft. Die Schultheißwirtschaften in Domaradz und in Przysietnica wurden um die Mitte des XVIII. Jhs. den Hofweilern einverleibt.

Die Geistlichen, die Land und Leute im Güterbezirk Brzozów besaßen, hatten gewöhnlich auch kleinere Vorwerke. Es findet sich aber keine Spur, daß griechisch-unierte Geistliche hier ansässig gewesen wären und irgend welchen Besitz gehabt hätten.

V. Es gab sechs Vorwerke, die dem Hofe gehörten. In der ersten Hälfte des XVIII. Jhs. wurden manche Vorwerksäcker von Bauern in Besitz genommen; diese Bauern wurden von dort erst während der Revision vertrieben. Die Vorwerke besaßen durchschnittlich je 200 Morgen Ackerfeld. Zu Vorwerksgebäuden gehörten gewöhnlich zunächst das Vorwerk selbst d. i. das Gebäude für die Dienerschaft, dann der Stall, der Scheunenplatz mit Scheunen und Schobern, schließlich der Speicher, wenn wir von anderen kleineren Gebäuden absehen.

Eigenes Ackergerät, Zugtiere und Dienerschaft in der Vorwerkswirtschaft spielten nur eine ganz unbedeutende Rolle, denn die ganze Weilerwirtschaft stützte sich vor allem auf den Frohndienst und das Gespann der Bauern.

Die Vorwerke wurden teils vom Gutsbesitzer selsbt verwaltet, teils verpachtet. Im ersteren Fall leitete die Arbeit der Ökonom des Güterkreises Brzozów, dem die Leiter der einzelnen Vorwerke untergestellt waren, der aber selbst seinerseits von dem Komissär-Verwalter aller Güter des Bistums abhängig war. Zur Leitung des Frohndienstes wurde vom Hof eine Dorfbehörde, die aus dem Vogt und Geschworenen bestand, gewählt. Die Aufsicht über die Wälder führte der Förster des Güterbezirkes, welchem die Förster der einzelnen Dörfer untergestellt waren.

Das Vorwerk baute am meisten Hafer, am wenigsten dagegen Weizen an; in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs erweiterte sich der Haferbau hauptsächlich auf Kosten des Roggenbaus. Auf jedem Vorwerk befanden sich gegen 40 Stück Stallvieh und eine entsprechende Zahl Schweine. In den Gärten wurden hauptsächlich Kohl, dann auch Möhren am wenigsten Rüben und anderes Gemüse angebaut. Von Obstbäumen werden vor allem Birn-, Apfel- und Pflaumenbäume genannt. In manchen Teichen wurden Fische, besonders

Karauschen, daneben auch Schleien, Hechte und Barsche gezüchtet. Die Waldwirtschaft war vernachlässigt. Bei dem Vorwerk in Starawieś befand sich ein Ziegelofen.

Das Gesamteinkommen des Güterkreises Brzozów betrug in der zweiten Hälfte des XVIII. Jhs. 41.000 polnische Gulden.

Nakładem Akademii Umiejętności

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15. Listopada 1909

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 9 et 10. Novembre — Décembre. 1909.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. K. Hadaczek présente son travail: *„Le cimetière de crémation près de Przeworsk en Galicie (époque romaine)"*.

M. St. Schneider présente son travail: *„Le roi des serpents"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdz. Jachimecki: *„Les influences italiennes sur la musique polonaise. 1 re partie (1540—1640)"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 8 juillet 1909.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. M. Zdziechowski présente son travail: *„L'idée de l'âme du monde dans la littérature et la philosophie du XIX siècle.*

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Szyjkowski: *„Du style de Jules Słowacki"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1909 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 143.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Acta rectoralia Almae Universitatis studii Cracoviensis«. Tomus secundus — continens annos 1536—1580 — editionem curavit Stanislaus Estreicher. 8-o, p. IX et 380.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ladislas Semkowicz: *„Sur les anciennes annales de l'abbaye de S. Croix"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Jean Łukasiewicz: *„Le principe de contradiction chez Aristotele"*.

M. Antoine Prochaska présente son travail: *„Witold, Grand-Duc de Lithuanie"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 29 NOVEMBRE 1909.

Présidence de M. F. ZOLL

M. Stanislas Smolka présente son article: *„Projet d'une réforme de l'administration et du développement de la constitution du Royaume de Pologne avant l'insurrection de 1830—1831"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Adam Krzyżamowski: *„La monnaie"*.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1909.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanislas Szpotański: *„Maurice Mochnacki"*.

Résumés

15. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 24 listopada 1909 r. *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1909).*

Le président communique une lettre de M. Hahn, président de la Société historique de Lignica, dans laquelle sont demandées des renseignements touchant Henry XI duc de Lignica (Liegnitz) qui, détrôné en 1585, s'enfuit à Cracovie où il mourut en 1588. Ce prince fut, paraît-il, inhumé, par les soins de la corporation des mégissiers dans l'église des Franciscains ou dans celle d'autres Frères-Mendiants. Les sources que l'on possède à Cracovie ne font aucune mention de ce personnage, et à l'église des Franciscains on ne voit aucune plaque funéraire indiquant le lieu de sépulture du duc Henri. MM. Chmiel et Lepszy se sont chargés de faire à ce sujet des recherches dans les archives.

M. Zahorski, historien connu des antiquités de Wilna, soumet à la Commission un mémoire concernant le tombeau du Grand-Duc Witold, à la cathédrale de cette ville. Witold fut enseveli en 1430 dans le tombeau qu'il s'était fait construire à côté de celui de sa femme Anne, près de l'autel de S. Michel. Ses dépouilles ont séjourné dans ce sarcophage jusqu'en 1573, c'est-à-dire pendant 143 ans. A cette date, Valérien Protasewicz-Suszkowski, évêque de Wilna les fit transporter dans un nouveau tombeau, encastré dans la paroi de la chapelle de S. Michel. C'est par les soins de la reine Bone que fut édifié le nouveau monument, avec une effigie de Witold et une inscription latine, restaurée en 1853 par le comte Eustache Tyszkiewicz, ou plutôt reportée sur une plaque de marbre, l'ancienne s'étant complètement détériorée. L'évêque Protasewicz avait fait cette translation parce qu'il se réservait à lui-même la première tombe

de Witold. Dans les incendies réitérés dont la cathédrale de Wilna a eu à souffrir ce sépulcre de Witold, tout aussi bien que celui de Protasewicz, ont disparu sans laisser de traces, à tel point que l'on ignorait jusqu'ici où ils se trouvaient. Ce n'est que cette année, les dalles de la cathédrale s'effritant, qu'on a fouillé le sous-sol de la cathédrale et que l'on y a découvert un fragment de plaque de marbre avec une figure d'évêque, un crâne, et des débris d'ornements sacerdotaux. M. Zahorski suppose que ce sont les restes du tombeau de Protasewicz, de celui où primitivement avait été récueillie la dépouille mortelle du Grand-Duc Witold.

Le président présente à ses collègues la photographie d'un buste de marbre noir, appartenant à la Société varsovienne de protection des monuments historiques, photographie communiquée par M. Broniewski. Ce buste fut acheté à un soldat en 1850 par M. Ladislas Markowski, au chateau royal du Wawel à Cracovie. Comparé au portrait de Wilibald Pirkheimer, décédé en 1530, célèbre humaniste, bourgmestre de Nuremberg, ami d'Albert Dürer, il accuse une telle ressemblance que le président n'hésite pas à y reconnaître un portrait de ce Pirkheimer. Ce personnage d'ailleurs eut de fréquentes et longues relations avec Jean et Séverin Boner, et c'est sans doute par l'entremise de ces derniers que cette statue parvint au château de Cracovie.

Le président communique ensuite à la Commission la photographie d'une cassette offerte par le roi Sigismond-le-Vieux à Joachim II, Kurfürst de Brandebourg. Joachim fut marié deux fois: la première avec Madeleine de Saxe, la seconde, avec Hedvige, fille de Sigismond I (1-er septembre 1535); cette princesse mourut en 1573. La petite-fille du Kurfürst Joachim épousa en 1613 le prince Janus Radziwiłł, et c'est ainsi que cette cassette a passé dans la famille des Radziwiłł à qui les armées russes l'enlevèrent en 1813. Actuellement elle est conservée à l'Ermitage à S. Pétersbourg. Cette cassette, d'origine nurembergeoise et d'un travail exquis, est faite d'argent doré, orné de perles, de pierres précieuses et porte les armoiries de Pologne, ainsi que celles de Brandebourg. C'est à l'obligeance de M. le baron Tölkersam, directeur du Musée de l'Ermitage à St. Pétersbourg que l'on doit l'excellente photographie et la description de la cassette en question.

Le président présente la photographie d'une plaquette d'argent, avec le portrait de Georges Ossoliński, plaquette faisant partie des

collections de l'Ermitage. et celle d'un petit autel d'argent de Bargello à Florence. M. Mathias Bersohn a déjà parlé d'un autel du même genre qui se trouve à Płock (Comptes-rendus de la Commission, tome VII) et M. Sokołowski en a signalé une copie à la cathédrale de Wilna. La variante florentine de ce petit autel est l'oeuvre de l'un des artistes allemands que Cosme, Grand-Duc de Toscane, accueillait volontiers à sa cour. Cependant et l'autel de Płock. et celui de Wilna sont des copies — à quelques détails près — de celui de Florence.

Pour terminer la séance il est donné lecture d'un mémoire de M. Adolphe Szyszko Bohuss sur les synagogues juives de Pologne. et notamment sur celles de Przedborz, Szydłow, Wyszogrod et Łęczyca. Dans ce beau travail, illustré de dessins et de photographies, l'auteur fait ressortir l'importance des synagogues en bois. pour l'histoire de notre architecture et expose en détail leur si intéressante et si caractéristique ornementation. A ce propos, le président annonce la publication d'un fascicule spécial des Comptes-rendus. consacré exclusivement à l'art juif. D'abondants matériaux en ont déjà été réunis.

Dans la séance administrative sont élus: MM. Nicodème Pajzderski membre et Joseph Muczkowski, secrétaire de la Commission.

---

16. Prof. M. ZDZIECHOWSKI. **Geneza pessymizmu.** *(Die Geburt des Pessimismus).*

Vorliegende Abhandlung bildet die Einleitung des Werkes: Pessimismus und Christentum. Sie greift zwar nicht in die Geschichte der Philosophie im engeren Sinne ein, Verfasser muß jedoch, als Literarhistoriker, bei der Untersuchung der Ideen, welche in der Literatur sich zu äußern suchen. durch dieselbe Leben gewinnen und auf breite Volksschichten mächtig einwirken, bis auf ihre Quellen in der Philosophie zurückgehen. Stärkeren Einfluß auf Literatur und Leben gewinnen nach seiner Ansicht nicht so sehr große philosophische Systeme als solche, wie besonders deren Simplifikationen in den Werken populärer Darsteller, Fortsetzer sowie derjenigen selbständigen Denker, welche es verstehen, die im gegebenen Zeitraum herrschenden philosophischen Ideen in eine solche Form einzukleiden, daß ihre

Schöpfungen, auf der Grenzscheide der Philosophie und der Literatur stehend, sowohl zu der einen wie zu der anderen gehören, wie z. B. die eines Rousseau, Nietsche, Renan, Cieszkowski, Tołstoj.

Wenn wir nicht nur die Geschichte der Literatur, Kunst oder Philosophie, sondern die Gesamtentwickelung des geistigen Lebens im XIX. Jh. überblicken, so kann es uns nicht entgehen, daß es von der Philosophie Schopenhauers beherrscht wird. Dieser Zug fällt uns umsomehr auf, da diese philosophische Richtung einen ganz neuen Faktor im europäischen Leben bedeutet, den Geist Asiens, einen Hauch des Buddhismus repräsentiert, und die herannahende Synthesis zweier Kulturen, der europäisch-christlichen und der asiatisch-buddhistischen ankündigt. Die Frage nach dem Wesen des Übels, bis dahin in der Philosophie der europäischen Völker sorgfältig verschleiert, erscheint vor den Augen der Menschheit in ihrer grauenhaft schrecklichen Gestalt. Es darf also nicht befremden, daß nun mit einem Male in den Mittelpunkt des philosophischen Denkens der modernen Menschheit die Frage gerückt erscheint, wie sich denn die christliche freudige Affirmation Gottes, des Himmelsvaters, mit der düstern Affirmation des Bösen, das im Wesen der Welt steckt, vereinigen lasse Nach der Assimilation der griechischen Philosophie durch die christliche kommt nun die indische an die Reihe.

Drei Faktoren waren an der Bildung der modernen Kultur beteiligt: das Christentum, der Hellenismus und der Romanismus. Der hellenische Geist äußerte sich im Bereich der Philosophie in der Anschauung der göttlichen Ordnung im Weltall. Das Christentum brachte ein starkes Element des Pessimismus: „Die Welt liegt im Argen". Der Romanismus aber zeigte nur wenig Verständnis für diese Idee einer pessimistischen Weltflucht, angesichts der weltbeherrshenden Bestrebungen der Päpste, die sich als Erben der Weltmacht des römischen Imperiums betrachteten.

Anderseits darf man nicht verkennen, daß der Romanismus, der ja eigentlich ein praktisches Ziel von den Augen hatte, nur schwer mit dem wesentlichen Zug der Religion, mit dem Geist des Mystizismus, in Einklang zu bringen war. Den Gegensatz zu der Pflege des inneren, vom Mystizismus beherrschten Lebens bildet in der Theologie der Rationalismus, der im praktischen Leben seinen Ausdruck im Klerikalismus findet. Diese beiden Richtungen haben unstreitig das innere Leben der katholischen Kirche bestimmt. Doch

den Triumphen des Papsttums im Mittelalter folgte die kirchenfeindliche Reaktion, die ihren stärksten Ausdruck in der Reformation gefunden und das Ansehen der Kirche zu gunsten der Autorität des Staates stark erschüttert hat. Indessen gilt auch der Staat noch lange nicht als Schutzmittel gegen die Übel und Mißstände der gesellschaftlichen Ordnung. So ist es erklärlich, daß schon im 18. Jh. in den Schriften Rousseaus eine Reaktion auftaucht, die alle früheren Bestrebungen, die Wohltaten der auf kirchlicher und staatlicher Grundlage aufgebauten Zivilisation zu leugnen, weit hinter sich läßt. Diese Negation war aber noch nicht pessimistisch, denn sie war innig verknüpft mit dem Traum von der Rückkehr zum Naturzustand, von welchem man das Glück der Menschheit erhoffte.

Von Rousseaus Ideen sind die literarischen Richtungen im 19. Jh. bestimmt, dagegen gehen die philosophischen auf Kant zurück. Verfasser behandelt den Parallelismus des schöpferischen Wirkens und des Einflusses der beiden Denker. Während Rousseaus Ideen den lebhaftesten Wiederhall in der französischen Revolution gefunden haben, hat es die Kantische Revolution nicht versucht, die Grenzen der Philosophie zu durchbrechen. Es waren dennoch in der Weltanschauung Kants, in seiner Ansicht über das Wesen des Geistes und das Verhältnis des Menschen zu der ihn umgebenden Welt die Keime tiefgehender Umwandlungen im Leben der Menschheit enthalten.

Doch seine Philosophie fand nichts weniger als allgemeine Anerkennung. Seit Fichte bis auf den heutigen Tag wurde vor allem der Widerspruch zwischen der Kritik der theoretischen und der Kritik der praktischen Vernunft betont. Diesen Widerspruch suchten die einen durch Ergänzung und Ausbau des Systems zu lösen, andere dagegen fanden für diese Philosophie nur Worte der Mißbilligung und rücksichtsloser Verdammung. Heutzutage hat sich der talentvolle Verfasser der Geschichte des Idealismus, Willmann, die Aufgabe gestellt, Kants Einfluß vollends zu vernichten. Doch hat Kant auch einen begeisterten Verteidiger gefunden in Stuart Houston Chamberlain, einem Forscher und Denker, der es verstanden hat, die tiefsten Einblicke in die Seele und in die Ideenwelt des großen Philosophen zu tun. Verfasser vergleicht die Ansichten Willmanns mit denen Chamberlains und schließt sich dem letzteren an. Er kann nicht umhin, gleich Chamberlain anzuerkennen, daß für Kant die

praktische Philosophie das Ziel und die Kritik der reinen Vernunft nur den Weg dahin bildete. Indem Kant die Abhängigkeit der Erkenntnis von dem erkennenden Subjekte verkündete und daraus den Schluß zog, daß die uns umgebende Welt, welche wir erkennen, nur eine Erscheinung und nicht ein Ding an sich sei, stürzte er gleichzeitig die Grundlagen, auf welche sich die Vernunft in ihrem Verhältnis zu der Wirklichkeit stützte und hüllte sie in ein Dunkel. Doch davor schrak er nicht zurück. Für ihn wurde dieses Dunkel zur Erlösung, denn auf diese Weise konnte er nur noch deutlicher die innere Leuchte des Gewissens wahrnehmen; das Gewissen diente ihm nun als Leiter. der aus dem trüben Dunkel der Erscheinungen in jenes lichte Land führt, wohin die theoretische Vernunft nicht reicht.

Das Gewissen war für ihn eine Richtschnur und zeigte ihm, wie sich das sittliche Gesetz mit der Freiheit vereinigen lasse. Daraus ergeben sich die Postulate Gottes und der Unsterblichkeit. Was aber anfangs nur ein Postulat ist, wird allmählich für den freien, d. h. den dem kategorischen Imperativ der praktischen Vernunft folgenden Menschen zur lebensvollen Wirklichkeit, und das Postulat verwandelt sich in ein Gebot. Die Sittlichkeit gebiert die Religion, welche eine Anerkennung des Pflichtgebotes als eines Gebotes Gott gegenüber bedeutet. Den Grundzug der philosophischen Revolution Kants bildet die Scheidung zwischen Religion und Wissenschaft und die Umkehrung des wechselseitigen Verhältnisses zwischen Religion und Sittlichkeit. Die Sittlichkeit geht der Religion voraus und erst aus jener ergibt sich diese. Kants Anhänger sein — heißt nach Verfassers Ansicht — sich vor allem von der Beschränktheit des menschlichen Wissens klare Rechenschaft geben. weil es nur die Erscheinungen und nicht die Dinge an sich erkennt. heißt alle Bande jener Philosophien abschütteln, welche nicht von den Erscheinungen, sondern von den dem Verstande verborgenen Ursachen derselben lehren. heißt endlich die innere Stimme des Gewissens vernehmen, welche das sittliche Gesetz bildet, diesem Gebot folgen und in Befolgung desselben. im Streben nach dem sittlichen Gut allmählich die auf innere Erfahrung gestützte, unerschütterliche sittliche Gewißheit von der Existenz Gottes und der Unsterblichkeit des Lebens gewinnen. Kants Philosophie ist unstreitig tief christlich, ihr Wesen besteht nämlich in der Anerkennung des absoluten Wertes des Menschen; unter allen Denkrichtungen, welche aus dem Chri-

stentum hervorgegangen sind, hat sie am stärksten diesen Grundsatz anerkannt und erscheint mithin als besonders zur lebensvollen Einwirkung auf die Religion berufen. Kant hat die Vertiefung, Verbreitung und Kräftigung des religiösen Gefühls angebahnt. das wir immer mehr um sich greifen sehen und das durch die Werke von Karl Secretan vorbereitet wurde.

Indessen mußte viel Zeit vergehen, ehe dieser Schwerpunkt der Kantischen Philosophie erkannt wurde. Sein erster Nachfolger, Fichte, faßte die beiden Kantischen Kritiken, die der reinen und die der praktischen Vernunft nicht als zwei einander ergänzende Bestandteile des Systems auf, sondern als zwei Gegensätze. Um den sich daraus ergebenden Widerspruch zu lösen und von der Voraussetzung ausgehend, daß absolutes Wissen tatsächlich möglich sei, trotzdem Kant eben dessen Unmöglichkeit nachgewiesen hatte, klammerte er sich nur an den einen Bestandteil dieser Philosophie, an die Kritik der praktischen Vernunft. In der praktischen Vernunft, als deren Hebel der kategorische Imperativ betrachtet werden muß, erblickte er das innerste Wesen des Menschen, sein Ich, und leitete aus diesem Ich die Welt ab. Obwohl er jedoch das Ich mit dem Gewissen identifiziert und obwohl ihn das Gewissen zu Gott führte, gerade wie Kant, so erschütterte er schon dadurch, daß ihm das Ich als Grundlage für seinen philosophischen Bau erschien, das stärkste Bollwerk des Menschen gegen die Anstürme des Individualismus, welches wir in dem Bewußtsein der Existenz der objektiven Wahrheit besitzen. Diese irrtümliche Auffassung erklärt uns alle Fehlgriffe seiner Nachfolger.

Tatsächlich muß auch vom Standpunkt des absoluten Sittlichkeitsideals, dem Standpunkte Kants, zugegeben werden, daß in der Geschichte des deutschen Denkens ein allmähliches Herabsinken nach dem antimoralistischen Egotheismus sich bemerken lasse. Fichte hat der romantischen Schule den Stempel seines Denkens aufgedrückt, und Goethe darf als Vater dieser Schule gelten. Es ist auch die Romantik, wie es Haym nachgewiesen hat, der Versuch einer Vereinigung Goethes mit Fichte, des kontemplativen Universalismus mit dem idealistischen Individualismus. Aber so wenig es Fichte gelungen war, Kant zu erfassen, so fehlte es den Romantikern an rechtem Verständnis für Fichtes Gedankenwelt, und sie zeigen das Unvermögen, das großartige Pflichtideal, das ihm als Leuchte diente, in sich aufzunehmen. Sie fühlten sich nur ge-

blendet durch die starke Betonung der Allmacht des Ich. und die Synthesis Goethes mit Fichte verklärte sich bei Friedrich v. Schlegel zur Apotheose des Individualismus, jedoch nicht im Bereiche der sittlichen Tat. sondern der Betrachtung des Lebens, — und den Gipfelpunkt des kontemplativen Verhältnisses zur Welt bildet die Ironie. Von da führt nur noch ein Schritt zum sittlichen Nihilismus und tatsächlich ist auch Friedrich v. Schlegels Weltansicht gleichsam eine Expiation der Fichteschen Philosophie: die individualistische Einseitigkeit derselben verzerrt sich bis zur Karikatur, während dasjenige. was ihren Hauptvorzug bildet, die Verherrlichung des Pflichtgefühls. ganz dem Gesichtskreise entschwindet. Erst durch Schleiermacher und Novalis wurde das Licht des Ideals in die Romantik hineingetragen, indem bei ihnen die ironische Betrachtungsweise Schlegels zum Quietismus der religiösen Anschauung wurde; sie wiesen aber demselben im Leben die nämliche beherrschende Stellung an, die Fichte der sittlichen Tat bestimmt hatte. Deshalb stehen sie um eine Stufe tiefer als Fichte, gerade so wie Fichte nicht an Kant heranreicht; vom Standpunkt der sittlichen Tat sinken sie auf den der sittlichen Passivität und des Quietismus herab.

Die Philosophie Schellings in der ersten Periode seines Schaffens war auch nichts anderes als nur in ein System gebrachte philosophische Romantik. Indem er die Anschauung und die sich daraus ergebende schöpferische Tätigkeit des Künstlers höher stellte als die auf das sittliche Gut gerichtete Tätigkeit. betrat er hiermit den Weg, welcher zur Verherrlichung des Menschen führte, jedoch nicht des Menschen. wie er sein soll, d. h. des Menschen. der sich von seiner Abhängigkeit von der Materie zu befreien sucht. sondern eines Menschen. wie er im Augenblicke des künstlerischen Schaffens ist. also in Situationen, die er nicht bestimmen kann, die ihm von Gott und von der Natur verliehen sind. Aus Schellings Philosophie ergibt sich die Schlußfolgerung, daß man das absolute Wissen im Zustand der Eingebung gewinnen kann, wo sich der Unterschied zwischen dem erkennenden Subjekte und dem erkannten Objekte verwischt.

Diese Anschauung bedeutet nichts anderes als eine Geringschätzung des methodischen Denkens. Schellings Philosophie ebnete auch philosophischen Mißbräuchen den Weg und sie mußte von Grund aus umgestaltet werden. Dieser Aufgabe unterzog sich He-

gel. Im Gegensatz zu Fichte, welcher das Wesen des Ich in der Tat erblickte, im Gegensatz zu den Romantikern und zu Schelling, denen sich dieses Wesen in der Anschauung enthüllte, suchte Hegel ihre Äußerung in der Vernunft. Nach Fichtes Ansicht bildet die höchste Äußerung des Geistes die sittliche Vollkommenheit, nach Schelling und den Romantikern die künstlerische Schaffenstätigkeit (wobei aber bemerkt werden muß, daß dem tiefsinnigsten unter den Romantikern, Novalis, immer außerdem die Liebe als schöpferisches Prinzip der Eingebung erschien), dagegen stellt Hegel den Denkprozeß selbst über alles. Es bedeutet mithin seine Philosophie im Verhältnis zu derjenigen Kants, zu dessen sittlichem Imperativ, einen neuen Rückschritt. Verfasser hebt in der Lehre Hegels besonders vier Punkte hervor, welche ganz das Denken der damaligen Zeit beherrschten : a) Affirmation der Einheit des Gedankens und des Seins, des Absoluten und der Welt oder Pantheismus; b) Verherrlichung des Menschen als der reinsten Äußerung der sich in der Welt allmählich bewußtwerdenden absoluten Idee, oder egotheistischer Individualismus, (von untergeordneter Bedeutung ist hier der Schein des Panlogismus, denn indem Hegel das menschliche Denken vergöttlichte, behielt er im Auge das philosophische Denken, also nur die Potentaten des Geistes und nicht die Massen); c) Identifizierung des Absoluten mit dem absoluten Wissen, oder philosophischer Absolutismus; d) Rechtfertigung alles Bestehenden, da alles, was existiert, als Entwickelung und Offenbarung der absoluten Idee vernünftig sei, oder politischer Konservatismus. Alles dies war in der grundlegenden Behauptung Hegels enthalten, in der These, welche auch der einfachste Mensch wohl begreifen konnte, daß die Welt als Ausdruck der Idee zu betrachten sei, welche in Hegels Philosophie zur Selbsterkenntnis gelangt ist.

Daraus ergibt sich nun der Schluß, daß die vollkommene Verkörperung der Göttlichkeit, der wahre Gott, eigentlich der Mensch ist und nicht etwa die Abstraktion, welche von Hegel die absolute Idee genannt wurde. Diesen Gedanken entwickelte Feuerbach weiter und brachte die Philosophie aus den schwer erreichbaren Regionen der Nachfolger Kants auf das Niveau einer materialistischen Weltansicht: Mit einem Worte, die Entwickelung des deutschen Denkens zeigt deutlich, daß die Ergebnisse der Philosophie Kants zu tief reichten, wie Deussen sagt, als daß sie von seinen unmittelbaren Nachfolgern ganz hätten erfaßt werden können.

Aber außer dem Egotheismus Feuerbachs war in der Hauptthese Hegels auch der Keim des Pessimismus enthalten, denn im Grund genommen mußte aus derselben die Frage gefolgert werden, was eigentlich diese absolute Idee sei, welche nach Bewußtwerden strebt und erst nach einer langen Reihe von Entwickelungsstadien sich als Vernunft äußert. Sie muß wohl etwas Ursprünglicheres sein als die Vernunft, etwas Unbewußtes, unbewußter Wille. Wird aber angenommen, daß das Prinzip der Existenz nicht vernünftig ist, so gelangt man notwendigerweise zur Leugnung einer vernünftigen Weltordnung. Diesen Weg hat Schopenhauer gewählt. Doch erschien ihm seine Philosophie nicht als eine Konsequenz, sondern als eine Antithese Hegels. Im Gegensatze zu Hegel und dessen Vorgängern, Fichte und Schelling, entschloß er sich, auf Kant zurückzugreifen. Aber er kehrte nicht zu dem, was bei Kant die Hauptsache ist, zu der praktischen Philosophie, sondern zur Kritik der reinen Vernunft zurück und übertrieb den Grundgedanken, indem er verkündete: „Die Welt ist meine Vorstellung“. Kant hätte wohl gesagt, daß die Welt als Erscheinung Vorstellung des Menschen sei. Nun wollte er auch Kant ergänzen und, sich in den Grenzen des Kritizismus haltend, erklären, was die Welt ihrem Wesen nach, oder was das Ding an sich sei.

Das Ding an sich ist der Wille zum Leben. Aber ewig wollen und nie das Ziel erreichen, heißt leiden. Leiden und Sein sind gleichbedeutende Begriffe; zum Ziel des Menschen wird die Befreiung von der Existenz oder Nirvana, wozu die Vernichtung des Willens zum Leben führt. Wie Volkelt und Stanisław Rzewuski betont auch Verfasser, daß Schopenhauers Nichtsein im Grund genommen ein Übersein ist. — Aber Schopenhauers Philosophie, die einerseits eine weitere Konsequenz der Entwickelung der deutschen Denkarbeit ist, steht anderseits im innigsten Zusammenhange mit der indischen Weltbetrachtung und führt diese in Europa ein. Verfasser stützt sich vor allem auf die epochemachenden Forschungen Deussens und entwirft ein Bild der Philosophie der Upanishadas, vergleicht ferner das System Schopenhauers mit dem Brahmanismus und Buddhismus und weist nach, wie ungleich stärker bei Schopenhauer das pessimistische Element hervortritt. Der Brahmanismus erkannte die Identität der werdenden Welt, d. h. des phänomenalen Seins und des Leidens an, ahnte jedoch hinter

dieser Welt des Werdens Gott, oder das absolute Sein — und suchte darin Linderung. Der Buddhismus ging ebenfalls von der Identität der Welt des Werdens und des Leidens aus, wollte jedoch dahinter das absolute Sein nicht anerkennen und verzichtete auf den Trost, welchen die Kontemplation Gottes gewährt. Schopenhauer dagegen folgte in Anerkennung der Identität des Werdens und des Leidens dem Brahmanismus und dem Buddhismus, erkannte aber im Gegensatz zum Buddhismus und im Einklang mit dem Brahmanismus, daß die Welt des Werdens als Ausdruck des absoluten Prinzips aufzufassen sei, suchte jedoch in diesem Prinzip nicht, wie die Upanishadas, Gott, den man verehren müsse, sondern das Übel, welches vernichtet werden müsse. Man kann nun im Pessimismus kaum noch weiter gehen, hier haben wir die äußerste Grenze. Der Brahmanismus ist der Ausdruck des relativen Pessimismus, welcher sich auf die Feststellung der Tatsache gründet, daß Leiden und Übel bestehen; er nähert sich dem Christentum in dem Punkte, daß dem Leiden und Übel die Idee Gotes entgegengesetzt wird. Eine weitere Stufe des Pessimismus ist der Buddhismus, welcher Gott ignoriert; die letzte Etappe stellt aber die Philosophie Schopenhauers dar, denn obwohl sie ihrem Wesen nach kein Satanismus ist, so scheint sie es doch zu sein, weil sie das Sein mit dem Übel identifiziert und gleichzeitig in leidenschaftlicher Weise den jüdisch-christlichen Begriff der Gottheit, als Schöpfers und Herrn, leugnet.

Von der Metaphysik Schopenhauers zur Besprechung von dessen Ethik übergehend, bemerkt Verfasser, daß der Pessimismus ein umso tieferes Gefühl der Notwendigkeit des Kampfes mit dem Bösen hervorruft, je tiefer er reicht. Das Böse bildet den Inhalt des Seins und nur das Mitleid kann ihm als die Grundlage aller Ethik entgegengesetzt werden. Das verkündete eben Schopenhauer. Dieser erbitterte Gegner des Christentums im Bereiche der Metaphysik kommt diesem auf dem Wege der Ethik entgegen. Seine Erlösungslehre begünstigt die Vertiefung der christlichen Weltanschauung. Auch wenn wir nicht soweit gehen wollen, wie Deussen, der in Schopenhauers Lehre die reinste Gestalt des Christentums wiederfindet, so können wir allenfalls nicht in Abrede stellen, daß in dem durch die pessimistische Anschauung von der Erlösung vorbereiteten Boden die Ansichten der berühmten Vertreter des

modernen religiösen Denkens gekeimt sind, sowohl im Protestantismus (Eucken) wie im Katholizismus (Blondel, Laberthonnière).

---

17. KAZIMIERZ NITSCH. **Próba podziału gwar polskich.** *(Versuch einer Einteilung der polnischen Mundarten).*

Vorliegende Einteilung ist als erster Versuch einer systematischen Gruppierung der polnischen Mundarten zu betrachten. Sie kann nicht vollständig sein angesichts unserer noch recht lückenhaften Kenntnis der Gegenstandes sowie auch infolge zahlreicher in den verwandten Disziplinen, besonders in der Ethnographie vorhandener Lücken. Aber auch im Bereiche der Sprache selbst ist vorläufig eine Berücksichtigung aller Partieen kaum durchführbar; so z. B. sind die Eigentümlichkeiten des Wortschatzes, welche durch allgemein kulturelle Unterschiede bedingt werden und infolgedessen für die Einteilung der Mundarten von großer Bedeutung sein müssen, vorläufig noch zu wenig erforscht, als daß sich aus denselben sichere Schlüsse ableiten ließen. Deshalb mußte diese Einteilung vor allem von phonetischen Merkmalen ausgehen, welche zwar gewiß die wichtigsten aber nicht ausschließlich maßgebend sind, und nur nebenbei konnten auch manche morphologische Eigentümlichkeiten Berücksichtigung finden. Auch diese beiläufige Übersicht des Gegenstandes wurde fast einzig und allein durch die vieljährigen selbständigen Forschungen des Verfassers ermöglicht, denn die bisherigen, nicht sehr zahlreichen einschlägigen Arbeiten befassen sich ausnahmslos nur mit einer Ortschaft und behandeln nie größere Gebiete, dagegen genügen die zahlreichen ethnographischen Notizen nicht einmal elementaren Anforderungen.

Die einzige genügend klargestellte Frage ist das Verhältnis der kaschubischen Mundarten zu den rein polnischen: es unterliegt nunmehr keinem Zweifel, daß sie trotz ihrer engen Beziehungen zu der polnischen Sprache (von der bereits ausgestorbenen polabischen Sprache abgesehen, von der sie eine Übergangsstufe zu der polnischen Sprache bezeichnen) eine selbständige Einheit bilden, die allen anderen polnichen Mundarten gegenübergestellt werden muß. Vgl die Arbeit des Verf. „Die Verwandtschaftsverhältnisse der lechischen Sprachen“ (poln., in „Materyały i prace Komisyi język.“ III 1—57) und von Baudouin de Courtenay „Kurzes Resumé der

kaschubischen Frage" (AfslPh XXVI 366—406). Interessant ist das Verhältnis der kaschubischen Sprache zu den benachbarten polnischen Mundarten. Ein wesentlicher Unterschied besteht hier zwischen den Borowiaken (in der Tucheler Heide) und den Bewohnern von Kociewie (am linken Ufer der Weichsel ungefähr von der Schwarzwasser Mündung an): die ersteren unterscheiden sich bedeutend weniger von den Kaschuben als die letzteren. Die Einwohner von Bory und Krajna (am rechten Ufer der Netze) bilden seit altersher einen allmählichen Übergang von den Kaschuben zu dem eigentlichen Großpolen. Eine uralte Südgrenze der Pommeraner war die Netze; da aber nur wenige, untergeordnete Merkmale der kaschubischen Mundart (Erweichung von *k*, *g* zu *ć*, *ʒ́*: *ʒ́ipći* = gibki) so weit reichen, dagegen die wesentlichen und charakteristischen erst weiter nördlich beginnen, und da wir hier eine ganze Reihe von allmählichen Übergängen vor uns haben, wie man solche in den Grenzgebieten uralter naher Verwandtschaft findet, so glaube ich, daß man diese Gebiete nicht etwa als ursprünglich kaschubisch und erst nachträglich polonisiert betrachten dürfte. Dagegen ist die Sprache von Kociewie so wesentlich von der kaschubischen verschieden, daß unmöglich die Bewohner dieses Gebietes als Nachkommen der hier ehemals wohnenden Pommeraner angesehen werden dürften. Sprachlich stehen sie auch den Einwohnern vom rechten Weichselufer bei weitem näher und werden auch von dort ausgegangen sein. Über diesen Punkt handelt der Verfasser in seiner „Vergleichenden Charakteristik der polnischen Dialekte in Westpreußen" (poln., in „Roczniki Tow. naukowego" in Thorn, XIII 161—194), der einzigen bisher vorhandenen Zusammenstellung von polnischen Dialekten, wenigstens im Bereich einer Provinz.

Ganz Polen mit Ausschluß des kaschubischen Gebietes kann man in zweierlei Weise einteilen. Als erstes Einteilungsprinzip kann die sg. masurische Aussprache oder kurz das Masurieren gelten: nur im Westen (Großpolen im weiteren Sinn) erhielt sich die Aussprache von *š*, *ž*, *č*, *ǯ*, dagegen vollzog sich in dem ganzen östlichen und südlichen Teil von Polen der Lautwandel zu *s*, *z*, *c*, *ʒ*. Über diese Erscheinung gibt es eine monographische Arbeit von Dobrzycki „Über das sg. Masurieren in der polnischen Sprache" (polnisch, in Rozprawy filologiczne Ak. Um. XXXII 208—235), die aber leider nicht einwandsfrei ist. Die Bedeutung dieser Tatsache erhellt schon aus

der darauf basierenden Einteilung Polens in zwei geschlossene Gebiete; es lassen sich nämlich nicht masurierende Gebiete außerhalb Großpolens ganz einfach erklären: in Schlesien durch die böhmische Nachbarschaft, im Osten durch Besiedelung ursprünglich nicht reinpolnischer Gebiete. Dazu gesellt sich eine andere, nicht sprachliche Tatsache, daß nämlich die Linie der masurischen Aussprache mit der Ostgrenze des alten Großpolen (mit Kujawien und dem Gebiete von Dobrzyń) fast genau zusammenfällt, ferner daß auf der Grenze zwischen Dobrzyń und der ehemaligen Wojewodschaft von Płock uns auch ein anthropologischer Unterschied entgegentritt (vgl. A. Zakrzewski „Wzrost w Królestwie Polskiem", Zbiór wiad. do antropologii krajowej. XV 2, Karte). Da jedoch diese Grenze der masurichen Aussprache weder genau noch beiläufig mit irgend einer anderen Sprachgrenze zusammenfällt, so darf man annehmen, daß diese Stammeinteilung sich schon in alter Zeit verwischt hat.

Großpolen zerfällt deutlich in folgende Teile: das ziemlich stark differenzierte eigentliche Großpolen, das einheitliche Kujawien und das einheitliche Kulmer und Dobrzyner Land. Kujawien, das sich von Großpolen unter anderem durch die Aussprache *voda, veu̯na, śńik, bur, ryby* (in Großpolen *u̯oda. vou̯na. śńýk, bu̯ůr, rybyi̯*) und durch das Fehlen von Deminutiven auf -*ę* (an deren Statt der in ganz Nordostpolen ausschließlich auftretende Typus *ćelok, kurčok*) unterscheidet, zeigt eine nahe Verwandtschaft mit dem Gebiet von Łęczyca. Interessant ist die Stellung des Kulmer-Dobrzyner Dialektes: wegen der Aussprache des allg.-polnischen *ę, eN* wie *ą, aN (zambi, gąsti, ćamno)* und der Zerlegung der palatalen Lippenkonsonanten in zwei Elemente *ḿi̯asto* oder *mńasto, ṕi̯es* oder *pχes* und die damit im Zusammenhang stehende Aussprache *śvat, śvýca)* und gewissermaßen auch wegen der Aussprache von *y* wie *i* bildet er einen Übergang zu Nordostpolen, besonders zu dem ursprünglichen Masowien, gehört jedoch wegen der interverbalen Phonetik noch zu dem ursprünglichen Polen; (über die nähere Bestimmung dieser geographischen Termine siehe weiter unten). Die nördliche Grenze dieses Dialektes, d. h. soweit die Aussprache *provda, ptok, zambi, gąsti, vųski* (nördlich von der Linie spricht man: *pravda, ptak, zymbi, gýsti, vůski)* reicht, fällt mit der historischen Grenze der uralten Sitze der Polen und Preußen zusammen. Diese Tatsache, besonders das Fehlen der Laute *å* und *ą* (nasales *a*) auf diesem späteren polnischen Gebiete,

ist von besonderem Werte, denn sie bietet uns Anhaltspunkte zu Schlüssen bezüglich der uralten Grenze der polnischen Bevölkerung auch weiter nach Osten hin.

Eine andere prinzipielle Einteilung des ganzen polnischen Sprachgebietes ist die Scheidung in das südlich-westliche und das nördlich-östliche. Die wichtigste Erscheinung ist die interverbale Phonetik. Die für die polnische Sprache typische Stimmhaftigkeit der auslautenten Konsonanten auch vor anlautenden Liquiden, Nasalen und Selbstlauten, also die Aussprache: *brad‿robi, głoz‿narodu, tag‿em się zmęczył, przyniόz‿em, zanieź-my* erstreckt sich nicht über ganz Polen: so spricht man in Kleinpolen, Schlesien, ganz Großpolen, auch in Kaschuben, sondern wir begegnen in Masowien der Aussprache *rόt‿jego, wόs‿Macieja, ras‿em tam był, zawiόs‿em, choć-my*. Da nun auch in nicht masowischen Gegenden nördlich vom Kulmer-Dobrzyner Gebiet, nämlich in der später kolonisierten Umgegend von Löbau, Graudenz, Marienburg und in Kociewie so gesprochen wird, so darf man dieses Fehlen der Stimmhaftigkeit als ein nicht urpolnisches Merkmal betrachten. Beachtung verdient allenfalls der Umstand, daß sich diese typisch polnische interverbale Phonetik in der Slovakei und in Mähren (wenigstens in dem östlichen Teil) wiederfindet, daß also in gewisser früherer Zeit die Beziehungen zwischen Urpolen und der Slovakei inniger gewesen zu sein scheinen als mit Masowien. — An Bedeutung gewinnt diese Linie noch durch den Umstand, daß mit ihr auch noch andre sprachliche Unterschiede fast genau zusammenfallen. Wenn auch keine sprachliche Linie genau ihrem Lauf folgt, so gibt es doch deren mehrere, welche bei gleicher Gesamtrichtung von Nordwesten nach Südosten mit dem westlichen oder dem östlichen Teil derselben fast identisch sind. Der westliche Teil dieser Linie, nämlich die nördliche Grenze des Kulmer-Dobrzyner Dialektes, wurde schon oben besprochen; ungefähr von Płock an verläuft mit ihr auch die südliche Grenze der Aussprache des Lautkomplexes *ść* wie *śv*, *ę* wie *ą*. Eine derartige Verschlingung von Linien finden wir sonst in ganz Polen nirgends. Wenn wir auch also die Grenze der masurischen Aussprache als ein uraltes Relikt irgend eines später verwischten Unterschiedes ansehen, so können wir doch nicht umhin, diesem eben Unterschiede eine größere Bedeutung beizumessen, welcher Urpolen von dem späteren, wenn auch wenigstens teilweise schon vorhistorischen Polen trennt. Diese Linie fällt aber mit der

politischen Grenze zwischen Masowien einerseits und Groß- und Kleinpolen anderseits nicht zusammen. denn ein bedeutender Teil der früheren Wojewodschaft Rawa und das Fürstentum Łowicz gehört sprachlich nicht zu Masowien. Auf die Grenzen von Masowien wollen wir noch weiter unten zurückkommen.

Stark differenziert erscheint Kleinpolen. Im Norden bilden Łowicz, Łęczyca und Sieradz jedes eine Einheit für sich und ebenso im Süden der schmale Hügelzug mit einem nasalen Selbstlaut (*gǫsty, zǫby, pǫty, kǫt*), welche das Krakauer Gebiet von Oświęcim über Andrychów, Pcim bis gegen Limanowa umsäumt. Der Kern von Kleinpolen zerfällt deutlich in zwei Teile, den westlichen und den östlichen. Der letztere wird charakterisiert vor allem durch den gänzlichen Schwund der nasalen Selbstlaute (*reka, påty* = piąty), welcher gleich östlich von Krakau beginnt und sich gegen Sandomierz erstreckt: am rechten Weichselufer findet sich diese Aussprache nur auf einem schmalen Streifen, reicht aber am linken bis gegen Lelów und nördlich von Kielce. Wahrscheinlich war es ursprünglich ein Grenzdialekt gegen die ruthenische Sprache hin, in welcher ebenfalls Nasallaute geschwunden sind. Heute liegt diese Mundart mitten in Kleinpolen. denn, wenn wir auch von dem ursprünglich ruthenischen, später kolonisierten oder polonisierten Gebiet absehen, in dem auch heute noch jede Spur der masurischen Aussprache fehlt (ein solcher Strich zieht sich nord-südlich mitten durch das Lubliner Gouvernement und in Galizen zwischen Rzeszów und Jaroslau), so besitzt ein beträchlicher Teil von Mittel-Galizien, von Tarnów und Limanowa angefangen, eine Aussprache welche der Krakauer Mundart näher steht als derjenigen von Ost Kleinpolen und dasselbe gilt auch für Podhale und die polnischen Teile von Arva und der Zips.

Wir kommen endlich zu Masowien: dieses zerfällt in zwei Teile, den ursprünglichen und den erworbenen; der letztere kann wieder in mehrere Territorien geschieden werden. Urmasowien zieht sich von Nordwesten nach Südosten, und zwar von der Skrwa (als von der östlichen Grenze des Dobrzyner Gebietes) fast bis gegen Lublin, vornehmlich am linken Weichselufer, bei Warschau aber auch am rechten. Es wird gekennzeichnet durch zwei uralte Merkmale: die Erhaltung des *å* und die Aussprache des *ę* wie *ą*. Die Breite dieses Streifens variiert, reicht ungefähr bis gegen Sierpc, Płońsk,

Radzymin. Łuków. Beachtung verdient die Verbreitung der Aussprache von *ą* statt *ę*. Aus dem urpolnischen *ą̈* irgendwo im Zentrum von Polen entwickelte sich allmählich die Aussprache von *ę* und verbreitete sich über ganz Großpolen und Kujawien, fast ganz Kleinpolen. Dagegen blieb in vielen peripherischen Gebieten die Aussprache von *ą* erhalten: also in dem nördlich von der Netze gelegenen, dem Kulmer und Dobrzyner Land, in dem oben erwähnten Masowien, im Süden in Schlesien und dem kleinen Winkel am San an der Mündung der Tanew. Im Zusammenhang damit steht ferner der bereits erwähnte schmale Randgebirgszug mit einem Nasallaut. — Hinter diesem Urmasowien erstreckt sich ein anderes ohne *å* und mit *ẙᵢ*. *(ptak. zẙmbi)*, das sich, wie wir wohl annehmen dürfen, auf preußisch-litauischem Gebiete entwickelt hat. Westlich von diesem ziemlich stark differenzierten Strich liegt das Gebiet von Löbau, Osterode und Marienburg, welches durch Vermischung der Laute *ś, ź, ć, ʒ́* und *š, ž, č, ǯ* *(šano, žẙmńa* = ziemia, *ćarni)* gekennzeichnet wird, eine Erscheinung, welche sich durch die Aussprache der polnischen Laute bei den Preußen, oder durch Vermischung masurisch und nichtmasurisch sprechender Polen erklären ließe. — Jenseits dieses Striches liegt das Gebiet der preußischen Masuren und des heutigen Gouvernements von Łomża mit der charakteristischen Aussprache *ńasto, źara*, welche nur eine weitere Stufe der in ganz Masowien üblichen Aussprache *mńasto, vʹara* bezeichnet. Auf diesem Gebiete muß man aber wieder die Kurpie ausscheiden, bei denen sich der Laut *å* erhalten hat und der Laut *ę* wie *ą* klingt; nahe verwandt erscheint in dieser Hinsicht die Aussprache des territoriell getrennten und nicht masurisch sprechenden, westlichen Ermeland. Die polnischen Mundarten in Ostpreußen gehören im großen und ganzen noch zu diesem Masowien, bieten jedoch in mancher Hinsicht noch zu lösende Rätsel; auch entsprechen die Verhältnisse diesseits und jenseits der Grenze einander nicht immer. Außerhalb dieser Gebiete liegt noch ein viertes, das eine verhältnismäßig junge Erwerbung des Polentums darstellt, die Umgegend von Suwałki und Augustów. Da wir hier wieder die Aussprache von *ńasto, ʹvara, śvat* wiederfinden, der wir in keiner der angrenzenden polnischen Mundarten begegnen, so können wir darin einen Beweis dafür erblicken, daß wir es hier mit ursprünglich weißrussischem (weniger litauischem) Gebiete zu tun haben, was sich übrigens bis heute in der Aussprache des öst-

lichen Teiles dieses Gebietes *treba, repa*, manchmal in den Spuren des freien Akzentes deutlich dokumentiert.

---

19. L. JANOWSKI. **Historyografia Uniwersytetu Wileńskiego.** (*Historiographie der Wilnaer Universität*).

Vorliegende Arbeit befaßt sich mit Zusammenstellung und Würdigung alles dessen, was bisher für die Erforschung der Geschichte dieser Anstalt geschehen ist. Sie zerfällt in zwei Teile: der erste, kritische enthält eine Übersicht aller Arbeiten, Abhandlungen, Monographien, Beiträge sowie auch gedruckter und handschriftlicher Quellen, die andere den bibliographischen Apparat. Beide bilden eine Einleitung zu der eigentlichen Geschichte der Wilnaer Hochschule, ein Hilfs- und Handbuch für Forscher auf dem Gebiete der Bildung und Literatur.

In den einleitenden Abschnitten des ersten Teiles befaßt sich der Verfasser mit der literarischen und wissenschaftlichen Produktion der Universität selbst. Er bespricht also die Schöpfungen der Jesuiten in der Zeit von 1578 bis 1773, geht dann zur Betrachtung der weltlichen Zeit der Anstalt (1773 — 1842) über und verweilt besonders bei den Bemühungen Johann Śniadecki's und Kontrym's, sowie auch der historiographischen Kommission in der Zeit von 1827—28 (handschriftlicher Nachlaß von Leo Rogalski, Michael Bobrowski, Stanislaus Jundziłł und von vielen and.). Dann geht der Verfasser zu der Zeit nach der Aufhebung der Universität und den aus dieser Zeit stammenden Fragmenten die von den Professoren Homolicki, Poliński, Jaroszewicz und von vielen Schülern hinterlassen wurden. In einem weiteren Kapitel behandelt er die Versuche außerhalb Litauens wohnender Gelehrter wie Michael Wiszniewski, Moritz Mochnacki u. a.). Seit dem J. 1855 datiert sich der Aufschwung des geistigen Lebens in Wilna, und es mehren sich in dieser Zeit die Arbeiten über die Geschichte der Wilnaer Universität. Verf. verweilt hier besonders bei den Arbeiten des verdienstvollsten Historiographen dieser Anstalt, Michael Baliński, dessen Monographien wegen ihrer Gewissenhaftigkeit und ihres überreichen Stoffs alle Anerkennung verdienen und einen großen Gewinn für die Erforschung dieses Gegenstandes bedeuten. Es folgt noch die Besprechung anderer Abhandlungen und Aufsätze, die

ebenfalls einen sehr schätzenswerten Beitrag zu der einschlägigen Literatur bilden. Nach dem Jahre 1864 erfolgt in dieser sehr fruchtbringenden Arbeit plötzlich und unvermittelt ein Stillstand und es sind aus dieser Zeit nur gelegentliche Notizen in Biographien oder Literaturgeschichten über die litauische Schule zu verzeichnen. Diese Zeit bis 1886 hat auch keine nennenswerte Publikation hervorgebracht. Aus dieser Zeit stammt aber die im Druck nicht erschienene Arbeit von Adam Bućkiewicz über die Geschichte der Wilnaer Hochschule seit ihren Anfängen und bildet besonders für die letzten Zeiten eine unschätzbare Quelle. Ein besonderes Kapitel widmet Verfasser der russischen Literatur und bespricht. um die feindselige Gesinnung und Verblendung der Russen zu illustrieren. eingehend die Abhandlung von A. Pogodin über den Wilnaer Schulbezirk.

Sehr erweitert und vertieft wurde unsere Kenntnis von dem Zustand der Universität durch Forschungen über das Leben des Adam Mickiewicz. Da nun gleichzeitig auch die Erforschung der Studentenverbindungen in Wilna recht verlockend erschien. so gewann man ein recht anschauliches Bild der Zeit 1815—1824. Die letzten Abschnitte widmet der Verfasser den Arbeiten der Historiker aus jüngster Zeit wie Michael Żmigrodzki, Bischof Albin Simon. Wołyniak. Józef Bieliński und analysiert besonders eingehend das umfangreiche Werk des letzteren: „Die Wilnaer Universität“ wobei dargetan wird, daß dieser Gelehrte ein überaus kärgliches Material verwertet, daß mithin diese Publikation als verfehlt betrachtet werden kann. Den Abschluß des Werkes bildet die Würdigung der Erscheinungen aus letzter Zeit: der Arbeit über die Wirksamkeit der Jesuiten in Polen von Pater Stanislaw Załęski. der mehrere Abschnitte in seinem Werke der Wilnaer Hochschule widmet, und vieler kleinerer Arbeiten. von denen besondere Beachtung die Aufsätze von Professor Josef Kallenbach und Heinrich Mościcki verdienen. In den allgemeinen Schlußbemerkungen stellt der Verfasser die positiven Ergebnisse der bisherigen Forschungen zusammen und zeigt. wie viel noch zu machen übrig bleibt.

Der zweite Teil enthält die Bibliographie der Universität selbst, der mit derselben unmittelbar in Verbindung stehenden Anstalten und Vereine. und ein bibliographisches Wörterbuch der Wilnaer.

---

09. LUDWIK FINKEL. Elekcya Zygmunta I. *(Die Königswahl Sigmunds I.)*.

Sigmund der Alte wurde 1506, nach dem Tode seines Bruders Alexander, zuerst auf den großfürstlich-litauischen Thron erhoben (am 20. Oktober) und dann zum König von Polen (am 8. Dezember) gewählt. Dies stand im Widerspruch mit der 1501 während der Wahl Alexanders geschlossenen polnisch-litauischen Union, welche besagte, daß von nun an für beide Staaten eine Wahl gelten und diese in Kronpolen stattfinden sollte. Die Verletzung der Union entschuldigte man durch die Furcht vor dem angeblichen Staatsstreich Michael Gliński's, welcher nach der litauischen Krone gestrebt haben soll. Diese Tradition, 15 Jahre nach diesen Ereignissen in der zweiten Ausgabe der Chronik von Miechowita vermerkt, erhielt sich in der Historiographie bis heute. Die Wahl soll in Polen ohne jeden Widerspruch stattgefunden haben.

Die Forschungen des Verfassers, denen die den beiden Wahlen gleichzeitige Akten zugrunde gelegt wurden, haben folgenden Tatbestand nachgewiesen.

I. Die Jagellonen, Wladislaw, König von Böhmen und Ungarn, und Prinz Sigmund, Brüder des Königs Alexander, wollten von vornherein nie die Union vom Jahre 1501 anerkennen, protestierten dagegen und betrachteten dieselbe als eine willkürliche, ganz ungesetzliche Verletzung ihrer Erbrechte auf den litauischen Thron. Als Beweis dafür können die zahlreichen Botschaften in den Jahren 1501—1505 dienen.

Sie betrachteten vielmehr Litauen nicht allein als ihr Erbland, sondern sahen im Besitz desselben überhaupt die Grundlage ihrer Hausmacht und die Gewähr für Gewinnung der polnischen Krone. Sie verlangten also die Abtretung von Litauen oder wenigstens eines Teiles des Landes an Sigismund, da aber die polnischen Senatoren ihre Zustimmung zu diesem Akte verweigerten, als Ersatz dafür denjenigen Teil von Masowien, welcher, nach dem Tode Konrads III. Kronpolen anheimfallen sollte, oder die Statthalterschaft von Preußen mit dem Marienburger Schloß. Es handelte sich hier weniger um eine „Versorgung“ Sigmunds, wie man bisher anzunehmen pflegte, als vielmehr um ein Pfand, welches ihm die Thronfolge nach Alexanders Tode hätte sichern können.

Die Jagellonischen Dynasten waren sogar darauf gefaßt, in Verteidigung ihrer Erbrechte eventuell von Gewalt Gebrauch zu machen. Zu diesem Zwecke ernannte Wladislaw seinen Bruder zum Statthalter von Schlesien und Oberbefehlshaber der schlesischen Streitmacht. er machte ihn dort fast zum Selbstherrscher. Unterstützt wurde Sigismund hier auch von der starken antihabsburgischen Partei in Ungarn, mit welcher er während seines dreijährigen Aufenthaltes in Buda innige Beziehungen angeknüpft hatte (wie man sich davon aus den Berichten der venetianischen Gesandten und aus den Rechnungen des Prinzen überzeugen kann). Im Jahre 1502 wählte er zu seinem Sitz Glogau. umgab sich mit einem glänzenden. überwiegend aus Söhnen des großpolnischen hohen Adels bestehenden Hof. prägte Münzen mit dem polnischen und litauischen Wappen. Es wurden nun auch geheime Unterhandlungen mit dem Woiwoden von Posen Andreas Szamotulski. mit dem Bischof Johann Lubrański, mit dem Woiwoden von Sieradz Ambrosius Pampowski. großpolnischem General und Marienburger Starosten. angeknüpft. Ja. der Prinz ging noch weiter und suchte auch in Masowien Halt zu gewinnen. wo nach Konrads Tode (1503) dessen junge Witwe. Fürstin Anna. Tochter des Nikolaus Radziwiłł, Woiwoden von Wilna. regierte. Seit 1504 gehen unausgesetzt Boten mit Briefen und Geschenken zwischen Warschau und Glogau hin und her; König Wladislaw setzt seinen Einfluß ein. um das väterliche Erbe den Söhnen Konrads zu erhalten. denn es handelt sich ihm darum. sich die Gunst der Radziwillen zu gewinnen und sich den Weg nach Litauen offen zu halten.

Auf dem Reichstage zu Piotrków 1504 vertreten Wladislaw und Sigismund durch Gesandte ihre Ansprüche auf Litauen oder Preußen, erhalten zwar eine offizielle abschlägige Antwort. aber Alexander macht gewisse Versprechungen betreffs Preußen und begibt sich auch dorthin gleich nach dem Reichstage. Sigmund kommt im Juli nach Krakau und weilt an der Seite des Königs drei Monate. — es verbreiten sich jetzt Gerüchte von seiner bevorstehenden Übernahme Litauens. Wladislaw verzichtet auf seine Rechte zu Gunsten des Bruders (mit Diplom vom 2. Februar 1505). Die Forderungen der königlichen Brüder bilden den Gegenstand der Beratungen auf dem litauischen Landtag zu Brześć und auf dem polnischen zu Radom. ohne jedoch zu einem positiven Resultat zu führen. In Radom wurde König Alexander vom Schlag gerührt.

Sigmund schickt nun zu ihm Rafael Leszczyński von Buda aus. wohin er sich mit seinem Heere infolge der drohenden Kriegsgefahr von Seiten Maximilians begeben hat. Der kranke König gab seine Einwilligung zur Statthalterschaft von Preußen. Um nun die preußischen Stände und vor allem den Bischof von Ermeland. Lukas Watzelrode. zu gewinnen. eilt Rafael Leszczyński, der Hauptdiplomat Sigmunds. nach Heilsberg, wo er dem Archidiakon Johann Sculteti von den wirklichen Absichten der Politik der Jagellonen und dem mit Großpolen in Kolo zustande gekommenen Einverständnis erzählt. Sculteti berichtet darüber getreu dem Kanzler des Hochmeisters des Deutschen Ordens und dank diesen zwischenträgerischen Relationen (Königsberger Archiv) sind wir über den wirklichen Sachverhalt unterrichtet: Die polnischen Magnaten seien Sigmund mißgünstig gesinnt, man müsse sie also dazu zwingen, ihn zum König zu wählen, und das könne nur durch Ernenung Sigmunds zum Statthalter von Preußen geschehen.

II. Sigmund war in Polen wenig beliebt, denn er war kein „reicher Herr", und brachte nichts weiter mit als seine dynastischen Rechte. die ohnehin nicht anerkannt wurden. Die polnischen Großherren. besonders die kleinpolnischen Magnaten „wünschten eine freie Königswahl"; sie hätten schließlich ihre Zustimmung zu der Wahl Wladislaws gegeben, weil dies den Bund mit Ungarn und Böhmen nach sich gezogen hätte und er in Polen ohnehin durch die Senatoren hätte regieren müssen. Man wußte aber immerhin, daß ihm vor allem die Wahl Sigmunds am Herzen liegt und daß er sowie sein Bruder die 1501 geschlossene Union ablehnt und unter keiner Bedingung zu einer gemeinsamen polnisch-litauischen Wahl seine Zustimmung geben wird. Man muß noch bemerken, daß König Alexander in Polen wirklich der bestgehaßte Mann war. wie wir es aus den schonungslosen Äußerungen in der ersten Ausgabe der Kronik Miechowita's und aus anderen ernster zu nehmenden Zeugnissen entnehmen können. Es wurden ihm nämlich vorgeworfen. daß er Litauen bevorzugte, sich allzu stark von seinen Günstlingen beeinflussen ließ. den Reichsschatz vergeudet hatte und nicht an die Erfüllung der von ihm vor seiner Wahl eingegangenen Verpflichtungen dachte. Tatsächlich waren während seiner Regierung weder die zu Piotrków und Mielnik geschlossene Union noch das dem polnischen Senat bewilligte Privilegium rechtskräftig geworden. Die Union sollte vom litauischen Landtag angenommen werden,

aber König Alexander zögerte lange mit der Einberufung des Landtages, und als dieser endlich in Brześć zusammengetreten war, vermochte er dessen Zustimmung zu der Union nicht zu erwirken. Auch hatten die in der Akte vorgesehenen gemeinschaftlichen litauisch-polnischen Beratungen kein einziges Mal stattgefunden (die litauischen Herren verließen 1505 Radom, ohne die Sache erledigt zu haben). Der König konspirierte ganz offen mit seinen Brüdern gegen die Union von 1501 im Interesse der Dynastie. — In dem weitherzigen, dem polnischen Senat bewilligten Privilegium hatte sich der König eine andere Redaktion vorbehalten, kam aber überhaupt nicht dazu, und das Privilegium wurde auch nicht rechtskräftig. Weder die Union von 1501 noch das genannte Privilegium wurden in das von dem Kanzler Johann Łaski im Auftrage des Königs herausgegebene und vom Landtag zu Radom angenommene Gesetzbuch „Commune privilegium" aufgenommen.

Das Vorgehen des Königs stand im Widerspruch mit dem von ihm gegebenen Versprechungen. Anfangs übertrug er die Regierung zwar dem Senat, an dessen Spitze des Königs Bruder, Kardinal Friedrich stand, aber als er nach dessen Tode (im März 1503) von Litauen nach Polen zurückgekehrt war, erließ er selbst sehr bestimmte Verordnungen, ermunterte den Adel zur zahlreichen Beschickung der Landtage und bestritt die Kosten der Landboten aus eigener Schatulle. Noch mehr fühlten sich die Magnaten verletzt durch Berufung von städtischen Konsuln, wie wir es aus dem Diarium der Wahl von 1506 ersehen können. (Es war gerade die Zeit der Kämpfe der Städte mit den großen Herren und Rittern in dem benachbarten Böhmen.) Unerfüllt blieben sogar die Artikel des Privilegiums von Mielnik, welche die Privatinteressen des kleinpolnischen Großadels betrafen: so sollte „dem Versprechen des Königs gemäß, während der Krönung die Krakauer Starostei dem Kastellan oder Woiwoden von Krakau verliehen werden", was aber unterblieb. Kastellan von Krakau war Spytko von Jarosław, ein Leliwite, Besitzer ausgedehnter Güter in Kleinpolen, aus denen er im Jahre 1470 (zusammen mit seinem Bruder Rafael) das erste Majorat in Polen bildete. Zum Woiwoden von Krakau wurde ernannt im J. 1505 ebenfalls ein Leliwite, Johann Felix Tarnowski, genannt Szram. Johann Amor, Sohn des 1501 verstorbenen Johann Amor, Krakauer Kastellans, war Woiwode von Rotreussen. Die Leliwiten, die Schöpfer der Union und des Privilegiums von 1501,

ließen sich nun nicht so leicht zurückdrängen und wollten durchaus die einmal errungene Stellung unter allen Umständen behaupten, umsomehr da die in den Grenzgebieten drohende Gefahr ihnen eine größere Macht in die Hand gab und ihr Ansehen förderte und da sie sich auch mit den litauischen Großherren ins Einvernehmen zu setzen verstanden hatten.

Als Alexander, schon ernstlich krank, nach Litauen abreisen sollte, sah er sich gezwungen, auf dem Landtage zu Lublin die sogenannte „Ordination des Kriegsaufgebotes“ (ordinatio bellicae motionis) zu erlassen, kraft deren er die Regierung in Polen bis zu seiner Rückkehr und dem nächsten Landtage den Magnaten übertrug und zu seinem Stellvertreter (vicesgerentem nostrum) Spytko von Jaroslaw ernannte. In dieser Ordination befand sich am Schluß der folgende Passus: „Die Erledigung der Frage über die Wahlordnung und diesbezügliche Beratungen sollen von dem nächsten Landtag in Angriff genommen werden“.

Die kleinpolnische Partei litt an dem Mangel eines Kandidaten, und das war ihre schwache Seite. Der ungarische Gesandte äußerte sich zu den Danzigern folgendermaßen: „der (ungarische) König sei davon unterrichtet, daß manchem Kandidaten die glorreiche polnische Krone begehrenswert erscheint, daß diese Kandidaten weitgehende Versprechungen machen und daß manche Herren aus Litauen und auch aus Kronpolen nicht abgeneigt wären, ihre Zustimmung dazu zu geben.“ Er meinte wahrscheinlich Wassilij, den russischen Großfürsten, aber auch in Polen konnte das in letzter Zeit von Podiebrad und Korwin gegebene Beispiel zur Nacheiferung ermuntern.

III. Die politische Lage in Litauen bot den Jagellonen eine günstige Gelegenheit, gegen die vor kurzem geschlossene Union anzukämpfen. Seit einigen Jahren tobte dort ein hartnäckiger (übrigens bekannter) Kampf zwischen dem litauischen Großmarschall Johann Zabrzeziński und dem Hofmarschall Fürsten Michael Gliński. Die litauischen Herren hatten die Partei Zabrzeziński's ergriffen, der Großfürst sich für seinen Günstling Gliński erklärt.

Fürst Michael (dessen Familien- und Vermögensverhältnisse kritisch untersucht werden) entstammte einer russifizierten tartarischen Familie, deren Mitglieder sich nur „Knäse“ nannten; er hatte kein bedeutenderes Vermögen ererbt und verdankte alle (ihm später konfiszierten) Güter, sowie alle seine übrigen Einnahmsquellen

(z. B. von der Münze) und Ämter der Liberalität Alexanders. Nach seinen Studien in Italien und seinem zwölfjährigen Aufenthalt in Deutschland, wo er als Maximilians Hausgenosse (familiaris) an dessen Seite weilte, zum katholischen Glauben übergetreten war, sich die westeuropäische Kultur angeeignet, in der Kriegskunst ausgebildet hatte, kehrte er nach Litauen zurück. Sein Übertritt zum Katholizismus war durchaus nicht äußerlich, wie man gewöhnlich behauptet; wir ersehen dies daraus, daß er 1501 an Wladislaw mit der Bitte um Hilfe gegen die „Schismatiker" als Gesandter geschickt wurde, ferner bezeugen es das geradezu feindselige Verhalten der Großfürstin Helena und ihres Hofes gegenüber Gliński, seine im Jahre 1509 an Maximilian und die Danziger gerichteten Briefe, endlich sein langes Ausharren im katholischen Glauben (noch 1517) während des Aufenthaltes in Moskau.

Den Jagellonen, Wladislaw und Sigmund, gelang es, Michael Gliński für sich zu gewinnen. Er war ihnen schon seit dem Aufenthalt in Buda bekannt, Sigmund hatte ihn in Krakau während der Krönung 1502 gesehen, und es ist möglich, daß Gliński auch 1504 zusammen mit dem Prinzen in Krakau weilte. Seit Oktober 1504 finden wir in den Rechnungen Sigmunds Beweise für seine guten Beziehungen zu Gliński. In seinen 1509 von Moskau aus an Kaiser Maximilian und die Danziger gerichteten Briefen (welche bislang noch nicht veröffentlicht sind und sich im Original, wahrscheinlich in Autographen erhalten haben), in denen er bittet, daß man sich bei König Sigmund für ihn verwende und ihm die Erlaubnis der Rückkehr nach dem Vaterlande erwirke, erzählt Michael Gliński, er habe den Bischof J. Lubrański und den Posener Woiwoden Andreas Szamotulski verständigt, daß er den König für den Plan zu gewinnen suche, daß er noch zeitlebens seinen Bruder auf den großfürstlichen Thron erhebe. Gliński's Beziehungen zu den Anhängern Sigmunds in Großpolen werden bestätigt durch die Notizen in dem Jahrbuch Naropiński's, welcher bemerkt, daß Gliński schon nach der gegen ihn wegen Staatsverbrechen erhobenen Anklagen, nach seiner Rückkehr aus Ungarn von Wladislaw, bei dem er Schutz gesucht hatte, auch Posen, Szamotuly und Kórnik aufgesucht habe. Dieses Bündnis mit Sigmund lag ja in seinem Interesse: sein Emporkommen verdankte er lediglich der Gunst des Herrschers, hatte Neid und Kampf gegen sich geweckt, war seinen Gegnern sowohl an Vermögen wie an Beziehungen nicht gewach-

sen (was sich übrigens rechnerisch leicht nachweisen läßt) und konnte deshalb nur mit Hilfe des Großfürten und Nachfolgers des Königs Alexander die einmal gewonnene Stellung behaupten. So bewarb er sich frühzeitig um die Gunst Sigmunds, umsomehr da er doch selbst von seiner eigenen Erhebung auf den großfürstlichen Thron kaum träumen konnte.

Dieses geheimgehaltene Bündnis wirft ein ganz anderes Licht auf die Gruppierung der Parteien und die Ereignisse während der Landtagssession in Brześć 1505, wo die Sache der Union und Sigmunds zur endgültigen Entscheidung gelangen sollte. Wie Miechowita in seiner ersten Ausgabe mitteilt, unterließ man es auf Anstiftung des Fürsten Michael, Adalbert, Bischof von Wilna, den Marschall Johann Zabrzeziński, Woiwoden von Troki, die Hauptgewährsmänner der Union, sowie auch deren Freunde Kiszka Piotrowicz und Stanislaus Janowicz, welche es mit den kleinpolnischen Magnaten hielten (Zabrzeziński war dem Wappen nach Leliwite), zur Beteiligung an den Beratungan einzuladen. Es handelte sich durchaus nicht um Lida allein, wie man gewöhnlich annimmt (Bischof Albert äußerte sich in Radom: „Wir haben uns gegen Dich als unseren Hospodar (Herrn) nicht aufgelehnt, sondern wollten nur unsere Rechte und Privilegien wahren"). Der König entzog dem Zabrzeziński das Amt des Woiwoden zu Troki und zeitweilig auch die Marschallwürde, um sie den Radziwillen zu verleihen. „Die Absichten des Königs merkte der junge Nikolaus Radziwill" — wie die litauische Chronik berichtet; aber an dieser Stelle findet sich eine bedeutende Lücke, das Blatt wurde hier abgerissen, wahrscheinlich um jede Spur der Verbindung von Radziwills Sohn mit dem Staatsverräter Gliński zu beseitigen.

Michael Gliński gelang es, über seine Gegner zu siegen; reich beschenkt (er hatte Turów und Goniądz erhalten), behauptete er die erste Stelle an Alexanders Hofe. Um seine Gunst bewarben sich der tartarische Khan und der Hochmeister des Deutschen Ordens. Den König suchte er in Preußen, in Danzig, 1504 mit einem Gefolge von 100 Pferden auf. Mit Kanzler Johannes Łaski ritt er im April 1506 den vom König in der Preußen betreffenden Angelegenheit nach Wilna eingeladenen Lukas Watzelrode und Ambrosius Pampowski entgegen, welche ebenfalls zu dem Bunde im Interesse Sigmunds gehörten. Wahrscheinlich war davon Kanzler Łaski un-

terrichtet, ohne Zweifel auch Erasmus Ciołek, ebenfalls ein Günstling des Königs, der damals gerade von Rom zurückgekehrt war

Angesichts der Fortschritte, welche die Krankheit machte, und seines bevorstehenden Hinganges entschloß sich der König, dem stärker werdenden Drängen der Anhänger Sigmunds nachzugeben und Anfang Juli dem Bruder nicht nur Litauen, sondern auch Kronpolen zu überlassen und machte Anstalten zu einer Reise nach Krakau (wie wir es aus Łaski's Brief an Watzelrode von 12. Juli ersehen; von Łaski muß es auch Wapowski erfahren haben). Deshalb berief er den Landtag nach Lida ein, und als er dort sehr gefährlich erkrankte, ließ er am 24. Juli 1506 von J. Łaski sein Testament aufsetzen und bestimmte seinen Bruder Sigmund zu seinem Nachfolger und zum Erben des Großfürstentums ein.

Michael Gliński schickte nun einen Boten mit einem Briefe „in arduis negotiis" an Sigmund nach Glogau (auch von diesem Briefe war Łaski unterrichtet). Der Bote fand den Prinzen nicht mehr in Glogau; dieser hatte wahrscheinlich schon auf einem anderen Wege diese Nachricht erhalten und war, nachdem er sich mit Bischof Johann Lubrański, der Anfang Juli sein Gast in Glogau gewesen war (vide Rechnungen), beratschlagt hatte, noch am 4. August mit großem Hof (mit 200 Reitern) nach Posen aufgebrochen (wo er von Gliński's Boten eingeholt wurde). Der Weg führte durch Großpolen nach Masowien; in Blonie wurde der Prinz am 17. August von Erasmus Ciołek begrüßt. Fürstin Anna sorgte sowohl für den Prinzen wie auch für das Gefolge; Gliński schickte nach dem bei Kleck davongetragenen Sieg einen tartarischen Kriegsgefangenen. In Liw erreichte ihn am 23 August die Nachricht von dem inzwischen erfolgten Ableben Alexanders, welcher in der Nacht vom 18. auf 19. den Geist aufgegeben hatte. Es unterliegt auch keinem Zweifel, daß während des Interregnums S i g m u n d u n d G l i ń s k i e n g z u e i n a n d e r h i e l t e n, was sowohl aus Gliński's Briefen aus dem J. 1509 wie ferner aus einer Beschreibung ihrer Begegnung an der litauischen Grenze zwischen Grodno und Merecz erhellt. In diesem uns von Wapowski überlieferten Bericht, der wahrscheinlich auf Erzählungen von Augenzeugen beruht, lesen wir: „Sigmund ging Michael zu Fuß aus seiner Kammer sogar weiter entgegen, als es sich schickte, begrüßte ihn mit großem Entgegenkommen (cum magna alacritate), führte ihn in seine geheime Kammer und überschüttete ihn mit Versprechungen". Gliński hatte 700

Reiter mitgebracht und folgte Sigmund bis nach Wilna; unterwegs schlossen sich dem königlichen Prinzen die litauischen Herren mit ihren Gefolgen an. Gegner des Fürsten, welche es nun für nötig hielten, sich um die Gunst Sigmunds zu bewerben.

Vier Tage nach seiner Ankunft in Wilna erfolgte am 14. September der Beschluß, Sigmund separat und früher als in Polen auf den großfürstlichen Thron zu erheben. Sigmund und Johann Laski führen in ihren Briefen an Watzelrode die Gründe an (die moskowitische und die tartarische Gefahr, das Verlangen „des Pöbels“ und innere Streitigkeiten), aber die Gefahr eines Staatsstreiches wird nicht erwähnt. Die Sache war ja abgekartet und vorgesehen.

IV. Am Hofe zu Buda fürchtete man nicht um Litauen, sondern vielmehr um Polen, wie wir es aus den Berichten des venetianischen Gesandten erfahren. Schon am 28. August schickte Wladislaw nach Polen einen Gesandten, Grafen Oswald Karlachky „in Sachen der Ehre unseres Hauses und unserer Familie“, wie er in dem Kreditiv an die Danziger schreibt. Er sammelte sogar sein Heer für den Notfall (wovon ausdrücklich der venetianische Gesandte schreibt). Tatsächlich war die Gesinnung der in Krakau versammelten polnischen Senatoren den Jagellonen gegenüber durchaus nicht freundlich. Sie schrieben auch an Sigmund, daß er die Bestattung der Leiche des Königs in Wilna besorgen möge, wenn es Gott so gefallen habe, ihn in Wilna sterben zu lassen: es werde der Leichnam des Königs — wie man gewiß ironisch meinte — ein ewiges Pfand unserer Union mit den litauischen Herren sein und man werde überflüssige Kosten ersparen können. (Die Anregung, Alexander in Wilna bestatten zu lassen, ging also von den kleinpolnischen Herren aus).

Während nun die Herren sich so geringschätzig und stolz verhalten, kommt die böse Nachricht, daß Bohdan, der moldauische Hospodar, Pokucie mit Krieg überzogen habe. Jener Bohdan, Sohn Stefans des Großen, hatte sich um die Hand der Jagellonin Elisabeth beworben, da er eine Verbindung mit den Jagellonen sehnlich wünschte. Zu dieser Verbindung hatte Alexander am 16. Februar 1506 bereits seine Einwilligung auf dem Reichstag zu Lublin gegeben und noch in der Legation an die preußischen Stände geschrieben (Danziger Archiv: Rezessen): „Den Gegenstand der nächsten Beratungen im Landtage wird die Frage bilden, auf welche

Weise ein Anschluß der Moldau an die Republik (adscribendi) durchführbar wäre. wie es die Gesandten wünschen". Bohdan unterhielt freundschaftliche Beziehungen zu König Wladislaw (der polnische Gesandte in der Moldau Kościelecki berichtete sogar, daß dort nichts ohne Einwilligung Ungarns geschehe); seine Gesandtschaft war im Oktober 1505 bei Sigmund in Glogau mit Geschenken gewesen, und nun erfolgte plötzlich. auf die Nachricht von des Königs Tode, ein Einfall in polnische Länder. Aus moldauischen Quellen läßt sich kein Anhaltspunkt dafür gewinnen. daß eine Ermunterung von seiten der Jagellonen mit im Spiel gewesen wäre. aber aus dem an Wladislaw von den polnischen Herren gerichteten Schreiben kann man ganz deutlich diesen Verdacht herauslesen. „Denn, wenn Ew. Königl. Majestät nicht Ihren Einfluß aufbieten, die Gefahr abzuwenden, werden sich die Herren und der Adel des ganzen Königreichs gezwungen sehen, sich anderwärts zu wenden, von wo ihnen Hilfe kommen kann, und die Gemüter werden sich dem Gefühl der Ehrfurcht gegen das Königliche Haus entfremdet sehen" (Acta Tomiciana I).

Bald aber sahen sie sich gezwungen, sich zu fügen. Der ungarische Gesandte erschien und handelte eigenmächtig. Der Ton der an Sigmund gerichteten Schreiben der Senatoren wurde nun anders. Im Brief von 16. September sprachen sie ihr Beileid aus, billigten sogar die Reise Sigismunds nach Litauen, wo die Zwistigkeiten beigelegt werden sollten. ja sie nannten sogar Litauen „patrimonium Ew. Hoheit". Dennoch verlangten sie die Einhaltung der Union, begaben sich nicht zur Leiche Alexanders, um nicht etwa Zeugen der litauischen Wahl zu werden, schützten die Kürze der Zeit vor und entsendeten nur Nikolaus Firlej, Fahnenträger von Krakau, der indessen noch rechtzeitig anlangte. Er sollte zusammen mit dem Vizekanzler Matthias Drzewiecki die polnischen Herren entschuldigen und gleichzeitig gegen die eventuelle separate Wahl der Großfürsten Einspruch erheben. Trotzdem fand neun Tage nach dem Leichenbegängnis die feierliche Erhebung Sigismunds auf den litauischen Thron, wobei ihm Michael Gliński das Schwert reichte.

Es unterliegt jedoch keinem Zweifel, daß die litauischen Herren ihren ganzen Einfluß aufboten, um Gliński von Sigmunds Seite zu verdrängen. Der Verlauf dieser Bestrebungen ist uns nicht bekannt — wir wissen nur so viel, daß gleich nach Sigmunds Wahl der Hauptfeind des Fürsten, Johann Zebrzeziński, Gliński anklagte,

daß dieser nach Alexanders Tode, noch vor Sigmunds Ankunft, gesucht habe, sich des großfürstlichen Thrones zu bemächtigen, und berief sich auf das Zeugnis der litauischen Herren, die ja die polnischen Senatoren davon benachrichtigt haben sollen.

Der Großfürst konnte natürlicherweise diesen Anschuldigungen keinen Glauben schenken, nichtsdestoweniger wurde hiedurch seine Situation schwierig. Gliński hatte ihm zur Thronbesteigung verholfen, aber es erschien nicht möglich, sich auf ihn weiter zu verlassen, denn die Gegner waren im Vorteil. Gliński forderte jetzt Bezahlung, verlangte sie gewiß stürmisch, keck (wie er es auch später dem russischen Großfürsten gegenüber zu tun pflegte). Sigmund mußte für das Ansehen seiner Herrscherwürde sorgen, wollte die Streitigkeiten beilegen, die Verhältnisse ordnen. Die beiden Bundesgenossen konnten weiter nicht mehr zusammen gehen; ihre Bestrebungen waren einander diametral entgegengesetzt.

Sigmund berief den Landtag nach Grodno für Mitte November und da wurde die Sache anhängig gemacht. Die Magnaten drängten den König, sich zu entscheiden. Sie standen in Verbindung mit den polnischen Senatoren und zur Wahl schickten sie am 22. November eine Gesandtschaft, der auch Johann Zabrzeziński angehörte. Sigmund wählte nun den Mittelweg: er beließ Gliński in Würden und Ämtern, entzog ihm nur die Würde des Hofmarschalls unter dem Vorgeben, diese gebühre seinem Vorgänger, dem von den Russen im J. 1500 gefangen genommenen Hrehory Ostykowicz (also einem Radziwiłł). Der Fürst ritt im Gefolge des Prinzen mit 100 Pferden und mit ihm sein Bruder Iwan, Woiwode von Kiew.

Als aber Sigmund nach Verleihung des Privilegs vom 7. Dezember für Litauen, in welchem in einem Artikel schwere Strafen für Verleumdung angedroht wurden, sich auf den weiteren Weg gemacht hatte, „wurde er (wie er 1508 an Wassilij schrieb) von einigen Leuten eingeholt, welche der Partei Gliński angehört haben sollen und welche diesen nun anklagten, er habe Alexander durch Zauber aus dem Leben geschafft“. Tatsächlich war damals bei Sigmunds Gefolge Iwan Sapieha, Kanzler der Großfürstin Helena, eingetroffen, welcher als zweiter Angeber auftrat. (Genannt wird er aber erst von Kojałowicz, jedoch auf Grund des Dekretes, mit welchem über das Gliński entzogene Lissow verfügt wurde und in welchem der Fall beschrieben gewesen sein soll). Gliński geleitete zwar Sigmund noch weiter, er verlor aber die Starostei von Bielsk (das Schloß

von Bielsk wurde der Witwe Alexanders. Großfürstin Helene als Versorgung gegeben).

V. Über die Vorgänge vor der Wahl haben sich nur dürftige Nachrichten erhalten. In Kleinpolen hatte eine Versammlung in N. M. Korczyn und in Großpolen in Kolo am 12. Oktober stattgefunden; zu dieser war auch Graf Karlachky erschienen. Die Aussichten Sigmund gestalteten sich allmählich günstiger und der venetianische Gesandte in Buda berichtete (wahrscheinlich auf Grund der Relation des ungarischen Gesandten) unter dem 29. Oktober, daß die Bestätigung des Großfürsten Sigmund zum polnischen König zwar noch nicht erfolgt sei, da es zwischen diesen Völkern noch so manche strittige Punkte gebe, daß er sich aber ganz als König von Polen geriere, Briefe siegle und die laufenden Geschäfte erledige. Am 16. Oktober wurde vom Primas die Königswahl, die in Piotrków stattfinden sollte, für den 30. November anberaumt.

Über den Verlauf der Beratungen vor der Königswahl werden wir unterrichtet durch das Diarium der Danziger, welches eigentlich nur ein Fragment ist, da sie ja nur dasjenige notierten, woran sie sich beteiligten und was den Stadtsenat angehen konnte. Die in dem genannten Diarium angeführten Reden der Senatoren bestätigten das von uns oben über die in Polen herrschende öffentliche Meinung Gesagte. Johann Amor Tarnowski, ein Leliwite, erhebt schwere Anschuldigungen gegen den verstorbenen König, während ihn Johann Łaski in Schutz nimmt und, um die Aufmerksamkeit der Versammlung von den unleidigen Streitigkeiten und Klagen abzulenken, einen Plan der künftigen Reform entwirft, in dem die Grundzüge des künftigen Exekutionsprogramms im Keim enthalten sind. Die führende Rolle spielt Bischof Johann Lubrański, auf den sich die Redner berufen. Dieses Diarium ist schon wegen der damals herrschenden Ansichten und Meinungen ein außerordentlich interessantes Dokument. Das Bestreben der Senatoren ging hauptsächlich dahin, daß der Entschluß in ihrem engen Kreis gefaßt werde, damit die spätere Abstimmung eine bloße Formalität sei. So geschah es auch: am 7. Dezember versammelten sie sich und erklärten sich für Sigmund. Die Wahlzeremonie fand am 8. Dezember statt; anwesend waren auch die masowischen Landboten, ohne daß sie sich an der Abstimmung beteiligt hätten, auch der ungarische Gesandte Karlachky assistierte, der nun seine schwere Aufgabe als gelöst betrachten konnte. Die Wahl Sigmunds erfolgte

einhellig, und zwar wurde Sigmund nicht nur zum König von Polen, sondern auch zum Großfürsten von Litauen gewählt ohne Rücksicht auf das Fehlen der Herren aus Litauen, welche absichtlich einen Tag später in Piotrków eintrafen. Die Senatoren und der Adel, d. h. der Senat und der Reichstag, „welche hie Vertretung des ganzen Königreichs Polen bilden", erließen ein Nominationsdekret mit dem ausdrücklichen Vorbehalt, daß die Wahl Sigmunds auf Grund der freien Wahl und nicht des Erbrechtes erfolgt sei. Anwesend waren 36 Senatoren, das Wahldekret wurde auch von 32 Zeugen aus dem Adel, meist Dienern oder Anhängern der Jagellonen, unterzeichnet, unter ihnen findet sich Rafael Leszczyński, Sigmunds Abgesandter, und Nikolaus Firlej, welcher von Wilna zurückgekehrt war. Im Dekret wurden auch Gesandte an den gewählten König bestimmt.

Sigmund erschien am 20. Dezember in Mielnik, wohin er den litauischen Landtag wegen der Ankunft der Gesandten vom Khan Mendligerej einberufen hatte. Die Antwort auf diese Legation sollte zum Zeichen der Anerkennung der Union erst nach erfolgter Verständigung mit den polnischen Herren erfolgen. Die polnischen Gesandten trafen am 22. Dezember ein und wurden von Johann Zabrzeziński, empfangen. Stanislaw Janowicz und Iwan Sapieha machten sich auf den Weg, um den polnischen Senat über den Verlauf der Unterhandlungen zu verständigen.

Gliński's Gegner waren nun Herren der Situation geworden. Er ritt im Gefolge des Königs mit großer Erbitterung im Herzen. In Mielnik überreichte er eine in aller Form abgefaßte Anklage gegen Zabrzeziński wegen Verleumdung, aber der König verschob die Gerichtsverhandlung auf später. In Krakau, wo Sigmund am 20. Januar eintraf, lenkte Fürst Gliński die allgemeine Aufmerksamkeit auf sich (wie Decius schreibt). Die Krönung fand am 24. Januar statt. Der König versicherte bei seiner königlichen Ehre in Gegenwart des ganzen Senats, daß Gliński unschuldig sei (wie dieser in seinem Briefen 1509 schreibt), aber zur Gerichtsverhandlung ließ er es nicht kommen und durfte es auch wohl nicht, da ja sonst seine Konspiration gegen die Union klar zutage getreten wäre. Gliński wollte jedoch Krakau nicht verlassen und drang in den König, die Sache zu entscheiden; darauf verbot der Herrscher ihn vorzulassen..' Da begab sich der schwer Gekränkte am 27. März (das Datum gibt Decius an: Gliński war wahrscheinlich bei Johann Boner zu

Gaste) nach Buda zu König Wladislaw, um diesen um Schutz zu bitten. Der ungarische König soll nach Gliński's Worten in Gegenwart der Herren seine Sache gerecht befunden haben und schickte an den Bruder als Gesandten Johann Pniowski. Mit diesem kam Gliński nach Wilna am 16. Juni, wo der König Anstalten zum Krieg mit Moskau traf. Sigmund versprach in Gegenwart des ungarischen Abgesandten die Sache auf dem nächsten Reichstag zu Mińsk zu erledigen. Der Fürst hatte sich auch an den Khan Mendligerej gewendet, der damals mit Polen gegen Moskau verbündet war, und ein Brief von diesem langte in Wilna am 11. Juli an. Aber auch auf dem im August in Mińsk stattgefundenen Reichstag wurde die leidige Angelegenheit nicht erledigt, da der König diese peinliche Sache vor dem Krieg nicht in Angriff nehmen wollte. Damals soll Gliński die bezeichnenden Worte gesagt haben, die ihm von Herberstein in den Mund gelegt werden, „er wolle nun einen Schritt tun, welcher ihn und den König einmal gereuen werde“, obwohl derartige Äußerungen selten authentisch sind. Der Fürst suchte noch seine Mitgenossen von ehemals auf: Erasmus Ciołek in Pultusk (am 17. September) und die großpolnischen Herren (am 29. September war er in Posen), aber diese sahen sich wahrscheinlich außer Stande, ihm zu helfen. Jetzt erst beschloß er, sich selbst Gerechtigkeit zu verschaffen, ließ sich in geheime Unterhandlungen mit den unzufriedenen, von Moskau gewonnenen ruthenischen Herren ein, schaffte Zabrzeziński am 2. Februar 1508 in Grodno aus dem Leben und... betrat nun ganz offen den Weg des Verbrechens und des Verrates.

Dies alles liegt bereits außer dem Bereich unserer Untersuchungen, aber wir müssen noch bemerken, daß die von Sigmund selbst gegen Gliński erhobenen Anschuldigungen wegen verschiedener Verbrechen vor dem Verrat erst allmählich auftauchen, je mehr sich der Fürst in seinen verderblichen Plänen verstrickt. In seinem Briefe an Mendligerej vom 11. Februar und 30. April macht er davon (mit Ausnahme der jüngsten Verbrechen) noch keine Erwähnung, erst im Brief vom 11. Juni ist die Rede von einem Staatsstreich nach Alexanders Tode, und im Briefe an Wassilij vom 21. Juni wird die Absicht, den König aus dem Leben zu schaffen, erwähnt mit Berufung auf die Angaben der Großfürstin Helena. Es ist bekannt, daß Sigmund im Jahr 1514 (sogar nach dem Verlust von Smoleńsk) auf Wladislaws Verwendung dem Gliński verzeihen

wollte und zu ihm Trepka schickte. Aber damals geschah das Schändlichste: die litauischen Herren unterrichteten davon den Großfürsten von Moskau, Trepka wurde ergriffen, und Gliński wanderte für lange Jahre ins Gefängnis.

In diesen Ereignissen sehen wir eine große Tragödie, welche einen düsteren Schatten auf die ersten Herrscherjahre Sigismunds des Alten wirft, auch finden wir hier eine historische Fälschung, eine der grellsten, die es überhaupt gibt. Fünfzehn Jahre nach den Ereignissen bildet sich eine tendenziöse Legende, welche nicht nur mit dem wirklichen Sachverhalt nicht im Einklang, sondern in den wesentlichsten Punkten geradezu im grellsten Widerspruch steht. Niemand sucht sie richtigzustellen, niemand protestiert, obwohl die Hauptbeteiligten und zahlreiche Zeugen noch am Leben sind. Wir müssen fragen, wie das überhaupt geschehen konnte.

Vor allem ist daran Gliński selbst schuld. Von ungezügelter, leidenschaftlicher Rachsucht getrieben, häufte er Untaten auf Untaten, so daß alle Anklagen seiner Gegner glaubwürdig erscheinen mußten: zu dem ersten Verbrechen gesellte sich der Verrat, nach dem Verrat wurde er zum bösen Geist Polens und Litauens, Schöpfer der großen Allianz nördlicher Mächte, Urheber des schmerzvollen Verlustes von Smoleńsk. Er wurde förmlich zum Dämon allen nationalen Unglückes, und man traute ihm jede Untat zu. Sowie Sigmund selbst schließlich an die verbrecherischen Absichten Gliński's vor der Wahl glaubte oder eigentlich glauben wollte, obwohl die vorgebrachten Beweise durchaus ungenügend erschienen, um die Sache vor Gerichte anhängig zu machen, so sahen sich auch die Mitgenossen Gliński's — man könnte sagen, der Suggestion erliegend — zum Schweigen gezwungen angesichts der unerhörten späteren Verbrechen. Er wurde nun der Sündenbock, welcher geeignet erschien, die Schuld an allen Mißhelligkeiten und Verwirrungen zu tragen, also auch an dem Zwiespalt zwischen Alexander und den Magnaten, an der Verletzung der Union, da man sich nicht getraute, diese Schuld Sigmund zuzumuten, und es auch nicht wollte, geradeso wie man auch nicht wagte davon zu sprechen, daß Sigmunds Wahl auf irgendwelche Schwierigkeiten gestoßen wäre.

Die Ergänzungen und Berichtigungen in der zweiten Ausgabe

der Chronik von Miechowita wurden „auf Befehl des polnischen Senats“ vorgenommen, wie sich der Herausgeber Decius in der Vorrede äußert.

Es ist bereits der Beweis dafür erbracht worden (von Bostel), daß diese Ergänzungen zum großen Teil von Johann Łaski herrühren, der wirklich ganz allein von verschiedenen Einzelheiten unterrichtet sein konnte (z. B. von dem Briefe Gliński's an Sigmund) und der durch deren Mitteilung nicht nur sich selbst im hellsten Lichte erscheinen ließ, sondern sich gleichzeitig von dem Vorwurf reinigte, daß er als Kanzler des Reiches, vom Senat am am königlichen Hoflager bestellt, eine Verletzung der Union nicht verhütet habe. Aber er ging noch weiter: er schrieb Gliński zu, daß dieser dem König eingeflüstert habe, sich einiger litauischer Herren in Brześć heimlich zu entledigen (während Łaski diesen Anschlag vereitelt habe), daß er einen Kurpfuscher bei dem sterbenskranken König protegierte (wovon Miechowita in der ersten Ausgabe weitläufig berichtet, ohne indessen seine Verbindung mit Gliński auch nur mit einem Worte zu streifen), daß er den König zum vorzeitigen Aufbruch nach Lida gezwungen und dadurch dessen früheres Ableben beschleunigt habe u. drgl. Dadurch begründete er gewissermaßen den Verdacht bezüglich des Staatsstreiches, für welchen er ja keinen positiven Beweis erbrachte. Handelt er hier mit vollem Bewußtsein, oder folgt er der herrschenden Meinung? Das Gedächtnis verließ ihn zwar, er warf die Ereignisse der letzten Lebenstage Alexanders durcheinander, aber schließlich — ist er der Schöpfer der Tradition, welche sich bis auf den heutigen Tag erhalten hat.

Diese Tradition erhielt sich, trotzdem wir bei den zeitgenössischen Historikern, wie bei Decius [welcher in seinem verworrenen Bericht von der Empörung Gliński's die Bemerkung fallen läßt, daß Gliński verleumdet (insimulatus) worden sei] und bei Wapowski recht zahlreiche Vorbehalte finden. Wapowski folgte indessen der Tradition und fügte, wahrscheinlich Łaski folgend, hinzu, daß sich Gliński mit den Ruthenen verständigt und das Schisma unterstützt und gefördert haben solle. Angaben, welche wiederum Stanislaus Górski in seine Tomiciana aufgenommen hat. Die Legende wurde immer glaubwürdiger und wuchs, obwohl das Werk Herbersteins, bei welchem die ganze Geschichte in wesentlich anderem Lichte dargestellt ist, Kromer bekannt war. Bei Stryjkowski wird Gliń-

ski schon zum Bekenner der griechischen Kirche. zum Herrn von halb Litauen und er soll sich geäußert haben: „solange man die mächtigsten Herren in Litauen nicht um Hauptes Länge kürzer macht. so lange wird kein Friede ins Land kommen". Vergeblich bemühte sich der gewissenhafte Pater Kojałowicz in seiner „Geschichte Litauens", die gegen den Fürsten erhobenen Anwürfe auf ihr richtiges Maß zurückzuführen. ja er war sogar der Wahrheit auf der Spur. Die Tradition erwies sich doch stärker und vielleicht auch — notwendiger. Ruthenische Schriftsteller erblicken in Gliński den Helden ihres Volkes, die russischen — wenn auch lange nicht alle — den Beschützer des Schismas. Aber dafür fehlt jede Begründung. Von unseren Historikern zweifelte Kasimir Stadnicki an dem Plan des Staatsstreiches, und Adolf Pawiński, der Herausgeber der Rechnungen des schlesischen Prinzen, nannte Gliński geradezu „einen gewichtigen Parteigänger Sigmunds", ohne indessen näher auf diesen Punkt einzugehen.

Der wirkliche Sachverhalt wurde also erst durch die Erforschung des bislang in Archiven verborgen liegenden Aktenmaterials entschleiert.

Nach der Erforschung erscheint nun die Wahl Sigmunds in wesentlich anderem Lichte, als sie durch die Tradition überliefert wurde; wir verstehen nicht nur besser die schwierige Lage des Königs in seinen ersten Herrscherjahren, den Umstand, daß der Monarch sich auf ganz neue Menschen stützte. die er von Glogau mitgebracht hatte. sondern sehen auch. was wichtiger ist, daß diese Akten viel neues Licht auf die polnisch-litauische Union werfen. In den diesem Gegenstande bisher gewidmeten Untersuchungen wurde ein und zwar vielleicht der wichtigste Faktor, nämlich der dynastische. nicht genügend berücksichtigt.

Den Jagellonen lag viel an ihrem litauischen Erblande. Sie wollten sich desselben nicht entäußern, selbst um den Preis eines engeren Bündnisses mit Polen, welches Bündnis sie geschaffen hatten und mehr als sonst jemand schützten. Hier ist nach meiner Ansicht. der Hauptgrund dafür zu suchen. warum der endgültige Abschluß so lange. bis zu den Zeiten des kinderlosen Sigmund August hinausgeschoben wurde. Die Feststellung der Tatsache. daß die Jagellonen der gemeinsamen Wahl von Polen und Litauen entgegenwirkten. tut ihnen indessen keinen Abbruch. Sie waren ja Dynasten, geradeso wie die Luxemburger, Valois und

Habsburger, welche immer auf das Wachstum ihrer Hausmacht bedacht waren. Sie lebten und herrschten in der Epoche großer Dynastien, wo die Interessen der Völker und Länder mit den dynastischen Bestrebungen, aus denen dann die ersten mächtigen Staatsorganismen erwuchsen, in eins verflossen.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15. Stycznia 1910.

BULLETIN INTERNATIONAL

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

(*a*) Classe de Philologie,
(*b*) Classe d'Histoire et de Philosophie,
(*c*) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie, (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1910

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1911

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1 et 2. Janvier — Février. 1910.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 JANVIER 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Materyały i prace Komisyi językowej«. *(Matériaux et travaux de la Commission linguistique).* tome IV, 8 o. p. 487, 1 carte géographique et 12 tables.

P. Kopko: »Krytyczny rozbiór gramatyki narodowej O. Kopczyńskiego«. *(Analyse critique de la Grammaire de la langue polonaise de O. Kopczyński).* 8-o, p. 94.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. A. Kurpiel: *„Jean de Curris Dantiscus, évêque de Warmie. Première partie (1485—1519)“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Chybiński: *„La tablature des orgues de Jean de Lublin. Première partie (1540)“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Chybiński: *„Théorie mensurale dans les traités polonais consacrés à la musique de la première moitié du XVI siècle“.*

SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1910

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

K. NITSCH: »Próba ugrupowania gwar polskich«. *(Essai de classification des dialectes polonais)*, 8-o, p. 32.

M. L. STERNBACH présente son travail: *„Kairos et Metannoia de Lysippe. Étude archéologique“.*

M. P. BIEŃKOWSKI présente son travail: *„Sur quelques objets d'art antique à Cracovie“.*

Le Secrétaire présente le travail de M. J. GRZEGORZEWSKI: *„Le tombeau de Ladislas, dit „le Warnésien“, roi de Pologne et de Hongrie“.*

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 janvier 1910.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 17 JANVIER 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

A. BERGER: »Dotis dictio w prawie rzymskiem«. *(La „dotis dictio“ dans le droit romain)*, 8-o. p. 135.

W. SOBIESKI: »Polska a Hugonoci po Nocy św. Bartłomieja«. *(La Pologne et les huguenots au lendemain de la Saint-Barthélemy)*, 8-o, p. 231.

ST. SZYDELSKI: »Konstanty Zieliński. Arcybiskup lwowski«. *(Constantin Zieliński, archevêque de Léopol)*, 8-o, p. 195.

ST. WASZYNSKI: »Dzierżawa i najem u społeczeństw starożytnych. Część I. Wchód«. *(Les baux de fermage et de louage dans les sociétés antiques. — I-ère partie. — Orient)*, 8-o, p. 36.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. SOKOLNICKI: *„Bilan de l'action diplomatique polonaise à Paris en 1831“.*

SÉANCE DU 21 FÉVRIER 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Szelągowski: *„Les limites territoriales de la Pologne et de la Ruthénie au X—XI siècle“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Sobeski: *„La raison d'être de la méthode objective appliquée à l'esthétique“*.

Résumés

1. M. ZDZIECHOWSKI. **Idea duszy świata w literaturze i filozofii XIX-go stulecia.** ***(Idee der Weltseele in der Literatur und Philosophie des XIX. Jahrhunderts).***

Vorliegende Betrachtungen stehen im engsten Zusammenhang mit der Abhandlung über die Geburt des Pessimismus. In der Einleitung führt Verfasser die Ansichten des Professors L. v. Schröder an, welcher bei der Besprechung der Blüte der indischen Studien im XIX. Jh. sich der Bezeichnung „Indische Renaissance“ bediente, und zwar in gleichem Sinne, wie man von der Wiedergeburt der klassischen Studien im XV. Jh. spricht.

Die Frucht der indischen Renaissance ist in der pessimistischen Philosophie enthalten. Verfasser befaßt sich in seiner Abhandlung mit dem Einfluß dieser Philosophie auf die christliche Welt, wie er uns in einigen christlichen Denkern entgegentritt, nämlich in ihren Versuchen, dasjenige zu Gunsten des Christentums zu assimilieren, was das Wesen und die Wahrheit des Pessimismus bildet.

Bei Betrachtungen über die Unmöglichkeit einer Erklärung, wie denn der blinde Wille zum Leben die unendliche Mannigfaltigkeit von Erscheinungen erzeugen könne, die alle in kausaler Verbindung stehen und in der Entfaltung des Bewußtseins und der Vernunft gipfeln, gelangte Schopenhauer zu dem Schluß, daß zwischen der Welt des Willens und der Vorstellung noch eine vermittelnde Welt bestehen müsse. Das seien die Ideen als ewige Formen der Dinge.

Indem aber Schopenhauer diesen Platonischen Gedanken aufnahm und im Lichte der Kantischen Philosophie betrachtete, näherte er sich — wie Deussen nachweist — der Philosophie des Vedanta. Indem er anerkannte, daß die Ideen eine Einheit in der Vielheit seien, zog er eine strenge Grenze zwischen der logischen

Einheit, welche geschaffen wird, wenn man von Empfindungen über Vorstellungen zu Begriffen fortschreitet, und der metaphysischen Einheit, die sich in den Dingen als Äußerung der dieselben gestaltenden Ideen offenbart.

Ideen sind unitas ante rem; indem sie uns Objektivationem des Willens vorstellen, bilden sie auch Vorbilder für alles, was existiert. Daraus ergab sich nun ein neuer Mißstand. Bewußt ist der Wille nicht, indem er sich aber in der Welt der Vorbilder offenbart, zeichnet er sich durch einen unerschöpflichen Reichtum an Einfällen, Mitteln und Zwecken aus. Schopenhauer fand besonderen Gefallen daran, sich diesen Willen als genialen Meister zu denken, der mit minutiöser Genauigkeit und sorgfältigster Abwägung des Details sein Werk aufbaut. — Kann aber ein genialer Meister unbewußt schaffen? Hier eröffnet sich eben der von Schopenhauers Lehre von dem Willen in der Welt der Ideen und Vorbilder zu dem Theismus führende Weg. Doch dieser Denker empfand unüberwindlichen Widerwillen gegen allem Theismus, da ihm die Anerkennung eines vernünftigen Ursprunges der Welt als flacher Optimismus erschien, der über das Übel hinwegsieht und die Bedeutung der Leidens einfach ignoriert.

Und doch ließ sich nach Verfassers Meinung ein Ausweg aus diesem Dilemma eben dort finden, wo ihn Schopenhauer nicht suchte, nämlich in der christlichen Weltanschauung. Setzt man ein vermittelndes Wesen zwischen dem absoluten Weltprinzip und der Welt der Erscheinungen als metaphysische Notwendigkeit voraus, so kann man dieses Mittelwesen als geschaffenen Willen bezeichnen und auf diese Weise von dem schöpferischen Willen, d. h. Gott, unterscheiden.

Dieser geschaffene Wille ist nun die wirkliche Substanz des Weltalls, ist mater rerum, und als solche hat er zwei Wege vor sich: entweder mit Gott oder gegen Gott. Indem er sich gegen Gott affirmiert, entfernt er sich von seinem Vorbild und wird zur Quelle des Bösen, „in dem die Welt liegt". Dieser Wille findet seinen höchsten Ausdruck im Menschen, dem denkenden Wesen. Dieser erringt durch seine Vernunft das Bewußtsein, daß sein nach eigensüchtigen Zwecken strebender und infolgedessen sich von Gott entfernender Wille ein böser Wille ist. Diesen Willen kann er verneinen und durch Vernichtung dieses Prinzips des Alls sich von der Welt befreien — wie Schopenhauer lehrte —, oder er kann

ihn umgestalten und daraus ein Mittel zur Vergöttlichung der Welt schaffen — so predigt der christliche Glaube. und darin sehen wir dessen Überlegenheit.

Versuche einer solchen Christianisierung der pessimistischen Weltanschauung sind von drei Denkern gemacht worden: von Schelling am Beginn des verflossenen Jahrhunderts. Karl Secretan um dessen Mitte. Wladimir Solowjew am Ausgang.

Um jedoch gebührend ihre Versuche zu verstehen und zu würdigen. müssen wir sie mit der Ansicht über das Verhältnis des Bösen zu Gott vergleichen. wie sie von den Kirchenvätern in den ersten Anfängen der christlichen Lehre ausgebildet worden ist und wie sie in der christlichen Welt allgemeine Anerkennung gewonnen hat.

Verfasser befaßt sich eingehend mit der Theodicee des hl. Augustin. Unter den Denkern der drei ersten Jahrhunderte hat der hl. Augustin die Macht und den Schrecken des Bösen am tiefsten erfaßt und erschien mithin vor allen anderen als besonders berufen, die große Aufgabe zu lösen: in seiner Philosophie ist sie von grundlegender Bedeutung. und tatsächlich trägt der ganze christliche Westen das unvertilgbare Gepräge seines Geistes; seine Lehre diente als Grundlage für die katholische, dann auch für die protestantische Theologie. Nach seiner Lehre ist das Böse nicht ein selbständiges. ursprüngliches Element. sondern besteht nur in dem Mangel des Guten und. da nun die Begriffe von Gut und Sein in Gott verschmelzen. im Mangel des Seins; es ist gleichsam etwas Nichtexistierendes (quasi-nihil). Wie sehr diese Ansicht in das Wesen der katholischen Philosophie übergegangen ist, zeigt Verfasser an Beispielen der apologetischen Schriften zweier hervorragender polnischer Theologen: P. Semenenko und P. Marian Morawski.

Augustins Lehre verdankt ihre Anregung dem Kampfe mit dem Manichäismus. in dem die Ansicht von dem Bösen als einer dem Guten gleichalten und gleichbedeutenden Kraft ein deutliches Gepräge des Pessimismus an sich trägt. Auch die Gnostiker beschäftigte das Problem des Bösen.

Aber während in den ersten Jahrhunderten des Christentums die Kirchenlehre dem Pessimismus der Manichäer und Gnostiker. einem relativen. durch Gottesglauben gemilderten Pessimismus. ein entschiedenes Nei entgegensetzte, so nötigte sich im vergangenen Jahrhundert der absolute Pessimus Schopenhauers dem christ-

lichen Gedanken auf und zwang einige seiner hervorragenden Vertreter, einen tieferen Einblick in das im Christentum enthaltene pessimistische Element zu tun und im weiteren Verfolg dieser Gedankenfolge eine Synthesis der pessimistischen Philosophie mit dem Christentum, oder Asiens mit Europa — nach welcher ja die geschichtliche Entwicklung hinzielt — anzubahnen.

Den ersten Versuch in dieser Richtung bildet Schellings Abhandlung „über das Wesen der menschlichen Freiheit usw." (1809). Dieser große Intuitionist hat die pessimistische Philosophie vorgeahnt, und derselben vorgreifend bereits eine Lösung des Bösen gegeben, welche nicht nur der christlichen Weltanschauung nicht widerstritt, sondern sie vielmehr vertiefte. Um die Entstehung des Bösen zu erklären, da doch Gott alles sei und außer Gott nichts da sei, führte Schelling in das Wesen Gottes das gottfremde Prinzip der Natur ein, dasjenige, „was in Gott nicht er selbst ist", und aus diesem Prinzip leitete er alles ab, was da ist. In jedem Wesen muß man nach Schellings Ansicht unterscheiden zwischen dem, was es ist, und dem, aus was es entstanden ist, also zwischen seiner Existenz und dem Grund von Existenz. Es ist nun dieser Grund von Existenz in Gott nicht Gott im engeren Sinn, ein existierender Gott, sondern Natur in Gott, etwas von Ihm untrennbares und doch wesentlich anderes. Mit anderen Worten sind in Gott zwei Willen enthalten: der Wille des Grundes (oder was Schopenhauer Wille zum Leben nannte und als einzigen Grund von Existenz erkannte), und der freie bewußte Wille der Liebe. Der Zweck der Schöpfung besteht in der Überwindung des blinden und starren Willens und dessen Wandlung in den Willen der Liebe, in Gut. Auf diese Weise wurde der Pessimismus, noch bevor er von Schopenhauer erfaßt worden war, schon von Schelling christianisiert und hat zur Vertiefung des christlichen Ideengehaltes geführt. Statt über das Böse hinwegzusehen, wie man bis dahin zu tun pflegte, statt darin nur den Mangel des Guten, also ein minderes Gut, nur ein sich aus menschlicher Gebrechlichkeit ergebendes Übel zu erblicken, fand Schelling den Mut, das Böse in den Abgrund der Natur in Gott zu versetzen und es in seiner grauenhaften Gestalt, so wie es ist, darzustellen. Dadurch hat er unseren Begriff von Gott und in weiterer Folge von dem Verhältnis des Menschen zu Gott vertieft. Da nun das Böse eine ursprüngliche, in den Tiefen der Natur in Gott enthaltene Macht ist, so offenbart sich

in der Bekämpfung des Bösen die Existenz Gottes. oder Gott erscheint uns **vor allem** als Leben. und infolgedessen wird in dem Verhältnis des Menschen zu Gott das Prinzip der Tat, d. h. das Mitwirken mit Gott viel stärker angedeutet als in anderen Systemen, welche die Macht des Bösen verringerten.

Wäre die Möglichkeit des Bösen in „der Natur in Gott" nicht vorhanden. so hätte sich Gott nicht geoffenbart. er wäre nur eine Abstraktion und nicht Leben: „damit das Böse nicht wäre. müßte Gott selbst nicht sein".

Eine weitere Entwicklung dieses in der Abhandlung über das Wesen der menschlichen Freiheit enthaltenen Ideenganges sind alle späteren Schriften und Vorträge Schellings. Von besonderer Bedeutung ist nach Verfassers Meinung die Abhandlung über die Weltalter. Hier entwickelt Schelling seine Ansicht über die „Natur in Gott" und unterscheidet in diesem Begriff zwei Dinge: den platonischen Begriff der Weltseele und den jüdischen der Weisheit, welche bei Gott die „Arbeiterin aller Dinge ist".

Die Weltseele ist die Mutter aller Dinge, der Same, aus welchem sich alle Formen entwickelt haben. die Weisheit (Σοφία) dagegen ist gleichsam ein Spiegel, in dem Gott alle seine Pläne sieht, ein ewiges Musterbild für die Weltseele, der unmittelbare Gegenstand Gottes, die objektive Seite seines Geistes. Dieser Gedanke wird später zur Grundlage des philosophischen Systems von Sołowjew. Das Böse stammt aber nicht daher, weil die Weltseele sich von ihrem Vorbild entfernt hat. In der Weltseele findet vielmehr ein unausgesetzter Kampf einander widersprechender Elemente. und das Böse ist nur der Ausdruck jener Mächte, die sich Gott widersetzen. In seiner späteren Satanologie personifiziert Schelling das Böse in der Gestalt Satans.

In Schellings Philosophie war allenfalls ein Widerspruch enthalten. dessen Beseitigung menschliche Kräfte überstieg. Schelling affirmierte die absolute Willensfreiheit Gottes und beschränkte sie gleichzeitig dadurch, daß er sie auf einen einmaligen urewigen Akt reduzierte: Gott hatte nämlich zwei Wege vor sich gehabt, entweder sich zu offenbaren, oder sich zu verschließen. Gott hatte das erstere gewählt. aber nachdem dies nun einmal geschehen war, konnte er sich nicht anders offenbaren, als er es getan hatte, da er durch seine Natur eingeschränkt war; kurz Notwendigkeit und Freiheit waren in Gott so ineinander verschlungen, daß Schelling

diese Verschlingung nicht zu lösen vermochte, obwohl er sich dieses Ziel in seiner Abhandlung über die Weltalter steckte.

Unter Schellings Einfluß entstand die „Philosophie der Freiheit“ von Secrétan (1848—9). Das Zeitalter, in dem man schon an die Möglichkeit des absoluten Wissens zu glauben aufgehört hatte, drückte ihr ihren Stempel auf. Secretan unterscheidet sich von Schelling und den zeitgenössischen Meistern der deutschen Philosophie durch autokritische Bescheidenheit und betrachtet sein System nicht als endgültige Lösung des Problems, sondern nur als Versuch einer Erklärung des Weltalls, von dessen Unzulänglichkeit er sich selbst klare Rechenschaft gibt. Mit Schelling definiert er Gott als absolute Freiheit: Je suis ce que je veux. Aber diese Definition ist — wie er bemerkt — noch nicht Erkenntnis, das ist nur das äußerste Ziel unseres Gedankens: „zum Begriff der absoluten Freiheit gelangen wir zwar, doch sind wir außerstande, sie zu erfassen“. Ist nun Gott absolut frei, so kann in Ihm ein seine Freiheit einschränkendes Prinzip der „Natur in Gott“ nicht enthalten sein. Die Welt ist ein freies Produkt des schöpferischen Willens; da sie nun aus seinem Willen entstanden ist, so ist sie auch Wille, und zwar geschaffener Wille, in dem die Keime von allem, was da ist, enthalten sind. Secrétan nennt ihn nicht Weltseele, sondern einfach Gechöpf (Créature). Das Bewußtsein von der Macht des Bösen ist bei Secrétan so stark und tief, daß er nicht annimmt, daß die Welt durch die Vernunft als Werk der Vernunft erklärt werden könnte; die Welt ist irrationel, und man muß das Böse, um sich dessen Erklärung zu erleichtern, mit dem Akt der Weltschöpfung in Zusammenhang bringen und es als Ergebnis einer unglücklichen und verbrecherischen Determination des Geschöpfes in dem Augenblick, als er aus der Hand des Schöpfers hervorgegangen ist, auffassen. Das Geschöpf (Créature) ist gefallen und, da es Weltsubstanz ist und wir darin mit ihm eins sind, so sind wir zugleich mit ihm gefallen. Wir haben gesündigt, noch ehe wir auf die Welt gekommen waren. Dieser Sündenfall erfordert Erlösung — und auf diesem Wege betritt Secrétan die Schwelle des Christentums. Dieser ganzen Beweisführung kommt aber nach seiner Meinung nur eine Hilfsbedeutung zu. Als Hauptbeweis für die Existenz Gottes und der sittlichen Weltordnung gilt ihm der Imperativ der Pflicht.

Secrétan schlägt die Brücke zwischen Kant und Schelling. Wir müssen — wie er beweist — von der Annahme der absoluten Frei-

heit ausgehen, wenn wir die Wirklichkeit unserer Freiheit begreifen wollen; wir müssen ferner an unsere Freiheit glauben, um an die Pflicht zu glauben und dieser Glaube ist unsere Pflicht. Secretans Lehre stellt uns eine Simplifikation des Schellingschen Systems durch einen klaren und nüchternen lateinischen Geist dar. Der Wert und die Bedeutung der Lehre Secrétans wird nach Verfassers Ansicht durch den Reiz ihres Schöpfers noch mehr gehoben, die Lehre ist das Produkt einer Seele, welche vom Gefühl Gottes und der Schuldigkeit gegen Gott durchdrungen ist und dieses Gefühl zu begründen sucht. Die Folgerichtigkeit des Denkens geht hier Hand in Hand mit poetischem Schwung und schöner Form.

Sowohl Schelling wie Secrétan haben sich auf protestantischem Boden entwickelt. Die Bedeutung der Philosophie Solowjews liegt nach dem Verfasser darin, daß er die Lehre von der Weltseele, ihrem Fall, welcher die Quelle des Bösen ist, von ihrer Sehnsucht nach der Rückkehr zu Gott in die Kirchenlehre einführen wollte. Daß er von Geburt kein Katholik war und die Kirche für ihn nicht verantwortlich ist, kommt nach Verfassers Ansicht weniger in Betracht angesichts dessen, daß die leitende Idee seines Lebens und seiner Philosophie der Glaube an die von Christus eingesetzte allgemeine Kirche bildete und daß er darauf die Notwendigkeit der Anerkennung des Primats des Papstes stützte.

Die Lehre Secrétans war wahrscheinlich Solowjew wenig bekannt, aber er steht ihr dennoch nahe, weil auch bei ihm die moralische Basis des Glaubens von grundlegender Bedeutung ist. Gott ist — wie Solowjew ausführt — durchaus keine sich uns von außen gegen unseren Willen aufdrängende Tatsache, sondern von Gott zeugt das Gewissen, und deswegen ist der Glaube eine sittliche Pflicht des Menschen. Das Gewissen sagt uns aber nur, daß Gott ist; was er aber ist, das lehrt uns erst die innere Erfahrung, welche uns zum mystischen Wissen führt. Den Begriff dieses Wissens verknüpft Solowjew innig mit dem Begriff des Prophetentums. Das prophetische Prinzip ist ein unentbehrlicher Faktor in unserem Leben.

Die Propheten sind Repräsentanten der Zukunft, der zukünftigen idealen Ordnung, Führer der Menschheit nach dem Reich Gottes, in der Kirche — die Krone ihres Wirkens und Lebens. Den Weg zum mystischen Wissen und dem Prophetentum ebnet natürlich die Heiligkeit. Diesen Weg sucht Solowjew zu gehen, und die phi-

losophische Erfassung dieser Bestrebungen finden wir in seiner Abhandlung „Die religiösen Grundlagen des Lebens“.

Indessen obwohl Solowjew um vieles stärker die Bedeutung der inneren Erfahrung als der „Offenbarung des göttlichen Prinzips im Menschen“ für die Erkenntnis der Wahrheit betont — und darin liegt seine Originalität — steht er dennoch ganz unter Schellings Einfluß. Um sich zu offenbaren, braucht das Absolute etwas, worin es sich offenbaren könnte, aber außerhalb des Absoluten, welches wir als Alleinheit auffassen, befindet sich nichts. Um aus diesem Widerspruch herauszukommen, muß man annehmen, daß außer dem Absoluten, welches existiert, noch das besteht, was zum Absoluten wird, was Schelling „Natur in Gott“ nannte. In diesem unmittelbaren Objekte Gottes unterscheidet Sołowjew, unstreitig unter dem Einfluß von Schellings Lehre über die Weltalter, das göttliche Prinzip des Alleinheit und das Prinzip der Natur als desjenigen Substrats, in welchem sich die göttliche Alleinheit realisiert. Das erstere ist die Sophia, das letztere die Weltseele. In diesem Substrat ist die Möglichkeit des Chaos oder des Bösen enthalten, und diese Möglichkeit wird zur Wirklichkeit in dem Augenblick, wo Gott sich des Reagierens gegen diese Möglichkeit enthält; — hier liegt der Anfang der Welt und der Beginn des Bösen. Die Welt ist also nach Schelling und Sołowjew durchaus nicht das Ergebnis eines positiven Aktes Gottes. — Die von Gott losgelöste Weltseele sehnt sich nach Gott, die Geschichte ist das Spiegelbild dieser Sehnsucht und ihr Ergebnis die Menschwerdung des Wortes auf Erden. Von nun an wird die Gottähnlichkeit das Ziel der Geschichte — Christus muß seine Wohnung in jedem Herzen aufschlagen, damit die Menschheit sein mystischer Leib werde. Zu diesem Zwecke hat er die Kirche eingesetzt.

Solowjews Größe ist nach dem Verfasser nicht so sehr in seiner Philosophie zu suchen, als vielmehr in dem gewaltigen Verlangen, die Welt in Gottesreich zu verwandeln, und in den gewaltigen aus dieser Quelle fließenden Eingebungen, so daß er den Propheten Israels an die Seite gestellt werden kann. Dieses Übergewicht des messianischen Prinzips drückt den Ideen Sołowjews einen originellen slavischen Stempel auf im Gegensatze zu den Systemen Schellings und Secretans. Seine Eingebungen legte er auch in lyrischen Gedichten nieder, wie denn überhaupt seine ganze Philosophie vom lyrischen Schwung getragen wird.

Die lyrische schöpferische Tätigkeit Solowjews untersucht Verfasser in erschöpfender Weise und zeigt, daß zum genauen Verständnis der geistigen Tiefe dieses Denkers, in welcher seine philosophischen Ideen geboren wurden und zur Klahrheit gelangten, diese lyrischen Schöpfungen ein unentbehrliches Hilfsmittel bilden und daß er wegen seiner poetischen Schaffenstätigkeit zu den ersten Lyrikern der Weltliteratur gezählt werden darf.

Die philosophischen Systeme Schellings, Secretans und Solowjews bilden Versuche einer Assimilierung des Pessimismus durch die vom christlichen Geist geleitete Metaphysik.

Außerdem hat die pessimistische Philosophie das religiöse Gefühl vertieft, und diese Vertiefung bildet den Ausgangspunkt für neue Richtungen in der christlichen Welt.

Diesen Gegenstand behandelt der Verfasser in dem dritten Teil seines Werkes.

---

00. LADISLAS SEMKOWICZ. **O roczniku t. zw. świętokrzyskim dawnym.** *(„Les anciennes annales de l'abbaye de S. Croix").*

L'auteur expose d'abord les motifs qui l'ont déterminé à reviser les études jusqu'ici publiées sur le plus ancien monument écrit de l'histoire en Pologne. Aucun des savatns, polonais ou allemands qui s'en sont occupés, n'a pas eu entre les mains l'original lui même, mais uniquement la copie et la description qu'en donne Arndt dans les „Monumenta Germaniae". En examinant le texte manuscrit l'auteur s'est aperçu que non seulement Arndt est incomplet en ce qui concerne ces antiques Annales, mais qu'il commet certaines erreurs.

L'auteur a divisé son travail en deux parties: dans la première, il retrace l'histoire du codex qui renferme les „Annales"; la seconde est consacrée aux Annales mêmes.

I. Histoire du Codex. D'après des inscriptions qu'on lit sur la reliure, l'auteur est parvenu à se rendre compte des pérégrinations qu'a a subies le codex à travers huit siècles, de nos jours au moment où il a été écrit. Le manuscrit faisant actuellement partie de la bibliothèque impériale de S. Pétersbourg, avait appartenu à la célèbre bibliothèque Zaluski, ainsi qu'en témoigne une note manuscrite de cet amateur. Celui-ci l'avait probablement tiré du

monastère de Sainte-Croix, à Łysiec, où, ainsi que le montrent des notes manuscrites, il se trouvait depuis la seconde moitié du XV-e siècle. Il appartenait précédemment au Chapitre de Cracovie, et passa sans doute à Łysiec après l'incendie du couvent et de la bibliothèque en 1459. Les marques du séjour du codex à la bibliothèque capitulaire de Cracovie remontent jusqu'aux dernières années du XIII-e siècle ou au commencement du XIV-e. Il faut pourtant supposer qu'il ne s'y trouvait pas encore au moment où furent composées Les Annales du Chapitre de Cracovie (après 1266) à l'auteur desquelles il est inconnu. De cette époque au commencement du XII-e siècle, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle et demi on perd la trace de notre manuscrit. On trouve toutefois une indication précieuse dans le codex lui-même. Il contient des „Lettres catholiques", commentées de deux gloses: l'une marginale (ordinaria) et l'autre interlinéaire. L'écriture du texte biblique et des gloses accuse la fin du XI-e ou le commencement du XII-e siècle. C'est alors que fut composée la glose interlinéaire par Anselme écolâtre de Laon († 1117). Cette particularité permet de supposer que le codex, renfermant un de plus anciens textes connus de glose interlinéaire des Lettres Catholiques, a pu venir tout droit en Pologne de Laon où, à cette époque, l'ecolâtre Anselme dirigeait l'école latine de la cathédrale, célèbre dans le monde entier, école d'où sortirent beaucoup d'archevêques, évêques et abbés, et qui donna naissance à une tendance vers la réforme de la vie canonique et la création de couvents de chanoines réguliers. L'origine de l'ordre des prémontrés est en rapports étroits avec cette école de Laon. L'auteur a cherché en Pologne quelques attaches avec cette fameuse école, et il en a trouvé en deux frères, originaires de la Lorraine: l'un d'eux, Alexandre, fut évêque de Płock, de 1129 à 1156, l'autre Walter ou Gautier, évêque de Breslau, de 1149 à 1169. Or ce dernier introduisit dans l'église de Breslau le rituel Laonnais; tous les deux d'ailleurs furent de très actifs personnages, d'abord dans leur propre patrie (à Halonne), puis plus tard en Pologne, où ils poussèrent de toute leur énergie à l'extension de l'ordre des chanoines réguliers qu'ils installèrent à Breslau, à Czerwińsk, à Płock et à Trzemeszno. L'auteur pense que le Codex apporté de Laon en Pologne circula quelque temps parmi les chanoines réguliers, et non — comme on l'a cru jusqu'ici — parmi les bénédictins.

Pour découvrir dans quel monastère furent écrites les Annales, l'auteur soumet leur texte et leur composition à une minutieuse analyse.

II. Les Annales. Les feuilles blanches laissées à la fin de ce codex manuel parlent tout d'abord en faveur de son caractère privé et non officiel (le manuscrit des Annales du chapitre de Cracovie a ce dernier). Le caractère privé des Annales facilite la découverte du milieu où elles ont été écrites, et même rapproche de la personne qui les écrivit, sans doute d'après un ouvrage beaucoup plus vaste, auquel elle emprunta les détails et les faits qui lui semblèrent les plus intéressants. Les passages qui les terminent (1092 — 1122) et qui racontent les luttes de Boleslas-Bouche-Torse avec les Poméraniens et les Prussiens, attestent que l'auteur des Annales vécut dans une localité peu éloignée du théâtre de la guerre, dans la Grande-Pologne ou en Kujavie. Parmi les monastères de chanoines réguliers existant alors, le plus rapproché de ces contrées était celui de Trzemeszno, monastère auquel on peut aussi rapporter maintes netices de nos „Annales", concernant S. Adalbert. Il y a encore deux autres passages touchant des particuliers, qui appellent tout particulièrement l'attention: 1092. Bogumylus archiepiscopus obiit, et 1122, Hector interfectus est. Des recherches héraldiques et généalogiques autorisent l'auteur à prétendre que ces prénoms, Bogumił et Hector, en usage constant dans la famille des Wysz-Leszczyc indiquent, ou bien que l'annaliste descendait de cette famille, ou bien encore que cette famille avait un rang marqué parmi les bienfaiteurs du monastère de Trzemeszno.

L'auteur compare ces „Annales" à d'autres ouvrages du même genre et en étudie la composition, s'efforçant d'en dégager le tronc principal (le calendrier) transcrit des tableaux pascals, et les adjonctions de l'annaliste; il essaye d'en déterminer la date. Enfin il rectifie les erreurs qui se sont glissées dans les textes imprimés des „Annales", il corrige entre autres la leçon du nom de la localité où Ladislas Herman remporta en 1091 une victoire sur les Poméraniens. Il lit au lieu de Recim — Drecim, ce qui correspond mieux au Drzu-Drzycim de Gallus.

Ce travail est illustré de six planches: l'une reproduit la reliure, deux — le texte biblique, trois — les Annales elles-mêmes.

---

3. Dr. JAN ŁUKASIEWICZ. **O zasadzie sprzeczności u Arystotelesa.** *(Über den Satz des Widerspruchs bei Aristoteles).*

In der genannten Abhandlung hat sich der Verfasser die Aufgabe gestellt, die hauptsächlich in Met. Γ enthaltenen Ausführungen des Aristoteles über den Satz des Widerspruchs einer eingehenden Kritik zu unterziehen. Die Notwendigkeit einer Revision des Satzes vom Widerspruch scheint infolge des großartigen Aufschwunges der symbolischen Logik — wie sie von G. Boole begründet und durch die Arbeiten von De Morgan, Peirce, Schröder, Frege, Peano, B. Russell. u. s. w. mächtig gefördert wurde — geradezu geboten zu sein. Man darf sich die Tatsache nicht verhehlen, daß die moderne symbolische Logik gegenüber der traditionellen formalen und insbesondere gegenüber der Logik des Aristoteles eine ähnliche Vervollkommnung aufweist und bedeutet, wie etwa die moderne Geometrie gegenüber den Elementen des Euklid. Wie nun im Laufe des XIX. Jahrhunderts eine genauere Prüfung des Euklidischen Prinzipes von den Parallellinien zu neuen, nicht-Euklidischen Systemen der Geometrie geführt hat, ebenso wäre die Vermutung nicht ganz ausgeschlossen, daß eine gründliche Revision der logischen Grundgesetze des Aristoteles vielleicht den Ausgangspunkt zu neuen, nicht-Aristotelischen Systemen der Logik geben könnte. Und sollten sich auch die Aristotelischen Prinzipien der Logik für alle Zeiten bewähren, nichtsdestoweniger bieten sie dem modernen Forscher eine Fülle ungelöster Probleme. Es entsteht vor allem die Frage, wie die obersten logischen Grundsätze, deren Zahl seit Aristoteles sich erheblich vermehrt hat, formuliert werden sollen, sodann in welchem Verhältnis sie zueinander stehen, insbesondere ob sie alle voneinander unabhängig sind, oder sich irgendwie auf ein letztes Prinzip zurückführen lassen, ferner ob ihr Geltungsbereich unbeschränkt ist oder doch gewisse Ausnahmen zuläßt, was uns endlich die Berechtigung gibt, jene Grundsätze für unumstößlich wahr zu halten. Es sind lauter Fragen, die zwar auch früher gelegentlich aufgeworfen und behandelt wurden, die aber vom Standpunkte der symbolischen Logik bedeutend schärfer gefaßt und in ein neues Licht gerückt werden können.

Eine derartige Bearbeitung des Satzes vom Widerspruch habe ich in der vorliegenden Abhandlung anzubahnen versucht. Es schien mir dabei in mehrfacher Hinsicht von Wert zu sein, meine kritischen Ausführungen dem Gedankengange des Aristoteles anzupassen. Es muß ja jede Kritik gegen Bestehendes gerichtet sein, denn sonst wird sie in der Regel zum müßigen Spiel des Kritikers mit seinen eigenen Hirngespinsten. Nun sind die Anschauungen des Aristoteles in betreff des Satzes vom Widerspruch im großen und ganzen bis auf den heutigen Tag gang und gäbe, und Argumente für und gegen dieses Prinzip finden sich beim Stagiriten in größerer Vollständigkeit beisammen, als in irgend einem modernen Lehrbuche der Logik. An der Hand des Aristotelischen Textes und im Hinblick auf die Resultate der symbolischen Logik bewegen sich demnach meine Untersuchungen, deren wichtigste Ergebnisse im folgenden ganz kurz skizziert werden sollen.

1. Aristoteles formuliert den Satz des Widerspruchs in dreifacher Weise, als ein ontologisches, logisches und psychologisches Gesetz, ohne die Verschiedenheiten dieser Formulierungen irgendwo ausdrücklich zu statuieren.

a) Ontologische Formulierung: Met. Γ 3. 1005 *b* 19. 20: τὸ γὰρ αὐτὸ ἅμα ὑπάρχειν τε καὶ μὴ ὑπάρχειν ἀδύνατον τῷ αὐτῷ καὶ κατὰ τὸ αὐτό. — „Es ist unmöglich, daß dasselbe demselben und in derselben Hinsicht zugleich zukomme und nicht zukomme".

b) Logische Formulierung: Met. Γ 6. 1011 *b* 13. 14: ...βεβαιοτάτη δόξα πασῶν τὸ μὴ εἶναι ἀληθεῖς ἅμα τὰς ἀντικειμένας φάσεις. — „Der sicherste von allen Grundsätzen ist der, daß widersprechende Aussagen nicht zugleich wahr seien".

c) Psychologische Formulierung: Met. Γ 3. 1005 *b* 23. 24: ἀδύνατον γὰρ ὁντινοῦν ταὐτὸν ὑπολαμβάνειν εἶναι καὶ μὴ εἶναι ... — „Es kann niemand glauben, daß dasselbe [zugleich] sei und nichtsei".

2. Man könnte versuchen, diese Gesetze präziser in folgender Weise auszudrücken:

a) Ontologische, resp. „gegenstandstheoretische" Formulierung: Keinem Gegenstande kann dasselbe Merkmal zugleich zukommen und nicht zukommen. — Unter „Gegenstand" verstehe ich mit Meinong alles, was „etwas" und nicht „nichts" ist, mit „Merkmal" bezeichne ich alles, was von einem Gegenstande ausgesagt werden kann.

b) Logische Formulierung: Zwei widersprechende (kon-

traditorische) Aussagen können nicht zugleich wahr sein. — Unter „Aussage“ verstehe ich eine Reihe von Worten oder anderen sinnlich wahrnehmbaren Zeichen, deren Bedeutung darin besteht, daß sie einem Gegenstande irgend ein Merkmal zu- oder absprechen.

c) Psychologische Formulierung: Zwei, kontradiktorischen Aussagen entsprechende Glaubensakte können nicht zugleich in demselben Bewußtsein bestehen. — Unter „Glaubensakt“ verstehe ich eine psychische Funktion *sui generis*, die auch mit den Worten „Überzeugung“, „Anerkennung“, „belief“ u. dgl. bezeichnet wird und welche nicht näher erklärt werden kann, sondern erlebt werden muß.

3. Vorstehende Formulierungen dürften mit denen des Aristoteles insofern übereinstimmen, als auch der Stagirite einerseits die ontologische, resp. gegenstandstheoretische Bedeutung einer Aussage, und andrerseits die der Aussage entsprechende psychische Funktion des Glaubens an manchen Stellen in ganz ähnlicher Weise auseinanderhält. Und zwar:

a) Aussagen (ἀπόφανσις = κατάφασις Bejahung oder ἀπόφασις Verneinung) bedeuten nach Aristoteles Tatsachen, daß etwas ist oder nicht ist, d. h. das Sein oder das Nichtsein (τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι), event. auch das Sosein oder das Nichtsosein von Gegenständen. Neuerdings wurden solche Tatsachen von Meinong „Objektive“ genannt („Sachverhalte“ nach Stumpf). Also allgemein gesagt, bedeuten Aussagen Tatsachen, daß einem Gegenstande ein Merkmal (Sein oder Sosein) zukommt oder nicht zukommt.

b) Aussagen sind nach Aristoteles sinnlich wahrnehmbare Symbole psychischer Glaubensakte (ὑπόληψις, gelegentlich auch δόξα).

ad *a*) Dafür, daß Aussagen Objektive bedeuten, sind vor allem diejenigen Stellen aus der Hermeneutik maßgebend, in denen Aristoteles den Begriff der Aussage erklärt: De interpr. c. 4. 17 *a* 1—3: ἔστι δὲ λόγος ἅπας μὲν σημαντικός..., ἀποφαντικὸς δὲ οὐ πᾶς, ἀλλ᾽ ἐν ᾧ τὸ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι ὑπάρχει. — c. 1. 16 *a* 16—18: καὶ γὰρ ὁ τραγέλαφος σημαίνει μέν τι, οὔπω δὲ ἀληθὲς ἢ ψεῦδος, ἐὰν μὴ τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι προστεθῇ. — „Jedwede Rede bedeutet etwas, doch nicht eine jede ist Aussage, sondern diejenige, welcher das Wahr- oder das Falschsein zukommt. — Denn auch der Bockhirsch bedeutet etwas, aber weder etwas wahres noch falsches, solange nicht das Sein oder das Nichtsein hinzugefügt wird“.

ad *b*) Daß Aussagen Symbole von Glaubensakten seien, ergibt sich ganz deutlich aus folgender Stelle: De interpr. c. 14. 24 *b* 1—3: ὥστε εἴπερ ἐπὶ δόξης οὕτως ἔχει, εἰσὶ δὲ αἱ ἐν τῇ φωνῇ καταφάσεις καὶ ἀποφάσεις σύμβολα τῶν ἐν τῇ ψυχῇ, δῆλον ὅτι καὶ καταφάσει ἐναντία... ἀπόφασις... — „Wenn sich demnach die Glaubensakte in dieser Weise verhalten (d. h. wenn die bejahenden Glaubensakte den verneinenden konträr-entgegengesetzt sind) und wenn die sprachlichen Bejahungen und Verneinungen Symbole psychischer Vorgänge sind, dann ist auch offenbar der [sprachlichen] Bejahung die Verneinung konträr-entgegengesetzt".

4. Keine von den drei Formulierungen des Satzes vom Widerspruch ist mit einer anderen gleichbedeutend, weil jede Ausdrücke enthält, die wesentlich andere Gegenstände bedeuten. (Z. B. Gegenstand und Merkmal, Aussage und wahr, Glaubensakt und Bewußtsein, etc.). — Dagegen scheint nach Aristoteles die logische Formulierung mit der ontologischen logisch gleichgeltend (äquivalent) zu sein. Aristoteles betrachtet nämlich Aussagen gewissermaßen als Abbildungen von Objektiven und ordnet die einen den anderen ein-eindeutig zu[1]). Der althergebrachte, wenn auch mangelhaft formulierte Ausspruch: *veritas est adaequatio rei et intellectus* ist beim Stagiriten viel präziser in folgender Weise wiedergegeben: Met. Γ 7. 1011 *b* 26, 27: τὸ... γὰρ λέγειν..., τὸ ὂν εἶναι καὶ τὸ μὴ ὂν μὴ εἶναι ἀληθές... „Auszusagen, daß das Seiende bestehe und das Nichtseiende nicht bestehe, ist wahr".

Aus der ein-eindeutigen Zuordnung der Aussagen und der Objektive ergibt sich mit Notwendigkeit die Äquivalenz des logischen Satzes vom Widerspruch mit dem ontologischen.

5. Den psychologischen Satz des Widerspruchs versucht Aristoteles auf Grund des logischen zu beweisen. Der Beweis zerfällt in zwei Teile:

a) Met. Γ 3. 1005 *b* 26—32: εἰ δὲ μὴ ἐνδέχεται ἅμα ὑπάρχειν τῷ αὐτῷ τἀναντία.... ἐναντία δ' ἐστὶ δόξα δόξῃ ἡ τῆς ἀντιφάσεως, φανερὸν ὅτι ἀδύνατον ἅμα ὑπολαμβάνειν τὸν αὐτὸν εἶναι καὶ μὴ εἶναι τὸ αὐτό. ἅμα γὰρ ἂν ἔχοι τὰς ἐναντίας δόξας ὁ διεψευσμένος περὶ τούτου. — „Ist es nicht möglich, daß einem und demselben Gegenstande konträr-entgegengesetzte Merkmale zukommen und sind zwei Glaubensakte, denen kontradiktorische Aussagen entsprechen, konträr-entgegengesetzt, so

[1]) Vgl. An. pr. A 46, 52 *a* 32: τὸ γὰρ ἀληθὲς τῷ ἔστιν ὁμοίως τάττεται.

kann offenbar niemand zu gleicher Zeit glauben, daß dasselbe ist und nicht ist. Zugleich würde nämlich derjenige, der hierin im Irrtum wäre, konträr-entgegengesetzte Glaubensakte haben". — Der ziemlich schwierige Passus: ἐναντία δ'ἐστὶ δόξα δόξῃ ἡ τῆς ἀντιφάσεως ist nach meiner Ansicht gemäß den Parallelstellen im Schlußkapitel der Hermeneutik: δόξα ἡ τῆς ἀποφάσεως. δόξα ἡ τοῦ ἐναντίου = ἡ τὸ ἐναντίον εἶναι δοξάζουσα (De interpr. c. 14. 23 *a* 27—39) in oben angezeigter Weise zu interpretieren.

b) Met. Γ 6. 1011 *b* 15—21: ἐπεὶ δ'ἀδύνατον τὴν ἀντίφασιν ἀληθεύεσθαι ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ, φανερὸν ὅτι οὐδὲ τἀναντία ἅμα ὑπάρχειν ἐνδέχεται τῷ αὐτῷ. τῶν μὲν γὰρ ἐναντίων θάτερον στέρησίς ἐστιν οὐχ ἧττον, οὐσίας δὲ στέρησις. ἡ δὲ στέρησις ἀπόφασίς ἐστιν ἀπό τινος ὡρισμένου γένους. εἰ οὖν ἀδύνατον ἅμα καταφάναι καὶ ἀποφάναι ἀληθῶς, ἀδύνατον καὶ τἀναντία ὑπάρχειν ἅμα... — „Ist es unmöglich, von einem und demselben Gegenstande widersprechende Merkmale zugleich wahrheitsgemäß auszusagen, so können offenbar auch konträr-entgegengesetzte Merkmale nicht zugleich einem und demselben Gegenstande zukommen. Denn von zwei konträr-entgegengesetzten Merkmalen ist das eine ebensowohl Privation [als das andere], nämlich Seinsprivation; die Privation ist aber Verneinung von einer bestimmten Gattung. Ist es also unmöglich, etwas wahrheitsgemäß zugleich zu bejahen und zu verneinen, so ist es auch unmöglich, daß demselben Gegenstande konträr-entgegengesetzte Merkmale zugleich zukommen...".

Präzis formuliert, lautet der Aristotelische Beweis des psychologischen Satzes vom Widerspruch folgendermaßen:

Könnten zwei, kontradiktorischen Aussagen entsprechende Glaubensakte in demselben Bewußtsein zugleich bestehen, so würden diesem Bewußtsein gleichzeitig konträr-entgegengesetzte Merkmale zukommen. Auf Grund des logischen Prinzipes vom Widerspruch ist es aber unmöglich, daß demselben Gegenstande konträr-entgegengesetzte Merkmale zugleich zukommen. Folglich können zwei, kontradiktorischen Aussagen entsprechende Glaubensakte nicht zugleich in demselben Bewußtsein bestehen [1]).

6. Der Aristotelische Beweis des psychologischen Satzes vom Widerspruch ist unzureichend, weil Aristoteles nicht bewiesen

[1]) In der Interpretation der soeben zitierten Stellen stimme ich mit H. Maier vollkommen überein (vgl. *Die Syllogistik des Aristoteles,* B. I. Tübingen 1896, S. 45. Anm. 2). Überhaupt verdanke ich dem gründlichen und verdienstvollen Werke Maier's manche historische Belehrung.

hat, daß kontradiktorischen Aussagen entsprechende Glaubensakte konträr-entgegengesetzt sind. Diesbezügliche Ausführungen finden sich im Schlußkapitel der Hermeneutik[1], sind aber aus zwei Gründen nicht beweiskräftig:

a) Konträr-entgegengesetzt heißen nach Aristoteles Merkmale, die in einer R e i h e am weitesten auseinanderliegen (z. B. „schwarz“ und „weiß“ in der Reihe der „farblosen“ Farben). Jede Reihe muß auf Grund einer r e i h e n d e n B e z i e h u n g aufgebaut sein. Als reihende Beziehung der Glaubensakte nimmt Aristoteles Gradverschiedenheiten ihres Wahr- und Falschseins an, und spricht somit von „wahreren“ und „falscheren“ Glaubensakten. (De interpr. c. 14. 23 *b* 17. μᾶλλον ἀληθὴς *scil.* δόξα. 20. μᾶλλον ψευδὴς δόξα). G r a d u n t e r s c h i e d e i m W a h r- o d e r F a l s c h s e i n k ö n n e n a b e r u n m ö g l i c h b e s t e h e n.

b) In der psychologischen Untersuchung der Glaubensakte (De interpr. c. 14) begeht Aristoteles den sehr gewöhnlichen Fehler des „Logismus in der Psychologie“, der als Gegenstück des „Psychologismus in der Logik“ gelten kann. Statt p s y c h i s c h e Funktionen zu untersuchen, betrachtet der Stagirite die ihnen entsprechenden A u s s a g e n und deren l o g i s c h e Relationen. Das zeigt sich:

α) darin, daß er Glaubensakte als wahr oder falsch bezeichnet, obwohl Glaubensakte als psychische Funktionen, ebensowenig wie Empfindungen, Gefühle u. dgl. im primären Sinne wahr oder falsch sein können; „wahr“ und „falsch“ sind relative Merkmale, welche nur A u s s a g e n als Abbildungen der Objektive zukommen.

β) Aristoteles vermengt ferner logische Abfolge mit psychischer Kausalität. Charakteristisch dafür ist die Stelle: De interpr. c. 14. 23 *b* 25—27: ἡ δὲ (*scil.* δόξα ἡ τῆς ἀποφάσεως) τοῦ ὅτι κακὸν τὸ ἀγαθὸν συμπεπλεγμένη ἐστί. καὶ γὰρ ὅτι οὐκ ἀγαθὸν ἀνάγκη ἴσως ὑπολαμβάνειν τὸν αὐτόν. — „Die Überzeugung, daß das Gute nicht gut sei, ist mit der Überzeugung, daß das Gute schlecht sei, eng verflochten; denn [wer das Gute für schlecht hält] ebenderselbe muß auch wohl daran glauben, daß das Gute nicht gut sei“. — Ja, wenn er nur daran d e n k t, und das muß er nicht, und wenn es überhaupt möglich wäre, dergleichen verschrobene „Überzeugungen“ zu haben!

[1] Darauf weist schon Alexander v. Aphrodisias hin: ὅτι δὲ ἐναντίαι αἱ δόξαι τῆς ἀντιφάσεως δέδεικται διὰ πλειόνων ἐπὶ τέλει τοῦ περὶ Ἑρμηνείας (*Scholia in Aristotelem*, coll. Brandis, ed. Acad. Bor. p. 652).

7. Abgesehen von der Beweisführung des Aristoteles, kann zum psychologischen Satz des Widerspruchs Folgendes bemerkt werden:

a) Der psychologische Satz des Widerspruchs kann nicht apriorisch bewiesen, sondern höchstens als Erfahrungsgesetz induziert werden.

b) Der erwähnte Satz ist bisher nicht einmal empirisch erwiesen [1]).

c) Es ist fraglich, ob er überhaupt erweisbar ist. Jedenfalls gibt es in der Geschichte der Philosophie genug Beispiele dafür, daß Widersprechendes mit vollem Bewußtsein zugleich behauptet wurde [2]). Um also dem gegenüber jenes Gesetz zu retten, müßte man zu Hilfshypothesen greifen, zu denen auch schon Aristoteles gelegentlich Zuflucht nimmt. (Vgl. Met. Γ 3. 1005 *b* 25. 26: οὐκ ἔστι γὰρ ἀναγκαῖον ἅ τις λέγει ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν. — „Denn es braucht einer nicht, was er sagt, auch zu glauben"). Hilfshypothesen beeinträchtigen aber den Wahrscheinlichkeitswert der Grundthese.

Die psychologische Formulierung des Satzes vom Widerspruch muß demnach als eine empirisch zu erweisende, aber bisher nicht erwiesene These von fraglichem Werte aus der weiteren Untersuchung ausgeschieden werden.

[1]) Es wäre nicht unangemessen, wieder einmal an die scharfgespitzten aber treffenden Bemerkungen Husserl's zu erinnern (*Logische Untersuchungen*. Bd. I. Halle a S. 1900, S. 82): „In demselben Individuum, oder noch besser, in demselben Bewußtsein, können während einer noch so kleinen Zeitstrecke kontradiktorische Glaubensakte nicht andauern. Aber ist dies wirklich ein Gesetz? Dürfen wir es wirklich mit unbeschränkter Allgemeinheit aussprechen? Wo sind die psychologischen Induktionen, die zu seiner Annahme berechtigen? Sollte es nicht Menschen gegeben haben und noch geben, die gelegentlich, z. B. durch Trugschlüsse verwirrt, Entgegengesetztes zu gleicher Zeit für wahr hielten? Hat man wissenschaftliche Forschungen darüber angestellt, ob dergleichen nicht unter den Irrsinnigen und vielleicht sogar bei nackten Widersprüchen vorkomme? Wie steht es mit den Zuständen der Hypnose, des Fieberdeliriums u. s. w.? Gilt das Gesetz auch für Tiere?"

[2]) Zur Erläuterung möge folgende Stelle aus Hegel angeführt werden (*Wissenschaft der Logik*, Werke, Bd. IV. Berlin 1834, S. 69): „Es bewegt sich etwas nur, nicht indem es in diesem Jetzt hier ist und in einem anderen Jetzt dort, sondern indem es in einem und demselben Jetzt hier und nicht hier, indem es in diesem Hier zugleich ist und nicht ist. Man muß den alten Dialektikern die Widersprüche zugeben, die sie in der Bewegung aufzeigen, aber daraus folgt nicht, daß darum die Bewegung nicht ist, sondern vielmehr, daß die Bewegung der daseiende Widerspruch selbst ist".

8. Den ontologischen, resp. logischen Satz des Widerspruchs betrachtet Aristoteles als ein allerletztes, unbeweisbares Gesetz. — Diese Behauptung beweist er aber nicht, sondern beschränkt sich nur auf den Hinweis, daß „wenn man für irgend etwas einen Beweis nicht verlangen darf, es auch nicht leicht wäre anzugeben, von welchem Prinzipe das eher gelten sollte". (Met. Γ 4. 1006 *a* 10, 11: εἰ δέ τινων μὴ δεῖ ζητεῖν ἀπόδειξιν, τίνα ἀξιοῦσιν εἶναι μᾶλλον τοιαύτην ἀρχὴν οὐκ ἂν ἔχοιεν εἰπεῖν).

9. Dem gegenüber muß zuerst betont werden, daß es einfachere und „evidentere" Prinzipien gebe, die eher als der Satz des Widerspruchs als allerletzte und unbeweisbare Gesetze gelten könnten. Vor allem gehört hieher das Prinzip der Identität, welches lautet: Jedem Gegenstande kommt dasjenige Merkmal zu, welches ihm zukommt.

a) Das Prinzip der Identität ist vom Satze des Widerspruchs verschieden. Der Satz des Widerspruchs kann ohne die Begriffe der Negation und der logischen Multiplikation, die in den Worten „und zugleich" ihren Ausdruck findet, nicht formuliert werden, während das Prinzip der Identität ohne jene Begriffe sehr wohl bestehen kann.

b) Zur Klarheit in dieser Frage hat uns erst die symbolische Logik verholfen. Die sogen. „philosophische" Logik ist in dieser Hinsicht nichts mehr als lauter Phrasenmacherei. Unter dem *principium identitatis* wird einmal das Prinzip der Identität, ein anderes Mal der Satz des Widerspruchs verstanden [1], der Satz des Widerspruchs wird mit dem mangelhaft formulierten Prinzip der doppelten Verneinung „*A* ist nicht *non-A*" verwechselt, das Prinzip der Identität, für welches die vieldeutige und zum mindesten ungenaue Formel „*A* ist *A*" allgemein verwendet wird (ist das „Teilbar durch zwei" durch zwei teilbar?), wird als „positive Kehrseite" [2]) dem Satze des Widerspruchs an die Seite gestellt und mit demselben identifiziert, u. s. f. Für feinere Begriffsunterschiede hat eben die philosophische Logik gar keinen Sinn, weil sie nicht mit scharf begrenzten Begriffen und eindeutig bestimmten Symbolen arbeitet, sondern im Sumpfe der schwankenden und vagen, im alltäglichen Leben verbrauchten Redensarten zerfließt.

[1]) Vgl. Trendelenburg, Logische Untersuchungen [2], Bd. I. Leipzig 1862, S. 31. — Sigwart, Logik [2], Freiburg i. B. 1889, Bd. I. S. 186.

[2]) Vgl. Sigwart a. a. O.

10. Aber nicht einmal das Prinzip der Identität ist ein allerletztes Gesetz, denn es kann auf Grund der Definition der wahren Aussage bewiesen werden. Man wäre überhaupt versucht, folgende Grundsätze aufzustellen:

a) Alle apriorischen Prinzipien sind beweisbar und müssen bewiesen werden.

b) Es gibt nur e i n Prinzip, welches nicht auf Grund anderer Prinzipien bewiesen werden kann, sondern „durch sich selbst“ wahr und bewiesen ist. Dies ist die Aussage:

„Eine bejahende Aussage bezeichne ich als wahr, wenn sie einem Gegenstande das ihm zukommende Merkmal zuerkennt“.

Diese Aussage ist bejahend und erkennt m i r ein Merkmal zu, welches mir ganz gewiß zukommt, nämlich das Merkmal, daß ich als „wahr“ so und so beschaffene Aussagen bezeichne. Denn daß ich es tue, das steht in dem Momente fest, in welchem ich die erwähnte Aussage ausspreche oder aufschreibe. Die Erklärung, was ich unter einer wahren Aussage verstehe, ist also „durch sich selbst“ wahr und bewiesen.

c) Jeder andere apriorische Grundsatz, also auch der Satz des Widerspruchs, muß aus bereits bewiesenen Prinzipien abgeleitet werden, wenn er als wahr gelten soll.

11. Obwohl Aristoteles die Unbeweisbarkeit des Satzes vom Widerspruch proklamiert, trotzdem ist er bestrebt, Beweise für diesen Satz zu geben. Met. Γ 4. 1006 *a* 11—13: ἔστι δ' ἀποδεῖξαι ἐλεγκτικῶς καὶ περὶ τούτου ὅτι ἀδύνατον, ἐὰν μόνον τι λέγῃ ὁ ἀμφισβητῶν. — „Es läßt sich aber auch hier ein elenktischer Beweis führen [nämlich dafür, daß widersprechende Aussagen unmöglich zugleich wahr sein können], wenn nur der Gegner etwas sagt“. — Darin liegt nun ein W i d e r s p r u c h, der nur scheinbar durch das Wort „elenktisch“ (ἐλεγκτικῶς) verdeckt wird, aber auf keine Weise weginterpretiert werden kann.

a) Unter „Elenchos“ versteht Aristoteles einen Syllogismus, der das kontradiktorische Gegenteil einer vorliegenden These erschließt. (Vgl. An. pr. B 20. 66 *b* 11: ὁ γὰρ ἔλεγχος ἀντιφάσεως συλλογισμός). Behauptet jemand z. B., das Prinzip des Widerspruchs gelte nicht (These), und ist er dann gezwungen, solche Prämissen anzuerkennen, aus denen mit syllogistischer Notwendigkeit die Wahrheit dieses Prinzipes (also das kontradiktorische Gegenteil der vorliegenden These) erfolgt, so heißt ein solcher Syllogismus resp. Beweis „elenk-

tisch". Mithin ist der Elenchos nach Aristoteles ein regelrechter Schluß, der vom eigentlichen Beweise nur äußerlich, und zwar dadurch verschieden ist, daß er gerade als Widerlegung benützt wird [1]).

b) Dem gegenüber erscheint der in Met. Γ 4. angegebene Unterschied zwischen dem eigentlichen und elenktischen Beweise des Satzes vom Widerspruch als eine nichtssagende Verlegenheitsphrase: Met. Γ 4. 1006 *a* 15–18: τὸ δ'ἐλεγκτικῶς ἀποδεῖξαι λέγω διαφέρειν καὶ τὸ ἀποδεῖξαι, ὅτι ὁ ἀποδεικνύων μὲν ἂν δόξειεν αἰτεῖσθαι τὸ ἐν ἀρχῇ, ἄλλου δὲ τοῦ τοιούτου αἰτίου ὄντος ἔλεγχος ἂν εἴη καὶ οὐκ ἀπόδειξις. — „Den elenktischen Beweis unterscheide ich aber von dem eigentlichen, weil der Beweisende eine *petitio principii* zu begehen schiene, ist aber ein anderer daran schuld (d. h. an der *petitio principii*), so wäre wohl ein elenktischer Beweis möglich, aber kein eigentlicher". — Der Sinn dieser Stelle scheint mir der zu sein: Wer den Satz des Widerspruchs beweisen will, begeht den Fehler der *petitionis principii* und der Beweis ist falsch. Macht sich aber ein anderer diesen Fehler zuschulden, dann ist ein Elenchos möglich — und alles ist in Ordnung. Was damit gesagt sein soll, begreife ich nicht.

c) Mit der in der Analytik gegebenen Definition des elenktischen Beweises stimmen tatsächlich — wenigstens ihrer Intention nach — die beiden ersten Aristotelischen Beweise des Satzes vom Widerspruch überein. Aristoteles schließt sie mit den Worten: Met. Γ 4. 1007 *b* 17, 18: εἰ δὲ τοῦτο, δέδεικται ὅτι ἀδύνατον ἅμα κατηγορεῖσθαι τὰς ἀντιφάσεις. — „Wenn es sich so verhält, dann ist der Nachweis geliefert, daß Widersprüche unmöglich zugleich ausgesagt werden können".

d) Aristoteles beweist den Satz des Widerspruchs nicht nur elenktisch, sondern auch apagogisch. Apagogische Beweise setzen jedoch jenen Satz voraus, und enthalten somit eine *petitio principii*, falls sie dazu verwendet werden, ihn zu beweisen.

Aus vorstehenden Bemerkungen ergibt sich ganz klar, daß Aristoteles einen Widerspruch begeht, wenn er einerseits den Satz des Widerspruchs für unbeweisbar erklärt und andrerseits denselben Satz elenktisch und apagogisch zu beweisen versucht.

[1]) Vgl. Maier, a. a. O. Bd. II. 1. S. 359: „Als Schluß deckt er sich [d. h. der Elenchos] mit dem beweisenden Syllogismus".

12. Aristotelische Beweise des Satzes vom Widerspruch:

Die Voraussetzung der elenktischen Beweise, deren Anerkennung vom Gegner erzwungen wird, lautet: Gegeben sei ein Wort, das etwas in seinem Wesen Einheitliches bedeute. Z. B. gegeben sei das Wort „Mensch“ und bedeute ein zweibeiniges Lebewesen.

a) Der erste elenktische Beweis: Met. Γ 4. 1006 *b* 28—34: ἀνάγκη τοίνυν, εἴ τι εστιν ἀληθὲς εἰπεῖν, ὅτι ἄνθρωπος, ζῷον εἶναι δίπουν· τοῦτο γὰρ ἦν ὃ ἐσήμαινε τὸ ἄνθρωπος· εἰ δ᾽ἀνάγκη τοῦτο, οὐκ ἐνδέχεται μὴ εἶναι τὸ αὐτὸ ζῷον δίπουν· τοῦτο γὰρ σημαίνει τὸ ἀνάγκη εἶναι, τὸ ἀδύνατον εἶναι μὴ εἶναι. οὐκ ἄρα ἐνδέχεται ἅμα ἀληθὲς εἶναι εἰπεῖν τὸ αὐτὸ ἄνθρωπον εἶναι καὶ μὴ εἶναι ἄνθρωπον. — „Es ist also, wenn man wahrheitsgemäß von etwas aussagen kann, daß es Mensch sei, notwendig, daß es ein zweibeiniges Lebewesen sei; denn das war es, was das Wort Mensch bedeutete. Ist dies aber notwendig, so ist es unmöglich, daß dasselbe kein zweibeiniges Wesen sei. Denn Notwendigsein bedeutet eben die Unmöglichkeit nicht zu sein. Demnach ist es nicht möglich zugleich wahrheitsgemäß auszusagen, dasselbe sei Mensch und sei nicht Mensch (resp. zweibeiniges Lebewesen)“.

Präzis und allgemein formuliert lautet dieser Beweis folgendermaßen: Mit dem Worte *A* bezeichne ich etwas, das in seinem Wesen *B* ist. Mithin ist der Gegenstand *A* notwendigerweise ein *B*. Ist aber *A* notwendigerweise ein *B*, so kann es — auf Grund der Bedeutung des Wortes „notwendigerweise“ — unmöglich kein *B* sein. Kein *A* kann demnach zugleich *B* sein und nicht sein.

b) Der zweite elenktische Beweis: Met. Γ 4. 1006 *b* 11—22: ἔστω δή,.... σημαῖνόν τι τὸ ὄνομα καὶ σημαῖνον ἕν. οὐ δὴ ἐνδέχεται τὸ ἀνθρώπῳ εἶναι σημαίνειν ὅπερ ἀνθρώπῳ μὴ εἶναι, εἰ τὸ ἄνθρωπος σημαίνει... ἕν... καὶ οὐκ ἔσται εἶναι καὶ μὴ εἶναι τὸ αὐτὸ ἀλλ᾽ ἢ καθ᾽ ὁμωνυμίαν, ὥσπερ ἂν εἰ ὃν ἡμεῖς ἄνθρωπον καλοῦμεν, ἄλλοι μὴ ἄνθρωπον καλοῖεν· τὸ δ᾽ἀπορούμενον οὐ τοῦτό ἐστιν, εἰ ἐνδέχεται τὸ αὐτὸ ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι ἄνθρωπον τὸ ὄνομα, ἀλλὰ τὸ πρᾶγμα. — „Es möge nun ein Wort gegeben sein, das etwas bedeutet und zwar etwas Einheitliches. Also ist es nicht möglich, daß Menschsein dasselbe bedeute, wie nicht-Menschsein, wofern das Wort Mensch etwas Einheitliches bedeutet. Somit wird nur durch Gleichnamigkeit ein und dasselbe sein und nicht sein können, wie wenn dasjenige, was wir Mensch nennen, andere nicht-Mensch nennen wollten. Es handelt sich aber nicht darum, ob ein und dasselbe zugleich Mensch und nicht-Mensch heißen, sondern ob es sein kann“.

Präzis und allgemein formuliert lautet dieser Beweis folgendermaßen: Mit dem Worte *A* bezeichne ich etwas, was in seinem Wesen einheitlich ist. Mithin kann der Gegenstand *A*, der in seinem Wesen *B* ist, nicht zugleich in seinem Wesen *B* nicht sein, denn sonst wäre er in seinem Wesen nicht einheitlich. Demnach kann *A* nicht zugleich in seinem Wesen *B* sein und nicht sein.

Von den apagogischen Beweisen mögen die wichtigsten drei angeführt werden:

c) Der erste apagogische Beweis: Met. Γ 4. 1007 *b* 18—21: ἔτι εἰ ἀληθεῖς αἱ ἀντιφάσεις ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ πᾶσαι, δῆλον ὡς ἅπαντα ἔσται ἕν. ἔσται γὰρ τὸ αὐτὸ καὶ τριήρης καὶ τεῖχος καὶ ἄνθρωπος... — „Ferner, wenn alle kontradiktorischen Aussagen in bezug auf dasselbe gleichzeitig wahr sind, so wird offenbar alles Eins sein. Denn Dreiruderer, Wand und Mensch wären dann dasselbe“.

d) Der zweite apagogische Beweis: Met. Γ 4. 1008 *a* 28—30: πρὸς δὲ τούτῳ ὅτι πάντες ἂν ἀληθεύοιεν καὶ πάντες ἂν ψεύδοιντο, καὶ αὐτὸς αὑτὸν ὁμολογεῖ ψεύδεσθαι. — „Überdies folgte dann, daß jeder die Wahrheit und jeder die Unwahrheit sagte, und jeder gestehen müßte, er sage die Unwahrheit“.

e) Der dritte apagogische Beweis: Met. Γ 4. 1008 *b* 12—19: ὅθεν καὶ μάλιστα φανερόν ἐστιν ὅτι οὐδεὶς οὕτω διάκειται οὔτε τῶν ἄλλων οὔτε τῶν λεγόντων τὸν λόγον τοῦτον. διὰ τί γὰρ βαδίζει Μέγαράδε ἀλλ' οὐχ ἡσυχάζει οἰόμενος βαδίζειν; οὐδ' εὐθέως ἕωθεν πορεύεται εἰς φρέαρ ἢ εἰς φάραγγα, ἐὰν τύχῃ, ἀλλὰ φαίνεται εὐλαβούμενος, ὡς οὐχ ὁμοίως οἰόμενος μὴ ἀγαθὸν εἶναι τὸ ἐμπεσεῖν καὶ ἀγαθόν: δῆλον ἄρα ὅτι τὸ μὲν βέλτιον ὑπολαμβάνει τὸ δ' οὐ βέλτιον. — „Daraus kann man auch am besten ersehen, daß niemand so etwas glaubt, weder sonst jemand, noch einer, der solche Reden führt. Denn warum geht ein solcher nach Megara, statt ruhig zu Hause zu bleiben in der Meinung, er gehe? Oder warum stürzt er sich nicht eines schönen Morgens sofort in den Brunnen oder Abgrund, wenn es sich gerade trifft, sondern nimmt sich offenbar in acht, als hielte er das Hineinfallen nicht ebenso für nicht gut und für gut? Es ist also klar, daß er das eine für besser hält, das andere nicht für besser“.

13. Kritik der Aristotelischen Beweise des Satzes vom Widerspruch.

ad *a*) Der erste elenktische Beweis ist unzureichend, weil durch ihn nicht der Satz des Widerspruchs, sondern höchstens das Prin-

zip der doppelten Verneinung bewiesen wird: Ist etwas ein *B*, so kann es nicht kein *B* sein. Nun ist aber:

α) das Prinzip der doppelten Verneinung vom Satze des Widerspruchs verschieden, weil es — wie die symbolische Logik gezeigt hat — ohne den Begriff der logischen Multiplikation sehr wohl ausgedrückt werden kann, während der Satz des Widerspruchs ohne diesen Begriff nicht bestehen würde.

β) Es gibt Gegenstände, nämlich widersprechende, z. B. „die größte Primzahl“, von denen das Prinzip der doppelten Verneinung gilt, nicht aber der Satz des Widerspruchs. Aus dem Prinzipe der doppelten Verneinung ist daher ein Schluß auf den Satz des Widerspruchs unzulässig.

ad *b*) Der zweite elenktische Beweis ist unzureichend, weil er:

α) im günstigsten Falle den Satz des Widerspruchs nur für ein sehr beschränktes Gebiet von Gegenständen, nämlich für das „Wesen“ der Dinge oder die Substanz, begründen würde. Für die Akzidenzen wäre seine Gültigkeit noch immer in Frage gestellt. — Daß Aristoteles tatsächlich in diesem Beweise den Satz des Widerspruchs für Substanzen vindiziert, das ergibt sich z. B. aus folgender Stelle: Met. Γ 4. 1007 *b* 16—18: ἔσται ἄρα τι καὶ ὡς οὐσίαν σημαῖνον. εἰ δὲ τοῦτο, δέδεικται ὅτι ἀδύνατον ἅμα κατηγορεῖσθαι τὰς ἀντιφάσεις. — „Und so wird es auch etwas geben, was die Substanz bezeichnet. Wenn es sich aber so verhält, dann ist der Nachweis geliefert, daß Widersprüche unmöglich zugleich ausgesagt werden können“.

β) Die Existenz von Substanzen ist nur wahrscheinlich. Somit wird auch der Satz des Widerspruchs, sofern er sich auf Substanzen bezieht, nur als wahrscheinlich gelten können.

γ) Der Beweis enthält einen formalen Fehler, weil er von einer Prämisse Gebrauch macht, die nur apagogisch bewiesen wird: Könnte ein Gegenstand in seinem Wesen zugleich *B* sein und nicht sein, so wäre er nicht einheitlich; *B* ist nämlich etwas anderes als nicht-*B*. Apagogische Beweise setzen aber den Satz des Widerspruchs voraus.

ad *c*, *d*, *e*) Alle apagogischen Beweise sind unzureichend, weil sie folgende zwei formale Fehler enthalten:

α) In allen steckt eine *petitio principii*. Die apagogische Schlußweise beruht nämlich auf dem Prinzip der Kontraposition, welches — wie die symbolische Logik gezeigt hat — den Satz des Wider-

spruchs voraussetzt. — Das läßt sich aber auch in Worten darlegen: Die apagogische Schlußweise lautet: Wäre *a*, so müßte *b* sein; nun ist *b* nicht; also kann auch *a* nicht sein. Begründung: Wäre nämlich *a*, so würde ein Widerspruch entstehen, denn es müßte auch *b* sein, welches nicht ist.

β) Alle apagogischen Beweise des Aristoteles trifft der Einwurf der *ignoratio elenchi*. Aristoteles beweist nicht, daß die bloße Verneinung des Satzes vom Widerspruch zu absurden Konsequenzen führen würde, sondern sucht die Unmöglichkeit der Annahme zu begründen, daß alles widersprechend sei. Das ersieht man z. B. ganz deutlich aus der Bemerkung (vgl. oben 12 *c*): „wenn alle kontradiktiorischen Aussagen gleichzeitig wahr sind, etc.“ — Wer aber den Satz des Widerspruchs leugnet, oder gar nur einen Beweis für ihn verlangt, der braucht ja nicht anzunehmen, daß alles widersprechend sei, insbesondere auch diejenigen Vorgänge und Tatbestände, welche das praktische Verhalten bestimmen.

Aus vorstehenden Bemerkungen ergibt sich offenbar, daß Aristoteles den Satz des Widerspruchs trotz eifrigen Bemühens nicht bewiesen hat.

14. Auf die letzthin erwähnte Verrückung des Beweispunktes in Aristotelischen Beweisen des Satzes vom Widerspruch muß besonders nachdrücklich hingewiesen werden. Außer der bereits angeführten Stelle in Met. Γ 4. 1007 *b* 19, kommen noch in dieser Hinsicht folgende andere Stellen in Betracht: Met. Γ 4. 1006 *a* 29—31. 1008 *a* 8—16. 1008 *b* 31—1009 *a* 5 (Schluß von Met. Γ 4). Insbesondere ist diese letzte Stelle für die Ausführungen des Aristoteles charakteristisch: ἔτι εἰ ὅτι μάλιστα πάντα οὕτως ἔχει καὶ οὐχ οὕτως, ἀλλὰ τό γε μᾶλλον καὶ ἧττον ἔνεστιν ἐν τῇ φύσει τῶν ὄντων· οὐ γὰρ ἂν ὁμοίως φήσαιμεν εἶναι τὰ δύο ἄρτια καὶ τὰ τρία. οὐδ᾽ὁμοίως διέψευσται ὁ τὰ τέτταρα πέντε οἰόμενος καὶ ὁ χίλια. εἰ οὖν μὴ ὁμοίως, δῆλον ὅτι ἅτερος ἧττον, ὥστε μᾶλλον ἀληθεύει. εἰ οὖν τὸ μᾶλλον ἐγγύτερον, εἴη γ᾽ἄν τι ἀληθὲς οὗ ἐγγύτερον τὸ μᾶλλον ἀληθές. κἂν εἰ μή ἐστιν, ἀλλ᾽ἤδη γέ τι ἐστὶ βεβαιότερον καὶ ἀληθινώτερον, καὶ τοῦ λόγου ἀπηλλαγμένοι ἂν εἴημεν τοῦ ἀκράτου καὶ κωλύοντός τι τῇ διανοίᾳ ὁρίσαι. — „Ferner, wenn auch alles noch so sehr sich so und nicht so verhält, ist doch in der Natur der Dinge ein mehr oder minder begründet. Denn wir werden wohl nicht auf gleiche Weise zwei gerade nennen und drei, und es irrt nicht auf gleiche Weise, wer vier für fünf und wer vier für tausend hält. Wenn sie nun nicht auf gleiche Weise

irren, so irrt offenbar der eine weniger, und sagt folglich etwas Wahreres aus. Ist nun das Wahrere der Wahrheit näher, so muß auch wohl eine [absolute] Wahrheit bestehen, der das Wahrere näher ist. Und wenn sie auch nicht besteht, so gibt es doch wenigstens etwas, was [relativ] sicherer und wahrer ist, und so wären wir endlich der sinnverwirrenden Rede ledig, die keine logische Bestimmung einer Sache zuläßt".

Daraus ersieht man nun am deutlichsten, daß es dem Stagiriten zu Ende seiner Ausführungen nicht mehr darum zu tun ist, den Satz des Widerspruchs in seiner Allgemeinheit zu beweisen, sondern wenigstens eine absolute und widerspruchsfreie Wahrheit aufzufinden, welche die Falschheit der dem Satze des Widerspruchs konträr-entgegengesetzten These: „allen Gegenständen kommt dasselbe Merkmal zugleich zu und nicht zu", begründen würde.

15. Diese merkwürdige und in ihrer historischen Bedeutung bisher nicht gewürdigte Beweisverrückung hat in gewissen positiven Überzeugungen des Aristoteles ihren guten Grund.

a) Der Stagirite scheint, in einem für den Satz des Widerspruchs wichtigsten Punkte, den Anschauungen der Sensualisten gegenüber sich nicht geradezu ablehnend verhalten zu haben. Es mögen folgende Stellen aus Met. Γ 5 angeführt werden: 1009 *a* 22—36: ἐλήλυθε δὲ τοῖς διαποροῦσιν αὕτη ἡ δόξα ἐκ τῶν αἰσθητῶν, ἡ μὲν τοῦ ἅμα τὰς ἀντιφάσεις καὶ τἀναντία ὑπάρχειν, ὁρῶσιν ἐκ ταὐτοῦ γιγνόμενα τἀναντία... πρὸς μὲν οὖν τοὺς ἐκ τούτων ὑπολαμβάνοντας ἐροῦμεν, ὅτι τρόπον μέν τινα ὀρθῶς λέγουσι, τρόπον δέ τινα ἀγνοοῦσιν. τὸ γὰρ ὂν λέγεται διχῶς, ὥστ᾽ἔστιν ὃν τρόπον ἐνδέχεται γίγνεσθαί τι ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, ἔστι δ᾽ὃν οὔ, καὶ ἅμα τὸ αὐτὸ εἶναι καὶ ὂν καὶ μὴ ὄν, ἀλλ᾽οὐ κατὰ ταὐτὸ ὄν. δυνάμει μὲν γὰρ ἐνδεχεται ἅμα ταὐτὸ εἶναι τὰ ἐναντια, εντελεχείᾳ δ'οὔ. — „Diejenigen, die eine wirkliche Schwierigkeit hierin erblicken, sind zu ihrer Ansicht, daß widersprechende und konträr-entgegengesetzte Merkmale zugleich bestehen, auf Grund des sinnlich Wahrnehmbaren gekommen, indem sie bemerkten, daß aus einem und demselben Konträres hervorgehe... Denen nun, die auf diesen Grund hin so meinen, werden wir antworten, daß sie zwar in einer Beziehung Recht haben, aber in anderer Beziehung Unwissenheit verraten. Das Seiende hat nämlich zwei Bedeutungen, sodaß in einer Weise etwas aus Nichtseiendem entstehen kann, in anderer nicht, und auch dasselbe zugleich Seiendes und Nichtseiendes sein kann,

nur nicht in derselben Bedeutung. Potenziell nämlich kann dasselbe zugleich konträr-entgegengesetzte Merkmale haben, aber nicht aktuell".

Zunächst ist es von Wichtigkeit festzustellen, daß Aristoteles den Geltungsbereich des Satzes vom Widerspruch nur auf das aktuell Seiende beschränkt. — Sodann vergleichen wir mit der soeben angeführten Stelle die nachfolgende: Met. Γ 5. 1010 *a* 1—5: αἴτιον δὲ τῆς δόξης τούτοις ὅτι περὶ τῶν ὄντων μὲν τὴν ἀλήθειαν ἐσκόπουν, τὰ δ' ὄντα ὑπέλαβον εἶναι τὰ αἰσθητὰ μόνον· ἐν δὲ τούτοις πολλὴ ἡ τοῦ ἀορίστου φύσις ἐνυπάρχει, καὶ ἡ τοῦ ὄντος οὕτως ὥσπερ εἴπομεν. διὰ εἰκότως μὲν λέγουσιν, οὐκ ἀληθῆ δὲ λέγουσιν. — „Die Ursache dieser Ansicht [d. h. der Ansicht, daß die Dinge sich gleichzeitig so und nicht so verhalten. 1009 *b* 32—33] lag aber darin, daß sie [d. h. die Sensualisten] zwar nach der Wahrheit des Seienden forschten, aber für Seiendes nur das sinnlich Wahrnehmbare ansahen; hier aber herrscht die Natur des Unbestimmten vor und jene [potenzielle] Art des Seins, von der wir eben gesprochen haben. Daher reden sie zwar überzeugend, aber sagen nicht die [volle] Wahrheit aus".

Die ewig im Werden und Vergehen begriffene, sinnlich wahrnehmbare Welt könnte somit nach Aristoteles als ein nur potenzielles Sein Widersprüche enthalten. Aristoteles hat zwar nicht den Mut gehabt, das offen einzugestehen, und beruft sich nur diplomatisch auf eine frühere Stelle; aber der Sinn seiner Aussage ist völlig unzweideutig und findet auch darin seine Bestätigung, daß für den Stagiriten das Unbestimmte eben das Potenzielle ist. Vgl. Met. Γ 4. 1007 *b* 28, 29: τὸ γὰρ δυνάμει ὂν καὶ μὴ ἐντελεχείᾳ τὸ ἀόριστόν ἐστιν. — „Denn, was potenziell und nicht aktuell besteht, ist das Unbestimmte".

b) In dieser Beleuchtung wird nicht nur die erwähnte Beweisverrückung, sondern auch die Bedeutung des so wichtigen zweiten elenktischen Beweises auf einmal klar: Die vergängliche, sinnlich wahrnehmbare Welt mag Widersprüche enthalten, soviel sie nur wolle; doch außer ihr gibt es noch eine andere, ewige und unvergängliche Welt der substanziellen Wesenheiten, die von jedem Widerspruche verschont und intakt bleiben. Die Sensualisten haben zwar Recht, aber sie kennen nicht die volle Wahrheit. Und deshalb verlangt von ihnen Aristoteles, daß sie auch „eine andere Substanz des Seienden anerkennen, der gar keine Veränderung

und weder Vergehen noch Entstehen zukommt". (Met. Γ 5. 1009 *a* 36—38: ἔτι δ' ἀξιώσομεν αὐτοὺς ὑπολαμβάνειν καὶ ἄλλην τινὰ οὐσίαν τῶν ὄντων, ᾗ οὔτε κίνησις ὑπάρχει οὔτε φθορὰ οὔτε γένεσις τὸ παράπαν. — Vgl. auch Met. Γ 5, 1010 *a* 32—35).

Es muß demnach festgehalten werden, daß nach Aristoteles der Satz des Widerspruchs nicht als ein allgemein-ontologisches, sondern als ein metaphysisches Gesetz aufzufassen ist, das in erster Linie für Substanzen gelten soll, und von dem es zum mindesten fraglich ist, ob dessen Geltungsbereich sich auch auf Erscheinungen erstreckt[1]).

16. Aristoteles betrachtet den Satz des Widerspruchs nicht nur als das allerletzte, sondern auch als das oberste Gesetz. Met. Γ 3, 1005 *b* 32—34: διὸ πάντες οἱ ἀποδεικνύντες εἰς ταύτην ἀνάγουσιν ἐσχάτην δόξαν· φύσει γὰρ ἀρχὴ καὶ τῶν ἄλλων ἀξιωμάτων αὕτη πάντων. — „Darum gehen alle bei der Beweisführung auf diesen Satz, als den letzten, zurück; denn derselbe ist das natürliche Prinzip auch aller anderen Axiome".

Nun ist, sogar nach Aristoteles, der Satz des Widerspruchs wenigstens in diesem Sinne nicht das oberste Gesetz, daß er eine notwendige Voraussetzung für alle anderen logischen Axiome abgäbe. Insbesondere ist das Prinzip des Syllogismus vom Satze des Widerspruchs unabhängig. Das ergibt sich aus einer lange nicht beachteten und mißverstandenen Stelle in der zweiten Analytik[2]): An. post. A 11, 77 *a* 10—22: τὸ δὲ μὴ ἐνδέχεσθαι ἅμα φάναι καὶ ἀποφάναι οὐδεμία λαμβάνει ἀπόδειξις. ἀλλ' ἢ ἐὰν δέῃ δεῖξαι καὶ τὸ συμπέρασμα οὕτως. δείκνυται δὲ λαβοῦσι τὸ πρῶτον κατὰ τοῦ μέσου, ὅτι ἀληθές, ἀποφάναι δ' οὐκ ἀληθές. τὸ δὲ μέσον οὐδὲν διαφέρει εἶναι καὶ μὴ εἶναι λαβεῖν, ὡς δ' αὔτως καὶ τὸ τρίτον. εἰ γὰρ ἐδόθη

[1]) Meine Auffassung des Aristotelischen Satzes vom Widerspruch ist somit von der Maier'schen (vgl. a. a. O. Bd. I. S. 101) wesentlich verschieden. Der Umstand aber, daß Aristoteles gelegentlich Inkonsequenzen begeht und überhaupt in dieser viel schwierigeren, als gewöhnlich angenommen wird, und von ihm zum ersten Male aufgeworfenen Frage nicht immer mit sich selbst im klaren ist, kann wohl bis zu einem gewissen Grade verschiedene, voneinander abweichende Interpretationen seines Gedankenganges rechtfertigen.

[2]) Vgl. dazu: Maier a. a. O. Bd II. 2. S. 238. Anm. 3 und I. Husic: *Aristotle on the Law of Contradiction and the Basis of the Syllogism*, Mind, N. S. v. XV. 1906, p. 215—222.

καθ᾽ οὗ ἄνθρωπον ἀληθὲς εἰπεῖν, εἰ καὶ μὴ ἄνθρωπον ἀληθές, ἀλλ᾽ εἰ μόνον ἄνθρωπον ζῷον εἶναι μὴ ζῷον δὲ μή· ἔσται γὰρ ἀληθὲς εἰπεῖν Καλλίαν, εἰ καὶ μὴ Καλλίαν, ὅμως ζῷον, μὴ ζῷον δ᾽ οὔ. αἴτιον δ᾽ ὅτι τὸ πρῶτον οὐ μόνον κατὰ τοῦ μέσου λέγεται ἀλλὰ καὶ κατ᾽ ἄλλου διὰ τὸ εἶναι ἐπὶ πλειόνων, ὥστ᾽ οὐδ᾽ εἰ τὸ μέσον καὶ αὐτό ἐστι καὶ μὴ αὐτό, πρὸς τὸ συμπέρασμα οὐδὲν διαφέρει. — „Daß es unmöglich ist, zugleich zu bejahen und zu verneinen, das wird von keinem Beweise [Syllogismus] vorausgesetzt, außer wenn auch der Schlußsatz solches zu beweisen hätte. Das wird dann bewiesen, indem man annimmt, es sei wahr, den Oberbegriff vom Mittelbegriff auszusagen, und nicht wahr, ihn nicht auszusagen. Was aber den Mittelbegriff betrifft und ebenso den Unterbegriff, so macht es keinen Unterschied anzunehmen, er sei und er sei nicht. Ist nämlich ein Gegenstand gegeben [z. B. Kallias], von dem man wahrheitsgemäß aussagen kann, er sei Mensch, und sofern nur der Mensch ein Lebewesen ist und nicht auch kein Lebewesen, so wird es wahr sein auszusagen, daß wenn auch der Mensch nicht Mensch und Kallias nicht Kallias wäre, Kallias dennoch ein Lebewesen und nicht auch kein Lebewesen ist. Der Grund davon liegt darin, daß der Oberbegriff nicht nur vom Mittelbegriff, sondern auch von anderen Gegenständen gilt, weil er einen größeren Umfang hat [als der Mittelbegriff], sodaß es für den Schlußsatz keinen Unterschied ausmacht, wenn der Mittelbegriff dasselbe und nicht dasselbe ist“.

Richtig ist somit nach Aristoteles der Syllogismus (A = Lebewesen, B = Mensch, C = Kallias):

B ist A (und nicht auch nicht-A).
C, welches nicht-C ist, ist B und nicht-B.

C ist A (und nicht auch nicht-A).

Ist aber ein Syllogismus auch dann richtig, wenn der Satz des Widerspruchs nicht mehr gilt, so ist das Prinzip des Syllogismus (und zwar das *dictum de omni et nullo*) vom Satze des Widerspruchs unabhängig.

17. Diese Konklusion wird von der modernen, symbolischen Logik vollkommen bestätigt. Die symbolische Logik zeigt aber außerdem, daß es auch viele andere logische Prinzipien und Lehrsätze gebe, die vom Satze des Widerspruchs unabhängig sind. Das Prinzip der Identität, die Grundsätze der Simplifikation und Komposition, das Prinzip der Distribution, die Tautologie- und die

Absorptionsgesetze u. a. m. würden ruhig weiter bestehen, wenn auch der Satz des Widerspruchs nicht mehr gälte [1]. — Es wäre übrigens gar nicht schwer auch in Worten nachzuweisen, daß sowohl die Grundsätze der Deduktion als auch der Induktion im großen und ganzen den Satz des Widerspruchs nicht voraussetzen. Es bestehen ja unzählige Deduktionen und Induktionen, die nur in bejahenden Aussagen fortschreiten; der Satz des Widerspruchs findet somit auf dieselben keine Anwendung, weil er jedesmal eine bejahende und die ihr widersprechende verneinende Aussage betrifft.

Man muß, nach meiner Ansicht, die falsche, wenn auch weitverbreitete Meinung doch endlich aufgeben, daß der Satz vom Widerspruch das oberste Prinzip jedweder Beweisführung sei! Das stimmt nur für die indirekten Beweise, für die direkten ist es nicht wahr.

18. Damit sind die historisch-kritischen Ausführungen zu Ende. — Im nachfolgenden, positiven Teile der Abhandlung versuche ich zur Frage, woher wir die Berechtigung haben, den Satz des Widerspruchs für wahr zu halten, Stellung zu nehmen.

a) Der Satz des Widerspruchs kann nicht dadurch bewiesen werden, daß man ihn als unmittelbar evident erklärt. Denn:

α) die Evidenz scheint kein zuverlässiges Wahrheitskriterium zu sein; es kommt vor, daß auch falsche Aussagen für evident gehalten werden (vgl. den kartesischen Gottesbeweis).

β) Der Satz des Widerspruchs scheint nicht für alle evident zu sein; für die alten Eristiker aus Megara oder für Hegel war er höchstwahrscheinlich nicht evident.

b) Der Satz des Widerspruchs kann nicht dadurch bewiesen werden, daß man ihn als ein durch die psychische Organisation des Menschen bedingtes Naturgesetz aufstellt. Denn:

α) es könnten auch falsche Aussagen durch unsere psychische Organisation bedingt sein (vgl. z. B. manche Sinnestäuschungen);

β) es ist fraglich, ob der Satz des Widerspruchs als ein durch die psychische Organisation des Menschen bedingtes Gesetz gelten kann (vgl. die Bemerkungen über den psychologischen Satz des Widerspruchs unter 7).

[1] Als beste Einführung der symbolischen Logik kann das klar und präzis verfaßte Werkchen von Couturat dienen: *L'Algèbre de la Logique* („Scientia", Phys.-mathém. nr. 24, Paris 1905).

c) Der Satz des Widerspruchs kann nicht auf Grund der Definition der falschen Aussage oder der Verneinung bewiesen werden. Diesen Weg hat Sigwart eingeschlagen [1]), aber schon Aristoteles meint den nämlichen Beweis, wenn er sagt: Met. Γ 4. 1008 *a* 34-*b* 1: ἔτι εἰ ὅταν ἡ φάσις ἀληθὴς ᾖ, ἡ ἀπόφασις ψευδής, κἂν αὕτη ἀληθὴς ᾖ, ἡ κατάφασις ψευδής, οὐκ ἂν εἴη τὸ αὐτὸ ἅμα φάναι καὶ ἀποφάναι ἀληθῶς. — „Ferner, wenn die Verneinung falsch ist, so oft die Bejahung wahr ist, und die Bejahung falsch, so oft die Verneinung wahr ist, so läßt sich ein und dasselbe nicht wahrheitsgemäß zugleich bejahen und verneinen“. — Aber sogleich läßt er diesen Beweis fallen, indem er glaubt, „man könnte darin eine *petitio principii* vermuten“. (1008 *b* 1, 2: ἀλλ' ἴσως φαῖεν ἂν τοῦτ' εἶναι τὸ ἐξ ἀρχῆς κείμενον.). — Eine *petitio principii* wäre es zwar nicht, aber doch ist dieser Beweis unzureichend. Denn:

α) wenn man auch annimmt, die Verneinung: „*A* ist nicht *B*“ bedeute die Falschheit der Bejahung „*A* ist *B*“, so läßt sich daraus das Prinzip des Widerspruchs nicht deduzieren. In der Definition der Verneinung, resp. der Falschheit ist nämlich der Begriff der logischen Multiplikation nicht enthalten, und dieser Begriff ist es gerade, der dem Satze des Widerspruchs das ihm eigentümliche Gepräge verleiht. Zwei widersprechende Aussagen können nicht zugleich wahr sein, Bejahung und Verneinung, Wahrheit und Falschheit heben einander auf, können nicht zusammen als Merkmale desselben Gegenstandes bestehen. Auf Grund der Definition der Falschheit oder der Verneinung wäre es aber noch immer möglich anzunehmen, daß die Aussagen „*A* ist *B*“ und „*A* ist nicht *B*“ zugleich bestehen, indem sie beide zugleich wahr und falsch sind.

β) Doch wollte man es lieber vermeiden, eine und dieselbe Aussage als wahr und falsch zu bezeichnen, so ließe sich eine andere Definition der Falschheit aufstellen, welche dem Grundgedanken dieses Begriffes weit eher Rechnung trägt, als die übliche Definition, indem sie vorsichtiger gefaßt ist. Der Grundgedanke der Falschheit ist nämlich der, daß falsche Aussagen keine Abbildungen der Objektive sind, oder — anders gesagt — daß falschen Aussagen keine Objektive entsprechen. Gilt nun der Satz des Widerspruchs nicht, dann gibt es Fälle, in denen

[1]) Logik², Bd. I, S. 182 ff.

A zugleich B ist und nicht ist. Die Aussage „A ist B" würde somit nur unter diesen Bedingungen falsch sein, wenn A kein B wäre und auch keinen Widerspruch enthielte. Aus dieser Definition der Falschheit kann der Satz des Widerspruchs auf keine Weise abgeleitet werden.

19. Jeder Beweis des Satzes vom Widerspruch muß mit der Tatsache rechnen, daß es auch widersprechende Gegenstände gibt (z. B. die größte Primzahl). In der allgemeinsten Formulierung: „keinem Gegenstande kann dasselbe Merkmal zugleich zukommen und nicht zukommen" ist demnach der Satz des Widerspruchs ganz gewiß falsch[1]. Er könnte nur dann wahr sein, und dann wäre er auch formal bewiesen, wenn das Wort „Gegenstand" lediglich widerspruchsfreie Gegenstände bezeichnen sollte. Es entsteht aber die Frage, ob solche Gegenstände überhaupt vorhanden sind, insbesondere, ob das Mögliche und Wirkliche keinen Widerspruch enthält.

a) Konstruktive Begriffsbildungen (daseinsfreie Gegenstände nach Meinong), wie Zahlen, geometrische Figuren, logische und ontologische Begriffe u. s. w. — ich nenne sie „konstruktiv" im Gegensatz zu „rekonstruktiven" oder empirischen Begriffen, die die Wirklichkeit nachbilden sollen — haben sich oft bei näherer Untersuchung als widersprechend erwiesen. Man denke z. B. an die Quadratur des Kreises, an die Trisektion eines beliebigen Winkels, an die Schwierigkeiten der transfiniten Mengenlehre, u. dgl. Darum ist die Möglichkeit gar nicht ausgeschlossen, daß Konstruktionen, die heute als widerspruchsfrei gelten, dennoch einen tief verborgenen Widerspruch enthalten, den wir bisher nicht zu entdecken vermochten. Und wenn es auch noch so sehr wahr sein sollte, daß alle Konstruktionen „freie Schöpfungen des menschlichen Geistes" seien[2],

[1] Diese Behauptung hat, soviel ich weiß, zuerst Meinong aufgestellt. Gelegentlich einer Besprechung gewisser kritischer Bemerkungen B. Russell's, äußert sich Meinong folgendermaßen (*Über die Stellung der Gegenstandstheorie im System der Wissenschaften*, Leipzig, 1907, S. 16): „Den eigentlichen Nachdruck legt aber B. Russell darauf, daß durch Anerkennung solcher [*scil.* unmöglicher] Gegenstände der Satz des Widerspruches seine unumschränkte Geltung verlöre. Natürlich kann ich dieser Konsequenz in keiner Weise ausweichen... Der Satz des Widersprnches ist ja von niemandem auf anderes als auf Wirkliches und Mögliches bezogen worden".

[2] Der Ausdruck stammt von Dedekind: *Was sind und was sollen die Zahlen?* Vorwort.

und daß es in unserer Macht liege, daseinsfreien Gegenständen beliebige Merkmale zuzuschreiben, so könnten wir trotzdem ihre Widerspruchslosigkeit nicht beweisen: Denn, indem wir sie „schöpfen“, entstehen „von selbst“ unzählige Verhältnisse unter ihnen, die von unserer Willkür nicht mehr abhängen. Daß wir mitunter ganz unverhofft auf unerklärliche Schwierigkeiten geraten, beweist ein neuerdings von B. Russell entdeckter, die logischen Grundlagen der Mathematik tangierender Widerspruch [1]).

b) Wirkliche Gegenstände und rekonstruktive Begriffsbildungen, sofern dieselben der Wirklichkeit entsprechen, scheinen über allen Widerspruch erhaben zu sein. Tatsächlich ist uns kein einziger Fall eines in der Wirklichkeit existierenden Widerspruches bekannt. Es ist überhaupt unmöglich anzunehmen, daß wir je einem Widerspruch in der Wahrnehmung begegnen sollten; die Negation, die im Widerspruche steckt, ist ja nicht wahrnehmbar. Wirklich existierende Widersprüche könnten nur erschlossen werden. — Man dürfe aber auch nicht vergessen, daß in der kontinuierlichen Veränderung, der die ganze Welt unaufhörlich unterworfen ist, im steten Werden, Entstehen und Vergehen, seit jeher Widersprüche vermutet wurden. Ob sich diese Vermutungen je bestätigen werden, scheint unwahrscheinlich zu sein; man wird wohl immer Mittel und Wege finden, um etwaige, erschlossene Widersprüche zu beseitigen. Doch wird man nie mit voller Bestimmtheit aussagen können, daß wirkliche Gegenstände keinen Widerspruch enthalten. Nicht der Mensch hat die Welt geschaffen, und er ist nicht imstande ihre Geheimnisse zu durchschauen; er ist ja nicht einmal seiner eigenen Begriffsschöpfungen Herr und Gebieter.

Es ergibt sich daher aus *a*) und aus *b*), daß ein realer Beweis des Satzes vom Widerspruch, d. h. ein Beweis, der auf einer genauen Untersuchung des Wirklichen und Möglichen beruhen würde, nicht geführt werden kann.

20. Der Satz der Widerspruchs hat zwar keinen logischen Wert, weil er nur als Annahme gelten kann, aber es kommt ihm dafür ein um so bedeutender praktisch-ethischer Wert zu.

[1]) Vgl. B. Russell, *The Principles of Mathematics,* v. I. Cambridge 1903, ch. X, und Frege, *Grundgesetze der Arithmetik*, Bd. II. Jena 1903, Nachwort S. 253. Ferner: K. Grelling u. L. Nelson: *Bemerkungen zu den Paradoxieen von Russell und Burali-Forti.* Abh. d. Fries'schen Schule, N. F., B. II. 1908.

Das Prinzip des Widerspruchs ist die einzige Waffe gegen den Irrtum und die Lüge. Würden wir dieses Prinzip nicht anerkennen, und die gleichzeitige Bejahung und Verneinung für möglich halten, so könnten wir uns gegen falsche oder lügnerische Aussagen anderer nicht verteidigen. Ein fälschlich des Mordes Beschuldigter würde kein Mittel finden, um seine Unschuld vor Gericht zu beweisen. Er könnte nur höchstens den Beweis dafür erschwingen, daß er keinen Mord begangen hat; diese negative Wahrheit kann aber die ihr widersprechende positive nicht aus der Welt schaffen, wenn der Satz des Widerspruchs nicht gilt. Findet sich also ein einziger Zeuge, der ohne vor einem Meineid zurückzuschrecken den Angeklagten des Verbrechens beschuldigt, so kann seine falsche Aussage in keiner Weise widerlegt werden und der Angeklagte ist unrettbar verloren.

Man ersieht daraus, daß die Notwendigkeit, den Satz des Widerspruchs anzuerkennen, ein Zeichen der intellektuellen und ethischen Unvollkommenheit des Menschen ist. Diese Tatsache ist aber weit mehr imstande, als irgend eine andere, unser Mißtrauen gegenüber dem logischen Werte dieses Prinzipes wachzurufen und zu rechtfertigen.

Es scheint, daß auch Aristoteles den praktisch-ethischen Wert des Satzes vom Widerspruch, wenn auch nicht klar erkannt, so doch wenigstens gefühlt hat. In einer Zeit des politischen Unterganges Griechenlands ist Aristoteles zum Begründer und Förderer der systematischen, wissenschaftlichen Kulturarbeit geworden. Darin erblickte er vielleicht einen Trost für die Zukunft und die künftige Größe seiner Nation. Es mußte ihm daran gelegen sein, den Wert der wissenschaftlichen Forschung hochzuhalten. Die Leugnung des Satzes vom Widerspruch hätte aller Falschheit Tür und Tor geöffnet und die junge, aufblühende Wissenschaft in ihren ersten Lebenskeimen erstickt. In kraftvollen Worten, in denen man eine innerliche Glut zu verspüren vermeint, wendet sich deshalb der Stagirite gegen die Gegner jenes Satzes, gegen die Eristiker aus Megara, die Kyniker aus der Schule des Antisthenes, die Anhänger Heraklits, die Parteigänger des Protagoras, und kämpft mit ihnen allen für ein theoretisches Prinzip wie für ein persönliches Gut. Er mag wohl selbst die Schwächen seiner Argumentation gefühlt haben; und so verkündet er sein Prinzip als ein allerletztes Axiom, als ein unantastbares Dogma.

Heutzutage ist die Wissenschaft zur mächtigsten Führerin des menschlichen Lebens geworden. Eine eingehende Kritik des Satzes vom Widerspruch wird ihre Fundamente nicht mehr untergraben, sondern eher in einem neuen Lichte diesen wundervollsten Bau des menschlichen Geistes erstrahlen lassen.

---

4. ST. SZPOTAŃSKI. Maurycy Mochnacki. *(Maurice Mochnacki).*

L'auteur se borne à étudier M. Mochnacki comme homme politique, publiciste et historien; il ne s'arrête à ses articles littéraires qu'autant qu'ils servent à comprendre son idée politique. L'auteur a tenu à comparer les manuscrits avec les imprimés, et les premières éditions avec les éditions suivantes; il trouve que nous ne possédons pas d'édition exacte de l'oeuvre de Mochnacki. Son „Livre sur la littérature polonaise au XIX siècle" devrait être réédité d'après la première édition, et non d'après le manuscrit de l'Académie des Sciences de Cracovie — parce que la dite édition contient, contrairement à l'opinion de K. Woycicki, quelques expressions plus osées et plus libres, qui ne se trouvent pas dans le manuscrit même et qu'elle a l'avantage d'avoir par endroit des accents plus forts, dus sans doute à de nombreuses corrections. La révolution interrompit une fois pour toutes l'action littéraire et critique de M. Mochnacki, dont le dernier et unique grand ouvrage de ce genre est le „Livre sur la littérature polonaise au XIX siècle". Le manuscrit du second volume de cet ouvrage, laissé par l'auteur à Varsovie, s'est égaré et n'a jamais été retrouvé. Au temps de l'Emigration, en 1832, la Société scientifique des émigrés polonais chargea Mochnacki d'écrire une Esquisse de la littérature polonaise à l'usage des étrangers; Mochnacki accepta d'abord cette mission, mais il n'écrivit que la partie concernant les poètes et déclara qu'il s'en tiendrait là, étant trop préoccupé et impressionné par les malheurs récents de la révolution, qu'il était en train de raconter. (Lettres de Mochnacki à Lelevel).

Après avoir exposé quelques données biographiques, M. Szpotański parle de Mochnacki comme publiciste, politicien actif et historien. M. Szpotański n'a pu préciser, de même que ses prédécesseurs, la date de la naissance de Mochnacki, que l'on place à peu près

entre 1803 et 1804; mais l'extrait de baptême de son frère Camille Mochnacki. autant que les renseignements procurés par la famille Mochnacki. ont révélé de nombreux et intéressants détails. On a pu vérifier définitivement que la mère de Mochnacki. Marie. femme de Basile. était née Pongowska. Ensuite que la famille Mochnacki, très nombreuse en Galicie. était en partie catholique romaine ou gréco-catholique. Les plus proches parents de l'écrivain étaient catholiques romains. Ils signaient d'abord du surnom de „Garbera“, mais avec le temps ils ne signèrent plus qu'avec le nom de famille Mochnacki. L'arbre généalogique de M. Mochnacki commence avec Jean Garbera Mochnacki. mort en 1756.

Le père de l'écrivain. Basile, propriétaire du domaine de Bojaniec en Galicie. fit ses études de droit. Il vendit sa terre en 1819, et partit avec sa famille pour Varsovie, où il devint employé de l'Etat.

Jusqu'à ce moment le jeune Maurice avait été élevé et instruit à la maison. de façon absolument privée. Ce n'est qu'après son arrivée à Varsovie qu'il entra au lycée dans la sixième classe; il étudia ensuite le droit à l'Université de Varsovie, mais, comme on le sait, il ne termina pas ses études. ayant été expulsé au cours de sa seconde année par ordre du Grand-Duc Constantin. et mis en prison pour avoir insulté publiquement un agent de police. Bientôt après, accusé d'appartenir aux sociétés secrètes. il fut emprisonné une seconde fois.

Les dernières recherches de M. Askenazy ont éclairé l'attitude de Mochnacki durant son interrogatoire, attitude jusqu'à présent inconnue. M. Askenazy a découvert les procès verbaux. aussi bien que le document original dit „mémoire carmélitain“. écrit et signé de la main même de Mochnacki. Il en résulte avec évidence que Mochnacki compromettait ses compagnons de conspiration, et que sa Lettre à Hubé. où il cherche à se défendre et à se réhabiliter. n'est pas tout à fait l'expression de la vérité. On est tenté de se demander si en réalité le „mémoire carmélitain“ était sincère, c'est à dire si effectivement Mochnacki trahit ses principes. Sans nul doute ce ne fut pas le cas; mais Mochnacki étant faible de caractère se laissa intimider et manqua de scrupules. Penseur et écrivain aussi brillant que hardi. il se laissait toujours déconcerter par la vie. Sans être durement interrogé ni torturé il avoua facilement des choses que d'autres n'auraient pas avouées, même dans

les angoisses de la torture. Hankiewicz s'obstina à voir en lui un espion par vocation, un agent habile et de grande utilité; mais Mochnacki ne suivit pas le chemin peu honorable que, par sa faute, on voulait lui faire prendre. Sans ressources pécuniaires, forcé de gagner sa vie, il chercha quelque emploi, ce qui lui était d'autant plus difficile que tous les postes officiels lui étaient fermés. Il ne put se faire avocat, les examens obligatoires lui étant interdits; par comble de difficultés sa famille vivait toujours sous la menace de nouvelles repressions. Hankiewicz durant l'interrogatoire laissa voir à l'inculpé que le sort de son père dépendait de sa conduite. Sa mère consulta à ce sujet le censeur Szaniawski qui l'avisa que les persécutions de Maurice dureraient tant qu'il n'entrerait pas à la Censure ou au bureau de Novosilcov — par conséquent Maurice entra à la Censure en avril 1827. Il ne faut pas oublier qu'il y était en quelque sorte contraint par la volonté de ses parents. A ce poste on lui confie la rédaction des comptes rendus des livres et des revues allemandes (rapports censoriels de Mochnacki). Ces rapports témoignent en effet que Mochnacki „se conformait aux principes établis" (Lettre à Szaniawski), et qu'il empêchait la circulation des idées libérales. Deux mois après, Mochnacki donna sa démission par une lettre à Szaniawski, prétextant des divergences dans la manière de comprendre sa tache de censeur. On n'accepta pas aussitôt la démission offerte, mais comme il négligeait ses devoirs et ne fréquentait plus les bureaux, Szaniawski le congédia définitivement le 7 sept. 1827 en lui administrant une sévère réprimande. Ici commence la période d'action littéraire qui dura jusqu'à l'insurrection. A cette époque (1828) Mochnacki écrit un opuscule intitulé: *Voix d'un Citoyen du pays annexé à l'occasion de l'entrée en fonctions du Tribunal de la Diète.* Il le publia en 1833 dans les appendices de l'histoire de l'insurrection sous le titre de: *Voix d'un citoyen du Grand-Duché de Posen, adressée aux Sénateurs du Royaume de Pologne, à l'occasion de l'entrée en fonctions du Tribunal de la Diète.* La mère de Mochnacki dans la biographie de son fils donne le premier titre, conforme au manuscrit, qui n'a jamais été imprimé séparément, et qui se répandit sous forme de copies, dont deux exemplaires se trouvent à Rapperswil et à l'Ossolineum de Léopol. Soit dit en passant, ce manifeste est réellement la voix d'un citoyen du pays annexé par la Russie. De là résulte que l'adaptation au second titre a amené les changements suivants: on lit dans l'imprimé:

„Votre Roi est en même temps le Tsar moscovite“. D'après le manuscrit, le même passage est conçu en ces termes: „Notre Roi est en même temps empereur de Russie“. On se demande si ce brillant manifeste a produit un effet favorable et a influencé en quelque mesure le verdict du tribunal. M. Szpotański s'appuyant sur les lettres du Grand-Duc Constantin au Tsar Nicolas, démontre que le jugement était complètement décidé avant l'apparition du manifeste. Si on avait afaire à un personnage de caractère plus solide que Mochnacki, le dit manuscrit serait un suffisant témoignage des opinions politiques de l'écrivain sur la constitution du Royaume de Pologne et sur les rapports entre la Pologne et la Russie — il serait en quelque sorte une profession de foi politique pour un plus grand délai de temps, on saurait son état d'esprit à son entrée dans la conspiration de Wysocki. Cette certitude nous manque cependant, vu la grande inconstance de l'homme. M. Szpotański soutient que Mochnacki traite les événements politiques de manière purement artistique. Il n'émet jamais d'indications réelles. L'élément tragique d'une situation a tant d'attraits pour lui, qu'il cherche à l'imposer à tout le monde. Il attend de la part des membres du Tribunal de la Diète l'héroïsme des héros dramatiques, quand il les invite à exposer la sécurité de la Constitution et de l'état politique du Royaume plutôt que de réprouver l'idée de l'indépendance politique, personnifiée par les accusés. Il demande ce même héroïsme aux membres de la Chambre des députés pendant l'insurrection — de là provient son enthousiasme pour l'acte de détronisation, de là aussi résulte le blâme ironique qu'il inflige à l'attitude prise ensuite par les députés, de là pour le même motif enfin ces paroles d'admiration exaltée qui parurent dans la Gazette Nationale, où il se laisse emporter par l'imagination et aperçoit la vision des Représentants de la nation campant sur de la paille dans une bourgade quelconque. En définitive, de nature toute littéraire est sa conception du Roi en exil. Partout ailleurs où Mochnacki semble paraître politicien étonnamment hardi et brillant, il ne fait que refléter les opinions régnantes du parti révolutionnaire et libéral. Mais Mochnacki fut non seulement publiciste et poète, il fut aussi un ambitieux avide du pouvoir. Il entra cependant dans la vie politique dépourvu du sens nécessaire dans cette carrière. Ce défaut paralyse ses plans, le force à capituler sur toute la ligne. — Sans avoir la certitude que Mochnacki une fois dans la révolution,

resta fidèle aux principes émis dans la „Voix“, nous sommes obligé cependant d'admettre que très probablement ses opinions n'ont pas changé depuis cette manifestation de ses aperçus sur la constitution du Royaume de Pologne et sur les relations entre la Pologne et la Russie. Mochnacki d'ailleurs était dans la conspiration de Wysocki d'autant plus libre de paroles qu'il n'était pas obligé de les réaliser dans son action politique, en outre le laps de temps entre la date du manifeste — 1828 — et le moment de son entrée dans la conspiration (commencement de janvier 1829) a été fort court. Après avoir analysé les rapports de Wysocki, le texte du serment fait par les conspirés le 16 décembre 1828 et les premières proclamations lancées au début de la révolution, M. Szpotański constate que, au moins formellement, la conspiration avait pour but le changement du gouvernement et la consolidation des droits constitutionnels du Royaume de Pologne. Dans ces documents les conspirateurs n'ont pas manifesté le désir de voir la constitution s'étendre dans les parties du pays annexées par la Russie, ni n'ont point parlé de la rupture avec la Russie. Mais le rapport de Wysocki, rédigé sous la première dictature, n'était peut-être pas la plus franche expression des tendances des conspirateurs à l'époque de l'organisation préparatoire de l'insurrection; des égards envers la situation actuelle politique ont pu influencer son rapport. Personne ne se rappelle le texte du serment assez fidèlement pour en garantir chaque mot. Les premières proclamations des révolutionnaires pouvaient être inspirées par les mêmes égards que le rapport de Wysocki. A part toutes ces réflexions M. Szpotański présume que Wysocki et ses compagnons militaires qui n'avaient guère le courage politique, ne pouvaient projeter autre chose que la défense de la Charte, dont la violation soulevait l'indignation publique. A côté de la conspiration militaire il existait une conspiration civile — et à cette dernière appartenait Mochnacki. Il est possible qu'il critiquât la réserve de Wysocki, qu'il excitât les tempéraments dans le genre de Nabielak, ou les imaginations comme celle de Goszczyński. Mochnacki se considère comme l'un des principaux soutiens de la révolution, l'unique personnage pouvant sauver la patrie du désastre — le grand homme d'État qui a eu le malheur de n'avoir été compris ni secondé par personne. Toujours, selon lui, il dut rester isolé jusqu'au bout — ne put parvenir au pouvoir et empêcher par là la chûte de la révolution. La réalité fut tout

autre. Au début nous le voyons au coeur de l'action. Il est l'auteur de la proclamation „aux habitants de la capitale“ (I XII), qui les appelle à lutter pour la liberté de la parole — à exclure du gouvernement des individus louches — à intenter un procès aux voleurs des biens publics etc. Mochnacki ne cite jamais cette proclamation, il soutient au contraire qu'au début la révolution ne lança aucune proclamation. Sans nul doute cependant c'est lui qui l'a écrite. La mère de Mochnacki l'atteste, et, en plus, nous avons d'autres preuves. On y trouve des passages identiques avec ceux de: *La voix du citoyen du pays annexé à l'occasion de l'entrée en fonctions du Tribunal de la Diète.* Les événements placèrent Mochnacki à la tête de l'insurrection, mais il ne sut point garder cette place. Emouvant orateur qui excellait à exprimer pendant les réunions de la Société Patriotique des sentiments généralement partagés, il pénétra jusque dans le gouvernement, avec le caractère de membre à voix consultative seulement, sans droit de vote, mais l'occasion lui fut suffisamment présentée pour manifester de quelle force était son talent politique. Cependant à ce poste il ne put rien obtenir et ne sut même pas se faire respecter. La légende sur la lutte des deux puissances, Lubecki opposé à Mochnacki, est une pure invention. Il a été vaincu de prime abord — et vaincu totalement. Il lui restait encore un champ d'activité politique, notamment la Société patriotique. Il n'y acquit pas la considération dont y jouissait l'abbé Pułaski ou Kozłowski. Définitivement il se déclara l'ennemi de la Société en conseillant à Skrzynecki de l'abolir. Mochnacki raconte qu'il quitta la Société qu'il ne pût mettre en révolte contre la Diète, au moment où celle-ci refusa d'accepter l'acte de constitution de la dite Société. C'était le 26 janvier 1831. Cette date indiquée par lui n'est pas exacte. Il est certain qu'il prit part aux réunions de la Société jusqu'au 9 février, date de son entrée dans l'armée. Ceci fait, il ne donna point sa démission comme membre de la Société. Mochnacki n'eut d'ascendant dans l'insurrection qu'à titre de publiciste. Ces articles de Mochnacki, malgré l'inégalité de leur valeur politique et de l'importance du sujet qu'ils traitent, sont les meilleurs qui furent écrits de son temps. Conformément aux principes des partis où il entrait et qu'il flattait, il y émet différentes opinions, qui souvent se contredisent. Il fait partie de la rédaction du *Courrier polonais*, organe constitutionnel dont le rédacteur en chef était Vincent Niemojowski — de là il passe sans transition

au groupe le plus radical de la révolution, qui a pour journal *La Pologne Nouvelle.* Ce journal n'est pas l'organe de la Société Patriotique, cependant il existe des rapports entre la rédaction et la Société, puisque les plus notoires sociétaires y plaçaient leurs articles et leurs comptes rendus. Avec le temps ces liens se relachent — surtout à l'occasion de la polémique du Journal contre la Diète. La Société Patriotique désavoue cette conduite; Lelevel, membre de la rédaction, se démet de sa charge. La Société n'a plus d'organe proprement dit; voulant répandre une feuille dans l'armée, elle choisit dans ce but *la Gazette Polonaise*, en déléguant à la rédaction quelques sociétaires. *La Pologne Nouvelle* était l'organe d'un cercle qui n'eut pas la force de s'organiser en parti. Ce cercle puisait des modèles dans la révolution française, voulait la convocation d'une assemblée nationale et poussait à la révolution sociale: effectivement ce n'était pas Mochnacki, mais Adam Gurowski qui le représentait. Ce dernier, et non Maurice Mochnacki, s'acharne contre la Diète. Le célèbre article intitulé: *Pourquoi ce peuple ne se soulève-t-il pas?* est signé de deux noms: Gurowski et Mochnacki. Ni avant ni après, Mochnacki ne manifeste des sympathies pour la révolution sociale. Les articles qui parurent après les événements du mois d'août 1831 ont le plus d'honnêteté, tendent à réunir tous les partis en une cause commune. Ce sont les derniers moments de l'insurrection. — Elevé par la Révolution surgit Krukowiecki. Mochnacki essaye encore d'arriver au pouvoir, mais il est repoussé par B. Niemojowski. A Zakroczym il prend part à la rédaction de la *Gazette Nationale.* Il veut allumer la guerre à l'exemple des confédérés de Bar. Il n'y a pas un seul article de Mochnacki qui donne des indications réelles, utiles aux hommes d'Etat, à la tête de l'insurrection. Il se sert du terme: il faudrait — et jamais ne précise comment s'y prendre. Le *Courrier Polonais* polémisant avec Mochnacki relève avec justesse ce fait. Mochnacki avait le don de formuler brillamment les idées qu'il cherchait à imposer à ses lecteurs. Par ses paroles embrasées d'enthousiasme, il éblouissait et s'emparait victorieusement des convictions.

Comme Mochnacki ne traitait sérieusement aucun des partis où il entrait, et les abandonnait pour en devenir l'adversaire — il ne trouva point d'alliés dans l'Emigration: au contraire il fut isolé et jugé sévèrement à cause de son passage aux bureaux de la Censure et du „Mémoire Carmélitain". Malgré l'ini-

mitié qui l'entourait, Mochnacki essaya de se saisir du pouvoir à Paris comme jadis à Varsovie, ayant compris qu'il ne pourrait entrer au premier Comité de B. Niemojowski. Pour arriver au but, il projeta la création d'un autre Comité sous la présidence de Romain Sołtyk ou Lelevel. Il les indique à l'Emigration dans des feuilles volantes dirigées contre Niemojowski (*Aux compatriotes établis à Paris. — L'anniversaire du 29 9-bre 1830*). Jamais Mochnacki ne s'est avoué l'auteur de ces brochures qui ne sont guère à son honeur. Contre son attente il ne put entrer non plus au Comité de Lelevel, et pour ce motif il conspire contre lui. Dans ce but il met à profit la grande popularité dont jouit son frère Camille dans les cercles militaires de l'émigration. Le Comité de Lelevel céda bientôt la place à celui de Dwernicki en 1833. Mochnacki eut la chance d'obtenir 498 voix sur 2627 votants, c'est à dire plus que Czartoryski, qui n'en obtint que 387. Ce fait témoigne que la popularité de Mochnacki s'était accrue, à cause de l'action de son frère Camille et des articles de Mochnacki paraissant dans le *Mémorial de l'Emigration*. Les partisans du prince Adam Czartoryski le prirent en considération. Il entra en relations avec eux à cause de ses études sur l'histoire de l'insurrection, on le captiva et le gagna facilement. — Nous ne savons pas quelles évolutions a subi son livre: *Histoire de l'Insurrection*. Il est probable que la silhouette du prince Adam Czartoryski fut tracée avec l'intention de préparer l'idée du roi en exil, qu'il concevra bientôt dans sa politique. A part cela il chercha à tirer vengeance de Lelevel pour les derniers désagréments parisiens. Mochnacki projetait d'écrire encore deux volumes de l'histoire de l'insurrection, le troisième intitulé *La Guerre*, et le quatrième: *La fin de la révolution* (Lettre au comte Ladis. Zamoyski). Dans leurs entretiens sur la situation de la cause polonaise, Zamoyski et Mochnacki s'accordaient sur la nécessité de placer le Prince Adam à la tête de l'émigration, non par voie d'élection, mais par la force majeure de la situation. Mochnacki croyait toujours à une nouvelle insurrection polonaise, et il déclarait que cette insurrection devait s'organiser sous la présidence d'un Chef — Roi. — De là vient l'idée d'un parti monarchique et insurrectionnel à la fois. Dans ce but il se rendit à Auxerre en novembre 1834 — et, d'accord avec Zamoyski, il s'y mit à l'oeuvre pour tenter de réaliser ses projets. D'après ses lettres à Zamoyski il y mena une double politique, secrète et publique. Il rédigea des circulaires pour

l'usage public, il entra en relations avec les „dépôts“ propageant l'idée d'un seul pouvoir — et, de façon secrète, il créa dans les dépôts des cercles de partisans de Czartoryski. Il ajourna son travail sur l'*Histoire de l'Insurrection*, et tenta de fonder un journal propagateur de ses idées, mais il échoua encore, et ne put organiser à souhait le nouveau parti. Sa mort, survenue le 20 décembre 1834, mit fin à toute cette action.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15. Marca 1910.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 3. Mars. 1910.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 MARS 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*, 8-o, ser. III, t. I, p. 365.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 55, 8 o, p. XXI et 541, 32 planches.

K. Brodziński: »Nieznane poezye«. *(Poésies inédites)*. ed. D. A. Łucki, 8-o, p. 244.

M. T. Grabowski présente son travail: „*Les étudiants polonais à l'Université de Leyde au XVI et XVII siècle*".

M. T. Grabowski présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne au temps du romantisme (1818—1848)*". Deuxième partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Mann: „*L'évolution de la synthèse littéraire*" [1].

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 15 MARS 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. Łukasiewicz: »O zasadzie sprzeczności u Arystotelesa«. *(Le principe de contradiction chez Aristote)*, 8-o, p. 210.

»Dyaryusz Sejmu z r. 1831«. *(Journal des séances de la diète de 1830—1831)*. ed. M. Rostworowski; 8-o, vol. IV, p. XXVIII et 693.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. Rubczynski: „*Mathaei Cracoviensis Rationale operum divinorum*".

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Żołtowski: „*Le réalisme et l'idéalisme dans la doctrine de Hegel considerés comme science immédiate et absolue*" [2]).

[1]) Voir Résumés p. 51.
[2]) Voir Résumés p. 59.

Résumés

5. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 27 stycznia 1910 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 27 janvier 1910).***

M. le Comte G. Mycielski, membre de la Commission, retrace l'histoire du château de Rydzyna, illustrée de nombreuses photographies. Cette résidence appartenait au XV siècle à la famille Czerwiński de Wierzbno, laquelle changea plus tard son nom en celui de Rydzyński. Le domaine reste en sa possession jusqu'au milieu du XVII siècle, époque où il passe aux Leszczyński. Raphaël Leszczyński, palatin de Poznań, fait construire une partie du château, composée de deux ailes sous la forme d'un L. En 1736, Stanislas Leszczyński vend Rydzyna au comte Joseph Alexandre Sulkowski, qui entreprend la reconstruction du château et la dirige jusqu'en 1750. Joseph Alexandre Sulkowski avait de nombreuses attaches avec la cour d'Auguste II, et la tradition le fait fils naturel de ce prince; par là s'expliquent les fréquentes visites d'Auguste II à Rydzyna.

Le château a la forme d'un quadrilatère, flanqué de tours aux quatre angles. Les appartements de réception se trouvent au second étage. Ils sont ornés de décorations en stuc rococo primitif. A remarquer les trois salles appelées „des saisons“ et „des époques du monde“, tapissées de gobelins, la salle aquatique à huit parois, enfin la salle primatiale dans le style empire, identique à celle du château de Varsovie. Le plafond est couvert d'une peinture représentant l'Olympe. Elle est due à un artiste de l'école de Bacciarelli. Le château possédait une galerie de portraits de souverains et autres grands personages contemporains. Cette galerie comptait près de cent cinquante toiles.

M. Sigismond Batowski, membre de la Commission, donne lecture du premier chapitre de sa monographie du peintre Jean Pierre Norblin (1745—1830).

S'appuyant sur des matériaux en partie connus, en partie complètement nouveaux, il étudie les premiers travaux de cet artiste alors que, sans maître, il commençait à étudier la peinture à Paris; à ces productions appartiennent, en dehors des dessins où s'accuse fortement l'influence de Watteau et qui se trouvent dans les collections des princes Czartoryski, à Cracovie et à Gołuchowo, certains essais de gravure conservés à la Bibliothèque nationale à Paris.

Il caractérise le premier maître de l'artiste, François Casanova, peintre de batailles, paysagiste, auteur de tableaux de genre, et son école, illustrant l'influence considérable et décisive de ce peintre pour l'avenir de Norblin, par la photographie d'un dessin tiré des collections de Gołuchowo. Ce dessin est un véritable document par suite de l'indication qu'il porte: „Norblin fecit 1769, au temps qu'il était chez Casanova".

Il parle ensuite de la courte période d'études du jeune artiste à l'Ecole de l'Académie à Paris et à l'Ecole des élèves protégés en 1770—71, période qui n'eut que peu de poids dans le développement de son talent.

D'après M. Batowski le caractère de ces productions de la jeunesse de Norblin, se trouve le mieux marqué dans la „Bataille romaine", très grand dessin à la sépia, jusqu'ici inconnu, et conservé à Gołuchowo. Cet ouvrage est dans le style académique, avec des réminiscences de différents maîtres: il décèle un grand talent de composition.

De 1772 à 1774, Norblin voyage, ainsi que le montrent les signatures et les dates des dessins; il séjourne à Misy-sur-Yonne, son lieu de naissance. Il passe quelpue temps à Londres, revient enfin à Paris, d'où il part pour la Pologne en 1774.

Dans toute cette première période de la vie et de l'activité artistique de Norblin, il subit alternativement l'influence de Watteau et celle de Casanova. Il est estimé comme peintre de batailles, ce qu'attestent, à défaut d'ouvres, les catalogues de ventes de tableaux de l'époque.

M. Batowski lit ensuite un passage de son travail, passage concernant un des ouvrages les plus marquants de Norblin, un des premiers qu'il ait exécutés en Pologne: la décoration des salons de la résidence idyllique de la princesse Czartoryska, née Fleming, à Powązki, près de Varsovie. Dans ces compositions, ces scènes villageoises, Norblin s'est élevé par la splendeur de son coloris

décoratif à la hauteur des maîtres les plus fameux des „fêtes galantes", inspirées de Watteau. Trois grands panneaux provenant de Powązki et représentant: une „Kermesse dans un parc", un „Concert dans un parc", un »Déjeûner sur l'herbe" sont actuellement au musée Czartoryski à Cracovie. A cette série les recherches de M. Batowski permettent d'ajouter un quatrième tableau: „le Bain des Dames". Ce dernier ouvrage, sorti récemment de l'oubli et mis en vente à Varsovie, a été acquis par M. le comte Ladislas Branicki. Il convient de joindre à ces peintures „Une réunion au bord de l'étang", appartenant à Mme la Comtesse Auguste Potocka à Varsovie.

Il devait y avoir encore plusieurs autres panneaux de ce genre, ainsi que permettent de le supposer les esquisses au crayon et à l'huile qui font partie des collections des princes Czartoryski, à Goluchowo, à l'Hôtel Lambert à Paris, et ailleurs, panneaux qui furent exécutés en 1785, ainsi que l'artiste l'a expressément noté sur deux de ces dessins.

Les décorations peintes par Norblin un peu plus tôt, avant 1778, sur „papier mâché", et dont Bernouilli, contemporain de l'artiste, fait mention, n'ont pas été conservées. Elles ont péri en même temps que le château de Powązki, pendant le siège de Varsovie en 1794.

Le président pour terminer soumet à la Commission les photographies de deux vases liturgiques juifs, actuellement au Musée impérial à Vienne, et provenant de la synagogue de Wojnarowa, district de Grybów, en Galicie.

---

6. Dr. MAURYCY MANN. **Rozwój syntezy literackiej.** *(L'évolution de la synthèse littéraire).*

Le monde antique n'a pas produit d'histoire des lettres. Les études se rapportaient soit aux oeuvres particulières, soit aux vies des hommes illustres, soit aux règles de la littérature, mais personne n'a recueilli les connaissances littéraires en un ensemble synthétique. Quintilien fut le plus proche de cette idée dans le livre II de l'*Institutio oratoria*, où il nomma quelques dizaines d'écrivains grecs et romains, en y ajoutant de brèves observations critiques. Le moyen-âge également n'a pas connu l'histoire littéraire. Pourtant

quantité de dictionnaires biograpiques et d'ouvrages encyclopédiques parurent à cette époque; les biographies des écrivains qui y sont contenues, suivies du répertoire de leurs oeuvres, forment de riches matériaux pour les futurs historiens des lettres. La tendance vers la classification chronologique se manifeste dans la *Bibliotheca selecta* du jésuite Possevin (1593); l'ouvrage est divisé selon le système encyclopédique, mais les écrivains cités dans chaque livre sont classés dans l'ordre chronologique. Toutefois l'ordre rigoureusement chronologique ne fut introduit qu'en 1592 dans la *Bibliotheca classic. auctorum* de Frisius. Cependant François Bacon signale le manque d'une histoire des lettres et des sciences; dans le l. II de son oeuvre *De dignitate et augm. scientiarum* (1623) il trace les principes de la science à créer. Il la met au même niveau que l'histoire politique et ecclésiastique; il en définit le sujet, les modes d'exécution et l'utilité. Bacon propose l'étude des sciences et des arts dans leur développement, depuis les origines et dans toutes leurs phases; il faut prendre en considération non seulement les auteurs et leurs ouvrages, mais aussi les écoles, les académies, les querelles scientifiques etc. Dans la recherche des causes, il faut se rappeler la nature des pays et des peuples, des évènements historiques qui furent favorables au développement des sciences, l'influence de la religion et des lois, enfin l'action des grands personnages. Plusieurs années s'écoulèrent sans que ce plan fut réalisé. En 1656 l'érudit allemand, Pierre Lambeck, publie un *Prodromus historiae literariae*; c'est la première publication qui dans son titre annonce l'histoire des lettres. Plus tard le terme *Historia literaria* fut employé à coté de *Bibliotheca* comme définition d'un répertoire de livres. D. G. Morhof dans son *Polyhistor* (1688—1692) réunit l'histoire des lettres avec la méthode des études scientifiques et littéraires; les ouvrage cités dans chaque partie sont placés dans l'ordre chronologique. Morhof est encore digne de mémoire comme auteur d'un ouvrage théorique: Unterricht von der Teutschen Sprache und Poesie (1682), dont le livre II contient la revue historique de la poésie allemande en comparaison avec les plus célèbres produits de la poésie étrangère. C'est un ouvrage du type transitoire entre la poétique et l'histoire littéraire; il y en avait eu de semblables auparavant. Cependant les autres nations préparaient des matériaux abondants: en Angleterre T. Pope Blount publia en 1690 *Censura celebr. auctorum* (grande compilation biographique et critique dans l'ordre chronologique); en

France, Adrien Baillet publia en 1685: *Jugemens des savans* (compilation critique). Ce dernier ouvrage est devenu un puits de jugements critiques tout faits, où les historiens de la littérature ont puisé pendant tout le XVIII siècle. Au cours de ce siècle l'histoire des lettres trouva des circonstances favorables à son développement. telles que des publications bibliographiques, des dictionnaires biographiques, des encyclopédies; plusieurs chaires furent consacrées à l'étude des lettres, et la critique littéraire atteignit un niveau très élevé. Heumann dans son *Conspectus reipubl. liter.* (1718) propose pour la synthèse littéraire trois modes de division: „géographique", selon les pays et les nationalités, „topographique" qui groupe des phénomènes littéraires autour de certains lieux (p. ex. académies), enfin „technique". d'après les genres littéraires. dont chacun doit être présenté spécialement dans son développement historique. En Italie Crescimbeni publie son histoire de la poésie universelle (*Della storia et della ragione d'ogni poesia*); c'est un ouvrage du type intermédiaire, théorie et histoire de la poésie. Vers la fin du XVIII s. Tiraboschi publie son histoire de la littérature italienne, à laquelle il rattache toute la littérature romaine. L'oeuvre de l'espagnol Jean Andrés (*Dell'origine, progresso e stato attuale d'ogni letteratura*) surpasse la précédente au point de vue de la critique. En général les histoires littér. du XVIII s. présentent un type intermédiaire entre le dictionnaire biographique ou manuel informateur et la synthèse historique. L'ordre chronologique s'est affermi, mais on s'occupe surtout de chaque auteur en particulier; on s'occupe largement de la biographie, tandis que les jugements critiques ne consistent presque toujours qu'en généralités. Herder fit époque dans l'évolution de la synthèse littéraire; ses théories et ses opinions indiquèrent des voies nouvelles où les savants le suivirent selon leurs forces et leurs facultés. Herder traitait les questions d'histoire littéraire profondément; il rêvait d'un ouvrage sur la littérature pareil à celui que Winkelmann avait fait sur l'art antique; il désirait que ce fût non seulement *Geschichte*, c'est-à-dire un exposé des faits dans l'ordre historique, mais *Lehrgebäude*, ce qu'il comprenait comme une histoire traitée au point de vue philosophique. L'influence de Herder sur l'évolution de l'histoire littéraire peut être rangée en quatre catégories: 1) le point de vue historique reconnaissant l'évolution continue des types littéraires. 2) la théorie du milieu, 3) la méthode comparative, spécialement dans les recherches

sur les origines de la poésie, 4) les généralisations philosophiques. Les théories de Herder furent appliquées dans le livre de Mme de Staël *De la littérature considérée etc.* L'auteur fait une revue rapide de la littérature universelle en recherchant l'influence des moeurs, des lois et de la religion sur la productivité littéraire, et réciproquement. L'idée de la liberté forme sa thèse sociale, l'idée de la perfectibilité — sa thèse philosophique. L'influence du moment historique et du milieu social devient dès lors une règle en théorie, mais il y a trop de difficulté à en faire l'application rigoureuse. Les historiens de la littérature mettront à la tête de chaque époque un aperçu de l'état de la civilisation, mais ensuite le récit sera continué à la mode ancienne. C'est alors qu'on commence en Allemange trois publications dans des cadres considérables. L. Waehler publie dès 1793 son *Versuch einer allgem. Geschichte der Litt.*, mais il cesse au 4-e volume après avoir conduit le récit jusqu'à la moitié du XVII s. Ensuite Eichhorn publie deux volumes d'une histoire de la civilisation et de la littérature dans l'Europe moderne, ouvrage interrompu presque au début. Enfin F. Bouterwek fait paraître en 1819 le douzième et dernier volume de son ouvrage commencé en 1801. Son histoire de la poésie et de l'éloquence depuis le XIII s. forme une suite de synthèses nationales, ce qui exclut l'exposé synchronique et la méthode comparative. En France au XVIII s. n'existaient que les „cours" de littérature de Batteux et Marmontel; le *Lycée* de Laharpe fut le premier effort vers l'histoire littéraire, bien que la composition et le point de vue purement esthétique le placent parmi les cours. En réalité Villemain fut en France le premier historien des lettres. Son *Tableau de la litt. au XVIII s.* serait un ouvrage parfait, s'il était composé systématiquement, au lieu d'être une suite de conférences publiques. L'éminent orateur porta préjudice au travail de l'érudit qui se rendait compte des problèmes et des méthodes. Villemain traite les phénomènes littéraires de manière comparative en traversant librement les limites ethnographiques; il réunit les faits du domaine littéraire aux faits historiques, ébauche le fond moral et applique ingénieusement l'élément biographique. Son goût critique purement analytique, point doctrinaire, mit ses cours à une place éminente dans l'histoire da la critique littéraire. J. J. Ampère dans son étude théorique *De l'histoire de la poésie* (1830) développa les principes de l'histoire littéraire considérée comme science. La tâche de l'historien est de comprendre

les faits littéraires, de les lier dans des rapports de causalité et de les apprécier. Deux routes conduisent à l'intelligence des oeuvres: l'étude du milieu et la connaissance de l'auteur. Le milieu social consiste dans la connexion des conditions suivantes: la race, le pays, la langue, le moeurs, les arts, la philosophie, la religion et le gouvernement. On trouve dans le livre d'Ampère presque tous les principes méthodiques qui dans la seconde moitié du XIX s. servirent de base à des théories nouvelles attribuées à d'autres savants. Vers ce temps en Allemagne, après de vastes publications sur la littérature universelle, on commença un profond et abondant travail sur l'histoire des lettres nationales. En 1827 Koberstein publia son *Grundriss d. Geschichte d. deutschen Nationalliteratur*, d'abord simple manuel scolaire de 300 pages environ qui, grace à ses qualités, fut plusieurs fois augmenté jusqu'a l'étendue de cinq volumes. Mais c'est Gervinus qui le premier nous donne une vraie histoire littéraire s. l. t. *Geschichte d. poetischen Nationalliteratur d. Deutschen* (1835—1842). Comme historien de profession il sait embrasser une quantité énorme de faits littéraires en une synthèse historique et rattacher la littérature à l'histoire, à la vie sociale, la science et l'art. C'est plutôt l'histoire des courants intellectuels que des formes littéraires. Mais une double tendance, politique et esthétique, nuisent à la perfection de l'ouvrage; Gervinus était un admirateur de la poésie grecque antique, et en rapport avec cet idéal il appréciait les oeuvres. En Russie l'histoire faisait de même ses premiers pas. En 1822 paraît la première histoire des lettres par Nicolas Grecz: *Esquisse historique de la litt. russe*. Quelques travaux biographiques et des publications bibliographiques avaient précédé cet ouvrage. Le dictionnaire des écrivains russes par le métropolite Eugène présente une source de la plus grande valeur. Grecz s'appuie surtout sur ce dictionnaire et sur celui de Nowikow, rédigé dans le même genre.

---

7. JAN GRZEGORZEWSKI. **Grób Warneńczyka.** *(Le tombeau de Ladislas III, dit „le Varnésien", roi de Pologne et de Hongrie).*

Ce mémoire contient XI chapitres; il est muni d'une carte géographique, d'un plan, de quelques photographies et autres annexes.

D'après le calcul de l'auteur — le roi Ladislas tomba mort sur

le champ de bataille, où il eut la tête tranchée, le 10 Novembre 1444 — à la distance de 5 à 7 kilomètres de la porte de la ville de Varna, direction ouest, non loin de la chaussée qui conduit vers Dobritsch, et ce n'est que tout près de ce point qu'il a du être enseveli, ce qui est conforme aux indications des écrivains historiques — Paganel et Nikolau.

Ce tombeau parmi ceux qui parsèment le surface du champ de bataille ne peut être que le mausolée du 4-me (recte le commencement du 5-me klm.), dit par les Turcs *pacha-boba-tekesi* ou *kesik-bache-tekesi*, vénéré par eux comme sépulture d'un *veli* (saint musulman) et qui avec l'aide de chercheurs de trésors a été ouvert dans la nuit des SS. Pierre et Paul en 1909, par une femme pieuse — Theodore Iliyeva — à l'effet de le revendiquer pour les chrétiens, comme renfermant un des leurs.

L'auteur parvient à cette conviction, indirectement et directement, par la voie de recherches locales, de l'examen des lieux, de la tradition unanime des légendes musulmanes et chrétiennes, et enfin par la critique des sources historiques turques, verbales et écrites.

Après une revue historique et topographique du champ de bataille et des autres tombeaux, revue qui exclut la possibilité d'y trouver renfermés les restes mortels du roi, ces tombeaux ayant été destinés à d'autres personnages, ou étant privés des conditions d'un tombeau royal; après l'examen des époques historiques de ce pays, en commençant par la plus ancienne — celle des Thraces, jusqu'à l'actuelle royale bulgare, auxquelles ce mausolée ne saurait être attribué après l'examen des attributs de l'inhumé, de la position et du caractère du tombeau, de même que des conditions historiques de la journée du 10 Novembre 1444, qui excluent tout aussi bien la possibilité que ce soit le mausolée d'un musulman, que celui d'un autre champion tombé dans cette journée, — l'auteur passe à l'exposition des faits, des indications et des aperçus, démontrant selon son jugement l'authenticité du tombeau royal:

a) Toutes les traditions locales musulmanes et chrétiennes, en donnant les détails de la mort du grand guerrier, avec des attributs qui appartiennent exclusivement au Varnésien, et qui s'accordent avec les relations des historiens turcs, indiquent de même, unanimement et sans aucune restriction ni exception, qu'il a été en-

seveli décapité dans le mausolée *kesik-bache*. autrement dit *pacha-boba*. et nulle part ailleurs.

b) Et c'est précisément cette appellation *kesik-bache* (homme à la tête tranchée) du mausolée (illustré par un vieux rapsode turc du même nom), qui constate la véracité des légendes, de même que

c) Les fouilles locales du tombeau où, au lieu de la tête, on a trouvé un milliaire romain tranché.

d) Le mausolée satisfait à toutes les conditions de la dignité royale du Varnésien, d'accord avec les idées de ce temps-là et conformement aux intentions du sultan Murad II, le vainqueur.

e) Le culte chrétien du héros, en la personne du tzar bulgare, dans la lieu de la décapitation légendaire, i. e. à *Mersin-boba-tekesi*, et en la personne de Saint Jean-Baptiste, dans le lieu de son ensevelissement, i. e. dans *Pacha-boba-tekesi*, de même que son culte musulman en la personne d'un *veli* et d'un *chehide* (martyr de la foi) auprès de ce dernier tombeau, tous les deux cultes, maintenus jusqu'à nos jours avec une pieuse ferveur, ont surgi et se sont déployés réellement du fait même de la mort du héros — dans le sens religieux — *Kara Yahya* (Jean Noir) nom, que les Turcs avaient donné au Varnésien par substitution — en ce qui concerne l'épithète — et suivant l'opinion des oulemas de ce temps-là, qui flétrissaient un si terrible adversaire de l'Islam par l'anathème, et ce qui — en fait d'épithète et de nom — correspond à la ligne de conduite des historiens turcs, qui se sont occupés du Varnésien.

Tous ces historiens, les plus anciens, avec le glorieux Sead-ed-din en tête, en racontant l'expédition et la bataille de Varna, ne prononcent nulle part le nom de baptême du roi, tandis que son général en chef Hunyad, ils l'appellent tout simplement *Yanko* (= Jean, dans les idiomes slaves des Balkans), en le dotant de tout le pouvoir et de la direction suprême des affaires, de sorte que pour un lecteur inattentif et superficiel il pourrait s'ensuivre la suggestion de la substitution mentale des deux personnes. Dans un exemplaire manuscrit de *Tadj-ut-tevarikh* de Sead-ed-din on trouve même tout clairement une expression: „Yanko leïne, *diguere nam ile Ladislas, engrüs we leh kraly*" (le maudit Yanko, d i t d'u n a u t r e n o m L a-d i s l a s, roi de Hongrie et de Pologne).

Et quoique l'auteur de travail tienne la phrase soulignée comme étant intercalée à une époque toute moderne par une main étrangère, probablement par un bulgare, néanmoins il considère une telle

substitution comme naturelle et indispensable, au moment de la mort du roi et immédiatement après cette mort, dans les esprits des hommes qui l'ensevelirent avec cette conviction qu'ils ensevelissaient, les uns le roi dit Yanko, les autres le général Yanko Hunyad.

Et en vérité — parmi la classe cultivée turque à Varna, jusqu'à présent, on attribue au héros inhumé auprès du 4-me klm., le nom de *Kara Yahya*, et on le considère comme général en chef de l'armée dans la bataille du 10 Novembre; et ce nom n'est qu'un équivalent précis turco-arabe du nom slave *Yanko* (i. e. Jean), sur lequel pesait l'anathème des oulémas (Yanko leïne), le même — qui s'exprime dans l'épithète *Kara* (Yahya).

Lorsque dans les générations suivantes le nom substitué (Yahya) du roi fut tombé dans l'oubli et l'épithète *kara*, par une voie naturelle de concrétion des idées, eut perdu son sens primitif de qualités de l'âme et passa à celles du corps, comme *Arab pacha*, lorsqu'on commença à appeler de ce nom l'auguste inhumé, l'anathème perdit sa valeur et son fondement, et se métamorphosa en un culte musulman — sous les auspices, d'un côté, du lévitisme de la race, qui en donnant à l'Islam son prophète et ses premiers Khalifes, sanctifiait la progéniture d'Arab pacha, et, de l'autre, sous l'influence d'un culte chrétien (du héros), procédant conjointement. Avec le temps Arab pacha lui-même s'assujettit à la métamorphose des conditions locales, il se nostrifie, en devenant *pacha-boba*, dignitaire féodal opulent et bienfaisant, massacré par les janissaires envieux, qui lui tranchèrent la tête sur le chemin de son tschiftlik *Pacha-keuï*, après quoi il put encore se rendre à l'endroit où est le mausolée du 4-me klm. où il fut enterré.

Le culte chrétien du héros a surgi de meilleure heure, immédiatement après la mort du Varnésien, et s'est déployé dans deux directions — nationaliste, spontanée, en la personne du tzar bulgare, et strictement religieuse par l'association des contrastes, a titre de réaction chrétienne contre l'anathème islamique de Kara Yahya, (i. e. Jean le Noir), cherchant à s'exprimer dans l'adoration de son antithèse — en la personne de Jean-le-blanc, rayonnant, en un mot de Saint Jean Baptiste, possédant les attributions mortuaires du Varnésien et dont Theodora Iliyeva venait chercher les cendres au mausolée du 4-me klm., dans une des nuits les plus proches de cel-

les consacrées à la mémoire de S. Jean Baptiste (24 Juin) et de Ladislas (27 Juin). De cette manière ce culte double et dualiste, unifié par une double substitution de sa source, devint non seulement un reflet élémentaire, mais aussi un exposant consciencieux et spontané de cet éternel dualisme masdéïque dans l'humanité, qui dans la tragédie du Varnésien a trouvé son expression historique de l'époque nouvelle, laquelle subit jusqu'à présent le poids des conséquences de cette tragédie.

Les moments principaux du travail sont illustrés par l'auteur, tant dans le texte que dans les notes et dans les annexes, de l'appréciation des sources européennes et turques, par l'analyse linguistique des passages turcs de ces sources — de même que du langage du rapsode vieux-turc *Kesik-bache*, et, dans celui-ci — des idées philosophiques du sufisme persan, en général de sa mystique chiitique.

---

8. ADAM ŻÓŁTOWSKI. **Realizm i idealizm w filozofii Hegla — jako wiedza bezpośrednia i absolutna.** *(Realismus und Idealismus bei Hegel — als Unmittelbarkeit und Vermittlung).*

Man kann Kuno Fischers Verdienst gar nicht hoch genug anschlagen, welches darin besteht, daß er in seinem großen Werke über Hegel auf die ungeheuere Bedeutung hingewiesen hat, die in der Gedankenwelt dieses Philosophen, den beiden von ihm geprägten Terminis: Unmittelbarkeit und Vermittlung zukommt. Indessen beschränkt sich Kuno Fischer hier auf eine allgemeine Andeutung. Der Verfasser betont, daß in dieser Theorie die eigentliche Triebfeder des Hegelschen Denkens klar am Tage liegt. Die wunderbare Rhythmik, die das ganze System durchdringt, gelangt hier zu ihrem einfachsten und somit vollkommensten Ausdruck und erreicht erst hier das volle Bewußtsein ihrer selbst.

Denn worin besteht die ganze Hegelsche Methode? Die von Hegels Schule in Umlauf gesetzte Formel: Thesis, Antithesis und Synthesis — kann leicht zu einer sehr unrichtigen Auffassung ihres Wesens führen, denn sie erweckt die Vorstellung, es sei die dritte Entwicklungsstufe der Idee — ausschließlich das Resultat der beiden vorhergehenden. Reife Wahrheiten auf dem Gebiete der Logik haben immer das Aussehen von Paradoxen! Und so ist denn

jene Synthesis allerdings ein Resultat, aber gleichzeitig im Gegensatz dazu: die wahre Grundlage und der konkrete Inhalt von Thesis und Antithesis.

Eine genaue Beobachtung des dialektischen Verfahrens schließt hier jeden Zweifel aus: Es fängt damit an, jeden gegebenen Begriff zu definieren. Aber anstatt damit die Sache für abgeschlossen zu halten, unterwirft es diese Definition der genauesten Untersuchung. Und nun ergibt es sich, daß die Definition einen Inhalt ausspricht, der sich mit ganz gleichem Rechte durch jenen ursprünglichen Begriff — wie durch sein genaues Gegenteil ausdrükken läßt. — Indem sie so den Widerspruch aufdeckt, der zwischen einem jeden Begriff in seiner unmittelbar gegebenen Form und seinem erst in seiner Definition enthaltenen Wesen besteht, ist die Dialektik schon an sich selbst Überschreitung jener unmittelbaren Form, um auf den mittelbar darin gegebenen Inhalt hinzuweisen und von diesem wieder zu jener zurückzukehren.

Ist nun das Denken durch eine mehrfache Wiederholung dieses Prozesses über seine eigene Natur aufgeklärt worden, so fängt es an, auch die Wirklichkeit anders aufzufassen und unter einem neuen Gesichtswinkel die Unendlichkeit der Gestalten zu betrachten, wie sie die äußere Welt ihm darbietet. Es kann und muß sie alle gelten lassen und sich ruhig mit allem einverstanden erklären, was die Erfahrung mit sich bringt, — denn alles das sind Materialien, die es vorfindet und aus denen es erst die reife Wahrheit zu entwickeln, die volle und gediegene Idee herzuleiten berufen ist. Hat man nämlich einmal gelernt, jene äußerlichen, unmittelbaren Gestalten richtig zu ergreifen, so sieht man offenkundig, daß ihre Idee erst nur einseitig und nur zur Hälfte in ihnen zum Ausdruck gelangt. Daher konnte die Hegelsche Philosophie nicht die Vorstellung zweier Welten nebeneinander dulden: es mußte ihr vielmehr der Begriff einer einzigen, konkreten, nach zwei verschiedenen Seiten sich äußernden Wirklichkeit vorschweben, die in der unaufhörlichen Auslösung von Strömen zwischen dem Pole der Realität und der Idealität ihren Bestand hat.

Aus diesem prinzipiellen Gesichtspunkte ergeben sich überaus wichtige Konsequenzen und Richtlinien für die ganze Auffassung der Philosophie. Vor allem: der Gegensatz zwischen dem Sein und der Idee besteht zu Recht, wenn er sich auch ewig aufhebt; man muß ihn festzuhalten wissen und es wohl im Auge behalten, daß es

sich hier um eine absolute Unterscheidung handelt, welche dem Denken wie der Realität ins Unendliche anhaftet. — Dies hervortreten zu lassen, diesem Zwecke ist vorzüglich damit gedient, wenn man den Gegensatz zwischen Realität und Idealität als eine einfache Abart jenes anderen — von Unmittelbarkeit und Vermittlung aufgefaßt hat. Von Grund aus falsch wäre die Auffassung, daß einige „Dinge" „ideal" und „andere" real seien, und daß dem Idealismus darum zu tun sei, die Sache dieser „idealen Dinge" zu verfechten. Alles, was ist, ist real, weil es unmittelbar gegeben ist; ideal aber, weil es ohne die Wahrheit, die es enthält, nicht existieren könnte.

Die ideale Welt ist in der realen gegeben und nur in dieser; die reale hat ihre Wahrheit in der idealen. Es geht nicht an, die ideale von der realen loszureißen. Denn „erst durch die Vermittlung des Seins ist die Idee — Wahrheit". Diese Auffassung ist ebenso wesentlich Hegelisch wie die Umkehrung derselben, daß das Sein ohne Idee keine Wahrheit besitzt. Und so ist es denn auch etwas ganz anderes, wenn anerkannt werden muß, daß die Aufgabe der Philosophie in der Richtung dieses zweiten Ausspruches liegt. Es wird damit durchaus nicht gesagt, daß die Philosophie eine andere Realität aufsuchen solle als die gegebene, die sie vorfindet. Aber sie ist berufen, alle Realität, die ihr gegeben ist, ins volle Licht der Idee zu erheben.

Dies heißt nun gar nicht dieser Realität einen äußeren Zwang antun, es heißt im Gegenteil nur, das ihr eigene Wesen aufdekken, durch ihre unmittelbaren Formen hindurch zu dem Inhalte vorzudringen, der mittelbar durch dieselben ausgedrückt wird. Denn der Widerspruch zwischen diesen beiden Seiten der Wahrheit existiert wohl, aber er hebt sich auch auf. Somit fällt auch der Einwand, daß in dem Beginnen der Philosophie ein Widerspruch enthalten sei. Jenes Bewußtsein, welches die äußere Welt erst unmittelbar erkennt, läßt sich von derselben Idee leiten, in deren Namen das zielbewußte logische Denken, um zur reinen Idee sich einen Weg zu bahnen, mit dem Hammer der Dialektik alles das zerschlägt, woraus sich jenes Bewußtsein mühsam seine Welt aufgebaut hat. Triebfeder in dem einen wie in dem anderen Prozesse, ist und bleibt das Bedürfnis nach Einheit zwischen Denken und Sein. Und in dem einen wie in dem anderen kommt eine solche Einheit zustande, wenn auch in entgegengesetzten Richtungen, und wenn sie auch hier und dort auf verschiedenen Stufen zu stehen kommt. —

Es gibt nur eine Wirklichkeit, aber Hegel zufolge enthält sie den Widerspruch. Sie ist gleichsam zerspalten in ihre unmittelbare Form und ihren inneren Inhalt, durch den jene erst „vermittelt“ ist, der aber seinerseits durch sie sich mit sich selbst vermittelt. Zwischen Idealismus und Realismus waltet derselbe Widerspruch ob. Es genügt aber, daß sie sich selbst richtig verstehen, damit zwischen ihnen dieselbe Harmonie zustande komme, die im Weltall das Sein und seine Idee verknüpft.

---

9. MICHAL SOBESKI. **„Uzasadnienie metody objektywnej w estetyce“.** *(Begründung der objektiven Methode in der Ästhetik).*

Eine der Hauptaufgaben der Ästhetik ist die Bestimmung des Verhältnisses der Natur zur Kunst. Die Theorien, welche die Kunst als Nachahmung der Natur auffassen, sind unhaltbar. Die Analyse des Naturschönen und des Kunstschönen zeigt, daß man diese beiden Arten des Schönen nicht gleichsetzen darf. Das durch die Natur als solche hervorgerufene ästhetische Wohlgefallen ist nämlich auf sinnliches Wohlgefallen zurückzuführen. Dagegen ist die Kunst vornehmlich durch das außersinnliche Wohlgefallen charakterisiert, trotzdem das sinnliche Wohlgefallen gewöhnlich das Kunstschöne begleitet. Diese Unterscheidung des Naturschönen vom Kunstschönen ist von Bedeutung für eine Methode der Ästhetik, da hiermit das Schwergewicht der Ästhetik von vornherein auf die Kunst, als das Gebiet des Schönen katexochen, verlegt wird.

Die Methoden der Ästhetik zerfallen in subjektive und objektive. Die ersteren suchen das Wesen des Schönen im Eindruck, welchen die schönen Gegenstände in uns hervorrufen — die letzteren in den schönen Gegenständen selbst.

Die Hauptvertreter der subjektiven Richtung sind gegenwärtig die psychologische und die normative Ästhetik.

Die psychologische Methode reicht jedoch nicht aus zur Feststellung der spezifischen Merkmale des Schönen, sie führt nur zur Psychologie ästhetischer Erlebnisse, also nur zu psychologischen und nicht zu ästhetischen Ergebnissen. Sobald die psychologische Ästhetik zu ästhetischen Bestimmungen zu gelangen sucht, ist sie gezwungen, heteronome, außerhalb ihres Bereiches liegende Momente zu Hilfe zu nehmen.

Mittelbar wird dies bestätigt durch einen Überblick über die wichtigeren Systeme der psychologischen Ästhetik: ein folgerichtiges System der psychologischen Ästhetik ist überhaupt nicht vorhanden; die bedeutendsten Vertreter dieser Richtung sehen sich genötigt, sich nichtpsychologischer, vor allem objektiver Faktoren zu bedienen.

Dagegen bildet ein berechtiges Gebiet der psychologischen Ästhetik die Psychologie des schöpferischen Prozesses, welche sich aus dem Gesamtbereiche ästhetischer Untersuchungen nicht ausschalten läßt.

Ebenso wenig genügt die normative Ästhetik. Sie will eine kritische Wertwissenschaft im Sinne Kants sein. Da sie aber alle psychologischen und objektiven Faktoren aus ihrem Bereiche hinausweist, ist sie gezwungen, im hypothetischen Gebiete des Überindividuellen Fuß zu fassen, um den Gefahren des Relativismus zu entgehen, welcher eine jede rein subjektive Methode bedroht. Übrigens steht und fällt die normative Ästhetik mit den Voraussetzungen des Kantischen Kritizismus überhaupt.

Da die subjektiven Methoden nicht genügen, ist das Wesen des Schönen also auf dessen objektiver Seite zu suchen.

Von jeher unterscheidet die objektive Richtung in den ästhetischen Gegenständen die Form und den Inhalt. Ein Überschätzen der Form zu ungunsten des Inhalts ist ein Kennzeichen des ästhetischen Formalismus. Ein Überschätzen des Inhalts zu ungunsten der Form kennzeichnet den Idealismus. Da nun der ästhetische Gegenstand stets als Einheit von Form und Inhalt in der Erfahrung auftritt, so sind obige Einseitigkeiten naturgemäß für beide Richtungen verhängnisvoll. Der Formalismus degradiert auch die Kunst zur Rolle einer inhaltsleeren Formspielerei. In Idealismus versinkt das Wesen des konkreten Schönen im abstrakten Reich der Idee. Außerdem kommen beide Richtungen ohne Hilfe der Metaphysik nicht aus: der Formalismus erhält seinen Halt durch das System Herbarts, der Idealismus (hauptsächlich) durch die Systeme Schellings, Schopenhauers und Hegels. Dagegen muß die objektive Ästhetik natürlich von empirischen, voraussetzungslosen Tatsachen ausgehen.

Gleichfalls kann man den Versuch Hartmanns, die Einseitigkeiten beider Richtungen im „konkreten Idealismus" zu versöhnen, nicht als gelungen betrachten. Hartmann ist zwar bestrebt, die Gleich-

berechtigung von Form und Inhalt zu wahren. Trotzdem ist er gezwungen, der Idee ein Übergewicht einzuräumen. Hiermit verfällt er in den abstrakten Idealismus seiner Vorgänger, den er bekämpft.

Ferner sieht er sich genötigt, das Wesen des Schönen in das hypothetische Gebiet des Unbewußten zu verlegen.

Dafür verbleibt als positives Ergebnis der Ästhetik Hartmanns die Erkenntnis, daß der ideelle Gehalt des Schönen ausschließlich durch Vermittlung des Gefühls uns zum Bewußtsein kommt. Hartmann schreibt jedoch dem Gefühl nur eine untergeordnete Bedeutung zu, denn das Wesen des Schönen sucht er ausschließlich in der unbewußten Idee. Hingegen kann eine objektive Ästhetik, welche ohne das hypothetische Unbewußte auskommen will, nicht umhin, die prinzipielle Bedeutung des Gefühls anzuerkennen: den Inhalt des Schönen bildet nicht die Idee, sondern das Gefühl.

Das Wesen des Schönen ist also in dem eigentümlichen Verhältnis der Form zum Gefühl als Inhalt zu suchen. Zwecks einer näheren Bestimmung dieses Verhältnisses kann sich die objektive Ästhetik nur an das konkrete Schöne der Kunst wenden — falls sie eine hypothesenfreie, auf dem festen Grunde der Erfahrung fußende Wissenschaft bleiben will.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

25. Kwietnia 1910

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4. Avril. 1910.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1910.

PRÉSIDENCE DE M. ST. PAWLICKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

M. Szyjkowski: Wykrzyk i pytanie retoryczne w poezyach młodzieńczych Juliusza Słowackie (1826—1833). *(Les exclamations et apostrophes rhétoriques dans les poésies juvéniles de Jules Słowacki)*, 8-o, p. 23.

M. A. Brückner présente son travail: *„Contributions à l'histoire de la langue polonaise"* [1]).

M. J. Tretiak présente son travail: *„Bohdan Zaleski et son oeuvre poétique"*. I-e partie.

[1]) Voir Résumés p. 67.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Archiwum Komisyi prawniczej«. *(Collectanea ex „Archivo Collegii iuridici“*. 8-o, p. 397.

Rutkowski Jan: »Klucz Brzozowski biskupstwa przemyskiego w wieku XVIII«. *(Le domaine de „Brzozów“, propriété des évêques de Przemyśl, pendant le XVIII-e siècle)*, 8-o, p. VI et 201, avec 21 planches.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. Tokarz: *„Le conflit concernant la réforme de l'Université de Cracovie (1777— 1782)“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. R. Taubenschlag: *„L'histoire de l'arra dans le droit romain“* [1]).

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 25 AVRIL 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Kolankowski: *„La guerre entre Hélène Glińska et la Lithuanie (1534—1537)“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Skibiński: *„La politique de la France et de la Prusse vis-à-vis de la Russie et l'Angleterre à l' égard de la Pologne pendant la Diète de Grodno (1744)“*.

[1]) Voir Résumés p. 68.

Résumés

10. A. BRÜCKNER. **Z dziejów języka polskiego.** *(Zur Geschichte der polnischen Sprache. Erste Serie).*

Diese erste, wie die geplanten folgenden Abhandlungen, umfaßt eine Reihe loser Beiträge zur Geschichte der polnischen Sprache im weitesten Sinne des Wortes. Ohne irgend welche systematische oder chronologische Reihenfolge zu beobachten, bietet der Verfasser Materialien, die er oder andere aus Handschriften und alten Drucken sammelten und die er bearbeitet hat; er bespricht allerlei Fragen aus der Sprachgeschichte, die zu Zweifeln Anlaß bieten; namentlich setzt er auseinander die Geschichte von verschiedenen Ausdrücken, die einst oder jetzt noch eine bedeutsame Rolle spielen. Da sein Ziel die gesamte Sprachgeschichte bildet, scheut er sich nicht, bei Einzelnheiten länger zu verweilen, als es für den Zweck der eigentlichen Argumentation unbedingt nötig wäre. Dagegen verzichtet er öfters auf jegliche Polemik; es gehen nämlich seine eigenen Ausführungen von einem derart gewählten Standpunkte aus, daß die Widerlegung anderer Meinungen sich völlig erübrigt.

Die Beiträge dieser ersten Serie enthalten folgendes. In dem ersten wird auf Grund des einzigen altpolnischen Sprachdenkmals, der Gnesener Bulle von 1136 (nach dem sorgfältigen Abdrucke, den Prof. J. v. Rozwadowski in den Materjały i Prace Komisyi językowej, IV, gegeben hat), der Lautstand, soweit die Orthographie des Denkmals Auskunft darüber gewährt, erörtert; es wird gezeigt, daß die wesentlichen Veränderungen des Polnischen (gegenüber dem Urslavischen) alle 1136 bereits gegeben waren, daß somit das Polnische ungleich konservativer ist als z. B. seine Schwestersprache, das Böhmische, bei dem die tiefgreifendsten Änderungen des Lautstandes erst nach dieser Zeit, womöglich erst im XIII.—XV. Jahrh.

entstanden sind. Die beiden folgenden Nummern bringen eine Sammlung spätmittelalterlicher Glossen aus Handschriften der Seminarbibliothek in Sandomir (gesammelt von I. Rokoszny) und in der Gräflich Baworowskischen Bibliothek in Lemberg, ohne irgend welchen wesentlicheren Ertrag, der Vollständigkeit halber. Nr. 4 bespricht eine lateinische Handschrift des Fürstlich Czartoryskischen Museums in Krakau, die Sermones des Bernhardiner Mönches Nikolaus von Sokolniki, die polnisch gehalten aber lateinisch niedergeschrieben waren, wegen ihrer polnischen Glossen; da diese Predigten zu Anfang des XVI. Jahrhunderts in Wilno gehalten waren, so besitzen wir in ihnen zugleich das älteste Denkmal polnischer Sprache aus Litauen; diese besondere Umgebung hat ja dem Texte unverkennbare Spuren aufgedrückt (z. B. wird vielfach vom *burtowanie* d. i. Zaubern gehandelt, auf die Popen der Stadt Rücksicht genommen u. dgl.); leider sind gerade die moralisierenden Auslassungen des Verfassers dieser Predigten bei der Niederschrift durch einen Konventualen gekürzt oder ganz unterdrückt worden, da der Mönch sich nur für die theologischen Spitzfindigkeiten interessierte. Unter den Legenden, die er seinem Werke einverleibt hat, verdient Erwähnung eine Weiterbildung der Legende vom h. Stanislaus. Die beiden letzten Nrn. bringen Etymologien, von *kobieta* (Weib) und den polnischen Bezeichnungen für den *scartabellus* (Halbritter). Es handelt sich dabei um die Wahrung eines prinzipiellen Standpunktes, einmal ob man das Recht hat, ein erweislich spätes und vereinzeltes Wort womöglich aus der Ursprache her zu erklären; dann, ob es begründet ist, überall gleich auf Entlehnung zu fahnden; der Verf. vertritt die gegenteilige Auffassung und erklärt die einschlägigen Ausdrücke aus eigenstem polnischen Sprachmaterial.

---

11. RAFAŁ TAUBENSCHLAG. **Historya zadatku w prawie rzymskiem.** *(Die Geschichte des Angelds im römischen Recht).*

Die Geschichte des Angelds steht in einem so innigen Zusammenhange mit dem Vertragssystem, daß ihr Verständnis ohne eine genaue Erörterung des Verhältnisses zwischen Vertrag und Angeld nicht möglich ist.

Die Verträge, mit denen das Angeld gewöhnlich verknüpft wird, können wir in zwei Gruppen einteilen: in Verträge, bei denen

eine Partei der anderen eine Sache leistet, mit der Pflicht dieselbe oder eine ebensolche zurückzuerstatten, und in Verträge, bei denen eine solche Pflicht nicht besteht; diesen zwei Arten der Verträge gemäß kann sich die Gestalt und der rechtliche Charakter des Angelds verschieden gestalten.

Bei der ersten Gruppe (z. B. Darlehen) kann das Angeld nur in der Form eines Gegenstandes auftreten, der verschieden ist von demjenigen, zu dessen Leistung der das Angeld gebende Teil verpflichtet ist. Er kann als ein Gegenstand mit ökonomischem oder ohne ökonomischen Wert in Betracht gezogen werden: dieser Umstand bleibt in der Regel ohne jeden Einfluß auf sein Verhältnis zum Vertrage; in beiden Fällen kommt ihm lediglich eine formale Bedeutung zu. Nebenbei kann derselbe den Charakter eines Mittels annehmen, dem Empfänger eine Garantie für die Erfüllung des Vertrages zu bieten; dies liegt dann vor, wenn ihm das positive Recht irgendwelche Rechte an dem Angeld einräumt (z. B. Eigentumsrecht, Retentionsrecht). Ohne Rücksicht auf den Gegenstand aber kann das Angeld in dieser Gestalt eine notwendige oder entbehrliche Bedingung der Erzwingbarkeit des Vertrages sein; der Unterschied zwischen beiden Fällen besteht darin, daß das Angeld im ersteren einen konstitutiven, im letzteren dagegen einen deklaratorischen Charakter besitzt; im ersten Falle ist es ein Mittel, den Vertrag zu schließen, im anderen dagegen verfolgt es den Zweck, die vollendete Willenseinigung durch eine reale Leistung zur unmittelbaren Anschauung zu bringen.

In der zweiten Gruppe (z. B. Kaufkontrakt) kann das Angeld in zweifacher Gestalt auftreten: entweder als ein Teil der Leistung, zu welcher der das Angeld gebende Teil verpflichtet ist (z. B. ein Teil des Kaufpreises) oder als ein von dieser Leistung verschiedener Gegenstand (z. B. ein Ring). Im übrigen kann das Verhältnis zwischen Vertrag und Angeld hier sich ebenso wie in der ersten Gruppe gestalten: wie dort kann auch hier das Angeld entweder rein formalen Charakter besitzen, oder eine faktische Sicherheit für die Erfüllung des Vertrages gewähren; wie dort kann auch hier das Angeld konstitutiv oder deklaratorisch wirken.

Mit diesen beiden Arten der Verträge hängt der rechtliche Charakter des Angelds auf's engste zusammen. Bei den Verträgen der ersten Gruppe kann das Angeld nur konfirmatorischen Charakter besitzen: d. h. es wird nur von einem Klagerecht begleitet, ohne

Rücksicht darauf, auf welche Weise das Schicksal des Angelds selbst geregelt wird; das Angeld allein kann aber entweder zurückgegeben oder vom Empfänger zurückbehalten werden und dies entweder mit oder ohne Anrechnung auf die Hauptleistung. Ausgeschlossen ist dabei, daß das Angeld einen pönalen Charakter annähme: d. h. daß — ceteris paribus — dem Empfänger ein Wahlrecht zwischen einer Klage auf Erfüllung und der Beibehaltung des Angelds statt seiner Leistung zustehe, da der Wert des Angelds regelmäßig ökonomisch niedriger ist, als der Wert der geschuldeten Leistung. Ausgeschlossen ist es endlich, daß dasselbe als arrha poenitentialis auftrete, d. h. daß der Geber ein Wahlrecht habe zwischen Vertragserfüllung und Verlust des Angelds, und zwar aus denselben Gründen, aus welchen dasselbe hier keinen pönalen Charakter annehmen kann.

In der zweiten Gruppe dagegen kann das Angeld jenen dreifachen Charakter besitzen; es ist daher möglich, daß dem Empfänger eine Klage auf Erfüllung, möglich ferner, daß demselben ein Wahlrecht zwischen Vertragserfüllung und Beibehaltung des Angelds, oder daß dem Geber ein ebensolches Wahlrecht zwischen Verlust des Angelds und Erfüllung des Vertrages zustehen wird. Wir heben ausdrücklich hier nur die Möglichkeit hervor, da es nicht ausgeschlossen ist, daß bei manchen Verträgen dieser Gruppe (z. B. bei der Wette) die Natur des Vertrages keinen anderen Charakter zulassen wird als einen konfirmatorischen.

Aus diesen Erörterungen ergibt sich, daß der rechtliche Charakter des Angelds vom Wesen des Vertrages, dem er sich angesellt, abhängt; auf diesen Umstand ist bei der hier folgenden Darstellung der Geschichte des Angelds im röm. Recht besonders Gewicht zu legen.

Das früheste uns bekannte juristische Denkmal, welches die erste Erwähnung des Angelds im römischen Recht enthält, sind die Komödien des Plautus: Rudens Mostellaria, Pseudolus und Curculio. Wie aus den bezüglichen Stellen zu entnehmen ist, ist das Plautinische Angeld ein Teil des Kaufpreises, welcher vom Käufer beim Vertragsschlusse zur Sicherstellung des Verkäufers gezahlt wird. Sein Charakter ist, insofern es sich um den Verkäufer handelt, ein pönitentieller. Und zwar besitzt nach der Komödie Pseudolus der Verkäufer das Recht, vom Vertrage gegen Bezahlung einer Entschädigung in der Höhe des Kaufpreises zurückzutreten. Insofern

es sich aber um den Käufer handelt, läßt diese Komödie die Interpretation zu, daß das Angeld auch in bezug auf ihn pönitentiellen Charakter besitzt. Und zwar läßt sich aus den sich darauf beziehenden Stellen der Komödie der Schluß ziehen, daß die Erfüllung des Vertrages ganz vom Willen des Käufers abhängt, der gegen Aufopferung des Angelds sich davon befreien kann. Bei der bekannten Streitfrage, ob die Plautinischen Komödien griechische oder römische Verhältnisse schildern, ist es geboten, die Frage nach Gestalt und Charakter des Angelds im hellenistischen Recht aufzuwerfen.

Im hellenistischen Recht ist das Institut des Angelds trotz seiner Allgemeinheit nicht einheitlich geregelt. Das Angeld besitzt hier nämlich neben gemeinsamen Merkmalen Eigenmale von rein partikularrechtlichem Charakter. Ob sich diese Gemeinsamkeit auf die Anwendung des Angelds erstreckte, läßt sich nicht feststellen; im attischen Recht findet das Angeld Anwendung beim Kauf, bei der Miete und beim Arbeitsvertrage, in anderen Partikularrechten, insofern wir uns auf den V. Abschnitt des Theophrastus-Fragments: Περὶ συμβολαίων stützen wollen, beim Kaufvertrag; da aber jener Abschnitt als erschöpfende Quelle für die Lehre vom Angeld nicht angesehen werden kann, so ist es nicht ausgeschlossen, daß das Angeld auch hier bei anderen Verträgen in Anwendung kam; auf jeden Fall findet das Angeld seine häufigste Anwendung beim Kaufvertrag, und auf diesen beziehen sich auch alle Begriffsbestimmungen des Angelds, denen wir in den Quellen begegnen. Danach ist sowohl im attischen Recht, wie auch in den Partikularrechten, deren Theophrastus in dem oben zit. Fr. ohne Nennung des Namens Erwähnung tut, wie auch im Rechte der griechischen Kolonie Turii, das Angeld ein Teil des Kaufpreises, welchen der Käufer dem Verkäufer zur Sicherstellung zahlt. In dieser Gemeinsamkeit des Begriffs beim Kaufvertrage erschöpft sich das gemeinsame Merkmal des griechischen Angelds. In anderen Beziehungen bestehen nämlich mit aller Bestimmtheit partikularrechtliche Unterschiede. So ist das Angeld in der Frage des Verhältnisses zwischen Vertrag und Angeld: im attischen Recht eine unnötige, in einer Reihe von Partikularrechten eine notwendige Bedingung für das Zustandekommen des Vertrages. Außerdem äußert sich der Partikularismus im rechtlichen Charakter des Angelds. Im attischen Recht besitzt das Angeld, insofern es sich um den Käufer handelt, konfirmatorischen, im Rechte von Turii dagegen pönitentiellen Charakter. Und zwar be-

sitzt hier der Käufer das Recht gegen Aufopferung des Angelds vom Vertrage zurückzutreten. Insofern es sich aber um den Verkäufer handelt, so läßt sich diese Frage auf Grund des vorhandenen Quellenmaterials für das attische Recht nicht entscheiden: in einer Reihe von Partikularrechten dagegen, deren Theophrast ohne Nennung des Namens Erwähnung tut, und nach dem Rechte von Turii besitzt das Angeld auch im Verhältnisse zu ihm pönitentiellen Charakter. Und zwar geben manche Partikularrechte dem Verkäufer das Recht gegen Aufopferung einer Strafe in der Höhe des Kaufpreises und bei Rückerstattung des Angelds, das Recht von Turii dagegen gegen Bezahlung einer Strafe in der Höhe des Kaufpreises vom Vertrage zurückzutreten. Wenn wir nun eine Parallele zwischem dem Recht der plautinischen Komödien und dem hellenistischen Recht ziehen, so ergibt sich, daß das plautinische Recht vielfach an das Recht der griechischen Kolonie in Turii anklingt. Die Ähnlichkeit äußert sich sowohl in dem Begriffe des Angelds, wie auch in seinem Charakter in bezug auf den Käufer und Verkäufer. Bei dieser Sachlage drängt sich von selbst die Frage auf, ob das plautinische Recht das in Rom rezipierte, oder das nichtrezipierte griechische Recht seiner Vorbilder darstellt: eine Frage, deren Beantwortung eine genaue Erörterung aller Quellen, die wir über das Angeld besitzen, erheischt.

Diese Quellen lassen sich je nach der Epoche, aus der sie stammen, in drei Gruppen einteilen: in Quellen der Republik, des Prinzipats und des Kaiserreichs. Von den Quellen der Republik: bezieht sich Terenz Heaut. III 34 auf ein griechisches, mit einem Angeld sichergestelltes Darlehen, Gell. Noct. att. XVII, 2. 21. handelt von einem „arrhabo“ im öffentlichen Recht, und hat nur Varro de l. l. V 175, auf das Angeld im röm. Privatrecht Bezug. Aus der Varronischen Stelle läßt sich aber nur der eine Schluß ziehen, daß das Angeld den Zweck besitzt, den Empfänger der arrha sicherzustellen. Wir gewinnen aus ihr weder Aufschlüsse über dessen Gestalt noch über ihren Charakter, sodaß wir im großen und ganzen aus den Quellen der republikanischen Zeit für die Entscheidung der oben aufgeworfenen Frage nichts entnehmen können.

Viel zahlreicher fließen die Quellen aus der Epoche des Prinzipats; sie lassen sich in zwei Gruppen einteilen: die einen beschäftigen sich mit dem Angeld nur nebenbei, die anderen behandeln es ex professo, und zwar entweder von seiner theoretischen oder prak-

tischen Seite. Von der ersten Gruppe: hat die Stelle in Apulejus Metam. I. c. 21. das eines griechischen Darlehens „sub arrhabone auri et argenti“ Erwähnung tut. für uns keine Bedeutung; die derselben Gruppe angehörende Pliniusstelle: hist. nat. 33, 6. bringt uns zwei wertvolle Aufschlüsse: erstens. daß das Angeld im röm. Recht Anwendung fand bei der Wette. wo es. wie sich aus der Natur der Sache ergibt, konfirmatorischen Charakter besaß. zweitens daß das Angeld im röm. Recht in zweifacher Gestalt auftrat: in der Gestalt des Geldes und des Rings; von den Quellen der zweiten Gruppe bringt Gajus in Inst. III 39 und fr. 35 pr. 18. 1. seine Auffassung des Angelds als eines „argumentum emptionis et venditionis contractae“ zur Geltung; Scaevola fr. 6. und fr. 8. 18, 3. beschäftigt sich mit der Frage des Angelds bei der lex commissoria; während Ulpian in den fr. 5 § 15. 14. 3 und 11 § 6, 19, 1. die Frage nach der Rückgabe des Angelds nach Auflösung. bez. Erfüllung des Vertrages erörtert. So ist von allen diesen Stellen nur die Stelle des Gajus von Wichtigkeit. dessen Begriff des Angelds ganz von demjenigen abweicht. wie er sich aus den plautinischen Komödien herausschälen läßt. Dieser Unterschied in der Auffassung unseres Instituts läßt sich auf verschiedene Weise deuten: entweder daß Plautus uns die Auffassung der Praxis über unser Institut, Gajus dagegen jene der Theorie darstellt. oder daß Plautus den griechischen Begriff. Gajus den römischen wiedergibt. oder endlich daß Plautus und Gajus uns zwei verschiedene Stufen in der historischen Entwicklung unseres Instituts vor die Augen führen. Was aber die rechtlichen Folgen des Angelds anbetrifft. so läßt sich aus der Gajusstelle über den Charakter der arrha nichts entnehmen. und die herrschende Lehre, die auf Grund dieser Stelle dem Angeld konfirmatorischen Charakter zuschreibt, geht absolut zu weit. Die Scaevola-Fragmente können keineswegs als Beweis dienen, daß im klassischen Recht das Angeld pönalen Charakter besaß; die Stellen von Ulpian können sowohl für einen konfirmatorischen als auch einen pönitentiellen Charakter sprechen. So gewinnen wir auch in den Quellen dieser Epoche für die oben aufgeworfene Frage ebenfalls keine Aufschlüsse.

Zu den Quellen der dritten Epoche, der kaiserlichen. ist zu bemerken. daß wir hier denselben zwei Gruppen begegnen. wie wir sie in den Quellen des Prinzipats angetroffen haben: eine nichtjuristische und eine juristische; von der nichtjuristischen bringt

uns die Inschrift bei Cohen VIII[2] p. 265. 5 die Nachricht, daß das Angeld Anwendung fand bei der Wette. Faustinus Rei spir. 1. 12 p. 124. 21. und Augustinus (Sermo XXIII. XLVII. CCCLXXVIII) erörtern des Verhältnis zwischen Angeld und Pfand; von den juristischen dagegen läßt die C 3. 4. 59 (v. J. 290) „ex arrhali pacto personalis dumtaxat actio praeparatur" keine sicheren Schlüsse zu, da sowohl der Begriff des „pactum arrhale" nicht ganz klar ist, als auch darum, weil die Basiliken den Ausdruck „praeparatur" mit „τίκτεται" wiedergeben, welcher keineswegs mit jenem identisch ist; C 2. 4. 45. bringt uns dagegen die Nachricht, daß die „datio arrhae" den Zustand der „res integra" keineswegs ändert, da trotz der „datio" der Vertrag aufgelöst und das Angeld „secundum fidem pacti" zurückgefordert werden kann. Wertvolle Aufschlüsse bringen uns erst die justinianischen Quellen. So führt die Konstitution C 4. 21. 17 die Neuerung ein, daß der Angeldgeber sein Angeld verliert, wenn bei einer „facienda emptio" die Parteien ein Angeld „sive in scriptis sive sine scriptis" bestellen, und derjenige, der zu kaufen versprochen hat, von dem beabsichtigten Kauf zurücktritt; tritt aber der Verkäufer von dem beabsichtigten Verkauf zurück, so zahlt er die doppelte arrha, und zwar auch dann, wenn über das Angeld nichts abgemacht worden ist. Noch weiter geht die Institutionenstelle pr. 3. 23, welche ein jus poenitendi in demselben Ausmaße bei mündlichen und schriftlichen Verträgen anerkennt. Bei dem bekannten Einflusse, welchen das provinziale Recht auf das justinianische ausgeübt hat, ist es geboten, bevor wir zur Erörterung des Verhältnisses des justinianischen zum älteren Recht schreiten, die Geschichte des Angelds in den Provinzialrechten, und zwar im griechisch-ägyptischen und syrischen, zu berühren.

Im griechisch-ägyptischen Recht, wo wir das Angeld bereits in der ptolomäischen Epoche (Par. N° 58 recto) antreffen, läßt sich auf Grund des uns zur Verfügung stehenden Materials über das Angeld folgendes sagen: Gegenstand des Angelds kann entweder Geld (Oxy I 140), eine andere Mobilie (Lond. II 239 (v. J. 346 S.) 297 8) oder eine Immobilie sein (BGU III 947. Lond. II 143, s. 214), wobei der rechtliche Charakter jenes ἀρραβών an der Immobilie nicht festzustellen ist. Das Angeld begleitet sowohl perfekte Kauf- und Mietsverträge (Fay 91. Oxy 299. BGU 446. Lond. 334. BGU 240); doch findet sich auch ein Angeld bei einem Mietsangebot vor (Grenf. 67). Das Angeld gibt dem Geber das Recht gegen Verricht

auf dasselbe, dem Empfänger dagegen gegen Bezahlung eines duplum vom Vertrage zurückzutreten. Dieses Rücktrittsrecht scheint sich beim Kaufvertrage für den Käufer im Wege der Praxis, für den Verkäufer im Gesetzeswege, beim Mietsvertrage für beide Parteien im Wege der Praxis entwickelt zu haben.

Im syrischen Recht, wo uns über das Angeld das syrisch-römische Rechtsbuch informiert, liegen in bezug auf das uns hauptsächlich interessierende jus poenitendi Divergenzen in den Handschriften vor: Nach R III und L können schriftliche mit einem Angeld sichergestellte Verträge, im Gegensatze zu mündlichen Verträgen dieser Art, infolge Rücktritts eines Kontrahenten nicht gelöst werden: R I II P läßt die Auflösung von Verträgen zu, wobei die Frage offen gelassen werden muß, ob sich dieser Grundsatz auf alle Verträge, oder nur auf schriftliche, bez. nur auf mündliche erstreckt. Nach Ar. Arm. endlich können perfekte Verträge und die vom Oblaten angenommenen Angebote, — unter welchen wahrscheinlich die zwei bekannten Typen von Verträgen, schriftliche und mündliche zu verstehen sind, — infolge Rücktritts einer Partei gelöst werden. Die Folgen des Rücktritts sind in allen Rechtsbüchern auf dieselbe Weise geordnet: Der Geber verliert, der Empfänger erstattet ein doppeltes Angeld zurück.

Wenn wir nun eine Parallele zwischen den Bestimmungen des justinianischen Rechts und der Provinzialrechte ziehen, so konstatieren wir, daß das justinianische Recht unter dem gewichtigen Einfluß des Provinzialrechts stand. Ob diese Bestimmungen — insofern es sich um mündliche Verträge handelt — eine Neuerung zum früheren Rechtszustand darstellen, hängt von der Erklärung der Worte der Institutionenstelle: „nam nihil a nobis in hujusmodi venditionibus innovatum est", hauptsächlich aber davon ab, ob wir dieselben auf den Vertrag oder das Angeld beziehen. Bezieht man sie auf das Angeld, so gelangt man zu dem Schlusse, daß es auch im klassischen Recht pönitentiellen Charakter besaß; hat aber nach dieser Vermutung das Angeld pönitentiellen Charakter sowohl im justinianischen als auch im klassischen Recht besessen, so ist die weitere Vermutung gerechtfertigt, daß das Angeld auch in republikanischer Zeit einen pönitentiellen Charakter aufwies. Daraus würde sich ergeben, daß die Rezeption des Angelds ins römische Recht in derjenigen Gestalt vor sich ging, wie wir sie bei Plautus antreffen und daß nur das Ausmaß jenes jus poenitendi sich im

Laufe der Zeit veränderte. Bezieht man aber jene Worte auf den Vertrag, so muß man daran festhalten, daß die Vorschriften des justinianischen Rechts eine Neuerung bedeuten, die Frage nach dem Charakter des Angelds in klassischer Zeit als eine offene betrachten, ebenso die Frage, ob Plautus das in Rom rezipierte oder nichtrezipierte griechische Recht darstellt. Auf jeden Fall geht die herrschende Lehre, die dem Angeld in klassischer Zeit konfirmatorischen Charakter zuschreibt, zu weit.

Eine ganz separate Rolle in der Geschichte des Angelds kommt der s. g. arrha sponsalicia zu. Im griechisch-römischen Recht finden wir dieses Institut in der byzantinischen Zeit in C P R 30 (v. 6. Jh.) vor; das zweite gewöhnlich hieher gezogene Dokument C P R 41. gehört nicht hieher. Im syrischen Recht enthalten alle uns bekannten Handschriften die Vorschrift vom Einfluß, welchen der Tod auf Schenkungen, zu denen das syrisch-röm. Recht auch die arrha sponsalicia zählt, ausübt. Im römischen Recht endlich finden wir die erste Erwähnung der arrha sponsalicia im fr. 38, 23, 2, in einer Stelle, die aller Wahrscheinlichkeit nach interpoliert ist: für die Interpolation sprechen: der Umstand, daß dies die einzige Stelle ist, die der arrha sponsalicia Erwähnung tut, die charakteristische Wendung „scilicet“, endlich, daß der mit „scilicet“ beginnende Satz in keinem notwendigen Zusammenhange mit dem vorhergehenden steht; gegen die Interpolation keineswegs fr. 134, 45, 1. Der Satz, den Paulus in jenem Fragment ausspricht, ist folgender: eine Heirat, zwischen demjenigen, der ein Amt in einer Provinz bekleidet, mit einer dort gebürtigen oder wohnenden Person ist unzulässig; zulässig ist nur eine Verlobung, und zwar unter der Bedingung, daß der Frau nach Niederlegung des Amtes seitens des Bräutigams das Recht zusteht, dieselbe gegen Rückerstattung der arrha sponsalicia aufzulösen. Dieses Fragment steht mit C Th 3, 6, 1. v. J. 380 im Widerspruche, wo der Satz ausgesprochen wird, daß die Auflösung der Verlobung eine Rückerstattung der arrha sponsalicia nach sich zieht, wenn der die Verlobung lösende Teil die arrha sponsalicia rückerstatten will. Dieser Widerspruch ist so zu lösen, daß es sich bei Paulus um die Auflösung der Verlobung während der Amtsdauer, in der Theodosianischen Konstitution um eine Auflösung nach Niederlegung des Amtes handelt. Sichere Aufschlüsse über unser Institut finden sich in zwei Konstitutionen Konstantins vor, die zwar im Titel „de

sponsaliciis et ante nuptias donationibus" enthalten sind, und von der „donatio" handeln, sich tatsächlich aber auf die arrha sponsalicia beziehen. Eine Neuregelung unserer Institutionen erfolgte in l. 11. C Th. 3, 5, deren nähere Erörterung in dem Rahmen dieser kurzen Inhaltsangabe nicht möglich ist.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31. Maja 1910.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 5 et 6. Mai – Juin. 1910.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 24 MAI 1910.

S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, Président de l'Académie, ouvre la séance au nom de S. A. I. l'Archiduc François Ferdinand d'Este, Protecteur de l'Académie.

Le Secrétaire général, M. Boleslas Ulanowski, donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et il annonce que dans la Séance plénière administrative du 23 mai, ont été élus:

A) Dans la Classe de Philologie:

a) Membres correspondants:

M. Edouard Porębowicz, professeur de philologie romane à l'université de Léopol;

M. Thadée Sinko, professeur de philologie classique à l'université de Léopol;

M. Stanislas Witkowski, professeur de philologie classique à l'Université de Léopol.

B) Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie:

a) Membres titulaires:

M. Simon Askenazy, professeur d'histoire moderne à l'université de Léopol;

M. Louis Finkel, professeur d'histoire d'Autriche à l'université de Léopol.

b) Membres correspondants:

M. Wladimir Czerkawski, professeur d'économie politique à l'université de Cracovie;

M. Ignace Koschenbahr-Łyskowski, professeur de droit romain à l'université de Léopol;

M. Stanislas Wróblewski, professeur de droit romain à l'université de Cracovie.

Ont encore été élus: dans la Classe de philologie, deux membres titulaires étrangers et un membre correspondant étranger.

Dans la Classe de Mathématiques et de Sciences naturelles, un membre titulaire étranger.

Les noms de ces membres seront publiés après qu'ils auront obtenu la haute sanction de Sa Majesté Apostolique l'Empereur-roi.

Sa Majesté l'Empereur a bien voulu confirmer l'élection de Madame Marie Curie-Skłodowska, professeur de physique à l'université de Paris, élue l'année dernière, à titre de membre titulaire etranger.

M. Casimir Morawski prononce un discours sur: „*C. Jules César, son oeuvre et son importance dans la littérature*“.

A la fin de la séance, M. le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de l'Académie pour l'année 1909—1910.

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, pour le meilleur ouvrage historique, est attribué à Mgr. Ladislas Chotkowski pour son ouvrage en deux volumes: „*Histoire de l'Eglise en Galicie, sous le règne de Marie-Thérèse*“.

Le même prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, pour la meilleure peinture, est décerné à M. Joseph Mehoffer pour son vitrail: „*Le Christ couronné d'épines*“.

Le prix Lindé, de 675 roubles, décerné à la suite d'un concours, est attribué à l'ouvrage intitulé: „*Etudes sur les noms des cours d'eau Slaves*“, avec la devise: »Incedo per ignes«. L'auteur de ce travail est M. Jean Michel Rozwadowski.

Le prix du concours Joseph Majer de 2000 couronnes, est accordé au mémoire portant la devise »X« rédigé par M. Casimir Wójcik, et intitulé: *Les étages balthonien callovien et oxfordien des environs de Cracovie.*

Le prix fondé par les princes Georges Roman Lubomir-

ski de Rozwadow et Adam Lubomirski de Mizyniec, d'une valeur de 3000 couronnes, destiné à récompenser un travail sur les sciences naturelles et la médicales, est décerné à M. Léon Marchlewski pour ses recherches sur la chlorophylle, recherches exposées dans le mémoire: „*Etudes sur la chimie de la chlorophylle*“.

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes, pour un ouvrage de physique ou de mathématiques, écrit en polonais, est attribué à M. Maurice Rudzki pour son livre: „*Traité de Géophysique*“.

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 23 mai avait eu lieu la séance plénière annuelle administrative de l'Académie.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 MAI 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

A. Łucki: »Młodość Kazimierza Brodzińskiego«. *(La jeunesse de Casimir Brodziński)*, 8-o, p. 121.

M. L. Sternbach présente son travail: „*Studia Homerica*“.

M. L. Sternbach présente son travail: „*Quaestiones prosopographicae de S. Olympiade*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Dobrzycki: „*Le psautier de Jean Kochanowski*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 avril 1910 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 84.

SÉANCE DU 13 JUIN 1910.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire)*, 8-o, vol. XI, p. XLII et 470.

Résumé: Catalogue des manuscrits polonais de la Bibliothèque Impériale à St. Pétersbourg — éd. J. Korzeniowski.

M. L. Sternbach présente son travail: *„Fontes manuscripti ad carmina Sti Gregorii Nazianzenici spectantes"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Janowski: *„Université de Charkow"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdz. Jachimecki: *„Les monuments de la musique polonaise à la Bibliothèque Impériale publique de St. Pétersbourg"*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 2 juin 1910[1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 MAI 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny. *(Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie)*, 8-o, vol. 53, p. 294.

Wł. Semkowicz: »Rocznik świętokrzyski dawny«. *(Sur les anciennes annales de l'abbaye de S. Croix)*, 8-o, p. 54, avec 6 planches.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kutrzeba: *„Études sur le droit polonais"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. K. M. Morawski: *„Les archives des Princes Sułkowski de Rydzyna conservés à la Bibliothèque de la »Société des Amis des Sciences« de Posen"*.

[1]) Voir Résumés p. 85.

SÉANCE DU 20 JUIN 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. TOKARZ: „*Varsovie à la veille des événements du 17 avril 1794*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. TOKARZ: „*Les agitateurs de Grodno devant le jugement des insurgés de 1794*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. TOKARZ: „*Varsovie au commencement de l'insurrection de Kościuszko en 1794*“.

Résumés

12 **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 21 kwietnia 1910 r.** (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 avril 1910*).

M. Sokołowski présente les plans et coupes du Château de Podhorce, dressés par M. Szyszko-Bohusz. Ce château, à l'origine résidence de la famille Koniecpolski, n'avait qu'un seul étage; la famille Rzewuski qui en fut propriétaire plus tard y ajouta un second étage. La belle église, qui constitue le centre de l'édifice et qui possède à son péristyle une belle colonnade, fut élevée au XVIII[e] siècle par les soins des Rzewuski. M. Sokołowski soumet à la Commission une multitude de reproductions photographiques, ayant trait à l'architecture ou à l'ornementation des salles et chambres de ce château.

Il communique ensuite une série de plans et de photographies concernant l'église collégiale de Zamość, et une vue générale de cette ville. Ils constituent de riches matériaux pour l'illustration de l'inventaire projeté et déjà en cours d'exécution des biens du majorat des Zamoyski. M. Sokolowski donne ensuite lecture de quelques extraits de l'ouvrage fort étendu qu'il se propose de consacrer à la céramique et aux verreries de Venise en Pologne. Il présente et commente de nouveaux documents, transmis par M. Jean Ptaśnik, au sujet de l'introduction en Pologne de la fabrication des majoliques italiennes, et des verreries vénitiennes. A ce propos il met sous les yeux des membres de la Commission une coupe exécutée à Murano pour Alexandre, grand-duc de Lithuanie, coupe qui vient d'être offerte aux collections de l'université jagellonienne par M. le comte Benoît Tyszkiewicz. Cette coupe fut sans doute ciselée à Venise à la commande d'Erasme Ciolek; c'est un objet

d'art des plus beaux et des mieux conservés que nous ayons en ce genre. On sait qu'aujourd'hui les verreries de cette époque sont excessivement recherchées et ont une grande valeur.

---

13. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 2 czerwca 1910 r.** *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 2 juin 1910).*

M. Muczkowski présente la photographie d'un tableau de la Présentation de la Sainte-Vierge. qui se trouve au couvent près l'église S. Jean à Cracovie. Ce tableau fut légué en 1678 à Sophie Czeska, née Maciejowska, fondatrice de ce monastère, par Jean Pernus, bourgeois de Cracovie. Dans le testament où ce legs est spécifié, Pernus attribue le tableau à Rubens; néanmoins toutes les particularités de style de cette peinture semblent plutôt indiquer qu'il est dû à l'école de Rembrandt.

M. le comte Mycielski expose les attaches qu'avait le roi Sigismond III Waza avec la cour de Neubourg, attaches qui expliquent la présence de nombreux portraits de ce prince à la galerie du château de Schleissheim, en Bavière. La galerie de ce château possède trois portraits de Sigismond III: l'un, peint sur cuivre, après 1590, par Martin Weber, représente le souverain encore jeune homme; dans le second, le roi porte le collier de la Toison d'or — ce tableau a pu être peint en 1595 ou 1600, par Jacques Troschl. Le troisième tableau, provenant des collections des ducs de Neubourg, est douteux. On voit en outre dans la galerie du château de Schleissheim un portrait de la reine Anne de la famille des Jagellons, exactement semblable au portrait de la même princesse qui se trouve au Musée impérial à Vienne. Il y a encore dans la même galerie un tableau peint par le roi Sigismond III pour le recteur du collège des Jésuites à Neubourg. Il représente deux saints de la Compagnie: S. Ignace de Loyola et S. François-Xavier. Le cadre de ce tableau fut sculpté par le prince royal Albert, plus tard évêque de Cracovie. Enfin dans les collections du Musée national à Munich, on conserve en miniature le portrait de l'archiduchesse Anne, première femme de Sigismond III.

Aux collections de Munich appartiennent aussi plusieurs tableaux ayant trait à la famille du roi de Pologne, Jean III So-

bieski. Par le mariage de Thérèse-Cunégonde, fille du roi Jean avec le Kurfürst Max Emmanuel, les Sobieski s'allièrent à la maison de Bavière. Au Musée national de Munich sont sans doute parvenus par cette voie, un portrait du roi Jean III et deux portraits de sa fille Thérèse-Cunégonde, peints par Vivien, peintre de la cour du Kurfürst. Le même Musée national possède un tableau représentant le Kurfürst Max Emmanuel avec sa femme, au retour de ce prince, de Venise après la guerre victorieuse pour la succession d'Espagne. Il y a encore au Musée national de Munich des tableaux fort curieux représentant les batailles du roi Jean III. et glorifiant l'ingénieur Dupont, chef de l'artillerie royale. Ces tableaux sont au nombre de six: ils sont dûs à Jean Baptiste Martin, surnommé Martin de Bataille. Ils furent sans doute exécutés à la commande de Dupont, car dans chacune de ces toiles une note nous apprend la part que prit Dupont aux batailles de Jean III.

M. Sokołowski soumet à la Commission les photographies de deux tapisseries florentines représentant la réception de l'ambassade polonaise allant offrir à Henry de Valois le trône de Pologne. Ces tapisseries ont figuré à l'exposition des primitifs français; elles constituent un document fort intéressant pour les costumes polonais de l'époque.

---

14. STANISŁAW STROŃSKI. **LE TROUBADOUR FOLQUET DE MARSEILLE, édition critique, précédée d'une étude biographique et littéraire et suivie d'une traduction, d'un commentaire historique, de notes et d'un glossaire** (Cracovie, Académie des Sciences, édition du fonds Osławski (Librairie „Spółka Wydawnicza Polska“) 1910, XIII + 145* + 285 pp.

Folquet de Marseille est un troubadour de marque. Le style assez frappant de ses poésies, le rôle historique retentissant qu'il joua après avoir abandonné la poésie et le siècle pour devenir moine et évêque de Toulouse, l'auréole dont l'entoura Dante en le plaçant dans son Paradis, lui assurèrent une renommée considérable.

Fils de messire Anfos, riche marchand originaire de Gênes, il apparaît dans un acte marseillais de 1178 sous le nom de Fulco Anfos. Loin de mener la vie d'un jongleur vagabond (c'était là une opinion erronée) il exerça la profession de son père, fut un marchand assez riche, se maria et devint père de famille. Il résulte des en-

vois de ses chansons qu'il était en relation avec la maison d'Aragon en Provence, avec les cours de Nîmes et de Montpellier, et surtout avec celle de Marseille à l'époque du vicomte R. G. Barral dont il pleura la mort dans une complainte célèbre. S'intéressant vivement à la croisade de 1190, il célébra à cette occasion, avant et après l'expédition, Richard Coeur-de-Lion et attaqua Philippe-Auguste. La défaite d'Alarcos (1195) lui inspira une chanson exhortant à une croisade en Espagne. Très intéressantes sont ses relations avec d'autres troubadours. En effet, les pseudonymes qui se trouvent dans ses chansons et sous lesquels on soupçonnait soit des dames soit de grands princes, se rapportent à quelques-uns de ses célèbres confrères: „Azimans" est Bertran de Born, „Plus-Leials" Pons de Chapduelh, „Totztemps" un troubadour inconnu (peut-être Raimon de Miraval). D'autre part, dans les poésies de plusieurs troubadours (strophe addit. au sirventes de Peire d'Alvernhe, Moine de Montaudon, Peire Vidal, Rambaut de Vaqueiras, Bertran de Born, Pons de Chapduelh, Aimeric de Peguilhan) on trouve des allusions se rapportant à Folquet et qui montrent qu'il jouissait d'une grande célébrité. En revanche, tout ce qu'on racontait, d'après l'ancienne biographie provençale, de ses relations avec des dames et de ses aventures amoureuses est une simple légende, fabriquée de toutes pièces.

Le chansonnier authentique de Folquet comprend, non pas 27 pièces comme dans la liste de Bartsch, mais 19 (ou 20): quatorze chansons amoureuses, une tenson, une cobla, une complainte, deux (ou trois) chansons de croisade; six autres poésies amoureuses ainsi que deux pièces religieuses ne sont pas de lui. Dans la présente édition, comprenant les poésies authentiques ainsi qu'apocryphes (29 pièces), ont été utilisés les textes (environ 400) de tous les manuscrits (28). Les chansons de Folquet se laissent dater toutes, au moins approximativement, et se placent entre les années 1179 et 1195. Son style est fort artificiel. Il empruntait largement, surtout pour les sentences, à des auteurs latins classiques: Ovidius, Publilius Syrus, et Seneca furent ses auteurs préférés, mais son érudition classique remonte, simplement, à des florilèges. Il ne dédaignait non plus de reprendre des motifs qu'il trouvait dans les poésies d'autres troubadours de marque. Son style artificiel et plein d'une subtilité parfois naïve marque une nouvelle étape dans l'évolution de la poésie des troubadours.

Folquet se rendit, bientôt après avoir composé sa dernière chanson (1195), dans l'abbaye cistercienne du Toronet en Provence, fut élu abbé après 1201 et évêque de Toulouse en 1205. Ami et protecteur de Saint Dominique d'une part, et d'autre part un des plus fervents organisateurs de la croisade contre les Albigeois, il joua pendant un quart de siècle un rôle historique de grande notoriété. Cependant, les sources contemporaines sont d'accord pour reconnaître sa probité personnelle, et si les critiques modernes ont représenté notre troubadour comme plein de méchanceté et de duplicité, c'est qu'ils ne se sont pas aperçus des erreurs et des inventions introduites dans une relation rédigée au XV siècle. L'identité de l'évêque avec le troubadour (qui était contestée par quelques critiques) est attestée d'une façon absolument décisive.

Certaines recherches auxquelles donne lieu l'étude de la vie et des poésies de Folquet se rapportent à l'histoire des troubadours en général. 1. Pour les anciennes biographies provençales il résulte aussi bien d'un examen détaillé de la biographie de Folquet que de quelques autres exemples qu'il faut faire une distinction très stricte entre les données générales sur la vie des troubadours (origine, famille, lieu de séjour, carrière, mort, commentaires historiques) qui peuvent être erronnées, mais non simplement inventées et les histoires amoureuses qui sont de pures fables. 2. Quant au rôle de l'amour et des dames dans la vie et dans la poésie des troubadours, l'étude sur Folquet fournit une bonne occasion de réagir contre la conception romanesque de la vie à cette époque. 3. Pour les pseudonymes, ceux de Folquet ainsi que plusieurs autres, démontrent l'existence des sobriquets réciproques et jettent une lumière nouvelle sur cet usage et sur son origine. 4. La question, peu éclaircie, de l'influence de la poésie latine sur les troubadours devait être serrée d'assez près dans l'étude du style poétique de Folquet. 5. Enfin, l'examen du chansonnier de Folquet fournit quelques indications concernant la question, souvent négligée, de l'authenticité des chansons.

---

15. STANISŁAW KUTRZEBA. **Studya nad źródłami prawa polskiego.** *(Studien über die polnischen Rechtsquellen).*

I. Das Privilegium von Jedlno v. J. 1430. Bisher waren zwei Exemplare des Privilegiums von Jedlno bekannt, die sich beide in Originalen (im Fürstlichen Czartoryskischen Archivum) erhalten haben und sich nur in der Redaktion des § 18 voneinander unterscheiden. Der eine Text spricht dort von der Einführung des polnischen Rechtes in Rotrußland, der andere nennt außer Rotrußland auch noch Podolien. Das jüngst entdeckte (in der Jagellonischen Bibliothek befindliche) dritte Exemplar erwähnt im § 18 die Einführung des polnischen Rechtes nur in Rotrußland, enthält aber einen in den beiden anderen Fassungen des Privilegiums fehlenden Satz, der die Leistungen der Bevölkerung betrifft. Diese ist nämlich nach dem dritten Text nicht allein zur Hafersteuer bis zum Ableben Jagiełłos verpflichtet, sondern auch zur Ausbesserung alter und zur Errichtung neuer Burgen. Daß bei einem Teil des polnischen Adels tatsächlich die Tendenz bestand, die Verleihung des vollen polnischen Rechtes, in dessen Genuß sich bis dahin nur der polnische Adel befand, an Rotrußland einzuschränken, finden wir schon bei Dlugosz erwähnt. Offensichtlich wurde diese Angelegenheit in der Weise erledigt, daß sie nun in den drei Exemplaren verschieden abgefaßt wurde. Das dritte Exemplar wurde für die Sandomirer Woiwodschaft erlassen, wie wir es aus der Bemerkung in dorso ersehen. Wir haben also hier eine recht auffallende Erscheinung, wie sie uns schon einmal beim Piotrkower Privilegium v. J. 1388 begegnet, daß nämlich ein Gesetz in verschiedenen Fassungen erlassen wird, und die ihre Erklärung darin findet, daß in dieser Gegend die Opposition gegen völlige Gleichstellung von Rotrußland und Polen besonders zum Ausdruck kam. Endgültig wurde dieser Streit Ende Juli 1434 durch Verleihung des polnischen Rechtes an Rotrußland und zwar an das Haliczer Rotrußland (die Bezirke von Lemberg, Halicz, Przemyśl und Sanok), Podolien und die Chelmer Landschaft, wodurch der ruthenische und polnische Adel vollständig gleichgestellt wurde. Volle Rechte des polnischen Rechtes erhielten alle Edelleute mit Ausnahme derjenigen, die schon früher hier Besitzung auf Grund besonderer Bedingungen, oft als Lehen, erworben hatten. Diese Bedingungen blieben nun bestehen

und so sahen sich diese Besitzer rechtlich ungünstiger gestellt. als die Gesamtheit des Adels. obwohl sie bis Juli 1434 größere Vorrechte genossen hatten. Es wurde nun auch eine Reorganisation der Behörden nach polnischem Muster durchgeführt. d. h. man führte Woiwodschaften und Landämter, wenn auch mit gewissen Änderungen, welche eine Vereinfachung des Behördenschemas bezweckten (was übrigens auch schon vor Juli 1434 zum Teil geschehen war); die früher einheitlich gegliederten Starostengerichte wurden durch Gerichte nach polnischem Muster ersetzt und das polnische Recht wurde eingeführt.

II. Quellen des Statuts von Łaski (1506). Łaski schöpfte, sofern es sich um den Umfang der in sein Statut aufgenommenen, auf das polnische Recht sich beziehenden Gesetze handelt, aus folgenden Quellen: 1) Das Kronarchiv. Demselben entnahm er die Landschaftsprivilegien vom J. 1374 u. 1433, überging die übrigen. da diese im Privilegium von 1433 bereits enthalten waren. Die Privilegien von Nieszawa fehlten in dem Kronarchiv. Ferner wurden denselben auch weitere Gesetze entnommen, welche in Form von Urkunden erlassen worden waren (die Konföderation von Korczyn v. 1438. das Gesetz von der Unpfändbarkeit der Krakauer Generalprokuration v. 1440.von der Brakteatenmünze v. 1451, die Salinenverordnung v. 1451 u. a. m.). Hier fand er ferner auch die Friedensverträge mit dem Deutschen Orden. auf die Union mit Litauen bezügliche Urkunden und einige andere auf internationale Beziehungen Polens bezügliche Akten. 2) Sintagmata. Der ersten Ausgabe der unter dem Namen Sintagmata bekannten polnischen Gesetze entnahm er die Statuten Kasimirs des Großen, das Statut von Warta und von Korczyn v. 1465. Das Privilegium von Nieszawa ließ er unberücksichtigt, wahrscheinlich aus dem Grunde, weil es bereits in den Konstitutionen v. 1496 enthalten und dazu hier als allgemein gültiges Gesetz gehalten war. 3) Handschriftliche Gesetzsammlungen boten Łaski das Statut von Piotrków v. 1447 und die Konstitutionen aus den Zeiten Albrechts und Alexanders, ferner Denkmäler des Kirchenrechts. bezw. die Kirchenordnungen (Ordination des Bodzanta v. 1359, Arbitration des Jaroslaw v. 1361, das auf den Heeresdurchmarsch bezügliche Statut v. 1432 u. a. m.). Verfasser sucht nachzuweisen, welche Handschriften Łaski bekannt gewesen sein können. 4) Archiv des Obergerichtes für deutsches Recht in der Krakauer Burg bot ihm wahrscheinlich

den Text des Privilegiums für dieses Gericht v. 1444. 5) Das königliche Registerbuch (metrica regni) wurde von Łaski wahrscheinlich nicht verwendet. 6) Unbekannt ist die Quelle, der Łaski das Judengesetz v. 1334, das Gesetz von Czerwin v. 1422 und den Erlaß gegen die Ketzer v. 1424 entnahm. Łaski arbeitet die Texte nur ganz leise um und ergänzt sie durch die Überschriften. Aus Handschriften schöpfte er auch andere Denkmäler, die sich auf die polnische Gesetzgebung nicht beziehen. Bezüglich der Gesetze für deutsches Recht vgl. die Arbeiten von Homeyer. Bischoff, Laband, bezüglich des Traktats Raimunds aus Wiener-Neustadt (= Partenopaeus) die Arbeiten von Tomaschek und Seckel.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

30. Sierpnia 1910.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 7 et 8. Juillet et Octobre. 1910.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

A. Brückner: »Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya pierwsza«. *(Contributions à l'histoire de la langue polonaise)*, 8-o, p. 49.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*, 8-o, serya III, tom II, p. 294.

M. Włodz. Demetrykiewicz présente son travail: „*Sur les statues de pierre, dites »baby« en Asie et Europe, et sur leurs rapports avec la mythologie slàve*".

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Tretiak: „*John Harrington, épigrammatiste de la cour du temps de la reine Elisabeth (1561—1612)*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 et du 30 juin 1910

SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1910

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polce«. *(Archives de la Commission de l'histoire littéraire en Pologne),* 8-o, vol. XII, p. 456.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais).* Nr. 56, 8-o, p. VI et 176; Nr. 57, 8-o, p. 34; Nr. 58, 8-o, p. 118.

M. J. TRETIAK: présente son travail: „*Ondine, poëme de Bohdan Zaleski*".

M. ST. SCHNEIDER présente son travail: „*Une des sources du génie créateur de Jules Słowacki*".

M. C. Morawski présente le travail de M. G. PRZYCHOCKI: „*Symbolae ad veterum auctorum historiam nec non ad medii aevi studia philologa. I. Accessus Ovidiani*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 11 JUILLET 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. B. ULANOWSKI présente son travail: „*L'union du Grand Duché de Lithuanie avec le Royaume de Pologne sous le règne de Casimir Jagellon*".

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISLAS ZAKRZEWSKI: „*Études sur les antiquités polonaises*".

SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1910.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Acta historica res gestas Poloniae illustrantia«, vol. XII, fasc. III, 8-o, p. XXIII et 1107—1625 — ed. ST. KRZYŻANOWSKI.

L. Finkel: »Elekcya Zygmunta I. Sprawy dynastyi Jagiellońskiej i Unii polsko-litewskiej«. *(Élection de Sigismond I).* 8-o, p. VIII et 296.

»Monumenta Poloniae palaeographica« — fasc. II, folio, avec 41 tables en phototypie, texte 8 o. p. 16 — ed. St. Krzyżanowski.

A. Wrzosek: »Jędrzej Śniadecki. Życiorys i rozbiór pism«. *(André Śniadecki, sa vie et ses oeuvres),* 8-o, vol. I, p. 331, vol. II, p. 406.

St. Szpotański: »Maurycy Mochnacki«. *(Maurice Mochnacki),* 8-o, p. X et 255.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kutrzeba: *„Contributions à l'histoire du droit et de la procédure pénale en Pologne. L'homicide dans le droit polonais du XVI-e siècle“.*

Résumés

16. G. PRZYCHOCKI. **Symbolae ad veterum auctorum historiam nec non ad medii aevi studia philologa. I. Accessus Ovidiani.**

Der Verfasser beschäftigt sich mit den s. g. accessus auctorum, d. i. den mittelalterlichen Einleitungen zu dem in der Schule gelesenen antiken Autoren, unter hauptsächlicher Zuhilfenahme der ausführlichsten von ihnen, der Ovidischen accessus, welche vom Verfasser zum ersten Male herausgegeben werden.

Nach einem kurzen Überblick über das Fortleben Ovids im Mittelalter (Pseudoovidiana. Ovid für einen Christen gehalten. Benützungsspuren bei den mittelalterlichen Autoren. Ovidkommentare, Ovid in der Schule), sowie über mittelalterliche Autorenlektüre überhaupt geht er zu den drei Haupthss. (Monac. lat. 19474 s. XII—XIII u. 19475 s. XII, Palat.-Vatic. lat. 242 s. XI—XIII), welche die Accessussammlungen enthalten, über; aus ihnen wird der Text der Accessus Ovidiani mit knapper adnotatio critica und Kommentar herausgegeben.

Daran schließt sich die Beweisführung, daß dieselben accessus zu sämtlichen Ovidischen Werken (mit Einschluß der Pseudoovidiana) auch lose, in sehr vielen Ovidhss. und Kommentaren als praefationes, oder irgendwelche Erläuterungen vorkommen, und die Quellenuntersuchung über die ganze Accessuslehre.

Es stellt sich nämlich heraus, daß in allen accessus ein und dasselbe Anordnungsprinzip herrscht, und zwar nach gewissen, systematisch wiederkehrenden Gesichtspunkten, in denen sich, von individuellen Ausdrucksabweichungen abgesehen, zwei Schemen feststellen lassen. Das eine: 'vita (auctoris), intentio, titulus, qualitas (carminis), numerus librorum, ordo librorum, explanatio', geht auf Servius' Äneiskommentar (ed. Thilo-Hagen Lips. 1881) p. 1—5 zurück, das andere (ursprünglichere): 'ubi, quando, quomodo, quis, cur, quid,

quibus adminiculis(-auxiliis,-facultatibus, materies)' ist auf ihre gemeinsame Quelle, die von Hermagoras ausgebildete, bei Hermogenes (Π. εὑρέσεως, τόμ.γ..' π. ἐπιχειρημάτων v. 11—22 p. 212 Spengel) und Theon (προγυμνάσματα π. διηγήματος v. 15—26 p. 78 Spengel) wiederkehrende περιστάσεις-Lehre ('circumstantiae'): 'πόνος, χρόνος, τρόπος, πρόσωπον, αἰτία, πρᾶγμα, ὕλη' zurückzuführen. Als Vermittler sind Augustinus De rhetor. 7 v. 11—1 p. 141 Halm und Fortunatianus Art. rhet. lib. II. 1. p. 102—103 Halm anzusehen.

Zum Schluß wird nachgewiesen, daß dieselben accessus, welche der ganzen mittelalterlichen Schulmethode sich bemächtigt zu haben scheinen, noch in einigen Ovidausgaben der Neuzeit (XV und XVI Jh.) zu finden sind.

---

17. WLADIMIR DEMETRYKIEWICZ. **Figury kamienne t. zw. „bab“ w Azyi i Europie i stosunek ich do mitologii słowiańskiej.** ***(Altertümliche steinerne Statuen, sog. „baby“ [Steinmütterchen, Becherstatuen] und ihr Verhältnis zur slavischen Mythologie).***

Altertümliche steinerne Statuen, sog. „baby“, welche in großer Zahl im südöstlichen Gebiete Europas, sowie quer durch ganz Asien verbreitet sind, haben seit langer Zeit die Aufmerksamkeit der Reisenden und der Altertumsforscher auf sich gelenkt, und diese gaben sich alle Mühe, den Ursprung und die Bestimmung dieser rätselhaften Denkmäler zu erraten.

Auf diese Weise wurde von Gelehrten verschiedener Länder und Nationen eine Reihe von Hypothesen aufgestellt, aber alle Erklärungsversuche kranken an einem gemeinsamen Mangel, nämlich daß sie nie das ganze Gebiet umfassen, auf welchem die altertümlichen Statuen der sog. „baby“ tatsächlich entdeckt worden sind, und nicht alle Abarten dieser Denkmäler berücksichtigen.

Zu den wichtigsten und bekanntesten Hypothesen gehören: die skythische Theorie der russischen (Tereszczenko, Zabielin-Bulgarin) und der polnischen Forscher (Michael Grabowski, Podbereski) aus der Mitte des XIX. Jahrhunderts, welche unter dem Einfluß falscher Deutung der archäologischen Funde in Südrußland die Errichtung der „Steinbaben“ den Skythen zuschrieben. Fast gleichzeitig ist die sog. ungarische Hypothese entstanden (Eichwald, Jerney), welche es versuchte, eine bedeutende An-

zahl dieser altertümlichen Steinfiguren in Südrußland auf die wandernden Ungarstämmen zurückzuführen.

Mehr Anerkennung fand die sog. gothische Theorie, welche in Spanien (Amador de los Rios, 1862) auf Grundlage der archäologischen Entdeckungen in der Umgegend von Valencia auftauchte und dann auch von einigen deutschen Gelehrten (Mathias Much, Cornelius Flieger), sowie dem Ungarn Henszelmann und dem Franzosen, Baron J. de Baye, kräftig unterstützt wurde. Sie brachte die Steinfiguren in Südrußland, sowie die ihnen angeblich verwandten Statuen in Spanien mit den Wanderungen der Gothen in Verbindung. Doch wurde dieser Theorie der Boden entzogen, als mit der Zeit der Beweis geliefert wurde (Heuzey, Odobesco), daß die spanischen Statuen sehr alt, nämlich griechisch-phönizischen Ursprungs sind.

Endlich beschäftigten sich mit dieser Frage einige deutsche Forscher (Belz, Schuhmann, Weigel), ferner der Franzose Louis Leger und der dänische Gelehrte Sophus Müller, welche die in den baltischen Ländern entdeckten, im Gebiete von Königsberg und Danzig in größerer Anzahl vorhandenen Steinfiguren, sowie ähnliche Denkmäler auf Rügen und in Bayern den heidnischen Slawen zuerkennen wollen.

Die zahlreichen Forschungsreisen, welche in den letzten Dezennien von vielen russischen Gelehrten (Pojarkow, Iwanow, Adrianow, Jadrincew, Potanin) nach dem Innerm von Asien unternommen wurden, sowie die dorthin entsendeten wissenschaftlichen Expeditionen der angesehensten gelehrten Institutionen Finnlands (Aspelin, Heikel), Schwedens (Martin), und Rußlands (Radłow, Klementz, Barthold) haben neues, reiches Material gebracht, so daß jetzt das Rätsel der „Steinbaben", hauptsächlich in asiatischen Ländern, in anderem Lichte erscheint.

Besonders wichfig und bedeutungsvoll war hier die Entdeckung der reich ausgestatteten und von zahlreichen Statuen und Inschriften begleiteten Grabstätten am Orchon-Flusse in Mongolien, sowie die Entzifferung dieser Inskriptionen und ähnlicher Inschriften am Flusse Jenissei durch die Gelehrten Thomsen (Kopenhagen) und Radłow (Petersburg).

Indessen darf die Behauptung einiger russischer Forscher (Kułakowski, Wesołowski), daß durch die Entdeckung der Altertümer am Orchon die Frage der „Steinbaben" endgültig gelöst ist.

zum mindestens noch als verfrüht erscheinen, da in dieser Hinsicht noch sehr viele Rätsel der Lösung harren, besonders auf europäischem Gebiete, wo die Frage der „Steinbaben“ noch immer sehr viele Schwierigkeiten und Zweifel darbietet

Das Gebiet, auf welchem die Denkmäler, die sog. „Baby“ gefunden wurden, beginnt in Asien in dem nördlichen Teile des chinesischen Reiches, südlich vom Baikal-See, erstreckt sich in einem breiten Streifen quer durch Asien gegen den Kaukasus und reicht weiter in Europa bis nach Württemberg. Auf diesem Ländergebiete kann man acht wichtigere Typen dieser Denkmäler unterscheiden. Jeder von ihnen hat sein eigenes Territorium, auf welchem er entstanden ist, oder sich am meisten entwickelt hat. Vier dieser Statuen-Varianten gehören nach Asien und vier nach Europa.

Alle in Asien vorkommenden Typen dieser Steinfiguren stellen meist eine männliche Gestallt dar, und ihr Zusammenhang mit Grabstätten ist erwiesen. In Europa hat man sich bis jetzt nur bei einigen Abarten dieser Denkmäler überzeugt, daß sie an Gräbern aufgestellt waren. Die Grabstätten, bei welchen in Asien solche Statuen errichet wurden, hatten die Form runder, oder viereckiger Stein- oder in selteneren Fällen von Erd-Aufschüttungen. Manchmals wurden diese Gräber, besonders die viereckigen, von vertikal aufgestellten Steinen in einer oder mehreren Reihen eingefaßt. In der Mitte einer solchen Grabaufschüttung oder auf einer Seite derselben wurde oft ein langer Stein aufgestellt, welcher ursprünglich ein unbehauener Steinblock oder eine gewöhnliche Steinsäule war. Erst später versah man einen solchen Stein mit verschiedenen Zeichen (besonders wichtig sind hier die Eigentumszeichen, sog. „tamga“, ähnlich den Buchstaben des Runen-Alphabets), mit Zeichnungen von Tieren (besonders Hirschgestalten) und Menschengesichtern. Später erhielt der Stein die Umrisse einer menschlichen Gestalt, bis endlich die Figur deutlicher und vollendeter ausgearbeitet wurde.

Einen solchen Typus haben hauptsächlich die Steine, welche bei den altertümlichen Grabstätten im Kreise von Barnaul und Bijsk am Abakan-Flusse und in der Nähe des Telecki-Sees im südlichen Teile des Gouvernements von Tomsk stehen. Manchmal erblicken wir dort am Fuße der Steinsäule ein Menschengesicht ausgemeißelt, aus dessen Scheitel gleichsam Schlangen aufsteigen, oder einen

mit Tierhörnern und Ohren versehenen Kopf. Das ist wahrscheinlich die älteste Abart und Gruppe der „Steinbaben“ in Asien.

Eine andere Abart dieser Steinbildsäulen hat ihren Ursprungsort und ihr hauptsächliches Verbreitungsgebiet im westlichen Teile des Gebirges des sog. Großen Altai in der Umgegend der Seen Kobdo und Dain-Hul. Die Statuen dieser Gruppe halten fast immer vor sich ein Gefäß in gefalteten Händen.

Die dritte Gruppe dieser Steinfiguren ist dadurch gekennzeichnet. daß sie von Inschriften begleitet sind. welche entweder auf den Statuen selbst oder auf anderen neben der Grabstätte aufgestellten Steintafeln eingemeißelt sind und runenartigen Charakter haben. Die Entzifferung dieser Inschriften ist erst dem gelehrten Sprachforscher Thomsen aus Kopenhagen im Jahre 1893 gelungen; damals stellte es sich heraus. daß sie in der Sprache der nomadisierenden türkischen (turko-tatarischen) Völker geschrieben sind mit einem Alphabete. welches sich aus der syrischen Schrift. dem sog. Estrangel entwickelt hat und warscheinlich durch Vermittlung der iranischen Völker zu den Türken gelangt ist. (Thomsen, Radłow).

Jene Grabstätten mit Inschriften sind hauptsächlich in der Gegend der Quellen und des oberen Laufes des Jenissei. sowie in dem Flußgebiet des Orchon und der Tola im nordwestlichen Teile Mongoliens konzentriert. Die drei wichtigsten und stattlichsten von diesen Grabstätten liegen am Orchon in der Nähe des Sees Koszo Zaidam und der Stadt Urga. Jede Grabstätte ist für eine Person bestimmt und bestand aus dem eigentlichen Grabe. einem Opferstein und einem Tempel. Das Grab ist von hohen, vertikal stehenden Steinplatten eingefaßt. so daß diese eine Art Sarkophag bilden; ringsherum steht eine Reihe marmorner Statuen in stehender oder sitzender Position und neben diesen große Steintafeln mit langen, historischen Inschriften in türkischer und chinesischer Sprache. Aus dem Text derselben. welcher heute von der Wissenschaft durch die diesbezüglichen Angaben chinesischer Annalen beleuchtet wird, erfahren wir. daß diese drei prächtigen Grabstätten im VIII. Jahrh. nach Chr. für zwei Herrscher. die türkischen Chane Kül Tägin und Bilgä-Chan. sowie für einen hohen Würdenträger (namens Tonjukuk) errichtet worden sind und daß der chinesische Kaiser zu diesem Behuf eigene Bildhauer hergeschickt habe. Die Inschriften am Jenissei sind sehr kurz und einfach, wahrscheinlich sind sie älter als jene am Orchon und dürften aus dem VII. Jahrh. n. Chr. stammen.

In jenen Inschriften verdient besondere Beachtung das Wort „balbal“, welches nach der Ansicht der Sprachforscher und Kommentatoren (Radlow, Barthold, Vambery) die bei einem Grabe aufgestellten Steinfiguren bedeutet. Der Gelehrte Radlow erblickt sogar in dem russischen Wort „baba“, der volkstümlichen Bezeichnung der plumpen Steinfiguren, nur eine volksetymologische Umbildung des Wortes „balbal“. Bei bedeutenden und prächtigeren Grabstätten, wie bei den oben erwähnten am See Koszo Zaidam, wurden mehrere derartige Steinfiguren aufgestellt. Sie waren von zweierlei Art, solche die ein Gefäß in den Händen halten und andere ohne Gefäße. Die ersteren sind wichtiger und haben offenbar eine rituell-religiöse Bedeutung, und deshalb begegnen wir solchen Statuen mit dem Gefäß auch bei bescheidensten Gräbern fast immer, während andere Steinfiguren gewiß nur ausnahmsweise errichtet wurden und zur Ausstattung dienten. Nach dem Inhalte der Orchon-Inschriften sollen sie hauptsächlich die besiegten Feinde vorstellen.

Die vierte Gruppe der Steinfiguren ist hauptsächlich in Turkestan und in den Kirgisen-Steppen bis zu den Grenzen Europas verbreitet. Es sind dies ausschließlich männliche Statuen, gewöhnlich mit Schnurrbart (seltener mit Kinnbart) und charakteristischer Haltung der Hände, indem die gehobene rechte Hand ein Gefäß (einen Kelch, Pokal oder eine Tasse und sehr selten, nur in der Nähe Europas, ein Trinkhorn) hält, die linke dagegen halbgesenkt ist, oder am Griff eines krummen, am Gürtel an zwei Riemen hängenden Säbels ruht. Den Kopf bedeckt manchmal eine Art Helm. Der untere Teil der der Umzäunung der Grabstätte zugekehrten Rückseite dieser Steinfiguren ist gewöhnlich ohne jede Skulptur und auch der obere Teil ist sehr selten bearbeitet.

Nach der Angabe Abu Dulef's, eines arabischen Reisenden aus dem X. Jahrh. n. Chr., bilden die Steinfiguren dieser letzten Gruppe die Denkmäler des türkischen Volkes der Karluken, welche im IX. und X. Jahrh. sich in diesem Teile Westasiens (hauptsächlich in Turkestan und im Kreis Semirjacze) aufhielten. Man hat bis jetzt nur sehr wenig ernstere Forschungen über das Innere oder das Inventar jener Gräber in Asien durchgeführt, bei welchen die Steinbaben errichtet worden sind. Alle bisher gesammelten Nachrichten beziehen sich ausschließlich auf die weniger hervorragenden und weniger prächtigen Grabstätten. Ein solches Grab enthält gewöhnlich ein menschliches Skelett und das Gerippe eines

Pferdes, Überreste von Waffenstücken (einen Säbel und charakteristische, eiserne, zweiteilige Pfeilspitzen) ferner Teile eines Pferdegeschirres (Trense, Steigbügel) und ein Gefäß, welches ungefähr ähnlich aussieht, wie das von der Steinstatue in den Händen gehaltene Alles das weist in der Tat auf ein Nomadenvolk hin. Es muß ferner auffallen, daß das Gebiet, auf welchem man bis jetzt in Asien die Steinbaben gefunden hat, genau mit jenem Gebiete zusammenfällt, auf welchem die Völker türkischen Stammes vom VI. bis zum XII. Jahrh. nomadisierten. Es werden also diese Figuren offenbar Denkmäler dieses Volkes sein.

Diese an den Gräbern der türkischen Völker errichteten Steinfiguren, besonders die wichtigsten und bedeutsamsten von ihnen, nämlich diejenigen, welche ein Gefäß in den Händen halten, haben zweifellos eine religiöse Bedeutung und sind mit dem Gesichte nach Osten gewendet. Sie stellen wahrscheinlich die Gestalt des Verstorbenen dar, welcher dem religiösen Ritus des schamanischen, ursprünglich bei allen Völkern türkischen Stammes verbreiteten Glaubens (Vambery, Radlow, Potanin) gemäß, ein Gefäß zum Libationsopfer hält. Ursprünglich wurden solche Statuen wahrscheinlich nur aus Holz oder Ton angefertigt, wie wir es noch aus der bei den schamanischen Torguten und Samojeden erhaltenen Sitte (Iwanowski, Buschan) schließen dürfen. In jener ältesten Epoche wurden außerdem an den Gräbern einfache Steinblöcke oder Säulen aufgestellt, auf welchen manchmal charakteristisch geschmückte Schamanenköpfe (mit Tierohren oder Tierhörnern, Schlangen etc.) abgebildet waren, wie man dies noch auf den Denkmälern am Abakanfluß sehen kann. Erst später, nachdem diese türkischen Horden mit Kulturvölkern (in China, Persien etc.) in Beziehungen getreten waren, lernten sie Bildsäulen aus Stein errichten. Die räuberischen Nomaden verstanden sich natürlich wenig auf solche Arbeit, sondern ließen diese Statuen gewiß immer nur von gefangenen, in Kulturländern geraubten Sklaven ausführen, welche der Steinmetz-, beziehungsweise Bildhauerarbeit kundig waren. Hiedurch erklären sich die recht bedeutenden Unterschiede in der technischen Ausführung der Steinfiguren, in ihrem Entwurfe, in den abgebildeten Details von Bekleidung, Bewaffnung, Gefäßen etc. Obwohl diese türkischen Nomaden gewiß nur wenig Verständnis und noch weniger Empfänglichkeit für Kulturströmungen zeigten, welche zu ihnen von zivilisierten Völ-

kern gelangten, sondern sich im Gegenteile denselben gegenüber sehr ablehnend verhielten, wie dies uns aus dem Inhalte der Orchon-Inschriften und den Angaben der chinesischen Annalen bekannt ist, so konnten sich die Nomaden der Einwirkung der höheren Kultur doch nicht ganz entziehen. Besonders der von Missionären unter diesen Völkern verkündigte Buddhismus hat hier dauernde Spuren hinterlassen und ist in den ersten Jahrhunderten n. Chr. bis nach dem Aral-See vorgedrungen (Rhys Davids, Grünwedel). Selbst in den Steinfiguren der sog. „baby" prägt sich dieser Einfluß aus, denn gerade in jenen Punkten, welche auf dieser Straße gelegen sind, auf welcher die Religion des Buddhismus gegen Westen vordrang, also in der Gegend des Sees Seizan an der chinesischen Grenze und in Kokczetawsk, unweit der südlichen Grenze des Gouvernements Tobolsk, hat man Steinbaben entdeckt, welche in der rechten Hand statt eines Gefäßes eine ganz kleine, menschliche Statuette halten (es sind wahrscheinlich buddhistische Figuren, sog. Burchane [Jadrincew, Bela Posta bei Zichy]). Es ist endlich nicht ausgeschlossen, daß das Vorbild und die Anregung zur Errichtung jener sekundären Statuen (d. i. Steinfiguren ohne Libationsgefäß), welche nur zur Hebung der Pracht der Grabstätte bestimmt waren, ähnliche Statuen bilden, wie solche seit dem III. Jahrh. vor Chr. an chinesischen Grabstätten (Sinologe Uspenski bei Barthold) und seit dem VI. Jahrh. nach Chr. auch an japanischen aufgestellt wurden (Driesmans).

Die Steinfiguren der sog. „baby" in Asien besitzen überhaupt sehr selten und nur in der Umgegend von Mongolien Haarzöpfe, vielleicht deshalb, weil die Rückseiten dieser Statuen in Asien gewöhnlich unbearbeitet sind.

In Europa befindet sich im nördlichen Kaukasus die am weitesten gegen Osten vorgeschobene Gruppe der Steinbaben. Diese Steinfiguren sind ausschließlich männlich und stellen Krieger dar, fast immer mit derselben Haltung der Hände, wie bei den Statuen in Turkestan, und mit ähnlicher Bawaffnung. Manchmal sind die Hände ausnahmsweise in den Gürtel gesteckt. Übrigens hält die Rechte einen Kelch oder ein Trinkhorn, und die linke Hand ist gesenkt. An der Brust erkennt man oft einen Platten- oder Kettenpanzer und den Kopf bedeckt ein halbkugeliger oder niedriger, konischer Helm. Die wichtigste und am meisten charakteristische Eigentümlichkeit dieser Statuengruppe besteht darin, daß mehrere von

ihnen deutliche Zeichen des gleicharmigen christlichen Kreuzes tragen, und zwar am Helm, an der Brust, am Halse, oder an den Armen. Eine von diesen Statuen, welche am Flusse Jetaka, einem Nebenstrom der Kuma, aufgestellt war, trägt außerdem an der Frontseite eine kurze Inschrift in griechisch-byzantynischen Buchstaben, unzweifelhaft eine Grabschrift, leider ist diese so sehr verstümmelt, daß die gelehrten Spezialisten (Latyszew, Papadopulo-Keramewe) sich bezüglich der Entzifferung gar nicht einigen können. Am wahrscheinlichsten ist die Annahme, daß die Inschrift, sowie die ganze Statue aus der ersten Hälfte des XII. Jahrh. stammt.

Beinahe aus derselben Zeit oder aus dem XI. Jahrh. stammen wahrscheinlich auch die übrigen Steinfiguren, welche im Kaukasus entdeckt worden sind. Wegen der starken und lange andauernden Fluktuation verschiedener Nationen und Religionen im Kaukasus zu jener Zeit kann man keine Gewißheit haben, ob diese Denkmäler auch hier sowie in Asien von türkischen Völkern herrühren. Andererseits ist es jedoch durchaus nicht ausgeschlossen, daß diese Denkmäler doch auf ein Volk zurückgehen, in dessen Adern wenigstens zur Hälfte türkisches Blut floß und welches sich nicht einmal durch den Einfluß des Christentums von seiner althergebrachten nationalen Sitte, auf den Gräbern seiner Helden Steinbaben aufzustellen, abbringen ließ. Leider sind bis jetzt weder die bezüglichen Gräber, noch deren Inventar wissenschaftlich bekannt.

Unmittelbar an die kaukasische Gruppe schließt sich territorial die Gruppe der Steinbaben Südrußlands, repräsentiert durch die sehr zahlreichen, hauptsächlich am Don- und Dnieprflusse verbreiteten Statuen. Sie erstreckt sich weiter gegen Westen bis nach Wolhynien, Podolien und Ostgalizien. Das dichteste Zentrum bilden hier die Gouvernements: Nowoczerkawsk, Charkow, Jekaterynoslaw und Cherson. Die Statuen dieser Gruppe sind hauptsächlich aus einem weichen Stein hergestellt und haben viele charakteristische Eigentümlichkeiten, welche sie von allen anderen Gruppen in Asien und Europa deutlich unterscheiden. Es überwiegen hier weibliche Gestalten mit merkwürdiger Kopfbedeckung in der Art eines hohen zugespitzten Hutes (des sog. Seökele, wie er noch heute manchmal von den Frauen der Kasak-Kirgisen und Turkomanen getragen wird — Vambery). Die männlichen Figuren, welche in ihren allgemeinsten Umrissen den Statuen der turkestanischen Gruppe ähnlich sind, haben eine halbkugelige Mütze, beziehungsweise einen

Helm auf, besitzen manchmal einen Schnurrbart, und haben gewöhnlich einen krummen Säbel am Gürtel an zwei Riemen umgehängt. Sowohl die männlichen, wie auch die weiblichen Figuren dieser Gruppe sind mit Haarzöpfen geschmückt, welche über den Rücken herabhängen, und zwar haben die weiblichen Statuen je zwei, frei herabhängende und die männlichen je drei, gewöhnlich unten zusammengeknüpfte Zöpfe.

Alle jene Statuen, sowohl in stehender als auch in sitzender Lage, halten vor sich in gefalteten Händen einen Gegenstand, welcher am häufigsten wahrscheinlich ein Libationsgefäß darstellt; manchmal aber ist dieser Gegenstand einer flachen Schachtel ähnlich (vielleicht ist dies das sog. Tumar, ein silbernes Etui zum Aufbewahren des Talismans, wie es noch heute von den Frauen der Turkomanen getragen wird. — Vambery). Der obere Teil der Kleidung ist sehr eng anliegend, so daß die üppigen Formen des Körpers (sowohl bei Frauen wie bei Männern) sehr deutlich hervortreten und die Figuren deshalb oftmals den Anschein erwecken, als wären sie ganz unbekleidet. Von dem Gürtel ab hängt bei beiden Geschlechtern gleiche Bekleidung herab, die manchmal länger (in der westlichen Hälfte der Gruppe), manchmal kürzer ist (hauptsächlich in dem östlichen Teile des Gebietes), so daß dort sogar weibliche Statuen oft gänzlich unbekleidet zu sein scheinen. Dies erinnert einerseits sehr an die Sommer- und Kriegskostüme der heutigen turkomanischen Frauen (Vambery), andererseits an die altertümliche Bekleidung der indischen, welche Tracht in den letzten Jahrhunderten des I. Jahrhtausends nach Chr. infolge der damals weit reichenden Handelsverbindungen sehr leicht selbst an der Wolga und am Don bekannt geworden sein kann, wie man dies aus den Darstellungen an einer allgemein bekanten silbernen Schüssel aus der Sassaniden-Zeit sehen kann.

Die Steinfiguren der sog. „baby“ waren in Südrußland auf hohen Erdaufschüttungen, sog. Kurganen, aufgestellt. Manchmal besaßen sie außerdem eine Art gemauerten Sockel. Nur in den mehr gegen Westen liegenden Gebieten, das heißt in Podolien, Wolhynien und Galizien etc. ist es wahrscheinlich, daß solche Steinfiguren nicht immer auf Kurganen errichtet wurden; diese standen vielmehr manchmal bei anders eingerichteten Gräbern, ähnlich wie bei den asiatischen Denkmälern. Das Grab enthält gewöhnlich ein

menschliches Skelett, ein Pferdegerippe mit Geschirr und Bewaffnung (Säbel und eiserne Pfeilspitzen) beim Mann.

Die aufgeschütteten Erdhügel, Kurgane, in welche solche Gräber eingebettet sind, und zwar meist in den obersten Schichten, stammen gewöhnlich aus viel älteren Perioden und enthalten in den unteren Schichten verschiedenartige Gräber aus älteren vorgeschichtlichen Epochen. Der verschiedene Ursprung der Gräber ist leider den früheren Forschern entgangen, wodurch viel Verwirrung und Mißverständnis verursacht wurde und Anlaß gab zur Entstehung vieler falscher Hypothesen in der Wissenschaft bezüglich der Frage der Grabstätten mit Steinbaben. Erst methodische, ernstere Untersuchungen, welche aus Anlaß der russischen archäologischen Kongresse in Charkow (1902) und Jekaterynoslaw (1905) von Trifiliew, Gorodeew und Müller durchgeführt wurden, brachten eine endgültige Aufklärung des Zusammenhanges und die Feststellung der Tatsachen. Damals hat es sich auch herausgestellt, daß man auch im Innern dieser Kurganengräber stehende Statuen aus Stein oder Holz antreffen kann, welche offenbar eine untergeordnete Bedeutung hatten, ähnlich wie jene Figuren ohne Gefäß am Orchonflusse.

Wir besitzen ein ausdrückliches historisches Zeugnis des Franziskanermönches Wilhelm Rubruquis, eines Gesandten des französischen Königs Ludwig IX. an den sog. „Großen Chan" vom Jahre 1253 über die Sitte der Errichtung solcher Steinbaben mit einem Libationsgefäß auf Kurgangräbern Südrußlands. Die Art des Kostüms und besonders der Bewaffnung (leicht gekrümmter Säbel mit etwas schrägem Griff), welche wir an den Steinstatuen Südrußlands bemerken, erlaubt uns nicht, diese Denkmäler in eine frühere, über das IX. Jahrhundert hinausreichende Zeit zu versetzen, also nicht über die Periode des größten Andranges türkischer Völker, nämlich der Petschenegen, Kumanen oder Poloween, beziehungsweise Usen nach Osteuropa.

Die übrigen Gruppen der Steinbaben, oder richtiger gesagt, der ganze übrige Bestand dieser Denkmäler, welche in verschiedenen Ländern Europas bis zur Ostsee und bis nach Württemberg zerstreut sind, bereiten dem gelehrten Forscher zahlreiche und außerordentliche Schwierigkeiten und Zweifel. Es scheint, daß für manche von diesen Denkmälern heute noch nicht die Zeit gekommen ist, das Rätsel ihres Ursprunges zu lösen, besonders wenn wir diese Fragen im Lichte der Tatsachen und Beobachtungen betrachten, welche wir

im Bereiche der früher angeführten Gruppen der Steinfiguren Asiens und Europas gesammelt haben.

Die baltische Gruppe der Steinfiguren ist in dem Gebiete von Königsberg und Danzig konzentriert, reicht jedoch nur bis zur Weichsel. Die einzige Ausnahme bildet hier die Insel Rügen. Die Statuen dieser Gruppe sind sehr plump aus hartem Gestein (Granit) angefertigt und stellen ausschließlich männliche Gestalten vor (oft erkennt man Schnurrbart, manchmal auch Kinnbart). Viele von ihnen haben bei der rechten Hand ein Trinkhorn dargestellt, oder halten es wirklich in der Rechten. Neben der linken Hand hängt oft ein Schwert herab. Wir sehen hier eine unverkennbare Analogie zu den Steinfiguren im Kaukasus und Turkestan. Bei Statuen, welche man hier weiter gegen Osten findet, also in der Umgegend von Königsberg, fällt diese Ähnlichkeit noch mehr auf, da dort an den Steinfiguren die rechte Hand deutlich höher gehoben und die linke gesenkt dargestellt ist, während bei weiter westlich vorgeschobenen Figuren, also in der Nähe von Danzig, die Hände meist in gleicher Höhe gehalten werden. Die Form des an einigen von diesen Steinfiguren abgebildeten Schwertes stammt aus dem X. oder XI. Jahrh., doch darf man es auf eine frühere Zeit, also über das IX. Jahrh. hinaus gewiß nicht zurückführen (Hefner-Alteneck, Weigel, Sophus Müller). Die Statuen dürften also auch aus dieser Periode stammen. Einige von ihnen dienten in den letzten Dezennien tatsächlich als Grenzsteine und die ältesten historischen Notizen über dieselben reichen nur bis zum Anfang des XVIII. Jahrh. Über etwaige Gräber, an denen diese Statuen gestanden sein können, ist heute nichts bekannt. Nur Johann Benisch bemerkt in seiner historischen Beschreibung der Stadt Bartenstein aus dem Jahre 1836, daß diese Steinfiguren schon einige Male von einer Stelle an eine andere übertragen worden seien, und vermutet, wobei er sich auf einer unklare lokale Volksüberlieferung beruft, daß diese Statuen eigentlich Denkmäler von heidnischen Helden oder Häuptlingen gewesen sein sollen. Auf einem von diesen Steinblöcken, welcher mit Skulpturen bedeckt ist, finden wir neben einer menschlichen Gestalt, welche ein Trinkhorn in der Hand hält, noch eine andere Figur eines Reiters zu Pferde abgebildet. Vielleicht sollte hiermit angedeutet werden, daß jene Personen, denen zu Ehren diese Steinfiguren errichtet wurden, einem Reitervolke angehörten.

Die Statuen der baltischen Gruppe haben sich auf einem Ge-

biete erhalten, welches in der Zeitperiode, aus der sie stammen (IX. bis XI. Jahrh.) von Slaven noch gar nicht besiedelt war. Selbst die Umgegend der Städte Christburg und Rosenberg in der Nähe der Weichsel bildet hier keine Ausnahme davon (wie unrichtig einige Geschichtsforscher vermuten), da man nördlich von dem Flusse Ossa unter altertümlichen Funden keine Hakenringe (Schläfenringe) entdeckt (Lissauer) hat, was in diesen Gegenden ein sicheres Merkmal slawischer Besiedelung bildet.

Wir haben keinen richtigen und vernünftigen Grund, für jene zahlreiche baltische, archäologisch erwiesene Gruppe der Steinfiguren eine andere Erklärung zu versuchen, da alles vielmehr darauf hinweist, daß wir in derselben nur eine der entlegensten Endabzweigungen der großen Familie der Steinbaben, welche wir von dem fernen Innern Asiens bis in die Mitte Europas verfolgt haben, betrachten müssen. Alle diese Umstände scheinen auf ein rätselhaftes, bisher von den Forschern noch unbemerkt gebliebenes oder weniger beachtetes Verhältnis des nicht slavischen Volkes der alten Prussen zur asiatischen Kultur der barbarischen, türkischen Nomaden hinzuweisen.

Die letzte Gruppe der Familie der Steinbaben in Europa bilden rätselhafte Steinfiguren, welche sich durch eine größere unnatürliche Zahl der Körperteile wie Köpfe, Gesichter, Arme oder Füße auszeichnen. Die Zahl dieser in verschiedenen Ländern zerstreuten Denkmäler ist nicht sehr groß. Hieher gehören:

1) Die Steinsäule des sog. „Svantevit“ (Światowid) mit vier Gesichtern, welche im Jahre 1848 aus dem Flusse Zbrucz, bei dem Dorfe Liczkowce in der Umgegend der galizischen Stadt Husiatyn an der Grenze Galiziens und Russisch-Podoliens gehoben wurde (jetzt im Museum zu Krakau).

2) Eine ähnliche Steinsäule, welche im Jahre 1875 bei der (anderen) Stadt Husiatyn in Russisch-Podolien entdeckt und zerstört wurde (Guldmann, ferner Siczyński „Russische archäologische Karte des Gouvernements Podolien“).

3) Eine dritte analoge, viereckige Steinsäule mit zwei Gesichtern und einem Horn am Kopfe, gefunden im Jahre 1838 in Holzgerlingen in Württemberg (jetzt im Museum zu Stuttgart).

4) Eine Steinbabe mit vier Köpfen, welche bis zum Jahre 1850 in dem Dorfe Tesnówka im Gouv. Kijów gestanden ist (Antonowicz).

5) Steinfiguren der sog. „baby“ mit zwei oder drei Köpfen auf den Kurganen des Gouvernements Mińsk (Ignatiew bei Uwarow), ferner eine Steinbabe mit vier Köpfen zwischen Rzeczyca und Bobrujsk in demselben Gouvernement (Srieżniewski bei Uwarow).

6) Steinerne Figuren mit drei Gesichtern unter einem „Hut“, welche ehemals an verschiedenen Stellen im Meißen gestanden sind und von den Sorben als Götzen verehrt wurden (Monachus Pirnensis. Petrus Albinus Chron. Misnen. Hoffmann's Ausgabe).

7) Ein beschädigtes und unvollständiges Flachrelief aus der Umgegend von Odessa, mit zahlreichen Armen und Händen, welche Gegenstände halten (veröffentlicht im dem archäologischen Atlas Uwarow's).

8) Eventuell könnte man hieher auch noch den rätselhaften Zwillingsgötzen aus Kamionka wielka bei Kolomea in Ostgalizien zählen (beschrieben von Żegota Pauli, Kraszewski, Anton Schneider, Bielowski und Kirkor).

Die Zugehörigkeit dieser Denkmäler zu der großen Familie der Steinbaben und zugleich deren archäologische Echtheit bestätigen verschiedene charakteristische Kennzeichen; so zeigt die menschliche Gestalt, welche als Hauptperson an der Frontseite der aus dem Zbrucz geholten Steinsäule dargestellt ist und ein Trinkhorn in der erhobenen Rechte hält, während die linke Hand gegen einen (an zwei Riemen hängenden) Säbel gesenkt ist, eine unverkennbare Analogie zu den Steinfiguren im Kaukasus, in Westasien und an der Ostsee, so daß man eigentlich diese Steinsäule wegen jener Hauptgestalt nur für eine spezielle Variante der oben erwähnten Steinfiguren ansehen sollte. Ferner ist gerade der untere Teil der Hinterwand der Steinsäule aus dem Zbrucz ohne alle Reliefs, gerade wie bei den Statuen in Asien oder wie bei den bekannten Steinbaben aus Powiercie bei Kalisz in Russisch-Polen. Ungefähr dasselbe gilt auch (besonders bezüglich der Haltung der Hände) für die Gestalten auf der Steinsäule von Holzgerlingen in Württemberg. Die Wichtigkeit und die archäologische Echtheit dieses letzten Denkmals wird bedeutend dadurch erhöht, daß gerade in der benachbarten Ortschaft in Wildberg noch im Jahre 1698 eine Steinfigur gefunden wurde (jetzt im Museum zu Stuttgart), welche auf ihrer Hinterseite, mit der sie später an eine Mauer angelehnt stand, bis jetzt drei lange Harzöpfe behalten hat, (welche für männliche

Steinbaben Süd-Rußlands so charakteristisch sind), während die Frontseite dieser Statue schon in alter Zeit zum Mönche umgearbeitet worden ist. Auch in Bamberg in Bayern hat man in angeschwemmter Erde drei plump gearbeitete Sandsteinfiguren in der Art der Steinbaben in Begleitung frühmittelalterlicher Keramik vom sog. Burgwall Typus gefunden. Wir besitzen ferner historische Zeugnisse (Boleluczky, Vita S. Adalberti, 1668, und A. Rezek, Auszüge aus dem Archiv des Erzbistums Prag), daß auch in Böhmen in der Nähe der Stadt Strakonice noch im Jahre 1656 eine Steinbabenstatue unter zahlreichen Steinblöcken (wshrscheinlich eine Grabstätte) gestanden ist, deren Abbildung sich erhalten hat. Man muß bemerken, daß deutsche gelehrte Altertumsforscher (Paulus, Weigel, Baum) die erwähnten Bildsäulen in Württemberg weder zu römisch-klassischen Denkmälern noch zu den sog. gallo-römischen Skulpturen noch zu germanischen Altertümern zu zählen geneigt sind. Sie bezeichnen dieselben ganz allgemein als „heidnisch, frühmittelalterlich", schreiben dagegen die Steinfiguren aus Bamberg ausdrücklich den Slawen zu (Weigel, Leger).

Da endlich das Relief aus der Umgegend von Odessa deutliche Zeichen türkischer Eigentumsmarken sog. „tamga" trägt, welche man auch an südrussischen Steinbaben finden kann und welche an asiatischen Steinfiguren so verbreitet sind, so ist der Zusammenhang dieses Denkmals mit der Gruppe türkischer Altertümer unzweifelhaft. Man hat schon früher bemerkt (Uwarow, Weigel), daß die kleine menschliche, mit erhobenen Händen dargestellte Figur in Flachrelief an der Statue von Mosgau in der Nähe von Danzig, gewissermaßen eine entfernte Reminiszenz an ähnliche kleine Menschengestalten bildet, welche in der mittleren Etage der Steinsäule aus dem Zbrucz dargestellt sind. Sowohl die deutschen Gelehrten (Weigel, Hartmann), wie auch die russischen (Uwarow, Guldmann), die böhmischen (Pič, Niederle) und die ungarischen (Boncz, Hampel) stimmen in dieser Hinsicht überein, daß die Steinsäule aus dem Zbrucz ein archäologisch unzweifelhaft echtes Denkmal ist. Die letzterwähnten Forscher versetzten diese Steinsäule wegen der Form des Säbels mit etwas schräggestelltem Griff in das Ende des IX. oder ins X. Jahrhundert und betrachten sie als ein Monument eines der Reitervölker jener Zeit (worauf wieder das Relief des Pferdes nach ihrer Anschauung hindeute).

Ein solcher Säbeltypus ist in Asien entstanden, und zwar dort,

wo sich die Kulturen Chinas, Indiens und der sibirischen Stämme berührten (Bela Posta bei Zichy). Die gegen die Echtheit der erwähnten Steinsäule erhobenen Zweifel rührten entweder von Forschern, welche mit den vorgeschichtlichen und orientalischen Archäologie nicht genügend vertraut waren, oder überhaupt von Nicht-Archäologen her.

Bei der letzten vielköpfigen, beziehungsweise vielarmigen Steinfigurengruppe fällt von selbst ihre merkwürdige Analogie und vielleicht auch ihre Verwandtschaft mit einer Reihe charakteristischer Götzenbilder auf, welchen wir nur bei den baltischen Slaven im X., XI. und XII. Jahrhundert begegnen. So ist z. B. die Verwandtschaft der Steinsäule aus dem Zbrucz unverkennbar, und wenn auch die einzelnen Merkmale nicht genau übereinstimmen, so scheinen sie doch auf eine gemeinsame, wenn auch weit entlegene Quelle hinzuweisen. Diese Bemerkung muß man noch ergänzen durch eine vergleichende Zusammenstellung der Beschreibung des heidnischen Heiligtums in Rethra zu Mecklenburg, welche uns die Chronisten Thietmar von Merseburg und Helmold hinterlassen haben, mit den Nachrichten über den Grabtempel mit Steinbaben in Turkestan, welche wir bei dem arabischen Reisenden Abu Dulef aus dem X. Jahrh. finden. Es ist möglich, daß diese Ähnlichkeit nur ganz äußerlich und zufällig ist, man kann sie jedoch nicht ganz außer Acht lassen.

Die in zwei Kirchen auf Rügen erhaltenen altertümlichen Steinfiguren in Flachrelief, (welche eine uralte Volkstradition als eine Darstellung der heidnischen, slawischen Gottheit „Svantevit“ aus Arcona betrachtet), welche in ihrer allgemeinen Form an mittelalterliche Grabmäler erinnern, andererseits aber den Statuen der sog. „baby“ der baltischen Gruppe (ein Trinkhorn in der Hand) sehr ähnlich sind — weisen auch auf einen Zusammenhang der Steinbaben mit dem religiösen, heidnischen Götzenkultus der baltischen Slawen hin.

Unbekannt und rätselhaft ist bis heute der eigentliche Ursprung jener Götzengestalten und überhaupt der ganzen religiösen Mythologie der baltischen Slawen geblieben, so wie sie uns aus der (von einer gewissen einseitigen Übertreibung vielleicht nicht ganz freien) Darstellung der deutschen geistlichen Chronisten Thietmar von Merseburg, Adam von Bremen, Helmold, Saxo Grammaticus und der

Biographen Ottos von Bamberg: von Ebbo, Herbord und dem sog. Monachus Prifligensis bekannt ist.

Die angeführten Analogien scheinen darauf hinzuweisen, daß man die eigentliche ursprüngliche Quelle jener Mythologie und jenes außergewöhnlichen Götzenkultus vielleicht in der nämlichen Gegend zu suchen hat, von wo sich überhaupt der Ursprung der Steinbaben herleitet, also in dem Schamanismus der türkischen Völker in Innerasien.

Alle Steinfiguren der sog. „baby“ verschiedener Art, welche nicht nur in Osteuropa, sondern überhaupt auf dem ganzen Gebiete entdeckt worden sind, soweit nur die räuberischen Einfälle der türkischen Stämme im IX. bis XI. Jahrh. reichen konnten, muß man in erster Reihe diesen Völkern zuschreiben, und zwar ergibt sich dieser Schluß mit logischer Konsequenz aus allen jenen in Asien bezüglich dieser Denkmäler gesammelten Tatsachen. Erst in zweiter Linie könnte man eventuell einige von diesen in dem bezeichneten Gebiete gefundenen Statuen auch anderen Völkern zuerkennen, und zwar solchen, welche in jenen Zeiten in nähere Beziehungen mit dem Oriente getreten waren, besonders aber denjenigen, welche unter einem näheren, stärkeren (unmittelbaren) Einflusse der türkischen Horden standen. Von diesem Standpunkte aus sollte man unter anderen auch z. B. jenes Relief aus der Gegend von Odessa, sowie die Steinsäule aus dem Zbrucz in erster Linie unmittelbar mit den Türkvölkern in Verbindung bringen. Hier muß man bemerken, daß die gleiche Kopfbedeckung, wie wir sie bei der Hauptfigur auf der Steinsäule aus dem Zbrucz (der vermeintliche Hut oder richtiger gesagt die pelzverbrämte Mütze) sehen, noch heute von den sibirischen Völkern und in Mongolien getragen wird (z. B. von Tungusen — Uchtomski, Orientreise). Diese Kopfbedeckung war auch bei Bulgaren an der Wolga üblich (Miniatur aus der Handschrift des XI. Jahrh. im Rumiancow-Museum zu Moskau, publiziert von Stasow). Dagegen alle übrigen Steinfiguren der sog. „baby“, das heißt diejenigen, welche schon außerhalb der Grenzen der möglichen Einfälle türkischer Stämme gefunden wurden, kann man nicht mehr diesen Völkerschaften unmittelbar zuschreiben, sondern man muß sie lediglich auf ein Volk zurückführen, welches unter einem stärkeren Einfluß jener Horden gestanden. Hieher gehören (außer der oben erwähnten baltischen Gruppe an der Ostsee) auch die im westlichen Teile von

Russisch-Polen gefundenen Steinbaben, und zwar: im Gouvernement Radom (Słupia), im Gouv. Kielce (Chęciny), im Gouv. Kalisz (Powiercie bei Kolo) und im Gouv. Płock (Maliszewo, eine Steinbabe mit Tierohren und Tierhörnern, worin wir eine deutliche Spur des Schamanismus erblicken dürfen), endlich die früher oben angeführten Denkmäler in Böhmen, Bayern und Württemberg. Ein solches damals von den türkischen Nomaden sehr stark beeinflußtes Volk waren eben die Slawen (Peisker). Ihnen wird man also wahrscheinlich alle weiter gegen Westen vorgeschobenen Denkmäler, mit der einzigen Ausnahme der baltischen Gruppe aus der Umgegend von Danzig und Königsberg, zuschreiben müssen.

Die Aufstellung einer solchen Hypothese kann zwar viel erklären, löst jedoch zwei wichtige Rätsel nicht, welche noch übrig bleiben. Es ist nämlich unklar, warum man gerade am Dniepr oder überhaupt auf dem Gebiete Südrußlands, wo doch die Berührung der türkischen Nomaden mit den slawischen Stämmen am stärksten und lebhaftesten gewesen, weder im heidnischen Götzenkultus noch sonst in irgend einer anderen Beziehung eine solche Beeinflussung von seiten des schamanischen Zeremoniells oder eine solche Nachbildung der Steinbaben bei den dortigen Slaven bemerken kann, wie z. B. bei den Völkern an der Ostsee. Vielleicht war hier der Gegensatz zwischen den Slaven und ihren barbarischen Bedrückern, den türkischen Nomaden zu hart und die Stimmung zu feindlich, als daß sich eine solche Beeinflussung hätte entwickeln können.

Wir finden ferner keine Lösung eines anderen Rätsels, nämlich keine Erklärung der Genese jener Gruppe der vielköpfigen und vielarmigen Steinfiguren, beziehungsweise der Götzenbilder dieser Art bei den baltischen Slawen. In dieser Hinsicht wäre vielleicht daran zu erinnern, was wir schon in Asien beobachtet haben, nämlich, daß der Einfluß des Buddhismus auf den schamanischen Ritus sogar in der Ausbildung einer speziellen Variante der Steinbaben seinen Ausdruck fand. Die am weitesten gegen Westen vorgeschobene Spur dieser Beeinflussung finden wir nachweislich in Kokczetawsk in den Kirgisen-Steppen. Wenn man es wagen könnte, weiter diese Spur zu verfolgen und auf diesem Wege in dem Einflusse des Buddhismus, welcher unter türkischen Völkern vegetierte, die Lösung des Geheimnisses der vielköpfigen und vielarmigen Steinbaben versuchen wollte, würde vielleicht ein Lichtstrahl auf

dieses Rätsel fallen. So erinnern auf dem Relief aus der Gegend von Odessa die von den zahlreichen Händen gehaltenen Gegenstände. sehr an die Donnerkeile. wie solche die Gestalten alter indischer Gottheiten. als auch später in der Periode der buddhistischen „Gandhara"-Kunstschule besondere mythologische Figuren aus dem Gefolge Buddhas (sog. Bodhisatva Vadschrapani, — Grünwedel) halten.

Beachtenswert ist ferner in dieser Hinsicht die Steinsäule aus dem Zbrucz. Die Ausführung der Reliefs auf derselben verrät eine in Holzschnitzkunst. jedoch nicht in Bildhauerarbeit geübte Hand (Hadaczek, Sophus Müller). In Indien war gerade die Holzarchitektur und die Holzschnitzerei als Landeseigentümlichkeit seit jeher ausgebildet und sie drückte der späteren Architektur und Skulptur, welche sich schon des Steinmaterials bediente, ein unverkennbares Merkmal der Holztechnik auf (Grünwedel. Woermann).

Das alles sieht man deutlich z. B. an den Einfriedungen (engl. Railings) religiöser Bauten. der sog. „Stupa" und an deren prächtigen Eingangstoren. Die Flächen der viereckigen Pfeiler dieser Tore waren gewöhnlich horizontal in Etagen eingeteilt und mit Reliefs ausgefüllt. Oft erblicken wir dort auch Gestalten. welche die oberen Etagen mit ihren Händen stützen. ähnlich wie auf der Steinsäule aus dem Zbrucz. In der Periode der Gandhara-Kunst (welche auf Reminiszenzen des griechischen Klassizismus zurückgeht) sehen diese tragenden. knieenden Figuren wie Titanen aus und sollen die sog. „Garudas" darstellen. menschlich personifizierte Gestalten der buddhistischen Mythologie. Die vier Gestalten der mittleren Etage der Steinsäule aus dem Zbrucz, welche sich bei den Händen halten. dürfen vielleicht als eine Analogie zu den tanzenden Bajaderen aufgefaßt werden und an bakchische Szenen erinnern, wie wir solche auf den Pfeifern und Friesen der Gebäude aus der Zeit der Gandhara-Kunst finden (Grünwedel). Endlich zeigt die Hauptfigur der Frontseite der Steinsäule aus dem Zbrucz eine gewisse Analogie (ähnlich wie die Gestallten der männlichen Steinbaben der turkestanischen Gruppe) mit der Gestalt des stehenden, predigenden oder ein Opfer darbringenden Buddha, einem Typus, wie ihn die Gandhara-Kunst geschaffen hat nach dem Vorbilde der Apollo-Statuen (Grünwedel. Woermann). Die Gestalt an der Seitenwand der Steinsäule aus dem Zbrucz. welche eine Schale in

der Hand trägt, verrät wiederum eine Analogie zu der Figur des Buddha mit der Almosenschale. Auf ähnliche Weise könnte man eventuell auch andere vielköpfige Steinfiguren oder Götzenbilder der baltischen Slawen durch entlegene Einflüsse des indischen oder tibetanischen Buddhismus, beziehungsweise des Brahminismus zu erklären versuchen. Jedenfalls kann man niemals diesen „Buddhismus" als etwas Selbständiges und Wesentliches auffassen, sondern nur als buddhistisches Beiwerk des Schamanismus, oder als Spuren anderer, noch unbekannter Einflüsse, welche dieser auf seinem weiten Wege aus dem Innern Asiens bis in das Innere Europas erfahren hat.

Zum Schlusse möchte ich noch bemerken, daß hervorrangende Archäologen Mitteleuropas (der Deutsche Voss und der Däne Steenstrup) es schon früher versucht haben, die rätselhaften, figuralen Darstellungen auf unverständlichen, prähistorischen Denkmälern (der silberne Kessel von Gundestrup) durch Einflüsse der religiösen asiatischen Kulte des Mithra und des Buddhismus zu erklären.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15. Grudnia 1910.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 9 et 10. Novembre et Décembre. 1910.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 59, 8-o. p. 49.

M. J. Mycielski présente son travail: *„L'eglise »San Stanislao dei Polacchi« et les origines de la peinture polonaise à Rome au XVIII siècle“*.

M. M. Zdziechowski présente son travail: *„Pessimisme et Christianisme“*. III-e partie.

M. P. Bieńkowski présente son travail: *„Sur un modèle romain de l'adoration des Mages“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 27 octobre 1910 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 122.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1910.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. Grzegorzewski: »Grób Warneńczyka. Badania autentyczności grobu przy 4-ym kilometrze pobojowiska warneńskiego z dnia 10 listopada 1444 r.«. *(Le tombeau de Ladislas, dit »le Warnésien«, roi de Pologne et de Hongrie)*, 8-o, avec 14 gravures, p. 90.

J. Tretiak: »Bohdan Zaleski. 1802—1831. Życie i poezya. Karta z dziejów romantyzmu polskiego«. *(Bohdan Zaleski. 1802—1831. Sa vie et ses oeuvres poétiques)*, 8-o, avec 6 planches, p. VIII et 500.

M. J. Tretiak présente son travail: *„Bohdan Zaleski et l'insurrection de 1831“*.

M. T. Grabowski présente son travail: *„L'humanisme dans la littérature religieuse catholique en Pologne pendant la première moitié du XVI siècle“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Chybiński: *„Hyacinthe Różycki, compositeur d'hymnes polonais au XVII siècle“*.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 1-er décembre 1910 [1]).

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

J. Talko-Hryncewicz: »Materyały do etnologii i antropologii ludów Azyi środkowej. Mongołowie, Buriaci i Tungusi«. *(Matériaux pour l'ethnologie et l'anthropologie des peuples de l'Asie centrale)*, 8-o, p. 96.

M. W. Czermak présente son travail: *„Études sur les origines du parlementarisme lithuanien“*.

[1]) Voir Résumés p. 125.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

R. Taubenschlag: »Historya zadatku w prawie rzymskiem. Studyum historyczno-prawne«. *(Histoire des arrhes dans le droit romain)*, 8-o, p. 59.

M. J. Fijałek présente son travail: „*Les écoles écclesiastiques en Pologne au moyen-âge*“.

Résumés

18. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 23 czerwca 1910 r.** (***Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1910***).

M. J. Tarczałowicz de Zakopane présente les plans architectoniques de l'église grecque-unie de Nowosiółka. C'est la suite du travail de cet auteur sur „Les églises ruthènes en pierre". Nowosiółka, sur le Zbrucz, dans le district de Borszczów, possède une petite église à une seule nef, datant du XVI-e siècle. La voûte est en berceau, surmontée au milieu d'une petite coupole sans lucarne; elle rappelle les édifices de ce genre en Bukowine et dans la Roumanie septentrionale. La coupole est terminée par une flèche du XVII-e siècle. Deux entrées donnent accès à l'église dont l'abside est hémisphérique: au-dessus de l'entrée principale, sur une dalle de pierre formant linteau, on lit en caractères cyriliques cette incription ruthène: „Rab bożyi Zaszko poprawył wowsze odpuszczenyje hryhow roku boija 1611 miesiecza jułyja". (Zaszko, serviteur de Dieu, a fait toutes ces réparations pour la rémission de ses péchés, l'an du Seigneur 1611, au mois de juillet). Les réparations de Zaszko, visibles en projection horizontale, comprennent la construction de contreforts latéraux et le renforcement des murs intérieurs. Tout l'édifice est en pierre provenant des carrières locales.

M. Tarczałowicz donne ensuite la description de la chapellenie sous l'invocation de S. Antoine à Sieniawa, élevée en 1740 par Sędzimir, et de l'église S. Michel à Dębno, district de Nowy-Targ. C'est un fragment d'un travail étendu touchant les églises en bois en Pologne. Les nombreux relevés architectoniques, les photographies et les dessins reproduisant la riche décoration intérieure de cette église, dont l'auteur illustre sa communication, constituent un complément indispensable à la monographie que feu M. Łuszczkiewicz avait consacrée à ce curieux monument.

M. Łuszczkiewicz considérait l'église de Dębno comme un édi-

fice du XVI-e siècle. M. Tarczałowicz. après en avoir comparé le type caractéristique de charpente du toit avec les églises de Maulbronn, de Schiffenburg. de Coblentz, de Marburg et d'autres monuments de l'époque romane finissante et du gothique, est porté à attribuer une origine beaucoup plus reculée à cette église de Dębno, oeuvre d'art si remarquable du reste. Il ne saurait préciser la date exacte de sa construction; on ne pourra le faire qu'après avoir étudié les particularités architectoniques des toits de nos églises du XIV-e et du XV-e siècle. Lorsque ce travail qui jusqu'ici n'a même pas été esquissé aura été accompli, il sera permis de se prononcer en connaissance de cause.

Dans la discussion qui s'engage à la suite de cette communication, M. Sokołowski reconnaît la justesse des observations de M. Tarczałowicz et déclare que depuis longtemps déjà il a eu l'intention de faire des recherches sur ce sujet important, de les faire de la façon brièvement indiquée par M. Tarczałowicz. Il faut remarquer toutefois que les charpentes des toitures, propres aux monuments allemands qu'on a cités, ne sont chez nous, selon toute probabilité, qu'une marque de conservatisme suranné, et ne prouve aucunement que les édifices où l'on voit des charpentes de ce genre, remontent à des époques très anciennes.

M. le comte Georges Mycielski, à titre de complément à ses études sur le peintre Kucharski, études publiées dans le Tome IV des comptes-rendus, parle d'un portrait dû à cet artiste et représentant la reine Marie Antoinette, à l'époque où l'infortunée souveraine était enfermée à la prison du Temple. M. Mycielski a découvert ce portrait à Tours où il appartenait à une famille bourgeoise de la ville. Par son intermédiaire, il fait aujourd'hui partie des collections de S. A. I. l'archiduc Charles-Etienne. On a pu l'admirer à l'exposition de portraits qui au printemps de cette année-ci a eu lieu à Cracovie.

---

19. Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 30 czerwca 1910 r. *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 30 juin 1910).*

M. Leonard Lepszy présente la photographie d'un putto découvert dernièrement derrière les stalles de l'église S. Anne. Ces

oeuvres d'art ayant joué un grand rôle dans les compositions décoratives de Balthazar Fontaine. M. Lepszy n'hésite pas attribuer à cet artiste celui dont il parle qui, grâce aux soins de M. le curé Caputa, a pris place dans les collections du Musée national.

M. le comte Georges Mycielski donne lecture de l'étude qu'il a consacrée à la généalogie de la famille Krasiński et aux rapports que cette illustre maison eut avec les beaux-arts. Ce travail est le fruit de longues et patientes recherches. Le berceau des Krasiński est la terre de Krasne, dans le district de Ciechanow, et le palatinat de Płock. L'église qui primitivement fut édifiée dans cette localité, en 1487, était en bois. François Krasiński, évêque de Cracovie, la remplaça par une église en pierre dont les fondements furent jetés en 1570 et qui était terminée entièrement cinq ans après. C'est un édifice à trois nefs, dans le style de la Renaissance, à voûtes en berceau, avec un clocher surmontant le porche. Jean Casimir Krasiński, trésorier de la couronne (1607—1669), agrandit le sanctuaire et le décore de magnifiques tombeaux de famille. Enfin Blaise Krasiński fait peindre l'église en 1777. Dans le choeur, derrière le maître-autel, on voit encore aujourd'hui quelques-unes de ces anciennes peintures dues au pinceau d'Ekstein.

Enfin M. François Klein rend compte de ses travaux sur l'architecture des églises de Cracovie dans le style baroque, et parle spécialement de l'église des Pères des Missions étrangères. Il pense que l'église des Tre re Magi, au Collegio di Propaganda Fide à Rome, construite par François Borromini, a servi de modèle à l'architecte de l'édifice cracovien.

---

20. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce, z dnia 27 października 1910 r.** *(Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne, du 27 octobre 1910).*

M. le comte Georges Mycielski en un long compte rendu expose le résultat de ses recherches touchant quelques portraits des derniers Jagellons et de leurs épouses, principalement des 25 dernières années du XVI-e siècle. Il faut considérer le portrait de Sigismond, à la cathédrale du Wawel, comme le seul portrait connu de ce prince en grandeur naturelle. L'étude de ce tableau découvre qu'il fut peint sur toile „a tempera“ en 1547, sans doute à l'occasion

du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du roi, qui néanmoins y est représenté tel qu'il était à l'époque du Congrès de Vienne, c'est-à-dire vers 1515. Nous ne connaissons aucun portrait de la reine Bonne dans sa jeunesse Ne peuvent être considérées comme authentiques que deux miniatures de cette princesse, conservées au Musée du Prince Czartoryski, à Cracovie: l'une sortie de l'atelier de Lucas Cranach le Jeune; l'autre, italienne, d'une date ultérieure. Sur les deux, Bonne est représentée en costume de veuve. La première est de 1550 environ; la seconde fut peut-être peinte en Italie, vers 1556. Nous ne connaissons non plus aucun grand portrait contemporain de Sigismond-Auguste. Les deux miniatures qu'on voit au Musée Czartoryski, représentent ce prince à deux époques différentes de sa vie: l'une, due à Cranach, doit, d'après les indications du costume, être attribuée à l'année 1550 (le roi peut y avoir une trentaine d'années, il ne porte pas encore le deuil de Barbe Radziwiłł); l'autre, à la manière italienne, est de 1570; c'est une pièce fort belle et pleine de caractère. Les portraits des deux princesses autrichiennes, femmes de Sigismond Auguste, en pied et de grandeur naturelle, portraits qui se trouvent aujourd'hui au „Germanisches Museum" de Nuremberg, permettent de donner des détails tout nouveaux sur les images de ces souveraines. Le portrait d'Elisabeth est la reproduction exécutée après 1550 d'un original perdu de 1542, ainsi que celle du même portrait de 1556 de la galerie Ambras. Elisabeth y est représéntée un an avant son arrivée en Pologne; le tableau est signé du monogramme P. F. Le portrait de la reine Catherine fut exécuté en 1559, vraisemblablement en Pologne, et il n'est connu que par l'unique exemplaire de Nuremberg. Les portraits de la reine Barbe sont, ou légèrement fantastiques, bien qu'exécutés d'après un original disparu (portrait de Nieświez, de Mańkowicze), ou trahissent étrangement et enlaidissent jusqu'à l'invraisemblance la fameuse beauté de leur modèle (miniatures du Musée des Princes Czartoryski à Cracovie).

A la suite de cette communication s'éléve une discussion animée à laquelle prennent part MM. Sokołowski, Jean Bołoz-Antoniewicz, Stanislas Tomkowicz, Birkenmajer, Bartynowski et quelques autres membres de la Commission.

M. Szyszko-Bohuss présente des plans et photographies des châteaux de Janowiec, Krupe et Dombrowica, fruits de l'excursion faite cet été dans le Royaume de Pologne. Les nombreuses photographies

prises par M. Etienne Zaborowski permettent de se rendre compte de l'état actuel de ces résidences seigneuriales, autrefois si somptueuses. Le château de Janowiec, édifié par les soins de Pierre Firlej, à la fin du XV-e siècle, avec ses attiques dentelées de divers genres, dont on voit encore les restes, se rapprochait beaucoup des monuments de la même époque à Kazimierz Dolny dans le voisinage duquel il était construit. Au XVIII-e siècle, pendant que les Lubomirski en étaient propriétaires, il fut entièrement reconstruit: on le flanqua de tours rondes, on y ajouta des ailes, une chapelle, et on décora le tout dans le style rococo. C'est de cette époque qu'ont subsisté des débris de stucs et des traces de la décoration picturale intérieure. Le château de Dombrowica, autre résidence des Firlej, date du XVII-e siècle. Une des quatre tours d'angle subsiste encore. L'architecture de l'édifice accuse beaucoup de traits communs avec celle de l'église des Carmes de la ville voisine, Lublin. Enfin le château de Krupe, construit ou plutôt reconstruit en 1608, appartenait à Samuel Zborowski; c'est une vaste bâtisse monumentale qui est encore relativement bien conservée. Elle a la forme d'un quadrilatère, entouré de fossés et d'étangs, à l'angle nord-ouest duquel, dans la cour intérieure, se trouve la résidence elle-même, sur les murs méridionaux de laquelle se voient encore des ornementations graffiti.

Enfin M. Sokołowski communique des photographies transmises par la Société d'Etudes géographiques et historiques nationales (Towarzystwo krajoznawcze) de Varsovie, touchant des oeuvres d'art conservées à Tuma, près de Łęczyca (stalles, reliquaires), et à Miechów (au couvent des Templiers); de plus la photographie d'une écritoire d'or, en forme de sopha, offerte, paraît-il, par Stanislas-Auguste à l'impératrice Catherine, et actuellement au musée de l'Ermitage à S. Pétersbourg; enfin il soumet à la commission les photographies des dessins d'un codex de 1661 faisant partie des collections de la bibliothèque royale de Dresde. Ces dessins, à la plume et coloriés, illustrent le voyage de Majerberg à travers la Pologne, la Prusse royale, la Courlande, la Livonie et la Russie. A celle-ci échoit la part du lion dans ces dessins déjà publiés à S. Pétersbourg en 1903. Parmi les villes et villages polonais représentés citons: Zduny, Krotoszyn, Jarocin, Żerków, Pogorzelica, Miłosław, Żydow, Gniezno, Niestronny, Pakość, Kraszków, Bydgoszcze, Pruszcz, Tuchola, Legmundt, Góra, Schönski, Golomb, Dan-

tzig, Vogelsang. Armleny. Ces riches matériaux, accompagnés d'un texte explicatif, ont été envoyés par M. l'abbé Thadée Trzciński de Walkow, dans le Grand-Duché de Poznań (Posen).

---

21. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dn. 1 grudnia 1910.** — *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 1 décembre 1910).*

M. Adolphe Szyszko-Bohusz communique des photographies, ainsi que des lithographies de 1832, et un plan topographique du kourhan et de la colonne commémorative dressés à l'endroit où l'hetman Żółkiewski trouva la mort, en Bessarabie. Après la bataille de Cecora, „l'hetman ayant relié ses voitures pour en former un vaste camp retranché, se mit en retraite vers les frontières de la République, sans cesse harcelé par les troupes ennemies avec lesquelles il fallait à chaque instant en venir aux mains". Le terme de cette marche pénible devait être Mohylów, sur le Dniestr. A dix kilomètres environ de ce fleuve, c'est-à-dire de la ville d'Ataka, située en face de Mohilów, eut lieu un dernier combat dans lequel l'hetman périt avec une insignifiante poignée de défenseurs du camp. En cet endroit, sur une vaste steppe, non loin du village d'Arianeszta, on éleva un tumulus (Kourhan) et on érigea une colonne commémorative. Cette colonne, jusqu'en ces dernières années, avait subsisté dans l'état où une restauration exécutée au XVIII-e siècle l'avait laissée. Sur une lithographie de 1843, d'après un dessin original de J. Woroniecki, sur une des faces de la colonne on lit: Ogiński, H. W. L. Il est possible que ce soit une indication concernant le restaurateur du monument. La colonne, s'il faut en juger d'après les dessins et les restes qu'on en voit encore, était en pierre provenant des carrières locales (calcaire), à base carrée, présentant un peu plus d'un mètre de côté et haute de cinq mètres. Dans la moitié supérieure, au-dessus du cordon sur lequel on voyait l'inscription dont nous venons de parler — sur la face opposée se trouvait, semble-t-il, le nom de Żółkiewski — étaient pratiquées deux niches avec plaques murées sur lesquelles figurait une inscription. Il n'en est absolument rien resté. La colonne a été détruite au cours des recherches faites pour découvrir les trésors qui, d'après la tradition, devaient être enfouis dans le tumulus. Dans ces dernières années,

un comité s'est constitué à Mohylów pour restaurer et entretenir ce monument. Une somme assez importante a été recueillie; mais jusqu'ici tout est demeuré à l'état de projet, á cause du mauvais vouloir des autorités.

A ce sujet M. le comte G. Mycielski et M. Cercha prennent la parole.

Le président, M. Sokołowski, rappelant le compte rendu présenté à la précédente séance par M. le Comte G. Mycielski, soumet à la Commission les photographies de deux portraits qui font partie des collections de M. le comte Piniński. Ce sont ceux de Louis de Hongrie et de Sigismond le Vieux. M. Mycielski fait remarquer qu'il existe à Bruxelles un portrait semblable du prince Louis, portrait peint sur bois. Il y en a un second exemplaire, mais beaucoup plus faible, à la galerie Pitti à Florence.

Le président donne ensuite lecture de son travail sur Bartolomeo Ridolfi. On n'a que des renseignements très succints sur cet artiste décorateur de talent, et pourtant il serait à désirer que l'on recherchât et étudiât toutes ses oeuvres disséminées en Italie, et cela parce qu'il est fort probable qu'il a travaillé en Pologne, pendant un court espace de temps tout au moins. Vasari dans la seconde édition de son ouvrage (1568) cite expressément Ridolfi parmi les artistes d'origine véronaise, et il ajoute qu'il a quitté Vérone, accompagné de son fils, pour se rendre en Pologne, où il construit des palais, sculpte des bustes et modèle des médailles. Ces renseignements, Vassari les tenait du fameux prieur des dominicains de Vérone, Marco Medici. De ce dernier, Spytko Jordan de Zakliczyn avait souvent été l'hôte, alors qu'il faisait sa cure aux eaux sulfureuses de Caldoro; chez le prieur, il avait pu connaitre Ridolfi, l'inviter à venir passer quelque temps dans ses terres — de là les relations de Ridolfi avec la Pologne. Que dans les sources de nos archives il n'en soit pas fait mention, il n'y a là rien d'étonnant; elles sont aussi muettes sur Kulmbach. Ridolfi était d'ailleurs au service d'un particulier.

Bartolomeo Ridolfi était l'élève et le gendre de Gian Maria Falconetta, architecte et peintre jouissant d'un certain renom et d'une belle clientèle au commencement du XVI siècle. Le premier ouvrage de Ridolfi fut une décoration en stuc dans le palais construit par Falconetta à Padoue pour Luigi Cornaro (palazzo Giustiniani). Dans un pavillon de cet édifice (casino) il y a un

plafond orné des stucs de Ridolfi. stucs qui, dans quelques-uns de leurs motifs. rappellent les compositions décoratives de Raphaël. Ces stucs sur fond azuré, sont dorés par endroits; ils datent de 1524 environ. Parmi les monuments auxquels se rattache le nom de Ridolfi à Vérone. on peut citer le palais de la famille Canossa, édifié en 1527 par Sanmicheli. Là aussi se trouvent quelques décorations en stuc. dues à Ridolfi. par exemple celles des voûtes du rez-de-chaussée. L'influence de Raphaël s'y fait moins sentir; il y a plus d'individualité, beaucoup de talent et de finesse. Il paraît qu'il y a à Vérone un autre palais. la Casa Murari près S. Nasaro, où l'on admire des décorations qu'on peut attribuer à Ridolfi. Le dernier ouvrage de notre artiste à Vérone eut pour objet l'ornementation d'un petit palais qui, ruiné par une inondation de l'Adige, n'existe plus aujourd'hui. mais dont on possède au Municipium des plans et des dessins détaillés. Dans cette ornementation il y a comme un avant-goût du barroque, quelque chose dans le genre du bleichornament allemand. Enfin — et c'est sans aucun doute le dernier travail de Ridolfi en Italie — il décora le palais Chieregati à Vicence. Palladio était l'architecte de cet édifice. Dans son livre „De Architectura" il mentionne Bartomeo Ridolfi en qualité de décorateur du palais. et il déclare que c'était le mieux doué de tous les artistes qu'il connaissait. Le Palazzo Chieregati, aujourd'hui Museo Civico, fut construit en 1567. Peu après Bartolomeo Ridolfi partait pour la Pologne. Il n'y séjourna pas longtemps: il est même douteux que pendant les quelques années qui précédèrent sa mort. il ait pu en général réaliser quelque création de valeur dans les conditions nouvelles où il se trouvait. On pourrait retrouver des traces de son activité artistique dans les ruines de Melsztyn. Łuszczkiewicz lui attribue le monument de Spytko Jordan; cette opinion offre les plus grandes probabilités. car si ce n'est tout le monument, certaines de ses parties décèlent réellement le caractère de l'ornementation de cet artiste. En dernier lieu le président fait passer sous les yeux de la Commission l'unique dessin connu ayant une authenticité très vraisemblable du fameux Wit Stwosz, — ce dessin est conservé au Cabinet archéologique de l'Université Jagellonienne auquel en a fait don le prince Ladislas Czartoryski. Le prince l'avait acquis du peintre M. Zaleski, illustrateur de Pasek. et ce dernier l'avait acheté à Munich dans une vente publique. Ce dessin à la plume

représente la composition de l'autel de Notre-Dame à Bamberg, autel exécuté, avec certaines modifications, en 1523. Dans cet autel manque le couronnement qui n'existait deja plus au XVIII-e siècle. Ce dessin, à titre de précieuse contribution à l'histoire de l'art, sera publié dans les Comptes-rendus.

---

22. P. von BIEŃKOWSKI. **O jednym z rzymskich pierwowzorów adoracyi Magów.** ***(Über ein römisches Vorbild der Anbetung der Magier).***

Der Verfasser legt Photographien eines marmornen Postamentes vor, das sich in der Villa Borghese in Rom befindet. Dieses Postament — Überbleibsel eines größeren Denkmals — ist auf allen vier Seiten mit Reliefs geschmückt. Abgesehen von der Rückseite, die, offenbar später eingesetzt, nicht zu dem Ganzen gehört, sind auf der Vorderseite eine mit einem römischen Tropäum schreitende Victoria, auf den Nebenseiten orientalische Priester dargestellt, die mit eigenartigen Trachten bekleidet kostbare Geschenke nach dem Ritualgebrauch mit verhüllten Händen darbringen. Das linke Relief stellt gewiß einen Priester des phrygischen Gottes Attis, das rechte einen nicht näher bestimmbaren, persischen oder chaldäischen Priester dar. Mit einem Wort, es sind Magier, die dem römischen Sieger freiwillig Huldigungen und Geschenke darbringen. Aus der stilistischen Analyse dieser Reliefs ergibt sich, daß sie im ersten nachchristlichen Jahrhundert entstanden sind. Der Verfasser betrachtet sie gewissermaßen als eine monumentale Illustration eines bedeutenden historischen Ereignisses dieser Zeit, und zwar der von Dio (LXIII c. 1—7), Sueton. Nero c. 13 und Plinius n. h. XXX 16 beschriebenen Huldigung, die der Partherkönig Tiridates mit einem zahlreichen Gefolge von Fürsten und Priestern dem Kaiser Nero im J. 66 auf dem Forum Romanum darbrachte. Besonders wichtig sind in diesem Zusammenhang die Worte des Plinius (l. c.): Magus ad eum (Neronem) Tiridates venerat Armeniacum de se triumphum adferens... M a g o s s e c u m a d d u x e r a t, magicis etiam cenis eum initiaverat.

Die in Rede stehenden Reliefs sind also ein heidnisches Anbetungsbild der Magier, dessen Einfluß auf altchristliche Kunst nicht ausbleiben konnte. Tatsächlich lassen sich auf den Katakumbengemälden, besonders aber auf den einschlägigen Sarkophagen weit-

gehende, nicht nur auf das Motiv. sondern auch auf die Tracht der Magier, auf die Gattung der Geschenke, und die Art ihrer Darbringung bezügliche Analogien nachweisen.

Schließlich versucht der Verfasser nachzuweisen, daß Gold, Weihrauch und Myrrhe, die die Magen dem Christuskind bringen, nicht als speziell dem persischen Mithras geweihte Gegenstände zu betrachten sind, sondern daß ganz dieselben Geschenke bereits den griechischen Göttern in der vorchristlichen Epoche dargebracht wurden als charakteristische Produkte der entlegenen Länder, in denen die Verehrung der betreffenden Götter verbreitet war.

---

23. M. ZDZIECHOWSKI. Pessymizm a Chrześcijaństwo. Część III. *(Pessimismus und Christentum. III. Teil.)*

Die vom Verfasser in dem zweiten Teil seiner Arbeit dargestellte Lehre von dem Mittelwesen zwischen dem Schöpfer und der Schöpfung, in dem sich die Substanz des Weltalls, dessen Seele verkörpert, bedeutete — besonders in der von Secretan vereinfachten Form den Eintritt der pessimistischen Philosophie in das Gebiet der christlichen Metaphysik und bildete nach der Ansicht des Verfassers den Wegweiser nach dem einzigen Punkt, wo sich die Affirmation Gottes, der sich als Liebe äußert, mit dem Empfinden und dem Bewußtsein des Bösen, welches den Inhalt des Seins bildet, vereinigen ließ.

Aber außerdem bewirkte die pessimistische Philosophie eine Vertiefung des religiösen Gefühls, indem sie diejenigen dem Christentum nahebrachte, die demselben bis dahin ferngestanden waren. Zwei ganz verschiedene, aber einander ergänzende Typen des verchristlichenden Einwirkens des Pessimismus in der durch das Christentum geschaffenen, aber von verderblichen antichristlichen Einflüssen beherrschten Atmosphäre verkörpern Richard Wagner und Lew Tolstoj. Der Verfasser zeichnet eine vergleichende Charakteristik dieser beiden Männer. Sie stehen an zwei entgegengesetzten Polen des Denkens: Wagner, ein Kind der Epoche der Romantik und der von der Romantik durchtränkten philosophischen Systeme, welche die Allmacht des Denkens und die Möglichkeit eines absoluten Wissens betonen, folgte in die Fußstapfen Hegels und Feuerbachs und richtete seine Blicke nach den äußersten Grenzen

der intellektualistischen Weltanschauung, die im Egotheismus ihren Ausdruck finden; der um 15 Jahre jüngere Tolstoj dagegen steht unter starkem Einfluß seiner Epoche, in welcher der Empirismus die Stelle des Intellektualismus eingenommem, die Metaphysik durch die Naturwissenschaften zurückgedrängt, und die Träume vom absoluten Wissen durch Erforschung erfahrungsmäßiger Tatsachen ersetzt wurden. Nachdem aber beide die Melancholie des Seins empfunden und erkannt hatten, finden sie sich im Pessimismus, der sie über die Welt der Erscheinungen erhob und sie in die Tiefen des Christentums blicken ließ, die ihnen bis dahin fremd geblieben waren.

Der Verfasser nennt Wagner den letzten Romantiker. Der fliegende Holländer, Tannhäuser, Lohengrin erscheinen als Ausdruck seiner Bestrebungen nach Verkörperung jener Sehnsucht nach einer unendlichen Liebe, die die Welt nicht zu geben vermag und für die sich in der menschlichen Sprache kein Ausdruck findet. Eine unstillbare Sehnsucht stimmt aber zur pessimistischen Auffassung des Lebens. In den Nibelungen macht Wagner unbewußt einen Schritt weiter in der Richtung des Pessimismus. Der Konflikt zwischen dem Verlangen nach Gold und Macht und der Sehnsucht nach Liebe, in welchem man die Grundidee des Werkes erblickt, ist in der Tat nichts Anderes als nur Darstellung des seit Ewigkeit bestehenden Widerstreites zwischen Geist und Sinnlichkeit. Wagners Absicht war es, diesen Kampf vom Standpunkte seiner Weltauffassung, wie sie sich unter dem Einfluß von Feuerbachs egotheistischen Träumereien damals gestaltet hatte, darzustellen; indessen war die Überzeugung von der Unmöglichkeit einer Verwirklichung der idealen Bestrebungen des Menschen in ihm zu tief begründet, als daß ihm das berauschende Gefühl seiner vermeintlichen Größe auf die Dauer hätte genügen können, deswegen zerfloß sein Egotheismus, ohne daß er es wußte und wollte, im Pessimismus, der den Glauben an einen endgültigen Triumph der Macht des Menschen unmöglich macht.

Erst nach den Nibelungen lernt Wagner die Philosophie Schopenhauers kennen und vertieft sich in dieselbe. In Tristan und Isolde findet sie bereits ihren Ausdruck. Während alle seine früheren Werke von der unstillbaren Sehnsucht nach dem Liebesglück durchdrungen sind und sich in ihnen die schmerzliche Überzeugung ausspricht, daß die Welt uns dieses ersehnte Glück nicht

zu bieten vermag, söhnt er sich jetzt mit diesem Schmerz aus und preist vielmehr die Liebe, die uns tiefer als alle andereren Gefühle in die Erkenntnis der Vergänglichkeit des phänomenalen Seins blicken läßt und die Pforten des ewigen Ausruhens eröffnet. Aber dieses Ausruhen, diese Erlösung vom Leiden, diese Nirvana ist mit einer Selbstvernichtung durchaus nicht identisch. Wie Schopenhauer, preist er die Nirvana nicht als absolutes, sondern als relatives Nichts und, indem er diesen Gedanken erfaßt, bezeichnet er die höchste Tat, wo der Mensch dem Willen zum Leben entsagt, nicht als Verneinung, sondern als Umkehr des Willens. Das Böse ist also durchaus nicht etwas Absolutes. Auf diesem Wege fortschreitend, nähert sich Wagner der christlichen Weltanschauung, nämlich dem Dogma von der Erbsünde. Um aber hiebei über den Bereich der geschichtlichen Erklärung nicht hinauszugreifen, erblickt er „das Böse, in dem die Welt liegt", darin, daß die Menschheit sich im Zustande der Entartung befindet, und die Ursache dieser Entartung soll der Fleischgenuß sowie die Vermischung höherer und niederer Rassen sein. Die größten Weltreligionen setzen sich immer zum Ziel die Erlösung des Menschen; indem sie aber nicht immer imstande waren, dem Strom der Geschichte entgegenzuwirken, entfremdeten sie sich ihrem Ziele, und ihr Ansehen erlitt starke Einbuße durch Entartung. Unter allen Religionen gebührt die erste Stelle der christlichen; einen Beweis für ihre Überlegenheit bildet ihre Allgemeinheit, aber diesen Vorzug teilt sie mit dem Buddhismus. Dagegen erhebt sich das Christentum zur unerreichbaren Höhe durch die Person Christi. Wagner bringt Christus grenzenlose Ehrfurcht entgegen, aber in diesem Christus erblickt er eher das Sinnbild einer das Weltall umfassenden Gottheit, als eine Menschwerdung Gottes. Die Denkrichtung Wagners bleibt pantheistisch. Aber seitdem Wagner angefangen hat, die göttliche Gestalt Christi und dessen Lehre durch das Prisma des Pessimismus zu betrachten, entdeckt er im Evangelium die Grundzüge der Synthese, die er zwischen dem buddhistischen, sich in der Verneinung des Lebens äußernden und dem mit allen europäischen Religionen und Philosophien untrennbar verbundenen Individualismus, welcher sich als Lebens- und Tatendrang offenbart, schon seit lange suchte. Schon Schopenhauer hatte die bezeichnende Äußerung ausgesprochen, daß eine Liebe, die des Elementes des Mitleids entbehrt, in Selbstsucht ausartet. Diesen Ge-

danken greift nun Wagner auf, entwickelt ihn weiter und, indem er in dem Mitleid, welches das Grundgebot der auf dem Pessimismus aufgebauten Ethik bildet, die Grundlage der Liebe erblickt, begründet er die ersehnte Synthese des Buddhismus und des Christianismus. „Nur die dem Mitleid entkeimte — sagt er — und im Mitleiden bis zur vollen Brechung des Eigenwillens sich betätigende Liebe ist die erlösende christliche Liebe". (Ges. Schriften. X, 260).

In anderer Form als bei Wagner äußert sich der Einfluß des Pessimismus im Leben und in der Lehre Tolstojs. In Wagners Leben bedeutet die Beschäftigung mit Schopenhauer einen wichtigen Wendepunkt, und von diesem Zeitpunkte an erscheint ihm die Welt in anderem Licht. Tolstoj dagegen fühlt sich seit seiner frühesten Jugend von dem Gefühl der Kleinheit des Menschen und der Vergänglichkeit seines Daseins im Vergleich mit dem Weltall ergriffen, und das stimmt ihn pessimistisch. Die Philosophie Schopenhauers lernt er erst im reiferen Alter kennen. Er fühlt sich zwar von ihrer Schönheit und von der unerbittlich kühnen, seiner Neigung zum Pessimismus entgegenkommenden Analyse des Lebens hingerissen, aber eine Wandlung vollzieht sich in ihm nicht, denn diese Lehre bringt ihm nichts Neues und findet in seinen Werken keinen Wiederhall. Chamberlain hat einmal den bezeichnenden Ausspruch gemacht, daß Wagner Schopenhauers Anhänger gewesen sei, ehe er ihn kennen gelernt hatte, doch in viel höherem Grade trifft dieses Wort für Tolstoj zu. Einen Wendepunkt in seinem Leben bildet nicht die Beschäftigung mit dem Pessimismus, sondern vielmehr die Erschöpfung des in demselben vorgefundenen Inhalts. Wagner hat auf dem Pessimismus seine Lebenslehre aufgebaut, Tolstoj dagegen kämpft mit dem Pessimismus, weil er sieht, daß diese Philosophie, die ihm zwar als die einzig konsequente, ernste und strenge Philosophie erscheint, ihm dennoch keine Beruhigung bringt, sondern ihn in der Verzweiflung bestärkt, in die er durch die Betrachtung des Lebens gestürzt wird. Der Nihilismus der Verneinung des Lebens widert ihn an, denn er sehnt sich nach Arbeit und Tätigkeit.

Von diesem Standpunkte aus analysiert der Verfasser die jugendlichen Werke Tolstojs, die als Vorbereitung zu den in „Meine Beichte" und den folgenden Schöpfungen der zweiten religiös-reformatorischen Epoche im Leben Tolstojs ausgesprochenen Gedan-

ken betrachtet werden köonnen, und geht hierauf zur Betrachtung der Werke „Krieg und Frieden" und „Anna Karenin" über. Als Schüler des Positivismus greift Tołstoj, um sich von dem ihn quälenden Pessimismus zu befreien, zur Erfahrung. Vor allem zeigt die äußere Erfahrung, daß die Gesamtheit der Menschen, besonders ungebildete, durch Zivilisation und Sophistik nicht verdorbene Leute an Gott glauben und in diesem Glauben Kraft zum Kampf mit dem Leben finden. Zu dieser äußeren Erfahrung gesellt sich noch die Stimme der tieferen inneren, welche ihn an die Realität des Lebensinstinktes erinnert; sie belehrt ihn, daß dieser Instinkt sich als Sehnsucht nach unsterblicher Fortdauer nad dem Tode äußert, die stärker ist als alle buddhistische oder Schopenhauerische Verneinung des Seins. Diese innere Stimme erschallt immer lauter, je verzweifelter die Ergebnisse der Analyse des Lebens erscheinen, je stärker er vom Pessimismus erfaßt wird. Man kann wohl sagen, daß das pessimistische Bewußtwerden der Intensität zwischen Sein und Leiden den Boden schafft, auf dem die Sehnsucht Gottes emporblüht. Auf Grund dieser Betrachtungen zieht Tolstoj die Schlußfolgerung, daß das Leben etwas Ursprünglicheres ist als der Verstand; deshalb gebühre auch dem Lebensinstinkt und nicht dem Verstand der Vorrang bei der Erforschung der Grundwahrheit, weshalb man lebe. Man muß deshalb dem Lebensinstinkt vertrauen, d. h. so zu leben beginnen, als wenn das Leben unendlich wäre, als wenn der Tod dem Leben gegenüber keine Kraft besäße, mit anderen Worten, man muß gottesfromm leben, und dann wird der den Menschen mit dem Leben aussöhnende Glaube an Gott das Ergebnis, den Lohn dieses Lebenswandels bilden.

Kurz gesagt, den Weg zur Erkenntnis bahnt nicht der Verstand, sondern das Leben, das höhere, übersinnliche Leben; in dieser „Erkenntnistheorie" ist der Grundgehalt seiner Denkarbeit enthalten. In dieser Hinsicht kann Tolstoj als Vorgänger derjenigen religiösen und philosophischen Strömungen bezeichnet werden, die unter dem Namen der Philosophie der Tat bekannt sind. Kaum hat er jedoch der Philosophie der Tat ins Antlitz geschaut, so schlägt er sich seitwärts und schlägt eine andere Richtung ein. Der Lebensinstinkt hat ihm die Affirmation Gottes gegeben, und hiemit ist seine Rolle ausgespielt. Tolstoj kehrt nun zurück zum Verstand, zum Rationalismus, zu dem mit der positivistischen Philosophie, in der er erzogen worden ist, eng verknüpfen Rationalismus. Gott

ist für den Menschen unerreichbar. Tolstoj beschäftigt sich also in seinen weiteren Schlußfolgerungen nicht mit ihm und nicht mit ewigen Dingen, seine ganze Geisteskraft widmet er der Lösung einer näheren Aufgabe, die jeden Menschen unmittelbar betrifft: Wie soll sich das Leben gestalten, wenn es glücklich und zugleich gut sein soll? Hier verläßt er seinen Pessimismus und verfällt in extremen Optimismus. Da nun Gott einmal wirklich ist und Gott dem Menschen den Verstand gegeben hat, so muß der Verstand als unfehlbares Werkzeug in der Erkenntnis der Lebenswahrheit betrachtet werden. Folglich kann zur Erkenntnis dieser Wahrheit jedermann leicht gelangen, wenn er sich nur von den Leidenschaften befreit, welche ihm diese Wahrheit verhüllen. Der geniale Kenner der menschlichen Seele hat hier übersehen, daß die Leidenschaften sich nicht so leicht dem Verstande fügen und nicht so rasch den Kampfplatz räumen.

Tolstojs Lehre vom Leben, das die Quelle der Erkenntnis bildet, bahnt den Weg der Philosophie der Tat, und diese Philosophie führt wieder zur Ethik Wagners; dieser predigt Liebe, er erblickt in derselben den zur Umkehr des Willens führenden Weg, er gründet die Liebe auf die breite Basis des Mitleids, aber er irrt wieder, denn er vergißt, daß die Gebote der Liebe und des Mitleids, der Umkehr des Willens nur dann ernst genommen werden können, wenn ihre Quelle in der Affirmation eines individuellen Gottes und der individuellen Unsterblichkeit liegen. In dieser Hinsicht ergänzen Wagner und Tolstoj einander, und, wenn man ihre Ansichten vereinigt, gelangt man nach der Ansicht des Verfassers nicht etwa zu einem neuen philosophischen Systeme, sondern zu einer vertieften christlichen Anschauung, genauer gesagt, zur christlichen Erfassung der Bestimmung des Menschen; sie bieten uns also die christliche Erkenntnis der Welt, die durch die in der pessimistischen Philosophie enthaltenen Elemente gestärkt erscheint.

Unter den Philosophen im engeren Sinn des Wortes hat einen ähnlichen Weg wie Wagner und Tolstoj auch Rudolf Eucken eingeschlagen. Hiermit soll gesagt werden, daß der Pessimismus ihm nicht etwa zu einer neuen Interpretation der christlichen Dogmatik, sondern zur Vertiefung des christlichen Bewußtseins von der Mitwirkung von Mensch und Gott verhalf. Er war zu sehr ein Kind seines Zeitalters, und sein Wesen war zu stark vom Szepti-

zismus durchdrungen, als daß er imstande gewesen wäre, wie manche von seinen Vorgängern aus der Epoche der Romantik, sich am Glauben an die Allmacht des menschlichen Denkens zu berauschen, welches wähnt, in die tiefsten Geheimnisse der absoluten Wahrheit dringen zu können. Deswegen strebte er eine metaphysische Erklärung der Welt, wie z. B. Secretan nicht an, und wollte es auch nicht. Anderseits lag ihm auch der Wunsch fern, daß die Religion das Gewand der Metaphysik abstreife, sich etwa in bloße Ethik verwandle, oder, was noch schlimmer wäre, zum Wallen und Wogen nicht greifbarer Gefühle werde. „Zur Anerkennung der Religion — sagt er — hat weit mehr die Erfahrung und Empfindung der Unvernunft des Daseins, als eine Aufhellung seiner Vernunft geführt".

Diese „Unvernunft des Daseins" hat Eucken tief empfunden und ergründet. Nur darf man daraus nicht den Schluß ziehen, daß auch er den Einfluß der Philosophie Schopenhauers habe überwinden müssen; nein, er hat nur erkannt, daß die Strömungen des philosophischen Denkens im 19. Jahrhundert keinen anderen Ausweg finden können, als die Anerkennung der Identität von Sein und Leiden, und daraus schöpft er die Überzeugung, daß man dem Pessimismus notwendig eine höhere Macht entgegensetzen müsse, welche für den Menschen eine wohltuende Stütze wäre, die ihn vor einer Erstarrung in ohnmächtiger Resignation bewahren könnte. Deshalb ist Euckens Philosophie in ihrem innersten Wesen eine sich aus dem Pessimismus erhebende Affirmation der Notwendigkeit des Glaubens und ist eine Einführung in die christliche Metaphysik. Aber diese Einführung ist die Denkarbeit einer Mannes, der es nicht beabsichtigt, weitere Kapitel zu seinem Werke zu schreiben. In das Gebiet des Dogmas dringt er nicht ein, er fühlt sich von demselben durchaus nicht angezogen. Seine Religion findet ihren Inhalt in der Vertiefung des christlichen Gefühls, das im Widerstreit mit der Unvernunft des Seins wächst und im Kampf mit dem Bösen erstarkt, und der Gegensatz zwischen der Welt und dem, was sie sein soll, veranlaßt zu immer hartnäckigerer Affirmation des Ideals. Die Welt des Guten, nach dem sich der Mensch sehnt, wird dann zur Seele seines Seins, die stärkste von den in ihm wirkenden Mächten. Auf diese Weise betritt er die Sphäre des Reiches Gottes. Nur bedient sich Eucken, gleichsam unter dem Einfluß des in der deutschen Philosophie herrschenden

Pantheismus, statt der Worte Gott und Gottes Reich in seinen bedeutenderen Werken (Die Einheit des Geisteslebens — Der Kampf um einen geistigen Lebensinhalt) ständig des Wortes Geistesleben. Durch diesen Begriff Geistesleben, dem in seinen Werken eine zentrale Bedeutung zukommt, definiert er die Bewegung jener Macht, aus der alles seinen Anfang nimmt, deren Strom durch den Menschen hindurchgeht, sich ihm mitteilt und alles dies mitreißt, was in ihm Mehralmenschlich ist.

Einen weiteren Schritt in der Richtung nach dem Christentum bildet nach der Ansicht des Verfassers das Werk „Der Wahrheitsgehalt der Religion"; es bedeutet nämlich eine Befreiung Euckens von der Identifizierung Gottes mit dem Weltall, mit dem allumfassenden Geistesleben. Eucken ist zu der Einsicht gelangt, daß im Pantheismus die Grenzen zwischen der Welt des Geistes und der der Sinnlichkeit sich zu sehr verwischen und daß infolgedessen der Begriff Geistesleben von seiner Höhe zu sinken droht. Der Dualismus, der die Objektivität Gottes affirmiert, soll also von rechtswegen die in demselben enthaltenen Gegensätze ausgleichen.

Zum Schluß bemerkt der Verfasser, daß in dem Zeitalter, welches sich zur Vergöttlichung des Menschen verstiegen und den Kultus der Person des Menschen bis zur Karrikatur verzerrt hat, die Philosophie Euckens als der stärkste Protest gegen diese Richtung aufgefaßt werden darf, als ausgesprochene Nebenbuhlerin von „Zarathustra".

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków 1911 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

8. Lutego 1911

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1912. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1911

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1912

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 1 et 2. Janvier et Février. 1911.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. E. Porębowicz présente son travail: *„Postille au vers de la Divine Comédie de Dante: »Quei due che seggon lassù più felici« (Par. XXXII, 118)"* [1]).

M. T. Sinko présente son travail: *„Un Anti-Lucrèce polonais"* [2]).

SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1911

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

St. Dobrzycki: »Psałterz Kochanowskiego. Jego powstanie, źródła i wzory«. *(Le psautier de Jean Kochanowski),* 8-o, p. 144.

[1]) Voir Résumés p. 9.
[2]) Voir Résumés p. 12.

M. A. Brückner présente son travail: „*Contribution à l'histoire de la langue polonaise*". II-e série [1]).

M. T. Grabowski présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne après 1850*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Boratynski: „*L'ancien hospice polonais et ses archives à Rome*".

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Łodynski: „*Le document »Dagome iudex« et la politique papale vis-à-vis de la Sardaigne*".

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. Tokarz: »Warszawa przed wybuchem powstania 17 kwietnia 1794 roku«. *(Varsovie à la veille des évènements du 17 avril 1794)*, 8-o, p. VII et 328.

A. Żółtowski: »Metoda Hegla i zasady filozofii spekulatywnej«. *(La doctrine de Hegel et les principes de la philosophie spéculative)*, 8-o, p. XVI et 268.

Le Secrétaire présente le travail de M. Z. Balicki: „*La psychologie sociale de la connaissance*".

[1]) Voir Résumés p. 32.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kot: „*L'influence des idées politiques de l'antiquité sur André Frycz Modrzewski (Andreas Fricius Modrevius)*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 27 FÉVRIER 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Krzywicki: „*Recherches anthropologiques sur la population polonaise*".

Résumés

1. A. TRETIAK: John Harington, epigramatysta dworski z czasów król. Elżbiety (1561—1612). *(John Harington, englischer Epigrammatist am Hofe der Königin Elisabeth [1561—1612]).*

Die englische Literatur verdankt ihre hohe Entwicklung am Ende des XVI. Jahrhundertes vielen komplizierten Einflüssen, unter denen der Hof der Königin Elisabeth eine wichtige Rolle spielt. Der Hof bildete den Mittelpunkt der gebildeten Stände und die Königin selbst und viele vornehme Herren gewährten ihren Schutz der Literatur, die damals durchaus noch nicht selbständig war. Man kann sagen, daß alle Arten der damaligen literarischen Produktion, wenn sie auch nicht alle am Hofe Elisabeths entstehen, doch gewiß dessen Schutz genießen und sich hier entwickeln. Am Hofe lebten viele Dichter aus der höchsten Aristokratie und dem Beamtenstande; jedoch haben sich nur spärliche Proben ihres Talentes erhalten, die J. Hannel fast ohne Ausnahme in einem Sammelbande herausgegeben hat. Harington gehört gerade zu denjenigen, die sich vielleicht durch ein bescheideneres Talent auszeichnen, deren literarischer Nachlaß jedoch ziemlich bedeutend ist. Erhalten hat sich vor allem eine Übersetzung des „Orlando Furioso" von Ariosto, die erste große Übersetzung aus der italienischen Literatur im J. 1591; einige Jahre nach seinem Tode (1615) gab ein gewisser John Budge einen Teil der Epigramme Harringtons heraus und ließ dann im J. 1618 und 1631 eine Gesamtausgabe seiner Epigramme in 4 Büchern erscheinen. Diese Ausgabe ist aber doch nicht vollständig, wenn wir es auch in dem „Dictionary of National Biography" (in der neuesten Auflage vom J. 1908), behauptet finden, das sonst sehr gewissenhaft ist und z. B. das Leben

Haringtons mit großer Sorgfalt zusammenfaßt. In dem „British Museum“ befindet sich die eigenhändige Handschrift der Epigramme. Es ist mir geglückt, diese Handschrift zu finden; sie war nämlich früher Professor Walter Raleigh in Oxford bekannt, doch ließ sich dieser niemand gegenüber über diesen Gegenstand aus. Die Sammlung hat eine ganz besondere künstlerische Einteilung und enthält mehr als 70 ungedruckte Gedichte, die meistens zu den besten gehören. Diese beziehen sich teils auf kirchliche und puritanische Zustände, so daß sie von dem Herausgeber, einem Puritaner, weggelassen wurden, darunter mehrere Epigramme mit persönlicher Zuspitzung, Gedichte an König Jakob I. u. s. w. Aus der handschriftlichen Vorlage ersehen wir, daß der Herausgeber auch viele Varianten in den gedruckten Text einführte, um gewisse allzu scharfe antiklerikale Äußerungen abzuschwächen und einige wenig anständige Witze zu beseitigen, wobei er indessen oft den Sinn, die Form und Pointe verdarb, so daß man erst jetzt in der Lage ist, mit Hilfe der Handschrift die ursprüngliche Gestalt der gedruckten Epigramme herzustellen.

Die Kenntnis der vollständigen Epigrammensammlung setzt uns in den Stand, ein genaues Bild des inneren Lebens des Dichters zu entwerfen. Sein äußeres Leben bietet wenig Interesse; wir sehen vielmehr nur eine Reihe von oft auch sehr merkwürdigen Versuchen, sich am Hofe geltend zu machen, die meist trotz günstiger Umstände mißlingen. Dagegen ist sein Seelenbild äußerst interessant. Harington ist ein typischer Vertreter der Intelligenz an der Wende des XVI. Jahrh. Zu dem Seelenbild des Dichters besitzen wir eine reichliche Fülle von Materialien. Die beste Quelle ist seine ganze literarische Leistung, die trotz ihrer Mannigfaltigkeit in bezug auf Form und Inhalt immer eine stark persönliche Unterlage besitzt und uns Fingerzeige zum richtigen Verständnis seiner Epigramme gibt, die selbstverständlich als Erzeugnisse des Augenblicks, des Zufalls immer einen persönlichen Inhalt haben müssen. Außerdem haben wir seine Notizensammlung, s. g. „silva rerum“, die zum großen Teil noch nicht verwertet worden ist, und s. g. „Nugae Antiquae“, eine ziemlich reichhaltige Sammlung von Briefen an ihn und von ihm, und vor allem die sich daran schließenden sehr wichtigen Notizen und Bemerkungen, eine Art kurzes Tagebuch. Aus allen diesen Quellen ergibt sich ein einheitliches Bild seiner Seele.

Im Wesen Haringtons bemerken wir eine eigentümliche Halbheit: Als Hofmann erscheint er durch seine Heuchelei, Feigheit und seinen Eigendünkel gewiß abstoßend, gewinnt aber als Privatmann unsere volle Sympathie. Er ist ein schwacher Charakter. ein ehrgeiziger Mensch, der eine Carrière machen möchte, dem es aber an Kraft und Mut gebricht. um. wie es damals oft nötig war, alles auf ein Spiel zu setzen. dazu aber zu wenig Kraft und zu wenig Mut besitzt. Er wollte aber seine Schwäche sich selbst nicht eingestehen und suchte die Ursache der Mißerfolge in seiner „Wahrheitsliebe“, die ihm die boshaften Epigramme eingab. Wenn er auch die Heuchelei als niederträchtig erklärt, ist er sich selbst und anderen gegenüber unwahr. ob er nun trotz der Versicherung, nicht schmeicheln zu können. dennoch recht geschickte Schmeichelgedichte an Elisabeth richtet. oder wieder trotz seinen Beteuerungen. der Königin. seiner Patin, treu ergeben zu sein, doch schon zu ihren Lebzeiten sich die Gunst des vermutlichen Thronfolgers, Jakobs VI., zu gewinnen sucht und ihm zum Neujahr 1603 eine Sammlung seiner Epigramme schickt, welchem Umstande wir die Erhaltung seines ersten Entwurfs diese Epigramme (heute im Britischen Museum) verdanken. In dieser Charakterschwäche liegt die Ursache der häufig wiederkehrenden Klagen über seine Freunde am Hofe und seine Mißerfolge, deshalb auch sucht er bei seinen Freunden nur die Lichtseiten, bei den Feinden dagegen nur die dunkelsten Schattenseiten hervorzukehren. Harington war unduldsam gegen alle Emporkömmlinge, die durch die Gunst der Königin zu großem Ansehen gelangt waren. Gegen Leicester wagte er aber nicht aufzutreten, seine gegen Leicester und Raleigh gerichtete Satire, „Metamorphosis of Aiax“, hatte böse Folgen für ihn; nur mit genauer Not entrann er dem Mißgeschicke, wegen dieser Angriffe vor die gestrenge Starchamber zur Verantwortung gezogen zu werden. Dagegen verspottet er oft und offen in seinen Epigrammen Raleigh unter dem Namen des „stolzen Paulus“, weil die Königin diesen energischen Gründer der kolonialen Macht Englands nicht so hoch einschätzte, wie viele andere, die ihre Gunst oft gar nicht verdienten. Diesem schwachen Charakter entsprach ganz gut die Stimmung seines stillen Familienlebens. Hier war auch Harington ein ganz anderer Mensch. Er beschäftigte sich eifrig mit der Wirtschaft — war ein guter Herr für die Diener, ein guter und sorglicher Vater, ein treuer und liebevoller Gatte. An seine Frau richtet er eine ganze Reihe von Epi-

grammen. die besten in der ganzen Sammlung und die ersten von dieser Gattung in der englischen Literatur. die einen großen Reichtum an derartigen Produkten aufzuweisen hat.

Wenn auch Harigton in seiner literarischen Produktion sich nicht gerade als ein glänzendes Talent offenbart. so lernen wir doch einen Vorzug an ihm schätzen: liebevolle Beschäftigung mit seinem Gegenstande und Vertiefung in literarische Probleme, besonders aber sorgfältige Behandlung der Form. Haringtons Bedeutung beruht vor allem auf seiner Übersetzertätigkeit und auf sorgfältiger Behandlung der sprachlichen Form. besonders in seinen fein zugespitzten Epigrammen. Mehrere von seinen schwerer verständlichen Ausdrücken und Redensarten aus der Zeit Shakespeares finden wir zitiert in dem vom Archidiakon Nares um die Mitte des XVIII. Jhs. herausgegebenen Wörterbuch. Doch in der literarischen Tätigkeit erblickte Harington nicht sein Lebensziel. sondern betrachtete sie zum Teil als Mittel. zu Ansehen zu gelangen. wie er es selbst in dem Briefe an Lady Russell (über „Metamorphosis") zugibt, zum Teil wieder als angenehmen Zeitvertreib. Das gilt in erster Reihe von Epigrammen und den besten Beweis dafür liefert der Umstand, daß in der Zeit, als infolge der Krankheit der alten Königin die Stimmung des Hofes sich immer mehr verdüsterte und Harington sich immer mehr zurückzog, der Dichter immer schweigsamer wurde und nach 1602 nur noch einige gar ernste Gedichte dichtete. Der größte Wert seiner Epigramme besteht darin, daß sie sich ausschließlich in den Hofkreisen bewegen. während andere Epigrammdichter die ganze damalige Gesellschaft in ihren Dichtungen berücksichtigen. Deshalb besitzt Harigton eine beschränkte Zahl von Typen, aber gerade diese Konzentration gestattet, ein scharf umrissenes Bild des Hoflebens zu entwerfen. Es lag dem Dichter fern, auf seine Hofgenossen bessernd einzuwirken und so fehlt auch die übliche Morallehre am Schluß; für jeden behandelten Fehler führt er ein Beispiel an, etwa einen Scherz. in dem es sich um ein Wortspiel handelt. aber für jeden besprochenen Fehler gibt er ein Beispiel; es ist entweder ein Witz, oder ein amüsantes Histörchen. Überall fühlen wir die historische Wahrheit heraus. wie wir sie in ähnlichen Zügen in den zeitgenössischen Memoiren und Sittenkomödien wiederfinden.

Die Sammlung der Epigramme besteht aus vier Büchern zu je 100 Gedichten, jedes mit einem recht interessanten Epilog am

Schluß, wo er sich gegen die Vorwürfe der Unklarheit seiner Anspielungen verteidigt. Inhaltlich zerfällt das Werk in drei Teile: 1) Gedichte persönlichen Inhalts, seine literarischen Urteile, Gedanken über seine eigenen Werke, das Verhältnis zu seiner Frau, seinen Kindern und seiner Schwiegermutter; 2) Epigramme, deren Inhalt aus dem Hofleben geholt ist, Epigramme an Elisabeth, Jakob, Essex u. s. w.; 3) Anekdoten. Die letztgenannten sind meist aus fremden Quellen geschöpft und besitzen den charakteristischen Zug, daß in ihnen nur die bürgerliche Welt vorgeführt wird, die dem aristokratisch gesinnten Harington nur als Gegenstand der Unterhaltung dient.

Haringtons Bedeutung als Epigrammdichter läßt sich in folgende drei Punkte zusammenfassen: 1° Harington ist zwar keineswegs der erste englisch dichtende Epigrammatist, er ist jedoch der erste, der den Inhalt und das Wesen des Sinngedichtes erfaßte. Seine Vorgänger dichten entweder „Concetti“ oder eine Art gnomische Poesie, oder kommen wie der beste unter ihnen, Heywood, mit dem Leben nicht in Berührung und schöpfen ihren Inhalt auch nicht aus dieser Quelle. Bezüglich der Form war für Harington Heywood ein Musterbild, doch holte er sich den Inhalt aus der klassischen und der italienischen epigrammatischen Dichtung; 2° Aus den Epigrammen Haringtons ergibt sich ein Bild des Hoflebens und der höfischen Verhältnisse (natürlich mit gewissem Vorbehalt), wie wir es in den historischen Memoiren und zeitgenössischen Werken, z. B. bei Shakespeare, wiederfinden. Ein Unterschied verdient hier besondere Beachtung: bei Harington finden wir Menschen aus dem Ende des XVI. Jhs., Gestalten aus der höheren englischen Gesellschaft, bei Shakespeare unter der äußeren Hülle der englischen Zustände aus der Epoche der Königin Elisabeth ewig-menschliche Typen, die über Zeit und Ort erhaben sind. 3° Auf Grund seiner Epigramme können wir uns, gestützt auf seine Notizen und autobiographische Bemerkungen in anderen Werken, ein anschauliches, typisches Bild eines Menschen aus der höheren Gesellschaft am Ende des XVI. Jahrh. schaffen, wir sehen hier eine Gestalt, die für die ganze Renaissance charakteristisch ist, wenn sie auch in einzelnen Ländern durch historische Einflüsse modifiziert wird. Dabei entrollt der Dichter vor unseren Augen an einem der besten Beispiele das Bild des privaten Lebens des englischen Adels. Beachtung verdient noch der Umstand, daß diese

Epigramme uns die kirchlichen und religiösen Verhältnisse Englands von dazumal, die gewiß eine der interessantesten Fragen dieser Zeit bilden, in höchst anschaulicher und lebendiger Weise vorführen.

---

2. E. POREBOWICZ: **Postylla do wiersza Boskiej Komedyi: „Quei due che seggon lassù più felici". Par. XXXII, 118.** ***(Apostille au vers de la Divine Comédie: „Quei due che seggon lassù più felici" Par. XXXII, 118).***

Ce travail est un essai de nouvelle interprétation du symbole de la Rose mystique de Dante. Les figures de St. Pierre et d'Adam placés aux côtés de Notre Dame, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, ne représentent pas le Nouveau et l'Ancien Testament, mais bien la papauté et la monarchie dans leurs attributs du pouvoir temporel; la suprématie d'un pouvoir sur l'autre est indiquée par la position réciproque des deux saints. Mais cette position n'apparaît pas clairement dans le texte. Le poète raconte sa vision, telle qu'il la contemplait en se tenant au pied de la Rose, au-dedans de sa corolle lumineuse. Il dit (Par ch. XXXII, v. 121—4):

„Colui che da sinistra le s'aggiusta" (=Adam); — „dal destro vedi" (=St. Pierre), sans indiquer de quel point de vue: celui du spectateur ou celui du tableau réprésenté, il entend les termes „droite" et „gauche". La syntaxe des vers cités se prête simultanément à deux explications; il faut donc chercher la solution ailleurs que dans le texte: chez les commentateurs, dans l'iconographie, chez Dante lui-même. Or, les anciens exégètes ne s'arrêtent pas à la difficulté; les commentateurs contemporains sont d'accord pour placer Adam à gauche et St. Pierre à droite de N. D. sous ce prétexte que le Nouveau Testament est supérieur en dignité à l'ancien. L'iconographie ne peut jeter aucune lumière sur la conception dantesque; l'art du Moyen âge, soit antérieur, soit postérieur à la Divine Comédie, représente le Ciel sous ses formes diverses: Jugement dernier, Couronnement de la Vierge, Gloire de la Trinité, toujours d'une façon traditionnelle et orthodoxe; Adam n'y entre jamais comme protagoniste, si ce n'est en compagnie d'Eve. On aurait une indication plus sure dans la place hiérarchique qu'Adam occupe parmi les choeurs des bienheureux. Chez les évangélistes, chez les pères de l'Eglise, Adam apparaît au sommet de l'humanité

comme l'être le plus parfait; ex contrario il est le symbole du Christ. Dante dans son poème, où l'ordre hiérarchique est observé d'une manière scrupuleuse, n'évoque l'âme d'Adam qu'après celle de Pierre, Jacob et Jean, immédiatement avant les choeurs d'anges.

Mais le critérium le plus certain, c'est l'habitude du poète de compter de gauche à droite et d'indiquer la direction en se plaçant au point de vue du spectateur. Elle est demontrée par l'analyse de toutes les scènes de la D. C. où le poète passe en revue des groupes de personnages ou d'objets:

Dans la vision des 3 Furies (Inf. IX, 45—8), Dante les nomme dans l'ordre suivant: Mégère, Aletto, Tisiphone (au milieu). Mégère est placée non pas à gauche de Tisiphone (c'est l'opinion de Scartazzini et de M. Filomusi-Guelfi), mais certainement à droite, étant „la pire" des trois, ce qui en enfer donne droit à la primauté. — Dans la scène des Centaures (Inf. XII, 97—8), dans celle des usuriers (Inf. XVII, 68—9), dans la vision des trois faces de Lucifer (Inf. XXXIV, 43—4), l'ordre des bas-reliefs (Purg. X, 25—7), la marche du Cortège mystique (Purg. XXVIII—XXXII) sont conçus d'après le même principe. Pour la scène du Paradis (XV, 19) où l'âme de Cacciaguide apparaît sous la forme d'une étincelle détachée de la croix, l'auteur démontre que l'expression „dal corno che in destro si stende" veut dire précisement: le bras de la croix que le spectateur voyait à sa droite, c'est-à-dire, le bras gauche, car il serait inconcevable que Dante eût placé un membre de sa famille plus haut que Josué, Charlemagne ou Roland. L'ordre des lettres pendant la formation du verset „Diligite" (Par. XVIII, 78); l'ordre dans le groupement des princes justes (Par. XX, 37—69), exigent pareillement la direction de gauche à droite. Cette règle est observée même dans le merveilleux spectacle du globe terrestre, entrevu du haut du ciel cristallin (Par. XXVII, 82—4). Le poète s'étant envolé de l'hémisphère méridional, aperçoit et nomme d'abord Gibraltar à sa gauche, ensuite l'Egypte à sa droite. Si dans un seul cas (Par. X, 97—138) les bienheureux formant la guirlande sont nommés de droite à gauche, c'est qu'ils sont présentés au visiteur par St. Thomas d'Aquin qui lui-même en fait partie. Cette exception ne fait donc que confirmer la règle. — On peut encore déterminer la place d'Adam au moyen de la position des sièges de Ste. Anne et de Ste. Lucie, placées des deux côtés de St. Jean, l'une vis-à-vis de St. Pierre, l'autre vis-à-vis d'Adam. Mais Ste Anne

ne joue dans le poème qu'un rôle passif; son culte, même dans l'Eglise occidentale, n'est devenu officiel que relativement assez tard: elle doit céder en dignité à Ste Lucie qui est le symbole de la grâce „sans laquelle il n'y a point de salut, la patronne et gardienne du poète dans son voyage transcendental. Lucie se trouvera donc à droite de St. Jean. Et la disposition de la Rose mystique ressemblant à celle de la „table ronde", la place d'Adam sera fixée par celle de Lucie: elle se trouvera à droite de N. D.

Cette constatation, d'importance capitale pour le symbolisme de la D. C., permet de pénétrer la pensée occulte de Dante. L'auteur rappelle les points principaux du litige des deux pouvoirs, la théorie gibeline de Pierre Damiani, la théorie guelfe de St Thomas et de Gilles de Rome (Aegidius Colonna), la situation de Dante qui penchait vers l'opinion de Pierre. Ensuite il confronte les idées des dantologues contemporains, spécialement celles de M. M. K. Vossler, A. Solmi, E. G. Parodi, concernant les opinions politiques du poète. M. Parodi y admet une évolution sensible et radicale; dans ses recherches il arrive à conclure que le dernier „credo" de Dante a dû être: l'élévation de la loi naturelle au chef de l'ordre du monde et partant la reconnaissance de la suprématie de l'empereur romain, par la volonté de Dieu dépositaire de cette loi. L'hypothèse de l'éminent dantologue florentin serait fortement corroborée par la disposition des sièges dans la Rose mystique que l'on vient d'élucider, à condition toutefois, qu'Adam soit en effet symbole de l'Empire. A cette dernière démonstration est consacrée la dernière partie du mémoire.

Dans l'ordonnance de la D. C. la loi d'analogie constitue un agent de premier ordre. Or, au plus profond de l'Enfer Satan apparaît avec le titre de „lo imperador del doloroso regno", comme antithèse de la monarchie divine. Dans le XXXII-ème chant du Purgatoire, de l'avis de la plupart des commentateurs, l'Arbre signifie l'empire doué de l'attribut du pouvoir législatif. En face de lui, le Char signifie l'Eglise. Mais les rapports de ces deux pouvoirs symbolisés ainsi n'apparaissent pas dans les commentaires avec assez de clarté. Pour y arriver, il faut saisir au juste le sens du vers: „E quel di lei a lei lasciò legato" (XXXII. 51). L'auteur traduit: ce qui venait de l'arbre il l'attacha à l'arbre et l'y laissa. Symboliquement cela veut dire: le gouvernement séculaire du Char de l'Eglise, formé d'une parcelle du pouvoir monarchique, est par

le geste du Griffon-Christ rendu à l'Empire, conformément aux paroles de l'Evangile: „rendez à César ce qui est à César". conformément aux théories de Pierre Damiani. Cette transmission du pouvoir accomplie. l'Arbre, c'est-à-dire la monarchie temporelle et universelle. reverdit et se couvre de fleurs pour le bien de l'humanité.

La conclusion par analogie demande que la dernière vision du poète appartienne au même ordre d'idées et qu'elle apporte la solution dans sa forme définitive et suprême. Adam et Pierre sont qualifiés de „deux racines de la Rose". En effet, c'était leur oeuvre que d'amener sur la terre la civilité, condition nécessaire à l'accomplissement du bonheur éternel. Celui toutefois. qui fut destiné à cette mission dès le commencement des siècles. le premier homme. le premier gouverneur. symbole de la loi naturelle. se trouve aussi au Ciel élevé au-dessus de tous les humains. Telle serait la dernière pensée morale et politique de Dante; c'est par elle que commencerait l'humanisme de l'époque moderne.

---

3. TADEUSZ SINKO: **Polski Anti-Lucretius.** *(Ein polnischer Anti-Lukrez).*

Unter der Bezeichnung eines polnischen Anti-Lukrez faßt der Verfasser fünf hexametrische *Carmina* (1 de Deo uno; 2 de divina providentia; 3 de anima immortali; 4 de religione; 5 de virtute) zusammen. die von einem polnischen Jesuiten. Ignaz Wilczek, verfaßt, zuerst (seit 1777) einzeln. dann (1785) in Kalisch in einer Gesamtausgabe erschienen. Wilczek tritt in die Fußstapfen des berühmten Kardinals de Polignac und setzt den von jenem (für das 11. und 12. Buch des Anti-Lucretius) angekündigten. doch nicht durchgeführten Kampf gegen die Deisten fort. ohne dabei die Atheisten, die er Epicurei nennt, aus den Augen zu verlieren. Um die Gegner des Jesuiten näher zu beleuchten und ihren Zusammenhang mit Epikur und Lukrez zu erörtern, erinnert der Verf. zuerst an die Hauptdaten aus dem Fortleben des Lukrez in Europa. besonders in Polen. wo er im XV. Jahrhundert von Gregor aus Sanok. im XVI. Jahrhundert von Johann Kochanowski (besonders Eleg. IV 3), im XVIII. Jahrhundert von A. Poniński. S. Leszczyński und besonders von S. Trembecki (in Zofiówka) gelesen und benützt

wurde; dann zeichnet er die Hauptphasen der Entwickelung des modernen Materialismus. Deismus und Atheismus und weist immer auf ihr Verhältnis zu Lukrez hin. Dieses Verhältnis war so eng gewesen, daß Polignac seine Polemik gegen die zeitgenössischen Materialisten und Atheisten an die Adresse des Lukrez (und Epikurs) richten konnte. Dem Namen des antiken Philosophen und des Dichters des Materialismus begegnen wir auch bei den polnischen Bekämpfern der Deisten und Atheisten, bei A. Poniński (Sarmatides, 1741), S. Leszczyński (L'incredulité combattue par le simple bon sens, ca 1750) und S. Konarski (Über die Religion der honetten Menschen, poln. 1769. später auch lateinisch). Am meisten systematisch wird dieser Kampf von Ignaz Wilczek durchgeführt.

Das erste Buch (de Deo uno. 1214 Hexameter) seines Gedichtes ist dem Beweise der Gottesexistenz gewidmet, unter steter Polemik mit den Materialisten: Der Dichter gesteht zwar, daß das Wesen Gottes unbegreiflich ist, meint aber, daß seine Existenz ebenso gewiß ist wie die des Menschen. Ein jeder Mensch gibt schon durch sein Dasein das Zeugnis für die Existenz der ersten Ursache. Ebenso die Welt. Die Hypothese ihrer Entstehung aus dem zufälligen Zusammentreffen blinder Atome scheitert schon an der Beschaffenheit der trägen Materie und zwingt dazu, ein jedes Atom mit göttlichen Attributen auszustatten. Nach dem kosmologischen wird der teleologische Beweis beredt ausgeführt, dann werden zur Ergänzung des ersten Beweises die Begriffe des Zufalls, der Bewegung und des Lebens erörtert. — Gott ist zwar dem menschlichen Verstande unzugänglich, da wir aber die Existenz vieler irdischen Dinge auf Grund des Zeugnisses der Sinne annehmen, so müssen wir umso mehr der Vernunft glauben, die uns einen klaren, also sicheren Gottesbegriff liefert. Hier wird das Verhältnis der Vernunft zu den Sinnen, dann überhaupt zu der Materie behandelt und es wird festgestellt, daß die Vernuft nur von einem ewigen Geiste stammen kann. — Nach der Beseitigung der Schwierigkeiten, die in dem Begriffe der Schöpfung aus Nichts enthalten sind, wird auf Grund der Unbegrenztheit der göttlichen Attribute bewiesen, daß es nur einen einzigen Gott geben kann. Wer trotzdem an der Gottesexistenz zweifelt, soll bedenken, daß die Nichtexistenz Gottes nicht bewiesen werden kann, der Zweifel aber an seiner Existenz — falls Er existiert — sich sowohl in diesem Leben, wie auch nach dem Tode rächt: Es ist also sicherer und zuträglicher

an Gott zu glauben. — Das zweite Buch (de divina providentia, 657 Hexameter) enthält eine Theodicee: Die Welt ist unvollkommen, denn jede Schöpfung ist begrenzt, jede Begrenzung ein Defekt. Der Schöpfer hat den Dingen nur das verliehen, was von ihrem Wesen gefordert wird. Die Welt ist als ein zusammengesetztes Ganzes zu betrachten, wobei zu der Harmonie auch unvollkommene Bestandteile nötig sind. Gott mußte nicht, er wollte nur die Dinge so ausstatten, wie sie sind; die Absichten seiner unbegrenzten Weisheit sind dem begrenzten Verstande unzugänglich; wenn auch etwas nicht direkt aus dem Prinzip der Güte Gottes hergeleitet werden kann, widerspricht es derselben noch nicht, denn es kann auch seiner unbegrenzten Freiheit und Allmacht sein Dasein verdanken. Nun wird die Frage beantwortet, warum Gott das moralisch Böse zuläßt, und zu dem Schluß geführt, daß nur unsere unzulängliche, sich selbst nicht ausreichende Natur die Quelle alles Bösen ist. Dem Einwand, warum Gott den Menschen geschaffen hat, wenn er vorher wußte, daß er sündigen wird, begegnet der Dichter mit dem Hinweis auf die Freiheit des menschlichen Willens und bringt diese Freiheit in Einklang mit Gottes Allwissenheit. Das Vorhandensein des Bösen ermöglicht die Betätigung jener Freiheit und die Erwerbung des ewigen Glückes. Auch das Wohlergehen der Bösen und das Elend der Guten wird mit der göttlichen Ökonomie in Einklang gebracht. — Das dritte Buch (de anima immortali, 1102 Hexameter) ist gegen Lukrez drittes Buch de rerum natura gerichtet. Er sucht darin den Beweis zu führen die Seele sei körperlos, sie sei eine einfache Substanz, die außerhalb des organischen Körpers ihr Dasein wahrt, sie sei die Quelle des Lebens und der Erkenntnis, ihr Ziel endlich sei ein ewiges. Jenes Ziel sei die Unsterblichkeit, und damit stimmen die Eigenschaften der Seele überein, nämlich der angeborene Hang zum Erkennen des Wahren, zum Erfassen des Guten und die Fähigkeit, der gewonnenen Erkenntnis zu folgen. Der Unsterblichkeitsglaube wird in seinem Wert für das gesellschaftliche Leben gewürdigt, es wird die Verschiedenheit der menschlichen und der tierischen Bestimmung gegen die Materialisten festgestellt, endlich wird die Furcht vor dem Tode erklärt und die Gefahr beschrieben, die die Epikuräer laufen, falls die Seele unsterblich wäre.

Soviel hat auch Polignac in seinem Anti-Lukrez gelehrt. Mit dem vierten Buche (de religione, 1253 Hexameter) wird sein Werk

von Wilczek in der Richtung fortgesetzt, daß zuerst die Mittel angegeben werden, durch die der Glückshunger der unsterblichen Seele befriedigt wird. Diese Mittel werden von der Religion geliefert, die uns über Gott und über unsere Pflichten gegen Gott, gegen uns selbst und gegen unsere Mitmenschen belehrt. Die sogenannte natürliche Religion reicht dazu nicht aus, eine geoffenbarte ist notwendig, aber auch diese muß außer der Belehrung der Menschheit auch Heil bringen, die Erlösung von der Erbsünde. Nun werden die Beweise für Christi Gottheit und für den göttlichen Charakter seiner Lehre und seiner Kirche angeführt. Eine umständliche Erörterung ist den Wundern gewidmet. — Das kurze fünfte Buch (de virtute, 459 Hexameter) befaßt sich mit den Merkmalen der wahren, christlichen Tugend, wodurch sie sich von der scheinbaren Tugend der „honetten" Menschen unterscheidet und klingt aus in einen Hymnus auf Gott, der dem Lukrezianischen Venushymnus nachgebildet ist.

Als Anhang sind dem polnischen Antilukrez vier versifizierte Abhandlungen beigegeben, in denen die Farbenlehre (de coloribus), die Akustik (de sono), die Meteorologie (de prognosticis) und die Gestalt der Erde (de figura terrae) behandelt werden. Auch hier hat Wilczek viel von Polignac profitiert, zeigt aber auch persönliche Vertrautheit mit der zeitgenössischen wissenschaftlichen Forschung. — Neben dem berühmten Polignac gebührt auch seinem polnischen Nachahmer und Fortsetzer, Ignaz Wilczek, eine Stelle in der europäischen Literärgeschichte.

---

4. WACŁAW TOKARZ: **Warszawa w przededniu wypadków 17 kwietnia 1794 roku.** *(Varsovie à la veille des évènements du 17 avril 1794).*

Le 24 mars 1794, à la séance du Conseil permanent, Ankwicz annonça „que le manifeste de Kościuszko aux citoyens venait de parvenir à la poste"; conjointement, la Commission militaire de la Couronne donnait communication d'un „rapport concernant la rébellion d'une partie de l'armée à Cracovie, la distribution dans cette ville d'écrits révolutionnaires et certaine agitation des esprits". C'est en ces termes que le procès-verbal du Conseil permanent rapporte la première nouvelle arrivée à Varsovie des événements ayant eu lieu à Cracovie le 24 mars 1794.

Ces événements, malgré tout, étaient tout imprévus à Varsovie, et furent une véritable surprise pour les sphères gouvernementales polonaises. A vrai dire, la marche de Madaliński vers le sud permettait de supposer que Cracovie ne tarderait pas à proclamer l'insurrection, et depuis le 12 mars, le bruit courait à Varsovie d'un soulèvement de la noblesse et du peuple dans la région de Cracovie; mais néanmoins au Conseil permanent on avait des données suffisantes permettant de penser que ni la population cracovienne, ni l'armée ne se solidariseraient assez étroitement pour lever l'étendard de la révolte. A peine quelques jours auparavant Ankwiez avait rendu compte au Conseil des diétines cracoviennes tenues dans un calme complet: on venait d'envoyer à Cracovie, à la Commission administrative, des instructions touchant la conduite à tenir par la population à l'égard du mouvement de Madaliński. Dans la séance du 27 mars, on avait donné lecture du rapport de Wodzicki et de Mauget du 22 mars, contenant évidemment les assurances les plus formelles de loyalisme, et — de coopération contre Madaliński, puisqu'on en donna communication immédiate à Igelstrom, lequel déclara „que, du côté de l'armée russe, il ne peut y avoir à ce sujet aucun désagrément". La personne de Wodzicki surtout, jouissant de la pleine confiance du roi et de la Commission militaire, semblait garantir que l'exemple de Madaliński ne serait point suivi dans la contrée de Cracovie.

D'autre part, le cours même des évènements après le soulèvement de Madaliński n'était pas pour inquiéter le gouvernement varsovien. Ce soulèvement — les craintes suscitées au début ayant é é promptement apaisées — était considéré à Varsovie comme la première défaite de l'insurrection. N'avait-il pas en effet rendu vain le projet d'une prise d'armes simultanée à Varsovie, dans la Grande Pologne, à Cracovie et à Vilna? Varsovie elle-même n'avait pas bougé; la rébellion avait avorté dès le début. Madaliński n'était même pas parvenu à entraîner ces masses profondes de la petite et de la moyenne noblesse, parmi lesquelles, grâce à l'appui de Zieliński, il avait une si grande influence (et c'est pourquoi on lui avait constamment assigné le rôle d'initiateur du mouvement), et même dans l'armée où la réduction avait fait naître tant de mécontentement, malgré une agitation violente, il n'avait trouvé qu'un seul imitateur. Dans ce mouvement, sans programme arrêté, sans idée directrice, se masquant au contraire assez maladroitement aux

yeux de la Commission militaire, on avait fini par ne voir à Varsovie qu'une simple manifestation d'indiscipline, amenée par la réduction. Aussi le Conseil en tint-il si peu compte qu'il ne jugea pas urgent de retarder l'application de la réduction, comme le demandait la Commission militaire de la Couronne. (Procès-verbal de la séance du Conseil permanent du 14 mars 1794: En ce qui concerne le délai demandé pour la réduction de l'armée, à propos de laquelle parviennent au Conseil des questions, alors qu'il n'y devrait parvenir que des nouvelles de l'exécution de cette mesure... il a semblé bon à Sa Majesté et au Conseil de s'en référer aux résolutions précédentes prises à ce propos...). Il n'y eut aucune séance extraordinaire, on n'eut aucune hâte à citer les coupables devant le tribunal de la Commission, on fit appel avant tout aux moyens de conciliation. Varsovie restait dans le calme le plus complet, en province la noblesse ne s'empressait aucunement de se joindre au mouvement; ce n'est que dans l'armée qu'on pouvait constater une certaine fermentation, mais on s'y attendait dès le commencement de l'application de la réduction. N'eût été le danger des nouvelles prétentions affichées par la Prusse, et dont Madaliński était le prétexte, à Varsovie la situation aurait été considérée comme pleine de sécurité. C'est ainsi d'ailleurs que, malgré toutes ses appréhensions, la jugeait Igelström; et Bucholtz faisait de même.

Mais voici que les choses prennent une autre tournure: on se trouve maintenant en présence d'un mouvement à but politique déterminé, s'emparant hardiment du pouvoir, décrétant des impôts et des levées de recrues, solidement soutenu par toute une partie du pays. Aussi les nouvelles venant de Cracovie firent-elles dans le Conseil une tout autre impression, y furent-elles reçues avec de tout autres dispositions. — Nous lisons dans le Procès-verbal de la séance du 29 mars: „Ont été votées plusieurs propositions dans le but d'obvier au mal qui s'étend et dont les effets sont pour la patrie un danger et une menace de discorde; en vertu de quoi le Département de la justice a été invité à préparer au plus tôt des „universaux“ éclairant la nation sur la portée néfaste de la coalition en formation, détournant les citoyens de s'y joindre, et en même temps un projet de convocation des tribunaux de la diète, et cela pour lundi, jour auquel la séance du Conseil se tiendra le matin“.

On s'efforça dès le premier moment d'assimiler le soulèvement qui venait d'éclater à la Révolution française, de faire croire qu'il

se solidarisait avec cette dernière, non seulement diplomatiquement mais organiquement. C'est ainsi que le présentait Igelström dans ses proclamations, de même que Stanislas Auguste et le Conseil. On le rattachait aux troubles agraires qui çà et là s'étaient alors produits dans la République; on craignait de voir se transporter en Russie ce mouvement social aussi bien que les émeutes ouvrières de la Silésie; on redoutait enfin une politique terroriste, une atteinte portée aux privilèges de la noblesse, l'établissement de charges écrasantes sur les classes riches en faveur de l'insurrection. C'est par ces mesures qu'on tenta de gagner une partie tout au moins de la Pologne à la cause de l'ordre contre l'insurrection, au nom des principes du maintien de la propriété, de l'autel etc., dont était la sauvegarde le système représenté par Igelström et les gens du Conseil permanent.

De cette façon l'action d'Igelström et du Conseil contre l'insurrection donnait la main à la réaction contre la Révolution française, réaction qui, à la suite de la Russie, s'était rapidement constituée dans la République, au lendemain de la diète de Grodno. Elle s'exprima tout d'abord par des lois sur les Français, des prohibitions concernant le commerce avec la France.

La Commission de la police les appliquait, il est vrai, assez mollement; néanmoins elles amenèrent une diminution notable de la colonie française à Varsovie, laquelle au surplus fut effrayée des arrestations dont plusieurs de ses membres furent les victimes en décembre 93 et en janvier 94, en connexion avec l'emprisonnement de Masłowski. Les Français liquidèrent leur avoir à tout prix et quittèrent la Pologne, ne voulant pas prêter un serment qui leur imposait la rupture de tout rapport avec leur patrie. Dans les cercles du Conseil on attribuait à cette réaction une portée considérable: on disait que la République allait entrer dans la Coalition avec l'agrément de la Russie qui, dans ce but, consentirait à retarder la réduction des armées polonaises.

Cette réaction se fit sentir jusque dans des détails infimes: non seulement l'armée dut porter par ordre le deuil de Marie Antoinette, mais on exigea que les femmes prissent des vêtements de couleur sombre, on défendit de couper court les cheveux, on prescrivit du haut des chaires des prières contre la Révolution, etc.

La réaction contre la Révolution, dans certains milieux varsoviens, fut un dogme de la mode: quelques dames déclaraient re-

noncer à jamais à la lecture des livres français. exprimaient tout haut leur indignation de la conduite tenue en France par le „jacobin“ Maslowski, et cela à propos de sa mise en prison. Dans ces salons — à la veille de l'insurrection — on traitait de jacobins les hommes de la Diète de quatre ans. on s'en écartait avec ostentation.

Cette assimilation, cette union avec la Révolution française. joua-t-elle en réalité un rôle si marquant dans la conjuration. dans l'insurrection elle-même de 1794? L'auteur n'hésite pas à répondre affirmativement et fait ressortir que les assertions contraires sont avant tout basées sur les aveux faits à Pétersbourg par les organisateurs de l'insurrection, aveux qui décèlent un certain abattement de l'âme et qui. à dessein. donnent un caractère tout différent à cette première époque d'espérance. à ces premiers préparatifs du soulèvement. Un examen attentif et impartial des évènements démontre l'influence considérable de la Révolution française, tout aussi bien sur l'émigration que sur la conjuration ourdie dans le pays. D'après les lettres de Dembowski à Ignace Potocki, on peut voir clairement l'action puissante qu'exercèrent sur l'éclosion de l'insurrection les victoires des Français à la fin de l'année 1793, on peut noter les alternatives d'enthousiasme et de découragement que traversa la conjuration nationale, selon les péripéties de la lutte que soutenait la France. Les rapports de police en outre nous révèlent l'impatience et la curiosité avec laquelle étaient accueillies à Varsovie les moindres nouvelles du théâtre de la guerre, comme on s'y intéressait à chaque note concernant la mission de Deschorches à Constantinople. la possibilité de la guerre avec la Turquie. comme on y commentait vivement la conduite tenue à Varsovie par l'envoyé Suédois Toll qui ouvertement s'était déclaré pour la France. Les journaux, même ceux qui étaient rédigés par des hommes complètement dévoués à la Russie. par exemple la Gazeta Krajowa (Gazette du pays) de Włodek. durent sur ce point sacrifier à l'actualité et. afin de satisfaire les goûts du public. objectivement mais largement rendre compte des évènements qui se déroulaient en France. L'auteur nous donne ensuite un aperçu des effets produits à Varsovie par les incidents de la politique intérieure de la France, à l'époque de la Terreur.

Cette union avec la Révolution persista même après la période du Conseil réprésentatif provisoire. La colonie française de Varso-

vie prit une part très active à l'insurrection, et dans la Députation d'enquete, prenant parfois des allures de Tribunal révolutionnaire, on demandait constamment aux Français accusés: „Quelle était votre opinion sur la Révolution française?" A quoi la réponse: „Entièrement en faveur de la Révolution", devenait le meilleur argument pour la défense. La lutte de la Coalition contre la France avait créé deux camps entre lesquels il fallait nécessairement choisir; et c'est pourquoi, par la force même des choses, l'insurrection se solidarisa avec la France. Ce n'est que plus tard que diminua cette affinité: tout espoir de secours de la France n'étant plus permis, après le massacre de Praga on commença à s'efforcer d'en perdre même le souvenir.

L'auteur étudie la singulière situation où se trouva Varsovie, à partir du 24 mars jusqu'au 17 avril 1794. C'était de Varsovie qu'était partie l'idée de l'insurrection, et pourtant la cité pendant plus de trois semaines dut rester passive spectatrice des événements. Situation sans seconde dans l'histoire des soulèvements nationaux, et qui mérite d'autant plus de fixer l'attention que les mémoires du temps ne nous ont laissé aucun tableau exact de la vie quotidienne des classes de la population de cette capitale, attendant avec abnégation le signal de la révolte — unique aussi dans les annales de nos insurrections — celle du 17 avril, révolte brutale et sanglante, parce qu'elle fut toute populaire, qu'elle le fut, et dans ses qualités et dans ses défauts.

Avant le soulèvement de Madaliński, Varsovie était une grande ville fort animée. Aussitôt après ce soulèvement commencent à y affluer une foule d'habitants de la campagne, y cherchant un refuge pour échapper aux rigueurs implacables que les généraux russes exercèrent dès le début de la répression.

L'auteur expose l'introduction d'un nouveau statut municipal, la question de l'annexion de Praga à la capitale et la juridiction à laquelle elle fut soumise. Il parle de la misère qui régnait alors dans la République, misère qui se fit si cruellement sentir dans presque toutes les classes de la population de la ville; il s'occupe des économies ostentatoires et ridicules de Stanislas Auguste dans cette période, de l'absence de Varsovie des magnats les plus riches, de la situation financière de la nouvelle aristocratie, fille de Targowica et de la diète de Grodno.

Les classes inférieures de la population et les artisans eurent

tout particulièrement à souffrir, n'ayant plus aucun travail, à cause de l'exode des familles aisées, et celles qui auraient pu leur en fournir s'abstenant de le faire par économie. On avait congédié tous les ouvriers de la fabrique de Kozieniec, toute la livrée, et tous ces malheureux restés sur le pavé, sans pain, ne pouvaient trouver à se placer. A ces détresses venaient s'ajouter celles de toute une population flottante qui, plus tard, jeta quelque ombre sur l'éclat du mouvement insurrectionnel. La bienfaisance publique était impuissante à soulager toutes ces infortunes, la mendicité se multiplia, et avec elle les vols et les crimes.

Le dernier carnaval s'était ressenti de ce dénûment. Quelques créatures de Grodno et surtout la riche aristocratie russe qui avant l'insurrection avait de nombreux réprésentants à Varsovie où ils menaient joyeuse existence, avaient seules donné quelques fêtes.

L'auteur nous montre la composition de cette colonie russe à la suite de laquelle beaucoup de marchands étaient venus s'établir à Varsovie, et qui, avant le 24 mars, était très favorablement accueillie dans le monde du Conseil. „Nos dames raffolent des Russes, écrivait-on alors à Ignace Potocki, elles en raffolent impudemment. Ces dames qui naguère s'enfuyaient devant les Moscovites, sont maintenant à genoux devant eux. A l'exception de la princesse Jablonowska, de M^me^ Julie Potocka et de M^me^ Mokronowska, toutes méritent cette critique". Ces dames—plus tard, après Raclawice—donnent les premières le signal de la fuite à Koenigsberg, Zamość, etc. Les Russes se montrent très flattés de ces faveurs et rivalisent de galanterie: Madame Zaluska étant tombée malade, Igelström fait tendre des chaînes pour barrer les rues et ordonne d'imposer à coups de crosse le silence aux passants trop bavards; Tormasow, même après le 17 avril, fait porter des lettres à Madame Szydlowska à Varsovie par l'officier Szwartz. Cependant les rapports réels de cette colonie avec la ville se révèlent, par exemple, dans les menaces que profère Madame Apraksin en quittant Varsovie avant l'insurrection, ou dans ces projets ultérieurs de destruction complète de la capitale.

Malgré la misère accablant la ville, Varsovie jusqu'en février 1794 n'avait pas cessé d'être une cité fort vivante et fort gaie. L'auteur nous y conduit par une belle matinée, au moment où on relevait les postes de garde. Il nous parle, d'après les relations des espions, de ces cafés patriotiques où l'on s'entassait l'après-midi.

Quelques-uns, par exemple celui du conjuré Dziarkowski, rue du Pont, servaient de lieu de réunion aux patriotes qui, souvent, „à l'entresol", disputaient à trop haute voix et sans assez de précautions sur les nouvelles venues de France, sur celles qui ensuite vinrent de Cracovie

La jeunesse dorée, les officiers de trottoir s'assemblaient le soir en foule au jardin de Saxe, au jardin Krasiński, remplissaient les théâtres, s'amusaient par leur tapage à donner l'alerte aux patrouilles cosaques.

Tout change à partir de février. La concentration des armées russes impose aux habitants de la ville la charge écrasante de loger les troupes. L'auteur s'étend longuement sur cet état de choses qui produisit tant de mécontentement parmi la population, surtout dans les faubourgs et les villages suburbains où le soldat russe se livrait à mille excès. A compter des derniers jours de février, Varsovie fut pour ainsi dire en état de siège: partout des camps autour de la ville, dans les rues des bivouacs, des batteries d'artillerie roulant sur les pavés, des patrouilles de cosaques circulant nuit et jour, arrêtant les passants, les fouillant, les déshabillant jusqu'à la chemise.

Deux polices, l'une polonaise, l'autre, russe déployaient leur zèle sur la malheureuse cité. A la tête de la polonaise se trouvait le maréchal Moszyński. L'auteur nous donne un minutieux portrait de ce haut dignitaire; il nous décrit sa situation après le départ de Siewers; il parle de sa correspondance avec ce dernier, pendant le mouvement de Madaliński, enfin de sa lutte avec Igelström, lutte tendant à contenir la répression dans les cadres d'une légalité quelconque. D'un autre côté, le fait que Moszyński fut plus tard arrêté sur l'ordre formel de Thadée Kościuszko, les agissements de Rogoziński, les émoluments touchés par Moszyński pour sa surveillance policière, prouvent que ce dernier coopéra à la réorganisation du service des „renseignements". Néanmoins cette police légale ne satisfaisait pas Igelström; elle suscitait des difficultés et, par surcroît, était peu sûre, car par Rudecki qu'Igelström fit arrêter le 4 avril, elle était en contact avec la conjuration et favorisait les évasions.

A la tête de la police militaire russe se trouvait le général de brigade Baur. Accablé de besogne, il se plaint de n'avoir pas fermé l'oeil de cinq nuits avant le 17 avril. Ce curieux personnage devait plus tard faire encore beaucoup parler de lui. Cette police avait

comme agents, en premier lieu, les „informateurs“ volontaires faisant partie du monde de Targowica. Rogoziński qui vendait ses services en même temps à Moszynski et à Baur, dénonçait par exemple l'ex-maréchal Raczyński, Wlodek, et plusieurs autres: Miączyński, les Kossakowski jouaient aussi le même rôle. Mais ce qu'il y eut de plus déplorable ce fut que cette police introduisit à Varsovie le terrible fléau de l'espionnage qui auparavant y était inconnu, comme y étaient aussi inconnus les complots. En décembre encore personne ne voulait croire à l'existence du „service des renseignements“ — et dans les rues, dans les jardins, dans les cafés on parlait „patriotiquement“. L'arrestation de Mostowski ouvrit les yeux et convainquit les plus incrédules. Varsovie passa alors à l'extrême opposé: on commença à soupçonner des délateurs de de tous côtés. „Temps horrible, horrible infamie“, écrit-on à Ignace Potocki. „Le frère se méfie du frère. Les femmes elles-mêmes font de l'espionage. Tout le monde est surveillé; on ne peut s'entretenir avec personne. A tout instant il faut s'attendre à être arrêté“. Nul n'est à l'abri des descentes de police; l'abbé Kopczyński lui-même voit sa demeure envahie la nuit par Baur et des officiers russes. On redoute tout, tous sont suspects. Et l'auteur nous raconte la tragi-comédie du patron Blaise Lichocki, frère du bourgmestre de Cracovie, pris pour un espion.

C'était un certain médecin militaire russe, nommé Szwartz, qui dirigeait ce service des renseignements, lequel se recrutait principalement parmi les étrangers polonisés. L'auteur nous trace la silhouette de quelques espions, entre autres de Jean Lanery, fort bien vu parmi les conjurés, même membre de la Députation pour la protection des prisonniers pour fait d'insurrection, et simultanément espion provocateur au service de Baur. Les rapports que ce Lanery adresse à ce dernier sont des documents précieux sur l'état des esprits à Varsovie après le bataille de Racławice.

Cette organisatton policière contribua, au commencement de mars 1794, à faire avorter la conjuration varsovienne. L'auteur raconte l'échec de ce complot, juste au moment où éclatait l'insurrection; il rapporte les malencontreux aveux de Węgrzecki et de Stanislas Potocki; il décrit le sort des prisonniers, l'attitude de Varsovie en présence des arrestations opérées, l'évasion d'une partie des conjurés, dénoncés très vraisemblablement par ceux qui les premiers avaient été incarcérés.

Après le mouvement de Madaliński, et surtout après les évènements de Cracovie, on redouble de vigilance. Les dépositions de Sartorius nous montrent par exemple jusqu'à quel point on voulait isoler Varsovie de tout contact avec l'insurrection, en contrôlant la poste, en violant même la correspondance de Stanislas Auguste et celle des ambassadeurs étrangers, ce qui amena un conflit aigu avec Tell. Igelström, dans une série de notes, somme le Conseil d'avoir recours à des rigueurs exceptionnelles, menaçant „au cas où le gouvernement ne porterait pas remède au mal, de prendre telles mesures que lui dicterait la situation". L'auteur parle ensuite des décisions prises à la suite de cette mise en demeure par le conseil et la juridiction de la conjuration.

Ces procédés nouveaux échouèrent piteusement. Les paysans transportèrent lettres et nouvelles sans la moindre gêne. Le 9 avril on avait déjà appris l'affaire de Racławice. „La nouvelle de la victoire de Racławice retentit à travers Varsovie", écrit-on à Ignace Potocki. A Varsovie étaient arrivés de nouveaux émissaires décidés à tout. L'un d'eux, Charles Müller fut arrêté par les Prussiens à Łowicz, „après une héroïque résistance"; des papiers importants lui furent confisqués. Mais d'autres, comme Thomas Maruszewski, parvinrent à s'introduire dans la capitale et s'efforcèrent d'y retrouver les conjurés qui avaient échappé à la police, et qui pour la plupart appartenaient à la fraction radicale du complot.

Chez les paysans s'éveillait une animosité inouïe contre les Russes. On y montrait du doigt ceux qui, ne fût-ce qu'une fois, avaient arboré un uniforme russe où avaient fréquenté des Russes. Les aubergistes refusaient de recevoir les Russes, sous le prétexte que ceux-ci éloignaient la clientèle. C'étaient surtout les paysans des villages dans la banlieue des villes qui affichaient la plus tenace hostilité.

Des proclamations, des pamphlets, des vers satiriques couraient sous le manteau. L'auteur s'occupe de cette littérature perdue, détruite par crainte des visites domiciliaires, brûlée soigneusement après le sac de Praga. Il cite, d'après la correspondance d'Ignace Potocki, quelques-unes de ces diatribes. Les sermons eux-mêmes (chez les Carmes) et les pièces de théâtre se mettaient au ton du jour. Il se créa ainsi un état des esprits qui amena des rixes avec les Russes. „Toute Varsovie est en ébulition, écrit Lanery à Baur, toute Varsovie est prête à se soulever, pourvu qu'un chef se présente

ou que les insurgés se rapprochent de la ville. C'est la populace qui est le plus à redouter.“

L'auteur rapporte les bruits qui couraient alors parmi le peuple, échos de ses espoirs et de ses craintes, et essaye de déterminer dans quelles sphères surtout se produisit cette fermentation. La bourgeoisie aisée se tenait dans une prudente réserve, bien que dans cette classe aussi il ne manquât pas de gens avides d'entrer en rapport avec l'insurrection, ne fut-ce que pour se prémunir des deux côtés à la fois. Dans ces milieux, il sera fort naturel, la nuit du 16 au 17 avril, de s'armer de gourdins et de se barricader chez soi. L'agitation gagna tout d'abord les corps de métiers, les petits boutiquiers, les gens de maisons (ceux-ci qui en général avaient reçu une instruction plus moins étendue et avaient fait leur service militaire, prirent si solidairement part à la lutte du 17 avril que parmi les combattants se trouvait la livrée d'Ankwicz, de Moszyński, de Kossakowski et même de Baur; ces hommes furent en majorité enrôlés plus tard dans l'armée).

Cette fermentation qui, ainsi que le prouvèrent les événements, seule n'eût pas suffi à faire éclater l'insurrection, sans le concours de l'armée, provoqua, surtout à partir de la journée de Racławice, une véritable panique dans le Conseil permanent. L'auteur nous fait connaître cette institution, en expose le fonctionnement et nous fait assister à ses séances. Elle était composée de trois catégories de membres: 1) ceux qui, tout dévoués à Stanislas Auguste, hésitaient maintanant et commençaient à chercher discrètement les moyens d'une entente future avec l'insurrection, ou tout au moins se gardaient bien de brûler derrière eux tous les ponts par où ils pourraient être conduits à cette entente; 2) le parti purement „ambassadeur“ qui s'enfonçait toujours plus avant dans son intransigeance, car c'était pour lui question de vie ou de mort (Ankwicz écrivait à Głębocki: „Dût-on m'appeler canaille, je ne lâcherai pas les plus forts, car il y va de mon existence)“; 3) les partisans de Kossakowski, lesquels, d'après la déposition de Moszyński, projetaient de renouveler la confédération de Targowica. Jusqu'à la fin, ces camps opposés se combattirent avec acharnement.

Cependant plus s'approchait le 17 avril, plus l'épouvante s'emparait de tous ces personnages. Le spectre de la terreur grandissait à leurs yeux et beaucoup d'entre eux n'espéraient déjà plus qu'il leur serait fait grâce. Dès l'affaire de Madaliński ils s'assemblent

fréquemment ils tiennent des conciliabules privés. Ankwicz dort tout habillé, ses pistolets à portée de la main; Kossakowski met au feu ses papiers; Ożarowski et Zabiełło parlent de donner leur démission. D'autres, appartenant au parti du roi, moins compromis, s'efforcent d'entrer en relation avec les chefs de l'insurrection: ils copient et font parvenir à leurs connaissances l'acte de Cracovie. Ils voudraient bien quitter Varsovie, mais Igelström ne le permet pas: ils voudraient ne pas assister aux séances où l'on est dans la dure nécessité de voter des mesures répressives, mais ici encore il y a Igelström... Ils erraient dans les rues de Varsovie, et sur leur visage les patriotes lisaient que les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises.

Et d'ailleurs qu'auraient pu faire dans ces conjonctures même les gens tenant honnêtement le parti russe, tels que le Primat ou Fréderic Moszyński. La situation dans laquelle s'était trouvée la République après le rappel de Siewers (du 28 décembre 1793 au 29 janvier 1794), leur criait éloquemment que, même dans ces limites restreintes, dans ce „pactum subjectionis" — on ne pouvait se reposer „dans l'attente de Catherine." Un rien, une bagatelle, comme l'affaire des croix „Virtuti militari", n'avait-elle pas ébranlé immédiatement tout le système élaboré par la Diète de Grodno. L'auteur s'arrête longuement à cette situation.

La Russie chaque jour émettait de nouvelles prétentions; l'emprunt hollandais était ajourné, ainsi que l'impression des édits de la Diète, édits qui, en outre, n'avaient pas été enregistrés; on projetait de renouveller la politique de Targowica, de convoquer une nouvelle Diète. On était tout étonné d'entendre les Russes habitant à Varsovie réprouver hautement Targowica et la Diète de Grodno, tandis qu'ils louaient avec un bruyant enthousiasme la Constitution du 3 mai. Ces Russes se rattachaient au parti de Zubow. Ils agissaient et parlaient maintenant, comme si leur plus vif désir eût été de voir éclater l'insurrection et, par suite, de faire un dernier partage de la Pologne, partage qui était alors l'objet de tous les entretiens.

Plus tard on vit que toute cette agitation avait eu pour cause une lutte de coterie à la cour de St.-Pétersbourg, lutte en connexion avec les insinuations prussiennes touchant un partage définitif de la République, auquel du reste fut favorable pendant un certain temps Zubow, le tout puissant favori du moment.

On supplia l'impératrice, on se décida à toutes les humilitations

possibles, à toutes les violations des lois naguère solennellement proclamées. Mais cette situation ne se répèterait-elle pas encore; la guerre avec la Turquie ou quelque volte-face de la diplomatie de la coalition n'allaient-elles pas la recréer? La politique de Catherine, au déclin de son règne, n'inspirait guère de confiance même aux partisants les plus fervents de l'alliance avec la Russie. On voyait que cette politique n'obéissait plus à telle ou telle idée directrice, mais à des intrigues de cour; qu'elle se laissait entraîner par la seule force d'inertie à considérer que puisque l'on avait fait deux partages, le mieux était de faire encore un troisième qui apporterait au favori et à son entourage les profits inséparables de ces opérations de liquidation. Et alors par quelles raisons et le Primat et Moszyński pouvaient-ils justifier à leurs propres yeux la nécessité d'appuyer Igelström dans son action contre l'insurrection. Peut-être était-ce à l'aide de ces phrases creuses sur le maintien de la propriété et de la religion; mais pour en apprécier la valeur il ne fallait même pas le scepticisme du XVIII^e siècle, il suffisait de voir comment les armées russes se comportaient dans la lutte.

Dans ces conditions, en présence des exigences d'Igelström, la position du Conseil était en réalité des plus singulières. Ce fut un moment tragi-comique, presque unique dans notre histoire. Le Conseil en définitive votait tout ce que demandait l'ambassadeur, car malgré tous ses scrupules et toutes ses appréhensions, ce Conseil n'osait lui faire opposition. Le spectre de la terreur insurrectionnelle était loin d'être aussi menaçant pour ses membres que l'image de la guillotine de Robespierre devait l'être plus tard pour les thermidoriens que la crainte rendit si courageux. C'est pourquoi, tandis que d'un côté on projetait d'envoyer Tyszkiewicz parlementer avec Kościuszko, de l'autre on décrétait toutes les mesures répressives possibles, on continuait d'exécuter la réduction, et le 11 avril 1794 on enjoignait à la Commission militaire d'employer les armées polonaises, suivant les indications d'Igelström, à étouffer l'insurrection, de concert avec les Russes. On ne regimbait que sur des vétilles et des détails; lorsque par exemple il s'agit de publier des universaux contre l'insurrection, le Conseil fut le théâtre des débats les plus vifs. Par contre, fallait-il prendre parti personnellement et activement contre l'insurrection, risquer sa peau, comme on dit, toute energie s'éteignait, et la soumission à l'égard de l'ambassadeur n'était pas assez forte pour la ranimer. On le vit clairement

quand le Conseil fut mis en demeure de citer aux tribunaux de la Diète ceux qui avaient pris part à l'acte de Cracovie, non moins que dans la dernière séance du Conseil, le 16 avril.

Conformément à une note d'Igelström, le Conseil invita les Instigateurs de la Couronne (Procureurs) les „hautement nés“ Gomuliński et Krajewski, à faire comparoir les coupables. Tout d'abord ces deux personnages prêtèrent serment le 1^er^ avril et se mirent à l'oeuvre, sans toutefois faire montre d'un grand empressement. Survint Racławice, et en même temps la démission d'une foule de commissaires et de membres du tribunal diétal. Alors au „hautement né“ Gomuliński lui-même commencèrent à s'imposer certaines reflexions.... d'ailleurs de nature purement juridique. Il déclara qu'en vertu des anciennes lois et constitutions il n'avait pas le droit de citer, s'il n'y avait pas eu de délateur. Mis au pied du mur, il fait, avec Krajewski, abandon de ses fonctions le 13 avril. En toute hâte il fallait leur donner des successeurs, car Igelström s'impatientait. Par bonheur pour le Conseil, un candidat se présenta: c'était un de ses membres, Ostrorog qui, „voulant améliorer sa situation,“ fit auprès du roi des démarches pour obtenir cette charge. Toutefois Ankwicz le pressant de faire diligence pour avoir son diplôme, prêter serment et lancer les citations, Ostrorog commença à hésiter. Chez cet ancien pupille du corps des cadets, qui, pour faire carrière, avait traversé toute la misère de Grodno, s'éveillaient, non des scrupules, mais la honte et la peur. A l'instigation de son protecteur Moszyński, il se rendit chez Stanislas Auguste et le supplia d'agréer sa démission. „De même que je vous veux du bien, lui répondit le roi, je ne voudrais pas que vous ternissiez d'une tâche votre nom, en persécutant ceux qui veulent sauver la Patrie.“ Mais que faire? Igelström fulminait, et Ostrorog qui avait accepté la mission d'agir, devait tout au moins trouver un remplaçant. Dans la nuit du 13 au 14 avril, en compagnie de Moszyński, il se rendit chez un misérable individu, créature de la Diète de Grodno, Wilamowski, et lui proposa de prendre la charge d'instigateur.

Cependant cette proposition est mal accueillie: en vain assure Ostrorog que „c'est un poste auquel il faut s'attacher des pieds et des mains;“ rien n'y fait — Wilamowski ne se laisse pas convaincre. A cinq heures du matin, Ostrorog renouvelle tout aussi inutilement sa visite. On finit pourtant par découvrir un candidat en la

personne de Boguski; celui-ci prêta serment le 16 avril. et ensuite paya cher cette faiblesse pendant l'insurrection.

Mais la séance. ou plutôt les deux séances du 16 avril sont encore plus curieuses. On n'en enregistra pas les procès-verbaux, car le conseiller Szwykowski prévoyant l'explosion, décida l'abbé Wołłowicz. secrétaire du Conseil. à supprimer ces procès-verbaux. Au cours de l'insurrection. la Députation d'enquête apporta un soin tout particulier à tirer des membres du Conseil quelques renseignements sur ce qui s'était passé dans cette session. De cette enquête nous sont restées trois copienses relations de Moszyński. Szwykowski et Ostrorog, qui s'accordent entre elles. mais ne sont peut-être pas dignes de foi, car Ankwicz et Zabiełło ayant déjà été exécutés. il était aisé de leur attribuer tous les méfaits et de les charger impunément.

Voici ce qu'ils rapportent: au début le Conseil était déserté, on en fuyait les séances. au point que le 19 mars il est enjoint aux aux membres d'être régulièrement présents. Le 16 avril. la note d'Igelström exigeant la comparution des chefs de l'insurrection devant les tribunaux et ordonnant d'agir contre la conjuration de Varsovie. cette note. disons-nous, était connue. et par conséquent d'autant plus évita-t-on d'avoir le quorum. „à cause du désagrément de la note proposée".

A la séance du matin. on donna lecture de la note de l'ambassadeur et on envoya à ce dernier Sułkowski avec la mission de lui faire des représentations. Comme on le sait, Igelström le reçut si bien que Sułkowski. à son retour du château. fut frappé d'apoplexie et expira. On profita de cette circonstance. et la séance fut suspendue sans qu'aucune décision eût été prise. Néanmoins Igelström força Stanislas Auguste à convoquer une nouvelle séance pour cinq heures. A cette séance Ankwicz déclara: „Ce que Sułkowski devait proposer. je le propose." A ces mots éclate une certaine confusion à la faveur de laquelle le conseiller Szwykowski. sans en donner les motifs. sort de la salle et s'enfuit. Tout aussitôt Mieczkowski, un page et un courtisan du Conseil se mettent à sa poursuite. Mieczkowski crie à la sentinelle: „Barre-lui le chemin avec ta carabine. ne le laisse pas passer!" On retient le fugitif et on le ramène dans la salle des délibérations. Ankwicz se serait alors écrié: „Dussé-je mourir demain. je lirai". En vain demande-t-il à plusieurs reprises si l'on consent à faire droit à la

requête de l'ambassadeur; on garde le silence. Il exige un vote personnel. — Même silence. Le Primat se décide enfin à prononcer ces paroles: „La même tyrannie qui nous a forcés de supprimer les décorations, veut nous forcer à juger „les insurgés". Et Zabiello d'ajouter: „Le silence général témoigne de notre accord unanime; nous avons un précédent: car c'est de cette manière qu'à la Diète de Grodno a été votée l'affaire avec la Prusse". Les membres présents se séparèrent aussitôt, sans même avoir signé le procès-verbal.

Le Conseil permanent — ainsi qu'avec raison l'affirmait Simon Kossakowski — ne répondit pas au dernier moment à l'attente d'Igelström; celui-ci seul dut combattre l'insurrection.

L'auteur ici nous fait un portrait d'Igelström, il nous montre comment ce général envisageait la situation, quel plan d'action il conçut et ce qu'à Pétersbourg on pensait de ce plan. Enfin il examine si les Russes se proposaient de s'emparer de l'arsenal et de désarmer une partie de la garnison polonaise; il penche pour l'affirmative dans cette question.

En terminant l'auteur fait remarquer que le complot qui directement amena le soulèvement du 17 avril, fut purement militaire; il étudie l'affaire de la réduction, nous présente un tableau des officiers et des soldats de la garnison de Varsovie. Il explique en détail l'alliance organique qui existait entre certains corps de la garnison de Varsovie et les basses classes de la population de la capitale, alliance grâce à laquelle la réduction avait une telle importance aux yeux de toute la population. La réduction conduisait systématiquement les anciens soldats, blanchis sous les armes et connaissant à fond leur métier, à entrer dans les rangs de l'armée russe. Sous ce rapport les autorités russes déployèrent une vaste activité, secondées en leurs efforts par quelques officiers polonais — heureusement peu nombreux — séduits par l'appât de grosses récompenses. D'après les actes de la Députation d'enquête on peut se représenter avec la plus grande précision ce trafic de consciences, opéré ouvertement à Varsovie. Cette tragique corruption du soldat polonais fut la cause la plus réelle du mouvement du 17 avril. Elle fit entrer un certain nombre d'officiers et de soldats dans l'armée russe. Il faut avouer que dans les régiments moscovites contre lesquels Varsovie eut à combattre se trouvait un assez fort contingent de Polonais. S'appuyant sur les dépositions des

officiers russes-polonais l'auteur nous découvre les voies diverses par où des hommes qui, d'autre part, constituaient des éléments nationaux non méprisables, parvinrent dans l'armée russe. Pour la plupart, c'étaient d'anciens confédérés de Bar, des gens recrutés pour le service de la Russie par les magnats ayant accepté le rôle de fournisseurs de troupes à la Russie (le prince Xavier Lubomirski), par les hommes de Targowica (Ożarowski, Miączyński). Les armées russes enrôlaient de force les paysans, les achetaient souvent et en remplissaient leurs rangs. Pauvres malheureux, en vérité! Sans exception, en 1794, ils vont passer dans les bataillons polonais; ils raconteront avec la plus grande simplicité devant la Députation d'enquête tout leur dramatique exode dont on ne pouvait pourtant pas leur faire porter la responsabilité.

Et maintenant après le vote d'une levée de 100 000 hommes, après la campagne de 1792, alors que le service dans l'armée polonaise cessait d'être borné à la perception des impôts, aux saisies, à l'exécution des feux de salves pendant les banquets du tribunal, alors qu'enfin il y était permis de verser son sang pour la patrie le soldat ne voulait plus entrer dans l'armée russe. Il l'eût plutôt quittée; le capitaine Bulhak exposa devant la Députation d'enquête, comme quoi, en 1788, du seul régiment des hussards de Sollohub, douze officiers avaient passé dans les rangs polonais. Les Actes de la Députation, en ce qui concerne le racolage, nous dévoilent les difficultés que rencontrait cette opération à Varsovie, à quels subterfuges, à quels expédients il fallait avoir recours pour toucher ces cinq roubles par tête. Les craintes, les suspicions commencèrent par gagner tout d'abord les simples soldats qui, plus tard, exigèrent de leurs officiers qu'on les conduisît à l'insurrection. „Les fantassins, écrivait-on à Ignace Potocki, n'ayant plus de confiance en leurs officiers, mettent à leur tête des sous-officiers. Tout ce monde s'en va vers Cracovie, au risque d'y laisser les os".

Les efforts de Stanislas Auguste furent impuissants à contenir cet entraînement, même chez les uhlans de Koenig. Dans chaque régiment il y avait des officiers qui sympathisaient avec cet état d'esprit des soldats, qui le dirigeaient même. Parfois c'étaient des hommes de haute valeur, tels que Fiszer ou Erasme Mycielski; parfois aussi c'étaient de simples militaires, officiers sortis des rangs, et pour qui l'insurrection était le moment „où les officiers doivent montrer comment ils savent penser patriotiquement, comment ils

savent se distinguer". Parmi les plus anciens, plus d'un se décidera à la dernière heure, comme Boguslawski en 1830, c'est-à-dire avec une certaine révolte intérieure; mais il y en aura qui, le 17 avril, ne seront pas présents à leur régiment, et qu'ensuite Kościuszko fera emprisonner sans pitié.

Pour terminer l'auteur nous raconte les derniers préparatifs de l'insurrection.

---

5. A. BRÜCKNER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego, Serya druga** *(Beiträge zur polnischen Sprachgeschichte, 2. Reihe).*

Die neuen Beiträge charakterisieren in erster Reihe Etymologien und Lautgesetze, wie sie heute mehrfach auftreten. Es wird gezeigt, wie äußerlich dabei verfahren wird und wie die Grundforderungen jeder Etymologie und Phonetik einfach vernachlässigt werden. Der Etymologe kümmert sich nicht um die Geschichte des Wortes und reißt es aus seinem unmittelbaren, natürlichen Zusammenhange heraus; dafür sucht er in Wörterbüchern nach einer ähnlichen sprachlichen Erscheinung; so kommt eine Etymologie zustande, die nur dazu dient, um von einem Nachfolger durch eine gleich treffende verdrängt zu werden. Daher sind viele moderne Etymologien (auf slawischem Gebiet) einfach wertlos; die Resultate dieser Art des Etymologisierens werden an dem Buchstaben *ch* (im Bernekerschen Etymologischen Wörterbuch) illustriert: von den über 70 Nummern einheimischer Wörter (die fremden, türkischen u. s. w. abgerechnet) ist wirklich sicher erklärt — ein einziges *chodъ* = ὁδός, was übrigens seit jeher feststand und was nur von neuren Forschern verdorben wurde, die sein *ch* falsch deuteten; alles andere ist dunkel (die größere Hälfte der mit *ch* anlautenden Wörter soll zudem auf Lautnachahmung beruhen, was ganz unzutreffend ist). Und doch kann man auch auf rein slawischem Grund diesen Rätseln mehrfach beikommen. Zugleich wird auf zahlreiche Worttäuschungen aufmerksam gemacht, die den Etymologen irre führen; niemand zweifelt daran, daß z. B. *ochota* 'Lust' zu *chotěti* 'wollen' gehört und doch haben beide Wörter nichts miteinander zu tun. Ähnliche Fälle wiederholten sich häufig, namentlich bei scheinbaren Fremdwörtern; so steht es z. B. mit *banja* 'Bad', das mit *bain* etc. außer der Bedeutung nichts gemein hat, oder

mit poln. *chąsa*, serb. *chusa* 'Raub', das weder mit der Hanse noch mit Korsaren zusammengeht, sondern ein urslawisches Wort ist, das ja schon Suidas verzeichnet. Hauptsächlich werden polnische Wörter herangezogen und aus ihnen wird auch eine Reihe salabischer, die bisher jeder Erklärung spotteten, oder ganz falsch erklärt wurden, ohne weiteres gedeutet (*tworseika, wôchwe, sagle, jocel* u. s. w.; *bias* 'Zorn' wird als deutsch *böse* erwiesen).

Ähnlich steht es mit manchen neueren „Lautgesetzen". Unrichtige, oberflächliche, zufällige Beobachtungen, bloße Einfälle werden zu Lautgesetzen erhoben und dienen als Grundlage für Etymologien, wobei wiederum die Geschichte und die Zugehörigkeit der Erscheinungen einfach ignoriert werden. So verhält es sich mit dem in den Indogermanischen Forschungen IV aufgestellten Gesetz über die sekundäre Palatalisierung im Slawischen, die mit dem Akzent in Zusammenhang gebracht wird; Tausende von Beispielen, von denen schon jedes einzeln genügt, um das „Gesetz", zu Fall zu bringen, wurden einfach als Analogiewirkungen beseitigt. Und ebenso verhält es sich mit dem neuesten Versuch, die Torbiörnsson'sche Deutung der Liquidametathese auf Grund polnischer Präpositionalverbindungen wieder zu Ehren zu bringen. Weil sich mehrfach im XIV. und XV. Jahrh. die Schreibweise *otewrocił, we głowach*, findet, wird behauptet, daß wie in *zemną* das *e* auf Grund von *sъmъnoją* entstanden ist, so auch *we głowach* ein *vъgъlovachъ* voraussetzt. Auch hier genügt ein einziges Beispiel, das alte Kompositum *zdrowie*, das nach diesem „Gesetz" *zedrowie* (*sъdъrowie*) lauten müßte, um dem „Gesetz" den Boden zu entziehen, aber Verf. begnügt sich nicht damit, sondern führt durch alle mittelalterlichen Denkmäler die Untersuchung, die mit demselben negativen Ergebnis endigt.

Ein dritter Beitrag beschäftigt sich mit Dialektologie; da eine vorläufige Darstellung polnischer dialektischer Verhältnisse zu weitgehenden Folgerungen mißbraucht wurde, wird deren Bedeutung auf das richtige Maß zurückgeführt. Namentlich werden die falschen Vorstellungen über Entstehung und Verbreitung sowie Tragweite des sog. Masurierens, d. i. des Ersatzes von *cz, ż, sz*, durch *c, z, s*, richtig gestellt; es wird gezeigt, von wo der Prozeß ausgegangen ist und wie seine Verbreitung keinerlei geographische oder gar ethnographische Schranken kennt, teilt er doch sogar Schlesien in zwei Gebiete und verliert daher eo ipso jegliche Bedeutung. Der

Schluß, daß die polnische Schriftsprache, weil sie nicht „masuriert“, in einer nichtmasurierenden Gegend, nämlich in Großpolen, entstanden sei, wird ebenso als völlig verfehlt erwiesen, wie dem Einfluß von Warschau die Einbuße des verengten *á* abgesprochen wird. Die Isophonen des Polnischen haben bei dem merkwürdigen Konservatismus der Sprache keinerlei tiefere Bedeutung, können höchstens bei Fragen späterer historischer Kolonisation mit verwendet werden.

Ein vierter Abschnitt zerstört die Illusionen, die als sog. historische Argumente in dem neu entbrannten, sonst nur lau geführten Kampf um eine Reform der polnischen Orthographie angeführt werden. Der Verf. greift in den Streit selbst, der ihn nicht wenig aufregt, nicht ein; er widerlegt nur die scheinbaren historischen und phonetischen Gründe, mit denen gekämpft wird. Da die polnische Orthographie in allen zweifelhaften Fällen eine durchaus etymologische, ja nicht phonetische ist oder sein will, so liegt die Entscheidung der Streitfälle jedesmal auf der Hand. So zeigt Verf., wie die Schreibung *biedz* statt *biec* entstanden ist, wie sie von einem einzigen Zeitworte, dessen Inf. kenntlich gemacht werden sollte, ausgegangen ist und, da jener Grund nicht mehr zutraf, längst hätte ausgemerzt werden sollen; wie statt der nur phonetischen, also falschen Schreibung — *ja* (Endungen u. a. der Fremdwörter) und der ebenso falschen mit — *ya* nur die Wiedereinführung der alten und etymologischen Schreibung mit — *ia* (*Maria* u. s. w.) alle Zweifel und Streitigkeiten beseitigt, wobei der Verf. mit Märchen aufräumt, die von dem angeblichen Übergang (Kürzung!) eines *Marýja* zu *Márja* vorgebracht und geglaubt werden. Ebenso werden andere strittige Punkte erledigt, so wird auch gezeigt, wie falsch es war, auf die Schreibung des *ǫ*-Vocals mit *ą* irgendwelche phonetische Schlüsse zu bauen.

Um diese Hauptausführungen gruppieren sich verschiedene Erörterungen dunkler Punkte aus polnischer (und slawischer) Sprachgeschichte. So wird erwiesen, daß die Partikel *iże* 'daß' kein „erstarrter Nom. Sing. des Pronom. der 3. Pers.“ ist, sondern einfach die Copula *i* + *że* (gerade wie der Deutsche noch im XVI. Jahrh. *und* = *daß* gebraucht), und daß die Herleitung von *eże*, angeblich aus *jeże* 'daß', durchaus nicht nur auf lautlichem Wege möglich erscheint; vgl. ferner die richtige Erklärung von poln. *też* (nicht = südslaw. *teže*), *przecie*, die Zurückweisung eines poln. *biez* für *bez* 'ohne' u. dgl. m. Es wird eine Anzahl von Fragen über die Heimat und die sprachlichen

Eigentümlichkeiten des Puławer Psalters erörtert, über das Polnisch der Krakauer Deutschen auf Grund des Vokabulars von 1539, über Einzelheiten der polnischen Grammatik des Statorius vom J. 1568 u. s. w. Zahlreiche Etymologien, *Bzura* aus *Brzura*, *jałowiec*, *gmyrać*, verschiedene Lehnwörter namentlich auch aus dem Hebräischen, zu denen jedoch *kiełbasa* 'Wurst' auf keinen Fall gehören kann, werden eingehend besprochen, außerdem wird lexikalisches Material, dann Beiträge zur Geschichte des alten Kirchenliedes sowie einige kultur- und literarhistorische Einzelheiten beigesteuert.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5. Marca 1911

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 3. Mars. 1911.

Sommaire. Séances du 13 et du 20 mars 1911.
Résumés: 6. J. COLLIJN. Rapport sur les livres polonais qui se trouvent dans les Bibliothèques Suedoises.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 MARS 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

M. Mann: »Rozwój syntezy literackiej od jej początków do Gervinusa«. *(L'évolution de la synthèse littéraire)*. 8-o, p. 131.

M. St. Schneider présente son travail: „*Le role des oiseaux dans le drame de Jules Słowacki »Balladyna«*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Br. Piłsudski: „*Matériaux linguistiques et folkloristiques concernant la tribu »Ajnu« de l'archipélague japonais*".

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Chybiński: „*La tablature des orgues de Jean de Lublin (1540)*". II-e partie.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 MARS 1911.

PRESIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. W. TOKARZ: „*L'action de la Diète de Grodno pendant l'année 1794*".

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. ZACHOROWSKI: „*La juridiction synodale en Pologne*".

Résumés

6. DR. J. COLLIJN, Oberbibliothekar in Upsala: **Sprawozdanie o książkach polskich, znajdujących się w Bibliotekach szwedzkich.** ***(Bericht über polnische Büchersammlungen in schwedischen Bibliotheken).***

Vor mir liegt ein mit goldenen und schwarzen Lettern auf weisser Seide gedrucktes Buch, in einem braunroten Lederband, dessen beide Deckel der polnische Adler mit dem Wasawappen in Gold schmückt. Dieses schöne, mit der Hand ausgeführte Exlibris, füllt die ganze Fläche des kleinen Quartbandes aus und ist von Linieornamenten und Eckenstempeln, gleichfalls in Gold umgeben. Auf dem ersten Seidenblatt kehrt dasselbe Wappen wieder, mit der Hand in Schwarz und Gold gezeichnet, in einer cartoucheartigen Figur. Die umgebende Bordüre ist aus Garben („Vasar"), Löwen und 3 Kronen komponiert. Unten steht die Jahreszahl: Anno DNI MDCXI. Dann folgt der Titel des Buches in Golddruck: IVRIS // VNIVERSI // CONCLVSIO // AD // SERENISSIMVM PRINCIPEM // VLADISLAVM // RELIGIOSISSIMAE MAIESTATIS // SIGISMVNDI TERTII // POLONORVM, SVECORVM, // GOTHORVM, VANDALORVM REGIS, // MOSCHOVIAE, AC TOTIVS // SEPTENTRIONIS TRIOMPHATORIS // MAGNIFICENTISSIMI // FILIVM PRIMOGENITVM. // CHRISTOPHORI CAROLI NISCICKI // DE RADZANOVVO. // ROMAE. Das Buch ist auf der letzten Seite datiert: Mensis Maij Ann. MDCXI. Estreicher erwähnt es kurz T. XXIII: 161 mit Verweisung auf Niesiecki's *Korona polska* III: 371. Indessen ist es nicht die Seltenheit des Buches, auch nicht seine vom Geschichtspunkte des Bibliophilen so luxuriöse Ausstattung, die es so bemerkenswert machen. Seinen grössten Wert erhält es durch eine Aufzeichnung auf einem Vorsatzblatt am Schlusse, die uns bündig und klar über seine Provenienz unterrichtet, sowie über die Schicksale der pol-

nischen Bibliothek, der es einmal einverleibt war. Der Wortlaut der Eintragung, die von einem schwedischen Kriegsmann bei der Eroberung Warschaus im Aug. 1655 gemacht wurde, ist der folgende: *Denna Book togh iagh Underteeknat utj Kongl. Maij:tz Bibliotheck utj Pahland* (später von derselben Hand hinzugefügt. *och Warschow) ner det under Kriget blej skiöflat, som skiedde den 11 Augustj A:o 1655. Måns Jonszon Blix manu propria*, d. h.: Dies Buch wurde von Unterzeichnetem in Sr. Kgl. Majestät Bibliothek in Polen und Warschau genommen, als sie während des Krieges geplündert wurde, was geschah am 11 August A:o 1655. Måns Jonszon Blix.

Dies schätzbare Buch gehört jetzt der Stifts- und Gymnasialbibliothek zu Linköping.

Bücher und Handschriften, die einst polnischen Büchersammlungen angehörten, sind in schwedischen öffentlichen und privaten Bibliotheken keineswegs selten, und auch in den schwedischen Archiven, speziell im Reichsarchiv zu Stockholm liegen viele Akten und Dokumente polnischer Provenienz, die für die polnische Geschichte von Wichtigkeit sind. Die Kriegsbeuten aus den schwedisch-polnischen Kämpfen des 17 und 18 Jahrhunderts waren es, die die schwedischen Bibliotheken um diese Bücher und Manuskripte bereicherten, wie auch unsere Museen und Schlösser viele polnische Denkwürdigkeiten aus diesen Zeiten aufzuweisen haben, sicher weit zahlreichere, als dies bisher nachgewiesen werden konnte. So wurde erst neulich die Anwesenheit zweier polnischer Reichsstandarten, der Sigismundus III und Johann Kasimirs, in der Kgl. Leibrüstkammer in Stockholm konstatiert [1].

Während meines vorjährigen Besuches in Krakau forderte mich der Generalsekretär der Akademie der Wissenschaften, Herr Prof. B. Ulanowski auf, eine kurzgefasste Zusammenstellung der schwedischen Bibliotheken, in welchen Reste polnischer Büchersammlungen vermutet werden dürfen, oder die einzelne für die polnische Bibliographie wichtige Arbeiten besitzen, der Akademie einzureichen. Indem ich nun daran gehe, dieser ehrenvollen Aufforderung, so gut mir dies möglich ist, nachzukommen, muss ich vorausschicken, daß diese Zusammenstellung gegenwärtig in keiner Weise erschöp-

[1] R. Cederström: *Från statens trofésamling. Två polska riksbanér* (1911).

fend gemacht werden kann; dies muß vielmehr künftigen Forschungen vorbehalten bleiben, die den Spezialzweck verfolgen, in den schwedischen Bibliotheken Polonica aufzuspüren. Meine Absicht ist nur, in dieser vorbereitenden Übersicht auf die alten polnischen Büchersammlungen, diese wichtigen Quellen polnischer Geschichte und Bibliographie, die zum großen Teil ungekannt in schwedischen Bibliotheken schlummern, aufmerksam zu machen und, soweit mir dies meine Kenntniss dieser Bibliotheken gestattet, auf die besten Fundgruben hinzuweisen. Schliesslich mag man es mir verzeihen wenn meine Darstellung bei der ältesten und reichsten derselben, an die mich meine Berufstätigkeit knüpft, mit Vorliebe verweilt.

Wiederholt, wenn auch nicht allzuoft sind schwedische Bibliotheken von polnischen Gelehrten besucht worden, die hier nach Polonicis forschten. Eine systematische Untersuchung oder Durchforschung hat jedoch nicht stattgefunden, weder von polnischer, noch von schwedischer Seite. Die polnischen Studien in Schweden waren im allgemeinen auf speziellere Ziele gerichtet, z. B. Copernicana, die Geschichte Sigismundus III u. s. w. Ich bin indessen überzeugt, daß eine systematische, mit vereinten polnischen und schwedischen Kräften durchgeführte Durchforschung der schwedischen Bibliotheken, der kleineren sowohl wie der grösseren, in mehr als einer Hinsicht die wissenschaftliche Arbeit in beiden Ländern fördern und eine reiche Ausbeute ergeben würde.

Schon im 18 Jahrh. wurde Schweden von zwei hervorragenden Polen, Zaluski und Albertrandi, besucht. Graf Joseph Andreas Załuski, Groß-Referendarius von Polen und Titularbischof von Kiew, ist sicher der größte Bibliognost, den dieses an Bücherfreunden so reiche Land je besessen hat. Bei Gelegenheit eines Besuches in Schweden in den Dreissiger Jahren des 18 Jhs. suchte er, unter anderen, Erik Benzelius den Jüngeren in Upsala, den gelehrten Bibliothekar und nachmaligen Erzbischof von Schweden († 1740), auf[1]. Diese Bekanntschaft war es sicherlich, die Załuski zur Erwerbung einiger seltener schwedischer Erstlingsdrucke verhalf, die nun, ebenso wie die übrigen Bände der Zaluski'schen Bibliothek, mehrere Hunderttausende zählend, in der Kaiserl. Bibliothek zu Sankt Petersburg aufbewart werden, wohin sie i. J. 1797 auf Befehl Katharinas II gebracht wurden.

[1]) Janozki: *Lexicon derer itztlebenden Gelehrten in Polen*. Th. 2, (1755), S. 32.

Der polnische Historiker Johann Albertrandi, Titularbischof von Zenopolis und Bibliothekar König Stanislaus Augustus, hatte sich in dessen Auftrag 1782—85 in Italien aufgehalten, um daselbst polnische historische Dokumente aufzuspüren und abzuschreiben. In derselben Absicht reiste er in den Neunzigerjahren des 18 Jhs. nach Schweden und besuchte u. a. Stockholm, Upsala, Linköping und Skokloster. Lidén nennt ihn im J. 1791 den „nuvarande Polske Legations Predikanten i Stockholm, den vittre Canonicus H:r Albertrandi"; also war er der polnischen Gesandschaft in Stockholm als Prediger attachiert[1]). In der Czartoryskischen Bibliothek zu Krakau befindet sich unter der Signatur ms. 2418 Albertrandis s. g. *Iter Sueticum complectens: I. Manuscriptos codices repertos et exscriptos. II. Manuscriptos codices visos duntaxat et indicatos, nec non chartas.* Dieses Iter ist eigentlich nur ein Index zu den polnischen Akten, Briefen und sonstigen Dokumenten, die Albertrandi gelegentlich seiner Studien an schwedischen Bibliotheken untersuchte und grossenteils abschrieb. Der größte Teil seiner Abschriften ist indessen, wie man glaubt, nach Petersburg gewandert.

Von Albertrandis schwedischem Material ist nichts herausgegeben worden, ein Teil desselben ist jedoch von einem späteren polnischen Forscher, der gleichfalls Schweden besuchte und ein Buch über diese seine Reise geschrieben hat, dem Grafen Ernst Tyszkiewicz verwendet worden. Seine *Listy o Szwecyi* erschienen 1846 in Vilna; diese Reisebriefe sind von recht großem Wert und Interesse, besonders wegen ihrer Angaben über polnische Handschriften in schwedischen Bibliotheken. Weniger wertvoll ist dagegen die Reiseschilderung, die Graf Alex. Przeździecki unter dem Titel *Szwecya i pisma rozmaite*, auch in Vilna gedruckt, ein Jahr vorher herausgab; auch diese enthält immerhin eine oder die andere eingestreute Notiz über schwedische Bibliotheken.

In diesem Zusammenhang muss eine weitere Forschungsreise nach den schwedischen Bibliotheken erwähnt werden, obwohl sie nicht von einem Polen, sondern von einem Böhmen, dem gelehrten Benediktinerpater Beda Dudík, dem Reichshistoriographen von Mähren ausgeführt wurde, der i. J. 1851 Schweden besuchte. Die reichen Resultate seiner Forschungen hat er in seinem Werke For-

[1] *Brefväxling imellan Erik Benzelius d. y. och Gustaf Benzelstierna* (1791), S. 148, Note 34.

schungen in Schweden für Mährens Geschichte (1852) niedergelegt. Obwohl er bei seinen Studien in den schwedischen Bibliotheken und Archiven hauptsächlich Bohemica im Auge hatte, hat er daneben wichtige Mitteilungen über Polonica sowie interessante Aufklärungen über die Schicksale der von den Schweden eroberten Bibliotheken beigebracht. Dudík war für die schwedische bibliographische Forschung von der größten Bedeutung, denn aus seiner streng wissenschaftlichen Schule ist unser hervorragender schwedischer Bibliograph G. E. Klemming hervorgegangen.

Die Copernicana der Universitätsbibliothek von Upsala, größtenteils Bücher aus dem Besitz des großen Astronomen mit eigenhändigen Anmerkungen, sowie die zahlreichen übrigen Warmiensia dieser Bibliothek haben viele Forscher, polnische und deutsche, nach Upsala gelockt. Der erste, den wir erwähnen müssen, ist L. Prowe, Gymnasiallehrer in Thorn, der in seinen Mittheilungen aus schwedischen Bibliotheken und Archiven (1853) eine Reihe Copernicana, aber auch wichtige Akten zur Geschichte Preussens und Ermlands verzeichnet. Der treffliche ermländische Forscher Prof. Franz Hipler, Regens des bischöflichen Seminars zu Braunsberg, hat Schweden freilich nicht selbst besucht, jedoch mehrere wichtige warmiensische Akten von hier aus entlehnen können, welche er in seinem ausgezeichneten Werke *Analecta Warmiensia* (1872) beschreibt; er erörtert darin, sowie in dem für die Copernicusforschung so bedeutungsvollen *Spicilegium Copernicanum* (1873) ausführlich die Schicksale der ermländischen Bibliotheken und Archive während der Schwedenzeit.

Von geringerer Bedeutung sind hingegen die *Analecta Warmiensia* des braunsbergischen Subregens Dr Kolberg (1880); er hatte 1878 Upsala und Stockholm einen kurzen Studienbesuch abgestattet.

Einige Jahre vorher hatte ein anderer Gymnasiallehrer aus der Copernicusstadt Thorn, M. Curtze, Schweden besucht. Er hielt sich hier 1875 einige Zeit auf und entdeckte während derselben einige Copernicana, die er in *Reliquiae Copernicanae* (1875) und *Inedita Copernicana* (1878) beschrieben hat.

In letzter Zeit sind die Copernicusforschungen in schwedischen Bibliotheken von Dr L. Birkenmajer, Professor an der Universität Krakau, wieder aufgenommen worden, der Schweden in den Jahren 1897 und 1908 zweimal besuchte und eine Menge neuer

und wichtiger Copernicana entdeckte. Die Resultate seiner ersten Reise liegen vor in dem epochemachenden Werke Mikołaj Kopernik, erster Teil, unter dem Titel: *Studya nad pracami Kopernika, oraz materyały biograficzne* (1900); über die neuen Funde seiner zweiten Reise hat er unter dem Titel *Nova Copernicana* (1909) vorläufige Mitteilung gemacht, und hatte die Güte, auch einige vom Schreiber dieser Zeilen in Upsala und Strengnäs aufgefundene Copernicana beizufügen.

Ausser von Prof. Birkenmajer sind schwedische Bibliotheken in der letzten Zeit von folgenden polnischen Gelehrten und Bibliothekaren besucht worden:

Prof. Alex. Hirschberg, Kustos am Ossolinskischen Institut zu Lemberg. Er hat über seine Reise, während welcher er hauptsächlich im Reichsarchiv zu Stockholm, in Skokloster und Upsala studierte, den folgenden Aufsatz veröffentlicht: *Z wycieczki naukowej do Szwecyi* (1896).

Dr J. Korzeniowski, Kustos an der Jagellonischen Universitätsbibliothek zu Krakau.

Dr. E. Barwiński, Kustos an der Universitätsbibliothek zu Lemberg; er studierte 1909 im Reichsarchiv zu Stockholm, wo er besonders die auf Sigismund III bezüglichen Dokumente aus den Jahren 1587—92 durchging.

Wie aus dieser Übersicht über die polnischen Forschungsreisen nach Schweden erhellt, waren eigentlich nur Handschriften, Akten und Dokumente die Gegenstände des Interesses von polnischer Seite; hingegen sind die älteren polnischen Drucke, die sich in unsern schwedischen Sammlungen befinden, bis jetzt wenig oder gar nicht beachtet worden. Und doch dürfte ihre Anzahl keineswegs gering sein, denn wie ich weiter unten zeigen werde und wie z. T. schon bekannt ist, bewahren die schwedischen Bibliotheken Reste von bedeutenden polnischen Büchereien aus dem 16 und 17 Jahrhundert, die auch an älterer gedruckter Litteratur reich gewesen sein müssen.

Eine Untersuchung derselben, die von schwedischer Seite bisher auf Hindernisse hauptsächlich sprachlicher Natur gestossen hat, würde vermutlich einen oder den anderen neuen Beitrag zu Estreichers einzigdastehendem bibliographischem Werk liefern.

Unsere schwedischen Bibliotheken sind im Allgemeinen, freilich

z. T. nach veralteten Prinzipien, wohl katalogisiert, aber nur, soweit der Inhalt der Bücher in Betracht kommt. Sekundäre Dinge, wie die Ausstattung, der Einband, die Herkunft, etc., sind ganz unberücksichtigt geblieben, — dies ist ja wohl auch in den meisten anderen Bibliotheken der Fall —, soweit es sich nicht um einen der prächtigsten Schätze handelt, wie die Teufelsbibel in Stockholm oder der Codex argenteus in Upsala, deren merkwürdige Geschichte Aufmerksamkeit erregt hat und von denen jedes Schulkind weiss, daß sie aus Prag stammen. Wie wenig man sich früher bei uns um die rein bibliophile Seite der Bücher kümmerte, beweist der Umstand, daß ich bei meiner Untersuchung der Inkunabeln der Universitätsbibliothek Upsala einen prachtvollen Grolierband entdeckte, der zur Hälfte mit grauer Pappe überklebt, unter dieser aber, wie sich zeigte, ausgezeichnet erhalten war.

In den älteren Werken über die Geschichte der Universitätsbibliothek zu Upsala[1]) und der Kgl. Bibliothek zu Stockholm[2]), werden natürlich, wenn auch nur in großen Zügen, die Vermehrungen erwähnt, die diese Bibliotheken zur Zeit der Kriegsbeuten erfuhren. Aber im Detail ist man auf dieses so interessante und aus vielen Gesichtspunkten wichtige Thema noch nicht eingegangen, hauptsächlich, weil es an Arbeitskräften fehlte. Gleichwohl ist in Upsala ein Anfang hierzu von dem Bibliothekar a. D. Dr C. Annerstedt, dem Geschichtsschreiber der Universität Upsala, gemacht worden, der für seine Schilderung der Geschichte der ihm anvertrauten Bibliothek[3]) deren Sammlungen an mittelalterlichen Handschriften und Inkunabeln auf ihre Provenienz hin untersuchen liess. Der Verfasser dieser Zeilen ist dann in seinen gedruckten Inkunabelkatalogen[4]) mehr im Detail auf die Provenienz der verschiedenen Bücher eingegangen, wobei es ihm gelang, mehr als eine beachtungswerte Aufzeichnung über die Schicksale ans Licht zu ziehen, denen sie unterworfen waren, ehe sie in schwedischen Büchereien landeten. Es muß daher schon hier ausdrücklich bemerkt werden, daß die Kataloge der schwedischen Bibliotheken in der

[1]) O. Celsius: *Bibliothecae Upsalensis historia.* Ups. 1745.

[2]) M. v. Celse: *Bibliothecae regiae Stockholmensis historia.* Holmiae 1751.

[3]) C. Annerstedt: *Upsala universitetsbiblioteks historia intill år 1702.* Stockh. 1894.

[4]) I. Collijn: *Kataloge der Inkunabeln der schwedischen öffentlichen Bibliotheken.* 1. Västerås 1904. 2. Upsala 1907. 3. Linköping 1909.

Regel bei der Feststellung der Provenienz der Bücher keine Hilfe gewähren. Eine Ausnahme bildet nur Aminsons Katalog der Stift- und Gymnasialbibliothek von Strengnäs, auf den ich unten zu sprechen komme. Ein sicheres Resultat dürfte nur die minutiöse Untersuchung jedes Regals, jedes Buches ergeben. Eine Katalogisierung nach Einband und Provenienz ist ein wichtiges Desideratum. Wo indessen keine Eintragungen vorhanden sind und der Einband nicht mit einem Deckelstempel oder einem Superexlibris geschmückt ist, hört die Erforschung der Provenienz auf, wofern nicht erhaltene Originalkataloge hierüber aufklären.

In einigen schwedischen Bibliotheken, wie der Kgl. Bibliothek in Stockholm und der Univ.-Bibliothek zu Upsala giebt es eine Anzahl solcher Originalkataloge, die den eroberten Bibliotheken Gesellschaft leisteten, sowie Verzeichnisse aus der Feder von Personen, die damit beauftragt waren, diese Bibliotheken in Empfang zu nehmen. Es ist klar, daß solche Kataloge bei derartigen Untersuchungen treffliche Dienste leisten, doch muß man sich auch der Tatsache erinnern, daß oft verschiedene Umstände eine Verminderung der unsprünglichen Sammlungen bewirkt haben. Während der abenteuerlichen Märsche und Rückzüge Karls X. Gustaf in verschiedenen Teilen der polnischen Republik wurde gar manche Beute im Stich gelassen oder zurückerobert, freilich nicht immer von den rechtmässigen Eigentümern, und so von Freund und Feind zerstreut. Auch von Feuersbrünsten sind die schwedischen Bibliotheken nicht verschont geblieben: bei dem Brande des Stockholmer Schlosses (1697) erlitt die kgl. Bibliothek, die daselbst untergebracht war, unersetzliche Verluste: nach Celsius wurden 17386 gedruckte Bände und 1103 Handschriften Raub der Flammen. Die Universitätsbibliothek von Abo wurde beim Brande dieser Stadt i. J. 1827 vollständig zerstört und auch die reiche Stiftsbibliothek von Strengnäs ist in späterer Zeit von Feuer heimgesucht worden. Nicht zum wenigsten haben planlose Dublettenauktionen, die bis in unsere Tage hinein fortgesetzt wurden, und bei denen auf die historische Provenienz der Bücher nicht die geringste Rücksicht genommen wurde, die Bibliotheken vieler von diesem Gesichtspunkt aus interessanter und wertvoller Werke beraubt. Wer weiss, ob nicht z. B. Copernicus' eigenes, so lange von Prof. Birkenmajer gesuchtes Exemplar von Johannes Regiomontanus' Epitome in Almagestum Ptolomei

(1496) diesen Weg gewandert ist und nun vergessen auf einem staubigen Regal in irgend einer Privatbibliothek steht?

Es kann also zur Einleitung ausgesprochen werden, daß wir nur in großen Zügen wissen, daß sich in unseren öffentlichen Bibliotheken Reste von vielen berühmten ausländischen Bibliotheken befinden, die schwedische Sieger aus Riga, Braunsberg, Würzburg, Posen, Olmütz, Prag u. s. w. heimgebracht haben. Wie umfangreich diese Sammlungen einst waren und wieviel von ihnen noch übrig ist, können wir meist nur annähernd angeben. Von den kleineren Büchersammlungen, die gleichzeitig das Schicksal der großen teilten, wissen wir wenig oder nichts. Das ist ja nicht so verwunderlich, wenn es den älteren Forschungen nicht einmal gelungen ist, festzustellen, wie es sich mit zwei so großen und ansehnlichen Bibliotheken verhält, wie es die kurfürstliche in Mainz und die königliche in Warschau waren. Was die erstere betrifft, so soll sie ja nach alter Tradition auf dem Meeresgrund liegen, nichtsdestoweniger konnte ich aber in der Universitätsbibliothek von Upsala zahlreiche Bücher, darunter luxiös gebundene Dedikationsexemplare, nachweisen, die nicht weniger als 5 mainzischen Kurfürsten und Erzbischöfen gehörten, vom Ende des 16. Jhs. an bis zum Jahre 1631, wo Mainz von den Schweden erobert wurde. Und was die Bücher aus Warschau betrifft, so ist es eine Tatsache, daß sowohl Upsala, wie Stockholm und Lund zahlreiche Bücher aus dem Besitze Sigismundus II August und der polnischen Wasa haben. Das Buch, das ich im Eingange meiner Zusammenstellung zitierte, ist für die Klärung dieser Frage von nicht geringer Bedeutung.

Man hat oft von den Schweden als von Bibliotheksplünderern und Bücherräubern par préférence gesprochen, als ob dies etwas nur für die schwedische Kriegsführung jener Zeit charakteristisches wäre. Das Schicksal der Bibliotheca Palatina zu Heidelberg während des 30-jährigen Krieges zeigt indessen, wie unrichtig diese Auffassung ist. Doch kann eine gewisse Planmässigkeit, mit der Gustaf Adolf und seine Nachfolger die schwedischen Bibliotheken durch eroberte Büchereien bereicherten, nicht verkannt werden. Auch der Reichskanzler Axel Oxenstierna folgte hierin dem Beispiel seines Königs und liess sich besonders die schwedischen Stiftsbibliotheken angelegen sein.

Das wichtigste Motiv, das Gustaf Adolf veranlasste, sich die Bibliotheken aus der allgemeinen Kriegsbeute vorzubehalten, war

sein Interesse und seine Fürsorge für die Universität Upsala. Im Jahre 1620 hatte er der Universität die auf Gråmunkeholm in Stockholm, in den Gebäuden des alten Franziskanerklosters untergebrachte sog. königl. Bibliothek geschenkt und hierdurch den Grund zur Universitätsbibliothek von Upsala gelegt. Er liess es sich dann angelegen sein diese Bibliothek zu erhalten und zu vermehren, und hierin kam ihm das schwedische Waffenglück zu Hilfe. Bezeichnend für die Art, wie er dabei vorging, ist, daß er mit Vorliebe Jesuitenbibliotheken mit Beschlag belegte, denn in den Jesuiten sah er die gefährlichsten Feinde des Protestantismus. Unter Christina spielten auch andere Motive mit hinein, vornehmlich die gelehrten und bibliophilen Interessen dieser Königin, die die schwedischen Feldherren zufriedenzustellen eilten.

Im folgenden werde ich versuchen, eine Übersicht über die polnischen Bibliotheken zu geben — zu Polen rechne ich hier auch die damals unter polnischer Oberhoheit stehenden Provinzen Livland, Ermland u. s. w. —, die während der polnisch-schwedischen Kriege von den Schweden erbeutet wurden und in mehr oder weniger unversehrtem Zustand über die Ostsee gebracht werden konnten.

Riga: Bibliothek des Jesuitenkollegiums.

Livland, das schon 1562 mit der polnischen Monarchie vereint war, bildete — von den dynastischen Interessen abgesehen — seit lange einen Zankapfel zwischen Polen und Schweden. Am 15. Sept. 1621 wurde Riga von Gustaf Adolf nach etwa einmonatlicher Belagerung erobert. Die Bibliothek des dortigen Jesuitenkollegiums war die erste, mit der Gustaf Adolf die Universität Upsala bereicherte. Sie wurde zunächst nach Stockholm gebracht, wo sie Gustaf Adolfs Feldprediger Johannes Bothvidi, nachmals Bischof von Linköping, i. J. 1622 dem Rektor der Universität, Laurentius Vallius, übergab.

Nach dem damals angefertigten Verzeichnis, jetzt Ms U. 271 in UB, zählte die Bibliothek Riga 893 Werke, nebst einer Anzahl ungebundener Materien, darunter vermutlich eigene Verlagsartikel des Kollegiums. Dieses Verzeichnis führt folgende, teilweise durch Feuchtigkeit zerstörte Überschrift:

„*Thesze efter Skreffne . . . haffwer H. K. M. wår allernådigste*

Herre och Konungh ifrå Jesuiternas Clöster I Rijgha och hijt till Upsala Academie nådigst förordnat och hänne härmedh begåffvat efter som Högstb:te K. M:tz Konungliglie Hof-Predicant ährewördighe och höghlärde Doctor Johannes Bothuidij them in Novembri Månat åhrs 1622 vthi Stockholm sådant Ât Academiae Upsaliensis Rectorj Doctorj Laurentio Olaj Wallio theolog. Professori inventerade". Das Verzeichnis schliesst mit einem Inventar des „Hausrats" nebst „Zinn und Messing", abgedruckt von Annerstedt. als Beilage 3 seines oft zitierten Werkes (S. 82—84).

Braunsberg: Bibliothek des Jesuitenkollegiums.

Im Jahre 1626 war der Kriegsschauplatz aus Livland in das polnische Ostpreussen verlegt worden. Hier wurde ein Ort nach dem anderen fast ohne Schwertstreich eingenommen. In Braunsberg. dem festesten Vorposten der katholischen Reaktion gegen Norden berühmt durch das von Stanislaus Hosius gegründete Jesuitenkollegium, zog Gustaf Adolf am letzten Juni 1626 ein. Die Bibliothek des Jesuitenkollegiums wurde als gute Prise weggenommen und wie die rigaische der Universität Upsala geschenkt. Der Originalkatalog dieser Bibliothek befindet sich unter den Handschriften der Bibliothek Upsala als U. 274; er ist im Jahre 1570 angelegt und enthält ein Verzeichnis von 1353 Werken. Der Titel lautet: *Catalogus librorum omnium collegij Braunsbergensis qui in Januarij initio 1570 tam in bibliotheca quam in cubiculis fratrum erant duplex prior secundum materias posterior secundum ordinem Alphabeticum authorum distinctus... Renouatus iterum et auctus anno Domini 1605.*

Frauenburg: Dombibliothek

Schon am Tage nach der Einnahme von Braunsberg stand Gustaf Adolf in Frauenburg, dem ermländischen Bischofssitz. Auch hier liess er die reiche und berühmte Bibliotheca Varmiensis. der unter andern die Bücher des Copernicus angehörten. für Upsala mit Beschlag belegen.

Die Bibliotheken zu Braunsberg und Frauenburg. zu denen sicher auch einige kleinere ermländische Bibliotheken, wie die des Kollegialstiftes zu Gutstadt. hinzugeschlagen worden waren. wurden

zugleich nachhause geschickt, und zunächst eine Zeit lang in Stockholm aufbewart, ehe sie der Universität Upsala übergeben wurden. Die Überschrift des Ms. U. 273 lautet nämlich: *Register pa de Böker, som äro komne ifrå Pryßen åhr 1626, och nu stå på Stockholms slott.* (Register der Bücher, die von Preussen im J. 1626 gekommen sind und jetzt auf Stockholms Schloss stehen). Dieses Verzeichnis, das unvollständig ist, scheint Bücher sowohl aus Braunsberg (798 Nummern), wie aus Frauenburg (428 Nrn) zu enthalten. Ein anderes, noch defekteres Register steht in U. 272: *Register på de böker som kome ifrån Braunsbergh och Frauenborgh 1626.* Am Schlusse der Handschrift befindet sich folgende Bemerkung des Bibliothekars Eenberg: *Thenne hele Catalog innehåller wid paß 2000, st. böker eller band. J. Eenberg.* (Dieser ganze Katalog enthält etwa 2000 Bücher oder Bände). Nach Upsala kamen die ermländischen Büchereien erst im Sommer 1627 und wurden zunächst in Strandbuden am Ufer des Flusses untergebracht, bis man in dem neuen Bibliotheksgebäude Platz für sie schaffen konnte.

Der Versuch, auf Grund dieser Verzeichnisse die Grösse der beiden Bibliotheken zu bestimmen, stösst auf grosse Schwierigkeiten. Sicher ist, daß sie sehr bedeutend waren, was aus der großen Anzahl von Inkunabeln und Handschriften hervorgeht, die aus ihnen der Bibliothek Upsala einverleibt wurden. So besitzen wir nun nicht weniger als 430 Inkunabeln in ungefähr 200 Bänden, die einst dem Jesuitenkollegium Braunsberg gehörten; die Zahl der Braunsberger Handschriften beschränkt sich indessen auf 7, während 61 mittelalterliche Handschriften der Bibl. Upsala aus Frauenburg stammen. Die Paläotypen, die ursprünglich der Bibliotheca Warmiensis gehörten und nun in Upsala verwahrt werden, bilden 141 Nummern in circa 100 Bänden. Annerstedt berechnet a. a. O. die Anzahl der Bände, die aus Frauenburg nach Upsala kamen, auf wenigstens 1400; der Braunsberger Katalog enthielt, wie erwähnt 1353 Nrn. Eine exakte Vorstellung davon, was von diesen beiden Bibliotheken noch erhalten ist, kann nur eine Inventarisierung des älteren Bestandes der UB geben, wobei auch die ermländischen Bibliotheksinventarien, die Hipler in *Analecta Warmiensia* (1872) veröffentlicht hat, gute Dienste leisten können.

Außerhalb Upsala giebt es nur wenige Bücher aus Braunsberg und Frauenburg, hauptsächlich in Stockholm, Strengnäs, Linköping und Lund.

Gutstadt. Heilsberg.

Nach Hiplers Angabe a. a. O. wurde auch die Bibliothek des Kollegiatstiftes zu Gutstadt von den Schweden „aufs erbärmlichste geplündert“, wie der Historiker Johannes Leo berichtet. Indessen ist es mir nicht gelungen, ein Buch aus dieser Bibliothek aufzutreiben. Doch giebt es unter den Inkunabeln der Upsalaer Bibliothek einige, die wegen der Blindstempel auf den Einbänden in dieser Stadt gebunden worden zu sein scheinen.

Was schliesslich das bischöfliche Archiv und die Bibliothek zu Heilsberg betrifft, so giebt Hipler an, daß sie „zum allergrößten Teile im zweiten und namentlich in dem dritten Schwedenkriege vom Jahre 1705 nach Schweden entführt worden ist“. Auch hierüber fehlen bestimmte Angaben; es ist ja möglich, daß eine Anzahl ermländischer Briefe und die Bücher, die durch ihre Exlibris als ehemaliger Besitz des Johannes Dantiskus erwiesen werden, aus Heilsberg stammen. Was hingegen die beiden Bände von Briefen des Dantiskus betrifft, die Upsala besitzt, so sind sie auf Umwegen dahingelangt, wenngleich auch sie ursprünglich sicher der Kriegesbeute angehörten.

Posen.

Auch während der Kriege Karls X. Gustaf wurden polnische Bibliotheken die Beute der Schweden. In welchem Masse dies der Fall war, wissen wir jedoch nicht, da einer der Artikel des Friedensvertrages von Oliva die Schweden zur Rückgabe der gemachten Beute verpflichtet. O. Celsius sagt hierüber in seiner *Bibliothecae Upsaliensis historia* (1775), S. 36 f.: „Accepimus nos duas Posnanienses, unam Jesuitarum, Patrum Bernhardinorum alteram. Quas subsecutae sunt Wilnensis, quae licet Regium montem quasi ad locum tutiorem transportaretur, victrices tamen manus effugere non potuit: Et Cracouiensis, ad quam Bibliothecarius tum nuper fuerat Georgius Borastus Svecus, vir doctissimus. Erexerat hanc Sigismundus secundus, & referente Heidensteinio, Moscoviticis spoliis multum ampliaverat. Nobis tamen nihil inde remansit, postquam Olivensis foederis nono articulo cavisset Rex Poloniae, ut integra ipsi restitueretur“.

Und M. v. Celse macht in seiner *Bibliothecae regiae Stockhol-*

mensis historia, S. 130 f. etwa die gleichen Angaben, jedoch, was die Bibliothek Vilna betrifft, gerade die entgegengesetzten:

„In Polonia, ubi primus victoriarum campus (Carolo Gustavo) patuit, non argento solum & generis omnis pretiosa supellectili, sed etiam magna librorum & MStorum copia belli expensa solvebant opulenta monasteria. Unde superest nobis in hunc diem Polonicae literaturae, typis editae, vel scriptae, messis largior; sed quae antiquis possessoribus, quam novis opimior utiliorque foret. Dividebantur literaria spolia, quae flammis eripi potuerant, inter Bibliothecas Regiam & Upsaliensem. Sic Posnanienses binae, Jesuitarum altera, altera Patrum Bernhardinorum, partiterque Vilnensis in direptione istius urbis capta, utramque Svedicam auxerunt. Cracoviensis etiam regia, cui tum nuper praefuerat Gregorius Borastus, Svecus, Vir eruditus, in militum nostrorum manus pervenerat; sed reddebatur tota, vi pacis Olivensis, cujus articulo IX, sancitum erat, ut restituerentur a parte Svecorum omnia archiva, acta publica, castrensia, juridica, ecclesiastica, nec non Bibliotheca Regis, quae ex Regno Poloniae & magno Ducatu Lituaniae avecta, & quorum copia haberi potuit, idque intra tempus transmutationis ratificationum, vel ad summum intra tres menses a facta commutatione“.

Was wir indessen mit Sicherheit feststellen können, ist, daß es in den schwedischen Bibliotheken, speziell in der Universitäts-Bibliothek Upsala sehr zahlreiche Bücher giebt, die seinerzeit verschiedenen posenschen Büchereien angehörten. Wie aus den obigen Zitaten hervorgeht, waren es einerseits die Bibliotheken der Jesuiten, andererseits die der Bernhardiner, die der Plünderungslust der Schweden zum Opfer fielen, als sich Posen im Juli 1655 kraft jenes Vertrages, den die Kalischer und Posener Wojwodschaft mit dem schwedischen General Wittenberg schloss und der die arme Stadt dann doch nicht vor Plünderung bewahrte, den Schweden ergab. In Upsala werden unter den Signaturen U. 275 und 276 zwei handschriftliche Originalkataloge der Bibliothek des Jesuitenkollegiums in Posen aufbewahrt. Diese Kataloge sind jedoch erst 1693, bei der Erwerbung der Rålambschen Bibliothek an die UB gekommen, was darauf hinweist, daß die Posener Bibliotheken zerstreut wurden und auch an Private gelangten. U 276 hat folgenden Titel: *Catalogus universalis librorum Collegii Posnaniensis Societatis Iesv. Scriptus Anno a partu virgineo M.D.C.IX. XXXI. Julii in die B. P. N. Ignatii.* Das Verzeichnis ist nach Wissenschafts-

zweigen und Format geordnet. U 275. von etwas geringerem Umfang, führt den Titel: *Index omnium classium in quas nomina vel cognomina patrum e societate Iesv. qvorum monumenta in bibliotheca Collegii Posnaniensis eiusdem societatis asservantur. quaque in hoc catalogo sunt descripta. partiuntur... Anno post ortam salutem nostram MDCX.* Dieser Index nimmt 5 Blätter ein. auf S. 17 folgt dann ein neuer Titel: *Catalogus librorum Collegii Posnaniensis Societatis Iesv per patres Societatis eiusdem editores. Anno reparatae salvtis MDCX. Die XXV. Martii factus.* Von den Rubriken dieses Katalogs will ich nur die folgenden anführen: S. 281: Historici Polonici; S. 285: Poetae Polonici; S. 287: Interpretes seu qui in Polonioum transtulerunt concilia; S. 290: Predationes Polonicae. etc. Nach Bandtkie soll sich indessen auch in der Jagellonischen Universitätsbibliothek in Krakau ein Teil der Bibliothek des Posener Jesuitenkollegiums befinden. In diesem Falle dürfte es sich um Bücher handeln, die das Kolleg nach der schwedischen Invasion (1655–56) erwarb.

Das Bernhardinerkloster gehörte zu denjenigen Klöstern in Posen, die in der Schwedenzeit am ärgsten geplündert wurden; die Mönche wurden aus der Stadt vertrieben und die Klostergebäude sowie die Kirche niedergebrannt. Auch die Bernhardinerbibliothek dürfte von beträchtlicher Größe gewesen sein. wenn sie auch keinen Vergleich mit der des Jesuitenkollegs aushalten konnte. In Upsala giebt es z. B. 21 Sammelbände aus dem 15 Jh., die dem Bernhardinerkloster gehörten. Auch zahlreiche hier befindliche Drucke aus dem 16 Jh. stammen aus dieser Bibliothek. So besitzt Upsala, um nur ein Beispiel zu nennen, eine in Basel bei Froben 1524 gedruckte Ausgabe der Werke des Hieronymus in 9 Bänden, die folgenden Provenienzvermerk tragen:

Iste liber concessus est pro Cella predicatoris in loco Poznaniensi ad Bernardinos per patrem Lucam cricium eiusdem ordinis fratrem professum post mortem Reverendissimi domini Andree Cricij Archipresulis Gnesnensis, patrui sui oretur pro eo.

Auch Reste von anderen Posener Bibliotheken giebt es in Upsala, z. B. solche der Dombibliothek, was sich dadurch erklärt, daß ein großer Teil dieser Bibliothek den Posener Jesuiten von Bischof Goślicki 1605 geschenkt wurde, ferner solche der Bibliotheken der Dominikaner- und Franciskanerklöster. Wie ich in meinem Katalog der Upsalaer Inkunabeln gezeigt habe, enthalten die

aus den Posener Bibliotheken stammenden Frühdrucke viele interessante Notizen über polnische Geistliche und besonders über Gelehrte und Lehrer der Universität Krakau.

Vilna.

Reste Vilnaischer Bibliotheken in schwedischen Büchereien habe ich bis jetzt nicht konstatieren können. Die beiden obenzitierten Arbeiten über die Geschichte der Bibliothek Upsala und Stockholm machen ja hierüber widersprechende Angaben; nach der einen wurde die Bibliothek von Vilna zwischen Upsala und Stockholm geteilt; nach der andern, der größeren Sicherheit halber, nach Königsberg gebracht, aber von den Polen zurückerobert. Vermutlich ist die letztere Version die richtige.

Warschau.

Was wiederum die Königl. Bibliothek in Warschau betrifft, so ist die Tatsache unbestreitbar, daß in unseren schwedischen Bibliotheken zahlreiche Bücher vorhanden sind, die polnischen Königen angehört haben. Die Bemerkung in dem oben angeführten Exemplar von Niszcziekis Juris universi conclusio in Linköping zeigt ja deutlich, daß die Bibliothek in Warschau, „Kungl. Majestäts Bibliothec utj Pahland", am 11 Aug. 1655, als Karl X. Gustaf zum ersten mal in diese Stadt einzog, geplündert wurde. Im Juni 1656 wurde Warschau von Johann Kasimir zurückerobert. Bei der Kapitulation der Stadt verpflichtete sich Wittenberg unter anderem, die Archive und Bibliotheken zurückzugeben: „Die Schriften und Bücher, so zum Archiv und zur Bibliothec des Königes gehörig, sollten wieder ausgeliefert werden" [1]). Aber es dauerte kaum einen Monat, ehe Warschau nach der berühmten dreitägigen Schlacht wieder in den Händen Karl Gustafs war. Durch den Schaden klug geworden, beeilte er sich nun, die Kunstschätze und Büchereien nach Schweden einschiffen zu lassen, und vermutlich war dies die Gelegenheit bei der die sog. königl. Bibliothek nach Schweden kam. Der Artikel 9 des Friedensvertrages von Oliva (1660) bestimmt

[1]) S. Pufendorf: *Sieben Bücher von denen Thaten Carl Gustavs* (1697), S. 174.

dann allerdings für die Schweden die Verpflichtung, die Kgl. polnische Bibliothek wieder auszuliefern, aber mit der Einschränkung „so viel derer noch vorhanden seyn mag“, weshalb man es mit dieser Bedingung wohl nicht allzu genau genommen haben dürfte. Möglich ist, daß die Bibliothek Krakau aus diesem Grunde wieder ausgeliefert wurde. Der erwähnte Art. 9 des Vertrages lautet: „Auch sollen von Schwedischer Seiten alle Archiva, Acta publica, Castrensia, Juridica, Ecclesiastica, wie auch die Königliche Bibliothec, welche aus der Krohn Pohlen und GroszFürstenthumb Litthauen weggeführet, und so viel derer noch vorhanden seyn mag, wieder restituieret und eingelieffert werden, und solches zwar innerhalb wehrender Auszwechslungszeit der Ratificationen, oder zum längsten innerhalb drey Monaten von selbiger geschehener Auszwechselung an, zurechnen“.

Der Grundstock der Kgl. Bibliothek zu Warschau dürfte aus den Büchern Sigismundus II August, des letzten Jagellonen, bestanden haben, wenigstens sind solche Bücher in den schwedischen Bibliotheken, speziell in Stockholm, Lund und Upsala, durchaus nicht selten. Es sind im allgemeinen prachtvolle Bände, in braunem gepresstem Kalbsleder mit dem königlichem Deckelexlibris — in mehreren Variationen — auf dem vorderen Deckel; es besteht aus zwei Schilden mit den Wappen Polens und Lithauens. Der hintere Deckel trägt folgende Inschrift in Silber- oder Golddruck: SIGISMUNDI AUGUSTI REGIS POLONIAE MONUMENTUM und die Jahreszahl.

Außerdem besitzt die Universitäts-Bibliothek Upsala eine große Anzahl Bücher, die Sigismund III Wasa gehörten. Mehrere derselben sind ursprünglich schwedischer Provenienz und dürften aus dem Erbe stammen, das Sigismund nach dem Tode Johanns III zufiel, andere hingegen enthalten zahlreiche Eintragungen in polnischer Sprache. Es wäre eine interessante Frage, ob diese Bücher Sigismunds III zugleich mit denen Sigismunds II August aus Warschau kamen, oder ob sie der Kgl. schwedischen Bibliothek auf Grämunkeholm angehörten, die 1620 der Universität Upsala von Gustaf Adolf geschenkt wurde. Ein Verzeichnis der Bücher dieses Königs in Upsala, sowie in Stockholm, Lund, Linköping etc. könnte wahrscheinlich nicht unwichtige Beiträge zu seiner Biographie ergeben.

Aber auch Bücher aus dem Besitz der Söhne Sigismunds III,

Vladislaus, Johann Kasimirs und Karl-Ferdinands, kommen in schwedischen Bibliotheken vor. So besitzt z. B. die Universitäts-Bibliothek Lund Bücher mit den Exlibris dieser 3 Vasasprösslinge.

Dies sind die mir gegenwärtig bekannten Fakta über die Schicksale der polnischen Büchersammlungen, die in schwedischen Bibliotheken landeten und so vielleicht vor schwereren Stürmen bewahrt wurden. Ich komme nun zu einer Zusammenstellung derjenigen schwedischen Bibliotheken, die diese Schätze, die dauerhaftesten Andenken an Schwedens Großmachtzeit, beherbergen und hegen.

Ich möchte hier zuerst auf zwei schwedische Arbeiten aufmerksam machen, die künftigen bibliographischen Forschungen in Schwedens Bibliotheken ausgezeichnete Dienste leisten können, nämlich C. M. Carlander: *Svenska bibliotek och ex-libris*, wovon die zweite Ausgabe in sechs Bänden (Bd. I—IV:2) 1904 erschienen ist, und die hervorragende und ungemein nützliche Bibliographie von J. A. Almquist, die unter dem Titel *Sveriges bibliografiska litteratur* in den *Handlingar* der Kgl. Bibliothek zu Stockholm seit 1904 veröffentlicht wird und in kurzer Zeit seinen Abschluss findet.

Upsala: Königl. Universitäts-Bibliothek.

Es ist keinem Zweifel unterworfen, daß diese Bibliothek — dem Umfang nach die größte Schwedens — sich bei künftigen Forschungen nach Polonicis als die ergiebigste erweisen wird. Hieher sind ja die großen ermländischen Bibliotheken von Braunsberg und Frauenburg gebracht worden, hieher kam die Bibliothek des Jesuitenkollegs Riga ungeteilt und hier befindet sich der größte Teil der großen Posener Büchereien, sowie Reste der Kgl. Bibliothek zu Warschau.

Viele glänzende Namen aus Polens Geschichte stehen auf den Titelblättern als Besitzer dieser Bücher. Zu den schon erwähnten des Copernicus und Dantiscus will ich hier bloß die eines Stanislaus Hosius, eines Simon Rudnicki, eines Stanislaus Karnkowski, eines Adam Konarski hinzufügen; an diese schliesst sich eine ganze Reihe von ermländischen und Posener Prälaten, sowie von Krakauer Gelehrten.

Hier kann es natürlich nicht meine Absicht sein, auf die verschiedenen Polonica in Gestalt von polnischen Drucken, Hand-

schriften oder Briefen, die Upsala besitzt, im Detail einzugehen, vielmehr will ich bloß auf die bibliographischen Hilfsmittel aufmerksam machen, über die wir verfügen. Für den älteren Bestand der Bibliothek an gedruckten Büchern ist der folgende, für seine Zeit gut gearbeitete Katalog von besonderer Wichtigkeit: P. F. Aurivillius: *Catalogus librorum impressorum bibliothecae regiae academiae Upsaliensis* (1805—14). Für die Paläotypensammlung (über 1500 Nrn.) kommt mein oben zitierter Inkunabelnkatalog in Betracht. Einen gedruckten Handschriftenkatalog besitzt die Universitätsbibliothek zwar nicht, wenn ich von einigen privaten Schenkungen und gewissen kleineren Handschriftengruppen, speziell orientalischen, absehe, aber handschriftliche Kataloge der einzelnen Abteilungen dieser bedeutenden Sammlung existieren; Auszüge daraus hat u. a Hirschberg in seinem Aufsatz: Z wycieczki naukowej do Szwecyi in Kwartalnik historyczny (1896) veröffentlicht. Eine reiche Ausbeute an Polonica dürfte wohl eine Durchsicht der großen sog. Palmskiöld'schen und Nordin'schen Sammlungen liefern, die gerade für den Geschichtsforscher nie versiegende Quellen sind.

Die Sammlung von Dantiscusbriefen unserer Bibliothek ist ja bereits bekannt und von der Akademie zu Krakau zur Benützung durch einen polnischen Gelehrten entlehnt worden.

Stockholm: Kgl. Bibliothek.

Wie oben erwähnt kam die Hauptmasse der polnischen Bibliotheken nach Upsala. Die Kgl. Bibliothek in Stockholm ihrerseits erhielt den Löwenanteil an denjenigen Bibliotheken, die gegen Ende des 30-jährigen Krieges in den kaiserlichen Erbländern erobert wurden, unter welchen besonders die von Olmütz, Nikolsburg, Hradisch, Neisse und Prag hervorragen. Diese Büchereien wurden indessen zersplittert: Königin Kristina behielt einen Teil für sich selbst, einen Teil scheint sie ihren Günstlingen geschenkt zu haben, denn z. B. die Bibliothek Magnus Gabriels de la Gardie, die 1686 nach Upsala kam, ist reich an Büchern mährischer und böhmischer Provenienz. Ferner erhielten die Stiftsbibliotheken in Strängnäs und Västerås, die Bibliothek der Grosskirche in Stockholm und die Universitätsbibliothek Åbo reichliche Anteile an diesen Beuten. Ich verweise hierüber auf Dudiks schon zitierte Forschungen in Schweden zu Mährens Geschichte (1852). Es muß

hinzugefügt werden, daß beim Brande des Schlosses (1697) wohl ein großer Teil der so erworbenen Bücher zu Grunde ging, ebenso beim Brande von Åbo.

Nichtsdestoweniger besitzt auch die Kgl. Bibliothek Bücher polnischer Provenienz. So konnte ich in der Inkunabelnsammlung die Anwesenheit von Exemplaren aus Braunsberg, Frauenburg, den Bernardiner- und Jesuitenbibliotheken in Posen, Oliva, dem Jesuitenkollegium in Thorn u. s. w. konstatieren. Und es ist mehr als wahrscheinlich, daß im 16 und 17 Jh. gedruckte Bücher aus diesen Sammlungen weit zahlreicher sind.

Gedruckte Kataloge der Kgl. Bibliothek giebt es nicht. Dagegen enthalten die Handlingar, die diese Bibliothek seit 1879 jährlich herausgiebt, viele wichtige, an der Hand der Sammlungen der Bibliothek zusammengestellte Bibliographien. Ich will hier nur zwei Arbeiten erwähnen: *Samtida skrifter rörande Sveriges förhållanden till främmande makter* (1881—83; Suppl. 1892, 1901) und *Kongl. bibliotekets samling af samtida berättelser om Sveriges krig* (1889—91; Suppl. 1892, 1902—03), die natürlich viel auch für Polens Geschichte wichtiges enthalten.

Lund: Kgl. Universitätsbibliothek.

Nach dieser Bibliothek ist eine recht große Anzahl von Büchern aus der Kgl. Bibliothek zu Warschau gekommen, vermutlich mit der Gripenhjelm'schen Bibliothek, die Karl XI 1634 kaufte und der Akademie in Lund schenkte. Nach Mitteilung eines Kollegen der die Lundschen Sammlungen durchgesehen hat, giebt es hier 25 Nrn. aus dem Besitze Sigismunds II August, 23 die Carl Ferdinand gehörten, sowie etwa 30, deren Besitzer Vladislaus und Johann Casimir waren. Auch einige Bücher Sigismunds III haben sich dorthin verirrt. Außerdem kommt ein oder das andere Buch ermländischer Provenienz vor, sowohl aus Frauenburg, wie aus Braunsberg. Aus dem Jesuitenkolleg Thorn stammt 1 Band.

Die Handschriftensammlung der Universitätsbibliothek Lund ist ziemlich unbedeutend, doch enthält sie einige Polonica aus der Bibliothek Sigismunds II August.

Einige der schwedischen Stifte besassen bereits im 17 Jh. recht bedeutende Bibliotheken, die aus dem unansehnlichen Keim von

Domlibrarien zu achtunggebietendem Umfang herangewachsen waren. Später wurden sie mit den Gymnasialbibliotheken der Stiftstädte vereinigt. Unter diesen Bibliotheken sind besonders Linköping, Strängnäs, Västerås, Skara und Växiö hervorzuheben.

Linköping.

Von den oben genannten Bibliotheken ist die Stiftsbibliothek Linköping die unvergleichlich größte und wichtigste; dies verdankt sie in erster Linie dem Interesse und der Pflege, die ihr von Seiten der hervorragenden Männer zuteil geworden ist, welche den Bischofsitz von Linköping innehatten und unter welchen Erik Benzelius d. j. besonders zu nennen ist.

Auch diese Bibliothek hat keine gedruckten Bücherkataloge, aber in *Linköpings biblioteks Handlingar* hrsg. von Bischof Lindblom, von denen 2 Teile 1793—95 erschienen, sind viele interessante Aktenstücke beschrieben und abgedruckt. Hier hat P. Kylander u. a. erscheinen lassen: *Handskrifter i Linköpings bibliotek till deras innehåll recenserade* und *Förteckning på gamla pergamentsbref.* Den Anfang eines Handschriftenkataloges veröffentlichte J. I. Håhl unter Titel *Linköpings gymnasii Bibliotheks Handskrifter* in Skandinaviska Handlingar, Teil 15—16 (1842—43), doch blieb die Fortsetzung aus. Der große Bücherfreund J. H. Lidén lieferte außerdem in *Repertorium Benzelianum* (1791) u. a. ein *Förteckning på en del af ärke-biskopens herr doct. Erik Benzelii den yngres manuscript-samling.* Im Jahre 1909 veröffentlichte ich einen *Katalog öfver Linköpings stifts- och läroverksbiblioteks inkunabler,* der 124 Stücke umfaßt, darunter auch eine Anzahl Nrn. aus Braunsberg, Frauenburg, Posen, sowie zwei Inkunabeln aus dem Cisterzienserkloster Pelplin.

Durch Benzelius erhielt die Bibl. Linköping eine besonders reichhaltige Sammlung von Briefen von und an Kardinal Stanislaus Hosius (81 Nrn.) und von und an Bischof Martin Kromer (137 Nrn.). Diese Briefe sind zwar oft studiert und beschrieben worden (Hipler: Analecta Warmiensia, S. 124—142), dürften aber noch immer reichliches Material, besonders für die Geschichte Ermlands darbieten.

Betreffs sonstiger Polonica in dieser Bibliothek ist es gegenwärtig schwer, sich zu äußern; daß jedoch solche, speziell polnische Drucke in einer Bibliothek von der Größe der Linköpingschen, die an den

großen Bibliotheksbeuten des 17 Jhs. wenigstens indirekt beteiligt war, vorkommen müssen, ist wohl selbsverständlich.

Strengnäs.

Auch diese Bibliothek gehört zu den reichsten Schwedens; die Inkunabelnsammlung allein beläuft sich auf gegen 500 Nrn. Strengnäs hat an den Bibliotheken, die unter Königin Christina erobert wurden, einen nicht geringen Anteil erhalten. Die Schenkung der Königin scheint sogar so reichlich gewesen zu sein, daß man es für gut fand, sich der Dubletten durch Auktion zu entledigen. Eine solche fand nämlich 1765 in Stockholm statt; der gedruckte Katalog führt den Titel: *Catalogus librorum, ab antiquis bibliothecis Pragensi & Olomucensi, quibus olim regium gymnasium Gustavianum Strengnense donaverat gl. m. regina Christina.* Aus den polnischen Bibliotheken scheint hingegen Strengnäs nur einzelne Bücher erhalten zu haben, wie z. B. aus Braunsberg, Frauenburg und Lanckorona; aus der Bibliothek der Canonici regulares domus S. Mariae in Lanczkrona habe ich einige Inkunabeln notiert. Dies schliesst indessen nicht aus, daß auch ältere polnische Drucke in dieser Bibliothek vorhanden sind, was aus dem sehr verwendbaren Katalog: *Bibliotheca templi cathedralis Strengnensis, quae maximam partem ex Germania capta est circa finem belli triginta annorum,* den der Gymnasialprofessor H. Aminson 1863 herausgab, zu ersehen ist. Zu diesem Katalog erschien im folgenden Jahre, gleichfalls aus Aminsons Feder, ein Supplement, das einerseits den Handschriftenkatalog von Strengnäs enthält, andererseits ein Verzeichnis der durch Schenkung an Strengnäs gekommene Bibliothek des Bischofs Johannes Matthiae, die dort in besonderer Aufstellung verwahrt wird.

Västeras.

Auch diese kleine, aber vortrefflich geordnete Bibliothek kann wohl, als ein bisher unerforschter Fundort für Polonica bezeichnet werden, wenn auch in geringerem Masse als Strengnäs. Wenigstens bietet die Handschriftensammlung, die einige slavonische Manuskripte enthält, nicht viel interessantes. Einen Katalog derselben hat der Bibliothekar W. Molér herausgegeben: *Förteckning på handskrifter i Västerås allm. läroverks bibliotek* (1882). Die Inkuna-

belnsammlung (134 Nrn.) habe ich verzeichnet und einen gedruckten Katalog derselben veröffentlicht (1904). Nur wenige Inkunabeln sind polnischer Provenienz. Aber von den möglicherweise in dieser Bibliothek befindlichen Polonica gilt dasselbe, was oben über die Stiftsbibliothek Linköping gesagt wurde.

Skara. Växiö.

Meiner Meinung nach dürfte in diesen Bibliotheken — wie auch in den übrigen schwedischen Gymnasialbibliotheken, die ich hier übergehe — wenig auf Polen Bezügliches zu finden sein. Sie waren ja an den Kriegsbeuten des 17 Jhs. nicht beteiligt, und es ist nicht wahrscheinlich, daß sich mehr als vereinzelte polnische Bücher auf Umwegen dahin verirrt hätten. Die Bibliothek Skara besitzt indessen einen von Vilh. Luth herausgegebenen *Catalog öfver Skara Kongl. gymnasiibibliothek* (1830). Die historischen Handschriften dieser Bibliothek sind in Skandinaviska Handlingar, Teil 9 (1821) verzeichnet. Auch die Handschriften der Gymnasialbibliothek Växiö sind in diese Publikation (Teil 8, 1820) aufgenommen worden.

Das Reichsarchiv zu Stockholm.

Der unvergleichlich ergiebigste Ort, an dem archivalische Forschungen über Polens Geschichte in Schweden betrieben werden können, ist ohne Zweifel das Schwedische Reichsarchiv, das an Reichtum und Übersichtlichkeit mit jedem beliebigen großen europäischen Archiv wetteifern kann.

Da ja polnische Forscher, wie Birkenmajer, Hirschberg und Barwiński sich an Ort und Stelle davon überzeugt haben, was dieses Archiv der polnischen Geschichtsforschung bieten kann, habe ich keinen Grund, mich dabei länger aufzuhalten. Ich begnüge mich mit einem Hinweis auf die seit 1877 von diesem Archiv herausgegebenen Meddelanden, in denen auch Verzeichnisse der Polonica gedruckt sind.

Private Bibliotheken.

In Schweden giebt es auch eine Reihe privater Bibliotheken im Besitz der großen Adelsgeschlechter, die viele Andenken an die

Zeit der großen Kriege bewahren. Aber weder an Zahl noch an Zugänglichkeit für die Forscher können sie den Vergleich mit den großen polnischen Privatbibliotheken aufnehmen, in denen die Erinnerungen an Polens ehrenvolle Geschichte und Litteratur so pietätvoll gesammelt und in den Dienst der Wissenschaft gestellt werden. Doch zweifle ich keinen Augenblick daran, daß auch die schwedischen Privatbibliotheken polnischen Forschern, die Lust haben, mit ihrem Inhalt Bekanntschaft zu machen, ihre Pforten mit Freuden öffnen werden, denn die schwedische Gastfreundlichkeit ist der polnischen verwandt.

Unter den schwedischen Schlossbibliotheken muß in erster Linie Skokloster genannt werden, ein durch seine reichen Sammlungen aus den Tagen des 30 jährigen Krieges berühmter Besitz des Grafen Brahe. Sein Archiv und seine Bibliothek sind schon oft von ausländischen Forschern besucht worden, auch von polnischen, die die Anwesenheit zahlreicher Polonica konstatierten. J. H. Schröder hat ein Verzeichnis einer Reihe von selteneren Handschriften und Büchern in Skokloster veröffentlicht: *Catalog öfver manuskripterna, pergamentstrycken och andra typografiska Rariteter i Grefliga Braheska Bibliotheket på Skokloster.* (Skand. Handl., 12—17 1825—32). Unlängst sind jedoch die Handschriften von Skokloster nach dem Reichs-Archiv in Stockholm als Deposit überführt worden, wo sie den Forschern leichter zugänglich sind. Die gedruckten Bücher, Gemälde, Musealgegenstände etc. blieben in Skokloster.

Ferner seien erwähnt das dem Baron Sack gehörige Bergshammar (ein summarischer Katalog der Handschriften und Briefe in Skandinaviska Handlingar, Teil 7. 1819); Eriksberg, sicher eine der reichsten Privatbibliotheken und Privatarchive Schwedens, dem Freiherrn Carl Carlsson Bonde gehörig; Främmestad, im Besitze des bekannten Bibliophilen und Büchersammlers Freiherrn Per Hierta; Baron O. Silfverschiölds Koberg; Graf C. Bondes Säfstaholm; Säbylund, das dem Grafen E. Lewenhaupt, ehemaligem Bibliothekar an der Universitätsbibliothek Upsala, gehört; Trolleholm in Schonen, dessen Eigentümer Graf Trolle-Bonde ist, u. s. w.

Ich schliesse meinen Rapport über die polnischen Büchersammlungen in Schweden, indem ich die Hoffnung ausspreche, daß wir bald Gelegenheit haben werden, polnische Forscher und Kollegen an unseren schwedischen Bibliotheken zu begrüssen und ihnen bei

ihren Forschungen über die Geschichte und Litteratur ihres Vaterlandes behilflich zu sein. Ich glaube ihnen einen freundlichen Empfang und weitgehendstes Entgegenkommen von schwedischer Seite zusichern zu dürfen.

Sollte eine solche polnische Expedition nach Schweden zu Stande kommen, so möchte ich vorschlagen, die Forschungen zunächst auf Upsala zu konzentrieren, das in bibliographischer Hinsicht sicher das reichste Resultat ergeben wird, und von hier aus Ausflüge nach den nahen Bibliotheken von Skokloster, Västerås und Strengnäs zu unternehmen. Die beiden letztgenannten Städte können ebenso leicht von Stockholm aus erreicht werden, wo die Arbeit im Reichsarchiv und in der Königl. Bibliothek sicher ihre vollgemessene Zeit in Anspruch nehmen wird. Von Stockholm aus kann eine Expedition nach Linköping angeordnet werden. Lund kann ja leicht auf der Her- oder Rückreise besucht werden. Die günstigste Jahreszeit für einen Besuch der schwedischen Bibliotheken, besonders der Provinzbibliotheken, sind in Anbetracht der klimatischen Verhältnisse unbedingt die Sommermonate. Der Anfang kann jedoch bereits in Mai gemacht und der Aufenthalt bis in den September hinein ausgedehnt werden.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1911 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

22. Kwietnia 1911

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4 et 5. Avril — Mai. 1911.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 21 MAI 1911.

S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, ouvre la séance au nom de Son Altesse Impériale et Royale L'Archiduc Protecteur.

Le Secrétaire général, M. Boleslas Ulanowski, donne lecture du compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'à la Séance administrative du 19 mai ont été élus:

A) Dans la Classe de Philologie:

a) Membres correspondants:

M. Casimir Nitsch, professeur de philologie slave à l'université jagellonienne.

B) Dans la Classe d'Histoire et de Philosophie:

a) Membres titulaires:

M. Stanislas Krzyżanowski, professeur d'histoire du moyen-âge et de paléographie à l'université jagellonienne.

b) Membres correspondants:

M. Charles Kadlec, professeur d'histoire du droit slave à l'université tchèque de Prague;

M. Casimir Twardowski, professeur de philosophie à l'univertité de Léopol.

Par ordonnance du 15 avril 1911, Sa Majesté l'Empereur a bien

voulu accorder sa sanction à l'élection des membres étrangers suivants, accomplie le 23 mai 1910.

A) Classe de philologie:

a) Membres titulaires étrangers:

M. Alexis Alexandrowitch Szachmatow, professeur à l'université de S. Pétersbourg.

M. Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf, professeur de philologie classique à l'université de Berlin.

b) Membre correspondant:

M. Antoine Meillet, professeur de philologie comparée au Collége de France, à Paris.

B) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles:

a) Membre titulaire étranger:

M. Jacques Loeb, professeur de biologie au Rockefeller Institute for medical research à New York.

M. Maryan Smoluchowski, lit son étude intitulée: „*Evolution de la théorie atomistique*".

Le Secrétaire général proclame les noms des lauréats de cette année

Le prix Probus Barczewski de 2250 couronnes, pour le meilleur ouvrage historique, est décerné à M. Bołoz-Antoniewicz pour son ouvrage sur „*Grottger*".

Le même prix de 2250 couronnes, reservé pour peinture est accordé à M. Wladimir Tetmajer.

Le prix Nicolas Rey de 4100 couronnes, et la Médaille d'or, créée par décision du 9 décembre 1905. sont attribuées M. Henri Sienkiewicz, à l'occasion de la 8-me édition de son livre „*Ogniem i mieczem*". (Par le feu et par le glaive), parue en 1909. A propos de ce prix, il est à remarquer que conformément au désir et à la proposition du fondateur, M. le comte Mieczyslas Rey, il est permis d'interpréter la disposition spécifiant que le prix sera accordé à un ouvrage »paru au cours des cinq dernieres années« de telle sorte qu'il n'est pas absolument indispensable que ce soit la première édition de cet ouvrage, mais une édition quelconque, publiée toutefois du vivant de l'auteur. Cette interprétation a été admise par l'assemblée plenière de l'Académie et sera insérée dans le prochain Annuaire de l'Académie.

Le prix Wladimir Spasowicz de 3000 couronnes est partagé entre M. Henry Struve, pour son livre: „*Histoire de la lo-*

gique en Pologne", et M. Joseph Tretiak pour la monographie consacrée à „*Bohdan Zaleski*".

Le prix Jonathan Warschauer, destiné à récompenser un ouvrage écrit en polonais sur les sciences médicales est décernê à M. Léon Popielski de Léopol, pour ses travaux sur la physiologie et la pathologie.

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes, destiné à un ouvrage en polonais sur les sciences physiques et mathématiques, est attribué à M. Wacław Sierpiński de Léopol, pour l'ensemble des ses travaux sur les mathématiques pures, publiés en polonais, en 1909—1910.

La veille de la séance publique, c'est-à-dire le 19 mai a eu lieu la séance plénière annuelle administrative de l'Académie des Sciences

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

A. Chybiński: »Teorya mensuralna w polskiej literaturze muzycznej pierwszej połowy XVI wieku«. *(Théorie mensurale dans les traités polonais consacrés à la musique de la première moitié du du XVI siècle)*, 8-o, p. 26.

M. Stanislas Tomkowicz présente son travail: „*Correspondance littéraire de François Wężyk et Gaëtan Koźmian (1845—1856)*"

M. Charles Hadaczek présente son travail: *Études sur les oeuvres de Phidias*".

SÉANCE DU 9 MAI 1911

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Jean Rozwadowski présente le travail de M. Nicolas Rudnicki: *„Études sur l' assimilation phonetique“*.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Reinhold: *„Le dialecte des poèmes franco-italiens du MS. XIII (Cod. gall. XIII de la Bibl. de St. Marcs)“*. Étude linguistique.

Le Secrétaire présente le travail de M. A. Chybiński: *„La tablature des orgues de Jean de Lublin (1540)“*. III-e partie.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 avril 1911.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

J. Collijn: *„Rapport sur les livres polonais qui se trouvent dans les Bibliothèques Suédoises“*, 8-o, p. 27.

M. Łodyński: »Dokument „Dagome iudex“ a „kwestya sardyńska“«. (*Le document »Dagome index« et la politique papale vis-à-vis de la Sardaigne*), 8-o. p. 91 [1]).

M. Jean Fijałek présente son travail: *„Les évêchés catholiques en Volhynie à l'époque de leur fondation (au XIV et au commencement du XV siècle)“*.

[1]) Voir Résumés p. 91.

SÉANCE DU 15 MAI 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

„Scriptores rerum polonicarum". Tomus XXI, 8-o, pp. XXX et 457.

Contenu: »Diaria et acta Comitiorum Poloniae anni 1591—1592« — ed. E. Barwiński.

Le Secrétaire présente le travail de M. Ladislas Heinrich: *„Études sur la methodologie philosophique"*.

Résumés

7. Dr. ZDZISŁAW JACHIMECKI: **Wpływy włoskie w muzyce polskiej Część I. 1540—1640.** (***Italienische Einflüsse in der polnischen Musik. I. Teil. 1540—1640).***

Die vorliegenden neun Studien sollen den Leser über den Entwicklungsgang der polnischen Musik in der genannten Epoche informieren, speziell aber sollen sie zeigen, welche musikalische Werke polnischer Herkunft unter italienischem Einfluß entstanden sind. Das Material zu dieser Arbeit mußte der Verfasser selbst sammeln, da bisher nur ein überaus geringer Teil der hier besprochenen und analysierten Kompositionen im Druck erschienen ist (herausgegeben von dr. J. Surzyński in *Monumenta musices sacrae in Polonia* und in den Heften „Muzyka kościelna" [Kirchenmusik]). Auch stand dem Verfasser keine Fachliteratur über dieses Thema zu Gebote, da man sich in der noch ganz jungen polnischen Musikwissenschaft bisher nur mit popularisierenden und bibliographisch informierenden Arbeiten begnügte. (A. Poliński: Dzieje muzyki polskiej). Nur im Bereiche des zweiten Abschnittes liegen andere wissenschaftliche Arbeiten vor (Wooldridge, Chybiński), während in allen anderen Studien der Verfasser den Stoff zum ersten mal wissenschaftlich behandelt; es sind dieselben mithin ein Ergebnis seiner originellen Anschauungen.

Der Verfasser betrachtet es als seine Pflicht, den Direktionen fremder Bibliotheken für das ihm bei der Benützung von handschriftlichen und gedruckten Quellen bewiesene Entgegenkommen aufs herzlichste zu danken. Es wurden folgende Sammlungen ausgenützt: die Stadtbibliothek in Breslau, die königliche Bibliothek in Berlin, die königliche Bibliothek in München, die großherzogliche Bibliothek in Wolfenbüttel, die Stadtbibliothek in Hamburg und die Stadtbibliothek in Leipzig.

Das Thema des ersten Abschnittes der Arbeit bilden die Kompositionen, welche Joannes de Lublin, ein Regular-Canonicus in Crasnik in seine Orgeltabulatur aufgenommen hat. Die Tabulatur

wurde im J. 1540 in Leder gebunden, entstand aber im Laufe der Jahre 1538—1548. Ein Verzeichnis der darin enthaltenen Kompositionen mit italienischen Titeln befindet sich auf S. 3 meines Buches. In dem mit *recirar bello* betitelten Orgelstück erkannte der Verfasser die *Canzon sopra i le bel e bon* von Gerolamo Cavazzoni (*Venetia* 1542), abgedruckt in Torchi's „*l'arte musicale in Italia*"; die Abschrift der Tabulatur weist nur ganz unbedeutende Kolorierausschmückungen auf. (Ein Beispiel auf S. 12 [das erste]). Von den übrigen madrigalesken Kompositionen der Tabulatur mit italienischen Überschriften kann nur das (sogar zweimal transkribierte) Madrigal „*con lacrime sospir*" als ein Stück von *Verdelot* (1533) erkannt werden. Die übrigen findet man in Vogel's Katalog nicht angegeben. Auf S. 9 findet man die Anfänge von drei Kompositionen unbekannter italienischer Komponisten. Drei Tänze, *corea italica*, betrachte ich als *Pavanen* mit den zugehörigen *Saltarellos*. (Beispiel S. 13). Den weiteren Teil des ersten Studiums bildet die Betrachtung der Kompositionen des Monogrammisten N. C., welcher in einer anderen zeitgenössischen polnischen Tabulatur (im Besitz Prof. Poliński's in Warschau) Nicolaus Cracoviensis genannt wird. Ein Verzeichnis seiner in der Tabulatur enthaltenen Werke befindet sich auf S. 16 u. 17. Die wichtigste hier in Betracht kommende Komposition von N. C. ist das Stück „*Aleć nademną Wenus*" (*Wohl schwebt über mir Venus*). Ich halte es für ein dreiteiliges Madrigal. Der zweite Teil ist mit „*Veschol-Wesoło*" (*munter*). der dritte mit „*infunde unctionem*" bezeichnet. Die thematische Analyse befindet sich auf S. 25—26 u. 27. Aus den mitgeteilten Beispielen lernt man zur Genüge den Stil dieses ersten polnischen Madrigals kennen. Man kann es nämlich als ein polnisches Madrigal betrachten, denn sämtliche fremden Kompositionen, deutsche oder italienische, welche sich in der Tabulatur befinden, führen ihre originellen Titel. Die Frage sollte auch in der polnischen Literaturgeschichte des näheren behandelt werden. da man bis jetzt kein polnisches Madrigal aus der ersten Hälfte des XVI. Jahrh. kannte. Auf S. 29—30 folgen zwei Beispiele weltlicher (Wesel się polska korona [Gaude mater Polonia]) und kirchlicher Kompositionen des N. C. Bezüglich der in der Tabulatur enthaltenen polnischen Tänze (Katalog S. 33) kommt der Verfasser zu der Ansicht, daß ihre Form, des Tanzes und Nachtanzes, nach dem italienischen Vorbild der Pavana und Saltarello gehalten wurde. Die Tabulatur des Johannes

von Lublin ist das älteste Denkmal der polnischen Instrumentalmusik, welches wir bis heute kennen. (Eigentum der Akademie der Wissenschaften in Krakau). Über ihren ganzen reichhaltigen Inhalt eingehend zu handeln, war es nicht Absicht des Verfassers.

Im zweiten Abschnitt „Die Polifonisten“ erwähnt der Verfasser zuerst einen Brief der Königin Anna Jagiellonka an den Praepositus der Rorantistenkapelle in dem Dome auf der Wawelburg in Krakau (die Kapelle wurde im J. 1540 von Sigismund dem Alten gegründet und hat ihre künstlerische Tätigkeit im J. 1543 auszuführen angefangen), Stanisław Zając de Pabianice, in welchem sie von der *praenobili arte italiana* der in der Kapelle aufzuführenden Musik spricht. Es folgt die Erklärung des italienischen Koloraturgesanges im XVI. Jahrh. Auf S. 47—70 befaßt sich der Verfasser mit den Werken des Venceslaus Samotulinus (Wacław Szamotulski). Das Verzeichnis seiner Kompositionen auf S. 47—51 und die Zusammenstellung der Literatur über Szamotulski (Orzechowski 1560, Starowolski 1625, dr. J. Surzyński, Poliński, Wooldridge, Chybiński und der Verfasser). Die Motetten von Szamotulski gehören der dritten niederländischen Schule an, und zu dieser Ansicht leitet die Analyse derselben. Der Verfasser teilt also die Ansicht Wooldridge's. Eine Inventarnummer aus dem Katalog der Bibliothek von Jurek Jasińczyc, (aus d. XVI. Jahrh.) welche Poliński mitteilte, kann zu dem Schluß führen, daß Szamotulski mit dem venezianischen Stil bekannt war, da er eine Messe für einen achtstimmigen Doppelchor geschrieben haben soll. SeineKompositionsmethode und sogar einige Reminiszenzen (z. B. eine mit der Motette von H. Isaak *anima mea liquefacta est* S. 67) beweisen, daß Szamotulski über niederländische Einflüsse in seinen uns bekannten Motetten-Kompositionen nicht hinausgekommen ist. Szamotulski erscheint uns als ein starkes melodisches Talent und ein ernster Polyphoniker; seine in Distinktionsform gehaltenen Motetten geben auch ein schönes Zeugnis von seiner Formempfindung. In seinen schlichten, homophonen, geistlichen Liedern mit lateinischen und polnischen Texten hat Szamotulski polnische geistliche Volksweisen in Tenor gesetzt (S. 69). Außer den beiden in den Sammelwerken aus d. J. 1554 und 1563 enthaltenen Motetten von Szamotulski gibt der Verfasser auf S. 65 zwei Beispiele aus seiner Motette „*in die Apostolorum Petri et Pauli*“, welche sich in einer handschriftlichen Tabulatur (im Besitz Prof. Poliński's in Warschau) aus d. XVI. Jahrh. befindet.

Ein anderer polnischer Komponist, aus der zweiten Hälfte desselben Jahrh., welcher in der königlichen Residenz in Krakau als Orgelspieler wirkte, *Martinus Leopolita* (Marcin Lwowczyk) [S. 71—85], ist uns aus einer fünfstimmigen Messe „*missa Paschalis*" (herausg. von J. Surzyński) und drei fünfstimmigen Motetten bekannt (*missi autem — de communi Apostolorum* und *cibavit eos* in der Tabulatur Prof. Poliński's, die dritte „*resurgente Christo-Domino*" in Handschrift *Ms. mus. nr. II—107* der Stadtbibl. Breslau). Auf S. 71 teilt der Verfasser die Silhouette Leopolitas aus dem Werke Starowolski's „*Scriptorum Polonicorum Hekatontas*" (S. 76–77 herausg. im J. 1625) mit. Auf S. 73—77 folgt die thematische Analyse der Messe von Leopolita, in welcher, wie Dr. Surzyński (*Monumenta musices sacrae in Polonia*) nachgewiesen hat, polnische Osterlieder verarbeitet wurden. Auf S. 81—82—83—84 werden Beispiele aus den drei Motteten von Leopolita angeführt; die formelle Konstruktion dieser Motetten kann man nur in musikalischer Richtung, ohne Zusammenhang mit dem Text, erfassen. Die beiden ersten Motetten fangen imitatorisch an, um nach einigen Takten in einer Scheinpolyphonie geführt zu werden (S. 81—83). Dagegen die dritte Motette von Leopolita (S. 83—84) verarbeitet in ununterbrochener Polyphonie das gleich zu Anfang vorgetragene Hauptthema. Seine Kunst, welche jedoch von Satzfehlern nicht ganz frei ist, (angemerkt auf S. 82 und 84) zeigt eine große Stilähnlichkeit mit den Werken Gomberts, von denen Hermann Finck sagt, daß diese Musik „*plena cum condortantiarum tum fugarum est*". Die Resultate der Analyse der Werke von Szamotulski und Leopolita führten den Verfasser zu einer schon in früheren Arbeiten vertretenen Meinung, welche im negativen Verhältnis zu der Grundidee des Buches steht. Der Verfasser hatte sich die Aufgabe gestellt, eine Klärung der stark auseinander gehenden Ansichten in der polnischen Musikliteratur der letzten Jahre herbeizuführen. Leopolita gehört zu der Schule des Clemens von Papa; seine Werke weisen keine Merkmale des italienischen Stils auf.

Ein Mitglied des Rorantisten-Kollegiums, Tomasz Szadek (um 1580 tätig), wählte zu seiner Messe „*Pisneme*" das Thema eines Liedes „*pis ne me peult*", auf welchem Crecquillon eine Messe gesetzt hat. Dieses Thema hat Szadek in allen Meßteilen in ganz änlicher Weise bearbeitet und fing das *Kyrie*, *Gloria* und *Credo* in identischer Form an (S. 86). Seine Messe (herausg. von Dr. Surzyński)

ist harmonisch ziemlich eintönig, da in ihrem Verlauf (sie zählt 476 Takte) allein die Kadenz zu *a-mol* 53-mal vorkommt. Auch kontrapunktisch hat sich Szadek nicht sehr über den Durchschnitt zu erheben vermocht. Dr. Chybiński vertritt die Meinung, Szadek habe unter dem absoluten und alleinigen Einfluß Palestrina's geschaffen, wogegen Wooldridge in seiner Musik den Einfluß Christian Holländers erblickt. Dr. Surzyński betont auch den Einfluß Lasso's auf Szadek. Der Verfasser schließt sich der Ansicht von Riemann und Leichtentritt an (S. 88 u. 89 deutsch mitgeteilt) und sucht zu beweisen, daß es irrtümlich sei, nur Palestrina als Szadek's Meister zu betrachten.

S. 89—94 folgt ein thematischer Katalog einiger unvollständigen Kompositionen von Valentinus Gawara, Christophorus Borek und Szadek, welche aus einer Serie von Stimmbüchern des Krakauer Kathedral-Archivs stammen.

Das dritte Studium des Buches befaßt sich mit den Psalmen des Nicolaus Gomółka, zu der polnischen Übersetzung von Johann Kochanowski (erschienen im J. 1580). Die schlichten, homophonen Psalmen Gomółka's verraten an einigen Stellen eine Verwandtschaft mit dem Stil der italienischen Villanella, ohne natürlich in den lustigen Charakter dieser *Gassenhaverlin* zu verfallen. Wir begegnen nämlich in einigen Psalmen mehreren Quintenparallelen, welche wohl nicht aus Versehen, sondern absichtlich dort gesetzt wurden. Diese typische Lizenz der Villanella hat Gomółka in seine Psalmen aufgenommen. Der Satz der Psalmen ist nur in äußerst seltenen Fallen polyphon bearbeitet, sonst ganz bescheiden, jedoch sehr fein gehalten. Erfindungsreich war Gomółka besonders in der harmonischen und der tonmalerischen Richtung. Die Melodie, sowohl in der Oberstimme wie auch in den Mittelstimmen, suchte er immer dem Sinn der Worte aufs engste anzupassen. Gomółka verstand es, mit den bescheidensten Mitteln Großartiges zu leisten. Um an einigen Beispielen seine musikalisch-realistische Begabung zu zeigen, verweise ich auf einige Stellen, die an der Hand musikalischer Exempel leicht kontrollierbar sind. So haben wir im Psalm 137 „*super flumina Babylonis*“ (S. 105) dunkles, vokales Kolorit und trauernde Stimmung in der Melodie und Harmonie. Vergleichen wir dagegen im Psalm 27, auf welche Weise die Worte des Dichters: „Der Herr erhellt mit dem Feuer seines Glanzes meine Finsternis“, musikalisch wiedergegeben sind: die

Tenorstimme (S. 105, erstes Beispiel) läuft die Stufen einer Oktave hinauf, um hell bei dem Worte „Feuer“ zu erklingen, wonach sie in ihre erste Lage zurückkehrt, um bei dem Worte „Finsternis“ zu erlöschen. Dem Sinne der Worte hat Gomółka immer durch einen passenden Melodieschritt Nachdruck verliehen; wir sehen also im 4. Psalm (S. 110) die Melodie um eine kleine Sext hinauf springen, wie es der Text (Herre, *Dich* rufe ich) verlangt. Nicht weniger belehrend ist die außerordentlich interessante melodische Linie im 142. Psalm (S. 110), welche vollkommen dem Sinn der Worte *„den Herrn ruf' ich, den Herrn bitt' ich, meine Hände ich zu ihm hebe“* entsprechen. Majestätisch, divinatorisch erhebt sich die Melodie des Tenors in dem Lobpsalm Nr. 50 *„Der ewige Herr, der allen gebietet“*. Vergleicht man die ganz in dem Ausdruck des jämmerlichen Flehens vergeistigte Melodie des 22. Psalmes: *„Warum hast Du mich, o mein ewiger Gott, verlassen in dieser Stunde“* (S. 108, zweites Beispiel), mit der jauchzenden Musik des 15. Psalmes (S. 106) *„Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?“*, so erkennt man die ganze Skala der musikalischen Ausdrucksmittel Gomółka's. An und für sich betrachtet, sind die melodischen Einfälle Gomółka's von schönster Linie und Abrundung (Beispiele auf. S. 107.). Tonmalerisch-realistische Effekte hat Gomółka an sämtlichen Stellen der Psalmen angebracht, wo der Sinn des Gedichtes eine mit musikalischen Mitteln ausführbare Schilderung gestattete. Ich hebe zum Beispiel die Stellen hervor: im 37. Psalm, in der Stelle *„wie nach der Sense fällt das Gras geschwinde“*; im 11. Psalm *„fliehe wie der Vogel, der schnelle Federn hat“*; im 81. Psalm hat Gomółka sehr diskret die die Worte musikalisch dargestellt *„schlägt die Pauken, spielt die Instrumente“*, er vergaß nicht nad dem Vorbilde Lasso's und anderer Meister, die *Suspirium*-Pause an richtiger Stelle zu verwenden (z. B. im 25. Psalm). Die tonmalerische Tendenz Gomółka's tritt am deutlichsten in dem 45. Psalm hervor, welchen er in doppelter Fassung in seinem Psalter vertonte. In der zweiten Fassung sehen wir ein reiches Spiel der Stimmen in koloraturartigen Figuren (S. 104); auf diese Weise illustrierte Gomółka die Worte *„kaum so schnell der Schreiber seine Schrift zu schreiben vermag“*. Der Stil der Psalmen Gomółka's hat sich nach der Ansicht der Verfassers unter dem Einfluß Villanella's und Frottola's ausgebildet, die tonmalerischen Tendenzen Gomółka's weisen auf das italienische Madrigal und die Programm-Chanson hin. Die Konstruktion der Me-

lodie zeigt ganz klar, daß der Schöpfer des Psalters mit der italienischen Musik gut vertraut war. Es sind aber meist nur äußerliche Akzessorien, welche die grundlegende Idee des Psalters Gomółka's um verschiedenartige und bedeutende künstlerische Ausdrucksmittel bereichern. Über seine Absichten spricht er sich selbst in der Vorrede aus: „Nicht den Italienern, sondern den Polen, meinen schlichten Landsleuten sollen diese Melodien dienen, deswegen sind sie so gar leicht gemacht worden, daß sie ihnen nicht zu schwer seien". Gomółka bediente sich also in den Psalmen polnischer, geistlicher Lieder, die er in den Tenor oder auch in die Oberstimme setzte. Darin erkennt man die Idee Luthers. Wie glücklich Gomółka in dieser Wahl war, sehen wir in dem 29. Psalm, wo eine fast tanzartige Melodie den Worten: „*Lobet ihr Mächtigen den mächtigeren Herrn*" angepaßt wurde (S. 112; sie erinnert an eine Melodie aus dem *Vennsgarten* von V. Haussmann 1602 [S. 112, unten]), sowie in dem 64. Psalm „*Exaudi Deus*", in welchem die Tenorstimme eine wunderschöne, elegische, polnische Volksweise anschlägt (S. 113.). Um den Wert des Psalters Gomółka's im Vergleich mit jenem des Lubelczyk (1558) zu zeigen, teilt der Verfasser einige Melodien des Lubelczyk'schen Psalters mit (S. 113—114).

Den vierten Abschnitt des Buches bildet die Abhandlung über die polnische Lautenmusik des XVI. Jahrhs. Kompositionen von Adalbert Długoraj finden wir in dem von J. Bésard herausgegebenen *Thesaurus harmonicus* aus d. J. 1603, und zwar eine *Fantasia*, ein *Finale* und sechs *Villanellen*, ferner in der handschriftlichen Lautentabulatur aus d. J. 1619 in der Stadtbibliothek in Leipzig eine *Fantasia*, eine *Volte*, eine *Chorea polonica* und eine *Villanella*. Die Beispiele der Villanellen von Długoraj, welche ich auf SS. 124, 128, 129 u. 130 mitteile, zeigen zur Genüge, wie stark dieser Komponist von der volkstümlichen italienischen Musik beeinflußt war. Seine Melodik und Rhythmik ist von außerordentlicher Frische und Lebendigkeit und bezeugt eine starke Erfindungskraft. Durch wahrhaft poetischen Reiz zeichnen sich seine beiden Phantasieen aus (S. 125—126); wehmütige Stimmung klingt in der ersten Phantasie durch, welche sich durch feine Harmonik auszeichnet (Vorhaltsbildungen und geistreiche Trugschlüsse). Die zweite Phantasie ist von entzückender melodischer Schönheit, welche sich gleich in den Anfangstakten kundgibt; sie trägt einen entschieden italienischen Zug in sich. In den *Villanellen* hat Długoraj die vulgären harmo-

nischen Lizenzen unberücksichtigt gelassen und den Satz in regelrechter Reinheit gehalten. Sehr fein ist die *Volta* von Długoraj aus der Leipziger Tabulatur d. J. 1619. Ein Teil derselben ist imitatorisch bearbeitet und das in ihm vorkommende, progressiv ausgeführte Thema (S. 133) ist nahe verwandt mit dem Thema der *Volta polonica* aus der Sammlung *Testudo Gallo-Germanica* aus d. J. 1615, herausg. von G. L. Fuhrmann (S. 140.), welche der Verfasser dem Lautenisten Jacques Pollonois zuschreibt (siehe S. 144.). Długoraj beherrschte den Lautensatz vollkommen und darf als Techniker seines Instrumentes einem Barfark fast an die Seite gestellt werden. Das Finale von Długoraj (S. 126) zeichnet sich durch anmutige Leichtigkeit der Passaggien aus, die Villanellen scheinen ausgezeichnet geklungen zu haben, die Figuration in der gedruckten Phantasie ist durchaus künstlerisch edel.

Der zweite Lautenkomponist polnischer Abstammung, aus d. XVI. Jahrh., Jacques Pollonois (Jakób Polak), mit einigen bedeutenden Stücken in den Sammelwerken von Joachim van den Hove (*Delitiae musicae* 1612), G. L. Fuhrmann (Testudo Gallo-Germanica 1615) und J. B. Bésard (*Novus partus sive Concertationes musicae* 1617) vertreten, gehört zu der französischen Lautenschule. Er lebte in Frankreich als Hoflautenist und starb auch dort im J. 1601. Einige Beispiele seiner Komposition teilt der Verfasser mit, und zwar auf SS. 136–138 eine fünfteilige Transkription der *chanson „une jeune fillette"*; 139—140 folgen vier *Brande'n*; 141 drei *Couranten*; 142 zwei *Galliarden*; 143 zwei weitere *Branle'n* bei Fuhrmann und 145 einige Takte der *Fantasia*.

Diomedes Cato, genannt *Diomedes Sarmata*, ist keinesfalls indentisch mit Adalbert Długoraj, wie es Rudolf Wustmann (Musikgeschichte Leipzigs) annimmt. Der politisch kompromittierte Długoraj hätte unter diesem Pseudonym gewiß wenig Schutz vor der Rache seitens der Familie des hingerichteten Samuel Zborowski gefunden. Diomedes Cato wurde in Venedig geboren (Chilesotti), von wo er an den Hof des Schatzmeisters Kostka kam. Bald akklimatisiert, schrieb er polnische Tänze und geistliche Lieder. Acht polnische Tänze veröffentlichte Bésard im *Thesaurus harmonicus* 1603. Ich teile sie in je einigen Takten auf S. 147—150 mit. Alle diese Tänze sind im marschartigen Charakter gehalten und haben keine Nachtänze. Es ist bis heute noch eine ungelöste wissenschaftliche Frage, welche rhythmische oder melodische Elemente man als

Merkmale des polnischen Charakters in diesen Marschtänzen des ausgehenden XVI. Jahrh. angesehen hat. In den Sammlungen von Haussmann und Demantius kann man polnische und deutsche Tänze nicht im entferntesten voneinander unterscheiden, so außerordentlich ähnlich sind sie einander; ihre Beliebtheit in Deutschland und der Fall, daß sie von den Bearbeitern in Polen selbst gehört und aufgenommen wurden, beweisen daß sie entschieden spezifische Züge haben mußten. Sie aufzudecken, wird es unsere Aufgabe sein. — Einige geistliche Chorlieder Cato's, in den schlichtesten homophonen Formen gehalten, welche im J. 1607 in Krakau erschienen sind, zeichnen sich durch keine besonderen Feinheiten aus und sind in der melodischen Erfindung (Beispiele auf S. 152) ziemlich arm bedacht. Sie können mit den Psalmen Gomółka's gar nicht verglichen werden.

Das fünfte Studium befaßt sich mit Motetten und Liedern, welche von polnischen Komponisten in der Zeit 1590—1610 geschaffen wurden. Vor allem beschäftige ich mich hier mit Johannes Polonus, einem bis jetzt außer acht gelassenen Komponisten polnischer Abstammung, welcher sein ganzes Leben lang in Deutschland angestellt gewesen zu sein scheint. Er stammt aus dem dazumal noch polnischen Breslau (Vratislaviensis) und da sein Polentum in dem Epigramm von H. Plassius in den 1590 im Druck erschienenen *Cantiones aliquot piae* (S. 156) ausdrücklich betont wird, unterliegt seine polnische Abstammung für den Verfasser keinem Zweifel. Sein bedeutenderes Werk sind die *Cantiones piae* (S. 154—156), welche 13 Motetten enthalten, von denen die erste sechsstimmig, die letzte fünfstimmig und die übrigen vierstimmig gesetzt sind. In der Ausführung dieser Motetten ließ Johannes Polonus die Benützung der Instrumente zu; wir wissen aber nicht, ob er es im Sinne der Stellvertretung der vokalen Stimmen oder schon in dem des *Continuo* verstanden hat. Die zweite Art aber ist höchst problematisch. Johannes Polonus gehört der Palestrina-Schule an. Er war ein gut geschultes Talent, sicher in der polyphonischen Arbeit, wie es die Beispiele auf S. 158—160 zeigen. Auf zwei weiteren Seiten (161—162) führe ich einige Proben der homophonen Episode in den Motetten des Polonus an; sie zeichnen sich durch fließende Melodik und manchmal, wie in der X. Motette (S. 162) durch feine Rhythmik aus. Polonus bemühte sich, die Musik dem Sinn der Worte aufs engste anzupassen; ein gutes Beispiel dafür liefert der

Anfang der VII. Motette *Domine non sum dignus* (S. 166), wo wir eine flehentliche Melodie hören. Das *Te Deum laudamus* von Johannes Polonus (Titel S. 157 oben, Musikbeispiel S. 167) ist eine ernste Komposition; nur im Anfang deutet Polonus eine Imitation an, im ganzen Verlauf des Werkes oszilliert die Faktur zwischen Polyphonie und Homophonie, Abschnitte werden durch Fermaten an Versenden gebildet. Sie wiederholen sich nach je 8—10 *Longen*.

Ein wichtiges Dokument der Musikkultur an der königlichen Residenz in Warschau im Anfang des XVII. Jahrh. ist ein Sammelwerk *Melodiae sacrae*, gedruckt in Krakau 1604. Es bestand aus den Kompositionen der bedeutendsten Mitglieder der königlichen Kapelle, unter welchen man folgende Künstler findet: Asprilli Pacelli, der Dirigent der Kapelle 1603—1623, Vincenzo Bertolusi, Andraeas Hakenberger (der auch zu den polnischen Musikern gezählt wird), Giulio Caesare Gabuzzi, Anton Patart, Giulio Osculati, Lorenzo Belotti, Raphael Veggio, Vincenzo Bertolusi, Luca Marenzio (im J. 1597 in Warschau ein Jahr lang), Annibale Stabile (ein Schüler Palestrina's), Hippolitus Bonanni, Simon Amorosius, Alphonso Pagani, Jacobus Abbates, Andraeas Staniczewski und Vicenzo Lilio, der Herausgeber des Sammelwerkes. Das Werk ist in der Proske'schen Bibliothek in Regensburg — leider unvollständig — erhalten; aus den drei vorhanden Stimmbüchern kann man nur eine ideelle Rekonstruktion der darin enthaltenen Kompositionen schaffen. Über das Talent der ersten Komponisten, Asprilli Pacelli, unterrichtet ganz ausreichend die Handschrift Nr. 16.703 der kaiserl. Bibl. in Wien; in der ihr entnommenen achtstimmigen Motette *Exurgat Deus* (Beispiel S. 171) erscheint er als ein ausgezeichneter Meister, welcher sich die römische und venetianische Manier angeeignet hat und die nun die Hauptbestandteile seines Ekklektizismus bilden. Von dem dritten Komponisten des Sammelswerkes Hakenberger, bezeugt das schönste seine *Harmonia sacra* (Titel S. 173, Beispiel S. 174—175); ein achtstimmiger Doppelchor „*memento Domine*“ über einem *cantus firmus* „*ecce sacerdos magnus*“ ist eine imposante, in bester Faktur gehaltene Komposition. Von den übrigen Komponisten interessiert uns in hohem Grad Andraeas Staniczewski, von velchem sich unseres Wissens sonst keine andere Komposition erhalten hat; seine achtstimmige Motette „*beata es virgo Maria*“ (S. 184) zeichnet sich durch hochpoetischen

Reiz der Melodik und durch seltene Schönheit der Erfindung aus. Das Thema ist durch und durch italienisch und klingt sogar in der modernen italienischen dramatischen Musik (Aida) an. Dieser einzige in dem Sammelwerk vertretene Pole muß ein großes Talent gehabt haben. Über die musikhistorische Bedeutung Marenzio's gibt der Verfasser kompilatorische Aufklärungen auf S. 179—180. Auf der letzteren Seite zitiert der Verfasser die Titel der Madrigalienwerke von Orazio Vecchi (1583) und Tarquinio Merula (1624), welche durch ihre an den Prinzen Albert Radziwiłł und den König Sigismund III gerichtete Widmungen für die polnische Musikkultur von gewisser Bedeutung sein konnten. Der Verfasser hielt es für nötig, einen thematischen Katalog der übrigen Kompositionen des Sammelwerkes mitzuteilen. Diese Ausgabe ist gewiss ein glänzender Beweis für den hohen Stand der Musikpflege am Warschauer königlichen Hofe; man war bemüht, die besten Künstler dieser Epoche dort zu fesseln; sogar Giovanni Gabrieli wurde die Stelle eines Kapellmeisters in Warschau angeboten (vrgl. den auf S. 205 von C. Förster deutsch zitierten Brief). Vicenzo Lilio hat seine zwölfstimmige Motette, *congratulamini mihi omnes* bescheiden am Ende seines Sammelwerkes herausgegeben.

Um dieselbe Zeit war das Rorantistenkollegium in Krakau an schöpferischen Musiktalenten nicht gerade reich. Wir kennen keine Kompositionen polnischer Meister dieser Epoche, welche dort gewirkt hätten. Die einzige bisher bekannte, von einem Mitglied der Kapelle geschaffene Motette wurde von Polkowski entdeckt und benannt. Es ist eine *Rorate coeli*-Motette von Joannes Borimius-Borzym, welche um das J. 1610 entstanden sein kann. Borimius benutzte in ihr die Themen eines polnischen geistlichen Liedes „*zawitai Chryste wiszący*“, was von Dr. J. Surzyński festgestellt wurde. Diese Motette ist in künstlerischer Beziehung ein bescheidenes Stück, weist überhaupt keine persönlichen Züge seines Schöpfers auf, der Verfasser arbeitet mit den gewöhnlichsten Mitteln und das Werk ist weder melodisch noch harmonisch und kontrapunktisch interessant (Beispiele auf S. 187—188).

Im J. 1588 erschien eine Sammlung von sechs vierstimmigen Liedern zu Texten von Stanisław Grochowski, zur Feier des Sieges bei Byczyna. Der Komponist jener Lieder wurde nicht genannt. Die ersten vier Lieder sind ganz anspruchslos gehaltene, aus je zwei viertaktigen Teilen bestehende Strophenlieder, eine Strophe

verlangt die Wiederholung beider Teile (S. 189—190). Das fünfte Lied ist *metrisch* gehalten, wobei aber die betonten Silben nicht den Doppelwert der unbetonten erhielten und nur den natürlichen Akzent haben; somit war das Verfahren des Komponisten ein anderes als bei Tritonius in seinen Horazischen Oden und bei Statius Olthof in seinen metrischen Psalmenkompositionen (S. 192). Auch im letzten Lied hat der Komponist nach der Ansicht des Verfassers es nicht verstanden, bei der Durchführung seiner Idee einen starken Konflikt mit den deklamatorischen Bedingungen zu vermeiden, hat nämlich ein marschartiges rhythmisches Thema zum Grundmotiv der Melodie gewählt. Das ganz eigentümlich skandierte Lied erhält ganz militärischen Charakter, wenn man, mit einem Auftakte beginnend, die Takte als rhythmische Gruppen betrachtet. (Das Verfahren zeigen die beiden Beispiele auf S. 193).

Zu derselben Kategorie gehört ein anderes zu derselben Siegesfeier gedichtetes Lied. Es erschien im J. 1588 in Krakau; den Text verfaßte Bielski, der Komponist blieb unbekannt. (Beispiel S. 194).

Asprilli Pacelli veröffentlichte ein Lied zu Ehren des heiligen Stanisław. Das Lied ist weder kunstvoll, noch zeichnet es sich durch Schönheit der melodischen Erfindung aus; es verarbeitet im zweiten Teil das Thema des ersten Teiles als eine *proportio*. (S. 195).

Eine besondere Stelle nimmt in der polnischen Musikgeschichte der „Hymnus der Zebrzydowski'schen Rebellen“ (*Hymn rokoszan* Zebrzydowskiego) aus d. J. 1607 ein. Dieser sechsstimmige Hymnus (Handschrift Nr. 1047 der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften in Krakau) ist eine kriegerische Musik in vollem Sinne des Wortes. Sowohl der Text, der durch gewisse brutale Züge abstoßend wirkt (wer will uns der Schätze berauben — nein, er beraubt uns nicht — fürchtet die Furcht — fürchtet nicht — Kraft gegen Kraft — sie wollen's mit Gewalt — verteidigen wir uns — sie sollen uns erkennen — sie werden siegen — sie werden nicht siegen — schlagen — und die Feinde niederringen u. s. w.), wie auch die Musik, haben keinen großen künstlerischen Wert. Manche Worte werden sogar siebenmal hintereinander wiederholt. Der Hymnus ist in einer an die Frescobaldi'sche *canzon* erinnernden rhythmischen Form gehalten; die sechsstimmige Doppelchörigkeit ist ganz schematisch. Das Stück ist homophon und geht von dem Ausdruck des Bedrücktseins, dann durch tapfere Töne zu einer tumultuarischen

Kriegsmusik über (Beispiele auf S. 197—199). Der melodische Wert dieser Komposition ist ziemlich gering und kann nur durch konsequent durchgeführte dynamische Entwicklung zum Teil ausgeglichen werden.

Ein dreihundertjähriges Jubiläum feiert gerade ein musikalisches Werk, welches der bedeutendste polnische Komponist vor Chopin im Druck erscheinen ließ: Nicolaus Zieleński *Offertoria et Communiones totius anni*, gedruckt 1611 in Venedig, welches auch sein einziges uns bekanntes Werk, sein *magnum opus musicum* ist. (Titel und Dedikation auf S. 200 201—202). Von dem Werk, welches in zwei besonderen Teilen gedruckt wurde, befindet sich: *Partitura pro organo* in dem Fürstlich Czartoryski'schen-Museum in Krakau, die acht Stimmbücher in der Stadtbibliothek in Breslau. (*Index Offertoriorum* auf S. 208—210, *Communionum* 239—241). Seine Offertorien setzte Zieleński für acht- oder siebenstimmigen Doppelchor mit Orgel- und Instrumentalbegleitung. Die Form der *partitura pro organo* unterscheidet sich wesentlich von einer *Continuo*-Stimme; sie ist in vier Systemen geschrieben, deren zwei obere die höchsten und die tiefsten Noten des ersten Chores, die zwei tieferen die des zweiten Chores angeben. Aus dieser Partitur erkennt man nicht, ob eine Motette acht- oder siebenstimmig ist. Den Unterschied zwischen der Partitur und dem Inhalt der Stimmbücher veranschaulichen die Beispiele auf S. 213 und 214—215. Eine Ausnahme bildet das zwölfstimmige *Magnificat* (drei Chöre), welches in ähnlicher Weise für die Partitur sechs Liniensysteme gebraucht. Außer der üblichen Bezeichnung, die Offertorien seien: *vocibus tam vivis quam instrumentalibus accomodata* (siehe Johannes Polonus S. 154), kommt die Anmerkung *per tromboni* in sieben siebenstimmigen Offertorien vor. Die instrumentale Mitwirkung in diesen Motetten Zieleński's ist leicht an den Erläuterungen von M. Praetorius in *Syntagma III* zu ersehen. Die Communien versah Zieleński mit ausführlichen Bemerkungen über die Ausführung der Instrumentalbegleitung; man findet sie auf S. 219 zitiert (lateinisch). Die Offertorien Zieleński's gehören, ihren Stileigenheiten nach, der venezianischen Schule an. Nicht unbegründet wird auch die Annahme sein, daß Zieleński von Giovanni Gabrieli den Unterricht genossen haben mag, was aber jedenfalls nicht mit Bestimmtheit behauptet werden kann. Der Einfluß der römischen Schule ist in ihnen dagegen nur sehr gering. Zieleński erscheint uns

als ein bedeutender Meister der vokalen Formen. Sehr reich war er an ausgesuchten Klangeffekten und ganz ausgezeichnet beherrschte er die strengen polyphonischen Formen. Die homophon-responsorische (doppelchörige) Kompositionsmethode Zieleński's erkennt man an Beispielen, welche gleich dem ersten Offertorium entnommen sind (S. 220 224). Es ist ein echt venezianisches Stück; in architektonischer Richtung spricht sich hier ein starker Formsinn aus. Einige andere Beispiele sollen die kontrapunktische Technik Zieleński's beweisen. S. 226—227 teilt der Verfasser den Anfang des V. Offertoriums (*In festo S. Joannis Apostoli et Evangelistae*), mit und führt weiter auf S. 229—230 die Takte 4—10 des XVI. Offertoriums an, welches Beispiel (durch die Anweisung der *chiavi trasportati* eine Terz höher transponiert) sich durch ganz erhabene Erfindung und meisterhafte Kontrapunktik auszeichnet. In diesem und dem vorangehenden Offertorium herrscht ein Gleichgewicht zwischen der Homophonie und Polyphonie, wobei die in entgegengesetzter Faktur gehaltenen Partieen mit starker Konsequenz ineinander zusammengewoben sind. In ähnlicher Manier sind die meisten Offertorien Zieleński's gehalten. Zieleński erzielt hohe künsterische Effekte durch fortwährende Entgegenstellung der polyphonen und der homophon-doppelchörigen Faktur. Von dem Sinn des Textes ausgehend, gestaltet Zieleński seine Musik, welche entweder objektiv-erhaben oder lyrisch-warm sich in der Melodik und Harmonik darstellt; er schlägt freudige oder mystisch tiefe Töne an, wenn er eine freudige Begebenheit der heiligen Schrift oder ein dogmatisches Geheimnis zu schildern hat. Manchmal schafft er rhythmisch bewegte, koloraturähnliche, im Ausdruck ganz Gabrieili'sche Themen, wie wir sie z. B. in den Offertorien XXVIII und XXXIII (S. 233) finden. Er ging im Laufe von drei Takten von einem fröhlich dahinfließenden Motiv zu einem edel ruhigen Thema über, wenn ihn dazu die Worte des Textes bestimmten, wie wir es in dem XLIII. Offertorium sehen (S. 234). Zieleński ist sehr erfindungsreich in der harmonischen Richtung und ganz ausgezeichnet in der Modulation, meidet die Chromatik und beweist durch viele in den Offertorien vorkommende Chiavetten seine Vorliebe für entfernte Tonarten. Das letzte Stück des ersten Teiles seines großen Werkes, das zwölfstimmige *Magnificat*, für drei vierstimmige Chöre gesetzt, ist ein Tonkoloß von auserlesenen Klangschönheiten (aufgeführt in

der Bearbeitung des Verfassers in dem historischen Konzert während der Chopinfeier in Lemberg im Oktober 1910).

Den zweiten Teil des Werkes Zieleński's bilden Monodien, Duette, Terzette, drei Instrumentalfantasieen. Quartette, Quintette und Sextette. In den Stimmbüchern hat Zieleński die *verzierte* Art der Aufführung der Communien *„resolutio vocis. quam Itali gorgia vocant"* angegeben, doch macht er die Sänger, welche sich in der Koloratur nicht sicher fühlen, aufmerksam: *„si quis non poterit cum huiusmodi resolutione expedire. adeat Partituram et scribat simpliciter istam vocem"*. Die Form der Partitur der 15 Monodieen belehrt uns, daß Zieleński die Solostimme als einen den drei übrigen Stimmen, welche auf der Orgel oder Instrumenten auszuführen waren, *gleichbedeutenden Bestandteil* einer *vierstimmigen Komposition*, mag sie homophon oder polyphon gewesen sein, betrachtete. Monodisch sind also die 15 Stücke der Communionen nur in der Richtung, daß hier nur eine Stimme mit Instrumentalbegleitung zu singen hat, während der Stil und die Kompositionstechnik, wie überhaupt die ganze musikalische Beschaffenheit der Methode der Motetten-Komposition angehören. In der Partitur ist einer solo singenden Stimme das ihrem Vokalschlüssel passende System übergeben; der *Cantus* hat das oberste, der Bassus das unterste, der Alt oder Tenor ist auf einem der inneren Systeme aufgeschrieben. So ist eine Monodie entweder eine harmonische Füllstimme oder ein Fundament des Musikstückes; in den imitatorisch bearbeiteten Communien wird sie derselben Funktion unterzogen wie die drei anderen Stimmen. Durch die reiche Ausschmückung der Solo-Stimme mit *Passaggien* und Koloraturen gewinnen die Stücke einen *konzertierenden* Charakter. Sämtliche Koloraturelemente dieser *Communien* finden sich in den Beispielen auf S. 242 (erstes Stück der ersten Gruppe) — 254. Die Nummern 1 und 4 dieser Gruppe sind in der dritten Abteilung in den Terzetten wiederholt. Sie bleiben unverändert und nur eine Gesangsstimme ist in ihnen beschäftigt, während die übrigen Stimmen der vormaligen Orgelbegleitung von Instrumenten ausgeführt werden. Der Widerspruch, welcher in den Worten *„hae tres Communiones sequentes ternis vocibus concinnatae ita ordinatae sunt: solus Altus canet"* liegt, ist nur scheinbar und schwindet, sobald man tieferen Einblick in die Kompositionsmethode der Communien gewonnen hat. Der Stil und die Kompositionsmethode dieser Communien Zieleński's unterscheiden sich wesentlich von den beiden von Leichten-

tritt (Ambros-Leichtentritt IV) herausgegebenen einstimmigen Stücken der *Concerti ecclesiastici* Viadana's. Die Art der in sich geschlossenen, deutlich durch ihr Wesen sich von der Begleitung unterscheidenden Melodiebildung, welche in den Monodien Viadana's zu sehen ist, finden wir bei Zieleński nicht. Seine musikästhetischen Anschauungen stehen geradezu im Gegensatz zu denen Viadana's, welche wir aus der Vorrede zu den *Concerti ecclesiastici* kennen lernen. Dieser verbietet es ausdrücklich, daß man seine Konzerte verziert und betrachtet die Koloratur als eine unkünstlerische Zugabe in der echten Gesangskunst, wogegen Zieleński den unverzierten Gesang nur im Notfall anordnet und in der Anwendung der Koloratur auch sonst nicht gar zu sparsam ist. Die Kompositionsmethode bleibt bei Zieleński auch in den Duetten und Terzetten wie überhaupt auch in den weiteren Gruppen der Communien die gleiche, sie ist nämlich eine motettenartige in den polyphonen Stücken und in den homophonen entspricht sie genau dem reellen vierstimmigen Chorsatz.

Beispiele der Duettcommunien Zieleński's findet man auf S. 253 (Nr. XVI), 254 (Nr. XVII) und S. 255 (Nr. XXI), die der ersten Terzettgruppe auf S. 257 (Nr. XXV ausgeführt nach der Angabe Zieleński's und transponiert S. 219). Die drei weiteren Terzette sind, von ganz bescheidenen Verzierungen abgesehen, in einem canzonettartigen, schlichten Satz gehalten (Beispiele auf S. 258—259). Das letzte Terzett erinnert in seinen bewegten Motiven (S. 260) stark an S. Gabrieli.

Keinerlei Unterschiede in der Kompositionsmethode bemerken wir in den drei Instrumentalphantasieen Zieleński's (Nr. XXIV, XXXI u. XXXII), deren Proben auf S. 260 (Nr. XXXI) und S. 261 (Nr. XXXII) zu sehen sind.

Die Gruppe der Quartette wird mit einer auf S. 262 (lateinisch) zitierten Bemerkung eröffnet. Die Quartette zerfallen in zwei stilistisch abgesonderte Gruppen; in den Nummern 33, 34, 36, 37 und 40 finden wir eine reiche Polyphonie mit vielen strengen Imitationen. Hier finden wir auch Echoeffekte (Nr. 33, S. 262). Die Koloratur erscheint nur da, wo es der Sinn des Textes zuläßt. Sie wurde dagegen gar nicht angewendet in der Communion Nr. XXXVI *Vox in rama* (S. 263—264), wo das Wunderbare in ernster und tiefer Musik geschildert wird. In den bisher besproche-

nen Communionen Zieleński's konnte man nur hermeneutisch einige Spuren der polnischen Musik erkennen, deutlich hört man dagegen ein volksmäßiges Motiv in der Communion Nr. XXXVIII *In festo Paschae* heraus (*Alleluia* auf S. 264). In demselben Stück bemerken wir eine schöne melodische Linie (erste Linie S. 265). Besonders schön ist die Communion Nr. XLIII *Mottetto de Santa Cruce* (S. 265) wo durch einen bei Zieleński äußerst selten vorkommenden chromatischen Schritt in der Oberstimme der Ausdruck der Stelle eine bedeutende Wärme gewinnt. Sehr treffliche Beispiele der Kunst Zieleński's findet man in den „*Monumenta musices sacrae in Polonia*", herausgegeben von Dr. J. Surzyński (die Nummern 34, 40 und Quintette Nr. 49 und 57). Ganz prächtige Einfälle hatte Zieleński in den fünfstimmigen Motetten, von denen die Communion *in monte Oliveti* ein bedeutendes Stück eines wahrhaft großen Talentes ist. Wie überall, verstand es Zieleński in den Quintetten, eine sich den Worten eng anschließende Musik zu schaffen; in Nr. 46 gesellt sich zu dem Worte *surrexit* eine fanfarenartige Melodie, ein wirkliches Fanfarenmotiv.

Eine gerechte Würdigung des großen Werkes von Zieleński wird erst dann möglich sein, wenn eine ausreichende Anzahl seiner Kompositionen im Neudruck vorliegen wird, was in absehbarer Zukunft in den „Denkmälern der Tonkunst in Österreich" erfolgen soll.

Das siebente Studium beschäftigt sich mit der ersten polnischen Übertragung eines italienischen Opernlibrettos, nämlich der „*La liberazione di Ruggiero dall'isola d'Alcina*" von Francesco Caccini, (Text von Saracinelli). Der Verfasser der Übersetzung, S. S. Jagodyński, war im Gefolge des polnischen Kronprinzen, Władysław Waza bei der festlichen Aufführung der Oper in Florenz im J. 1625 anwesend. Die Übersetzung erschien im J. 1628. Wenige Jahre später gründete Władysław IV. eine ständige Hofoper in Warschau und war von außeritalienischen Fürsten der erste Förderer der dramatischen Musik. Einige Stellen der Übertragung vergleicht der Verfasser mit dem Original, welches auszugsweise in Goldschmidts „Studien zur Geschichte der italienischen Oper" zitiert wird. Man überzeugt sich daraus, daß Jagodyński's Übersetzung meistens wortgetreu ist und in rhythmischer und prosodischer Richtung nur an ganz wenigen Stellen Abänderungen von den Akzenten des italienischen Textes aufweist. An künstlerischem

und literarischem Wert steht die polnische Übertragung dem Original keinesfalls nach.

Den Inhalt des VIII. Abschnittes des Buches bildet die historische Würdigung der Instrumentalkonzerte und Kanzonen des bis jüngst als Komponisten gänzlich unbekannten Adam Jarzębski. Die Handschrift *ms. mus.* CXI der Stadtbibliothek Breslau enthält 23 Konzerte zu zwei und drei Stimmen mit *Continuo* und 5 vierstimmige Kanzonen mit *Continuo*, deren Komponist Adamus Harzebskij (*Polonus*) genannt wird. Wir begegnen außer dieser Entstellung auch noch andere Varianten des Familiennamens des königlichen Musikers und „Architekten" aus Warschau. Er war ein recht vielseitiges Talent; seine künstlerisch sehr schwache, poetische Beschreibung von Warschau u. d. T. „*Gościniec*" (Geschenk), welche im J. 1646 erschien, bildet heute eine hochwichtige Quelle zur Kenntnis der königlichen Stadt in jener Epoche. Als Musiker ist er heute außer den genannten Konzerten noch bekannt durch das polemische Werk Marco Scacchi's „*Cribrum musicum ad Triticum Siferticum 1643*", wo er in dem musikalischen Teile Xenia Apollinea mit einem Canon vertreten ist. Auf S. 283 findet sich das Verzeichnis der Konzerte Jarzębski's aus der Breslauer Handschrift. Die Titel der Konzerte 15, 17, 19, 20 und 23 können als Beweis für eine länger dauernde Reise durch deutsche Länder, die reich an Eindrücken, auch an solchen musikalischer Natur gewesen sein muß, dienen.

Eitner bemerkt in dem Quellenlexikon, die Konzerte Jarzębski's seien vokal-instrumentale Kompositionen, indessen fehlt hier gänzlich jede Vokalstimme und nur einige von ihnen sind freie Bearbeitungen vokaler Stücke, zum Teil auch von Stücken von großen Meistern, wie Giovanni Gabrieli und Orlando Lasso. An und für sich betrachtet, sind sie aber rein instrumentale Kompositionen, der Terminus *Concerti* ist also für diese Zeit in der allgemein verstandenen Definition fast ein Anachronismus und gleichbedeutend mit dem der *sonata da camera* oder *da chiesa*. Sonst waren ja instrumentale als *Konzerte* bezeichnete und diese Aufgabe erfüllende Kompositionen äußerst selten. Die Zusammenstellung der Instrumente wiederholt sich in einigen Konzerten; am häufigsten kommt die Violine (*soprano canto*) und *viola bastarda* vor. (Die Erklärung dieses Instruments von Praetorius ist auf S. 288 angeführt); eine köstliche Zusammenstellung *fagotto e trombone* findet man in Nr. IV.

Sämtliche Konzerte Jarzębski's sind einsätzig, haben jedoch rhythmisch kontrastierende, meist symmetrisch gebaute Abschnitte. Die Länge der Stücke ist verschieden, und die Zahl der Takte bewegt sich zwischen 57 (Konzert Nr. II) und 155 (Nr. XIII). Das konzertierende Element herrscht in diesen Kompositionen ohne Unterbrechung vor und fußt so gut auf der aus dem Wesen des imitatorischen Stils hervorgehenden Bearbeitung als auf der virtuosen Behandlung der konzertierenden Stimmen. Einige Konzerte (wie das erste) haben eine konsequent ausgenutzte Thematik, in mehreren dagegen sind Partieen angebaut, welche keine themathische Verwandtschaft miteinander haben. *Basso continuo* scheint von einem Tasteninstrument allein ausgeführt gewesen zu sein. Einige Beispiele des Stils und der Beschaffenheit dieser Konzerte findet man auf S. 286–289. Man fühlt aus diesen Kompositionen die Freude des Komponisten am Klang heraus und sieht, daß er mit der Natur der Instrumente wohl vertraut, sowie daß ihm die Formen des dialogisierend-konzertierenden Stils wie auch die kontrapunktischen Satzkünste geläufig waren. Als Bearbeiter fremder Kompositionen erscheint Jarzębski im besten Licht. Die berühmte *chanson* Lassos „*Susanne un jour*", welche einige Meister des XVI. Jahrh. in der trockensten Weise transkribierten, hat Jarzębski sehr geistreich bearbeitet. Er schuf nämlich auf der fertigen Grundlage aus den wichtigsten Motiven der Lasso'schen Komposition ein eigenes Konzert, welches nur in der Einheit der Thematik mit der *chanson* Berührungspunkte hat, sonst aber als ein vollkommen kongeniales Werk erscheint. Ein kleines Beispiel solcher Nachkompositionskunst Jarzębski's befindet sich auf S. 291; auf S. 292 (erste Linie) findet man ein flottes Thema, welches den Mittelpunkt der Bearbeitung bildet. In den dreistimmigen Konzerten hat Jarzębski auf natürliche Weise die Mittel bereichert (Beispiele aus dem XIV. Konzert S. 292, aus d. XVI. auf S. 293). In dem Konzert XVII hören wir ein interessantes Thema (S. 293). Einzig in der Originalität der Erfindung ist das XVIII. Konzert *Chromatica*. Die an überaus harten Dissonanzen überreiche Episode aus diesem Konzert wurde auf S. 293–294 mitgeteilt. Der akustische Effekt ist zwar ziemlich kakophonisch, die Stimmführung aber ist ganz logisch; es ist auch möglich, daß diese Episode als eine Karrikatur auf die damals gerade aufkeimende Dissonanzbenutzung gelten sollte. Sehr charakteristisch ist das ganz in einem brausenden, wilden

Tanzrhythmus gehaltene Konzert Nr. XXI *Tamburitta* (Beispiel S. 296). Dieses Konzert ist ein wirkliches Phänomen in der Musik der ersten Hälfte des XVII. Jahrh. und könnte ganz leicht einem modernen Komponisten zugeschrieben werden. Es ist ein kongeniales Stück zu den Bildern holländischer Maler, eines Brueghel oder van Ostade. In vielen Konzerten Jarzębski's sind seine persönlichen, individuellen Züge nicht zu verkennen, so z. B. das Thema des XXII. Konzertes *Bentrovata*, dessen melodische und rhythmische Eigenart und Frische sich stark ins Gedächtniss einprägen (zweites Beispiel S. 296). Nicht weniger individuell ist die Melodie in den Dreitaktpartieen des letzten Konzertes *Norimberga* (seine Form C-3-C-3-C-3-C-3-C), der in Grazie und Anmut gewiß nur wenige gleichkommen (Beispiel S. 297). Die Kanzonen Jarzębski's haben durchwegs dieselben stilistischen Merkmale wie seine Konzerte. Ich hatte keine Gelegenheit zu konstatieren, ob die mit den Namen deutscher Städte benannten Konzerte thematisch eine entsprechende lokale Färbung besitzen. Viadana's Beispiel scheint sich nur auf die Benennung dieser Konzerte beschränkt zu haben, da die mit den Namen italienischer Städte bezeichneten Sinfonien dieses Künstlers, op. 18 (nach der Bemerkung Leichtentritt's) in einer der vokalen genau entsprechenden Doppelehörigkeit gehalten sind. Jarzębski gehört in seinen Konzerten und Kanzonen zu jener Gruppe von Instrumentalkomponisten, deren Mittelpunkt Biaggio Marini und Fontana bilden.

Den letzten Abschnitt des Buches bildet die historische Würdigung der Werke des Warschauer Vizekapellmeisters und Organisten, Bartłomiej Pękiel. Von seinen Kompositionen war bis jetzt nur die sogenannte *missa pulcherrima* (in den von Dr. Surzyński herausgegeben *Monumenta musices sacrae in Polonia*) allgemein bekannt. Die Zahl der uns bekannten Werke von Pękiel, der schon lange vor d. J. 1643 in Warschau tätig war, beträgt 14, darunter 7 Messen (5 vierstimmige zwei achtstimmige) und eine Kantate (Verzeichnis S. 300 u. 301).

An erster Stelle befaßt sich der Verfasser mit der Kantate Pękiel's „*Audite mortales*" (Handschrift Nr. 16.900 der königl. Bibl. in Berlin). Das Werk kann nur eine Kantate genannt werden. Es zerfällt in 11 Sätze, von denen 7 von Solostimmen ausgeführt werden; einmal singen die beiden Altstimmen (Duett Nr. 4), Nr. 6 bildet ein Terzett der beiden Soprane und des Alts, Nr. 10 ist ein

Sopranduett, das Finale bildet ein Sextett sämtlicher Stimmen. Zur Begleitung dienen zwei *violen di gamba*, ein *violon* und die Orgel. In der Komposition prägt sich ein sehr starkes dramatisches Talent aus. Seine Aufgabe, tief rührende und ausdrucksvolle Melodieen zu schaffen, hat Pękiel in ausgezeichneter Weise gelöst. Die erste Nummer, die Berufung der Menschheit vor den ewigen Richter durch einen Engel, ist in einem kalt erhabenen Ton gehalten; es fehlt hier nicht auch eine ziemlich lange Koloratur auf den Worte *canit* (*ecce tuba canit*). Zweimal verwendet Pękiel in dieser Nummer tonmalerische Effekte; nach den Worten *surgite mortui* illustrieren die Instrumente mit stark bewegten Figuren eine unruhige und gedrückte Stimmung. Die zweite Nummer, ein Tenorsolo *heu me miserum*, wird vom Verfasser ganz mitgeteilt (S. 303—304). Es ist ein überwältigend rührendes Stück. Eine so ergreifende und tiefe, wie musikalisch geistreiche Stelle findet man selten, sogar bei den namhaftesten Meistern der Epoche, einem Monteverdi oder Carissimi. In weiteren Sätzen finden wir großen Reichtum an ganz frappanten Einfällen, wie z. B. in der dritten Nummer (Sopransolo *quid faciem, mi Domine*) die Stelle *ecce nihil respondere potero*, in welcher eine chromatische Melodie (Beispiel S. 304) eine furchtsame Verlegenheit darstellt. Das Terzett *o vita ista misera* ist in seinem flehentlichen Charakter von der besten Wirkung (Beispiel S. 305). Das Finalsextett schließt in vollen und edlen Tönen diese erste von einem polnischen Meister geschaffene Kantate.

Von den Messen Pękiels, in denen uns der Komponist als ein gut geschulter Kontrapunktiker erscheint, zeichnet sich *Missa Paschalis de resurrectione Domini* durch besondere harmonische und melodische Feinheiten aus. Ihr Hauptthema ist einem volkstümlichen Osterliede entnommen, welches schon Martinus Leopolita in seiner Messe verwendet hatte. Pękiel zieht es im Gegensatz zu Leopolita in seiner Originalform heran und verzichtet auf melismatische Zugaben. Einmal klingt das Thema nur diskret im Baß durch (erstes Beispiel S. 310), während die übrigen Stimmen ein idyllisches Terzenspiel ausführen, ein andermal wird es zur Melodie der Oberstimme (zweitesBeispiel S. 310) und wird in entzückender Weise harmonisiert. Im weiteren Verlauf dieser Messe wie auch in den anderen wird Pękiel manchmal sogar auf längeren Strecken sehr lakonisch in der musikalischen Gestaltung des Meßtextes, seine Melodik wird äußerst knapp, syllabisch und scharf rhythmisiert. Es

fallen also von selbst einige lang ausgedehnte Phrasen, wie die des *Kyrie* in der *Missa brevis* auf (S. 311). Manchmal aber schwillt die Melodik Pękiel's ganz gewaltig an, wie z. B. im *Agnus Dei* der eben erwähnten Messe (S. 312). Kontrapunktische Spielereien Pękiel's, die beiden sechsstimmigen *Canone* in der *Xenia Apollinea* des *Cribrum musicum* von Scacchi 1643 (das erste auszugsweise angeführt S. 314) sind sehr tüchtige Leistungen. Recht interessant sind auch Pękiel's beide achtstimmigen Messen *senza le cerimonie* mit b. c. (für zwei Chöre). Jedoch abgesehen von dem *Kyrie* der ersten Messe, welches trotz seiner Kürze (es zählt nur 15 Takte) durch die polyphone Bearbeitung ein wenig zu fesseln vermag, (S. 315—316) bilden die übrigen, in den schematischen Formen der Doppelchörigkeit gehaltenen Teile der Messen keinesfalls monumentale Werke des Komponisten. Die beiden Chöre, welche in strengsten rhythmitschen Formen gebunden sind, rezitieren im raschesten Nacheinander die Textworte und lange auf einer Stufe psalmodierend, oder in der Sekundweise fortschreitend, zeichnen sie nur die kargsten melodischen Linien. In der zweiten achtstimmigen Messe Pękiel's herrscht eine rhythmische Monotonie, da die sämtlichen Teile in $^3/_1$ Takt gehalten sind. (Ein charakteristisches Beispiel S. 317).

Immerhin hatte Pękiel unter den wenigen polnischen Komponisten seiner Zeit die größte Bedeutung. Über die anderen zeitgenössischen Komponisten und die Musikpflege in Polen im weiteren Verlauf des XVII. Jahrh. soll im zweiten Teil des Werkes berichtet werden.

---

8. M. ŁODYŃSKI: **Dokument „Dagome iudex“ a „kwestya sardyńska“ w XI wieku.** ***(Die Urkunde „Dagome iudex“ und die „Sardinische Frage“ im XI. Jahrh.).***

Bei der Untersuchung der Urkunde „*Dagome iudex*“ (der ältesten, Polen betreffenden Urkunde) wurden bisher in einseitiger Weise nur die polnischen Verhältnisse, und zwar auch nur auf Grund polnischen Urkundenmaterials berücksichtigt. Deshalb stellt sich der Verfasser in seiner Arbeit die folgende Aufgabe: 1. Er bringt die Urkunde mit der päpstlichen Politik in derjenigen Zeit in Verbindung, in welcher dieselbe

in der Sammlung des Deusdedit (— aus dieser allein ist sie bisher bekannt —) erscheint. 2 zeigt die Verwertbarkeit derselben bei geschichtlicher Forschung.

Der Verfasser beginnt die Beantwortung dieser Fragen mit dem Nachweis der Quelle, aus welcher Deusdedit den Text geschöpft hat. Auf Grund der Mitteilung des Deusdedit, er habe das Material zu den Texten, unter denen sich auch „*Dagome iudex*“ befindet, *ex tomis Lateranensis Bibliothecae* geschöpft, zieht der Verfasser, entgegen der bisherigen Ansicht, daß die Urkunde aus dem *Liber Pontificalis* stamme, sowie einer anderen Ansicht, als seien die päpstlichen Regesten als Quelle anzunehmen, den gewiß richtigen Schluß, daß die Quelle des Deusdedit ein Papyrus-Original aus der Zeit des Papstes Johanns XV. gewesen sein müsse. Dieser Schluß ist das Ergebnis seiner eingehenden Analyse des Wortes *tomus*, welches sich in der Angabe: *item in alio tomo sub Johanne XV. papa* findet. Es läßt sich nämlich feststellen: 1. daß Deusdedit immer die von ihm verwendete Quelle konsequent als: *registrum, tomus carticius, carticium privilegium* und *tomus* bezeichnet; 2 daß im Mittelalter mit *tomus* eine Papyrusurkunde bezeichnet wurde; 3 daß man dieses Wort in der Kanzelei Gregors VII. wirklich in dem angegebenen Sinn gebrauchte; 4. daß man bis zum Schluß des X. Jhs. in der päpstlichen Kanzelei ausschließlich Papyrus als Schreibmaterial verwendete, daß also die Urkunde „*Dagome iudex*“, welche in den Jahren 985—996 entstand und (wie dies aus der Angabe des Deusdedit: *item in alio tomo sub Johanne XV. papa* erhellt) ebenfalls auf Papyrus niedergeschrieben sein mußte.

Steht nun dies fest und nimmt man an, daß Deusdedit das damals noch existierende Original benutzt hat, kann durch Vergleichung mehrerer, in der Sammlung des Deusdedit vorhandener Texte mit den Originalen nachgewiesen werden, daß die Texte in der Stilisation, wie wir sie auch in der Urkunde „*Dagome iudex*“ finden, durchaus keine getreue Wiedergabe des Originals sind, sondern eher als Auszüge, ja geradezu als Umarbeitungen der Vorlagen aufgefaßt werden müssen.

Nach dieser Feststellung geht der Verfasser zur Analyse des Textes selbst über und legt der Untersuchung des Dokumentes eine Dreiteilung desselben zugrunde Der erste Teil enthält das Namensverzeichnis der Aussteller, der zweite die Feststellung der

Rechtshandlung, der dritte die Beschreibung des den Gegenstand dieser Handlung bildenden Gebietes. Bei der kritischen Beurteilung der einzelnen Umstände wird vom Verfasser betont, daß in der Urkunde sich nicht alle damals lebenden und zur Beteiligung an der Ausstellung derselben berechtigten Mitglieder des Piastenhauses angegeben finden. Da ein Irrtum in dieser Hinsicht bei Deusdedit ausgeschlossen erscheint, muß man annehmen, daß bei der Ausstellung der Urkunde wirklich zwei Prinzen, Boleslaus der Tapfere, erstgeborener Sohn des Mieszko, und der zweite Sohn aus der Ehe mit Oda, Święopelk, einfach übergangen wurden. Mit der Feststellung dieser Tatsache und dem Hinweis auf die Notwendigkeit der Aufhellung der Frage schließt der erste Abschnitt.

Nachdem der Verfasser gezeigt hat, daß dieses Schweigen bei jedem der beiden Prinzen einen anderen Grund haben kann, geht er zur Darlegung des Sachverhaltes bei jedem Prinzen einzeln über. Er zeigt bei Boleslaus, daß die bisherige Erklärung des Falles eine falsche war. Sowohl der Standpunkt, daß Boleslaus schon vorher dem Schutz des Papstes überantwortet worden sei (Potkański), wie auch die Ansicht, daß der dem Boleslaus zugewiesene Erbschaftsteil sich innerhalb de bezeichneten Grenzen befand (Piekosiński), erweisen sich als unhaltbar, da hiermit nicht erklärt wird, warum in der Urkunde, kraft deren dem Schutz des Papstes nur zwei Kinder aus der zweiten Ehe mit Oda und das ganze damalige Gebiet von Polen, — wie wir es aus der Grenzbestimmung ersehen — übergeben werden, der erstgeborene Sohn Mieszkos I., Boleslaus, nicht genannt wird. Auch die Annahme, daß Boleslaus von seinem Vater enterbt worden sei, läßt sich mit den Quellen nicht in Einklang bringen, da wir erfahren: 1. daß Mieszko während seiner ganzen Regierungszeit eben Boleslaus für die Übernahme der Staatsverwaltung vorbereitete; 2. daß beim Hinscheiden Mieszkos I. das unter die damals noch lebenden Kinder aufgeteilte Ländergebiet auch das Erbteil des Boleslaus umfaßte. Ja, demgegenüber kann sogar festgestellt werden, daß Boleslaus tatsächlich an der Spitze des Reiches stand und den Staat nach außen vertrat, besonders Deutschland gegenüber. Diese durch die Urkunde „*Dagome iudex*“ verbürgte Tatsache steht nun im Widerspruch mit den Absichten Mieszkos und zwingt zu der Annahme, daß die Urkunde in vorliegender Form unbedingt nicht das Werk Mieszkos I. sein konnte. Hiezu gesellen sich noch Schlüsse, welche sich aus dem Umstande erge-

ben, daß der andere, ebenfalls unerwähnt gelassene Prinz Świętopełk beim Hinscheiden des Vaters noch am Leben war. Soll nun diese Übergehung dennoch durch den Tod Świętopełks erklärt werden, so muß man annehmen, daß die Urkunde erst nach dem J. 992 (dem Todesjahre Mieszkos) entstanden sein kann. Zieht man aber dabei in Betracht, daß die Urkunde unleugbar mit den Plänen Mieszkos im Widerspruche steht, sowie daß sie auch nur nach seinem Tode hat entstehen müssen, so wird man nicht umhin können, in dieser Urkunde, in welcher dennoch Mieszko als Aussteller erscheint, eine Fälschung zu erblicken.

Weiter zeigt der Verfasser, daß die eigentliche Ausstellerin der Urkunde Oda war, der nach den damaligen Anschauungen — wie dies auf Grund von Beispielen nachgewiesen wird — gewisse Vormundschaftsrechte aus Rücksicht auf die noch unmündige Nachkommenschaft des dahingeschiedenen Herrschers zustanden, wenn auch der älteste, mündige Sohn schon regierte. Diese Rolle, welche die Witwe zum Eingreifen in die politischen Angelegenheiten berechtigte, insofern diese das Interesse der unmündigen Kinder betrafen, bezeichnet der Verfasser als Stellung der Mutter-Vormünderin.

Im dritten Abschnitt erörtert der Verfasser die politische Bedeutung der Urkunde „*Dagome iudex*“, wobei für ihn die zur Feststellung der vollzogenen Rechtshandlung dienende Bezeichnung: *beato Petro contulisse* den Ausgangspunkt bildet. Durch Vergleichung von Auszügen aus anderen Akten, welche sich auf die Politik der Päpste zu Lebzeiten des Deusdedit beziehen, wird der Beweis geliefert, daß diese Bezeichnung die Übergabe des Landes an den Päpstlichen Stuhl, mithin ein Lehnsverhältnis des gegebenen Landes bedeutete. Da jedoch diese Beweisführung aus Rücksicht auf die Zustände auf der Neige des X. Jhs. nicht entscheidend ist, so werden die Zustände der damaligen Zeit untersucht. Die auf diesem Wege gewonnenen Ergebnisse stehen mit dem in „*Dagome iudex*“ festgestellten Zustand geradezu im Widerspruch. Aus Urkunden, welche aus der Regierungszeit Mieszkos I. stammen, ergibt sich die vollständige Abhängigkeit dieses Herrschers von Deutschland; wir sehen, daß er fast während seiner ganzen Regierungszeit und sein Sohn Boleslaus bis zum J. 1000 dem Deutschen Reiche ein jährliches Tribut zahlen — eine Tatsache, welche ein gleichzeitiges Lehnsverhältnis Polens dem Päpstlichen Stuhl gegenüber als unannehmbar erscheinen läßt. Dieser Schluß deckt sich vollständig mit den

Ergebnissen der kritischen Untersuchung der Akten aus der päpstlichen Kanzelei. Sofern man aus dem noch erhaltenen Aktenmaterial ersehen kann, kann von einem Lehnsverhältnis irgend eines Staates zum Päpstlichen Stuhl in der Zeit vor der zweiten Hälfte des XI. Jhs. durchaus nicht die Rede sein.

Im weiteren Verfolg seiner Untersuchungen kommt der Verfasser, indem er darauf hinweist. daß die damalige Gregorianische Politik vor Mißbrauch falscher Interpretation, ja sogar vor Fälschung von Dokumenten nicht zurückscheute. sowie indem er zeigt daß diese mißbräuchliche Auslegung bei Deusdedit Aufnahme gefunden, zu dem Schluß, daß der uns heute nur in gekürzter und überarbeiteter Form vorliegende Text im Widerspruch mit allen authentischen, zeitgenössischen Angaben steht, daß wir also in demselben einen willkürlichen Zusatz des Deusdedit erblicken müssen, im Sinne der Gregorianischen Politik. Mithin kann man nur den ersten und den dritten Teil. welche den Text der früheren Urkunde wiedergeben. als Quelle benützen; über den wirklichen Inhalt der im zweiten Teile beschriebenen Rechtshandlung kann nur die weitere Forschung Aufschluß geben.

Indem nun der Verfasser zur Lösung dieser Aufgabe übergeht, zeigt er, daß das einzig mögliche Verhältnis zwischen Polen und dem Päpstlichen Stuhl nur das Schutzverhältnis sein konnte, da nur auf diese Weise das Abhängigkeitsverhältnis vom Deutschen Reiche nicht tangiert wurde und Oda nur auf diese Weise eine Intervention des Papstes zu ihren und ihrer Kinder Gunsten sowohl bei Boleslaus selbst wie besonders bei Kaiser Otto III. erwarten konnte.

Diese Hoffnung erwies sich indes als trügerisch; eine Änderung der Zustände oder eine Intervention läßt sich nicht nachweisen, — die Urkunde hat ihr Ziel vollständig verfehlt. Doch betont der Verfasser die große theoretische Bedeutung dieses Aktes. Durch diese Urkunde wird der Beweis erbracht, daß man in Polen zum erstenmal zu der Überzeugung kommt. daß neben dem Kaisertum noch eine Macht existiere. welche auch den Ausschlag geben kann. Noch größer ist die Bedeutung der Urkunde für die Geschichte der päpstlichen Politik. da hiedurch der Päpstliche Stuhl seine Machtsphäre bis an die Grenzen des nordöstlichen christlichen Europas ausdehnte und in schlagender Weise zeigte, daß er trotz dem unleugbaren Verfall neben dem Kaisertum seiner Tendenz treu bleibt und seine politische Stellung zu wahren sucht.

Im vierten Abschnitt wirft der Verfasser die Frage auf: welcher Grund Deusdedit bewogen haben kann, die Urkunde „*Dagome iudex*“ in seine Kanonsammlung aufzunehmen. Diese Frage hat man bisher unberührt gelassen, und doch ist sie nicht nur interessant, sondern auch außerordentlich wichtig; sie erweckt unser Interesse, weil sie diese Urkunde mit ganz anderen politischen Verhältnissen in Zusammenhang bringt, und sie verdient Beachtung, weil sie allein uns darüber Aufschluß gibt, welchem Umstande wir ihre Erhaltung verdanken.

Wie bereits im Eingang der Arbeit bemerkt wurde, muß die Sache nur im Zusammenhang mit den zeitgenössischen Quellen der päpstlichen Politik betrachtet werden und dazwischen muß vor allem die Kanonsammlung des Deusdedit eben aus Rücksicht auf unsere Urkunde berücksichtigt werden. Da aber die ganze Sammlung als eine Arbeit bezeichnet wurde, bei der sich der Verfasser derselben nur von praktischen Gesichtspunkten leiten ließ, so mußte selbstverständlich bei der Aufnahme der Urkunde „*Dagome iudex*“ in die Kanonsammlung ebenfalls irgend ein praktisches Ziel den Ausschlag gegeben haben. Deshalb wirft der Verfasser die Frage auf, ob hier nicht etwa die Rücksicht auf Polen maßgebend gewesen sei. Dieser Standpunkt erscheint recht glaubwürdig wegen der regen Beziehungen zwischen Polen und Rom zur Zeit des Pontifikats Gregors VII., wie wir es aus erhaltenen Quellen ersehen. Nach eingehender Untersuchung erscheint aber diese Annahme als hinfällig, denn 1. die freundschaftlichen Beziehungen zu dem Päpstlichen Stuhl lassen sich lediglich während der Regierungszeit Boleslaus des Kühnen nach dem J. 1075 nachweisen, und es trat in denselben nach dem Regierungsantritt des von dem Deutschen Reiche abhängig gewordenen Wladislaw Hermann eine Wandlung ein; 2. die erklärende Bemerkung des Deusdedit, welche nachgewiesenermaßen von ihm selbst herrührt... *nescio cuius gentis homines*... zeigt deutlich, daß der Kardinal an dieser Stelle gewiß nicht an Polen dachte.

Nach Ablehnung dieser Kombination wird auf Grund weiterer Details bei Deusdedit gezeigt, daß ihn bei der Einverleibung dieser Urkunde in die Kanonsammlung die sardinische Frage beinflußte. Einen Hinweis darauf finden wir in der erwähnten Bemerkung: *nescio, cuius gentis homines, puto autem Sardos fuisse*.. Hiezu kommt noch ein bedeutsamer Umstand in

Betracht, welcher diesen Schluß bestätigt. nämlich der Zeitpunkt, in welchem die Urkunde hervorgeholt wird. Bei Durchsicht der päpstlichen Regesten aus eben dieser Zeit erscheint die sardinische Frage als eine der aktuellsten Angelegenheiten der päpstlichen Politik. ja man könnte fast sagen, sie bleibt aktuell während der ganzen Dauer des Pontifikats Gregors VII In dieser Beleuchtung gewinnt die oben aufgestellte Behauptung an Kraft. denn naheliegend erscheint der Zusammenhang zwischen diesen beiden Angelegenheiten und bestätigt wird derselbe durch die weiteren Worte: ... *puto autem Sardos fuisse, quoniam ipsi a IIII iudicibus reguntur...* Nicht ohne Grund scheinen diese Worte eingeschaltet worden zu sein. Bei der Sammlung des Materials fiel dem Deusdedit auch diese Urkunde in die Hände, in der ihm weder die Namen der Aussteller noch die des Landes angesichts der damals recht dürftigen geographischen Kenntnisse irgend einen Auschluß geben konnten; da jedoch dieselbe für die Richtung der damaligen päpstlichen Politik von weittragender Bedeutung erscheinen mußte, so durfte man sie unbedingt nicht unausgenützt lassen. Konnten nun weder die Namen der Aussteller noch die Grenzen des Landes verwertet werden, so eignete sich hiezu die Regierungsform. Eine Handhabe boten hiezu die damals ziemlich regen Beziehungen des Päpstlichen Stuhles zu Sardinien. In ähnlicher Weise, wie wir in „*Dagome iudex*" vier Aussteller finden. die nach der Meinung des Deusdedit die Herrscher des Landes vorstellen konnten. so begegnen wir in Sardinien auch vier Männern. die als Häuptlinge der Insel angesehen werden; wie ferner in „*Dagome iudex*" Mieszko den Titel *iudex* führt, so hießen auch diese sardinischen Häuptlinge *iudices*, eine Bezeichnung. die noch auf die frühere byzantinische Administration zurückgeht. Aus diesen zwei identischen Gründen bemerkt Deusdedit bei der Erklärung der Urkunde „*Dagome iudex*": Nach meiner Ansicht dürften es Sardinier gewesen sein, weil eben sie von vier Richtern verwaltet werden (*puto autem Sardos fuisse. quoniam ipsi a IIII iudicibus reguntur*). Nach seiner Ansicht bezieht sich also die Urkunde auf die Vergangenheit Sardiniens. Da sie aber in ihrer alten Form nicht das gab, was für die Ansprüche Gregors VII. geeignet erschien. so wurde dem Sinn der Urkunde entgegen. welche nur ein Protektionsverhältnis bezeugte, die erwähnte Änderung: *beato Petro contulisse*. eingeführt und auf diese Weise angenommen, daß durch diese Urkunde

von den Ausstellern die Insel dem Papste als Eigentum übergeben wurde, und zwar schon zu Zeiten Johanns XV.

Hat man aber den Zusammenhang der Urkunde „*Dagome iudex*“ mit der sardinischen Frage außer Zweifel gestellt, sowie auch den Punkt, daß sie in derselben gewissermaßen ausschlaggebend sein konnte, so wird hiermit noch immer nichts darüber ausgesagt, ob sie eben die Quelle abgegeben hat, auf die sich Gregors VII. Ansprüche stützten, durch die sie an Kraft, Entschiedenheit und Ausdruck gewannen. Aus diesem Grunde wird die Urkunde auch in dieser Richtung untersucht.

Nach Erörterung einer Reihe von Gründen, welche zu diesem Schlusse berechtigen, wird auf Grund einer eingehenden Analyse der Sammlung des Deusdedit der Beweis erbracht, daß die Urkunde „*Dagome iudex*“ in dieselbe erst im J. 1081 aufgenommen worden sein kann, und mithin wird auch diese Eventualität abgelehnt; man sieht sich gezwungen, für die Entstehung der sardinischen Frage eine andere, bis zum J. 1073 zurückreichende Quelle zu suchen.

Nach der Meinung des Verfassers kann diese Quelle nur das *Constitutum Constantini* sein. Zu dieser Annahme sieht sich der Verfasser dadurch veranlaßt, 1. daß *C. C.* Gregor VII. bekannt war, 2. daß *C. C.* von ihm im Sinne seiner Politik herangezogen wurde (Spanien), und 3. daß eben dieses *C. C.* in der päpstchen Politik jedesmal bei Geltendmachung von Ansprüchen auf alle Inseln, namentlich auf alle um Italien herumliegenden Inseln verwendet wurde.

In einem Anhang befaßt sich der Verfasser mit zwei Gregorianischen Sammlungen, mit der *Collectio canonum* des Deusdedit und derjenigen des Anselmus von Lucca. Der Umstand, daß die Urkunde „*Dagome iudex*“ bei Deusdedit Aufnahme gefunden, ferner daß *Pactum Ludovicianum* in beiden Sammlungen enthalten ist, gab dem Verfasser Veranlassung, diese Frage aufzuwerfen, denn nur auf diesem Wege erscheint es möglich, bei der Untersuchung der genannten Urkunden die nötigen und für die Arbeit unentbehrlichen Details zu gewinnen.

Indem nun der Verfasser die Sammlung des Deusdedit (in der Ausgabe von Glanvell) untersucht, befaßt er sich vornehmlich mit der Frage der Arbeitstechnik und der Zeit, in welcher das Werk in Angriff genommen und abgeschlossen wurde. Zu diesem Zwecke wird der Inhalt der Sammlung in ihrer heutigen Form im

Bereich eines jeden Buches in Gruppen gegliedert, so daß sie entweder chronologisch oder bezüglich der Quellen, denen sie entnommen wurden, zusammengehören. Auf diese Weise gewinnt man leicht Einblick in die parallele Gliederung der ganzen Sammlung, so daß man daraus klar ersieht, daß Deusdedit im Gegensatz zu Anselmus vorerst den Plan zu den vier Büchern entworfen hatte und dann das Material gleichzeitig für alle vier Bücher sichtete und ordnete. Diese Wahrnehmung, welche den Verfasser darauf leitet, daß jede chronologisch spätere Position auch später gewonnen wurde, setzt ihn in die Lage, auch die Zeit des Beginns und des Abschlusses des Werkes genau zu bestimmen. Da man nun schon in den ersten Gruppen Urkunden aus der Mitte 1080 findet, so ergibt sich daraus mit großer Wahrscheinlichkeit der Schluß, daß die Arbeit nicht vor 1080 in Angriff genommen wurde. Da nun ferner — wie dies Scheffer-Boichorst nachgewiesen hat (was übrigens auch noch durch andere Gründe erhärtet wird) — die Arbeit um die Mitte 1081 abgeschlossen vorlag, so darf man als Entstehungszeit der Sammlung die Zeit zwischen 1080—1081 annehmen.

Nebenher wird bemerkt, daß die Annahme von Sackur von der Entstehungszeit des *Dictatus papae* (Gregorii VII.) durch diese Analyse des Werkes des Deusdedit vollauf bestätigt wird; es stellt sich nämlich heraus, daß *Dictatus papae* nicht vor 1080 entstanden ist.

Bei der Untersuchung des Werkes von Anselmus (von der nur vier Bücher in der Ausgabe von Thaner bekannt sind) zeigt der Verfasser, daß die bisherige Annahme von der Priorität dieser Sammlung vor derjenigen des Deusdedit unrichtig ist. Schon die von dem zeitgenössischen Biographen des Anselmus gewählte Bezeichnung der Sammlung als *Apologeticum... quibus domini papae sententiam et universa eius facta atque praecepta canonicis defenderet rationibus...* beweist deutlich, daß sie erst nach Ausbruch des eigentlichen Kampfes zwischen den Gregorianern und Antigregorianern, d. h. nicht früher als um das J. 1077 entstanden sein kann. Der Umstand, daß wir gleich im ersten Buch auf Urkunden stoßen, welche aus dem März 1081 stammen, läßt darüber keinen Zweifel aufkommen, daß die Sammlung erst nach dieser Zeit entstanden ist. Da aber die Arbeit an ihr nicht ungestört vor sich gehen konnte — sie verlangte nämlich beständigen Aufenthalt in Rom, während doch der Kardinal Anselmus an der Politik in der Lombardei regen Anteil

nahm. — so wird man wohl annehmen müssen, daß die im J. 1081 begonnene Arbeit unter solchen Umständen erst nach Verlauf von einigen Jahren abgeschlossen sein konnte. Lag nun die Sammlung des Deusdedit schon um die Mitte 1081 fertig vor, so ist sie auch als zeitlich früher entstanden zu betrachten. Doch hiermit ist die Sache noch nicht erledigt.

Bekanntlich waren die beiden Kardinäle die nächsten Vertrauten Gregors VII. und haben ihre Arbeiten im Auftrage und unter Anleitung des Papstes unternommen. Folgerichtig mußten sie über ihre Arbeit gegenseitig unterrichtet sein, und so drängt sich die Frage auf, ob dieser Umstand nicht ohne Einfluß auf die beiden Sammlungen geblieben ist.

Diese Betrachtung ergab nun ganz unerwartete Resultate. Aus der Vergleichung der Sammlungen ergab sich: 1. daß viele Texte in denselben sich wiederholen, 2. daß die aus gleichen Quellen stammenden Auszüge gleich lang sind, 3. daß diese Auszüge, sofern sie mitten im Texte abbrechen, immer mit denselben Worten schließen und dann mit gleichen Worten weitergeführt werden, 4. daß die verbindenden, zur Herstellung des Zusammenhanges zwischen den zitierten Texten eingeschalteten Worte der beiden Verfasser immer indentisch sind, 5. daß endlich die von Originalen abweichenden Texte bei beiden Herausgebern gleichlautend sind. Auf Grund zahlreicher Belege wird also in unwiderleglicher Weise der innere Zusammenhang zwischen der Sammlung des Deusdedit und der des Anselmus dargetan.

Dieses Ergebnis ist von weittragender Bedeutung und enthebt den Verfasser der Untersuchung der weiteren Frage, welcher von den Bearbeitern für den anderen als Quelle gedient hat. Schon die systematische Anordnung der Anselminischen Sammlung, welche der chaotischen Anhäufung des Materials bei Deusdedit bei weitem überlegen ist, hätte nicht ohne günstigen Einfluß auf die spätere Arbeit bleiben können. Zieht man nun weiter in Betracht, 1. die Äußerung des Deusdedit, daß er direkt aus Quellen geschöpft habe, 2. daß die Texte, die sich bei beiden indentisch wiederholen, bei Anselmus in Umarbeitung, d. h. mit Rubriken versehen, bei Deusdedit in noch ganz roher, ursprünglicher Form mitgeteilt werden, 3. daß sich eine Reihe von identischen Texten bei Deusdedit in längerer Form wiederfindet, 4. daß die Sammlung

auch zeitlich früher entstanden ist, so wird wohl jeder Zweifel schwinden, daß die Sammlung tatsächlich von Anselmus benutzt wurde.

Bemerkung. Es muß aber anderseits betont werden. daß Anselmus durchaus nicht immer aus dieser abgeleiteten Quelle schöpfte. denn auf Grund einer Reihe von Abschnitten kann nicht in Abrede gestellt werden, daß er bei wichtigeren Texten, vielleicht unter Anleitung des Deusdedit selbst (denn auch bei diesem finden sich dieselben Texte), auf die Archivalquelle zurückgriff.

In einem weiteren Anhang unter dem Titel: „*Dagome iudex*" und die Abgaben von Polen dem Päpstlichen Stuhle gegenüber befaßt sich der Verfasser mit der hergebrachten Ansicht. die die Entstehung der Abgaben Polens zu Gunsten des Päpstlichen Stuhles mit „*Dagome iudex*" in Verbindung bringt. Es wird festgestellt, daß alle hierauf bezüglichen Quellen recht späte. aus dem XIII. Jh. stammende Legenden sind und die frühesten sich erst auf Abgaben aus der Zeit Boleslaus des Tapferen beziehen, daß hingegen die Entstehung der Abgaben dieses Boleslaus anderswo gesucht werden müssen. Die einzige Quelle, die über diesen Punkt wirklich Licht verbreiten kann, ist in der Tat die Urkunde „*Dagome iudex*" in der fragmentarischen Gestalt. in welcher sie sich in der Sammlung des Deusdedit erhalten hat, daß sie jedoch nur im Zusammenhang mit derselben betrachtet werden müsse.

Die Vergleichung von zahlreichen. in der Sammlung erhaltenen Texten politischen Inhalts mit den Originalen lehrt uns, daß jedesmal. wenn die von Deusdedit herangezogene Urkunde irgendwelche Zahlungen zu Gunsten des Päpstlichen Stuhls erwähnt. die betreffende Stelle sich auch bei Deusdedit wiederfindet. daß hingegen der Kardinal über diesen Gegenstand schweigt, wenn die Urkunde nichts darüber berichtet.

Daraus ergibt sich der Schluß. daß sich das Original von „*Dagome iudex*" offenbar mit dem Peterspfennig nicht befaßt, da Deusdedit mit Stillschweigen über diesen Punkt hinweggeht, und daß man infolgedessen keinen Grund zu der Annahme hat, die Entstehung der Abgaben Polens zu Gunsten des Papsttums mit dieser Urkunde in Zusammenhang zu bringen.

9. Dr STANISLAW ZACHOROWSKI. Sądy synodalne w Polsce. *(Die Sendgerichte in Polen).*

Über die Institution der Sendgerichte in Polen gibt es bis auf den heutigen Tag in der polnischen Literatur, von vereinzelten Bemerkungen abgesehen. keine erschöpfende Darstellung, obwohl bereits seit mehreren Jahren ein umfangreiches Quellenmaterial gedruckt vorliegt. auf Grund dessen man nicht nur ein anschauliches Gesamtbild der Organisation und des Verfahrens der Sendgerichte. sondern auch deren Entwicklung auf polnischem Boden seit den ersten Anfängen bis zu ihrem Verfall entwerfen kann.

Ein vorzügliches. sich unmittelbar auf die Sendgerichte beziehendes Material besitzen wir in den Sendordnungen. wovon bereits vier in Druck erschienen sind; eine von diesen Ordnungen stammt aus dem XIII., eine aus dem XIV. und zwei aus dem XV. Jh. Sie haben alle einen gemeinsamen Zug. sie enthalten nämlich eine Reihe von Fragen. die dazu dienen sollen. dem Sendrichter die Feststellung von in seinem Sprengel begangenen Übertretungen zu erleichtern. Auf Grund einer eingehenden Untersuchung dieser Fragen und deren Zusammenstellung mit den bekannten. in Königers Arbeit „Quellen zur Geschichte der Sendgerichte" veröffentlichten deutschen Sendordnungen konnte der Verfasser einen gewissen Zusammenhang zwischen den polnischen und den aus der Kölnischen Diözese stammenden Ordnungen feststellen und den Nachweis erbringen, daß beide Gruppen auf eine gemeinsame Quelle zurückgehen. Außerdem gewinnen wir Beiträge zur Geschichte und Organisation der Sendgerichte aus der Gesetzgebung der Provinzial- und Diözesensynoden. aus Konsistorialbüchern und Formularien.

Aus Thietmar IX c. 2 und Gallus II c. 43 können wir den Schluß ziehen, daß Sendgerichte zugleich mit Visitationen schon im XI. Jh. in Polen ausgeübt wurden. Man wird jedoch annehmen müssen. daß diese Gerichte bei der Reorganisation der polnischen Kirche in der zweiten Hälfte des XI. Jhs. (Zusammenhang der polnischen Sendordnungen mit den Kölnischen) eine gründliche Umgestaltung erfuhren und von dieser Zeit an auch ununterbrochen ausgeübt wurden. Genauere Auskunft über die Einrichtung derselben gewinnen wir erst aus den Quellen des XIII.—XV. Jhs.

Anfangs stand die in den Sendgerichten ausgeübte Richterge-

walt ausschließlich den Bischöfen, seit dem Ende des XII. und dem Beginn des XIII. Jhs. (vor 1233) auch den Archidiakonen zu, so daß im Bereich der Sendgerichtsbarkeit zwischen ihnen eine gewisse Konkurrenz bestand, ohne daß es indessen zu einer gesetzlichen Einschränkung eines der Konkurrenten gekommen wäre.

Neben dem Richter kam den Sendzeugen die wichtigste Rolle zu, ohne daß sie jemals die Stellung der Sendschöffen erlangt hätten.

Den Sendgerichten in Polen unterstanden nicht allein die Laien, sondern auch die Geistlichkeit, und zwar ohne irgendwelche Ausnahmen. Dies findet wohl seinen Grund darin, daß einerseits eine besondere geistliche Visitation nicht bestand, anderseits wiederum in der Identität der auf den Diözesansynoden ausgeübten Gerichtsbarkeit, welcher im Westen die Geistlichkeit unterstand, und der Sendgerichte. Jedoch darin, daß auch die Geistlichkeit der Sendrüge unterworfen war, erblicken wir einen eigenen Zug der Verfassung dieser Gerichte in Polen. Es ist gleichzeitig ein kühner Versuch, die Mannigfaltigkeit der Verfassungsformen und die Gerichtsbarkeit zu vereinfachen, was wohl in lokalen Verhältnissen seinen Grund hatte.

Die sachliche Zuständigkeit der Sendgerichte ist eine außerordentlich weite, wie wir es aus den oben erwähnten Sendordnungen ersehen. Beachtung verdient auch die örtliche Zuständigkeit, denn diese erstreckt sich nicht bloß auf einen Pfarrsprengel, sondern auch auf benachbarte, ja sogar auf die ganze Diözese oder auf das Archidiakonat, je nachdem das Gericht vom Bischof oder vom Archidiakon abgehalten wurde.

Die Gerichtshandlung fand stets in der Kirche statt. Gesetzlich waren die dazu bestellten Beamten verpflichtet, alljährlich Visitationen abzuhalten, und hatten Anspruch auf die s. g. Prokuration, d. h. auf Versorgung von seiten der visitierten Geistlichen, und zwar in Form von Naturalleistungen. Da es aber mit der Zeit in dieser Hinsicht zu Mißbräuchen kam, erwies sich später eine gesetzliche Regelung dieser Einrichtung als notwendig.

Das von den polnischen Sendgerichten eingehaltene Verfahren kann auf Grund des vorhandenen Quellenmaterials ebenfalls festgestellt werden. Die erste Handlung, die ein Richter vornahm, war die Wahl und die Beeidigung der Sendzeugen und deren Veranlassung zur Anzeige der Sendvergehen. Die Folge der Anzeige die als Anklage aufgenommen wurde, war entweder das verdammende

Urteil, sofern der Beschuldigte sein Verbrechen eingestand, oder ein alternatives, wenn der Beklagte seine Schuld leugnete. In letzterem Fall wurde der Beschuldigte verhalten, den Beweis seiner Unschuld zu erbringen, die s. g. Purgation, welche darin bestand, daß er mit einer Zahl von Miteidern den Reinigungseid ablegen mußte. Nach Vollzug der Purgation wurde er dann von Schuld und Strafe freigesprochen; konnte er dagegen den verlangten Beweis nicht erbringen, so fiel er in Strafe. Das Verfahren in den polnischen Sendgerichten unterschied sich also in nichts von dem in westeuropäischen Gerichten üblichen und von dem im kanonischen Recht bekannten Infamationsprozeß.

Trotz dieser Ähnlichkeit mit westeuropäischen Sendgerichten begegnen wir bei den polnischen ganz bestimmten Unterschieden, indem die Zeugen nie die Stellung der Sendschöffen erlangt hatten und die Geistlichen der gleichen Gerichtsbarkeit unterstanden wie die Laien, aber noch darin — und dieser Umstand verdient besondere Beachtung —, daß nämlich das Prozeßverfahren und die Organisation im Laufe der Jahrhunderte keine Entwicklung zeigt, sondern sich in seiner archaischen Form unverändert erhält, eine in der Geschichte des polnischen Kirchenrechtes recht häufige Erscheinung.

Eine gewisse Entwicklung der Organisationsformen bemerken wir nur in dem Verhältnis des Archidiakons zu den Sendgerichten. Unter Einwirkung der vom Westen herübergenommenen Rechtsformen wurde er nach und nach zum selbständigen Richter, und zwar geschah dies schon an der Wende des XII. Jhs. Dieser Zustand erhielt sich bis ins XV. Jh. Erst in dieser Zeit büßte der Archidiakon seine sendrichterliche Gewalt ein, doch geschah dies nur ganz allmählich unter dem Einfluß allgemeiner, kirchlich-politischer Zustände, in denen sich die Kirche im XV. und XVI. Jh. befand. Im XVI. Jh. stand die sendrichterliche Gewalt nur noch dem Bischof zu.

Aber auch andere kirchliche Einrichtungen konnten sich der Einwirkung der Sendgerichte, die sich durch ihre überaus bequeme und elastische Form auszeichneten, nicht entziehen, und so verwendete der Bischof bei Ausübung der Strafgerichtsbarkeit über Geistliche auf den Diözesansynoden ebenfalls Sendzeugen und der Metropolit machte während seiner Visitationen gleichfalls von Sendzeugen Gebrauch.

Die so zur Entfaltung gelangte Institution verfiel im XVI. Jh. Da sie an bischöfliche Visitation geknüpft war, kam sie mit der Zeit außer Gebrauch in dem Maße, wie die Visitationen immer mehr vernachlässigt wurden. Die von dem Konzil von Trient durchgeführte Reorganisation der bischöflichen Visitationen versetzte den Sendgerichten den Todesstoß.

Nakładem Akademii Umiejętności

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków, 1911 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

8 Sierpnia 1911

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 6, 7 et 8. Juin - Juillet et Octobre. 1911.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 12 JUIN 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 60, 8-o, p. 57.

A. Brückner: »Przyczynki do dziejów języka polskiego«. Serya II. *(Contributions à l'histoire de la langue polonaise. Seconde partie)*, 8-o, p. 64

G. Przychocki: »Symbolae ad veterum auctorum historiam atque ad medii aevi studia philologa. I. Accessus Ovidiani«. Edidit, prolegomenis, epilogomenis instruxit..., 8-o, p. 62.

»Rozprawy Akademi Umiejętności. Wydział filologiczny«. *(Travaux de la Classe de philologie)*. 8-o, vol. 48, p. 386.

M. Joseph Tretiak présente son travail: *„Bohdan Zaleski au commencement de l'Emigration polonais (1831—1833)"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Joseph Pełeński: *„L'Eglise ruthénienne de St. Pantalémon dans le Vieux Halicz"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. Joachim Reinhold: „*La légende de Mainet dans les littératures romanes et germaniques*“. Étude de littérature comparée.

Le Secrétaire présente le travail de M. Joachim Reinhold: „*Enfances Charlemagne (Karleto)*“. Édition critique du poème franco-italien, précédée d'une étude sur les sources et suivie de notes et d'un glossaire.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Pierre Bieńkowski présente son travail: „*Compte rendu des fouilles de la mission archéologique autrichienne en Haute-Égypte (1910/11)*“.

M. Thadée Grabowski présente son travail: „*L'humanisme dans la littérature religieuse catholique en Pologne au XVI siècle*“. II-e partie.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 31 mai 1911.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1911 [1]).

SÉANCE DU 17 OCTOBRE 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Charles Hadaczek présente son travail: „*La civilisation dans le bassin du Dniestr au temps de l'empire romaine*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. Joachim Reinhold: „*Bovo d'Antone, poème franco italien du XIII sièle*“. Édition critique.

Le Secrétaire présente le travail de Mme R. Lilienthal: „*Les fêtes juives das le temps passé et le présent*“. II-e partie.

[1]) Voir Résumés, p. 124.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 19 JUIN 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

St. Zachorowski: »Sądy synodalne w Polsce«. (*La juridiction synodale en Pologne*). 8-o, p. 81.

M. Oswald Balzer présente son travail: „*Le Scartabellat. Recherches sur la condition juridique de la noblesse polonaise*".

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Sobeski: „*La philosophie et l'art plastique en Grèce*".

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 23 JUIN 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Chwistek: „*La doctrine de la contradiction envisagée au point de vue des derniers travaux de Bertrand Russell*".

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Wasserberg: „*Sur l'idée de l'accommodation*".

SÉANCE DU 10 JUILLET 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

Stanislas Kot: »Wpływ starożytności klasycznej na teorye polityczne Andrzeja Frycza z Modrzewa«. *L'influence des idées politiques de l'antiquité sur André Frycz Modrzewski* (*Andreas Fricius Modrevius),* 8-o, p. 95.

Le Secrétaire présente les travails de M. Ladislas Semkowicz:

a) „*Études critiques et méthodiques sur l'origine et dislocation de la la noblesse polonaise au moyen-âge*"; b) „*Études sur quelques chartes polonaises du moyen-âge*".

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1911.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoczny«. (*Travaux de la Classe d'histoire et de philosophie*). 8 o. vol. 54, p. 323.

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISLAS SZPOTAŃSKI: „*Les Archives de Marchwacz (Grand-Duché de Posen)*".

Le Secrétaire présente le travail de M. LADISLAS SEMKOWICZ: „*Les privilèges de la noblesse mazovienne au XIV et XV siècle*".

Le Secrétaire présente le travail de M. VENCESLAS J. GRZYBOWSKI: „*Le pragmatisme moderne*".

Résumés

10. MIKOŁAJ RUDNICKI: **Studya psychofonetyczne. I. Assymilacya.** ***(Psychophonetische Studien. I. Assimilation).***

Es lassen sich folgende Gesetze der lautlichen Assimilation aufstellen:

I. Der betonte Laut assimiliert den unbetonten (resp. schwächer betonten); progressive und regressive Wirkung.

Das Gesetz ist ganz klar; zahlreiche Beispiele begegnen uns in jeder Sprache z. B. akslav *áje, úje ⇛ áa, úu ⇛ a, u: dobrájego, dobrújemu ⇛ dobraago, dobruumu*; poln. (dial.) *eò ⇛ o: Tòdor ⇚ Teòdor*; im Aisländ., wo zwei gleiche Sonanten zusammentreffen, werden sie zu einem langen, von der Qualität des stärker betonten kontrahiert [1].

Die entsprechenden romanischen und semitischen Beispiele findet man bei Meyer-Lübke [2]) und Socin-Brockelmann [3]). Als Beispiele für die Konsonanten mögen dienen ahd. *vliosan* | *firliosan*, *vlâʒan* | *fir-lâʒan*; aisl. und anorw. *ellefo* got. *ainlif* '11', *mullaug ⇚ mun(d)laug* 'Waschbecken'; aisl. *megen ⇚ megim ⇚ *vegim R* (dat. plur.); das Wort kam auf in solchen Wendungen, wie *ǫllom megim* 'auf allen Seiten' usw. Noreen a. a. O. §§ 257, 4 und 268.

II. Der kombinatorisch verstärkte Laut assimiliert den nicht verstärkten; progressive und regressive Wirkung. Kombinatorische Verstärkung haben wir in dem Falle, wenn sich irgend ein Laut an einen anderen anlehnt und dadurch implosiv oder explosiv wird. Wir können ihn also z. B. dem implosiv-explosiven intervokalischen Laute entgegenstellen. Josselyn [4]) hat experimentell bewiesen, daß

[1]) Noreen: Altisländische und Altnorwegische Grammatik (Halle 1903) § 125.

[2]) Meyer-Lübke: Romanische Grammatik I. B. Lautlehre (Leipzig 1890); vgl. auch Zupitza KZ XLII 73.

[3]) Socin-Brockelmann: Arabische Grammatik[6] § 13. a. (Berlin 1909).

[4]) Vgl. Wheeler Scripture: Elements of experimental Phonetics (New York 1904) S. 350.

im Italienischen intervokalischer Nasal kürzer dauert als in der Gruppe N + media und besonders N + tenuis. Das gilt natürlich für jeden anderen Konsonanten. z. B. wird lat. nur *o* + *nc*, *ngu̯*, *mb* ⇒ *u* + *nc* usw., niederländ. *a* + *r* + *lab.*, *gutt.* ⇒ *e* + … [1]); ostnorw. *i* + *l* + + *cons.* ⇒ *y* + … (*y* = *ü*); dän. *e* + *ss*, *st* ⇒ *i* + …; franz. (Val Soana) *ọ* + *s* + *cons.* ⇒ *ö* + …; anorw. *i* + *f*, *p*, *m*, (*l*, *r*) + *cons.* ⇒ *y* + … (sporadisch) u. s. w. Regressiv dän. *v* + *r* + *ae* ⇒ *v* + + *r* + *a*, (*ae* = *ä*) usw. Nur zwischen Konsonanten: es wird lat. *r* + *s* + *cons.* ⇒ *s* + *cons.*, aber *rs* ⇒ *rr*; griech. *n*, *m* + *s*, *z* + *cons.* ⇒ *Null* + … | *ns*, *ms* ⇒ *nn*, *mm* usw.

Man kann von einer: a) formalen kombinatorischen Verstärkung und b) von einer materiellen sprechen. Der erstere Fall tritt ein, wenn der verstärkende Laut keine phonetischen Elemente enthält, die denjenigen des verstärkten Lautes gleich oder ähnlich wären — der letztere dann, wenn er solche enthält. Als Beispiel für a) diene niederländ. *a* + *r* + *Lab.*, *Gutt.* ⇒ *e* + …, für b) lat. *o* + *mb*, (*nc*, *ngu̯*) ⇒ *u* + …

III. Zwei Laute, welche einen dritten umgeben, assimilieren denselben.

Der im Innern einer Gruppe stehende Laut wird assimilatorisch: 1) von dem vorhergehenden, 2) oder von dem nachfolgenden, 3) oder aber von beiden beeinflußt. Typisch ist der letzte Fall. Der Verwandtschaftsgrad der assimilierenden sowie des assimilierten Lautes kann sehr verschieden sein, z. B. got. *ii̯i* ⇒ *ii*, urslav. **ioi* ⇒ **ivi* ⇒ **iī* ⇒ *ī*, alb. *voc.* + *i̯* + *voc.* ⇒ *voc.* + *voc.* usw.

Der assimilierte Laut verliert irgend ein Element und gewinnt gleichzeitig ein anderes, z. B. urslav. **ioi* ⇒ *ī*, oder aber gewinnt er, ohne zu verlieren, z. B. aisländ. *b*, *m* + *i* + *u* ⇒ *b*, *m* + *y* + *u*.

Die zwei erstgenannten Fälle enthalten dissimilatorische Vorgänge, indem der erste oder der zweite der umgebenden Laute den dazwischen stehenden assimiliert, welcher aber zugleich durch den einen oder den anderen irgendwie dissimilatorisch modifiziert wird, z. B. lat. *vo* + *r*, *s*, *t* ⇒ *ve* + *r*, *s*, *t*: *vermis* ⇒ *vormis* [2]) usw., gemeinnordisch *ai* + *r*, (*w*, *h*) ⇒ *ā* + … | *ai* + *R*, das bleibt [3]).

[1]) van Wijk IF XXVI 275–282.

[2]) Brugmann, Grundriß I² § 144. 3.

[3]) Kock Axel: Svensk Ljudhistoria I (Lund-Leipzig 1906) § 407—411; vgl. Noreen a. a. O. § 54. 2. Anm. 1.

In ähnlichen Fällen schwächt der dissimilierende Laut den assimilierten im Vergleich mit dem assimilierenden. Es siegt hier also nicht der irgendwie verstärkte Laut, sondern es unterliegt der dissimilatorisch geschwächte. Die Beispiele gehören also eigentlich zu der XIV. Gruppe.

IV. Der länger dauernde Laut, d. h. also derjenige, welcher die größere phonetische Masse hat, assimiliert den Nachbarlaut; progressive und regressive Wirkung.

Beispiele: griech.-dor. $\breve{\alpha}\varepsilon \Rightarrow \bar{\alpha}$ | $\breve{\alpha}\varepsilon \Rightarrow \eta$ [1]); lat. $r + s$ $(\Leftarrow ss) \Rightarrow ss$ in den romanischen Sprachen [2]); dän. $\varrho + gg \Rightarrow u + \ldots$ usw. Ein Übergangsstadium zwischen der II. und der IV. Gruppe bilden solche Fälle, wie gathaaw. $a + nm \Rightarrow ą + \ldots$, dän. (dialektisch) $a + mb$, $mp \Rightarrow o + mb$, mp und ähnliche.

V. Der Laut, welcher einen größeren akustischen Gesamtwert (Schallfülle) hat, assimiliert den in dieser Beziehung schwächeren; progressive und regressive Wirkung.

Die Begründung dieses Gesetzes liegt in der bekannten Eigentümlichkeit des anthropophonischen Systems. Es lassen sich nämlich die Laute eines jeden Idioms nach dem Grad der Schallfülle einteilen. Die Unterabteilungen werden durch die üblichen Namen signalisiert: Vokale, Halbvokale, Sonorlaute, Spiranten (Reibelaute) und Verschlußlaute. Es ist bekannt, daß im allgemeinen die Vokale einen stärkeren Einfluß auf alle übrigen Laute ausüben als umgekehrt. Dasselbe gilt auch für Halbvokale, Sonorlaute und Spiranten [3]). Am schwächsten beeinflussen die Verschlußlaute alle übrigen Laute.

VI. Der Laut, welcher ein anthropophonisch-artikulatorisches Übergewicht hat, assimiliert den Nachbarlaut; progressive und regressive Wirkung. Diese Gruppe ist schwer von der V. und VII. zu trennen. Als sicheres Beispiel kann aber vielleicht die bekannte Tatsache gelten, daß die Vorderzungenvokale intensiver die Laut-

[1]) Brugmann: Griechische Grammatik (München 1900), S. 62.

[2]) Meyer-Lübke: Einführung in die romanische Sprachwissenschaft, § 129.

[3]) Meillet, MSL XII 25, meint, daß die große Beständigkeit der Gruppen Spirant + Verschlußlaut z. B. $s + t$ im Gegensatz zu $t + s$ die Folge der von ihm formulierten Regel ist: 'dans ceux des groupes des consonnes proprement dites qui comportent une occlusion, le maximum de fermeture tend à se trouver immédiatement avant l'explosion qui termine le groupe'. Das ist gewiß richtig, aber die Regel kann eben z. T. eine Folge dieses Assimilationsgesetzes (V.) sein.

systeme verschiedener Idiome beeinflussen als die Hinterzungenvokale. Der Grund dafür liegt in der größeren Anwendbarkeit der vorderen Sprachorgane bei der Lautbildung im Vergleich mit den hinteren. Dasselbe gilt auch für die Konsonanten.

Nach meiner Meinung werden die sogenannten emphatischen Laute des Arabischen mit größerer Muskelkraft gebildet als die anderen Konsonanten [1]. Diesem Übergewichte an Muskelspannung entspricht die stete Assimilation der Tenues und Mediae durch die emphatischen Konsonanten [2].

VII. Der Laut, dessen phonetischer Gesamtwert der ganzen sogenannten Artikulationsbasis der betreffenden Sprache mehr verwandt ist, assimiliert den anderen; regressive und progressive Bewegung. Die überaus entwickelte Palatalisation in den slavischen und romanischen Sprachen kann man auf dieses Gesetz zurückführen. In den germanischen Sprachen dagegen entspricht ihm die bemerkenswerte Kraft der Muskelspannung der Fortes. So z. B., wenn im Ahd. eine Tenuis mit einer Media zusammentrifft, siegt zwar die Lokalisation der folgenden Media, aber zugleich auch die Muskelspannung der vorhergehenden Tenuis, vgl. *tb ⇒ p: seilpor ⇐ seilt + boro* 'Schildträger', *tg ⇒ k: Liut + gart , Liu(t)kart* [3]) usw. Massenhaft tritt diese Erscheinung im Altisländischen hervor, vgl. Noreen a. a. O., §§ 237 1. u. 230 2. b., wo die ungewöhnliche Assimilation (homorganer) *N + p, t, k ⇒ pp, tt, kk* behandelt wird [4]).

VIII. Der Laut, dessen Bewegungsgefühl ein frischeres, weniger automatisiertes ist, assimiliert den Nachbarlaut, oder praktisch: der Laut, welcher in dieser oder jener Lautverbindung s p ä t e r erschien, assimiliert den früheren; progressive und regressive Bewegung.

Die betreffenden Lautverbindungen sind vorwiegend teils Resultate der Assimilation, teils solche der Dissimilation. So z. B. ahd. *[ê ⇒ ea ⇒] ia ⇒ ie ⇒ î, [*eu ⇒ iu] io ⇒ ie ⇒ î, [ô ⇒ oa ⇒] ua ⇒ uo ⇒ u* usw. Öfters meint man, daß die genannten ahd. Assimilationen die Folge davon sind, daß *i* und *u* in diesen Diphthon-

[1] Ausführliche Begründung im polnischen Texte.

[2]) A. Seidel, Praktisches Lehrbuch der arabischen Umgangssprache syrischen Dialekts (Hartleben), S. 3 u. 4.

[3]) Wilmanns: Deutsche Grammatik, 1^2 § 161 (Straßburg 1897).

[4] Alf Torp og Hjalmar Falk: Dansk Norskens Lydhistorie (Kristiania 1898), S. 232.

gen betont waren. Es ist richtig: der Druck ruhte gerade auf *i* und *u*, obwohl sie an Schallfülle ärmer als *a* waren. Der Grund hiefür ist aber darin zu suchen, daß *i* und *u* ein frischeres Bewegungsgefühl besaßen als *a*. Dasselbe gilt für die folgenden empirischen Lautgesetze: aisl. *[*eu ⇒] io ⇒ io (= iö)*; poln. *[oj ⇒ ⇒ öj ⇒] uj ⇒ u* z. B. *pude ⇐ pujdę ⇐ pójdę ⇐ po + idę* usw.; urslav. Endung des Dat. Sg. der *o*-Stämme *-u ⇐ *-ui ⇐ *-öi ⇐ *oi*; akslav. *rabu ⇐ *orbhoi* usw.; [lat. *e* ⇒] franc. *ei*, welches sich folgendermaßen in den verschiedenen Dialekten entwickelt: 1) rechtes Rhôneufer, Waat, Neuenburg *ei ⇒ ẹi ⇒ ä*; 2) Bessin (West-Frankreich) *ei ⇒ ẹ*; 3) Pikardie und Nord-Lothringen *ei ⇒ oi ⇒ o*; 4) Waat, Freiburg, Süd-Lothringen *ei ⇒ ai ⇒ a* usw. Oder schweizer-franz. (Waat) [lat. *ọ ⇒ ọu ⇒ ọu ⇒ ọu ⇒ au ⇒] au ⇒ ao ⇒ a* usw.

Die Abweichungen von diesem Gesetze erklären sich sehr schön als Kreuzungen durch andere Gesetze und als s. g. Entgleisungen. So z. B. ahd. *au ⇒ ou* im IX. Jahrh., *û ⇒ ou* im XII. Jahrh. Im XIII. Jahrh. fielen beide *ou* zusammen, und zwar so, daß das *ou ⇐ au* ins Fahrwasser des *ou ⇐ û* geraten ist. Das geschah zuerst in solchen Lautverbindungen, in denen die beiden *ou* einander sehr nahe standen, und zwar vor Labialen. Vgl. die ausführliche Begründung im poln. Texte und Wilmanns, a. a. O., § 185, 216.

IX. Der folgende Laut assimiliert den vorhergehenden; nur regressive Bewegung. Das Gesetz ist schon von M. Grammont [1] formuliert worden — aber nur für die dissimilatorischen Vorgänge. Die sichersten Beispiele liefern die Assimilationen zwischen sonst psychophonetisch gleichwertigen Lauten. Psychophonetisch gleichwertig sind z. B. die Tenues oder Mediae. Wenn also zwei Verschlußlaute zusammenstoßen, wird der Unterschied immer zu Gunsten des folgenden ausgeglichen. Die Gruppen *p, t, k + t, k, p ⇒ tt, kk pp; b, d, g + d, g, b ⇒ dd, gg, bb*. Die einzige Ausnahme wäre oskisch *ekkum* 'item' ⇐ **ek-dum* nach Brugmann [2]; diese Etymologie ist aber offenbar unbegründet. Dasselbe gilt für die Nasale, Liquidae, Spiranten und Vokale. Das Gesetz waltet aber hier nicht so unbedingt, weil zwischen den letztgenannten Lauten größere Unterschiede vorhanden sind als zwischen Verschlußlauten.

[1]) Maurice Grammont: La dissimilation consonantique dans les langues indoeuropéennes et les langues romanes (Dijon 1895), S. 184.

[2]) Grundriss², I § 588 1.

X. Der vorhergehende Laut assimiliert den nachfolgenden; nur progressive Bewegung.

Dieses Gesetz formuliert van Ginneken[1] als das Gesetz der s. g. cerebralen Inertie (loi de l'inertie) — meiner Meinung nach unrichtig. Vgl. den poln. Text. § 49. Das Gesetz gilt vielleicht nur in sehr engem Umfange und nur in solchen Lautverbindungen, in denen die Elemente des nachfolgenden Lauts mit irgend einem Elemente des vorhergehenden eine Komplikation bilden können, ohne irgend einen der eigenen Bestandteile notwendig zu verlieren. Das geschieht natürlich vor allem bei den Labialisierungen der folgenden Vokale durch die vorhergehenden Labiale. Also z. B. norditalien. *ò, ü* + *g* ⇒ *ò, ü* + *f* [illegible] ... + *v*]; lat. *v* + *i* ⇒ *v* + *ü*, franz. (Falkenberg-Lothringen) [*lab.* + *i* ⇒] *lab.* + *i* ⇒ *lab.* + *oe* (= *ö*); ahd. *sch* (= *š*), *l*, *lab.* + [illegible] ⇒ *š*, *l*, *lab.* + *ö*[2]). Auch die progressiven Nasalierungen haben diesen Charakter z. B. portugies. *N* + *voc.* ⇒ *N* + *voc. nasalis* usw.

XI. Der Laut, welcher größere semasiologische Bedeutung hat, assimiliert den anderen; progressive und regressive Bewegung.

Das Gesetz umfaßt alle s. g. Ausnahmen Grammonts[3]), z. B. griech. κεφαλαργία. statt *κεφαραλγία ⇐ κεφαλαλγία usw. Ich habe MPKJ V. 193 gezeigt, daß die semasiologische Bedeutung des Anlauts größer ist als diejenige des In- oder Auslauts. Dieser Tatsache entsprechen empirische Lautgesetze: 1) griech. *si̯-, su̯-* ⇒ *h-* | griech. *-si̯-, -su̯-* ⇒ *-zi̯-, -zu̯-*; 2) *sm-, sn-, sl-, sr-* ⇒ *sm̃-, sñ-, sr̃-, sl̃-* | *-sm-, -sn-, -sr-, -sl-* ⇒ ⇒ *-zm-, -zn-, -zr-, -zl-* ⇒ *-mm-* usw.; 3) urital. $\chi^u r$- ⇒ *fr-* | -$\chi^u r$- ⇒ ⇒ *-gr-*; 4) das interessante polnische Nebeneinander z. B. *-t* + *r-* ... [illegible] *d* + *v-* ... *-tv-* ⇒ *-tf-* ... etc. S. Verfasser a. a. O.

Die semasiologische Bedeutung der einzelnen Wortteile ist nicht dieselbe. Es assimiliert also der Laut des wichtigeren Wortteiles den Laut des weniger wichtigen, z. B. aisl. *d* (der Endung des Präter. *-da*) ⇒ *þ* nach *s, l̃l̃* (⇐ *lþ*), *ñ ñ* (⇐ *nþ*) *f, k, p* und nach den Gruppen *Tenuis* + *ñ, l̃*: *reista* (= got. *raisida*) zu *reisa* 'aufrichten' usw. Noreen, § 267.

Zahlreiche Beispiele liefern die semitischen Sprachen, in denen z. B. die Konsonanten der verschiedenen Infixe durch die Wurzelkonsonanten assimiliert werden, weil die Grundbedeutung des Wor-

[1]) J. van Ginneken: Principes de linguistique psychologique (Paris-Leipzig-Amsterdam 1907) S. 150.

[2]) Wilmanns, a. a. O., § 230.

[3]) A. a. O.

tes in den letztgenannten liegt. Vergl. arab. *iztaǧara ⇒ izdaǧara 'ließ sich zurückhalten', iṣṣabara ⇐ *iṣṭabara 'hielt, stand' usw.; weitere Beispiele bei Brockelmann[1], §§ 22 b., 23 f., 33 e., 60 b. Vgl. auch griech. ἁπλᾶ anstatt ἁπλῶ ⇐ *ἁπλόα usw. Brugmann Griech. Gram.³ § 43 a. b.

XII. Von zwei Lauten wird derjenige beeinflußt, welcher sich weniger zu verändern braucht, um sich dem anderen zu assimilieren; regressive und progressive Bewegung.

Das sicherste Beispiel liefert das schon oben genannte Nebeneinander von pol. *-t + v- ⇒ -d + v-* (*-tv- ⇒ -tf-*), welches auch (außer *v*) die Sonorlaute umfaßt. Es werden nämlich die auslautenden stimmlosen Konsonanten vor den anlautenden stimmhaften Sonorlauten und vor *v-* stimmhaft, im Inlaut des Wortes dagegen affizieren die Tenues die folgenden Sonorlaute, z. B. *-t + r- ⇒ -d + r-*, aber *-tr- ⇒ -t̥r̥-*. Vgl. die betr. Ausführungen des Verf. MPKJ V. 175. Der Unterschied zwischen *r* : *r̥* (d. h. zwischen stimmhaftem *r* und z. T. stimmlosem *r̥*) ist kleiner als zwischen *t* und eventuellem **d*, wenn nämlich die Gruppe *-tr- ⇒ -dr-* werden sollte. Umgekehrt ist es im Satzsandhi. Hier besaß nämlich das Nebeneinander, z. B. *-t* : *-d*, sehr schwache, resp. keine semasiologische Bedeutung, weil es schon vor dem Prozesse *-t + r- ⇒ -d + r-* existierte, und zwar vor anlautenden Medien der folgenden Wörter. So z. B. *bradgada ⇐ brat gada* 'der Bruder redet' (*bratpiše ⇐ brat pisze* 'der Bruder schreibt') existierte schon vor *bradrobi ⇐ brat robi* 'der Bruder macht'.

XIII. Der in der betreffenden Lautverbindung schwächere Laut wird von dem Nachbarlaute assimiliert; regressive und progressive Bewegung.

In den bis jetzt besprochenen assimilatorischen Gruppen besaß der assimilierende Laut eine spezielle psychische Kraft, in dieser Gruppe dagegen ist es umgekehrt: der assimilierte Laut ist speziell schwach, und das ist der Grund der Assimilation (nicht eine besondere Stärke des assimilierenden Lautes).

Die Ursache der Schwäche eines Lautes kann: 1) an seiner psychophonetischen Struktur, oder 2) an seiner Rolle in der betreffenden Sprache haften.

1) Der erstere Fall gilt z. B. für die Nasale. Den dominierenden

[1]) Brockelmann: Kurzgefaßte vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen (Berlin 1908).

Bestandteil derselben bildet die nasale Resonanz, dagegen ist die Artikulationsstelle von untergeordneter Bedeutung. Bei dem Zusammenstoß eines Nasals mit irgend einem oralen Laute paßt der erstere seine Artikulationsstelle der des letzteren an, falls natürlich der orale Laut eine im großen und ganzen gut ausgeprägte Lokalisation besitzt. Die Folge davon ist die stete Homorganität der vorhergehenden Nasale mit den folgenden Lauten z. B. Tennes, z. T. auch mit den vorhergehenden.

2) Das Altindische besaß ein *ẓ̌* in den Gruppen *ẓ̌ḍ*, *ẓ̌ḍh* ⇐ urar. *zd*, *zdh* ⇐ i.-e. *ĝd*, *ĝdh*, *ĝht* und aus *s* + *d*, *dh* nach *ĭ*, *ŭ*- Lauten. Die Gruppen, weil nur in wenigen Wörtern vorhanden, wurden nicht gerade oft gesprochen, und infolgedessen war die Vorstellung des *ẓ̌* weniger fest. Die Folge davon war die Assimilation der dunkleren Vorstellung des *ẓ̌* durch die klarere des folgenden *ḍ*, welches auch sonst, in anderen Lautverbindungen, in der Sprache vorhanden war. Dasselbe gilt für die Gruppen *ĝbh* ⇒ *žbh* ⇒ *ḍbh*; *zgh*, *zbh* ⇒ ⇒ *dgh*, *dbh*. Daß man die Ursachen dieser Assimilation in dieser Weise auffassen darf, beweist auch die Beständigkeit der Lautverbindungen *ṣ* + *t* usw. in derselben Sprache. Der Grund davon liegt offenbar in der Tatsache, daß *ṣ* auch sonst im Altindischen häufig vorkam, z. B. postkonsonantisch *kṣ̌* ⇐ *k̂p*, **k̂s*, **qᵘs*, **kph*, **ĝdh*, intervokalisch usw. Die Vorstellung des *ṣ̌* war also viel klarer und fester als diejenige des *ẓ̌*.

XIV. Der kombinatorisch geschwächte Laut wird von dem anderen assimiliert: progressive und regressive Bewegung. Das eine Beispiel wurde schon bei der Gruppe III behandelt (s. oben). Ein weiteres liefert die bekannte Tatsache aus den slavischen Sprachen, dass nämlich stets die silbenauslautenden Konsonanten an die silbenanlautenden assimiliert werden. Es sind also die silbenauslautenden Konsonanten aus irgendwelchen einzelsprachlichen Gründen im Slavischen schwach. Über ähnliche arabische Verhältnisse vgl. den poln. Text.

Die oben vorgeführten Gesetze walten auch in unbetonten Lautverbindungen sowie in den Fällen, in denen die Assimilation als hemmender Faktor auftritt. Den letztgenannten Begriff hat Brugmann eingeführt [1]). Ausführlich handelt darüber der poln. Text.

[1]) Das Wesen der lautlichen Dissimilation, Abhandl. d. philol.-hist. Kl. d. kön. sächs. Gesellsch. d. Wissensch., XXVII Nr. V, Leipzig 1909, s. auch. IF. XXVI 216.

Allgemeine Theorie der Assimilation.

Die allgemeinste Grundlage für die assimilatorischen Vorgänge (sowie für die ganze Sprachentwicklung) bildet die semasiologische Struktur der Sprache. Die semasiologische Bedeutung des Lautes und eigentlich auch eines jeden phonetischen Elementes beruht darauf, daß jedes phonetische Element eines der Merkmale bildet, die das betreffende Wort von allen anderen ähnlichen Wörtern unterscheiden. Man identifiziert das gehörte oder gesprochene Wort mit eben diesem Worte (d. h. mit seiner Vorstellung) nur deshalb, weil zwischen dem wirklich gesprochenen Worte und seiner Vorstellung nicht zu große (bz. theoretisch genommen, keine) phonetische Unterschiede vorhanden sind. In MPKJ V 239 ff. habe ich gezeigt, daß dieses Verhältnis umgekehrt proportional ist. Ich habe a. a. O. diese Tatsache als das Gesetz der reproduzierenden und der reproduzierten Vorstellungen formuliert.

Wir können unterscheiden: 1) eine normale durchschnittliche semasiologische Bedeutung eines Lautes (z. B. in der XIII. Gruppe); 2) eine übernormale (die Gesetze I—IX); 3) eine subnormale (die Gesetze XIII u. XIV). Man kann auch von einer 4) extranormalen semasiologischen Bedeutung sprechen (XI. Gruppe).

Der oben formulierte Begriff der semasiologischen Bedeutung eines Lautes führt notwendig zum Begriff der Erkennbarkeit des Lautes. Je leichter der betreffende Laut erkennbar (als derselbe identifizierbar) ist, desto größer ist seine semasiologische Bedeutung.

Die Erkennbarkeit des Lautes ist wichtig: 1) für ihn selbst; 2) für das Wort, dessen Merkmal (Kennzeichen) er bildet. Es sind zwei Fälle möglich: 1) die Erkennbarkeit des Lautes steht im Einklang mit derjenigen des Wortes, d. h. je leichter der Laut zu erkennen ist, desto leichter erkennen wir auch das betreffende Wort (I—X und XII—XIV); 2) oder aber es stehen die beiden genannten Erkennbarkeitswerte des Lautes im Widerspruch. In diesem Falle kann man a priori erwarten, daß die Erkennbarkeit für das Wort wichtiger ist, weil das letztere viel intensiver das menschliche Bewußtsein erregt als der Laut, der ja nur ein Bestandteil des Wortes ist (XI. Gruppe).

Die Erkennbarkeit des Lautes hängt von den Bedingungen ab, welche der Laut der identifizierenden Apperzeption darbietet.

Es assimiliert also immer derjenige Laut, welcher in der betreffenden Lautverbindung größere semasiologische Wichtigkeit besitzt oder, was im Grunde genommen dasselbe besagt, welcher leichter erkennbar ist, bzw. der Apperzeption des sprechenden Subjekts bessere Erkennbarkeitsbedingungen darbietet.

Die Klarheit der Apperzeption eines Lautes hängt in letzter Instanz von dem Willen des sprechenden Subjekts ab. Das bedeutet aber nicht, daß in der Sprache Willkür und Laune herrscht und keine Gesetze walten. Es wird doch niemand ohne Grund irgend einem Laute besondere Aufmerksamkeit schenken. Die Gründe oder die Bedingungen der größeren oder schwächeren Konzentration der Aufmerksamkeit auf verschiedenen Lauten sind konstant. Es werden also gewisse Laute oder Lautverbindungen stets klarer apperzipiert. Wir kommen also zu dem Schluß, daß die s. g. Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze eine Folge davon ist, daß die Merkmale der Laute sowie die kombinatorischen Lautverbindungen etwas Beständiges bilden, kurz gesagt, daß die sprachlichen Ausdrucksmittel beständig sind. Zu demselben Schlusse ist der Verf. in einem anderen Zusammenhange gekommen (MPKJ V, 253), und zwar bei der Betrachtung gewisser fakultativer Dissimilationen und der großen Beständigkeit der Wortbildungselemente, bzw. des Worthabitus der Sprache im allgemeinen. Die Formulierung eines Assimilationsgesetzes (Lautgesetzes) besagt nichts Anderes, als daß die Bedingungen formuliert werden, welche die Apperzeptionsklarheit der Laute erhöhen. Der Verf. hat vierzehn solche Bedingungen gefunden; wer ein noch größeres Material in Betracht ziehen wird, findet deren vielleicht noch mehr. Mit Rücksicht auf diese Bedingungen der Apperzeptionsklarheit stellen sich die oben vorgeführten Gruppen folgendermaßen dar:

In der I. Gruppe verbraucht der assimilierende, d. h. der betonte Laut mehr nervös-schöpferische Kraft bei der Artikulation, mehr nervös-perzeptive beim Hören.

In den Gruppen II—V dauern die assimilierenden Laute länger, und es kann sich also die Aufmerksamkeit länger auf ihnen konzentrieren. Außerdem haben in der V. Gruppe der Öffnungsgrad der Mundhöhle und die Stimmfülle ihre Bedeutung.

In der VI. Gruppe wird derjenige Laut klarer apperzipiert. welcher mit denjenigen Teilen der Sprachorgane gebildet wird. welche bei der Lautbildung überhaupt eine größere Rolle spielen. oder bei welchem eine größere Muskelmasse tätig ist.

Die Apperzeptionsklarheit der assimilierenden Laute in der VII. Gruppe ist die Folge davon. daß sie aus Elementen bestehen. die der betreffenden Sprache besonders eigen und geläufig sind.

In der VIII. Gruppe lenkt die Gefühlsfrische der assimilierenden Laute die Aufmerksamkeit des redenden Subjekts auf die letzteren.

In der IX. Gruppe hat der assimilierende Laut durch seine Stellung in der Gruppe größere Klarheit als der assimilierte. welcher unter die Bewußtseinsschwelle sinkt.

X. Gruppe. Der nicht genügend unterdrückte Laut kann eine längere Zeit klarer apperzipiert werden als derjenige, welcher bekämpft wird.

XI. Gruppe. Der den Exponenten der semasiologischen Elemente bildende Laut ist wichtiger und leichter erkennbar. weil diese eine höhere Apperzeptionsklarheit besitzen als die phonetischen Elemente.

XIII. Gruppe. Der Laut. welcher eine schwächere empirische Grundlage hat. wird dunkler apperzipiert als derjenige. dem eine normale durchschnittliche empirische Grundlage eigen ist.

XIV. Gruppe. Der dissimilatorisch (oder anders) angegriffene Laut hat eine schwächere Apperzeptionsklarheit als der nicht bekämpfte.

Die unter das XII. Gesetz gestellten Fälle umfassen nur. was von anderem Standpunkte aus nicht gut erklärt werden kann. Dieses Gesetz (XII) beherrscht eigentlich das ganze Gebiet der Assimilation. indem es in jedem Falle bestimmt. ob die Assimilation progressiv oder regressiv vor sich geht. Die übrigen Assimilationsgesetze präzisieren nur die Bedingungen. in welchen das XII. Gesetz wirksam ist.

Alle Assimilationsgesetze kann man in zwei Gruppen einteilen:

A. I—VIII und XI—XIV. in denen die Assimilationsbewegung progressiv oder regressiv verläuft, je nachdem der induzierende Laut vorhergeht oder folgt;

B. die Gesetze IX und X. von denen das erste immer regressiv. das zweite immer progressiv ist. weil in der IX. Gruppe der assimilierende Laut immer nachfolgt. in der X. dagegen vorangeht.

Dem XII. Gesetze gemäß wird derjenige Laut assimiliert, der sich weniger zu verändern braucht, um sich dem anderen anzugleichen. Es handelt sich hier aber nicht um eine objektive, absolute, experimentell mit graphischer Methode zu bestimmende Veränderungsgröße, sondern lediglich um eine subjektive, von dem Sprechenden subjektiv wahrgenommene, d. h. die betreffende Veränderung kann, absolut genommen, 'größer' sein und dennoch subjektiv 'kleiner', falls der Sprechende seine Aufmerksamkeit auf den Laut nicht konzentriert, und umgekehrt. Der Verf. hat oben gezeigt, daß die assimilierenden Laute stets leichter erkennbar sind, weil sie stets bessere Erkennbarkeitsbedingungen für die Apperzeption darbieten als diejenigen Laute, welche assimiliert werden. Es ergibt sich daraus klar, daß eine, absolut genommen, vielleicht identische Veränderungsgröße bei dem assimilierenden Laute dennoch stets 'größer', bei dem assimilierten dagegen stets 'kleiner' wird. Man kann also behaupten, daß der assimilierte Laut deshalb der Assimilation unterliegt, weil er sich weniger zu verändern braucht, um das dem assimilierenden Laute eigentümliche oder ähnliche Timbre anzunehmen, und umgekehrt. Es waltet hier also ausnahmslos das oben schon genannte Gesetz der reproduzierenden und der reproduzierten Vorstellungen, das der Verf. für die Dissimilation in MPKJ V 339 formuliert hat. Das Gesetz besagt: Je größer die Veränderung in dem gehörten oder gesprochenen Sprachgebilde im Vergleich mit seiner Vorstellung ist, desto schwächer wird die grundsätzliche psychologische Einheit derselben empfunden, und umgekehrt. In dieser Tatsache liegt der Grund, warum von zwei oder mehr möglichen Veränderungen diejenige gewählt wird, welche weniger das betreffende Sprachgebilde (d. h. den Laut, das Wort, den Satz) verändert.

Grundsätzlich dieselbe Einteilung finden wir bei Grammont a. a. O. 18, 40, 79. Es gilt also alles oben Gesagte auch für die Dissimilation.

Vom Standpunkte der semasiologischen Bedeutung der Laute aus wird auch der s. g. spontane Lautwandel seinem Wesen nach erklärt. Denn, wenn wir z. B. behaupten, daß das indoeurop. **a* ⇒ ursl. *o* wurde, so behaupten wir nur mit anderen Worten, daß die Urslaven in dem ererbten indeur. **a* klarer die *o*- Elemente als die *a*- oder *e*- Elemente apperzipiert haben. Denn im indoeurop. *a* waren

doch sowohl die letzteren als auch die erstgenannten Elemente als unbewußte Bestandteile enthalten. Diese urslav. Verschiebung geschah infolge gewisser speziellsprachlicher Bedingungen, die wir jetzt zu nennen nicht imstande sind. Es sind aber Fälle vorhanden, wo wir das tun können. Der Verf. hat z. B. nachgewiesen, daß die s. g. spontane Entwicklung $l \Rightarrow u$ in den romanischen und slavischen Sprachen auf der klareren Apperzeption des Hinterzungenelementes des l als derjenigen des Vorderzungenelementes beruht. Das geschieht aber dem oben genannten II. und VIII. Assimilationsgesetze gemäß.

Der Standpunkt des Verf. wirft ein helles Licht auf die Rolle der anthropophonischen Elemente in der Sprachgeschichte. Es kommt ihnen keine selbständige, wesentliche Bedeutung zu, und wir müssen mit denselben nur deshalb rechnen, weil sie durch die kombinatorischen Verbindungen die Grade der Apperzeptionsklarheit der einzelnen Laute bestimmen, jedoch nicht ausschließlich (vgl. die Gesetze VIII, IX, XI, XIII).

Der Verf. muß noch seiner Vorgänger, denen er viel verdankt, gedenken. Bereits Meringer und Mayer [1] haben den Begriff des Lautwertes eingeführt: 'die Laute sind ungleichwertig'. (z. B. S. 159 164 usw.).

M. Grammont hat in dem schon genannten Buche über die Dissimilation das ganze Material in 20 Gesetze gefaßt, welche er in drei Gruppen einteilt, die drei Gesetzen des Verfassers (dem I, II u. IX) entsprechen. Die Bewegung der Dissimilation hängt von der Kraft des Lautes ab, welche auf dem Akzente, der Anlehnung an einen anderen Laut und auf der klareren Apperzeption der folgenden Laute im Vergleich mit den vorhergehenden beruht.

A. Meillet MSL XII 14—34 hat seinen Vorgänger in manchen Punkten berichtigt. Da er aber nur die anthropophonischen Beobachtungen als Grundlage benutzt, hat er die theoretischen Schwierigkeiten nicht gelöst.

Van Ginneken a. a. O. 252 § 290 behauptet, daß die progressive Bewegung der Assimilation von der cerebralen Inertie abhängt. Vgl. oben.

[1]) Meringer-Mayer: Versprechen und Verlesen, (eine psychologisch-linguistische Studie) (Stuttgart 1895), dagegen bietet Meringer: Aus dem Leben der Sprache. Berlin 1908 nichts wesentlich Neues.

Brugmann [1]) hat den schon bei Pott auftretenden Begriff 'horror aequi'. Gleichlautsscheu entwickelt und von ihm das Wesen der Dissimilation abhängig gemacht.

Hoffentlich ist es dem Leser klar, worin der Fortschritt der vorliegenden Arbeit besteht. Der Verf. ist nicht in der von Brugmann eingeschlagenen Richtung gegangen. Es war für ihn klar, daß der Begriff 'horror aequi' bei der Dissimilation und der eventuelle 'amor aequi' bei der Assimilation — sich eher als schädlich denn als nützlich erweisen kann. Es ist vielmehr klar, daß Assimilation und Dissimilation zusammengehören und daß sie vielleicht die sichtbaren Resultate desselben Grundgesetzes sind. Es ist wahrscheinlich, daß das Verhältnis der beiden Erscheinungen (d. h. der Assimilation und der Dissimilation) dem Verhältnisse der Analogie zur grammatischen Hypostase gleich ist. Wo man Hypostase findet, dort ist auch immer Analogie wirksam und umgekehrt [2]). Dasselbe gilt auch für die Dissimilation und Assimilation. Wenn ich z. B. ein *a* dem *i* assimiliere *(ai ⇒ ei)*, so mache ich das *a* dem *i* ähnlicher, gleichzeitig aber führe ich den *a*- Laut aus seinem *a*- Typus in den *e*- Typus über. Das Verhältnis zwischen Analogie und Hypostase normiert sehr gut das Relativgrößengesetz, welches Prof. Rozwadowski IF XXV 38—50 formuliert hat. Es ist wahrscheinlich, daß es auch für die Assimilation und Dissimilation Geltung hat. Das wird der Verf. aber in seiner zweiten Abhandlung über die Dissimilation zu beweisen suchen.

---

11. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 23 czerwca 1911 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 23 juin 1911).***

M. le comte Georges Mycielski donne quelques détails sur la carrière artistique de Thomas Dolabella, peintre de portraits et décorateur dont les travaux en Pologne sont très nombreux et très connus. Mais jusqu'ici on n'a guère étudié les débuts de cet artiste dans sa patrie, c'est-à-dire en Italie, avant son départ pour le Nord; et c'est cette lacune que se propose de combler M. Mycielski. Nous

[1]) Das Wesen der lautl. Dissimilation. — Vgl. oben.

[2]) Vgl. dazu auch Verfasser, Poradnik językowy XI (6) 84.

n'avons que de rares et brefs renseignements sur cette période de sa vie. L'ouvrage de Pelligrini „Tre Bellunesi in Polonia" nous apprend seulement qu'il naquit en 1570. L'Histoire de la Peinture de Ridolfi rapporte que jeune encore — c'est-à-dire au commencement du XVII-e siècle — il quitta l'Italie, pour se fixer en Pologne, auprès de Sigismond III, à titre de peintre de la cour, et qu'il fit les portraits de la reine Constance et des enfants du roi. En ce qui concerne les travaux de Dolabella en Italie, Ridolfi raconte que Vassilachi, maître de notre artiste, fut chargé de peindre le plafond de l'église des Saints-Apôtres à Venise, et qu'il s'acquitta de cette mission, aidé de ses élèves. Ces peintures, détruites vers le milieu du XVII-e siècle, ne nous sont pas parvenues. Par contre, on possède au Palazzo Ducale, dans la „Sala del Senato", une composition de Dolabella. C'est un plafond représentant le doge Cicogna (1585 – 1595) en adoration devant le Saint-Sacrement. S'il faut en juger d'après cet ouvrage, Dolabella s'écartait de la manière de son maître, froid décorateur en général, pour imiter Jacopo Tintoretto et les Bassano. Ses travaux ultérieurs, comme par exemple les peintures de l'église des Dominicains à Cracovie, ne font que confirmer cette observation. Le tableau vénitien dont nous venons de parler a pu être exécuté du vivant même du doge, c'est à dire vers 1595, à la veille du départ de Dolabella pour la Pologne. M. Mycielski communique à la Commission la photographie de cette peinture, ainsi que, pour permettre de comparer, celles de tableaux dus aux Vénitiens mentionnés ci-dessus.

M Mieczyslaw Skrudlik donne lecture de son mémoire sur le Couvent des Capucins à Cracovie, sur les tableaux qui s'y trouvent, entre autres ceux de Pierre Dandini, peintre de Florence. Les Capucins arrivent à Cracovie en 1695. Aussitôt l'architecte Ceroni construit pour eux une église dont les travaux sont dirigés par Pellegrini, à partir de 1699. L'édifice est terminé en 1703 Il est d'aspect fort modeste: c'est une église style baroque, à une seule nef, avec trois chapelles latérales. Plus tard, de 1712 à 1719 on y ajouta la chapelle dite de Notre-Dame de Lorette. Au dessus du maître-autel on voit une „Annonciation" de Pierre Dandini, don de Cosme III Médicis, grand duc de Toscane. Envoyé à Cracovie en 1701, ce tableau n'est que la copie de celui qui est conservé à la chapelle latérale de l'église des Serviti à Florence, et qui date du XIV-e siècle Dandini s'est efforcé à conserver le ton archaïque de la scène;

mais la technique ne laisse pas d'accuser la fin du XVII-e siècle. Peu de temps après parvinrent aux Capucins quelques autres peintures de Pierre Dandini: un Crucifiement, un Saint-Antoine, un Saint Gaëtan; ce dernier seul existe encore aujourd'hui. Pierre Dandini, peintre à la cour des Médicis, appartenait à une famille artistique connue; il mourut à Florence en 1712. Outre les tableaux de Dandini, on trouve encore à la Chapelle des Capucins, au-dessus des autels latéraux, un S. Antoine (acheté à Bologne). Un S. Joseph par Molitor orne la partie couronnant le maître-autel, et sur la porte du tabernacle, une tête du Christ (école allemande du XVI-e siècle). Dans les chambres dites d'amis on remarque les portraits des comtes Paul et Michel Sołtyk, par Lampi; enfin dans le réfectoire, un portrait de Jean III Sobieski, une copie de l'Annonciation qui surmonte le maître-autel, et une Nativité de Notre Seigneur de 1720.

Cette communication donne lieu à une discussion à laquelle prennent part MM. Tomkowicz, Mycielski et Pagaczewski. On fait ressortir l'analogie de la composition de cette Annonciation avec quelques „Annonciations" célèbres: celle de Zamość (Carlo Dolci), celle de Florence (Santissima Annunziata), celle de la cathédrale de Gniezno, celle enfin qui fait partie des collections du Cabinet d'archéologie à Cracovie.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego

Kraków 1912. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

31 Stycznia 1912.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 9 et 10. Novembre—Décembre. 1911.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1911.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 61, 8-o, p. 60.

Le Secrétaire présente le travail de M. JOSEPH LADISLAS REIS: „*Les mélodies des psaumes de Nicolas Gomólka (1580)*".

Le Secrétaire présente le travail de M. JOACHIM REINHOLD: „*Uçer li Daineseto (Enfances Ogier), poème franco-italien du XIII siècle*". Édition critique.

Le Secrétaire présente le travail de M. FRANÇOIS GAŁEWEK: „*Bibliographie de l'ethnographie polonaise*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 31 octobre 1911 [1]).

[1]) Voir Résumés, p. 130.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1911.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

Chmiel Adam: »Źródła do historyi sztuki i cywilizacyi w Polsce«. *(Textes concernant l'histoire de l'art et de la civilisation en Pologne)*, tome I. 8-o, p. IV et 376.

Tarnowski Stanislas: »Zygmunt Krasiński«. *(Sigismond Krasiński)*. II-e édition. tome I, 8-o p. X et 431, 2 planches; tome II, 8-o, p. 458, 2 planches.

M. Casimir Morawski présente son travail: „*Notes sur Cornelius Nepos*".

M. Joseph Tretiak présente son travail: „*Bohdan Zaleski et l'association démocratique polonaise (1834—1837)*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission linguistique du 23 novembre 1911.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

MM. Louis Birkenmajer, Jean Łoś et Eugène Barwiński, membres de l'Expédition scientifique en Suède, présentent le compte rendu de leurs recherches.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

O. Balzer: »Skartabelat w ustroju szlachectwa polskiego«. *(Le Scartabellat. Recherches sur la condition juridique de la noblesse polonaise)*, 8-o p. 361.

T. Korzon: »Dzieje wojen i wojskowości w Polsce«. *(Histoire des guerres et de l'art militaire en Pologne)*, 8-o, vol. I. p. VII et 387; vol. II. p. 532; vol. III. p. 460.

A. Krzyżanowski: »Pieniądz«. *(La monnaie)*, 8-o, p. XIII et 559.

Le Secrétaire présente le travail de M. B. Bornstein: „*Prolégomènes philosophiques à l'étude de la géométrie*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Roman Rybarski: „*Théorie des sujets dans l'Economie politique*".

Résumés

12. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dn. 31 października 1911.** — *(Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 31 octobre 1911).*

M. Félix Kopera donne lecture de la suite du travail qu'il a consacré, en collaboration avec M. Cercha, à la carrière artistique de Cini en Pologne. La première période du séjour de cet artiste à Cracovie va de 1518 à 1529; il est attaché à la cour royale. Les plus anciennes sculptures qu'on puisse lui attribuer au Wawel sont, pensent les auteurs, une partie des chapiteaux des galeries et quelques fragments découverts dernièrement grâce aux fouilles opérées dans la cour du château. Une sérieuse analyse permet d'affirmer que la décoration de la magnifique chapelle des Sigismonds a été conçue et en partie même exécutée par Cini. A lui encore sont dues quelques figures en bronze, entre autres le putto de la Coupole et la Madone qui surmonte le buste de Sigismond I, dans la chapelle susdite. A partir de 1522, Cinni sculpte sur pierre et en bronze, il dessine même peut-être des études pour une statue du roi. Les auteurs pensent que c'est à lui qu'il faut attribuer la médaille de Sigismond I du musée de Bâle, ainsi que les variantes de cette pièce, la médaille de Christophe Szydlowiecki (à Pétersbourg), celle qui fut frappée à l'occasion de la naissance de Sigismond-Auguste (musée Czapski, à Cracovie). A lui encore les anges en bronze placés au-dessus des stalles dans la chapelle des Sigismonds, la balustrade de l'oratoire de Kaufman à l'église de Notre-Dame, la plaque tumulaire de l'évêque Jean Konarski (1521) et le baldaquin surmontant le tombeau de Jagellon à la cathédrale de Cracovie (1524).

La seconde période s'étend de 1531 à 1562, c'est-à-dire à partir du retour de l'artiste d'Italie jusqu'à sa mort. C'est là l'époque de son travail indépendant, à son propre compte. Y appartiennent des

fragments décoratifs du château de Decius à Wola, le sarcophage de Sigismond I dans la crypte du Wawel. le tombeau d'Adalbert Gasztold à Wilna, celui de Nicolas Szydłowiecki à Szydłowiec, celui de Krzycki à Gniezno, l'encadrement de la plaque funéraire encastrée dans la façade de l'église Ste Barbe à Cracovie, le tombeau de Christophe Szydłowiecki à Opatów. celui d'un évêque (Oleśnicki?) à Poznań, ceux de Georges Niemsta à Krzcięcice, de Stanislas Lasocki et de sa femme Sophie à Brzeziny. d'André de Valentinis à la cathédrale de Cracovie. de Kotwicz à l'église du Saint-Sacrement à Cracovie. des fragments du tombeau de l'évêque Paul Holszański à la cathédrale de Wilna, le tombeau de Jean-Amor, Jean et Christophe Tarnowski à la cathédrale de Tarnów. Tous ces travaux, selon l'opinion des auteurs. Cini les accomplit dans sa carrière artistique de près d'un demi-siècle en Pologne.

A ce sujet prennent la parole MM. Tomkowicz, Odrzywolski Stryjeński et Hendel. A l'objection que la décoration sculpturale de la chapelle des Sigismonds est dépourvue d'unité, M. Kopera répond qu'il n'a point affirmé que cet ouvrage tout entier est sorti du ciseau de Cini. Mais certainement c'est sous sa direction que quelques sculpteurs y travaillèrent. ainsi d'ailleurs qu'en font foi les livres de comptes de cette construction. Un des derniers collaborateurs de notre artiste fut Padovano. Il n'en est pas moins évident que le caractère siennois de cette décoration indique que Cini en fut l'auteur.

M. Stanislas Tomkowicz soumet à la Commission les photographies de deux souvenirs précieux. conservés au trésor de la Chapelle de la Burg à Vienne. souvenirs se rattachant à la Pologne. L'un est un reliquaire gothique d'argent, en forme de croix patriarcale. mesurant 652 millimètres de hauteur. doré et émaillé, portant le N° 216 du catalogue et y figurant à titre de don de Louis II, roi de Pologne et de Hongrie. Sur la base, au milieu d'une ornementation gravée dans le style gothique flamboyant, se trouvent quatre médaillons: deux d'entre eux représentent les armoiries de Pologne. (l'aigle d'argent sur champ d'émail jaune), les deux autres, celles de la maison de Hongrie-Anjou. La hampe a la forme d'une tourelle gothique; la croix à deux branches avec des reliques, a à ses extrémités cinq blasons hongrois, et à l'extrémité inférieure l'aigle de Pologne blanc-émail sur fond vert-émeraude. Au revers postérieur de la croix on voit une plaque d'argent (sans doute ajoutée)

beaucoup plus tard) ornée d'arabesques émaillées presque style renaissance, qui portent à leur centre deux écussons: celui de Hongrie et celui de Hongrie-Anjou; sur les extrémités de la croix, dans des médaillons en saillie on voit les emblèmes des quatre évangélistes en émail, une inscription et l'aigle d'Autriche. Ces médaillons sont ornés de pierres précieuses.

M. Tomkowicz pense que le pied de la croix, la hampe et le côté antérieur de la croix elle-même proviennent seuls de l'époque de Louis II; le reste est de beaucoup moins ancien, en partie même de la fin du XVI-e siècle.

Le second est un reliquaire d'or massif ayant la hauteur et la forme d'un calice, couvert tout entier d'un motif en délicat émail transparent champ-levé, de diverses couleurs. Ce motif d'une grande richesse et d'un effet ravissant est constitué par des fleurs, des papillons, des libellules, des oiseaux, des limaçons, et des couleurs saphir, émeraude, rubis. Au-dessous de l'émail apparaît le dessin gravé sur l'or. De plus, le pied du reliquaire est orné de rangs de perles d'émail blanc, de figures et de motifs sculptés. C'est un travail en miniature, presque microscopique, fort beau pourtant et très fin. Sur le nodus, d'un côté, le blason de la famille Radziwiłł, de l'autre, celui du chapitre de Cracovie. Autour du pied court cette inscription en lettres noires sur fond d'émail saphir et formant deux lignes: „Georgius Cardinalis Radziwil eps Cracoviensis et eivsdem ecclae caplvm — Sermae Mariae archidvcissae Avstriae de brachio S. Stanislai epi et martyris DDMDXCVII“. Cette archiduchesse Marie était la mère des deux femmes successives de Sigismond III.

A la discussion qui suit cette communication prennent part MM. Kopera, Lepszy et Mycielski. On exprime l'opinion que la croix est vraisemblablement formée de deux parties absolument différentes.

Enfin M. Etienne Komornicki rend compte de l'excursion faite cette année par le président de la Commission et par lui-même à Zamość et aux environs de cette ville, à l'effet de continuer l'inventaire depuis longtemps déjà commencé des objets d'art et des monuments appartenant au majorat des comtes Zamoyski. Les localités suivantes ont été visitées: Krasnystaw, Turobin, Żółkiewka, Chłaniów, Gorzków, Tarnogóra dans le district de Krasnytaw; Urzędów et Janów dans le district de Janów. Comme résultat de ces études on a recueilli plusieurs descriptions et quantité de pho-

tographies. On a de plus déterminé quels édifices il était nécessaire de mesurer pour la monographie en préparation. C'est M. Fr. Mączyński, architecte, qui plus tard a pris ces mesures.

---

13. Dr. E. DUBANOWICZ. Wywłaszczenie w ustawodawstwie angielskiem (1845—1907). — *(L'expropriation pour cause d'utilité publique dans la législation anglaise).*

Le travail comprend deux parties: la première retrace le développement historique de la législation d'expropriation en Angleterre. la seconde est consacrée à une analyse critique de cette législation au point de vue dogmatique.

La partie historique débute par un exposé de l'état des choses avant 1845. La loi d'expropriation consistait alors, de règle, en un bill privé, comprenant l'autorisation d'exproprier en même temps que les règles du droit matériel d'expropriation. L'auteur dit quels procédés étaient employés pour faire voter un bill privé, s'arrête sur les „buts d'utilité publique", obtenus par la voie de cette législation, expose ses défauts qui ont amené une codification, ou bien, comme on disait, une „consolidation" des règles matérielles sur l'expropriation formées dans la législation des bills privés. Cette consolidation a été réalisée par le Lands Clauses Consolidation Act de 1845. Avant cette date apparaissent déjà sporadiquement grace á l'initiative de l'administratio publique des bills, contenant déclaration d'utilité publique au profit de certains buts (églises et cimetières, édifices publics et voies publiques), et qui définissent le droit d'expropriation dans le cas en question. Mais ce qui donne une valeur spéciale au Lands Clauses Consolidation Act c'est le fait qu'il fut le premier bill public consolidé, c'est-à-dire que les règles d'expropriation (le droit matériel de l'expropriation) qu'il contient, doivent être appliquées dans tous les cas où une loi spéciale (ou plutôt individuelle), sous la forme d'un bill privé ou public, déclarera l'utilité publique d'un but quelconque — à moins d'être expressément modifiées ou déclinées par la loi spéciale.

Le premier bill public qui, proclamant en principe la possibilité d'expropriation au profit de la construction d'une voie ferrée et réservant à une loi spéciale la déclaration d'utilité publique

pour chaque cas spécial de construction d'un chemin de fer, adoptait les règles du L. Cl. Cons. Act fut le Railways Clauses Consolidation Act de la même année 1845.

Bientôt apparurent, en effet, des bills d'expropriation en faveur de tous les buts principaux d'utilité publique; donc en première ligne, en faveur de ceux, cités ci-dessus, qui avaient déjà été réalisés par des bills publics (spéciaux), et ensuite en faveur de l'amélioration de terrains, des constructions de ports, conduites d'eau, marchés, pavés, de la canalisation, de l'éclairage de villes, de l'instruction primaire, de la construction de chemins de fer électriques et d'établissements d'électricité, des postes et télégraphes etc.; dans tous ces bills publics (généraux) ont été adoptées les règles consolidées du L. Cl. Cons. Act.

Dans un examen détaillé de toute cette législation, l'auteur s'arrête surtout sur sa construction formelle et notamment sur le développement de ce qu'on appelle „ordonnances provisoires" (provisional orders): étant d'abord des actes d'un caractère administratif et émanant d'un pouvoir public nettement défini dans les bills publics en question, elles ne règlent l'étendue de l'expropriation (en faveur d'un but d'utilité publique précisé dans ce bill public) que d'une façon provisoire, c'est-à-dire sous la condition d'être suivies d'un „act confirmatif" du parlement, déclarant l'autorisation d'expropriation en faveur du but en question. Peu à peu, grâce à une évolution systématique, elles transforment sensiblement la construction formelle de la législation d'expropriation, en déclinant pratiquement la nécessité de bills d'expropriation (spéciaux) privés ou publics en faveur de certains buts d'utilité publique.

Cette transformation, accomplie en partie déjà dans les actes législatifs précités, fait des progrès rapides dans le domaine de la législation d'expropriation en faveur de l'assainissement des villes et surtout des quartiers ouvriers, sur la base du Public Health Act de 1875, et elle atteint ses dernières conséquences dans le domaine de l'expropriation pour des buts agraires, surtout en Irlande.

En abordant l'examen détaillé de cette législation, d'abord en faveur de l'Irlande, l'auteur fait voir les facteurs qui ont contribué à son développement. C'étaient, d'une part, le Public Health Act et, en rapport avec celui-ci, la législation d'expropriation en faveur de l'assainissement des quartiers ouvriers et des banlieues; d'autre part, la législation au sujet du paupérisme; enfin, la question agraire en

Irlande. Un coup d'oeil sur l'histoire des rapports entre l'Irlande et l'Angleterre jusqu'à la catastrophe économique de 1845, et sur le développement de la législation anglaise entre les années 1870 et 1883 visant un relèvement des petits fermiers irlandais, précède une analyse détaillée de la législation d'expropriation (1883—1906) en faveur de la population ouvrière irlandaise privée de terres (construction de maisons ouvrières, formation de parcelles fermières avec des maisons, formation de la petite propriété rurale). Cette analyse insiste sur l'évolution définitive des „provisional orders" accomplie par un abolissement complet des „actes confirmatifs", ainsi que par ce fait que certains bills publics généraux ont acquis le caractère de bills spéciaux pour des buts qu'ils indiquaient.

Ce qui reste c'est la législation d'expropriation pour des buts agraires en Angleterre et en Ecosse. Ses prémices se trouvent dans l'influence d'une législation analogue pour l'Irlande, ainsi que dans les conditions mêmes du pays au point de vue de la question agraire. L'auteur parcourt d'abord les Allotments Acts de l'an 1887 visant la formation de petites parcelles pour la population ouvrière habitant la banlieue, par l'expropriation ou bien par la location obligatoire; il passe ensuite au Small Holdings Act de l'an 1892 qui a été un essai conforme aux conditions spéciales de l'Angleterre et de l'Ecosse et qui avait pour but une augmentation de la petite propriété agraire sans expropriation; enfin il s'arrête sur le Small Holdings and Allotments Act de 1907 où l'on voit l'expropriation introduite pour le même but.

Dans la seconde partie du travail, la législation anglaise d'expropriation est soumise, dans son ensemble, à une analyse critique par rapport à la législation d'expropriation universelle. Ce qui constitue, aux yeux de l'auteur, une différence principale entre l'une et l'autre, c'est l'individualisme de la législation anglaise, cet individualisme qui est la conséquence, d'une part du manque d'une constitution écrite qui limiterait formellement la compétence du pouvoir législatif, et d'autre part, du manque d'une loi générale d'expropriation. Cependant, la tendance conservatrice qui est propre à la législation anglaise, ainsi que le respect intangible des droits cardinaux de l'individu à l'égard de l'Etat sont assez forts pour que la législation anglaise d'expropriation, en dépit du manque d'une loi générale et d'une constitution écrite, forme un bloc logique, et pour que les lois qui la constituent soient bien loin d'enfreindre les

droits de l'individu d'une façon qui serait dangereuse pour l'état social actuel.

En passant à une analyse des institutions du droit d'expropriation dans le système anglais, l'auteur fait remarquer qu'elles sont d'accord avec celles de la plupart des pays en ce qui concerne le „sujet" d'expropriation. En effet chaque personne physique ou légale, qui aura reçu l'autorisation d'expropriation en faveur d'une oeuvre d'utilité publique reconnue, peut devenir le sujet d'expropriation. De même, en ce qui concerne l'objet d'expropriation, il y a concordance avec une grande partie des législations étrangères qui ne connaissent que l'expropriation de la propriété immobilière. En revanche, une différence considérable se dessine dans la forme de la déclaration d'utilité publique; elle n'est pas, en effet, un acte déclaratif, mais un acte constitutif; de règle, c'est une loi individuelle; quelques-uns seulement entre les bills publics généraux, présentent une certaine ressemblance avec les lois d'autres pays à savoir ceux qui, en déclinant la nécessité des „actes confirmatifs", portent en même temps le nom d'„actes spéciaux", et qui contiennent eux-mêmes (non pas les „provisional orders") l'impératif légal. Pareillement, la conception des buts „d'utilité publique" s'est formée dans la législation anglaise d'une façon particulière, à cause des conditions spéciales que présente la question agraire dans ce pays. D'accord avec la législation universelle, celle de l'Angleterre reconnaît le principe du plein dédommagement (d'une juste indemnité) de la valeur économique de l'objet exproprié, d'après une taxation (de règle) du jury et sur la base de la différence dans la fortune avant et après l'expropriation; mais le droit de préemption, dans le cas où l'objet exproprié deviendrait inutile pour le but en question, a été élargi en faveur des voisins de l'exproprié. Enfin, pour ce qui concerne le droit établi par l'expropriation à la place du droit de l'individu, il s'agit là d'un droit de nature publique, parce qu'il repose sur un titre public; mais, tandis que dans le système français règne d'une manière absolue le principe d'après lequel l'objet exproprié devient nécessairement une partie du domaine public, dans la législation anglaise ce principe n'apparaît que dans les cas où l'expropriation a été entreprise par l'administration publique.

Sources et bibliographie: Les matériaux les plus importants sont fournis par les lois anglaises d'expropriation citées d'après l'édition officielle, ainsi que les comptes-rendus et documents parlamentaires (les documents se trouvent

sous le titre: „Reports from Comittees“ dans les Newspapers and Parliamentary Papers Room. British Museum; les comptes rendus des séances plénières du parlement sont cités d'après Hansards: Parliamentary Debates). Voici les ouvrages critiques: W. Blackstone: Commentaries of the laws of England. Chicago 1871; St. Stephens: New Commentaries London 1903; Th Erskine May: A treatise on the Law, Privilegies... of Parliament, London 1906; R. Knyvet Wilson: History of Modern English Law. London 1875. Fr. Clifford: A history of private Bill Legislation. London 1885–6 et du même auteur: Local and Private Bills. London 19 4; — d'autre part des études sur les différents sujets appartenant au problème en question (p. ex. Shelford's: Law of Railways. London 1869; M. Atkinson: Local Government in Scottland. London 1904; E. Jenks. An outline of english Local Government. London 1907; Dudley S. A. Cosby: The Irish Land Problem. London 1901; Earl of Dunraven: The outlook in Ireland. Dublin-London 1907 etc.). enfin des monographies sur l'expropriation pour cause d'utilité publique en général (surtout G. de Weiss: De l'expropriatien p. c. d'u p. Lausanne 1897; M. Layer: Prinzipien des Enteignungsrechtes. Leipzig 1902 etc.).

---

14. *ST. SZPOTAŃSKI. Archiwum w Marchwaczu. *(Les archives de Marchwacz).*

Les archives de la famille Niemojowski à Marchwacz contiennent les papiers des deux frères, Vincent et Bonaventure, députés de Kalisz, se rapportant en grande partie à l'époque de 1815–1830. Jusqu'à présent les historiens ne possédaient, pour étudier le parti de Kalisz, que des mémoires, qui ne peuvent être considérés comme documents incontestables, puisqu'ils proviennent soit d'ennemis, soit d'amis ou d'admirateurs. La correspondance du prince Lubecki, publiée par M. Smolka, jette une grande lumière sur la personne des deux frères et sur la politique du parti constitutionnel; néanmoins tous les matériaux connus jusqu'à présent et servant de base à l'étude du dit parti, deviennent secondaires en présence des archives de Marchwacz. L'Académie des Sciences à Cracovie possède déjà le catalogue de ces archives; il suffit donc de mentionner ici qu'on y trouve la correspondance des Niemojowski; deux entretiens entre le Grand Duc Constantin d'un côté, Zwierkowski, député de Varsovie et Bonaventure Niemojowski de l'autre — le premier entretien eut lieu en 1828 et se rapporte au tribunal de la diète (Sąd Sejmowy) — le second, en 1829. Les archives comprennent, entre autres, des projets de pétitions, de lois pour l'amélioration du sort des paysans, de règlement de la Chambre etc.; des documents de

premier ordre relatifs à la persécution de Vincent Niemojowski (la correspondance à ce sujet avec les autorités, le Grand-Duc Constantin et le Ministre secrétaire d' Etat) — des documents concernant l'agriculture, l'administration des propriétés (rapports, traités d'économie rurale), enfin plusieurs lettres de Bonaventure Niemojowski à sa famille, lettres écrites alors quil était émigré, entre autres une lettre à son frère Vincent emprisonné. — Les matériaux cités nous font connaître la vie intime de la noblesse polonaise, notamment dans le palatinat de Kalisz, et les relations des propriétaires fonciers de Kalisz avec ceux du Grand Duché de Posen. Les mémoires de J. N. Niemojowski (propriété de l'Académie des Sciences) nous fournissent beaucoup de détails à cet égard.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1912 — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

1 Kwietnia 1912.

SERIAL